MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

45^E ANNÉE

N° 177. — Mars 1907.

ROME
MAISON GÉNÉRALE
2, Via Vittorino da Feltre.

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE S.-PAUL
36, Boulevard de la Banque.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 177. — Mars 1907.

UN DEVOIR DE FAMILLE [1]

(Suite.)

Nul n'a jamais connu les âmes et compris leurs besoins, nul n'a jamais compati et ne pourra jamais compatir à leur détresse morale comme Notre-Seigneur.

Lorsqu'il était visible sur notre terre, il savait également le nombre des justes et celui des infidèles ou des pécheurs; il mesurait la misère de ces derniers, déterminait leur culpabilité, pesait leurs titres à la miséricorde, et lui qui veut voir tous les hommes arriver au salut et à la connaissance de la vérité, avait hâte de recevoir le baptême de sang, afin de payer la rançon du péché, d'obtenir la délivrance des pécheurs, de réaliser l'illumination de ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'obscurité de la mort.

Dès lors, nul n'a désiré, aussi vivement que Notre-Seigneur, de subvenir aux besoins des âmes. Quel homme

(1) Voir les numéros de juin et de septembre 1906.

apostolique et même quelle âme tant soit peu généreuse ne tressaille pas devant cette profession d'amour héroïque des pécheurs, faite par l'apôtre saint Paul dans son Epître aux Romains : « Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, car ma conscience me rend témoignage dans le Saint-Esprit que je porte au cœur une immense tristesse et une continuelle douleur, désireux que je suis d'être choisi par le Christ comme victime au nom de tous mes frères de la descendance d'Abraham (IX, 1). » Mais, dans cette voie de l'immolation, le sacrifice du disciple n'a pas égalé celui du Maître qui « pour nous s'est fait maudit, puisqu'il est écrit : Maudit est quiconque est suspendu au gibet. » (Gal., III, 13.)

Nul n'a eu et n'aura jamais la puissance de subvenir aux besoins des âmes à l'égal de Notre-Seigneur. Si nul, hormis Dieu, ne peut dire aux perclus de l'ordre physique : « Lève-toi, prends ton grabat sur tes épaules et retourne dans ta maison » ; à plus forte raison nul, hormis Dieu, ne peut dire aux paralytiques de l'ordre moral, surtout si leur infirmité date de trente-huit ans : « Brise les liens du mal et marche désormais dans la voie du bien. »

Mais Notre-Seigneur ne s'est d'abord immolé au salut des âmes que pour s'offrir en sacrifice à la gloire de Dieu. Car nul n'a aimé comme lui la gloire du Père du Ciel, nul n'a désiré autant que lui la procurer par la conversion des âmes et la dilatation de l'Eglise ; nul n'a autant que lui l'intelligence des moyens qui nous permettent de travailler utilement à faire des âmes croyantes et à donner des élus au Ciel. En formant un seul foyer de leurs ardeurs apostoliques, les Saints n'arriveront jamais, ni sur terre, ni même dans l'éternité, à atteindre aux brûlantes ardeurs de Notre-Seigneur quand ses lèvres disaient : « Père, que votre Nom soit sanctifié ! »

Nous aussi, nous semons à travers le monde les étincelles de l'amour divin ; nous aussi, nous désirons que le souffle de la grâce les attise et en fasse le principe d'un immense

incendie ; mais qu'est notre désir juxtaposé à celui de Notre-Seigneur ? N'essayons pas de le déterminer puisqu'on ne mesure pas l'infini.

Ces principes posés et rappelés, examinons comment Notre-Seigneur a dressé les premiers cadres de la grande armée apostolique qui glorifiera Dieu, sauvera les âmes, propagera et perpétuera l'Eglise. Cette étude est, non seulement pleine d'intérêt, mais encore féconde en enseignements, puisque sur ce point, comme sur tous les autres, Notre-Seigneur demeure l'éternel modèle de notre conduite.

Comme il a recruté ses premiers apôtres, ainsi devons-nous recruter les propagateurs de son Evangile à travers le monde.

Or, ce qui nous frappe, en premier lieu, c'est l'extrême circonspection avec laquelle le divin Maître fait le triage et procède à l'appel des élus qu'il prédestine à l'apostolat. Ecoutons saint Marc : « Et gravissant une montagne, il appela à lui ceux que lui-même voulut ; et ils vinrent à lui ; et il fit qu'ils fussent douze avec lui. » (III, 12.)

Ce chiffre étonne ; disons plus, il déconcerte. Se borner à choisir douze apôtres quand, d'un côté, on se dit brûlé de zèle pour la maison de Dieu, envoyé pour apporter la vie à tous, et que, de l'autre côté, on a le pouvoir de convertir, en fils d'Abraham, jusqu'aux pierres du chemin, voilà qui déroute les combinaisons de l'esprit humain. Pourquoi ne pas jeter immédiatement sur tous les chemins de l'apostolat l'équivalent de ces douze légions d'anges que le Père du Ciel met au service de la personne adorable de son Fils ?

Qu'aux origines de l'antique Israël la Bible inscrive seulement les noms de douze patriarches, je le comprends ; si resserrées devaient demeurer toujours les limites de la Terre promise ! Mais que l'Israël nouveau, appelé à couvrir le monde et à peupler l'éternité, ne compte que douze patriarches, comment expliquer ce mode de recrutement ?

Il est d'autant plus inexplicable que chacun de ces porte-voix du Christ pouvait s'approprier, en toute vérité et sans fausse modestie, l'exclamation éplorée du jeune prophète d'Anathot à l'heure où l'appel divin résonna pour la première fois à son oreille : « A, a, a, je ne sais pas parler. »

Leur triple formation surnaturelle, morale, pédagogique absorba la presque totalité des trois années consacrées par le Maître à son ministère public. Jésus n'avait choisi qu'un petit groupe d'apôtres et il ne semblait pas pressé de l'envoyer à travers le monde, puisque sa suprême recommandation, au jour de l'Ascension, fut : « Demeurez dans la cité de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'En Haut. » (Luc, XXIV, 49.) Soixante-douze disciples renforcèrent, il est vrai, du vivant de Notre-Seigneur lui-même, cette première phalange de prêcheurs ; mais, au point de vue humain, cet appoint, si utile qu'on le suppose, demeure manifestement insuffisant. Où des armées d'apôtres seraient nécessaires, que peut faire cette minuscule escouade ?

L'esprit humain s'égare en tenant ce raisonnement. Jésus l'avait dit : « Le royaume des Cieux est semblable au levain qu'une ménagère plonge dans trois mesures de farine jusqu'à ce que toute la masse soit fermentée. » Cette première levure apostolique produisit une fermentation spirituelle si prompte et si étendue que le monde païen et même le peuple juif en demeurèrent muets de stupeur, ne parvenant pas à comprendre qu'une cause si minime produisît de semblables résultats.

Les hauts faits de Gédéon et des trois cents braves qui avaient combattu et triomphé sous ses ordres étaient rejetés dans l'ombre. Plus rapides, plus éclatantes et plus durables étaient les victoires remportées par la parole divine, que saint Paul proclamera, à juste titre, « vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants. »

Les premiers apôtres du Christ n'étaient pas le nombre, mais ils étaient l'élite : voilà le secret de leur force ; voilà

manifestée la cause de leurs prodigieux succès. Les non-valeurs et même les médiocrités encombrent et embarrassent toujours, mais plus particulièrement sur le champ de l'apostolat. Les recruteurs de l'armée du Christ ne sauraient les écarter avec trop de sévérité, ou, si par mégarde ils les ont admis, les éliminer avec trop de vigueur. L'Eglise ne triomphera qu'à cette condition.

Mais, où trouver ces dévouements qui, suivant le mot de notre vénéré Fondateur, portent le soldat du Christ dans l'arène, et l'y maintiennent, âpre à la lutte, même quand sa mort devraît précéder le triomphe de la cause dont il s'est fait le champion ?

Notre-Seigneur, tout le monde le sait, demanda au peuple les premiers pionniers et les premiers martyrs de son Evangile.

Le prêtre, le missionnaire issu du peuple se trouve plus à l'aise avec le peuple, et, par un contre-coup heureux, le peuple se trouve plus à l'aise avec lui. Cette loi admet sans doute des exceptions ; de nobles et méritoires condescendances assimilent au peuple des hommes que leur naissance avait isolés sur les sommets de la société ; mais, en règle générale, le Père de famille emprunte ses ouvriers à la classe des travailleurs.

Mais les classes laborieuses elles-mêmes se subdivisent en diverses catégories superposées les unes aux autres et qui s'échelonnent depuis l'état de gêne jusqu'à celui d'une large aisance.

Notre-Seigneur choisit ses premiers apôtres dans ce que nous pourrions appeler l'aristocratie des classes laborieuses. Des Douze est vraie l'observation qu'un récent et très savant commentateur du quatrième Evangile émet à propos de Jean et de Jacques son frère : « Jean était fils de Zébédée, pêcheur sur le lac de Génésareth, et de Salomé. Ses parents n'étaient pas pauvres, car son père avait à son service un certain nombre de mercenaires, et sa mère est énumérée parmi les femmes qui avaient suivi le Sauveur dans la

Galilée et qui pourvoyaient à leurs besoins quotidiens par leurs revenus personnels (1). »

Les apôtres appartenaient donc à cette classe moyenne, saine, vigoureuse, non amollie par les jouissances et les raffinements du luxe, non déprimée par les privations excessives de l'indigence, qui n'éprouvent pas le besoin de se déclasser pour être mieux, appliquées au travail qui les fait vivre et qui les préserve du double fléau de l'indigence physique et de la dépravation morale.

S'ils avaient été aussi pauvres qu'on s'est complu quelquefois à le répéter, comment Pierre aurait-il eu le front de dire, en son nom personnel et au nom de ses frères : « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre ; quelle compensation nous réservez-vous en retour ? » Ces deux mendiants que furent Lazare et l'aveugle-né auraient-ils pu s'approprier cette parole sans s'exposer à une dénégation publique et humiliante de la part de Celui qui est la Vérité ?

L'apostolat et le sacerdoce devraient seulement compter dans leurs rangs des hommes qui ont abandonné, pour aller à Notre-Seigneur, ou de sérieuses réalités ou de sérieuses espérances. Rarement, un enfant né dans l'indigence, d'où ses aptitudes auraient été incapables de le tirer, s'il fût resté dans le monde, deviendra une âme idéale, passionnée pour les grandes causes, éprise de dévouement, si vous l'introduisez dans la vie religieuse. Pauvre par nécessité sous le toit de chaume qui abrita la misère de ses parents, il ne saura pas être pauvre volontaire dans le cloître d'un monastère. Que laisse-t-il, en y entrant, s'il n'a rien et s'il ne peut prétendre à rien ? La profession religieuse ne l'appauvrit pas, elle l'enrichit. Qui va au Christ, sans rien sacrifier ni dans le présent ni pour l'avenir, n'y va que pour recevoir, pour ne plus manquer de rien, pour ne jamais manquer de rien. Il va au Christ comme ces Capharnaïtes dont le Sauveur ne parvenait pas à dépister

(1) Knabenbauer. *Comment. in Joannem.*

l'obsédante poursuite, qu'il retrouvait invariablement sur l'une et l'autre rive du lac de Génésareth, qui l'acclamaient quand il multipliait les pains, leur permettant ainsi de vivre sans travailler, et qui désertaient en masse sa prédication dès qu'il exprimait les sublimités de sa doctrine.

Ceux qui ont la mission de présider aux enrôlements dans l'armée du Christ, doivent donc étudier si le mobile du candidat qui se présente est l'égoïsme ou le dévouement, ou du moins dans quelle mesure le dévouement a triomphé et triomphera chez lui de la tyrannie de l'égoïsme. Même dans les vocations de bon aloi, l'inévitable présence de ce vice demeure un péril, présage et prépare des désastres. Combien de fois n'a-t-il pas raison d'un dévouement sincère d'abord et même ardent? Ce n'est pas seulement du temps de saint Paul qu'on a vu des hommes soi-disant apostoliques n'avoir du souci que pour leurs intérêts, au lieu d'être saintement passionnés pour les intérêts du Christ.

Les chefs des Congrégations religieuses sont figurés par ce Père de famille que Notre-Seigneur nous montre, sur la place publique, en quête des ouvriers qu'il veut embaucher et envoyer à sa vigne. L'aube du jour l'y trouve, et à la onzième heure, quand le soleil se penche vers son déclin, il y est encore; tant il a à cœur que chaque arpent de sa vigne reçoive un ouvrier pour sa culture.

A vrai dire, les Supérieurs des Ordres religieux, et même les Evêques, doivent être toujours en éveil, à toute heure du jour, pour découvrir de nouvelles vocations sacerdotales ou apostoliques, les discerner, les faciliter, les protéger, les mener à complète maturité. Mais, comme nous l'avons dit, ils doivent être encore plus attentifs à la qualité qu'au nombre des ouvriers.

La journée de ceux que l'Evangile met en scène ne fut pas pour tous d'égale longueur. Néanmoins, tous reçurent la même paie. Faut-il voir dans cette conduite du Père de famille une image de la libéralité avec laquelle Dieu répond à nos services? Nous le croyons. Mais faut-il n'y voir que

cela ? Le Maître avait dit aux équipes successives d'ouvriers qu'il envoyait à sa vigne : « Allez, et je vous donnerai *ce qui sera juste.* » Ne serait-il pas logique de conclure que les derniers furent aussi avantagés que les premiers, parce que, plus actifs, ils fournirent une somme égale de travail ? Le Sage affirme qu'un jeune homme peut, en quelques années, fournir une longue carrière ; n'avons-nous pas ici l'exemple de l'ouvrier qui, en quelques heures, peut donner une journée de travail, journée aussi féconde, plus féconde même que celle de certains ouvriers indolents qui gaspillent le temps sans avancer l'ouvrage ?

Notre vénéré Fondateur ne fut pas un ouvrier de la première heure ; combien d'ouvriers apostoliques, ses contemporains, ont donné à l'Eglise une pareille somme d'activité et de dévouement ?

Ces réflexions faites, disons que les Supérieurs des Ordres religieux ont l'imprescriptible devoir de travailler à l'extension de leurs familles respectives dans l'espace et à leur développement dans la durée. Ils doivent élargir le champ de leur apostolat, et ils doivent perpétuer cet apostolat.

Sous ce rapport, leur part d'action est, dans les temps actuels, bien différente de celle qui, au Moyen-Age et même dans les siècles suivants, incombait aux fondateurs et aux supérieurs des Communautés religieuses. Saint Dominique et saint François d'Assise eurent plutôt à souffrir de l'abondance que de la disette des vocations. Leur rôle consistait non à chercher des postulants, ils pullulaient autour d'eux, mais à faire le triage des postulants, à séparer la paille du bon grain, à rendre au siècle ceux qui, séduits par le mirage de leur imagination, se croyaient appelés à la vie du cloître.

Aujourd'hui, il faut aller à la recherche des postulants, il faut favoriser l'éclosion des vocations, et le malheur des temps rend cette tâche tous les jours plus ingrate. C'est une infériorité, mais c'est aussi un avantage. L'état reli-

gieux reçoit, il est vrai, moins de recrues, mais il compte moins de déchets.

Cette œuvre du recrutement sacerdotal, monacal ou apostolique, est extrêmement délicat. Peu d'hommes ont l'esprit assez clairvoyant, le cœur assez libre et la volonté assez énergique pour l'accomplir avec profit pour leur Congrégation.

De cette préoccupation d'avoir des vocations plus nombreuses, plus éprouvées, mieux cultivées, sont nées, au XIXe siècle, les écoles apostoliques ou ces maisons de formation qui, sous le nom de *Juniorat*, *Alumnat*, *Juvénat*, ont été des pépinières d'où beaucoup de jeunes plants ont été tirés pour fleurir dans les cloîtres, ou pour grossir le bataillon des apôtres de la vérité.

L'heure n'est peut-être pas encore venue de porter une appréciation sur le rôle de ces institutions, ni sur la qualité des résultats qu'elles ont donnés.

Une appréciation de ce genre échappe, d'ailleurs, pour le moment, à nos investigations ; mais celui qui aurait le temps et les moyens de faire une enquête sur ce point rendrait un vrai service aux Congrégations religieuses dans l'avenir.

Ces institutions, pour être vraiment surnaturelles et utiles, doivent être munies de deux portes, l'une d'entrée et l'autre de sortie, et qui offrent l'une et l'autre, mais surtout la seconde, un libre et facile passage. A vrai dire, et si notre sentiment pouvait être de quelque poids, nous inclinerions à dire que le Supérieur doit se montrer encore plus regardant pour ceux qui entrent que pour ceux qui sortent.

Nul danger que l'on doive jamais dire : Les renvois sont trop multipliés. En effet, comme l'autorité est toujours, dans des maisons de ce genre, plutôt celle du père et même de la mère, que celle du supérieur et du maître, il n'est point rare de trouver des professeurs et des supérieurs qui, par un attachement dont le naturalisme déflore la

qualité, ne veulent pas voir les défauts des petits Absalons qui grandissent au foyer de leurs cœurs. Ces supérieurs arrachent eux-mêmes les pierres du temple qu'ils élèvent. Ils pourraient et ils devraient restituer au monde un enfant qui serait un bon chrétien, et ils préfèrent encombrer le cloître d'un religieux de qualité médiocre, ou embarrasser l'apostolat d'un ouvrier sans initiative, sans savoir-faire et sans idéal.

Les maîtres des novices ont parfois à soutenir des luttes homériques pour faire comprendre aux trop bénévoles pourvoyeurs de leurs noviciats que le héros qu'on leur a dépeint sous les traits d'Azan n'est et ne sera jamais qu'un vulgaire Thersite. Fatigués de ces criailleries et de ces récriminations très injustes dont on les poursuit, ils finissent, surtout si leurs supérieurs ne les soutiennent que mollement, par abaisser le niveau de leur toise, signe non équivoque d'une irrémédiable décadence, puisque ces jeunes profès n'ont pas et n'auront jamais la taille des héros et des saints.

Faisons, à ce propos, une observation qui frappe tous les lecteurs attentifs de l'Evangile.

Le divin Maître parcourait, nous raconte saint Matthieu, les villes et les bourgades de la Galilée, semant avec la parole de l'Evangile la grâce des plus extraordinaires guérisons. A la vue des foules amassées de toutes les régions circonvoisines, une immense commisération gagna son cœur, parce qu'elles étaient tourmentées et errantes comme des brebis sans pasteur. Et il dit à ses apôtres : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux : priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers sur ses terres. »

Le monde actuel développe devant nous une vaste moisson pour laquelle les bras paraissent faire défaut. Quels territoires en friche au sein de l'humanité ! Combien de champs dévastés par les orages ou stérilisés par la zizanie ! Que faire ? Courir sur la place publique, héler tous les bras

vigoureux mais inoccupés ? Ce n'est point par là qu'il faut commencer. Les vocations sacerdotales ou apostoliques germent au Ciel avant d'éclore sur la terre.

Levez donc les yeux, joignez les mains et dites : Père, vous qui êtes le Maître de la moisson, suscitez des ouvriers pour la travailler.

« Priez le maître de la moisson. » Ce n'est pas vous qui avez le droit de choisir et d'envoyer ; c'est Lui et Lui seul. Notre siècle enfiévré, victime d'une activité maladive, ne comprend pas cela, ou ne le comprend que difficilement. Beaucoup de religieux croiraient n'avoir rien fait s'ils s'étaient bornés à prier. Ce n'est pas tout, en effet, que la prière, mais c'est le principal. Tout travail qu'un homme apostolique ne commence pas agenouillé devant Dieu, est stérile ou peu fécond.

« Vous avez beaucoup semé et vous avez peu récolté », disait autrefois le prophète Aggée, parce que la sueur de l'homme ne peut pas bonifier seule le sol des âmes, ni faire porter aux ronces des figues ou des grappes de raisins.

Dans cette question de la recherche et de la culture des vocations, la prière est donc de première nécessité : d'abord, ainsi que nous venons de le dire, pour demander la multiplication de ces vocations, grâce que, dans sa Providence ordinaire, Dieu n'accorde au monde qu'à la voix de la prière ardente et persévérante ; ensuite, pour discerner la qualité des ouvriers qui se présentent.

Au Cénacle, les Apôtres, réunis sous la présidence de Marie pour donner un successeur à Judas, ne s'estimèrent pas assez éclairés pour décider, avec leurs propres lumières, une question si grosse de conséquences. Touchante et instructive est la prière qu'ils adressèrent à Jésus : « Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez-nous, par un signe, l'élu de votre cœur. »

On ne prie pas assez pour demander des vocations, et lorsqu'un postulant se présente, on ne prie pas assez pour discerner sa vocation.

D'après nos saintes Règles, le temps du postulat devrait durer de quinze à vingt jours ; mais il est rare, trop rare, que les maîtres des novices ne croient pas avoir de bonnes raisons pour le réduire, et quelquefois même le restreindre au point de l'annihiler. On éprouve une sorte de hâte de devancer la prise d'habit, comme si on pouvait se repentir jamais d'avoir donné trop de temps à la réflexion et surtout à la prière.

Car ces trois semaines de postulat sont bien, dans l'esprit de notre vénéré Fondateur, un temps de récollection, et, par conséquent, de réflexion et de prière. *Cum hæc prima probatio sit veluti quidam spiritualis secessus.* Notons le mot ; il le mérite. Le postulant et le maître des novices entrent simultanément au Cénacle. Qu'ils attendent l'un et l'autre la lumière venue du Ciel.

Il est trop tard, quand la profession perpétuelle a scellé l'œuvre du noviciat, pour récriminer, se lamenter et dire : Si nous avions su ! — Avez-vous pris le temps et employé les moyens pour savoir ? Dans une tentative aussi délicate, les mécomptes sont inévitables ; mais ils déchirent plus cruellement quand on doit s'avouer qu'ils auraient pu être prévenus.

Prendre à la légère un apprenti incapable de devenir jamais un ouvrier utile, et ne pas discerner un ouvrier de valeur dans un apprenti aux peu flatteuses apparences, portent également préjudice au recrutement et à l'action apostoliques. Sur la place publique, à la onzième heure, le Père de famille rencontre encore des ouvriers inoccupés. Etait-ce par paresse ? Non ; mais parce que personne n'avait fait appel à leurs services.

Il est des âmes naturellement timides et défiantes d'elles-mêmes qu'un directeur éclairé et zélé doit orienter vers la vie religieuse ou vers la vie apostolique. Si elles n'entendent pas la parole d'encouragement que leur indécision réclame, si leur volonté ne reçoit pas l'impulsion dont elle a besoin, elles demeureront inactives dans la maison de

leurs pères, inutiles à l'Eglise et à charge à elles-mêmes. Un missionnaire qui les rencontre sur son chemin doit leur répéter la parole évangélique : Allez travailler à ma vigne.

Cette invitation doit être faite, toutefois, avec une extrême discrétion. Les vocations tardives, ou celles qu'on est convenu d'appeler telles, ne sont qu'une exception. Au risque d'étonner quelques-uns de nos lecteurs, nous dirons même que les vocations tardives n'existent pas. S'il était, dans l'histoire de l'Eglise, un homme dont on peut qualifier la vocation de tardive, ce serait incontestablement l'apôtre saint Paul. Mais comment parle-t-il lui-même de son appel à l'apostolat ? Quelle date lui donne-t-il ? Est-ce à l'entrée de la ville de Damas, et au cours de la terrifiante vision qui, de sectaire pharisien, le fit disciple du Christ, qu'il reçut la grâce de la vocation divine ? Voici comment il en parle aux Galates :

« Vous avez appris ma vie d'autrefois dans le Judaïsme et de quelle haine démesurée je poursuivais l'Eglise. Mais lorsque le temps parut venu à celui qui *m'avait séparé dès le sein de ma mère,* et qui, par sa grâce, m'avait appelé pour révéler son Fils en moi et par moi au monde, je n'écoutai plus la voix de la chair et du sang..... »

L'illustre converti de Damas avait donc été, aussi bien que Jérémie et Jean-Baptiste, appelé au ministère de la prédication, dès le sein de sa mère. Mille obstacles s'étaient dressés devant cette vocation qui, sans une miraculeuse intervention de la Providence, ne fût jamais parvenue à éclore ; mais pouvons-nous accuser le soleil de se lever en retard parce qu'il ne nous apparaît qu'après avoir franchi un horizon chargé de nuages ? Suspecte serait donc une vocation à l'apostolat dans un chrétien d'âge mûr, si elle ne remontait pas jusqu'à son enfance par des ramifications qui permettent de dire : Comme saint Paul, il a été prédestiné à l'apostolat dès le sein de sa mère.

A la grâce de savoir discerner les bons ouvriers s'ajoute

celle de savoir les former et les diriger. Combien d'hommes de bonne volonté demeurent inutiles, parce qu'on les emploie à des ministères peu en harmonie avec leurs aptitudes !

Saint Paul nous le rappelle dans des comparaisons célèbres : Au ciel, toutes les étoiles brillent, mais non pas du même éclat; dans le corps humain, tous les membres sont utiles, mais ils n'ont pas tous la même fonction ; une vaste maison offre une grande variété de meubles, mais ils ne servent pas tous au même usage. Serait-ce raisonnable d'exiger qu'une lyre donnât le même son que le clairon des combats ? Saint Bernard aurait pu certainement écrire la Règle des Visitandines, et saint François de Sales composer celle des Chevaliers du Temple. Qui ne préfère cependant que ces deux Saints aient gardé chacun leur allure ?

Tout le monde ne peut pas, comme Jean-Baptiste, captiver tour à tour des auditoires de jeunes filles, de Pharisiens et de soldats. Mais tel officier qui serait inférieur dans l'armée active, excellera dans les services auxiliaires ; sachez le mettre à sa place, et il fera merveille.

Rares sont les bons ouvriers de l'Evangile capables d'aborder toutes sortes de ministères « *ad omne opus bonum instructus* », comme disait saint Paul. Ils sont rares, non parce que Dieu est avare de ses dons, mais parce qu'on jette trop tôt dans les ministères actifs et sur le champ de l'apostolat des jeunes hommes dont la formation religieuse et la formation professionnelle sont également incomplètes. Sans doute, Notre-Seigneur veut qu'à son service nous travaillions beaucoup, mais il veut aussi que nous travaillions bien. Que ferez-vous plus tard d'un corps anémié et d'un esprit étiolé ? Pourquoi demander au printemps des fruits que donne seulement l'automne ? Laissez donc grandir cet arbre, puisqu'il est de belle venue, et quand il aura toute sa croissance, il vous réjouira et enrichira par ses fruits. Combien de missionnaires ne produisent que des fruits de qualité inférieure,

parce que leur sève a été anémiée dès le printemps de leur vie !

Ces considérations faites, déduisons quelques conclusions pratiques et énumérons les principaux moyens de propagande que les Instituts religieux peuvent et doivent employer pour étendre et perpétuer leur action.

Nous pouvons les grouper sous quatre titres principaux : Sainteté personnelle, apostolat de la prière, recherche des vocations, collecte des ressources.

Le premier et le plus puissant moyen de recrutement est, sans contredit, la sainteté des membres d'un Institut.

Notre-Seigneur dirige les vocations vers les Communautés où elles peuvent se développer, mûrir, porter des fruits, mais non pas dans des Communautés où elles s'étioleraient, se déformeraient, s'appauvriraient au point de ne pas donner de fruits. Comment Notre-Seigneur dirigerait-il une âme qu'il prédestine à la sainteté vers une maison qui n'est pas une école de sainteté, et comment inscrirait-il un apôtre dans une Société qui paralyse et annihile les ouvriers de l'Evangile ? Une Communauté apostolique déchue de sa ferveur est pour le novice qui a le malheur d'en franchir le seuil, comme un poids de plomb qui arrête son essor et comprime son vol.

Plus un Ordre religieux est fervent et surnaturel, plus sa vitalité grandit ; vient-il à se relâcher ? aussitôt il se dépeuple. C'est une loi qui ne souffre pas d'exception. Dès lors, le religieux qui aime sa Congrégation et qui se préoccupe de son avenir doit renouveler, chaque jour, sa résolution d'être saint, et, s'il est Supérieur, sa résolution de rendre toujours plus pure et plus chaude l'atmosphère spirituelle de sa Communauté.

Il doit, en second lieu, prier et faire prier.

Le religieux, en tant que personne privée, doit pratiquer l'apostolat de la prière en faveur de sa Congrégation. Les

Communautés particulières doivent pratiquer le même apostolat, mais en public et d'une façon collective.

Les individus sont moins intéressés que les Congrégations à la multiplication des vocations. Il semble, dès lors, que la supplication : « Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers lever sa moisson », doit plutôt être la supplication des Communautés. Ce devoir est-il compris partout et toujours ? Une croisade de prières au profit des vocations religieuses, sacerdotales, apostoliques s'impose dans les malheureux temps que nous traversons. Nous nous lamentons de la pénurie des ouvriers apostoliques, nous élevons cette plainte jusque devant le tabernacle; mais Notre-Seigneur n'aurait il pas le droit de nous répliquer, ainsi qu'aux apôtres : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez à mon Père, en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez. » (Joan., XVI, 23.)

Prier le maître de la moisson de chercher et d'enrôler des ouvriers n'est pas la seule recommandation que Notre-Seigneur nous fait sur ce point si important. Il veut, et il commande que nous allions nous-mêmes à la découverte et à la conquête des vocations.

« Mon fils, écrivait l'apôtre saint Paul à Timothée, prends force et courage dans la grâce qui est dans le Christ Jésus, et ce que tu as appris de moi avec beaucoup de preuves à l'appui, communique-le à des hommes de foi qui seront aptes à instruire les autres. » (II Tim., II, 1.)

La transmission de la grâce de l'apostolat s'opère comme celle de la foi. Le véritable apôtre est un générateur d'apôtres. Il disparaît, mais il ne meurt pas. Les fils, nés de son apostolat, continuent son œuvre. Il n'est pas aisé d'immortaliser notre nom, mais il est aisé de perpétuer notre ministère. Cherchons-nous au moins un successeur, demandons à Notre-Seigneur la grâce de le trouver, afin de continuer à prêcher par ses lèvres et de greffer son apostolat sur le nôtre.

Cette préoccupation est l'indice d'un noble caractère, d'un zèle surnaturel, d'un amour vrai pour Notre-Seigneur et d'un dévouement sincère à notre Congrégation. On ne le rencontre cependant pas chez tous les hommes apostoliques. Mais son absence accuse toujours un lamentable abaissement dans la ferveur. Nous entrons annuellement en confidence avec beaucoup de jeunes âmes ; nous avons mission, comme autrefois Ananie, de leur manifester les volontés du Ciel. Sachons discerner les élus du bon Dieu, et donner au cloître, à l'autel, à l'apostolat les privilégiés que le Cœur de Jésus favorise de cette grâce.

La formation d'un apôtre est longue et dispendieuse. Les fidèles ne le comprennent pas toujours ; souvent, ils n'y pensent pas. Collecter le pain quotidien des futurs prédicateurs de l'Evangile est le quatrième moyen d'apostolat que nous signalons à ceux qui veulent être sérieusement les propagandistes de leur Congrégation et de ses œuvres.

Le Dieu qui fournit en surabondance la pâture, le couvert et le vêtement aux petits des oiseaux, ne sera pas avare vis-à-vis de ceux qui ont tout abandonné pour chanter sa gloire, manifester son amour, étendre et consolider son règne. « N'ayez crainte, dirons-nous avec un saint Père, que le nécessaire manque à ceux qui militent pour le royaume de Dieu. » *Nolite timere ne propter regnum Dei militantibus hujus vitæ necessaria desint.* Tendez seulement la main pour demander, et Dieu enverra aussitôt la charité qui, de l'obole du pauvre et du superflu du riche, composera le trésor de l'apostolat.

Si nous trouvons la charité des fidèles trop peu généreuse, et si elle l'est, en effet, très peu à notre endroit, à qui la faute ? Peut-être à notre défaut d'économie, au gaspillage que nous faisons des biens matériels de la Communauté. Jésus qui venait de multiplier les pains, et vous savez avec quelle abondance, recommanda à ses disciples de ramasser les moindres fragments, afin que pas un ne

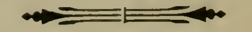
se perdit. Grande leçon, mais trop souvent incomprise ou oubliée. Ne présentons jamais notre aumônière sans déposer préalablement au fond le fruit de nos économies.

Tous les religieux ne peuvent pas découvrir et conquérir des vocations ou collecter des ressources au profit de leur Institut, mais tous peuvent demander des vocations à Dieu, tous peuvent et doivent se sanctifier pour mériter de les obtenir. Nul, conséquemment, n'est admis à dire : Je ne puis pas me faire le propagandiste de ma famille religieuse et de ses œuvres, puisque la sainteté attire et la prière obtient les hommes et les ressources nécessaires.

L'emploi de tous les autres moyens est secondaire et même factice. Ni la science, ni l'éloquence n'ont jamais suffi à alimenter les cloîtres. Le jeune homme qui se présente à leur seuil veut d'abord être un saint. Sans doute, un rayon de ce lustre humain que donnent le savoir et le bien-dire est utile pour éclairer le chemin ; n'oublions pas cependant qu'on n'entre pas dans la vie religieuse pour conquérir des lauriers humains. Celui qui s'acheminerait vers un monastère pour vivre avec des philosophes et devenir lui-même un philosophe, pour entendre des orateurs et se former à leur école, ne tarderait pas à reprendre les livrées du siècle.

A côté d'une ou deux unités venues dans une société religieuse parce qu'elle est savante, vous rencontrerez des centaines de jeunes hommes qui ont réclamé leur admission uniquement parce qu'elle est sainte et qu'elle facilitera leur ascension vers la sainteté.

Les génies parviennent à constituer des académies de savants, mais les saints religieux sont seuls capables d'attirer et de former des saints dans les cloîtres.



PROVINCE DU MIDI

AIX

Expulsion des Pères Oblats de la Maison d'Aix, EN 1903

Le 15 avril, à dix heures du matin, le commissaire de police d'Aix, M. Gabrielli, se présentait à la Mission, nom populaire de la résidence des Pères Oblats de Marie, 60, place des Carmélites. Il venait y notifier les ordres de Combes, président du Conseil et exécuteur des hautes œuvres de cette franç-maçonnerie qui gouverne la France, au dire, vieux déjà, de Mgr Gouthe-Soulard. Dans le délai de quinze jours, les Oblats devaient se retirer et livrer la place aux valets de l'exécuteur.

Le P. Bénédic, supérieur, fit aussitôt venir les Pères, et signala tout spécialement à l'attention du commissaire le P. Nicolas, avec ses quatre-vingt-douze ans, et le P. Michelot, ne pouvant plus marcher qu'à l'aide de béquilles.

— Voilà, dit-il au commissaire, ceux qui font trembler le gouvernement.

M. Gabrielli, sanglé dans son écharpe et assisté de son secrétaire, M. Simon, jeune homme très sympathique, qui rendit les plus grands services à la maison et qui, écœuré, démissionna le jour même de l'expulsion, — donna lecture du document officiel, laissant encore quinze jours de vie aux Pères, dans la maison même de la fondation de l'Ordre, en 1816. De 1816 à 1903 : humainement parlant

et foi de Combes, ce sera tout, et ce sera « fini. » Le supérieur protesta et avertit le Corse de la peine ecclésiastique qui le frappait.

— Les capucins m'ont déjà dit cela, répondit-il un peu vexé.

Toutefois, il fut très convenable et se retira en espérant qu'on se conformerait à ses injonctions, dans le laps de temps indiqué.

— Monsieur, répartit-on, vous nous retrouverez ici, nous ne vous disons qu'*au revoir*.

Il daigna sourire, salua et disparut.

Quinze jours pour faire ses malles et vider les arçons, c'est-à-dire, les cellules, chambres, commodes, tiroirs, armoires, etc., ce n'est pas trop pour une maison comme la Mission !...

Tout de même faut-il encore un peu respirer après l'émotion du matin. Demain, on se mettra à l'œuvre pour enlever ce qui reste du déménagement opéré par le P. Clavé, depuis quelques mois, et avec une activité digne, vraiment, d'une si noble cause.

Demain ! — on comptait sans son hôte... Dès neuf heures, un coup de sonnette annonçait le juge de paix du canton Nord, M. Pessard. Il venait déjà et tout simplement faire l'inventaire de l'immeuble et mettre les scellés...

— Mais nous avons quinze jours.

— Pour partir, oui ; pour l'inventaire, c'est aujourd'hui.

L'avoué, Me Euzet, est avisé du traquenard officiel, et vient aussitôt réclamer, par la prompte facture d'un référé au tribunal, quelques jours de sursis. M. Pessard, on doit le dire, fut fort accommodant. Il avait lui-même indiqué le moyen d'obtenir le délai. Il n'agissait, disait-il, qu'à contre-cœur, savait tout ce qu'il encourait comme chrétien ; mais sa place, la nécessité de vivre, etc. En tout et jusqu'au bout, dans l'inventaire qui eut lieu, quatre jours après, il fut des plus condescendants.

Entre temps, du 15 avril au 1er mai, deux événements

d'une grave importance se sont produits dans la vie de la communauté. Ce fut d'abord l'envoi par Monseigneur l'Archevêque d'Aix, aux Pères Oblats, d'une lettre publique, réponse de son âme indignée aux procédés du gouvernement. Il la leur fit remettre, écrite tout au long de sa main. La *Semaine religieuse* du 26 avril 1903 la porta à la connaissance du diocèse. La voici dans son intégrité. Ce fut pour les Pères Oblats un bien grand sujet de consolation. Nulle voix, autour d'eux, n'était plus autorisée pour leur parler ainsi.

Lettre de Monseigneur l'Archevêque d'Aix, Arles et Embrun, aux Pères Oblats de Marie Immaculée, desservant l'église de la Mission, à Aix.

Mes bien chers Pères,

Les ruines s'accumulent autour de nous. Une volonté implacable a voué à l'exil ou à la mort ces bons et dévoués collaborateurs, que le Clergé paroissial a toujours regardés comme des frères et des amis.

Si je vous adresse particulièrement l'expression de mes cuisants regrets, ce n'est pas que je me console de la disparition des Religieux qui sont frappés comme vous. La ville d'Aix connaît de longue date les fils de saint François. Ces bons Pères étaient grandement aimés pour leur modestie, leur piété et leur rèle. Nous savons tous de quelle affectueuse confiance les populations voisines de Frigolet entouraient les dignes Prémontrés qui avaient fait refleurir le désert, et donné à la solitude une voix pour louer Dieu. Amis du Clergé, qu'ils secondaient de toute manière, ils passaient en faisant le bien, et jamais on n'aurait pu croire que ces existences de prière, de silence et d'étude paraîtraient un danger social.

Mais, il y a dans votre situation, mes chers Pères, une

amertume qui m'atteint plus douloureusement. La ville d'Aix est le berceau de votre Congrégation. C'est dans l'ancien monastère des Carmélites qu'Eugène de Mazenod, immolant un grand nom et de brillantes espérances au service des autels, inaugura ses travaux auprès des pauvres et des âmes les plus délaissées. C'est là que son œuvre s'est affirmée. C'est dans le chœur de la modeste église de *la Mission* qu'il enchaîna sa vie, de concert avec le jeune vicaire de Saint-Trophime d'Arles, l'abbé Tempier, premier compagnon de son apostolat.

Tandis que la divine Providence dilatait la famille religieuse, et que le Souverain Pontife Léon XII lui donnait, avec la consécration de l'Eglise, le gage d'une vitalité qui défiera le temps et les hommes, la Communauté d'Aix gardait l'esprit et poursuivait les œuvres de l'illustre fondateur. Ses membres n'ont jamais compté que des amis parmi ceux qui ont pu les approcher. Leur modération, leur zèle désintéressé et large ont conquis l'estime de ceux qui ne pensaient pas comme eux. Ai-je besoin de dire, mes chers Pères, combien vous avez gardé vivantes ces belles traditions !

Mis en demeure de solliciter une autorisation gouvernementale, votre loyalisme n'a pas reculé devant cette démarche, et, en compagnie des autres Congrégations établies dans le diocèse, vous avez demandé, aux pouvoirs publics, la permission d'exercer un droit élémentaire, celui de vivre au soleil, sans rien demander à personne, et de faire le bien selon les lois de votre pays. L'assemblée municipale d'Aix, exprimant le vœu de tous ceux qui vous connaissent, avait donné une approbation qui l'honore et qui avait le droit d'être écoutée. Citoyens, au même titre que tous les autres, vous avez gardé l'indépendance de vos appréciations sur les hommes et sur les choses ; mais l'ennemi le mieux avisé ne peut établir contre vous un acte ou une parole qui puisse faire soupçonner en vous des opposants de parti pris. Et cependant vous êtes proscrits.

Par un étrange renversement des idées et des mots, c'est en défense des principes de liberté qu'on met en suspicion le droit à la croyance; c'est pour émanciper la pensée qu'on la soumet au despotisme de la négation. Car, il faut bien le dire, et aujourd'hui les esprits indépendants ne s'y trompent plus, ce qu'on poursuit, dans la lutte actuelle, c'est l'idée religieuse, c'est notre foi en Dieu, c'est notre foi en son Christ, c'est notre foi en son Eglise, et non un ensemble nuageux d'empiètements politiques, auxquels les gens sérieux ont cessé de croire. C'est en défense des nobles instincts de fraternité que des hommes sont bannis, après une existence de dévouement à toutes les œuvres de fraternité. En ce moment, une parole récente et autorisée s'impose à ma pensée : elle part de trop haut pour ne pas avoir une longue portée. Je la citerai sans esprit frondeur, avec le respect dont je dois et veux donner l'exemple, laissant à qui de droit la responsabilité de la rendre efficace ou de la laisser s'envoler : « Ne proscrivons personne : un frère peut-il proscrire son frère? des frères ne doivent jamais proscrire leurs frères, quand des divergences de parti les séparent (1). » Or, dans l'espèce, il n'est pas même prouvé que des divergences de parti vous séparent de qui que ce soit, puisque vous n'avez jamais pris parti que contre la misère, au profit des pauvres, des délaissés et des petits. Et cependant vous êtes proscrits, mes bons et chers Pères. Vous êtes nécessairement sécularisés, puisque vos Communautés sont dissoutes, et, par ailleurs, la sécularisation vous est rendue impraticable; vous n'avez donc pas le choix entre l'exil et l'existence anormale de citoyens déchus de leurs droits et privés des garanties qui appartiennent à tous.

Quelle que soit votre attitude, le dernier mot restera à la loi, c'est-à-dire à la force. Mon âme, opprimée par vos

(1) Discours de M. le Président de la République, à Oran, le 17 avril 1903.

propres angoisses, vous suit à travers les âpres contours de votre calvaire. J'ai vu, à l'heure du départ, les larmes de vos chers vétérans, auxquels la patrie n'octroie que l'exil pour prix de leurs longs et loyaux servives. Pas plus que vous, je ne permettrai au murmure de monter vers Dieu et à la haine de voler vers les hommes. Nous savons que notre Maître aimé a prié pour ses persécuteurs. Mais nous savons que, même en sa Passion, notre Christ est demeuré juge, et c'est à son tribunal que nous en appelons des sentences qui nous frappent. Nous savons que les œuvres de Dieu sont indépendantes de la volonté des hommes, car les hommes passent et les instituts demeurent. Aussi, mes bons et chers Pères, confiant dans l'avenir dont le secret est à Dieu, abandonnant à sa Providence le sort de l'immeuble dont vous êtes évincés et qui abrite vos plus chers souvenirs, je me donne, non sans amertume, la joie de vous dire que ma ville archiépiscopale gardera le berceau de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

† FRANÇOIS,
Archevêque d'Aix, Arles et Embrun.

Peut-on mieux dire? Tout commentaire est de trop.

Le second événement fut le départ des deux vieillards cités plus haut, les PP. Nicolas et Michelot, pour Diano-Marina. Déjà la communauté était bien amoindrie. Le P. Besson avait été envoyé dans sa famille, en Savoie, et le P. Audibert, à qui le poste d'aumônier des Sœurs de Sainte-Marthe, à Draguignan, avait été offert par Monseigneur l'Evêque de Fréjus, avait cru, avec la permission du R. Père Provincial, devoir accepter. C'était le certain, déjà, en face de l'incertain.

Des autres Pères, le P. Trouin, aumônier des prisons, avait été prié, pour conserver son titre officiel, de ne point paraître en tout ceci. Le P. Burles avait demandé d'aller dans les missions du Transvaal. Quant au P. Clavé, son

titre d'étranger l'exposait tout simplement à être remisé en Espagne. On y aurait trop perdu sous tous rapports. On ne fit donc pas mention de lui. Pour le P. Lamblin, ses fonctions de bâton de vieillesse des deux Pères infirmes lui créaient un alibi indispensable et sacré, au milieu de tous ces événements. Il ne devait donc rester à la maison, et à la merci du gouvernement, qu'un nombre assez restreint de cette communauté d'Aix, naguère encore si nombreuse et si florissante : Trois Pères seulement devaient passer par les transes de l'expulsion : les PP. Fillâtre, Devès et Bénédic. Trois, c'est assez pour un chapitre.

Les deux chers vieillards, donc, comptant trop sur des forces déjà bien défaillantes, avaient cru pouvoir rester jusqu'au bout. Mais la vie de privations et d'angoisses qui fut celle de la maison, après l'inventaire, les affaiblit à tel point que l'on crut un exode indispensable. Diano-Marina leur était assigné. Ce fut toute une affaire d'état pour les y conduire, dans leur impuissance de marcher et de se mouvoir librement.

Mais rien n'est au-dessus de l'affection fraternelle et du dévouement que mirent, à le faire, le P. Clavé toujours sans pareil, en ces occasions comme en tant d'autres, et le P. Lamblin, à la sollicitude si dévouée et si pleine d'égards pour tous ceux qui souffrent, en général, et pour ces deux vieillards, en particulier. C'était le 19 avril, un dimanche au soir, qu'on s'embarqua. Il faisait encore bien froid. Il fait toujours trop froid quand on est malade. Déjà le train faillit devenir un convoi funèbre pour le pauvre P. Nicolas, qui ne put se remettre de toutes ces secousses et fatigues. Cinq jours après, il devenait la première victime de la persécution, et rendait la belle âme que Dieu lui avait donnée avec tant de richesses intellectuelles et religieuses. D'autres en parleront ailleurs. Le P. Michelot se traîna un an encore, et trépassa le 7 mars 1904, tenant tête à la mort jusqu'au dernier moment. On vit rarement vieillard plus intrépide et religieux plus édifiant. Le P. Lamblin, toujours

fidèle au malheur et admirablement secondé par le R. P. Simon, Supérieur de la maison, lui adoucit, dans une bien large mesure, les amertumes de cette année d'exil. Les vrais amis sont toujours inappréciables.

Les frères étaient au nombre de quatre. Deux restèrent pour le moment de l'expulsion : le F. Frachon, mort depuis dans sa famille, et le F. Juge, toujours souffrant de sa carie des os. Les deux autres, les Frères Rozan et Branche, venaient d'être dirigés sur Aoste.

Le 28 avril, une messe de *Requiem* put encore être dite à la Mission pour le P. Nicolas. La nouvelle de sa mort avait ému la ville. On parlait même de faire revenir, à Aix, ses restes vénérables pour en faire une protestation vivante, — *defunctus adhuc loquitur,* — contre la mesure inique dont le Père fut si tôt la victime. Mais ce caractère de réclame sortait trop du cadre modeste de la vie religieuse pour ne pas être refusé aussitôt que proposé. On remercia de l'honneur qu'on voulait faire au *martyr de l'expulsion,* et l'on se contenta d'inviter les fidèles à venir encore une fois prier pour lui à la chapelle de la Mission. Elle fut bondée de monde. C'étaient comme les funérailles elles-mêmes de la maison qu'on célébrait. A la veille de mourir, suivant les hommes, elle ne pouvait avoir de symbole plus significatif. Elle touchait à la fin de sa véritable première étape. Comme résultat, l'expulsion de 1880 n'avait été qu'une petite halte. On était quand même resté au poste. Cette fois, on ne devait plus rien conserver, ni poste ni imposte. Cambriolage à fond. Le propriétaire, gardé par son titre en 1880, n'en était que d'autant moins sauvegardé, par le même titre, en 1903. Tout y passait et tous aussi.

Légalement, on devait être expulsé le 1er mai. C'était ce jour qu'expiraient les fameux délais de faveur accordés par l'ombre de Julien l'Apostat. Ce jour s'écoula sans qu'on vît rien apparaître au guichet des Pères Oblats.

On avait promis quinze jours, c'est vrai, mais pas plus. Aussi « l'aurore de la seizième journée pointait à peine, dit

la *Provence Nouvelle,* qu'un coup discret était frappé à l'huis des Pères Oblats. M. le Commissaire Central Gabrielli, assisté de son secrétaire, demandait fort courtoisement, nous devons le reconnaître, l'honneur d'une entrevue pour constater la rébellion à la loi et dresser en conséquence son procès-verbal de constat. Cet honneur ne lui a pas été refusé par le R. P. Bénédic, Supérieur, qui s'est empressé de le conduire au... corps de garde, car nous ne devons pas laisser ignorer à nos lecteurs qu'une douzaine de citoyens dévoués avaient demandé à ne pas quitter les bons Pères dans la prévision d'une attaque nocturne, comme celles dont les journaux de Marseille nous apportaient le lamentable récit.

« Après avoir établi l'identité des trois religieux restant seuls en ce moment dans la maison, le fonctionnaire a procédé à un semblant d'interrogatoire pour arriver à amener sur les lèvres du Supérieur le nom du propriétaire de l'immeuble. Me Bagarry a fait opportunément remarquer que le Supérieur n'avait à fournir aucune déclaration de ce genre et que tous ces renseignements très précis étaient dans le dossier du ministère.

« Le fonctionnaire a replié alors sa serviette et son écharpe et s'est retiré en bon ordre sans que le poste d'honneur lui portât les armes. »

Au dehors, le monde s'était rendu nombreux sur la place, dans l'attente de l'événement. La population chrétienne d'Aix se tenait prête à recevoir ces hauts cambrioleurs avec les salves de son indignation, de son mépris et de sa foi outragée. On ne pouvait briser assez à l'aise les portes des Capucins ou des Oblats, en face de ces manifestations. La justice du moment sentait son injustice flagrante. Devant l'application de son faux droit, elle préféra temporiser et lasser la patience de la foule par la prolongation de ses délais. Aussi, consultation faite au sanhédrin d'Aix, on dépêcha un agent quelconque venant annoncer que tout se bornait là pour le moment, et que l'expulsion était

renvoyée *sine die;* en français, termes du palais : quand ça nous plaira. Ça ne leur plut que cinq jours plus tard, le 7 mai.

Et pendant ces cinq jours, la foule, sympathique aux religieux, se portait chez les Pères Capucins et chez les Pères Oblats, mais plus considérablement chez les Pères Capucins. La foule charrie avec elle son double élément. D'une part, des personnes dignes, réservées, avant tout sérieuses ; d'autre part, des groupes populaires et tumultueux. On avait des échos d'ailleurs. On passait le jour dans tout le couvent et, la nuit, les femmes devaient prier à la chapelle. A Aix, ce devait être sans doute comme en ces cas-là ! Mais, quand même, le Supérieur des Oblats fit savoir qu'il n'acceptait que des messieurs et des jeunes gens, pour une partie de la nuit seulement, et qu'il ne permettrait à aucune femme d'y rester, le soir venu. Ces dames se le tinrent pour dit, et, même le jour, laissèrent les Oblats dans un isolement que compensèrent largement les principales notabilités de la ville. On n'y perdit rien, pas même en considération. Par ses turbulences indiscrètes, la gent féminine a déteint d'une manière bien malencontreuse sur bon nombre de ces exécutions de religieux. Un peu plus de dignité ne messied point, même là.

Les journées et une partie des nuits, jusque vers onze heures, se passaient, donc, avec de rares amis, et quelques-uns de ces messieurs du Clergé, à attendre le coup de grâce. Monseigneur l'Archevêque, revenant de chez les Capucins, daigna s'arrêter à *la Mission*, et encourager les Pères par l'assurance de ses sympathies et le bienfait de sa visite.

Ce fut donc le 7 mai seulement qu'eut lieu le cambriolage officiel. On agissait ici avec la plus odieuse des illégalités. Si des religieux avaient dû être laissés en place, protégés même contre toute tentative d'inspection, c'étaient les Oblats. Le juge d'instruction, dès le 4 mai, était entré en rapport avec eux et avait mandé, à son cabinet, les trois

récalcitrants. Ils avaient cru devoir s'y rendre. Mais, pour empêcher qu'en leur absence un de ces hommes bons-à-tout-faire n'envahît la maison, le P. Fillâtre était resté pour garder la porte avec l'escouade des amis fidèles. Le P. Devès et le Père Supérieur se rendirent, les premiers, près de M. Champsaur, le juge en question. Celui-ci crut pouvoir traiter les religieux avec cette désinvolture de mauvais aloi qui semble être le propre de cette charge. Ça ne pouvait être de mise ici. Un des Pères avait dit :

— Veuillez bien permettre, Monsieur le Juge...

Et ledit juge d'interrompre brutalement :

— On n'a pas d'interrogation à me poser ici ; on n'a qu'à répondre.

— Pardon, Monsieur, je croyais qu'il était permis d'être poli, même avec un juge d'instruction.

Il comprit, se le tint pour dit et sut mettre le ton convenable dans les questions subséquentes. La principale était :

— Vous êtes religieux Oblats et, malgré la loi, vous voulez rester tels ?

— Certes !

Il n'eut pas à en douter.

— Vous ne voulez pas sortir de la maison ?

— Non.

— Ça va bien ; on verra.

Ça ne lui allait pas du tout, et on le vit mieux ensuite. Le P. Fillâtre vint à son tour, eut le même interrogatoire, convenablement aussi, fit les mêmes réponses et vint rejoindre ses confrères. Détail à signaler : le Procureur de la République, M. Terrot de la Valette, après l'interrogatoire du juge d'instruction, prit à part les Pères chez lui, et leur exposa, avec une douceur perfide, combien grande serait sa peine si, par obstination, on tenait la porte absolument fermée et qu'on l'obligeât, lui, le pauvre homme, à recourir à la violence.

— Grande serait votre peine, répondit-on, mais à qui donc le dites-vous ? Tenez, Monsieur le Procureur, vous

avez trop d'intelligence pour ne pas comprendre notre situation, et pour qu'à notre place vous ne fassiez pas comme nous ! N'est-ce pas vrai ?

Il avait compris et, sans récidiver, il reconduisit lui-même les Pères jusqu'à la porte de son antichambre.

Ils sont invités à se rendre, de nouveau, chez le juge d'instruction, le surlendemain, 6 mai. Ils arrivent cinq minutes avant l'heure.

— Quelle exactitude ! s'écrie le Procureur qui venait de s'entendre avec M. Champsaur, larrons en foire, naturellement, sur les événements du jour.

— L'exactitude, lui répliqua un Père, étant la politesse des rois ; comme il n'y en a plus, il faut bien qu'elle se réfugie chez les religieux.

La chose, dite en souriant, fut acceptée de même. M. Terrot, poli, lui aussi, sourit et sortit.

Les Pères, cette fois, avaient avec eux leur avocat, Me Bagarry, du barreau d'Aix, qui leur rendit d'éminents services. M. Champsaur sut mieux comprendre que la première fois, qu'il n'avait pas affaire à des malfaiteurs. D'autre part, il oublia qu'il n'était pas très fort en histoire, au sujet des conciles. Il les confondit, involontairement sans doute ; on les lui remit en mémoire, à la date voulue ; il n'insista pas. Il ne fut pas non plus très heureux dans quelques-unes de ses interrogations. Il demandait aux Pères s'ils avaient la clôture.

— Oui, répondit finement Me Bagarry, dans ce moment, elle est à la porte.

— Et des vœux, est-ce que vous en faites ?

— Ceci est d'un ordre trop intime pour être mis en question.

Il sut en rester là pour les vœux qui rejoignirent discrètement les conciles. Après une série de demandes renouvelées de la veille, il reprit en terminant :

— Vous entendez toujours rester Oblats ?

— Mais, plus que jamais.

Puis, au départ des Pères :

— Si vous m'aviez dit tout cela hier, vous n'eussiez pas été obligés de revenir aujourd'hui !

— Et nous aurions été privés de l'honneur de vous revoir !

Il regarde, légèrement étonné ; on salue, on se retire. Non, ce n'étaient pas des malfaiteurs comme les autres.

Sur la place du Palais, plus de cinq cents personnes, très inquiètes de la longueur de la séance, — car il avait fallu la copier dans tous ses détails, — firent aux Pères la plus enthousiaste des ovations. On croyait qu'on allait les conduire en prison. Ils rentraient simplement chez eux. Ce leur fut une surprise des plus émouvantes que ce millier de bras s'élevant au-dessus de toutes ces têtes, et saluant, avec une frémissante sympathie, plus encore la cause de Notre-Seigneur, que celle de ceux que l'on persécutait en son nom.

Mais la vraie surprise était celle du lendemain. Ce devait être de celle-là que s'entretenaient nos deux larrons de plus haut. Cartouche et Mandrin combinaient leur coup. La citation au cabinet du juge d'instruction n'était qu'une violation de plus de la loi : simple manœuvre pour masquer une infamie imminente et donner le change aux âmes droites. On n'enfonce pas les portes de ceux qu'on appelle à la barre. Les Pères étaient cités en justice, il fallait bien laisser la justice suivre son cours. Mais demander la ligne droite au voleur, c'est demander à un nègre de se blanchir.

Les Pères s'en doutaient bien un peu. Ce monde du Palais semblait plutôt tenir du monde de la barrière. De plus, des bruits circulaient, depuis quelques jours, au sujet d'un assaut par surprise, en même temps que, toutes les nuits, se déroulaient autour de la Mission des bandes d'apaches, risque-tout émérites, et, dès lors, souteneurs attitrés de la justice du moment. On prend ce qu'on peut. Les bandes passaient et repassaient devant la maison, en hurlant leurs blasphèmes et leurs insultes, avec des voix au timbre du gouvernement. Le diapason était d'une justesse parfaite. Les coups de bâton contre la porte valaient les

coups de gosier contre les personnes. C'était bien le prélude de la musique à grand orchestre du lendemain, avec haches, pics, pinces-monseigneur, massues et barre-à-mines, comme instruments de précision. Toute la lyre.

Ces Messieurs qui veillaient avec les Pères en étaient écœurés et ne croyaient guère les Oblats en sûreté. Les Pères eux-mêmes étaient tout à fait de cet avis. Pourtant, ils n'avaient pas peur. La porte était solide. Et puis, ces bandes d'oiseaux de nuit n'avaient que la vaillance des ténèbres. L'éclair d'un coup de pistolet, tiré en l'air, les eût mis en déroute.

D'aucuns voulaient l'essayer : ça ne prit pas. C'eût été leur faire trop d'honneur et ça eût occasionné aux Pères plus de vacarme que de profit, sans compter le reste. On fut d'ailleurs mieux inspiré dans les maisons d'en face. Profitant des ténèbres aussi, on lança, ce dernier soir, d'une des fenêtres, une vieille chaise au milieu de la tourbe des hurleurs. Elle fit l'effet du pavé dans la mare aux grenouilles. A cette intervention imprévue, sans bruit, tombant de haut, ce fut un sauve-qui-peut général. Brave chaise ! Comme elle a bien donné la mesure de la valeur de ces héros dont le blason serait, ici : « en chef, le gouvernement, et, au-dessous, des jambes, allongées à tout rompre, sur champ de gueules. » Oui, si la police avait voulu, la rue aurait été vite nettoyée de ces ordures vivantes. Mais c'était le fumier officiel, laïque, obligatoire et gratuit, ou à peu près : c'était sacré, pour lui, plus encore que pour un sapeur. En de tels moments, tout y pousse à merveille. Les « fleurs du mal » y auraient des milliers d'éditions. En attendant, les détenteurs de la justice et de l'honneur national, huchés sur quelque branche que ce fût de ce pouvoir, se servaient de ces drôles comme de l'indispensable auxiliaire. Chacun a ses goûts : *Trahit sua quemque voluptas !*

Mais nous voici au grand jour, le 7 mai, et au point du jour de ce grand jour. Les bandes et sarabandes de la

nuit avaient bien sonné l'annonce officielle du fameux guet-à-pens du lendemain. Les Pères ne savaient absolument rien, bien qu'ils s'attendissent à tout. Ayant pris à peine un instant de repos, sur les paillasses restantes, ils étaient debout dès trois heures du matin. Et bien inspirés furent-ils.

Vers cinq heures et demie, le juge de paix, M. Pessard, vient demander si l'on persévère à fermer la porte du Parquet.

— Mais oui, toujours.

— Alors, attention à vous ; je ne réponds plus de rien.

— Merci.

C'était inévitablement, à bref délai, la mort, ou, du moins, l'exécution sans phrase. Le dialogue, par peur d'une surprise, s'était tenu par le judas de la porte, naturellement. C'était, pour ces Messieurs, de la vraie couleur locale.

Lui parti, un grand brouhaha de foule se fait entendre. La place Forbin est envahie : mais non encore par les bandes d'Attila. Un monôme considérable de catholiques, jeunes gens et messieurs, s'était formé sur le cours Mirabeau. Il était allé manifester devant la maison de M. Cabassol, maire de la ville ; il remontait vers l'Archevêché et stationnait alors en face de la Mission, réclamant une bénédiction dernière de ceux qu'on allait expulser. Un des Pères sortit pour la leur donner : ils se mirent tous à genoux pour la recevoir. Ce fut on ne peut plus touchant. Ça rappelait les premiers chrétiens au temps des persécutions : Combes, le renégat, descendait en droite ligne de Julien l'Apostat. Le monôme continue sa marche et va demander la même faveur à Mgr l'Archevêque.

Que n'étaient-ils tous restés là !

A peine avaient-ils quitté la place, comme si on eût attendu leur départ, qu'aussitôt apparaissent la troupe et la gendarmerie qui se massent tout alentour, refoulant sur les trottoirs le monde qui stationnait encore sur la chaussée.

Et tout ce monde de s'étonner ; et on avait le droit de s'en étonner. Les Pères Oblats s'étaient rendus aux invitations du Parquet et devaient s'y rendre encore le lendemain : dès lors, pourquoi occuper ainsi la place militairement et faire d'eux des prisonniers ? Confiants dans la justice de la France, ils ne pouvaient décemment croire que ceux qui la représentaient se préparaient, en ce moment même, à troquer leur toque et leur robe de magistrats contre la livrée des crocheteurs. D'autre part, sous la direction d'un apostat, le ton du jour n'était-il pas d'apostasier ? C'est dans l'ordre de ce désordre : Apostasions !

Une autre raison encore : Il y avait là, à côté de la cour à faire à Combes par la Cour d'Aix, une question d'économie. La justice, en fait, n'avait pas songé aux Oblats pour ce jour-là, puisqu'ils étaient entre ses soi-disant mains. Mais, à cela près ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait bien en venir à ces extrémités. Puisque l'occasion se présentait, qu'on avait à son service le personnel et le matériel d'expulsion, c'était bien le cas d'en finir d'un seul coup. Mais les deux opérateurs, lâchés par Marseille, protestent, dans leur honnêteté à double fond : ils ne sont venus que « pour les Capucins » ; contre les Capucins serait plus juste. Ils n'iront pas chez les Oblats.

— Mais si l'on vous donne le double ! Trente francs encore ?

— Va pour trente francs encore !

Ainsi, à deux mille ans d'intervalle, les Terrot de Jérusalem et les Caïphe d'Aix tombaient d'accord, avec l'éternel Judas, pour le même prix : *Trigenta argenteos :* trente pièces d'argent.

On venait donc d'instrumenter chez les Capucins. Le siège de la place avait été plus long qu'on ne supposait. Les rossignols avaient bien essayé de chanter dans les serrures. Pas moyen. La violence, à grands coups de massue, succède à la mesure anodine des passe-partout, mais non sans un dur labeur et beaucoup de temps perdu.

La honte, l'inquiétude, le dépit montaient à tous ces masques de justice, devant les lazzis et les ricanements de la foule. Car il y avait foule quand même, à l'intérieur, depuis tous ces jours, et à l'extérieur, immédiatement. Ils avaient cru, devançant l'aurore pour faire leur mauvais coup, opérer seuls et promptement. Et voilà que, de tous côtés, le monde arrive. On avait espéré, puisque le sort en était jeté, englober les Oblats dans la même campagne, matinale et rapide ; et voilà que le grand jour paraissait, amenant à flot la lumière et les témoins. Quel traître que ce soleil et quels gêneurs que ces témoins !...

Et voici que, parmi ceux-ci, une dame dit à son mari :

— Je suis sûre que, leur coup fait, ils vont aller chez les Pères Oblats. Sont-ils avertis ? Hier soir, me disais-tu, ils n'en savaient rien.

Et le bon M. de Tournadre, le tout premier au poste dès le début et qui ne les avait pas quittés un seul jour, se vit sur le point de perdre le bénéfice de son dévouement. Et, virant de bord aussitôt, il s'empresse d'accourir à la Mission, signalant l'irruption comme imminente. — Le juge de paix venait à peine de faire sa proposition *in extremis*. Les Pères étaient prêts. Malheureusement, leurs défenseurs n'étaient plus très nombreux. La nouvelle du sac des Capucins en avait attiré un certain nombre. D'autres faisaient partie du monôme ; et puis, traitant avec la justice, on les croyait, par là même, à l'abri de toute lâcheté possible. Un Procureur de République n'est pas un suborneur de carrefour. Les bons sont toujours trop confiants. Pourtant, une élite se rassembla et, la porte verrouillée, on attendit. Pas longtemps : la cohorte de Judas arrivait. Elle était là. En un clin d'œil, la place des Carmélites fut envahie par cette cohue officielle, scribes et pharisiens du jour, tous écharpés, ou dignes de l'être, avec commissaires et agents de police, escouade de gendarmes à pied et à cheval, le tout encadré par la ligne, disposée en cordon sanitaire, l'arme au bras, en avant des trottoirs,

pour contenir tout le peuple. Pauvres enfants de France! Quelques-uns d'entre eux étaient séminaristes et ne pouvaient empêcher leurs larmes de couler silencieusement. Ce fut vu, dit et redit! Derrière les soldats, la foule devenait compacte.

C'était le moment. Le trio des exécuteurs, Terrot en tête, gravit le large escalier de la Mission. Un silence de mort régnait sur la place. M. le Procureur de la République frappe, de sa canne, à la porte :

— Au nom de la loi, ouvrez !...

Silence ! On entendait respirer la foule. Ce fut la réponse. On en voulait une autre. Nouveau coup, nouvelle sommation :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Rien ; et c'était encore trop ! Le trio grommèle un instant ; puis, troisième coup, troisième sommation :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Silence toujours : succès complet. Une pause se fit. La foule murmurait. La situation se tendait, archi-pénible pour ces histrions d'un nouveau genre, jouant à la justice sur ce bel et large palier du haut de l'escalier. Tout le monde, les acteurs surtout, sentaient l'odieux du rôle : enfoncer, en public, les portes d'un couvent, et prendre au collet les trois pauvres religieux qui, eux et leurs frères, ne passaient dans la vie qu'en faisant le bien ; songez donc à la gloire !...

Il fallait en finir.

— Allons, enfoncez la porte !

Et le rossignol chanta... comme chez les Capucins, mais d'une voix aussi impuissante que la voix du Procureur. Celui-ci, tout rageur :

— Plus vite ! fit-il ; les grands moyens !

Et les coups de hache et de massue de s'abattre sur l'épais panneau de la solide porte de la Mission. Ils retentissaient, lugubres et prolongés, dans les longs corridors attenant au parloir et dans les échos de la chapelle, tout à

l'heure, le dernier refuge des Pères. Le silence, plus solennel que jamais, rendait la besogne maudite encore plus honteuse. Ça se comprenait à l'acharnement de la valetaille du prétoire. Pilate était dans tous ses états, surtout quand un coup, asséné plus brutalement, soulevait les huées de la foule. Soudain, celle-ci pousse une clameur. La cloche de la Mission, que le F. Frachon n'avait encore pu mettre en branle, se met de la partie, entre, cinglante, dans le concert, et sonne, à la fois, le tocsin contre les apaches de la légalité et le glas des funérailles de l'honneur de cette magistrature avilie. Pour nous, c'était un carillon de grande fête. La foule battit des mains. Ah ! la brave et bonne cloche ! Comme sa langue d'airain savait fustiger, signaler et chanter ! C'était son chant du cygne. Elle avait vraiment choisi son heure.

D'autre part, les coups redoublaient sur la porte toujours vaillante, comme les gouttes de sueur et le rouge de la colère sur le front de tous ces hommes des basses œuvres. Enfin, une fissure se produisit et bientôt une large échancrure put livrer passage à l'un de ces manœuvres d'iniquité, qu'on avait dû, sur le refus d'Aix, faire venir de Marseille où le flot, qui apporte tous les sourires, vomit aussi toutes les écumes. Il élargit la brèche. L'invasion s'apprête. Devant ce nouveau flot et cette fougueuse écume, les Pères et leurs amis se retirent à la chapelle et vont continuer leur chapelet au pied de l'autel, entourés de leurs amis. Ils sont là, tous trois, les PP. Fillâtre, Devès et Bénédic, pauvres débris d'une longue lignée d'aïeux pleins de gloires, de mérites, de vertu et de sainteté, commençant avec le vénéré fondateur, Mgr de Mazenod, et venant les consoler dans la tourmente qui, sans doute, emportera le noble berceau. Et déjà ne le transforme-t-elle pas en un tombeau dont on brise les planches aujourd'hui, et dont demain on vendra les pierres dispersées ?... Ici, c'est l'homme qui parle. Le religieux espère. Dieu garde son secret.

Oui, au point de vue humain, la cohorte de Judas

envahissait la retraite où Jésus ne cessait de prier. Les Pères n'interrompirent point leur chapelet à mesure que les défenseurs du gouvernement « en péril » s'avançaient vers le chœur. Ces maquignons du droit n'avaient-ils pas l'audace de venir dire à Dieu, jusque dans son sanctuaire, qu'il n'avait pas le droit, Lui, de rester chez lui ? L'impudence de l'*animalis homo* fait de ces coups. Il est des heures où le bâton boueux prend la place du sceptre, et le pied de bouc détrône la main de justice. Nous sommes à l'un de ces moments.

Le Procureur de la République, venu jusque tout près des Pères, interrompt la prière et dit, non sans une certaine émotion :

— Messieurs, au nom de la loi, je vous ordonne de sortir !

Tout son monde l'entourait : juge d'instruction, juge de paix, commissaire de police, quelques agents et gendarmes : un vrai cercle vicieux.

Les religieux se relevèrent. On se regarda, surtout avec le sentimental M. Terrot, dont le cœur, on s'en souvient, s'était ému à la pensée que la résistance des Pères le mettrait, lui, le doux homme, en mesure de violer la liberté par l'abus de la force. « Voyez donc à quoi vous m'obligez ! » semblait-il encore redire. — Et le regard des Pères de lui répondre toujours : « A qui la faute ? » Le comprit-il ? Le fait est qu'il fut relativement modéré. Il écouta la protestation très ferme qui renouvelait l'excommunication contre lui et ses séides, formulée par le Supérieur au nom de l'Eglise, de la Congrégation et de la justice doublement atteintes. Il imposa silence à ces messieurs qui s'unissaient aux Pères, puis voulut faire mettre la main au collet des protestataires.

— Pas ici, au pied de l'autel, lui fit-on observer. Au fond de la chapelle, là-bas, c'est moins inconvenant.

Il y consentit et les Pères le suivirent, entourés des agents. Chemin faisant, il leur demanda où ils voulaient être conduits par la voiture qui les attendait sur la place.

— A l'hôtel de la Mule noire, répondirent-ils.

— Mais pourquoi pas au Palais où sont déjà les Capucins? réclama Champsaur.

— Quelle arrière-pensée couvait sous le chef de ce sous-chef? dit le juge d'instruction. Voulait-il, comme on le fit craindre ensuite, réunir dans une seule fournée tous les proscrits du jour et les envoyer à la geôle?

Le Procureur répondit très carrément :

— Non; à quoi bon? Ils veulent aller à la Mule noire; ils iront là.

On lui sut gré de cette condescendance. L'autre se le tint pour dit, maugréa, mais n'insista pas.

Arrivés au fond de la chapelle, et sur le point d'en être chassés comme des malfaiteurs, quels sentiments s'emparèrent du cœur des pauvres Oblats? On allait être arraché à ce ciel de la maison pour être jeté à la rue, parce que, dans ce ciel en petit, on avait servi Dieu; on l'avait aimé, fait aimer, honoré et fait honorer; on l'avait fait descendre, de son ciel à lui, dans ce ciel à eux, et on l'avait donné et donné sans cesse aux foules sous la triple forme de la parole, de l'absolution et de la communion. Et cela depuis près d'un siècle!... Que de Pères ont passé là avant ceux qu'on expulse! Quel cortège invisible se forme autour d'eux et les enveloppe de leurs rangs pressés et sympathiques!... Mais Dieu n'est plus là et Satan triomphe. De visibles, il n'y a plus, à côté des victimes du devoir, que les hommes-liges du maudit, chargés d'instituer, à la place du Sacrifice quotidien, dans le temple, l'abomination de la désolation prédite par le Prophète.

Et voici qu'on procède, non plus à la mise en demeure, mais hors demeure des religieux. Le Procureur de la République, toujours convenable, indique le Père Supérieur à un des gendarmes présents :

— Conduisez Monsieur à la voiture.

— Où faut-il le prendre? demande le pauvre homme.

— Mettez-lui la main sur le bras, ça suffit.

Ce brave gendarme, sans doute, n'avait pas encore ainsi fonctionné : il fut, du reste, d'une très grande convenance en tout. Les deux autres Pères n'eurent pas non plus à se plaindre de leur exécution. L'ouverture de la porte avait encore été agrandie. Cette sortie, en effet, le méritait bien : c'était une entrée en scène d'un nouveau genre. La plate-forme de l'escalier de la Mission était un admirable théâtre de circonstance. L'assistance était nombreuse et choisie, soit comme gens distingués par leur foi, soit comme coquins fieffés. Les deux extrêmes : pas de milieu. On l'avait bien vu et compris au premier acte de la tragédie qui venait de se jouer. Les rôles des vendus à la secte avaient été soulignés d'importance, aux endroits à sensation. On en était encore tout frémissant. On attendait, dans une impatience aussi solennelle que silencieuse, l'expulsion des captifs de ces conquérants de contrebande. Aussi quand, précédé de son assistant, nouveau genre, le Père Supérieur fit son apparition, calme, tranquille, souriant, rayonnant, et regardant tout ce monde avec une émotion indescriptible, avant de descendre le large escalier de pierre, ce fut une explosion universelle : « Vivent les Pères! Vivent les Pères! » avec des battements de mains et des imprécations contre les exécuteurs du sacrilège attentat! C'est au milieu de cette ovation que le Père descendit lentement — après avoir remercié de la main et soulevé de nouveaux transports — l'escalier monumental et fut conduit jusqu'au coupé qui attendait au milieu de la place.

Pendant qu'on ouvrait la portière de son côté, on venait juste d'enlever, par l'autre encore ouverte, les instruments mêmes qui venaient de servir au brigandage d'auparavant, et qu'on avait remisés dans la voiture — étrangère à Aix toujours, — et où s'étaient fait charrier, par ordre administratif, les soudoyés de Marseille. On ne pensait guère que les Oblats allaient succéder à ces drôles et transformer ce sapin du déshonneur en un char triomphal.

Car ce fut un véritable triomphe. Les Pères Fillâtre et Devès, le premier, vieux vétéran de la libre Amérique, et le second qui ne rêve que de liberté, y furent amenés à leur tour, avec le même cérémonial, la même attitude, surtout la même déférence et les mêmes acclamations. L'un et l'autre, habitués à parler aux masses, eussent bien volontiers pris la parole pour répondre à ces chaleureuses manifestations de tout un peuple surexcité. Mais, outre que ce n'était pas dans le programme, ce n'était guère le moment. Les vivats, soulignant la vaillante expulsion des Pères, étaient le seul discours possible et, à lui seul, quelle éloquence! Comme note discordante, un ou deux glapissements de chacals, en rupture de sens commun, et ce fut tout. Pas riche, l'opposition! C'est que l'émotion était à son comble chez tous. On sentait qu'il se passait quelque chose de grave et que le moment n'était pas à la canaille. On ne savait encore où l'on conduisait les Pères : Peut-être au palais et en prison, se disait-on tout bas, quand les fronts se rassérénèrent en entendant donner au cocher l'ordre d'aller à la Mule noire. Et ce fut une nouvelle explosion de vivats, cette fois mélangés de bonheur. Les Pères, dans cette nouvelle chaire à prêcher en public, saluaient et remerciaient la foule, en se félicitant mutuellement, et tout rayonnants de joie, de confesser ainsi le nom du divin Maître. Eux, en tout cela, n'étaient que le moindre des détails. C'était toujours et plus que jamais le Christ de Saul, sur le chemin de Damas, qui était en question, et le seul et le grand Persécuté.

Et la voiture s'ébranle, j'ai dit plus haut : char triomphal, c'est plus juste. Jugez plutôt. A l'intérieur : des triomphateurs, dirait saint Augustin : *Victor quia victima.* — A l'extérieur, en avant, six hommes d'armes à cheval, ouvrant la marche; — à l'arrière encore, six hommes d'armes à cheval, pour protéger contre tout guet-à-pens des souillures de la rue; de chaque côté, à chaque portière et chevauchant de leur mieux, six hommes d'armes toujours,

tout fiers de leur poste d'honneur évidemment. Un vrai cortège de victorieux. Allons, fouette cocher! Les deux vigoureux chevaux, non moins fiers que les gendarmes et non moins éperonnés qu'eux, d'emporter au trot... César et sa fortune? Bien plus que ça : trois simples soldats du bon Dieu. César était enfoncé.

La chevauchée fut trop courte : deux cents pas à peine, au milieu des acclamations. Pour aller de la Mission à l'hôtel, la « Daumont » avait dû décrire un demi-cercle, par la rue Thiers et les petites rues adjacentes. La foule et les amis des Pères avaient vite coupé au court et pris les devants. Les abords de l'hôtel étaient noirs de monde. Les Pères y furent reçus à bras ouverts et avec tous les égards dus à leur douloureuse situation. Le coupé marseillais était resté seul devant la porte de l'hôtel. Tous les officiels, à pied et à cheval, avaient disparu comme derrière les coulisses. La voiture alla les y rejoindre. Que Dieu leur pardonne!

La Mule noire devenait pour les Pères l'hôtel Terminus. Ils y furent accueillis, comme une vraie bénédiction bien qu'à l'improviste, par M. et Mme Roumieu, les propriétaires de l'hôtel, tout émus et heureux de ces clients d'un nouveau genre. — Laissons-les-y se remettre un instant, avant d'aller célébrer la sainte Messe, et terminons nous-même en les suivant et en allant remercier, avec eux, Dieu et l'Immaculée de cette nouvelle et belle page, ajoutée aux fastes de l'Institut.

Te Deum !...

Un témoin.

MIDI

Une Mission à Nice. — Eglise Saint-Martin.

Une Mission, source abondante de grâces, a été prêchée cette année en la paroisse Saint-Martin, de Nice, par le R. P. Gohiet et M. l'abbé Nuvolone. Du 15 novembre au 2 décembre, on a entendu dans notre église — dit le correspondant de la *Semaine religieuse* — la parole de Dieu, on a médité les grandes vérités de notre sainte religion, on a prié en commun pour l'Eglise et pour la Patrie ; on s'est sanctifié par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Les missionnaires ont accompli leur tâche avec cette ardeur, cette piété, cet amour des âmes qui sont déjà une prédication.

Les exercices avaient lieu tous les jours à 5 h. 1/2 pour les ouvriers et les personnes de service. Malgré l'heure matinale, un auditoire nombreux écoutait avec recueillement les remarquables instructions de M. l'abbé Nuvolone. Le soir, à 3 heures, le P. Gohiet rappelait aux fidèles les sublimes, les consolants enseignements de l'Evangile, dans un langage simple mais avec cette précision des termes qui fait jaillir la lumière, avec ces mouvements qui empoignent et subjuguent aussi bien l'esprit que le cœur. A 8 heures, une foule nombreuse venait entendre l'exposé des grandes vérités de la foi, magistralement développées par M. l'abbé Nuvolone.

Le jeudi 29 novembre, jour de l'Adoration, ce fut un triomphe pour Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie. L'église étincelait des feux de centaines de cierges

offerts par les fidèles, et l'ostensoir d'or brillait comme un soleil dans une immense gerbe lumineuse. Tous les hommages qu'on peut présenter à Jésus-Hostie lui ont été rendus : réparation des outrages, action de grâces pour les bienfaits du Sauveur, consécration et protestation d'amour à Notre-Seigneur.

La clôture de la mission a été le digne couronnement de ces pieux et réconfortants exercices.

Si, pour quelques-uns, ces prédications n'ont été qu'un premier défrichement, une préparation éloignée pour la conversion, pour beaucoup d'autres elles ont été le coup décisif de la grâce, et dimanche dernier un grand nombre d'hommes et de jeunes gens du Cercle d'études de la paroisse se sont approchés de la Sainte Table. Ils se sont retirés emportant avec eux un crucifix qui restera dans leur famille comme un souvenir précieux de la mission.

Le soir, l'église regorgeait de fidèles. Après les Vêpres, le P. Gohiet fit un superbe sermon sur le Ciel.

Un *Te Deum* solennel et le salut du Très Saint Sacrement terminèrent ces belles journées.

(D'après la *Semaine religieuse* de Nice, 15 décembre 1906.)

IIe PROVINCE D'AMÉRIQUE

Cinquantenaire de l'église Notre-Dame. San Antonio. Texas.

La célébration du cinquantième anniversaire de l'érection de l'église Sainte-Marie à San Antonio a pris les proportions d'un événement pour tout le diocèse. Les solennités ont eu un caractère significatif de dévotion et, pendant les quatre jours qu'ont duré les exercices, ce fut comme un

épanouissement de ferveur spirituelle et d'enthousiasme religieux sans précédent dans les annales de la paroisse.

Un *Triduum* commencé le jeudi soir y prépara les fidèles. Les sermons, pleins de doctrine et d'onction, étaient donnés par un orateur apprécié, le R. P. J.-M. Hayes, de Dallas. Son éloquence et son savoir-faire habituels, sa clarté dans l'exposition de la doctrine et la puissance de ses appels aux sentiments aussi bien qu'à l'esprit de ses auditeurs, ont amené des foules à chacun de ses entretiens. Ce qui prouve mieux que tous les comptes rendus les fruits de cette prédication, ce sont les résultats pratiques qu'elle a obtenus par la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le nombre des communions de dimanche n'avait pas encore été atteint.

Bien que la solennité de l'Immaculée Conception ait été renvoyée au dimanche suivant, le jour de l'incidence, la Messe fut chantée par le R. P. Martin, que les PP. Bersihand et Guenneugues assistaient, et le P. Hayes donna un beau sermon sur le Rosaire.

Le surlendemain, dimanche, foules compactes et nombreuses communions à toutes les messes matinales. A 10 h. 1/2, messe solennelle chantée par le R. P. Constantineau, Provincial. S. G. Mgr Forest, évêque de San Antonio, assiste pontificalement au trône, entouré de diacres, etc., d'honneur. Le Père prédicateur parle éloquemment sur le mystère du jour et Monseigneur l'Evêque accorde indulgences et bénédiction. Voilà pour le matin.

L'après-midi devait avoir lieu la plus belle et la plus touchante cérémonie de ces pieux exercices. L'église était trop étroite pour enserrer les enfants accourus de toute la paroisse afin de recevoir la bénédiction papale des mains du R. P. Constantineau, leur pasteur. Pour y préparer ce petit monde, le P. Hayes lui adressa une exhortation émue et pressante qui alla toucher le cœur du jeune auditoire. C'est alors que le R. Père Provincial donna solennellement, au nom du Pape, la bénédiction apostolique, et le Salut du

Très Saint Sacrement mit fin à la cérémonie, pendant laquelle on remarqua le chant vraiment réussi des orphelins de l'asile Saint-Joseph.

Restait la cérémonie de clôture. Malgré la pluie de la journée qui avait détrempé les rues, l'église était remplie jusque dans ses dépendances ; les sièges garnissant les ailes et le vestibule étaient occupés et bon nombre de fidèles ne purent trouver place. « Le Pape », tel fut le dernier sermon du P. Hayes, qui couronna ainsi par un triomphe la série de ses succès. De l'avis de tous, profonde et durable a été l'impression produite sur l'immense auditoire, sans en excepter ceux qui ne partagent pas notre foi.

Après le sermon, le R. P. Constantineau fit le récit de l'audience que lui accorda Pie X, au cours de laquelle le Saint Père lui avait accordé la faveur de donner à la paroisse Sainte-Marie la bénédiction papale. Ayant aussi expliqué les conditions requises pour le gain de l'Indulgence plénière attachée à cette bénédiction, il demanda à tous de s'agenouiller et de faire chacun en particulier un acte de sincère contrition. Quelques instants d'un religieux silence se passent, puis le P. Constantineau fait descendre sur cette multitude recueillie la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ en même temps qu'il en récite la belle formule liturgique :

« Par les prières et les mérites de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, du bienheureux saint Michel Archange, de saint Jean-Baptiste, des saints Apôtres Pierre et Paul et de tous les Saints, que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, Notre-Seigneur Jésus-Christ vous conduise à la vie éternelle. Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux vous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de tous vos péchés et que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit descende sur vous et y demeure à jamais. Ainsi soit-il. »

Le *Te Deum,* cantique d'action de grâces, retentit pour remercier Dieu de tant de bienfaits, puis le R. P. Antoine donne la bénédiction du Très Saint Sacrement. Encore un chant d'allégresse et la cérémonie prend fin avec les derniers échos du *Laudate Dominum.*

Chose digne de remarque. Pendant le cours des exercices, on n'entendit que du plain-chant. On savait déjà à San Antonio, comme on le sait partout, que le plain-chant est la musique d'église, la musique de l'Eglise et partant la musique sacrée par excellence. Mais ce que la paroisse entendit comme une révélation et regarda comme un prodige, ce fut la manière d'en faire ressortir l'enchanteresse et solennelle beauté. Il faut le dire : jamais jusqu'alors musique n'avait été exécutée dans des conditions aussi avantageuses. Les voix d'hommes, à l'ampleur toujours digne et au timbre grave, soutenaient les notes pures et élancées des voix d'enfants. L'ensemble emplissait la nef de suaves flots d'harmonie, mais surtout élevait les cœurs, et en dirigeait les accents vers les sublimes mystères qui s'accomplissaient sur l'autel.

Un mot, pour finir, de l'église elle-même, de sa décoration.

Les autels étaient délicieusement ornés de fleurs et de lumières ; le sanctuaire s'était paré de palmes dont le vivant feuillage faisait contraste avec les rinceaux sculptés dans le marbre blanc du maître-autel. L'église, déjà brillante dans son nouveau revêtement blanc et or, étincelait des feux d'innombrables rayons de lumière électrique. En ce moment, où elle apparaissait dans toute sa beauté et toute sa splendeur, elle semblait mieux appropriée à être le Tabernacle terrestre où s'abrite la Majesté du Très Haut ; elle semblait digne, en quelque sorte, de la Vierge bénie en l'honneur de qui elle a été bâtie et dédiée, la Vierge Immaculée dans sa Conception.

From the Southern Messenger.

MANITOBA

MISSION DU PORT FRANCIS

Bénédiction d'une église. — Baptême de païens.

(D'après les *Cloches de Saint-Boniface*, 15 décembre 1906.)

Le dimanche 25 novembre dernier, Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Poitras, se rendait à Fort Francis pour y remplir de bien consolantes fonctions.

Cette Mission qui, il y a un an à peine, n'avait qu'une misérable maison–chapelle, est en train de se transformer. Elle possède aujourd'hui une jolie petite église de 72 pieds sur 34, une bonne sacristie et un presbytère très convenable. On parle même d'un futur hôpital.

Les catholiques — ils ne sont encore qu'une poignée — s'imposent, pour soutenir leur école séparée, des taxes plus élevées que celles qui sont payées pour l'école publique. Il y avait là de quoi réjouir Sa Grandeur, qui a vivement félicité de leur dévouement les fidèles et le pasteur, le R. P. Croisier, O. M. I.

C'est la nouvelle église que Mgr Langevin a bénite. La cérémonie fut suivie de la grand'messe, chantée par le R. P. Portelance, assisté de M. l'abbé Saint-Armand, curé de Notre-Dame des Chênes, et du R. P. Péran, curé de Saint-Laurent, tous deux anciens missionnaires du Fort Francis. L'étonnement a été grand, mais la satisfaction plus grande encore, d'entendre les enfants de l'école séparée chanter la messe en plain-chant et de manière à attirer les plus grands éloges aux Sœurs Bénédictines de Duluth, directrices de l'école.

Le même jour, à 3 heures de l'aprés-midi, Monseigneur se rendait à la chapelle des Saints-Apôtres, sur le côté américain, la ligne frontière se trouvant à cet endroit, au milieu de la rivière et du lac Lapluie.

Pour assister à la fête, non seulement les fidèles étaient accourus en grand nombre, mais encore beaucoup de protestants, le ministre en tête. Le maire, un Orangiste, avait mis les sièges gracieusement à la disposition du public. C'est donc en présence d'une nombreuse assemblée que Monseigneur bénit la superbe statue du Sacré Cœur. Sa Grandeur ne pouvait laisser échapper cette occasion de faire entendre sa parole vraiment apostolique à un auditoire aussi mélangé, et Elle prit pour sujet de son sermon : La Divinité et l'Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La cérémonie du baptême d'adultes païens ne devait avoir lieu que le lendemain à 11 heures, mais la matinée de Monseigneur fut bien occupée.

A 8 heures, il disait la Messe, distribuait la sainte Communion aux fidèles et donnait la bénédiction papale. Il visitait ensuite l'école, où il reçut deux adresses : l'une au nom des catholiques,l'autre au nom des païens. C'est qu'en effet, sur les 43 enfants qui fréquentent cette école, on compte encore une douzaine d'infidèles ; mais tous s'unirent pour faire à Sa Grandeur une charmante réception. Chants en anglais, Chant du départ de l'abbé Dugas, en français, tout fut bien exécuté, grâce aux soins patients du principal de l'école, le R. P. Brossard. Quelle différence entre ces enfants si proprets, si bien élevés, et les autres enfants des bois, grossiers et ignorants ! Les dévouées Sœurs Grises ne travaillent pas en vain.

Arrivons au baptême. Il s'agit de neuf païens de l'école indienne de Coutchinchin, et de deux autres enfants. Un vieux sauvage très défiant, « ce qu'il y a de plus païen et sur lequel on comptait le moins », avait enfin résolu de se faire baptiser et avec lui sa femme et ses cinq enfants.

Il est regrettable que le chroniqueur n'ait pas raconté

le détail de la cérémonie si expressive par elle-même et qui fut des plus imposantes. Afin que personne n'en perdit le sens, le R. P. Camper O. M. I. l'expliquait à mesure que Monseigneur accomplissait les rites sacrés.

Ce sont là les prémices de la Réserve Standjicoming, située à plusieurs milles de la Réserve de Coutchichin. C'est aussi la première récompense que recueillent les Missionnaires qui se dévouent à cette œuvre d'évangélisation.

Les *Missions* souhaitent vivement d'avoir à faire connaître de semblables nouvelles. Leurs lecteurs demanderont à Dieu que ces premiers fruits soient l'annonce d'une ample et riche moisson.

MANITOBA

Rapport du R. P. Bonnald au Directeur des « Grandes Annales. »

Mission Sainte-Croix, à Cross Lake, sur le Nelson.
Manitoba-Canada. Le 1er novembre 1906.

Mon Révérend Père,

Pour faire suite au rapport paru dans le numéro de mars dernier de nos *Grandes Annales*, je vous envoie le récit détaillé des événements de notre Mission depuis l'automne de 1905 jusqu'à cette heure.

Nous avons à signaler d'abord l'annonce et la visite de notre Révérend Père Provincial à la fin de septembre. Il

était accompagné du R. P. Beys, vieille connaissance, du R. P. Thomas Julien et du Fr. Dugas, sous-diacre.

Le R. P. Beys et le Fr. Dugas venaient pour se préparer à la fondation d'une nouvelle Mission à Norway-House, chef-lieu du district.

Quant au R. P. Thomas, il avait reçu son obédience à Liège même, et venait ici pour aider un vieux missionnaire invalide et lui succéder. Formant une communauté de quatre membres, nous nous appliquâmes à suivre le règlement autant que les circonstances le permettaient. Le P. Beys, qui se tirait assez bien d'affaire en langue sauvage, se perfectionna dans cette étude et voulut bien prêcher en *cris,* tous les dimanches à l'exercice du soir. Les deux jeunes Oblats se mirent avec courage à l'étude de la langue sauvage, sans se laisser décourager par les premières difficultés.

Les travaux manuels sont de toute nécessité dans les missions naissantes ; il faut que quelqu'un s'y dévoue. Le Fr. Dugas nous édifia par son entrain et se chargea même de nous faire la cuisine. Le P. Thomas, lui, en bon breton qu'il est, se fit pêcheur, et avec succès. Entre temps, il se fit même trappeur, manière de se récréer, et là encore la chance le favorisa, car il nous apporta plusieurs lynx et des hermines. Le produit de sa pêche et de sa chasse ne fit pas de mal à notre pauvre budget.

Le R. P. Beys quelquefois, souvent même, plongé dans ses hautes et profondes études métaphysiques, ne dédaignait pas de s'abaisser au niveau de nos petits sauvages de l'école pour leur apprendre le catéchisme avec le mot à mot de leurs prières. Il les faisait même chanter, ce qui prouve, une fois de plus, que *labor improbus omnia vincit.*

Noël à Cross-Lake.

Nous arrivons comme cela à Noël. On en parlera longtemps de notre belle Messe de minuit à Cross-Lake ! Pensez

donc! un orchestre qui, du haut de la tribune, accompagnait nos chants de fête. Sans parler de nos enfants de l'école, qui ont bonne voix, c'était une vraie petite chorale, accompagnée de l'harmonium et d'autres instruments, le tout sous la direction de M. Salé, professeur de musique et organiste de Saint-Boniface, qui se trouvait par occasion à Cross-Lake. Ces cantiques de Noël en langue sauvage, si aimés et si bien chantés par les Blancs et les Indiens réunis, enthousiasmaient l'assistance.

Un frisson de fierté religieuse s'emparait des catholiques et les rendait heureux. Les protestants qui étaient accourus à nos fêtes, malgré la défense du ministre, n'ont pas tari d'éloges sur nos belles cérémonies.

Départ pour Norway-House.

Deux jours après, nous partions pour Norway-House, dans le but d'essayer d'y fonder une Mission catholique, selon les ordres du Révérend Père Provincial. Votre humble serviteur devait y aller passer quelque temps d'abord.

Profitant des égards qu'on eut pour mes 60 ans, je pris place dans un traîneau attelé de quatre chiens. On campa dans le bois à la belle étoile, en compagnie de plusieurs sauvages protestants que nous tâchions d'égayer avec des histoires. Ils écoutaient notre prière commune.

Le lendemain, après une course rapide sur de bons chemins pourtant, nos piétons demandaient grâce, et le P. Thomas, dont c'était le premier voyage à la raquette, trouvait le noviciat un peu rude. Il put se reposer un peu dans le traîneau.

Alarme des Wesleyens.

Notre arrivée à Norway-House fit sensation. Comme autrefois, les oies du Capitole s'émurent aux pas de l'étranger. Je veux dire que les ministres méthodistes du

fort armé et de la métropole des Wesleyens furent pris d'une sainte indignation à la vue de l'audace des prêtres catholiques qui osaient venir s'installer dans une place où il n'y avait pas un seul catholique. (C'était vrai alors, mais qu'ils attendent un peu !)

Aussitôt, les Ministres font conférences sur conférences et des meetings très fréquents. Leur cloche, qui ne sonnait ordinairement que le dimanche, sonnait maintenant tous les jours pour parer au danger que faisait naître la présence des prêtres.

Le sauvage protestant qui, malgré les menaces et les avis des Ministres, osa prêter à prix d'argent aux nouveaux missionnaires sa pauvre et froide maison, resta cependant fidèle à son marché.

Nous nous installions donc le 30 décembre 1905 sur la réserve des sauvages Maskégons de la rivière Brochet, sur le chenal Est du fleuve Nelson.

Premières escarmouches.

J'ai noté jour par jour les divers incidents de notre premier séjour à cette place. Le R. P. Beys pourra un jour cueillir dans ce journal les faits les plus saillants. Qu'il me suffise de dire ici que, malgré les Ministres anglicans et méthodistes, malgré leurs maîtres d'école et les plus fanatiques de leurs adeptes, les Indiens vinrent nombreux nous visiter, écouter les instructions, les catéchismes, et chanter. Que de veillées nous avons passées à chanter nos beaux cantiques en cris ! Plusieurs des anciens élèves des Ministres nous étaient sympathiques, et combien surpris de nous entendre lire dans le texte de la Bible et du Testament protestants les passages qui prouvent la vérité de nos sacrements et de nos pratiques catholiques ! Avant de partir, ils nous demandaient la permission de noter sur un morceau de papier le chapitre et les versets. C'est bon signe.

Cependant, en haut lieu méthodiste, on s'alarmait de voir notre appartement fréquenté par un certain nombre de protestants. Dans le premier conseil tenu dans le village, présidé par le chef, et honoré de la présence du ministre Wesleyen, d'aucuns protestèrent contre le séjour des prêtres en pleine *réserve*. Le chef leur répondit assez timidement que les prêtres ne faisaient qu'une visite passagère et qu'il fallait se montrer poli envers eux. Un peu plus tard ce chef, de neutre qu'il était d'abord, passa du côté de nos ennemis. Bien plus, poussé par eux, il défendit à ses gens de travailler pour la Mission catholique, quand il apprit notre dessein de nous installer définitivement dans le pays. Personne ne fit attention à ses défenses, ni nous, ni aucun Indien protestant.

Pendant que le P. Thomas étudiait à la maison, j'allai faire quelques visites à domicile.

Je trouvai des protestants nés de parents catholiques, quelques-uns baptisés catholiques avant de venir résider en ce lieu ! Les parents, sans prêtre et sans culte, avaient fini, avec regret et bien malgré eux, par aller chez les méthodistes.

Dans les maisons de beaucoup de protestants, je remarquai des images catholiques sur les murs et auprès de leurs lits : la Sainte Vierge, saint Joseph, la sainte Famille, le Christ, sainte Madeleine, saint François et jusqu'à saint Pierre recevant les clés des mains de Notre-Seigneur. Cela me rappelait saint Paul avec les Athéniens de l'Aréopage, à propos de l'autel consacré au Dieu inconnu : *Ignoto Deo*. Je dis à ces pauvres et braves gens qu'ils avaient des sentiments catholiques, puisqu'ils avaient tenu à acheter ces gravures catholiques aux marchands qui suivent l'agent du Gouvernement, tous les ans, à l'occasion de la distribution de l'argent du traité.

Un Souper au milieu des Méthodistes. L'effet de nos Cantiques.

Le premier jour de l'an 1906, un sauvage, avec son traîneau à chiens, venait de la part du Chef de la réserve nous inviter à souper. Nous y allâmes tous deux, le P. Thomas et moi. Il y avait là des centaines de sauvages assemblés.

Les tables dressées et servies abondamment étaient occupées à tour de rôle, sans interruption. Nous sommes introduits dans la case du Chef où, à notre grande surprise, nous rencontrons le catéchiste anglican, sorte de *mangeur de curé* en ce pays. Il fit assez bonne contenance, sans nous adresser une seule fois la parole. Il se préparait à donner une séance avec son phonographe ou graphophone, seulement il lui manquait quelque chose, qu'il ne pouvait trouver, et le Chef en profita pour nous prier de chanter nos beaux cantiques de Noël en nous accompagnant de son harmonium. Les indiens protestants en furent si contents, que notre catéchiste anglais, qui s'était imposé, dut déguerpir, sans que personne en fût précisément désolé. On voulait bien lui laisser une place, il n'avait qu'à rester ; mais toute l'assistance, le Chef en tête, nous demanda de continuer, et on continua jusqu'au moment du souper. On nous fit l'honneur de nous préparer une table pour nous deux seulement. Nous fîmes solennellement et très ostensiblement notre signe de croix, en récitant à haute voix notre bénédicité, chose nouvelle pour cette foule de méthodistes qui nous regardaient.

Nous habituâmes ainsi peu à peu ces pauvres protestants à voir le prêtre en soutane, la croix sur la poitrine. Deux jours après, un des plus sérieux méthodistes de l'endroit vint nous voir une nuit, nous conter les misères de son foyer et nous dire ceci : « En vous voyant avec l'habit « étrange que vous portez, et la vie pure que vous menez,

« ma pensée travaille, mon cœur est touché, et je vous « admire. »

Bientôt quelques-uns manifestèrent le désir d'être catholiques ; mais on crut bon de temporiser tout en les encourageant : il fallait les éprouver. Pour hâter la conversion de ces pauvres hérétiques, nous offrions bien volontiers à Dieu les misères physiques inévitables de notre situation. Notre maison était froide comme la glace.

Après un mois de séjour, la difficulté de me soigner pour une maladie invétérée m'obligea à regret de retourner à Cross-Lake. J'avais au moins suivi la recommandation du R. Père Provincial, qui avait voulu que j'allasse le premier jeter les fondements de cette nouvelle mission.

Le P. Thomas partit d'abord, afin que le P. Beys et le Fr. Dugas vinssent ici passer deux jours avec moi pour les mettre au courant de la nouvelle mission. Ils arrivèrent en effet par un temps affreux. Le bon Fr. Dugas avait une joue et une main pas mal gelées. Il dut lui en cuire un peu d'abord, mais il en fut quitte pour faire peau neuve, tout en continuant sa théologie sous la direction du P. Beys, docteur de Rome, et en nous rendant les plus appréciables services par son habileté dans les travaux manuels.

Le P. Beys pourra nous dire quelque jour les difficultés d'une mission naissante, restant au milieu des hérétiques de la pire espèce, puisque les Wesleyens travaillent dans le pays depuis plus d'un demi-siècle. Il y a juste soixante ans que Mgr Taché, alors jeune missionnaire, passait à Norway-House. En 1846, il disait dans une lettre à sa mère qu'il avait trouvé là un ministre Wesleyen.

Prémices de la Mission de Norway-House. Conversion de 9 hérétiques.

Pour compléter ce que j'ai à dire pour ma part dans cette nouvelle fondation, j'ajouterai qu'au mois de mars, j'allai voir nos deux Oblats de Norway-House, et que je

fus heureux de coopérer à la conversion de neuf hérétiques qui furent les prémices de cette nouvelle mission.

Ces conversions aigrirent beaucoup nos ennemis, qui usèrent de mensonges et de calomnies; rien ne fut épargné pour éloigner de nous les sauvages de l'endroit.

Le fameux Wilkins qui m'avait jadis envoyé une lettre d'insultes et de menaces, agissait encore en ce sens, et quand au mois de mai j'allai passer près de trois semaines là-bas, il y eut une réunion contradictoire, où nous fûmes invités en même temps que le ministre. Nous résistâmes en face à nos ennemis, et un esprit nouveau commença à se manisfester, car plusieurs protestants y prirent notre défense.

Je ne veux pas empiéter sur les droits du P. Beys, qui sera fidèle à raconter à ses frères tout ce qui s'est passé au commencement de cette mission. Laissez-moi dire seulement que cet été le P. Beys est allé chercher des charpentiers et tout le matériel pour faire bâtir la mission, avec la permission des Supérieurs. A l'heure qu'il est, il y a à Norway-House une belle petite mission, qui consiste en une maison-chapelle dont le rez-de-chaussée sert d'appartement aux Pères, et l'étage supérieur sert de chapelle, avec un beau calvaire au-dessus de l'autel, de belles statues et deux rangées de bancs.

Départ du Ministre de Cross-Lake.

Maintenant revenons à Cross-Lake, la première mission établie dans le district.

Le pauvre ministre de l'endroit, le R. Mc. Neil, était bien convaincu que l'Eglise catholique était une « église corrompue », et c'est à ce dessein qu'il avait peint artistement sur les lambris de son nouveau temple un beau chemin de la terre au ciel — le chemin de John Wesley qui amenait les peuples au Christ, — tandis que, en bas et à

gauche, un vieux prêtre catholique à barbe blanche par un chemin de traverse amenait les siens droit en enfer, dont les flammes embrasaient la chapelle surmontée de la croix. Le cher homme pensait bien que pour le coup il n'y aurait plus de conversions au catholicisme, et que même les néo-catholiques reviendraient au méthodisme. Les événements n'ont pas répondu à ses espérances. Les indiens ont continué de venir écouter les instructions du prêtre, tant et si bien que Mc. Neil écœuré a donné sa démission et s'en est retourné dans l'Ontario.

Un soir de l'hiver dernier, il passa devant notre porte la tête haute et suivi de son interprète borgne. Ils allaient dans une maison voisine catholique où se trouvaient deux protestantes, une vieille et une jeune, celle-ci mariée à un protestant. Au retour du ministre, la jeune protestante s'en vint à la hâte me conter les nouvelles.

— En voilà un effronté que notre ministre ! me dit-elle. N'a-t-il pas eu l'audace de me dire d'amener mon petit garçon, Athanase que tu as baptisé, parce qu'il voulait le rebaptiser lui-même !

— Ah ! pour le sûr non ! que je ne te l'amènerai pas. Jamais tu ne rebaptiseras mon Athanase, le prêtre l'a baptisé et très bien.

Il m'a dit aussi :

— Bien sûr que tu lui fais faire le signe de la Croix à ton fils ?

— C'est vrai, et il le fait très bien.

— Athanase ! fais le signe de la croix.

Et le petit de se signer en regardant le ministre.

Grimace du ministre ! !

— Vous êtes fous, toi et ton mari ; vous allez vous faire catholiques, sans doute ?

— Je n'ai rien répondu, dit-elle.

Le ministre reprit :

— Quand ton mari reviendra de voyage, dis-lui de venir me trouver.

Or, le mari arriva deux jours après et sa visite ne fut pas pour le Révérend. Ils vinrent me trouver ensemble :

— Père, me déclarent-ils, depuis longtemps nous voulions nous faire catholiques. Le ministre me demande, ajouta le mari, je ne veux pas aller le voir ; si tu veux nous recevoir tout de suite, ce sera le mieux. Alors seulement, le ministre nous laissera tranquilles.

Et ainsi fut fait.

Déboires du nouveau Ministre.

A la place de ce Mc Neil est venu un certain Goding, de race huguenote, une vieille connaissance du Fort Nelson, avec qui, jadis, j'eus une discussion publique devant les sauvages réunis. Ses chefs comptaient sur lui pour arrêter les conversions au catholicisme. Or, depuis son arrivée, j'ai reçu cinq abjurations et il y en a une dizaine d'autres qui se préparent. Et pourtant, les embûches ne manquent pas. L'agent du gouvernement ne nous est pas sympathique ; le chef de la Réserve est contre nous, un des conseillers également contre nous. Nous avons toutefois, dans la personne de l'inspecteur des Réserves, un homme impartial et juste dans l'exercice de ses fonctions. Au contraire, nous avons des ennemis dans la personne de deux marchands protestants ; ils parlent contre notre sainte religion et contre nous à tort et à travers. Plusieurs de nos sauvages se laissent influencer, non pas cependant pour abandonner la vraie foi, mais ils sont infidèles à leurs devoirs de catholiques. Ainsi, ils fréquentent les danses trop souvent. D'autres ont eu la faiblesse d'aller se marier avec des protestants devant le ministre, et d'autres, malheureusement, donnent du scandale par leurs mœurs.

Beaucoup, parmi nos gens, sont encore faibles et n'ont pas reçu la Confirmation.

Conversions. Triomphes de la grâce.

Depuis mon dernier rapport, nous avons eu des conversions notables. D'abord, celle d'un des conseillers de la Réserve, ce qui fait que voilà l'aristocratie indienne entamée. Le chef, l'autre conseiller, un marchand, le ministre, avaient travaillé à l'empêcher de venir à nous, mais le Saint-Esprit l'a fait triompher de tous ces obstacles. Et, remarquez-le bien, les épreuves morales ne lui ont pas manqué, puisque, coup sur coup, le Bon Dieu lui a pris deux enfants, ceux qu'il aimait le plus. Un dimanche donc de l'automne, toute sa famille et une autre famille entière ont abjuré publiquement devant toute l'assistance après la Grand'Messe.

Je relève ensuite quatre autres adultes, les meilleurs des méthodistes, qui sont venus après réjouir les nôtres en abjurant l'hérésie.

L'autre jour, un de ces bons Indiens qui avait lui aussi le malheur d'être méthodiste, venait me trouver au presbytère après la Grand'Messe, à laquelle il assistait au fond de l'église très régulièrement.

— Mon Père, me dit-il, l'autre nuit, pendant mon sommeil, je rêvais que j'entendais la cloche catholique sonner à toute volée et je voyais dans les airs une croix, puis sur la croix Jésus entre ciel et terre. En même temps, l'air du cantique de la communion catholique arrive à mes oreilles. Oh ! que c'était beau ! Oh ! que j'étais content ! En me réveillant, je dis à ma femme et à mes enfants : La religion catholique, bien sûr, c'est la seule et vraie religion de Jésus-Christ. — Le jour de la grâce était venu pour ces braves gens.

La conversion d'une autre famille a été décidée aussi par une vision extraordinaire. En revenant d'une visite, dans la nuit, ils ont vu la croix du clocher brillante comme un soleil. Le bon Dieu, qui est le Maître, se sert de tout pour

amener à la vérité ces pauvres âmes si longtemps égarées dans l'hérésie.

Mon Dieu ! qu'il y a du bien à faire dans ce vaste pays! J'ai traversé deux fois cet été le lac Winnipeg, malgré moi d'abord, mais sûrement dans les desseins de la divine Providence ; je dus faire escale en certains endroits de ce grand lac.

Un jour me voilà dans la nécessité (à cause du commerce des pêcheries), d'aborder aux « trois îles de l'aigle. » Je trouve là, à ma grande surprise, plus de quarante catholiques dont plusieurs malades à confesser et un enfant à baptiser. Une autre fois, me voici obligé de passer la nuit à Black-River; une pauvre malade catholique avait bien besoin du prêtre, et les autres catholiques, dans les circonstances présentes, profitèrent peut-être des avis qui leur furent donnés.

Dernière tournée.

Il me reste à vous parler de la mission accomplie par l'ordre du R. Père Provincial parmi les hérétiques et les infidèles de trois centres principaux dans le district de Norway-House, savoir : Island-Lake, God's Lake et Oxford-House.

Je partais d'ici en canot la seconde semaine d'août avec deux bons hommes, dont l'un venait, la veille seulement, d'abjurer avec sa femme la secte des méthodistes.

Après avoir remonté le fleuve Nelson pendant deux jours, nous prenions la direction de l'est par la rivière Brochet. Quinze milles en amont de ce courant, nous laissons cette rivière pour en suivre une autre qui descend de la hauteur des terres. Nous arrivions le lendemain sur ce plateau qui domine les deux versants de l'est et de l'ouest. Non loin de la source de ces petites rivières, le chenal est bien petit, plein de détours et de circuits. La plus grande difficulté pour les voyageurs en ces parages, ce sont les

trop longs portages qu'il y a à faire entre le versant de l'ouest et celui de l'est. Sur le plateau qui divise les deux versants, on trouve deux petits lacs, c'est-à-dire trois portages très pénibles en ce terrain marécageux. Un officier de la Cie de la baie d'Hudson avait eu l'obligeance de me munir d'une paire de jambières imperméables. Cette bonté me valut de pouvoir traverser ces longs marais sans me mouiller, mais non cependant sans peine. Je fis trois ou quatre haltes à bout de forces. Je me réconfortais un peu avec une pastille à la bouche et les fruits sauvages de ces pays désolés. J'avais cependant une bien légère charge : le fusil, deux avirons et une chaudière.

L'Ave maris Stella.

A l'extrémité de l'un de ces terribles portages, il y a une montagne de rochers. En attendant mes hommes qui peinaient dans le marais, tout fatigué que j'étais, j'escaladai cette hauteur, et de là, je chantai en sauvage l'*Ave maris Stella*, heureux de pouvoir faire retentir, pour la première fois en ces lieux, le nom de notre Mère du ciel.

Deux jours après, nous descendions le courant d'une rivière de l'est. Notre guide s'égara quelque temps, mais on finit par trouver notre chemin ; et huit jours après avoir quitté Cross-Lake, nous arrivions au *lac des îles*. (Island-Lake sur les cartes.)

Chez les Sauteux.

Sans perdre de temps, je mandai le chef, qui vint me voir et alla me chercher tout son monde. Je regrettais de ne pas savoir le sauteux.

La maison qui nous fut prêtée était bondée de pauvres sauvages qui n'avaient jamais vu de prêtre catholique. Beaucoup d'hommes manquaient, étant encore en voyage dans les barques de la Compagnie de la Baie d'Hudson,

mais les autres étaient tous là, ainsi que toutes les femmes et les enfants. Après le chant de quelques couplets de nos cantiques, ces femmes sauteuses chantaient aussi et nous disaient après combien elles trouvaient belle la religion catholique. Plusieurs sauvages hérétiques ou infidèles de Sandy-Lake et même de *Trout-River* étaient là dans l'étonnement, dans l'admiration de voir le prêtre catholique en surplis et en chasuble à l'autel. Je remarquais avec peine qu'un nuage de tristesse paraissait sur leur visage, et je les entendais pousser des soupirs de regret. Qu'y avait-il ? Le commis de la Compagnie marchande leur avait mal parlé de la religion catholique.

Mais deux jours après, je rencontrai au pied d'un long rapide les voyageurs rameurs et porteurs de Island-Lake, absents lors de ma visite. Le guide de la caravane, un bien brave et honnête sauvage, me demanda de leur expliquer la religion catholique.

Je leur laissai des livres et des tableaux-catéchismes.

Nous voici sur le lac de Dieu : *God's-Lake*. Nous le traversons à la voile et nous arrivons un vendredi au port de la Compagnie, où le commis, très malade, est au lit.

Dès que je débarque, les sauvages qui regardaient de loin sont épouvantés à la vue de la robe noire. Je vais à eux, et voilà qu'ils se sauvent, d'abord les enfants, et puis ensuite les adultes. Je les arrête en leur parlant leur langue. Au son de ma clochette, un petit nombre seulement osent s'approcher. Je charge ce petit groupe de dire à leurs compatriotes que s'ils ne viennent pas à la prochaine réunion, je partirai de suite, et qu'on saura partout que les Indiens de God's-Lake n'ont pas voulu entendre la parole de Dieu. Au son de ma cloche, tous les hommes se sont rendus, mais les femmes se sont tenues éloignées ; trois seulement ont osé s'approcher. Après le sermon, les chants et la prière, j'ai été visiter les loges indiennes. Bon accueil partout. J'ai su que le ministre méthodiste avait défendu à ses gens d'aller écouter le prêtre catholique.

Après deux jours de halte à God's-Lake, nous partions pour Oxford-House et, le lendemain, nous traversions cet affreux portage de trois milles anglais, où nous avons dû patauger dans les marais, et tremblants d'enfoncer dans la vase, après avoir marché dans l'eau des heures entières. Au delà du portage, encore deux jours de navigation sur des lacs ou des rivières, et nous arrivions enfin à Oxford-House, où je recevais l'hospitalité d'une bonne famille anglaise.

L'officier de la Compagnie de la Baie d'Hudson se montra l'ami du prêtre.

Les Indiens, tous Cris, se montrèrent très sympathiques. J'y trouvai de bonnes âmes bien préparées à entendre les vérités de notre sainte religion. On régla tout pour un avenir prochain et j'espère qu'avant longtemps nous aurons une Mission à cette place.

Retour à Cross-Lake.

D'Oxford-House, nous voulions revenir directement à Cross-Lake ; on nous fit une carte géographique sur un morceau d'écorce de bouleau ; seulement, comme elle n'était pas bien exacte, nous nous égarâmes plusieurs jours sur des rivières et des lacs inconnus. La Providence nous fournit des vivres pour ne pas souffrir de la faim : un élan, un lynx, des canards, des rats musqués tombèrent sous nos coups. Nous trouvâmes enfin notre Cross-Lake après vingt-quatre jours d'absence. Nos gens, accourus sur le rivage à notre rencontre, quoique joyeux de notre retour, avaient un air de tristesse. La mort avait visité mon troupeau. Deux enfants baptisés et un vieillard, le premier converti de la place, étaient allés recevoir la couronne de gloire.

Résumé.

Ce long voyage avait été entrepris pour annoncer notre sainte religion à ces pauvres sauvages égarés dans la secte des Méthodistes. J'ai vu plus de mille sauvages. Beaucoup d'entre eux ont été touchés de la grâce, mais, ne faisant que passer, il n'était guère expédient de les recevoir dans la religion catholique sans leur donner près d'eux un prêtre pour les soutenir et les garder. J'appelle de tous mes vœux le jour où il leur sera donné de voir arriver parmi eux un missionnaire à résidence fixe. Les ministres et leurs amis ont fait tout leur possible pour empêcher les sauvages de venir à nous. Un très petit nombre, en effet, se sont méfiés de nous, mais le plus grand nombre a été heureux de nous voir et nous a demandé de revenir et de nous fixer dans leur pays.

Maintenant voici, en finissant, le résultat de nos travaux à Cross-Lake depuis mon dernier rapport :

Sur quarante baptêmes, il y en a vingt-cinq de protestants. J'ai fait remarquer l'importance de la conversion d'un conseiller de la réserve avec toute sa famille ; celle aussi des meilleurs méthodistes de l'endroit. Je dois ajouter qu'un Indien de Oxford-House est venu ici abjurer l'hérésie. Toutes ces conversions se sont faites malgré les mensonges historiques du ministre, malgré les railleries de la canaille de l'endroit, malgré les calomnies inventées contre les prêtres et la Mission catholique. Pour nous, nous continuerons sans relâche la lutte contre l'erreur. Le démon, qui aide le ministre, nous empêche quelquefois de triompher. Ainsi, l'hiver passé, un apostat avait des velléités de revenir à résipiscence. J'allai à son appel le visiter ; malheureusement, le ministre lui envoya ce soir-là des pommes, un bon quarteron. C'est si rare de voir des pommes en ce pays ! Elles eurent une telle puissance sur notre homme, comme autrefois sur Eve, qu'elles retinrent jusqu'aujourd'hui l'apostat dans son apostasie.

Un mot de reconnaissance.

Une bénédiction pour notre Mission pendant cette année, ç'a été assurément un magnifique crucifix, admirable d'expression, et que nous avons élevé au-dessus de l'autel. Cette vision de Notre-Seigneur en croix, avec ses cinq plaies et sa mort ignominieuse pour les péchés du monde, a touché beaucoup nos sauvages, même les protestants. On vient de partout voir le crucifix de l'église catholique de Cross-Lake.

C'est encore un don du généreux bienfaiteur Oblat qui nous avait déjà envoyé les cinq autres statues qui ornent notre chapelle. Que Dieu le récompense de ses meilleures bénédictions.

Ainsi donc notre sainte religion se propage de plus en plus, grâce aux Oblats de Marie, et de cet immense district de Keewatin nous allons nous rencontrer un jour avec nos Pères d'Albany qui viennent jusqu'à Trout-Lake, assez peu éloigné de Sandy-Lake et d'Island-Lake.

Ce jour, je l'appelle de tous mes désirs, car ce sera le jour du salut pour ces pauvres âmes que retiennent captives les ténèbres de l'infidélité ou que l'erreur de l'hérésie a égarées du chemin du Ciel.

Veuillez agréer...

Votre frère en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Etienne Bonnald, *O. M. I.*

ATHABASKA

Lettre du R. P. Habay à Mgr Grouard.

Mission Saint-Henri (Fort-Vermillon),
le 20 août 1906.

Monseigneur,

C'est pour répondre à votre désir que je viens aujourd'hui vous donner un petit compte rendu de mon dernier voyage pour visiter la partie des Cris située à la Pointe Carcajou. Vous connaissez les débuts du voyage; devant vous rendre à Rome pour le Chapitre général de notre Congrégation, il vous fallait nécessairement passer par la Mission que j'ai le bonheur de desservir; mais, comme elle n'est pas ma résidence habituelle, je pris occasion de votre passage ici pour m'y rendre et vous y accompagner. Notre départ du Vermillon fut fixé au 25 juillet; le matin de bonne heure on se rendait à bord du « Peace-River », le bateau de la Compagnie, qui parcourt trois ou quatre fois chaque été la rivière dont il porte le nom. C'était la dernière journée que je passais avec vous, car le lendemain matin on arrivait à la Pointe Carcajou, lieu du rendez-vous que j'avais fixé aux gens pour donner la mission. Le déchargement du bateau occasionne en cette place un arrêt de deux à trois heures, juste le temps qu'il vous faut pour aller visiter cette portion de votre troupeau, trop souvent privée de la présence de son premier pasteur. Votre bénédiction et votre parole vont les réconforter, leur mettre un peu de courage au cœur. Puis on vint vous apprendre qu'il y avait une petite malade qui réclamait votre présence auprès d'elle — raison de plus pour visiter ces pauvres gens.

Vous rappelez-vous encore, Monseigneur, cette maison située sur le bord de la rivière : c'est la demeure de la malade ; vous l'avez vue cette enfant, âgée d'une douzaine d'années, couchée sur une modeste paillasse. La veille encore, quoique déjà atteinte par la maladie, elle rôdait pourtant aux alentours de la maison ; mais aujourd'hui elle se trouve sans mouvement, étendue sur son grabat ; et non seulement ses jambes lui refusent de marcher, mais même sa main inerte ne lui permet pas de faire le signe de la croix. C'était la seule chose qu'elle connaissait en fait de religion. Sans doute elle va mourir : telle elle la pensée de tous ceux qui l'entourent, et alors, Monseigneur, de vos lèvres tombent des paroles consolantes pour cette pauvre enfant, vous lui faites faire le sacrifice de sa vie. Sans doute elle voudrait bien rester encore sur cette terre, à côté de sa bonne mère qui prend soin d'elle ; ses larmes nous le font comprendre, mais la pensée du ciel fortifie son cœur. Là elle verra son Dieu, et retrouvera aussi ses frères et sœurs qu'elle a déjà perdus : voilà son bonheur. Avant de la quitter vous lui donnez une dernière fois votre bénédiction, et, au sortir de la maison, vous allez vers le bateau ; c'est l'heure du départ, on se dit au revoir. Pour moi je retourne vers la malade pour la confesser et lui donner les derniers sacrements. La pensée me vint de lui donner le saint viatique ; il est vrai qu'elle n'avait pas encore fait sa première communion, de plus son ignorance de la religion y mettait obstacle. Mais, voyant ses bonnes dispositions, et constatant qu'elle avait encore toute sa présence d'esprit, je lui parlai de la sainte Eucharistie. La pauvre enfant se rappelait même avoir vu sa mère communier lorsque le missionnaire venait donner la mission. Je lui expliquai donc suffisamment ce que c'est que la sainte communion ; à plusieurs reprises je revins vers elle pour le lui dire ; enfin, dans la soirée, dans mon dernier entretien, je lui dis :

— As-tu un vrai désir de communier ?

— Oui.

— Serais-tu contente de posséder Jésus dans ton cœur?

— Oui.

— Eh bien! pour t'aider à faire la route qui mène au ciel, demain Jésus viendra dans ton cœur. Penses-y bien, demain matin je t'apporterai Jésus.

Le lendemain je célébrais la messe dans la maison de la malade; puis, après avoir communié moi-même, j'apportai à l'enfant le Pain descendu du ciel qui devait la fortifier, en augmentant la grâce dans son âme. Pauvre enfant! comme elle était heureuse! elle savait bien que c'était Jésus qui était venu dans son cœur. Avec elle je fis l'action de grâces, puis je lui donnai une dernière fois ma bénédiction avant de la quitter.

Ce jour-là, en effet, je devais partir pour la « prairie » distante de la rivière d'environ 40 à 45 milles. Là se trouvait encore une portion des Cris confiés à ma garde. On peut faire le trajet dans l'espace d'une journée, surtout à cette époque de l'année où les jours sont longs. Mais les gens dont je réclamais les services et à qui j'avais confié mes bagages ne se pressèrent pas le long de la route. Je comptais bien cependant arriver pour le dimanche suivant, mais je fus déçu dans mon espérance. Le samedi soir, la la pluie survint et nous força de camper avant d'avoir pu arriver à la prairie. Voilà donc mon dimanche manqué, et mes gens, qui voient si rarement le prêtre, n'auront pas même la messe ce jour-là. Le lendemain, à quatre heures du matin, je tentais un dernier effort. La petite chapelle paquetée sur mon dos, je prenais le chemin de la forêt afin d'arriver à temps pour l'heure de la messe. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, quelques instants après, que je m'étais trompé de chemin! Je revins donc au campement où mes compagnons dormaient encore. Dans l'impossibilité où je me trouvais de pouvoir me rendre pour la messe auprès de mes chrétiens, je pris une autre décision : célébrer ici la messe, puis me rendre à « la prairie » pour y

passer le reste du dimanche. Mais me voilà en face d'une nouvelle difficulté : point de tente pour célébrer le saint sacrifice. Que faire en pareille circonstance? Une idée me vint : j'avais à ma disposition quatre grandes toiles servant à protéger le « butin » contre la pluie. J'en fis une tente de forme carrée, qui n'est pas en usage dans le pays, mais je la considérais comme suffisante pour pouvoir y célébrer la messe. Malheureusement, aussitôt élevée, cette tente fut le refuge des maringouins qui faillirent me dévorer durant la célébration de la messe. Ces milliers d'insectes ne m'empêchèrent pas cependant de satisfaire au précepte du dimanche et de faire mes dévotions. Mes compagnons de voyage, qui étaient tous les deux protestants, se réveillèrent vers la fin de la messe; dans la suite je leur fis part de l'embarras où je m'étais trouvé à mon lever, voulant me rendre de bon matin à la prairie. D'un geste ils m'indiquèrent alors le bon chemin qu'ils avaient laissé la veille pour venir camper dans une petite prairie. Sans crainte de m'égarer, j'allai plein de confiance sur ce nouveau chemin, le seul qui mène à la prairie, et trois heures après j'arrivai au campement. Dans la soirée tous les gens se réunirent pour la prière, et, pour les dédommager de mon retard au milieu d'eux, je restai dans cette place jusqu'au dimanche suivant pour les instruire, pour faire plusieurs baptêmes et pour visiter d'autres familles qui avaient levé le camp quelques jours avant mon arrivée.

De là, j'ai eu l'occasion de parcourir ce pays que je ne connaissais pas encore. Que de prairies propres à la culture, et qui probablement seront prises plus tard par les settlers! Ce serait bon que la mission eût sa place fixe dès maintenant; la Compagnie et les Traiteurs y ont bâti leurs magasins, et c'est là le rendez-vous d'une partie des Cris et des Castors.

Le 6 du mois d'août je me trouvais de retour à la Pointe Carcajou. L'enfant malade que j'avais laissée se trouvait un peu mieux, mais pas hors de danger. Tous cependant

avaient confiance, et attribuaient ce commencement de guérison aux sacrements que l'enfant avait reçus. Je restai au milieu de ces gens la semaine entière, leur prodiguant les soins de mon ministère, et lorsque le dimanche vint, je célébrai la sainte messe dans une des tentes. Combien je serais plus heureux d'avoir une petite chapelle! c'est aussi le désir de ces pauvres gens qui réclament à grands cris la maison de la prière. Je souhaite, Monseigneur, qu'à l'occasion de ce voyage dans les vieux pays, vous puissiez trouver quelques ressources qui vous permettront d'élever une maison-chapelle dans cette place que je visite plusieurs fois chaque année.

Daignez, je vous prie, Monseigneur, me bénir, etc., etc.

Joseph Habay, *pr. O. M. I.*

MACKENSIE

Extrait de la lettre d'un Missionnaire du Mackensie à un ancien condisciple de Liège.

Mon cher Père,

Le moment où nos sauvages sont réunis à la Mission n'est guère favorable pour vous écrire longuement. Il me tardait, toutefois, de vous donner signe de vie dans l'espérance que votre lettre, croisant la mienne, m'apporterait des nouvelles des vieux pays dont je suis privé depuis bientôt un an. Ce n'est pas ma faute, je vous l'assure. Mon imagination traverse l'Océan, au besoin plusieurs fois le jour, s'en va à Liège, au Scolasticat, où je me vois entouré... de fumée et d'usines. Mais le mirage dure peu,

bientôt la réalité ne me montre que neige et que glace. C'est moins noir, et c'est plus froid.

Voici donc quelques détails sur une de mes courses apostoliques. Pendant quatre jours et quatre nuits, — je dis quatre nuits par habitude ; en fait, à cette époque de l'année, il n'y a pas de nuits chez nous — nous voguons 240 milles sur le Mackensie. Le printemps s'était montré précoce ; chose inouïe, la débâcle des glaces avait commencé dès le 15 mai ; l'été s'annonçait superbe ; bref, notre voyage devait être ravissant, puisque, pour comble de bonheur, mon aimable compagnon excellait à manier l'aviron.

Est-ce que, comme moi, vous descendez pour la première fois ce Mackensie au cours majestueux, au delà de Good-Hope ? Les cartes, avec leurs échelles microscopiques, vous montrent ces pays-là, grands comme la Belgique, et nos fleuves à l'avenant. Venez y voir... vous en serez émerveillé jusqu'à ce que le vent, la neige ou la pluie et un paquet d'eau viennent tempérer votre enthousiasme.

Nous laisserons là Chicago — nom bien prétentieux pour un poste de cinq ou six cabanes de sauvages — et nous remarquerons, en passant, l'emplacement de l'ancien fort de Good-Hope. On l'avait bâti sur une pointe peu élevée ; il ne résista pas longtemps aux crues subites et périodiques du grand fleuve. Un beau jour, il fut emporté et reconstruit à l'endroit qu'il occupe maintenant.

La rivière Tonnerre nous servit de refuge contre la tempête qui faisait rage sur le Mackensie ; ce n'était donc pas la peine de lui donner un nom si terrible. Un peu plus loin, à l'embouchure de la rivière Travaillant, nous rencontrons quatre familles Loucheuses campées là et attendant le passage du Père pour se mettre en route vers la Mission. Le fleuve étant toujours en colère, nous profitons des quelques heures de loisir forcé que nous donne la tempête pour instruire ces braves gens et leur faire un peu de bien. Ils arrivaient tous à la Mission le surlendemain pour rester jusqu'à la fin des exercices.

Le lendemain, à trois heures du matin, nous apercevons un autre groupe de Loucheux qui se rendent aussi à la Mission. Il ne faudrait pas manquer de les saluer. A propos, vous n'avez pas encore fait connaissance avec nos Loucheux ; ça ne sera pas long. La présentation est des plus simples, car le cérémonial des salons n'est pas encore connu par ici. Descendons à terre ; vous donnerez la main à tous, selon l'usage, et comme vous n'avez rien à leur dire, qu'ils savent même où nous retrouver, partons, c'est fini.

A notre arrivée, tout le monde était rassemblé, et les exercices de la Mission furent bien suivis. En général, nos sauvages Loucheux sont très attentifs aux instructions, aux catéchismes, et je dois dire qu'ils s'approchent des Sacrements avec beaucoup de piété et de ferveur. Quelle consolation de voir ces pauvres gens oublier en quelque sorte les misères de la vie, ou tout au moins se soumettre aux épreuves de leur condition infortunée, et s'efforcer de mener, jusqu'au fond des bois, une vie vraiment chrétienne ! Cette consolation, mon compagnon dut la goûter abondamment, car il a fait beaucoup de bien pendant ces exercices.

Le moment du retour au fort arriva. Le souvenir le plus vif qui m'en est resté, ce ne fut pas, au moins pendant les jours qui suivirent, le charme poétique de ces immenses contrées ; ce fut tout simplement des douleurs que m'avait causées le mouvement des rames. Maintenant que c'est passé, je vais vous donner mon impression sur le pays que nous avons traversé.

Les rives du Mackensie sont d'un aspect sévère qui porte à la tristesse. Les côtes, composées de sables et de galets roulés, ne nourrissent guère que de maigres sapins et des saules chétifs. Elles se prolongent pendant des lieues en conservant le même niveau, coupées seulement à intervalles réguliers par des ravins profonds, de sorte qu'elles ressemblent à d'interminables rangées de piles de boulets. A l'endroit appelé la « Grande Vue » et sur une longueur

de près de 80 milles, la rivière, au lieu d'être flanquée de ses côtes comme pour garder son lit, les a rejetées à une certaine distance de ses rives. Enfin, avant de se diviser en plusieurs bras, le Mackensie est bordé de rochers d'une soixantaine de mètres d'élévation, qui prennent le nom de remparts comme ceux du fort Good-Hope. Le fleuve y atteint, dit-on, seize mètres de profondeur et roule ses eaux avec un courant de 11 kilomètres à l'heure.

Plus d'une fois, on vous a parlé du fléau de nos pays, des maringouins. Ils n'ont pas volé leur réputation, soyez-en certain. Tant qu'on est sur la rivière, on est à peu près à l'abri de leurs attaques : la fraîcheur de l'eau, les rayons du soleil, le souffle du vent les tiennent à distance ; mais malheur à vous, si vous êtes obligé de chercher un abri sur la terre ferme. Du moment que vous y posez le pied, les maringouins sont là sur la grève pour vous recevoir. Et ils sont légion. Et si vous les laissez opérer à leur aise, en un instant vous vous croyez la tête dans une ruche d'abeilles.

Aux maringouins ajoutez les brûlots : engeance créée pour l'expiation de nos péchés ; bestioles invisibles qui pénètrent partout, passent à travers les couvertures et les habits, et dont la piqûre brûle comme un tison ardent. D'où vient tout ce petit monde ? je ne le sais guère, car, s'ils attendaient qu'on aille les chercher... mais ça surgit comme par enchantement du feuillage, du recoin d'un rocher, et, en un clin d'œil, ils se rangent en bataillons serrés et s'apprêtent à vous dévorer.

En résumé, le pays est pittoresque ; la forêt avec ses retraites et ses montagnes, ses décors et ses cours d'eau, est d'un aspect charmant. Voilà le beau côté de la médaille, mais il est évident qu'il doit bien y avoir aussi un revers à cette médaille. Sans cela le Mackensie ne serait plus le Mackensie, il eût été envahi depuis longtemps ; tandis que, comme tout ce qui renferme un brin de poésie, il se contente de causer à distance — à distance surtout — des

émotions exquises, des désirs délicieux ! Qu'ils sont heureux, dit-on, ces missionnaires : voguer ainsi sur une belle rivière, dans une légère embarcation ; se livrer, tout en voyageant, au plaisir de la chasse aux canards ; avoir devant soi un paysage où rien ne manque : ciel bleu, eau profonde, montagnes boisées, épinettes élégantes ; prendre ses repas en plein air ; se payer le luxe, assurément fort rare, même dans la Ville Lumière, de contempler le soleil en plein minuit ; s'endormir aux plaintes du vent, au mugissement des flots, au craquement des arbres qui se brisent ! Oh ! encore une fois, quelles délices ! C'est ainsi qu'on envisage les choses à quinze ans. C'est la manière des poètes, non celle du missionnaire. En fait, rien de plus pénible que ces longues journées sans nuit, passées dans un canot étroit où l'on est assis, sans pouvoir bouger, sur une petite planche ou sur une caisse de butin. Voyons, entre nous, est-ce qu'on s'imagine maladroit lorsqu'on rêve, capable d'un faux mouvement de rame et du plongeon réussi qui en résulte ? Que ces choses-là arrivent, je l'accorde ; mais dire qu'on les a prévues, c'est impossible.

Laissons là mes voyages et leurs surprises et parlons un peu de mon ministère.

Je voudrais bien avoir des hauts faits à vous raconter. Le malheur est qu'avant d'entraîner les foules... si foules il y a, avant de convertir les âmes, il faut d'abord annoncer la parole de Dieu, dissiper les ténèbres de l'ignorance ou les préventions de l'erreur. Or, tout cela se fait en parlant, et parler la langue loucheuse, parler la langue peau-de-lièvre, dame, ce n'est pas commode pour un débutant. J'ai donc dû commencer par étudier la langue en parlant avec nos sauvages. Même en m'y livrant de toute l'ardeur de mon désir, ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je pouvais apprendre la prière aux enfants. Afin de me rendre cette difficile langue plus familière, cette année, au lieu de passer un mois et demi au milieu de mes gens, je compte y demeurer trois mois et ne remonter à la Mission

que juste pour les glaces. En outre des quelques baptêmes que j'ai administrés, j'ai pu exercer un peu de ministère d'abord en français auprès des quelques familles qui le parlent, et aussi en loucheux, lorsque nos gens sont venus nous trouver pour les grandes fêtes.

La tribu des Loucheux est bien réduite, elle ne compte guère plus de 120 membres ; on comprend pourquoi il n'y a rien d'imprimé en cette langue et pourquoi j'ai dû copier moi-même prières et catéchismes. Mais s'ils sont peu nombreux, ils sont, grâce à Dieu et au zèle de mon prédécesseur, bons et fervents catholiques. Demandez instamment au bon Dieu que je les conserve tels et qu'aucun d'eux ne se perde.

La tribu des « Peaux de Lièvre », dont j'ai aussi à m'occuper, ne me donne pas autant de satisfaction que celle des Loucheux ; ils sont moins zélés, moins fidèles. En effet, quoique le missionnaire ne soit pas obligé d'aller les chercher dans le camp pour les convertir, puisqu'ils sont tous catholiques, ou à peu près, il faut pourtant aller les voir pour les instruire. Faute de ce soin, comme il y en a qui viennent rarement à la Mission, ils resteraient dans une déplorable ignorance. Obtenez-moi de Dieu le don de toucher leurs cœurs, d'en bannir l'indifférence et de faire du bien à leurs âmes.

Et, à cet effet, pourriez-vous m'aider à réaliser le rêve que je caresse depuis longtemps, puisque je ne puis m'en débarrasser ? Le voilà en deux mots. Vous connaissez les promesses du Sacré-Cœur ? Oui. Ça suffit. Et moi, je suis convaincu, mais ce qui s'appelle être convaincu, que tout marchera bien avec mes Peaux de Lièvre comme avec mes Loucheux, si je leur donne à tous le Scapulaire du Sacré-Cœur. N'essayez pas d'épiloguer. Cette idée-là, je l'ai derrière la tête, et ce n'est pas pour rien. D'ailleurs, je connais mes gens aussi bien que vous connaissez les promesses du Sacré-Cœur. Ils seront fiers de porter sur eux le symbole de l'amour divin et la radieuse image de la Mère de

miséricorde. Dieu aidant, ils deviendront meilleurs tous. N'est-ce pas le Sacré-Cœur qui l'a promis, et aussi bien pour mes Loucheux et mes Peaux de Lièvre que pour tous les autres hommes? Il n'y a donc pas d'objection possible. Et pendant que vous y serez, envoyez-moi du solide, bon teint, trois cents scapulaires — cinq cents mieux encore — ce n'est pas la mort d'un homme, ni la ruine d'une maison. — Et que de grâces pour mes sauvages ! Merci pour nous tous (1).

Voici maintenant que j'attends mes scapulaires et je n'ai plus le goût de vous parler d'autre chose. Vous ai-je dit que nos gens vivaient dans la liberté la plus illimitée ? Le Gouvernement, la douane, la police, tout cela c'est bon pour les blancs. Il y a bien au fort Mac Pherson, à 40 milles de la Rivière Rouge, quelques policemens, et ce serait bien mieux s'il n'y en avait pas du tout. Ces messieurs ne se contentent pas de surveiller les baleiniers américains qui se trouvent dans les eaux canadiennes, ils donnent encore à nos sauvages des exemples regrettables pour la plupart. La civilisation moderne, qu'on nous dit si libérale, si prodigue de ses bienfaits, ferait bien d'en réserver quelques-uns au profit de ses pionniers. Nos sauvages, sans eux, savent user de la liberté ; avec eux et en les imitant, ils en abuseraient trop souvent.

Cette lettre étant déjà longue, je me promets de vous parler une autre fois des détails de notre vie à l'intérieur de la Mission, de nos exercices religieux, etc., puis des aurores boréales qui, dans ce pays, sont d'une merveilleuse beauté.

Je compte toujours sur l'échange de prières que nous avons fraternellement conclu et sur votre pieux souvenir au saint Sacrifice de la Messe.....

Un missionnaire du Mackensie.

(1) Les *Missions* se chargeraient bien volontiers de faire parvenir au missionnaire les scapulaires du Sacré-Cœur que la charité de nos lecteurs lui recueillerait.

Mission Saint-Raphaël.

Nous avons reçu des nouvelles du voyage de nos jeunes missionnaires envoyés au Mackensie. Nous détachons ce qui suit de la lettre du R. P. Moisan, destiné à la Mission Saint Raphaël, Fort des Liards.

Après avoir donné au T. R. Père Supérieur Général un tribut de filiale affection et adressé un adieu touchant à tout ce qu'il laisse là-bas dans sa Bretagne bien-aimée, le missionnaire continue :

Le samedi 15 avril, veille des Rameaux, la « Bretagne » sortait du port du Hâvre, et emportait vers l'Amérique Mgr Breynat, notre évêque vénéré, le R. P. Dozois, Assistant général, le P. Bousso et moi. La traversée fut heureuse, et, le dimanche de Pâques, nous entrions dans le port de New-York.

Partout sur notre passage, à Montréal, Ottawa, Winnipeg, Calgary, Edmonton, les Oblats ont accueilli les jeunes missionnaires du Mackensie avec une touchante cordialité, où nous reconnaissions l'esprit de famille que notre vénéré Fondateur nous a légué.

Après avoir traversé l'Amérique jusqu'à Edmonton, et en peu de temps, grâce à la vapeur, notre allure changea brusquement au delà de la capitale de l'Alberta. Adieu, confortable et commodités de la civilisation ! La plupart du temps, il faut se servir de la « voiture de saint François. » Nous nous consolons de la lenteur de notre marche en songeant que nous ne sommes plus exposés à une foule d'accidents : déraillement, rencontre de trains, etc. D'ailleurs, le retard de la fonte des neiges nous retint un mois à Edmonton. Mgr Breynat, toujours intrépide, ne voulut pas attendre, et, accompagné d'un frère, il nous devança

en canot. Nous ne devions retrouver Sa Grandeur qu'à notre arrivée au Mackensie.

Le 10 juin, nous avions la bonne fortune de trouver le R. P. Husson sur les rives de l'Athabaska. Les rames allaient bon train et nous descendions la rivière, la veille de la Pentecôte. Quinze jours durant, il en fut de même, à l'exception des rapides et des cascades qui nécessitent des portages. Aussi, bénissons-nous l'arrivée du « Saint-Joseph », steamboat des Missions d'Athabaska, qui se chargea de hâler nos bateaux et d'accélérer notre marche. Deux jours après — juin touchait à sa fin — après avoir traversé le lac Athabaska, nous arrivons à la Mission de la Nativité, où le R. P. Le Doussal nous reconnaît bien vite pour ses compatriotes. La journée se passa trop vite à la Nativité, au milieu des charmes de la vie de communauté, et le vapeur reprit sa marche pour porter à Smith-Landing les provisions destinées aux missions du Vicariat. Là, de nombreux rapides nous contraignirent à un portage qui dura dix jours. Il s'agissait de tout transporter sur une longueur de plus de vingt kilomètres. Enfin, le 2 juillet, le « Saint-Alphonse », steamboat des Missions du Mackensie, donnait le signal du départ. Moins de quarante-huit heures après, nos regards se perdaient sur cette mer d'eau douce qui s'appelle le Grand Lac des Esclaves. En contournant une de ses pointes, on entre dans la baie « Résolution », où descendit le R. P. Bousso, arrivé au terme de son voyage. A la Mission Saint-Joseph, sous la direction du R. P. Dupire, il s'adonnera à l'ètude du montagnais. L'obéissance m'envoyait plus au Nord : c'était encore une séparation. Adieu donc, frère, et en avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

J'eus le bonheur de voyager, en compagnie de Monseigneur, sur le « Saint-Alphonse », jusqu'à la mission Providence. Sa Grandeur me confia alors au R. P. Gouy, Supérieur de la Mission — qui reçut son obédience pour Saint-Raphaël, Fort des Liards. Il a beaucoup à faire avec

les sauvages qui ont été négligés jusqu'ici, faute de personnel suffisant; il doit en outre m'enseigner la langue « esclave. » Nous faisons donc nos adieux à Monseigneur et nous descendons le Mackensie qui mesure, par endroits, une largeur de plusieurs kilomètres, jusqu'à l'embouchure de la Rivière des Liards ou Rivière à la montagne. Ici, pour remonter cette rivière, célèbre dans la contrée par ses rapides et ses pointes fortes, nous n'avions point de steamboat ; nous devions hâler le canot le long de la grève, ce qui n'est pas toujours facile. Mais, que Dieu soit béni, et son Immaculée Mère : ce n'est pas pour rien que nous avons fait le sacrifice de ce que nous avons de plus cher au monde.

Je me plais bien ici. A la Mission nous sommes quatre Oblats, y compris le C. Fr. Rio. Au besoin, je donne un coup de main aux travaux manuels de la maison, mais je ne puis pas négliger l'étude. Cette année, à cause de mon ignorance de la langue, je n'ai pu prendre part efficacement à l'évangélisation des sauvages ; mais j'espère pouvoir le faire bientôt en m'appliquant à l'étude et en y employant toutes les facultés que le bon Dieu m'a données. Nous avons une bibliothèque, bien simple, on le devine, mais combien précieuse ! Lorsqu'on aime la vie de communauté. qu'on vit avec des frères dont le cœur bat à l'unisson du vôtre, que faut-il de plus pour se dépenser au service de Dieu, pour chercher le bien des âmes, et la fidélité à notre vocation dans l'observance de nos saintes Règles ? Pour me guider dans cette voie, pour m'y soutenir toujours, j'aime à méditer le beau livre que vous m'avez donné comme souvenir : « Esprit et Vertus de notre bien-aimé Père, Mgr de Mazenod. »

Daigne aussi notre Mère Immaculée m'assister dans mes travaux, et me donner la joie tout apostolique d'amener bientôt dans le bercail qui me sera confié les brebis qui en sont encore éloignées.

Daignez... F. MOISAN, *O. M. I.*

COLOMBO (CEYLAN)

Lettre du P. Hérel, O. M. I., à M. le Directeur du Petit Messager des Missions.

(DIOCÈSE DE NANTES)

Kalutara, 20 octobre 1906.

VÉNÉRÉ ET BIEN CHER MONSIEUR LE CHANOINE,

Je viens de recevoir le grand catéchisme en images que le cher abbé Nicolon vous avait remis pour moi. J'ai également reçu les canons d'autel et quelques images dues à votre paternelle charité. Le tout m'est arrivé en parfait état ; il me reste à vous remercier de tout cœur, à prier et à faire prier pour vous et les âmes charitables du diocèse qui ne savent pas calculer quand il s'agit d'aider les pauvres missionnaires.

C'est un devoir auquel je ne veux pas manquer, soyez-en bien sûr.

Voilà déjà trois mois que je suis en charge de la mission de Kalutara, petite ville située sur le bord de la mer à 30 milles au sud de Colombo. Comme tous les centres de son importance, Kalutara essaie de marcher sur le pied européen; aussi est-elle munie d'un chemin de fer, d'un représentant du gouvernement anglais, de juges, d'avocats, notaires, sergents de police, etc. On y parle anglais ; aussi faut-il, au prix de grands sacrifices, y avoir une école pour empêcher nos enfants catholiques de fréquenter les écoles anglaises de protestants et de bouddhistes. Depuis mon arrivée, mon école s'est accrue de 50 enfants, ce qui en

porte le nombre à 150. Les protestants surtout ne voient pas cela d'un bon œil; aussi essaient-ils de dénigrer notre enseignement par tous les moyens. Ces écoles anglaises sont assurément une plaie pour nos natifs, vous le comprenez ; mais nous sommes obligés de suivre le courant afin de préserver nos enfants d'une éducation néfaste.

Au point de vue religieux, il ne faut pas s'attendre dans ces villes aux consolations que l'on rencontre généralement dans les églises de l'intérieur. Cela peut tenir à deux causes : d'abord cette population, composée en grande partie d'employés dans les bureaux du gouvernement, est plus ou moins flottante et, par suite, n'est jamais aussi attachée à son église. En second lieu, le contact journalier de nos catholiques avec les protestants ne peut qu'être nuisible à leur foi. Grâce à Dieu, il y a d'heureuses exceptions, et on rencontre parmi ces catholiques de beaux sujets d'édification.

Ne croyez pas, bien cher Monsieur le Chanoine, que mon domaine se borne à cette partie urbaine ; j'ai aussi à desservir une partie rurale avec cinq églises. C'est surtout cette portion de mon troupeau qui est vraiment digne d'intérêt, car ce sont les simples, les travailleurs, les pauvres. Ce sont bien là ceux qui attendent qu'on leur distribue le pain de la parole de l'Evangile. Aussi sont-ils heureux quand le missionnaire peut séjourner quelque temps au milieu d'eux. Ils aiment leur église, et, pour elle, ils sont toujours, on peut dire, prêts à faire de nouveaux sacrifices. Ainsi, je connais des familles, obligées de mendier pour se procurer un peu de riz chaque jour, et qui ne manquent pas de payer leur cotisation annuelle à leur église.

Dans ma mission, j'ai comme avantage d'avoir des dettes dans toutes mes églises. De plus, j'ai à continuer une église commencée sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue, le tout avec pas le sou dans la poche. D'un autre côté, comment exiger davantage de ces pauvres gens qui

vivent au jour le jour pour la grande majorité ? Ces jours-ci une mère de famille, accompagnée de quatre enfants dont l'aînée n'avait pas plus de dix ou onze ans, vint me trouver : « Père, je suis veuve depuis cinq mois. Voyez mes enfants : ils n'ont plus de vêtements (de fait, chacun n'avait qu'une bien petite pièce d'étoffe autour des reins). J'ai vendu peu à peu tout ce que j'avais pour leur donner un peu de riz. Trois d'entre eux vont à l'école. Comme je ne puis leur donner du riz qu'une fois par jour, le matin, après avoir bu un peu d'eau, ils s'en vont en classe ; mais, Père, quand je les vois partir ainsi à jeun, je ne puis m'empêcher de pleurer. Maintenant je n'ai plus rien à leur donner, et j'ai pensé que le Père me viendrait en aide ; voilà pourquoi je suis venue. »

Les pauvres petits écoutaient cela, les yeux tout grand ouverts, sans souffler mot ; mais leur figure amaigrie, leur mine chétive disaient assez que tout cela était vrai.

Que feriez-vous à ma place, Monsieur le Chanoine ? Vous n'auriez pas le cœur assez dur pour renvoyer ces pauvres gens sans une bonne parole accompagnée d'une obole, confiant à la Providence le soin de vous pourvoir ensuite. Vous ne me gronderez pas d'en agir ainsi ; l'inconvénient, c'est que ces faits se reproduisent plusieurs fois la semaine ; et pourtant je ne donne strictement qu'aux catholiques de ma mission.

De tout cela je n'ose pas tirer la conséquence ; vous la devinez.

Me recommandant à vos bonnes prières, je demeure, vénéré et bien cher Monsieur le Chanoine, votre bien reconnaissant et tout dévoué en N.-S. et M. I.

M. Hérel, *O. M. I.*

ORANGE

Lettre du R. P. Crétinon, O. M. I., au R. P. Baffie, 1er Assistant.

Blœmfontein, 12 décembre 1906.

Mon Révérend et cher Père,

Depuis mon retour ici, je suis loin d'avoir oublié la promesse que vous m'avez extraite de vous écrire, afin de mitiger quelque peu la disette dont souffrent nos « *Grandes Annales.* »

Il ne me sera pas facile de vous dire ce que j'ai fait; mais je m'efforcerai de vous suggérer ce que je prépare.

Comme vous le savez, avant mon départ de Rome, je fus confirmé, par Mgr Gaughren, au poste de Missionnaire pour les Indigènes dans les villages qu'ils ont auprès des villes occupées par les Blancs. Les villages, dans le langage du pays, s'appellent « locations. »

J'avais parlé avec insistance du travail que nous ne faisions pas encore, au moins dans ce Vicariat... et voici que maintenant j'en suis chargé; donc, vogue la nacelle !

Afin de ne pas prêter à des malentendus possibles, il faut comprendre que cette Œuvre est distincte de l'évangélisation des indigènes, ainsi qu'on l'entend ordinairement. Cette dernière manière d'évangélisation consiste, en effet, à s'établir au milieu des indigènes dans les parties du pays qui leur sont laissées en propre, et à les élever au christianisme et à la civilisation par tous les moyens. Ce genre de Missions, nous l'avons à Taungs.

L'Œuvre de l'évangélisation des Indigènes dans les

« *locations* » est différente. Les Cafres sont là parce qu'ils trouvent, dans les villes des Blancs, du travail et des moyens de subsistance. Ce contact avec les Blancs a quelques avantages et de nombreux inconvénients. Jusqu'à présent on peut dire que, pour nous, ces Locations n'existaient pas. Mais ce qui n'existait pas pour nous, trop peu nombreux, existait pour d'autres, et il est facile de le constater avec une facilité malheureusement beaucoup trop grande.

Voici les premiers renseignements que j'ai recueillis.

Je me suis lancé dans ces « locations » cherchant d'abord si, parmi leurs habitants, il y avait quelques Basutos catholiques dont, naturellement, il conviendrait de s'occuper avant tout.

Une première location contient quelques milliers d'indigènes, disons de trois à quatre mille. Après avoir questionné d'ici, de là, voici le renseignement que je transcris sur mon livre de notes. Il habite ici une femme catholique du Basutoland, mais elle est maintenant en visite pour la fête, celle de l'Immaculée Conception ; je présume qu'elle reviendra bientôt. (Il faut se rendre compte que, la semaine, surtout pendant le jour, il y a peu de monde aux locations, parce que les gens sont occupés dans la ville : les hommes, aux travaux des routes, chaussées, télégraphes, etc. ; les femmes, la plupart dans les familles.)

Ce que je constatai en outre, c'est ceci : qu'il y a dans cette seule location des églises exclusivement pour les indigènes ; une anglicane, une wesleyenne, une luthérienne, une éthiopienne, et, malheureusement, rien de rien pour l'Eglise catholique.

Le jour suivant, je vais à la découverte de la « location » des indigènes qui travaillent au camp du village militaire. Là encore, il y a quelques milliers de Cafres. On m'assure qu'il y a deux ou trois hommes Basutos catholiques, mais qui maintenant travaillent quelque part à l'intérieur du camp. Je ne puis donc pas les voir.

Un des jeunes gens blancs en charge de la Location est catholique ; je lui demande de se rendre compte pour moi s'il y a des catholiques, s'il peut le faire facilement, et, au cas où quelqu'un serait malade, de me le faire savoir au plus tôt. Là encore les hérétiques ne s'endorment pas et ils ont profité de ce que nous leur laissions le champ libre. Il y a une église anglicane, une luthérienne, une hollandaise réformée. Le gouvernement a supprimé dernièrement deux églises éthiopiennes. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'il y a eu quelques tentatives de guerre religieuse de secte à secte ; et deux ou trois des guerriers sont en prison de ce chef.

Vint le tour de la « location » la plus considérable, qui compte bien de huit à dix mille habitants. Il y a là un Mauricien catholique dont la famille, à l'exclusion du bébé, appartient à l'église anglicane. Il y a aussi deux ou trois Basutos qui travaillent en ville, et une autre femme qui est allée en Basutoland pour la fête et reviendra probablement dans une semaine. Je cause par ci par là, surtout avec des Basutos, à qui je dis ce que je cherche et à qui j'annonce aussi que je suis à Blœmfontein *pour les Indigènes,* et que je vais me mettre au travail prochainement. J'ai remarqué deux ou trois églises aux dimensions respectables et d'autres plus modestes, anglicane, calvinistes, luthérienne, et il n'y en a pas moins de cinq ou six, je pense. Eglise catholique : zéro sur toute la ligne.

Pour être complet, il faudrait ajouter encore une autre « location » pour les employés du Chemin de fer, et comptant quelques milliers d'habitants. Sur ce nombre : deux ou trois catholiques ; plus, sans doute, des inconnus. Je vois des églises protestantes, mais, toujours : ni église, ni chapelle catholique. Evidemment ici le « *Pauperes evangelizantur* » a pu être une devise à réaliser, mais certes point l'énoncé du fait accompli !

Il est encore trop tôt pour que je puisse dire ce que l'avenir nous réserve. Quand j'aurai étudié la situation de

plus près et que j'aurai pris les mesures nécessaires pour réunir les catholiques afin de les faire prier et de leur donner des instructions, et que j'aurai fait appel aux non catholiques pour leur apporter la bonne nouvelle... nous en reparlerons.

Humainement parlant, il y a lieu de s'attendre à des difficultés nombreuses et insurmontables, car si, à n'importe quelle époque, mais surtout au commencement, il y a quelques signes de bonne volonté de la part de la population en général, ou d'une partie considérable, alors l'opposition sera certainement violente, menaçante peut-être.

Je dois avouer honnêtement que ce n'est pas la perspective d'un succès prochain qui me donne courage et confiance. Ce n'est pas non plus le fait que je suis arrivé à un âge où nos prêtres et missionnaires, au lieu de se voir lancés dans la mêlée, s'établissent au contraire dans la période de « *l'otium cum dignitate* », ou au moins dans une position où le travail s'allie avec une certaine reconnaissance des services passés ; mais c'est au fond, et par dessus tout, la vue de la stérilité et l'immobilité dont l'Eglise catholique a été frappée vis-à-vis de ces multitudes si bien soignées et entourées par les protestants, et aussi, je peux bien le dire, une ardeur juvénile et un goût fort prononcé encore pour le travail d'avant-garde et d'éclaireur...

Mais, avec tout cela, j'éprouve le besoin du secours de prières ardentes et persévérantes, afin qu'il y ait ici, au moins dans un avenir pas trop éloigné, autre chose que des éclats de clairon au milieu des chants de la plaine, ou qu'une voix qui aille se perdre dans le silence du désert.

Il nous faut des prières nombreuses et ferventes, et aussi de la pénitence et des sacrifices !

L. Crétinon, *O. M. I.*

AVIS DE LA RÉDACTION

La direction des *Missions* a souvent crié misère et, au lieu de se plaindre, de succomber sous la masse des communications qui lui sont faites, elle a eu à se lamenter de l'extrême disette dans laquelle on la condamnait à vivre.

Le Chapitre de 1906 a entendu, une fois encore, ces doléances, et il a décidé que, dans chaque province ou vicariat, un Père serait spécialement désigné comme correspondant ordinaire et officiel chargé de renseigner la direction des *Missions* et de porter à sa connaissance les faits qui méritent d'être enregistrés et qui peuvent intéresser la Congrégation.

Nous donnons aujourd'hui la liste de ces correspondants, tels qu'ils nous ont été désignés, au Chapitre, par les chefs des provinces ou des vicariats :

Province du Midi..........	R. Père Provincial.
— du Nord.........	R. Père Provincial.
— du Canada.......	R. P. Faure.
— d'Angleterre.....	R. P. Dawson.
— des Etats-Unis (Nord)..........	R. P. Watelle.
— des Etats-Unis (Sud-Ouest)....	R. P. Antoine.
— d'Allemagne.....	R. P. Wallenborn.
— du Manitoba.....	R. P. Gladu.
— de Belgique.....	R. Père Provincial.
Vicariat de Saint-Albert..	R. P. Jan.
— d'Athabaska.....	R. P. Falher.

Vicariat du Mackensie....	R. P. Lefèvre, pour le district du Yucon. R. P. Manzoz, pour le Mackensie.
— de la Colombie Britannique.......	R. P. Lardon.
— de la Saskatchew.	R. P. Charlebois, Ovide.
— de Jaffna.........	R. P. Deslandes.
— de Colombo......	R. P. Thiry.
— de Natal....	R. P. Rousseau.
— de Kimberley.....	R. P. Langouet.
— du Basutoland...	R. P. Hugonenc.
— du Transwaal....	R. P. Belner.
— de la Cimbébasie.	R. P. Hermandung.
— de l'Australie.....	R. Père Vicaire des Missions.

Nous prions tous nos vénérés correspondants sus-désignés de vouloir bien envoyer à la Direction des *Missions* (via Vittorino da Feltre, 2, Roma) tous les journaux, toutes les revues, toutes les publications qui parlent de la Congrégation ou de ses œuvres.

Nous les prions de vouloir bien nous communiquer directement eux-mêmes tous les faits qui peuvent intéresser les membres de la Congrégation.

Nous recevrons avec reconnaissance les communications déjà rédigées en vue de l'impression immédiate ; mais nous serons heureux aussi de recevoir la matière d'articles à écrire et que nous insérerons dans les *Missions*.

Il va sans dire que cette collaboration que nous demandons à nos correspondants ne doit, en aucune manière, gêner ceux de nos missionnaires qui désireraient entrer *immédiatement* en relation avec la Direction des *Missions*. Sous ce rapport, rien n'est changé. Plus et mieux nous serons renseignés, et plus nos *Missions* coopéreront à activer le zèle, à maintenir la fraternité, à accroître l'esprit religieux.

AVIS CONCERNANT LA PROCURE

I. — Intentions de Messes.

Comme par le passé, les Pères de nos Vicariats ou de nos Provinces qui sont dépourvus d'intentions de Messes, sont invités à célébrer le Saint Sacrifice à l'intention du Procureur général, qui sera heureux de leur compter les honoraires. (1 franc pour chaque messe.)

II. — Commandes.

Ceux de nos Pères qui ont des commandes à faire à Paris, peuvent s'adresser au R. P. Favier, Procureur général, Via Vittorino da Feltre, 2, Roma; ou bien à M. l'abbé Thureau, 40, rue de Naples, à Paris; ou enfin à M. l'abbé Couderc, 22, rue de Saint-Pétersbourg, à Paris.

Mais les affaires administratives, celles de l'ordre financier comme les autres, doivent toujours être traitées au centre de l'Administration, à Rome.

III. — Propagation de la Foi.

La Propagation de la Foi, avant d'attribuer les allocations à chaque diocèse ou Vicariat des Missions, a soin de s'informer très exactement non seulement des besoins matériels de ces Missions, mais aussi de leur état actuel, de leurs progrès, etc., au point de vue de l'évangélisation.

Ces renseignements doivent être envoyés aux Conseils Centraux par les soins du R. Père Procureur ou Econome Général, après avoir été récapitulés pour la Congrégation entière. Tout autre mode de procéder n'est pas agréé par la « Propagation de la Foi, et reste sans effet. Mais, pour « pouvoir fournir ces renseignements, le R. Père Procureur « Général a besoin de les recevoir en temps utile des « vénérés Chefs de nos Missions. Ceux-ci voudront donc

« bien faire bon accueil au questionnaire qui leur sera « envoyé très prochainement. Ils prendront les informations « voulues pour le remplir, et le renverront assez tôt pour « permettre au R. Pére Econome Général d'adresser le tout « avant le 1er décembre de chaque année. »

VARIÉTÉS

I

ROME

Le Jubilé sacerdotal de S. S. Pie X.

Rome, 18 janvier.

C'est en septembre 1908 que le Pape célébrera le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale et de sa première messe.

Cette date ne pouvait passer inaperçue. Sans doute, si on n'eût pris l'avis que du Saint-Père lui-même, sa modestie se fût opposée à des honneurs rendus directement à sa personne.

Mais aux objections qu'il n'a pas manqué de soulever, comme il fallait s'y attendre, on a répondu que ces honneurs profiteraient éminemment à la Papauté elle-même et à l'Eglise.

Le Pape s'est rendu à l'évidence de ces raisons. Il a toutefois imposé une condition absolue : c'est que, dans les tristes circonstances que traverse l'Eglise, il ne soit pas question pour ce jubilé de fêtes proprement dites; mais qu'on y cherche avant tout une occasion de créer ou de développer des œuvres utiles aux âmes.

Et lui-même a inséré, dans la liste de ces œuvres, celles qui concernent la protection des émigrants.

Sur ces bases, la préparation du jubilé s'organise sérieusement.

A plusieurs reprises déjà, l'*Univers* en a parlé. Nous voulons résumer ici les propositions qui sont à l'heure présente en voie d'exécution.

Il n'y a plus désormais qu'un seul comité central des fêtes jubilaires. Ce comité a été formé dans le conseil supérieur de la Société de la Jeunesse catholique; et il a été authentiqué pour les évêques et les fidèles du monde entier par une lettre de S. Em. le cardinal Oreglia di San Stefano, doyen du Sacré-Collège. Ce comité siège au Cercle de Saint-Pierre, Arco della Ciambella, 19, à Rome.

Le comte Acquaderni, président du comité international de Bologne, qui s'occupa des jubilés de Léon XIII, a demandé lui-même à ce comité romain de concentrer toutes les initiatives; de se charger en particulier de la souscription mondiale pour les honoraires de la messe jubilaire, dont il avait le premier lancé l'idée.

Le comité central, qui, à cause de ses origines, avait d'abord pensé plus particulièrement à l'hommage que pourrait rendre au Pape la jeunesse catholique du monde entier, s'est donc vu amené à élargir considérablement son cadre. Il s'est adjoint un comité de la presse internationale, formé des principaux représentants romains des journaux catholiques italiens et étrangers.

A la date du 25 décembre dernier, le comité central a décidé d'envoyer à tous les évêques catholiques du globe une lettre-circulaire rédigée en latin pour solliciter leur concours. Sans rien imposer, il leur expose les divers points qui ont été mis à l'étude et décidés. Afin d'en faciliter la réalisation, il leur demande de constituer partout des comités diocésains, et, en attendant, de mettre aussitôt un de leurs prêtres en relations avec le comité central, auprès duquel il sera accrédité comme le correspondant de l'évêque et du diocèse pour le jubilé pontifical.

Voici quels sont les divers points du programme :

1° Une souscription mondiale pour les honoraires de la messe du Jubilé pontifical, qui sera célébrée par Pie X en septembre 1908. Cette souscription accueillera les plus minimes offrandes. Le comité insiste avant tout sur l'utilité de recueillir les noms des souscripteurs. A cet effet, il a joint à la circulaire un modèle de feuille de souscription, en priant les évêques d'en faire faire des reproductions, chacun dans sa langue, mais de même type et de même format. Les noms des souscripteurs seront ainsi réunis par paroisses et par diocèses; ces listes seront reliées en volumes par diocèses et par nations. Et ces volumes, offerts au Saint-Père, resteront dans les archives du Vatican comme un vaste recensement de l'Eglise catholique, en même temps qu'ils pourront devenir la base d'une sérieuse et durable organisation d'un Denier de Saint-Pierre par des souscriptions populaires, comme cela se fait pour la Propagation de la Foi. Ce type de liste insiste sur l'utilité d'accepter les plus faibles offrandes; pour chaque paroisse on est aussi prié d'indiquer le nombre total des paroissiens, afin que la proportion entre ce nombre et celui des souscripteurs puisse constituer un précieux élément de statistique catholique. Les sommes pourront être envoyées au fur et à mesure au comité, qui les transmettra aussitôt à la secrétairerie d'Etat.

Les quatre points suivants du programme concernent plus particulièrement la jeunesse catholique.

2° Il y aura d'abord, en septembre 1908, un congrès international des délégués de toutes les sociétés de jeunesse qui voudront y prendre part. L'un des premiers services qu'on attend des correspondants diocésains, c'est précisément la liste des sociétés de jeunesse de leur région, afin que le comité puisse leur envoyer des invitations spéciales.

Ce congrès sera naturellement l'occasion d'un immense pèlerinage international de jeunes gens; le Pape leur accordera une audience toute spéciale.

3° Tous les jeunes gens catholiques du monde sont invités à une souscription particulière, aussi minime qu'ils voudront. Cette souscription servira à offrir au Saint-Père un calice d'or avec lequel il célébrera la messe du Jubilé. Ce sera l'hommage au Pape de la jeunesse catholique du monde entier. L'excédent de cette souscription ira grossir celle des honoraires de la messe.

4° Enfin, à l'occasion du Jubilé, les catholiques sont invités à créer dans leur région des œuvres spéciales pour la jeunesse qui, par leur titre ou quelque autre circonstance, rappelleront le nom de Pie X. Ces œuvres seront différentes d'après les pays et les localités. La *Gioventu cattolica* italienne a décidé de promouvoir à travers toute la péninsule la création de patronages sur le modèle de ceux qui existent en France. M. le professeur Fornari, président actuel du cercle de Saint-Pierre, fera connaître cette constitution dans un rapport spécial qui sera instamment recommandé à l'examen pratique des 160 cercles de la jeunesse catholique italienne.

5° Le cinquième point du programme est celui qui a été formulé avec insistance par le Pape lui-même : les œuvres d'émigrants. Bien que la plaie de l'émigration sévisse particulièrement en Italie, aucun pays n'en est indemne. Le Pape est particulièrement affligé de voir que les émigrants, trop abandonnés à eux-mêmes, non seulement sont des âmes perdues pour l'Eglise, mais de plus vont contaminer les pays qui les reçoivent. C'est sous sa dictée que le comité recommande de créer des œuvres qui aident les émigrants au triple point de vue de la piété, des mœurs et des conditions d'une vie humaine sortable.

On ne se contentera pas seulement de soigner le mal; on voudra le prévenir. Et c'est à ce point de vue que surgiront des œuvres aptes à diminuer l'émigration, capables de fixer les populations au sol natal, en leur facilitant la propriété du lopin de terre et sa culture; ce sont toutes les œuvres rurales qui se présentent, et conjointement

des jardins ouvriers, des cités rurales Pie X, etc. Ces œuvres aussi se feront dans chaque pays suivant les besoins, conservant, par exemple dans leur titre, le souvenir du Jubilé de Pie X, occasion de leur création ou de leur développement.

6° Le sixième point du programme s'adresse plus particulièrement aux femmes catholiques et aux œuvres de vestiaire des églises pauvres. A l'occasion du Jubilé, elles sont invitées à multiplier leurs travaux, moins en ornements de luxe qu'en objets de lingerie sacrée d'un usage quotidien. Elles les enverront au Vatican, où il en sera fait une grande exposition; et elles les laisseront à la disposition du Pape qui en fera la distribution aux églises pauvres. Nous savons que ceux qui ont eu cette idée ont pensé particulièrement aux églises de France dont la spoliation est déjà commencée et peut devenir absolue du jour au lendemain. On a voulu mettre le Pape en mesure de subvenir aux détresses plus immédiates et plus navrantes.

Il va sans dire que, durant cette année jubilaire, les pèlerinages seront nombreux. Pour épargner au Pape la fatigue des réceptions inutilement multipliées, Mgr Bisleti a décidé qu'il y aurait une audience générale seulement de quinze jours en quinze jours. Pour éviter tout désappointement, les organisateurs auront à s'entendre avec le comité central.

Déjà trois dates ont été fixées : dès le début de l'année jubilaire, en septembre 1907, M. Harmel amènera son pèlerinage annuel; quinze jours après, viendra l'Association catholique de la Jeunesse française; enfin, au début d'octobre, le diocèse de Trévise groupera autour du Pape les représentants des pays qui le virent ordonner prêtre et monter pour la première fois au saint autel.

Tel est le programme actuel. Mais il n'est pas fermé. Et d'autres projets sont à l'étude.

Nous pouvons, dès maintenant, annoncer un concours

international de sport, qui sera ouvert entre toutes les sociétés catholiques du monde, et pour lequel on a déjà reçu l'adhésion des sociétés d'Italie, de France et de Belgique.

Le peuple de Rome aura une grande audience collective, comme ce fut fait pour le dernier jubilé de Léon XIII, en 1902. Comme alors, il sera chanté un hymne composé pour la circonstance. Sur une proposition venue de Buenos-Aires, un concours est ouvert pour les paroles de cet hymne entre tous les poètes de langue italienne, et, pour la musique, entre tous les compositeurs du monde.

Enfin, il est probable que l'on demandera au Saint-Père de permettre, à l'occasion de son Jubilé, la reprise d'une tradition chère aux Romains, l'illumination de la coupole de Saint-Pierre. Elle se fera désormais à l'électricité. On voudrait même que la croix qui domine la coupole restât illuminée toutes les nuits, comme un immense phare indiquant à tous le chemin du ciel.

Au sein du comité central, la question fut agitée si l'on enverrait aussi cette circulaire aux évêques de France : venir leur parler de fêtes au milieu de tant de tristesses, et de souscriptions à l'heure de tant de ruines, n'était-ce pas cruelle dérision?

Mais on a compris bien vite que rien n'eût été plus amer aux cœurs français que de paraître mis à l'écart de cette fête de famille.

Les Français feront donc ce qu'ils pourront; mais ce Jubilé donnera, entre autres manifestations grandioses, le spectacle de la solidarité tendre et effective de tous les catholiques du monde avec ceux de leurs frères qui sont pour le moment sous le pressoir, et le spectacle aussi de la générosité des Français. Car, malgré tout, ils ne seront pas sûrement les derniers à témoigner de toutes les façons au Souverain Pontife Pie X leur affection filiale, leur reconnaissance profonde, leur attachement indomptable.

(*Univers*, 21 janvier 1907.)

II

PROVINCE DU NORD

Jubilé sacerdotal du R. P. Chalmet.

Le 21 décembre dernier, un de nos Pères les plus vénérables de la maison de Paris, le R. P. François Chalmet, célébrait le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

Ils sont nombreux, dans la Congrégation, ceux qui connaissent le R. P. Chalmet, mais pas plus nombreux que ceux qui l'aiment ; car il est de la famille de cet aimable saint, Eusèbe de Verceil, à qui le Bréviaire décerne cet éloge : « Ses diocésains ne mirent aucun intervalle entre le voir, l'estimer et l'aimer. »

Par sa jovialité de bon aloi, le P. Chalmet a fait, pendant quarante ans, les délices des Pères qui habitaient la Maison générale ou de ceux qui en étaient momentanément les hôtes. Est-il un seul de nos missionnaires qui ne se souvienne, et avec plaisir, de l'accueil reçu du P. Chalmet et des joyeux moments passés près de lui ?

Saint Jean Berchmans fut, pendant son noviciat, d'une humeur toujours si égale, il fit montre d'une telle affabilité et même d'une telle gaieté, que ses condisciples le surnommèrent frère Hilaire (Hilaris). La vue de notre vénéré Jubilaire rappelle spontanément ce souvenir. Au jour de sa profession, ajouta-t-il aux trois vœux de religion celui d'être toujours affable, gracieux, attentif à dire le mot qui met le sourire aux lèvres et la joie au cœur ? Nous le supposerions, tant il a été fidèle à réaliser ce programme. Qui aurait recueilli toutes les perles jaillies de ses lèvres en remplirait des écrins et même... des valises.

De saint François de Sales dont il aime, dans ses instructions, à rappeler les maximes et les conseils, le R. P. Chalmet a particulièrement retenu et mis en pratique cette recommandation : « Une joie douce et modérée doit être l'âme de la conversation ; aussi louait-on beaucoup saint Antoine et saint Romuald de ce que toutes les austérités ne leur avaient rien fait perdre d'un air de politesse et de gaieté qui ornait leur personne et leurs discours. » Avoir à cent vingt ans, comme le vénérable Fondateur des Camaldules, toutes les amabilités de la jeunesse, quel mérite !

Sous les majestueux cloîtres de l'abbaye de Royaumont dont il était parfois l'hôte, le P. Chalmet avait coutume de lire, relire et méditer cette parole que saint François de Sales prête à saint Louis, fondateur de cette illustre abbaye, à l'adresse des religieux qu'il aimait à y voir, mais dont l'esprit sérieux tendait à transformer les récréations en conférences philosophiques : « Mes vénérés Pères, ce n'est pas ici le temps de raisonner, mais de se divertir de quelques bons mots ; ainsi, que chacun dise librement et honnêtement ce qu'il voudra. » Et l'aimable roi confirmait ce conseil par l'exemple qu'il donnait aux religieux du XIII^e siècle, et, à distance..... au bon P. Chalmet.

Cette imperturbable amabilité a valu à notre vénéré jubilaire de nombreuses amitiés : amitiés fidèles, persévérantes, demeurées telles malgré la distance, le flux du temps, les vicissitudes de la vie ; amitiés dont le Sage de l'ancien temps dirait : « Vin nouveau qu'un nouvel ami ; il vieillira, et vous le boirez avec suavité. » Ce nectar de l'amitié, plus doux et plus fortifiant que ces bons vins des coteaux de la Moselle qui flattent le goût, réjouissent le cœur, activent les fonctions vitales, emplit la coupe du bon P. Chalmet qui voit l'automne de sa vie réjouie par l'amitié qui embellit son printemps.

A former et à maintenir cette amabilité, la grâce a aidé la nature. Si un philosophe contemporain a pu écrire :

« La politesse est la fleur de l'humanité, et celui-là n'est pas assez humain qui n'est pas assez poli » ; à plus forte raison pouvons-nous dire : L'amabilité est la fleur de la sainteté, et celui-là n'est pas assez saint qui n'est pas assez aimable.

Pour être conquérante, la sainteté réclame cette splendeur. « Qui plaît est roi, disait autrefois Massillon à ses prêtres ; qui ne plaît pas n'est rien. » L'heure n'est pas venue de raconter l'abondante moisson spirituelle, fruit de la bonté du vénéré P. Chalmet. Ceux qui ont vu et qui voient l'interminable procession d'âmes qui vont s'agenouiller à son confessionnal pourraient seuls nous instruire ; mais savent-ils tout ?

Quand la persécution, à la fois hypocrite et violente, qui désole l'Eglise de France, ferma notre chapelle de Notre-Dame de Lourdes, à Paris, on aurait pu craindre que le bienfaisant ministère du P. Chalmet ne fût, sinon interrompu, du moins bien amoindri. Mais c'était compter sans l'attrait irrésistible qui porte les âmes vers le dévouement dont elles bénéficient. Dans l'église de la Trinité, l'humble apôtre vit promptement se reformer et grossir la légion d'âmes confiantes qui lui demandent d'interpréter en leur faveur les volontés divines, et, une fois de plus, là où était le corps, là aussi on vit se rassembler les aigles.

C'est dans l'exercice de cette vie apostolique qui, au sein de la grande ville qu'est Paris, achemine le P. Chalmet vers le confessionnal où il siége durant des journées entières, ou vers le chevet des malades, seul but qu'il donne à ses sorties, nous nous en voudrions de dire : à ses promenades, qu'arrive le cinquantième anniversaire d'une ordination sacerdotale qu'il était impossible, malgré le deuil de l'Eglise de France, de ne pas commémorer devant le bon Dieu.

Cette fête aux proportions bien modestes demeura strictement familiale et ne prit aucun caractère officiel, bien que, par l'entremise de notre R. Père Procureur près du Saint-Siége, le Souverain Pontife eût envoyé au vénéré Jubilaire une paternelle bénédiction.

Ceux de nos Pères qui exercent le saint ministère à Paris se réunirent auprès de leur frère aîné, dans la chrétienne et hospitalière maison qui lui a si généreusement ouvert ses portes. Notre reconnaissance envoie un cordial merci à M. le vicomte de B... et à sa famille. Puisqu'ils ont reçu et abrité sous leur toit Jésus-Christ chassé de son domicile dans la personne de ses prêtres, ils mériteront d'entendre sortir de sa bouche la parole d'infinie consolation : « J'étais étranger, et vous m'avez reçu ; en échange, habitez dans le palais royal de mon éternité. »

Par une coïncidence imprévue mais très heureuse, le R. P. Baffie, Assistant général, obligé de traverser Paris pour se rendre à Rome, après la visite canonique de nos maisons de Belgique, apporta au vénérable Jubilaire la bénédiction, les félicitations et les vœux du T. R. Père Général. Le R. P. Favier, Econome général, présent à Paris depuis plusieurs semaines, était là aussi, associant plus intimement l'administration générale aux vœux formulés par les Pères qui vivaient autrefois réunis ou à la rue de Saint-Pétersbourg, ou à l'ombre du sanctuaire du Sacré-Cœur à Montmartre.

Les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux prirent à tâche de faire oublier à celui qui, depuis quarante ans, a mis son zèle, sa connaissance des âmes, sa prudence au service de leur Congrégation, que la chapelle de la Maison générale était fermée au culte et interdite aux religieux qui l'avaient élevée.

Le matin du 21 décembre, dans leur oratoire de la rue de Milan, elles formèrent une couronne de pieuse vénération au prêtre qui puise, chaque jour, de nouvelles lumières et de nouvelles forces à leur autel ; le soir, dans leur chapelle de la rue de Clichy, les Sœurs de l'Espérance convièrent à un salut solennel toutes les personnes qui doivent et qui donnent plus de reconnaissance au bon P. Chalmet.

Le R. P. Thureau, *socius* et représentant de notre Econome général à Paris, édifia ce pieux et sympathique

auditoire par une allocution de circonstance, jaillie de son cœur et qui allait droit au cœur.

Un seul mot pour finir. Les deux incomparables religieux dont saint François de Sales a immortalisé, dans son *Introduction à la vie dévote,* l'humeur aimable et enjouée, saint Antoine et saint Romuald, atteignirent, l'un la cent cinquième, l'autre la cent vingtième année de leur âge. Nous faisons des vœux pour que le bon P. Chalmet, leur émule en amabilité, soit leur concurrent très heureux en longévité, ce qui nous donne une vaste marge pour écrire en gros caractères : *Ad multos annos !*

III

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Historique de la fondation de la Maison de Maria-Engelport.

Le R. P. Scharsch, Assistant général, a bien voulu interroger ses souvenirs de Provincial d'Allemagne et communiquer aux *Missions* le récit qu'on va lire de la fondation de Maria-Engelport.

En racontant les péripéties de son œuvre, le fondateur n'a pu cacher les émotions qu'elles lui causèrent et que nos lecteurs partageront.

Sans doute, il n'est pas loisible à tous de ressentir la même complaisance que Jacob trouvait en son Benjamin ou la même prédilection qu'il avait pour Joseph ; du moins, tous les nôtres se réjouiront de ce qu'un nouveau joyau soit venu embellir le trésor de la famille, et, pour parler sans image, tous rendront grâce à Dieu de ses bienfaits et s'uniront au R. P. Scharsch pour appeler les bénédictions du Ciel sur l'antique sanctuaire de Marie Immaculée dont les Oblats sont fiers d'être les gardiens.

E. D.

L'histoire de la fondation de Maria-Engelport remonte à l'année 1901. La Maison d'Arnheim venait d'être fondée pour nos Pères Missionnaires. Le gouvernement du Royaume

de Prusse tenait encore à son principe de classer les Congrégations et les Ordres religieux en deux catégories bien distinctes : les uns qui devaient s'occuper de missions dans les colonies ; les autres qui étaient tolérés pour les missions de la mère-patrie.

Cette délimitation était si rigoureuse qu'elle a conduit même à des décisions gouvernementales qu'on ne saurait comprendre à première vue. Ainsi, il nous fut défendu à Hünfeld de desservir temporairement l'église d'un petit village des environs parce que, disait la défense, « nous n'étions pas autorisés à Hünfeld pour ce ministère. » Les Congrégations qui s'occupaient des missions étrangères recevaient facilement l'autorisation pour l'ouverture de maisons de formation, tandis que les Ordres religieux qui s'occupaient des missions à l'intérieur du pays ne pouvaient l'obtenir. Pour ce motif les Franciscains ont dû transférer leur juniorat en Hollande. Mgr Hespers, l'éminent prélat qui s'occupe des intérêts catholiques de nos missions, nous disait un jour que de tous les côtés on cherchait à faire comprendre au gouvernement que cette classification de privilèges était inadmissible.

Dans le rapport sur la fondation d'Arnheim on a déjà fait remarquer les difficultés qui s'opposaient à la création d'une maison de missionnaires dans le royaume de Prusse. Dans les autres pays de l'empire, la difficulté était encore plus grande, comme l'expérience l'avait amplement prouvé, et c'est en raison de ces difficultés que nous avions été forcés de nous établir en Hollande, sur les bords des pays allemands, lors de la fondation de la maison d'Arnheim.

Il fallait donc penser à tourner cette difficulté. Comme les maisons d'éducation et d'utilité particulière pour les Colonies avaient plus de chances d'être agréées par le Gouvernement, nous pensâmes mettre en avant la question de l'éducation de nos chers Frères convers. Le moment était propice ; les succès agricoles remportés par nos Frères en Cimbébasie nous avaient acquis la bienveillance du Gou-

vernement. Après avoir pris toutes les informations nécessaires sur l'opportunité du moment, le Père Provincial adressa le 23 août 1901 une pétition au Ministre des Cultes, à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder une maison pour l'éducation professionnelle de nos frères convers en vue des intérêts coloniaux.

A Berlin, nous avions nos amis pour soutenir notre cause. Nommons ici le Prince d'Arenberg, le député Müller de Fulda, M. Vronte, alors député au Landtag prussien. Le Directeur des Colonies nous était lui-même très sympathique, parce que — disons-le à la louange de nos chers Pères de la Cimbébasie — les Oblats avaient su partout vivre en bonne harmonie avec les autorités civiles, tout en faisant leur devoir.

Le 20 juillet 1902, nous reçûmes l'autorisation demandée, à condition pourtant de nous entendre avec le Gouvernement sur le choix de l'emplacement de la nouvelle maison. Pour mieux arriver à notre but, nous demandâmes au Gouvernement de vouloir bien nous désigner lui-même la province qui lui conviendrait le plus. La réponse ne se fit pas attendre et l'on nous dit de nous établir dans le Rheingau, c'est-à-dire sur les bords du Rhin, entre Ems, Rüdesheim et Wiesbaden : c'était dans le diocèse de Limbourg, sur la Lahn.

Cette dernière réponse nous arriva le 6 août 1902. On se mit aussitôt à chercher l'emplacement le plus convenable pour la nouvelle maison. Le R. P. Kieffer et le Père Provincial n'oublieront jamais le voyage d'exploration qu'ils firent ensemble en ce mois d'août 1902. Qui connaît les sites si pittoresques, les paysages si gracieux qui bordent le Rhin, qui a jamais vu toutes ces merveilles de la nature va croire que leur voyage a été une de ces joyeuses excursions de touristes qui profitent des vacances pour voir du monde et du pays. Si quelque espiègle l'avait pensé en voyant les deux explorateurs prendre leur bâton de voyage, combien se serait-il trompé !

De fait, nos voyageurs connurent toutes les angoisses de l'âme, tous les serrements de cœur, disons toutes les désolations éprouvées déjà tant de fois aux heures d'événements nouveaux et importants. Rappelons seulement ici que plusieurs propriétés dont le P. Kiefler et le Père Provincial firent l'inspection pouvaient convenir à nos projets. A Geisenheim surtout, sur les bords du Rhin, dans un site charmant, on leur offrait une propriété qui aurait pu s'adapter au but de notre nouvelle fondation. Mais le bon Dieu avait d'autres vues.

En effet, après ce voyage d'exploration, la première chose à faire était d'entrer en pourparlers avec l'évêque de Limbourg, Mgr Willi, de l'Ordre des Cisterciens. Nous n'étions pas sans inquiétude sur l'issue de cette démarche. N'insistons pas.

Après avoir obtenu une audience de Monseigneur de Limbourg, le Père Provincial partit le 12 août pour cette ville. L'audience fut assez longue. Le résultat fut ce qu'on pouvait prévoir : une réponse négative à notre projet. Le Père Provincial eut encore le temps de reprendre le train suivant pour Hünfeld, bien résolu d'amener Monseigneur à réfléchir sur son refus, fait aussi rapidement, et à nous donner une réponse par écrit. Aussi, dès son arrivée dans sa cellule, il adressa la lettre suivante à Monseigneur de Limbourg :

Couvent de Saint-Boniface, Hünfeld, le 13 août 1902.

« Monseigneur,

« Je crois devoir revenir sur l'affaire qui m'a conduit hier à Limbourg et, en toute humilité, présenter à Votre Grandeur l'exposé écrit de l'objet de ma demande.

« Tout d'abord, je me permets de dire en passant que notre Congrégation a été approuvée par le Saint-Siège « *in forma specifica.* » Nous nous efforçons, « *sub regulis, efformandis ad pietatem adeo opportunis* » (*Litteræ Apostolicæ*), de mener une vie vraiment religieuse. Quant

aux études, nos frères scolastiques font deux années de philosophie et quatre années de théologie. Sans parler de nos différents scolasticats, dans celui de Rome il y a environ soixante élèves qui fréquentent pendant sept ans l'Université grégorienne. Un coup d'œil sur la liste des prix qui y sont remportés pourra facilement convaincre Votre Grandeur que, depuis longues années, les récompenses les plus nombreuses ont été décernées à nos élèves.

« La maison religieuse pour laquelle j'ose aujourd'hui demander très humblement l'autorisation à Votre Grandeur est destinée à être une école coloniale pour les Missions, dans laquelle nos Frères convers recevraient, avec les principes de la vie religieuse, une éducation professionnelle plus soignée et plus pratique. Cette école est désirée par un grand nombre de nos députés catholiques au Reichstag ; elle serait une imitation de l'école coloniale protestante de Witzenhausen sur la Werra ; car, hélas ! encore en cela les protestants avaient devancé les catholiques. Par ailleurs, comme, dans nos missions de la Cimbébasie, la culture de la vigne réussit fort bien et que le Gouvernement favorise tout effort dans cette direction, ce même Gouvernement nous a assigné lui-même le district du Rheingau comme lieu de notre fondation. Cette école, que nous avons en vue, est donc un établissement qui répond aux désirs plusieurs fois répétés de nos députés et aux intentions du Gouvernement ; elle est appelée à faire un grand bien pour la conversion des infidèles ; par l'application du principe « *ora et labora* » chez les nations païennes, elle en fera de bons chrétiens, des hommes civilisés.

« Si aujourd'hui notre projet devait échouer, qu'en pensera-t-on ? Car il est notoire que le Gouvernement a approuvé cette fondation religieuse. Celui-ci n'aura-t-il pas raison de s'étonner de ce refus d'approbation de la part de l'autorité épiscopale ? On lui reproche tant d'entraver la vie catholique, les ordres catholiques, et, encore

le 10 août dernier (1902), la *Völnische Volkszeitung* se plaignait du refus fait par le Gouvernement à une demande de fondation à Leobschütz de la part des Pères Franciscains. Comment blâmer encore le Gouvernement, si cette œuvre catholique, qu'il approuve, était désapprouvée par ailleurs ?

« Les motifs que Votre Grandeur a daigné m'exposer, pour me laisser entrevoir une réponse négative, sont : 1° La proximité de deux maisons de Missions dans le même diocèse, qui est déjà bien petit : la maison des Pères Pallottins et celle des Pères Oblats; 2° l'habitude des quêtes de ces maisons de Missions. C'est là, si je ne me trompe, le résumé de la réponse que Votre Grandeur a bien voulu me faire.

« Le premier motif pourrait bien n'avoir pas une valeur décisive. En effet, les Pères Pallottins ont leur maison dans la ville de Limbourg-sur-Lahn, tandis que nous désirerions nous établir dans l'extrême-sud du diocèse. Je me bornerai à cette remarque, car je la crois trop bien fondée. Par ailleurs, le but des deux établissements est si différent que les intérêts respectifs n'auront pas à venir en conflit.

« Le second motif est généralement presque le seul qui vienne en ligne de compte dans le refus fait aux projets de fondations religieuses.

« En Angleterre, au mois de juillet 1897, cent quatre-vingt-quatorze évêques anglicans lançaient une lettre collective, par laquelle ils invitaient tous les fidèles et l'Etat lui-même à soutenir de leurs prières et de leur argent l'Œuvre des Missions. Et pourtant, ils sont nombreux les missionnaires et les sociétés évangéliques entretenus par la seule Angleterre ! On les aide néanmoins, on cherche à en augmenter le nombre, parce que, « à notre époque, les missions étrangères sont l'œuvre principale de la nation anglaise. » C'est ainsi que s'expriment les prélats anglicans.

« Cependant, je dois dire que ce que Votre Grandeur

déclare avoir appris dans le diocèse de Fulda ne répond pas à la réalité. Nous ne quêtons pas, mais nous ne refusons pas les dons qui nous sont faits, ce que personne ne peut nous reprocher. Sans doute, on a lancé dans le public les hypothèses les plus fantastiques, car on ne pouvait savoir avec quelles ressources nous avions pu construire le couvent de Saint-Boniface, comment nous pouvions vivre. Eh bien, Monseigneur, je puis répondre à cela que nous n'avons reçu que très peu du diocèse de Fulda. C'est possible, sans doute, et cela peut se passer encore ailleurs, que l'un ou l'autre religieux, à l'insu des supérieurs, se montre indiscret dans ses relations avec les bienfaiteurs ; mais ce sont là des faits isolés, qui ne changent pas la manière d'être de toute une Congrégation.

« Disons aussi que ces accusations, dont il est question ici, prouveraient un manque de reconnaissance, pour ne pas dire un manque de clairvoyance. Car notre présence dans le diocèse de Fulda est une vraie fortune pour nos catholiques. Des sommes bien importantes partent du couvent pour enrichir nos fournisseurs, et en cela le défunt roi protestant de Hollande calculait mieux, quand il ouvrit son petit royaume à des centaines de maisons religieuses ; car il n'y voyait pas une perte pour son pays, mais un revenu considérable. La vie catholique n'a pas souffert de cette accumulation de couvents, mais elle s'est développée, comme les journaux le constatent tous les jours.

« Les explications précédentes, qui constituent les motifs de ma demande en autorisation, sont en même temps une réponse aux objections si franches et si loyales que Votre Grandeur me fit lors de ma visite. J'ai la confiance que, par ces lignes, j'ai réussi à écarter toutes les difficultés qui s'opposeraient à notre projet. C'est pourquoi j'ose très humblement renouveler ma demande : Que Votre Grandeur daigne, dans sa bienveillance, accorder l'autorisation épiscopale pour l'érection de notre école coloniale, projetée dans le sud du Rheingau.

« Un exemplaire de nos saintes Règles est à la disposition de Sa Grandeur, dès qu'elle daignera en exprimer le désir.

« Veuillez, etc.

« P. S. SCHARSCH, *O. M. I.*
« *Provincial.* »

Pour comprendre toute la portée de cette lettre, il faudrait être complètement au courant de bien des difficultés dont le récit nous entraînerait au delà des limites de ce rapport. Le Père Provincial poursuivait son but en écrivant cette lettre ; il n'espérait pas faire revenir Monseigneur sur une détermination qui lui avait paru définitive ; mais il fallait arrêter un courant d'opinions défavorables aux religieux missionnaires. Et précisément quelques jours après, à Fulda, le 18 août, devait avoir lieu la réunion annuelle des Evêques de Prusse. Le Père Provincial désirait que sa lettre parvînt à Monseigneur de Limbourg avant cette date, dans l'espoir qu'elle arriverait ainsi jusqu'à la réunion des Evêques ; et il pensait qu'elle ne manquerait pas de produire son effet. Les événements ont prouvé depuis que son espoir n'était pas vain. Quelques jours après la conférence, il vit Monseigneur de Fulda, qui lui apprit qu'il devait s'adresser en toute confiance à l'Evêque de Trèves, et que Mgr Korum accepterait sa proposition. Que s'était-il passé ? Mgr Endert ne le dit pas explicitement, mais le ton de sa voix, son sourire confirmaient le Provincial dans l'idée qu'on avait parlé de sa lettre à la Conférence des Evêques.

Le 28 août 1902, il reçut enfin la réponse de Mgr Willi, dans laquelle nous lisons le passage suivant : « Après que Monseigneur l'Evêque du grand diocèse de Trèves s'est déclaré prêt à vous recevoir dans son diocèse, il ne vous sera pas difficile de trouver un emplacement convenable pour votre établissement dans les contrées si catholiques et si riches en vignobles de la Sarre. »

Après la réception de cette lettre, le Père Provincial

s'empressa d'aller à Trèves, où l'attendait Mgr Korum. Disons ici que Mgr Korum connaissait le Père Provincial depuis bien longtemps. Pendant la guerre de 1870, un épisode assez tragique amena M. l'abbé Korum, de Strasbourg où il se trouvait, à Dinsheim (Alsace), village natal du Père Provincial. Les francs-tireurs venaient de descendre des Vosges pour attaquer l'armée allemande qui campait à Mutzig, petite ville à une demi-heure de Dinsheim. Le signal de l'attaque avait été le son de l'*Angelus* qui, de bon matin, retentissait habituellement dans la vallée si belle de la Bruche. Sans doute, le sacristain, qui en sonnant accomplissait son devoir, ne connaissait pas l'intention des francs-tireurs ; mais après la bataille, le village fut cerné par l'armée et, parmi les otages, se trouva M. le curé Reibel, oncle de notre frère scolastique Reibel et ami de M. l'abbé Korum. A cette nouvelle, ce dernier intervint avec un grand courage et une grande habileté, et les otages furent relâchés. C'est dans ces circonstances que le Père Provincial vit pour la première fois celui qui depuis s'est toujours intéressé à tout ce qui le touchait.

Cette bonté de la part de Monseigneur ne se démentit pas dans cette nouvelle rencontre de 1902. Il lut attentivement les différentes pièces qui constituaient déjà le dossier de la fondation projetée et donna immédiatement son acquiescement. Pendant le dîner, il fut convenu que l'emplacement de notre résidence serait dans la région comprise entre Bingerbrück, Coblentz et Cochem.

Il fallait donc se remettre à la recherche de cet emplacement. Avant de raconter les péripéties de ce voyage, il faut mentionner deux visites du Père Provincial à Berlin, qui ont particulièrement contribué à la réalisation assez rapide de nos vœux. A l'occasion du Congrès colonial, tenu à Berlin en octobre 1902, il eut l'occasion de voir le Directeur des Colonies, M. Stübel, qui s'intéressa vivement à notre nouvelle Œuvre. Ensuite, le 2 novembre, il fut rap-

pelé à Berlin, où il assista la comtesse de Schlitz à ses derniers moments. Ce fut à l'occasion des funérailles de la comtesse qu'il fut reçu par Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne. Comme celui ci avait eu dans la comtesse de Schlitz une amie d'enfance, à raison de cette circonstance il se montra particulièrement favorable au confesseur de la comtesse.

On ne saurait croire combien nous a été utile cette rencontre que le bon Dieu avait ménagée au Père Provincial. Les idées monarchiques sont encore si fortement enracinées dans ces pays, que tout heureux mortel qui a pu voir le Chef de l'Etat devient lui-même l'objet d'une attention particulière.

Quand, plus tard, après avoir consulté les meilleurs juristes de Cologne, de Fulda et de Cochem, à l'exemple de plusieurs autres Sociétés religieuses, nos immeubles de Hünfeld et d'Engelport furent vendus à une société civile, le Père Provincial s'adressa directement à l'Empereur pour obtenir la remise, à titre gracieux, des droits de timbre et d'enregistrement : ce qui fut accordé.

Le 12 novembre, le Père Provincial se mit à visiter les différentes propriétés qui nous étaient offertes, à la suite d'une annonce parue dans les journaux. Inutile d'entrer dans le détail de ces recherches. Le 13 au soir, il était à la gare de Coblentz, harassé de fatigue après deux journées de courses incessantes. Au milieu de tant de combinaisons, l'idée lui vint tout à coup que, non loin de Coblentz, sur la ligne du chemin de fer qui conduit de Coblentz à Trèves, à Pommern, un Père revenait de prêcher une mission chez M. le curé Haubrich. Sans nul doute, c'était son ange gardien qui lui avait suggéré cette pensée; et, assez tard, le Père Provincial arrivait à Pommern, où M. le curé, averti par télégramme, l'attendait à la gare. C'est là que fut prononcé, pour la première fois, le nom de Maria-Engelport.

Le 14 novembre, deux voyageurs cheminaient sur la

route de Pommern à Carden, pour passer ensuite la Moselle et se diriger vers les collines escarpées qui, à cet endroit, se sont gracieusement retirées pour donner au village de Treis la place voulue pour s'y asseoir. De là, on pénètre dans une vallée, qu'on ne découvre qu'au moment d'y entrer. L'accès en est encore aujourd'hui défendu par les ruines des deux châteaux-forts de la Wildenburg et de la Tour de Treis. Une route, large et parfaitement entretenue, conduit dans la vallée du Flaumbach. D'autres, plus habiles, ont parlé et parleront encore de la beauté de cette vallée qui, en pente très douce et à peine sensible, s'enfonce dans le massif du Hünsrüch pour s'abreuver dans les sources du Flaumbach, se parer aux jours du printemps de tout ce que les forêts, les champs et les prairies peuvent produire de fleurs et de verdure et s'animer des chants d'une légion d'oiseaux, grands et petits.

A 8 km. 6, les deux voyageurs se trouvèrent tout à coup devant l'ancien couvent de Maria-Engelport. En entrant dans la cour, on voyait à gauche l'ancien moulin à eau, avec des écuries attenantes; plus loin, dans la même direction, les ruines de l'ancienne église dont les murs, entrecoupés, se dressaient lugubrement dans les airs. Devant nos voyageurs se trouvaient les ruines du couvent, dont les pans de murs ne présentaient plus que les contours de la construction d'autrefois. Une partie des murs étaient construits sans mortier, avec de la terre seulement. A première vue, on s'apercevait que plusieurs siècles avaient construit, reconstruit à cette place. Le tout était enveloppé de noisetiers, de ronces et d'épines, comme pour défendre au profane d'y pénétrer. A droite, immédiatement à l'entrée, se trouve encore maintenant l'ancienne maison des domestiques, avec quelques chambres au rez-de-chaussée et au premier étage. Personne n'y demeurait alors. Durant deux mois seulement de l'année, le propriétaire et sa famille y prenaient leurs vacances. En face de ces ruines de l'ancien Engelport, s'ouvre largement la vallée en forme

d'amphithéâtre. La vue se repose avec bonheur sur ces prairies qui s'étendent au loin, sur ces coteaux appelés Engelsköpfen (têtes d'anges), sur les eaux limpides du Flaumbach qui vient bondir à vos pieds pour disparaître au milieu des bosquets de peupliers, d'aulnes et de charmilles. Comme les anciens religieux savaient bien choisir l'emplacement de leur couvent!

Le Père Provincial revint plusieurs fois pour se faire une idée bien exacte de la propriété, de sa position, de tout ce qui pouvait en rehausser ou déprécier la valeur. Pour s'éclairer davantage, il constitua une Commission d'hommes compétents pour recevoir une appréciation digne de foi sur l'état et la valeur de la propriété. Cette propriété était grande d'environ 35 hectares. A l'exception des écuries et de la maison des domestiques, les autres ruines n'avaient aucune valeur, dépréciaient, au contraire, la propriété, en encombrant la seule place vraiment favorable à des constructions nouvelles. Le moulin, avec sa chute d'eau, présentait un avantage considérable, mais il fallait le reconstruire. Il y avait des terres de différentes qualités, le tout était abandonné et négligé. La distance de la Moselle à Engelport mesurait exactement 8 km. 6. Cependant, la propriété avait une vraie valeur et la sentence de la Commission fut favorable. Par contre, malgré les recherches les plus actives, il eût été difficile de trouver un terrain et des conditions plus favorables dans le district que nous assignait l'autorité épiscopale comme emplacement de notre future Maison. Dans une note du R. Père Kieffer, celui-ci fait observer avec beaucoup de justesse que dans ces pays, le long du Rhin et de la Moselle, le prix du mètre carré revenait à 3 marks pour les vignobles, et qu'on ne trouvait guère à acheter des terrains de labour et de prairie, parce que le peu qu'il y en a ne suffit pas aux besoins de la population. Toutefois, le Père Provincial ne voulait pas se prononcer encore sur l'opportunité d'acheter cette propriété ; il fallait prier et réfléchir ; d'ailleurs, pour-

rait-on en devenir propriétaire, le Gouvernement donnera-t-il son adhésion? Le Conseil provincial et l'administration générale seront-ils pour l'acquisition de cet immeuble? Autant de questions qui demandaient une solution.

Le 21 janvier 1903, nous devions avoir notre Conseil provincial qui aurait à statuer définitivement sur la proposition de la nouvelle fondation à Engelport. En attendant, il fallait au Provincial un consentement préalable pour continuer à traiter cette question et à l'étudier sous toutes ses faces. Il interrogea les consulteurs provinciaux et l'administration générale. Le vote a été unanime pour l'achat de Maria-Engelport. La difficulté principale était certainement l'éloignement de la gare. A raison du but qu'on se proposait par cette fondation, comme nous le verrons dans la suite, on n'a pas cru devoir s'y arrêter. « L'éloignement du chemin de fer, écrivaient les RR. PP. Bach et Léglise, le 22 novembre, ne sera pas un grand inconvénient; peut-être sera-t-il un avantage sous certains rapports. » En effet, tous ceux qui ont vécu à Saint-Ulrich ont toujours aimé cette maison : son isolement en fait le charme; après le travail des missions, on s'y repose à l'aise, personne ne vous dérange et vous ne dérangez personne. L'assentiment des RR. PP. Ravaux et Kassiepe, le 29 novembre 1902, fut également sans restriction (1).

L'approbation du Conseil général ne se fit pas attendre. Le R. P. Tatin voulut bien ajouter à sa lettre ces mots d'encouragement : « Cette maison sera pour la formation des frères convers ce que Hünfeld est pour la préparation des missionnaires. »

Mgr l'évêque de Trèves fut très heureux du choix que nous voulions faire de cette ancienne abbaye. Dans ces

(1) Dans une lettre particulière, du 29 novembre, le R. P. Kassiepe fit une remarque très juste : « A Engelport, nous n'aurons à craindre aucun conflit avec le clergé paroissial. J'espère que vous réussirez à terminer heureusement cette affaire pour le bien de la Congrégation et de la Province. »

conditions, on pouvait donc entrer en négociations avec le propriétaire de Maria-Engelport.

Ce propriétaire était un certain M. Philipps, protestant, fils d'un pasteur protestant, professeur de théologie protestante et membre du conseil d'administration de la société évangélique de Barmen. Tous les ans, il passait ses vacances avec sa famille à Maria-Engelport, et depuis de longues années il ne manquait jamais de venir respirer l'air si pur de cette vallée et surtout pêcher la truite dans le Flaumbach, ce qui était son occupation favorite. De l'avis de toutes les personnes bien au courant des affaires et que nous nommerons dans la suite, M. Philipps n'aurait jamais vendu sa propriété à une société religieuse catholique, et cela par principe, sinon par sincère attachement pour ces lieux où il prenait depuis si longtemps ses vacances les plus belles et les moins coûteuses.

M. le curé Haubrich fut l'un des plus ardents promoteurs de l'œuvre d'Engelport. C'est un homme à l'âme ardente, à la foi vive et capable des plus grands travaux quand il s'agit des intérêts religieux. C'est lui qui, le premier, nous indiqua Maria-Engelport et qui, depuis ce jour, n'a cessé de s'intéresser à cette fondation comme à son œuvre personnelle. Il est impossible de raconter ici en détail toutes les démarches qu'il fit en notre faveur. Qu'on nous permette cependant de raconter une petite anecdote qui montre l'esprit de foi dont s'animaient nos bienfaiteurs; elle intéressera certainement. Voici ce que M. le curé écrivait au Père Provincial, le 9 janvier 1903, en un temps où les pourparlers avec M. Philipps étaient presque sans espoir de succès. « Aujourd'hui, je suis allé seul à Engelport. Dans une niche tout à fait cachée, j'ai placé une statuette de la sainte Vierge. Je l'avais reçue d'une sainte religieuse de Metz qui est maintenant dans l'éternité. C'est la statue miraculeuse de Luxembourg. Que Marie prenne ainsi possession de sa propriété d'autrefois. De plus j'ai mis, à plusieurs endroits des ruines,

des médailles de l'Immaculée-Conception, de saint Joseph, de saint Benoît, pour chasser l'atmosphère protestante..... Marie triomphera de toutes les difficultés. Continuons nos prières ; Marie est de nouveau chez elle, elle saura donc remettre la propriété entre les mains de ses enfants. »

Le maire de Treis, M. Ritzler, a eu une grande part dans nos négociations au sujet de Maria-Engelport. L'appui qu'il nous a donné près du Gouvernement et sa sympathie pour nous tous lui méritent la reconnaissance de la Province d'Allemagne.

M. Pfeil, intendant général du comte d'Eltz, fut un de ces bienfaiteurs qui, à une haute intelligence, joignent une générosité plein d'une noble délicatesse. Que de voyages il a faits en notre faveur ! et pourtant chez lui la main gauche n'a jamais connu les bienfaits de la main droite.

M. le notaire Wald fut celui qui décida M. Philipps à vendre à une tierce personne. Le 11 janvier 1903, une promesse de vente provisoire et hypothétique fut signée entre M. Wald et M. Philipps. L'autorisation du Gouvernement et notre consentement étaient les conditions de la vente définitive. Ajoutons ici qu'au commencement de février 1903, M. Philipps aurait voulu résilier les engagements pris et en écrivit au notaire. Pour arrêter toute tentative en ce sens, le notaire le somma, au nom de l'honneur militaire, de s'en tenir à la parole donnée, et M. Philipps dut reculer. Aussi, le 16 janvier nous pûmes faire un acte de vente en règle, sous la réserve toujours du consentement de qui de droit.

Il est impossible d'énumérer ici tous les personnages qui ont ainsi mérité notre reconnaissance. Nous n'avons pu nous empêcher de citer au moins les quatre noms qui précèdent, parce que ces noms sont intimement liés aux événements de la fondation elle-même.

Le conseil provincial s'est réuni le 21 janvier 1903. Un exposé complet des demandes faites jusque-là fut présenté et l'on s'appliqua à bien définir la destination future de

la maison d'Engelport. Voici le compte rendu de ce conseil :

« La maison d'Engelport sera d'abord et officiellement une maison coloniale de Frères convers. En même temps, une résidence où viendront les jeunes Pères au sortir du scolasticat pour se préparer au futur ministère des missions, y composer leurs sermons, etc., où les jeunes Pères en activité viendront de temps en temps pour repasser leur théologie, où de temps en temps se feront des retraites générales des Pères de la province.

« Conclusion : il faut songer à la construction de 30 à 40 chambres.

« Engelport étant un lieu de pèlerinage, on y construira une chapelle provisoire, pour faire mieux ensuite.

« A l'unanimité, on demande au R. Père Provincial d'établir là sa demeure et de diriger les travaux, puisqu'il a l'expérience de ces choses. D'ailleurs, on ne voit personne en dehors de lui. »

Il faut ajouter à ce compte rendu une double considération de toute importance : Maria-Engelport devait être une maison de retraites pour le clergé séculier et pour les jeunes gens ; et par là nous nous conformions entièrement à nos saintes Règles. En effet, de Coblentz et en général du diocèse de Trèves, un grand nombre de jeunes gens s'en allaient tous les ans chez les Pères Jésuites en Hollande pour faire leur retraite. Ces retraites se font aussi chez les Pères de Steyl. Pourquoi ne ferions-nous pas le même essai? Tant de vocations arrivent à ces deux ordres religieux par le moyen de ces retraites! Nous sommes à Engelport, aux portes de Coblentz, et de tous ces pays si catholiques du Rhin et de la Sarre; ne pourrions-nous pas prêcher des retraites semblables, chez nous, dans cette nouvelle maison? Ceci est d'autant plus vrai que cette idée des retraites a été suggérée au Père Provincial par le Directeur de tous ces jeunes gens, qui autrefois, sous sa conduite, passaient à Saint-Charles au retour de

leur retraite chez les Jésuites, par M. l'abbé Anhcier lui-même, aujourd'hui supérieur du petit séminaire de Trèves. Il faut ajouter ensuite que la nouvelle fondation devait être une maison de missionnaires. Dans ces pays si catholiques du diocèse de Trèves, les missions sont en honneur. L'expérience faite depuis notre entrée à Engelport a prouvé que ce travail des missions n'a point manqué, et aussi longtemps qu'il y aura là des missionnaires d'une capacité notoire, il en sera de même. Et pourtant nous n'étions pas encore connus dans le diocèse, puisque nous venions de commencer dans des conditions plutôt restreintes (1).

Le Père Provincial fut très heureux de l'unanimité de son conseil, et ce fait l'encouragea à affronter encore une fois toutes les difficultés qui sont inévitables dans les commencements de ces sortes d'œuvres. Ce ne fut que par obéissance qu'il accepta la charge de supérieur local, après tant d'autres fatigues, malgré la dure expérience du passé. La confirmation de tous les actes de ce conseil provincial par le Conseil général, en date du 28 janvier 1903, ne lui permit pas d'hésiter un instant.

Il ne nous restait plus qu'à attendre l'autorisation du Gouvernement : grâce à nos amis de Berlin, cette autorisation fut rapidement accordée et bientôt nous reçûmes l'avis officieux de la concession demandée. Nous pûmes dès lors penser à prendre possession de la nouvelle résidence, et le bon Père Kieffer s'en alla à Pommern, où M. le curé avait demandé instamment un aide pour le ministère paroissial. De Pommern, le Père pouvait tout prévoir pour notre installation provisoire. Le 21 février, il décrivait au Père Provincial sa première excursion à Maria-Engelport : « Jeudi dernier, M. le curé, M. le maire et votre serviteur,

(1) Dans son mandement de 1907, Monseigneur de Trèves, se pénétrant du mot d'ordre de Sa Sainteté Pie X, *Omnia instaurare in Christo*, recommande les exercices spirituels à tous les fidèles et ajoute des avis sur la manière de les donner dans les paroisses.

nous nous sommes rendus à Engelport en voiture découverte, par un temps superbe et tout ensoleillé. Le P. Kieffer s'était enveloppé dans un manteau fourré, emprunté à M. le curé. Une excursion dans cette vallée étroite doit être magnifique en été, puisque, même en hiver, cette vallée ne manque pas de charme à raison de la variété de ses paysages. Mais comme le vent froid vous fouette le visage, jusqu'à ce qu'on se trouve tout à coup devant Engelport, cette vallée du soleil! Oui, je suis obligé d'appeler Engelport une vraie vallée du soleil. D'après mes observations, elle doit recevoir le soleil toute la journée et elle me semble bien à l'abri contre les vents du nord et de l'est, entourée, comme elle l'est, de montagnes qui la protègent. La différence entre la température de la vallée si étroite qui précède Engelport et la vallée même d'Engelport est grande, très grande. Les anciens fondateurs du couvent ne pouvaient choisir un meilleur emplacement pour leur fin et leur temps. Engelport est pour nous, abstraction faite de l'éloignement, un *nec plus ultra* sous tout rapport. Dans cette solitude silencieuse et cette nature si belle, nos Pères fatigués pourront reprendre complètement leurs forces. »

L'expérience des derniers temps n'a fait que justifier les paroles du R. P. Kieffer. Oui, l'éloignement nous a fait réfléchir, mais il sera toujours facile à la propriété d'Engelport d'entretenir même un cheval de course pour les relations avec l'extérieur. Les autres avantages étant si grands et si complets, le conseil provincial n'a pas cru devoir s'arrêter à une difficulté qui pouvait se résoudre sans peine. Que de maisons dans nos provinces qui ne sont pas précisément à côté de la station du chemin de fer!

Nous sommes heureux d'évoquer ici le souvenir de notre bien cher Père Münster, mort à la fleur de l'âge, alors que ses brillants talents oratoires le mettaient au rang de nos meilleurs missionnaires. Il écrivait, le 19 décembre 1902 : « Avant-hier seulement j'ai eu le temps de visiter Engel-

port. En la joie de mon cœur, j'aurais voulu vous écrire déjà dans la journée d'hier; mais j'ai dû rester toute la journée au confessionnal. C'est avec d'autant plus d'empressement et de joie que je profite de ce premier moment libre pour vous dire quelle impression Engelport a fait sur moi. Quel beau coin de terre!... Une demeure antique et sainte de notre bonne Mère du ciel! Et puis les avantages nombreux : les pierres de construction sont dans le voisinage, les ardoises à côté, le magnifique ruisseau, droit de pêche, la chute d'eau, le chemin enchanteur qui conduit jusqu'à la maison, les prairies qui ne forment qu'une pièce, l'emplacement si solitaire et si beau, la perspective d'une bonne culture de la vigne, etc., etc., tout cela nous fait oublier les ruines et les 8 kilomètres de route. J'ai parcouru en tous sens la propriété et je doute fort que nous puissions trouver ailleurs une place plus belle et plus avantageuse pour une maison. De près et de loin, tout parle du bonheur de voir bientôt surgir de ses ruines un ancien pèlerinage de la sainte Vierge. Il faut espérer que nous réussirons à prendre possession de cette demeure si attrayante de la bonne Mère de Dieu. Engelport sera certainement de nouveau un beau couvent, un pèlerinage aimé. »

Si nous citons cette belle lettre, c'est tout autant pour la description même des lieux que pour montrer ce que pensaient tous ceux qui visitaient Maria-Engelport. Le R. P. Münster touche la question de piété : Maria-Engelport, lieu de pèlerinage de la sainte Vierge! Il nous semble que, pour tout cœur d'Oblat, il y a là une satisfaction toute particulière. Dans la lettre qui se trouve au commencement de nos saintes Règles et qui nous fait connaître la dévotion spéciale de notre chère Congrégation, sa prédestination particulière, notre vénéré Fondateur, le médiateur authentique entre l'autorité du Saint-Siège et la Congrégation, nous communique l'expression de la volonté de Dieu en ces termes : « *Ipse* (Leo Papa XII) *munia quæ obiremus ordinavit, Sanctissimæ Virginis Deiparæ cul-*

tum ac pietatem speciali cura promoveri mandavit, et officii quasi proprii fecit, nomine Oblatorum SS. Virginis Mariæ sine labe conceptæ novam sobolem decorando. » De même, si l'on médite les Lettres apostoliques d'approbation, on ne peut que se convaincre que notre but est de sauver les âmes par Marie; c'est là la fin de nos saintes Règles, de nos prédications, toute notre vocation. Aussi, quelle joie pour notre vénéré Fondateur et pour nos premiers Pères, chaque fois qu'un nouveau sanctuaire de la sainte Vierge leur était confié! On voit, par la lettre du R. P. Münster, que ce sentiment filial pour notre Mère Immaculée ne s'est pas éteint chez nous. Ce sentiment est d'autant plus légitime que, dans l'ancien couvent de Maria-Engelport, la dévotion à l'Immaculée Conception de Marie était officiellement établie. Dans la liste des fondations de messes, nous en constatons plusieurs en l'honneur de l'Immaculée Conception. Les religieuses d'Engelport avaient l'habitude de chanter après la messe conventuelle l'antienne suivante, que nos Frères convers chantent tous les soirs depuis notre séjour à Engelport, pendant la courte visite au Saint Sacrement :

Hæc est præclarum vas Paracliti Spiritus Sancti; hæc est gloriosa civitas Dei, hæc est mulier virtutis, quæ contrivit caput serpentis; hæc est sole speciosior, luna pulchrior, aurorâ rutilantior, stellis præclarior.

Hanc peccatores devote adeamus, rea pectora tundamus, dicentes : Sancta, sancta, sancta, Maria clemens et pia Domina nostra. Fac nos tuis precibus consortes cœlestis gloriæ.

Le 21 mars 1903 fut signée, à Berlin, l'autorisation du Gouvernement faite à la Province allemande de fonder une nouvelle maison à Maria-Engelport, et le 4 avril nous fîmes notre entrée dans notre nouvelle résidence. Elle devait être plus solennelle que nous ne le pensions. Malgré le mauvais temps, un vrai pèlerinage s'était organisé. M. le maire avait fait orner de sapins et d'oriflammes la

porte principale qui conduit à la cour intérieure. Mais laissons parler ici le *Codex historicus :* « Firent leur entrée « à Engelport, le R. Père Provincial Simon Scharsch, qui « était en même temps supérieur local, les RR. PP. Emile « Kieffer, Joseph Hauersperger, Auguste Münster, les « Frères Auguste Dassen, François Jungen et Jacques « Gollbach. A leur arrivée, le maire de Treis, M. Ritzler, « les salua en termes émus et bienveillants et souhaita à « la nouvelle fondation une heureuse prospérité pour la « gloire de Dieu et le bien de la patrie. La meilleure « chambre avait été transformée en chapelle, où l'on venait « de placer un autel. A 10 heures, le R. Père Provincial « célébra la sainte Messe pour la première fois de nouveau, « après cent années d'interruption. Les enfants de l'école « de Pommern, avec instituteur et institutrice, chantaient « des cantiques. Notre prise de possession d'Engelport « devenait l'occasion d'un pèlerinage pour toute cette foule « de fidèles, parmi lesquels on remarquait nos amis et « nos bienfaiteurs : M. le curé Haubrich, qui a travaillé « activement à l'acquisition de notre nouvelle demeure ; « M. Ritzler, maire de Treis ; M. Künster, l'inspecteur des « eaux et forêts ; M. Pfeil, intendant en chef du comte « d'Eltz ; M. le notaire Wald ; M. Louis, curé de Mörsdorf. « Après l'évangile, M. le curé Haubrich esquissa en termes « bien choisis l'historique de l'ancien couvent et de ses « habitants et exprima sa joie, comme celle de toute l'as- « semblée, de voir cet emplacement redevenu ce qu'il était « autrefois, un lieu de prières, de sacrifice et de bienfai- « sance. Après la messe, le R. Père Provincial prit la « parole pour rendre grâces à Dieu, pour remercier saint « Joseph, à l'intervention duquel il attribua l'acquisition « de cette nouvelle maison, pour dire sa reconnaissance « à toutes les personnes présentes, que nous pouvions « compter toutes parmi nos bienfaiteurs. Le « *Te Deum* », « qu'on chanta avec l'enthousiasme d'un cœur heureux, « clôtura cette fête. — Pauvreté, telle qu'un religieux se

« peut la souhaiter, solitude et silence, une demeure comme « Bethléem, mais qui abritait des cœurs contents et joyeux : « voilà ce qu'est Engelport. »

Jetons un coup d'œil sur ce nouveau Bethléem. Avouons qu'il fallait avoir du courage pour s'établir dans cette maison si vieille, si peu confortable. Nous entrons dans un grand vestibule qui forme le centre de la maison; à gauche les écuries; devant vous la cuisine; à droite, s'ouvre un petit corridor qui conduit à la chapelle, au réfectoire et à un parloir. Plus tard, cette chapelle sera transportée dans une pièce (marteau) qui servait de hangar et qui, sous la main habile de nos Frères, est devenue un délicieux petit oratoire. Au premier étage se trouvent six chambres, et sous le toit il y a un grenier en fort bon état, mais toujours un grenier. Tous ces locaux devaient se remplir bientôt du monde de nos travailleurs, car il fallait des bras pour faire la restauration d'Engelport.

Ah! nos bons Frères convers! Il est difficile de raconter ici tout leur dévouement, leur vie de sacrifice, leurs privations même, surtout pendant ces premières années où tout était à créer, à organiser. L'expérience nous apprend que les religieux aiment leur Congrégation dans la mesure qu'ils se sont sacrifiés pour elle; on aime ce qui nous a coûté de la peine. Cette expérience se vérifie toujours dans la création de nos maisons. Heureuses les Congrégations qui connaissent de pareils dévouements! Maria-Engelport les a vus, c'est pourquoi Maria-Engelport restera une maison bénie de Dieu et de la Vierge Immaculée.

On s'est donc mis au travail; il fallait l'organiser, le diviser et procéder avec méthode. Le premier objectif de notre activité fut de chercher à utiliser une chute d'eau d'environ 6 mètres donnant 300 litres par seconde, ce qui nous promettait une force d'environ 18 chevaux, utilisable pour la création de la lumière et de la force électriques, pour l'installation d'une menuiserie modèle. Il fallut pour cela démolir l'ancien moulin et faire une nouvelle con-

struction pour recevoir la turbine, les différentes machines de la menuiserie et plus tard, si besoin est, un moulin. Le canal qui conduit de la chute d'eau jusqu'au Flaumbach a été refait dans de meilleures conditions. Toutes ces installations ont été et seront encore d'une utilité inappréciable. Toutes les portes, toutes les fenêtres, etc., des différentes bâtisses ont été faites par nos Frères avec nos machines, ce qui représente un travail tout à fait considérable. La lumière électrique se rencontre partout aujourd'hui et ne demande que l'entretien du matériel et la force de l'eau.

Il fallut aussi restaurer les anciennes écuries et y ajouter une aile.

Mentionnons tout particulièrement les ruines de l'ancienne église, dont les seuls murs subsistaient encore. Le temps avait ici accompli son œuvre; cent années de soleil, de pluie et de glace avaient enlevé toute consistance à la maçonnerie, en sorte que ces pans de murs ne pouvaient être conservés qu'à la hauteur de quelques mètres. A plusieurs endroits, ils étaient encore fortement endommagés dans leurs bases. Dans toute sa longueur, cette église était appuyée contre une colline humide, en sorte que le pavé se trouvait de 1 à 2 mètres au-dessous du chemin qui sépare l'église de la colline. Abstraction faite de toute autre considération, ne regardant que la beauté de l'ensemble de nos constructions futures et l'utilité absolue, il aurait mieux valu faire disparaître toutes ces ruines, d'autant plus que la disposition plus hygiénique de la nouvelle maison ne permettait pas de les faire rentrer dans le nouveau plan. Toutefois, deux considérations nous ont fait conserver ce qui était encore susceptible de restauration. Pendant des siècles on avait prié à cette place, et nous voulions respecter ce souvenir. Dans le chœur, on a prévu une petite chapelle pour nos Frères convers; elle est fort belle et il faut espérer qu'un jour quelque peintre, sorti de l'école de nos artistes de Hünfeld, y retracera l'histoire antique du couvent. Une autre con-

sidération d'utilité pratique nous obligea de conserver les ruines de l'ancienne église. En effet, nous avions prévu les ateliers pour nos différents métiers du côté de la turbine, en sorte que ce bloc de constructions pour les dépendances du couvent aurait formé un ensemble bien homogène et complètement séparé. Mais quand nous avons commencé de creuser les fondations, nous ne pouvions trouver un fondement solide qu'à une profondeur extraordinaire. Le terrain, à cet endroit, était autrefois un vivier assez considérable dont parle la chronique du pays, et son sol argileux ne présentait aucune consistance. Force nous fut de prendre pour nos ateliers l'unique place qui nous restait, celle de l'ancienne église. Celle-ci est devenue ainsi la maison particulière de nos chers Frères convers, qui y ont une chapelle où ils pourront réciter leurs offices, recevoir l'instruction religieuse, faire leur chemin de croix, etc.

Ces travaux furent faits en 1903 et 1904. Pour les exécuter, nous avons été sans doute aidés par des ouvriers étrangers, sous la direction de M. Joseph Weckbecker; mais le bon Dieu sait combien nos Frères ont été d'un secours puissant et précieux. Grâce à notre force d'eau, nos Frères ont pu moudre eux-mêmes en grande partie le sable nécessaire, en broyant les matériaux des ruines. Ce sable a été un vrai ciment, qui a rendu les murs de la nouvelle construction d'une certaine solidité. Ce sont nos Frères qui ont fait le charroi de toutes les pierres, du sable qui pouvait manquer sur place; ils ont déblayé en grande partie le terrain de la nouvelle maison. Le travail ne manquait pas et les Frères n'ont pas manqué au travail.

Le plan de toutes ces constructions fut l'œuvre de nos Pères d'Engelport. Le R. P. Kieffer y fit valoir ses talents d'architecte et le R. P. Hauersperger ses connaissances électro-techniques. Il faut remercier ici ces Pères de leur dévouement. Le bon Dieu a vu leur travail et leurs souffrances, il sera leur récompense. Mgr Dupanloup disait :

« Avez-vous souffert? Si non, eh bien, il vous manque ce rayon suprême que Dieu réserve aux élus des hautes missions et qui fait resplendir du dernier et sublime éclat leur âme et leur cause. » Malheureusement, la santé du R. P. Kieffer laissa toujours à désirer, à la suite d'une pleurésie dont les premières atteintes s'étaient fait sentir à Hünfeld et à Pommern.

Au mois d'août 1903, il quittait Maria-Engelport pour refaire ses forces.

En l'année 1903 fut érigé à Maria-Engelport un noviciat pour nos Frères convers. Le R. P. Hauersperger fut nommé maître des novices, et le 15 septembre nous eûmes la consolation de donner l'habit au premier novice. Au mois d'octobre, notre R. Père Général voulut bien nous procurer la grande joie d'une visite malheureusement trop courte. Ce fut une vraie fête de famille. Nos annales ont raconté au long cet heureux événement dans le nº 165, mars 1904.

Pendant l'hiver de 1903 à 1904 commencèrent les travaux de déblaiement pour les constructions de la nouvelle maison et de l'église. Les plans, soit de la maison, soit de l'église, sont l'œuvre d'un Oblat, qui en a prévu la disposition, les dimensions et le style. L'ensemble de ces plans forme un H, dont l'un des jambages longe la route et présente une façade assez longue dont l'église fait la partie principale. Il y a un rez-de-chaussée et un premier étage. Le toit a reçu une structure particulière qui permet d'avoir, pour nos Frères convers, des chambrettes bien protégées contre le froid et le chaud. La conformation du terrain nous permit d'avoir des caves de toute grandeur et de toute température. Le conseil provincial demanda qu'on ajoutât au plan présenté une prolongation des ailes du côté du levant, ce qui donna huit chambres en plus, en sorte que la maison compte environ quarante belles chambres, outre les chambrettes des combles et les salles communes. Au conseil du 7 janvier 1905, tenu à Arnheim par

la nouvelle administration provinciale, on a décidé de prolonger l'église d'une travée. Comme cette travée ne fait qu'agrandir la tribune, qu'un arc plus massif et toute l'ornementation de la tribune elle-même séparent de la nef de l'église, celle-ci n'a rien perdu de ses proportions premières et de sa beauté. Il n'y a qu'une nef éclairée par une couronne de fenêtres relativement petites, mais bien proportionnées et enchâssées par les ogives de l'architecture. Un corridor longe le côté gauche de l'église et sépare celle-ci de quatre petites chapelles qui doivent recevoir des autels. D'autres pourront dire si cette église est bien réussie.

Ce fut M. Maximilien Trimborn, frère du fameux député au Reichstag, M. Charles Trimborn, qui fut choisi comme l'architecte de la nouvelle maison. Pendant un séjour d'environ une semaine qu'il fit à Engelport, il put sur place, et de concert avec le Père Provincial, étudier le plan, le contrôler et lui donner le dernier achèvement. Disons ici que M. l'architecte Trimborn, aujourd'hui inspecteur en chef des constructions à Cassel, est l'ami de longue date de notre maison de Hünfeld et un vrai bienfaiteur. La Province d'Allemagne lui doit une sincère reconnaissance.

Après le chapitre général de 1904, quand le P. S. Scharsch dut quitter la Province d'Allemagne, les murs commençaient à sortir de terre et dessinaient toutes les lignes de la nouvelle maison et de l'église. Il eut la consolation de remettre l'œuvre entre les mains habiles du nouveau Supérieur, le R. P. Strüber, et du R. P. Hauersperger. Il ne nous appartient pas de parler de leurs faits et gestes; c'est la nouvelle administration qui se fera un plaisir de les énumérer et de les apprécier dignement, car ces deux Pères ont bien travaillé.

Il nous reste à dire encore un mot sur le projet de créer à Maria-Engelport un établissement distinct de celui dont nous avons parlé jusqu'ici. On a remarqué que notre maison d'Engelport devait être une école coloniale pour les

Missions (Kolonial-Missionsschule) et avoir entre autres destinations celle de donner à nos frères convers une formation professionnelle plus complète. Or, au commencement de l'année 1901, on fit au R. Père Provincial l'offre d'un subside annuel de 10.000 marks pour l'éducation de jeunes gens qui devaient aller dans les colonies soit allemandes, soit d'autres nationalités. Puisqu'un établissement similaire protestant recevait le même subside, des amis influents ont cru que la même faveur pouvait être faite aux catholiques. Il fut expressément entendu que l'éducation de nos frères convers dans le sens indiqué suffisait complètement pour remplir les obligations de notre part. C'est du reste la même réponse qu'a reçue, à Berlin, le R. P. Watterott, Provincial actuel d'Allemagne. Ces 10.000 marks furent payés en 1903 pour la première fois.

Vers la fin de l'année 1903, le Père Provincial, accompagné d'un Père de Hünfeld, fit une visite chez M. Müller, député catholique de Fulda. Celui-ci nous exprima le désir du parti du Centre, que l'établissement projeté d'une école coloniale reçût non seulement nos frères convers, mais encore des jeunes gens désireux de s'établir dans les colonies ; que de cette condition dépendrait probablement le subside annuel, qui serait certainement augmenté dès que notre établissement aurait pris des développements dans le sens indiqué.

Le Père Provincial réunit son Conseil au commencement de janvier 1904. Comme plusieurs consulteurs provinciaux ne purent y assister, on appela au Conseil les RR. PP. Huss et Strecker, pour délibérer avec eux sur la proposition si grave qui venait de nous être faite à Fulda, car, dans le cas d'un refus de notre part, nous avions toute facilité de ne plus accepter ultérieurement la subvention gouvernementale et de nous borner à notre Kolonial-Missionsschule. Celle-ci, en toute hypothèse, était autorisée comme œuvre exclusive des Oblats et n'a jamais dépendu d'aucune autre condition. Pour l'œuvre nouvelle, il faudrait une nouvelle

concession de Gouvernement. Le bon Dieu a voulu ainsi que trois membres de l'administration provinciale actuelle fussent présents à ce Conseil, ce qui est une garantie que les délibérations d'alors auront dans la suite les plus heureux résultats.

A ce Conseil, il fut donc unanimement conclu qu'on acquiescerait à la demande faite par M. Müller et qu'on prévoirait à Maria-Engelport une annexe pour de futurs colons. Voici les motifs de cette conclusion et le mode de réaliser ce projet.

Et d'abord, par cette entreprise, nous ne sortirions pas des limites de notre vocation, puisque la direction spirituelle de ces jeunes gens serait l'œuvre qui nous incomberait en première ligne. D'ailleurs, c'est une œuvre d'évangélisation bien fructueuse que d'envoyer dans nos Missions et dans les colonies des familles catholiques, qui formeront des centres catholiques et qui seront les plus fermes appuis de nos missionnaires catholiques. Dans nos Missions du Canada, nos Pères ont compris toute l'importance de cette bonne politique religieuse.

Au point de vue financier, nous aurions, d'un côté, le subside annuel du Gouvernement, les pensions que ces jeunes gens devraient payer, le travail même de cette jeunesse dont le produit appartiendrait à notre établissement. En plus, à l'exemple de l'école similaire protestante, on créerait une société d'actionnaires composée de l'élite même du groupe catholique du Centre. Ces catholiques, les initiateurs et les protecteurs effectifs de l'établissement, étaient alors prêts à nous soutenir largement. Déjà plusieurs Messieurs, des professeurs, des médecins et des hommes versés dans la science forestière avaient offert généreusement leur concours.

Par ce fait, notre position vis-à-vis du Gouvernement, qui favorise tant toutes les entreprises coloniales, vis-à-vis du Centre et des familles catholiques, dont les fils nous auraient été confiés, deviendrait exceptionnellement bonne

et nous serait une recommandation pour bien des entreprises futures. Remarquons en passant qu'un grand nombre de demandes d'admission nous ont été faites, avant toute publication officielle de notre entreprise.

Une maison à part serait arrangée ou construite pour ces jeunes gens, de sorte qu'elle ne serait en aucune façon en contact avec notre maison religieuse.

Il nous semblait relativement facile d'avoir ainsi un établissement florissant, digne de tout intérêt, dont la direction extérieure et immédiate n'était pas nécessairement l'affaire de nos Pères, mais dont la conduite supérieure et spirituelle aurait été entre leurs mains.

A l'exposé de ces motifs, l'Administration générale a donné, le 12 janvier 1904, la réponse suivante : « La proposition de M. Müller nous a paru, comme à vous, avantageuse à plusieurs points de vue et pratiquement réalisable. Nous l'approuvons pleinement et nous vous remercions de l'avoir provoquée. »

Quand le Père Provincial a dû quitter la Province, à la fin de cette même année 1904, le second versement du subside gouvernemental venait d'être fait.

Un événement pour notre maison de Maria-Engelport fut l'autorisation, accordée par le Gouvernement, d'exercer le saint ministère dans les paroisses et d'être officiellement une maison de Missionnaires. Ce décret fut signé le 14 septembre 1904, à Berlin, et communiqué à Engelport le 13 octobre suivant par le préfet de Coblentz. Engelport était par là la première maison de la Province qui, dans le royaume de Prusse, était reconnue par le Gouvernement comme Maison de Missionnaires. Le Provincial en fit la demande le 13 juin 1904. Il avait remarqué à Berlin que le Gouvernement devenait plus favorable sous certains rapports, à raison même de l'accroissement menaçant des socialistes, et, poussé encore par diverses autres considérations, il voulut faire donner à la nouvelle maison d'Engelport le bienfait d'une plus grande liberté d'action.

Pour ce qui regarde le ministère apostolique, il ne fut pas déçu dans son espoir, comme nous l'avons vu.

Ce fait si consolant devait avoir une conséquence assez remarquable dans la fondation ultérieure de notre maison de Saint-Nicolas près Neuss.

En effet, quelque temps avant le Chapitre général de 1904 le R. P. Tatin reçut une carte postale du R. P. Fitzpatrick qui se trouvait alors à Nice. Au nom du Prince de Salm-Dyck, il demandait si la Province d'Allemagne ne consentirait pas à donner un ou deux aumôniers pour le château princier et une église avoisinante. Le R. P. Tatin remit cette carte au Père Provincial au moment où celui-ci arrivait pour le Chapitre général. L'idée d'envoyer encore des aumôniers dans un château ne lui sourit guère, l'expérience du passé n'étant pas de nature à l'encourager. Mais toutefois, il conçut l'espoir que le Prince élargirait peut-être sa pensée première et nous accorderait une Maison où une Communauté complètement constituée rendrait les services demandés. Ainsi, nous éviterions l'inconvénient très grave de laisser des Pères en dehors d'une Communauté régulière, et nous aurions l'avantage d'une nouvelle fondation pour des Pères Missionnaires. En effet, d'un côté, il était à espérer que la générosité et l'influence du Prince nous seraient d'un puissant secours pour la réalisation de ce projet, et de l'autre côté, le Gouvernement allemand, venant de se montrer si favorable à une demande semblable pour notre maison d'Engelport, donnerait sans doute encore pour cette proposition la même bienveillante réponse.

Le Père Provincial fit d'abord valoir cette idée, avant le Chapitre, devant les membres du Conseil général, et, après son élection comme Assistant général, il la soumit au Conseil, qui l'approuva entièrement. Pour des raisons faciles à comprendre, il ne crut pourtant pas devoir accepter l'invitation, que ce Conseil lui faisait, d'aller lui-même en Allemagne faire les premières démarches pour la réalisation du projet. La carte du R. P. Fitzpatrick avec les indications

énumérées plus haut furent transmises au R. P. Watterott, alors provincial « in petto. »

Il ne nous appartient pas de raconter les démarches faites pour la réalisation de ce nouveau projet. Ajoutons seulement que l'espoir que nous avions conçu ne fut pas trompé et la Province d'Allemagne compta bientôt une nouvelle maison de Missionnaires.

Il nous reste donc à parler du dernier acte de notre administration comme Prinvincial d'Allemagne. Après le chapitre on en nomma un nouveau, le R. P. Watterott, alors supérieur de Saint-Charles. Toutefois, en raison de certaines circonstances relatives à des arrangements pris avec la Sacrée Congrégation de la Propagande, cette nomination ne put devenir immédiatement officielle et il se passa plusieurs semaines avant sa promulgation. Il était pourtant nécessaire de nommer immédiatement un supérieur local à Maria-Engelport. Les constructions qui se poursuivaient alors demandaient une surveillance active. Il fallait songer à mener à bonne fin certains projets de contrats ; il fallait prévoir ces mille détails d'une construction qui réclament l'attention d'une autorité sur place. Laisser plus longtemps cette œuvre d'Engelport sans supérieur local eût été une imprudence. Le R. P. Watterott ne crut pas pouvoir s'installer à Maria-Engelport comme supérieur local. Par ailleurs, le R. P. Strüber était sérieusement fatigué, à la suite de ses occupations de maître des novices. Souvent, et plus instamment encore dans les derniers temps, il avait supplié ses supérieurs de l'enlever d'un poste si préjudiciable à sa santé. De concert donc avec le R. P. Watterott sans lequel nous n'aurions pas voulu faire un changement si important dans le personnel de la Province, l'Administration générale nomma le R. Père Strüber supérieur à Maria-Engelport et le R. P. von Ley fut appelé aux fonctions de supérieur et de maître des novices à Saint-Gerlach.

***

Un souhait, en finissant. L'ancien couvent : CONVENTUS STE MARIE IN PORTA ANGELICA, fut fondé en 1220 et supprimé en 1794. Il subsista donc près de six siècles. Une des conditions d'admission était la noblesse d'origine, et cette noblesse de sang s'alliait chez ces religieuses à celle du caractère et de la foi. L'histoire nous a laissé les témoignages les plus authentiques de leur ferveur, et la Réformation protestante n'a pu pénétrer chez elles. Nous comptons dans leurs rangs des Bienheureuses placées sur les autels.

Après cent ans de dévastation, Maria-Engelport est debout plus belle qu'auparavant, dans son monument extérieur. Nous lui souhaitons qu'on en puisse dire autant de sa beauté intérieure : *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ.* (Agg., II, 10.) Que la noblesse des sentiments et des intelligences y règne ! Que la sainteté soit l'ornement le plus beau de ce Sanctuaire ! Que Maria-Engelport puisse compter encore de nouveaux siècles d'existence et de prospérité !

SIMON SCHARSCH, *O. M. I.*,
Assistant général, ancien Provincial d'Allemagne.

NOUVELLES DIVERSES

Voyage du T. R. Père Général.

Le 2 novembre, après avoir présidé, la veille, la fête de famille qui eut lieu, dans la maison de Rome, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Oblation du vénéré P. Tatin, le Révérendissime Père Général partit pour la France où l'appelaient de graves affaires, ainsi que des

négociations nécessitées par la sauvegarde de nos intérêts religieux et matériels dans ce grand pays qui fut le berceau de la Congrégation.

Le T. R. Père, dans ce long voyage, a vu successivement nos Pères de Diano-Marina, de Nice, de Marseille, d'Aix, de Bordeaux, de Paris. Ses arrêts étaient courts, parce que la visite revêtait surtout un caractère paternel ; c'était le premier contact du père avec ses enfants. Mais ces entrevues étaient utiles aux uns et aux autres et elles porteront des fruits.

Une fois rendu à Paris, le T. R. Père ne put résister à l'obsession qui le poussait à faire une apparition à Liège, voir le scolasticat, bénir les jeunes apôtres qu'il abrite et les exciter, par sa parole, à se donner plus généreusement encore à Dieu, à la Congrégation et aux âmes. De Liège, le T. R. Père se rendit successivement à Bruxelles, Anvers, la Panne, Waereghem, Niewenhove, prenant ainsi connaissance de toutes nos œuvres en Belgique.

Revenu à Liège, il en repartit pour Saint-Gerlach, Saint-Charles, Le Bestin et Dinant. De cette dernière ville, le T. R. Père reprenait le chemin de Paris d'où, après un arrêt de quelques jours, il descendait à Lyon.

Des affaires considérables et de précieuses amitiés le retinrent, pendant quelques jours, dans cette grande ville, théâtre, pendant tant d'années, de son laborieux apostolat.

Il se proposait d'en repartir pour rentrer à Rome, quand une fatigue, causée par le long et laborieux voyage qu'il venait de faire, le contraignit à un séjour plus long et à un repos nécessaire pour remédier au surmenage des dernières semaines. Le T. R. Père Général est encore à Lyon au moment où nous écrivons ces lignes ; mais il aura repris sa place, à Rome, à la tête de l'administration, quand le fascicule des *Missions* sera expédié à nos lecteurs.

Que le bon Dieu féconde cette première visite faite par notre vénéré et bien-aimé Père, afin que fructifient au centuple les germes de sainteté qu'il a déposés dans les âmes !

Visite des maisons de la Congrégation en Belgique.

Le 28 octobre, quelques jours seulement après la clôture du Chapitre général et le départ des Pères venus à Rome à cette occasion, le R. P. Baffie, Assistant général, muni d'une commission régulière délivrée par le Révérendissime Père Général, partait pour la Belgique afin de faire la visite canonique de toutes les maisons de la Congrégation sises sur le territoire de ce royaume. Il vit, en premier lieu, le scolasticat de Liège, le plus ancien de nos scolasticats, et il eut la consolation de constater que professeurs et élèves demeuraient fidèles aux traditions apostoliques établies par notre vénéré Fondateur dans le scolasticat de Montolivet.

De Liège, le R. Père Assistant se rendit au Bestin où, malgré l'effroyable persécution déchaînée en France contre les Congrégations religieuses, il trouva une pépinière de novices riche d'espérances pour l'avenir.

Des hauteurs du Bestin, le R. Père Visiteur descendit à Dinant, terre hospitalière où vivent, près de la frontière qu'ils franchissent souvent, quelques-uns des nôtres qui ne peuvent plus avoir, en France, le centre de leur apostolat. Le R. Père Provincial du Nord a établi là sa résidence, et il maintient cette maison de tous points conforme aux règlements apostoliques élaborés par nos devanciers.

A Bruxelles, à Anvers, à Waereghem, à Niewenhove et à la Panne, le R. Père Visiteur rencontra chez nos Péres, la plupart très jeunes, un amour sincère de leur vocation, un vrai zèle pour le développement des œuvres de la Congrégation, le désir de se dévouer pour que la Province de Belgique grandisse, dilate et affermisse le champ de son action. Tous ont à cœur la prospérité de l'Œuvre nationale au Sacré-Cœur, établie sur le plateau de Kœkelberg. A Anvers, à Waereghem, à la Panne, comme à Niewenhove

et à Bruxelles, nos Pères font de méritoires efforts pour consolider leurs œuvres. Il faut les avoir vus au travail, il faut aussi avoir soupesé les difficultés avec lesquelles ils sont aux prises, pour se rendre un compte exact du labeur qu'ils accomplissent.

Le bon Dieu bénira leur esprit religieux, fécondera leur zèle, récompensera leurs efforts et, lors du prochain Chapitre, cette Province se présentera avec des œuvres florissantes et un personnel qui aura notablement augmenté son effectif. C'est l'espérance qu'a emportée le R. Père Visiteur, espérance d'autant plus douce que sa réalisation paraît assurée.

NOMINATIONS

Rome.

Le R. P. Ioppolo Joseph a été nommé Supérieur de la Maison de missionnaires établie à Rome, Via Cairoli. — Notre prochain numéro donnera la constitution complète de cette Maison, autrefois Via di Porta San Lorenzo.

2e Province d'Amérique. — Texas.

Les nominations qui suivent nous ont été notifiées par le journal de San-Antonio, du 1er janvier dernier.

Sont nommés :

Supérieurs : les RR. PP. Pitoye, à Mexico; Levoyer, à Brownsville; C.-J. Smith, à Eagle-Pass; et C.-J. Magnan, à Rio Grande (Résidence);

Consulteur provincial : le R. P. Martin;

Procureur provincial : le R. P. Valence;

Assesseurs : les RR. PP. Pescheur, à Mexico; Janvier, à La Lomita; Sérodes et Goldbach, à Del-Rio; Zuber, à Eagle-Pass; Platte, à Dallas (église St-Jh.).

En outre, les RR. PP. Tresch et Gagliardoni auront à desservir les missions de Stanton et celles qui en dépen-

dent ; le R. P. Le Guyader est chargé des missions mexicaines du diocèse de Dallas, et le R. P. Repiso des mêmes missions dans le diocèse de San-Antonio.

L'église Sainte-Marie, à San-Antonio, reste toujours l'objet de la sollicitude pastorale du R. Père Provincial, qui est secondé dans cette œuvre par les RR. PP. Martin, Valence, Fletcher, Guenneugues et Bersihand.

MANITOBA

Ce que disent les « Cloches de Saint-Boniface. »

Elles disent que les catholiques travaillent ferme dans le Manitoba. Et elles le prouvent à trois reprises dans un seul N° (1er janvier 1907).

1° La Ville archiépiscopale possède aujourd'hui un des plus grands et des plus confortables hôpitaux de l'Amérique du Nord. Les Sœurs grises ont dépensé l'an dernier un million, cette année 250.000 fr. pour agrandissements et améliorations diverses. L'hôpital est méconnaissable pour qui ne l'a pas vu depuis quatre ans.

2° A Winnipeg, c'est pareil, à cette différence près que la nouvelle construction ajoutée à l'hôpital coûtera 750.000 fr. Les Sœurs de la Miséricorde ont foi en la Providence.

3° Toujours à Winnipeg, non plus à l'hôpital, mais à la paroisse allemande de Saint-Joseph, on signale des agrandissements et améliorations considérables.

« Le 18 décembre dernier, Monseigneur est allé bénir ces nouveaux travaux. Sa Grandeur a chaleureusement félicité cette bonne population de sa foi vive et de l'harmonie parfaite qui règne parmi les fidèles, tous étroitement unis à leur zélé pasteur, le R. P. Cordès, *O. M. I.* — Les Oblats ont fait là une œuvre admirable en jetant une paroisse catholique en pleine prairie, aux portes mêmes de Winnipeg, et dans les limites mêmes de cette ville. »

Bien volontiers *les Missions* continueront la série.

COLOMBO

Les « Conférences de Saint-Vincent de Paul » à Kotahena-Colombo.

Une Société de bienfaisance, dite de Saint-Vincent de Paul, était fondée à Kotahena dans le courant de l'année 1904, sous le haut patronage de Monseigneur l'Archevêque et avec le concours des catholiques notables de la ville.

Le rapport annuel, lu à la deuxième assemblée générale du 4 novembre 1906, mentionnait un fait de la plus haute importance pour l'avenir de cette Société. Grâce aux démarches de son directeur spirituel, le R. P. Meary, *O. M. I.*, elle a été affiliée régulièrement et rattachée canoniquement au centre de la Société. Les membres de la « Conférence de Kotahena » jouissent donc maintenant de tous les privilèges et bénéficient de toutes les indulgences que l'Eglise a accordés à cette œuvre dans toutes les parties du monde.

Il y a déjà 30 membres inscrits, sur lesquels une moyenne de 14 ont assisté aux 32 réunions qui ont été tenues.

La jeune Société a rencontré de précieuses sympathies. Un docteur en médecine donne gratuitement les soins de son art dans toutes les maisons que la Société lui désigne. Il n'est pas jusqu'aux protestants eux-mêmes qui n'aient voulu concourir à cette œuvre de charité en envoyant quelques offrandes au trésorier.

L'ensemble des secours distribués à domicile, tant en argent qu'en nature, s'élève à 3.540 fr. pour l'année : somme relativement importante, eu égard à la fondation récente de la Société, au petit nombre de ses membres, et à la situation de fortune plutôt modeste de la plupart des catholiques. Dans le but d'augmenter les ressources et de distribuer plus largement les secours, les Directeurs ont

déjà songé à organiser une séance dramatique dans le « hall » des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Mais ici, comme ailleurs, la Société de Saint-Vincent de Paul poursuit une fin trop chrétienne pour séparer l'aumône spirituelle de l'aumône matérielle, et laisser les âmes affamées tandis qu'elle rassasierait les corps. Ainsi donc, sans parler de la bienfaisante influence qui s'exerce en général sur tous ceux qui se voient soulagés dans leurs misères, consolés au sein de leurs afflictions et visités dans leurs maladies; sans parler du bon exemple, de l'édification et de l'émulation bénie qui, même au milieu des peuples les moins bien disposés, sont les heureux résultats de l'apostolat et de la charité, il convient de signaler spécialement ce qui s'est fait, par le moyen de la parole et des secours pécuniaires — autant, du moins, que le permettait l'état des ressources — pour ramener au sentiment du devoir ceux qui s'étaient écartés du droit chemin. Découvrir les unions irrégulières et les faire bénir par la sainte Eglise; voir si les enfants qui fréquentent les écoles des sectes dissidentes sont envoyés dans les patronages et institutions catholiques; amener les parents qui ont retardé le baptême de leurs enfants à le faire administrer sans délai; enfin, faire célébrer des funérailles chrétiennes convenables aux pauvres secourus par l'association : tel a été le but vers lequel les dévoués sociétaires n'ont cessé de diriger leurs efforts.

From The *Ceylon Catholic Messenger.*

Les funérailles du R. P. Le Texier.

Quelques heures après la mort du R. P. Le Texier, son corps était transporté de l'Hôpital à la Chapelle du Sacré-Cœur de Borella. Une messe solennelle y fut chantée, pour le repos de son âme, par le R. P. Le Jeune, assisté des RR. PP. Croctaine et Schmitz, au milieu d'une nombreuse affluence de clercs et de fidèles.

A quatre heures, Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque voulut bien présider le chant des Matines et Laudes auquel prirent part les RR. PP. Griaux, Chounavel, Conrard, Coquil, Lytton, A. Davy, Guillaume, Guiraud, Capitaine, Guillet, Boulic, Thiry, Gionesekere, Figurado, Schmitz, Mc. Carty, Burke, Charuel, Davy, Croctaine, Fonseka, Gourichon, Julien, Pussacq, Lanigan, Meary, Pahamunay, Thomas, Terrisson, etc. On remarquait dans l'assistance les Sœurs de la Sainte-Famille, les Religieuses de l'Hôpital Général, du Bon Pasteur, les Petites Sœurs des Pauvres, les Frères du Séminaire Saint-Bernard et les Séminaristes de Saint-Louis.

Après le service, la dépouille mortelle, placée dans un corbillard, arriva à Moratuwa vers neuf heures et demie du soir. Malgré l'heure tardive, un cortège de plus de huit cents catholiques s'était formé à la distance d'un mille, pour venir à la rencontre du convoi funèbre et l'accompagner à son entrée dans la paroisse. Tout le long du parcours les maisons étaient tendues de deuil et des milliers de personnes, protestants et bouddhistes, s'étant unies aux catholiques, formaient les rangs du défilé.

Déjà plus de mille personnes s'étaient réunies à l'église lorsque le convoi funèbre y arriva. Après qu'on eut introduit le cercueil dans le sanctuaire et l'avoir placé au milieu, on enleva le couvercle afin de permettre aux fidèles de contempler une dernière fois les restes mortels de leur bien-aimé pasteur. Plusieurs milliers de ceux qui avaient pris part à la procession demeurèrent aux alentours de l'église jusqu'à minuit, tandis qu'un bon nombre restaient en prières jusqu'au lendemain, à l'intérieur de l'église.

Le matin, il y eut Messe solennelle de Requiem chantée par le R. P. Guiraud, ayant comme diacre et sous-diacre les RR. PP. Herel et Charuel. Quinze autres Pères y assistaient. A la fin de la Messe, le cortège se reforma, comptant plusieurs milliers de personnes, pour accompagner le corps jusqu'à l'église de Sarikamnlla, où se fit l'enterre-

ment à dix heures. Le cercueil a été descendu à l'intérieur de l'église. C'est là que reposeront jusqu'au jour de la résurrection les restes mortels d'un missionnaire plein de zèle et d'ardeur, que la mort a frappé à 42 ans, les armes à la main.

From The *Ceylon Catholic Messenger*,
24 décembre 1906.

La Mort réelle et la Mort apparente.

LEURS RAPPORTS AVEC L'ADMINISTRATION DES SACREMENTS

Nous publions plus loin, sous le titre « *Congrégations romaines* », le décret que le Saint Office a rendu sur l'Extrême-Onction. Il nous a semblé utile de relever ici quelques remarques sur un sujet connexe pour ceux de nos Missionnaires qui n'auraient pas le loisir de s'en occuper davantage.

Les journaux signalent de temps en temps qu'on a enterré des malheureux que, sur de fausses apparences, on avait cru morts. C'est ainsi que, le 3 janvier 1905, à La Ricamarie (Loire), on enterrait un jeune homme de 18 ans qui s'était affaissé dans une crise d'épilepsie. Trois ou quatre jours après, le fossoyeur, en creusant une nouvelle fosse, crut entendre des gémissements, et, durant trois jours encore, ces gémissements se répétèrent sans qu'on fît autre chose que d'en parler entre voisins, jusqu'à ce que — onze jours après l'inhumation — les autorités, enfin informées et soupçonnant l'affreuse vérité, constatèrent que le cadavre était retourné sur le ventre, les ongles à moitié rongés de désespoir et d'angoisse.

Et, pour être rares, de telles erreurs ne sont point pourtant, paraît-il, exceptionnelles, même en pays civilisés, même en des villes où fonctionne un service de vérification après décès, et où se trouvent, comme en Allemagne, des dépositoires funéraires.

C'est pour attirer l'attention des médecins sur d'aussi épouvantables méprises que le docteur belge, J.-B. Geniesse,

a traduit en français et augmenté de notes savantes et de nombreux appendices l'ouvrage du Père Jésuite J.-B. Ferreres, sur « *La Mort réelle et la Mort apparente* (1). »

Professeur de théologie morale au Grand Collège des Jésuites de Tortosa (Espagne), le P. Ferreres avait eu pour but, en composant son ouvrage, de tirer des faits qu'il soumettait à une « étude physiologico-théologique » les conséquences relatives à « l'administration des sacrements » de baptême, de pénitence et d'extrême-onction.

Voici, d'après le numéro du 6 octobre dernier de la « *Semaine Religieuse de Nancy* », le résumé des principes qui y sont établis et des conséquences qui en sont déduites.

« C'est une doctrine communément admise aujourd'hui que l'être humain est informé par l'âme rationnelle au moment même où il est conçu, et que, par conséquent, il est, dès ce moment, capable de recevoir, par le baptême, la vie surnaturelle.

« Or, comme, d'après Surbled et d'autres auteurs sérieux, la décomposition et la putréfaction sont les seuls signes indiscutables de la mort de ces petits êtres, il s'ensuit qu'avant l'apparition de ces indices, il faut les baptiser sous condition. Avis aux curés, aux sages-femmes et aux parents chrétiens !

« Entre le moment vulgairement dit de la mort et l'instant où toute vie cesse réellement, il est de toute probabilité qu'il existe un laps de temps de vie latente, pendant lequel parfois le moribond jouit du sens de l'ouïe et d'une parfaite lucidité d'esprit. Ce laps de temps est plus long dans les cas de mort subite, par exemple par asphyxie, intoxication ; il peut alors s'étendre à plusieurs heures, ainsi que l'ont prouvé des rappels à la vie par une patiente pratique des tractions rythmées de la langue ou des autres procédés

(1) J.-B. Ferreres, *S. J.*, *La Mort réelle et la Mort apparente et leurs rapports avec l'administration des Sacrements*. Etude physiologico-théologique. Traduction française, par le R. Dr J.-B. Geniesse. Paris, G. Beauchesne, 1906. In-8° de 466 p.

recommandés en pareille occurrence. Il est plus court, au contraire, quand l'organisme a été épuisé par une longue maladie, et encore, chez les personnes qui succombent à une maladie ordinaire, la période probable de vie latente durerait au moins une demi-heure. Dans l'état actuel de la science, en dehors de la putréfaction et peut-être de la rigidité cadavérique, on ne connaît aucun signe qui indique avec certitude qu'un homme a complètement cessé de vivre.

« Donc, puisque les sacrements sont faits pour les hommes, tant qu'il est probable qu'un moribond conserve quelque vie latente, il est prudent et charitable de lui administrer les sacrements sous condition. Mais, pour éviter tout abus et toute chance de scandale, il sera bon d'instruire les familles et de leur montrer que, si le prêtre est sage de ne point repousser, en cet instant solennel, des conjectures plausibles de la science médicale, ceux-là seraient bien coupables qui se baseraient sur des probabilités aussi aléatoires pour épargner à ceux qui leur sont chers les émotions, souvent si réconfortantes, des derniers secours de la religion catholique.

« Cet ouvrage du P. Ferreres a été l'objet de nombreuses et élogieuses études dans les revues et les sociétés médicales catholiques : il se présente donc avec de bonnes références à l'examen de nos théologiens et à l'attention des pasteurs des âmes. »

***

De Colombo. — « *Ceylon Catholic Messenger.* » — Le 15 janvier dernier, Mgr l'Archevêque de Colombo a présidé une belle cérémonie au couvent des Sœurs du Bon-Pasteur à Négombo. Les onze religieuses qui ont fait profession et les treize qui ont pris l'habit sont toutes originaires de Ceylan.

***

La première retraite annuelle de nos Pères du Vicariat de Colombo, qui avait lieu habituellement à la mi-février, a été remise cette année après Pâques.

***

Le même journal relève, dans un but d'apologétique, les conversions notables qui viennent consoler l'Eglise de tant d'autres douleurs. Depuis quelque temps, ce sont des conversions de pasteurs anglicans, curés bien posés, dont l'exemple ne peut passer inaperçu ni dans leurs paroisses, ni dans le pays.

Pouvons-nous espérer que ce mouvement va continuer en s'accentuant, comme celui que Newman a rendu célèbre au siècle dernier ? Nous devons, tout au moins, le souhaiter. A ce sujet, l' « *Osservatore Romano* » donnait dernièrement, sous le titre « le Mouvement ritualiste », un résumé qui mérite l'attention de nos lecteurs.

Parmi les nombreuses sectes protestantes, écrit-il, le ritualisme représente la première arche du pont pour revenir à l'unité de l'Eglise catholique ; et aujourd'hui, le ritualisme est pratiqué dans un grand nombre d'églises en Angleterre. Les offices se célèbrent dans 1.226 églises avec les ornements sacerdotaux dont se servent les prêtres catholiques. Le pain azyme pour le Sacrifice s'emploie dans 279 églises ; en 142 autres le Missel est le Missel romain, et 308 églises suivent fidèlement le cérémonial et le rituel romains aussi bien pour la célébration de la Messe que pour l'administration des Sacrements. Plus de 1.500 églises ont l'autel orné de chandeliers et de fleurs ; 138 possèdent un Chemin de Croix, et dans 559 sont exposées à la vénération et au culte des fidèles les images des Saints et de l'auguste Mère de Dieu. Partout on récite

des prières à la très sainte Vierge et pour les âmes du Purgatoire. On compte plus de 600 églises où l'on adore la divine Eucharistie, et très nombreuses sont les paroisses où l'on prie selon l'intention du Souverain Pontife Romain. Enfin est devenu commun l'usage de l'eau bénite et du signe de la croix.

On n'ignore pas que l'Eglise anglicane, dans ses « 30 articles », condamne et proscrit toutes ces pratiques comme entachées d'idolâtrie romaine, et c'est pourquoi les protestants conservateurs réclament à grands cris qu'elles soient rigoureusement interdites. Mais les ritualistes opposent une indomptable résistance.

On se croirait revenu au « mouvement puséiste » qui a porté tant d'hommes illustres au sein du Catholicisme. Grandes sont donc les espérances des catholiques pour le retour à l'unité d'une partie, du moins, de ce pays qui mérita jadis le nom glorieux d'Ile des Saints.

L'opinion des journaux religieux sur cette question est significative, bien qu'elle ne puisse être uniforme. Tandis que le « *Times* » déplore la désorganisation qui règne au sein de l'Eglise nationale, le « *Guardian* » soutient dans l'Eglise officielle le « latitudinarisme », tout en regrettant qu'il aille jusqu'au ritualisme. Enfin, le « *Church-Times* », organe du haut clergé anglican, a pris hautement la défense du ritualisme, qu'il qualifie « d'œuvre sainte et conforme à la tradition. »

On comprend dès lors sans peine que le Conseil d'administration de l'Eglise anglicane ait demandé l'appui de l'Etat pour rechercher les causes d'une telle situation et y porter remède ; mais pour nous c'est un devoir d'espérer et surtout de prier.

***

Conversions aux Etats-Unis. — Dans 29 diocèses, dont la population catholique s'élève à 4.310.000 âmes, on a compté l'an dernier 8.352 conversions, soit un rapport de

1 sur 506. Ces chiffres sont suivis de quelques remarques d'ordre pratique. Les conversions sont restées très rares dans les diocèses où l'on n'a pas donné de « missions » pour les non-catholiques. Au contraire, partout où des efforts sérieux et positifs furent tentés dans ce sens, des résultats bien consolants les ont récompensés. Ainsi, l'an dernier, dans le seul diocèse de New-York, 1.500 conversions ont été obtenues, et, dans un diocèse tel que Mobile (Alabama), qui ne compte encore que 28.000 fidèles, le nombre des conversions a été de 537.

Est-ce à dire que tout est profit pour l'Eglise catholique? Hélas ! les mariages mixtes, l'éducation neutre, après avoir été pour quelques-uns l'occasion de lamentables défections, préparent fatalement l'indifférence d'un trop grand nombre.

Progrès du Catholicisme. — A ne s'en tenir qu'aux renseignements de la statistique d'immigration aux Etats-Unis, bien consolant serait le chiffre donné de 450.000, comme augmentation de la population catholique pendant l'année écoulée.

D'abord les éléments de ces comptes ont une certaine élasticité, puisque divers résultats varient entre eux sensiblement ; mais, de plus, on ne peut considérer comme un gain pour l'Eglise le simple déplacement de ses enfants, lors même qu'ils quittent la vieille Europe pour la prestigieuse Amérique. Se trouvent-ils, même là-bas, dans des conditions aussi avantageuses par rapport à leur fidélité à la religion et à sa transmission tranquille et naturelle dans la famille ? Pas partout, assurément ; et les « *unchurched* », qui sont légion, en sont une preuve non moins triste que péremptoire. Il faudrait, pour avoir le droit de nous réjouir des progrès de la sainte Eglise, que son développement dans le Nouveau Monde l'emportât sur ses pertes dans l'Ancien. — Or, tel n'est pas le cas, malheureusement.

On convient que le Catholicisme n'était pas suffisamment préparé à recevoir ce torrent d'immigration qui a précipité en quelques années des millions d'hommes en Amérique. Parmi eux, combien de fidèles, venant des pays réputés les plus catholiques, ont été abandonnés au point de vue religieux et sont en train de perdre la foi ! Souvent sans prêtres parlant leur langue, sans ressources pour se bâtir des églises, ces infortunés laissés, je le répète, sans défense, sans secours, sont devenus la proie de l'hydre protestante. C'est un fait déplorable, de quelque manière qu'on le veuille expliquer.

Il y a quelques mois, un des grands quotidiens de Philadelphie publiait une gravure suggestive : cinq cents enfants italiens rassemblés sous la garde de « leur missionnaire » dans un temple presbytérien. Et au bas de l'image on lisait qu'à la Noël ils seraient mille. Nul doute que, sur ces 500 enfants, 495 n'aient été baptisés par un prêtre catholique.

Pour arriver à leur fin, les hérétiques ne reculent pas devant le sacrifice, et ils font bâtir de leurs propres deniers, pour les « étrangers ignorants », de belles églises qu'ils ornent même de « superstitieuses croix. » C'est ainsi que, dans un des meilleurs quartiers de Pittsburg, se trouve une belle église qui, avec sa tour, sa croix, ses personnages aux verrières artistiques, rappelle une église catholique. Quelle est donc cette église ? — C'est le temple protestant italien. — Sont-ils donc assez nombreux, les protestants italiens, pour construire un tel édifice ? — Non, mais les hérétiques d'alentour l'ont bâtie pour eux et, de plus, y entretiennent un ministre italien. — Pour les enrôler dans la secte, on exploite leurs sentiments religieux. « Il vaut mieux honorer Dieu avec nous, disent sournoisement les ministres de l'erreur, que de ne le point honorer du tout. » — Eh bien, malgré tout, le protestantisme est si repoussant pour ces braves gens que les parents y paraissent à peine ; mais c'est grande pitié de voir

les petits enfants, gracieux bambins, s'y presser en masse pour les offices. Pauvres innocents ! la Madone n'est pas là pour leur sourire. La secte leur dispute le Ciel, leur ravit leur Mère. Oh ! quel Apôtre les leur rendra ?

***

La fin d'un schisme. — La Cour suprême de Manille vient de condamner Aglipày et ses adeptes à restituer aux catholiques les quelque cinquante églises ou couvents dont ils s'étaient déjà emparés. Ce qui distingue Aglipay d'un vulgaire liquidateur, c'est qu'il se consacra lui-même et se nomma du même coup archevêque des cultuelles nationales de l'archipel. Pour se substituer à l'Eglise catholique, au moins quant à la possession de ses biens, l'intrus comptait sur l'appui des protestants des Etats-Unis, auxquels il faisait les avances les plus engageantes. Peine inutile ! il n'a réussi qu'à soulever le dégoût des honnêtes gens et à perdre son procès devant les juges. Ceci se passe aux Philippines, ancienne possession espagnole.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

1. — Nomination du R. P. Fabre.

Le R. P. Fabre, Supérieur du Scolasticat de Rome, a été nommé, par le Souverain Pontife, Consulteur de la Sacrée Congrégation du Concile.

Etablie en 1564 par le pape Pie IV, la Congrégation du Concile n'avait d'abord pour but que d'interpréter les décrets du concile de Trente. Mais les papes Pie V et Sixte-Quint élargirent considérablement le champ de son action,

et aujourd'hui, soit par voie de jugement, soit par voie d'interprétation, elle peut s'occuper de tous les doutes qui s'élèvent sur un point quelconque du Droit canonique.

Nous félicitons le jeune Supérieur du Scolasticat de Rome, de l'honneur que lui a fait le Souverain Pontife en l'appelant à siéger dans un aussi honorable Sénat ; nous le félicitons également d'avoir si rapidement conquis une place parmi les théologiens et les canonistes qui font partie de cette importante Congrégation.

Sans recommandation aucune venue du dedans ou du dehors, mais par la seule recommandation que lui ont value quatre ou cinq rapports sur des causes obscures et compliquées, le R. P. Fabre a mérité la haute distinction dont tous ses amis, et ils sont nombreux, se réjouissent aujourd'hui.

Notre famille religieuse est donc représentée, honorablement représentée, à la Sacrée Congrégation de la Propagande et à celle des Etudes, par le R. P. Joseph Lemius; à la Sacrée Congrégation du Concile, par le R. P. Fabre. Nous nous permettons d'exprimer un désir : voir un des nôtres obtenir le titre de Consulteur à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers.

2. — *Le Bienheureux Vianney.*

Concession, par la Sacrée Congrégation des Rites, de l'Office et de la Messe du Bienheureux Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars — pour le premier jour libre après le 4 août.

R^mus P. Augustus LAVILLARDIÈRE, Moderator supremus Congregationis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, votis quoque Capituli generalis satisfacturus, Sanctissimum Dominum Nostrum Pium Papam X humillimis precibus vocavit ut die prima libera post quartam Augusti in Kalendario suæ Congregationis inseri valeat sub ritu duplici minori festum B. Joannis Baptistæ Vianney, Confessoris, cum Officio ac Missa Bellicen. Diœcesi concessis.

Sanctitas porro Sua, referente infrascripto Cardinali Sacrorum Rituum Congregationis Pro Præfecto, benigne precibus annuere dignata est, servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 14 Novembris 1906.

A. Card. TRIPEPI, *Pro præf.*

Locus ✝ sigilli.

✝ A. PANICI,
archiep. Laodicen., *Secret.*

3. — *L'Ordo pour 1907.*

Observation et Rectification de l'Ordo pour 1907, en suite de l'Indult sus-relaté.

Dans notre calendrier, le premier jour libre après le 4 août est le 9 du même mois. C'est donc à cette date que sera *fixée* la fête du Bienheureux Curé d'Ars.

L'Indult étant postérieur à la rédaction de l'Ordo, nous indiquons ici les rectifications nécessaires pour cette année 1907 ; au moins pour ceux de nos Pères qui en seront informés en temps utile.

8 Augusti — Vesp. de seq., com. præc. et S. Romani.
9 Augusti. — B. Joannis Baptistæ Vianney, conf. ; dupl. ; A ; 9a lect. vig., com. vig. et S. Romani in Laud. et Mis. in qua oratio pro Papa et ult. Evang. vig. — Vesp. de seq., com. præc.

4. — *La sainte Messe sur le bateau.*

Indult valable pour trois ans, de la Sacrée Congrégation des Rites, permettant à nos Pères de dire la sainte Messe sur le bateau.

Beatissime Pater, Superior generalis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, ad genua Sanctitatis Vestræ provolutus, supplex implorat ut Sacerdotes suæ Congregationis qui iter maritimum aggrediuntur, Missam in navi celebrare pos-

sint, quum sæpius ob angustiam temporis difficilis sit recursus ad Apostolicam Sedem. Et Deus...

Congregationis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa X tributis, attentis expositis, benigne indulsit ut Sacerdotes supradictæ Congregationis, iter maritimum peragentes, Sacrum in navi celebrare possint singulis diebus navigationis : dummodo mare sit adeo tranquillum ut nullum prorsus adsit periculum effusionis sacrarum specierum e calice : locus ad celebrandum delectus sit apprime conveniens et alter Sacerdos superpelliceo indutus, si adsit in navi, cuique Sacerdoti celebranti adsistat. Valituro hoc indulto ad proximum triennium. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 16 Novembris 1906.

S. Card. CRETONI, *Præf.*

L. ✝ S.

✝ D. PANICI,
archiep. Laodicen., Secret.

5. — Aux membres de la « Marianische Missionsverein. »

Rescrit accordant 300 jours d'indulgence à cette Association créée et dirigée par nos Pères de la Province allemande, et qui a pour bulletin officiel la « Maria Immaculata. »

Reverendo Patri Ignatio WATTEROTT, *Moderatori Provinciali Oblatorum Mariæ Immaculatæ in Germania.*

REVERENDE PATER,

Sodalitatem ab Oblatis Mariæ Immaculatæ in Germania esse conditam eam in rem ut sacris expeditionibus atque operibus, quæ Oblatos auctores habeant, ubique gentium ferat opem, gratum et jucundum Beatissimo Pontifici Pio PP. X, quemadmodum antea Decessori ejus Leoni XIII,

merito contigit. Non enim Sanctitati Suæ est obscurum quantæ ferax utilitatis pro catholica provehenda Ecclesia Sodalitas censenda vestra sit, ideoque plurima dignos laude peculiarique ornandos commendatione eos existimat, qui in adjuvandos Oblatorum labores, memorato Sodalitio nomen dent auxiliumque ferant. Quod quidem ut crebrius, latius et fecundius eveniat, iis singulis sive viris sive feminis, qui novum cœtui sodalem comparaverint, Summus Pontifex tercentum dierum Indulgentiam benigne concedit.

Dum hæc tibi refero, cum ea qua par est, existimatione me profiteor

Tibi addictissimum.

R. Card. MERRY DEL VAL.

Romæ, die 16 Novembris 1906.

6. — L'Extrême-Onction.

Un Décret du Saint Office sur l'Extrême-Onction. Formule abrégée en cas de nécessité.

On sait que si un prêtre craint de ne pouvoir achever, avant la mort d'un malade, toutes les onctions prescrites par le Rituel romain, il doit commencer par en faire une sur un des sens ou mieux sur le front. La Sacrée Congrégation de l'Inquisition avait été priée de déterminer la courte formule qu'il fallait alors employer. Le 25 avril 1906, elle a répondu en rendant un Décret qui a été approuvé le lendemain par le Souverain Pontife. « Dans le cas de véritable nécessité, la formule suivante suffit : *Per istam sanctam unctionem indulgeat tibi Dominus quidquid deliquisti. Amen.* »

Ce sont donc ces paroles que désormais le prêtre doit prononcer lorsqu'il accomplit l'onction unique. Evidemment, il demeure tenu à l'avenir, comme il l'était jusqu'ici, de compléter, si c'est possible, cette cérémonie abrégée, c'est-à-dire, de procéder sous condition à l'onction des

divers sens, en récitant les formules prescrites et de dire les prières du Rituel romain.

Voici la teneur du Décret :

Feria IV. — 25 Aprilis 1906.

Cum huic Supremæ Sacræ Congregationi quæsitum fuerit ut unica determinaretur formula brevis in administratione Sacramenti Extremæ Unctionis in casu mortis imminentis, Eminentissimi ac Reverendissimi Patres Generales Inquisitores, maturrime re expensa, præhabitoque RR. DD. Consultorum voto, decreverunt :

In casu veræ necessitatis sufficere formam : *Per istam sanctam unctionem indulgeat tibi Dominus quidquid deliquisti. Amen.*

Sequenti vero feria V, die 26 ejusdem mensis et anni, in audientia a SS. D. N. Pio div. Prov. Pp. X R. P. D. Adsessori impertita, SS^mus D. N. decretum EE. et RR. Patrum approbavit.

PETRUS PALOMBELLI,
S. R. et U. Inquis. Notarius.

7. — *Aux membres de la Confrérie du Rosaire.*

Indulgence « quotidienne » de 100 ans et 100 quarantaines (40.500 jours) accordée aux membres de la Confrérie du Rosaire qui, par dévotion envers la Vierge Marie, portent un chapelet rosarié.

Notre Saint Père le Pape Pie X, glorieusement régnant, vient de donner une nouvelle preuve bien manifeste de son zèle à promouvoir la dévotion à la très sainte Vierge et tout ce qui se rapporte à son culte.

Le renouvellement que Sa Sainteté vient de décréter explicitement de la célèbre indulgence accordée aux confrères du Rosaire par Innocent VIII, a fini toute controverse sur la question de savoir si oui ou non cette indulgence était supprimée.

On remarquera que cette faveur est particulièrement précieuse :

1° *Par son importance.* — En effet, 40.500 jours représentent près du double de l'indulgence attachée par les Pères Croisiers. (500 j. par grain.)

2° *Par la facilité de la gagner.* — Il suffit aux confrères du Rosaire de porter leur chapelet.

Pour gagner les indulgences attachées *à la récitation* du chapelet rosarié, il est requis de méditer les mystères du Rosaire ; mais

l'indulgence accordée *pour le port* du chapelet est indépendante des autres et peut être gagnée séparément.

Il n'est pas nécessaire de le porter nuit et jour. C'est cependant un usage pieux et louable d'avoir toujours un chapelet sur soi ou du moins tout près de soi.

Rescriptum Pontificium.

Beatissime Pater,

Fr. Hyacinthus Maria Cormier, Magister Generalis Ordinis Fratrum Prædicatorum, ad pedes S. V. provolutus exponit quod Innocentius VIII, in Bulla : *Splendor paternæ gloriæ* diei 26 Feb. 1491, ita edixerat :

« Nos cupientes ut ipsi Confratres et Consorores sedulius « Rosarium prædictum ob Virginis Mariæ reverentiam « deferant... quo ex dono cœlestis gratiæ uberius conspexe- « rint se fore refectos, de Omnipotentis Dei misericordia ac « Sanctorum Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate « confisi, volumus et Auctoritate Apostolica ordinamus et « concedimus, ac omnibus et singulis confratribus et conso- « roribus conscriptis, vere pœnitentibus, nunc et pro tem- « pore existentibus Rosarium deferentibus **centum annos « et totidem quadragenas** Indulgentiarum de injunctis « sibi pœnitentiis, misericorditer in Domino indulgemus. « Præsentibus perpetuis futuris temporibus duraturis. »

Cum autem hujus Indulgentiæ mentio non reperiatur in Catalogo Indulgentiarum die 29 Augusti 1899 a fel. rec. Leone XIII approbato, quo edicitur « quascumque alias Indulgentias confraternitatibus Sanctissimi Rosarii tributas, abrogatas, seu revocatas esse censendas » prædictus Magister Generalis, suo et omnium SS. Rosarii Confratrum et Consororum nomine, humiliter et enixe Sanctitatem Vestram rogat, ut prædictam **centum annorum et totidem quadragenarum** Indulgentiam, semel in die lucrandam ab iis qui Rosarium apud se, ob Beatæ Virginis reverentiam, devote gestaverint, renovare, renovatamque declarare dignetur.

Et Deus.

« Juxta preces in Domino. »

Pius PP. X.

Die 31 Julii, an. 1906.

8. — *Indult dit « des Cinq Scapulaires*[1]. »

Congrégation des Affaires Ecclésiastiques Extraordinaires.

N. B. — Une formule spéciale est requise pour le Scapulaire du Mont-Carmel (Décret du 27 avril 1887). Peuvent seuls bénéficier du présent indult ceux de nos Pères qui ont déjà les pouvoirs de bénir les dits Scapulaires.

Beatissime Pater,

Sacerdos Augustus Lavillardière, superior generalis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus humillime petit ut sacerdotibus suæ Societatis concedatur facultas benedicendi tempore missionum et exercitiorum spiritualium e suggestu quinque scapularia adhibendo formulam in numero plurali, et quin imponantur atque sine obligatione inscribendi in catalogo nomina fidelium, qui scapularia recipiunt, eaque respectivis exhibendi Confraternitatibus, uti præscriptum esset.

Ex Audientia SSmi, die 20 Novembris anni 1906, SSmus Dominus Noster divina Prov. Pius PP. X, referente me infrascripto S. Congregationis Negotiis Ecclesiasticis extraordinariis præpositæ Secretario, gratiam juxta preces benigne concedere dignatus est. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ, die et anno uti supra.

Pro R. P. D. Secretario :
HUMBERTUS BENIGNI, *subsecr.*

L. ✝ S.

FORMULA BENEDICENDI QUATUOR SCAPULARIA :
SSæ TRINITATIS, PASSIONIS D. N. J. C., IMMACULATÆ CONCEPTIONIS AC VII DOLORUM B. M. V.

℣. Adjutorium nostrum in nomine Domini.
℟. Qui fecit cœlum et terram.

(1) Le commentaire paraîtra prochainement.

℣. Domine, exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Domine Jesu Christe, omnium caput fidelium, et humani generis Salvator, qui tegmen nostræ mortalitatis induere dignatus es : obsecramus immensam largitatis tuæ abundantiam, ut indumenta hæc in obsequium SSæ Trinitatis instituta, necnon in honorem et memoriam dolorosissimæ Passionis tuæ, in honorem Beatissimæ Virginis Matris tuæ sine labe conceptæ, doloresque tuos ac vices peramanter dolentis, ita bene✠dicere et sanctifi✠care digneris, ut qui (vel quæ) ea assumpserint, eadem Genetrice tua intercedente, te quoque salutare nostrum, corpore et anima induere mereantur : Qui vivis et regnas in sæcula sæculorum.
℟. Amen.

Sacerdos aspergat aqua benedicta, ac deinde formulam sequentem proferat supra omnes simul.

MODUS INDUENDI.

1. Accipite Habitum Ordinis SSæ Trinitatis in fidei, spei, et caritatis augmentum, ut induatis novum hominem, qui sec. Deum creatus est in justitia et sanctitate.

2. Accipite Scapulare Passionis D. N. J. C., ut veterem hominem exuti novumque induti, ipsum digni perferatis, et ad vitam perveniatis sempiternam.

3. Accipite Scapulare devotorum B. M. V. sine labe conceptæ, et ejus intercessione ab omni inquinamento mundati, ad vitam perveniatis æternam.

4. Accipite Habitum servorum B. M. V. septem dolores ejus devote recolentium, ut dolores ipsos assidue recogitantes, passionem D. N. J. C. in corde et corpore vestro impressam jugiter teneatis.

Ego, ex facultate apostolica mihi delegata, recipio vos in participationem bonorum spiritualium et indulgentiarum, quibus prædicti ordines seu Congregationes pollent. In nomine Pa✝tris, et Fi✝lii, et Spiritus ✝ sancti. Amen.

℣. Salvos fac servos tuos.
℟. Deus meus, sperantes in te.
℣. Mitte eis auxilium de sancto.
℟. Et de Sion tuere eos.
℣. Esto eis, Domine, turris fortitudinis.
℟. A facie inimici.
℣. Nihil proficiat inimicus in eis.
℟. Et filius iniquitatis non apponat nocere eis.
℣. Domine, exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

Oremus.

Adesto, Domine, supplicationibus nostris, et quibus in tuo nomine sacros habitus imposuimus, ita benedicere digneris, ut tuæ gratiæ cooperantes, vitam consequi mereantur æternam. Per Christum Dominum nostrum.
℟. Amen.

Benedictio Dei omnipotentis Pa✝tris, et Fi✝lii, et Spiritus ✝ sancti descendat super vos et maneat semper. Amen.

9. — *Décret sur la Communion aux infirmes qui ne sont pas à jeun.*

S. Congrégation du Concile.

De S. Communione infirmis non jejunis.

Post editum de frequenti et quotidiana SS. Eucharistiæ sumptione decretum die 20 mensis Decembris 1905, concessasque a SSmo D. N. Pio PP. X die 30 mensis Maii ejusdem anni indulgentias omnibus Christifidelibus, qui certas

preces devote recitaverint pro quotidianæ Communionis propagatione ; post additum præterea decretum *Urbis et Orbis*, die 14 mensis Februarii 1906 a S. C. Indulgentiarum et Reliquiarum, cujus decreti vi possent Christifideles per quotidianam Communionem lucrari omnes indulgentias, absque onere confessionis hebdomadariæ, vix dicere est, quanta lætitia benignæ hujusmodi S. Sedis dispositiones exceptæ sint, præsertim ab Episcopis et moderatoribus religiosorum Ordinum. Excitato inde studio fovendæ pietatis, quæsitum est, si quo forte modo consuli posset ægrotis diuturno morbo laborantibus et eucharistico Pane haud semel confortari cupientibus, qui naturale jejunium in sua integritate servare nequeant. Quare supplices ad hoc preces delatæ sunt SSmo D. N. Pio PP. X ; qui, re mature perpensa auditoque consilio S. Congregationis Concilii, benigne concessit ut infirmi, qui jam a mense decumberent absque certa spe ut cito convalescant, de confessarii consilio SSmam Eucharistiam sumere possint semel aut bis in hebdomada, si agatur de infirmis qui degunt in piis domibus, ubi SSmum Sacramentum adservatur, aut privilegio fruuntur celebrationis Missæ in Oratorio domestico ; semel vero aut bis in mense pro reliquis, etsi aliquid per modum potus antea sumpserint, servatis de cetero regulis a Rituali Romano et a S. Rituum Congregatione ad rem præscriptis. Præsentibus valituris, contrariis quibuslibet non obstantibus.

Datum Romæ, die 7 mensis Decembris 1906.

✝ VINCENTIUS Card., *Episc. Prænestinus, Præfectus.*

C. DE LAI, *Secretarius.*

10. — *Modification d'indulgences.*

Sacrée Congrégation des Indulgences, 27 juin 1906.

« Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! »

Le 27 mai 1905, une indulgence de trois cents jours *une fois le jour*, et une indulgence plénière une fois le mois, avaient été accordées à la récitation de l'invocation : *Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous* (1) *!*

Un décret du 5 juin 1906 a rendu *toties quoties* l'indulgence de trois cents jours et, à la demande de Mgr Hertzog, procureur général de Saint-Sulpice, le Souverain Pontife déclara, le 27 juin 1906, maintenir l'indulgence plénière pour chaque mois à ceux qui diront au moins une fois chaque jour du mois cette invocation, s'approcheront des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et prieront aux intentions du Souverain Pontife.

11. — *Diverses décisions de la Sacrée Congrégation des Rites.*

1. — Aux doubles majeurs, pas de leçons propres pour le 1er nocturne, excepté dans l'un des trois cas suivants : *a*) approbation de leçons propres ; *b*) insertion dans l'office de ces leçons ; *c*) indication des premiers mots avec renvoi au commun pour la suite.

2. — Le jour des Cendres, il est permis, dans une église paroissiale où il n'y a qu'un prêtre, de célébrer la messe de *Requiem* pour une sépulture.

Rmus dnus Franciscus Xaverius Schoepfer, Episcopus Tarbiensis, a Sacrorum Rituum Congregatione sequentium dubiorum solutionem reverenter expostulavit ; nimirum :

(1) *Missions*, N° 174, Juin 1906, p. 214.

I. Decreto n. 3923 diei 30 Junii 1896 *Plurium diœcesium,* præcipiente Lectionem de Scriptura occurrente in duplicibus infra II classem, excipiuntur tamen Lectiones, quæ « jam approbatæ fuerunt, vel in Breviario habentur pro duplicibus seu majoribus, seu etiam minoribus. »

Quæritur : utrum ea exceptione comprehendantur non tantum eæ peculiares Lectiones, quæ certis quibusdam Sanctis assignantur et integre inseruntur in Breviario sicut et in Proprio diœcesano, sed etiam eæ omnes, quæ assignantur de Communi, et in prædictis Breviario et Proprio tantummodo indicantur, Rubrica ad eas remittente; sicut v. g. in festo S. Dominici die 4 Augusti indicantur pro I Nocturno Lectiones *Beatus vir*, etc. de Communi Conf. non Pontif. 2° loco ; sicut etiam v. g. in festo S. Fausti (in Proprio Provinciæ Auxitanæ ad 28 Septembris) remittitur, pro clero Tarbiensi, ad Lectiones *Fidelis sermo ?*

II. Utrum feria IV Cinerum in ecclesiis parochialibus ubi unicus est sacerdos, celebrari possit Missa exequialis ?

Et Sacra eadem Congregatio, referente subscripto Secretario, audito etiam voto Commissionis Liturgicæ, reque mature perpensa, respondendum censuit :

Ad I et II. *Affirmative.*

Atque ita rescripsit, die 5 Julii 1901.

D. Card. Ferrata, *Præfectus.*

L. † S.

† D. Panici, *Archiep. Laodicen.*, *Secretarius.*

***

23 novembre 1906.

1° Des simples tonsurés, d'après le décret du 14 mars 1906, peuvent, sans un indult, toucher les vases et les linges sacrés et préparer à la sacristie le calice pour la Messe.

2° Tous ceux qui portent une soutane, qu'ils soient tonsurés ou non, doivent prendre le surplis pour servir la

Messe, à moins qu'il ne s'agisse de laïques appartenant à une Famille religieuse dont les constitutions approuvées s'y opposent.

Etc...

Insequentium dubiorum declarationes a Sacra Rituum Congregatione expostulatæ sunt, nimirum :

I. An clerici prima tantum tonsura initiati, ad mentem decreti 14 Martii 1906, tangere possint vasa sacra et lintea sacra ac calicem præparare in sacristia absque speciali indulto ?

II. An omnes qui vestem talarem induunt, sint vel non tonsurati, debeant juxta rubricas Missalis (*Ritus servandus in celebratione Missæ,* tit. II, 1) superpelliceum induere dum Missam inserviunt ?

Etc...

Sacra porro Rituum Congregatio, exquisita sententia Commissionis liturgicæ, omnibus sedulo perpensis, rescribendum censuit :

Ad I. *Affirmative.*

Ad II. *Affirmative,* nisi pro laicis alicujus Familiæ Religiosæ obstent specialia statuta approbata.

BIBLIOGRAPHIE

L'Archange Gabriel, par E. B., Oblat de Marie Immaculée. — *Paris.* Librairie Bauchesne, 117, rue de Rennes.

« Ce petit volume, dit le pieux auteur, n'est pas une œuvre d'érudition, mais un acte de piété. Les érudits et les savants, si nos pages leur tombaient sous les yeux, les jugeraient, et avec raison, insignifiantes au point de vue scientifique. Nous serions toutefois largement rémunéré de notre travail s'ils concevaient le projet, après nous avoir

lu, de faire plus et mieux, puisque le créateur des esprits leur a donné plus d'intelligence et plus de savoir. »

Le T. R. Père E. Baffie nous permettra de le contredire en quelques points. Tout d'abord son petit volume est un bel in-8° de x-224 pages, format des livres de prix. Sans doute cet ouvrage est un « acte de piété » ; mais la science théologique et scripturaire n'y fait point défaut ; nous en avons pour garant le premier chapitre : « L'Archange Gabriel au ciel », aussi bien que les huit chapitres suivants empruntés à l'Ecriture et à la Tradition. Le X^e chapitre : « L'Archange Gabriel et son culte dans l'Eglise », offre aussi beaucoup d'intérêt au point de vue liturgique ; et le XI^e : « L'Archange Gabriel dans les grandes épopées chrétiennes », est plus qu'une suave promenade littéraire à travers les poèmes les plus grandioses où se retrouve toujours la radieuse figure de l'Archange Gabriel. Bref, quoi qu'en pense l'auteur, son ouvrage est assez scientifique pour mériter l'attention de tout lecteur sérieux, et assez populaire pour faire goûter à tous non seulement la science de la foi, mais encore les pages de littérature les plus élevées. — Enfin les Frères de Saint-Gabriel seront heureux d'y trouver dans un appendice les Litanies de saint Gabriel et d'autres prières au saint Archange également usitées dans leur pieux Institut. — C'est dire que cet ouvrage, qui a pour objet l'un des personnages de la grande *Scène de l'Incarnation,* se recommande tout spécialement aux enfants et disciples du Bienheureux L.-M. G. de Montfort et surtout aux membres de la Congrégation de Saint-Gabriel.

(*Le Règne de Jésus par Marie.*)

Nos *Petites Annales* l'ont présenté ainsi à leurs lecteurs :

« Nos couvertures ont annoncé déjà ce beau volume sorti de la plume infatigable du R. Père E. B., qui a su trouver des loisirs, au milieu des plus hautes charges dont il était investi, pour écrire ces pages fortes, étincelantes de style et pleines de la substance des choses. Livre de piété et d'édification avant tout, où l'auteur a buriné les traits célestes de l'Archange Gabriel tel que l'Ancien et le Nouveau Testament, la liturgie et la poésie catholique nous l'ont fait connaître. Voilà du moins une *Vie de saint* qui

échappe, en son genre, à la critique historique et ne relève que de l'exégèse et de la théologie catholiques. L'Archange saint Gabriel n'y court pas le danger d'être humanisé, naturalisé ; nous allions dire laïcisé. On vit en plein surnaturel, on aime davantage le monde des anges, nos frères dans la grâce et la gloire, et l'on fait certainement un pas en avant dans la dévotion au grand messager de l'Incarnation. » (E. H.)

***

Un dernier petit mot. — Le livre du R. P. Baffie a été bien accueilli dans la presse religieuse, et les appréciations qu'en ont données l'*Univers* et les autres revues seront partagées des lecteurs d'élite auxquels s'adresse le docte écrivain.

Il a traité les questions les plus relevées et les plus difficiles de son beau sujet avec sa maîtrise habituelle, sans doute, mais encore avec un talent qui y fait trouver un charme de plus.

Fidèle à sa méthode de ne puiser qu'aux sources les plus pures, le R. P. Baffie n'a pas cherché, pour la substance de son livre, d'autres données que celles de la Révélation. Son mérite principal, ç'a été de les mettre en valeur, de les développer dans une exposition qui rappelle celle des théologiens de l'Ecole et des grands commentateurs, de les fondre enfin en un tout harmonieux et d'en faire un ouvrage réellement instructif et bienfaisant.

Pour un sujet aussi sérieux sous tous les rapports, l'auteur a donné à son livre l'allure du fleuve qui coule doucement ses eaux limpides plutôt que celle du torrent qui jaillit en cascades. Mais qui donc pourrait le lui reprocher ? surtout que cette nappe tranquille reflète l'image d'un beau ciel.

E. D.

***

Thesaurus cœlestis Indulgentiarum.

Nous avons reçu de Ceylan et du Vicariat de Colombo un petit livre qui, chose rare, correspond fidèlement à son titre.

L'auteur s'est caché sous le voile de l'anonyme. Mais tous ceux qui l'ont connu, élève d'abord, puis répétiteur au Scolasticat de Rome, n'auront pas de peine à dire son nom.

Le livre — petit par le volume mais grand par l'utilité — a pour titre : **Thesaurus cœlestis Indulgentiarum e fontibus authenticis collectus et ordinatus ad usum Missionariorum.**

Ce manuel, extrêmement pratique, est divisé en trois parties. La première énumère, en divers tableaux, les prières ou les exercices de piété auxquels sont annexées des indulgences plénières ou *quotidiennes,* ou mensuelles ; les principaux scapulaires et les conditions requises pour gagner les indulgences dont ils sont enrichis. Elle renferme en outre deux calendriers qui nous mettent sous les yeux les *fêtes fixes* et les *fêtes mobiles* auxquelles sont attachées des indulgences...

La seconde partie nous offre une série de prières et d'exercices de piété indulgenciés, ainsi que de très utiles renseignements sur les Confréries et les scapulaires, avec un supplément sur l'indulgence plénière *in articulo mortis.*

La troisième partie renferme un certain nombre de prières et d'exercices de piété auxquels sont annexées des indulgences partielles.

L'auteur a donc raison de dire, dans son épître dédicatoire : « In parvo hoc volumine maxima exstat rerum pretiosarum copiositas, licet quamplura sint omissa, utpote ad utilitatem nostram particularem hic et nunc minus conducentia. Sollicitus sit igitur quisque et omnem adhibeat curam ac diligentiam ut *Thesaurum* delectum revera sibi acquirat; ut hanc copiam bonorum ingentesque divi-

tias efficaciter attingat, « *negotiatores non otiatores* » necesse est nos esse (Baronius); negociatio felicissima sane et opulentissima hic proponitur. »

Nous signalons ce petit livre et nous le recommandons à tous les membres de la Congrégation.

***

LISTE des Ouvrages écrits par des Oblats et dont les *Missions* ont appris la publication par le compte rendu paru dans les *Petites Annales.*

Du R. P. THIRIET, *O. M. I.* :

1° **Notre-Dame de Benoîte-Vaux.**
2° **Au Large,** — *Souvenir de la Retraite.*
3° **Paroles du soir.**
4° **Le Glas,** — *Souvenir des morts.*

Prix : 2 fr. 50 le volume. — S'adresser à M. Bréhier, 22, rue de St-Pétersbourg, Paris.

***

Du R. P. Em. JONQUET, *O. M. I.* :

Sainte Ludgarde ou la Bienheureuse Marguerite-Marie belge.

1 vol. in-12 de 300 p. orné de gravures.

Prix : 2 fr.; *franco*, 2 fr. 50. — Basilique du S.-C., à Jette-Bruxelles.

***

Du R. P. SCHAUFFLER, *O. M. I.* :

Courtes élévations à Jésus-Enfant.

Prix : 1 fr. 25; *franco*, 1 fr. 50. — Paris, Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette.

IMPRIMATUR

Virduni, die 13 Martii 1907.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1096,3,07.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 178. — Juin 1907.

SAINT-ALBERT (CANADA)

Mission Saint-Joseph — Banff, Alta.

A défaut de rapport plus détaillé et plus complet sur la Mission de Banff, nous empruntons les quelques données qui suivent à une lettre adressée par le R. P. Seltmann au R. P. Fabre, Supérieur du Scolasticat de Rome.

Il y a près de huit ans que je suis ici, sur la ligne du Pacifique et dans les montagnes Rocheuses, à près de 6.000 pieds d'altitude. Ma résidence habituelle porte le joli nom d'ermitage Saint-Joseph à Banff, c'est-à-dire à l'Ouest du Vicariat. J'y ai trois missions à desservir ; la première comprend les trois mines de charbon : Bankhead, Canmore et Exshaw ; la seconde, une place de Ranchers : Cochrane, et enfin la mission principale Banff, qui est une station thermale d'eaux sulfureuses. Comme toutes les villes de bains, celle-ci est un lieu de repos et de plaisir

pendant la saison, qui dure les trois ou quatre mois d'été. Puis, les touristes s'enfuient et nous laissent dans l'ermitage.

Tout autre est la vie dans les camps. D'abord, on y parle douze langues ; mais, malgré cette grande diversité dans le langage, le niveau moral des habitants est d'une désolante uniformité. A part quelques exceptions, il faut bien convenir que ce n'est point leur élite que les divers peuples nous ont envoyée ici. Toutefois le bien se fait et les consolations récompensent au centuple le missionnaire de ses peines et de ses travaux. A en juger par le temps que j'ai passé ici sans changement, Monseigneur me croit capable de suffire à la tâche, mais cependant un compagnon me serait fort utile, surtout s'il possédait bien les langues slave et polonaise. Pour l'intéresser à sa future mission, j'ajoute que je suis tout disposé à lui offrir trois résidences meublées, trois chapelles construites et deux... à construire ; en un mot, tout ce que je pourrai pour le satisfaire. J'espère qu'il viendra bientôt.

Serait-ce à cause de mon titre d'ermite ? Le fait est que je ne reçois pas de nouvelles de la Congrégation. Et cette privation m'est bien sensible. Dans nos contrées, on n'a que rarement l'occasion de se parler entre voisins. Le plus proche à l'Ouest est à 150 milles ; et à l'Est, Calgary est à 82 milles.

Hier soir, au moment où je finissais ces lignes, le toit de la maison s'ébranla. Etait-ce un tremblement de terre, l'éboulement de la montagne Cascade ? Non. J'apprends ce matin que c'est la poudrière de la mine de Bankhead, à 5 milles de distance, qui a sauté avec la dynamite qu'elle renfermait. — Ni tué, ni blessé ; voilà qui est heureux, alors que les victimes auraient pu être très nombreuses ! Pour tous dégâts : les fenêtres du Camp ont été brisées ; on les remplacera. Les gens qui étaient debout ont été renversés, et ceux qui étaient couchés ont roulé à terre ; et c'est tout !

Bonne année, mon Révérend Père. Que le Bon Dieu vous accorde beaucoup de bonnes choses et, en particulier, de... former quelques missionnaires pour les montagnes Rocheuses. Que si, par hasard, vous faisiez le tour du monde, n'oubliez pas l'Ermitage de Banff, où vous pourrez admirer nos montagnes qui manifestent si bien la grandeur et la majesté de Dieu...

ATHABASKA

Rapport sur la Mission S.-Henri. Fort Vermillon.

Extrait d'une lettre du R. P. Joussard, du 20 décembre 1906.

En 1889, en fait d'habitation, il n'y avait guère ici que la Mission catholique, le fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et la mission protestante. Mais, depuis, un progrès considérable a complètement changé le pays. Aujourd'hui, le Vermillon compte une population blanche de près de 300 habitants, qui tous sont fermiers. Cette année, ils ont récolté plus de 30.000 minots (1) de grain. Il y a trois moulins : celui de la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson, celui de Lawrence, et le nôtre. Le moulin de la Compagnie a coûté plus de 30.000 piastres, et il pourra faire cette année 8.000 sacs de farine. Vous voyez que nous ne sommes plus à la viande sèche, que nous regrettons quand même de temps en temps.

(1) Le minot, ancienne mesure française, contenait 39 litres environ.

Notre ferme nous a donné plus de 1.500 minots. Il y a actuellement 60 bêtes à cornes, 14 chevaux et tous les instruments pour l'agriculture. C'est ce qui nous permet d'entretenir notre école, qui compte aujourd'hui 46 élèves inscrits sur les listes, et dont 30 à 36 sont nourris par la Mission. L'instruction est donnée par les Sœurs de la Providence de Montréal, qui s'acquittent de leur tâche avec un dévouement sans pareil.

A part nos catholiques métis, nous avons à desservir les Cris de la Petite Rivière Rouge, ceux de Tall Cries, de la Pointe Carcajou, de la Prairie. C'est l'affaire du R. P. Habay, jeune Père plein de zèle et de talent.

Nous avons aussi les sauvages Castors d'ici et les sauvages Castors Esclaves, de la Rivière au foin. Ceci me regarde.

Manquant de Frères pour faire notre ouvrage, nous y mettons plus que la main, nous sommes parfois obligés de travailler autant et plus que des Frères. Le bien se fait, grâce à Dieu, mais nous ne savons pas ce qui nous attend. On parle de flots d'émigrants... jusqu'ici ! Oui, si le chemin de fer passe proche ; non, s'il est trop loin. Ce dernier cas me sourirait bien plus.

L'arpentage des terrains s'est fait en partie cet été. Nous avons fait l'application d'un grand terrain, déjà la plupart clôturé et une partie assez considérable en culture.

Nous sommes bien mal logés, et les Sœurs aussi. On est allé toujours au plus pressé. Mais enfin, arrive le moment où nous allons bâtir une grande maison pour notre école, et alors nous prendrons la maison des Sœurs. Comme nous avons une partie des matériaux, nous espérons commencer les fondations au printemps de 1907.

Nos métis sont assez bons chrétiens et les enfants ont très bon esprit. Tous nos sauvages, à part quelques rares exceptions, sont catholiques. Deux chefs se sont convertis il n'y a pas bien longtemps. Le premier a fait des saints de toute sa famille ; je dis des saints, et on ne peut dire autre-

ment : matin et soir, prières et chapelet en commun, aussi régulièrement que dans une maison religieuse. L'an dernier, à pareille époque, j'y allai pour les fêtes de Noël. J'avoue que je n'ai rien vu de pareil nulle part. C'est l'œuvre de la grâce de Dieu toute seule.

COLOMBIE BRITANNIQUE

MISSION DU LAC STUART

I

AU PAYS DE L'ENNEMI

Rapport du R. P. Morice, O. M. I., au Directeur des « Missions. »

C'était au commencement de juin 1902. Je venais de terminer ma tournée du printemps, et, l'esprit en proie à je ne sais quel malaise, je quittais le Fort Georges, me dirigeant vers le sud pour aboutir cinq degrés de latitude plus au nord. J'avais déjà fait bien des centaines de lieues, marchant à l'aventure en pays inconnu, et pourtant ni les fatigues inhérentes aux excursions dans les montagnes, ni les étreintes de la faim, ou même les angoisses morales, qui sont parfois l'apanage du missionnaire chargé d'un immense district ou du voyageur perdu au milieu de nos sombres forêts, n'avaient produit chez moi cette espèce d'inquiétude qui m'envahissait au seuil même du grand voyage que l'obéissance me faisait entreprendre.

C'est que cette fois je devais porter mes pas vers l'ennemi. Au lieu des Dénés sympathiques et dociles à la voix

qu'ils connaissent, auxquels j'étais habitué depuis vingt ans, j'allais me trouver face à face avec leurs frères passés à l'erreur, et je me demandais si les résultats que je pourrais obtenir seraient proportionnés aux sacrifices, pécuniaires et autres, que cette longue course allait occasionner. En un mot, ma mission était d'aller trouver le ministre protestant jusque dans ses retranchements, et d'aviser à ce qu'il y avait à faire pour l'en déloger.

Depuis de longues années, une ou deux familles de Nahanais, sauvages dont le bassin de la Stickine et de ses tributaires constitue les terres de chasse, venaient avec un dévouement admirable rencontrer le missionnaire au Lac d'Ours, par le 56e degré de latitude nord, et après avoir profité des avantages spirituels dont il est le dispensateur, insistaient pour que celui-ci allât porter à leurs compatriotes moins fervents, avec les lumières de la foi qui font discerner le bercail du bon Pasteur, le secours de ces aides puissants qui, sous le nom de sacrements, permettent de s'y maintenir. Mais ces bons sauvages mettaient près d'un mois pour venir trouver le prêtre à une localité qui; bien qu'au sud-est de leur pays, n'en était pas moins à plus de 220 milles au nord de sa propre résidence. Dans ces conditions, comment entreprendre, sans négliger le troupeau qui lui était déjà acquis, un voyage qui devait durer plus de deux mois ? L'autorité diocésaine, mise au courant de la question, avait décidé qu'il n'y fallait pas penser.

Malheureusement, l'homme ennemi avait profité de notre absence pour s'implanter au milieu de ces pauvres gens et, endossant la toison de l'agneau, il avait réussi à leur donner le change et à masquer le loup ravisseur qui les aurait effrayés. Un ministre anglican qui se disait catholique et prêtre comme le P. Morice, bien que de nationalité différente, avait établi ses quartiers généraux à Thalhthan, le principal village des Nahanais occidentaux, et, comme il faisait publiquement le signe de la croix et n'avait pas peur d'autres pratiques extérieures réputées exclusive-

ment catholiques, il s'était en peu de temps fait nombre d'adeptes.

Un petit noyau était pourtant resté à l'écart et professait, avec François, l'âme de la bande qui fréquentait le Lac d'Ours, son attachement pour le pasteur lointain qu'il ne connaissait que par ouï-dire. Que penser de ces dispositions ? La place était-elle perdue sans retour, ou bien les circonstances nous autorisaient-elles à nourrir l'espoir d'une fondation dans ce pays jusque-là inconnu des autorités religieuses ? Telles étaient les questions que j'étais chargé d'étudier sur place.

Thalhthan est situé un tant soit peu au nord du 58e degré de latitude, au confluent de la rivière du même nom avec la Stickine, et comme il n'y avait pas à songer à un voyage *overland*, il avait été décidé que je descendrais plus de neuf degrés au sud de cette place pour prendre le bateau qui fait le service des mines du Klondike, que je laisserais à l'embouchure de la Stickine.

Une course en pays plus ou moins civilisé, avec les moyens que la science et l'ingénuité humaines ont mis au service du voyageur, n'offre qu'un médiocre intérêt pour quiconque s'est imprégné du pittoresque inséparable de la vie du nord. Je passerai donc par-dessus les détails de cette première partie du trajet, mentionnant simplement pour mémoire une étape en canot, qu'on remplace après une centaine de milles par un steamboat assez bien conditionné, puis par une diligence qui vous secoue et vous cahote le long de chemins affreux, au point de vous laisser l'impression d'avoir quelque os hors de place, le soir de chacune des trois longues journées que vous devez y rester emprisonné. Pour vous refaire un peu, vous avez alors deux cents milles en wagons splendides, « de vrais palais », comme nous disait le bon P. Lacombe au scolasticat d'Autun, lesquels vous conduisent à Vancouver, la nouvelle métropole de l'extrême ouest. En steamer encore pendant six heures, et vous voilà à Victoria, la capitale de

la Colombie Britannique et le point le plus méridional de mon long circuit.

C'est là que je devais prendre le grand bateau qui me conduirait jusqu'à la Stickine. Comme il avait pour termini des localités soumises à la juridiction américaine, Seattle sur le Puget Sound au sud, et un point septentrional de l'Alaska, il ne faisait que toucher à ce port pour y prendre des passagers.

En attendant son arrivée, je me dirigeai vers l'évêché, où j'eus le plaisir de m'aboucher avec M. Althoff, grand vicaire du diocèse, un prêtre selon le cœur de Dieu, qui avait lui-même passé plusieurs années à évangéliser les sauvages de la Côte du nord. Quand il apprit le but de mon voyage :

— Vous perdez votre temps, me dit-il. Les Indiens que vous allez visiter sont perdus pour nous, et ne vous recevront que par des injures ou tout au moins par un froid mépris.

— Vous les connaissez donc ? lui demandai-je. Les avez-vous visités ?

— Non, mais j'en ai vu plusieurs au Fort Wrangell, près de la Stickine, où j'ai résidé quelque temps, essayant d'ouvrir les yeux aux Thlingets qui ne veulent point de la lumière.

— Mais, remarquai-je, qu'est-ce qui peut vous donner une si pauvre idée des sauvages de l'intérieur ? Ils n'appartiennent point à la race maudite du littoral ; ce sont des Dénés, les frères de mes propres Indiens, et je sais qu'au fond ils sont bons et naturellement religieux.

— C'est possible, fit-il ; mais à Thalhthan il n'en va plus ainsi. Les mineurs du Cassiar les ont démoralisés. L'intempérance et l'immoralité s'y sont donné la main pour les corrompre, et les faire même peu à peu disparaître de la scène du monde.

— Et pourtant, insistai-je, il faut bon gré mal gré que j'aille m'assurer de cet état de choses pour faire mon rapport à qui de droit.

— Parfaitement ; mais je répète qu'il est trop tard pour faire impression sur ces gens-là. Votre bateau est annoncé pour demain à six heures du matin.

C'était un samedi soir que se tenait ce colloque peu rassurant pour moi. Le lendemain, à quatre heures et demie, je disais ma messe à la cathédrale, ayant pour servant un ministre protestant tout fraîchement converti, un helléniste distingué, ainsi que je pus bientôt m'en convaincre.

A six heures, j'étais au débarcadère, attendant un bateau qui ne venait point. Une heure, deux heures et plus se passèrent dans une vaine attente : le *Cottage City* ne paraissait point. A onze heures, une dépêche annonçait qu'il n'arriverait qu'à huit heures du soir !

Je profitai de ce contre-temps pour visiter, en compagnie de mon nouvel ami, l'helléniste, la ville où nos Pères dirigeaient autrefois un collège qui eut ses jours de prospérité. C'est alors que je fis pour la première fois connaissance avec l'Armée du Salut. Pauvres gens ! Que de zèle en pure perte ! Des aveugles s'égosillant à conduire des aveugles, et prétendant même parfois montrer le chemin aux voyants ! En pleine rue, une femme soufflait de toutes ses forces dans un cornet à pistons, tandis qu'un homme ou deux l'accompagnaient avec d'autres instruments de cuivre et qu'un gamin joufflu battait de la grosse caisse. Pendant ce temps, une douzaine d'assistants chantaient un hymne de facture assez primitive, au cours duquel ils protestaient de leur retour à Jésus. Puis un des officiers de la troupe ambulante déclamait, avec une onction qui allait parfois jusqu'aux larmes, un appel aux pécheurs dont fort peu semblaient se préoccuper. Que Celui qui scrute les cœurs leur tienne compte de leurs bonnes intentions et leur donne à eux-mêmes les grâces qu'ils demandent pour les autres !

Notre bienheureux bateau ne fit son apparition à Victoria qu'à onze heures du soir, et peu de temps après nous voguions vers le nord.

Pendant deux jours et deux nuits nous longeâmes une

côte découpée en de nombreux fiords bordés de collines hérissées de conifères, par-dessus lesquelles les monts de l'intérieur lèvent çà et là leur tête enneigée. A notre gauche, ce ne sont partout qu'îles et îlots, dont la présence est d'autant plus appréciée qu'ils servent à briser la fureur des vagues que l'Océan, appelé Pacifique sans doute par ironie pour son humeur guerrière, aurait pourchassées contre les flancs de notre vaisseau.

Je salue au passage ce que la nue me laisse entrevoir des montagnes qui forment la limite occidentale des Chilcotins, mes ouailles d'il y a vingt-deux ans ; puis il me semble même reconnaître dans le lointain les pics géminés du mont Saint-Louis, dans le coin sud-ouest de mon district du Lac Stuart. Enfin, laissant en arrière le territoire britannique, nous voici dans les eaux de l'Alaska, et le mercredi, à onze heures du matin, nous abordons à Wrangell, sur l'île du même nom. Nous sommes à six ou sept milles seulement de l'embouchure de la Stickine.

Un petit bateau à vapeur tout de blanc habillé est en partance pour Telegraph Creek, à quelque 175 milles au nord-nord-est. Il est affecté exclusivement au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui vient de le faire construire, et il ne doit faire que deux ou trois voyages sur la Stickine. Pourtant, comme il en est encore à son trajet d'essai, quantité de gens, parmi lesquels l'élément féminin domine facilement, veulent en profiter pour l'étrenner.

— M'avez-vous réservé une place ? demandai-je alors au gérant de la Compagnie dans l'ouest, un M. Thompson que j'avais vu plusieurs fois au Lac Stuart.

— Oui, me dit-il, mais le bateau est bondé. Et puis, fit-il en baissant la voix, je ne sais comment vous trouverez la compagnie.

Un coup d'œil suffit pour me démontrer que ma place n'était point parmi ce monde interlope. Comme le vapeur doit être prompt dans son premier voyage, je me résigne à attendre son retour. Je le laisse donc partir au milieu des

clameurs des dames excursionnistes qui répondent aux hourras d'une troupe avinée restée sur le quai, et me dirige sans grand enthousiasme vers l'hôtel qui paraît le plus décent.

Seul, sans amis ou connaissances, sur une terre étrangère, au milieu de gens dont les propos dénotent le peu de culture intellectuelle, je prends mon cœur à deux mains et essaie de me persuader qu'à la longue je me ferai à ces Yankees qu'on dirait la lie de leur nation. Déployant alors un immense journal de New-York, je fais le brave et, ne pouvant ni fumer ni chiquer comme les autres, je parais absorbé par les nouvelles surannées que j'y trouve. En réalité, je me sers de ses généreuses colonnes comme de paravent pour me soustraire à la curiosité publique et étudier furtivement mon monde. Ciel ! quelle société, et comme ses discours trahissent bien ses mœurs !

Il y avait quelque temps que j'étais ainsi occupé à contraster mentalement cette engeance, si nouvelle pour moi, avec mes chers Dénés, lorsqu'un grand jeune homme, dont j'avais déjà rencontré le regard inquisiteur, m'aborda poliment.

— Pardon, me dit-il, n'êtes-vous point un prêtre catholique ?

— Oui, monsieur.

— Ne venez-vous point du Lac Stuart ?

Pour toute réponse, un tressaillement soudain trahit ma surprise.

— Vous êtes le Père Morice ? ajouta mon interlocuteur.

— Par exemple ! Comment le savez-vous ? demandai-je intrigué.

— Oh ! rien de plus facile, me dit-il ; par votre portrait tout simplement.

Alors ce jeune homme me rappela un incident de ce qu'on appelle dans le pays le *Klondike rush,* l'engouement de 1898 pour les mines nouvellement découvertes de l'extrême nord-ouest. Au cours de mes tournées apostoliques,

j'avais rencontré un blanc avec sa fille qui se rendaient à l'Eldorado dont tous les esprits étaient alors préoccupés. L'homme était protestant, mais la jeune femme suivait la religion de sa mère qui était catholique, et elle avait porté son père à se détourner quelque peu de son chemin pour aller passer le dimanche au Lac Stuart, où elle avait rempli les obligations du temps pascal.

Avant de quitter la Mission, redoutant les mauvais traitements ou manques de soins prémédités qu'on attribuait à tort ou à raison aux sauvages qui se trouvaient sur leur chemin, mes visiteurs m'avaient demandé un passeport, et ils avaient insisté pour qu'il ne fût ni plus ni moins que ma photographie, recommandation qui, avaient-ils dit, serait comprise de tous mes Indiens sans exception. Les deux voyageurs s'étaient alors rendus jusqu'à Telegraph Creek, sur la Stickine, où la jeune fille s'était mariée à mon interlocuteur. Et voilà comment celui-ci avait pu me reconnaître !

Inutile de dire que je fus enchanté de cette rencontre, d'autant plus que ce monsieur, qui répondait au nom de Johnson, était réellement une perle au milieu d'un tas de boue. Il s'était constitué le catéchiste de l'endroit, et remplaçait le dimanche le Père Jésuite qui venait de Juneau sur la côte, bien trop rarement, disait-on, visiter la population catholique qui aurait été passable avec des soins plus assidus. Je n'oublie point que ce sont précisément ceux qui se plaignent le plus de leur pasteur qui mettent le moins d'empressement à profiter de son ministère.

M. Johnson me fit visiter ce qu'on appelle la ville. C'était un amas de maisonnettes en planches dont plusieurs étaient inoccupées, et qui confinaient immédiatement au village indien tout le long du croissant que forme le port. Là vous vous trouvez en plein cosmopolitanisme. C'est d'abord une nombreuse famille canadienne et, partant, catholique. Ils semblent de braves gens, bien que les enfants aillent à leur perdition par suite des mauvaises compagnies qu'ils fré-

quentent. Mais des renseignements ultérieurs vous apprennent que le père a dû s'expatrier pour avoir plus que convoité le bien d'autrui. C'est ensuite un brave Irlandais qui a encore la foi, mais qui attend des jours meilleurs pour y conformer sa conduite. Uni sans consécration religieuse à une sauvagessse de l'endroit, il en a eu plusieurs enfants dont il ne paraît qu'à demi fier. Voici maintenant un vrai Breton de France : un Celte, par conséquent un chrétien fervent. Attendez un peu : il se dit, en effet, bon catholique, mais il appartient à une société secrète et déclare préférer mourir plutôt que d'y renoncer. Du reste, paraît-il, les prêtres l'ont condamnée sans la connaître ; il est trop honnête homme pour s'affilier à ce qui n'est pas convenable. Plus loin, vous avez une dame américaine qui a été élevée au couvent, mais son mari est protestant. Bien qu'il ne sache pas assez de latin pour distinguer un génitif d'un nominatif dans ses ordonnances, tout le monde ne l'en salue pas moins : M. le Docteur. Il n'a peut-être pas tué beaucoup plus de malades que d'autres médecins dûment investis du droit de faire suivre leurs noms des initiales magiques M. D.

Quittant la ville proprement dite, nous nous avançons, M. Johnson et moi, au milieu de colonnes héraldiques et funéraires agrémentées des sculptures les plus grotesques, comme on en trouve chez tous les aborigènes de la côte, vers la seule Indienne qui soit catholique. C'est une femme sur son déclin, qui me reçoit plus que froidement. A mes questions et politesses elle ne répond que par des monosyllabes et des regards où ne perce aucune tendresse. Enfin une idée se fait jour dans l'esprit de mon cicerone.

— Ne sais-tu pas, lui fait-il observer, que ce gentleman est non seulement catholique, mais prêtre comme les messieurs que tu a vus à Victoria ?

La vieille se ravise alors. Un cri de joie lui échappe et elle demande à se confesser. Elle m'avait simplement pris pour un ministre protestant.

Mais ici une difficulté se présente. Comment exercer mon ministère dans la Préfecture apostolique de l'Alaska où, n'ayant point prévu le délai qui m'y retient, je me trouve dépourvu de tout pouvoir ecclésiastique ? Force m'est donc de remplacer la confession sacramentelle par quelques bons conseils.

Plus loin, c'est une vraie trouvaille ethnographique qu'il m'est donné de faire. Les lecteurs de nos « Missions » ne sont pas sans connaître au moins de nom le fameux chinouk dont le bon Père J.-M. Le Jeune est devenu le protecteur attitré, — ce qui ne l'empêche pas de se livrer avec succès à l'étude des langues séliches. Cet ineffable parler, que des nécessités commerciales firent naître sur les bords de la Colombie inférieure, doit son nom au fait que son vocabulaire est basé principalement sur des mots, généralement mal prononcés, de la langue des sauvages Chinouks. Mais il n'est lui-même qu'un jargon informe, qui ne donne aucune idée de l'idiome qui, au point de vue terminologique, lui a servi de base. Disons-le à la honte de notre civilisation : quand, il y a une douzaine d'années, un savant philologue de Washington voulut sauver pour la postérité cette langue qu'on savait sur le point de s'éteindre, il eut toutes les peines du monde à trouver, englobés dans une tribu étrangère, deux individus de cette race jadis si redoutée des traiteurs de pelleteries. Ceux-ci avaient eu leur revanche. Armés d'une arme à double tranchant, l'intempérance et l'immoralité, vices qui sont inséparables chez les Peaux Rouges, ils avaient dompté les Chinouks en les anéantissant.

Ces deux individus passèrent pour les derniers survivants de leur race. Et voilà que, échoué à peut-être 350 lieues de là sur une île du Pacifique nord, un autre Chinouk coulait des jours tranquilles sans se douter de son importance au point de vue ethnologique. Antoine paraissait un bon chrétien, et je me rappelle encore son désappointement quand il apprit que je ne pouvais entendre sa confession.

il avait été élevé par les premiers missionnaires canadiens de la Colombie, m'appelait Monsieur le Curé, et parlait un français fort convenable pour un sauvage.

Faute de mieux, ces visites, — ajoutées à de petits essais d'études linguistiques et quelques leçons de catéchisme aux enfants métis de mon ami Pat —, servaient un tant soit peu à me dissimuler le désœuvrement auquel l'absence du bateau me condamnait. J'essayai même du journalisme, et notai quelques faits pour l'édification des lecteurs d'un périodique de Vancouver. Cette dernière circonstance ajouta encore à l'idée que j'avais du peu de scrupule avec lequel les Américains préparent leurs informations pour la presse. A ma question : quelle est la population actuelle de Wrangell ? on répondit sans broncher : vous pouvez dire sept cents âmes. Or, je doute que, en excluant les Indiens, son chiffre s'élève à plus de trois cents.

Il va sans dire que, pour une localité de cette taille, l'arrivée du grand vapeur américain prenait plus ou moins les proportions d'un événement. La moitié des habitants (qui semblaient, du reste, presque tous en villégiature) se portaient alors à la jetée pour voir et être vus. Pour faire comme les autres, j'accompagnai un jour M. Johnson au débarcadère, et nous nous y promenions tous les deux, quand une dame de mise élégante, quittant momentanément le vaisseau qui venait d'aborder, s'avança vers moi et m'adressa la parole en russe. Je lui fis remarquer en anglais que sa langue maternelle m'était malheureusement inconnue, mais que j'étais presque Russe puisque je venais de France et pourrais lui répondre dans la langue des alliés. Elle s'inclina déconcertée, balbutia ce que je pris pour une excuse et disparut dans la foule. Elle m'avait pris pour un pope !

Et voilà ce à quoi peut servir la barbe du missionnaire !

Il est vrai qu'en une autre rencontre elle me valut de passer pour un rabbin juif. Vous riez ? Eh bien, ce n'est pas tout. Dans une troisième circonstance, en 1896, alors

que je venais d'aborder à Liverpool, une députation, papier solennel à la main, me fit une profonde révérence et, avant de me lire son adresse de bienvenue, me demanda par l'intermédiaire de son président :

— Vous êtes bien Sa Grâce Mgr l'Archevêque de Rupert's Land ?

Quel imberbe aurait jamais été pris pour l'archevêque anglican de la Rivière Rouge, dont la barbe avait bien un pied de long ?

Près d'une semaine s'était déjà écoulée et le *Mount Royal,* le vapeur de la Compagnie qui devait me mener à Telegraph Creek, ne paraissait point.

— Du reste, à quoi bon tenter l'impossible et essayer de ramener au catholicisme, ou même simplement visiter, des gens qui sont maintenant imbus des préjugés du protestantisme ? me disait-on de toutes parts. Ils ont un ministre qui boit autant qu'eux, ce qu'ils trouvent bien plus commode que la tempérance que vous ne manqueriez pas de leur prêcher. En outre, ils ne sauraient avoir plus mauvais voisinage. Vous n'êtes pas sans savoir que la place appelée Telegraph Creek est l'enfer de la Colombie septentrionale ?

Et comme je me récriais contre cette qualification, on me faisait remarquer que cette localité se trouvant en territoire britannique, la police américaine n'y pouvait rien faire ; en sorte qu'elle servait de refuge aux *outlaws* des deux pays, d'autant plus que toute communication avec les autorités de la Colombie Britannique était à peu près impossible. Décidément, ce n'était guère encourageant.

Enfin, me voilà à bord du petit bateau, dont je puis jouir tout à mon aise puisque j'en suis le seul passager. Doucement, prudemment et comme en tâtonnant, nous nous faufilons au travers des innombrables bancs de sable qui, à la marée basse, obstruent la navigation sur plusieurs milles à la ronde en aval de l'embouchure de la Stickine. De fait, la sonde doit longtemps manœuvrer aussi souvent que la roue du capitaine. Une fois entrés

dans le lit de la rivière même, la première se repose, et vogue la galère !

Nous atteignons vite le poste de douane canadien que les dernières délimitations territoriales ont fait reculer considérablement dans l'intérieur, et puis nous voici en face de ce que les cartes appellent le Grand Glacier. Depuis de longues années je suis familier avec ces immenses amas de glace, et pourtant ce que j'ai maintenant sous les yeux est absolument distinct de ce que j'ai vu jusqu'ici. Les glaciers que j'ai précédemment observés sont, sans aucune exception, suspendus à de hautes distances aux flancs des montagnes dont ils remplissent généralement les sinuosités ; mais celui-ci est relativement plat, et son extrémité inférieure touche littéralement au cours d'eau dont il semble former une des rives. Il peut avoir trois kilomètres de large, mais on le dit long de plusieurs lieues.

Le mois de juin vient de prendre fin, et juillet nous amène de fortes chaleurs qui font considérablement hausser la rivière. Pourrons-nous franchir le Grand Rapide ? La réponse ne se fait pas attendre longtemps, et elle est négative. Ce cañon est si connu pour la violence de son courant que, après que ses eaux ont atteint une certaine limite, aucune embarcation n'entreprend de le remonter. Or, la jauge plantée sur ses bords accuse une crue qui rend futile tout essai de lutte avec la fureur de ses vagues.

Que faire ? Attendre tout simplement que la rivière ait baissé suffisamment pour nous laisser passer ! Dans les voyages à la sauvage, vous vous servez de canots assez légers pour éviter par un portage tout rapide qui peut vous barrer le passage ; mais avec un steamer vous êtes l'esclave du temps et des circonstances. Vive donc encore la vie sauvage et ses légers esquifs !

Imaginez-vous un homme habitué à l'étude et à la vie active confiné neuf jours durant dans un étroit espace — le pont d'un bateau à vapeur avec une mince lisière de terre

entourée d'eau — sans aucun travail, sans autre récréation ou sujet d'entretien que l'état de la rivière et les pronostics du temps — et vous aurez une faible idée de ma position au pied de ce malencontreux cañon. Vous avez beau ronger le frein, votre sort n'en devient pas plus tolérable. De guerre lasse et pour tuer le temps, je me fais professeur et donne des leçons de français à la femme du capitaine, d'où je ne sors que pour entendre de tous côtés la sempiternelle question de la hauteur de l'eau, telle qu'enregistrée par la jauge, et des probabilités atmosphériques pour le lendemain.

Et pourtant toute chose a sa fin ici-bas, même un contretemps en voyage. Le dixième jour de notre arrêt nous levons donc l'ancre et, après des efforts qui font autant honneur au mécanisme de notre bateau qu'à l'habileté de son capitaine, nous parvenons à vaincre l'obstacle, et continuons gaiement notre voyage si longtemps interrompu.

Le soir, comme nous allons nous coucher, nous abordons à un poste de traite qu'on pourrait dire mort-né, puisque ses bâtisses à peine achevées doivent être prochainement transportées à Telegraph Creek. Le marchand de l'endroit me répète les mêmes propos relativement à l'inutilité de ma démarche. Je commence à m'habituer à ce refrain, et n'en dors pas moins du sommeil du juste.

En m'éveillant je m'aperçois que le bateau est stationnaire. Nous venons d'arriver. Je vais aux informations, et promène mes regards sur ce fameux poste. L'extrémité d'un ravin qui s'ouvre en entonnoir, arrosé d'un ruisseau qui se jette bruyamment dans la rivière, avec une ligne de maisons le long de celle-ci et une couronne de hautes collines en arrière de celui-là, voilà donc l'apparence topographique de cet enfer terrestre dont on m'a tant parlé. Je n'attristerai point mes lecteurs par une description de sa physionomie morale. Sortons plutôt de notre prison, et allons voir si le bon François a été fidèle au rendez-vous que je lui ai donné l'année dernière.

Voici venir un vieux sauvage à la barbe grisonnante, qui attirerait vos sympathies sans un certain air narquois, un je ne sais quoi de louche qui perce au travers de ses yeux obliques. J'ai appris depuis qu'il était le grand sorcier du pays, mais peu importe pour le moment. Il se charge de ma personne et me pilote le long de huttes recouvertes de boue durcie qui se cachent derrière les magasins. La matière de leur toiture est une enseigne des plus appropriées à leur destination, puisque ce sont autant de repaires du vice.

Je suis, paraît-il, attendu. A chaque porte une femme se tient debout, évidemment piquée de curiosité à la vue d'un prêtre catholique. Il ne m'est pas difficile de reconnaître en elles les traits dénés. Mais, hélas ! aucune ne se dérange pour saluer l'ambassadeur de Jésus-Christ, ce dont mon ignorance de leur position sociale me porte à m'étonner. Nous gravissons, mon vieux sorcier et moi, les flancs de la colline, au sommet de laquelle deux blanches tentes brillent aux premiers rayons du soleil.

Mais qu'entends-je ? Est-ce un écho lointain de nos saintes prières qui frappe mon oreille, ou bien la tristesse qui m'envahit à la pensée des âmes qui se perdent au fond de ce trou infernal serait-elle la cause d'une hallucination ? Mais non, je ne me trompe point : ce chant qui vient de s'éteindre là-haut c'est bien le *Kyrie eleison* du 6e ton, et maintenant ce que j'entends, c'est la prière du matin en langue porteur !

Le biographe du cardinal de Cheverus, mon compatriote, rappelle l'émotion que son héros éprouva lorsque, au fond des grands bois américains, son oreille perçut un jour le chant de la messe royale exécuté par de pauvres sauvages qui n'avaient pas vu de prêtre depuis longtemps. A coup sûr cette émotion ne pouvait surpasser celle qui s'empara de moi en cette circonstance mémorable.

Doucement et sans bruit je m'adjoins à la petite troupe en communion avec un Dieu qu'elle connaît à peine. On

s'aperçoit évidemment de mon arrivée ; mais les choses du ciel avant celles de la terre. La prière se continue renforcée bientôt du puissant apport de ma plus belle voix de basse. Mais, à la fin, quels cris de joie d'un côté, et quelle respectueuse considération de l'autre ! C'est bien mon fidèle François avec sa femme et une autre famille qui « prie » avec lui, comme on dit, c'est-à-dire qui veut être catholique bien qu'elle n'ait jamais vu de prêtre.

Nous sommes, paraît-il, à douze milles de Thalhthan, le terme de mon voyage ; et pour faire honneur au messager de la bonne cause, on insiste pour aller chercher l'unique cheval que possède le village. C'est, dit-on, un cheval protestant ; raison de plus pour le faire travailler pour le prêtre.

Le lendemain, nous voilà donc en route pour la place forte du protestantisme parmi les Dénés de la Colombie, Ma Révérence, fièrement plantée sur une humble bête qui ne gagna jamais de prix à la course, et mes catéchumènes portant qui ma chapelle, qui ses propres effets, mais tous à pied. Le sentier suit de fort près la rivière, dont le cours devient si rapide qu'aucun steamer n'a jamais pu le remonter. Un géologue trouverait son profit à étudier les stratifications que révèlent ses rives rocheuses aux parois perpendiculaires. Pendant longtemps on dirait une tranchée faite par un couteau dans un immense fromage. Mais nous ne sommes point géologues : *Ad altiora tendimus.*

A gauche, j'aperçois plantée sur deux poteaux, une petite malle de facture américaine. Quelque secret doit se cacher là-dedans. Comme ma monture, si piètre qu'elle soit, me permet d'aller encore plus vite que mes gens, tous pesamment chargés, je profite d'une petite avance pour aller m'en assurer. On doit être bien honnête dans ce pays-là, ou bien le trésor que renferme la boîte n'est guère précieux, puisque son couvercle cède au plus faible effort. Tout en siégeant sur mon cheval antique, je l'ouvre donc et qu'aperçois-je ? Des ossements humains ! des restes de tibias et de fémurs !

Mais ce n'est pas tout. Un essaim de guêpes a établi son domicile dans ce cercueil aérien. Furieuses d'être découvertes dans leur retraite qu'elles croyaient à bon droit inviolable, les voilà qui se précipitent vers moi et me font entendre leurs protestations indignées. D'un autre côté, ma Rossinante, piquée sans doute par quelque membre de la tribu apiaire, fait un bond en l'air, puis part au grand galop, ruant et dansant, à la grande surprise de mes compagnons qui ne l'ont jamais vue de pareille humeur. C'est une faute de plus ; pour avoir cédé à mes goûts d'antiquaire, me voilà puni par là où j'ai péché.

Mais le sentier devient mieux marqué. Il se bifurque même en plusieurs endroits, signe infaillible du voisinage d'habitations humaines. De fait, le village nous apparaît bientôt, lequel est composé d'une double rangée de cabanes en rondins, basses mais assez grandes. Plus bas, bien que dominant la rivière de trois ou quatre cents pieds, une maison de construction analogue quoique plus soignée s'élève tout près d'une vaste bâtisse. C'est la résidence du ministre avec son temple.

Mais qu'importent les détails matériels ? Ce sont les âmes qui m'ont fait entreprendre ce long voyage ; que ne se portent-elles au devant du premier représentant de la vraie foi qui les ait jamais visitées ! Hélas ! chacun se tient à l'écart. Ou plutôt, à l'arrivée de notre petite caravane, tout le monde est aux aguets, bien que la tête baissée et faisant mine de vaquer aux occupations ordinaires quand je passe, et me dévorant des yeux quand on prévoit ne pas rencontrer mes regards. Le mot d'ordre a été, paraît-il, donné : le prêtre français est un sorcier malfaisant, et tout protestant qui lui tend la main ne verra pas la fin de l'année.

Quelques-uns se font pourtant présenter comme catéchumènes par le bon François qui, au courant des réceptions enthousiastes auxquelles je suis habitué, paraît peiné de l'accueil plus que réservé qui m'est fait. La plus grande

maison de mes nouvelles ouailles m'est vite assignée, laquelle nous ne tardons pas à convertir en chapelle, et la mission commence.

Qu'on me permette de remarquer tout d'abord que je n'ai jamais passé de semaine plus laborieuse que les huit jours pleins que je restai là. Au point de vue purement religieux, voici quel était mon programme quotidien. Le matin : Messe avec sermon en porteur interprété par François. Après déjeuner, long catéchisme, au cours duquel je tâchai d'abord de bien inculquer les principales vérités de notre foi, après quoi j'enseignais les prières et cantiques que j'avais composés. Après midi pareil exercice ; puis le soir prière et sermon.

Il n'y avait pour moi rien de nouveau dans cet ordre de choses. Le surcroît de labeur consistait dans les leçons de nahanais que je me faisais donner, en dehors de ces exercices auxquels j'étais habitué, par François et quiconque savait autre chose que sa propre langue. Du matin jusqu'au soir — et en juillet le soir ne vient qu'à dix heures et demie à cette latitude — je bûchais comme un forcené, sachant bien que mon temps était limité par le prochain retour du bateau qui devait m'emmener dans son troisième et dernier voyage. Mon avidité en vint au point de déconcerter même mon courageux auxiliaire qui n'était point habitué à pareil travail intellectuel. Mais son secours m'était d'autant plus précieux que, comprenant très bien le porteur, ses leçons m'évitaient ces fautes et malentendus sans nombre auxquels doit se résigner tout étranger qui apprend une langue sans livre ni maître compétent, comme je l'avais fait pour le chilcotin, le porteur et autres dialectes dénés.

Le nahanais est beaucoup moins compliqué que le porteur, et son vocabulaire est plus pauvre et moins homogène. Par contre, sa phraséologie est plus embarrassée et, en raison d'un accent très prononcé qu'il possède et qu'on ne trouve dans aucun autre dialecte déné du nord, sa

phonétique est encore plus délicate. Au point de vue de la syntaxe et de la structure matérielle, il se rapproche plus des idiomes du Mackensie que ceux de l'ouest, et il possède de commun avec les premiers cet immense avantage au point de vue de la facilité, que ses négations ne sont point inflectionnelles. Une particule négative avant le verbe, et vous avez le négatif. Quelle différence en pratique avec la double négation du chilcotin, et le triple (quelquefois quadruple) équivalent des Porteurs et des Babines, alors que le verbe subit au négatif tant de transformations par voie inflexionnelle et incorporative qu'il en devient parfaitement méconnaissable !

Le nahanais de l'ouest paraît formé par un procédé absolument éclectique, et sous ce rapport il a assez d'analogie avec l'anglais. Je n'ai pas trouvé moins de quarante substantifs empruntés au tlhinget de la Côte, en sus de plusieurs mots propres au Loucheux, au Peau-de-Lièvre et au Montagnais. Le tsimpsian du sud-ouest lui a même fait cadeau d'un terme : *lélk*, qui signifie serpent, reptile qui n'existe dans aucun coin du territoire nahanais. Il s'est aussi incorporé deux ou trois mots anglais, après en avoir changé l'*l* en *n*. Exemples : *gon* (anglais *gold*), or ; *sink* (anglais *silk*), soie ; *dana* (anglais *dollar*), etc. Le chinouk lui a en outre cédé deux mots pour désigner des êtres qui lui étaient originairement inconnus, le cheval et la vache.

Parfois cette tendance à s'approprier un vocabulaire étranger donne lieu à des composés hybrides assez curieux. Ainsi l'équivalent de notre mot orgue ou harmonium est en nahanais moitié tlhinget et moitié déné. Presque tous les Dénés appellent cet instrument un livre qui chante. Comme les Nahanais avaient déjà emprunté le mot *'kûk* pour dire papier ou livre, et que par ailleurs ils ne pouvaient s'accommoder d'un synonyme tlhinget pour exprimer l'action de chanter, ils ont retenu sans scrupule le premier vocable qu'ils ont simplement fait suivre de leur propre équivalent du second, et disent maintenant *'kûk-étqine*.

Mais, observera un lecteur peu passionné pour les études philologiques, que sont après tout ces Nahanais, et quelle est leur population ? Ce sont des chasseurs d'animaux à fourrure qui vivent surtout de gros gibier tel que l'orignal, et leur nombre à l'ouest des Montagnes-Rocheuses est très restreint. Indépendamment des Nahanais de l'est, on ne compte à Thalhthan, où nous nous trouvons, guère plus de 180 âmes ; mais la sous-tribu des Kaskas, à 130 milles plus à l'est, est un peu plus nombreuse : disons 200 pour ne pas exagérer. Au nord vous avez la bande des Takus qui peut se monter à 150 âmes et qui complète le chiffre total de cette tribu dans l'ouest, à moins qu'on ne mette en ligne de compte une toute petite bande enclavée dans un territoire étranger sur la côte du Pacifique. Ces sauvages sont parfaitement nomades, excepté ceux de Thalhthan qui ont, d'ailleurs, une bonne proportion de sang non déné dans les veines, et qui passent chaque année un certain temps à leur rendez-vous pour des réjouissances publiques et autres motifs d'ordre social.

Comme résultat de mes études et instructions, j'appris à mon petit troupeau (lequel finit par compter neuf familles et cinq célibataires adultes) les prières du matin et du soir, celles du chapelet, une leçon de catéchisme, plus quatre courts cantiques, le tout dans leur langue et composé sur place. Pour mon propre compte et le bénéfice de ceux qui pourront venir après moi, j'amassai les matériaux d'une grammaire et d'un vocabulaire que j'imprimai ensuite jusqu'à la lettre F, quand des circonstances indépendantes de ma volonté me forcèrent à ajourner le parachèvement de ce travail. On peut voir par là si mes huit jours (et nuits, pourrais-je presque ajouter), furent bien remplis (1).

Une autre circonstance dont je m'assurai, c'est la

(1) Il est vrai de dire que j'avais précédemment obtenu une faible idée de son vocabulaire par l'intermédiaire d'un de mes visiteurs au Lac d'Ours.

nécessité absolue pour le missionnaire de bien posséder la langue de ses ouailles, s'il veut être correct dans ses instructions et sûr de ne dire que ce qu'il veut. J'avais le meilleur interprète du monde, un homme qui n'avait pour ainsi dire qu'à traduire mot à mot chacune de mes phrases, puisque la marche du nahanais est à peu près identique à celle du porteur. Or quand je fus pour expliquer le mystère de la sainte Trinité, impossible de lui faire dire ce que je voulais. Avec la meilleure volonté du monde, mon pauvre François s'obstinait à prêcher qu'il y a trois dieux, parce que les Nahanais ont une forme de nombres distributifs (tous les trois, chacun des trois, etc.) différente de celle des Porteurs. Voyant qu'il ne pouvait s'en tirer sans hérésie, je m'enhardis à balbutier moi-même dans leur dialecte ce que je voulais leur faire comprendre, et je me rappelle encore l'épanouissement de leurs visages quand ils me déclarèrent qu'ils me comprenaient fort bien. Or, si pareille difficulté peut se produire avec un homme d'intelligence plus qu'ordinaire qui traduit une langue de structure identique à la sienne, langue qu'il comprend, du reste, sans aucune difficulté, quelles hérésies, hors-sens et contre-sens ne peuvent-ils pas résulter d'interprétations d'idiomes si différents des dialectes indiens, tels que le français ou le chinouk, que l'interprète ne comprend parfois qu'à demi, ou qui sont, comme le dernier, d'un vague désespérant? Je ne parle pas des cas si fréquents en dehors des instructions religieuses, où un interprète peu scrupuleux peut manifester ses animosités personnelles ou servir ce qu'il croit ses intérêts en exagérant ou dénaturant la parole du prêtre, ou bien en taisant ce qui le blesse.

Et le ministre protestant? dira quelqu'un. Le ministre protestant avait disparu. Le second ou le troisième jour après mon arrivée, il s'était rendu à Telegraph-Creek, parce que, sans doute, sa bouteille était vide. Ce révérend est un excellent médecin indien. Il plaît toujours à ses malades, parce que son spécifique ordinaire est le whisky. Les con-

séquences en sont palpables, comme l'atteste l'état florissant de son cimetière. Il paraît qu'il doit être lui-même de santé assez débile, car il n'épargne pas pour son propre compte les potations de sa panacée. De fait, si les échos du Nord sont fidèles, les blancs eux-mêmes, pourtant peu scrupuleux sous ce rapport, ont dû depuis lui faire quitter le pays dans un état de parfaite impuissance causé par de trop fréquentes potations de sa médecine favorite.

Quand j'avais cinq minutes à moi, je les passais au milieu du village, essayant de prêcher plutôt par la bonne impression que je pouvais produire que par des procédés directs qui auraient pu effaroucher et amoindrir mon prestige par l'insuccès. Selon mon habitude, j'essayais de gagner les grands par l'entremise des petits. Au commencement, les enfants s'enfuyaient à mon approche. Ma soutane et ma croix d'Oblat semblaient leur faire peur. Graduellement pourtant ils s'apprivoisèrent, et je me fis même des amis dans leurs rangs. Les mamans paraissaient fières de mes attentions pour leur progéniture, et peu à peu certains papas condescendirent même jusqu'à répondre amicalement aux quelques paroles que je leur adressais dans leur langue. Avant l'issue de ma mission, ce fut, d'après mes agents secrets qui me mettaient au courant de tout, comme un revirement général d'opinion. Je ne puis reproduire les termes flatteurs dont on se servait à mon endroit ; mais il ne m'est pas défendu de remarquer qu'on regrettait vivement que je ne fusse pas venu quelques années plus tôt, ou bien que je ne pusse pas rester d'une manière permanente. La grâce de Dieu aidant, je crois que j'aurais pu, en relativement peu de temps, les faire passer presque tous au catholicisme.

Mais le temps pressait. Le bateau allait arriver à Telegraph-Creek ; il fallut partir. Quand reviendrais-je ? Probablement jamais, mais un autre prêtre semblable à moi pourrait les visiter de temps à autre. — Non, non ! criait-on de toutes parts ; promets-nous, avant de nous quitter, que

tu reviendras toi-même. Tu nous comprends déjà ; un autre n'en pourrait venir là qu'après longtemps, etc., etc.

Pauvres chers enfants des bois, comme il m'en coûta de ne pouvoir vous donner la réponse que vous désiriez !

Plus de la moitié de mon troupeau (dont j'avais naturellement baptisé les enfants) m'accompagna à pied jusqu'à Telegraph-Creek, et puis, mornes et sans voix, les pauvres gens se séparèrent peut-être pour toujours de celui qu'ils appelaient déjà leur grand chef.

Sur le vapeur se trouvait un des nombreux fils du ministre de Talhthan, plus un autre prédicant en disgrâce pour la même cause, disait-on, que celle qui entraînait son compère vers sa ruine. Il emmenait avec lui un enfant kaska pour le soustraire, paraît-il, à la fureur de compatriotes qui voulaient venger sur lui la mort d'un des leurs. Ce nouveau ministre ou ex-ministre affectait avec moi une grande sympathie pour les pratiques catholiques. Il alla même jusqu'à me soumettre ses essais de prières en langue indigène. C'était à faire rire de pitié. Le brave homme semblait vouloir provoquer une générosité analogue de ma part ; mais il n'y réussit point.

Comme il était écrit que les difficultés d'ordre moral devaient être l'accompagnement obligé de ce voyage exécuté dans des conditions de confort matériel auxquelles je n'étais point accoutumé, je ne fus pas plus tôt de retour à Wrangell que surgit une difficulté qui faillit m'y faire échouer. Mon plan avait toujours été de rentrer chez moi par la Skeena, et de donner en passant ma mission annuelle au Rocher Déboulé et aux Babines du lac de ce nom. Mais on me fit observer qu'il était absolument défendu à un bateau sans papiers *ad hoc* de prendre à son bord aucun passager venant d'un port américain. Or, le *Mount-Royal* n'avait point ces papiers, et il ne pouvait me conduire à Port-Simpson, où se trouvait un poste de douane canadien, et de là à la Skeena sans s'exposer à une forte amende.

Me voilà donc privé de tout moyen de retour autre que

celui qui m'a amené ici, et auquel il ne faut point songer si je ne veux faire perdre aux deux centres babines les avantages de ma visite. Comment faire? — Rendez-vous à Ketchikan, où vous pourrez louer un schooner, me dit-on. Mais ma bourse me criait bien fort que ce plan n'était pas réalisable. Enfin, le capitaine du *Mount-Royal,* touché sans doute de mon embarras, voulut bien user d'un subterfuge qui sauva la situation. Il fut décidé qu'on me ferait passer pour le chapelain du bateau, ce qui n'empêcha pas que les « appointements » restèrent toujours du même côté, ainsi que le prouva la note exorbitante qu'il me fallut bientôt solder. Après deux jours d'escale pour réparer des avaries sérieuses que la troisième traversée du Grand Rapide avait causées à la proue de notre bateau, nous mîmes à la mer sans verser trop de larmes en quittant la « ville » de Wrangell.

Mais ma plume commence à se fatiguer. Comme l'attention du lecteur doit l'être depuis longtemps, je ne ferai qu'esquisser en deux mots les péripéties de mon retour.

Tout d'abord, ce fut une petite tempête qui força notre humble steamer à demander momentanément l'hospitalité à une anse bien abritée. Puis, à l'embouchure de la Skeena, je trouvai toute une bande de mes Babines accourus à ma rencontre. Inutile de dire combien ils furent heureux de me revoir après ce long voyage *in partibus infidelium* dont ils connaissaient le motif. L'ascension de la Skeena nous prit presque deux jours, et le passage d'un cañon encore plus redouté que celui de la Stickine, parce qu'il est plus tortueux, ne s'effectua qu'au prix de sages lenteurs et avec l'assistance de câbles destinés à nous empêcher d'aller nous briser contre les roches du rivage, comme devait bientôt le faire un steamboat qui nous suivait de loin.

Enfin, après deux semaines de mission au Rocher Déboulé et au Lac Babine, je rentrai chez moi par l'extrémité du Lac Stuart opposée à celle par laquelle j'en étais sorti.

Mais je n'étais pas plus tôt arrivé qu'il fallut me mettre en route pour ma mission de septembre aux Indiens de Stony-Creek, Lac Sainte-Marie, Fond du Lac et Natléh, sur le Lac Fraser. En sorte que cette longue course, commencée le 6 mai, ne prit réellement fin que le 13 septembre. Et, malgré cela, ne jouissant point du don de bilocation, je dus omettre cette année-là mes visites aux Sékanais du Lac d'Ours et du Lac la Truite, deux points séparés par une distance de plus de cent lieues, l'époque de la traite de leurs fourrures étant depuis longtemps passée, après quoi ils étaient introuvables.

Au point de vue étymologique, un missionnaire est celui qui se rend là où il est envoyé, et dans ce sens le terme est corrélatif de voyageur, puisque le premier implique essentiellement le second. Or, s'il faut en juger par les distances parcourues alors, je pouvais me rendre le témoignage d'avoir fait acte de bon missionnaire, puisque depuis le printemps je n'avais pas franchi moins de 2.475 milles, soit environ 830 lieues kilométriques.

A.-G. Morice, *O. M. I.*

II

Lettre du R. P. Coccola, O. M. I., au R. P. N.-S. Dozois, O. M. I., Assistant Général.

Départ de la Mission Saint-Eugène.

Sechelt, B. C., 24 janvier 1907.

Mon Révérend et bien cher Père,

Vous devez vous rappeler dans quelles conditions je montais à Stuart-Lake, Mission de Notre-Dame de l'Espérance, en juillet 1905, puisque, visitant la Province de la

Colombie Britannique, vous présidiez alors le Conseil à New-Westminster. Il m'en coûta un peu de quitter ma Mission de Saint-Eugène Kootenay où, pendant près de dix-huit ans, je m'étais dépensé au progrès matériel et spirituel du district qui était alors deux fois plus étendu qu'aujourd'hui, et dont on a formé les deux districts d'est et ouest Kootenay.

Tout y était dans un état florissant quand il m'en fallut faire le sacrifice. De fait, du produit des mines d'or et d'argent qui avaient été vendues, on m'avait aidé à doter chacun de nos camps Indiens, au nombre de cinq, d'une belle chapelle avec résidence pour le prêtre.

Les sauvages, prenant modèle sur notre ferme, s'étaient appliqués à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Les villes des blancs, telles que Fernie, Michel, Cranbrook et Moyie, avaient aussi leurs magnifiques églises où les sacrements étaient fréquentés, sinon par tous nos catholiques, du moins par le plus grand nombre, et où plusieurs protestants, après avoir abjuré l'erreur, faisaient profession publique de catholicisme.

L'hôpital Saint-Eugène, bâti par la générosité des catholiques et des protestants — entre autres Mr. Haney de Toronto, constructeur de la voie ferrée du Crow's West, fit un don de 5.000 dollars, — et confié aux Sœurs de la Providence, dont le zèle et l'habileté sont connus et appréciés, faisait un bien solide à tous ceux qui, venant chercher les remèdes corporels, trouvaient aussi la guérison de l'âme qu'ils ne cherchaient pas d'abord. L'école industrielle pour les enfants sauvages, considérée par le Gouvernement comme la seule de ce genre, avait été un succès dès son ouverture.

Tout cela ne pouvait être abandonné sans regrets ; mais vous aviez, avec les membres du Conseil, manifesté le désir que je me rendisse à Stuart Lake. Ce fut pour moi l'égal d'un ordre ; aussi, dès le lendemain même, je prenais le train pour Ashcroft. La diligence, après 150 milles, me

déposait à William's Lake, où j'eus le plaisir de revoir mon compatriote et frère, P. Chiappini et les autres Oblats de la Mission Saint-Joseph. Là aussi, les Sœurs de l'Instruction eurent pitié de ma pauvreté, m'enrichirent d'une soutane et remplirent mes sacs de provisions et autres bonnes choses pour mon voyage de douze jours à travers les montagnes.

Inutile de parler des péripéties de ce voyage : qu'il suffise de dire qu'un de nos chevaux resta sur le champ de bataille et que les marangouins et les mouches noires se régalèrent à mes dépens.

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Le 9 du mois d'août, j'arrivais à Notre-Dame de Bonne-Espérance, Mission sur les bords nord du lac Stuart et site idéal pour un touriste. Dans un avenir prochain, ce sera un *summer resort* ou lieu de plaisir pour les gens riches, lorsque sera terminée la voie ferrée du Grand Tronçon Pacifique dont les ingénieurs font le tracé et qui probablement ne passera pas loin d'ici.

Je ne trouve que quelques sauvages, les autres étant à la chasse. On me donne les clefs et je m'installe dans la maison autrefois bâtie par les PP. Lejacq et Blanchet. Le P. Conon, en charge de la Mission, visitait alors les parties les plus éloignées de son district. J'ai vite fait l'inspection de ma nouvelle demeure ; elle égalait celle de Nazareth par la pauvreté et me rappelait le jour de mon arrivée, il y a dix-huit ans, à Saint-Eugène Kootenay.

Le temps du souper arrivait. J'allume mon feu ; mais on a beau être bon cuisinier, que faire quand il n'y a rien à cuire ? Je n'avais plus, comme à Kootenay, un troupeau de trois cents bestiaux où l'on peut se choisir un veau gras. Mais la Providence n'abandonne pas ses enfants. La femme du bourgeois de la Baie d'Hudson, dont le Fort n'est qu'à un mille d'ici, m'apporte du pain. Il faut peu pour con-

tenter un missionnaire. Dès le lendemain, les sauvages me fournissent de poisson et de lapin sauvage, et je suis sans inquiétude pour le matériel. A la façon sauvage, je vivais au jour le jour, car par le fait que les vivres sont rares, ils sont chers : la farine coûte 60 fr. les cent livres et le sucre 145 francs !

Enfin arrive le P. Conon ; quel bonheur de revoir un frère ! Je commençais à me fatiguer de ma solitude, quoique j'eusse été très occupé à faire à notre habitation des réparations nécessaires pour lui donner un petit air de fraîcheur et la rendre habitable pour l'hiver. Déjà, au mois de septembre, l'eau y avait gelé la nuit. Mais ma joie ne fut pas de longue durée : le Père me dit que le trop long isolement dans lequel il avait vécu le portait à désirer un changement ; aussi, quelque temps après, il partait pour New-Westminster, tandis que j'allais donner une mission aux sauvages de Stony Creek et Fraser Lake.

Le petit Père à grande barbe.

La Mission finie, j'allais mettre les pieds dans l'étrier quand on m'apporte un message du P. Bellot me demandant un grand canot et de forts rameurs pour aller le chercher à Quesnels.

Hommes et canot voguaient sur la Nechaco, et après, sur la rivière Fraser, tandis que j'étais allé à Stuart Lake, attendant le jour qui m'amènerait mon nouveau compagnon d'armes. J'eus à attendre longtemps et commençais à m'inquiéter : les pluies d'automne avaient grossi rivières et rapides devenus difficiles et dangereux à remonter.

Enfin, le 21 octobre, deux grands canots, l'un surmonté du drapeau de la Mission, annoncent l'arrivée. Tout ce qu'il y avait de femmes, d'enfants et de fusils dans le camp étaient au débarcadère. Quant à la maison, elle était devenue réellement proprette, bien chauffée, et mon petit

Père à grande barbe y courut bien vite pour se dégeler et se sécher. Ceux qui connaissent le P. Bellot savent que c'est un excellent compagnon, frère dévoué, gai et actif et en tout bon religieux, bon chasseur et cuisinier numéro un. Je plains les lapins, ils feront souvent notre régal, sauf à varier les sauces.

Tous les deux à l'ouvrage, notre maison devient confortable et même élégante pour le pays. L'année prochaine, lorsque le terrain qui l'entoure sera en culture, si les gelées ou la sécheresse ne sont pas trop cruelles, on viendra de loin pour voir notre jardin et s'instruire dans l'art de faire pousser les pommes de terre, les oignons, etc.

Réunions de sauvages. Travaux apostoliques.

Voici la fête de la Toussaint qui approche, c'est l'époque de la plus grande réunion des sauvages à Stuart Lake. Ils viennent prendre part aux exercices de la mission préparatoires à la fête. Le lac se couvre de canots, c'est une véritable flottille ; les coups de fusils, mille fois répétés, annoncent l'arrivée d'une nouvelle tribu. D'autres arrivent du Nord, ce sont les gens du Fort Mc Leod, qui sont sans montures, mais non sans fusils ; d'autres viennent du Sud, à cheval : les Stony Creek et Fraser Lake ; il y en a même qui viennent de Babine, à environ deux cents milles d'ici.

Aussi, la fête de la Toussaint était en proportion de la préparation. Mais quelle ne fut pas la surprise de nos sauvages qui, le matin à la messe, avaient vu l'église « parée comme une jeune fille pour les noces », de la trouver le soir toute changée en habit de deuil pour le lendemain, jour des morts ? Les instructions, catéchismes, avaient été fidèlement suivis ; les fautes publiques relevées et sévèrement punies. Chacun s'en retournait chez soi le 3 novembre, disant qu'il n'avait jamais vu ou entendu rien de pareil.

Plus que tous les autres, les Babines avaient insisté pour

m'emmener avec eux. « Ah ! si tous nos gens, disaient-ils, pouvaient voir ce que nous avons vu, ils changeraient vite de conduite et deviendraient bons. » Mais je ne pouvais consentir à laisser seul tout l'hiver mon cher compagnon, moi-même je me serais trop ennuyé loin de lui ; je promis alors à mes gens que, s'ils venaient me chercher vers le 10 de février, je leur consacrerais deux mois et ferais chez eux les exercices de la Semaine Sainte.

Le 12 décembre, les jeunes gens de Fraser Lake venaient chercher le prêtre pour passer avec eux les fêtes de Noël, et celles du premier de l'an avec les Stony Creek. La traîne est sortie du hangar ; quatre gros chiens robustes sont attelés et emportent le P. Bellot sur le lac gelé. Je le suivis des yeux seulement, puisque je devais moi-même passer les fêtes à Stuart Lake. Ce fut alors qu'on décida de bâtir une école, et les fêtes passées, hommes et femmes allèrent couper et charrier des billots de l'autre côté du lac où il y a une belle forêt.

Voyage chez les Babines.

Le 10 février arrivent nos Babines avec leur attelage. Le thermomètre venait de descendre à 42° au-dessous de zéro, juste ce qu'il fallait pour épaissir la glace sur les lacs et en faire un pont uni et solide. Le lendemain, notre caravane commençait son défilé. Les gens de Stuart Lake se faisaient un devoir d'accompagner le prêtre jusqu'au premier campement. Une douzaine de traîneaux se suivaient. A midi, nous arrivions à Pinché, charmant petit village sur les bords du lac où, après le dîner, notre caravane se doublait jusqu'au prochain village appelé Taché. Là, je devais dire la messe le lendemain. C'était le tour des Tachés d'escorter le prêtre, tandis que les Pinchés et les Stuarts retournaient chez eux. A onze heures, nous étions au bout du lac, et les quelques familles qui y sont établies étaient heureuses de

montrer ce qu'elles pouvaient faire pour nous. Le chevreuil, le poisson de toute espèce, étaient cuits à pleins chaudrons et de quoi nourrir une armée. Après un nouveau changement d'escorte, le soir, vers quatre heures, nous nous trouvions de l'autre côté du portage, sur les bords du lac Babine, où il n'y a qu'une famille avec une petite maison, mais suffisamment aérée pour permettre à tous mes gens d'y coucher.

Là aussi, j'eus le bonheur d'offrir le Saint Sacrifice, ce qui fit grand plaisir à tous, mais surtout au maître du logis.

En glissant sur le lac, mon escorte n'est composée que de mes Babines, du reste assez nombreux pour faire les campements, et pour prendre de ma pauvre personne un soin convenable. C'est la solitude autour de nous. Le soleil est beau, mais pas chaud ; on dirait une boule de glace. Le vent a balayé la neige, et quand j'essaye de marcher pour me réchauffer, il veut me traiter de même et je ne puis longtemps tenir debout.

Le troisième jour de notre course sur ce lac, nous allumons un grand feu dont la fumée sert de télégraphe sans fil pour annoncer notre arrivée aux sauvages du Vieux Fort. Aussitôt, ils viennent à notre rencontre, et, dès le lendemain, je confesse les vieux et les aveugles qui ne pourront pas nous suivre au village Babine, où je me dirige, après la messe, accompagné d'une vingtaine de traîneaux.

Enfin, le 18 février, vers trois heures, une fusillade nourrie annonce notre arrivée. Les sauvages du Rocher Déboulé, venant de 75 milles et sortant précisément des montagnes, sur le lac en face du village Babine, sont les premiers à y répondre. C'est alors que commencent les chants et les coups de fusils, répétés par les échos et venant de tous côtés. A travers les rues qui sont pavoisées, je me dirige vers l'église qui se remplit, et, après une courte allocution, les longues files se forment dehors pour me donner la main sans oublier personne. J'allai ensuite visiter les malades.

La Mission.

Le soir même s'ouvre la mission, suivie avec intérêt par tous nos gens venus d'Hagwilget, du lac d'Ours, etc. Ce n'est que le cinquième jour que les confessions commencèrent, après que tous les cas publics eurent été examinés, jugés, punis, et que les concubinages ont cessé et qu'on a pris les moyens de n'y plus retomber.

Les enfants eurent des conférences à part, et le dernier jour ils récitèrent et chantèrent leur acte de consécration à la Sainte Vierge, cérémonie tout à fait nouvelle pour eux et bien de leur goût. La sainte Communion est le levier par lequel je remuai mes gens et les soutins à la hauteur de leur dignité de bons chrétiens. Personne ne sera admis à la première Communion, les vieux exceptés, à moins qu'ils ne sachent leur catéchisme et que leur conduite ait été irréprochable pendant un temps assez long pour faire bien augurer de leur conduite future.

La vie en campagne.

Au Rocher Déboulé, il y a, me dit-on, plusieurs malades en danger de mort et désireux de recevoir les sacrements. On m'offre de me reconduire sain et sauf, si je consens au voyage, quoiqu'il doive être long et périlleux. Il n'en fallait pas tant que ça pour me décider. Les traînes à chien sont attelées de nouveau et me voici, à travers les montagnes, couvertes de six pieds de neige.

Les tobogans ou traînes de chiens peuvent encore être utiles sur les lacs et les prairies, mais à travers les montagnes, c'est intenable. Voilà qu'on m'y couche et m'emmaillote comme un enfant dans le berceau. On n'y a d'autre mouvement que celui que vous donne votre véhicule

heurtant contre une bûche, une roche ou quelque autre obstacle que la neige n'a pas entièrement recouvert. Un voyageur en avant, en raquettes, fraye le chemin et s'arrête devant les précipices, ce que les chiens font également. D'un signe, le pilote annonce un mauvais passage à celui qui, avec une corde, empêche le tabogan de verser, et qui le pousse par derrière dans les montées ou le retient dans les descentes. Et ainsi on navigue par monts et par vaux, sans cependant conserver toujours l'équilibre, malgré la force et l'agilité de nos hommes.

Avant le coucher du soleil on campe, car il faut plus d'une heure pour faire un campement convenable. Sans mot dire, chacun est à sa tâche ; les bûcheurs choisissent les arbres secs qui tombent avec fracas, un autre monte la tente pendant que le cuisinier défait les paquets de butin.

Après le souper et la prière, il faut songer à faire sécher ses vêtements pour le lendemain. On les suspend autour du feu.

Là ces hommes, que vous croiriez épuisés de fatigue et ne devoir songer qu'au repos, commencent à faire des jeux de mots pour égayer la bande ; on fume, on rit, on chante, on raccommode les mocassins (car nos hommes ont tous leurs outils avec eux) ; les harnais sont passés en revue, on attise les grands feux avec une habileté admirable ; à 10 heures, on nourrit les chiens avec un saumon sec. A ce moment commencent les aboiements, les hurlements de ces pauvres bêtes qui se disputent la maigre pitance et qui en voudraient davantage. Puis on se couche, et le matin on a peine à se réveiller. Les sauvages dorment comme des bûches, et plus il fait froid plus dur ils dorment.

Le troisième jour, à l'heure du coucher, un messager nous apporte la nouvelle que l'état d'un des malades empirait. Parti à pied avec deux guides, de bonne heure le lendemain matin, j'arrivai à temps pour lui signer son passeport.

Après une semaine passée au Rocher Déboulé, je visitai la petite ville d'Hazelton, terminus de la navigation sur les bords de la rivière Skeena avec laquelle, sans le soupçonner, j'allais devenir familier. Je trouvai là quelques catholiques, blancs par la couleur, mais dont les mœurs ne sont pas aussi civilisées que celles de mes sauvages. Après avoir visité les gens de la place, catholiques et protestants, je retournai par le même chemin à Babine pour y passer la Semaine Sainte. Les cérémonies, expliquées à nos sauvages au fur et à mesure qu'elles se déroulaient, firent une grande impression. C'était la première fois que le prêtre était là pour pareille occasion. Plusieurs furent jugés suffisamment préparés et admis à faire la première Communion. Le bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson avec ses subalternes firent acte de présence.

Un honorable cuisinier.

Je voulais alors retourner à Stuart Lake, mais la fonte prématurée des neiges et des glaces sur le lac avait commencé. Le retour, dans de telles circonstances, devenait difficile, lorsqu'un chercheur d'or, venant d'Hazelton, m'apporta un télégramme. Monseigneur me demandait à New-Westminster pour le Chapitre Provincial; j'apprenais en même temps que la Skeena, débarrassée de la glace, roulait ses eaux dans l'Océan Pacifique et qu'un bateau était attendu de jour en jour. Mon plan fut vite fait : en compagnie de cinq Indiens qui porteront mon bagage; j'irai à Hazelton pour y attendre ce bateau. Le bourgeois de la Compagnie s'offrit de m'accompagner et d'être mon cuisinier tout le long du voyage. Plus de traîne cette fois, plus de chiens; il fallait marcher à la raquette, vu que le flanc des collines avait perdu, de-ci de-là, son blanc manteau de neige. Après deux jours de marche, mes pieds étaient tellement enflés que, si l'on n'avait pas trouvé de chemins plus

moelleux, je n'aurais pu arriver jusqu'au terme. J'eus le temps de me reposer et de me guérir à Hazelton, chez mon ami Horing qui me prodigua ses soins.

La sirène du bateau attire sur le quai blancs et sauvages, et bientôt nous voilà emportés par le courant encore plus que par la vapeur. Nos rivières, avec leurs rapides aux eaux bouillonnantes, sont très dangereuses. Pendant la dernière saison, sur trois bateaux qui naviguaient sur la Skeena, deux furent avariés et celui sur lequel je descendais fut, cet automne même, mis en pièces par un rocher contre lequel le courant le jeta. Mais cette fois, encore qu'il ait touché deux roches, il nous mena à la mer, où j'embarquai sur les bateaux revenant du Klondike pour arriver sain et sauf à Vancouver. Quelle surprise pour nos Pères, car la nouvelle avait été publiée par les journaux canadiens et américains que j'étais tombé sous le Tomawhack des sauvages du Nord et mangé par des cannibales.

Une belle réception.

Après le Chapitre, comme Monseigneur avait accepté de visiter notre district pour y administrer la confirmation, nous remontions Viâ Ashcroff en juin. Le bon Père Bellot nous fit une réception féerique qui, à elle seule, mériterait un article de six colonnes. Peut-être l'a-t-il déjà fait ou le fera-t-il, car sa plume est légère autant que fleurie.

La mission de Stuart Lake, naturellement attrayante, était devenue splendide, rien n'y manquait; les canots rangés en deux lignes firent place à notre embarcation richement décorée, et les chants, les détonations, les drapeaux, les arcs de triomphe témoignaient du bonheur de nos gens. Le P. Bellot se joignait à nous pour aller à Babine, où nous arrivions le 1er juillet.

En cet endroit nos fêtes furent un peu contrariées par l'arrivée des gardiens des pêcheries et de l'agent, qui

avaient profité de la réunion des sauvages et comptaient se servir de notre influence pour engager ceux-ci à accepter des filets de pêche au saumon, et les faire consentir à renoncer à leur ancienne méthode de pêche, qui consiste à barricader la rivière et à arrêter le poisson au passage. De fait, les sauvages refusèrent ces propositions, et de notre côté, nous répondîmes que ces questions étaient en dehors de notre domaine. Aussi ces messieurs nous laissèrent-ils tranquilles pour le moment. Je craignais que ce ne fût pas pour toujours, du moins en ce qui regardait les sauvages.

Missions chez les Seekanais, etc.

Pendant la durée des exercices, Monseigneur prêchait les deux sermons du jour et le P. Bellot et moi faisions le reste ; mais il faisait si chaud que, dans l'après-midi jusqu'à 4 heures, on était incapable de travailler. Cependant nous avions une centaine de confirmants, cinquante aspirants à la communion et plusieurs adultes attendant le baptême, entre autres le chef des Seekanais avec toute sa famille, à instruire et à préparer, outre les confessions de plus de 500 personnes. Le tout fut fait en son temps, et nous voilà partis pour le Rocher Déboulé, notre dernière station à l'ouest du district.

Nous avions encore à visiter Fort George, à l'extrémité est. Nous repassons par Stuart Lake et, montés sur une grande barge avec de bons rameurs et chasseurs à la fois, nous descendons la Stuart pour tomber sur la Néchaco et enfin la rivière Fraser ; c'est là que le petit village de Fort George est bâti. Les jeunes gens, occupés avec les ingénieurs au tracé de la ligne du Grand Tronçon Pacifique, s'étaient rendus au camp pour nous recevoir avec de nouvelles démonstrations de respect et d'affection. Mais ce village, si éloigné de Stuart Lake et plus fréquenté des blancs, laisse bien à désirer au point de vue de la moralité et de l'honnêteté. Aussi fallut-il « monter sur ses grands

chevaux » pour écraser le mal. Les coupables furent sévèrement punis, et ne furent admis aux sacrements et même à l'église qu'après de solennelles promesses de mieux faire à l'avenir. Les vieux gardiens de l'ordre furent remplacés par des jeunes à la poigne solide, et nous partions avec l'espoir que tout irait mieux à l'avenir.

Ayant perdu un peu de la force nécessaire à un pareil genre de vie, j'allai à Vancouver avec Monseigneur pour consulter les docteurs et me remonter un peu.

Une injustice à coups de dépêches.

J'étais à peine à Vancouver, quand un télégramme du chef Babine m'annonce que le commissionnaire des pêcheries avec cinq officiers de la loi sont venus pour empêcher la construction commencée des barrages de pêche, et de plus, me demande ce qu'il y a à faire. — Question embarrassante ! Si je réponds : soumettez-vous, c'est exposer les sauvages à mourir de faim l'hiver prochain ; si je leur conseille de résister, c'est me mettre en révolte contre les gens de loi. On envoie le télégramme des Babines au gouvernement fédéral d'Ottawa, auquel je fais parvenir une lettre exposant la situation et montrant les conséquences qu'amènerait une guerre sauvage dans un pays comme celui-là.

Puis, je me mets en route sans retard, espérant arriver à Babine avant que les affaires aient pris une trop mauvaise tournure. J'avais compté sans les rapides de la rivière Fraser, qu'on peut descendre et non sans danger, mais qu'il est très difficile et très lent de remonter. Plusieurs fois, dans les passages dangereux, je me vis près de sombrer ; notre canot, pris entre le courant et les rochers, ne pouvant ni avancer ni reculer, pliait et s'aplatissait comme le fer entre l'enclume et le marteau.

La réponse du Gouvernement me fut remise en chemin. On me priait d'user de mon influence pour obtenir la sou-

mission des sauvages, qui seraient approvisionnés aux frais de l'Etat en cas de besoin. Enfin, après dix-huit jours de marche, j'arrive à Fraser Lake, où il y a une station télégraphique. De là, je pouvais journellement communiquer avec Ottawa et Babine. J'envoyai aussitôt trois chevaux au P. Bellot, avec ce dernier télégramme, en l'invitant à venir me rejoindre et m'aider de ses conseils dans l'affaire des sauvages, afin qu'il y ait unité d'action. Le bon Père était bientôt à mes côtés. Moi et les sauvages, nous lui devons beaucoup, car c'est grâce à son aide que tout alla si bien.

Un autre télégramme du chef Babine me dit que « les officiers blancs ont demandé une armée qui mettra tout à feu et à sang s'ils ne se rendent pas. » De nouveau une dépêche m'annonce que « neuf hommes ont reçu un mandat d'arrêt, mais ont refusé d'aller en prison ; qu'ils courent les bois, ramassent des milliers de cartouches et se préparent à la guerre. » J'en informe le Gouvernement, qui me prie de conseiller aux sauvages de se soumettre à la loi. Je lui fais savoir que les neuf sauvages, de l'avis du prêtre, se sont mis entre les mains de la justice, persuadés que nous sommes que le Gouvernement prendra leur défense. Voici la réponse à ce dernier télégramme : « Les ministres en conseil ont décidé et ordonné que les prisonniers soient mis en liberté. » De leur côté, les Babines d'Hazelton me télégraphient : « Demain, se tiendra la cour où nous serons jugés et probablement condamnés. » Et, en effet, le lendemain j'apprends que huit Babines sont condamnés à six mois de Pénitencier, à New-Westminster, ou cent piastres d'amende. » Je leur réponds : « Ayez patience, ne payez pas d'amende », et, en même temps, je dépêche à Ottawa : « Malgré votre ordre de délivrance, huit Babines seront envoyés au Pénitencier à New-Westminster par les juges d'Hazelton. » La réponse ne tarde pas : « Les sauvages seront mis en liberté ; venez ici, avec vos chefs Babines, pour régler la question en tête à tête. »

La Foi et le fanatisme.

Aussitôt je pars pour Babine et Hazelton, espérant arriver à cette dernière place avant le départ des prisonniers. On voyage nuit et jour au milieu des tempêtes, si bien que le lundi j'avais quitté Fraser Lake et que le dimanche soir, à dix heures, j'arrivais à Babine, où j'apprenais que les prisonniers avaient été emmenés à New-Westminster. Je console les femmes et les enfants, en assurant que les graciés seront bientôt de retour. Le lendemain, j'entends les confessions, je donne la sainte Eucharistie aux communiants, et, avec mes deux chefs, je pars pour Ottawa, en passant par Hazelton. En chemin, le chef Bîg George, qui, lui-même, était le neuvième prisonnier, me raconte comment les sauvages Babines avaient transformé la prison d'Hazelton en chapelle ; les murs étaient décorés d'images religieuses et retentissaient de leurs chants pieux, à tel point que le gardien, ému, leur dit : « Ce n'est pas moi qui vous ai amenés ici ni qui vous y retiens. »

Le jour où les prisonniers quittèrent la prison pour se rendre au bateau, ils étaient revêtus de leurs insignes de première communion, c'est-à-dire : le scapulaire du Sacré-Cœur, la médaille sur leur poitrine, et le ruban blanc au bras. Ils avaient plutôt l'air de gens allant à l'église ou en procession que sortant de prison. Ils marchaient, deux à deux, en chantant entre les rangs de la foule accourue pour les voir passer. C'étaient de vrais martyrs de la religion et de l'honneur, puisque c'était à cause de leur foi et de leur moralité que les trois juges protestants et pervers les avaient traités si sévèrement.

Dans le monde officiel.

Le 28 octobre, à six heures, nous frappions à la porte de l'Université d'Ottawa, dont les Pères me traitèrent comme

un des leurs durant les trente-six jours que je passai chez eux. — A dix heures, je demande une entrevue au ministre de l'Intérieur. On me répond qu'il était occupé pour la journée; je fais alors comprendre que chaque jour de délai augmente les difficultés de notre retour, puisque l'hiver commençait. Sur nos instances, on promet de nous recevoir aux maisons du Parlement, à sept heures du soir, et qu'on nous enverra deux automobiles avec un officier pour nous montrer ce qu'il y a d'intéressant dans la ville. Vers quatre heures de l'après-midi, en passant devant les maisons du Parlement, les automobiles s'arrêtent. Un messager du ministre nous annonce que ce dernier veut avancer l'heure de l'entrevue.

Nous voilà dans la salle ministérielle; nous y trouvons les ministres de l'Intérieur et de la Marine et Pêcherie avec les subalternes, les officiers du département indien avec des sténographes. Le ministre de l'Intérieur, l'air froid et prévenu, un tas de papiers sous la main, contenant les rapports et dossiers des sauvages, envoyés par les juges d'Hazelton, ouvre la séance; j'étais l'interprète pendant ce long interrogatoire.

— Quel est votre nom? D'où venez-vous? Vous êtes-vous battu avec les officiers de pêcheries?

— Non.

— Avez-vous voulu vous battre?

— Non.

— Les femmes ont-elles jeté ces officiers à l'eau?

— Les femmes étaient occupées à construire les barrages pour la pêche; les officiers ont voulu les en empêcher et ont marché vers elles. Alors, fatiguées de ces tracasseries, sans bâtons ni armes, et voulant se débarrasser de leur importunité, elles les ont, d'un seul coup de main, renversés à terre et probablement ils sont tombés dans l'eau.

— N'étiez-vous pas, vous, armés de fusils, à côté des femmes pour prendre leur défense?

— Non, le prêtre nous a défendu de nous servir de fusil

si ce n'est à la chasse ; il est vrai que les officiers des pêcheries nous ont provoqués à nous battre, mais nous leur avons répondu que les femmes étaient assez bonnes pour eux, qu'ils profitaient de toutes les occasions pour inviter nos femmes à la débauche et qu'ils avaient beau jeu maintenant.

— Quand on vous a présenté le mandat d'arrêt, avez-vous résisté et avez-vous refusé d'aller en prison ?

— Nous n'avons pas accepté ce mandat, parce que, ne sachant pas lire, nous crûmes inutile d'accepter ce papier. Quand on voulut nous arrrêter, nous partions pour la chasse, puisque la pêche était finie ; mais, ayant reçu du prêtre le conseil de nous rendre, nous nous sommes présentés à la cour, et là on mit nos gens en prison à Hazelton d'abord, pour les envoyer plus tard à New-Westminster.

— Mais, dit encore le ministre de l'Intérieur, les papiers que j'ai sous les mains me disent que vous avez maltraité les officiers de la loi.

Cette fois, je dis ma propre façon de penser :

— Si vous croyez, Monsieur le Ministre, que vous avez la vérité dans ces rapports qui viennent d'Hazelton, vous vous trompez étrangement ; vous n'avez là qu'un amas de faussetés, dictées par la haine contre les vertus morales de nos Indiens et leur attachement à l'Eglise catholique. Et quand, à Hazelton, j'ai vu la copie du jugement porté contre les sauvages, j'ai eu l'idée de m'en emparer et de la mettre dans les mains d'un de mes amis, avocat à Vancouver ou à Victoria, et les juges d'Hazelton auraient simplement pris dans la prison la place qu'occupaient mes sauvages.

— Je vois cela maintenant, dit le ministre.

La logique sauvage.

Le ministre des pêcheries prend alors la parole :

— Comprenez, chefs, que votre méthode de pêcher va

causer la destruction du saumon, puisqu'elle l'empêche d'arriver là où il dépose ses œufs, et qu'ainsi il n'y aura plus de saumon, ni pour vous, ni pour les blancs. Pourquoi refusez-vous d'accepter les filets qu'on vous offre et de pêcher avec des filets comme les blancs ?

Le chef George répond :

— Notre méthode des barrages ne détruit pas le saumon, puisqu'elle n'empêche pas bon nombre de poissons de passer pour aller déposer leurs œufs et se reproduire. Je vous prie de considérer qu'autrefois, quand les sauvages étaient plus nombreux, nous avions trois barricades parallèles à trois cents mètres de distance, et la preuve que le saumon passait par la première et la seconde, c'est qu'on prenait autant de poissons à la troisième qu'aux deux premières. Enfin, la preuve que le poisson passait à la troisième, c'est que les bords du lac étaient couverts de poissons morts, à ce point que, si les loups et les ours n'étaient venus les manger, le pays en aurait été empesté.

Ce n'est pas la pêche faite par les sauvages qui détruit le saumon ; mais les canneries trop nombreuses de blancs et la permission que, moyennant cinq dollars, les gardiens de pêche accordent, contrairement à la loi, aux Japonais et aux Chinois, de pêcher à temps et contre-temps avec les filets défendus par la loi, le détruiront nécessairement. Quant à pêcher avec les filets comme les blancs, la chose nous est impossible. D'abord, parce que les filets que vous nous donnez sont trop courts, et secondement parce que, chez nous, l'eau est trop claire et le poisson évite le filet. D'ailleurs, nous ne tenons pas si fortement au saumon : donnez-nous d'autres moyens de subsistance, puisque vous voulez nous enlever celui que le bon Dieu nous a donné, et tout ira bien.

Comme il était tard, la séance fut levée.

La raison du plus fort.

Le lendemain, j'avais une conversation de deux heures avec le ministre de l'Intérieur, et le gagnai à notre cause. J'en profitai pour parler d'écoles industrielles pour les enfants sauvages, et il entra dans tous mes plans, mais nous n'étions pas au bout de nos peines. Le ministre des Pêcheries voulait absolument arrêter les barrages, et cependant il différait à se prononcer. J'en profitai pour visiter nos Pères et leurs œuvres à Québec et à Montréal. Le Président de la Compagnie du chemin de fer Canadien Pacifique, que je visitai, m'offrit le passage gratis sur tout le parcours.

De retour à Ottawa, je visite sir Wilfred Laurier, premier ministre, et l'intéresse à notre cause qu'il trouve juste, et promet que, dans l'après-midi, au Conseil des ministres, il parlera au ministre des Pêcheries. Nous sommes convoqués à une plus grande séance. Les sénateurs de la Colombie y assistent, et, après une longue discussion, on est presque décidé à laisser aux sauvages leur ancienne méthode de pêche. Malheureusement, l'heure était avancée et l'on s'ajourna sans trancher la question.

Après cela, la grippe retint les ministres au lit, et l'on perdit du temps. C'est vrai que le Gouvernement paye toutes les dépenses depuis mon départ de Fraser Lake jusqu'à notre retour ; mais, ce retour, quand et comment se fera-t-il ? Mon temps est payé cent piastres par mois, et je pense que mes anxiétés valent bien cette somme. Nos Frères scolastiques, qui donnent l'hospitalité à mes sauvages, leur font, par leurs bontés, oublier les ennuis de l'exil.

Une compensation.

Enfin, une autre séance est annoncée, et on demande aux sauvages ce qu'ils veulent en retour des barrages. Cette solution ne m'étonna pas; nos plans étaient faits longtemps à l'avance, et nous proposâmes au Gouvernement de nous assurer mille quatre cents arpents de bonne terre que nous avions en vue, des semences en proportion, des instruments d'agriculture de tous genres, des filets en quantité pour la pêche, une allocation pour les vieux et une école industrielle pour les enfants. — Tout fut accordé. — Mais pour l'école on nous conseilla d'attendre que la ligne du Grand Tronçon canadien fût tracée, afin de bâtir là où il y aura une station, de manière à faciliter le transport des provisions et des enfants des camps environnants.

Enfin, on reprend le chemin du retour. Nos sauvages n'oublieront pas Ottawa de sitôt; ils s'étaient si fortement attachés aux Frères scolastiques, qu'il leur en coûta de les quitter et ne cessaient de parler d'eux le long du chemin. Ils avaient visité toutes les églises, et, les ayant trouvées toutes remplies de fidèles, ils faisaient observer : « Quand les blancs de la Colombie nous diront qu'il n'y a que les sauvages qui sont catholiques, nous leur répondrons : « Vous êtes ou des menteurs ou des ignorants. Allez à « Ottawa, et alors vous viendrez nous dire s'il n'y a que « les sauvages qui soient catholiques. »

La neige, le froid, les collisions retardèrent notre marche. Nous fûmes retenus trois jours à Winnipeg et un à Calgary, ce qui me permit de visiter nos Pères et surtout d'offrir le saint Sacrifice.

Quatre jours durant, la tempête nous ballotta sur l'Océan Pacifique, et le 17 au soir nous débarquions à Port-Essington, à l'embouchure de la Skeena. Mais là, il nous fut impossible de remonter la rivière; les glaçons que la marée

et le vent amenaient et ramenaient empêchaient toute embarcation de quitter le rivage. J'invitai mes sauvages à revenir à Vancouver; mais ils ne le voulurent pas, ils préféraient attendre que la glace fût toute d'une pièce pour partir vers Hazelton, où leurs gens nous attendaient. Je leur donnai cent piastres pour acheter raquettes et provisions, et je revins à Vancouver. Quel désappointement pour moi de ne pouvoir aller rejoindre mon compagnon, le P. Bellot, et mes sauvages, qui étaient accourus de plus de deux cents milles pour me recevoir en triomphe et passer la Noël ensemble! Combien j'aurais voulu voir nos prisonniers, encore qu'ils ne fussent restés qu'un jour au Pénitencier, et qu'ils aient été renvoyés chez eux aux frais du Gouvernement! Enfin, j'aurais voulu voir les sauvages païens et protestants qui, touchés de ce que j'avais fait pour leurs compatriotes, avaient, avec les gens du Rocher Déboulé, collecté deux cent quarante-huit dollars pour me présenter à mon arrivée, comme marque de reconnaissance, et dont plusieurs voulaient se faire instruire et être baptisés.

Enfin, l'homme propose et Dieu dispose! Je reverrai tout ce monde, si Dieu le permet, en mai prochain. En attendant, je fais comme toujours le bouche-trou. Le P. Plamondon est malade à l'hôpital de Vancouver; je le remplace, disant la messe pour les Sœurs de l'Instruction et leurs enfants, car les sauvages sont dispersés dans les chantiers et ne viennent que pour le baptême de leurs enfants ou pour les enterrements. En effet, j'ai eu là deux enterrements et trois baptêmes. Au retour du Père en charge, j'irai probablement visiter mon frère, prêtre missionnaire à Revelstoke depuis quelque temps, et mes anciens paroissiens de Kootenay.

J'espère que, lorsque vous reviendrez en Colombie, vous ferez connaissance avec les Babines et les Stuart's Lake.

Veuillez bien, etc.

N. Coccola, *O. M. I.*

JAFFNA

Lettre du R. P. Deslandes, O. M. I., au Directeur des « Missions. »

En attendant qu'il puisse donner aux lecteurs des « Missions » une étude sur l'évangélisation en Mannar Mantotte, le R. P. Deslandes nous adresse quelques notes sur les faits arrivés à Jaffna pendant ces derniers mois.

1° La retraite.

C'est en février que la retraite annuelle nous réunit tous à Jaffna. Les fêtes de la Purification terminées, ceux des nôtres qui évangélisent les Missions éloignées doivent se préparer à partir sans retard. C'est ainsi qu'à Mantotte on fait atteler les bœufs à la traditionnelle charrette, et puis en route pour la station de chemin de fer! Plutôt que de s'exposer comme autrefois à passer deux nuits en mer, aujourd'hui on en passe une dans les jungles, d'ailleurs... on dort si bien dans sa charrette !

L'époque de la retraite est par excellence celle des obédiences ; aussi quelques Missionnaires ont-ils à faire leurs adieux avant de partir. Le bon P. Jeandel qui depuis sept ans se dévouait dans le rude district de Mannar, n'y retournera plus, mais s'en ira travailler dans la *ville des Rois et des Ruines* Anuradhapura. Le peuple de Mannar, pourtant si apathique et dont l'esprit chrétien a tant souffert au contact du protestantisme et du schisme goanais, s'est ému en apprenant le départ de son missionnaire. Un

bel ostensoir lui fut présenté au moment des adieux et, jusqu'à une bonne distance en mer, des barques illuminées firent escorte au voyageur. Ces manifestations ne sont pas rares et il y aurait mauvaise grâce à ne s'y point prêter. C'est la manière la plus habituelle pour nos populations de témoigner leur reconnaissance aux Pères qui ont travaillé de longues années au milieu d'elles. C'est un peu bruyant, les cortèges ne sont guère moins bariolés que ceux de la mi-carême : Que voulez-vous ? Il faut cela par ici.

Dans une de ses chrétientés on avait bien traité le P. Guitot. On le reconduisait dans un beau carrosse attelé de deux chevaux blancs richement harnachés. Mais voici que les gens de Sillalai l'apprennent et veulent faire mieux encore. Voilà comment le P. Guitot dut traverser la paroisse avec un troisième cheval à son carrosse, au milieu des acclamations et des sérénades des meilleurs musiciens. Lorsque les Missionnaires ont quelques heures libres avant la retraite, ils se communiquent leurs impressions sur les événements qui ont marqué leur départ. Il y a un an que la plupart ne se sont pas vus, et, dans un an, que de choses à raconter ! Tout y passe : chrétientés, églises, fêtes, écoles, étangs, rizières. L'année dernière a été rude ; plus d'un a souffert de la malaria.

Au premier son de la cloche, les retraitants se rendent à la chapelle au nombre de 53 : 40 Pères, 10 Frères Scolastiques, 3 Frères Convers. Dès que Mgr Joulain eut entonné le *Veni Creator*, le plus profond silence régna pendant ces saints jours. Trois et parfois quatre Pères sont obligés de partager la même chambre, et cependant il semble que chacun est seul en face de lui-même. Je ne dirai rien de la récitation du saint Office en commun et avec ensemble, rien non plus des instructions pieuses, solides et pratiques, prêchées par Sa Grandeur. Arrivons à la clôture. La solennité eut plus d'éclat que de coutume. Quatre Frères devaient prononcer leurs vœux perpétuels : les Frères Gregory, Benedict, William et Xavier, tous indigènes. Le

Fr. Grégory est originaire de Mangalore (Inde); c'est un brahme et, bien entendu, le premier Oblat de sa caste! Ah! si jadis le cher P. Mauroit versa des larmes de bonheur quand il vit réunis trente Oblats pour la retraite, qu'aurait-il dit ce matin-là du 17 février dernier, en assistant à notre belle cérémonie ?...

2° Ordination.

La retraite achevée, une autre commençait au séminaire. Mgr Joulain avait appelé au sacerdoce le Fr. Stanislas et le Fr. Adrien Favril, mon propre frère. En outre trois sous-diacres et sept minorés devaient prendre part à l'ordination. Ce jour est partout un beau jour de fête, mais surtout en pays de mission.

Le dimanche 24 février, il y avait foule à Saint-Jacques, la plus belle église du diocèse. Dans le chœur vaste et bien disposé les cérémonies pouvaient se dérouler sans difficultés. Les deux prêtres sont deux Oblats, mon frère et un indigène, le R. P. Stanislas, d'une des meilleures familles de Jaffna, et qui n'est pas une inconnue pour les Oblats. Le grand-oncle du P. Stanislas, celui-là même qui rendit tant de services au P. Vivier, pleurait de joie de voir qu'il avait enfin un prêtre dans sa famille. « Désormais, je puis mourir, disait le bon vieillard, quelqu'un priera pour moi. »

(Ici, le R. P. Deslandes laisse parler son cœur. On comprend d'ailleurs, sans qu'il y ait lieu d'insister, l'émotion des deux frères en de telles circonstances et particulièrement au moment où l'aîné s'agenouilla pour recevoir de son jeune frère sa première bénédiction sacerdotale.)

Le lendemain, les deux nouveaux prêtres montaient à l'autel, le P. Stanislas dans l'Eglise de Notre-Dame du Refuge, entouré de sa famille et distribuant la sainte Communion à de nombreux parents et amis. Le P. Favril, lui,

alla au couvent de la Sainte-Famille. Le Révérend Père Recteur du Collège et les jeunes Missionnaires venus de Liège qui connaissaient le nouvel ordonné, se groupèrent autour de nous. Des petites filles vêtues de blanc jetaient des fleurs pendant la procession qui conduisit le prêtre à l'autel. Permettez-moi ce détail. L'ornement, était celui des grandes fêtes, un souvenir du bon P. Noailles, le fondateur, et que les RR. PP. Fabre et Soullier ont voulu, eux aussi, porter à Royaumont. Une aube, des linges sacrés finement ouvragés étaient offerts par la Révérende Mère Provinciale. Mieux que mes remerciements, les prières du jeune prêtre ont redit aux Sœurs de la Sainte-Famille notre reconnaissance. Ces dignes religieuses firent entendre quelques beaux cantiques, suaves échos de la patrie absente, pendant que le P. Favril distribuait la communion à 170 personnes. Je crois qu'en ce jour, nous étions tous heureux : nous, de nous trouver en famille, et les Sœurs d'avoir eu une première Messe chez elles, faveur d'autant plus appréciée qu'elle revient moins souvent, puisqu'il est naturel que les Pères indigènes aillent porter dans leurs familles les prémices de leur Sacerdoce. A midi, Sa Grandeur voulut bien féliciter les nouveaux Prêtres et souhaiter pour eux un long et brillant apostolat.

3° Visites.

Le 18 février dernier, on pouvait lire, à travers les rues de Jaffna, des affiches de toutes couleurs : « M. Frédéric Saunders et le R. P. Lytton arrivent ici demain. Rendez-vous à la gare. » C'est tout, et aussitôt un comité de catholiques, protestants, hindous, musulmans, se constitue pour régler les détails de la réception. Mais enfin, pourquoi ce branle-bas général pour la venue de deux mortels? C'est que le R. P. Lytton, vice-recteur du collège Saint-Joseph de Colombo, est le champion du chemin de fer qui relie Jaffna

à la Métropole, et que M. Frédéric Saunders est l'officier du Gouvernement qui le soutint dans sa laborieuse campagne. Aujourd'hui que les temps héroïques sont passés, on a peine à se représenter ce qu'il en a coûté d'efforts de toutes sortes pour réaliser un projet qui, à l'origine, était traité d'illusion et de chimère. « On ferait plutôt un chemin de fer de la terre à la lune », avait déclaré l'honorable Gouverneur de l'île. Or, le chemin de fer existe à la grande satisfaction de tous, et c'est sous le titre de grands Bienfaiteurs de Ceylan qu'on a salué l'humble religieux et le dévoué fonctionnaire. La réception, vraiment enthousiaste, fut pour nous un sujet de légitime orgueil de voir l'un de nos fréres ainsi honoré. Le R. P. Lytton, pendant les deux jours qu'il passa au milieu de nous, s'intéressa à toutes nos œuvres et, à l'occasion, nous éclaira de ses conseils.

A noter aussi l'agréable visite du R. P. Meary qui, à Colombo depuis une douzaine d'années, vient enfin nous prouver qu'il n'a pas oublié Jaffna, le premier théâtre de ses travaux. On sait que c'est par ses soins que le séminaire a été bâti, et bien bâti puisqu'il est sans contredit le plus beau monument de la ville.

VICARIAT DE NATAL

Lettre du R. P. Rousseau, O. M. I., au Directeur des « Missions. »

L'intéressante relation qu'on va lire n'est, nous voulons le croire, qu'un commencement. Elle embrasse seulement les derniers mois qui ont précédé la mort du regretté Mgr Jolivet ; mais l'histoire de cette courte période suffit pour raviver chez tous nos lecteurs le désir de mieux connaître nos Missions du Natal et de toute l'Afrique du Sud.

Durban, 15 février 1907.

Mon Révérend Père,

Sur la demande de Monseigneur, je vous envoie quelques notes sur nos Missions. Remontons, si vous le voulez bien, au 21 mars 1903, date mémorable dans l'histoire de la maison de Durban.

Déjà, à plusieurs reprises, Mgr Jolivet avait manifesté le grand désir qu'il avait de laisser à son successeur une situation bien nette, avec quelque avance en caisse, si c'était possible. Dans ce but, il songea à se défaire du terrain que la Mission possédait au centre de la ville, et à bâtir une cathédrale sur un autre emplacement que lui cédait le Gouvernement de Natal. Le nouvel emplacement ne valait pas l'ancien, assurément, mais on n'avait pas le choix. Ajoutons que l'église Saint-Joseph devait avoir disparu au jour fixé pour le paiement du prix du terrain. Parfaitement observées par Mgr Jolivet, les clauses du contrat ne le furent pas par l'acquéreur qui, de ce fait, suscita de graves embarras à la Mission.

En effet, la cathédrale commencée avait vu ses travaux arrêtés par plusieurs grèves, — nous sommes, vous le voyez, gratifiés de tous les avantages de la civilisation, — et comme l'église Saint-Joseph était démolie, la Mission passa par une crise qui dura pendant deux ans, plus ou moins intense. La population catholique ne cachait pas son vif mécontentement, et la peine qu'en ressentait Monseigneur n'était égalée que par son anxiété de savoir comment solder les dépenses des nouvelles constructions.

C'est pour sortir de cette impasse que le R. P. Murray, procureur vicarial, fit diviser en lots le terrain et procéder à la vente par adjudication le 21 mars 1903. Grâce au produit des lots ainsi vendus, la situation s'éclaircissait. En même temps, s'avançaient les travaux de l'église Saint-Joseph, reconstruite sur un terrain acquis à Greyville, dans la banlieue de Durban.

En attendant, où se faisaient donc les exercices du culte, demanderez-vous ? Jusqu'à la vente du terrain, on se réunissait dans le « Saint-Joseph hall », grande salle qui avait servi de salle de séances au Cercle catholique des jeunes gens. Le dimanche, la messe de onze heures se disait dans le « drill hall », mis gracieusement à la disposition de Monseigneur par la municipalité. Il faut bien avouer pourtant que le fourniment militaire n'excitait pas beaucoup à la piété.

A partir du 21 mars 1903, il fallut émigrer de « Saint-Joseph ». En semaine, la chapelle des Indiens, « Saint-Anthony », devint notre refuge. Puis, Monseigneur fit couvrir provisoirement en tôle un des bas-côtés de la cathédrale en construction, et l'on y dit la messe le dimanche. Quelle époque ! En quel état bancs et chaises étaient mis par les ouvriers ! Mais passons, tout cela est fini.

J'ai dit plus haut que l'église Saint-Joseph avait été rebâtie à Greyville, banlieue de Durban. C'est Mgr Jolivet qui procéda, le 1er janvier 1903, à la belle cérémonie de la

bénédiction et de la pose de la première pierre. Greyville est un quartier tout neuf, où l'on ne voyait, il y a peu d'années, que des bois et quelques maisons très clairsemées. Maintenant, les habitations y surgissent comme par enchantement. Le nombre des catholiques est allé en augmentant, et l'on trouvait la seule église de Durban beaucoup trop éloignée. C'est ce qui décida Mgr Jolivet à doter cette partie de sa ville épiscopale d'une belle église; il y reconstruisit Saint-Joseph.

On peut, en vérité, dire que c'est la même église. Les matériaux sont, en grande partie, les mêmes : le plan est le même, les proportions identiques. Il n'y a qu'une différence, c'est l'absence de la tour, remplacée par un modeste beffroi. Le terrain, d'une superficie de trois acres, est borné, en avant, par la grand'route du tram, à droite, par la « rue Mazenod », en arrière, par la « rue des Oblats », à gauche, par une grande rue tracée dans le sable.

La cérémonie de la pose de la première pierre ne fut pas favorisée par le beau temps. Ici, novembre, décembre, janvier et février sont les mois des grandes chaleurs, mais aussi parfois des grandes pluies. Si le beau temps favorise les promenades, la pluie, ou la seule menace de pluie, fait peur, et les gens restent chez eux. Nous en savons quelque chose, quand les dimanches le ciel est menaçant.

Cependant, vers dix heures, le temps s'éclaircit et les catholiques vinrent en grand nombre assister à la cérémonie. Monseigneur était heureux; il le dit dans un petit discours où il expliqua en quelques mots le sens de ce rite, et encouragea les fidèles de ce quartier à se montrer exacts lorsque l'église serait terminée.

Au mois d'avril, le maire de Durban voulut reconnaître les services de Monseigneur. Les Durbanais sont très fiers de tout ce qui peut contribuer à embellir la ville. Or, les bâtiments catholiques sont, sans contredit, les plus belles constructions de Durban. Le maire proposa au conseil municipal de donner le nom de Mgr Jolivet à une rue qui

longe la cathédrale. Par humilité, le prélat refusa, et cette rue prit le nom de « rue de l'Evêque, Bishop's lane ».

Vers cette même époque, Monseigneur ressentit la première attaque de la maladie qui devait l'enlever à l'amour de son troupeau. Ce ne fut qu'une alerte; mais depuis ce moment, il ne retrouva plus l'ardente énergie qui étonnait à bon droit dans un homme de soixante-seize ans.

Malgré sa faiblesse, Monseigneur surveillait les travaux de sa cathédrale; c'était le rêve des derniers mois de sa vie. Le monument approchait de sa fin, lorsque les catholiques songèrent à se procurer un grand orgue. L'idée n'était pas mauvaise; mais, pour cela, il fallait de l'argent, et beaucoup d'argent, car on voulait faire grand. Monseiseigneur accepta volontiers, mais à condition que l'acquisition se fît à l'aide de souscriptions et que l'on ne touchât pas à l'argent de la Mission. Il y eut meetings sur meetings; des conférenciers donnèrent des « Lectures »; et bientôt, sans doute, l'orgue résonnera sous les voûtes sonores de la cathédrale.

Le premier exercice solennel, célébré dans la nouvelle cathédrale encore inachevée, fut le service funèbre en l'honneur du grand pape Léon XIII. Le Gouverneur de la colonie avait tenu à se faire représenter.

Notre regretté Vicaire apostolique ne put voir l'achève ment de l'œuvre de ses dernières années; le 15 septembre 1903, il rendait son âme à Dieu et allait recevoir la récompense de plus de trente ans d'apostolat dans l'immense Vicariat que la Providence avait confié à sa vaillance.

Veuillez agréer, etc.

F. Rousseau, *O. M. I.*

VARIÉTÉS

ROME

I

Le Jubilé du Pape et les Oblats.

La célébration de la Messe du Jubilé Pontifical qui avait été fixée au mois de septembre 1908, a été remise au mois de novembre de la même année.

Pendant le mois de septembre, en effet, la plupart des Romains sont en villégiature, et les étrangers, qui se pressent en hiver dans la Ville éternelle, ne sont pas encore arrivés.

La date choisie — 16 novembre — rappelle d'ailleurs un grand événement dans la vie du Souverain Pontife, puisqu'à pareil jour, il célébrera le 24e anniversaire de sa consécration épiscopale.

Si les « Missions » étaient curieuses, elles demanderaient : Que ferons-nous ? Comment prouverons-nous au bien-aimé Pontife notre dévouement le plus absolu ? Quelle part, enfin, prendrons-nous à la joie universelle de l'heureux événement que sera son Jubilé ? Mais encore une fois, les « Missions » sont trop discrètes pour poser semblables questions. Elles savent bien que les nôtres sont résolus à n'épargner ni leurs prières, ni leur temps, ni leur cœur pour consoler et réjouir le Souverain Pontife.

Il nous semble même qu'il est peu de Congrégations qui puissent le faire à l'égal de la nôtre. Ah ! s'il s'agissait de fournir des sommes énormes, notre pauvreté nous en

empêcherait ; de recueillir des souscriptions royales, il faudrait s'adresser ailleurs, car nous sommes Missionnaires des pauvres ; mais est-ce bien de cela qu'il s'agit ?

Regardons sur la carte du monde habité et voyons la place considérable qu'y occupent nos Missions. Que partout où se trouve l'un des nôtres, il demande à tous une prière, un sacrifice, une aumône : qu'elle sera belle alors, qu'elle sera grande, la participation des Oblats de Marie Immaculée ! En combien de langues les inscriptions seront-elles reçues, et signées par des gens de teintes diverses ? Jusqu'où le nom de Pie X aura-t-il été acclamé et béni ? Sous quelles latitudes extrêmes l'aurons-nous fait aimer !

On dit que le Pape a besoin d'argent pour subvenir à tout. C'est vrai, et on le conçoit aisément ; mais il a plus besoin encore de la fidélité et du dévouement de tous ses fils. Peut-on douter que son cœur ne tressaille lorsqu'il verra venir des extrémités de la terre — oui, même de ces plages où l'or n'est point connu, — des listes d'âmes chrétiennes portant des noms sauvages, avec pour souscription... une blanche fourrure ; lorsqu'il saura qu'une tribu de Sauteux, de Loucheux, de Cris ou de Montagnais se sont réunis pour prier pour le Pape et que n'ayant rien, ils lui offrent une peau de bête à défaut de monnaie ; lorsqu'enfin, Nosseigneurs les Evêques pourront lui confier que, depuis les glaces d'un froid terrible jusque sous les feux d'un ciel embrasé, pas un de ses fidèles confiés aux Oblats n'est resté insensible aux douleurs et aux joies du très saint Pontife que Dieu a donné à son Eglise.

Pour commencer, c'est donc vers le Dieu Tout-Puissant que nous ferons monter la prière, le merci, et l'espoir de nos cœurs : *Dominus conservet eum..... Et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

II

Sainte Bibiane.

La desserte de l'église Sainte-Bibiane de Rome qui, malgré ses dimensions modestes, a le rang de Basilique mineure, vient de nous être confiée, pour quelque temps du moins.

Les notes qui suivent pourront servir de préambule au rapport que nous feront de leurs travaux ceux de nos Pères de nationalité italienne qui sont chargés de cette œuvre.

Peu de saintes ont traversé les siècles environnées d'une mémoire plus gracieuse que celle de Bibiane. Naissance illustre, candeur virginale, héroïsme du martyre, rien ne lui manqua pour captiver la piété des âges et, aujourd'hui, elle nous apparaît plus radieuse encore de la beauté et des honneurs que lui ont décernés les générations disparues.

L'histoire de sainte Bibiane se rattache à la persécution de Julien l'Apostat. Son père, Flavien, ancien préfet de Rome, après avoir vu confisquer tous ses biens, à cause de son attachement à la foi, fut marqué au front comme un esclave, exilé en Toscane et y mourut en 362. La mère de Bibiane, Dafrosa, ainsi que Démétrie furent jetées en prison avec Bibiane. Laissées toutes trois sans nourriture ni secours d'aucune sorte, elles lassèrent la patience des persécuteurs. Il est vrai que Dieu, qui voulait vaincre par ces faibles femmes, prodiguait les miracles et entretenait leur vie et leur santé. Le tyran résolut de faire trancher la tête à la noble matrone, sauf à chercher d'autres supplices pour réduire les deux jeunes vierges. (4 janvier 363.)

Apronius, le préteur, échoua dans toutes tentatives. Démétrie défendit sa foi, devant le tribunal, avec tant d'ardeur, qu'elle tomba mourante à côté de sa sœur. Bibiane restait seule ; mais pure, elle serait invincible. Il fallait donc, pour triompher de sa foi, ébranler sa vertu. On la livre, dans ce but, à une femme hideuse, nommée

Rufine, dont l'historien raconte qu'elle était « habile à corrompre les vierges. » Cette fois, elle y perdit sa peine : caresses, injures, flatteries ou traitements indignes, promesses des faveurs impériales ou menaces des plus cruels supplices, tout fut inutile. C'est alors qu'exaspéré de se voir vaincu par une jeune fille, le persécuteur la fit attacher à une colonne, et que les bourreaux la frappèrent avec des cordes plombées jusqu'à ce qu'elle eût rendu l'âme par la violence d'un si grand tourment.

La victime n'était plus, que la haine de l'apostat la poursuivait encore et refusait, à ses restes sacrés, le suprême asile du tombeau. Le corps de Bibiane fut ainsi laissé pendant deux jours à la merci des fauves. Mais Dieu veillait sur ce temple et comme il l'avait préservé, vivant, de la souillure, il le défendit, mort, de la profanation. La peinture a fixé ce souvenir. Dans la quatrième fresque qui orne le sanctuaire, on voit les valets officiels qui traînent des chiens jusque sur le corps de la victime, tandis que ceux-ci se raidissent pour s'enfuir et détournent la tête. Il était réservé à un saint prêtre, du nom de Jean, d'ensevelir Bibiane aux côtés de sa mère et de sa sœur, dans leur propre maison : *in foro tauri*.

L'année même du martyre (363), une pieuse matrone : *matrona sanctissima*, nommée Olympine, fit élever une jolie petite église sur l'emplacement des ruines du palais de Flavien, au lieu où Bibiane avait consommé son sacrifice. Ce fut le premier sanctuaire.

Puis le *Liber pontificalis* mentionne que, au v^e siècle, le pape saint Simplice († 483), fit élever une basilique en l'honneur de la vierge martyre : *Et aliam basilicam intra urbem juxta palatium Licinianum beatæ martyris Bibianæ ubi corpus ejus requiescit.*

C'est à côté de cette église que se trouvait le plus ancien

cimetière urbain. Il existait dès le VI^e siècle et était connu sous le nom de : *Ad ursum pileatum*. Peut-être fut-il ainsi nommé en souvenir du cimetière du même nom, sur la voie de Porto, d'où furent apportées à Sainte-Bibiane quelques reliques en même temps que celles des saints Simplice, Faustin et Béatrice (VII^e siècle).

Le savant archéologue Marucchi mentionne, sans la décrire, une inscription du moyen âge, bien curieuse, en lettres onciales, et qui est placée sous le portique.

La voici :

HÆC EST VIA QUA IT. AD LOCUM QUOD VOCABATUR ANTIQUO TEMPORE URSI PILEATI ET MODERNO TEMPORE MONASTERIUM SANCTÆ BIBIANÆ. IN QUO LOCO FUERUNT SEPELLITA QUINQUE MILIA DUCENTA SEXAGINTA — ET SEX MILIA CORPORA SANCTORUM MARTYRUM ABSQUE PUERIS ET MULIERIBUS.

Soit donc un total de 11.260 saints martyrs, chiffre assurément considérable. Mais le reste de l'inscription n'est pas moins étonnant. Sans aucune transition, on lit :

ET IBIDEM EST INDULGENTIA MAXIMA PROUT IN CRONI(C)IS VERATIT(IS) ENARRATUR. SUNT ETIAM SEPTEM MILIA AN(N)I IN FESTO OMNIUM SANCTORUM USQUE AD OCTAVA.

Le sanctuaire, bâti par Simplice au V^e siècle, fut restauré, en 1227, par Honorius III qui y établit un monastère. Toutefois, d'une inscription d'abbesse copiée par de Rossi et remontant au XI^e siècle, on devrait conclure qu'il y a eu à Sainte-Bibiane un monastère antérieur à celui d'Honorius III.

Quoi qu'il en soit, l'église actuelle remonte au pontificat d'Urbain VIII, de la famille Barberini. On ne conserva guère de l'ancien édifice que les colonnes, fort simples d'ailleurs, sauf les deux premières qui sont habilement travaillées.

La statue de la Sainte fut exécutée par le Bernin, auteur du baldaquin de bronze de Saint-Pierre. Elle est de marbre blanc et domine le maître-autel. Par les soins de Ciampelli

et de Pierre de Cortone, les murs ont été couverts de fresques rappelant les diverses scènes du jugement, de la mort et de la sépulture de la sainte martyre.

Indépendamment du maître-autel élevé sur le sarcophage en albâtre oriental qui renferme les précieux restes de Bibiane, de sa mère et de sa sœur, l'église possède quatre autels de marbre qui forment autant de chapelles. L'une d'elles est dédiée à l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, depuis 1702. Comme rien de ce qui a rapport à notre auguste Patronne ne saurait nous laisser indifférents, nous n'hésitons pas à reproduire en entier ce témoignage public rendu à Rome même, en l'honneur de l'Immaculée Conception, plus d'un siècle et demi avant la définition dogmatique :

D. O. M.

Capellam hanc
ad honorem Deiparæ Virg. Mariæ sine labe conceptæ
ad cultum potissimè S. Flaviani expræfecti S. Bibianæ patris
Illust. et Rever. Capitulo Sacros. Patriarchalis Basilicæ.
S. Mariæ Majoris permittente.
Franciscus a S. Joanne, et Bernedo presbyter hispanus
Beatæ Mariæ Virg. Paulini sacelli in eadem liberiana Basilica
infimus servulus et minimus capellanus
Hærenti aucto sacrario ære proprio ac studio
extructam, ornatam, martyrum reliquiis ditatam
lampade perpetua illuminatam, sacrificio missæ decoratam
pro S. M. Ecclesiæ pace et exaltat. et salute regis catholici.
Jesu qui est virtus et sapientia Patris, fons vitæ et veniæ
et Mariæ virg. et matri, mundi columnæ, janua cœli et throno Dei
Humilis dicat offert. ✠ *Anno Salut. MDCCII.*

Du côté de l'épître, près de la sacristie, une plaque de marbre relate que le pape Urbain VIII, à la date du 13 octobre 1635, a daigné accorder au maître-autel la faveur de l'autel privilégié, pour toutes les Messes qui y seraient célébrées à l'intention des défunts.

Parmi les choses précieuses de la modeste basilique, nous ne pouvons omettre la quantité considérable de reliques de

saints martyrs, et pour lesquelles de nombreux authentiques sont conservés par le vénérable Chapitre de Sainte-Marie-Majeure.

Précisément dans la chapelle de l'Immaculée Conception se trouvent deux reliquaires de plusieurs mètres de haut et qui contiennent nombre de reliques insignes. Sous l'autel également, la crypte est remplie d'ossements de martyrs.

En ce qui concerne sainte Bibiane elle-même, il y a la colonne où elle fut attachée pour être flagellée. Cette colonne, de rouge antique, scellée dans un piédestal de marbre blanc et protégée par un ouvrage de fer forgé, a été placée près de la porte d'entrée.

Terminons par un mot de Louis Veuillot qui assistait à l'office du 2 décembre, fête de la jeune martyre :

« Je promenai mes yeux sur cette foule prosternée autour « de Bibiane. Il y avait des Français, des Anglais, des « Espagnols, des Allemands, des Polonais. Comme nous « sortions, entraient les élèves de la Propagande, enfants « de races inconnues des Romains. Nazaréen, tu es « vainqueur ! »

Sans doute, la note est d'un poète. Mais il était vraiment touchant de voir, le jour de la fête, le Chapitre entier de la grande et somptueuse basilique de Sainte-Marie-Majeure venir processionnellement à cet humble sanctuaire, et célébrer de solennelles et pompeuses cérémonies en l'honneur de la vierge romaine dont le culte, depuis seize siècles, n'a pas connu d'éclipse dans la Rome chrétienne.

Nos Pères auront donc à cœur de maintenir cette heureuse tradition tout en exerçant un ministère conforme à notre vocation de missionnaires des pauvres, car peu à peu le désert qui s'étendait autour de l'église disparaît pour faire place à un quartier plus populeux que riche, mais où il y a du bien à faire. Nul doute que ce ministère ne soit fécond en fruits de salut pour les âmes et ne contribue à attirer les bénédictions de Dieu sur la Congrégation et sur ses œuvres.

III

Ligue Sacerdotale Eucharistique

POUR

la propagande de la Communion fréquente et quotidienne,

Erigée en Archiassociation
par Bref de N. S. P. le Pape Pie X du 10 août 1906.

A Rome, centre de l'unité catholique et foyer intense de vie religieuse, la création d'une association ou même d'une archiconfrérie n'est pas chose si rare qu'elle soit considérée comme un événement s'imposant à l'attention de tous. Si l'on excepte la classe privilégiée des fidèles à laquelle elle s'adresse et qu'elle atteint sous un des aspects particuliers de la vie chrétienne, une confrérie n'étend pas ordinairement son influence à tous les chrétiens et n'embrasse pas toute leur vie spirituelle.

Tout autre a été l'érection de la Ligue Sacerdotale Eucharistique pour la propagation de la Communion fréquente et quotidienne. Dans un laps de temps relativement très court, des actes de la plus haute importance sont venus coup sur coup réclamer l'attention du monde chrétien. Et ces actes, émanant de la plus auguste autorité qui soit sur la terre, commencent déjà à produire de si heureux résultats qu'il serait téméraire d'en vouloir pour l'avenir mesurer l'étendue et prévoir les conséquences dans l'Eglise universelle.

En effet, « le Saint-Père, non content d'avoir fait publier par la S. Congrégation du Concile le célèbre décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905, par lequel il a merveilleusement facilité et recommandé l'usage de la communion quotidienne (1) ;

(1) Décret : *Sacra Tridentina Synodus*, 20 décembre 1905. — *Missions*, juin 1906, page 199.

« Non content d'avoir supprimé pour ceux qui adoptent cet usage l'obligation de la confession hebdomadaire s'ils veulent gagner les indulgences (1) ;

« Et désirant de plus en plus que se répande la précieuse et salutaire pratique de la communion quotidienne, a eu soin que fût érigée à Rome, dans l'église Saint-Claude, une association portant le titre de *Ligue Sacerdotale Eucharistique*, dont le but est que les prêtres inscrits s'emploient avec zèle à exciter les fidèles à s'approcher chaque jour de la Table sainte (2). »

Pourtant, il a semblé au Saint Père que ce n'était point encore assez.

D'abord, chez quelques-uns, un doute s'élevait sur l'application du décret aux enfants.

C'est que le décret *Sacra Tridentina Synodus*, quoique reçu avec soumission, n'a pas subitement détruit l'effet de longs préjugés, puisés dans l'étude et accrus par la pratique. Le mot « *ephebeis* » du texte pouvait être restreint par des esprits prévenus, aux seuls adolescents ; et en dépit de l'appel du divin Maître : « *Sinite parvulos venire ad me* », la jeunesse des enfants au lendemain de leur première communion eût servi de prétexte pour leur défendre la fréquente participation au banquet eucharistique (3).

(1) Décret Urbis et Orbis : *Sanctissimo Domino*, 14 février 1906. — *Missions*, juin 1906, page 210.

(2) Ainsi s'exprime « *Il Monitore ecclesiastico* », revue paraissant à Rome et que tout le monde connaît pour sa haute compétence et la sûreté de ses informations.

(3) A la demande qui était ainsi conçue : « Quotidiana Eucharistiae sumptio in catholicis ephebeis suaderi ne debet etiam pueris quibuscumque post susceptam primam commmunionem ? » la S. Congrégation du Concile donnait, le 15 septembre 1906, la réponse suivante :

« Sacrae Communionis frequentiam commendari juxta articulum primum Decreti (nempe 20 Dec. 1905) etiam pueris, qui ad sacram Mensam juxta normas in Catechismo Romano, cap. IV, N° 63, semel admissi, ab ejus frequenti participatione prohiberi non debent sed potius eos ad id hortari, reprobata praxi contraria alicubi vigente. »

(*Acta Sanctae Sedis*, 15 oct. 1906.)

Enfin, les pauvres malades qu'une infirmité prolongée empêche d'observer parfaitement le jeûne eucharistique ne pouvaient profiter des dispositions du décret. Devaient-ils seuls être exclus de la diffusion plus abondante du Pain de vie que Pie X mettait à la portée de tous les fidèles ?

A chacune de ces demandes, Rome a répondu :

1° Au sujet des enfants qui ont fait leur première communion : « Que, loin de leur défendre la communion fréquente, il fallait plutôt les y exhorter. Et l'usage contraire est réprouvé en quelque lieu qu'il soit suivi (1). »

2° Entre la loi du jeûne eucharistique et la trop longue privation de communion imposée aux infirmes, le Saint-Siège a préféré faire fléchir la rigueur de la loi et faciliter ainsi aux malades la réception de la sainte Eucharistie (2).

En effet, le 7 décembre 1906, la S. Congrégation du Concile publiait le décret « *Post editum* » au profit de tous ceux qui, retenus par la maladie depuis un mois, ne

(1) Sans reproduire ici l'exposé des motifs de cette décision, nous devons constater que de larges extraits ont été empruntés au livre de Mgr de Ségur, sur la sainte Communion, ainsi qu'à la lettre du Cardinal Antonelli, écrite par ordre exprès de Pie IX, le 12 mars 1866, à plusieurs évêques de France et dans laquelle on lit : « ... Que « même après les avoir admis (les enfants) pour la première fois à « la table eucharistique, on a coutume de les en tenir éloignés « pendant longtemps..... Sachant combien la fréquentation des « sacrements de Pénitence et d'Eucharistie importe à la garde et à « la conservation de l'innocence dans les enfants ; sachant que cet « usage fréquent des sacrements contribue admirablement à ali- « menter et fortifier la piété naissante dans les jeunes cœurs « auxquels elle fait embrasser avec ardeur les pratiques de notre « sainte religion... ; le Saint Père, désireux de voir modifier un « système si mal entendu et si préjudiciable aux intérêts spirituels « des jeunes enfants, m'a chargé d'appeler sur cet abus l'attention « de Votre Seigneurie, afin de parvenir à réformer, dans un sens « plus conforme à l'esprit et à la discipline de l'Eglise, ce défec- « tueux système de soins spirituels à l'égard des enfants. »

(2) La demande avait été posée en ces termes : « Infirmis, qui diuturno morbo laborant, nec naturale jejunium in sua integritate observare queant, nullum remedium suffragari potest ne Pane eucharistico tam longo tempore priventur ? »

Il y fut répondu par le décret « *Post editum* », du 7 décembre 1906. — *Missions*, N° de Mars 1907, page 156.

sont pas certains de leur guérison prochaine. Il leur est accordé de communier, sur le conseil de leur confesseur :

Soit une ou deux fois la semaine s'ils habitent une maison dans laquelle le Saint Sacrement est conservé ou qui jouit du privilège d'avoir la messe dans un oratoire privé ;

Soit une ou deux fois par mois dans les autres cas,

Lors même que ces malades ou infirmes auraient rompu le jeûne en prenant quelque liquide ou breuvage.

Ces décisions consacraient donc le droit des enfants à la communion fréquente et la facilitaient aux membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

***

Avant de continuer la série des actes qui ont été portés sous le pontificat de Pie X en faveur de la communion quotidienne, il convient de noter que le célèbre décret « *Sacra Tridentinum Synodus* » de décembre 1905 avait eu, en quelque sorte, un prologue dans la publication autorisée d'une prière empreinte de la plus suave piété, et dont le but était d'obtenir de Dieu la propagation du pieux usage que le Souverain Pontife lui-même allait si instamment recommander quelques mois plus tard.

Nos lecteurs trouveront plus loin cette belle prière avec les indulgences dont Pie X l'a enrichie le 30 mai 1905.

Revenons à la Ligue Sacerdotale Eucharistique.

Jusque-là, le Pape s'était adressé plutôt aux simples fidéles. L'heure était venue de s'adresser aux prêtres, au sacerdoce tout entier. Et si l'intention et le désir de Pie X n'étaient point clairement manifestés par chacun et par l'ensemble des actes qui précèdent, la formation de cette Ligue Sacerdotale, les faveurs qui l'enrichissent, les privilèges qui la distinguent et la personnelle intervention du Saint-Père dans tout ceci suffiraient à eux seuls à dessiller les yeux des moins clairvoyants et à convaincre, jusqu'à l'évidence, les esprits les plus difficiles.

Laissons parler les faits.

Le décret d'érection canonique de la Ligue parut sous la signature de l'Em. Cardinal Vicaire, le 27 juillet 1906.

Or, quelques jours s'étaient à peine écoulés que Pie X, par un Bref daté du 10 août, élevait l'association au rang d'archiassociation primaire et l'enrichissait des privilèges et indulgences mentionnés dans le texte. C'est-à-dire que le Pape supprimait entièrement le délai *ad experimentum* qui doit s'écouler d'ordinaire avant que le Saint-Siège approuve officiellement une confrérie ou association pieuse.

La même impression résulte encore de la lecture des faveurs dont jouit la Ligue. Quelques-unes d'entre elles sont accordées pour la première fois et ne se trouvent pas même dans les privilèges des Ordres les plus favorisés.

Citons-les :

1° Les prêtres inscrits dans la Ligue peuvent jouir de l'autel privilégié personnel trois fois par semaine, à condition qu'ils n'aient pas déjà autrement ce privilège ;

2° Ils peuvent célébrer une heure avant l'aurore et une heure après midi ;

3° Ils peuvent distribuer la sainte Communion à toute heure du jour depuis une heure avant l'aurore jusqu'au coucher du soleil ;

4° Ils peuvent gagner une indulgence plénière à toutes les fêtes primaires des Mystères de la foi, de la très sainte Vierge et des saints Apôtres (1) ;

5° Ils peuvent gagner une indulgence de 300 jours pour chaque œuvre qu'ils font conformément au but de la Ligue Sacerdotale ;

(1) Sont fêtes primaires : Noël, Circoncision, Epiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, Trinité, Fête-Dieu, Transfiguration ; — Immaculée Conception, Annonciation, Assomption, Purification, Visitation, Nativité, Notre-Dame des Neiges ; — S. Mathias, 24 février ; SS. Philippe et Jacques, 1er mai ; SS. Pierre et Paul, 29 juin ; S. Jacques, 25 juillet ; S. Barthélemy, 24 août ; S. Mathieu, 21 septembre ; SS. Simon et Jude, 28 octobre : S. André, 30 Novembre ; S. Thomas, 21 décembre ; S. Jean, 27 décembre.

6° Pour le *Triduum* qui aura lieu conformément à l'instruction annexée aux Statuts, ils peuvent donner au peuple, après la communion générale, la bénédiction papale avec l'indulgence plénière (1) ;

7° Les confesseurs inscrits dans la Ligue peuvent faire gagner, une fois par semaine, l'indulgence plénière aux pénitents qui ont coutume de communier tous les jours ou presque tous les jours (2).

I. — Décret d'érection canonique.

Petrus tituli Sanctorum Quatuor Coronatorum
S. R. E. Presb. Cardinalis RESPIGHI
SSmi Dni Nostri Papæ Vicarius Generalis,
Romanæ Curiæ ejusque districtus Judex Ordinarius, etc.

Piam Sacerdotum Sodalitatem quæ inscribitur « Lega Sacerdotale Eucharistica » cujus finis est fideles ad quotidianum vel frequentem usum SSmæ Eucharistiæ inducere, juxta mentem Decreti S. C. Conc. die 20 Decembris anni 1905, quod incipit « Sacra Tridentina Synodus », Nos auctoritate nostra Ordinaria rite et legitime in Venerabili ecclesia S. Claudii de urbe penes Congr. Presbyterorum SSmi Sacramenti erigimus et canonice erectam esse edicimus. Leges vero seu Constitutiones ejusdem Sodalitatis,

(1) D'après le texte du Bref, la Bénédiction Papale doit être donnée « cum crucifixo, ac sub crucis unico signo », avec un crucifix et en faisant un signe de croix, « servatio ritu formulaque praeceptis. » On trouvera à la fin du Rituel Romain le rite et la formule prescrits par le Pape Léon XIII, le 7 juillet 1882.

(2) Il suffit de dire au pénitent en confession qu'il peut gagner cette indulgence plénière spéciale. Le confesseur ordinaire peut, dans une même confession, communiquer à son pénitent la dite indulgence plénière pour plusieurs semaines. C'est donc dans l'année 52 indulgences plénières que peuvent gagner les fidèles qui font la communion quotidienne ou quasi quotidienne, s'ils sont pénitents d'un prêtre membre de la Ligue Sacerdotale.

quinque articulis conscriptas, triennali experimento probandas esse declaramus.

Datum Romæ, ex Æd. Vicariatus, die 27 Julii 1906.

Petrus RESPIGHI, *Card. Vic.*

Franciscus Can. FABERI, *Secret.*

Loc. Sig.

II. — Erection de la Ligue en Archiassociation.

Faveurs et Privilèges.

PIUS PP. X

AD PERPETUAM REI MEMORIAM

Romanorum Pontificum Decessorum Nostrorum vestigiis inhaerentes, pias societates ad pietatis et charitatis opera exercenda institutas, peculiaribus honoribus ac privilegiis cohonestare satagimus ut iis auctae uberiores in Dominico agro excolendo fructus nanciscantur. Harum in numerum minime Nos latet jure ac merito esse accensendam piam sacerdotum associationem, quae sub titulo « Sacerdotalis Eucharistici Foederis » in hac Alma Urbe Nostra ad S. Claudii canonice instituta existat, ideoque dilecti filii Edmundi Tenaillon Procuratoris Generalis Instituti Sacerdotum SSmi Sacramenti votis ultro libenterque annuentes associationem ipsam tam frugiferam, quae hisce potissimum tam gravibus temporibus juxta tenorem Decreti a Congr. Sacrae Tridentinae Synodi interpretationi praeposita, die XX Decembris mensis anno superiori editi, exauspicato intendit ad Communionis frequentis et quotidianæ usum inter fideles provehendum, singularibus gratiis atque indulgentiis decorandam existimavimus. Quare de Omnipotentis Dei misericordia ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis nunc et in posterum in dictum Eucharisticum Foedus adlectis sacerdotibus, quatenus simili privilegio non gaudeant,

altaris privilegii personalis indultum ter in hebdomada, servatis servandis, concedimus ; nec non ut una ante auroram, atque una post meridiem hora sacris operari, et similiter a prima ante auroram hora ad occasum solis, Sacram Synaxim diribere ; atque, injunctis de more peractis, praecipuorum fidei mysteriorum et Mariae Virg. et SS. Apostolorum festivitatibus per annum singulis, plenariam indulgentiam vel defunctis applicabilem lucrari ; et intra celebrationem triduanae supplicationis, juxta pii Foederis tabulas habendae, post peractam Communionem Generalem Christiano adstanti populo, plenaria adjecta indulgentia, cum Crucifixo ac sub Crucis unico signo, servatis ritu formulaque praescriptis, benedicere licite possint ac valeant. Insuper quoties juxta fines Foederis sacerdotalis pietatis quodvis sive charitatis opus adimpleant, de numero poenalium dierum in forma Ecclesiae solita iisdem adlectis in ipsum Foedus nunc et in posterum sacerdotibus tercentos expungimus. Tandem confessariis rite probatis eodem in Sacerdotali Eucharistico Foedere nunc et in posterum inscriptis, facultatem concedimus communicandi semel in hebdomada plenariam indulgentiam poenitentibus, qui quotidie vel quasi quotidie ad Sacram Synaxim accedere consueverunt. Praeterea Ap. Nostra Auctoritate p.tium vi, perpetuumque in modum, Associationem memoratam sub titulo « Sacerdotalis Eucharistici Foederis » in Urbe ad S. Claudii canonice institutam in Archiassociationem, sive primariam cum solitis privilegiis erigimus. Archisodalitii autem ejusdem Moderatori et officialibus praesentibus et futuris, ut ipsi alias ejusdem nominis atque instituti societates in universo terrarum orbe erectas can.ce sive in posterum erigendas, servatis Clementis PP. VIII Praedecessoris Nostri rec. mem. aliisque Ap.licis Ordinat. desuper editis, sibi aggregare illisque omnes et singulas indulgentias peccatorum remissionis ac poenitentiarum relaxationes ipsi Archisoladitio a S. Sede concessas et aliis communicabiles, communicare licite possint ac

valeant, Ap.lica item No.ra Auc.te p.tium vi facultatem perpetuo concedimus et largimur. Decernentes praesentes Litteras firmas, validas et efficaces semper existere et fore suosque plenarios et integros effectus sortiri et obtinere, atque illis ad quos spectat et pro tempore quomodolibet spectabit in omnibus et per omnia plenissime suffragari sicque in praemissis per quoscumque judices ordinarios et delegatos judicari et definiri debere, atque irritum esse et inane si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Non obstan. Constitutionibus et Ordinat. Ap.licis ceterisque contrariis quib.que.

Datum Romae apud S. Petrum, sub Annullo Piscatoris, die X Augusti MCMVI, Pontificatus Nostri Quarto.

Pro D.no Card. MACCHI :
NICOLAUS MARINI.

III. — Statuts.

ART. Ier.

Une association de prêtres, sous le titre de *Ligue sacerdotale eucharistique*, est établie à Rome dans l'église Saint-Claude.

ART. II.

Le but de la Ligue est de répandre la pratique de la communion fréquente et quotidienne, en se conformant au Décret de la S. Congrégation du Concile *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905, *De quotidiana SS. Eucharistiæ sumptione.*

ART. III.

Seront admis à faire partie de la Ligue tous les prêtres qui veulent travailler à promouvoir dans le peuple chrétien la pratique de la communion fréquente et quotidienne.

ART. IV.

Pour atteindre le but de la Ligue, les membres s'appliqueront avec zèle à l'apostolat de la prière, de la parole et de la presse ; adressant aux fidèles de fréquentes exhortations à la communion fréquente et quotidienne, et distribuant des livres et opuscules de propagande sur ce sujet.

ART. V.

Pour permettre de réaliser plus facilement ce dessein, une brève Instruction sera remise aux prêtres agrégés. L'organe de la Ligue sera le périodique mensuel dirigé par les Pères de la Congrégation du Très Saint Sacrement et intitulé *Annales des Prêtres Adorateurs,* qui se publie en plusieurs langues.

IV. — Instruction

aux membres de la Ligue sacerdotale eucharistique pour la propagation du pieux usage de la Communion quotidienne.

« Les curés, les confesseurs et les prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du Catéchisme Romain (IIe P., n. 60), exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle le peuple chrétien à un usage si pieux et si salutaire. » (Décret *Sacra Tridentina Synodus,* 20 décembre 1905.)

I

Les curés et les prêtres ayant charge d'âmes, dès qu'ils seront devenus membres de la Ligue, se mettront à l'œuvre pour expliquer au peuple *ce qu'est* l'Eucharistie ; *quand, comment, avec quel amour* et pour quelles fins Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a instituée ; quels sont *ses effets,* si on la considère comme sacrifice, comme présence réelle perpétuelle de Dieu parmi nous, et surtout comme nourriture de nos âmes.

II

Comme beaucoup s'abstiennent de fréquenter la Table eucharistique à cause de certains *préjugés* et de certaines *craintes vaines*, les prêtres inscrits dans la Ligue ne se contenteront pas de faire ressortir les grands avantages de la communion quotidienne : ils s'efforceront encore avec beaucoup de zèle de dissiper ces *préjugés* et ces *craintes vaines*, en persuadant aux fidèles que, pour communier *licitement* chaque jour, rien n'est exigé de plus que ce qui est exigé pour communier *licitement* chaque semaine, chaque mois et chaque année, c'est-à-dire *seulement l'état de grâce* et *l'intention droite* ; bien qu'il soit très convenable que ceux qui pratiquent la communion fréquente et quotidienne *soient exempts aussi des péchés véniels*, *au moins pleinement délibérés, et de l'affection à ces péchés.* (Même Décret.)

III

Dans ce but, ils travailleront à donner la plus large diffusion aux opuscules qui, conformément au Décret déjà cité, facilitent l'usage de la communion quotidienne.

IV

De plus, ils avertiront à diverses reprises les fidèles que, si dans quelques livres de piété, même ayant des saints pour auteurs, on exige pour communier licitement chaque jour d'autres dispositions outre les deux seules exigées par le Décret, il n'y a pas à s'en troubler : car ces auteurs écrivirent leurs ouvrages à une époque où la question concernant les dispositions pour communier tous les jours n'avait pas encore été résolue par le Saint-Siège au moyen du Décret.

V

Comme il n'est pas possible de propager largement le pieux usage de la communion quotidienne là où l'on n'a pas d'abord propagé celui d'aller chaque jour à la Messe,

ils exhorteront vivement et fréquemment le peuple à assister chaque jour au sacrifice non sanglant ; ils lui en feront connaître toujours plus parfaitement la valeur, l'excellence et la nécessité, et ils enseigneront la méthode pratique pour y assister convenablement.

VI

Dans ce but, ils tâcheront de répandre à profusion l'excellent opuscule de saint Léonard de Port-Maurice, intitulé : *Le Trésor caché de la sainte Messe.*

VII

Pour que le peuple vienne en plus grand nombre assister à la Messe, les curés et ceux qui ont charge d'âmes auront soin de faire sonner la cloche autant que possible à la volée, et, même au prix de quelque sacrifice, de célébrer à l'heure la plus convenable pour les fidèles, en tenant compte des saisons et des occupations de la population.

VIII

Afin d'arriver plus facilement à propager l'usage de la communion quotidienne dans leurs paroisses, les curés saisiront la première occasion qui se présentera pour donner eux-mêmes, ou pour faire donner par un prédicateur zélé, une retraite d'au moins trois jours.

IX

Voici quel pourrait être le plan de ce triduum :

Dans la méditation et l'instruction du premier jour, le prédicateur parlerait de la malice, des effets et des châtiments du péché mortel, et de la condition vraiment misérable des pauvres pécheurs, les exhortant vivement à revenir à Dieu.

Dans la méditation et l'instruction du second jour, il parlerait de la grande miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, spécialement dans l'institution de la con-

fession sacramentelle ; il en montrerait la nécessité pour quiconque a conscience de péché mortel ; il instruirait le peuple des conditions nécessaires pour la bien faire, engageant tout le monde à se purifier dans le sang de Jésus-Christ au moyen de l'absolution sacramentelle.

Enfin la méditation et l'instruction du troisième jour seraient consacrées à la divine Eucharistie, et développeraient ce sujet d'après ce qui est dit à l'article I.

X

Le triduum étant terminé, le matin suivant, qui sera de préférence un jour de fête, le prédicateur prendra occasion de la communion générale, qui certainement sera très nombreuse, pour exhorter les fidèles, dans une allocution chaleureuse, à faire que cette communion générale ne soit pas un fait isolé, mais qu'elle se renouvelle plus ou moins souvent, suivant les occupations de la population ; il les pressera de répéter cette communion tous les jours de l'année, et plus particulièrement le dimanche et les jours de fête où il y a obligation d'aller à la Messe.

XI

Le jour de la communion générale, dans l'après-midi, après la dernière prédication, et le Saint Sacrement ayant été exposé, le curé récitera la prière pour la propagation du pieux usage de la communion quotidienne ; puis il distribuera un exemplaire de cette prière à tous les fidèles assemblés et leur recommandera de réciter chaque jour cette prière après la sainte communion et aussi en famille après la récitation du saint Rosaire.

XII

L'usage de la communion quotidienne étant ainsi inauguré dans les paroisses, les curés s'efforceront de l'enraciner de plus en plus en adressant souvent, très souvent, au peuple assemblé pour la sainte Messe des exhortations

très courtes mais très pressantes pour inviter les assistants à participer à la divine Victime. — Ils se tiendront fidèlement au confessionnal à la disposition des pénitents ; engageant à communier ceux qu'ils trouveront bien disposés, et faisant le possible pour exciter ces bonnes dispositions dans ceux qui ne les auraient pas.

XIII

Ils auront un soin tout spécial de faire naître un vif désir de la communion quotidienne dans les cœurs purs et dépourvus de *vaines craintes* des enfants, quand ils les préparent à la première communion : qu'ils veillent à leur faire faire cette première communion dès qu'ils en sont capables, et à la leur faire renouveler si possible tous les jours.

XIV

Les membres de la Ligue tâcheront de la faire connaître à leurs confrères et les exhorteront à y donner leur nom.

XV

Enfin, pour que cette Ligue soit durable et devienne de plus en plus nombreuse, elle sera soutenue et propagée par un périodique destiné à tous ses membres et dirigé par les Pères de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

V. — Avis pratiques.

Les conditions pour faire partie de la *Ligue sacerdotale de la Communion* sont :

1° L'inscription sur le registre de l'Œuvre (ne pas manquer d'indiquer *le nom de baptême*) ;

2° L'engagement, sans obligation de conscience, de s'appliquer avec zèle à promouvoir l'observance du Décret sur la Communion fréquente et quotidienne par l'apostolat, soit de la prière, soit de la prédication, soit de la presse ;

3° Quant à la réception des *Annales des Prêtres-Adorateurs* qui sont le lien de l'Œuvre, bien qu'elle soit désirable, elle n'est pas obligatoire. Les diverses publications religieuses informeront les membres de tout ce qu'il leur importera de connaître.

4° Pour se faire inscrire dans la Ligue et pour tout renseignement, s'adresser soit à Bruxelles, 205, Chaussée de Wavre, soit à Rome, 160, Via del Pozzetto, au Directeur de la Ligue.

5° Joindre 0 fr. 25 à la demande pour frais de la brochure et du cachet d'inscription qui sont remis à chacun des associés.

Prière pour obtenir la propagation du pieux usage de la Communion quotidienne.

O très doux Jésus, qui êtes venu dans le monde pour donner à toutes les âmes la vie de votre grâce, et qui, pour conserver et nourrir en elles cette vie, avez voulu être le remède quotidien de leur quotidienne faiblesse et leur aliment quotidien ; nous vous supplions humblement, par votre Cœur si embrasé d'amour pour nous, de répandre sur toutes les âmes votre divin esprit, afin que celles qui malheureusement sont en péché mortel se convertissent à vous et recouvrent la vie de la grâce qu'elles ont perdue, et que celles qui, par votre secours, vivent déjà de cette vie divine, s'approchent dévotement chaque jour, quand elles le peuvent, de votre Table sainte : en sorte que, par le moyen de la Communion quotidienne, recevant tous les jours le contrepoison de leurs péchés véniels quotidiens et alimentant tous les jours en elles la vie de votre grâce, et ainsi se purifiant toujours davantage, elles parviennent enfin à la possession de la vie bienheureuse avec vous. Ainsi soit-il.

Concession d'indulgence.

Le 30 mai 1905.

De l'audience du Très Saint Père.

Notre Très Saint Père, ayant souverainement à cœur que, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'usage de la communion quotidienne, si salutaire et si agréable à Dieu, se répande partout dans le peuple chrétien, a daigné accorder à tous les fidèles qui réciteront dévotement cette prière, une indulgence quotidienne de trois cents jours. A ceux qui, pendant un mois entier, auront récité cette prière, Il a accordé une indulgence plénière. à gagner au jour de leur choix, s'ils se sont confessés et ont communié, s'ils ont visité un oratoire public et prié aux intentions de Sa Sainteté. Il a déclaré que ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire. Les présentes sont valables à perpétuité, nonobstant toutes choses contraires. En foi de quoi, etc.

CASIMIR, Card. GENNARI.

Le Rescrit ci-dessus a été présenté à cette S. Congrégation, préposée aux Indulgences et Saintes Reliques. En foi de quoi, etc.

Donné à Rome, à la Secrétairerie de la même S. Congrégation, le 3 juin 1905.

D. PANICI, *Archev. de Laodicée,* Secrét.

NOUVELLES DIVERSES

L'Œuvre apostolique de Lyon.

Nous recommandons aux prières et aux suffrages des missionnaires l'âme de Mme Baux-Béthenot, présidente de l'Œuvre apostolique de Lyon, décédée le 17 mars dernier.

Depuis de longues années, Mme Baux dirigeait cette Œuvre à laquelle son activité intelligente et son dévouement avaient imprimé un admirable essor. Tous les missionnaires, en passant à Lyon, se faisaient un honneur de lui porter l'expression de leur reconnaissance. Ils étaient reçus par elle avec une bonté de cœur qu'ils n'oubliaient pas et, de retour dans leurs lointaines missions, ils étaient heureux de montrer les objets précieux qu'ils rapportaient de leurs visites à Lyon, et de parler de celle que leurs néophytes appelaient naïvement « bonne maman ».

Jusqu'au dernier moment, elle a pensé à ces chers missionnaires qui avaient rang dans sa famille de cœur; la veille de sa mort, elle nous écrivait à nous-même, pour indiquer à qui elle désirait qu'on envoyât tel ou tel objet du culte sacré. Elle n'oubliera pas ceux qu'elle a tant aimés, et l'Œuvre à laquelle elle a consacré sa vie continuera à être la providence des missions.

Le Conseil de l'Œuvre, réuni le mardi 26 mars, sous la présidence de Mgr Morel, délégué par Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon, a nommé en remplacement de la vénérée et regrettée défunte, Mme Emile Béthenod, qui donnait depuis longtemps à l'Œuvre un concours dévoué et intelligent.

Le Bureau de l'Œuvre apostolique est toujours : 28, place Bellecour, Lyon. (*Missions Catholiques.*)

ROME

A propos des Missions d'Afrique.

Les journaux de Rome avaient annoncé pour le 7 mars dernier, une Conférence sur les missions d'Afrique, avec projections. Le local choisi était au siège même de la Société de Saint-Pierre Claver, 16, rue de l'Olmata. Plusieurs raisons nous faisaient donc un devoir d'y assister.

La Conférence, il faut bien l'avouer, ne répondait qu'imparfaitement à notre attente, et surtout au titre qui lui avait servi de réclame. Sans aucun doute, les vues étaient variées, les photos intéressantes, et les explications données pouvaient sembler quelque peu enthousiastes ; mais, enfin, à moins de prendre la partie pour le tout et d'admettre qu'en Afrique il n'y a que le Congo belge, et dans le Congo belge que les missions de Scheut, ce n'était pas une Conférence sur les missions d'Afrique. Cette simple observation pour constater combien est en honneur aujourd'hui, tout autour de nous, la recommandation de Notre-Seigneur : « *Luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona* », etc. L'oublierait-on chez nous? ou serions-nous en retard d'un siècle? Quand est-ce que nous serons à même de... Passons. La séance n'est pas finie. Un apôtre ne se taira jamais quand il a devant lui une foule. Et cet apôtre qui allait maintenant parler, prêcher en faveur des missions d'Afrique, c'était la Comtesse Ledochowska, Directrice Générale de la Société de Saint-Pierre Claver.

« Aimez et faites ce que vous voulez », a dit saint Augustin. Je viens vous dire, en les changeant un peu, les belles paroles du grand Docteur africain : « *Ama et fac quod vis* ». Aimez les missions et faites ce que vous voulez. Aimez les missions, oui, toutes les missions, mais surtout aimez les missions d'Afrique.

« Et pourquoi aimer surtout les missions d'Afrique ? Parce que ce pays est encore plongé dans les ténèbres du paganisme plus profondément que tous les autres. Parce que ce pays est en proie à des misères de tous genres dont nous ne nous doutons pas et qu'il est entre tous le plus malheureux ; parce qu'enfin il fut le berceau de la religion chrétienne, berceau sanctifié par le Fils de Dieu fait Homme, et que c'est la volonté de Dieu de le racheter de sa longue captivité. Oui, Dieu le veut.

« Dieu le veut, et la Providence le prouve à coups de miracles et de prodiges de miséricorde et d'amour.

« Il fallait des missionnaires. Voici un pauvre épileptique, un juif. L'épileptique guérit à Lorette, le juif se convertit, et le Père Libermann, car c'est lui, fonde les missionnaires du Saint-Esprit qui évangélisent huit Vicariats en Afrique !

« Il fallait une grande voix pour dire à l'Europe les malheurs de l'Afrique. Il fallait un lion dont le rugissement retentît au loin pour nous tirer de notre ignorance, de notre apathie. Ce lion d'Afrique part de Rome sur l'ordre de Léon XIII, et le Cardinal Lavigerie prêche partout la Croisade anti-esclavagiste, fonde les Pères Blancs et les Sœurs Missionnaires d'Afrique.

« A cette époque, une dame, sur la demande d'une protestante, lut un discours dans lequel le Cardinal exhortait les femmes et les jeunes filles de l'Europe à mettre leur plume au service de la cause africaine. Cette lecture fut pour elle le rayon de la grâce. Elle eut ensuite, ou pour parler plus simplement, continue la Comtesse, j'eus ensuite le bonheur d'exposer au Pape mes projets. Il les bénit et m'encouragea. »

Puis, avec cette éloquence persuasive qui ne peut venir que d'un cœur d'apôtre, avec cette distinction que la Fondatrice religieuse tient de la noble comtesse, elle nous parla de son œuvre, en rappela l'origine, les progrès, les moyens, les résultats. Tout l'auditoire se serait volontiers écrié : *Hic est digitus Dei*. Le doigt de Dieu est là.

L'histoire de la Société de Saint-Pierre Claver n'est inconnue d'aucun de nos lecteurs. Encore un mot pourtant des conclusions de cet émouvant discours.

« Je voulus faire connaître à tous cette œuvre d'apostolat, augmenter l'amour des missions chez ceux qui les aimaient déjà, susciter des dévouements, obtenir enfin des aumônes, des vocations et des prières. J'avais pour devise un seul mot, mais un grand mot : Propagande. Et pour multiplier mes appels, est venu à son heure l'*Echo d'Afrique,* bulletin de la Société paraissant en sept ou huit langues, qui a pénétré sous tous les climats. L'importance des secours distribués aux Missionnaires prouve avec quel succès l'Œuvre a grandi sous la rosée des bénédictions du Ciel. Un million deux cent mille francs en argent, trois cent mille francs en nature sont des chiffres éloquents pour une œuvre de fondation récente. C'est beau, c'est bien, mais ce n'est pas assez en présence des immenses besoins de l'Apostolat en Afrique. »

Pour nous édifier sur la nécessité des secours, la Comtesse rappela ce mot d'un missionnaire : « Après la grâce sanctifiante, la chose la plus nécessaire au monde, c'est l'argent. » — Je suis de son avis. Ce n'est pas un dogme, mais c'est une très grande vérité.

La conclusion fut ce qu'elle devait être : un appel pressant à tous de prouver pratiquement leur amour pour les missions : « Donnez, si vous avez; travaillez, si vous pouvez, et au moins priez. »

Nos lecteurs n'ont pas oublié ce passage de la lettre que la Comtesse Ledochowska écrivait au T. R. Père Vicaire général au sujet des allocations attribuées à nos missions africaines, pour l'année 1906 :

« J'ai l'espoir que nous pourrons aussi, à l'avenir, si la « divine Providence nous en procure les moyens, courir au « secours de ces Missions si intéressantes.

« Pour réussir, il est cependant nécessaire de s'entr'aider, « et l'appui moral des missionnaires nous est aussi néces-

« saire qu'à eux le secours matériel que nous désirons si
« ardemment leur porter.

« C'est pourquoi j'ose respectueusement vous prier, Très « Révérend Père, de vouloir, lorsque l'occasion s'en pré« sente, recommander notre Société et surtout son Institut « religieux à la bienveillance et à l'appui des membres de « votre Congrégation, et surtout de ceux qui exercent leur « saint ministère dans ces pays civilisés en qualité de pré« dicateurs, aumôniers, directeurs d'âmes, etc., afin qu'ils « prêtent à la Société de Saint-Pierre Claver leur appui « moral et à l'occasion dirigent vers elle des vocations. En « nous appuyant, ces Pères soutiendront leurs propres con« frères dans la lointaine Afrique, que la Société de Saint« Pierre Claver aidera toujours plus efficacement dans la « mesure qu'elle sera plus connue et que les membres de « son Institut religieux augmenteront (1). »

Nos missionnaires seront heureux de répondre à cette demande qu'inspire le zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu et le salut des pauvres infidèles.

Enfin, tous les nôtres et particulièrement ceux de nos Pères qui travaillent sur le continent noir, apprendront avec une légitime satisfaction que, s'ils n'existaient pas dans la première partie de la séance, il en fut autrement dans la seconde. En effet, la Comtesse Ledochowska, suppléant aux oublis du conférencier, a rendu hommage à tous les religieux qui se dévouent là-bas, et il nous plaît de reconnaître qu'elle a placé les Missionnaires Oblats en un rang très honorable parmi les plus vaillants ouvriers de l'Evangile.

(1) *Missions*, Septembre 1906.

CANADA

1° La Tempérance à Saint-Sauveur de Québec.

Dans les contrées de l'Europe où le vice honteux de l'ivrognerie n'exerce pas ses ravages sur une grande échelle, ou, tout au moins, ne s'étale pas publiquement avec le sans-gêne d'une coutume qui a droit de cité, on éprouve d'abord quelque difficulté à comprendre l'importance qu'en d'autres régions l'on attache aux Sociétés de Tempérance. De même, on ne saisit guère mieux la relation qui unit ces Sociétés à la religion au point de les transformer en de véritables Confréries.

Cependant quelques minutes de réflexion peuvent suppléer au défaut d'expérience, et la simple connaissance du rôle de ces Sociétés, la seule lecture des résultats acquis suffiraient à convaincre les esprits les moins préparés en leur faveur, tout à la fois de la bienfaisante influence des Ligues ou Sociétés de Tempérance et de l'appui qu'elles trouvent dans la religion qui, en définitive, leur donne l'efficacité et la vie.

Ouvrez un journal canadien, par exemple. Sous les titres divers de : « Cérémonie imposante » — « Clôture de retraite » etc., vous trouverez un compte rendu de pieuses réunions, c'est vrai ; mais souvent aussi, il sera question d'œuvres de tempérance, s'il s'agit d'une réunion d'hommes. Bien plus, au nombre des meilleurs moyens d'assurer les fruits d'une mission ou d'une retraite dans une paroisse, il faut ranger les adhésions à la Ligue de la Tempérance. Jusque-là, il semble aux missionnaires que leur tâche n'est point terminée, ou, du moins, qu'il lui manque une précieuse garantie de durée et de fermeté.

Nos lecteurs ne seront donc pas surpris en apprenant que dans la paroisse Saint-Sauveur à Québec, la Ligue de Tempérance est une Société bien organisée et qu'elle contri-

bue, pour une large part, à maintenir une vie religieuse intense dans cette population florissante. Avec son président, ses vice-présidents, ses secrétaires, ses trésoriers et ses adjoints, le Comité forme une hiérarchie complète, sorte d'état-major actif de la Société. Les réunions mensuelles permettent aux membres du Comité de veiller à la prospérité, au développement de l'Œuvre. C'est là qu'on étudie les plans de campagne, — car c'est une vraie guerre au fléau de l'ivrognerie, – c'est là qu'on revise les listes des membres et que se discute tout ce qui est du domaine de la Société au point de vue financier, moral et religieux.

Le *Soleil de Québec*, auquel nous empruntons ces données, publiait, en décembre dernier, quelques détails sur la clôture de la retraite des hommes de la paroisse Saint-Sauveur, et le 4 février, sur la réunion générale des associés de la Tempérance.

A la clôture de la retraite, le R. P. Guertin, O. M. I., prit le sujet de sermon que réclamait la circonstance. Devant un magnifique auditoire de cinq mille hommes, il parla donc sur la persévérance et la nécessité des fortes convictions qui la soutiennent; mais il voulut encore féliciter publiquement les deux mille trois cents hommes ou jeunes gens que la retraite avait amenés à s'enrôler dans la Société de la Tempérance.

Inutile d'insister sur un tel résultat. Il est superbe, et de quelles victoires de plus d'une sorte n'est-il pas le présage pour les individus, les familles et le pays tout entier ?

La cérémonie continua par la bénédiction solennelle des douze cents croix que Sa Grandeur distribua aux chefs de famille de la paroisse. C'est que Mgr Bégin, le vénéré archevêque de Québec, avait daigné présider lui-même la clôture de cette retraite, et qu'il prononça ensuite une allocution qui produisit une impression profonde sur l'immense auditoire.

Il ne restait plus qu'à remplir le dernier point du programme de cette belle journée. Sa Grandeur, entourée de

nos Pères qui l'assistaient, officiait au Salut du Très Saint Sacrement lorsque, le moment venu d'entonner le *Tantum ergo,* les nouveaux associés voulurent présenter à Jésus-Eucharistie leur résolution, et déposer à ses pieds leur engagement solennel, qu'ils prononcèrent à haute voix.

De tels résultats, conclut le journal, récompensent amplement de toutes les fatigues des longs exercices de la retraite.

Un mot encore de la réunion extraordinaire des associés qui se tenait, quelques mois plus tard, dans la grande et belle église de Saint-Sauveur. Il faudrait noter la piété de nos hommes pendant la récitation du chapelet, leur entrain à chanter les cantiques populaires, en un mot leur bonne tenue à l'église. Mais, il n'y a là rien qui étonne de la part de nos populations demeurées si profondément chrétiennes. Ce qui sortait de l'ordinaire, c'était la présence, dans le chœur, d'une grande croix noire, longue de douze pieds et portant brillamment illuminé le mot de « Tempérance. »

M. l'abbé E. Roy, curé de Jacques-Cartier, donna le sermon. Sans doute, au seul point de vue de l'éloquence sacrée, c'eût été une bonne fortune d'entendre ce prêtre vénéré, mais il avait un titre plus excellent encore pour parler en cette circonstance. C'est que par sa prédication incessante, nous allions dire sa croisade, en faveur de la tempérance, l'éloquent abbé Roy a enrôlé plus de douze mille hommes dans cette armée d'élite pendant les sept derniers mois.

Et que l'on ne s'imagine pas que ces conquêtes sont éphémères et disparaissent avec l'enthousiasme factice d'une belle cérémonie ou d'un discours enlevant. D'abord, était-ce si facile que cela de s'enthousiasmer, même d'une manière factice ? En tout cas, ce n'était pas en entendant l'orateur fustiger, et de la belle façon, les lâches, les hypocrites et les traîtres ! Ce n'est pas à l'imagination inconstante qu'il s'adressait, mais à la raison robuste, au dévouement familial, à l'honneur national et, par-dessus tout, au

sens chrétien qui caractérise le Canadien français. D'ailleurs, voici un fait. Sur plus de deux mille croix distribuées aux associés, cinq ou six ont été retirées des mains de ceux qui n'ont pas été fidèles à la parole donnée.

Ce jour-là même, le R. P. Valiquette, supérieur de la maison de Saint-Sauveur, bénissait cinq cents nouvelles croix pour être distribuées aux membres récemment admis.

Nous souhaitons de voir les Sociétés de ce genre se développer de plus en plus et relever les ruines de toutes sortes causées par l'intempérance.

2º Jubilé du R. P. Pian.

C'est de Maniwaki que la lettre suivante nous a été adressée le 1er mars dernier. Nous la reproduisons fidèlement. Quant au regret qu'exprime le R. P. Bellemare « de n'avoir pas à nous offrir de récit plus présentable », non seulement nous ne l'acceptons pas, mais nous lui opposons le nôtre de ne pouvoir compter que trop rarement sur sa collaboration distinguée.

Il y a bien trois semaines que m'est arrivée votre demande si légitime d'un « petit mot » sur les noces d'or du bon P. Pian, et je n'ai pu y répondre avant ce jour. C'est que, depuis le même temps, j'ai été occupé à ce que nous appelons ici les missions de chantiers, c'est-à-dire la visite des campements de bûcherons dans nos forêts. Je commence sans autre préambule.

C'est le 1er novembre 1906 qui marquait, pour notre vénéré jubilaire, un demi-siècle de vie religieuse. Mais ce jour-là nous avons dû nous borner à des réjouissances tout à fait intimes au sein de la communauté. A cause de l'absence du Rév. Père Provincial, qui n'était pas encore de retour du Chapitre général, la célébration publique et solennelle de ce jubilé avait été remise au 4 décembre suivant.

Le 3 décembre au soir, le train venant d'Ottawa amenait à Maniwaki un groupe nombreux de visiteurs distingués

qui venaient avec bonheur saluer leur vieil ami et partager son allégresse.

C'était d'abord Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa, le sympathique et paternel ami de la Congrégation. C'étaient encore le R. P. Tourangeau, Provincial; les RR. PP. Gauvreau, Sup. de Mattawa ; Jeannotte, Sup. du Juniorat d'Ottawa ; Pallier, délégué de l'Université ; Prévost, délégué de la maison de Hull ; Duvic, du Scolasticat d'Ottawa ; Grandfils, de Québec ; les RR. MM. Brunet, de l'Archevêché d'Ottawa ; Gay, curé de Gracefield ; Forget, curé de Bouchette ; Arnauld, curé de Montcerf ; O. Corbeil, missionnaire de colonisation ; le R. P. Conrad, des Capucins de Hintonburgh, Ottawa.

Sa Grandeur Mgr Duhamel avait répondu à notre invitation par la lettre suivante :

« Ottawa, le 23 novembre 1906.

« *Révérend Père Bellemare, O. M. I., Sup.,*
« *Maniwaki.*

« Mon Révérend Père,

« J'accepte avec plaisir votre aimable invitation d'as-« sister aux fêtes du cinquantenaire de profession religieuse « que va célébrer le 4 du mois prochain le R. P. Pian.

« J'ai toutes les raisons possibles d'aller me réjouir avec « lui et, avec lui, de rendre grâces à Dieu de lui avoir « prêté longue vie, et demander qu'il vive encore de nom-« breuses années.

« J'ai connu le vénéré jubilaire depuis son arrivée au « Canada, je l'ai suivi dans ses diverses missions et je sais « tout le bien qu'il a fait dans toute ma province ecclé-« siastique. Je serai donc à Maniwaki le 3 décembre « prochain pour la fête du 4.

« Je demeure, mon Révérend Père,

« Votre dévoué en J.-C.,

« † J. Thomas, *Archev. d'Ottawa.* »

Ce soir même du 3 décembre, la fête s'ouvrait par l'exposition du Très Saint Sacrement et le chant du *Veni Creator*. Après cette cérémonie, les paroissiens présentèrent, dans de magnifiques adresses, l'expression de leurs sentiments d'estime et de vénération, leurs souhaits de joyeuse fête et de longue et heureuse vieillesse, à celui qui, pendant un grand nombre d'années, avait été, comme curé, leur guide, leur soutien et leur consolateur, et qui, encore aux jours de la retraite, ne cesse d'être pour eux plus qu'un ami et un père, mais un véritable ange tutélaire. Ces adresses furent lues en français, en anglais et en sauvage, les trois langues parlées à Maniwaki.

Le 4 décembre, à neuf heures, la messe solennelle fut célébrée par le R. P. Pian lui-même, en présence de Sa Grandeur assistant au trône. A l'offertoire, Monseigneur fit, en termes émus, l'éloge du vénéré missionnaire qui était le héros de cette belle fête. Il voulut, en présence de la foule qui remplissait l'église, renouveler ses protestations d'estime et d'affection pour ce vaillant apôtre qui a parcouru une carrière si pleine de mérites et si féconde en fruits de salut pour les âmes.

Après cette allocution de notre vénérable Archevêque, le R. P. Conrad, capucin, prononça en français un admirable sermon, dans lequel il commenta dans les termes les plus heureux la belle devise du missionnaire Oblat : « *Evangelizare pauperibus misit me.* » Présentant à son auditoire le plus beau tableau de la vie du religieux, du prêtre et du missionnaire, il en appliqua les traits à la glorieuse carrière du vénérable jubilaire.

Le Rév. M. F. Brunet, secrétaire de Monseigneur l'Archevêque, lui succéda pour redire en anglais les gloires et les mérites de ces cinquante années de vie religieuse et d'héroïque apostolat, qui étaient l'objet de cette belle fête. Le récit qu'il fit des labeurs et des souffrances entrepris avec tant de zèle ou supportées avec tant d'abnégation par le vénéré missionnaire, dans ses courses apostoliques à la

Baie d'Hudson, sur les bords de l'Ottawa et de la rivière Gatineau, fit couler des larmes des yeux de tous les auditeurs.

Le R. P. Guéguen, *O. M. I.*, le « *Père des Sauvages* », le compagnon presque continuel des travaux apostoliques du R. P. Pian, traduisit à son tour, pour ses chers enfants des bois, les sentiments que devait provoquer dans toutes les âmes la célébration de ce glorieux jubilé.

Au dîner, Monseigneur laissa déborder de son cœur, dans une chaleureuse allocution, les sentiments d'amitié et de vénération dont il honore le héros de la fête ; il redit encore une fois aux Oblats combien il les estime, combien il s'intéresse à leur prospérité.

Le R. P. Tourangeau, Provincial, fut on ne peut plus heureux dans son éloquente et délicate réponse à Sa Grandeur. De quel accent d'émotion et de sincérité l'assura-t-il du dévouement, de l'affection filiale et de la plus aimée soumission de tous les véritables Oblats. Et tous, j'en-suis sûr, applaudissaient de grand cœur au témoignage éloquent du R. Père Provincial. Monseigneur le sentait bien.

Le R. P. Duvic se fit l'interprète de la communauté qu'il a dirigée jusqu'à ces derniers temps. On sait que pendant bien des années la maison de Maniwaki fut la maison de vacances du Scolasticat. Il fallait voir avec quelle bonté, quelle douce affabilité le bon P. Pian, alors supérieur de Maniwaki, recevait ses jeunes Frères en religion, comme il s'ingéniait pour leur rendre les vacances agréables. Ces douces choses du passé, le P. Duvic les rappela — est-il besoin de le dire — en termes très aimables. Puis, dans une pièce de vers composée exprès pour la circonstance par l'un des poètes du Scolasticat, il nous fit entendre le langage exquis de la reconnaissance et de tous les nobles sentiments qui animent les cœurs de nos chers Scolastiques.

Les Religieuses ont le génie des solennités. Partout où il existe une école dirigée par les Sœurs, c'est la séance des

écoliers et écolières qui forme le clou de la fête. Or, Maniwaki possédant une grande et belle école où 325 enfants, garçons et filles, viennent recevoir des Sœurs grises d'Ottawa l'instruction et l'éducation les plus achevées, on devine que le bouquet de nos réjouissances nous a été offert par ces enfants. Monseigneur et les prêtres présents à la fête ne se lassaient pas d'exprimer leur admiration, leur étonnement même, des prodiges opérés par les bonnes Sœurs, pour les choses si délicates et si bien rendues qu'elles nous ont fait entendre dans cette séance d'une heure.

Voilà, mon Révérend Père, esquissé à grands traits, le récit de notre fête du 4 décembre. Vous pourrez d'ailleurs trouver dans le tome II[e] de nos *Missions*, pages 29 et suivantes, de bien beaux traits sur les travaux apostoliques des PP. Déléage et Pian.

Agréez, etc...

G. Bellemare, *P., O. M. I.*,
Sup. de Maniwaki.

PREMIÈRE PROVINCE D'AMÉRIQUE

1° Retraites à Lowell.

Une série de retraites ont été prêchées par nos Pères dans les églises de Lowell, de la fin de février à la fin de mars dernier. — L'*Etoile* constate, à diverses reprises, que partout ces exercices ont été bien suivis et ont donné les résultats les plus satisfaisants.

La première retraite, celle des femmes mariées, s'est terminée par la réception de quarante-cinq nouvelles affiliées dans la Congrégation des Dames de Sainte-Anne. Pour la circonstance, le R. P. Lamothe remplaça le R. P. Campeau, chapelain, qui avait dû s'absenter à cause de la retraite prêchée à Saint-Jean-Baptiste.

Les jeunes filles ont suivi l'exemple de leurs mères et les ont peut-être surpassées. Quatre-vingt-cinq postulantes ont été admises dans la Congrégation de Notre-Dame de Lourdes, pendant la belle cérémonie que présidait le R. P. Dubreuil.

Puis vint le tour des jeunes gens et des hommes. Enfin, dans la nouvelle chapelle Sainte-Marie de South-Lowell, la retraite était donnée à la population entière par les RR. PP. Amyot et Brullard. La cérémonie qui a donné un cachet spécial à la retraite fut la promulgation de la loi. Les paroissiens disaient : « Nous n'avions jamais vu pareille fête et nous ne saurions trop remercier nos deux bons Pères de nous l'avoir donnée. En tenant un cierge à la main, nous avons chanté de tout notre cœur le Credo de la foi catholique, nous en avons accepté les commandements divins en les répétant tous à haute voix, après que le Père prédicateur les avait proclamés ; nous avons renouvelé avec bonheur les promesses de notre baptême. »

Dans une émouvante prière, le R. P. Brullard, devant le Saint Sacrement exposé, a demandé à Notre-Seigneur de ne point se souvenir des péchés des hommes, mais de se souvenir de sa miséricorde, et il consacra les fidèles et leurs familles au Sacré-Cœur de Jésus.

2° Pèlerinage américain à Rome.

Le 29 avril dernier, arrivait à Rome un groupe de pèlerins venus des principales villes des Etats-Unis, du Mexique, quelques-uns même du Canada, et faisant partie de la Société des Chevaliers de Colomb (Knights of Columbus) qui compte en Amérique 190.000 membres.

M. Gross était chargé des soins d'organisation matérielle, et, à défaut du R. P. Fallon, Provincial, retenu par des travaux de missions, la direction spirituelle du pèlerinage avait été remise entre les mains du R. M. Crinion, *S. S.* d'Hamilton, Canada.

Pendant leur séjour dans la Ville Eternelle, les pèlerins mirent à profit tous les instants pour satisfaire leur piété. Il y a tant à voir à Rome ! Depuis les grandes basiliques au faîte d'or et aux murs de marbre, jusqu'aux sombres catacombes qui semblent pleurer leurs martyrs, on rencontre à chaque pas des souvenirs, des traces, des prodiges de vingt siècles de foi. Mais, enfin, Rome n'est pas Rome sans le Pape, et tous voulaient voir Pierre, vivant encore dans Pie X.

Par l'entremise du R. P. Jos. Lemius, Procureur général, l'audience attendue fut accordée le 1er mai. Le Saint Père y témoigna aux pèlerins une particulière bienveillance, laissant voir dans un paternel sourire la joie qu'il goûtait lui-même du bonheur de ses fils. Pendant que S. E. Mgr Bisleti et le R. P. Tatin, *O. M. I.*, se tenaient aux côtés du Pape, Sa Sainteté passa devant les pèlerins qu'Elle daigna tous admettre à Lui baiser la main. Personne ne fut excepté, pas même un benjamin de dix ans qui reçut de l'auguste main qu'il venait de baiser une caresse pour récompense.

Ensuite, Pie X exprime sa consolation de la visite de ses enfants de la lointaine Amérique. Il y voit un éclatant témoignage de leur foi ardente, de leur dévotion aux saints apôtres Pierre et Paul, dont ils sont venus vénérer les tombeaux ; il y voit l'hommage de leur fidélité, de leur attachement au Pape, qui est le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Sa Sainteté accorda aux pèlerins avec sa Bénédiction les plus précieuses faveurs spirituelles ; aux prêtres, en particulier, le pouvoir de donner à leurs ouailles la Bénédiction Apostolique. Ils avaient déjà obtenu la grâce de célébrer sur le tombeau des saints Apôtres et de distribuer la sainte commnnion aux pèlerins dans la crypte.

Le R. P. Tatin, qui avait eu l'honneur d'accompagner le Saint Père, eut encore celui de traduire sa parole en anglais. Il le fit avec autant d'émotion que de bonheur. L'audience

terminée, les pèlerins se rendirent chez S. Em. le cardinal Merry del Val, Secrétaire d'Etat, qui, en qualité d'ancien délégué apostolique du Canada, avait un droit tout particulier à leurs hommages.

Au moment de quitter le Vatican, le pèlerinage se réunit dans la Cour Saint-Damase pour y être photographié.

DEUXIÈME PROVINCE D'AMÉRIQUE

Mission de Stanton (Texas).

Dans une de ses lettres, le R. P. Carmelo Gagliardoni, nouvellement arrivé au Texas, donne quelques détails sur la Mission qu'il dessert sous la direction du R. P. Tresch et qui nous a été confiée récemment par Monseigneur l'Evêque de San Antonio.

Notre Mission comprend, écrit le Père, cinq ou six localités dont la population varie de 700 à 3.000 habitants. Stanton, quoique la moins importante, a eu la préférence pour devenir le centre de la mission, grâce à la présence d'un pensionnat et d'un couvent des Sœurs de la Miséricorde.

D'ailleurs, les chiffres que je cite, exacts aujourd'hui, ne le seront plus demain. De jour en jour la population s'accroît par une émigration continue d'Américains et d'anciens émigrés Allemands. L'autre facteur de la population sont les Mexicains. A part Stanton où l'on ne rencontre pas de ces derniers, les villes forment deux parties bien distinctes, l'une occupée par les Américains, l'autre par les Mexicains, généralement plus pauvres et plus « à la bonne » que les premiers.

La plupart du temps les Américains ne parlent pas l'espagnol ni les Mexicains l'anglais ; d'où nécessité pour nous de faire le ministère en deux langues. Le R. Père Supérieur

s'occupe de l'élément anglais, et de mon côté, j'ai hâte de parler un peu l'espagnol pour prendre soin des Mexicains qu'on a dû négliger jusqu'ici.

Voilà bien du travail devant nous, pour polir, reformer et améliorer tout ce monde ! C'est pour cela que nous avons été envoyés. *Evangelizare pauperibus misit me.*

MANITOBA

1° Grande visite.

Nous avons eu le plaisir de posséder parmi nous, durant quelques jours, les RR. PP. Lacombe et Leduc, *O. M. I.*, Vicaires-Généraux du diocèse de Saint-Albert.

Il y avait deux ans que le R. P. Lacombe n'était pas venu à Saint-Boniface. Aussi, on se l'est disputé de tous les côtés.

Le R. P. Lacombe n'a pas voulu faire mentir ses chers sauvages ; et, malgré son extrême fatigue, il a montré qu'ils avaient raison de l'appeler : « Assiou kitsi pappi », « Celui qui a le cœur bon. »

A la demande de Mgr Dugas, curé de la paroisse, le R. Père a prêché à la grand'messe.

Avec une bien grande amabilité, il a aussi répondu à l'appel du R. Père Recteur du Collège de Saint-Boniface.

Durant près de deux heures, il a su distraire et édifier tout le personnel du Collège, par le récit toujours si beau de sa vie de missionnaire.

Dimanche soir, le bon Père ne voulut pas non plus refuser à Monseigneur, qui lui demandait de bien vouloir faire une petite visite chez les Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée. Le bon Père a raconté là trois des innombrables épisodes de sa vie de missionnaire : la conversion de François, le vieux chef sauvage ; la rançon

de Marguerite, la captive Pied-Noir, et Marie, la femme Sarci, abandonnée.

Nous serions heureux de pouvoir redire à nos lecteurs ces histoires vécues par l'apôtre Oblat ; mais, ce que nous leur souhaiterions de tout cœur, c'est d'avoir le bonheur de les entendre de la bouche même de celui qui en fut le héros, et qui, pour mieux faire comprendre à tous le prix d'une âme, consent volontiers à s'en faire le bien humble narrateur.

Les Révérends Pères sont partis lundi matin, 18 février, pour Montréal.

2° Mission de Grayson (Sask).

Le vaste diocèse de Saint-Boniface compte deux églises de plus qui sont autant de nouveaux centres de Missions : Grayson et Killaly, sur la ligne du Pacifique Canadien. Le premier, confié aux Oblats, sera la résidence du R. P. Kasper, *O. M. I.* L'église, mesurant 95 pieds sur 40, possède une tour de 75 pieds de haut. Il y a également une maison pour les missionnaires, qui est presque terminée.

(*Les Cloches de Saint-Boniface*, 1er mars 1907.)

3° Les écoles catholiques au diocèse de Saint-Boniface.

La paroisse de Sainte-Marie de Winnipeg a l'avantage de posséder la plus belle maison d'école de la ville. Nos Pères, connaissant les généreuses dispositions de leurs paroissiens, n'ont pas hésité à contracter des obligations considérables pour doter la paroisse d'une splendide école qui ne coûte pas moins de 45.000 dollars.

Ici, comme ailleurs, l'école est l'objectif de la lutte. Pour combattre l'ennemi sur son terrain, il fallait élever une

maison d'école dont l'aspect imposant semblât défier les critiques de nos adversaires et dire hautement à ceux-ci : « Nous sommes en tout au moins vos égaux. »

Nos paroissiens de Sainte-Marie le comprennent et ils sont fiers de leur école. Non seulement ils y envoient leurs enfants, mais encore ils s'imposent de grands sacrifices pour la soutenir. Comme les autres contribuables de la ville, ils paient les taxes pour le soutien des écoles publiques dites neutres, mais, en réalité, protestantes ; et en sus, pour maintenir leurs écoles à eux, leurs écoles catholiques, ils donnent chaque année 4.500 dollars, fruit de la quête annuelle faite à l'église dans ce but. On a dit de l'Irlandais qu'il est *warm hearted and open handed*, c'est-à-dire, qu'il a le cœur chaud et la main généreusement ouverte, et c'est vrai en particulier des paroissiens de Sainte-Marie. L'entretien de l'école, augmenté des intérêts de la dette, forme une dépense de près de 8.000 dollars. Ce qui manque à la contribution volontaire directe pour l'école est prélevé sur les revenus de l'église, qui, heureusement, laissent un excédent sur les dépenses.

On n'a pas demandé aux paroissiens de Sainte-Marie de se taxer pour payer le prix de revient de l'école, parce qu'on peut espérer qu'un jour viendra où notre école sera reconnue par la Commission scolaire de la ville et placée sur le même pied que les autres écoles, c'est-à-dire payée et entretenue aux frais des contribuables.

***

La venue de ce jour de justice, les *Missions* l'appellent de tous leurs vœux, mais en attendant il faut bien qu'elles rendent hommage à l'esprit d'ordre et d'économie qui a réduit au strict minimum les charges imposées aux familles catholiques. Rien n'est plus facile aux souscripteurs de s'en convaincre, et c'est le public même qui est pris pour juge.

En effet, avec le compte rendu qui précède, nous avons reçu un état imprimé du budget de l'année 1906. Il est établi avec une clarté et une exactitude bien faites pour plaire aux populations de l'Amérique et peut-être d'ailleurs ; le bilan détaillé des recettes et des dépenses de l'église aussi bien que celui de l'école, achèvent de répandre la lumière sur la gestion financière de ces établissements. C'est un excellent moyen de couper court aux critiques malveillantes et d'assurer le succès des œuvres.

La liste des souscriptions pour l'école a été également publiée, afin, sans doute, d'exciter l'émulation des familles à concourir dans la mesure de leur fortune au soutien des écoles catholiques.

4° Le 17 février au Juniorat de la Sainte-Famille.

Le 17 février est un jour de jubilation et d'actions de grâces chez les Oblats : c'est l'anniversaire de l'approbation de leurs régles et constitutions par le pape Léon XII, qui donna à leur société le nom de Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Cette année, c'était le 1er dimanche du Carême : l'autel était bien voilé des sombres tentures des temps de pénitence ; mais la Vierge Immaculée, la Reine de ce béni sanctuaire, était rayonnante sur son trône, environnée de fleurs et de lumières.

En ce jour, les Oblats ont la cérémonie de la rénovation des vœux de religion en présence du Très Saint Sacrement exposé. Mgr Langevin, le premier des Oblats par le rang qu'il occupe dans l'Eglise, le R. P. Magnan, provincial, le R. P. Dandurand, notre vénéré doyen, et plusieurs Oblats de Winnipeg, prirent part à la cérémonie qui fut présidée par Monseigneur l'Archevêque.

Nos pieux junioristes semblaient ravis d'être les témoins de cette action solennelle. Ce qui donnait un cachet parti-

culier à la fête, c'est que dix-huit Frères convers terminaient en ce jour leur retraite annuelle. Il en faut de la générosité et du dévouement au Frère Oblat pour remplir sa tâche dans sa famille religieuse ! C'est au temps de la retraite surtout qu'il fait provision de toutes les vertus qu'il devra pratiquer au cours de son existence humble, mais bien méritoire.

***

Dans l'après-midi, avait lieu la réception au Juniorat de quatorze élèves, à qui l'on remettait la petite croix qu'ils devront porter suspendue à leur cou, comme marque de leur détermination de se consacrer au service de Dieu, dans la Congrégation des Oblats.

A toutes ces jeunes fleurs, les premières du Juniorat de la Sainte-Famille, l'*Ami* adresse un cordial salut : *Salvete, flores*. Et il invite les témoins de cette fête, les aspirants junioristes, à se hâter d'arriver à la joie qui inonde en ce jour le cœur de leurs aînés.

(*Ami du Foyer*, 10 mars 1907.)

SAINT-ALBERT

Jubilé du R. P. Dauphin.

Le R. P. Dauphin est un de nos vétérans missionnaires ; un de ceux qui ont bien mérité de la Famille et lui font honneur par leurs travaux et leurs vertus. Attiré vers les missions de l'Ouest, il y a trente-trois ans, par le *grand ravisseur* qu'était Mgr Grandin, il termina ses études théologiques à Saint-Albert et y fut ordonné prêtre en 1882.

Pendant ces vingt-cinq ans passés dans les missions sauvages de l'île à la Crosse, du lac d'Ognon, de la Rivière

qui barre, comme dans la réserve d'Hobbéma, le P. Dauphin fut toujours le type du missionnaire et de l'Oblat, faisant le bien sans compter sa peine, et préférant l'estime de Dieu à celle des hommes, qu'il a obtenue par surcroît.

Donc, le 13 mars, la Réserve tout entière était en fête. Sa Grandeur Mgr Legal, le R. P. Mérer, pro-vicaire, et quinze Oblats, Pères ou frères, étaient présents.

Il paraît que les *Missions* doivent se taire sur cette fête ! Elles diront cependant que le jubilé a été célébré pieusement, joyeusement, et que Sa Grandeur voulut bien offrir au P. Dauphin un cadeau, non moins utile que beau, comme gage de l'affection qui unit tous les Oblats au cher Jubilaire.

Ad multos annos !

JAFFNA

Mgr Joulain a quitté Jaffna le lundi de Pâques pour rendre visite à Son Excellence le Délégué apostolique à Kandy. Sa Grandeur était accompagnée du R. P. Poulain, *O. M. I.* (*Catholic Guardian.*)

***

Le même journal a publié, dans ses colonnes, un résumé court, mais substantiel, des sermons de carême prêchés chaque dimanche à Jaffna par le R. P. Gnana Prakaser. Le prédicateur, par le choix heureux et l'enchaînement logique des sujets qu'il a traités, a su se faire goûter d'un nombreux auditoire, et, ce qui est mieux encore, il l'a préparé à remplir saintement le devoir pascal.

ORDINATIONS

L'*Etoile* de Lowel (E. U.), dans son nº du 20 février 1907, rend compte de la cérémonie de l'Ordination, faite la veille dans la chapelle du Scolasticat de Tewksbury, par Mgr O'Connell, de Boston. Sept de nos Frères scolastiques de la Province du Nord des Etats-Unis y prenaient part. Toutefois, l'Ordination à la prêtrise ne se fera qu'au mois de mai. — A San Antonio, il y aura six nouveaux Pères.

A Hünfeld seront ordonnés, pour la fête de l'Ascension, quinze prêtres de la province d'Allemagne.

Notre Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa compte une douzaine de diacres qui recevront l'ordre de la prêtrise le 25 mai prochain.

A Rome, huit nouveaux prêtres montaient au saint autel pour la première fois le jour de Pâques.

A Liège, enfin, il y eut une première Ordination, le 23 février, de vingt prêtres, et une autre de trois le mardi de Pâques.

Ces chiffres sont consolants. Nombreux seront les jeunes Missionnaires qui partiront bientôt rejoindre leurs aînés et partager leur labeur.

Prions donc le Maître de la vigne d'y envoyer encore des ouvriers, car la moisson est grande.

COURONNEMENT DU SACRÉ-CŒUR

Au milieu des difficultés de l'heure présente, le zèle des apôtres du Sacré-Cœur ne se ralentit pas, au contraire. Témoin ce fait, pris parmi tant d'autres, que l'*Univers* résume ainsi :

« Le jour de Pâques, en présence d'une foule compacte.

où l'on remarquait beaucoup d'hommes, après un entraînant sermon du R. P. Lemius, le Curé-Archiprêtre de Commercy (Meuse), a procédé solennellement au couronnement de la statue du Sacré-Cœur.

« Cette émouvante cérémonie, qui se multiplie sur tous les points de la France, a produit, à Commercy, l'impression la plus profonde et la plus réconfortante. »

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE

La Communion. Dévotion au Sacré-Cœur.

La ville de Metz a été choisie pour siège du prochain Congrès eucharistique. Il y sera tenu du 7 au 12 août prochain. Son programme, qui a paru ces jours derniers, mérite d'attirer l'attention des catholiques du monde entier.

Les questions qui y sont posées convergent toutes vers le décret pontifical sur la communion fréquente et quotidienne.

On s'occupera tout d'abord de la doctrine générale du décret pour la bien mettre en lumière. On étudiera ensuite, d'après les principes qui y sont énoncés, la communion pascale, la communion fréquente chez les hommes et la préparation des enfants à la première communion.

On s'appliquera aussi à envisager au même point de vue les *Œuvres* qui concernent la sainte Messe, la sainte Communion, l'adoration du Très Saint Sacrement et la dévotion au Sacré–Cœur.

Les Congrès eucharistiques diocésains et régionaux auront une large place dans les travaux du Congrès.

Outre la section générale, le Congrès de Metz comprendra

une section de la jeunesse, une section de dames et une section sacerdotale.

On examinera la nécessité de la Communion fréquente pour les jeunes gens et les moyens de la mettre en honneur dans les paroisses, les séminaires et les collèges.

Enfin, les prêtres entre eux chercheront, dans le décret pontifical, des moyens de sanctification personnelle et une ligne de conduite pour la pratique du saint ministère.

Le programme du Congrès présente donc une grande variété d'aperçus et se fait remarquer surtout par son unité et l'importance pratique des questions qu'il propose à l'étude des amis de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie.

MEETINGS ET OBLATS

Un jour, le R. P. Lacombe répétait, dans un de nos Scolasticats, la déclaration tout apostolique qu'il avait faite aux représentants du Gouvernement canadien. « Nous autres, Oblats, nous ne connaissons pas d'autre politique que celle de la Croix. »

Ce n'est pas, pensons-nous, manquer à ce programme que de rendre hommage à ceux d'entre les nôtres qui ont eu occasion de parler sur la loi de Séparation en France.

Des échos nous sont venus des Etats-Unis, du Texas, d'après lesquels les Révérends Pères Provinciaux eux-mêmes ont fait entendre, dans des réunions publiques, la vérité sur la persécution religieuse qui sévit actuellement en France sous le couvert de l'inique loi de Séparation. Sur ce sujet, les agences officielles de publicité, — toutes entre les mains d'impies ou de judaïsants, — trompent le peuple plus qu'elles ne le renseignent, et il n'est pas étonnant que des hommes d'honneur ou seulement impartiaux aient élevé la voix contre cette campagne de mensonges et de

calomnies. A plus forte raison, cela était permis aux prêtres.

D'autres meetings ont été tenus en Afrique par le R. P. Murray, Supérieur de Durban. Signalons en particulier celui du R. P. Le Louet, qui a traité la question d'une manière très claire et non moins vigoureuse.

Nous aimons à croire que partout les orateurs ont atteint leur but et dégagé la vérité des sophismes mensongers sous lesquels les persécuteurs et leurs complices voudraient l'ensevelir.

AVIS RELATIF A LA CORRESPONDANCE

Nous croyons devoir rappeler à nos correspondants que la taxe des lettres ou plis fermés est fixée à raison de *vingt-cinq centimes* (*ou cinq cents*) *par quinze grammes*. Chaque fois que l'affranchissement n'a pas été payé sur cette base par l'expéditeur, l'administration des postes réclame au destinataire une *surtaxe du double de l'insuffisance*.

La taxe pour papiers d'affaires (0 fr. 05 par 50 grammes, au minimum de 0 fr. 25 pour les pays étrangers jusqu'à 250 grammes) n'est applicable qu'à condition *de ne pas cacheter le pli* et de n'y pas insérer de *correspondance personnelle*.

RECTIFICATION

A la page 151 du nº de mars dernier, après avoir donné la formule abrégée de l'Extrême-Onction pour le cas de nécessité, les *Missions* rappelaient l'obligation pour le prêtre de compléter, si c'est possible, cette cérémonie abrégée. Jusque-là, c'est exact. Mais ce qui ne l'est plus, c'est que le prêtre doive procéder sous condition à l'Onction

des divers sens en récitant les formules ordinairement prescrites. En effet, le complément consiste simplement à reprendre les prières omises et qui précèdent les Onctions. Quant aux Onctions omises, il n'y a pas lieu de les faire, puisque le Sacrement est validement administré par une seule. (Rit. tit. V, ch. I, nº 1.)

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Le Mois du Sacré-Cœur.

Au mois d'août 1906, le Souverain Pontife Pie X a daigné enrichir de précieuses indulgences la pieuse pratique du mois du Sacré-Cœur.

Nous portons cet indult à la connaissance de tous nos missionnaires. Ils le liront avec joie, et ils se feront un pieux devoir de le faire connaître à tous les fidèles qu'ils évangélisent.

Un canoniste de marque, le R. P. Vermeersch, avant de l'insérer dans la revue qu'il rédige, l'a fait précéder de cet avis :

« Tanti momenti visæ sunt istæ gratiæ, ea præcipue quæ primo loco ponitur, ut visum sit illas inserere in periodico nostro, quod ad ampliandum cultum SS. Cordis Jesu non parum facere potest. Itaque huc spectat prima gratia, ut in quacumque Ecclesia celebretur solemniter mensis SS. Cordis Jesu, i. e., ni fallimur, quotidie per mensem Junium publicæ fiant exercitationes in SS. Cordis honorem, possint fideles rite confessi ac Sacra dape refecti, die 30ª Junii, lucrari indulgentiam similem ejus quæ, die 2ª Augusti, notissimo Portionculæ nomine, est in ecclesiis Franciscalibus proposita. »

Indultum 8 Augusti 1906 (S. C. Rit.)

Indulgentiis fovens celebrationem mensis Ss. Cordis.

Nomine sodalitii cujuspiam Neapolitani, « Il Grande Apostolato del mese del S. Cuor », quod ex ipso fine suo, pium fovet opus celebrandi mensem SS. Cordis Jesu, scriptæ sunt die 2 Jul. 1906, litteræ devotione plenæ ad has impetrandas gratias a S. Pontifice :

1. Ut in ecclesiis in quibus mensis SS. Cordis solemniter celebretur, possint fideles, die trigesima Junii, lucrari *indulgentiam plenariam toties quoties,* defunctorum animis applicabilem.

2. Ut, eadem 30ª die mensis Junii, concionatores qui mensem concionibus suis honestarunt et Rectores ecclesiarum in quibus solemnis facta est mensis celebratio, fruantur favore altaris Gregoriani ad instar ;

3. Ut quicumque piam istam exercitationem promovent, indulgentiam lucrentur 500 dierum quoties opus aliquod fecerint pro ejus diffusione vel perfectiore celebratione, præter indulgentiam plenariam quoties in mense junio Eucharistica dape reficiuntur : quæ indulgentiæ prodesse possint animabus Purgatoris detentis.

His precibus est hoc modo responsum :

Ex audientia SSmi, die 8 Augusti 1906.

Sanctissimus Dominus Noster Pius PP. X, qui in votis vel maxime habet, ut pium exercitium mensis Cordis Jesu Sacratissimo dicati magis in dies propagetur, et in Christifidelibus saluberrimas sane radices fortius et fructuosius agere conspiciatur, suprascriptis precibus libenter annuens pro gratia, Indulgentias expetitas perpetuo valituras benigne elargire dignatus est, atque optatam Benedictionem Apostolicam peramanter impertivit.

A. Card. Tripepi, *Pro præf.*

Pro D. Panici, *Archiep. Laodicen, Secret.*

Josephus M. Coselli, *Substitutus.*

NÉCROLOGIE

I. — Le R. P. Brûlé.

Nos lecteurs ont appris avec regret la mort du R. P. Brûlé, si cher à la mémoire des anciens junioristes de N.-D. de Sion. Les membres du Chapitre de 1906 se souviennent de l'avoir vu à Rome, lors de cette assemblée, encore alerte et dispos malgré ses 77 ans.

Nous reproduisons ici l'article que lui a consacré la *Semaine Religieuse de Nancy*, dans son n° du 30 mars dernier. Ces lignes montrent l'estime dont jouissait le vénéré défunt auprès de tous ceux qui l'ont connu, et le bon renom qu'il n'a cessé de maintenir en Lorraine à notre famille religieuse.

Le R. P. Brûlé.

Le R. P. Brûlé qui fut si longtemps supérieur des Oblats de Sion et curé de Saxon-Sion, a été rappelé à Dieu le 8 mars dernier, au Bestin, près de Tellin, en Belgique.

Originaire de Picardie, le P. Brûlé avait appartenu à l'Oratoire et il s'était démis du Supériorat de Juilly pour entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dont il fut l'un des chefs les plus aimés et les plus écoutés. Il fut provincial de France et il était supérieur de la maison du Bestin.

Ce bon serviteur de Notre-Dame, qui avait tant souhaité s'endormir de son dernier sommeil aux pieds de la Vierge de Sion, est mort en exil, dans la 78ᵉ année de son âge, la 54ᵉ de son sacerdoce et la 29ᵉ de sa profession religieuse.

Monseigneur l'évêque de Nancy a adressé au Révérend Père Maître des Novices de la maison dont le R. P. Brûlé était supérieur, la lettre suivante :

« Nancy, le 13 mars 1907.

« Mon révérend Père,

« J'ai éprouvé une peine bien vive à la nouvelle, si inattendue, de la mort du cher P. Brûlé. Je l'avais vu ici, peu de jours auparavant, bien portant, joyeux malgré tant d'épreuves. Depuis une année, sa santé paraissait s'être fortifiée.

« Il était presque du diocèse de Nancy. Ceux qui ont visité Sion, depuis bientôt trente ans, n'y reviennent pas par leurs souvenirs, sans revoir la figure distinguée et souriante du P. Brûlé. Il était si accueillant, si fraternel pour tous les prêtres qui se rendaient à Sion ! Il a pris, par son action et sa parole, une si grande part à nos pèlerinages ! Il aimait tant Notre-Dame de Sion ! Elle lui a certainement ouvert immédiatement les portes du paradis.

« Le clergé et les fidèles du diocèse de Nancy sont profondément affligés de cette mort. C'est une part du passé du pèlerinage lorrain qui disparaît.

« Je m'unis de toute mon âme à votre douleur et à vos prières. J'offrirai plusieurs fois le Saint Sacrifice pour le très regretté défunt. Il a prié bien souvent et fait prier ses Pères et ses élèves, Notre-Dame de Sion pour l'évêque de Nancy qui a plus besoin que jamais de prières, de lumière et de forces.

« Je vous envoie de grand cœur la bénédiction que vous demandez.

» Recevez l'assurance de mes sentiments affectueux en Notre-Seigneur.

† Charles-François,
Evêque de Nancy et de Toul.

Le clergé de Nancy se joint à son Evêque pour adresser aux membres d'une Congrégation qui a tant mérité de notre Lorraine, ses respectueuses et bien cordiales condoléances.
E. M.

A Notre-Dame de Sion.

D'une lettre du R. P. Clavier, de la Panne (Belgique), nous relevons les détails qui suivent :

Aussitôt que nous parvint la nouvelle de la mort du R. P. Brûlé, je dus me rendre à Sion, dans l'intention de célébrer un service le lendemain. Or, ce jour-là, qui était celui des obsèques, une messe de *Requiem* devait être chantée à l'église pour le repos de l'âme d'un séminariste décédé pendant l'interruption des cours. Avec une amabilité parfaite, M. le Supérieur du Petit Séminaire, maintenant installé à Sion, et M. le Curé de la paroisse, voulurent bien renvoyer au surlendemain cette messe et me permettre de célébrer le Service à l'intention du R. P. Brûlé. La cérémonie fut très imposante ; tout le Séminaire y prit part, et les fidèles, bien que tardivement avertis, accoururent en grand nombre. M. le Curé lui-même donna l'absoute. Je sais que le P. Brûlé n'avait que des amis dans la population et le clergé ; mais cela ne nous dispense pas d'être reconnaissants envers tous et particulièrement envers ces Messieurs du Séminaire, pour la sympathie qu'ils ont témoignée à la Congrégation en cette circonstance.

II. — Le R. P. Bénédic.

(1840-1907)

Le même n° contient aussi un hommage ému à la mémoire du R. P. Bénédic ; mais nous emprunterons à la *Semaine Religieuse d'Aix*, l'éloge funèbre qu'elle fit paraître au lendemain de la mort du regretté Supérieur de la maison d'Aix.

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'article sur l'expulsion des Oblats du berceau de notre Congrégation, que le R. P. Bénédic adressa aux « *Missions* » pour le n° de mars dernier. Il parla en termes attendris

des victimes tombées sous le souffle d'une persécution scélérate, diabolique. Il devait trop tôt, hélas! en grossir le nombre et ajouter à tant de deuils les regrets que nous cause sa mort prématurée.

Il convient de rendre ici un juste hommage de regrets au bon prêtre, au digne religieux, qui, après avoir rempli avec conscience sa tâche d'ouvrier apostolique, s'endormait pieusement, lundi soir, dans la paix de Dieu.

Le R. P. Bénédic, Oblat de Marie Immaculée, sécularisé, victime des haines jacobines et maçonniques, méritait, à ce titre, tous nos respects. Ancien supérieur de la Mission d'Aix, il était bien de ce chef, l'un des nôtres, et avait droit à toutes nos sympathies.

Avant d'entrer dans la Congrégation fondée par Mgr de Mazenod, le P. Bénédic avait appartenu au clergé séculier. Né à Saint-Clément, au diocèse de Nancy, en 1840, il reçut l'ordination sacerdotale en 1864 et exerça, durant quelques années, les fonctions de vicaire à Pont-à-Mousson.

Après le noviciat, il prononçait, en 1870, ses vœux de religion. Il fut successivement employé, comme professeur, au Grand Séminaire de Fréjus; comme chapelain, à Notre-Dame de la Garde, à Montmartre, à Notre-Dame de Talence; enfin, comme supérieur, à Nice et à Aix.

Le R. P. Bénédic arrivait dans notre ville, en 1899, pour remplacer le P. Bernard, qui avait succédé au vénérable P. Garnier. Fils de la Lorraine, il aimait déjà beaucoup la Provence; Oblat, il se réjouissait d'être le gardien du berceau de son cher Institut.

Ceux qui ont eu le bonheur de visiter, ne fût-ce qu'une fois, à la Mission, notre supérieur, n'ont pu oublier la cordialité de son accueil. Esprit distingué, avec un grain de saine originalité, causeur charmant et toujours exactement informé, le R. P. Bénédic était encore, à certaines heures, poète et écrivain. C'était surtout une âme douce, sensible, impressionnable peut-être jusqu'à l'excès, mais si bienveillante, si délicate, si dévouée! Il parlait comme un homme de Dieu. et, quand on le quittait, après un

entretien un peu intime, on emportait au fond du cœur une sérénité divine.

Il était capable, dans les moments critiques, d'une rare énergie. En mai 1903, la veille même du second crochetage de la Mission, une cérémonie d'adieu réunissait dans la chapelle, autour des religieux, une foule d'amis attristés. Le P. Bénédic fit une allocution. Il eut d'incomparables accents pour flétrir l'attentat qui allait se perpétrer. Plusieurs de ses auditeurs se rappelaient, en écoutant sa parole ardente, la forte pensée de Joseph de Maistre : « L'impiété est *canaille.* » Quel commentaire !

Après l'expulsion, atteint déjà par la maladie, brisé par tant d'émotions, il continua cependant, retiré dans une maison amie, sur la paroisse de Saint-Jean de Malte, son existence de prière et d'apostolat. Chaque semaine, il passait quelques heures au confessionnal où il distribuait, avec la grâce de Dieu, les conseils de son expérience. Il priait beaucoup dans la solitude de sa chambre. Heures de travail encore, parce que le prêtre, dans ses causeries familières avec Jésus, ne cesse de lutter pour le salut des âmes !

Il s'occupait aussi à écrire, avec le cœur d'un fervent disciple et d'un ami dévoué, la vie du R. P. Baret, ancien supérieur de Notre-Dame de la Garde, décédé il y a une trentaine d'ans, qui a laissé, partout où il a passé, le souvenir d'un apôtre et d'un saint. Plusieurs chapitres étaient déjà rédigés. Encore un peu de temps et l'ouvrage s'achevait.

Quand, après quelques jours de maladie, la mort se présenta, le R. P. Bénédic n'en éprouva aucune douleur. Il entrevit aussitôt l'aube prochaine, la splendide lumière des grands sommets toujours rayonnants. Il pouvait s'écrier dans un suprême élan : « Allons au ciel ! Allons trouver le bon Maître ! » A la religieuse garde-malade qui lui insinuait que la fin de ses maux était proche, il répondait : « Que la volonté de Dieu soit faite ! *Je suis prêt.* »

Entouré des membres de sa famille, qui, depuis un an, s'étaient installés près de lui dans notre ville, assisté d'amis dévoués et affectionnés, il reçut, lundi matin, les derniers sacrements. Dans la journée, il fut très consolé par la visite de Mgr l'Archevêque, qui, très paternellement, vint le bénir; et le soir, vers dix heures, il expira doucement.

Les obsèques ont eu lieu mercredi en l'église Saint-Jean de Malte. M. le Curé officiait à la messe. Un nombreux clergé était présent. On y remarquait MM. les vicaires généraux Gonon, van Gaver et Giraud, M. le Doyen et Messieurs les Chanoines, MM. les Curés de la ville. Au deuil, M. Scholl, beau-frère du R. P. Bénédic, des anciens confrères et plusieurs prêtres amis. Des délégations des communautés religieuses, des représentants des Œuvres catholiques, ainsi que de nombreux fidèles de la paroisse ont pris part à la cérémonie.

En priant pour ce digne serviteur de Jésus-Christ, nous nous souviendrons de ses exemples pour les imiter.

De toute son existence se dégage une leçon de bonté. Le génie excite l'admiration des peuples; la force inspire la crainte et impose le respect; c'est la bonté seule, ingénieuse à faire plaisir et à rendre service, qui gagne les âmes, qui les attire et les retient à Dieu; elle est par excellence la vertu conquérante. *Beati mites, quoniam possidebunt terram.*

IMPRIMATUR

Virduni, die 19 Maii 1907.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1249,5,07.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 179. — Septembre 1907.

ROME

UN DÉCRET DU SAINT-OFFICE

Le Saint-Office vient de condamner, sur l'ordre de Sa Sainteté le Pape Pie X, une série de propositions, hétérodoxes pour la plupart, et qui résument les principales erreurs modernes sur l'inspiration biblique, le magistère de l'Eglise, l'Incarnation, les sacrements, l'accord de la science et de la foi.

Attendu, désiré et appelé depuis longtemps, ce document, dont les colères des journaux anticatholiques ont, dès la première heure, signalé et souligné l'importance, a été un soulagement pour les consciences chrétiennes et surtout pour les âmes sacerdotales qui voyaient, avec une douleur croissante, d'audacieux novateurs déchirer et fouler aux pieds, sous leurs yeux, les pages de la Bible,

ou nier les traditions les plus vénérables et les mieux établies de la sainte Eglise.

Depuis dix-neuf siècles, la société établie par le Christ a vu d'insolents négateurs s'insurger contre son enseignement ou contre l'autorité de ses pontifes; mais jamais encore, croyons-nous, la négation n'avait été ni si radicale, ni si universelle, ni si intolérante, ni si dédaigneuse de la science théologique, ni si outrageuse pour l'autorité de l'Eglise.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les deux premières des soixante-cinq propositions que vient d'atteindre la censure du Saint-Office : « *Ecclesiastica lex quæ præscribit subjicere præviæ censuræ libros Divinas respicientes Scripturas, ad cultores critices aut exegeseos scientificæ librorum Veteris et Novi Testamenti non extenditur.* » — « *Ecclesiæ interpretatio Sacrorum Librorum non est quidem spernenda, subjacet tamen accuratiori exegetarum judicio et correctioni.* »

Les néo-critiques, on le voit, se placent modestement au-dessus des lois de l'Eglise, s'en déclarent les juges, et citent à la barre de leur savoir les décrets des Conciles et les Encycliques papales, afin de les examiner, de les contrôler et même de les censurer. A leur sens, l'Eglise ne sait pas, elle n'a même jamais su interpréter l'Ecriture; et pour connaître la pensée du Saint-Esprit, — si toutefois le Saint-Esprit existe et s'il a daigné parler au monde, — ce n'est ni au Souverain Pontife, ni aux Conciles, ni aux Pères de l'Eglise, ni aux théologiens catholiques, mais aux néo-critiques, que l'intelligence doit faire appel. Ils sont d'hier, sans généalogie et sans ancêtres, puisque ni Launoy ni Richard Simon ne voudraient endosser la responsabilité de leurs audaces; et ils affirment, avec une imperturbable sérénité, que leur berceau reflète sur le monde les premiers rayons de l'indéfectible vérité qui l'auraient jamais éclairé. Tous les néo-critiques ne sont pas même aptes à remplir ce rôle de réflecteurs intellectuels. Qui veut savoir le vrai

sens des Ecritures, doit interroger, non les prêtres et les théologiens catholiques, mais les exégètes protestants : « *Heterodoxi exegetæ fidelius expresserunt sensum verum Scripturarum quam exegetæ catholici.* »

Aux yeux des néo-critiques, l'Eglise catholique est une arriérée, une rétrograde, une propagandiste de l'obscurantisme ; elle n'excite pas, elle comprime l'élan de l'esprit humain ; ce n'est qu'en dehors d'elle que peuvent progresser les sciences naturelles et même les sciences théologiques : « *Ecclesia sese præbet scientiarum naturalium et theologicarum progressibus infensam* » (57).

Cette ingratitude sans nom, ce dévergondage intellectuel attristent, sans étonner, sous la plume de Strauss, de Harnack, de Renan, de Sabatier et de leurs disciples. Mais quand des écrivains ecclésiastiques font leurs ces affirmations ; quand des prêtres, mis jeunes sur le chandelier et placés sur la chaire de vérité, au pied de laquelle ils auraient dû stationner longtemps comme disciples, se font les valets des Erostrates rationalistes, et semblent n'avoir qu'une seule science à apprendre, celle qui enseigne à saper par la base nos dogmes, nos croyances, nos traditions les plus universelles, les plus constantes, les plus vénérables, une douloureuse émotion étreint l'âme, et on se demande comment des hommes d'intelligence, de savoir, d'une incontestable loyauté humaine, ont pu descendre jusque dans ces bas-fonds, surtout, comment ils sont parvenus à se créer des adeptes dans les rangs du clergé, parmi les professeurs et les élèves des grands Séminaires ; que dis-je ? comment ils ont pu être écoutés et même applaudis jusque dans des Congrégations religieuses qui furent et qui doivent demeurer toujours l'inexpugnable forteresse de l'orthodoxie ?

Comment des prêtres, qui montaient chaque jour au saint autel, n'ont-ils pas frémi d'horreur devant des affirmations comme celle-ci : « *Christus non semper habuit conscientiam suæ dignitatis messianicæ* » (35) ?

Les Pharisiens, l'Evangile nous l'apprend, appelaient Notre-Seigneur « l'ami des publicains et un grand buveur de vin ; » les Sadducéens affirmaient qu'il était possédé du démon, et que, par lui, Beelzébuth opérait des prodiges ; Hérode le revêtit du manteau des insensés et le présenta, sous ce costume, aux sarcasmes de sa cour ; les néo-critiques, même revêtus du sacerdoce, n'ont pas hésité, nous venons de le voir, à en faire un inconscient qui a vécu, a enseigné, est mort, sans soupçonner la portée de ses paroles et de ses actes, sans connaître le but de sa vie et la raison de sa mort : « *Doctrina de morte piaculari Christi non est evangelica, sed paulina* » (38).

Les disciples ont hérité de l'inconscience du Maître. Vous dites que Pierre est mort sur la colline du Vatican pour affirmer la divinité de son Maître et la primauté qu'il lui avait conférée sur toutes les Eglises, erreur : « *Simon Petrus ne suspicatus quidem unquam est sibi a Christo demandatum esse primatum in Ecclesia* » (55). Paul est un rapsode qui croit écrire une histoire, alors qu'il publie un roman sur l'institution de l'Eucharistie : « *Non omnia quæ narrat Paulus de institutione Eucharistiæ* (I Cor., xi, 23-25) *historice sunt sumenda* » (45). Jean est tantôt un *mystique* qui donne une réalité historique aux rêves de son imagination : « *Narrationes Joannis non sunt proprie historia sed mystica Evangelii contemplatio* » (16) ; tantôt un *faussaire* qui invente ou grossit les faits extraordinaires afin de les adapter à la glorification du Verbe fait chair : « *Quartum Evangelium miracula exaggeravit, non tantum ut extraordinaria magis apparerent, sed etiam ut aptiora fierent ad significandum opus et gloriam Verbi Incarnati* » (17) ; tantôt un *naïf* qui croit raconter la vie du Christ, alors qu'il écrit seulement celle de l'Eglise à la fin du premier siècle : « *Joannes sibi vindicat quidem rationem testis de Christo, re tamen vera, non est nisi eximius testis vitæ christianæ, seu vitæ Christi in Ecclesia, exeunte primo sæculo* » (18).

Non moins inconscients, faussaires et naïfs furent les Pères du Concile de Trente dont la doctrine sacramentaire repose sur des opinions controuvées, et dont le néo-criticisme a démontré l'inconsistance : « *Opiniones de origine sacramentorum, quibus Patres Tridentini imbuti erant, quæque in eorum canones dogmaticos procul dubio influxum habuerunt, longe distant ab iis quæ nunc pene historicos rei christianæ indagatores merito obtinuerunt* » (39).

De cette phénoménale inconscience du Christ, de ses premiers disciples, des évêques et des prêtres durant plus de dix-huit siècles, est née et a grandi l'Eglise, qui demeure par conséquent en dehors de la science, qui n'a même aucun moyen de l'atteindre, et qui ne pourra entrer dans la voie de la lumière et du progrès qu'à la condition de réformer ses concepts sur Dieu, la Création, la Révélation, la personne du Verbe incarné, la Rédemption : « *Progressus scientiarum postulat ut reformentur conceptus doctrinæ christianæ de Deo, de Creatione, de Revelatione, de Persona Verbi Incarnati, de Redemptione* » (64).

Le libéralisme protestant, qui adopte toutes les sectes, canonise toutes les erreurs, amnistie toutes les audaces, absout tous les blasphèmes, voilà l'idéal à atteindre : « *Catholicismus hodiernus cum vera scientia componi nequit, nisi transformetur in quemdam christianismum non dogmaticum, id est in protestantismum latum et liberalem* » (65).

Notre plume a hésité à consigner dans nos *Missions* d'aussi criants blasphèmes, d'aussi révoltantes injustices, d'aussi paradoxales affirmations. Nous savons — et le constater est non seulement une joie, mais une grâce — que notre Congrégation a été fidèle à la recommandation de saint Paul : « *O Timothæe, devitans profanas vocum novitates et oppositiones falsi nominis scientiæ, quam quidam promittentes, circa fidem exciderunt* » (I Tim., VI, 20-21).

Toutefois, si, malgré les recommandations de notre vénéré Fondateur, les prescriptions de la Règle, les décrets des Chapitres généraux, la vigilance des supérieurs à tous les degrés, s'était glissé parmi nous un de ces Hyménée et de ces Alexandre que saint Paul excommunia jadis pour leur apprendre à ne plus blasphémer (I Tim., I, 20), nous lui dirions : « Mon frère, hâtez-vous de plonger dans le sang du Christ la robe de votre orthodoxie baptismale que vous avez laissé maculer; revêtez-la au plus tôt et rentrez dans l'assemblée des vrais croyants, car, dans un instant, la porte sera close. Ne vous exposez pas à entendre la parole irritée du Maître : « Je ne vous connais pas; retirez-vous loin de moi, ouvriers d'iniquité. »

Le Chapitre général de 1906 s'est montré sévère pour tous ceux qui oseraient enseigner parmi nous les doctrines que vient d'anathématiser le Saint-Office, ou qui garderaient pour elles quelque sympathie. Nous le rappelons sans insister, puisque nous devons tous être fiers de notre double auréole : l'orthodoxie de l'esprit et la chasteté du cœur.

Sacrae Romanae et Universalis Inquisitionis.

DECRETUM

Feria IV, die 3 Julii 1907.

Lamentabili sane exitu aetas nostra freni impatiens in rerum summis rationibus indagandis ita nova non raro sequitur ut, dimissa humani generis quasi haereditate, in errores incidat gravissimos. Qui errores longe erunt perniciosiores, si de disciplinis agitur sacris, si de Sacra Scriptura interpretanda, si de fidei praecipuis mysteriis. Dolendum autem vehementer inveniri etiam inter catholicos non ita paucos scriptores qui, praetergressi fines a patribus ac

ab ipsa Sancta Ecclesia statutos, altioris intelligentiae specie et historicae considerationis nomine, eum dogmatum progressum quaerunt qui, reipsa, eorum corruptela est.

Ne vero hujus generis errores, qui quotidie inter fideles sparguntur, in eorum animis radices figant ac fidei sinceritatem corrumpant, placuit SSmo D. N. Pio divina providentia Pp. X ut per hoc Sacrae Romanae et Universalis Inquisitionis officium ii qui inter eos praecipui essent, notarentur et reprobarentur.

Quare, instituto diligentissimo examine, praehabitoque RR. DD. Consultorum voto, Emi ac Rmi Dni Cardinales, in rebus fidei et morum Inquisitores Generales, propositiones quae sequuntur reprobandas ac proscribendas esse judicarunt, prouti hoc generali Decreto reprobantur ac proscribuntur :

I. — Ecclesiastica lex quae praescribit subjicere praeviae censurae libros Divinas respicientes Scripturas, ad cultores critices aut exegeseos scientificae librorum Veteris et Novi Testamenti non extenditur.

II. — Ecclesiae interpretatio Sacrorum Librorum non est quidem spernenda, subjacet tamen accuratiori exegetarum judicio et correctioni.

III. — Ex judiciis et censuris ecclesiasticis contra liberam et cultiorem exegesim latis colligi potest fidem ab Ecclesia propositam contradicere historiae, et dogmata catholica cum verioribus christianae religionis originibus componi reipsa non posse.

IV. — Magisterium Ecclesiae ne per dogmaticas quidem definitiones genuinum Sacrarum Scripturarum sensum determinare potest.

V. — Quum in deposito fidei veritates tantum revelatae contineantur, nullo sub respectu ad Ecclesiam pertinet judicium ferre de assertionibus disciplinarum humanarum.

VI. — In definiendis veritatibus ita collaborant discens et docens Ecclesia, ut docenti Ecclesiae nihil supersit nisi communes discentis opinationes sancire.

VII. — Ecclesia, cum proscribit errores, nequit a fidelibus exigere ullum internum assensum, quo judicia a se edita complectantur.

VIII. — Ab omni culpa immunes existimandi sunt qui reprobationes a Sacra Congregatione Indicis aliisve Sacris Romanis Congregationibus latas nihili pendunt.

IX. — Nimiam simplicitatem aut ignorantiam prae se ferunt qui Deum credunt vere esse Scripturae Sacrae auctorem.

X. — Inspiratio librorum Veteris Testamenti in eo constitit quod scriptores israelitae religiosas doctrinas sub peculiari quodam aspectu, gentibus parum noto aut ignoto, tradiderunt.

XI. — Inspiratio divina non ita ad totam Scripturam Sacram extenditur, ut omnes et singulas ejus partes ab omni errore praemuniat.

XII. — Exegeta, si velit utiliter studiis biblicis incumbere, in primis quamlibet praeconceptam opinionem de supernaturali origine Scripturae Sacrae seponere debet, eamque non aliter interpretari quam cetera documenta mere humana.

XIII. — Parabolas evangelicas ipsimet Evangelistae ac christiani secundae et tertiae generationis artificiose digesserunt, atque ita rationem dederunt exigui fructus praedicationis Christi apud judaeos.

XIV. — In pluribus narrationibus non tam quae vera sunt Evangelistae retulerunt, quam quae lectoribus, etsi falsa, censuerunt magis proficua.

XV. — Evangelia usque ad definitum constitutumque canonem continuis additionibus et correctionibus aucta fuerunt; in ipsis proinde doctrinae Christi non remansit nisi tenue et incertum vestigium.

XVI. — Narrationes Joannis non sunt proprie historia, sed mystica Evangelii contemplatio; sermones, in ejus evangelio contenti, sunt meditationes theologicae circa mysterium salutis historica veritate destitutae.

XVII. — Quartum Evangelium miracula exaggeravit non tantum ut extraordinaria magis apparerent, sed etiam ut aptiora fierent ad significandum opus et gloriam Verbi Incarnati.

XVIII. — Joannes sibi vindicat quidem rationem testis de Christo ; re tamen vera non est nisi eximius testis vitae christianae, seu vitae Christi in Ecclesia, exeunte primo saeculo.

XIX. — Heterodoxi exegetae fidelius expresserunt sensum verum Scripturarum quam exegetae catholici.

XX. — Revelatio nihil aliud esse potuit quam acquisita ab homine suae ad Deum relationis conscientia.

XXI. — Revelatio, objectum fidei catholicae constituens, non fuit cum Apostolis completa.

XXII. — Dogmata quae Ecclesia perhibet tamquam revelata, non sunt veritates e coelo delapsae, sed sunt interpretatio quaedam factorum religiosorum quam humana mens laborioso conatu sibi comparavit.

XXIII. — Existere potest et reipsa existit oppositio inter facta quae in Sacra Scriptura narrantur eisque innixa Ecclesiae dogmata ; ita ut criticus tamquam falsa rejicere possit facta quae Ecclesia tamquam certissima credit.

XXIV. — Reprobandus non est exegeta qui praemissas adstruit, ex quibus sequitur dogmata historice falsa aut dubia esse, dummodo dogmata ipsa directe non neget.

XXV. — Assensus fidei ultimo innititur in congerie probabilitatum.

XXVI. — Dogmata fidei retinenda sunt tantummodo juxta sensum practicum, idest tanquam norma praeceptiva agendi, non vero tanquam norma credendi.

XXVII. — Divinitas Jesu Christi ex Evangeliis non probatur ; sed est dogma quod conscientia christiana e notione Messiae deduxit.

XXVIII. — Jesus, quum ministerium suum exercebat, non in eum finem loquebatur ut doceret se esse Messiam, neque ejus miracula eo spectabant ut id demonstraret.

XXIX. — Concedere licet Christum quem exhibet historia, multo inferiorem esse Christo qui est objectum fidei.

XXX. — In omnibus textibus evangelicis nomen *Filius Dei* aequivalet tantum nomini *Messias*, minime vero significat Christum esse verum et naturalem Dei Filium.

XXXI. — Doctrina de Christo quam tradunt Paulus, Joannes et Concilia Nicaenum, Ephesinum, Chalcedonense, non est ea quam Jesus docuit, sed quam de Jesu concepit conscientia christiana.

XXXII. — Conciliari nequit sensus naturalis textuum Evangelicorum cum eo quod nostri theologi docent de conscientia et scientia infallibili Jesu Christi.

XXXIII. — Evidens est cuique qui praeconceptis non ducitur opinionibus, Jesum aut errorem de proximo messianico adventu fuisse professum, aut majorem partem ipsius doctrinae in Evangeliis Synopticis contentae authenticitate carere.

XXXIV. — Criticus nequit asserere Christo scientiam nullo circumscriptam limite nisi facta hypothesi, quae historice haud concipi potest quaeque sensui morali repugnat, nempe Christum uti hominem habuisse scientiam Dei et nihilominus noluisse notitiam tot rerum communicare cum discipulis ac posteritate.

XXXV. — Christus non semper habuit conscientiam suae dignitatis messianicae.

XXXVI. — Resurrectio Salvatoris non est proprie factum ordinis historici, sed factum ordinis mere supernaturalis, nec demonstratum nec demonstrabile, quod conscientia chistiana sensim ex aliis derivavit.

XXXVII. — Fides in resurrectionem Christi ab initio fuit non tam de facto ipso resurrectionis, quam de vita Christi immortali apud Deum.

XXXVIII. — Doctrina de morte piaculari Christi non est evangelica sed tantum paulina.

XXXIX. — Opiniones de origine sacramentorum, quibus Patres Tridentini imbuti erant quaeque in eorum canones

dogmaticos procul dubio influxum habuerunt, longe distant ab iis quae nunc pene historicos rei christianae indagatores merito obtinent.

XL. — Sacramenta ortum habuerunt ex eo quod Apostoli eorumque successores ideam aliquam et intentionem Christi, suadentibus et moventibus circumstantiis et eventibus, interpretati sunt.

XLI. — Sacramenta eo tantum spectant ut in mentem hominis revocent praesentiam Creatoris semper beneficam.

XLII. — Communitas christiana necessitatem baptismi induxit, adoptans illum tamquam ritum necessarium, eique professionis christianae obligationes adnectens.

XLIII. — Usus conferendi baptismum infantibus evolutio fuit disciplinaris, quae una ex causis extitit ut sacramentum resolveretur in duo, in baptismum scilicet et poenitentiam.

XLIV. — Nihil probat ritum sacramenti confirmationis usurpatum fuisse ab Apostolis : formalis autem distinctio duorum sacramentorum, baptismi scilicet et confirmationis, haud spectat ad historiam christianismi primitivi.

XLV. — Non omnia, quae narrat Paulus de institutione Eucharistiae (I Cor., XI, 23-25). historice sunt sumenda.

XLVI. — Non adfuit in primitiva Ecclesia conceptus de christiano peccatore auctoritate Ecclesiae reconciliato, sed Ecclesia nonnisi admodum lente hujusmodi conceptui assuevit. Imo etiam postquam poenitentia tanquam Ecclesiae institutio agnita fuit, non appellabatur sacramenti nomine, eo quod haberetur uti sacramentum probrosum.

XLVII. — Verba Domini : *Accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt* (Jo., xx, 22 et 23) minime referuntur ad sacramentum poenitentiae, quidquid Patribus Tridentinis asserere placuit.

XLVIII. — Jacobus in sua epistola (vers. 14 et 15) non intendit promulgare aliquod sacramentum Christi, sed commendare pium aliquem morem, et si in hoc more forte

cernit medium aliquod gratiae, id non accipit eo rigore, quo acceperunt theologi qui notionem et numerum sacramentorum statuerunt.

XLIX. — Coena christiana paullatim indolem actionis liturgicae assumente, hi, qui Coenae praeesse consueverant characterem sacerdotalem acquisiverunt.

L. — Seniores qui in christianorum coetibus invigilandi munere fungebantur, instituti sunt ab Apostolis presbyteri aut episcopi ad providendum necessariae crescentium communitatum ordinationi, non proprie ad perpetuandam missionem et potestatem Apostolicam.

LI. — Matrimonium non potuit evadere sacramentum novae legis nisi serius in Ecclesia ; siquidem ut matrimonium pro sacramento haberetur necesse erat ut praecederet plena doctrinae de gratia et sacramentis theologica explicatio.

LII. — Alienum fuit a mente Christi Ecclesiam constituere veluti societatem super terram per longam saeculorum seriem duraturam ; quin imo in mente Christi regnum coeli una cum fine mundi jamjam adventurum erat.

LIII. — Constitutio organica Ecclesiae non est immutabilis ; sed societas christiana perpetuae evolutioni aeque ac societas humana est obnoxia.

LIV. — Dogmata, sacramenta, hierarchia, tum quod ad notionem tum quod ad realitatem attinet, non sunt nisi intelligentiae christianae interpretationes evolutionesque quae exiguum germen in Evangelio latens externis incrementis auxerunt perfeceruntque.

LV. — Simon Petrus ne suspicatus quidem unquam est sibi a Christo demandatum esse primatum in Ecclesia.

LVI. — Ecclesia Romana non ex divinae providentiae ordinatione, sed ex mere politicis conditionibus caput omnium Ecclesiarum effecta est.

LVII. — Ecclesia sese praebet scientiarum naturalium et theologicarum progressibus infensam.

LVIII. — Veritas non est immutabilis plusquam

ipse homo, quippe quae cum ipso, in ipso et per ipsum evolvitur.

LIX. — Christus determinatum doctrinae corpus omnibus temporibus cunctisque hominibus applicabile non docuit, sed potius inchoavit motum quemdam religiosum diversis temporibus ac locis adaptatum vel adaptandum.

LX. — Doctrina christiana in suis exordiis fuit judaica, sed facta est per successivas evolutiones primum paulina, tum joannica, demum hellenica et universalis.

LXI. — Dici potest absque paradoxo nullum Scripturae caput, a primo Genesis ad postremum Apocalypsis, continere doctrinam prorsus identicam illi quam super eadem re tradit Ecclesia, et idcirco nullum Scripturae caput habere eumdem sensum pro critico ac pro theologo.

LXII. — Praecipui articuli Symboli Apostolici non eamdem pro christianis primorum temporum significationem habebant quam habent pro christianis nostri temporis.

LXIII. — Ecclesia sese praebet imparem ethicae evangelicae efficaciter tuendae, quia obstinate adhaeret immutabilibus doctrinis quae cum hodiernis progressibus componi nequeunt.

LXIV. — Progressus scientiarum postulat ut reformentur conceptus doctrinae christianae de Deo, de Creatione, de Revelatione, de Persona Verbi Incarnati, de Redemptione.

LXV. — Catholicismus hodiernus cum vera scientia componi nequit nisi transformetur in quemdam christianismum non dogmaticum, id est in protestantismum latum et liberalem.

Sequenti vero feria V die 4 ejusdem mensis et anni, facta de his omnibus SS. mo D. N. Pio Pp. X accurata relatione, Sanctitas Sua Decretum Emorum Patrum adprobavit et confirmavit, ac omnes et singulas supra recensitas propositiones ceu reprobatas ac proscriptas ab omnibus haberi mandavit.

Petrus Palombelli,
S. R. U. I. Notarius.

CANADA

Rapport sur la Mission donnée par le R. P. Lewis, O. M. I., dans la paroisse Sainte-Famille à Ottawa.

Les frères scolastiques d'Ottawa ont eu récemment l'avantage de constater comment nos missionnaires dirigent et mènent à bonne fin une mission et en assurent les fruits d'une manière durable et pratique. Le R. P. Lewis, *O. M. I.*, est venu prêcher, du 5 au 19 novembre, pour la paroisse Sainte-Famille, attenante au Scolasticat, deux retraites de huit jours, la première aux paroissiens de langue anglaise, la seconde à ceux de langue française. Le succès a été complet, tant au point de vue des cérémonies qu'au point de vue du bien fait aux âmes, autant qu'il est possible d'en juger.

Chaque matin, les hommes venaient en nombre à une messe dite de bonne heure, et, à la messe de la mission à 7 h. 1/2, l'assistance était satisfaisante. Le soir, les assemblées étaient très nombreuses ; tous écoutaient avec une avidité consolante la parole sainte que distribuait le missionnaire. On dit même que, la première semaine, quelques protestants se sont mêlés aux catholiques et furent assidus aux exercices. Qui sait si, dans quelque temps, la grâce ne les aura pas amenés à la vérité ? Dans le chœur, les frères scolastiques prenaient place pour mêler leurs prières et leurs chants aux chants et aux prières des fidèles. Lorsque le prédicateur, édifiant par sa modestie et son recueillement,

promenait son regard sur cette foule qu'il venait gagner à Jésus-Christ, eux pensaient au fond de leur âme, qu'un jour aussi, ils se consacreraient au même ministère sacré, et qu'ils pourraient offrir au divin Maître de semblables moissons...

Le Père missionnaire prêchait chaque soir sur les vérités fondamentales de la foi, les devoirs essentiels du chrétien. Avant l'instruction, des avis pleins d'à-propos, de simplicité et de doctrine préparaient si bien l'auditoire que, pendant le sermon, la semence trouvait des âmes toutes disposées. La voix du prédicateur s'élevait alors, et passait des plus terribles accents de la menace aux plus tendres appels de la miséricorde, de l'exposé des plus pratiques enseignements de la religion aux profondes doctrines de nos mystères. Sa parole s'insinuait dans les esprits; pleine d'énergie et de pénétration, elle allait chercher les cœurs dans les derniers retranchements que peuvent élever la passion, l'ignorance et le préjugé : en un mot, elle s'imposait à l'âme tout entière. L'auditoire, attentif, les yeux rivés sur le missionnaire, montrait assez combien il était saisi par ces tableaux aux riches couleurs qui se déroulaient devant lui.

Les fidèles ne perdront ni le souvenir de ces instructions ni surtout celui des cérémonies de la Mission qui sont empreintes profondément en leur mémoire. Mentionnons d'abord la réunion des enfants, le service pour les défunts, avec une instruction sur les âmes du Purgatoire ; ensuite, le sermon sur la tempérance où le prédicateur, dans un mouvement d'éloquence qui rappellait les plus énergiques sollicitations de l'Apôtre, fit prononcer le serment du fond du cœur, par tous ceux à qui le remords en faisait un devoir, tandis qu'il élevait sur leurs têtes et faisait briller à tous les yeux l'image de Jésus Crucifié, sa propre croix d'Oblat.

Mais entre toutes, les cérémonies de la consécration à la Sainte Vierge, de la plantation de la Croix et de la promul-

gation de la Loi, avec rénovation des promesses du baptême, ont frappé.

La première, c'est-à-dire la consécration à la divine Mère, clôtura la retraite anglaise le dimanche soir 12 novembre. Dans le sanctuaire, la Reine des Anges trônait au milieu de lumières et de fleurs. Sous leur voile immaculé, les petites filles, vêtues de blanc, portaient à la main une couronne, tandis que les petits garçons arboraient de brillantes oriflammes. — Tous vinrent offrir à la Reine des Cieux leurs hommages et déposer à ses pieds couronnes et drapeaux. Une voix angélique prononça la formule de consécration à Marie au nom de toute la paroisse, et, pour compléter cette gracieuse cérémonie, le Père donna une instruction sur la persévérance et les moyens à prendre pour y réussir. Quand nos fidèles de langue anglaise s'en retournèrent ce soir-là dans leurs foyers, ils se sentaient le cœur plus dilaté, ils éprouvaient un bonheur que ne disent point des paroles humaines et qui est un avant-goût du bonheur du ciel.

*
* *

La semaine suivante, les exercices furent donnés en français. Le dimanche 17 novembre eut lieu, à 3 heures de l'après-midi, la plantation de la croix.

Les fidèles des deux nationalités, réunis au complet, se formèrent en lignes de procession et se rendirent chez un paroissien, chargé de l'exécution du monument sacré que l'on devait ériger. La fanfare de la paroisse, sous la conduite du R. P. Blanchin, prêtait son concours à l'éclat de la cérémonie. Le clergé suivait en surplis ; en dernier lieu, le R. P. Curé avec diacre et sous-diacre. Vingt hommes se disputèrent l'honneur de porter sur leurs épaules la croix de mission, couverte de fleurs, à travers les rues de la paroisse et escortée de tout un peuple chantant : « Vive Jésus, vive sa croix ! » De retour à l'église, le R. P. Lewis

exhorta l'assemblée, tour à tour en anglais et en français. Il rappela les Israélites, sauvés et triomphants, élevant des monuments commémoratifs des miséricordes du Seigneur. Il fit voir comment la Croix, marque de l'infamie, est devenue le signe du salut et le symbole de la vraie gloire, depuis que l'Homme-Dieu est mort entre ses bras. Pour les générations à venir, pour toute la paroisse Sainte-Famille, cette croix sera le mémorial des jours de grâce qui viennent de s'écouler ; elle redira aux fils la foi de leurs pères, elle sera la sauvegarde de leur fidélité religieuse.

« Rappelons-nous, ajouta-t-il en s'adressant aux Canadiens-Français, que jadis la Croix fut la force de nos ancêtres et leur mot de ralliement, quand, groupés autour de leurs prêtres, ils défendirent leur patrie en même temps que leur foi. Ils n'étaient qu'une poignée alors, mais, à l'ombre de la croix, notre peuple a grandi et occupe maintenant sa place dans le concert des nations. Soyons dignes de nos pères. Comme eux, sachons aimer et défendre la croix... Arborons-la avec fierté... la croix nous sauvera... »

Et l'éloquent missionnaire continue à remuer, par ses paroles chaudes et vibrantes, les cœurs des fidèles. Nous regrettons de ne pouvoir les citer textuellement, tant elles avaient de charme pour l'oreille et de réconfort pour les âmes. Telle la rosée du ciel qui, non contente de faire briller les corolles, pénètre doucement le calice des fleurs.

Le *Te Deum* termina la cérémonie.

***

Le dernier soir devait se faire la Promulgation de la Loi. L'église est remplie des paroissiens de langue française. Le pasteur, le R. P. Ch. Charlebois, est à la banquette, en chape blanche, assisté de diacre et sous-diacre.

Le missionnaire commence par rappeler au peuple la divinité de notre sainte religion, fondée par Notre-Seigneur

Jésus-Christ, prêchée par les Apôtres, et qui maintenant embrasse toute la terre du réseau de ses œuvres de sanctification. Les preuves abondent, puisées à toutes les sources, convaincantes pour l'esprit et pour le cœur.

Lorsque le premier discours est achevé, le peuple chrétien se lève et, comme autrefois, aux jours où les martyrs s'en allaient au supplice, il a besoin de proclamer sa foi, dans une même ardeur et un même enthousiasme, par le chant du Credo. En ce moment, les fidèles tiennent à la main un cierge allumé, symbole de Jésus-Christ qui, désormais, éclaircra leur marche dans les sentiers de la vérité.

Puis le Père établit comment Dieu est le seul Législateur suprême, et a, par conséquent, droit de régir son peuple et de lui imposer des obligations. Ainsi qu'autrefois Israël entendit, au pied du Sinaï, la lecture des Tables de la Loi, ainsi va-t-on procéder à la proclamation des commandements de Dieu et de l'Église. Le pasteur, tenant en ses mains les deux Tables, en fait la lecture à haute voix. Le missionnaire, de la chaire, en reprend les articles successivement; il en explique le sens, il en rappelle les principales obligations, et signale les infidélités fréquentes dont on a pu se rendre coupable à l'endroit de chacun.

C'en est trop, la mesure est comble. Puisque l'iniquité a débordé, il faut que le repentir déborde. On se jette à genoux : au nom de tous, le missionnaire prononce un acte de repentir et de réparation. Mais, comment assurer la persévérance de ces sentiments? A cette heure de rénovation, le moment est propice de renouveler les engagements contractés au baptême. Lorsque nous fûmes portés aux fonts baptismaux, ce furent des représentants qui nous attachèrent à Jésus-Christ; mais maintenant que nous sommes en possession de notre connaissance et de notre liberté, il faut le faire nous-mêmes. Ainsi parle le prêtre. Mais quelle présomption peut-être! Avant d'accepter nos promesses, l'Eglise a besoin de garanties : qui répondra de notre fermeté et de notre persévérance?

Le missionnaire s'adresse en ce moment au pasteur et l'interroge. Celui-ci, après l'expression de quelques regrets affectueux et paternels, tressaille d'espérance à cause des sentiments édifiants de ses ouailles : il se porte garant de leur fidélité. On procède à l'interrogatoire solennel : Qui choisissez-vous pour votre Maître ? à qui renoncez-vous ? pour combien de temps vous engagez-vous au service de Jésus-Christ ? etc... Et les poitrines vibrantes acclament avec force le nom de Jésus-Christ que tous, désormais, vont servir fidèlement. Les voûtes de l'église retentirent ensuite du pieux refrain si connu : « J'engageai ma promesse au baptême... »

Comme les anges et les saints devaient se réjouir au ciel de ces salutaires conquêtes de la grâce !...

Et déjà l'heure du départ est venue. Le Père missionnaire remercie les fidèles des consolations qu'il a goûtées dans son ministère et fait ses adieux à tous. Demain, le missionnaire ira prêcher à d'autres âmes, mais des liens indissolubles resteront entre lui et ceux qui l'écoutent : les liens de l'apôtre à ceux qu'il a engendrés en Jésus-Christ. Le rendez-vous est au ciel...

En présence du Très Saint Sacrement, l'apôtre et ses fidèles font ensemble une dernière fois leur prière, offrent leurs vœux mutuels et reçoivent la bénédiction de Celui qui est venu pour sauver les pécheurs et les conduire au ciel, où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. *Et fiet unum ovile et unus Pastor.* (Joan., x, 16.)

Un scolastique.

Ire PROVINCE D'AMÉRIQUE

Rapport sur la Maison de Buffalo, par le R. P. H. Watelle, au Directeur des Missions.

1851-1907.

Si l'on excepte une ou deux lettres particulières, des mentions courtes et espacées aux divers Chapitres généraux, un rapport de deux pages du P. Guillard en 1888, le silence le plus complet a enveloppé l'éclosion et le développement des œuvres de notre maison de Buffalo. C'est à croire que l'on se soit fait une loi gardée jusqu'au scrupule de ne rien dire de ce qui s'est accompli dans le long espace de cinquante ans. Peut-être nos Pères ont-ils pensé que travailler, se dévouer suffisait, et qu'une fois achevées, leurs œuvres formeraient le plus éloquent des rapports. Ils ne se sont pas trompés, assurément. Mais encore eût-il été bon de relater la marche de ces œuvres. Les œuvres, quand elles sont achevées, sont un résultat ; elles ne sont pas une histoire. Et c'est précisement cette histoire qui nous manque. Nous avons éprouvé, à la reconstituer, la vérité d'une remarque de Mgr Guigues, lors de sa première visite à Buffalo, en 1858.

« Nous demandons, disait-il, que l'on commence incessamment un *codex historicus* où seront relatés les principaux événements de la maison et surtout les difficultés du début. Faute de cette précaution, il sera impossible plus tard de dire ce qui s'est passé. » Or, la chose n'a pas été faite, et la difficulté prévue est devenue réalité.

A force de longs efforts, nous sommes arrivé à débrouiller un peu cette histoire. Nous n'avons pu toutefois que nous en tenir aux grandes lignes. Mais si forcément écourté qu'il soit, ce rapport pourra faire voir que le travail fourni par nos Pères a été un travail fécond, durable, béni de Dieu et apprécié des hommes.

Les premières avances faites aux Oblats par Mgr Timon pour un établissement dans sa ville épiscopale remontent à 1849, 1850. Si, jusque-là, nos Pères avaient fait leurs preuves dans les populations de langue française au Canada et à Plattsburg, ils n'avaient encore abordé que par exception le ministère en anglais. Buffalo était la première place où, d'une façon continue, l'usage de cette langue allait devenir indispensable, unique. Il y avait là une première difficulté, et cette difficulté était d'autant plus grande qu'il y avait peu à compter sur la possibilité de secours fournis par la province britannique.

On résolut toutefois d'étudier attentivement les propositions qui étaient faites. Buffalo, bien qu'alors encore ville toute neuve, s'accroissait rapidement, et promettait un développement considérable. Jésuites, Rédemptoristes, Franciscains, Lazaristes s'y trouvaient déjà avantageusement établis. De plus, nos Pères ne se faisaient pas illusion sur les progrès de la langue anglaise en Amérique, et prévoyaient un avenir prochain où la Congrégation, pour s'étendre et se recruter, serait obligée d'avoir des établissements en cette langue. Il y avait donc tout avantage à accepter Buffalo. On décida d'y envoyer une sorte de commission d'enquête composée des PP. Amisse, Maloney et Pourret. La première visite qu'ils firent, au printemps de 1850, et qui dura quinze jours, ne paraît pas avoir comblé leur attente de trouver des œuvres en activité. Quoi qu'il en soit, rien ne fut conclu et nos Pères reprirent le chemin du Canada.

A quelque temps de là, le P. Tempier vint en Amérique. Comme il devait passer par Buffalo, il résolut de s'y arrêter

pour saluer Mgr Timon. Mais cette entrevue n'avait d'autre but dans son idée que celui d'une simple visite de politesse. Mgr Timon, on le pense bien, n'eut garde de laisser échapper cette occasion et de reparler du projet jusque-là indécis de notre établissement chez lui. Le P. Tempier voulut bien examiner au long cette question ; on discuta, et finalement on décida notre retour. Mais les négociations et les préparatifs firent retarder l'arrivée de nos Pères jusqu'au 21 août 1851. Trois grandes œuvres les attendaient ici : un séminaire à diriger, un collège à gouverner, une paroisse à administrer. Et pour tout ce travail, rien que trois Pères, les PP. Chevalier, Soulerin et Corbett, auxquels un mois plus tard devaient venir se joindre les PP. Trudeau et Maloney. Deux des œuvres qui nous étaient confiées étant à créer presque de toutes pièces, peut-être était-ce s'engager, avec si peu de ressources, dans une situation à laquelle on ne pouvait faire face qu'à la condition de renforcer le personnel. Nous verrons plus tard ce qui arriva.

Les Pères se mirent à l'œuvre. Dix jours après leur arrivée, le séminaire était ouvert, composé de douze élèves. Le collège, de son côté, commençait avec sept pensionnaires et une dizaine d'externes. Il n'y avait pas trop à se plaindre. Mais l'église ! voici en quels termes en parle le premier supérieur, le P. Chevalier : « Le prélat nous montra une petite masure, adjacente à notre habitation ; c'était une espèce de grange qui servait d'église et qui pouvait contenir une centaine de personnes. C'est là que la plus pauvre classe d'ouvriers se réunissait le dimanche. Telle était la paroisse que nous avions à desservir aussi longtemps que nous habiterions la maison où nous venions d'entrer. Nous donnâmes à cette cabane le nom de « basilique, » nom qu'elle conserva jusqu'à son dernier jour. Ainsi commença notre établissement à Buffalo. »

Comme si déjà ces charges n'excédaient pas les ressources du faible personnel, il arriva que, presque dès le début, Mgr Timon sollicita nos Pères de prendre la direction d'une

paroisse dont le curé venait de partir pour l'Europe. On pourrait en être surpris, mais c'est avec empressement qu'ils acceptèrent, d'abord parce que cette paroisse était voisine de la leur, et ensuite, peut-être un peu aussi parce qu'elle était française. Ces deux avantages cachaient des difficultés que nos Pères, trop nouveaux encore, ne connaissaient pas, ou tout au moins n'avaient pas devinées aussi réelles et aussi ardues. La première était une difficulté d'argent : l'église était grevée de dettes ; la seconde, plus insoluble encore, était dans l'existence de trois partis qui luttaient entre eux et menaçaient de faire schisme, chacun invoquant la loi pour soi et voulant recourir aux tribunaux pour la revendication de ses droits.

Les choses allèrent telles quelles jusqu'à l'Avent. Les Pères décidèrent alors de donner une mission ; le résultat en fut tout d'abord assez heureux, puis tout à fait complété par une autre retraite prêchée aux environs de Pâques. De divisions, plus de traces ; les arrérages de la dette sont payés et le capital diminué de deux mille cinq cents francs. Entre temps, les trois œuvres mentionnées plus haut ont été bien lancées et prospèrent. Mais déjà nos Pères ont jeté leurs vues ailleurs pour un établissement plus stable. Ils se décident à quitter le centre de la ville pour se transporter plus au nord. Il y a là un immense terrain, tout d'une pièce, sans très grande valeur pour le présent, mais promettant beaucoup pour l'avenir, surtout après la construction du pont international sur la rivière Niagara, dont on parlait beaucoup alors. Leur plan est de diviser ce terrain en deux parties égales, d'en retenir une pour eux, et de ne vendre l'autre qu'au fur et à mesure, les premiers lots à de bas prix pour donner plus de valeur à ceux qui resteront, et ensuite rien qu'à des familles catholiques, de manière à en former un groupe autour de la future église. L'achat fut conclu à la fin de l'année scolaire, juillet 1852. Il ne reste que six semaines jusqu'à la rentrée des classes pour l'appropriation de l'établissement projeté. C'est peu ; mais

avec une célérité bien américaine, le P. Soulerin se met à l'œuvre, payant largement de sa personne. C'est d'abord un travail de transformation. Il y avait déjà deux pauvres bâtisses sur le terrain acquis : un dépôt de mendicité et un asile de fous. Le P. Soulerin s'attaque à la première. Elle est si vieille, si délabrée, que les pauvres eux-mêmes l'ont abandonnée. Mais l'ouvrier fait si bien que, commencée après le 16 juillet, la réparation est achevée avant la fin d'août, et les élèves s'y installent avec les Pères au commencement de septembre. On y établit aussi une œuvre qui ensuite disparaîtra, mais qui fut très appréciée à l'époque et qui ne servit pas peu à nous faire connaître avantageusement au dehors : les retraites privées pour les prêtres séculiers dans l'intérieur de la communauté.

Tout habile qu'avait été le travail de réparation dont nous venons de parler, il n'avait pas cependant fait perdre à la maison son apparence de vétusté, encore moins le souvenir de son passé. Le nom de dépôt de mendicité lui reste comme une enseigne de honte. Mais il s'en faudra davantage encore que la maison de Dieu soit plus riche que celle de ses prêtres. Une bâtisse en bois, dont on détruira deux longues files de cellules servant aux fous de cabanons, quelques ornementations faites à la hâte, telle sera, et pendant sept ans, la première église des Saints-Anges. Et encore ces diverses améliorations ne sont-elles faites qu'au prix de constantes et dures économies.

Nous nous serions reproché de passer ces détails sous silence, de ne pas rappeler, aujourd'hui que l'œuvre a si magnifiquement grandi, qu'elle a débuté par le martyre de la pauvreté, de ne pas dire que nous devons aux longs sacrifices des ouvriers de la première heure, et dont deux vivent encore, les principes d'un développement dont nous jouissons maintenant.

Mais voici qu'une cruelle épreuve va venir faire saigner le cœur de nos premiers Pères. Ils ont compté pour rien les sacrifices; pendant cinq ans, à force d'abnégation, et

avec un personnel peu nombreux, ils ont pu fournir aux nécessités du collège, du séminaire et de la paroisse; toutes ces œuvres ont prospéré entre leurs mains; les premières difficultés se faisant de moins en moins sentir, ils se laissent aller, et pour un avenir prochain, aux espérances de progrès plus nombreux encore, quand une lettre arrive du Provincial. Tous les Pères, à l'exception de deux, sont rappelés au Canada. Seule la pénurie de sujets a pu imposer cette mesure. Mais c'est du même coup la disparition du séminaire et du collège. Cette perte fut cruellement sentie. Le cœur de Mgr Timon en fut navré. Catholiques et protestants marquèrent leur surprise et leur peine; et les élèves qui, à cause de l'exiguïté des locaux, avaient été habitués à une douce intimité avec les Pères, partirent consternés. On sentait que quelque chose s'écroulait qui promettait d'être grand, et que le rappel de nos Pères faisait mourir un vaste espoir. Ce ne sera que longtemps après, en 1892, que le collège rouvrira ses portes dans un autre emplacement, mais non le séminaire qui vivotera un an encore à Buffalo dans la maison même de l'évêque, puis, perdant toute autonomie, se dispersera dans d'autres séminaires ou universités des Etats-Unis.

Voilà donc la communauté diminuée et son terrain d'action restreint : plus rien maintenant que la paroisse des Saints-Anges. Le personnel se compose de deux Pères, auxquels un peu plus tard un troisième viendra se joindre.

Il est difficile de s'expliquer aujourd'hui comment cela se fit, mais peu de temps après, une rumeur circula avec persistance qui prétendait que, sur la proposition d'un prélat, nous allions partir ailleurs prendre la direction d'un séminaire. Mgr Timon s'en alarma et résolut de nous fixer définitivement chez lui par l'œuvre des missions. C'était répondre au vœu intime de la Congrégation. On accepta de grand cœur. Accompagné d'un autre Père, le supérieur commence aussitôt ses tournées apostoliques. Toutes sont couronnées d'un plein succès, et ces succès

font du bruit. « C'était alors, écrit Mgr Guigues, chose rare que les missions dans ce pays. Il y avait des communautés religieuses en assez grand nombre, mais toutes confinaient leurs efforts aux paroisses qui leur étaient confiées. Les Oblats ont été presque les premiers à vulgariser les missions régulières. »

A la fin, les demandes deviennent si nombreuses que nos Pères se voient dans la nécessité de solliciter du renfort. Pour ne point laisser s'affaiblir ces beaux débuts, Mgr Guigues, alors Provincial du Canada et des Etats-Unis, le leur accorde, et bientôt le personnel est redevenu suffisant. En l'espace de six ans, et toujours en tenant compte du service de la paroisse, cent huit missions sont prêchées par nos Pères, toutes variant de quinze jours à quatre, cinq, et même six semaines de durée; plus une douzaine de retraites dans des communautés religieuses.

Ces débuts sont pleins d'heureux augure, et tous les actes de visite se plairont, par la suite, à rappeler cette époque. Mais aussi, dans ces premiers missionnaires, quel courage apostolique, quelle abnégation, quel mépris du confortable, quel passionnant amour pour les populations qu'ils évangélisent! Ces populations sont loin d'avoir conservé la pureté de leur foi; l'air ambiant du protestantisme n'a que trop atrophié leurs sentiments religieux. C'est au point qu'elles ne distinguent plus très bien entre l'Eglise et les sectes hérétiques. Le P. Chevalier, ce grand missionnaire d'alors, écrit cette phrase que l'on voudrait n'être pas vraie, mais qui jette un jour singulier sur cette époque : « D'après ce que nous avons ici sous les yeux, les neuf dixièmes d'enfants nés de parents catholiques sont perdus pour l'Eglise. » Les missions de nos Pères ne sont pas que des coups de clairon. Devant ces prêtres qui viennent avec l'autorité, la force, la douceur et les grâces de la religion, les résistances tombent. Les populations redeviennent catholiques presque naturellement; chez elles, la foi dormait, elle n'était pas morte.

Le clergé lui-même s'étonne et admire. Loin de s'arrêter aux mesquines considérations de races, il ne veut rien voir autre chose que des envoyés de Dieu dans ces auxiliaires étrangers qui, peut-être estropient leur langue, mais qui rayonnent autour d'eux des flammes d'apôtres. « Aussi, écrit le P. Chevalier, jamais le souvenir de ces bons prêtres irlandais ne s'effacera-t-il de mon cœur. »

En même temps qu'il demandait à nos Pères de se charger de l'œuvre des missions, Mgr Timon manifestait son désir de les voir entreprendre la construction d'une nouvelle église. Sa Grandeur, nos Pères, tout le monde se rendait parfaitement compte que l'asile d'aliénés que l'on avait transformé en chapelle ne pouvait servir d'église que provisoirement dans une ville de plus de cent milles âmes.

On soupesa les ressources; elles n'étaient pas lourdes. N'empêche, on se mit à l'œuvre aussitôt, et, trois mois plus tard, les murs s'élevaient à la hauteur d'un demi-mètre. Mais ce travail avait presque tout absorbé et l'on se voit obligé de l'abandonner pendant le long espace de dix-huit mois sans pouvoir y ajouter une brique. Ce n'est qu'en avril 1858 que l'on peut s'y remettre, et un an après, 10 mai 1859, l'église est prête pour la consécration qui est faite par Mgr Timon, en présence de Mgr Guigues. Une lettre du P. Vandenbergue, écrite à cette époque, vante le nouveau bâtiment et le place parmi les plus beaux du genre à Buffalo. C'était peut-être flatter un peu la vérité. Le fait est qu'il n'y avait d'exécuté que la moitié du plan. C'était une simple nef carrée, barrée à son extrémité par un mur en pignon; pas de travée, pas de chœur; le style en était léger, mais difficile à classer, composé qu'il était de nervures gothiques et de pleins cintres bizantins. Telle quelle, cette église était immensément supérieure à la baraque que l'on allait abandonner et suffisante pour la population qui ne s'accroît alors que lentement dans cette partie de la ville. Et puis il faut aller au plus pressé. Les écoles publiques de ce temps-là, neutres en principe, mais pro-

testantes en fait, font sentir la nécessité d'une école libre pour les enfants catholiques. On avait encore un peu d'argent disponible; on décida de l'employer pour la construction de cette école. Mais quel personnel enseignant choisir? Tout compte fait, on ne pouvait donner plus de cent dollars par an, somme presque insignifiante dans ce pays où l'argent est sans valeur. Qui voudrait accepter dans ces conditions? Mgr Guigues, qui venait d'ériger canoniquement, en les séparant de Montréal, les Sœurs grises à Ottawa, envoya six d'entre elles pour entreprendre l'œuvre. Elles arrivèrent à Buffalo le 29 octobre 1857. Les fruits de leur humble apostolat furent précieux et le sont restés depuis cinquante ans qu'elles sont ici les auxiliaires des Oblats. Elles pourraient, mieux que personne, nous dire, à l'occasion du prochain cinquantenaire de leur arrivée, le dur chemin parcouru par l'école paroissiale des Saints-Anges, depuis l'humble bâtisse en bois où elles débutèrent, l' « old poor house » où elles passèrent ensuite, la maison en briques près de l'église, jusqu'au majestueux édifice de pierre où elles viennent d'entrer.

L'église consacrée, l'école commencée, tout, dans la maison de Buffalo, rentre dans le silence pour sept ans. Le personnel, qui un moment avait été renforcé, redevient soumis à des fluctuations qui, en définitive, le diminuent. Dès lors, les missions deviennent moins nombreuses. Mais, par contre, la paroisse, pendant deux ans, s'organise sur un pied sûr, grâce à l'activité du P. Guillard. Le P. Chevalier quitte la maison dont il a été le premier supérieur. Les PP. Pallier et Mauroit sont successivement curés. Nous sommes en 1866. La maison va retrouver, pour quatre ans, une partie de son ancienne fécondité dans les missions.

Ce renouvellement dans l'œuvre des missions fut dû surtout au dévouement apostolique des PP. Mangin et Mc Grath. Cette fois, c'est moins l'évangélisation des villes que des campagnes que nos missionnaires entreprennent. Aussi rencontrent-ils des difficultés d'un ordre à part,

dans leur ministère. Les populations de 300 à 2.000 âmes vers lesquelles ils vont, ne sont pas groupées, et leurs territoires s'étendent à des distances parfois considérables. C'est de quinze à vingt milles qu'elles doivent faire pour se rendre aux églises, et encore ces églises sont-elles rares et assez souvent sans prêtres qui les desservent régulièrement. Il eût été extraordinaire, dès lors, que la foi et les pratiques de la religion s'y fussent maintenues. Les missions produisirent les heureux effets qu'on en attendait. En moins de dix mois, vingt-deux localités sont évangélisées. Et cet heureux mouvement continue en s'accentuant jusqu'en 1870. Le neuvième volume de nos grandes Annales contient une dizaine de pages sur les travaux de cette époque. Le P. Mangin nous y raconte, dans un langage concis, les missions données, entre autres celles de Moriah, de Lowell, de Little-Fall, de Cleveland et de Syracuse. Il suffit de lire ces pages pour se convaincre de l'importance qu'aurait pu prendre la maison de Buffalo si on y avait maintenu une bonne brigade de missionnaires. Mais non. Il était écrit que toutes les administrations s'accorderaient à dire que Buffalo doit être un centre de missions, alors qu'il n'a jamais été autre chose qu'un lieu de passage. C'est ainsi qu'en 1870, alors que la maison rayonne le plus dans ses œuvres extérieures, les grands missionnaires, les PP. Tortel, Mc Grath et Mangin sont envoyés à Lowell, et que de nouveau Buffalo retombe dans une situation précaire. Une période de vingt-deux ans va commencer pendant laquelle il sera même impossible, faute de Pères en nombre suffisant, de jamais tenir le conseil local. Et c'est au point que ce sera plus tard une question sérieusement et assez longuement discutée de savoir si, dans ces conditions, on est vraiment autorisé à conserver à notre établissement le titre de maison régulière, et si les rares membres qui la composent peuvent encore user des prérogatives qui ne sont pas accordées aux résidences.

Réduit à sa plus simple expression, il est désormais

impossible au personnel de se livrer au travail si fructueux des missions. Les efforts se limitent à l'achèvement et au progrès des œuvres paroissiales précédemment établies. Le P. Sallaz est choisi comme le plus particulièrement apte pour cette tâche. Homme d'une grande activité et d'une prudence consommée qu'on accusa même d'être outrée, le nouveau supérieur se met tout aussitôt à résoudre les questions pendantes. Il ignore le repos. Son premier soin est de construire une maison plus convenable pour les Pères, et de transformer au moins temporairement, l' « old poor house » en école paroissiale, la première étant de trop pauvre apparence et déjà trop petite. Mais cette maison, il la veut assez vaste pour qu'elle puisse, dans la suite, servir de noviciat ou de juniorat. Il calculait qu'au bas prix l'entreprise reviendrait à 85.000 francs. Elle les dépassa un peu. D'ailleurs les paroissiens vinrent en aide, et s'engagèrent, du premier coup, dans une réunion publique, à fournir 30.000 francs. C'était un appoint ; on commença.

Mais le P. Sallaz n'eut pas la joie de voir son œuvre achevée. La mort vint le surprendre en pleine force, le 9 février 1873, et creuser la première tombe depuis l'arrivée des Oblats à Buffalo. Ce deuil fut d'autant plus cruel qu'il avait été moins prévu. Par précaution contre la petite vérole, le P. Sallaz s'était fait vacciner. Mais les piqûres avaient été mal soignées. Le mal couva quelques semaines, puis une névralgie intercostale se déclara, compliquée elle-même d'une inflammation cardiaque. Et c'est à peine si le Père Provincial eut le temps d'envoyer le P. Guillard pour consoler les derniers moments du cher moribond.

Alors qu'il travaillait à la construction de la résidence actuelle, l'un des rêves les plus caressés du P. Sallaz avait été d'achever l'église en y ajoutant le transept et le chœur. Son successeur, le P. Guillard, décida de le réaliser et les travaux commencèrent en mai 1874. Le coût devait s'en élever à 125.000 francs. La Congrégation avança en deux

versements la somme de 80.000 francs. Le surplus fut couvert à la longue par des quêtes et des économies, de telle sorte que, dès 1876, les difficultés d'argent ont à peu près disparu. La dette est amortie de 20.000 francs, et la maison paye régulièrement ses redevances, tant à la caisse diocésaine qu'à la caisse provinciale.

Puis, c'est une autre difficulté qui revient : la question des écoles. Si restreinte qu'elle ait été en 1868, la paroisse est encore très étendue, et c'est presque une nécessité de construire une succursale à l'école paroissiale, pour les enfants trop éloignés de l'église. Les paroissiens n'y contribuèrent que pour une somme très modique. D'ailleurs cette dépense fut faite à peu près en pure perte, si l'on considère que cette école sera fermée cinq ans plus tard, lors de la seconde division de la paroisse. Dès ce temps-là aussi, on songe à remplacer le vieux dépôt de mendicité par une autre bâtisse en briques plus grande et mieux conditionnée. Mais peut-être pour le bien, mit-on un peu trop de précipitation à l'élever, et cela au détriment du plan qui est vicieux, et de la solidité qui reste douteuse. Le fait est que, commencée en mai, l'école était ouverte au commencement de septembre, la même année. Elle est d'assez belle apparence à l'extérieur, se compose de trois étages et mesure cent quatre pieds de long.

Nous sommes en 1880. Pendant douze années rien ne se passera de bien saillant. Le supérieur, et de temps en temps un socius, c'est tout le personnel.

Enfin, en 1892, il semble que des moments plus heureux vont venir et que la maison est appelée à une vitalité nouvelle par le transfert du juniorat de Tewksbury à Buffalo. Ce transfert fut l'heureux résultat de la visite du P. Martinet. De ce fait, le personnel se trouve augmenté, et compte six Pères, trois frères scolastiques employés comme professeurs et six frères convers. Les junioristes sont au nombre de dix-huit, partie irlandais, partie canadiens-français. Quelques externes se joignent à eux pour

faire leurs humanités. Leur nombre grandira par la suite, et l'institution, grâce à l'initiative du P. Smith, obtiendra plus tard de l'Université sa charte de collège.

Devinant que Buffalo allait prendre de plus grandes proportions et devenir, sinon la première, du moins une des principales maisons de la province, le P. Mc Grath y transporte sa résidence, et y cumule, avec sa charge de provincial, du moins pour un temps, l'office de supérieur local et de curé. Sous son administration on agrandit la maison qui, bien que construite par le P. Sallaz avec l'idée d'en faire un juniorat ou un noviciat, n'est plus assez vaste. Une somme de plus de 50.000 francs y est consacrée. Pour conserver à l'ensemble du bâtiment une homogénéité de plan, on copie le style de l'ancienne résidence, de sorte que le juniorat n'en soit que le prolongement régulier. C'est aujourd'hui une bâtisse rectangulaire en briques, coupée au milieu par la chapelle, d'une apparence assez uniforme, et dont les proportions en hauteur ressortent d'autant moins qu'elle est toute en longueur.

A partir de cette époque, la maison de Buffalo et le juniorat, son œuvre de prédilection, font tout un. Elle en a les charges, et ces charges pèsent lourdement sur elle. C'est à ce point même, qu'au bout de trois ans, la position n'est plus tenable. Il est vrai que les autres maisons de la province ont aidé à payer les intérêts de la dette contractée pour la construction qui s'achève, mais la dette elle-même reste, et l'exemption de certaines taxes à fournir à la caisse provinciale sont loin de contrebalancer les dépenses nécessitées par l'entretien de nos junioristes. Aussi, dès 1895, s'alarme-t-on sérieusement de la situation, et décide-t-on de n'admettre plus que des enfants dont une pension de 500 francs, payée par eux-mêmes ou par d'autres personnes, pourra fournir aux frais de leur éducation. Puis cette pension est ramenée pour les enfants de Lowell à une somme de 375 francs. Il a été impossible, en pratique, de se montrer trop exigeant dans le maintien de cette

modique pension : la plupart de nos enfants ne sortent pas de familles riches. Le juniorat, jusqu'ici, n'a vécu qu'au prix de lourds sacrifices. Nous ne les regrettons cependant pas. Si nous avons vu s'éloigner en assez grande quantité certains de nos enfants, éliminés par nous ou partant d'eux-mêmes, nous avons eu la consolation d'en voir un bon nombre d'autres persévérer et ne pas démentir ensuite les espérances fondées sur eux. L'œuvre du juniorat de Buffalo est une œuvre nécessaire ; elle est pour nous presque l'unique moyen de recrutement. « Les vocations religieuses sont rares aux Etats-Unis. Cela s'explique par les chances nombreuses de fortune qui se présentent devant le jeune homme, et aussi, d'une façon particulière, par le besoin de recrutement qu'éprouve le clergé séculier. » Ces lignes, d'un rapport du P. Mc Grath au Chapitre de 1893, restent vraies, et les raisons qui ont motivé l'établissement du juniorat doivent faire conclure à son maintien et à son développement.

Nous venons de nommer le P. Mc Grath. Le juniorat ne saurait oublier ce qu'il a fait pour lui. Provincial et supérieur local, il en a été l'âme pendant longtemps. Pourquoi le bon Dieu l'a-t il ravi à une œuvre qui était en droit d'attendre tant de lui ? Sa mort fut accompagnée de circonstances si pénibles, qu'on en gardera longtemps encore le souvenir ému.

C'était le 13 janvier 1898. Dans la journée, le P. Mc Grath avait quitté Buffalo en compagnie du P. Quinn pour se rendre au conseil provincial à Lowell. Arrivés à Albany, ils durent descendre du train pour prendre celui qui devait les conduire à Boston. Comme il fallait attendre assez longtemps, ils profitèrent de l'heure libre pour aller prendre leur dîner. Au moment de sortir de l'hôtel (il était environ deux heures et demie), le P. Mc Grath se plaignit d'un malaise dans la région du cœur. Toutefois, comme ce malaise lui était assez habituel, il résolut de regagner la station et de poursuivre son voyage. Mais à l'instant où

le commissionnaire chargé des bagages ouvrait la porte de la salle d'attente, le malade tombait tout de son long. Aussitôt la station, pleine de monde, fut en émoi. On transporta le malade dans une salle voisine, et un médecin accouru en toute hâte déclara tout espoir perdu. Le mourant, ayant recouvré ses sens, on ne lui cacha pas la vérité. Sans plus s'émouvoir, il se prépara à la mort, se confessa et reçut les derniers sacrements. Les prières des agonisants furent dites, et quelques minutes après, son chapelet entre les doigts, sa croix d'oblation sur les lèvres, le P. Mc Grath rendait son âme à Dieu. Il était neuf heures vingt-cinq. La Congrégation venait de perdre un fils dévoué, la province des Etats-Unis un administrateur et un de ses grands missionnaires, la maison de Buffalo le plus aimé des supérieurs. Le corps fut transporté à Lowell, le cimetière de la province. Les funérailles prirent les proportions d'un événement. Plus de vingt-cinq mille personnes vinrent prier près des restes mortels de celui qu'elles avaient aimé écouter vivant, et qui, maintenant, couché dans son cercueil, leur prêchait encore, et avec quelle foudroyante autorité! les leçons de la mort.

A Buffalo, c'est le P. Levoyer qui recueille la charge de supérieur local, mais il donne presque aussitôt sa démission. Le P. Quinn lui succède. La nouvelle administration s'occupe surtout des réparations à faire à l'église et de son ornementation. Ces deux choses, d'ailleurs, s'imposaient. On se souvient, en effet, des conditions dans lesquelles cette église avait été construite, d'abord en plusieurs époques, puis ensuite à force d'économies mises bout à bout. L'ensemble présentait, par le fait, un cachet de pauvreté et de délabrement qu'il s'agissait de lui faire perdre, tout au moins dans la mesure du possible. On y consacra une somme de 50.000 francs. Les réparations furent bien menées et les ornementations faites avec goût. Mais, après tout, il était impossible de faire du neuf avec du vieux. Aussi reste-t-il difficile aujourd'hui de se faire

illusion sur la vraie valeur de cet édifice. C'est une histoire en briques et en pierres où l'on peut lire la suite des progrès matériels réalisés depuis cinquante ans. L'extérieur, par la pauvreté du style, les fenêtres qui ont l'air de vraies meurtrières, le crépi qui s'écaille par endroits, et qui n'existe, d'ailleurs, que sur les parties donnant sur Porter Ave, raconte la difficulté des débuts ; et l'intérieur, avec ses décors un peu criards mais riches, ses longues rangées de bancs en cœur de chêne, ses confessionnaux, son chemin de croix, et surtout ses cinq magnifiques autels en marbre, annonce plus de ressources, et, partant, plus d'aisance. Il s'en faut cependant que notre église puisse être classée parmi les beaux édifices religieux de Buffalo. Aussi, à une époque qu'il ne s'agit pas encore de fixer, mais qui viendra certainement pour peu que la paroisse continue à prospérer et qu'il y ait à sa tête un homme qui sache canaliser sa générosité, la nécessité s'imposera de faire mieux, plus riche et plus grand.

Nous arrivons à l'Administration qui dirige actuellement la maison de Buffalo. Cette administration commence en 1901 avec l'arrivée du R. P. Fallon, comme supérieur local et curé. Pendant quatre ans, la vie du nouveau pasteur va se fondre avec son œuvre. Il la prend telle qu'elle est : mais, sans rien détruire de ce qui existait auparavant, tout son effort tend à fortifier et à développer. C'est d'abord la création d'un organe paroissial officiel : le « Calendar. » Outre que cette publication est pour les paroissiens une sorte de « livre guide » leur rappelant les principales annonces faites du haut de la chaire, le nombre et l'horaire des cérémonies, elle est encore, et surtout, destinée à faire pénétrer dans les foyers chrétiens des enseignements précis, substantiels et toujours intéressants sur la religion. Le P. Sloan en a aujourd'hui la rédaction. Le tact et la science documentée qu'il y apporte ne font que mieux contribuer à son estime et à sa diffusion. Cet organe a été fondé sur un tel pied que, au moyen des réclames qu'il

publie et qui sont censées fournir aux frais d'impression, non seulement la distribution peut en être faite gratuitement, mais qu'il est encore une source de revenus pour la maison.

Une autre œuvre fondée par le R. P. Fallon, le 17 juin 1902, et non moins intéressante, mais qu'il serait trop long d'exposer par le détail, est celle des *O. M. I.* Cadets. C'est une organisation religieuse semi-militaire pour les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans, mais qui n'a absolument rien à voir, ni de près ni de loin, avec les bataillons scolaires qui, un moment, ont existé en France. Les *O. M. I.* Cadets forment un régiment complet, ayant une existence officielle et comprenant, outre les diverses compagnies, une section de musique, un détachement de fanions et un hôpital de campagne.

Par leur caractère général, leur jeune enthousiasme, la façon dont ils prennent au sérieux leurs obligations de service, les entraînements qu'ils ont plusieurs fois la semaine, ce sont de vrais cadets de Gascogne. Ils rappellent par leurs vifs sentiments religieux, leur concours aux cérémonies du culte où ils prennent officiellement part — escortant le Saint Sacrement en tenue militaire, communiant en corps chaque quatrième dimanche du mois, — cette Congrégation de jeunes gens fondée à Aix par notre vénéré Fondateur. La discipline y est sévère. Quiconque manquerait de promptitude dans l'obéissance, aurait une conduite douteuse, ne se montrerait pas respectueux en tout de l'honnêteté et de la décence, serait impitoyablement rappelé à l'ordre ou même exclu. Et cette organisation jouit d'un tel renom qu'il y aurait là déshonneur pour l'expulsé.

Bien qu'ils ne datent que de cinq ans, les *O. M. I.* Cadets ont déjà leur histoire. C'est lors de la réception de l'évêque actuel de Buffalo qu'ils font leur première apparition en corps. Puis, chaque année, ce sont des applaudissements qui saluent leur bonne tenue quand ils défilent dans la

parade à l'occasion de la fête nationale. Chaque année encore, des officiers de l'armée régulière sont délégués pour en passer la revue. Les autorités civiles et religieuses s'y rendent toujours. Et c'est plaisir de voir ces jeunes gens évoluer, manœuvrer devant les foules accourues, et dans un ordre si parfait, qu'ils ne le cèdent en rien à des soldats longuement exercés.

Une sorte d'exercice manquait encore à leur formation militaire, la vie des camps. Un riche journaliste de Buffalo, ami personnel du R. P. Fallon, mit à sa disposition la maison d'été qu'il possède sur les bords du lac Erié. Nos Cadets purent y aller passer de beaux jours, vivant sous les tentes, se réveillant aux mâles accords de la diane, assistant à la sainte messe en plein air, passant leur temps à faire les exercices en campagne, et s'endormant le soir aux langoureuses notes de l'extinction des feux. Et c'était si plein de jeune vie, il y avait une telle sérénité d'endurance, les faisceaux et les tentes reluisaient si joyeusement au soleil, il y avait dans ce fourmillement tant d'animation guerrière et juvénile, que ceux qui ont vu ces jours ne les peuvent oublier.

En 1905, l'administration de la maison, par suite de la nomination du R. P. Fallon comme provincial de la première province de l'Amérique (N. des Etats-Unis), est quelque peu modifiée. Toutefois, le R. Père Provincial ayant maintenu sa résidence à Buffalo et continuant à être curé de la paroisse, cette administration ne change guère de physionomie. Le P. Mc Grath est choisi pour prendre la place du R. P. Fallon comme supérieur local. A tous les points de vue, la communauté n'a eu qu'à se louer de ce choix judicieux. « *Caute et suaviter* » semble avoir été la devise pratique du nouveau supérieur. Sous sa paternelle autorité, les éléments disparates qui composent la communauté se sont fondus dans la concorde la plus parfaite, et tous unissent leurs efforts pour faire l'œuvre de Dieu dans le ministère qui leur est assigné.

Un mot maintenant sur une œuvre qui, à elle seule, demanderait tout un rapport. L'une des premières préoccupations du R. P. Fallon, à son arrivée à Buffalo, avait été la transformation sur un plan plus vaste du collège et de l'école paroissiale. L'école a eu la priorité sur le collège. Les fondations en furent jetées à la fin de l'année scolaire 1905, et l'édifice se trouvait à peu près fini au mois de juin 1906. La bénédiction de la première pierre, et celle de l'édifice quand il fut achevé, donnèrent lieu à des cérémonies impressionnantes qui se déroulèrent au milieu d'un grand concours de peuple. Une double idée avait conçu ce projet, celle d'abord de remplacer l'ancienne école paroissiale devenue trop étroite et ne répondant plus qu'imparfaitement aux exigences de l'hygiène et du confortable, et l'autre de doter la paroisse d'un édifice dont elle pût être fière et qui surtout serait stable, avantage précieux dans un pays où les catholiques, trop absorbés par d'autres œuvres, n'ont encore produit, en fait d'architecture, à part de très louables exceptions, que du provisoire et du commun.

Cette double idée a été pleinement atteinte. Le nouvel édifice n'a pas, de l'avis de tous les experts qui l'ont examiné, de pareil en son genre dans tous les Etats-Unis. Avec son grand escalier, ses larges baies, ses colonnes monolithes partant de la base jusqu'au deuxième étage, couronnée d'un fronton aux armes de la congrégation, flanquée à droite et à gauche de deux ailes qui l'encadrent, la façade de l'école est vraiment monumentale. L'édifice est tout en style grec pur et de grande allure. Les dimensions, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont vastes, mais harmonieuses. L'air et la lumière y circulent à l'aise. Chaque classe a des cabinets de toilette séparés. Bien qu'une grande économie ait été apportée dans la construction, l'ensemble donne l'impression de la richesse, du luxe même. En dehors d'un certain nombre d'appartements qui n'ont pas encore reçu de destination définitive, l'école

comprend seize classes, plus, en bas, une vaste salle qui sert aux *O. M. I.* Cadets pour leurs exercices et pour les divertissements qu'organisent certaines sociétés; et, en haut, comprenant les dimensions de deux étages, carré, fermé par une scène, orné de denticules et d'appliques pour la lumière électrique, d'une acoustique idéalement pure, bombant à partir de la corniche pour donner l'illusion d'un dôme dont le couronnement ajouré reproduit une peinture bien connue de Fra Angelico, un hall qui sert tout à la fois de salle de conférences et de théâtre. Les réunions qui s'y tiennent sont très suivies, et comme certaines d'entre elles sont payantes, c'est encore une source de revenus qui n'est pas à dédaigner.

Il s'en faut que cette école soit payée. Mais les nombreuses relations du R. Père Provincial, son influence, son activité, la générosité bien connue et maintes fois éprouvée des paroissiens, sont des garanties assurées de ressources. D'ailleurs, l'œuvre est bien partie. Elle nécessitera sans doute encore de longs efforts, mais on est désormais sans inquiétude sur son avenir.

Avec celui du R. P. Fallon, le nom des Oblats restera attaché à cette entreprise, assurément une des plus grandes, des plus hardies, et, à certains points de vue, des plus bienfaisantes de toutes celles jusque maintenant établies ici par notre bien-aimée congrégation.

Qu'on nous permette, maintenant, de nous arrêter un moment sur deux points où les efforts se sont particulièrement concentrés, et dont la considération fera ressortir l'ampleur des résultats jusqu'ici obtenus par nous dans une œuvre qui s'est si diversement développée dans l'espace de cinquante ans, nous voulons dire les organisations scolaires et les organisations paroissiales.

Les écoles. — La question des écoles est une de celles qui captivent le plus l'attention aux Etats-Unis. Peut-être n'y a-t-il pas de pays au monde où l'on ait tant fait qu'ici, depuis cent ans, pour favoriser l'instruction et la vulgariser

en la mettant vraiment à la portée de tous. Tout y a contribué, et l'empressement du peuple à élargir le champ de ses connaissances, et les libéralités privées, et les subsides de l'Etat qui cherche à satisfaire et à développer cet empressement. On dirait que ce pays est impatient d'élever sa culture intellectuelle à la hauteur de son développement matériel. Ce mouvement promet de s'accentuer de plus en plus, et ses chances de succès sont d'autant plus grandes que l'Amérique, pays neuf, s'est montée du premier coup sur un grand pied et, qu'ayant pris ce qu'il y avait de plus parfait dans les divers perfectionnements existants, elle n'aura pas à passer par la lente évolution des systèmes européens.

Mais si la question des écoles est considérée par tous comme tellement importante, elle est pour les catholiques, à un certain point de vue, une question vitale. Pour eux, les écoles libres s'imposent s'ils veulent élever leurs enfants dans les principes d'un catholicisme pur. Ce n'est pas que nous voulions décrier les écoles de l'Etat. Au contraire, la vérité nous oblige à dire que, loin d'être minés par les sarcasmes d'une haine sectaire, ce qui serait ici une abomination, les sentiments religieux sont hautement appréciés et même favorisés dans les écoles publiques. C'est toujours par la prière et la lecture de la Sainte Bible que commencent les travaux. Mais enfin, ce sont des écoles neutres, trop souvent aux mains des protestants, et, si respectée que soit cette neutralité, il est bien difficile que jamais rien n'y perce des préventions contre l'Eglise. Puis, supposé même que ce danger n'existât pas, toujours resterait-il que nos enfants ne recevraient pas là l'éducation religieuse qui leur est cependant nécessaire, surtout dans un pays protestant où, pour être catholique, il faut l'être deux fois. C'est ce qui explique les constants efforts des catholiques américains pour donner le plus de développement possible à leurs œuvres d'éducation. Pour eux, c'est l'école d'abord, l'église ensuite. Et leurs efforts sont d'autant plus louables

qu'ils sont constamment alimentés par de lourds sacrifices. Les écoles ne vivent que par les charités privées ; le gouvernement ne donne rien. D'aucuns critiquent ce système qui veut que, par exemple dans un Etat comme celui de New-York où se trouve Buffalo et où les catholiques se trouvent en majorité, ceux-ci soient obligés de payer les frais de deux écoles, ceux de la leur et ceux de l'école publique; d'autres, au contraire, approuvent et préconisent ce même système. Chaque parti donnant de bonnes raisons, il est difficile de juger. En attendant, les sacrifices des catholiques n'en restent pas moins appréciables, parce que nombreux et nécessaires.

Ces œuvres d'éducation, pour ce qui regarde notre paroisse, sont en pleine activité et en plein progrès. Elles comprennent, si l'on excepte l'Université, les différentes catégories qui partagent ici l'enseignement scolaire : *grammar school, academy, college.*

Le collège. — Tout compris, junioristes et externes, notre collège comprend une centaine d'élèves, divisés eux-mêmes en deux cours : le cours commercial et le cours classique. En même temps qu'il fortifie les jeunes élèves dans certaines branches pratiques, comme les mathématiques, la comptabilité, la tenue des livres, le cours commercial sert à revoir, pour la compléter, l'instruction primaire et prépare immédiatement au cours classique. Ce dernier cours répond assez exactement à ce que l'on appelle « humanités » en France. Le programme en diffère peu. Les études sont sérieuses, et, bien que les mathématiques l'emportent peut-être, l'étude des langues mortes et des langues vivantes y est poussée à fond. Ces études durent quatre ans pour les externes, et cinq ans pour nos junioristes. Leur direction, comme la discipline générale, est confiée au P. Sloan, qui s'acquitte de ces charges avec toute la perfection désirable. C'est également grâce à son initiative que les anciens élèves se sont groupés en une société : les « Alumni ». Nous avons là un

excellent moyen de conserver notre influence sur ces jeunes gens jusque longtemps après leurs études, de les surveiller sans en avoir l'air et de les maintenir dans les bons principes de leur première éducation.

Nous pourrions à la rigueur, en vertu de notre charte de collège, conférer nous-mêmes à nos élèves les grades universitaires qui correspondent à ceux de « bachelier ». Nous n'avons cependant pas cru devoir user jusqu'ici de notre privilège. Ces grades sont donnés par l'Université de l'Etat, à laquelle nous soumettons les compositions faites ici sous nos yeux. Vu le nombre de nos élèves, nos gradués forment une bonne moyenne : cinq, six, sept, chaque année.

La seconde œuvre d'éducation établie dans la paroisse est l'académie des Sœurs grises. On donne ce nom d'académie aux établissements — internats ou externats — de jeunes filles qui, ayant achevé leur instruction primaire, viennent faire là des études plus fortes et qui peuvent être comparées, sous un rapport, aux études faites dans les collèges. Cette institution des Sœurs grises jouit d'un renom à peu près sans égal dans la contrée. Bon nombre de leurs élèves (ces élèves sont au delà de trois cents), viennent soit du quartier, soit des paroisses avoisinantes. Certaines d'entre elles, même, viennent de très loin. Presque toutes sont catholiques. L'Etat y a le contrôle des études et délivre les diplômes. La communauté se compose d'une trentaine de Sœurs dont la direction spirituelle est confiée à l'un de nos Pères.

L'école paroissiale. — C'est la grande œuvre de la paroisse, celle qui absorbe le plus d'efforts, mais celle aussi qui couve les plus belles espérances. La marche de ses progrès a été longue, presque toujours à tâtons. Nous avons parlé plus haut de l'œuvre matérielle qui marque le plus haut point qu'elle puisse atteindre, nous n'y reviendrons pas. Rien que quelques détails, en passant, sur l'éducation qui y est donnée. Cette école est confiée aux

Sœurs grises d'Ottawa, aidées elles-mêmes par deux ou trois institutrices laïques. Ces Sœurs se sont montrées toujours institutrices parfaites, se confinant modestement dans leur tâche, pleines de déférence pour l'autorité. Près de 600 enfants reçoivent d'elles l'instruction. On a maintenu comme système pédagogique celui qui existe communément dans les écoles publiques aux Etats-Unis : la coéducation des filles et des garçons ; et ce système, loin jusqu'ici de donner prise aux critiques qu'on en pourrait faire, n'a donné que de bons résultats, à quelque point de vue que l'on se place. Aussi bien, les arguments généralement fournis contre l'école mixte nous semblent-ils plutôt viser les « high schools » que les simples écoles primaires. D'ailleurs, pour ce qui regarde notre paroisse, une expérience de cinquante ans nous justifie et au delà.

Les études sont loin d'y être laissées à l'arbitraire. Le programme y est réglé d'avance par le « diocesan curriculum », et son application surveillée régulièrement et minutieusement par le R. P. Provincial. La directrice de l'école, Sœur Marguerite-Marie, a bien voulu mettre par écrit, sur notre demande, d'assez nombreuses informations que nous exploiterons plus tard dans un rapport spécial, et que nous ne faisons aujourd'hui que résumer. Les enfants sont d'abord réunis, garçons d'un côté, filles de l'autre, et en classements différents, pour mieux constater les absences, dans la grande salle du soubassement de l'école. Puis les deux masses s'ébranlent aux roulements du tambour que battent sérieusement quelques petits bonshommes, et se dirigent dans les différentes classes. Là, les prières d'usage sont dites, à voix bien claire, lentement, toujours à genoux « with more or less piety », ajoute la Sœur dont le jugement nous semble d'autant plus sévère qu'ayant entrevu nous-même ces enfants, nous avons été édifié de leur sérieux et de leur piété. Et le travail commence. L'instruction religieuse est loin, comme bien on pense, d'être négligée. Le catéchisme est récité tout

d'abord, puis expliqué une demi-heure chaque jour. Nos enfants arrivent ainsi à une culture religieuse aussi complète que le comporte leur âge et supérieure de beaucoup à celle acquise dans n'importe quelle autre école confessionnelle. L'Etat n'a rien à voir dans cette école, si ce n'est pour l'examen des classes supérieures.

La paroisse. — Les derniers troubles qui viennent de se produire en France ont porté l'attention sur l'Amérique. On est venu examiner sur place les organisations paroissiales pour essayer de les adapter aux nécessités créées par la rupture du Concordat. Que vouloir faire cette adaptation soit utopie ou sagesse, il ne nous appartient pas de le dire. Le seul point que nous voulons constater, c'est que la paroisse américaine a été davantage étudiée, et qu'elle est partant davantage connue, ce qui nous permet d'écourter ce que nous avons à dire de celle qui nous est confiée.

Nous n'avons rien ici qui ressemble à un budget des cultes officiel. Nous sommes à la merci de la charité des fidèles, et pour tout. Mais l'indépendance de notre ministère n'en souffre pas, tant s'en faut. On a dit de ce système qu'il était précaire. Nous ne le pensons pas, surtout si nous considérons : la conviction qu'ont les catholiques du devoir qui leur incombe de fournir aux besoins du clergé, la pratique qui, chez eux (sans doute parce qu'ils ont été élevés dans des pays protestants où aucune subvention n'est accordée par l'Etat), est devenue une habitude presque inconsciente de le faire, l'état actuel des choses qui fait que le plus humble des vicaires a un traitement supérieur à celui de la plupart des curés en France sous le régime du Concordat. Il est vrai que l'entretien du culte, la multiplicité des œuvres, obligent le clergé à souvent provoquer et stimuler la générosité des fidèles, et qu'il pourrait y avoir là danger pour le prêtre de passer pour un homme d'argent. Mais le danger est moins réel qu'on ne le pense. D'ailleurs les fidèles sont régulièrement tenus au courant de l'emploi de leurs deniers, et peuvent constater

« de visu » la véracité des rapports qui leur sont faits. Et puis, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'ici le peuple ne thésaurise pas. On vit un peu au jour le jour, ce qui fait qu'on ne calcule pas pour une dépense nécessaire. La paroisse, comme personne civile, est représentée par l'évêque qui, d'ordinaire, pour l'administration, s'en remet au curé.

Notre paroisse est presque toute composée d'Irlandais. L'instinct de la race se conserve très prononcé chez eux. Tout ce qui touche à l'Irlande leur est sacré. Il n'y a pas de différence pour eux entre ceux qui sont Irlandais d'Irlande et ceux qui sont Irlandais d'Amérique ou du Canada. C'est une fraternité parfaite. Nous nous empressons d'ajouter que s'ils conservent à ce point l'amour de la mère-patrie, cet amour est autant fait de foi que de patriotisme. Aussi n'oserait-on blâmer les efforts que l'on fait pour identifier à leurs yeux la religion et la patrie. Vanter la foi d'un peuple c'est le stimuler à la garder intacte. Or notre population est de ce calibre-là : irlandaise de cœur, irlandaise de foi. Par son assiduité aux offices, la fréquente réception des sacrements, sa générosité à contribuer aux solennités du culte, la part active qu'elle prend aux œuvres religieuses en général, l'attachement qu'elle porte à ses prêtres, elle forme une paroisse modèle, fervente même.

Pour maintenir et fortifier ces heureuses dispositions, en même temps que pour avoir une plus grande facilité à donner aux différentes catégories de personnes les enseignements et les soins religieux qu'elles réclament, diverses sociétés ont été fondées qui répondent parfaitement au but que l'on a visé en les instituant.

Certaines d'entre elles n'ont rien de bien particulier et ne diffèrent guère de celles que l'on rencontre dans toute paroisse bien organisée : l'Association du Saint Nom de Jésus, l'Œuvre des Tabernacles, celle des Enfants Pauvres, la Confrérie du Sacré-Cœur et du Saint Rosaire, l'Apostolat de la Prière, la Congrégation des Enfants de Marie. Cette

dernière est divisée en deux branches et se trouve sous la direction immédiate du R. P. Mc Grath qui ne lui ménage ni son temps ni son dévouement. Aussi son zèle a-t-il réussi à en faire une société solide, nombreuse et pleine d'espérance. Trois autres associations ont été créées d'un ordre un peu à part, mais toujours dans un but religieux : les C. M. B. A. ou l'association catholique de secours mutuels pour les hommes, et les L. C. B. A. ou l'association catholique de secours mutuels pour les femmes. Ces deux associations ont à peu près les mêmes règlements. Leurs membres doivent verser une cotisation annuelle qui varie suivant les différences d'âges, à charge pour l'administration de payer une rente à la famille de chaque membre décédé et de faire dire un certain nombre de messes pour le repos de son âme.

Une autre société de création plus récente est celle des « dames de secours pour les dettes de la paroisse. » Elle doit son existence à l'initiative du R. P. Provincial. Son but est d'aider, d'abord au moyen de cotisations personnelles et ensuite d'économies prélevées sur certains divertissements organisés par les directrices, à amortir le plus possible la dette qui pèse sur la paroisse. Cette société s'annonce comme devant être d'un précieux secours.

Comme on le peut constater, l'ensemble de la paroisse est satisfaisant au possible. Mais s'il faut savoir gré aux paroissiens de leur religieuse et constante émulation, il ne faut pas oublier que ce résultat est dû, en grande partie, à l'activité du R. P. Provincial et au dévouement des Pères de la communauté qui, presque tous, ont l'inestimable avantage de pouvoir s'exercer aux travaux du saint ministère dans les temps libres que leur laisse le professorat.

Nous achevons. Nous n'avons fait si long ce rapport que parce qu'il nous a fallu parcourir un grand espace de temps, et encore avons-nous passé nombre de détails sous silence. Que l'on nous permette d'exprimer, en finissant, l'impression qui nous reste de notre course à travers l'his-

toire de la maison de Buffalo. Elle est toute faite d'abord, évidemment, de reconnaissance pour la protection que le bon Dieu nous a témoignée, mais aussi d'admiration et d'espérance. D'admiration, car les rares documents que nous avons eus entre les mains nous ont laissé entrevoir dans chaque étape parcourue des heures de particulières souffrances toujours dignement supportées par nos Pères. On peut dire, sans crainte d'exagérer, que notre Œuvre s'est élevée à coups de sacrifices. Et ce sont précisément ces sacrifices du passé, joints à l'activité et au zèle du présent, qui nous permettent d'envisager l'avenir avec confiance et de croire que notre maison ne laissera pas d'apporter toujours une part grandissante à l'œuvre de sanctification et de salut que poursuit par le monde notre bien-aimée congrégation.

Buffalo, 13 avril 1907.

H. Watelle, *O. M. I.*

MANITOBA

Rapport du R. P. Gladu, sur la Mission de Saint-Laurent.

La poussée des peuples européens vers nos régions du Nord est quelque chose de phénoménal : c'est une véritable invasion, ou plutôt une inondation de torrents qui dévalent et couvrent nos prairies.

Parmi les immigrants qui nous arrivent, il y a des catho-

liques, et, pour eux, la paroisse catholique est une oasis dans ces immenses solitudes, surtout quand ils ont le bonheur de trouver, comme à Saint-Laurent, en plus de l'église, une école dirigée par les religieuses, une maison de missionnaires qui parlent leur langue; des missionnaires qui ne manquent pas d'ouvrir toutes larges leurs portes pour accueillir les nouveaux venus et leur faire sentir qu'ils ne sont pas des étrangers, mais des enfants de la grande famille catholique. Et de fait ils sont reçus comme tels.

Saint-Laurent est une des belles fondations créées par les Oblats. Tous les édifices : église, couvent, maison des missionnaires sont construits en pierre. La résidence des Pères est entourée de plantations de sapins touffus et de haute taille. Quand on connaît la morne solitude de la prairie, on apprécie un pareil établissement.

Pendant la Semaine sainte, nous avons eu les exercices d'une retraite préparatoire au devoir pascal. Toute la population a bien suivi les exercices de la retraite et s'est montrée attentive à la parole du missionnaire. Tous se sont acquittés de leurs devoirs comme de bons chrétiens et ont fait leur communion pascale. La prédication se faisait en anglais et en français, mais le saint ministère au tribunal de la pénitence était plus compliqué. La paroisse de Saint-Laurent est composée de quatre populations de langues diverses : des Bretons, des Canadiens français, des Irlandais, des sauvages Sauteux. Les PP. Péran et Joseph Chaumont, qui ont la desserte de l'église, suffisent à la besogne : chacun parlant couramment trois langues.

En outre de leur paroisse, les Pères de Saint-Laurent ont encore quatre missions à desservir. Dans l'une d'elles, il n'y a pas moins de quarante familles; dans les autres, peut-être moins. Tant qu'il n'y aura pas de prêtre résidant au milieu de ces populations, il faudra bien les visiter régulièrement et fréquemment pour conserver chez elles la foi et la pratique de la religion. D'ailleurs, ces braves

gens apprécient la visite du prêtre et savent en profiter pour s'approcher des sacrements.

Les Frères Mulvihill et Le Gall s'occupent du temporel de la mission : ventes et achats, transactions, exploitation d'une grande ferme (d'un *domaine*, dirait-on en France). Pour suffire à des occupations si multiples et si considérables, ils commencent par s'acquitter de leurs exercices religieux; et le temps pour vaquer aux affaires leur vient comme par surcroît. Cela semble plaire au bon Dieu puisqu'il bénit leurs efforts et fait prospérer leurs entreprises.

Nous avons en main un gros cahier écrit par le F. Mulvihill : c'est l'histoire de l'intéressante mission de Saint-Laurent, depuis sa fondation en 1858 jusqu'à nos jours. Nous entreprendrons d'en faire le résumé pour les lecteurs des *Missions*, qui, sans cela, seraient tentés de ranger la mission de Saint-Laurent dans la catégorie des peuples heureux, des peuples qui n'ont pas d'histoire. On se tromperait : Saint-Laurent a une histoire avec un cachet tout particulier. Sait-on, en dehors d'ici, qu'un de nos Frères a été le préfet du comté pendant vingt ans? Ce fait seul indique bien que les Oblats ont eu quelque chose à faire avec la prospérité actuelle du pays. Les *gesta Dei per Oblatos* ne s'accomplissent pas sans rencontrer des obstacles et des contradictions : les œuvres de Dieu ne s'établissent pas sans des sacrifices pénibles à la nature, et d'autant plus pénibles qu'ils seront plus féconds pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ne sont-ce pas là des éléments de l'histoire?

L. Gladu, o. m. i.

Les *Missions* publieront volontiers le récit dont parle le R. P. Gladu et les autres communications qu'il a bien voulu nous promettre. Nous lui offrons nos remerciements à l'avance.

SASKATCHEWAN

Première tentative d'apostolat chez les Esquimaux.

Rapport du R. P. Turquetil, O. M. I.,
au Directeur des « Missions ».

Lac Caribou, 17 novembre 1906.

Prologue.

J'arrive d'un voyage de sept mois chez les Esquimaux du Nord-Est. Ce voyage avait un triple but : étudier la langue, sonder les dispositions des païens au point de vue d'une mission à fonder chez eux, et examiner aussi les différentes difficultés ou obstacles matériels qui pourraient s'opposer à la réalisation de ce projet.

Je partis en avril dernier, convaincu que Dieu voulait cette œuvre. Cette persuasion faisait toute ma force et mon bonheur. La divine Providence ne m'a pas fait défaut un seul instant. Elle a veillé, au contraire, avec soin sur son missionnaire, comme nous le verrons dans la suite. Puisse cette conviction dissiper toute crainte d'impossibilité, de difficultés extrêmes ; inspirer confiance et déterminer une véritable fondation de mission chez les Esquimaux. « *Da animas, cætera tolle.* »

Quelques mots sur les tentatives précédentes et les dispositions connues des Esquimaux ne seront pas ici hors d'intérêt.

Le R. P. Gasté est le premier et le seul missionnaire qui ait jamais pénétré jusqu'ici dans l'intérieur des terres incultes ou désert du Nord-Ouest. C'était en l'année 1868. Le jeune apôtre suivait les Montagnais, alors païens pour la plupart. Le Père revint, ou mieux fut rapporté de ce voyage plutôt mort que vif. Une marche de huit cents milles (plus de 1200 kilomètres) dans l'eau glacée (car c'était au printemps, à l'époque de la fonte des neiges) ; la faim, le froid, la fatigue, sept mois de séjour sous la tente et souvent sans feu, tout cela avait ébranlé l'organisme tout entier du pauvre Père. Il lui fallut près de deux ans pour se remettre. Dans son séjour au Lac Rond (c Tou ban ctoue) le missionnaire, en contact avec les Esquimaux, acquit sur ceux-ci une grande influence. Le plus fameux sorcier obtint du Père la faveur de coucher près de lui, et, à son réveil, le proclama le premier d'entre les blancs et se reconnut inférieur à lui ! En outre cet écrivain (c'est le nom donné au prêtre par les Esquimaux), cet écrivain, dis-je, avait une soutane, une croix, n'était point marié. Il différait donc du ministre résidant au fort de Pierre (Churchill). C'était du nouveau. La curiosité était piquée. Les Esquimaux vinrent au Lac Caribou pour y vendre leurs fourrures. Là ils trouvèrent meilleure chance de commerce, et depuis lors ils viennent ici, chaque année (en fort petit nombre d'ailleurs), s'approvisionner de poudre et de tabac au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

La mission Saint-Pierre du Lac Caribou, d'autre part, se trouvait dans l'impossibilité de reprendre le premier essai tenté en 1868.

En octobre 1900, je vins rejoindre ici le R. P. Gasté et le R. P. Ancel. J'étais jeune, heureux, les Esquimaux me plaisaient, le projet fut repris.

A Noël 1901, je me rendis au dernier camp des Montagnais du Nord pour me familiariser avec leur langue et y rencontrer les Esquimaux. Je les vis en effet, mais trop peu nombreux et seulement en passant. Ils campaient à

trois nuits de là. Je voulus y aller et connus par expérience qu'un voyage en hiver dans ce désert était impossible. Deux autres tentatives au printemps de 1903 et 1904 ne furent pas plus heureuses. En 1905, le chef des Esquimaux me propose lui-même le plan suivant : partir au printemps avant le grand dégel, voyager à la montagnaise, c'est-à-dire chasser et pêcher tout le long du chemin, surtout avancer lentement. « Nous sommes encore dans les glaces quand depuis longtemps règne l'été au Lac Caribou », me disait le sauvage. Tous me pressaient d'aller à eux, car ces pauvres gens voulaient le progrès. Ils avaient demandé depuis longtemps un poste de commerce plus rapproché d'eux (la chose est encore aujourd'hui à l'état de projet), et ils espéraient que la fondation d'une mission serait le plus sûr moyen d'arriver au poste de traite désiré. Le plan du chef était bon, mais il fallait pouvoir disposer librement de son temps. Le R. P. Ancel, alors supérieur, était dans un état de santé qui ne lui permettait pas de rester seul ici pendant de si longs mois. C'est alors qu'il fut nommé supérieur de l'Ile à la Crosse, et le R. P. Egenolf me fut donné comme socius. Je pouvais confier dès lors la mission à mon nouveau compagnon et faire face aux exigences du voyage projeté.

Le départ fut fixé au printemps 1906. Or la famine se faisait sentir depuis l'automne précédent, le caribou manquait. Les sauvages perdaient leurs derniers chiens, et plusieurs même d'entre eux mouraient des suites de trop longues misères. Tout l'hiver se passe ainsi sans qu'aucune chance de succès se présente à nos esprits en ce qui concerne la nouvelle mission à fonder. En avril, les Esquimaux arrivent encore, mais exténués et mourants de faim. Ils ne paraissent pas en état de retourner, car ils n'ont plus de chiens, et il leur faut haler leur traîneau dans la grande neige. Un moment j'avais compté sur eux pour transporter mes menus bagages, espérant les suivre tant bien que mal. Tout espoir s'évanouit, mes appréhensions

redoublent ; ces malheureux retournent à la hâte, car le caribou a été signalé au sud-ouest de Churchill. Bientôt il va reprendre sa marche vers le Nord. La seule chance de salut pour ces pauvres gens est de retourner au plus vite et avant le grand dégel. Je les vois partir avec peine et fort inquiet sur leur sort. J'abandonnais à regret tout espoir de voyage. Mais Dieu qui voulait sans doute nous apprendre à ne compter que sur lui vint à notre secours. Quelques Montagnais vont partir au Nord à la recherche du caribou. Je cours aux nouvelles : « Nous ne pouvons pas t'aider pour le voyage, mais tant que nous aurons quelque chose à manger, le Père ne mourra pas de faim auprès de nous. Du campement où nous nous rendons, il faut quatre jours au plus pour gagner les Esquimaux. Si nous rencontrons le caribou, tout va bien ; s'il n'y en a point tu resteras avec nous jusqu'à l'été. » Ce dénouement imprévu est pour moi un indice de la volonté du Ciel. Trois jours après nous partons.

Départ, première étape.

C'était le 25 avril 1906, les sauvages étaient partis l'avant-veille au soir. Seul, un jeune homme m'accompagne avec toute sa petite famille. Il emporte la loge qui nous servira de maison jusqu'à l'été, tout son petit ménage et quelques menus objets pour moi. J'ai cinq bons chiens à ma traîne. Je la charge en conséquence, tente, lit, chapelle, moustiquaire, livres, cahiers, habits d'hiver et d'été, médecines ; puis les rêts pour la pêche, fusils, poudre, balles, etc ; ajoutez les vivres pour huit jours et le poisson des chiens, ficelez bien solidement le tout, et marche ! Gare la misère si le dégel nous prend !... Mais enfin, à la grâce de Dieu qui saura bien nous aider... Nous ne faisons guère plus de quinze milles ce jour-là, le lac est mauvais et l'eau profonde.

26. — « *Benedicite glacies et nives Domino.* » Un froid sec et intense a transformé en glace vive toute cette neige fondue où nous avons pataugé la veille. Montée sur des lisses d'acier, la traîne glisse rapide sur la neige durcie. A terre, il faut retenir les chiens qui s'élancent et menacent de tout briser contre les arbres. Sur le lac, c'est une course joyeuse où nous pouvons respirer plus à l'aise.

Le temps se maintient ainsi au froid trois jours durant. Je me sens heureux et plein de reconnaissance envers Dieu. Déjà nous passons le Lac La Loche et abandonnons le chemin d'hiver pour suivre les lacs. Le temps paraît vouloir se remettre à la chaleur, mais, grâce à Dieu, nous avons franchi le plus mauvais pas.

29. — Temps chaud. Nous avançons sans difficulté cependant. Les premières chaleurs avaient pénétré la neige réduite en eau épaisse. Le froid des trois jours précédents l'a transformée en glace compacte et nous sommes maintenant en pays découvert. La croûte résiste bien encore jusqu'au soir.

30. — La nuit n'a pas été froide. A trois heures de l'après-midi nous campons.

1er mai. — Même temps, nous avançons jusqu'à midi. Deux heures seulement nous séparent du Grand Lac. Nous faisons demi-charge et repartons. Trois paires de raquettes battent le chemin en avant qui apparaît comme une tranchée profonde entre deux murailles. Nous arrivons au lac. Une tasse de thé nous réconforte, puis nous retournons en arrière chercher les bagages abandonnés et revenons camper. Une partie de la nuit se passe à faire sécher nos vêtements. Sur le matin, une pluie torrentielle nous surprend au lit, et nous retient tout le jour suivant.

3 mai. — Le lac est tout en eau. Nous en avons jusqu'à la ceinture. Mais il nous tarde de gagner le camp Montagnais situé à l'extrémité du lac, car nos provisions s'épuisent et nos chiens n'ont plus mangé depuis deux jours. Nous abandonnons là toute notre charge et partons. Nous

eûmes beaucoup à souffrir ce jour-là. Sur le soir, le froid reprend encore, avec vent du nord. La marche devient dangereuse. Nous sommes trop mouillés et trop fatigués aussi. Nous campons.

4 mai. — Le lendemain à notre réveil nous croyons être au cœur de l'hiver. Vingt milles à peine nous séparent du camp et nous devons faire deux fois le feu avant d'arriver. Le vent rafale de tous côtés, le froid nous pénètre jusqu'aux os. Nous arrivons enfin au terme de la première étape. Nous avions franchi 360 milles anglais, soit près de 150 lieues.

Séjour au camp des Montagnais.

La famine. — En approchant du camp, je suis frappé de l'odeur nauséabonde qui s'échappe des loges. Tout ce monde (une soixantaine de sauvages) vit de caribous tués à la lance l'automne dernier. Les deux bords de la rivière sont jonchés de cadavres sur une longueur de plusieurs milles. Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un vaste charnier en décomposition. O mon Dieu, que la faim est chose terrible ! Les sauvages se nourrissent de ces chairs livides qui n'ont plus aucune consistance, jusqu'à ce que la vue de cet immense cimetière béant et infect leur soulève le cœur. J'essaie la pêche. Nous tranchons dans la glace qui peut bien avoir trois mètres d'épaisseur. Pas un poisson. J'essaie de l'hameçon, et me voilà silencieusement assis au large, regardant tour à tour le ciel et la terre et le fond de l'eau. Pas de poisson, mais l'eau qui fait miroir me présente toujours la même figure d'un pêcheur ennuyé, impatient et presque colère. C'est que je faisais triste mine à ce triste métier ! Triste mine au repas aussi. Le thé seul en faisait tous les frais. J'apprends qu'à trois heures de marche d'ici un petit rapide s'est ouvert entre les détroits. J'y tends mes rets, six carpes blanches ! Quelle joie alors ! elles valaient pour moi plus que tout l'or du monde en ce moment.

Dans l'abondance. — Nos chiens, eux, étaient à la fête. Déjà j'avais envoyé chercher nos bagages abandonnés à l'entrée du lac. A force d'instances je décidai deux sauvages Montagnais à pousser une pointe en avant plus au nord à la recherche du caribou. L'été s'avançait à grands pas et je jouais ma dernière chance d'arriver aux Esquimaux. Nos chasseurs rencontrent le gibier le jour même à la tombée de la nuit. Ils abattent douze caribous, passent la nuit en festin, et reviennent chargés de vivres. Nous partons aussitôt vers la Terre promise. Le lendemain à 10 heures du matin nous arrivons aux premières bandes de « Reindeers ». Le soir, il y en avait 80 de tués, et le lendemain soir, 200. Une activité dévorante s'empare des sauvages. Les hommes à l'affût, les jeunes gens dépècent et charrient la viande aux maisons, les femmes la préparent activement nuit et jour. Il semble que tout renaît à la vie. Le sauvage a retrouvé sa gaieté insouciante du lendemain. Pour moi, je pensais à partir, quand surgit une nouvelle difficulté. Mon seul engagé ne peut m'accompagner. Sa femme se trouve dans un état de santé qui ne lui permet pas d'entreprendre un tel voyage. Je cherche vainement un autre compagnon. Chacun a de bonnes et belles excuses. Au fond, ils ont peur des Esquimaux et n'osent l'avouer. Je demande un jeune homme, un enfant, seulement capable de mettre les rets à l'eau pour moi. Inutile, ses parents croiraient l'envoyer à une mort certaine. « Eh bien, moi j'irai quand même! Que deux hommes me conduisent seulement. Ils reviendront de suite. Je resterai seul s'il le faut. Je suis envoyé et j'irai. » Les femmesse lamentent, les hommes se récrient et présentent mille difficultés, j'irai quand même, leur dis-je. Là-dessus, l'un d'eux, grand parleur devant l'Eternel, se charge d'appuyer ma résolution, me désigne sur-le-champ deux compagnons comme guides et nous partons.

Deuxième étape.

Nous étions au 28 mai. Le voyage est d'un nouveau genre, nous voici en plein pays découvert. Plus de trace de végétation aucune. A peine quelques menues branches rampantes sans tronc qui font l'effet de racines filantes. Les feuilles sont celles de l'épinette, mais rien de commun par ailleurs entre cet arbre et la plante rabougrie. C'est le désert qui commence. Dans les lacs, l'eau est profonde. Nous aurons décidément les pieds nets pour arriver chez les païens. A terre, la neige a disparu en grande partie des bancs de sable et des rochers. Nous suffisons à peine à remuer la traîne, les chiens s'épuisent, les lisses s'arrachent ou se brisent. Le sauvage, lui, ne perd pas un moment de sa belle humeur. Car de tous côtés on n'aperçoit que caribous. La terre en est couverte. Nous en abattons quelques-uns aux heures des repas. Je prends la langue et la moelle, mes sauvages se disputent les cornes nouvelles comme la meilleure partie. La cuisine est vite faite. Et nous continuons notre marche pénible, mais joyeuse quand même. Là, le marais inégal, raboteux, moitié eau, moitié glace. Là, des bancs de sable et des rochers sans fin. Puis encore ces immenses langues de terre incultes, sorte de limon rouge à couches superposées, qui semble tenir à la fois de l'éponge et de la boue. Entre les collines, nous rencontrons aussi quelques vallées étroites et profondes où coule un torrent furieux. Il faut passer. Le fouet ranime les chiens hésitants. Les voici à la nage : à peine la traîne est-elle à l'eau, qu'elle part à la dérive et entraîne les chiens qui n'en peuvent plus. Heureux encore, si véhicule et coursiers ne viennent pas donner contre quelques rochers perdus au fond de ce ravin. Je sens tout à coup la traîne se dérober sous moi. Elle bascule et ne demande plus qu'à tourner ; l'eau est trop profonde. Oh ! l'équilibre instable ! à califourchon

sur un tonneau, comme jadis aux courses nautiques les jours de fêtes au bord de la mer Normande. Aujourd'hui, le bain forcé n'est plus si agréable qu'alors. Il a pourtant le don d'exciter les rires et les plaisanteries des sauvages. Marais, rochers, sables, boue, collines et torrents se succèdent sans interruption pendant cinq jours. Nous ne suffisons pas à nous sécher le soir faute de feu. Mais fatigue et sommeil sont le meilleur des oreillers, comme l'appétit la meilleure des sauces. Nous arrivons enfin le sixième jour au grand Lac Ennadace. Mais trop tard pour gagner le camp des Esquimaux. Nous campons.

Dimanche 3 juin. — Fête de la Pentecôte. *Veni Sancte Spiritus.* Venez Esprit Saint éclairer nos esprits et fortifier nos cœurs.

Arrivée aux Esquimaux.

Il fait un froid sec et vif. Le lac est bon. Nous suivons une piste de traîneau. Les chiens ont retrouvé leur ardeur première. Il est 11 heures du matin quand nous apercevons les loges des Esquimaux.

Nous étions encore à quelques centaines de verges au large que déjà les femmes se précipitent à notre rencontre et s'empressent de toucher nos traînes. C'est leur manière de saluer les étrangers. Elles ne doivent jamais toucher la main d'un homme. Nous abordons. J'envoie un joyeux « taïma », bonjour, à tout ce monde réuni et donne la main aux hommes. Mais on ne répond guère à mon salut. Est-ce crainte ou mécontentement ? L'un d'eux m'est connu. Je vais à lui. Nous entrons dans sa loge. « C'est bien loin ton pays. » Mais lui m'interrompt aussitôt : « As-tu vu les Esquimaux qui sont allés au Lac Caribou ce printemps ? » Cette seule question me révèle toute l'affreuse réalité. Une profonde tristesse m'envahit. J'interroge à mon tour : « Combien d'Esquimaux sont arrivés ? » — « Nous étions douze, dit-il, trois seulement arrivèrent. Un seul pouvait

marcher encore, les deux autres se traînaient sur les genoux et les coudes. Quatre jeunes gens partirent aussitôt à la recherche des malheureux. Trois d'entre eux qui avaient perdu connaissance ont pu être rapportés et sauvés, on n'a plus eu de nouvelles des autres. » — « Et toi, as-tu vu ces hommes ? ou seulement les cadavres ou bien les pistes des malheureux ? » — « Je n'ai rien vu, je ne sais rien, car nous avons pris un autre chemin. » On n'entend plus alors que pleurs et sanglots, cris de douleur et de désespoir de ces pauvres gens. Quelle scène, mon Dieu ! J'étais vivement impressionné. Un vieux prend alors la parole. Après avoir exprimé sa douleur, il en vient aux blancs qu'il accuse de paresse et de fourberie : « Ils pouvaient nous aider, ils ne l'ont pas fait. Ils feignent de nous aimer et n'aiment que nos fourrures. Ils ont pendu deux Esquimaux coupables d'avoir tué un mauvais chef de leur nation. Pourquoi ces blancs-là se mêlent-ils de nous gouverner ? s'ils nous laissent mourir de faim. Au Nord, l'Esquimau vit heureux avec sa famille, et nous, ici, les seuls qui travaillions pour les blancs, nous pleurons à journée entière. Il n'y a plus ici que des veuves et des orphelins. Tous les hommes ont péri misérablement, les corbeaux et les loups les dévorent. » Et les pleurs éclatent de nouveau. Je ne savais que répondre. J'étais trop ému. Il me comprirent sans doute, et la part que je prenais à leur douleur. Ils se contentèrent de quelques mots de réponse de ma part. « Quant à toi, nous savons que tu ne mens pas, et que tu nous aimes. C'est pourquoi nous ne voulons pas nous cacher avec toi, et te disons tout ce que nous avons sur le cœur. »

Epreuve.

Nos compagnons cependant n'étaient pas sans inquiétude à mon sujet. Comment laisser le Père seul au milieu de païens si mal disposés à l'égard des blancs ? Ils me

firent part de leurs appréhensions. « Voyons, leur fis-je, êtes-vous encore des enfants? Vous connaissez bien le cœur de l'homme pourtant, et vous le dites vous-mêmes, on ne peut pas croire à un homme fâché. » Cette simple réflexion suffit à les rassurer quelque peu. Quant à moi, je l'étais beaucoup moins que je ne paraissais l'être. Dans la bouche d'un Montagnais, pareil discours ne serait que fanfaronnades. Le cœur soulagé, le sauvage rirait lui-même le premier de ses propres exagérations, l'Esquimau, lui, a beaucoup plus de sang-froid, ce semble. Ces histoires de meurtres et de vengeances que nous entendons chaque année le montrent bien. Mais, attendons à demain. La nuit porte conseil. Je dresse donc ma tente au milieu des loges et m'installe. La curiosité s'éveille. Chacun veut voir, entendre le Père. Je me laisse volontiers déborder par tout le monde, grands et petits. Je n'ai plus une minute à moi pour songer à ma situation. Le soir venu, je congédie tous les curieux et monte sur la colline voisine me recueillir un instant. Là, seul avec mes pensées, je sens s'élever en moi une lutte terrible : les païens ne me comprendront pas de suite. Il attendent de moi force présents, poudre, tabac, etc., et moi je leur demande, au contraire, de me fournir gratuitement des vivres, du bois de chauffage. Il me faudra bien aussi une hutte ou loge quelconque pour l'automne. Me voilà entre leurs mains. Et s'ils ne montrent qu'indifférence à mon endroit? Cinq mois ne se passent pas comme un jour. La faim, la soif, le froid, l'ennui, le dégoût, les contradictions peut-être, tout cela se présente à mon esprit comme une réalité vivante qui me terrasse. Reculer, mais c'est déclarer l'œuvre impossible ! A tout prix, je voudrais rester. Mais ne deviens-je pas imprudent, téméraire? Je compromets par ma faute l'œuvre qui m'est confiée. J'avais l'esprit à la torture et la tête en feu. Oh! qu'il est beau ce cri de l'Apôtre : « Passer les mers, convertir une âme et mourir. » Mais le jeune cœur qu'enthousiasme cette devise ne sait

pas encore ce que pèse la Croix du missionnaire. Je l'ignorais moi aussi jusqu'alors, et elle m'écrasait de son poids. J'en vins à pleurer de ne pouvoir me dominer moi-même. Je n'aurais pas le courage, je le sens, de retourner en arrière : j'ai trop désiré et aimé cette œuvre. D'autre part, m'obstiner à rester m'apparaît comme une faute dont les conséquences retomberont infailliblement sur l'œuvre elle-même.

Je commence à réciter mon chapelet pour donner le change à mon esprit. Doucement et sans choc, la pensée que Dieu a voulu ce voyage me rassure et m'éclaire. Si je viens seul, j'ai subi les circonstances, sans l'avoir désiré par folle témérité. Puis je revois nos premiers Pères aux premiers jours de leur apostolat. Humainement parlant, ils ne pouvaient rien eux-mêmes et ils ont réussi. Dieu avait voulu me faire sentir, une fois de plus, que sans Lui nous ne sommes pas et ne pouvons plus être ses instruments; qu'avec Lui et par Lui nous aurons toujours la force, la paix et le bonheur. Oui, le bonheur. Ma joie en ce moment n'a d'égale que l'angoisse qui l'avait précédée.

Mes compagnons me quittent le lendemain pour retourner dans leur pays, et je reste seul avec Dieu, Marie et ma Croix !

Je ne transcrirai pas ici mes notes de chaque jour, ceci serait trop long et donnerait lieu à de nombreuses répétitions. Je grouperai plutôt ces notes détachées pour les ranger sous différents chefs d'idées ou titres, tels que genre de vie, mœurs, etc.

I. — Aperçu du camp à notre arrivée et plus tard à l'époque des chaleurs.

Sur le lac « Ennadape'toue » (1), au fond d'une baie longue et étroite, six loges sont debout. A l'extérieur, le

(1) Ce mot en Montagnais signifie lac de l'affût aux mauvais Cris. D'après la tradition qui est conservée, c'était au temps où Cris et

sol est jonché de peaux, de poils, entrailles de caribous, viandes fraîches, viandes sèches, ossements et cornes, débris de repas et mille impuretés de toutes sortes, suite d'un séjour prolongé d'hommes et de chiens. L'aspect est repoussant de saleté. Les caribous récemment abattus gisent pêle-mêle au milieu des ordures. Nul ne songe encore à les vider ni à les dépecer. A ces fins gourmets, il faut du faisandé. Je ne parle pas de ces mille libertés que se permettent les enfants, voire même les chiens qui jouent au milieu de ces viandes informes. Il est des choses qu'on ne saurait exprimer.

Bientôt cependant les chaleurs d'été se font sentir et le camp aussi. On ne se fera jamais une idée de ces horreurs. Un nuage de mouches couvre les chairs faisandées toutes saignantes, étendues à terre parmi tant d'immondices. Le bourdonnement de ces milliers d'insectes s'entend à de grandes distances. Ce qui fut viande naguère n'est plus maintenant qu'une affreuse pourriture vivante qui grouille partout. La terre elle-même, tout imprégnée de sang, ne résiste plus à ces vers dévorants. On n'aperçoit plus un brin de mousse ni de foin autour de ces débris infects, l'odeur nauséabonde qui se dégage de toutes ces horreurs devient insupportable. Le vent souffle-t-il du côté du camp? on ne saurait plus respirer. Les sauvages abandonnent leur loge. Moi aussi, je quitte ma tente et me mets à errer tout le jour. Là, je médite en silence sur la voracité des moustiques qui me mangent tout vivant. Ils sont légion et se fourrent partout. Le moustiquaire qui me protége en

Montagnais étaient en guerre. Ces derniers, campés sur le lac en question, aperçurent un jour quantité de mousse-foin, branchages flottant sur l'eau. Ils eurent vite fait de reconnaître les Cris leurs ennemis qui, coiffés de ces étranges bonnets, essayaient de passer à la nage, afin de surprendre leurs adversaires. Ils les laissèrent approcher, puis s'élançant dans leurs canots, ils percèrent à la lance ces caribous d'un nouveau genre. D'où le mot chasse « eddape », l'affût en canot.

est tout couvert. Leur musique grinçante m'abasourdit. Un vrai fléau. L'imagination se reporte alors à mon insu au beau Lac Caribou. Folie! Au Lac Caribou, je pensais à la douce France. Ici, je revois la mission Saint-Pierre, agréable séjour. L'esprit est ainsi fait, n'est-il pas vrai? Nous croyons volontiers qu'il n'y a de bon que ce que nous n'avons pas; il nous semble aussi que nous ne serons bien que là où nous ne sommes pas. Voilà bien le secret de n'avancer à rien et de reculer toujours en croyant faire mieux. Je ris de mes propres pensées. Humiliée, la folle du logis s'enfuit pour ne plus reparaître.

Voyons un peu la demeure du sauvage. C'est une loge conique et hermétiquement close de toutes parts. Elle est de peau de caribou, poil en dehors. Soulevez la peau qui ferme l'entrée. Une forte odeur vous saisit à la gorge. Ces loges sont si bien fermées qu'elles ne laisseront même pas entrer un moustique, mais, par contre, elles sont de vrais accumulateurs de l'odeur nauséabonde qui se dégage du camp. En outre, la propreté n'y brille pas. Restes de repas, menus morceaux de gras ou de graisse fondue qui se hâtent de rancir pour mieux aiguiser l'appétit, voilà l'aspect de la salle à manger. Cette même loge sert de chambre à coucher, et comme telle n'est qu'une sentine infecte. L'ameublement est fort simple. Quelques peaux de caribous étendues au fond servent de tapis le jour et de lit la nuit. Admirez en passant les perches qui soutiennent ce palais. Elles ont appartenu aux ancêtres qui les cherchèrent jadis aux pays des Montagnais et se les transmettent de père en fils comme précieux héritage. Aux premiers jours de l'hiver, la loge dont nous parlons (tuppepk) fait place à « l'iggiou » ou maison de neige, mieux faite pour protéger ses habitants contre les intempéries de l'air.

II. — Aspect des sauvages. — Costumes.

J'ai rencontré ici et plus loin au nord trois types bien distincts de sauvages Esquimaux. L'un que je pourrais appeler le pur Esquimau, car il domine : teint jaune, yeux ovales, nez puissant et aplati, figure large et carrée, le regard plein d'intelligence et de malice. L'Esquimau est de taille moyenne, mais trapu et fort, le type est beau surtout à l'âge tendre. Plus tard il acquiert un cachet de virilité qui ne manque pas d'une certaine beauté.

Voici un autre type bien différent : figure longue et ovale, le crâne dénudé accuse une grande tendance à la forme « pain de sucre », les yeux et la bouche démesurément ouverts, lèvres épaisses, nez allongé. On croirait voir l'homme intermédiaire tel que l'imaginèrent les fauteurs de l'origine simienne de l'homme. Il y a aussi des nains appartenant à cette catégorie. Il me sembla que ces malheureux étaient plutôt l'objet de la risée de leurs compatriotes. De fait on se croirait, à première vue, en présence d'un idiot hébété et sans volonté.

Une troisième classe enfin qui diffère complètement des uns et des autres : le visage est d'une beauté remarquable, le teint blanc et plutôt pâle, manières franchement gaies et pleines de laisser-aller, le regard vif, fier, plein d'indépendance et d'ironie.

Je remarquai que les individus de cette classe s'imposaient et dominaient toujours, et cela sans effort. Je croirais volontiers qu'ils sont d'origine métis. Mais je n'ai pu me renseigner à ce sujet. Je n'ai pas vu chez eux de femmes tatouées. Tous les autres portent indistinctement le même tatouage : quatre ou cinq traits de la racine du nez aux tempes, barres transversales des narines aux oreilles et toute une série de lignes suivant la mâchoire inférieure pour se réunir au menton.

Le costume est tout en peau de caribou avec poil. Chaque

saison a ses exigences qui modifient la forme, l'ampleur et le nombre des vêtements, mais la recherche, l'amour de l'extra, du brillant sont de toute saison. Certaines ornementations aux capots d'hommes ou de femmes témoignent d'une grande patience, d'habileté et aussi de bon goût. Perles, verroteries, clinquants, dents de caribou ou de bœuf musqué, tout cela s'entremêle agréablement dans un ensemble qui satisfait les yeux.

Le premier habit de l'enfant est le bonnet, chef-d'œuvre de broderies en perles. Plus tard, quand il commence à marcher, on lui met une sorte de pantalons qui sont des cottes et non pas des culottes. Ensuite, un petit capot, à queue écourtée, complète le costume, qui sera le même pour garçons et filles jusqu'à l'âge de puberté. Jusqu'à cet âge aussi, les enfants des deux sexes peuvent imiter indistinctement leurs petits frères sauvages des pays chauds en se contentant du costume adamique. Passé cet âge, la femme ne doit plus même quitter ses souliers en présence d'un homme. Mais l'homme, lui, n'est point si scrupuleux. Il se contente du strict nécessaire chez les autres ; chez lui, il agit à sa guise et imite plus souvent les enfants.

III. — **Cuisine.**

Les Esquimaux sont mangeurs de cru. C'est même ce que signifie leur nom. L'été, pourtant, ils mangent rarement la viande crue et saignante, mais plutôt celle qui a été séchée au soleil. La préparation ou séchage de la viande constitue donc la cuisine ordinaire des ménagères esquimaudes. Ce sont elles, en effet, qui ont laissé faisander à point les corps des caribous, étendus pêle-mêle dans le camp décrit plus haut. Ce sont elles qui dépècent maintenant la viande en tranches épaisses et l'étendent à terre sans aucun souci de propreté. Elles encore qui doivent surveiller le séchage de la viande. Ni les mouches, ni les

vers qui pullulent, ni la pluie qui hâte la décomposition, n'entrent en ligne de compte dans leurs préoccupations. La viande reste étendue jusqu'à ce que la chaleur ait tué les derniers vers. Ensuite elles la retournent ou, s'il faut parler avec plus de vérité, elles retournent ce qui fut viande. La cuisine est faite. Chacun, hommes, femmes, enfants, voire même les chiens, peut, si l'appétit lui en dit, choisir et déguster ces débris informes et repoussants.

S'agit-il de faire bouillir la viande ? Le silex ou la loupe avec quelques grains de poudre servent à allumer le feu, c'est-à-dire à enflammer quelques menus brins de mousse ou de foin. Le bois de chauffage, ce sont les menues branchettes de ces racines filantes dont j'ai parlé plus haut, ce qui donne beaucoup de fumée. Il faudra bien quatre ou cinq heures de cuisson pour obtenir quelque chose de moins cru, mais qu'y faire ? Le feu est donc allumé. La chaudière est à sa place, soit dehors à terre, à la merci des chiens, qui l'ont nettoyée, d'ailleurs. On les a appelés à cet effet. Il en faut dire autant de la grande écuelle en bois ou en pierre qui sert de plat à viande. Il fut propre le jour où il devint plat à viande. Depuis ce temps, il a vu bien des affronts, mais toujours il reste plat.

Notre cuisinière s'empare donc du chaudron et le remplit d'eau, y plonge quelques mollets de caribou non séparés qui traînent un peu partout, installe le tout sur deux roches, s'assied près du foyer et regarde la fumée pour savoir où en est son feu. Le plus souvent, l'eau qui sert à la cuisson des aliments ne provient pas du lac. Une petite mare, au milieu des mousses pourries du marais, contient une eau épaisse, de couleur mystère, qui tient du vert et du noir, et l'usage de cette eau stagnante et souillée est de rigueur pour les femmes en maintes circonstances. « Elles ne peuvent pas boire l'eau du lac maintenant », me dit-on un jour que je leur distribuais à elles et à leurs enfants les restes de mon repas. J'attendais le pourquoi. Il ne vint pas et je n'osai le demander.

IV. — Repas.

Je décrirai seulement ici deux repas : l'un de poisson en été, l'autre de viande crue et gelée en octobre.

J'avais été invité personnellement au repas de poisson ; cela faisait longtemps que je n'en avais plus mangé, c'était l'heure du dîner, il fallait faire plaisir au monde, une occasion d'apprendre la langue, j'acceptai. Naïf que j'étais, de me croire assez Esquimaudé pour partager le repas de mes gens. J'entre dans la loge obscure. Tout le monde couché à plat ventre autour du plat. Dans le bouillon et parmi les restes du repas précédent nageaient deux poissons blancs, bouillis tout ronds, sans être écaillés ni vidés. L'un des convives coupe, un autre arrache, un troisième plus expéditif encore enlève le morceau, y croque à belles dents et le rejette dans le plat. Puis un silence, les mâchoires fonctionnent avidement ; soudain les lèvres s'entr'ouvrent, les dents se resserrent et un jet puissant d'écailles, d'arêtes et d'os broyés s'échappe de toutes les bouches dans la direction du plat. Le bouillon saute et sursaute de toutes parts. Au même instant les quatre doigts et le pouce se retrouvent ensemble au plat. Les plus vifs s'empressent de saisir le reste, et un autre recherche les menus débris de chair mâchée, et plaisante sur la maladresse du convive malhabile qui l'a rejetée avec les écailles. Je regardais triste et étonné cette scène sauvage. Quatre têtes s'abattent à la fois sur le bouillon qui disparaît en un clin d'œil. Les buveurs se relèvent, prennent une longue haleine en signe de satisfaction. Un enfant verse un reste de bouillon dans le plat et la scène recommence. On apporte ensuite de l'eau en quantité, la chaudière passe de bouche en bouche. Le menu est épuisé, tous les récipients vidés, le repas est fini. L'estomac surchargé (les convives ont quitté la table pour venir à ce festin), l'estomac, dis-je, se détend : ce ne sont plus qu'éructations bruyantes. L'in-

festin, lui aussi, prend les mêmes libertés. Le reste ne peut plus s'écrire. « Ut canes et non homines ».

Repas de viande crue et gelée. — Nous voici en novembre. J'allais aux malades. Entrant dans la loge, je restai un instant interloqué à la vue du spectacle que j'avais sous les yeux. Un corps de caribou gît à terre dépouillé de sa peau. On ne l'a pas vidé, on n'a même pas coupé les cornes. Tous s'acharnent aux côtes. L'intérieur est mis à jour. On crève la panse qui contient l'assaisonnement indispensable. Tout le sang figé et congelé qui entoure le cœur et les poumons est l'autre condiment nécessaire. Alors seulement commence le festin. Ce spectacle m'impressionne plus que tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Je n'ai donné ici que les grandes lignes. Un tableau trop fidèle montrerait à nu des choses qu'on ne peut lire sans dégoût.

V. — **Disposition des sauvages à mon endroit.**

Ce que je devenais au milieu des païens. On se demande sans doute ce que je deviens seul en pareil milieu.

Les Montagnais m'ont à peine quitté que ma tente regorge de monde du matin au soir. On me pose mille et mille questions. « Viens-tu de l'autre côté de la mer? » — « Oui. » — « Dans ton pays fait-on des fusils, la poudre et les étoffes? » — « Oui, et voire même le tabac. » Le fameux « oui » paraît les hypnotiser. Chacun veut l'entendre et on me pose souvent cette fameuse question : « Tu viens du pays d'outre-mer? », uniquement pour entendre le fameux « oui. » — « Ton père vit-il encore? » — « Non, je n'ai plus ni père, ni mère, mais seulement des frères. » — « Viendront-ils eux aussi avec toi dans notre pays? » — « Non, c'est trop loin. » — « Mais tu ne retourneras pas avec eux? » — « Je ne pense pas, c'est trop loin, et je suis venu dans ce pays pour y rester. » — « Il faut que tu aies le cœur bien fort, nous ne serions pas capables de quitter

notre pays pour aller chez les blancs. Que viens tu faire chez nous? »

« Ecoutez-moi bien. Dans votre pays, vous n'avez rien, ni poudre, ni tabac, ni mèches. Et les blancs connaissent toute la terre, et ils disent que vous êtes les plus malheureux. Ceux que vous avez vus jusqu'ici, vous achètent vos fourrures, vous donnent de la poudre, du tabac et c'est tout. Ils n'ont jamais demeuré avec vous. Personne ne vous a dit ce qui est bien, ce qui est mal. Si on tue le caribou, il meurt, on le mange et tout est fini. Pour l'homme ce n'est pas pareil ; vous êtes bien malheureux, mais vous n'êtes pas des chiens, vous êtes des hommes tout comme les blancs. Si vous vivez bien, vous serez heureux sur l'autre terre, si vous faites mal, vous y serez plus malheureux encore qu'ici. Je viens vous dire ce qu'il faut faire et ne pas faire ; si vous m'écoutez, vous serez heureux après la mort, et moi je reviendrai chaque année pour rester avec vous, et je pense que les blancs viendront vite avec moi, dans votre pays. De la sorte, vous serez heureux déjà sur cette terre. Si vous ne m'écoutez pas, vous n'aurez ni l'un ni l'autre. »

Telle fut ma réponse et, en même temps, mon premier sermon. Elle fut traduite aux jeunes qui ne comprenaient pas le jargon Montagnais, dont je me servais alors. Elle fut commentée, discutée sans doute, car ils parlèrent longtemps entre eux. On revint aux questions.

— « Qui t'envoie? » — « Le grand prêtre qui est le chef de tout ce pays. » — « T'a-t-il dit de venir seul? » — « Non, mais je n'ai pas pu trouver de Montagnais. Ils avaient peur de vous et disaient que vous tueriez le Père. » — « Et toi, tu n'as pas peur? » — « Si vous prenez le fusil ou la hache, vous pouvez me tuer, puisque vous tuez bien le caribou, qui est plus fort que moi, mais vous ne me tuerez pas par la sorcellerie. C'est une mauvaise chose qui n'est bonne à rien. Je n'ai pas peur, puisque je suis venu pour voir ce que vous ferez avec les blancs. »

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de ces païens? Je n'en sais rien. Mais l'un d'eux se chargea de me fournir chaque jour des vivres en viande fraîche. Un autre jeune homme s'attacha à moi pour m'apprendre la langue. Il me mettait au courant de tout ce qui se disait sur mon compte. « Il ne faut pas tuer le Père, disent les vieux, me conte-t-il un jour, parce qu'il est seul parmi nous ; ses parents nous accuseraient et viendraient le venger, et les blancs nous feraient mourir. »

On me demanda bien encore si le prêtre mettait les gens à mort quand on ne l'écoutait pas? Je leur fis comprendre que le Père n'est pas un agent de police. Ils se montrèrent satisfaits et, dès ce jour, redoublèrent de prévenances pour moi.

Les jours et les semaines s'écoulaient rapidement, trop rapidement même à mon gré. J'écrivais sans relâche. C'était une vraie furie chez moi. J'aurais voulu apprendre la langue en huit jours. La nuit, je relevais toutes mes notes et mettais en ordre mon travail de Dictionnaire. Quand je dis la nuit, le mot n'est guère exact, puisque j'écrivais dans ma tente jusqu'au lever du soleil, sans avoir besoin de lumière aucune.

Température, etc. — La réverbération de la lumière du soleil sur la glace et les sables produisait une chaleur intense. A certains jours aussi, nous avions quelques réminiscences d'hiver. C'est ainsi que le 12, le 13 et le 14 juin se déchaîna une furieuse tempête et vent du nord. La pluie du premier jour se changea en neige qui atteignit bientôt un pied d'épaisseur et ne disparut que cinq jours après. La glace, minée par les chaleurs et charriée par les vents, ne disparut complètement que le 11 juillet. Il restait encore à terre de grands bancs de neige au versant ouest des collines, et qui ne fondit guère avant la fin du même mois.

Puisque nous en sommes à ce sujet, parlons de suite, pour n'y plus revenir, du retour de l'hiver. La première tourmente de grêle ou de neige eut lieu le 18 du mois

d'août. Cette première neige eut vite fait de disparaître, il est vrai ; mais à partir de ce jour, les nuits se firent plus froides, et sur les bords du lac (côté ouest), l'eau stagnante des marais commença à geler. Dans les premiers jours de septembre, les lagunes se couvraient d'une glace éphémère qui disparaissait bientôt pour reprendre encore au caprice du temps. Tous ces petits lacs sans rivière étaient pris à la mi-septembre. Les autres lacs résistèrent bien jusqu'au mois suivant. Mais déjà nous étions en hiver, car nous traversions le grand lac sur la glace dès le 16 octobre.

VI. — **Mœurs des Esquimaux.**

La corruption extrême des sauvages des pays chauds a fait croire que le climat joue le plus grand rôle dans la question des passions. Volontiers, on se figurerait trouver des anges en ces déserts glacés. Hélas ! la nature humaine, corrompue par le péché, se retrouve partout la même. Il m'est absolument impossible d'entrer dans aucun détail sur les mœurs privées et sur la vie de famille des Esquimaux. Assez de passer dans la boue sans se salir. Qu'il me suffise de dire que l'enfant suce le vice avec le lait maternel. Je n'entends pas seulement parler ici des mauvais exemples qu'il a sous les yeux, mais bien d'une formation positive, d'un apprentissage forcé, subis par l'enfant de la part d'un chacun en guise de caresses. Ainsi éveille-t-on chez lui la nature. La malice, par suite, devance l'âge, et l'âge consomme la malice. La seule pensée de tant de misères morales fait saigner le cœur !

Qu'ils viennent donc ici ces pourfendeurs de prêtres et de missionnaires, ces prédicants de l'athéisme et du naturalisme ! Qu'ils voient la nature, en dehors de toute notion surnaturelle, de tout préjugé religieux ! Qu'ils voient et remercient Dieu d'appartenir au monde civilisé par la religion !

L'unité du mariage est généralement respectée chez les Esquimaux, mais la polygamie est admise. J'ai rencontré deux polygames seulement. L'un avait trois femmes et l'autre cinq. Je ne crois pas que la polygamie constitue en elle-même un obstacle sérieux à l'Evangile. Les cas en sont fort rares, et elle est plus tolérée qu'admise en principe. Le véritable obstacle serait, il me semble, le dévergondage effréné des mœurs, qui ne respecte ni l'indissolubilité du mariage ni la fidélité mutuelle des époux, et engendre ces querelles et rixes sanglantes dont nous entendons parler si souvent.

La condition de la femme mariée se rapproche beaucoup de celle de l'esclave. Le mari appelle souvent sa femme « chienne ». Une femme se mourait l'été dernier près de nous. Elle râlait avec peine, cherchant une respiration qui fuyait. La douleur contractait ses membres amaigris. Le mari, qui depuis de longs mois pleure encore son fils, assistait impassible à l'agonie de sa femme. Chacun plaisantait, riait, s'amusait avec lui auprès de la mourante. Je demandai de faire le silence et reprochai au vieux sa conduite. « Ce n'est qu'une femme », me dit-il. Cette réponse lui valut un sermon quelque peu cru, qui l'humilia sans doute, mais ne changea point ses idées.

Près de notre campement, j'avais remarqué une tombe à demi découverte, les roches étaient tombées, et le cadavre à jour. Nos chiens pouvaient le dévorer ; je le recouvris avec soin et en informai les sauvages. Un éclat de rire fut toute la réponse. Je m'expliquai de nouveau, croyant n'être pas compris. « Sans doute, nous te comprenons, me firent-ils, mais c'était une femme. »

L'expression « chienne » donnée aux femmes n'est pas seulement terme de mépris, c'est une accusation de mauvaise vie. Parlant de leurs frères du Nord : « Ce sont de vrais chiens », disent-ils, ou encore, « Un tel a agi comme un chien. » Il s'agit toujours de mœurs en ce cas. Un jour, dégoûté de leur inconduite, fatigué d'entendre les propos

grossiers, je m'empare de leur expression. « Va-t'en, chien, dis-je à l'un d'entre eux, je suis venu ici pour voir des hommes et non pas des chiens. » Il n'y revint plus et fit bien.

J'ai passé cinq mois en la compagnie des Esquimaux, et je n'osai jamais mettre le pied dans leur loge sans être formellement appelé par eux. On savait qu'il fallait être correct avec le Père, car j'avais posé mes conditions. Je dois dire d'ailleurs qu'ils me comprirent vite et se montrèrent toujours plus réservés en ma présence.

(*A suivre.*)

NATAL

Rapport du R. P. Mathieu au Directeur des Missions.

Oakford, 1er mai 1907.

Jesu tibi sit gloria, qui apparuisti gentibus.

C'est une chose assez habituelle au voyageur de faire halte de temps en temps, surtout lorsque la côte est escarpée et que le soleil de plomb fait sentir tout son poids, pour considérer la distance parcourue, y puiser un encouragement pour le reste de la route, et aussi jouir du panorama que la hauteur lui découvre.

Outre cette réconfortante satisfaction, j'ai cru pouvoir m'arrêter à l'idée que ces quelques lignes intéresseront peut-être nos jeunes frères Oblats. Si ce but n'était pas atteint, je pourrais du moins me rendre le témoignage que

je me suis conformé dans la petite mesure de mes forces à la demande pressante que contient le dernier numéro de nos Annales de Famille.

Le simple exposé de ce qui s'est passé dans la partie du beau Vicariat de Natal, où j'ai eu quelque accès pendant ces deux dernières années, sera le tout de ce petit article.

Adveniat regnum tuum. C'est bien là la parole pivot de toute évangélisation, peu importe la forme qu'elle prenne. On n'en saurait trouver d'autre qui ne se résume en celle-ci sur les lèvres du jeune apôtre vraiment digne de ce nom. C'est aussi celle que l'on répète, du moins que l'on essaie de traduire en actes quand les années s'accumulent et font très fortement sentir leur présence. Derrière les actes il y a toujours les idées.

I. — **Mission d'Oakford.**

Le 15 du mois de mai prochain il y aura vingt-trois ans que, dans un désert, fertile sans doute, mais tout couvert de ronces et d'épines, fut commencée la Mission d'Oakford.

Il n'y a pas encore trois mois que le hasard amena à la Mission le vaillant frère Nivord, l'ingénieux factotum du grand monastère de Mariannhill. C'était un plaisir exquis de l'entendre rappeler, avec son entrain ordinaire, comment nous étions venus tous deux pour nous rendre compte de la localité, en 1884, et avions trouvé, après une journée écrasante, un sommeil tout à fait réparateur, sur un tas de paille que les rats des champs nous disputaient, très légèrement lestés, par ailleurs, d'une apparence de souper. Le souvenir d'autrefois, la vision d'aujourd'hui prêtaient à un contraste frappant. Jadis il avait vu le désert ; aujourd'hui il pouvait, ravi, contempler la conquête.

Témoin déjà depuis cinq ou six ans du grand nombre de néophytes et des demandes non interrompues des catéchumènes, j'avais fortement résolu d'agrandir, ou plutôt

de reconstruire notre église, qui n'offrait plus la place suffisante, surtout aux jours de grande solennité. La détermination était sérieuse, les moyens furent pris : écrits, lettres, quêtes, etc., rien ne fut omis. Il fallait arriver.

En 1904, la position parut assez sûre. On commença alors, à l'instar de la fourmi, par des moyens économiques et de longue haleine, à accumuler les matériaux de construction. Ce fut long, ce fut pénible,un vrai exercice de patience, une épreuve de persévérance.

En décembre de la même année, Mgr Delalle vint bénir la première pierre du nouvel édifice. Dès ce moment, les travaux furent poussés avec vigueur. L'entreprise était d'importance ; il fallait agir vigoureusement afin d'éviter les pertes. Les petites fissures perdent parfois les plus gros bâtiments. Les néophytes se montrèrent fidèles et zélés pour leur église. Une somme de £ 3, c'est-à-dire soixante-quinze francs, fut imposée à chaque famille. Tous répondirent ponctuellement à l'appel.

Dès le mois de juin suivant l'église fut prête. Elle mesure cent quarante-cinq pieds de long sur trente de large. Le plan est celui d'une croix latine ; actuellement les bras de la croix ne sont pas encore construits. Seul un renflement extérieur en marque la place. Deux colonnes en pierre de taille, très bien travaillées par des maçons italiens, ornent l'entrée du sanctuaire. Au-dessus de l'entrée du sanctuaire, suivant le contour de l'arc triomphal, se lit la légende : *Jesu tibi sit gloria, qui apparuisti gentibus,* qui rappelle aussitôt l'idée de la propagation de la foi. Après avoir lu la légende, les yeux rencontrent, en s'abaissant, la belle statue du Sacré-Cœur qui trône au milieu du sanctuaire. Cette statue est, suivant le mot si connu de Léon XIII, le signe nouveau, *hoc signum novum,* qui est l'actuel et tout-puissant moyen d'évangélisation.

Un avant-chœur, qui pourrait servir de péristyle au sanctuaire, est entouré d'une table de communion à trois côtés. Supportée par des colonnettes longues à anneaux,

la table de communion, massif de pierre, est d'un aspect certainement très imposant.

Le plafond est d'une forme rare et tout à fait élégante. Vingt-huit culs-de-lampe se détachent pour ainsi dire et tombent de la charpente, servant de supports naturels aux lampes qui décorent et éclairent la nef.

Dès le matin, à l'heure du sacrifice, le jeune soleil d'Afrique, s'élançant dans un ciel habituellement d'azur, pénètre hardiment de ses rayons la rosace qui orne le fond du sanctuaire, l'inonde de sa flamme aux mille couleurs, enveloppant d'une gloire radieuse « le signe nouveau », le signe d'amour, le Sacré-Cœur !

Dans la journée, plus oblique, tamisée par les vitres aux tendres nuances, la lumière entre timide et recueillie, étale avec complaisance ses rayons languissants sur les parois, comme un tapis d'honneur. Tout semble parler de recueillement, d'hommage, d'adoration, d'amour.

Les stations du Chemin de la Croix sont des peintures à l'huile fort bien faites, d'assez belle grandeur. Encastrées dans la muraille, elles donnent à s'y méprendre l'illusion de fresques.

Toutes les ouvertures sont en plein cintre, et le travail des plus soignés. Des architectes visiteurs n'ont pu s'empêcher d'en faire la remarque.

La sacristie est de très bonnes dimensions. Un beau meuble artistement composé de trois différentes essences de bois, à savoir : de teck, de peuplier et de pitchpin qui forment un jeu de couleurs très agréable à l'œil. Huit colonnettes en décorent la façade.

La tour de l'église, qui est en même temps campanile, fut toute refaite. Quatre croix monumentales surmontent et ornent les pignons élevés qui entourent la base de la flèche, laquelle, très élancée elle-même, porte dans les airs et fait briller au soleil une croix métallique de sept pieds de haut.

La tour se compose de trois étages, celui du milieu est

percé à jour par six arcades flanquées de douze colonnes de six pieds. A la base de ces arcades, une balustrade composée de vingt-huit colonnettes, à l'instar de balcon, donne un aspect léger et des plus gracieux à la tour qui, sans cela, vu ses larges dimensions, pourrait paraître pesante et par trop massive. Un perron de trois marches, carrelé de jolies dalles, sert d'accès à la tour qui, sous une arche imposante, introduit dans l'édifice.

Evidemment les hirondelles, dès leur premier voyage, ont élu domicile dans notre tour aérienne, et semblent remercier, par leur babil matinal, Dieu et son prêtre du royal abri qu'ils leur ont gratuitement préparé. Grâce à notre végétation quasi tropicale, vigne vierge et lierre africain semblent se hâter de draper nos murs d'un vêtement poétique.

L'œil se repose avec calme sur ses nervures vert sombre qui paraissent encadrer les pierres grises des gros contreforts qui s'arc-boutent pesamment contre les hautes et fortes murailles.

Le plus intéressant et le plus agréable à noter, c'est que tout est payé jusqu'au dernier centime, et cela sans que le Vicariat en ait été pour un rouge liard.

Nous sommes tous à la mission très fiers de notre belle église. C'est qu'elle est l'œuvre de tous ; c'est parce que tous y ont mis toute leur bonne volonté qu'une telle construction a pu être élevée dans une mission cafre.

L'effet d'une belle église est on ne peut plus moralisateur. N'est-ce pas un monument de la foi, de l'activité, du zèle de toute une paroisse ? Aussi il faut voir notre église aux grands jours de fête, à Noël surtout et à Pâques.

Nos chers néophytes regardent avec une légitime fierté la belle tour qui domine leur campagne. Ils ne vous laissent guère oublier qu'ils y ont mis leur obole, et certes, c'est bien naturel. Aussi, dans un tel édifice, tout gagne : la tenue, l'ordre, les chants, le respect, la prière. Et tout cela

agit sur l'imagination de nos chers enfants, parle à leur jeune intelligence, et forme ce petit, mais puissant trésor des souvenirs des jours d'enfance qui ne les quittera plus et qui sera la chaîne, rouillée peut-être un jour, mais non rompue, qui les reliera à Dieu.

Le catéchuménat ne désemplit pas. Ce ne ne sont pas des foules, mais toujours de 26 à 30 adultes ; cela va parfois à la cinquantaine. Durant plusieurs mois, les réunions catéchistiques ont lieu trois fois par semaine.

Les jours fixés pour les baptêmes collectifs sont de vrais jours de fête. Ah ! c'est bien là la conquête, la vraie conquête, le va-en-avant que l'apôtre ambitionne. Et à ce point de vue, combien il est vrai que l'Oblat à qui échoit en partage l'évangélisation des noirs obtient la meilleure part !

Nos missions européennes ne s'augmentent guère que par les baptêmes de nouveau-nés et par l'arrivée d'émigrants, semblables souvent à des oiseaux de passage.

Pour ce qui est des conversions, il y en a assurément, mais elles sont assez rares ; de là à la marche conquérante d'une mission d'indigènes travaillée avec dévouement, il y a loin. On peut le dire, il n'y a pas de comparaison possible.

On commence une mission dans le désert, « Tabula rasa » et, après quelques années, c'est toute une population chrétienne courbée sous le joug salutaire de la croix.

Ceci fut le travail du commencement de l'année 1905.

Alors s'éleva à la mission une grosse construction qui doit être, dans le plan, le maître moyen d'œuvres futures et le centre d'une nombreuse communauté.

Peut-être se souvient-on qu'en 1889 Mgr Jolivet, d'heureuse et sainte mémoire, avait fait venir l'ordre des Dominicaines pour prendre soin de la mission. Elles arrivèrent au nombre de huit, n'ayant, en somme, pour tout bagage, que leur bonne volonté. Beaucoup alors, il m'en souvient, exprimèrent l'idée que Sa Grandeur s'imposait imprudemment une rude charge. Il n'en fut rien. Le gant fut relevé, les bonnes volontés se réunirent en une pha-

lange irrésistible, et l'on vit ce que l'ordre et le vrai et sérieux dévouement produisent toujours. Loin d'être à charge au Vicariat, elles l'aidèrent dans plusieurs circonstances. A Verulam, par exemple, elles ont bien voulu acheter un terrain de leurs deniers, sans qu'elles puissent entrevoir la possibilité d'y rien faire elles-mêmes de longtemps, leur pensée principale étant la fondation et la sérieuse consolidation de leur maison-mère, mais donnant par là la possibilité d'avoir une mission qui n'aurait pas pu être fondée alors et où, depuis dix ans, de grosses sommes ont été déjà recueillies par le Vicariat dans la personne du missionnaire.

A Oakford, non seulement elles sont propriétaires du terrain, mais elles viennent d'élever un pensionnat qui est, sans contredit, un des plus beaux du Vicariat, et où une éducation soignée et soutenue a déjà acquis un renom incontestable.

Tout dans ce nouveau bâtiment de Sainte-Marie est sérieux, et parle de durée. Les énormes pierres de granit qui en soutiennent les assises, le monumental escalier de granit rose de quarante marches qui en décore l'entrée, les puissantes poutres de fer qui tiennent en suspens des murs entiers à des distances de trente pieds, les grandes verrières qui admettent la lumière et l'air, les murs de dix-huit pieds de haut, en font un bâtiment des plus imposants. Un système spécial de ventilation y a été appliqué; un dortoir de quatre-vingt-dix pieds de long, des salles de bains, tout un appareil de distribution d'eau des plus compliqués offrent partout aux enfants le confort si recherché dans les colonies anglaises. Là, un nombre considérable de jeunes personnes se succèdent tous les ans. Des préjugés y sont anéantis, des notions correctes inculquées, des bons mouvements imprimés. C'est, en dehors des enfants catholiques, sur lesquels on a une influence sérieuse, un travail de longue haleine, vraie semence jetée à l'aveugle et confiée à la bonne Providence.

Les petits garçons ont aussi leur département tout à fait à part dans l'école de Saint-Louis de Gonzague. Les enfants européens ont atteint cette année-ci le chiffre le plus haut que la mission ait jamais vu. Ils sont au nombre de cent vingt.

Un bâtiment très bien aéré a également été élevé pour les enfants indigènes de la mission. Leur nombre varie autour de quatre-vingt-dix.

Les inspecteurs respectifs du gouvernement ne cessent d'encourager et de louer les efforts des religieux qui usent leur vie à ce rude travail de l'éducation.

Nous avons, certes, une grosse dette de reconnaissance envers le bon Dieu qui, visiblement, bénit et donne un accroissement marqué à toute l'œuvre — *de rore cœli, de pinguedine terræ.*

II. — **Mission de Saint-Pierre.**

Vers le commencement de 1906, la Mission de Saint-Pierre dans les montagnes du Nóodsberg, demandait aussi quelque attention. Perchée sur le flanc de la montagne, elle avait été commencée en 1900 d'une façon provisoire avec des bâtiments que la bonne Providence nous avait permis d'élever. Cela suffisait pour faire l'essai de l'endroit comme mission, et voir si les gens répondraient à notre appel. Il fallait aussi veiller à ne pas heurter les païens de la localité, tous avides d'acquérir de nouvelles terres, maladie trés commune au Natal. Ils semblent redouter que la terre se dérobe soudainement sous leurs pieds.

Se glisser, par une location, était le but, et il avait été atteint ; les gens étaient maintenant amadoués, on pouvait donc paraître plus exigeant et sans danger.

A peu près à cinq minutes de distance se trouvait un haut plateau. La vue y était superbe, le terrain meilleur, l'emplacement princier, l'eau n'y manquait pas non plus.

Les mois de janvier et de février furent employés à l'érection de la nouvelle chapelle, du nouveau presbytère et du couvent. Tout fut agrandi et prit des proportions beaucoup plus vastes. Actuellement, ces bâtiments pourront permettre d'attendre longtemps et de lancer l'œuvre avec plus d'entrain et sur un champ plus vaste.

Ce fut un rude travail ; mais tout fut poussé avec vigueur, et, au commencement du mois de mars, le R. P. Bold put prendre possession de sa nouvelle maison agrandie où il fut mieux préservé des grosses chaleurs et plus à l'aise pour faire ses premières armes. Pour toutes ces constructions, le Vicariat ne versa que la modique somme de 30 fr.

Nous souhaitons à l'œuvre de la propagation de la foi beaucoup de fondations de ce genre.

Une aurore nouvelle paraissait se lever pour la mission, et le sourire de l'espérance semblait se pencher sur elle, lorsque l'œuvre fut tout à coup ébranlée par une secousse des plus imprévues.

La Rébellion. — L'état financier du gouvernement de Natal subissait alors le contre-coup de la terrible dépression qui actuellement écrase le Sud Africain, résultat d'une guerre que tout le monde paraît regretter. Si l'on en juge d'après ces dernières années, l'âge d'or des mines du Transvaal a vu son déclin avec la chute du dernier chef Boer. Dieu veuille retirer sa main vengeresse de dessus ce beau pays ! Ceux qui ont assisté avec un œil observateur aux dernières années qui ont précédé cette dépression funeste peuvent se souvenir que la spéculation avait pris de fantastiques proportions ; c'était un vrai délire d'affaires, de transactions forcées, de prix fabuleux, de richesses colossales. Dieu seul en connaît les hideux dessous. Hélas ! — *Fuit Troja, et gloria Teucrum.*

Me serait-il permis de souffler tout bas l'axiome du philosophe : Les nations ont toujours le gouvernement qu'elles méritent ?

Or donc le gouvernement du Natal était atteint, car « ils

ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés. » Il fut donc résolu d'imposer une nouvelle taxe.

Tout jeune Cafre non marié aurait dorénavant à payer 25 fr. par an. Eclairée par les événements subséquents, la sagesse de nos gouvernants, si j'en crois les confidences de quelques-uns d'entre eux, se serait trouvée en défaut.

Longtemps avant la promulgation de la taxe, la nouvelle en fut répandue parmi les tribus. Un mécontement marqué se fit d'abord sentir, mais rien ne fit explosion. Le Cafre croit au feu latent.

Dans les Kraals, le soir à la veillée, les conversations s'animaient pourtant, et quand les vieilles secouaient les grosses bûches cendrées et ravivaient la flamme, on voyait des visages lugubres et farouches, de gros yeux noirs pétillants entourés d'un anneau d'un blanc vif qui certainement ne disaient rien de bon. Aux approches d'avril, des rumeurs de soulèvement commencèrent à se répandre.

Un peu éloignés des blancs dans les montagnes du Noodsberg, les Cafres avaient leur franc parler. Déjà, d'après les coutumes cafres, la nouvelle s'était répandue que tous devaient tuer toutes les poules blanches, les cochons blancs, ainsi que les têtes de bétail blanches, cela étant regardé comme préparatif à la rébellion. Je ne dirai pas que tous le firent, les vieilles bonnes gens furent les plus fidèles, mais la jeune génération n'écouta guère ces sornettes.

Cependant, un beau matin, les journaux annoncèrent quelques soulèvements dans le Sud du Natal. Ces essais de révolte furent à peine réprimés que l'étendard de l'insurrection fut levé du côté de Mapumulo, à quelque distance du nord d'Oakford. Là, les choses prirent tout à coup un caractère très sérieux. Des canons furent transportés sur les lieux, les volontaires de la colonie furent appelés sous les drapeaux, des vallées furent mitraillées, des mamelons incendiés, des populations décimées. Les chefs furent saisis, et tous les troupeaux de la tribu capturés et vendus sur les marchés de Natal. La leçon était déjà sévère. Toutefois, elle

ne suffit pas ; plusieurs chefs du Zoulouland se soulevèrent, et la grande forêt du Kandhla devint le théâtre de sanglantes journées.

Tous les voyageurs font de la forêt de Kandhla et des sommets qui l'environnent la plus pittoresque peinture. Des volontaires qui en revenaient m'ont parlé de journées de neige qu'ils avaient eu à subir ; nous étions, il est vrai, au cœur de l'hiver. Toutefois cette révolte sembla enfin s'apaiser, et pour quelques jours on ne parla plus de combat.

Néanmoins, on sentait tout le pays comme en effervescence. Soudain, le feu de la révolte se ralluma non loin de Mapumulo au Natal ; plusieurs chefs se réunirent et les bruits les plus étranges commencèrent à circuler. On parlait d'invasion, de descente des tribus du nord, d'incendie des plantations, de probables massacres, de grandes réunions nocturnes de Cafres dans la vallée d'Emzingalt à sept milles d'Oakford. Tout à coup, le retrait subit des travailleurs cafres rappelés à l'improviste par leur chef, mit tout en émoi et une vraie panique s'abattit sur le village du Tongaat à six milles d'Oakford. On dit même que toutes les femmes furent dépêchées à Durban pour y chercher sécurité, et que les trains purent à peine les recevoir dans la bagarre.

Ce jour-là était un samedi ; longtemps encore j'en garderai le souvenir. Sur les neuf heures du soir, déjà retiré dans ma chambrette et venant de trouver faveur auprès de Morphée, je me laissais aller à la douceur de mon premier somme, lorsque, tout à coup, le bruit de lourds talons ferrés retentissant sur le ciment de la véranda me réveilla en sursaut.

J'étais à peine debout qu'une main ou plutôt un poing osseux s'abattit sur ma porte. Ma pensée se porta naturellement sur la police ; j'ouvris, et ma lampe, perçant l'obscurité, illumina d'une lueur rougeâtre la figure martiale d'un sergent et de ses six hommes armés jusqu'aux dents. Dans la cour, le pas des chevaux froissait le sable, et à la

lumière incertaine des étoiles les coursiers paraissaient doublés de taille. Tout était sinistre.

— « Nous sommes envoyés par le magistrat, me dit le sergent, pour veiller à la sécurité des religieuses et des enfants de vos pensions. Nous ne croyons pas à un danger immédiat, mais d'étranges rumeurs circulent. »

— « C'est bien dis-je, suivez-moi. »

Je les conduisis dans notre école cafre où ils s'établirent. Au dehors, les chevaux sellés étaient prêts à la première alerte. Je ne vous dirai pas que je fermai l'œil; j'aurais pu être la sentinelle sans avoir à lutter contre le sommeil.

C'est dans ces moments que la responsabilité pèse. Je fus aussitôt, ma petite lanterne sourde à la main, avertir nos ouvriers de la présence de la police. La nuit était froide, vivement étoilée, d'un bleu profond, d'une transparence rare. On voyait la silhouette des grands arbres, et celles des grands palmiers. Çà et là, les nombreux toits des diverses constructions de la mission tranchaient par leur masse sombre sur la demi-obscurité de la nuit. Ce n'était pas sans émotion que je pensais à tout ce nombreux personnel reposant d'un sommeil tranquille et calme, se confiant en Dieu et en notre bonne volonté. Qu'aurait-il pu advenir si, forçant les lignes anglaises, ces hordes de sauvages, alors sans frein, s'étaient ruées sur les établissements et les fermes disséminés dans la campagne?

Nous n'étions qu'à dix-sept milles des révoltés, c'est-à-dire à 4 heures de marche pour les bandes de Cafres qui s'étaient mises sur le pied de guerre.

Dès le lendemain, je fus voir le magistrat qui, séance tenante, me donna huit carabines et des munitions en conséquence. Il continua également de son propre mouvement à envoyer des gardes pendant plusieurs semaines.

On dormait alors d'un œil, la carabine chargée près de l'oreiller; et le matin, le salut naturel était : *Custos, quid de nocte?* On parlait de laagers (1), de retranchements...

(1) Campements de guerre.

Tout était conjectures. Il y avait, sans doute, les névrosés ; il y avait aussi les fantoches qui auraient certainement fait grise mine, le moment arrivé ; mais il est des tempéraments pour qui la fanfaronnade est chose douce. Enfin on pouvait voir des vieux colons, fort gaillards, froncer le sourcil, se tenir prêts, et montrer de l'inquiétude : ceux-ci étaient les sages.

Je connais une ferme à quelques milles de la mission, où les chevaux étaient sellés tous les soirs de peur d'une surprise ; et certes, il y avait là des gars de vingt-cinq à trente ans que je n'aurais pas souhaité rencontrer comme adversaires ; mais venus jeunes, ou nés dans la colonie, ils connaissaient à fond la nature traîtresse du Cafre.

Dès le lundi, il m'arriva un télégramme du magistrat d'Indwedwe, me mandant qu'il n'était plus prudent de laisser la communauté religieuse de Saint-Pierre dans cette mission. Il m'envoyait la dépêche que lui avait fait parvenir le magistrat de Mapumulo, siège de l'insurrection. La dépêche était ainsi conçue : « Urgence de rappeler toutes les dames du Noodsberg. L'insurrection s'étend. » A la réception de cette dépêche, je télégraphiai aussitôt au magistrat d'Indwedwe : « Le passage à travers la location cafre est-il possible ? » La réponse fut qu'il pensait qu'il était possible, mais qu'il fallait se hâter, la situation pouvant changer d'une heure à l'autre. Il n'y avait pas à hésiter.

Dès le lendemain de grand matin, longtemps avant le lever du soleil, accompagnés de deux Italiens de bonne volonté, nous partîmes dans une légère wagonnette attelée de douze bœufs. Le temps était frais, les bœufs dispos, ce fut une course.

Nous traversâmes la location dans toute sa longueur. Nous ne vîmes rien de bien hostile, sauf quelques bandes de Cafres armés se dirigeant vers leur gros corps d'armée qui se groupait dans la vallée d'Insuzi. Je me doutais bien peu alors que nous étions l'objet d'un complot.

Six mois après ce voyage qui parut téméraire à la police et aux fermiers des alentours, je m'arrêtai, au cours d'une excursion, pendant quelques instants chez M. Swales, marchand à Indwedwe, pour faire reposer ma monture.

Entre la tasse de thé et les gâteaux traditionnels de l'hospitalité, il m'interpella soudain :

— Savez-vous que vous l'avez échappé belle lors de la rébellion ?

— Vraiment, dis-je, et comment cela ?

— Il y a peu de temps, mon vieux et fidèle serviteur m'en parlait en ces termes :

« Lorsque la wagonnette du missionnaire apparut, nous tenions conseil : « Nous le tuerons », disaient les uns. — « Non, répondaient les autres, c'est un missionnaire. » — « Peu importe, répartirent les premiers, c'est un blanc. » — « Cela ne fait rien, reprirent les seconds ; nous attirerions sur nous la colère de Dieu. » Ce dernier avis prévalut. Pour moi, voici ce qui, par la grâce de Dieu, prévalut réellement.

Quelques heures après notre passage, un corps d'armée envoyé par le Transvaal au secours de Natal faisait sa jonction avec le corps de l'Est dans la vallée d'Insuzi, où les rebelles avaient concentré toutes leurs forces.

Ce fut un carnage. De Saint-Pierre on entendait distinctement le canon. Rangés à mi-côte d'un versant, les volontaires ouvrirent un feu terrible et bien nourri par des armes à tir rapide, sur la masse noire des indigènes qui couvrait la pente opposée.

A un moment donné, poussant leur cri de guerre — *Usutu* — les Cafres opérèrent leur plus vaillante charge et se ruèrent en désespérés sur les bataillons anglais. On dit même qu'à un moment les troupes anglaises furent quelque peu interdites de tant d'audace, de tant de bravoure. Ce fut la grande journée, le grand massacre, le coup final qui répandit dans toute la contrée la terreur, premier élément du respect de l'esclave.

La plaine et les différents renflements des collines étaient tapissés de cadavres. Partout, c'étaient des corps noirs tordus dans les plus affreuses positions, couchés sur les roseaux, pendants des rochers. Des monceaux plus compacts indiquaient les endroits où la mitraille avait frappé de préférence.

Des hommes habitués aux spectacles sanglants, aux nerfs bien trempés, m'affirmèrent n'en pouvoir supporter l'horreur.

Du sang, des mares de sang, des membres mutilés, des dalles rougies, tout frappait l'imagination d'épouvante.

Puis le feu fut mis aux grandes herbes, et une immense flamme dévora la plaine, le vallon et les collines environnantes. Ce ne fut plus bientôt qu'une odeur insupportable de chair brûlée.

Pour frapper l'esprit de la population noire, il fut décidé d'abandonner ces monceaux de chair humaine aux aigles, aux carnivores. Comme on doit le comprendre, ce fut bientôt une infection épouvantable.

Six mois après, le gouvernement, craignant sans doute la peste au retour de l'été, décida d'ensevelir ces restes putréfiés. Les Cafres reculèrent devant cette besogne nauséabonde ; des coolies à gages l'accomplirent.

Je visitai cette place désormais fameuse et pus me faire une idée de l'état d'horreur de ces lieux, reconstituant par la pensée les scènes que les journaux avaient transportées à tous les foyers.

Des hauteurs du grand Noodsberg s'étendent de belles et riantes pentes, légèrement ondulées, s'inclinant vers l'Océan. De beaux kraals, reste de l'antique et vrai type de l'habitation cafre habituellement disparue, s'y rencontrent encore. Heureux pasteurs qui jouissent en paix de ces hauts sommets aux gras pâturages !

Si vous chevauchez toujours à l'est, vous descendez bientôt, au milieu de bosquets d'acacias, de grandes prairies, vers le lieu du carnage. Une heure de bonne allure vous y mène.

Là se trouvent des pentes rapides, des déchirures perpendiculaires, des gorges sauvages, des collines hérissées de l'éternel mimosa, des falaises, des torrents étroits que décorent des herbacées gigantesques, et dont le lit de granit, desséché à cette époque, fut en grande partie le sentier de guerre des révoltés. Tout le pays est maintenant désert. Ce ne sont que ruines noircies, puis le profond silence de la grande nature, majestueux, tranquille, dominateur, qui s'empare de l'âme, comble le cœur de l'homme du sentiment de sa petitesse et le rapproche de Dieu.

Si j'avais à émettre mon propre sentiment, je dirais que rien ne me parle si bien de l'Eternité que ce profond et imposant silence.

Ces fiers rochers immobiles qui ont vu défiler tant de générations, ces murailles sur lesquelles se sont répercutés les cris de guerre et les chants de fête, ces pentes qui ont abrité tant de berceaux, ces vallées qui recèlent tant de tombes, écoutez-les : ils n'ont pas une voix, ils n'ont pas un mot ; fidèles dépositaires, confidents des vains bruits de la terre, leur attitude rappelle l'ancien des jours, les années éternelles ; et quand le tonnerre, la voix de l'ouragan, ébranle leur masse, c'est pour parler de puissance suprême !

Mais me voilà bien loin de notre wagonnette. Ce fut le soir, tard, sur les neuf heures, que nous arrivâmes à Saint-Pierre. Quelle fut notre surprise de voir toute la mission abandonnée ! Les autorités militaires étaient intervenues. Incapables de protéger toutes les habitations isolées, elles avaient forcé les habitants à se grouper autour des villes. Toutes les fermes étaient désertes. Le personnel de la mission avait pris la route de l'ouest et s'était réfugié à Pietermaritzburg. Nous enfonçâmes une porte, fîmes main-basse sur les volailles, et, après un léger souper, nous nous reposâmes de notre mieux. Le jour n'avait pas encore commencé que déjà nous étions en route pour Oakford, où nous avions laissé tout le monde dans l'anxiété.

La mission de Saint-Pierre reçut là un coup funeste ; le mouvement de conversion fut en partie suspendu. Ce fut enfin une œuvre en souffrance. Des néophytes ne sont pas laissés seuls impunément. Grâce à Dieu, l'absence ne dura qu'un mois. Tout maintenant est rentré dans le calme et l'ordre. L'école se repeuple, la chapelle se remplit, et la propogation de la foi a repris son cours.

Jesu tibi sit gloria qui apparuisti gentibus.

L. Mathieu, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

ROME

Anniversaire du 17 février.

Le Chapitre général de 1826 vota à l'unanimité, dans sa première séance du 11 juillet, la proposition suivante : « *Le 17 février de chaque année, sera célébré l'anniversaire de la confirmation de l'Institut et de l'approbation des Règles et Constitutions par N. S. P. le Pape Léon XII.*

Il n'est pas difficile de comprendre à quelle pieuse préoccupation obéissait le Chapitre en libellant ce décret. Quand un jour a marqué plus glorieusement et plus heureusement dans l'histoire d'un peuple, l'anniversaire qui ravive sa mémoire demeure cher aux générations qui se succèdent et qui s'honorent par ce culte du souvenir.

Le 17 février rappelle un jour qui fut glorieux à notre famille religieuse ; un jour écrit dans son histoire en lettres d'or ; un jour qui lui ouvrit une ère nouvelle, parce qu'il sanctionna son passé, consolida son présent, et prépara son avenir.

Notre vénéré Fondateur tressaillait de joie en portant à la connaissance de ses premiers compagnons la faveur inespérée que leur avait value la paternelle bienveillance de Léon XII. « Voici, leur disait il, notre petite phalange inscrite parmi ces vénérables Congrégations qui ont fait tant et de si excellentes œuvres pour l'Eglise; la voici, dès son berceau, enrichie des mêmes privilèges que ces éminentes corporations dont nous devons nous appliquer à suivre les traces. » Et cette constatation mettait sur ses lèvres ce cri de joie et de reconnaissance : *Congaudete mecum et congratulamini, Dilectissimi.*

Chaque année, depuis plus de 80 ans, le 17 février a ravivé, dans toutes nos communautés, ces sentiments de joie filiale, de religieuse gratitude; chaque année, le 17 février, les Oblats de Marie Immaculée ont redit les serments qui les lient à Dieu, à la Congrégation, à l'apostolat des pauvres, et ils ont pris la résolution d'appartenir plus entièrement à Dieu, à leur famille religieuse, à l'apostolat qui leur est confié.

Cette fête subirait-elle une éclipse, et aurions-nous la douleur de constater que son aube ne soulève plus les mêmes tressaillements de joie? Si nous apprenions que, dans une seule de nos communautés, le 17 février a passé, non pas inaperçu, c'est impossible, mais rabaissé au rang d'une fête de moindre importance, nous en aurions une immense douleur. Ce serait comme une tache et une ride au front de notre Congrégation.

Le décret du Chapitre de 1826 est toujours en vigueur, et la consécration qu'il a reçue des ans doit nous le rendre plus vénérable encore. La cérémonie du renouvellement solennel des vœux demeure pareillement obligatoire, le 17 février. Obligatoire aussi est la prescription qui impose à tous les prêtres le filial devoir de célébrer la sainte Messe pour la Congrégation et à tous les Oblats de communier aux mêmes intentions.

Ce jour-là, tous les enfants du P. de Mazenod, disséminés

sur toutes les plages du monde, unis dans une même communauté de joies, d'aspirations, d'affections, redisent à Notre-Seigneur : *O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus et filius ancillæ tuæ!*

L'obéissance impose la célébration de cet anniversaire, nous venons de le dire, puisque nous avons cité le décret impératif du Chapitre général de 1826.

La reconnaissance impose la célébration de cet anniversaire, puisque si notre Congrégation vit et si nous avons la grâce de lui appartenir, c'est de l'approbation reçue en ce jour que découle ce double bienfait.

L'amour de la Congrégation impose la célébration de cet anniversaire, puisque nous ne serions pas ses vrais fils, si nous demeurions étrangers à ses meilleures joies.

Le culte de la sainte Vierge nous impose la célébration de cet anniversaire, puisque si le 8 décembre est la fête de l'Immaculée Conception pour toute l'Eglise catholique, le 17 février est la fête de l'Immaculée Conception pour les Oblats dont la vocation est de glorifier ce privilège de leur Mère du Ciel.

Notre intérêt nous impose la célébration de cet anniversaire, puisqu'il est impossible de renouveler ses vœux au milieu de ses frères, sans éprouver le désir d'être meilleur et sans obtenir la grâce qui nous permet de le devenir.

Les Provinciaux, les Vicaires des missions, les supérieurs locaux veilleront donc à ce que l'anniversaire du 17 février garde le caractère festival qu'il a toujours eu depuis 1827. Qu'ils visent même à lui donner plus de solennité intérieure par le culte pieux qu'ils rendront ou qu'ils porteront leur entourage à rendre à notre Mère du Ciel.

Cette fête serait découronnée de son auréole, si la Vierge Immaculée, que notre vénéré Fondateur aimait à appeler « la chère Mère de la Mission », ou encore, « la sainte Mère de Dieu, la nôtre et la mienne tout particulièrement » ne recevait pas un large tribut de reconnaissance et d'amour.

Traduisons et corroborons la prescription du Chapitre général de 1826 par cette recommandation de Moïse à son peuple : *Habebitis autem hunc diem in monumentum ; et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno* (Exod., XII, 14.).

Communications aux Journaux.

La Règle nous défend de révéler aux étrangers ce qui se fait ou même ce qui se dit à l'intérieur de la communauté : *Quæ fiunt aut dicuntur intra domum extraneis non manifestentur.* Déjà, le pieux auteur de l'Imitation avait donné à tous les religieux ce conseil pratique : *Cum juvenibus et extraneis rarus esto.* Dès lors, ce qui a trait à notre vie, dans l'intérieur de la communauté, ne doit jamais être porté à la connaissance du public, et, à plus forte raison, des journaux. Le Chapitre général de 1887 veut même que les délibérations des conseils locaux, provinciaux ou généraux, s'ils s'occupent d'intérêts privés ou de la conduite personnelle des religieux, soient enveloppées du plus profond secret, même dans l'intérieur de la communauté. « *Omnes qui conventibus nostris intersunt, de domesticis negotiis aut de personis privatis consiliariter tractantibus, arcani lege tenentur, ut speculative omnes ultro fatentur : in praxi ergo, nemini nisi Superioribus majoribus revelare possunt quæ in iis dicta vel acta fuerunt.* »

Il nous est impossible de comprimer toujours les langues autour de nous ; il nous sera même parfois très difficile d'échapper aux inquisitions et aux indiscrétions des journalistes en quête de nouvelles. Mais nous devons avoir horreur de l'interview, quelque nom ou quelque forme que notre interlocuteur lui donne.

Bien qu'une famille, dans le monde, n'ait rien dans ses habitudes dont elle doive rougir, il lui répugne cependant de voir le mystère de sa vie intime étalé aux yeux de tous. Les communautés religieuses pourraient vivre, comme

Socrate, dans une maison de verre, et le spectacle de leur vie serait une édification pour les yeux qui la considéreraient; mais nous avons à nous méfier des myopes, des esprits faux, et même des faux amis, de ceux qui voient mal et de ceux qui rapportent mal ce qu'ils ont vu.

Pourquoi, par exemple, initier le public aux causes qui ont amené l'acceptation ou l'abandon d'une œuvre, la nomination ou le déplacement d'un supérieur, l'arrivée ou le départ d'un religieux? Toutes ces questions échappent au contrôle des étrangers. S'il leur plait de les évoquer à leur tribunal pour les approuver ou les blâmer, ce en quoi ils ont manifestement tort, n'intervenons pas, et ne nous croyons pas obligés de servir nos frères ou nos œuvres en pâture à leur curiosité. La Congrégation a toujours eu horreur de la réclame. Quant Dieu doit en être glorifié, manifestons les œuvres qu'il lui a plu d'accomplir par nous ; en dehors de ce cas, qui est rare, enveloppons-nous de silence et laissons aux pharisiens du siècle la ridicule puérilité d'avoir un héraut à leurs gages pour claironner sur toutes les places et aux angles de tous les carrefours les faits minuscules de leur vie de chaque jour.

Avis.

Il arrive assez fréquemment qu'on oublie d'accuser réception à l'administration générale des lettres ou des plis qui ont été *recommandés* afin qu'ils arrivent plus sûrement à leurs destinataires. Nous prions tous ceux qui reçoivent du T. R. P. Général, des RR. Pères Assistants ou du R. Père Procureur général des lettres ou des plis *recommandés*, de vouloir bien leur en accuser réception par le retour du courrier.

Des réclamations nous sont venues d'Amérique au sujet des « Missions », des circulaires et autres imprimés de la Congrégation qui ne seraient pas arrivés à destination.

Nous veillerons avec plus de soin encore que par le passé à n'omettre personne dans nos listes d'adresses et à ce que les plis et paquets soient convenablement enveloppés. Mais les irrégularités qui se sont produites ont, nous n'en doutons pas, une autre cause, sur laquelle nous ne pouvons rien. Le sans-gêne de certains agents des postes, lorsqu'il s'agit d'imprimés, n'est un mystère pour personne.

Que les intéressés nous réclament ce qui leur manque, et nous nous empresserons de les satisfaire ; mais qu'ils ne craignent pas non plus de réclamer et de se plaindre à la poste pour empêcher le retour de ces négligences regrettables.

Œuvres d'apostolat.

I. — Propagation de la Foi.

Rome, 2, Via Vittorino da Feltre,
18 juin 1907.

A Messieurs les Membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi.

Vénérés Messieurs,

Notre Révérendissime Père Général, imparfaitement remis d'une longue maladie, me confie l'agréable mission de répondre à la lettre par laquelle vous avez bien voulu nous annoncer « que les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi avaient voté pour les missions de la Congrégation des O. M. I. une allocation de 260.000 fr. »

Notre dette de reconnaissance envers les Conseils centraux de la Propagation de la Foi grandit avec les années ; nous serions impuissants à la solder, si Notre-Seigneur ne se substituait pas à notre indigence pour vous dédommager au centuple, vénérés Messieurs, des préoccupations et des labeurs dont bénéficient nos Vicariats des missions.

Grâce à Dieu, toutes nos œuvres se développent d'une

manière consolante pour les hommes apostoliques qui y consacrent leur vie ; mais, de ce développement même, naissent des besoins nouveaux, et nos chefs des missions, qu'ils soient en Amérique, en Afrique ou à Ceylan, doivent faire de méritoires efforts pour soutenir financièrement les églises, les écoles, les orphelinats, les œuvres de tout genre qui naissent de leur apostolat.

L'honorable M. de Rozière croit devoir nous signaler, avec une charité qui ajoute à notre reconnaissance, que certaines personnes ont trouvé exagérées les allocations attribuées aux diocèses de Jaffna et de Colombo.

Ces deux diocèses sont, en effet, très florissants au point de vue religieux ; le constater est pour nous une satisfaction et une joie ; mais leurs besoins demeurent très grands en raison même du développement de leurs œuvres et du nombre de leurs fidèles.

Je prends la respectueuse liberté de le faire remarquer, mais dans le seul intérêt de l'évangélisation, vu que nos missionnaires ne sentiraient pas diminuer la reconnaissance qu'ils vous doivent, parce que vous diminueriez leurs ressources pour subvenir à la détresse de plus pauvres qu'eux.

Mais les Conseils centraux de la Propagation de la Foi trouveront le moyen de plus donner aux uns sans rien retrancher aux autres ; et nous demandons à Dieu d'attiser la flamme de la charité et du zèle dans les cœurs catholiques de tous les pays, afin que le chiffre des cotisations s'élève, sinon à la hauteur de tous les désirs, au moins à celle de tous les besoins.

Veuillez agréer la nouvelle expression du profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me dire,

Vénérés Messieurs,

Votre bien humble et reconnaissant serviteur.

E. Baffie, *Ass. gén.*

II. — Sainte Enfance.

Rome, 2, Via Vittorino da Feltre,
18 juin 1907.

A Monseigneur Demimuid,
Directeur de l'Œuvre de la Sainte Enfance.

Monseigneur,

Notre Révérendissime Père Général, imparfaitement remis du malaise qui l'a fait souffrir durant plusieurs mois, me prie d'être auprès de vous son interprète, ou plutôt l'interprète de la Congrégation tout entière pour remercier l'Œuvre de la Sainte Enfance de l'allocation qu'elle a bien voulu attribuer à nos missions.

Le bon Dieu a permis que, malgré le malheur des temps, elle fût sensiblement égale à celle des années précédentes.

Votre dévouement, Monseigneur, celui des zélateurs et des zélatrices de la Sainte Enfance, sont la première et la principale cause humaine de ce résultat.

Permettez, qu'après avoir remercié Dieu qui nous a envoyé ce secours, nous adressions l'expression de notre reconnaissance à ceux par qui il nous l'a envoyé.

Tous nos missionnaires, tous les membres de notre Congrégation se feront un pieux devoir de prier pour l'Œuvre de la Sainte Enfance, et plus particulièrement pour ceux qui, avec vous, Monseigneur, usent leur vie à sa direction et à son développement.

Veuillez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur de me redire,

Monseigneur,

Votre très humble et très reconnaissant serviteur.

E. Baffie, *Ass. gén.*

PROVINCE DU NORD

La dévotion au Sacré-Cœur.

Dans sa lettre pastorale de 1907, Monseigneur l'Evêque de Nevers s'exprimait ainsi :

« Nous avons supplié le Saint-Père de vouloir bien « accroître le culte du Sacré-Cœur dans le diocèse de « Nevers. Nous y tenions infiniment parce que — nous ne « nous lasserons pas de le répéter — tout ce qu'on fait « pour la gloire du divin Cœur est largement rémunéré « par les grâces et les bienfaits qu'on en reçoit. Il nous « semble que nous avons assuré une effusion nouvelle de « grâces à notre diocèse, en obtenant que la fête du Sacré-« Cœur fût prolongée par une Octave, que la liturgie de la « Messe et de l'office fût mise en rapport avec les progrès « de la dévotion au Cœur de Jésus, et enfin que la fête de « la bienheureuse Marguerite-Marie fût élevée au rite « double, de telle sorte qu'elle ne risquât plus de passer « inaperçue. »

De leur côté, les hommes apostoliques redoublent de zèle à mesure que le démon redouble d'audace. Avec l'apôtre saint Paul, ne pourraient-ils pas s'écrier : « Qui donc nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? » Le fait est que rien ne les arrête, et qu'ils se multiplient pour établir, au milieu de difficultés chaque jour croissantes, le règne du Sacré-Cœur dans les âmes.

La *Semaine religieuse d'Autun* nous en fournit un exemple. Sans doute, ce compte rendu était écrit avant tout pour les fidèles du diocèse, mais — cette réserve faite — les Oblats y trouveront de précieux enseignements, nous dirions volontiers un modèle, pour annoncer partout l'amour immense du Sacré-Cœur, puisque c'est partout que le Sacré-Cœur veut répandre ses infinies miséricordes.

Triduum et Fête du Sacré-Cœur à la Visitation d'Autun.

Dire que ces solennités ont eu un éclat inaccoutumé serait une formule suspecte d'exagération, si elle n'était légitimée par un concours de circonstances exceptionnelles. La première a été une présence aussi précieuse qu'inattendue ; si Paray, dont les titres sont prépondérants, nous avait ravi notre évêque bien-aimé, la Providence, pour nous dédommager, nous a amené un des plus illustres enfants de notre diocèse, du fond de cet Orient où la flamme du Sacré-Cœur l'a entraîné pour rendre un peu d'amour de Dieu aux pays qui en ont reçu les premières manifestations. Mgr Drure, archevêque de Bagdad, s'est trouvé de passage à Autun, juste à point pour donner le salut du premier jour du triduum et célébrer une des messes du second jour ; ainsi a-t-il pu emporter l'écho de nos premières solennités à Paray où il présidait le surlendemain la fête du Sacré-Cœur.

La seconde circonstance exceptionnelle, c'est la qualité du prédicateur; il suffit de nommer le R. P. Lémius, le grand apôtre du Sacré-Cœur, l'orateur à l'âme ardente et au verbe puissant, qui, de Montmartre, a fait retentir le nom du Sacré-Cœur jusqu'aux extrémités de la France et du monde, et qui, derrière le drapeau du Sacré-Cœur, a entraîné les foules à tous nos grands sanctuaires. Mais à quoi bon faire son éloge dans un diocèse qui l'a si souvent entendu et qui, après avoir été huit ans sa patrie d'adoption, semble bien l'être demeuré un peu. Cependant, quelle consolation pour le prédicateur de venir se retremper aux sources de son sacerdoce ! Quel honneur pour la chapelle de la Visitation d'Autun d'entendre de nouveau, agrandie et illustrée par le Sacré-Cœur, cette voix dont elle avait recueilli les premiers accents ! Quelle récompense pour les Visitandines — et, pour les anciennes de la communauté, quel souvenir ! — de retrouver dans le prédicateur d'aujour-

d'hui le chapelain de jadis qui leur donna les prémices de son sacerdoce et qui, peut-être, dans ses premières rencontres avec le Dieu de l'autel dans une chapelle de la Visitation, a recueilli les germes de sa belle et exceptionnelle vocation d'apôtre du Sacré-Cœur !

La troisième circonstance nouvelle, c'est la présence du grand Séminaire ; s'il a regardé sa participation au triduum comme une grâce précieuse, il y a, par son concours, apporté un éclat non moins apprécié. En tout cas, jamais le voisinage de la Visitation et du Séminaire — voisinage hautement approuvé par Sa Sainteté Pie X — n'a mieux réalisé sa belle signification qu'en ces jours où l'on a vu associés dans le culte du Sacré-Cœur les Visitandines qui en gardent le foyer et les séminaristes qui sont destinés à en répandre la flamme. Personne, semble-t-il, n'aura mieux goûté ce rapprochement que le prédicateur, à en juger par la délicatesse avec laquelle il a, dès son premier discours, uni *Saint-Sulpice* et la *Visitation* dans le Sacré-Cœur ; si c'est dans le jardin de la Visitation que Dieu a fait croître ce grand arbre qui couvre aujourd'hui le monde, n'est-ce pas du parterre (*seminarium*) de Saint-Sulpice qu'il a fait sortir une de ses racines principales ? M. Olier n'a-t-il pas été l'exécuteur anticipé de la mission de la Bienheureuse Marguerite-Marie, en instituant la fête de l'*Intérieur de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* « qui est toute la fête du Sacré-Cœur, sauf le nom et le symbole » ?

Ces concours nouveaux, sur lesquels nous insistons, n'enlèvent rien au mérite des concours qui nous sont acquis depuis longtemps, sinon qu'aux mérites anciens s'est ajouté un mérite nouveau ; on a vu, en effet, se succéder fidèlement à leur rendez-vous annuel la Garde-d'Honneur, l'Orphéon, les pensionnats et les écoles libres ; nous ne pouvons que les en remercier; c'est au Sacré-Cœur à les en récompenser.

L'union de ces éléments anciens avec les éléments nouveaux, et l'habile combinaison qui en avait été faite, ont

donné à chacune des journées du triduum, au triple point de vue de l'assistance, des cérémonies et des chants, une variété d'un symbolisme liturgique touchant. A cinq heures et demie, c'est la messe silencieuse des pieuses âmes qui veulent faire à Dieu la première part de leur journée; mais que le travail appelle ailleurs ; à six heures, paraît le cortège des séminaristes en surplis pour la messe d'exposition qui est leur messe de communauté et sera suivie de la messe d'action de grâces ; le silence est rompu, de temps à autre, par le chant grave et grandiose des hymnes du Saint Sacrement. A peine les séminaristes se sont-ils retirés, que la chapelle se remplit de groupes non moins recueillis, mais plus compacts ; ce sont les divers pèlerinages répartis entre les messes de sept heures et demie et celles de huit heures et demie ; à la première, la Garde-d'Honneur, l'Orphéon, les pensionnats de jeunes filles ; à la seconde, les écoles, les tout-petits ; à l'une et à l'autre des cantiques enlevés avec un entrain remarqué. Durant les heures du milieu de la journée, le Saint Sacrement a toujours à ses pieds une triple représentation, celles des deux communautés de la maison et celle des pieuses habituées de la chapelle. Voici que l'heure du Salut du soir approche, et déjà la chapelle est remplie ; le Séminaire fait les cérémonies et donne les chants ; c'est un agréable assortiment de grave plain-chant, de légers motets grégoriens, de cantiques populaires et de musique religieuse, dont l'exécution, aussi pieuse qu'artistique, a été également appréciée de toutes les catégories d'auditeurs. Dans les rares intervalles qui ont échappé à l'énumération précédente, placez le chant ou la psalmodie des diverses heures de l'office des Visitandines et vous aurez une idée de la variété des hommages qui montèrent chaque jour vers le Sacré-Cœur.

Cette idée symbolique eût plu au prédicateur, qui excelle aussi bien à tout ramener au Sacré-Cœur qu'à adapter la dévotion du Sacré-Cœur à tout ; cette idée surtout caractérise bien sa parole qui, planant sur ces exercices variés, a

pu se plier à la nature de chacun et donner à chacun sa vraie signification. Le R. P. Lémius, toujours vibrant, chaud et surnaturel, a su se faire, avec l'auditoire sérieux des messes de sept heures et demie, clair, instructif et convaincant ; avec l'auditoire enfantin des messes de huit heures et demie, simple et familier à ravir ; avec son auditoire si varié du soir, il a été tout à la fois assez neuf dans ses aperçus pour frapper le clergé et les séminaristes, assez élevé dans ses pensées pour enflammer les Visitandines, assez simple dans ses expressions pour se faire goûter de tout le public, mais surtout assez vibrant pour remuer l'auditoire tout entier.

Il est regrettable que la place nous manque, non seulement pour mentionner les entretiens du matin, comme celui qui fut adressé à la Garde-d'Honneur sur la dévotion du premier vendredi du mois, mais même pour analyser les magnifiques sermons du soir. En tout cas, l'impression sensible aura beau s'évanouir, il est deux convictions qui demeureront dans l'âme des auditeurs : d'une part, la place centrale de la dévotion du Sacré-Cœur dans la religion catholique ; d'autre part, l'espérance du relèvement de la France par les promesses du Sacré-Cœur ; c'est dans ces deux idées qu'est toute la prédication du R. P. Lémius, tout comme le prédicateur lui-même est tout entier dans ces deux mots : *Catholique et Français par le Sacré-Cœur.*

C'est la première idée qui a rempli le sermon du premier jour sur le *Sacré-Cœur et l'Eglise ;* les révélations du Sacré-Cœur ont été le moyen providentiel, réservé aux derniers temps, pour aider l'Eglise à remplir la plus difficile des missions, celle de faire croire à l'amour de Dieu. C'est à la seconde idée qu'a été consacré le sermon du jour suivant, sur le *Sacré-Cœur et la France ;* quelles demandes le Sacré-Cœur a-t-il faites à la France ? quelles réponses la France a-t-elle déjà faites et doit-elle faire encore au Sacré-Cœur ? C'est la première idée qui a reparu dans le sermon du troisième jour — en remplacement de l'Heure Sainte —

sur le *Sacré-Cœur et l'Eucharistie*. M. le prédicateur a su joindre la suavité à la puissance pour montrer dans le Sacré-Cœur le principe de l'Eucharistie et de tous ses bienfaits, de la permanence de Jésus-Christ au milieu de nous par la *présence réelle,* du perpétuel renouvellement de son sacrifice par la *messe*, de son attention à se faire notre nourriture par la *communion*. Enfin, c'est une magnifique synthèse des deux idées que nous a déroulée le sermon de clôture sur la *Royauté de Jésus-Christ*, royauté d'amour qui se manifeste sur le monde par la crèche, la croix et l'autel, sur la France par Clovis, Jeanne d'Arc et la Bienheureuse Marguerite-Marie.

La tâche, qui eût écrasé tout autre prédicateur, n'a pas suffi au zèle infatigable du R. P. Lémius ; il a bien voulu, entre temps, accorder des conférences particulières aux deux communautés qui l'entouraient, aux Visitandines sur la *Vie intérieure par l'union au Sacré-Cœur,* aux séminaristes sur l'*Apostolat des hommes par le Sacré-Cœur ;* il paraît que, même après les prédications si variées de la chapelle, ces causeries ont révélé des ressources nouvelles et inattendues dans cette éloquence qui, tout en demeurant toujours très surnaturelle, peut décidément prendre tous les tons et aborder tous les sujets, à condition que le Sacré-Cœur ait quelque gloire à en tirer. X.

CANADA

En route pour les solitudes.

Avec les premiers jours de la belle saison, c'est-à-dire vers le 15 mai, le R. P. Fafard, o. m. i., est retourné parmi ses chers sauvages qu'il évangélise depuis quinze ans, sur le littoral Est de la baie James et dans les profondeurs des terres.

Avec ses frères en religion, au nombre de deux, il doit

chaque année visiter les diverses missions d'Albany, d'Ottawahpiskat, de Weenisk, du lac Eabamet et du fort Severnon, une région à 400 milles de profondeur sur 600 de largeur.

Le P. Fafard s'arrêtera en retournant dans ses solitudes du Nord, à Pembrooke et au Témiscamingue. A la gare Montizambert, il laissera le convoi pour commencer le trajet en canot.

Le voyage sera assez rude, car avant de prendre le cours régulier de la rivière Albany, il faudra traverser de petits lacs, des rivières sinueuses, sauter des rapides et faire 36 portages.

Au printemps, c'est la route la plus courte pour atteindre Albany, car l'eau est haute, et comme les entrepreneurs du chemin de fer Transcontinental ont percé des canaux pour relier ces rivières et lacs minuscules, dans le but de faciliter le transport des vivres et du matériel, ceci facilite le trajet et donne un raccourci considérable.

Ordinairement, le voyage dure neuf jours à la crue des eaux du printemps. En été, cette route devient impossible. Il faut quitter les rivières devenues parfois à sec et marcher à travers les bois.

Dans cette partie des missions des RR. PP. Oblats, tout le littoral Est de la baie James est bas, tandis qu'à l'Ouest se dressent des montagnes.

L'effet des marées s'y fait sentir, comme à Québec, et quand l'eau se retire, une étendue considérable reste à sec. Aux grandes marées, l'eau s'avance assez loin dans les terres.

Sur le littoral, le sol est marécageux et il n'y pousse qu'un foin follet. Les arbres — et encore la seule essence de l'épinette blanche — ne croissent que sur les bords des rivières et des lacs. Ce sol, qui n'est qu'un vaste marécage, est impropre à la culture. Il faudrait, pour le mettre en valeur, effectuer des travaux d'irrigation considérables. L'idée que certains capitalistes ont mise en

avant d'établir un chemin de fer sur le littoral Est de la baie James, fait sourire le R. P. Fafard. Le sol par lui-même est peu propice à l'établissement de la voie ferrée. Aucun port naturel ne se trouverait sur le parcours, car, comme on le dit plus haut, il faudrait, pour remédier au flux et au reflux des marées, faire des travaux considérables afin de former une pente de terre artificielle bien endiguée qui garderait un bon niveau à la marée basse.

A l'appui de son assertion, le R. P. Fafard nous dit que, parfois, en passant à l'embouchure de la rivière Albany, au moment de la marée basse, il a dû quitter son canot laissé à sec et le tirer sur le rivage.

Quand le flux se produit, on peut remonter la rivière d'environ un mille ou deux milles. C'est ainsi qu'à la saison d'été, lorsque la coupe des foins de marécages est faite par les sauvages pour les compagnies de traite, on peut charger ce foin sur des chalands et remonter la rivière dans les terres.

Depuis 1848, les Pères ont parcouru cette région, sans cependant avoir de poste fixe. Ils allaient de tribu en tribu à la rencontre des sauvages qui, pour venir au-devant du missionnaire, faisaient parfois de 200 à 600 milles.

Il y a quinze ans que les Oblats établirent leurs missions et se fixèrent à Albany.

Durant l'hiver, les seuls habitants de cet endroit sont les employés des deux compagnies de traite, la Revillon et celle de la baie d'Hudson.

Au printemps, les sauvages commencent à arriver avec le produit de leur chasse, et la population jusqu'en octobre est d'environ 300 personnes. On les emploie à couper le foin et ils se livrent un peu à la pêche.

La saison d'été est courte. Quand le vent souffle du nord, il fait froid et il arrive que la glace couvre la baie jusqu'au mois de juillet. Cependant, dès que le mois de juin arrive, la végétation est très rapide. Vers le mois de septembre, les sauvages repartent pour les territoires de chasse.

Les abords du littoral Est de la baie James sont surtout fréquentés par les Cris, et l'intérieur a comme population les sauvages Otchipwe.

Le P. Fafard, qui porte sur son visage les stigmates de sa vie de mission, nous parle de l'endurance étrange de ces enfants des bois.

Il a vu une fillette de onze ans qu'on a pu rappeler à la vie, après qu'elle eut passé treize jours, durant l'hiver, dans une hutte où on la trouva ensevelie sous un monceau de neige, à côté de ses petites sœurs mortes d'inanition. Les privations qu'endurent ces sauvages surprennent, mais ils sont stoïques et jamais ne se plaignent.

Le R. P. Fafard compte arriver à Albany vers le 10 juin. Il amène un Frère convers avec lui, ce qui augmentera l'effectif de la communauté déjà composée de trois Pères, et de deux Frères.

Un autre Père Oblat, le R. P. A. Barrette, partira aussi vers le mois de juin pour Medecine-Hat, dans l'Ouest. Ses supérieurs l'envoient recueillir les mémoires du P. Lacombe et écrire l'histoire des missions de l'Ouest.

(*L'Etoile de Lowell.*)

Incendie de l'église du Sacré-Cœur à Ottawa.

Un événement bien triste vient d'éprouver le Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, ainsi que la province du Canada. Le 10 juin au soir, un violent incendie a complètement détruit l'église du Sacré-Cœur, desservie par les Pères du Juniorat et que fréquentaient les meilleures classes de la population canadienne-française de la capitale. Je n'ai encore pu recueillir que quelques renseignements incomplets. Je vous les transmets tels quels ; je les crois exacts.

C'est lundi, 10 juin, un peu avant 6 heures p. m., que le feu a été découvert, et une heure plus tard, l'église de nos Pères n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes, que les pompiers furent obligés de couvrir de jets d'eau

toute la nuit. Les Pères ont pu sauver, avec les Saintes Espèces et les Vases sacrés, une grosse partie de leurs ornements et linges d'autel. La cause de l'incendie est actuellement totalement ignorée, et de toutes les hypothèses émises dans la presse, aucune ne semble admissible.

Ce désastre a mérité aux Pères du Juniorat et à la Congrégation des témoignages de sympathie venus de tous côtés. Les journaux protestants que j'ai sous les yeux sont unanimes à regretter la perte de cet édifice qu'ils appellent un « *bijou d'art* »; ils semblent bien sincères dans leurs condoléances, et ils ne manquent pas de rapprocher de ce malheur celui qui a frappé l'Université il y a quelques années. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à ces témoignages de la population protestante se joignent, avec une sincérité touchante, ceux des catholiques et surtout des paroissiens éprouvés par ce désastre. Le R. P. J.-E. Jeannotte, o. m. i., Supérieur du Juniorat et curé de la paroisse, le témoigne dans une lettre adressée au *Temps*. La voici :

Ottawa, 12 juin 1907.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Dans le grand malheur qui vient de nous frapper, c'est pour moi et pour les autres Pères dévoués à la paroisse du Sacré-Cœur, un sujet d'encouragement que de recevoir de toutes parts tant de témoignages de sympathie.

« Je viens, par l'entremise de votre journal, faire parvenir à tous mes remerciements les plus sincères. Le désir de toute la population d'Ottawa semble être que l'église du Sacré-Cœur, justement considérée comme un bijou artistique, soit restaurée telle qu'auparavant. Pour ma part, je puis dire qu'aucun sacrifice ne sera épargné. et ce qui me soutient à cette heure d'épreuve, c'est l'enthousiaste énergie avec laquelle les citoyens d'Ottawa ont commencé leurs souscriptions généreuses.

« Permettez-moi, Monsieur le Rédacteur, de vous offrir

à vous-même d'abord, et au personnel de votre journal, l'expression de ma plus sincère gratitude pour le compte rendu fidèle que vous avez fait de la calamité et pour la sympathie que vous avez bien voulu nous offrir. »

Sans perdre courage, nos Pères se sont aussitôt occupés d'aviser aux moyens de parer, dans la mesure du possible, aux conséquences de ce malheur. Le R. P. Murphy, o. m. i., Recteur de l'Université et curé de l'église Saint-Joseph, a mis cette église de la population irlandaise à la disposition du R. P. Jeannotte. Celui-ci a préféré choisir la chapelle qui sert aux étudiants de l'Université. C'est là que se feront provisoirement les exercices paroissiaux. Dans une réunion, à laquelle prenait part la majeure partie de la paroisse, le R. P. Curé a exposé la situation financière et provoqué la discussion des moyens à prendre pour remplacer l'édifice en ruines. Cette première journée a fourni des souscriptions s'élevant à 3.800 piastres.

Il semble donc décidé qu'une nouvelle église va s'élever, en face du Juniorat, au coin de la rue Cumberland et de l'avenue Laurier. Elle sera, on l'espère et le souhaite, aussi belle que celle que l'incendie a détruite. Celle-ci, quoique inachevée, sans être un chef-d'œuvre parfait dans tous ses détails, était un édifice magnifique et décoré avec art. Commencée en 1889 par le R. P. Gendreau, elle a coûté beaucoup d'argent, beaucoup de travail, beaucoup de dévouement, mais, en même temps que les murs s'élevaient, cette église a formé sa paroisse en attirant une population de jour en jour plus sympathique, plus dévouée et plus fidèle. En ce moment, la paroisse compte environ 370 familles, et celles-ci sont légitimement fières de la manière dont leur paroisse est desservie. Les différents curés qui se sont succédé n'ont rien négligé pour satisfaire les légitimes exigences de leurs ouailles : chose difficile, car ces fidèles appartiennent à toutes les classes de la société. On y confesse et communie le premier Ministre et de simples ouvriers. Aujourd'hui, de l'aveu de tous, les

cérémonies, les offices, la prédication surtout, gardent ce « *medium virtutis* » sur lequel s'équilibrent les éléments de la perfection.

Je n'ai pas autorité pour adresser au personnel du Juniorat un témoignage collectif de sympathique charité, mais je sais que tous les Pères et Frères de la province du Canada, aussi bien que tous les Oblats du monde entier, sont unanimes à les assurer de leurs prières pour leur obtenir, de notre Mère Immaculée, consolations, courage et succès.

Les mêmes journaux qui racontent l'incendie de l'église du Sacré-Cœur rapportent le fait suivant que je leur emprunte, sans trop me rendre responsable de l'imprécision qui s'y pourrait glisser. Il y a eu de grandes fêtes, chez les Sœurs grises d'Ottawa, à l'occasion des noces de diamant de l'une d'elles, Sœur Thérèse. A la grand'messe, célébrée dans l'église Saint-Joseph, le R. P. Gavary a donné, comme il sait le faire, le sermon de circonstance. Au milieu de son discours, l'éloquent orateur cita, à l'éloge de leur modestie naïve, ce joli petit trait : « Lorsque les religieuses conduites par le R. P. Telmont, o. m. i., abordèrent Bytown (aujourd'hui Ottawa), l'unique cloche du village sonna. Les Sœurs crurent que c'était le tocsin des incendies. Et il fallut les rassurer. Non, mes Sœurs, ce n'était point ce jour-là l'incendie qui dévaste, mais l'incendie qui féconde, c'était le feu de la charité que vous apportiez ici ; et c'est lui que chantait la cloche. Oh ! ici, mon cœur me force à m'arrêter. A côté de ce temple dorment les ruines de l'église si belle et si aimée du Cœur de Jésus ! Oh ! Cœur de mon Jésus, faites que jamais plus ne sonne dans cette cité d'autre tocsin que celui de la charité..... La charité, elle a déjà tendu la main à ceux qui vont relever le sanctuaire. — Merci !.....

Pour dire encore un mot, en terminant, du Sacré-Cœur d'Ottawa, je dois ajouter que, d'après la presse locale, un *conventum* réunirait, en 1908, les anciens élèves du Juniorat. Ces anciens élèves sont d'anciens junioristes qui ont passé au Juniorat un temps plus ou moins long, et qui nous ont quittés pour suivre leur carrière dans le monde. Ils sont assez nombreux, et un comité d'organisation se propose d'en réunir le plus grand nombre, l'an prochain, sous le toit de leur *Alma Mater*. Nos Annales auront, sans doute, l'occasion de parler de cette réunion, qui prouvera aux Pères du Juniorat l'excellent souvenir qu'ont gardé de leurs anciens maîtres ces jeunes gens, dont quelques-uns sont actuellement assez remarqués dans le monde.

Cette association des anciens élèves du Juniorat d'Ottawa, à l'occasion de la première messe du R. P. Antoine Lalonde, o. m. i., a donné une soirée récréative dans les salles de la maîtrise de Saint-Pierre. La fête fut sans doute superbe, mais je n'en puis rien dire en vertu du fameux principe : « *Nihil in intellectu quin prius fuerit in sensu.* » Or, je n'en ai rien vu, ni lu, ni entendu. Donc.....

Je sais seulement qu'il faut chercher l'idée, et sans doute le succès de cette réunion, dans le dévouement que consacre à cette jeunesse le R. P. Arthur Guertin, o. m. i. Ce dernier, missionnaire de renom, autrefois attaché à la maison de Saint-Pierre, vient d'être transféré à la maison de Saint-Sauveur, à Québec, qu'il dote ainsi d'un genre de travail auquel ne se peuvent livrer les Pères chargés du ministère. Il a pour compagnon d'armes le R. P. Odilon Allard, o. m. i., jeune et ardent missionnaire.

Paroisse Saint-Sauveur de Québec.—Le 16 mai 1907, deux cent quatre-vingt-cinq enfants de la paroisse recevaient le sacrement de Confirmation. Ce chiffre n'est pas un

maximum ; l'an dernier, trois cent trente-neuf enfants étaient présentés par le R. P. Désilets à Monseigneur l'archevêque de Québec.

* * *

Bien que comptant déjà des œuvres nombreuses et prospères, cette florissante paroisse vient d'en créer une nouvelle qui a bien, elle aussi, son utilité. Parmi les jeunes gens sortis de l'école pour aller travailler, un bon nombre n'ont pas encore l'âge requis pour faire partie de la grande Congrégation. De fait, ces jeunes gens se trouvaient, pendant quelques années, non pas entièrement abandonnés, mais trop laissés à eux-mêmes et exposés à plus d'un danger. C'est ce que le zélé curé de Saint-Sauveur a compris et n'a pas souffert. Il a donc cherché à retenir ces adolescents dont le nombre dépasse déjà trois cents ; il les a groupés en association distincte et leur a donné pour directeur spirituel le R. P. Lelièvre, o. m. i. C'est plaisir, nous écrit-on, de voir avec quelle régularité ils assistent aux réunions et, chaque dimanche, à la sainte Messe, qui est célébrée exprès pour eux dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

* * *

On nous annonce également que, sur un terrain avoisinant cette même chapelle de Notre-Dame de Lourdes, les Sœurs de Charité de Québec vont faire bâtir un bel orphelinat dont l'achèvement demandera un an ou deux.

* * *

Au mois de mai dernier, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal célébraient pieusement le cinquantième anniversaire de leur établissement à Saint-Sauveur. Nos Pères étaient depuis peu chargés de la desserte de cette paroisse lorsqu'ils firent appel à leur dévoue-

ment. Là, comme partout, les dignes filles de la Vénérable Marguerite Bourgeoys se consacrèrent avec succès à la grande et laborieuse tâche de l'éducation de la jeunesse.

Dieu a sans doute béni leurs efforts, récompensé leur zèle au delà de toute espérance : leurs œuvres le proclament plus éloquemment que toutes les paroles ; mais il n'en reste pas moins aux Oblats un devoir à remplir, un devoir de reconnaissance. C'est pourquoi ils se sont unis de grand cœur au *Te Deum* du cinquantenaire, et se sont plu à rendre hommage aux vertus de ces bonnes religieuses en qui ils ont trouvé, depuis cinquante ans, des collaboratrices aussi précieuses que modestes.

Ajoutons que cet hommage public rendu à leur mérite ne pouvait être mieux exprimé qu'il ne l'a été par le R. Père Provincial au nom des Oblats de Saint-Sauveur.

PREMIÈRE PROVINCE D'AMÉRIQUE

Le R. P. Julien Racette est parti pour Duck-Creek, pour y remplacer le R. P. Diss, assez gravement malade en ces derniers temps, mais pour le moment heureusement hors de danger.

Externes et junioristes de notre collège de Buffalo sont maintenant partis en vacances. Les Pères restent pour garder la maison. L'année scolaire s'est achevée sur de véritables succès. Onze de nos élèves, dont quatre junioristes, ont reçu du « *State education departement* » des diplômes équivalant à ceux du baccalauréat en France.

La retraite générale pour les Pères de la Province aura lieu, dans notre maison de Buffalo, vers la fin de juillet. Elle sera d'autant plus importante pour le personnel de la province que le R. P. Provincial se propose de faire alors les changements nécessités par les nouvelles fondations du Nebraska et du Wisconsin.

Saint-Joseph de Lowell. — Avec la fête du patronage de Saint-Joseph, la paroisse Saint-Joseph de Lowell a célébré le 39e anniversaire de sa fondation.

Nos Pères ont eu soin de donner un grand éclat aux cérémonies religieuses. Une foule immense, écrit *L'Etoile*, encombrait la vaste enceinte de l'église, à la Messe et aux Vêpres.

A noter, dans l'ensemble des décorations fort bien réussies, une innovation qui a été surtout remarquée et goûtée des fidèles. On avait orné la statue du glorieux patriarche de lis dont chaque corolle portait une bougie électrique. L'effet était des plus heureux.

A la réunion du soir, composée des membres de la Sainte-Famille, le R. P. Lamothe fit entendre un sermon très éloquent et termina les solennités par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

ALLEMAGNE

Chronique de la Province.

1) *29 avril.* Visite de Mgr l'évêque Volmar, grand aumônier de l'armée prussienne. Sa Grandeur se réjouit de voir réunis tant de soldats du Christ. Le R. P. Supérieur lui ayant demandé, après le dîner, de vouloir bien nous bénir, il monte à l'autel et nous fait une petite allocution. Comparant notre vie à celle des soldats, il en montre les points de ressemblance et de différence, pour nous exhorter ensuite à faire bien ressortir, par notre vie de tous les jours, que nous servons Notre-Seigneur par amour et non par contrainte.

2) *Pendant le même mois,* le nom de Hünfeld et d'Engelport a retenti bien des fois au Reichstag et dans la presse. Aux débats à propos du budget colonial, on discute

s'il faut encore accorder cette année à la Kolonialschule des PP. Oblats la subvention de 10.000 marcs. Voilà qu'un député s'avance pour affirmer qu'à Hünfeld il n'y a point de Kolonialschule ; déjà on commence à parler d'un scandale nouveau genre, lorsque heureusement le Centre fait aussitôt remarquer que si à Hünfeld il n'y a pas d'école coloniale il y en a une à Engelport qui dépend de Hünfeld, parce que celle-ci est la maison-mère de la Province allemande.

3) *Le 17 mai* s'est ouverte, à Berlin, l'exposition coloniale. Nos missions de la Cimbébasie y sont représentées par une belle collection de photographies de nos œuvres, arrangée artistement par nos Frères Scolastiques, de manière à former les initiales D. S. W. Africa. Les RR. PP. Provincial et Streit (rédacteur en chef de « Maria Immaculata ») étaient présents à l'ouverture faite par le kronprinz. Le nouveau secrétaire d'Etat, Son Excellence M. Dermburg, en visitant l'exposition, félicite nos Pères des succès remportés, et quand le R. P. Provincial va lui offrir ses respects, M. Dermburg promet même de faire une visite à Hünfeld et Engelport.

4) *Première Communion* des deux élèves de notre école cafre, venus de Cimbébasie. Le dimanche après Pâques, 7 avril, Louis et Léon s'approchèrent pour la première fois de la Table sainte. C'était un spectacle bien attendrissant que de voir nos deux Africains entrer dans l'église paroissiale au milieu des communiants de Hünfeld. L'un d'eux, Louis, n'est pas un inconnu pour les lecteurs des *Missions*. Il vint, en octobre 1903, en compagnie du R. P. Hermandung, en Europe, et fut baptisé peu de temps après dans notre église de Saint-Boniface. Depuis lors, il s'appliqua, au couvent, à se rendre familières les grandes sciences de l'école élémentaire. Son ami Léon n'entra pas dans le giron de la sainte église dans des circonstances aussi solennelles ni aussi paisibles. C'était au commencement de la révolte des Herreros. Le R. P. Watterott François, directeur de la

mission d'Epukiro, se vit obligé de fuir à Gobabis avec ses fidèles Betchouans. En route, ils furent attaqués par l'ennemi. Comme l'issue du combat était très douteuse, le R. Père résolut de baptiser ses Betchouans qui, pour la plupart, n'étaient encore que catéchumènes. La dernière ration d'eau avait été réservée pour cela.

Pendant que les balles sifflaient autour de la petite troupe, Léon reçut un des premiers le saint baptême. L'an dernier, au mois d'août, il vint avec le R. P. Watterott à Hünfeld, pour y apprendre le métier de cordonnier ainsi que la langue allemande. Au mois de mai suivant, il repartit pour l'Afrique afin de communiquer à ses compatriotes ce qu'il avait appris et aussi pour leur parler du bonheur et de la joie de sa première Communion.

5) *Première ordination* à Hünfeld par le nouvel évêque de Fulda.

Avec une joie toute particulière, nous vîmes approcher, cette année-ci, le jour de l'ordination, parce qu'il nous donnait le plaisir de recevoir parmi nous, pour la première fois, Mgr Schmitt, le nouvel évêque de Fulda.

La veille de l'Ascension, nous reçûmes solennellement Sa Grandeur à la porte de notre église. L'ordination eut lieu comme d'ordinaire, à la fête de l'Ascension. Elle nous donna 15 prêtres, 8 diacres, 11 sous-diacres, 15 minorés et tonsurés. C'était la première ordination que faisait Monseigneur.

Le lendemain, les nouveaux prêtres montèrent à l'autel pour la première fois, entourés de leurs parents et de leurs frères en religion.

Au dîner, le R. P. Provincial dit à Sa Grandeur la joie et les remerciements de tous. En assurant Sa Grandeur de l'obéissance et de la fidélité de la Province d'Allemagne, le R. P. Watterott exprime le souhait que Monseigneur continue à la communauté la bienveillance paternelle de son vénéré prédécesseur.

b) *Visite à Hünfeld* de Son Altesse Royale la princesse

Anne de Prusse. Elle vient, de sa résidence d'été, nous saluer « en bonne maman », comme elle aime à s'appeler à notre égard. Cette fois, elle nous apporte un gramophone dernier modèle et coûtant, avec les disques, à peu près 1.000 fr. Ainsi nos Frères Scolastiques ont pu ouvrir les grandes vacances par un concert aux morceaux choisis, qui s'entendent sur toute notre propriété, tellement l'instrument est puissant.

6) *Le pèlerinage allemand* à Notre-Dame de Lourdes de 1907 avait comme directeur spirituel le R. P. Dröder, de notre maison d'Arnheim. L'année dernière, c'était le R. Père Kassiepe qui remplissait cet office.

SASKATCHEWAN

Ecole Saint-Michel, Duck Lake, 12 mai, 1907.

Incendie de l'église paroissiale de la mission du Saint-Cœur de Marie, Duck Lake, Sask.

S'il est, pour un pasteur, une ambition légitime et bénie du ciel, c'est bien, après l'ambition de gagner à Dieu les âmes qui lui sont confiées, celle d'embellir son église, où ces âmes viennent à son appel se grouper dans la prière, et où le Divin Maître daigne résider lui-même. Cette noble ambition, le bon P. Pineau l'a toujours eue : elle a été l'âme de ses pieuses industries, de ses calculs, j'ose dire même de ses rêves, du jour où son évêque lui a confié cette paroisse du Lac Canard. Il lui a fallu des années pour réaliser ses vœux sous ce rapport, et les faire cadrer avec ses modestes, disons mieux, ses minimes ressources.

Dans ces nouvelles paroisses de la Saskatchewan, où tout, surtout dans les débuts, est bien restreint, ressources et population, où la plupart de nos familles catholiques.

durant les premières années, luttent plutôt contre le besoin qu'elles ne s'enrichissent, l'église paroissiale reste bien souvent, comme construction et entretien, à la charge, en grande partie du moins, de l'évêque ou du curé lui-même : ce qui veut dire, est exposée, par suite de la pauvreté de l'un ou de l'autre, à rester bien exiguë dans ses proportions, bien dénuée dans son style et son ornementation. L'achat seul d'une statue devient parfois un problème difficile à résoudre, dans la situation si restreinte où est réduite cette pauvre église.

Telle elle s'offrait à notre bon P. Pineau, dés le début de son ministère au Lac Canard. Qui dira les sacrifices qu'il a dû s'imposer pour orner cette église paroissiale ? Seul dans son humble résidence, il s'est ingénié pour réaliser, sou par sou, quelques économies. Nul autre que Dieu ne saura ce que lui ont coûté de privations les belles statues, chandeliers d'autel, ornements, confessionnal, sacristie avec son ameublement, tout ce dont il a pu doter d'année en année son église. — « Si elle était toute repeinte à l'intérieur, se disait-il... mais la dépense ? » ... N'importe, l'an dernier, elle avait revêtu sa blanche parure, et, de plus, elle était enrichie d'un beau chemin de croix qu'on avait inauguré le jour du Vendredi-Saint. Le bon Père était à peu près au terme de ses vœux. L'église de Duck Lake pouvait compter désormais parmi les plus belles de la nouvelle province...

Hélas ! elle n'est plus aujourd'hui qu'un amas de cendres. Le 6 mai au soir, un feu de prairie qu'on croyait éteint l'a soudainement atteinte par le papier goudronné des parois, et, avant même qu'on ait pu mesurer le danger et essayer d'y porter remède, elle devenait en moins d'une heure la proie des flammes : toute en bois, elle leur était un aliment si facile ! On ne put même approcher de l'autel. Deux fois, par la sacristie, par l'église, le R. P. Charlebois et deux Sœurs, (en ce moment j'écrivais encore dans ma cellule, ignorant tout) essayèrent de pénétrer jusqu'au chœur. La

fumée qui les suffoquait les obligea de se soustraire à une mort certaine... Et le divin Hôte du tabernacle restait là dans sa prison d'amour. L'un de ses prêtres qui l'en avait sorti tant de fois pour bénir son peuple et nourrir les âmes de l'aliment d'immortalité, restait, cette fois, impuissant à l'arracher aux prises de l'élément destructeur... Oh ! je sais que la foi nous assure que sa Toute-Puissance de Ressuscité le met à l'abri de toute atteinte de la douleur et de la mort. Mais par le fait de sa présence réelle, le Bien-Aimé était là... disparaissant dans ces flammes qui dévoraient sa demeure trois fois bénie... n'y avait-il pas là de quoi désoler l'amour d'une âme chrétienne et surtout religieuse et sacerdotale ? Seuls, le mobilier et les vêtements de la sacristie furent sauvés de l'incendie.

Et nous étions tous là, Pères, Frères, Sœurs, garçons de l'école de Saint-Michel, ainsi qu'un groupe considérable des habitants du village, tous là, assistant dans la consternation à l'anéantissement d'une œuvre sainte, qui avait coûté des années de saintes industries et de sacrifices... ou plutôt non ; il fallut s'arracher à ce désolant spectacle et s'efforcer de prévenir d'autres désastres. Notre établissement de Saint-Michel, voisin du sinistre, était sérieusement menacé par les innombrables flammèches qu'une forte brise du sud-est lançait sur les préaux et sur les toits de l'école et de sa chapelle ; ce ne fut qu'à force d'énergie et de vigilance multipliées sur tous les points que l'on parvint à conjurer un nouveau malheur. Puis la prière s'unissait au travail, nos cinquante et quelques petites filles indiennes, sous la garde d'une Sœur, récitaient avec ferveur et les bras en croix, le rosaire devant Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Pauvre et chère église du Lac Canard. Son autel, ses parois, son clocher étaient effondrés... Seule sur son piédestal, au sein d'un tourbillon de flammes, apparaissait encore la gracieuse statue de Notre-Dame des Grâces. C'était la dernière et radieuse vision du passé... Puisse-t-elle être encore, un jour prochain, la vision consolante de l'avenir !...

Puissent la piété et la charité catholiques aider à l'environner de lumières et de fleurs sur un nouveau piédestal et dans une nouvelle église, plus spacieuse et plus belle encore que celle qui vient de disparaître!

A. Lecorre, o. m. i.

L'hôpital catholique de Saskatoon.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, qu'un hôpital catholique allait être fondé à Saskatoon, dans la Saskatchewan.

Après bien des négociations, les Rév. Sœurs grises de Montréal ont accepté cette nouvelle fondation.

Déjà les Sœurs ont acheté la plus belle maison de l'endroit, pour commencer leur œuvre.

Le site est splendide et la collecte faite dans la ville, en majorité protestante, — il n'y a pas 400 catholiques sur 4.000 âmes — a donné 5.000 liv. L'enthousiasme est général, et l'influence catholique va certainement bénéficier de cet heureux événement.

C'est bien au R. P. Vachon, o. m. i., que revient, en grande partie, l'honneur de cette fondation. C'est bien lui, en effet, qui a été l'âme de ce mouvement, en faveur d'un hôpital dirigé par des religieuses.

Un événement tout providentiel a favorisé l'éclosion de cette œuvre.

Deux Sœurs grises étaient allées quêter à Saskatoon, dans le cours de l'été dernier. Tandis que les Sœurs étaient dans cette localité, plusieurs cas de fièvre éclatèrent. Aussitôt, les malades furent évincés des hôtels où ils demeuraient. La maison des Pères Oblats fut aussitôt transformée en hôpital, et les Sœurs furent priées de secourir les pauvres malades abandonnés.

Touchée du dévouement des religieuses, la population fut alors presque unanime à demander les Sœurs pour demeurer et fonder un hôpital.

La Maison-Mère des Sœurs Grises de Montréal a été bien inspirée en accédant à cette demande d'une fondation à Saskatoon, car cette petite ville est un point stratégique entre Saint-Boniface et Edmonton. Saskatoon a un avenir superbe et n'aura bientôt pas d'autres rivales que Winnipeg et Edmonton.

Nos communautés canadiennes sont dans les bonnes traditions en favorisant nos églises naissantes de l'Ouest, de préférence à toute autre étrangère. Le saint Mgr Bourget avait bien compris la solidarité qui nous relie à Montréal et à Québec, et tout cri de détresse venu de l'Ouest a toujours trouvé un écho dans son grand cœur.

(*Les Cloches de St-Boniface.*)

NATAL

Trois noces d'argent sacerdotales.

Trois de nos Pères du Vicariat de Natal ont accompli, en avril dernier, leurs vingt-cinq ans de sacerdoce : les RR. PP. Murray, Mathieu et Vernhet. Sur les fêtes qui ont marqué cet anniversaire, nous avons reçu tous les détails pour le premier, beaucoup moins pour le second, et absolument rien pour le dernier.

Jubilé du R. P. Murray, o. m. i.

A l'occasion de ce jubilé, les catholiques de Durban ont tenu à montrer au R. P. Murray leur reconnaissance. Sur vingt-cinq ans de ministère sacerdotal, le Père en a passé vingt-trois à Durban. La fête eut deux parties bien distinctes. La première, extérieure, officielle, et en quelque sorte civile, — bien que ce mot ne soit pas pas rigoureusement exact en raison de la présence du clergé — a été célébrée dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. La réunion fut présidée par le maire de Durban, ayant à ses côtés Mgr Delalle, le jubilaire et l'abbé de la Trappe de Marianhill.

Pour la circonstance, la salle avait revêtu la parure des grands jours : pavillons, palmes, fleurs, cordons de lumière électrique aux couleurs variées. Plus de 600 personnes étaient venues, malgré un temps affreux, fêter le R. Père Murray.

Le programme comprenait fanfare, chants variés, déclamations, dont quelques-unes littéralement désopilantes. La partie musicale épuisée, vinrent les discours et les compliments adressés au jubilaire, non seulement de la part des catholiques, mais encore de la part des protestants, par M. Varner, magistrat, par le maire de Durban et par M. Bird, qui ont célébré les travaux et les succès du jubilaire pendant son séjour à Durban.

Sa Grandeur, qui avait tenu à unir son témoignage à celui de la population, remercia le P. Murray du bien qu'il avait fait. J'estime, dit Monseigneur, comme fait à moi-même ce qui est fait pour l'un de mes prêtres. Comme évêque, j'ai trouvé dans le R. P. Murray l'aide si apprécié de mon bien-aimé prédécesseur, Mgr Jolivet.

Pour terminer, la fanfare joua un des beaux morceaux de son répertoire.

Telle fut la première partie de la fête qui avait lieu le 9 avril. La seconde avait été fixée au dimanche suivant. Pour un homme du monde, la fête du *Town-Hall* eût été le bouquet. Mais si le P. Murray est un *gentleman,* il est aussi, il est surtout prêtre. La fête d'un prêtre se célèbre à l'église.

L'autel avait pris les airs des grandes fêtes. Les Sœurs de la Sainte-Famille avaient tenu à faire beau et les artistes s'étaient distinguées. Les colonnes de marbre de notre belle église étaient enguirlandées de verdure. La chorale avait préparé une de ses belles messes.

Ornements et calice avaient été offerts par les catholiques. Le calice est une magnifique œuvre d'art de la Société artistique de Lyon. La chasuble et les dalmatiques sont un très beau travail à l'aiguille. Sur la croix de la

chasuble, un Christ est brodé avec une telle perfection que l'on dirait un tableau peint. C'est l'œuvre des Bénédictines d'Angleterre.

A onze heures, la vaste cathédrale était comble. Monseigneur assistait au trône. Nos catholiques sont sortis heureux et édifiés de la beauté des cérémonies, et ils en ont fait, ce jour-là, le sujet de leurs conversations.

Le soir, au Salut, nombreuse assistance. On avait annoncé que Monseigneur donnerait le sermon et les espérances ne furent pas déçues. On attendait beaucoup, on a reçu abondamment. Pendant plus d'une demi-heure, Sa Grandeur a célébré les beautés et la puissance du sacerdoce. Quel beau thème pour un vingt-cinquième anniversaire de prêtrise!

Les couvents, est-il besoin de le dire, voulurent avoir leur part dans la fête. Là encore, le Père jubilaire entendit musique et compliments.

J'étais sur le point de mettre ici le... point final. Mais non. Il y a à Durban une mission indienne qui, sous l'ardente impulsion du R. P. Maingot, fait honneur à la Congrégation. Elle voulut prendre à son tour un jour pour une *présentation*. Ce fut le 23 avril, à sept heures du soir, dans la grande salle de l'école, dont l'histoire mérite d'être racontée une autre fois. Ici encore, musique, déclamations, compliments et offrande du prix d'un ostensoir, lequel, par suite d'un malentendu, n'a pu arriver à temps.

Tel a été le dernier acte de la fête à laquelle a succédé le calme de tous les jours.

Jubilé du R. P. Mathieu, o. m. i.

Il y a vingt-cinq ans, le R. P. Murray avait pour compagnons d'ordination les RR. PP. Mathieu et Vernhet, tous deux dévoués missionnaires du Natal.

Le R. P. Mathieu cumule les fonctions de missionnaire des Cafres et d'aumônier d'un grand couvent de religieuses dominicaines.

La fête a été toute de piété. Le Père, avant d'être fixé à Oakford, ayant travaillé à Durban, on voulut que cette maison fût représentée aux fêtes du jubilé. Le R. P. Meyer fut heureux d'être député pour la circonstance. Le Père J. L'Hôte, jeune missionnaire chargé de la desserte d'une station dépendant d'Oakford, était venu compléter le chapitre. *Tres faciunt capitulum.*

Quiconque connaît le P. Meyer comprend que la fête n'a pas été empreinte de tristesse. Vingt-huit ans de missions, très pénibles parfois, n'ont appesanti ni son esprit, ni sa langue; aussi, en sa compagnie, les récréations filent-elles comme l'éclair.

Le R. Père jubilaire chanta la messe solennelle qui fut suivie de présentations d'adresses, selon l'usage, et de compliments de la part de la communauté des Sœurs et des Cafres dont il a la charge.

Jubilé du R. P. Vernhet Pierre J.

Le R. P. Vernhet, missionnaire à Umtata, dans le Transkei, était absent de cette mission à l'époque de son jubilé. Il remplissait, par intérim, les fonctions d'aumônier au couvent de Newcastle. Là, tout s'est passé bien simplement.

Aux jubilaires, les *Missions* offrent leurs félicitations pour le passé et leurs souhaits pour l'avenir. *Ad multos annos.*

NÉCROLOGIE

I. — *Révérend Père Kerby.*

Du *Catholic Times,* 3 mai 1907.

Le dimanche 28 avril, à l'âge patriarcal de 80 ans, le P. Patrik Kerby, o. m. i., de la maison de retraite d'Inchicore, allait recevoir son éternelle récompense.

Bien que son grand âge et les infirmités qui en sont la suite l'aient empêché, depuis quelque temps, de prendre une part active aux travaux des missions, la nouvelle de sa mort n'en causera pas moins des regrets sincères dans toute l'Irlande et en différents points de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Originaire d'une noble et antique souche celtique, il vit le jour à Herbertstown, comté de Limerick, en 1827. Il manifesta, dès son enfance, un désir non équivoque de consacrer sa vie au service de Dieu dans le saint ministère.

Entré au Collège de Thurles, il y commença ses études, puis vint les compléter dans une communauté de la Congrégation. Il n'y avait pas alors, en Irlande, de maison d'Oblats, mais il s'en trouvait une en Angleterre, à Maryvale, où le jeune étudiant se rendit. Quelque temps après, il partit de là pour Marseille, où, au temps voulu, il fut ordonné prêtre par Mgr de Mazenod, Fondateur des Oblats.

Il passa les sept premières années de son ministère à Leeds, et, par ses sermons émouvants, il détermina beaucoup de convertis à entrer dans la véritable Eglise.

Si l'on en excepte quelques années passées à Edimbourg, toute sa longue carrière de missionnaire s'est écoulée en Irlande. Un des premiers, il fut nommé à Inchicore, au moment de la fondation de cette maison dont il est resté le Supérieur bon nombre d'années. Au Nord, au Sud, à

l'Est et à l'Ouest de l'Irlande, il a annoncé sans relâche Jésus crucifié à des foules de fidèles, et non sans de merveilleux résultats. Même à un âge avancé, il prêchait encore à un nombreux auditoire venant d'Inchicore pour entendre ses sermons pleins d'onction et de charme.

Dans ses relations, il se montrait également le plus charmant homme du monde. Avec sa mine enjouée, ses délicieuses histoires racontées en un style enchanteur, en combien de vies n'a-t-il pas fait épanouir la gaieté?

Sa mort, qu'une longue maladie avait amenée, a été très édifiante.

R. I. P.

II. — *Révérend Père Laclau-Pussacq.*

Du *Ceylon Catholic Messenger*, 7 mai 1907.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort du R. P. Laclau-Pussacq, o. m. i., décédé à l'archevêché de Colombo, le 4 mai 1907.

Le regretté Père était souffrant depuis plusieurs mois, pendant lesquels on voyait ses forces décliner chaque jour et sa vie l'abandonner lentement, doucement, quoique d'une manière sensible, comme les flots se retirent du rivage.

Sa foi et sa piété demeuraient aussi fortes et aussi ardentes pendant le cours de sa maladie qu'aux plus beaux jours de sa santé, de sorte qu'il édifiait tous ceux qui l'approchaient.

C'est seulement le mois dernier qu'on remarqua la difficulté qu'il avait de marcher, alors que chaque matin des exercices de la retraite, il se rendait à cinq heures à la chapelle, où il passait une heure en prières.

Sa grande fidélité à nos saintes règles, dont il portait toujours sur lui le livre, avait empreint son caractère d'une énergie peu commune, et le fit trouver peut-être parfois

rigide par ceux qui ne le connaissaient que superficiellement. Il ne savait pas transiger avec les principes ; il y tenait comme l'avare à son or et n'aurait cédé à qui que ce fût sur une question où un principe se trouvait engagé. Sa fermeté était solidement assise sur une connaissance approfondie de la théologie. Sa réputation de théologien l'avait d'ailleurs devancé à Ceylan, et il l'a justifiée complètement durant toute sa carrière. Tant que sa santé le lui permit, il ne cessa de se livrer avec soin et application à l'étude de la théologie morale. Un jugement droit lui donnait une aptitude naturelle à l'acquisition de cette difficile science.

Mais avec toute cette force de caractère, le Père était loin d'être un puritain. Nul ne sut, mieux que lui, mettre en pratique, au sein de la Communauté, cette recommandation de l'apôtre : *Gaudete.* Sa gaieté était naturelle et communicative comme celle d'un enfant, et, aujourd'hui qu'il n'est plus, bien des traits significatifs de ce côté joyeux de son caractère n'en continueront pas moins à circuler parmi ceux qui l'ont connu. En voici un exemple raconté par le P. Chounavel.

En 1903, le P. Laclau-Pussacq devait célébrer ses noces d'or d'oblation à Chilaw. Le R. P. Chounavel, présent pour la circonstance, raconta que le P. Laclau-Pussacq, encore jeune missionnaire, fut atteint du choléra qu'il avait contracté au chevet d'un mourant. Il avait reçu les derniers sacrements lorsqu'il remarqua combien le P. Pouzin, qui veillait près de lui, était profondément affligé. Et le cher malade, pour distraire son compagnon, se mit à chanter le petit refrain :

> Je m'en vais et toi, tu restes ;
> Toi, tu restes et je m'en vais.

Non, il ne partit pas ; son heure n'était pas venue. Retenons, du moins, la morale de l'histoire. C'est que le bon prêtre est toujours prêt à porter les secours de la

religion — fût-ce même au péril de sa vie — à ceux qui ont besoin de son ministère.

L'an dernier, le P. Pussacq acheva le cycle d'or de sa prêtrise, mais, vu son état de santé, la célébration du jubilé n'eut pas lieu. Au mois de septembre, il quittait Chilaw pour se reposer à Borella. Sachant que la mort s'approchait, il dirigea toutes ses pensées vers le ciel et ne conversa plus guère avec les hommes. L'avant-veille de sa mort, il reçut avec piété les derniers sacrements.

Le P. Laclau-Pussacq était né le 24 février 1833 à Arives, diocèse de Bayonne, et c'est le 13 novembre 1853 qu'il prononça ses vœux perpétuels. Il eut le bonheur de recevoir la prêtrise à Marseille, en 1856, des mains de notre vénéré Fondateur. Le 13 avril de l'année suivante, il arrivait à Ceylan, où il desservit diverses missions et fut, pendant quatorze ans, Supérieur du district de Chilaw.

Le lendemain du décès, le dimanche matin, une messe de *Requiem* fut chantée par le R. P. Sergent, pro-vicaire, et le soir, à quatre heures, les funérailles furent célébrées, au milieu d'un grand concours de fidèles, sous la présidence de Mgr l'Archevêque de Colombo.

R. I. P.

III. — Le Frère Juge.

Le lundi 27 mai 1907, était porté à sa dernière demeure, sur le char des indigents, Jean-Ferdinand Juge, humble Frère convers de la Congrégation des Oblats de Marie, de la mission d'Aix.

Il succombait à une carie des os, après plus de dix ans de luttes et de continuelles souffrances, héroïquement supportées, sans un murmure, le sourire aux lèvres.

Né en 1855, à Saint-Barthélemy-le-Pin, canton de la Mastre (Ardèche), le Frère Juge frappait à la porte du Noviciat des Oblats en 1874, et était admis à ses vœux perpétuels

en 1883. A plusieurs reprises membre de la mission, il y subissait, en mai 1902, le sort de ses frères en religion. Pour obéir à l'ordre brutal d'expulsion, le Frère Juge dut quitter le lit, sur lequel il était retenu par son mal depuis plus d'une année. Sa bonté, sa charité envers tous, son éducation et son admirable discrétion lui ayant conquis l'universelle sympathie au dedans comme au dehors, il n'eut pas de peine à trouver un cordial accueil et le vrai dévouement, lorsque la persécution l'eut jeté sur le pavé. C'est dans cet asile d'affection et de repos qu'il a rendu saintement son âme à Dieu, le dimanche 26 mai, au son de l'Angélus de midi.

R. I. P.

(*La Provence Nouvelle*, 2 juin 1907,)

CONGRÉGATIONS ROMAINES

S. CONGRÉGATION DES RITES

1° Les religieux — réguliers ou non — qui ont un calendrier approuvé, ne sont tenus à célébrer, sous le rite double de première classe sans octave, le patron principal du diocèse que s'il est férié, ou s'il n'y a pas un patron principal de lieu distinct.

2° Etant donnée une concession apostolique, les mêmes religieux doivent célébrer sous le rite double de première classe, mais sans octave, le patron principal du royaume, même quand il y a un patron distinct pour la province.

Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ.

Rmus P. Josephus Lemius, Procurator Generalis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, a Sacrorum Rituum Congregatione sequentium dubiorum solutionem enixe postulavit, nimirum :

I° Utrum Regulares et generatim Religiosi, utentes calendario approbato, teneantur festum Patroni præcipui Diœceseos sub ritu duplici primæ classis sine Octava celebrare, etiam in casu quo habetur Patronus distinctus proprius loci, an solummodo deficiente Patrono proprio loci ?

II° Utrum iidem teneantur celebrare sub ritu duplici primæ classis sine Octava festum Patroni præcipui Regni aut Ditionis, etiam in casu quo habetur Patronus distinctus proprius Provinciæ, an dumtaxat deficiente Patrono proprio Provinciæ ?

Et Sacra eadem Congregatio, ad relationem subscripti Secretarii, exquisita sententia Commissionis Liturgicæ, reque sedulo perpensa, rescribendum censuit :

Ad I. *Negative* ad primam partem, nisi celebretur, vel celebratum fuerit cum feriatione, juxta Decretum *Ordinis Fratrum Minorum Provinciæ Apuliæ* 16 Februarii 1906 ad IV.

Affirmative ad secundum, juxta Decreta N° 3754 *Declarationis indulti pro solemnitate festorum transferenda* 2 Decembris 1891 ad I ; et N° 3863 *Celebrationis festorum Patroni loci, Dedicationis ac Tituli Ecclesiæ* 9 Julii 1895 ad I.

Ad II. *Affirmative* ad primam partem, si liquido constet de concessione Apostolica,

Negative ad secundam juxta Decreta N° 3925 *Ordinis Minorum Capuccinorum S. Francisci* 10 Julii 1895 ad I et N° 3959 *Ordinis Minorum de Observantia S. Francisci*

23 Julii 1897 ad I, atque aliud suprarelatum 16 Februarii 1906 ad III.

Atque ita rescripsit die 16 Februarii 1907.

L. † S. S. Cardinal CRETONI, *Præf.*
D. PANICI, *Archiep. Laodicen. Secret.*

CONGRÉGATION DU CONCILE

De satisfactione Missarum.

Recenti Decreto « *Ut debita* » diei XI mensis Maii MCMIV, hæc S. Congregatio, varias complexa leges ante jam latas de Missarum oneribus religiose adimplendis, adjectis opportunis declarationibus interpositâque severa sanctione, providere studuit ut res omnium sanctissima summo apud omnes in honore esset, periculumque amoveretur, ne quis ullo modo piis fidelium voluntatibus quidquam detraheret. Hæ tamen quum essent Sedis Apostolicæ curæ et Episcoporum sollicitudines, non defuerunt abusus ac legis violationes, super quæ Sacra eadem Congregatio excitandam denuo censuit Antistitum vigilantiam.

Constat enimvero, haud paucos, non obstantibus notissimis canonicis præscriptionibus, minime dubitasse de Missarum accepta stipe suo marte demere aliquid, retentâque sibi parte pecuniæ, ipsas Missas aliis celebrandas committere, ea forte opinione ductos, id sibi licere vel ob assensum sacerdotis, animo plus minus æquo recipientis, vel ob finem alicujus pii operis juvandi, exercendæve caritatis.

Fuerunt etiam qui contra toties inculcatas leges, præsertim contra num. 3m ejusdem Decreti, hoc genus industriæ sibi adsciverunt, ut Missarum numerum, quem possent maximum, undique conquisitum colligerent. Quo haud semel factum est, ut ingens earum copia manibus privatorum hominum fuerit coacervata : ideoque manserit obnoxia

periculo, quod quidem, remotâ etiam humana malitia, semper imminet rebus privatæ fidei commissis.

Denique sunt reperti qui, a lege discedentes expressa num. 5° Decreti, Missas celebrandas commiserint, non modo copiosius quam liceret largiri privatis, sed etiam inconsideratius ; quum ignotis sibi presbyteris easdem crediderint, nominis titulive alicujus specie decepti, vel aliorum commendationibus permoti, qui, nec eos plane nossent, nec assumpti oneris gravitatem satis perspectam haberent.

Talibus ut occurratur disciplinæ perturbationibus utque damna gravissima, quæ violationem Decreti « *Ut debita* » consequi solent, pro viribus propulsentur, hæc S. Congregatio, jussa faciens SSmi D. N. Pii Papæ X, Episcopos omnes aliosque Ordinarios admonet, ut curam omnem et vigilantiam adhibeant in re tanti momenti, edoceantque clerum et administratores piorum legatorum, quanta ex inobservantia et contemptu legis pericula proveniant ; quo onere ipsorum conscientia gravetur ; quam temere arbitrium suum legibus anteponant, quas diuturna rerum experientia ad rei augustissimæ tutelam collocavit ; qua denique sese culpa obstringant ; quibus pœnis obnoxii fiant.

At malo radicitus extirpando Emi Patres necessarium insuper censuerunt huc usque præscriptis nova quædam addere. Itaque re discussa primum in Congregatione diei 23 mensis Martii 1907, ac denuo in sequenti die 27 Aprilis, sub gravi conscientiæ vinculo ab omnibus servanda hæc statuerunt :

I. Ut in posterum quicumque Missas celebrandas committere velit sacerdotibus, sive sæcularibus sive regularibus extra diœcesim commorantibus, hoc facere debeat per eorum Ordinarium, aut ipso saltem audito atque annuente.

II. Ut unusquisque Ordinarius, ubi primum licuerit, suorum sacerdotum catalogum conficiat, describatque Missarum numerum, quibus quisque satisfacere tenetur, quo tutius deinceps in assignandis Missis procedat.

III. Denique si qui vel Episcopi vel sacerdotes velint in

posterum Missas, quarum exuberet copia, ad Antistites aut presbyteros ecclesiarum quæ in Oriente sitæ sunt, mittere, semper et in singulis casibus id præstare debebunt per S. Congregationem Propagandæ Fidei.

His autem omnibus ab infrascripto Secretario relatis eidem SSmo D. N. in audientia diei 28 mensis Aprilis, Sanctitas Sua deliberationes Emorum Patrum ratas habuit et confirmavit easque vulgari jussit, contrariis quibuslibet minime obstantibus.

Datum Romæ die 22 mensis Maii 1907.

† VINCENTIUS CARD. EPISC. PRÆNESTINUS, *Præfectus.*

C. DE LAI, *Secretarius.*

CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

I. — DECRETUM

quo facultas sacerdotibus conceditur excipiendi in navi confessiones fidelium secum navigantium.

Feria IV, die 23 Augusti 1905.

In Congregatione generali S. R. et U. Inquisitionis Emi ac Rmi Dñi decreverunt :

Sacerdotes quoscumque maritimum iter arripientes, dummodo vel a proprio Ordinario, ex cujus diœcesi discedunt, vel ab Ordinario portus in quo in navim conscendunt, vel etiam ab Ordinario portus cujuslibet intermedii, per quem in itinere transeunt, sacramentales confessiones excipiendi, quia digni, scilicet, atque idonei recogniti ad tramitem Conc. Trident. *sess. XXIII, cap. XV de Ref.*, facultatem habeant vel obtineant ; posse toto itinere maritimo durante, sed in navi tantum, quorumcumque fidelium secum navigantium confessiones excipere, quamvis inter

ipsum iter navis transeat, vel etiam aliquandiu consistat diversis in locis diversorum Ordinariorum jurisdictioni subjectis.

Sequenti vero feria V, die 24 ejusdem mensis et anni, SSmus D. N. Pius PP. X decretum Emorum PP. adprobavit.

I. Can. MANCINI, *S. R. et U. I. Notarius.*

II. — DECRETUM

quo sacerdotibus navigantibus conceditur facultas excipiendi in itinere confessiones etiam fidelium non navigantium.

Feria IV, die 12 Decembris 1906.

In Congregatione generali S. R. et U. Inquisitionis Emi ac Rmi Dñi decreverunt :

Supplicandum SSmo ut concedere dignetur sacerdotes navigantes, de quibus supra, quoties, durante itinere, navis consistat, confessiones excipere posse tum fidelium qui quavis ex causa ad navem accedant, tum eorum qui, ipsis forte in terram obiter descendentibus confiteri petant eosque valide ac licite absolvere posse etiam a casibus Ordinario loci forte reservatis, dummodo tamen — quod ad secundum casum spectat — nullus in loco vel unicus tantum sit sacerdos adprobatus et facile loci Ordinarius adiri nequeat.

Sequenti vero feria V, die 13 ejusdem mensis et anni, SSmus D. N. Pius PP. X annuit pro gratia juxta Emorum Patrum suffragia.

PETRUS PALOMBELLI, *S. R. et U. I. Notarius.*

IMPRIMATUR

Virduni, die 3 Septembris 1907.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1355,9,07.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 180. — Décembre 1907.

PROVINCE DU MIDI

Fermeture du Grand Séminaire de Fréjus.

Le 15 août 1851, entre notre vénéré Fondateur et Monseigneur l'évêque de Fréjus était passée une convention dont nous transcrivons textuellement le préambule et les deux premiers articles :

« Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime évêque de Fréjus, Casimir-Alexis Wicart, voulant donner de la stabilité à son séminaire diocésain et en assurer l'administration régulière est convenu de ce qui suit avec Monseigneur Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, Fondateur et premier supérieur général de la Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Article premier. — Monseigneur l'évêque de Fréjus, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, confie à perpétuité à ladite Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, son séminaire diocésain pour être régi, au temporel et au spirituel, selon les règles et usages de ladite Congrégation dont Sa Grandeur a pris connaissance et qu'Elle approuve :

Article deuxième. — Le Révérendissime supérieur général de la Congrégation des Oblats de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie accepte cette direction et s'engage, tant pour lui que pour ses successeurs, à fournir à perpétuité au moins cinq prêtres de sa Congrégation pour régir et gouverner le séminaire diocésain de Fréjus. »

Cette convention qui devait, dans la pensée des deux vénérables signataires, durer autant que le séminaire de Fréjus ou la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, n'a été en vigueur que pendant un demi-siècle, puisque, le 19 août de l'année 1901, Monseigneur l'évêque de Fréjus publiait une lettre pastorale pour annoncer « au clergé et aux fidèles de son diocèse la réorganisation du séminaire diocésain. »

Pour quelles raisons et dans quelles circonstances les Oblats de Marie abandonnèrent-ils, en 1901, la direction du grand séminaire de Fréjus? L'heure nous semble venue de le dire. Le récit de cet épisode forme une page de l'histoire de la Congrégation qui a sa place dans nos « *Missions* ». Il éclaire d'ailleurs un côté de la persécution extrêmement perfide dont l'Eglise de France est la victime.

Dans les derniers mois de l'année 1900, Waldeck-Rousseau, alors président du conseil des ministres, en France, légiste subtil, jurisconsulte d'une incontestable valeur, orateur, ou du moins, parleur agréable et persuasif, mais imbu des doctrines Josephistes, partisan de la suprématie de l'Etat sur l'Eglise, porte-parole des loges maçonniques, déposa un projet de loi sur les Associations qui, très libéral pour les associations laïques, était meurtrier pour

les Congrégations religieuses. L'auteur de ce projet ne voulait pas cependant tuer, mais seulement domestiquer les associations formées par l'Eglise, comme il ne prétendait pas étouffer plus tard, mais seulement asservir à l'Etat, cette grande association qu'est l'Eglise elle-même. Joseph II, en Allemagne, Choiseul, à Paris, Pombal à Lisbonne, Tanucci à Naples, avaient, à la fin du XVIIIe siècle, émis les mêmes principes et engagé la même lutte que devaient renouveler, au cours du XIXe siècle, sous des formes diverses, Bonaparte, Cavour, Bismarck et, en dernier lieu, avec non moins de perfidie et plus de violence encore, les Jacobins français.

Tandis que ce projet de loi était en discussion devant le parlement, le pouvoir exécutif se préoccupait de trouver les moyens les plus rapides et aussi les plus hypocrites pour assurer sa pleine exécution, dès qu'il serait voté. Au cours de ses investigations, il découvrit — et on affirme que Judas ne fut pas étranger à cette découverte — qu'un certain nombre de séminaires étaient encore sous la direction de prêtres se disant sécularisés, mais membres effectifs de Congrégations religieuses, et, ce qui était plus grave, de Congrégations religieuses dont les Règles ne portaient pas l'estampille de l'Etat.

De ce fait, la Société moderne était en danger et il devenait urgent de se lever pour sa défense. L'évêque de Fréjus, homme peu belliqueux, nous avons à peine besoin de le dire, et nullement animé d'idées subversives à l'égard du pouvoir civil, on le savait dans l'entourage de Waldeck-Rousseau et même ailleurs, reçut donc fort à l'improviste, au moins pour les Directeurs de son Grand Séminaire, le papier officiel que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Paris, le 14 mars 1901.

MONSIEUR L'EVÊQUE,

« L'attention du gouvernement a été appelée sur le fonctionnement du Grand Séminaire de votre diocèse, dont le

directeur et certains professeurs appartiennent à la Congrégation non autorisée et légalement dissoute des Oblats de Marie.

« En principe, la direction et l'enseignement des établissements de cette nature doivent être confiés à des prêtres du diocèse, car un diocèse contient généralement, en nombre suffisant, des prêtres pourvus d'aptitudes pédagogiques pour assurer le recrutement du personnel enseignant de son grand séminaire.

« Au surplus, en prévision du cas où exceptionnellement un diocèse ne pourrait fournir des professeurs pour son séminaire, le Gouvernement a autorisé la création d'une agrégation spéciale, la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, dont le but est précisément de fournir des professeurs aux divers séminaires, suivant les besoins de chaque diocèse.

« Mais ce qui n'est pas admissible, c'est que les membres d'une Congrégation non autorisée quelconque s'emparent de l'enseignement et préparent le clergé paroissial.

« Dès 1880, mes prédécesseurs se sont occupés de remédier à l'état de choses qui m'est déjà signalé pour le grand séminaire de Fréjus. Il est vrai qu'à cette époque, le supérieur et les professeurs de cet établissement ecclésiastique ont eux-mêmes répondu aux observations du gouvernement, en signant une déclaration constatant que, s'ils avaient été fournis par la Congrégation des Oblats de Marie, ils avaient demandé et obtenu leur sécularisation et qu'ils étaient passés sous la juridiction de l'Evêque. Mais ces religieux n'en sont pas moins restés attachés à leur Congrégation et, malgré dix-neuf années écoulées, plusieurs d'entre eux figurent encore dans le personnel enseignant de votre grand séminaire, de même que les vacances qui se sont produites ont été pourvues à l'aide de membres de la Congrégation des Oblats de Marie (notamment en 1896 et 1899, nominations des Pères Cablat, Lahondès et Neyroud.) Il est donc certain que l'abus signalé en 1880 existe plus que jamais.

« Dans ces conditions, je vous prie, Monsieur l'Evêque, de vouloir bien me faire connaître les mesures que vous croirez devoir prendre pour faire cesser cette situation : je ne vous dissimulerai pas qu'elle ne saurait se prolonger sans mettre le gouvernement dans l'obligation de reprendre l'immeuble domanial affecté au grand séminaire.

« Agréez, Monsieur l'Evêque, l'assurance de ma haute considération.

« Le Président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes.

« WALDECK ROUSSEAU. »

Sur un ton discourtois et hautain, le scribe mal élevé qui avait rédigé cette lettre, au nom du premier ministre, s'était arrogé le droit de sermonner un évêque, de piétiner le droit canon et même, à deux reprises, de violenter la syntaxe dont il semblait ignorer les régles au moins autant que les prescriptions des convenances et les éléments du catéchisme.

Quel accueil reçut à l'évêché de Fréjus ce papier ministériel ? Disons-le tout de suite : il est plus aisé d'admirer saint Basile ou saint Ambroise que de les imiter. Ces grands évêques avaient un culte de prédilection pour la vertu de force. Faut-il blâmer ceux de leurs successeurs qui préfèrent porter leurs hommages à l'autel sur lequel leurs mains dressèrent la statue de la prudence ?

Après avoir promis au supérieur de son grand séminaire de ne pas honorer d'un mot de réponse cette communication officielle, le timide prélat, qui gouvernait, depuis quelques mois, le diocèse de Fréjus, céda à d'autres inspirations, et dès le lendemain, comme s'il avait craint de sentir la férule de Waldeck-Rousseau s'abattre de nouveau sur sa mitre, il annonçait au ministère des Cultes qu'il ne tarderait pas à lui envoyer un rapport sur la direction du grand séminaire de Fréjus.

L'élaboration de ce document lui semblant difficile — ce

prélat était arrivé sur le tard de sa vie à l'épiscopat, — il chargea son premier vicaire général et le supérieur du grand séminaire de le rédiger, se réservant seulement le soin de le reviser et la charge de l'expédier. Ces deux ecclésiastiques se mirent à l'œuvre, mais sans succès. Le prélat n'agréa pas leur travail, sans toutefois leur en faire l'aveu, et, le 29 mars, il envoya à la direction des Cultes un rapport rédigé par lui et écrit entièrement de sa main : le voici.

Fréjus, le 29 mars 1901.

Monsieur le Ministre,

Suivant le désir que vous avez bien voulu m'exprimer, j'ai l'honneur de vous adresser le rapport concernant la direction du grand séminaire de Fréjus que vous annonçait ma lettre du 17 courant. Le séminaire de Fréjus est dirigé par un supérieur et cinq professeurs; trois d'entre eux, religieux Oblats avant 1880, ont été, à cette date, régulièrement sécularisés et incorporés au diocèse, ainsi qu'en fait foi un arrêté préfectoral, en date du 20 novembre 1880. Mes prédécesseurs avaient laissé au supérieur du séminaire le soin de recruter son personnel, et il est avéré que si les trois prêtres sécularisés ont été invariablement maintenus, depuis plus de vingt années, dans leurs fontions, et sous trois régimes épiscopaux, trois autres professeurs ont été successivement remplacés diverses fois, et ceux qui aujourd'hui sont compris dans ce nombre, appelés ou agréés par mon prédécesseur, ne jouissent pas du privilège de l'incorporation.

« Etant données vos instructions ministérielles, cette situation ne me paraît pas régulière, et je suis entièrement disposé à la modifier.

« Après avoir mûrement réfléchi, il m'a paru que les Sulpiciens ne pourraient suffire aux demandes qui leur seront adressées et que leur concours me fera défaut (Fait qui s'est réalisé, puisque j'en ai reçu une réponse négative) (1).

(1) La lettre de M. Captier, supérieur général de Saint-Sulpice, que

« D'ailleurs. je déclare pencher plutôt vers l'introduction dans mon grand séminaire de l'élément formé par l'expérience à l'administration des paroisses.

« Dans cette préoccupation, j'ai porté mon attention sur les chanoines composant le chapitre de ma cathédrale. Mais, soit à cause de l'âge, soit pour raison de santé, soit pour motif d'inaptitudes pédagogiques, j'ai le regret de n'en rencontrer aucun dans les conditions voulues pour enseigner.

« Du côté du clergé paroissial, j'ai confiance qu'il en pourra, dans un avenir plus ou moins prochain, en être autrement. Toutefois, aucun d'entre eux n'étant préparé à ce genre de ministère, il sera indispensable de leur ménager une transition de nature à les mettre dans le cas de recevoir la direction du séminaire.

« C'est pourquoi, pour entrer dans les vues du gouvernement, pour ne pas me jeter dans un embarras inextricable et pour ne pas soulever par un brusque et radical changement trop de récriminations dans le diocèse, je sollicite de votre bienveillance, Monsieur le ministre, l'autorisation de conserver dans mon séminaire seulement deux des trois anciens directeurs incorporés et sécularisés depuis 1880. Le

vise Mgr l'évêque de Fréjus est datée du 2 avril 1901. La voici : « Monseigneur, je suis profondément touché de la confiance que Votre Grandeur veut bien témoigner à la Compagnie de Saint-Sulpice. en lui demandant de se charger de la direction du séminaire de Fréjus que les RR. PP. Oblats sont dans la triste nécessité d'abandonner. — Je voudrais, Monseigneur, pouvoir vous répondre, suivant votre désir. Malheureusement, les circonstances ne me le permettent pas. Déjà plusieurs évêques m'ont demandé de leur envoyer des prêtres de la compagnie pour leurs séminaires, et je n'ai pu que leur donner une promesse éventuelle, en les priant d'attendre que j'eusse des sujets disponibles. C'est avec peine, Monseigneur, que je me vois obligé de vous faire la même réponse. Peut-être les MM. de Saint-Lazare qui dirigent le séminaire de Nice pourront-ils plus aisément que nous vous donner leurs services.

Veuillez agréer.... Captier, Sup. S.-S. »

Cette lettre est datée du 2 avril 1901. Comment, le 29 mars 1901, quatre jours auparavant, l'évêque de Fréjus écrivait-il au ministre que les Sulpiciens lui avaient répondu par un refus ? C'est un point obscur sur lequel nous préférons ne pas faire la lumière.

concours de ces deux messieurs vieillis par vingt-cinq ans d'enseignement dans la maison, qui ont d'ailleurs une conduite irréprochable devant l'autorité civile comme devant l'autorité ecclésiastique, et sont considérés comme appartenant à mon clergé par leur inamovibilité depuis un quart de siècle, me sera un élément indispensable pour la fusion du nouveau régime. Je me réserve de leur adjoindre, à la rentrée des cours, des prêtres autant que pourra me le permettre l'extrême pénurie de sujets qui me met dans la pénible nécessité de laisser environ vingt postes sans titulaires.

« Agréez.... »

Cette prose épiscopale était, au point de vue littéraire, au niveau de la prose ministérielle qui l'avait provoquée. Une fois sa lettre rédigée et expédiée dans le secret, le placide prélat attendit, sans avoir l'air de trop se préoccuper de l'avenir, le dernier mot venu du ministère de l'Intérieur.

Ce mot se fit attendre. Le directeur des Cultes, satisfait des concessions obtenues et ne jugeant pas utile d'en réclamer de plus larges, se renferma à son tour dans un mutisme absolu. D'ailleurs, pourquoi se gêner vis-à-vis d'un prélat pacifique, timide et *disposé à entrer dans les vues du gouvernement ?*

L'approche des vacances éveilla l'attention du conseil épiscopal sur cette grave question, et le supérieur du séminaire fut délégué pour aller chercher, à Paris, une réponse orale, puisque le ministère des Cultes ne daignait pas fournir une réponse écrite.

A l'évêque qui avait demandé pour son subordonné une audience, le secrétaire général du ministère de l'Intérieur répondit par ce télégramme : « Je recevrai Monsieur le Supérieur du séminaire quand il se présentera à mon cabinet. » C'était le 13 juin. Deux jours plus tard, le Supérieur du séminaire était au ministère de l'Intérieur où on lui disait, fort aimablement d'ailleurs, qu'il ne tarderait pas à recevoir son billet d'audience.

Le surlendemain, en effet, un cavalier de la garde républicaine, estafette du ministère, lui apportait un pli officiel qui le convoquait, pour ce soir-là même, au cabinet du Secrétaire général.

Ce conseiller aulique de Waldeck-Rousseau est mort depuis, et à la fleur de l'âge, comme le ministre auquel il avait associé sa fortune et peut-être sacrifié son âme. On dit qu'il est mort chrétiennement ; nous faisons des vœux pour que son dernier jour ait désavoué et réparé les faiblesses politiques de sa vie. Homme d'un caractère doux, naturellement affable, fort intelligent, il se montra poli, presque obligeant à l'égard de l'humble prêtre qui venait constater près de lui à quel degré de servitude était tombée l'Eglise concordataire, en France.

« Puisque deux de vos collègues et vous, Monsieur le Supérieur, dit-il en substance, êtes depuis plus de vingt ans attachés au séminaire de Fréjus et qu'un arrêté préfectoral atteste que vous avez été régulièrement incorporés à ce diocèse, je ne vois pas pourquoi on vous inquiéterait dans le paisible exercice de vos fonctions. Je vais téléphoner à Dumay, le directeur des Cultes ; vous le verrez, demain, en mon nom, et je ne doute pas que la réponse définitive ne soit conforme aux désirs de Monseigneur et aux vôtres. »

Le lendemain, à l'heure des réceptions administratives, le Supérieur était dans l'antichambre du directeur des Cultes, disons-mieux, du délégué de la Franc-Maçonnerie pour la désorganisation du culte catholique. Cet appartement, d'assez vastes proportions, était à la fois somptueux et austère. Bien que défraîchi, le mobilier en semblait de belle apparence.

Nul visiteur n'en troublait encore la solitude. Le directeur lui-même tenait à affirmer que si l'exactitude est la politesse des rois, elle ne saurait être celle des pachas républicains. Durant ces minutes d'attente, — elles furent nombreuses et elles parurent longues — les réflexions les plus amères se succédaient dans l'esprit du religieux et du prêtre

qui s'attristait de stationner en pareille antichambre, non pas précisément parce qu'il avait une corvée pénible à remplir, mais parce qu'il constatait plus vivement la mainmise de la Franc-Maçonnerie sur tous les rouages de l'Eglise de France.

Un pas lourd, sous lequel gémissaient les lambris du parquet, dans le couloir qui longeait cette salle d'attente, lui annonça l'arrivée d'un homme de poids, sinon d'importance. C'était M. Dumay dont la tête de bouledogue, la forte carrure et l'épaisse corpulence emmagasinaient une intelligence vive, une volonté tenace, mais une intelligence et une volonté qui n'avaient qu'un seul but : l'asservissement de l'Eglise.

Habituellement incivil à l'endroit des ecclésiastiques trop surnaturels ou trop fiers pour ramper à ses pieds, il voulut, ce jour-là, établir qu'il pouvait, sans effort, atteindre le superlatif et qu'il n'avait qu'à s'abandonner à sa nature pour être un parfait malotru.

Le pauvre Supérieur, quelque peu désemparé, avait à peine exposé le but de sa visite, qu'une voix tempêtueuse et sans doute grossie à plaisir, lui jeta cette riposte qui dispensait de produire des raisons : « Pour diriger un séminaire, il faut être un prêtre ; or, monsieur, vous n'êtes pas un prêtre, vous n'êtes qu'un moine. » Un dialecticien, même très exercé, peut demeurer interdit devant la sottise de certains arguments. C'était le cas, sauf que le directeur des Cultes avait en sa présence un jouteur assez malhabile.

« Mais, Monsieur le directeur, il me semble pourtant que j'ai été ordonné prêtre, il y a vingt-trois ans... » — « Non, Monsieur, non, vous n'êtes pas un prêtre, vous n'êtes qu'un moine. » — « Mais, le cardinal-évêque d'Autun est là, pour attester qu'il m'a fait prêtre.... » — « Non, vous dis-je, non, pour le gouvernement, vous n'êtes pas un prêtre, vous n'êtes qu'un moine. » Cette phrase, fortement accentuée revint, sans exagération, une dizaine de fois, sur les lèvres de l'exécuteur des basses-œuvres de la Franc-Maçonnerie.

Que répondre? Voyant que tout débat raisonnable et raisonné devenait impossible, que cette violence de parti-pris n'écouterait aucune démonstration, le Supérieur ne voulut pas cependant sortir humilié s'il devait sortir vaincu. Fixant sur son antagoniste un regard qui, on nous l'affirme, était dépourvu de tendresse, d'une voix que l'émotion eût rendue tremblante si le sentiment de la justice foulée aux pieds ne l'eût affermie, il lui jeta cette réplique : « Vous dites que je ne suis pas prêtre parce que je suis un moine, et que je ne puis pas, parce que je suis un moine, être directeur d'un grand séminaire, eh bien, laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas conséquent avec vous-même, puisque je connais un prêtre qui a été moine comme moi, et dont vous, Monsieur le directeur, avez fait successivement un curé-doyen, un évêque et, tout dernièrement, un archevêque. »

Cet argument *ad hominem* aurait dû, si cet homme n'avait pas été un saltimbanque, jeter un baril d'huile sur l'incendie de sa colère; il produisit, au contraire, l'effet d'une douche d'eau glacée. « Je n'ai pas à vous dire, se borna-t-il à répondre, comment *Monsieur* l'archevêque d'A.... est parvenu à l'épiscopat. » — « Je ne vous le demande pas non plus, parce que de le savoir serait pour moi sans intérêt; mais je vous demande si trois prêtres qui, depuis un quart de siècle et même plus, ont donné au séminaire de Fréjus leur intelligence, leur cœur et leur vie, peuvent être jetés à la rue, sans recevoir aucune compensation. »

« Cette considération, répondit le directeur des Cultes, me touche profondément, et vous allez voir que si je suis intransigeant sur la question des principes, je suis très conciliant sur celle des personnes. Que les deux ecclésiastiques dont vous me parlez continuent à remplir leurs fonctions. Quant à vous, Monsieur, qui devez, dans l'intention du gouvernement, abandonner les vôtres, que Monsieur l'évêque de Fréjus nous fasse des propositions à votre

sujet, qu'il vous nomme archiprêtre, chanoine, vicaire général, et nous accepterons immédiatement. » Cette parole était-elle sincère ? L'épreuve ne fut pas tentée. M. Dumay savait-il qu'elle ne le serait pas ? Nous préférons croire que le sectarisme du fonctionnaire n'avait pas éteint complètement en lui tout sentiment de justice, ou toute délicatesse de cœur.

Cette conversation dont nous n'avons donné qu'un résumé appelait une réponse officielle adressée par écrit à l'évêque. Cette réponse se fit attendre trois semaines. Enfin, le 29 juin 1901, au moment où le Supérieur du séminaire introduisait dans le salon de l'évêché les jeunes prêtres qui avaient été ordonnés dans la matinée, le prélat lui remit la lettre suivante :

Paris, le 28 juin 1901.

« Monsieur l'Evêque, j'ai pris connaissance de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, en réponse à mes observations du 14 mars dernier relativement à la situation du grand séminaire de votre diocèse.

« Il résulte *de vos explications mêmes* que le personnel et les professeurs de cet établissement appartiennent à la Congrégation non autorisée dite des Oblats de Marie. L'acte par lequel, en 1880, certains d'entre eux avaient déclaré se soumettre à votre juridiction avait pu être admis, à cette époque, comme mesure transitoire, mais le fait que des renouvellements de personnel ont eu lieu depuis, dans les mêmes conditions, démontre la valeur de mes observations.

« Permettez-moi, d'ailleurs, de vous faire remarquer que, pour que la sécularisation d'un prêtre appartenant à une Congrégation religieuse puisse être admise, il faut, tout au moins, qu'il se retire dans son diocèse d'origine. Votre argumentation ne pourrait donc, en tout état de cause, porter que sur ceux des membres de la Congrégation des Oblats ayant signé ladite déclaration de sécularisation et qui appartiendraient au diocèse de Fréjus. Encore est-il

inadmissible que ceux-ci conservent les fonctions dans l'exercice desquelles ils ont été connus comme congréganistes, l'opinion publique ne pouvant nécessairement que continuer à leur attribuer cette dernière qualité, qu'une simple déclaration ne saurait effacer.

« Sous le bénéfice de ces observations, je ne méconnais pas, Monsieur l'Evêque, la portée des arguments que vous faites valoir au sujet des inconvénients qui pourraient résulter d'un changement trop brusque du personnel de votre grand séminaire. Je consens donc à ce que ce changement ne s'effectue pas avant la rentrée de septembre, et même à ce que vous ne modifiiez pas immédiatement le personnel tout entier de cet établissement, mais à la condition toutefois que le Supérieur et les Directeurs tout au moins soient remplacés par des ecclésiastiques n'ayant aucune attache avec des Congrégations non autorisées.

« Je suis convaincu, Monsieur l'Evêque, que vous apprécierez la portée de ces observations, et je vous prie de vouloir bien me faire connaître, le plus tôt possible, les mesures que vous aurez cru devoir prendre.

« Agréez, Monsieur l'Evêque, l'assurance de ma haute considération.

« WALDECK-ROUSSEAU. »

Le rédacteur de cette lettre avait-il eu conscience, en l'écrivant, qu'il commettait une sottise et un méfait ? De l'incorrection de son style, de l'incohérence de ses déductions, de ses contradictions flagrantes, on pourrait le conclure. Beaucoup pensèrent qu'un évêque n'avait pas à tenir compte d'un ukase ministériel formulé en termes si impénétrables. Le prélat qui gouvernait l'Eglise de Fréjus en décida autrement et, quelques semaines plus tard, il publiait la lettre pastorale qui annonçait à tout le diocèse la réorganisation du grand séminaire.

Voici en quels termes il parlait des religieux dont le gouvernement lui imposait de se séparer :

« Le dessein de Mgr Wicart était de remplacer la direction des prêtres du diocèse, au grand séminaire, par celle des religieux Oblats de Marie. Il ne nous appartient pas d'apprécier cette mesure, pas plus que les circonstances qui la déterminèrent. Nous devons nous borner à mentionner la prise de possession par les Révérends Pères, à la rentrée des cours, au mois d'octobre 1851.

« En les introduisant dans cet asile béni, le vénérable prélat pouvait dire, en promettant de longs jours à ces ouvriers évangéliques préposés à la formation des jeunes clercs : *Magna erit gloria domus istius novissimæ.*

« En effet, ils devaient se dévouer à l'œuvre confiée à leur paternelle sollicitude, pendant tout un demi-siècle. Et maintenant, à ce terme, plongeant nos regards à travers les nombreuses générations sacerdotales façonnées de leurs mains, nous saluons avec bonheur ces prêtres éminents dont les vertus et le zèle ont fait et font encore la gloire du diocèse de Fréjus. Ce nous est une consolation, dans les circonstances actuelles, de faire une application méritée de ces paroles inspirées par le Saint-Esprit : *Corona senum filii, et gloria filiorum patres eorum.* (Prov., xvii, 6.)

« De cette époque contemporaine dont les souvenirs sont vivants dans la mémoire de chacun d'entre vous, nos chers Coopérateurs, il nous suffira d'exposer la série des Révérends Pères qui, comme supérieurs, dirigèrent notre grand séminaire avec le concours de quelques-uns de leurs frères. Ce furent :

De 1851 à 1856, le R. P. Lagier qui devint, en 1862, supérieur du grand séminaire de Marseille.

De 1856 à 1859, le R. P. Magnan.

De 1859 à 1877, le R. P. Balaïn, depuis évêque de Nice et aujourd'hui archevêque d'Auch, qui fit construire la chapelle.

De 1877 à 1889, le R. P. Rambert décédé dans l'exercice de ses fonctions, à qui l'on doit le riche ameublement de la chapelle.

De 1889 à 1893, le R. P. Corne également mort à Fréjus, étant supérieur.

De 1894 à 1901, le R. P. Baffie qui était auparavant professeur et directeur.

« Qu'il nous serait agréable de pouvoir encore utiliser l'expérience des pieux et doctes religieux à qui notre vénérable prédécesseur avait confié la direction du séminaire de Fréjus !

« Des circonstances impérieuses et indépendantes de notre volonté, comme de la leur, ne permettent pas qu'ils nous continuent leur précieux concours. Si nous n'avons pu l'apprécier que peu de temps au milieu de la famille cléricale qui, depuis deux ans, est devenue la nôtre, du moins, nous avons vu, durant de longues années, à l'œuvre, le dévouement de ces Maîtres distingués, dans notre diocèse d'origine, à Marseille, ayant eu l'avantage, nous-même, d'être formé par les fils de Mgr de Mazenod, de qui nous reçûmes l'imposition des mains, et qui, avec une bienveillance dont le souvenir ne s'éteindra qu'avec notre vie, avait daigné nous admettre près de sa personne auguste, en nous associant, jeune prêtre, au ministère paroissial dans sa cathédrale.

« Qu'il nous soit permis, en souvenir de ces années lointaines, dans les pénibles circonstances de l'heure présente, de faire agréer une fois de plus l'expression persévérante de notre filiale reconnaissance au dernier et bien-aimé survivant de nos éducateurs du séminaire : au vénéré et révérend P. Rey, devenu, depuis, le premier organisateur de l'Eglise du Sacré-Cœur de Montmartre, à Paris.

« En franchissant le seuil du séminaire de Fréjus qui, pendant cinquante ans, leur fut hospitalier, ceux qui furent préposés à sa direction emportent nos regrets, regrets hélas ! qui s'aggravent actuellement de l'incertitude de leurs destinées futures.

« Ils se retirent emportant l'estime de nos éminents prédécesseurs qui leur continuèrent, avant nous, sous les quatre

régimes épiscopaux qui nous ont précédé, une confiance indéfectible honorant ceux qui en furent l'objet.

« Ils emportent également la reconnaissance de leurs élèves, qui se souviendront du bienfait de cette formation cléricale qui les rendit dignes de l'important ministère dont la charge leur a été confiée. Avec le Psalmiste, ils rediront ces paroles : *Memor fui operum Domini, quia memor ero ab initio mirabilium tuorum* (Ps. LXXVI, 12). S'ils ont la joie de pouvoir répéter après saint Paul : *Gratia Dei in me vacua non fuit,* ils auront le devoir d'en faire remonter la cause à leurs Maîtres qui furent toujours à la hauteur de leur mission. »

Nous nous faisons un filial devoir de recueillir et de publier ce témoignage. Emané d'un personnage ecclésiastique étranger à notre Congrégation, on ne saurait suspecter son impartialité. Mais il est incomplet. Récemment promu à l'épiscopat, l'évêque de Fréjus n'avait pas vu à l'œuvre l'active équipe d'ouvriers évangéliques dont le gouvernement lui imposait le licenciement. Sa lettre pastorale donne les noms des six supérieurs qui s'étaient succédé à la tête du grand séminaire durant cette période de cinquante ans. Mais combien de religieux de grand mérite et dont la mémoire demeure en bénédiction avaient travaillé à la direction des jeunes clercs sous leur autorité ?

Des six supérieurs, quatre ont tenu une grande place dans l'histoire de la Congrégation.

Le premier, dans l'ordre chronologique, est le P. Lagier qui fut, de 1861 à 1867, assistant du Supérieur général. Homme surnaturel, très versé dans la théologie mystique et, à cause de cela, recherché comme directeur spirituel, il enseignait par ses exemples la régularité, l'application à l'étude, la fuite du monde et cette dignité dans la tenue que le Concile de Trente commande surtout aux jeunes clercs.

Le P. Balaïn, mort archevêque d'Auch après avoir été évêque de Nice, cachait sous des dehors austères et même rudes un cœur que plusieurs jugèrent parfois trop tendre.

Venu dans la Congrégation pour se dévouer aux missions de l'extrême-nord de l'Amérique, il se vit consacré par l'obéissance au ministère de l'enseignement. Il n'avait que trente et un ans, quand notre vénéré Fondateur le nomma supérieur du séminaire de Fréjus, où il demeura dix-huit ans, se dévouant sans mesure à la prospérité de cet établissement qu'il dota d'une fort élégante chapelle.

Le P. Rambert qui lui succéda avait reçu du ciel des talents variés et qui se rencontrent assez rarement dans un même homme. Il savait, à l'occasion, briller dans les salons et édifier dans le cloître. Chez lui, la distinction du gentilhomme rehaussait le lustre de l'homme de Dieu. Peu de religieux auraient pu dire, avec plus de vérité que lui : *Domine, dilexi decorem domus tuæ.* Nos chapelles de Nancy, d'Aix, d'Autun et de Fréjus sont les monuments de son esprit de piété à l'égard du Saint Sacrement. Chargé d'écrire la première histoire de notre vénéré Fondateur, il publia deux volumes bourrés de documents dont profiteront tous ceux qui voudront mieux connaître l'origine de notre Congrégation.

Son successeur, le P. Corne, fut aimé et vénéré de tous ceux qui le connurent. Affligé d'une santé qui demeura toujours précaire, il eut néanmoins le courage d'ajouter à ses occupations de ministère la composition du grand ouvrage qui a pour titre : *Le mystère de Jésus-Christ.* Les quatre premiers volumes de cet ouvrage sont des traités substantiels, instructifs, édifiants que les novices et les scolastiques de notre Congrégation liront avec profit. Quand la mort atteignit inopinément ce parfait religieux, il était prêt à la recevoir et son entourage admira avec quelle sérénité il s'en allait vers la maison de son éternité.

Sous la direction de ces supérieurs qui furent, on ne saurait le contester, des hommes de premier ordre, travaillèrent des religieux de grande vertu et de grand mérite.

Le premier dont le nom se présente sous notre plume fut le P. Berne, véritable prodige de patience dans les dernières

années de sa vie. Nul de nos Pères n'a été plus vénéré, ni même aussi vénéré que lui, au séminaire de Fréjus. Plus de trente ans après son départ, les ecclésiastiques qui avaient eu l'avantage de le connaître parlaient avec admiration de sa charité, de son humilité, de sa mortification, de son inlassable dévouement.

A côté de lui, nous voyons le P. Martinet qui fut durant de trop longues années assistant du Supérieur général pour que nous ayons besoin de relever ses mérites, et le P. Tortel que l'obéissance transplanta en Amérique où il tint, durant de longues années, une place fort honorable.

En échange, l'Amérique envoya au séminaire de Fréjus le P. Chevalier qui, de 1867 à 1887, y enseigna la théologie morale. Très pieux, très régulier, le P. Chevalier était un intrépide travailleur. Le premier jour des vacances était aussi le premier jour qu'il consacrait à la préparation des traités qu'il devait enseigner, l'année suivante. Cette application à l'étude altéra sa robuste constitution et abrégea sa vie.

Le P. Boeffard, mort à la force de l'âge et dans tout l'éclat de son beau talent oratoire, avait commencé, au séminaire de Fréjus, les sérieuses études qui lui valurent une place distinguée parmi les orateurs du Midi de la France. Laborieux et solitaire comme un Bénédictin, chercheur et fureteur de livres était le P. Simonin (Gustave) qui n'estimait aucune société aussi attirante que celle des Salmanticenses ou de Thomas de Vio. Ses confrères le trouvèrent néanmoins toujours gracieux et serviable. O vertu, quels prodiges tu opères !

Il y a quelques mois, s'éteignait à Aix le bon P. Bénédic qui fut, à ses heures, poète, peintre, musicien, et toujours homme parfaitement aimable et parfaitement religieux. Nul de ceux qui le connurent ne cessera de l'aimer et de le vénérer.

Parlerons-nous de ceux des nôtres qui, après un temps plus ou moins considérable passé au séminaire de Fréjus,

continuent à servir l'Eglise et la Congrégation dans d'autres ministères et même sous d'autres cieux ?

Parmi ceux qui y ont séjourné plus longtemps nous citerons :

Le R. P. Roux (Victor) appelé à juste titre le poète de la théologie qu'il présente à ses auditeurs sous les comparaisons les plus vivantes et les plus variées.

Le R. P. Duvic qui, au Scolasticat d'Archville, comme au Juniorat de Notre-Dame des Lumières et au Séminaire de Fréjus, a été la démonstration vivante de la parole évangélique : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Le R. P. Lerond, aimable dialecticien, intelligence lucide, cœur chaud et confrère obligeant.

Le R. P. Baume, dont la rectitude de l'intelligence n'est dépassée que par celle d'une vie religieuse sans reproche.

Le R. P. Guillon que saint François de Sales, s'il l'eût rencontré sur son chemin, eût associé à saint Vincent de Paul dans la direction des religieuses de la Visitation.

Le R. P. Isler qui, jeune scolastique à Rome, avait su conquérir l'affection des Princes de l'Eglise.

Le R. P. Combaluzier, devenu un directeur d'âme très éclairé et très suivi.

Le R. P. Fabre, dont la Congrégation du Concile a reconnu le mérite en s'empressant de l'inscrire au nombre de ses consulteurs.

Le R. P. Baillaud, que le T. R. P. Soullier, un bon juge, attacha à sa personne, à titre de secrétaire particulier, mettant ainsi en vedette l'intelligence, la discrétion et la serviabilité de ce jeune religieux.

Le R. P. Gohiet, que l'Université d'Ottawa céda à Fréjus d'où il s'envola vers Nice qui offrait un champ plus vaste à son beau talent de conférencier.

Tous ces noms vivront dans les dyptiques du séminaire de Fréjus.

Quand vint le jour où les Oblats durent abandonner les

fonctions de l'enseignement, les professeurs étaient les RR. PP. Némoz, Bonnet, Ducasse, Neyroud et Durand.

Dès le mois d'août 1901, quelques jours après l'ukase ministériel que nous avons cité plus haut, le R. P. Ducasse reprenait sa vie de missionnaire qui lui avait déjà valu et qui lui a mérité depuis de si légitimes succès ; le R. P. Neyroud dont le Scolasticat de Rome s'était trop facilement dépouillé au profit de Fréjus, était nommé aux importantes fonctions de maître des novices, à Notre-Dame de l'Osier ; le R. P. Durand, Benjamin de cette longue et remarquable lignée de professeurs, prenait le chemin de l'Espagne où, sans croire s'amoindrir, il acceptait de faire une petite classe de latin à nos junioristes après avoir enseigné la philosophie aux élèves d'un grand séminaire. De tous les bons exemples donnés par les professeurs du grand séminaire de Fréjus, celui-là n'est pas le moins digne de remarque.

Continuaient à rester au séminaire, les RR. PP. Bonnet et Nemoz dont l'un y enseignait depuis trente ans, et l'autre depuis vingt-sept ans.

Ils y ont vécu, vénérés de leurs élèves et aimés de leurs nouveaux collègues dont ils avaient d'ailleurs été les professeurs, jusqu'aux derniers mois de 1906, époque où le gouvernement reprit les bâtiments du séminaire qui étaient sa propriété.

Voici en quels termes un journal local a parlé de celui qui quitta, le dernier, le séminaire :

« Parmi les prêtres que la persécution religieuse éloigna de notre ville, le P. Bonnet mérite un souvenir tout particulier. Après 35 ans de labeur consacré au séminaire, au lieu de pouvoir goûter le repos dû à son grand âge et à ses longues années de dévouement, ce vénérable religieux, victime des lois spoliatrices, se voit contraint d'abandonner une demeure où il espérait finir ses jours, et n'a d'autre ressource que de prendre le chemin de l'exil.

« Monseigneur l'Evêque lui-même, ainsi que le Chapitre

et le clergé de Fréjus, s'étaient rendus à la gare pour témoigner, une dernière fois, leur sympathie et leur reconnaissance envers ce dévoué serviteur du diocèse.

« Honte aux persécuteurs qui, à deux jours d'intervalle, nous font verser des larmes sur le triste spectacle de deux vieillards expulsés du séminaire, pour leur vertu et leur fidélité à la cause de Jésus-Christ.

« Espérons que le P. Bonnet trouvera, dans le bon souvenir et les prières des prêtres qu'il a formés au sacerdoce, un peu de consolation, en compensation des mesures persécutrices dont il est la victime, et, dans sa retraite, les soins dus à son âge et le repos bien mérité par son fructueux ministère. »

Nos Pères ont quitté le séminaire de Fréjus, sans aucun espoir de retour. Peu des nôtres s'arrêteront désormais dans cette gracieuse petite ville, et la tombe des PP. Rambert et Corne n'aura plus bientôt un seul visiteur. Mais puisque ce passé a été fécond, ne pleurons pas sur sa disparition ; jetons nos regards vers l'avenir et travaillons à le rendre meilleur.

Nous avons raconté, en historien impartial, ce douloureux épisode de l'histoire de notre Congrégation et même de l'Eglise de France. Comment aurions-nous pu nous livrer à un sentiment d'amertume ?

Mort, et à la fleur de l'âge, Waldeck-Rousseau, le puissant ministre qui a fait voter la loi scélérate contre les Associations religieuses et qui a expulsé de Fréjus les Oblats de Marie.

Mort, et à la fleur de l'âge, le secrétaire général de Waldeck-Rousseau dont nous avons évoqué plus haut le souvenir.

Mort, et avant les années de la vieillesse, Dumay, le directeur des Cultes, de sinistre mémoire.

Mort, après un épiscopat très court et qui ne marquera

pas dans les fastes de l'Eglise de France, le prélat qui, en 1901, gouvernait le diocèse de Fréjus. Cœur bon, mais intelligence bornée et caractère faible, il se donna le tort d'accepter la récompense que lui offrit Waldeck-Rousseau, pour reconnaître sa docilité dans les douloureuses circonstances que nous venons de dire.

En juillet 1906, l'évêque de Nice avait refusé publiquement la croix de la légion d'honneur et, dans une lettre vigoureusement et même vertement rédigée, avait protesté contre cette insulte faite à son caractère d'homme et à sa dignité d'évêque par le ministre qui venait de promulguer la loi contre les Associations religieuses.

On pouvait croire, disons mieux, on aimait à croire que cette décoration si noblement refusée par un évêque ne trouverait pas d'autre preneur épiscopal et demeurerait ainsi perpétuellement disponible. On se trompait. Six mois plus tard, le *Journal Officiel* apprenait aux catholiques que l'évêque de Fréjus acceptait comme un honneur les insignes que l'évêque de Nice avait écartés comme un opprobre. Il est, croyons-nous, le dernier prélat qui ait reçu et porté ce hochet officiel.

Sa remise donna lieu à un incident peu banal dans la circonstance. D'après le protocole de la Légion d'honneur, le récipiendaire doit recevoir les insignes de sa nouvelle dignité des mains d'un légionnaire qui signe le procès-verbal et l'expédie à la Chancellerie. Or, en 1901, la ville de Fréjus ne possédait que deux chevaliers de la légion d'honneur : un chanoine de la cathédrale décoré pour titres exceptionnels que l'humanité n'apprendra que dans la vallée de Josaphat, et un vieil officier de cavalerie qui avait maintes fois exposé sa vie sur les champs de bataille.

Craignant de déroger, s'il recevait la décoration des mains d'un prêtre, hiérarchiquement son inférieur, l'évêque fit pressentir l'officier pour savoir s'il consentirait à figurer à cette cérémonie. Celui-ci, chrétien sans peur et sans reproche, fort attaché en outre aux Pères Oblats, accueillit

plutôt froidement les ouvertures qui lui furent faites. Après réflexion, il ne se crut pas le droit de s'ériger en censeur de son évêque, et il fit répondre affirmativement, mais à une condition : la cérémonie serait strictement privée et n'aurait pas même un seul témoin. La condition fut acceptée.

Un soir du mois de février 1902, on put donc voir un officier de haute taille s'acheminer, à travers les ombres de la nuit, vers la porte du palais épiscopal. Aussitôt introduit dans le salon où l'attendait le prélat, il s'avança, comme pour la parade, salua militairement, c'est-à-dire silencieusement, prit la croix de la légion d'honneur qui était sur une table, l'épingla sur la poitrine épiscopale et prononça ces simples paroles :

« Monseigneur, agréez tout le regret que j'éprouve à vous remettre cet insigne en de semblables circonstances. » Puis, apposant sa signature sur le procès-verbal dressé à l'avance, il salua une fois encore militairement, fit demi-tour et se retira ; la cérémonie n'avait pas duré deux minutes.

Nous n'avons pas prononcé le nom de ce prélat qui avait reçu l'onction sacerdotale des mains de notre vénéré Fondateur. Nous clorons ces lignes sans l'apprendre à nos lecteurs. Que par la miséricorde de Dieu, les âmes de tous les fidèles, laïcs, prêtres et évêques, reposent en paix !

Rapport sur l'œuvre des Missions dans la première province des Etats-Unis.

par le R. P. H. Watelle, O. M. I.

De toutes les œuvres jusqu'aujourd'hui établies et poursuivies par notre bien-aimée Congrégation, celle des missions, bien qu'elle ne soit peut-être pas la plus répandue, mais parce qu'elle est celle qui répond le mieux aux vœux de notre vénéré Fondateur et aux traditions de nos premiers

Pères, parce qu'elle est celle qui nous permet d'approcher les âmes de plus près et de mieux travailler à leur sanctification, est certainement la plus aimée parmi nous.

C'est là ce qui nous a fait penser qu'étudier à ce point de vue particulier des missions une des non moins belles parties de la vigne que le Seigneur a confiée au zèle de notre famille religieuse, ne pourrait qu'édifier nos frères dans l'apostolat.

Ce sujet est vaste, mais plus encore par le laps de temps qu'il doit embrasser que par le développement de l'œuvre que nous allons étudier. Aussi nous garderons-nous bien de donner aux travaux de nos missionnaires une importance d'extension qu'ils n'ont pas eue. Après tout notre rôle est resté modeste, et pourquoi ne le dirions-nous pas? très modeste. Et s'il n'a pas été par trop inférieur à celui des autres sociétés religieuses qui, pour la plupart cependant, se sont trouvées mieux outillées que nous en personnel, il n'a pas toutefois tellement tranché que cette œuvre des missions doive et puisse passer pour la plus importante de celles que nous avons poursuivies ici depuis cinquante ans. Cela tient d'ailleurs aux conditions particulières dans lesquelles notre famille religieuse s'est établie aux Etats-Unis.

La première de ces conditions nous est commune avec les autres sociétés religieuses. Il n'y a pas ici, que nous sachions, de Congrégation dont le but tout à fait exclusif soit l'œuvre des missions. Il est possible que la chose vienne plus tard, quand le clergé séculier se sera davantage développé, et qu'il sera en état de prendre la direction des paroisses fondées par les religieux. Mais le fait est que, depuis les commencements, le clergé régulier n'a été autorisé à s'établir dans le pays qu'à la condition de se charger d'œuvres paroissiales. Tel le cas a été pour les autres, tel il a été pour nous. Aussi avons-nous dû être curés avant d'être missionnaires. Il est évident que, dès lors, l'œuvre des missions devait passer au second rang.

Une autre explication pourrait encore être donnée de la condition tout à fait à part où s'est trouvée la première province des Etats-Unis depuis ses débuts jusqu'à ces dernières années.

Tout d'abord, de 1841 à 1883, la province n'a aucune autonomie propre ; elle n'est guère considérée, surtout dans les commencements, que comme une succursale de la province du Canada. Nous ne voulons pas revenir sur les grandes discussions qui eurent lieu à l'époque de l'élection de Mgr Guigues comme premier évêque d'Ottawa, et auxquelles, dès qu'elle fut connue, la volonté de Mgr de Mazenod coupa court, ou à peu près. Mais peut-être les appréhensions de nos Pères n'étaient-elles tellement dénuées de fondement. Le fait est que si les intérêts de la Congrégation furent loin d'être négligés par Mgr Guigues, cumulant à la fois les charges d'évêque et de provincial, il arriva cependant que parfois les besoins du nouveau diocèse primèrent ceux de la province naissante. La plus grande partie du personnel et des ressources fut employée à satisfaire aux exigences du moment et de l'endroit, et cela, peut-être, au détriment d'autres œuvres qui seraient restées plus avantageuses pour nous, et surtout plus stables. C'est ainsi que plusieurs offres importantes faites alors à la Congrégation par des évêques des Etats-Unis furent refusées, et que certaines entreprises commencées d'abord avec succès, comme la direction du grand séminaire de Pittsburg, celle du séminaire et du collège de Buffalo, furent abandonnées.

Et même quand, plus tard, nos établissements aux Etats-Unis auront tellement augmenté en nombre et en importance qu'une division s'imposera en 1883, le terrain d'action de la province restera tellement vaste, les œuvres seront tellement diverses et absorbantes, que force sera de se confiner, au moins dans la partie nord, au strict service des paroisses, et sans plus songer aux missions régulières.

Ces explications suffisent pour faire comprendre le peu d'extension de l'œuvre caractéristique de notre Congrégation.

Il y a eu cependant de belles exceptions ; et pour avoir été restreinte par la force des circonstances, cette œuvre n'a cependant pas manqué de donner de grands résultats, résultats que nous voulons rappeler aujourd'hui qu'on semble s'être relancé dans une voie nouvelle et pleine d'espérance.

Les détails en étant connus, il est inutile de nous attarder à rappeler les circonstances providentielles qui amenèrent notre vénéré Fondateur à étendre sa Congrégation au delà des mers : les besoins religieux du Canada, le passage de Mgr Bourget à Marseille, ses offres ou plutôt ses instantes demandes ; les hésitations de Mgr de Mazenod ; la résolution qu'il prend de les soumettre à son conseil et à chaque membre de la société naissante ; l'unanimité à accepter ; le départ de la première caravane composée des PP. Honorat, Telmon, Beaudrand et Lagier.

Nos Pères débarquèrent à New-York le 28 novembre, et y rencontrèrent Mgr Forbin-Janson descendu peu avant des bords du Saint-Laurent où il avait fait entendre les chauds accents de sa parole apostolique. La plus grande partie de leur route, depuis New-York jusqu'à Montréal, fut faite par voie d'eau. Arrivés, ils se mirent à l'œuvre aussitôt. Mais impatients de missionner, ils passèrent bientôt les limites de leur paroisse de Saint-Hilaire, voire même du Canada. Et leurs premières missions aux Etats-Unis commencent dès 1842.

L'industrie se développait alors rapidement dans les parties nord des Etats-Unis et ce développement y attirait l'émigration canadienne dans des proportions considérables. Ces populations apportaient avec elles le trésor de leur foi bien connue. Mais elles manquaient, hélas ! des moyens de conserver ce trésor intact. Le clergé, déjà trop peu nombreux dans le Canada, ne pouvait suivre ces populations dans leur exode, de sorte qu'elles restaient privées de tout secours religieux, isolées, perdues, noyées dans des milieux protestants. L'administration des sacrements devenant extrê-

mement difficile, trop souvent on se contentait d'un simple mariage civil et les enfants grandissaient dans l'ignorance religieuse. Aller visiter ces populations, les évangéliser à nouveau, réveiller leur foi un moment assoupie, c'était bien la vocation d'un Oblat. Nos Pères le comprirent aussitôt, et se dévouèrent dans la mesure du possible à cette tâche ardue. L'un d'entre eux, le P. Lagier, en fit tellement son œuvre que sa vie presque entière fut consacrée à l'œuvre des missions aux Etats-Unis. Arrivé des premiers, pendant trente ans il arpente le pays en tous sens, de New-York à Détroit, revient aux endroits précédemment visités, redresse les abus, consolide ce qui n'avait pu être qu'ébauché, encourage, fait des lois, et repart : une vraie chasse aux âmes. Sa mémoire le sert avec une fidélité étonnante ; après trois, quatre et cinq ans, rien n'a été oublié par lui : nature des travaux précédemment donnés, topographie des lieux, histoire des paroisses, jusqu'aux noms et petits noms des personnes, ce qui ne manque jamais de flatter celles-ci. Ce sont là des riens, il est vrai, mais comme il sait la portée de ces riens sur le peuple, le missionnaire n'hésite pas à en user, à rappeler des détails qui parfois touchent à la trivialité, mais dans lesquels ces populations aiment à voir la constance du souvenir.

L'existence du P. Lagier, pendant les missions qu'il donne aux Etats-Unis, est une page vivante de nos saintes règles. Chaque jour, lever à quatre heures en été, à quatre heures et demie en hiver, prière du matin et méditation suivie de la sainte messe ; l'action de grâces finie, séance au confessionnal jusqu'à huit heures, léger déjeuner et retour au confessionnal jusqu'à la messe de mission à neuf heures et demie pendant laquelle il prêche ; puis office, préparation des cérémonies, examen particulier, dîner. A une heure et demie commencent les exercices du soir : chapelet, sermon, et de nouveau encore le confessionnal jusqu'à la nuit.

Que l'on s'imagine ce qu'il a fallu de ténacité dans l'effort, de persévérance dans la vertu pour suivre pendant

plus de trente ans et sans défaillance ce programme journalier, et l'on aura, sans même tenir compte des talents naturels dont il était si richement doué, la clef des succès de ce grand missionnaire.

La seule énumération des travaux donnés par lui est trop longue pour que nous puissions songer à la donner. Nous nous contenterons de mentionner parmi les missions les plus importantes, celles de Détroit, de Sandwich, de Maidtown, de Windsor, de Malone, de Chicago. Cette dernière fut particulièrement difficultueuse. Toute une colonie de Canadiens s'était établie dans l'Illinois et y avait fait schisme, en quelque sorte fanatisés par un certain Chiniquy, prêtre excommunié et apostat du Canada. Ce fut une véritable lutte, une lutte longue et pénible, pour arracher ces malheureuses populations à ce prêtre qui avait pour propager ses erreurs de grands talents de prédicateur, et aussi, ce qui ne nuisait pas à son prestige, beaucoup d'argent. Et non seulement c'était aller, humainement parlant, au-devant d'un échec que d'entreprendre la mission dans de pareilles conditions, mais les prêtres étaient bien avertis qu'il y avait danger pour leur personne. Cependant la mission fut annoncée, la mission fut donnée, et la mission réussit : le schisme disparut pour toujours.

Le P. Lagier ne fut toutefois pas seul dans cette œuvre naissante des missions aux Etats-Unis. Dès 1852, la maison de Buffalo, bien encore que toute récente, commence à prendre sa large part de travail.

Nous avons rappelé ailleurs les conditions dans lesquelles cette maison avait été fondée, les difficultés de ses débuts, et enfin comment, sans qu'on s'y attende presque, Mgr Timon nous avait chargés des missions dans son diocèse. Buffalo, dès lors, devint un centre. Tandis que les maisons d'Ottawa, de Montréal et de Québec continuent à fournir un ou deux Pères pour les travaux en français aux Etats-Unis, la maison de Buffalo se charge des missions en anglais. Ce n'est pas que cette maison se trouve alors excellemment

outillée, mais le zèle est grand, nos Pères se rendent compte qu'ils travaillent pour le bon renom de la Congrégation et se dévouent de leur mieux, ce qui fait que, malgré tout, Dieu aidant, les œuvres réussissent, et si bien que les succès dépassent, et de beaucoup, les espérances. Aussi l'époque qui va de 1856 à 1862 est-elle pour la maison de Buffalo une des plus actives et des plus fécondes de son passé. Rien qu'en l'espace de six ans, près de cent dix missions sont prêchées par les PP. Chevalier, Naghton, Maloney, Pailler, Corbett, Guillard, Lux, Bournigalle. Comme déjà nous l'avons dit, les populations qu'ils évangélisent sont, pour la plupart, irlandaises, et par conséquent très sympathiques aux prêtres. Il s'en faut assurément que dans la pénurie de secours religieux où elles se sont trouvées longtemps, et où elles se trouvent encore alors, elles aient conservé intacte leur foi, mais cette foi pour être endormie est loin d'être morte ; aussi l'accueil fait aux missionnaires est-il presque toujours respectueux, parfois même enthousiaste. Les missions prennent alors les proportions d'un événement.

Ce n'est cependant pas à dire que jamais difficulté ne vint contrecarrer le zèle des missionnaires, et il y aurait plus d'un détail piquant à rapporter si nous voulions nous attarder à rappeler l'une ou l'autre de ces missions plus particulièrement mouvementées. Mais cela nous mènerait trop loin.

Les missions données par nos Pères n'ont pas seulement pour résultat le bien fait aux âmes, les populations renouvelées dans la vie chrétienne, mais la Congrégation, elle aussi, y gagne en extension.

Grâce à ces quelques hommes de grande énergie, aux succès qui couronnent leurs efforts, la modeste société des Oblats devient de plus en plus connue, de plus en plus avantageusement appréciée. On ne considère pas que cette société n'est encore qu'à ses débuts, on la juge par ses œuvres, et ses œuvres sont grandes. De plus, avantage très

précieux alors, surtout dans les parties des Etats-Unis donnant sur le Canada, cette société possède des sujets qui peuvent satisfaire aux besoins des populations mixtes, irlandaises et canadiennes, qui se partagent, et dans de larges proportions, les Etats du Maine, de Vermont, de New-Hampshire, et du Massachusetts. Et encore, de ces deux populations, irlandaises et canadiennes, celles-ci sont-elles plus particulièrement délaissées. Les populations irlandaises manquent, il est vrai, de missionnaires, mais au moins elles ont un clergé de leur langue qui, pour n'être pas nombreux, peut répondre aux nécessités les plus pressantes ; mais les populations canadiennes, elles, manquent presque totalement de prêtres. Aussi les Oblats sont-ils vivement sollicités de s'établir d'une façon permanente dans le pays. Les établissements que l'on nous propose ne répondent pas, il est vrai, aux vues de nos premiers Pères arrivés aux Etats-Unis, et qui, eux, ne pensaient à rien moins qu'à prendre la direction, en plus grand nombre possible, des séminaires dans le pays ; mais encore ces établissements sont-ils avantageux pour le présent et non sans espérances pour l'avenir.

Le premier de ces établissements projetés est celui de Plattsburg sur le lac Champlain. Souvent le P. Lagier avait visité les environs. Diverses chapelles avaient été édifiées par-ci par-là, mais sans que jamais on eût songé à s'y fixer définitivement. L'évêque d'Albany nous y décida, et les PP. Sallaz et Bernard s'établirent en 1853 dans la ville même. La population canadienne qui s'y trouvait groupée comptait de six à sept mille âmes. Ils y bâtirent une église et continuèrent de là l'évangélisation des diverses chrétientés disséminées aux alentours, mais sans cependant se livrer, pas plus alors que dans la suite, à l'œuvre proprement dite des missions.

Peu d'années après, et toujours à la suite de missions prêchées dans le pays, c'est la fondation de nos grandes et prospères maisons de Lowell.

Lowell était alors une ville d'à peu près 50.000 âmes, assise sur les bords de la rivière Merrimack. La moitié de la population était catholique. L'industrie des lainages y était à ce point active que l'on s'attendait à un développement considérable qui ne tarderait pas à classer cette ville au rang des plus importantes aux Etats-Unis.

L'émigration qui s'y est portée dans la suite jusqu'à doubler la population n'a cependant pas réalisé ces prévisions.

Mgr l'évêque de Boston demanda aux Oblats de se charger de deux églises dans cette ville, l'une canadienne, l'autre irlandaise ; le P. Lagier prit la direction de la première, le P.Garin de la seconde.

A peu près dans ces temps-là, l'œuvre des missions, dont le mouvement s'était légèrement ralenti pendant deux ou trois ans, est reprise avec une vigueur nouvelle, grâce au zèle des PP. Mc Grath et Mangin.

Ce fut d'abord, dans le diocèse de Buffalo, l'évangélisation de neuf paroisses pour lesquelles Mgr Timon avait particulièrement insisté, entre autres Medina, Rochester, Niagara Falls. Puis les missionnaires se transportent sur les bords du lac Champlain, y prêchent plusieurs missions, et terminent leur campagne, pour la première partie de l'année, par une mission de quinze jours à Lowell. Et toujours en 1870, mais cette fois à l'occasion du Jubilé, nouvelle campagne, commençant tout d'abord par une retraite dans notre église des Saints-Anges, à Buffalo, et continuée par les missions de Norwich, d'Oxford dans le diocèse d'Albany, de Saint-Joseph d'Ottawa, de Little-Fall, de Sainte-Catherine, et surtout la grande mission de Cleveland pendant laquelle plus de cinq mille communions furent distribuées.

Comme on a pu le voir par ce qui précède, Buffalo, depuis ses débuts, avait gardé la première place dans l'œuvre des missions. Mais voici qu'à partir de maintenant, 1870, cette maison va rentrer dans un long silence. Pendant trente-cinq ans, ou à peu près, à part sans doute de rares, mais

toujours heureuses exceptions, son personnel, trop faible et trop absorbé, se verra obligé de confiner ses efforts dans les limites de la paroisse des Saints-Anges, en attendant de se dévouer à l'œuvre du juniorat. C'est Lowell qui dès lors devient véritablement centre.

Quelles ont été les vraies raisons de ce changement? Nous les ignorons. Mais, peut-être, et même très probablement n'y en eut-il pas d'autre que celle de concentrer les sujets en plus grand nombre possible là où les œuvres s'annonçaient comme devant prendre de vastes proportions. Et tel était précisément le cas de Lowell où l'émigration canadienne se tassait de jour en jour plus dense, et à ce point que les évêques de la province de Québec s'étaient vus dans la nécessité de réclamer par un acte collectif et public le concours de notre Congrégation pour l'évangélisation de ces émigrés.

« Il est hors de doute, dit un rapport au chapitre général de 1873, que cet établissement de Lowell attirera des sympathies nombreuses à la Congrégation. Jusqu'ici les Oblats n'avaient point été considérés comme appartenant aux Etats-Unis, leur action s'était le plus souvent renfermée dans les limites du Canada. Cependant si l'on veut que l'avenir de la Congrégation, dans ces lointaines contrées, réponde au passé qu'elle s'est donné partout où elle a pu s'établir, le temps est venu de se poser encore plus fortement aux Etats-Unis. Le Canada n'offre qu'un champ assez restreint et il possède à peu près tous les établissements que nous pourrions y faire; tandis que dans les Etats-Unis le champ est immense, immenses sont les besoins. »

C'est donc Lowell qui, à partir de maintenant, va devenir le centre d'action de la province.

La première occupation de nos missionnaires, en arrivant à leur nouvelle résidence, en 1870, fut d'y prêcher les exercices du Jubilé. Et ensuite nouvelle campagne apostolique, la première partie sur les bords du fleuve Hudson, la seconde à Syracuse, à Célina et dans le diocèse d'Albany.

En un an nos Pères avaient évangélisé seize paroisses, et distribué dans les trente et un mille communions.

La plupart de ces missions avaient été prêchées dans des conditions très à part dont nous trouvons mention dans une lettre de l'époque : « En général, les paroisses sont de création récente ; un certain nombre même ne sont pas encore formées. Un seul prêtre a fréquemment plusieurs églises à desservir, et dans les chapelles un peu éloignées l'office divin ne se célèbre qu'une ou deux fois par mois. Le territoire des paroisses s'étend à des distances considérables. Les catholiqnes étant disséminés un peu partout, quelques-uns ont de quinze à vingt milles à parcourir pour se rendre à l'église. A cette cause qui empêche un grand nombre de chrétiens de s'instruire des vérités de la foi, de remplir leurs devoirs religieux, ajoutez le penchant naturel à la négligence, l'influence de l'esprit protestant, et vous aurez une idée de l'état dans lequel se trouvent ces pauvres populations catholiques, quand le missionnaire arrive au milieu d'elles pour les évangéliser. Mais là où le mal a abondé, la grâce surabonde : à peine le missionnaire a-t-il fait entendre la parole de Dieu à ces pauvres abandonnés, que le sentiment de la foi se réveille en eux avec une force irrésistible, et opère les conversions les plus merveilleuses. Combien de ces convertis que des curés, habitant leurs paroisses depuis de longues années, n'avaient jamais vus à l'église et croyaient protestants. Dans ces missions, il n'y a pas seulement à réhabiliter des mariages, mais encore à baptiser des adultes appartenant à des familles catholiques. Par ces missions, non seulement on ramène les populations catholiques aux pratiques de la vie chrétienne, résultat ordinairement obtenu dans les autres pays, mais encore on les aguerrit contre les séductions des sectes protestantes qui, hélas! n'ont fait tant de victimes aux Etats-Unis que par le manque de secours religieux. Les missions, dans les contrées qu'évangélisent nos Pères, sont très fatigantes, mais ces Pères sont heureux des

fatigues qu'ils supportent, parce qu'elles leur procurent la plus douce satisfaction que puisse éprouver un cœur de prêtre, celle du retour des âmes à Dieu. »

Comme on a pu le voir par ce qui précède, l'œuvre des missions était bien lancée. Les demandes de travaux affluaient, les succès étaient réels, dépassant même souvent les plus audacieuses espérances, et ils étaient appréciés de tous, clergé et fidèles; les Oblats n'avaient plus qu'à se continuer eux-mêmes pour se maintenir dans leur bonne renommée de talents et de vertus. Or, c'est précisément dans ce temps-là même que l'œuvre commence à décliner.

A partir du chapitre général de 1873 les douloureuses constatations commencent, et elles seront renouvelées à chaque chapitre postérieur. Il arrive que peu à peu les missions ne comptent plus sur notre programme que comme une œuvre tout à fait secondaire, une œuvre d'exception.

Qu'on en juge par ces extraits empruntés aux rapports des diverses chapitres généraux :

« Les missions ordinaires aux Etats-Unis offrent un champ immense. Cependant, actuellement, il est rare que nos pères donnent des missions en règle; ce sont plutôt des retraites, des neuvaines et même des triduum qui leur sont demandés. Les évêques et le clergé accordent à nos missionnaires tous les encouragements que ceux-ci peuvent désirer, mais l'œuvre est en souffrance faute d'ouvriers. » Et le même rapport ajoute : « Il est même fort à craindre que si l'on ne se fortifie dans ce ministère, nos Pères ne soient supplantés par d'autres, et qu'on ne perde alors la position avantageuse que la Congrégation occupe depuis plus de trente ans. »

Trente ans!... et c'est juste le temps qui va s'écouler jusqu'à la reprise des missions dans la première province des Etats-Unis. Mais la crainte que l'on avait alors de voir passer à d'autres sociétés religieuses l'influence acquise

dans une œuvre que nous revendiquons comme la note caractéristique de notre Congrégation n'a été que trop déplorablement réalisée. Et nous avons dû assister à cette perte progressive de terrain sans pouvoir y remédier.

Voilà ce que l'on disait en 1873, voici ce que répétait le P. Mc Grath, vingt ans plus tard, au chapitre de 1893 : « Je dois exprimer un regret partagé par tous les Pères de la province, l'œuvre des missions est nulle, ou à peu près, faute de missionnaires. Nulle part cependant, les missions ne seraient plus nécessaires. Avec le bien qu'elles feraient aux âmes, elles nous apporteraient à nous-mêmes de grands avantages. Elles nous feraient connaître, car nous ne sommes point connus aux Etats-Unis et nous souffrons de notre isolement. Elles nous procureraient des ressources et des vocations. *Nous serions davantage des Oblats de Marie Immaculée.* »

Mêmes constatations en 1898 et en 1904 : « Inutile de songer à donner habituellement des missions..... quel dommage que nous n'ayons pas de missionnaires disponibles. Partout où les Oblats ont donné des missions, le succès a été complet. »

On le sent, il y a au fond de ces constatations un grand regret, mais ce regret est impuissant ; on se rend parfaitement compte que l'œuvre des missions est en souffrance ; mieux, qu'elle est nulle ; mais on ne sait que faire.

Or, voici qu'à la suite du chapitre de 1904, l'ensemble de la province est profondément modifié. C'est d'abord la séparation de la partie nord d'avec les missions du Texas et du Mexique, et ensuite la nomination du R. P. M. Fallon comme provincial de la première province des Etats-Unis.

A peine installé, une des préoccupations du nouveau provincial fut de faire revivre dans la province cette œuvre des missions qui en avait été la première et la plus belle gloire. Ses efforts n'ont pas été vains. Les années 1905, 1906, et la partie écoulée de 1907, attestent une véritable reprise de possession. D'un seul coup l'œuvre a été recom-

mencée en grand, sans hésitations ni tâtonnements. Qu'elle puisse avoir, dans l'avenir, un développement plus grand encore, et qu'ainsi les Oblats arrivent à reconquérir la vogue qu'ils avaient voilà trente ou quarante ans, c'est possible, nous l'espérons, nous le croyons même, car il y a déjà plus que des espérances dans ce qui a été fait jusqu'ici. Ajoutez, circonstance heureuse, mais qui montre bien à quel point nos missions sont appréciées, que déjà les demandes dépassent, et de beaucoup, ce que raisonnablement, et vu le petit nombre de nos sujets, nous pouvons faire.

Point n'a été nécessaire, hâtons-nous de le dire, de réveiller le zèle apostolique dans le cœur des Oblats de la province. Ce zèle n'est-il pas dans notre bien-aimée Congrégation un héritage de famille? Et c'est précisément ce zèle qui fait dire dans presque toutes les missions que nous prêchons ici (que l'on nous pardonne de rapporter ce mot, il est d'ailleurs tout à la louange de notre famille religieuse) : « Les Oblats ont quelque chose à part que l'on ne trouve pas ailleurs; ils sont missionnaires comme d'instinct. »

Cette bonne impression faite par nos missionnaires doit être sans doute attribuée pour une bonne part à leur inlassable dévouement, mais elle doit l'être aussi, et beaucoup, à leur méthode. S'ils sont persuadés que le succès d'une mission dépend tout d'abord de la grâce de Dieu, ils n'ignorent pas non plus que c'est une obligation pour eux de se montrer les dignes auxiliaires de cette grâce en ne négligeant aucun moyen humain de la faire valoir.

C'est surtout par leur méthode que nos premiers Pères avaient si bien pris dans le pays, et cette méthode avait été même tellement appréciée que d'autres sociétés religieuses l'avaient adoptée, et avec avantage, alors que nous, nous abandonnions les missions. Cette méthode n'était autre que celle vulgarisée en Provence par notre vénéré Fondateur. Nous y sommes revenus. C'est le désir du R. P. Pro-

vincial que le directoire des missions soit suivi aussi fidèlement que possible, et l'on ne s'est pas trouvé mal jusqu'ici d'avoir suivi ce désir. L'ouverture de la misson se fait presque toujours le dimanche à la grand'messe, et par le directeur des exercices. Quelques avis sont d'abord donnés sur le règlement de la mission, la marche des exercices, l'importance des cérémonies, puis le sermon qui, suivant les circonstances, le temps disponible, ou les besoins de l'endroit, roule soit sur l'importance de la mission, le salut, soit sur l'Eglise.

La visite des paroissiens à domicile n'est pas ici chose pratique, tant à cause de la grande étendue territoriale des paroisses qu'à cause des protestants au milieu desquels ces paroissiens se trouvent pour la plupart du temps noyés. D'ailleurs, à part de très rares circonstances, cette visite n'est pas nécessaire. Le seul mot de « mission » a gardé ici pour les catholiques un sens tellement prestigieux qu'il serait pour l'ordinaire inutile et même difficile de le renforcer. Tout ce qu'il y a à faire, c'est d'entretenir cette haute impression.

Et puis lors même que l'on serait disposé à faire cette visite, le peu de temps dont on dispose ne le permettrait pas. D'ordinaire les missions ne durent pas au delà de quinze jours ; rarement elles vont jusqu'à quatre semaines. Mais ces quinze jours sont bien remplis.

Détail à noter, et qui explique pourquoi en général les missions ne vont pas au delà de quinze jours, c'est que l'entrain pour les exercices se manifeste de suite, et qu'ainsi l'on peut se mettre immédiatement à l'œuvre sans être obligé pendant une semaine de faire la chasse aux gens.

La mission est, le plus souvent, divisée en trois parties : la mission des enfants, celle des femmes et celle des hommes. On a de la sorte une plus grande facilité pour donner aux diverses catégories de paroissiens les enseignements qui leur conviennent. Bien souvent, d'ailleurs,

l'église serait trop petite pour contenir toute la population. Les exercices se font comme il est marqué dans le directoire des missions, comme aussi les principales cérémonies.

De ces cérémonies, la plus impressionnante, le clou de la mission, est toujours celle qui clôture les exercices. Elle est bien faite pour que le souvenir ne s'en efface pas. C'est d'abord l'exercice comme tous les soirs, avec en plus, ce qui fait déjà grande impression, la rénovation des vœux du baptême et la consécration à la sainte Vierge. Mais c'est par la promulgation de la loi que la cérémonie devient vraiment grandiose.

Il y a quelque quarante ou cinquante ans, nos Pères avaient lontemps hésité à populariser cette cérémonie et cela, non sans apparence de raisons. Ils voyaient bien que l'entreprendre et la manquer, c'était tomber dans le ridicule, et peut-être compromettre le succès de la mission. Les P P. Mc Grath et Mangin furent les premiers à essayer : l'effet fut superbe. Le R. P. Fallon a rétabli cette coutume.

On comprendra facilement que les missions, à cause de la multiplicité des exercices que l'on est obligé de grouper le plus possible de manière à fournir en quinze jours, parfois en huit, le travail de quatre semaines, sont très fatigantes pour nos Pères. Aussi savent-ils bien que partir en mission, c'est pour eux n'avoir plus une seule minute libre ; pour quinze jours et plus que doivent durer les exercices, s'atteler à un travail intense, sans répit, un travail où il faut, sans compter, payer, et largement, du corps et de la tête, n'être plus à soi mais à tout le monde, quitter une occupation pour immédiatement passer à une autre, se livrer tout entier et sans même laisser deviner la fatigue. Et quand cela se répète, quand cela se prolonge, quand ce n'est pas seulement pour une mission, mais pour trois, quatre, cinq, six à la file, sans presque aucun intervalle de repos, on peut deviner quel surcroît de fatigue c'est.

Et le ministère des confessions ! S'il est le plus important dans une mission, qui ne sait qu'il est aussi le plus tra-

cassant? Sans même parler des retardataires qui donnent du fil à retordre, mais qui sont la chose inévitable et heureuse de toute mission, des préjugés qu'il faut détruire doucement et sans blesser, ce sont souvent des cas très embrouillés, surtout pour ce qui regarde les mariages mixtes, malheureusement trop fréquents dans certains endroits.

Puis, autre préocupation, les sermons. On y vise surtout au pratique. Ce n'est pas que la forme soit négligée, assurément non ; mais on a bien soin quelle ne prenne jamais le pas sur le fond. D'ailleurs nos missionnaires connaissent bien leurs auditoires et savent que ceux-ci préfèrent (qu'on nous pardonne le mot) la « vérité vraie », si nue et si sévère qu'elle soit, à des enseignements sucrés. Ils n'aiment pas qu'on leur sable trop les voies du ciel. Et puis encore, avec ces auditoires, il faut affirmer la vérité plutôt qu'il ne la faut prouver. Populations heureuses! elles ont pu s'écarter des droits chemins de la morale chrétienne, mais rarement le doute a sapé leur foi ; d'instinct elles ont toujours vu dans la religion le bienfait, jamais l'épouvantail : chez elles, presque toujours, le respect humain est un non sens dont il est difficile de trouver trace.

Il est cependant des cas où il faut faire de l'apologétique et défendre le dogme. Aussi le R. P. Provincial use-t-il alors d'un système par lui établi dans notre église des Saints-Anges, à Buffalo : les « questions-box». Il consiste en ceci : une boîte est fixée près de la porte de l'église : ceux qui ont quelques difficultés sont invités à les y déposer après les avoir exposées le plus clairement possible par écrit. Un missionnaire les résout ensuite du haut de la chaire. Mais, encore une fois, les cas sont rares où l'on doit recourir à ce moyen.

Bien que l'œuvre des missions ait été activement reprise et menée depuis deux ans, il n'y a cependant pas dans la province de corps de missionnaires nettement et définitivement constitué. Les Péres sont pris un peu par-ci par-là, mais de façon à ce que les œuvres locales ne souffrent pas

trop de leur absence. Jusqu'ici, la plupart des travaux, nous ne parlons ici ni des retraites, ni des neuvaines ou triduum, ont été donnés par le R. P. Provincial, qui en prend presque toujours la direction, et par les Pères Mc Rory, Kirwin, Ouimet et O'Brien de notre maison de Buffalo, par les Pères Dorgan, Sullivan et Laurence de notre maison de l'Immaculée-Conception, Lowell, et par le Père Lewis de notre maison de Plattsburg.

Avec ce dernier Père, la maison de Plattsburg qui, jusqu'ici, s'était presque toujours tenue à l'écart de l'œuvre des missions, est entrée dans une voie nouvelle, et nous avons tout lieu de croire qu'elle s'y maintiendra, et même qu'elle élargira de plus en plus son terrain d'action. D'ailleurs sa position sur les bords du lac Champlain, au nord de l'état de New-York, l'y appelle. Mais comme les populations y sont mixtes, partie irlandaises, partie françaises, il faudra là des sujets parlant aisément les deux langues. Le P. Lewis, lui, les possède bien.

Le total des exercices donnés, soit par le Père Lewis, soit par les autres Pères du personnel, depuis janvier 1905 jusqu'au mois d'avril 1907, dépasse la trentaine. La plupart de ces exercices ont duré au moins quinze jours ; certains même, quatre semaines pleines. Les populations évangélisées comptaient de trois cents à trois cent cinquante familles en moyenne.

Sur ces missions, quinze ont été données simultanément en français et en anglais, quatorze rien qu'en français, trois en anglais. Le chiffre des communions a dépassé cinquante mille deux cent soixante.

C'est avec une vraie satisfaction que nous relevons dans la liste des travaux donnés, la grande mission de quatre semaines prêchée à la cathédrale d'Ottawa pendant le carême de cette année. Bien que le rapport qui nous a été communiqué par le R. P. Supérieur de Plattsburg soit sobre de renseignements sur ce travail, nous savons par ailleurs qu'il a été couronné d'un plein succès, et nous nous en ré-

jouissons d'autant plus que depuis de longues années les Oblats n'avaient plus paru dans cette église, cependant construite par eux.

Voilà pour la maison de Plattsburg. Quant à la maison Saint-Joseph, Lowell, on n'a pas cru pouvoir jusqu'ici s'y livrer habituellement à l'œuvre des missions. C'est regrettable, mais la paroisse canadienne populeuse et très étendue desservie par nos Péres, absorbe tous leurs efforts. Ils ont cependant donné, et toujours avec succès, des retraites et des triduum dans les environs. Ces retraites et ces triduum, soit dans la paroisse, soit à l'extérieur, ont atteint, tout compté, le respectable chiffre de quarante-quatre depuis 1905. Voici d'ailleurs sur les œuvres de nos Pères à Saint-Joseph de Lowell, ce que nous écrit le R. P. Lefebvre, supérieur de la maison : « Notre grande mission ou notre œuvre, c'est la paroisse. Pendant les retraites pascales prêchées cette année (1905) pendant les quatre premières semaines du carême, à Saint-Joseph, par le R. P. Héneaut, et à Saint-Jean-Baptiste par le R. P. Campeau, nous avons donné 10.808 absolutions, sans compter au delà de 1000 communions faites par les enfants au-dessous de 16 ans qui ont eu leur retraite après celle des adultes. Parmi les personnes qui se sont confessées pendant nos retraites pascales, il y en a qui sont venues d'ailleurs, nous le savons. Mais leur nombre est compensé par celui des paroissiens qui, ayant été empêchés de se présenter pendant les retraites, sont venus depuis ou viendront jusqu'à l'expiration du temps pascal. »

Pour ce qui est de l'Immaculée-Conception, de Lowell, cette maison a d'ordinaire fondu ses efforts avec ceux de notre maison de Buffalo, en ce sens du moins que presque toujours un ou deux Péres de son personnel ont été désignés pour prendre part aux travaux les plus importants. Cette maison a cependant eu son action distincte, et qui reste d'autant plus appréciable que son personnel n'est pas des plus nombreux. Nous relevons sur la liste qui nous a été communiquée par le R. P. Dorgan, supérieur, les totaux

suivants pour les travaux donnés depuis 1905, et auxquels, bien que dans des proportions inégales, ont pris part tous les Pères de la communauté :

Missions de deux à quatre semaines : 12.

Travaux isolés, triduum ou neuvaines : 10.

Retraites dans les couvents ou collèges : 5.

Communions données : 21.750.

Reste maintenant la maison de Buffalo. C'est de cette maison qu'est parti le nouveau mouvement pour les missions et c'est elle qui l'a entretenu avec le plus d'activité. La chose devait être ainsi, d'abord parce que cette maison possède le personnel le plus nombreux de la province, et parce qu'ensuite elle est, depuis deux ans, la résidence provinciale. On a pu jusqu'ici, et sans de trop grands inconvénients, les autres Pères de la communauté acceptant, si pas avec joie, toujours du moins avec beaucoup de bonne volonté, un surcroît de travail pour remplacer les vides, distraire momentanément deux ou trois Pères du professorat pour les consacrer aux missions. Le R. P. Provincial a vu d'ailleurs, à prendre ainsi de jeunes Pères avec lui, plus d'un avantage, celui entre autres de pouvoir les initier sous sa direction à un genre de travail particulièrement ardu, et de ménager de la sorte, pour la province, un corps de missionnaires qui nous sera de la plus grande utilité dans l'avenir. Les essais ont été des plus heureux ; nos jeunes missionnaires ont été de ceux-là qui :

.... A deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Ces succès ne les ont cependant pas trop enivrés, et nous les avons vus, sitôt rentrés, se remettre au professorat de la meilleure grâce du monde. Il n'y a guère que le R. Père Provincial et le P. Mc Rory qui fassent partie de *toutes* les missions.

C'est pendant le carême de 1905 que nos Pères reprennent l'œuvre trop longtemps interrompue. Les premiers exer-

cices qu'ils donnent à New-York, paroisse Saint-Joseph, durent quatre semaines, pendant lesquelles l'enthousiasme va croissant ; on aime le genre des Oblats ; l'église est trop petite. La mission, d'ailleurs, est conduite de main de maître. Le R. P. Provincial est à la tête, et les PP. Mc Rory et O'Brien le secondent de tous les efforts de leur zèle. Quatre mille quatre cent soixante-dix communions sont données. Le succès est si complet que l'on demande aux missionnaires, et avec les plus vives instances, de revenir donner les mêmes exercices l'année suivante.

Deux autres missions viennent ensuite clôturer ce beau début, la première à New-York, paroisse Saint-Charles, sept cents communions ; la seconde à Bemmington, Etat de N.-Y., dans les deux mille communions.

Nos missionnaires viennent reprendre ensuite la vie de communauté pour quatre mois, et se préparer à une nouvelle série de travaux à donner cette fois de l'autre côté des Etats-Unis, à San-Francisco, sur les bords du Pacifique.

Des amis personnels du R. P. Fallon l'avaient sollicité d'aller prêcher un certain nombre de missions dans cette ville, mais trop absorbé par tout un ensemble d'affaires importantes, il chargea les PP. Mc Rory et O'Brien de prendre sa place. Ces Pères partirent dans le courant de septembre pour ne revenir que juste quelques jours avant Noël. Leur séjour, dans le plan primitif, ne devait pas être aussi long. Mais une mission en amena une autre, cette autre une autre, et ainsi de suite, et si bien que nos missionnaires durent à la fin refuser des travaux qui les auraient retenus des mois et des mois sur les côtes du Pacifique. Ces missions furent toutes données quelques mois à peine avant le tremblement de terre. Il ne nous appartient assurément pas, après coup, de scruter les desseins de la divine Providence. Et cependant... peut-être n'est-ce pas s'aventurer trop loin que de voir, dans ces missions prêchées à la veille d'un si grand cataclysme, une dernière planche de salut tendue par Dieu à ceux-là qui

allaient si soudainement être jetés au pied de son redoutable tribunal. Et si cela peut être, si cela est, ce n'est pas non plus aller très loin de nous glorifier de ce que Dieu a daigné nous choisir pour être les instruments de sa miséricorde.

Les travaux que nos Pères donnèrent dans cette ville de San-Francisco furent, presque sans exception, difficultueux.

L'épouvantable désastre de 1906 a fait connaître bien des choses, et il a, en jetant en pleine lumière de la publicité les plus iniques turpitudes, excusé et justifié la rigueur du châtiment. C'était cette population que nos Pères allaient avoir à missionner.

Ils allaient aussi y rencontrer une autre difficulté, non moins grande et non moins embarrassante que la première et qui, d'ailleurs, en était la conclusion logique. San-Francisco est un des très rares diocèses, en Amérique, où le Concile de Trente a été promulgué : on devine le reste. Ce qui avait été ordonné comme mesure préventive est devenu par la suite une source de difficultés. Peu à peu la loi est tombée en désuétude pour un grand nombre. La chose n'est pas d'ailleurs tellement surprenante dans un pays cosmopolite s'il en est, vrai ramassis de tous les peuples et de toutes les confessions religieuses du globe. Nous ne voudrions cependant pas trop généraliser le cas, car après tout, San-Francisco comptait un excellent noyau de catholiques, mais le fait est que trop souvent les mariages s'y faisaient au petit bonheur, rien qu'au hasard des circonstances, sans publication de bans, sans contrôle. Dès lors, et presque fatalement, les unions manquaient de stabilité : on se prenait, on se quittait, on se remariait et l'on se quittait de nouveau sans plus de formalité.

On comprend aisément qu'une mission, dans de telles conditions, ne pouvait être que difficile, et difficile non seulement pour les missionnaires qui avaient à résoudre les cas les plus embrouillés, mais encore et surtout pour beaucoup de ces gens qui, tout en ayant conservé un fond

de foi dans le cœur, n'avaient pas le courage de secouer leurs chaînes et qui, par conséquent, s'ils suivaient les exercices de la mission, ne les suivaient que jusqu'à la confession et la communion exclusivement.

Les pouvoirs accordés à nos Pères, quelque étendus qu'ils fussent, étaient cependant limités; de plus, presque toujours, les difficultés ayant rapport à ces mariages tenaient à tant de contingences qu'il était impossible de les éloigner sur le moment; dès lors, dans bien des cas, ce que les missionnaires avaient à faire de mieux était d'amener ces gens à venir exposer leur cas en confession, de manière à pouvoir au moins leur donner une ligne de conduite. Il arriva même parfois que les cas n'étaient pas aussi insolubles que les pénitents le pensaient.

C'était à Okland, la seule paroisse où nos Pères, en raison de difficultés tout à fait spéciales, avaient dû faire la visite de la paroisse, famille par famille, individu par individu. Le P. Mc Rory avait ainsi fait la connaissance d'un brave homme qui ensuite avait suivi la mission avec une grande assiduité et une tenue irréprochable. Un beau jour, plus d'homme; et c'était au plus fort des confessions.

Le matin de la clôture, après la communion générale, le Père est accosté par deux personnes qui ont des larmes plein la voix; c'est la mère et c'est la sœur de notre homme qui, de toute la famille, a été le seul à ne pas faire sa mission.

— C'est bien, je vous suis, dit le Père; dans cinq minutes je suis chez vous, et je verrai bien ce qui en retourne.

Cinq minutes après, le Père est à la maison avec deux autres compagnons. Mais notre bonhomme est encore au lit, du moins il le fait dire et n'entend pas descendre. L'artifice ne prend pas. Le P. Mc Rory qui, entre parenthèses, ne se laisse pas payer de mots, déclare qu'il ira plutôt le trouver au lit que de partir sans l'avoir vu. Force lui est bien alors de descendre; mais, pour marquer son mécontentement, il passe délibérément le missionnaire en distribuant ses « shake hand » de bienvenue.

— Parfait, parfait, mâchonne le P. Mc Rory, je saurai bien t'avoir, et il prie tout le monde de s'éloigner pour rester seul avec son .... ami.

— Pourquoi n'as-tu pas fait ta mission?

— Pourquoi? Eh bien!... parce que... parce que...

— Il n'y a pas de « parce que » qui tienne; il faut faire ta mission.

— Je la ferai, oui, mais pas maintenant.

— Et pourquoi pas maintenant?

— Bien, je la ferai maintenant; j'irai vous voir au presbytère... plus tard, dans la journée, ma parole.

— Non, non, pas plus tard, mais tout de suite.

— Tout de suite! Ah non, pas tout de suite comme ça!

— Si, si, tout de suite, et ici. Là, mets-toi à genoux, et tu vas te confesser.

— Eh bien, tenez alors, Père, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, je m'en vais vous dire la chose tout comme elle est, et vous verrez qu'il n'y a vraiment pas moyen.

— Vas-y toujours.

— Eh bien! c'est comme ça, tel que vous me voyez ici, je suis marié sans femme.

— Et où est-elle, ta femme?

— Ma foi, c'est ce que je ne sais pas, et je puis vous le dire, c'est ce que je n'ai guère cure de savoir. Mais tout de même, c'est pour ça que je ne puis pas me confesser. Ah! cette femme! je sais bien que vous me forceriez à retourner avec elle, et c'est une virago, tout ce qu'il y a de plus virago, la virago des viragos; tel que je vous le dis.

— Et où as-tu trouvé cette femme-là?

— Comme ça, un jour je l'ai rencontrée; elle ne savait trop où aller; elle venait justement de quitter son mari; moi je lui ai dit : viens; elle est venue, et le mariage a été fait.

— Comment! le premier mari de cette femme vit encore?

— Bien sûr, qu'il vit encore, je le vois tous les jours pour noyer notre bile dans un verre.

— Oh ! mais c'est qu'alors, mon ami, tu n'es pas marié du tout.

— Pas marié, ah ! mais ce n'est pas sérieux ce que vous dites-là ? je sais bien moi que je suis marié ! ! je ne le sais que trop ! !

— Eh ! non, tu n'es pas marié, et tu ne l'as jamais été. Ce mariage-là, devant l'Eglise, c'est comme s'il n'existait pas du tout.

— Oh ! bien, alors, vite mettez-vous là, et je vais me confesser tout de suite si c'est vrai que je ne suis pas marié ! !

Il s'en faut assurément que tous les cas aient pu être aussi heureusement résolus. Mais si toutes les difficultés ne disparurent pas, les voies du moins furent préparées pour d'heureuses améliorations; et même de grands succès immédiats furent obtenus. Nous nous contenterons de donner ici la simple mention des principaux travaux :

1° Eglise Sainte-Brigitte, vrai bijou d'architecture, détruite par le tremblement de terre, mission de quinze jours : 1.250 confessions, autant de communions.

2° Eglise Sainte-Croix, détruite par le tremblement de terre, mission de quinze jours : 1.220 confessions, autant de communions.

3° Eglise Saint-Patrice, San-Jose, détruite par le tremblement de terre, mission d'une semaine : 720 confessions, autant de communions.

4° Eglise du Saint-Rédempteur, toute neuve, détruite par le tremblement de terre : 1.012 confessions, autant de communions.

5° Eglise Saint-Jean-l'Evangéliste, mission de deux semaines : 1.040 confessions, autant de communions.

6° Eglise Saint-François-de-Sales, Okland, mission des plus difficultueuses, deux semaines : 1.324 confessions, autant de communions.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, nos Pères auraient pu rester indéfiniment à San-Francisco, tant ils étaient demandés pour de plus longs travaux. Ils durent se résoudre à partir. D'autres travaux les attendaient ici aux approches du Carême. A peine, en effet, ont-ils eu le temps de se reposer un peu qu'ils repartent en campagne. Le R. P. Fallon à leur tête, ils retournent d'abord à Saint-Joseph de New-York pour un renouvellement de mission, autant vaudrait dire pour une nouvelle mission, puisque les exercices durèrent quatre semaines. Le total des confessions dépassa 4.400, et il y eut autant et davantage encore de communions.

Ce premier travail achevé, les PP. Mc Rory et O'Brien partent pour Woburn, Mass., population de 800 familles, et y donnent une mission de quinze jours. L'entrain fut particulièrement remarquable pendant ces exercices. Total des confessions et des communions : 3.926.

Et de suite nos missionnaires se rendent à Lowell pour y prêcher une mission dans notre église du Sacré-Cœur. Là encore l'église fut trop petite. Ce fut plus que de l'enthousiasme, quelque chose que nous ne voudrions pas appeler engouement, mais que comprendront ceux-là qui connaissent tant soit peu cette paroisse modèle. Confessions : 3.060, autant de communions.

Les travaux donnés cette année, 1907, sont encore trop récents pour que nous puissions en parler. Nos missionnaires, les RR. PP. Provincial, Dorgan, Mc Rory, et Kirwin qui allait y faire ses premières armes et non sans succès, sont allés donner à l'église Saint-Patrice de Montréal une mission qui, malgré certaines difficultés tenant à la fréquence de ces grands exercices qui ont lieu tous les ans et pour lesquels les diverses sociétés envoient toujours leurs meilleurs sujets, a cependant parfaitement réussi, surtout à la fin, pour la mission des hommes. Le nombre des confessions a monté au delà de 5.000.

En même temps, c'est-à-dire du 17 février au 3 mars, le

P. Laurence prêchait à New-York, dans l'église desservie par les Pères du Saint-Sacrement. Total des communions : 4.000.

Après ces divers travaux, les missionnaires rentrent dans leur communauté pour y passer les fêtes de Pâques, mais c'est pour en repartir presque aussitôt. Les PP. Mc Rory et Kirwin commencent tout d'abord par la mission de Portville, ou si l'on préfère « les missions », car cette paroisse étant très étendue (plus de douze milles), chaque Père eut à prêcher la mission dans les deux églises de la localité. Nous ne nous rappelons pas assez bien le nombre de communions pour le pouvoir préciser.

Les mêmes Pères se rendent ensuite à Bolevar, diocèse de Buffalo, et y prêchent la première mission que nos Pères y aient donnée depuis plus de trente ans. Total des confessions : 1.100. Nous croyons pouvoir assurer que l'un des grands désirs du R. P. Provincial serait de pouvoir arriver à moins disséminer notre terrain d'action en prêchant le plus possible à proximité des villes où nous sommes fixés. Mais on n'en est pas encore là. Il est toutefois à espérer que nous y arriverons au fur et à mesure que nous serons plus connus.

Après la mission de Bolevar, vient celle de Hornell, grande population dans l'Etat de New-York. Elle est prêchée par le R. P. Provincial et les PP. Mc Rory et Ouimet. Total des confessions : 2.500, autant de communions. Détail curieux, mais qui ne manque pas d'avoir son importance, dans presque chacune des missions prêchées par nos Pères, une mort subite arrive, comme si Dieu voulait renforcer par une leçon poignante les avertissements de ses apôtres. A Hornell, il y en a eu trois, et précisément la mort avait choisi ses victimes parmi ceux-là qui ne suivaient pas la mission. On devine la profonde impression que cela fit.

Viennent enfin, et à peine sont-elles finies au moment où nous écrivons ce rapport, les missions données à Sainte-

Catherine et à Saint-Joseph de Boston par le R. P. Provincial, et les PP. Mc Rory, Sullivan et Ouimet. Nous n'en dirons rien ; elles pourront servir de point de départ au futur rapport sur les missions dans la province. D'après les renseignements que nous venons de recevoir, le total des confessions aurait atteint pour les deux missions le beau chiffre de 9.500.

Nous avons maintenant achevé notre travail. Etapes par étapes, nous avons cherché à reconstituer l'histoire de l'œuvre caractéristique de notre bien-aimée Congrégation. Nous avons fouillé les rares documents en notre possession pour en deviner la portée, nous avons cherché à nous identifier avec les sentiments qu'ils exprimaient. Tour à tour, et par eux, nous avons assisté aux difficultés du début, mais en même temps nous nous sommes laissé aller aux grandes espérances que ce début laissait prévoir ; nous avons vu ensuite que ces espérances n'étaient pas vaines, et, un moment, nous avons cru que notre chère famille religieuse était appelée à jouer aux Etats-Unis le rôle qu'elle avait joué dans la terre natale, celle de son berceau : rôle modeste, il est vrai, mais plein de fruits devant Dieu et pour le salut des âmes. Puis ensuite, c'est avec un serrement de cœur que nous avons vu cette œuvre des missions décliner peu à peu jusqu'à disparaître presque complètement, et tout en admettant la difficulté pratique où se trouvaient nos Pères de continuer à se livrer habituellement à ces sortes de travaux, nous avons souffert de constater que le terrain si péniblement acquis, pied à pied, nous échappait faute d'ouvriers en assez grand nombre, et que le jour viendrait où tout serait à refaire, et peut-être dans des conditions moins avantageuses. Et enfin nous avons assisté à la résurrection de cette œuvre des missions, et nos vœux sont allés à souhaiter le retour de ces vieux temps où nos Pères, pourtant en bien petit nombre, parcouraient le pays en tous sens, propageant avec l'amour de Dieu la connaissance et l'estime des Oblats.

Nous ne l'ignorons pas, ce travail est incomplet ; il devait l'être. L'espace de temps à embrasser était trop vaste, et nous ne voulions pas faire de ce rapport un catalogue. Qu'on ne s'étonne donc pas de ce que nous avons passé sous silence des travaux importants ni de ce que nous n'avons pas donné tous les noms. Faire le contraire eût été donner à ce rapport des proportions que nous ne voulions pas lui donner.

Plus rien qu'un mot avant de clore cette relation. Nous l'empruntons à un rapport présenté par le regretté P. Mc Grath au chapitre général de 1893, mot que lui-même avait pris d'un rapport présenté au chapitre précédent. Ce mot résume la situation telle encore qu'elle est aujourd'hui, à la différence qu'ayant repris l'œuvre longtemps abandonnée, on sent davantage la justesse de la remarque :

« Donnez-nous des hommes pour l'œuvre des missions... et dans dix ou quinze ans d'ici la province des Etats-Unis sera un honneur pour la Congrégation... Le plus tôt sera donc le meilleur. »

Buffalo, le 27 mai 1907.

H. WATELLE, *O. M. I.*

PROVINCE D'ALLEMAGNE

Rapport sur le noviciat Saint-Gerlach.

Première partie : Année 1883 — 16 août 1895.

Sur la demande du R. P. Supérieur de Saint-Gerlach, un de nos Pères du noviciat nous adresse le rapport suivant. Il embrasse une période de douze ans, qui s'arrête au 15 août 1895. En offrant nos plus vifs remerciements au chroniqueur, nous lui rappelons qu'une

première partie en appelle au moins... une seconde. Tel sera surtout l'avis de nos lecteurs que le commencement du récit aura grandement intéressés.

Mieux vaut tard que jamais; c'est l'excuse — à moins que ce ne soit un reproche — dont vient se prévaloir le rédacteur de ces lignes, car le dernier rapport sur notre noviciat date de décembre 1882.

Vingt-cinq ans nous séparent de cette date! Que d'événements, sans trop d'importance sans doute pour la plupart, s'y sont passés; que de changements, jusque dans les constructions, s'y sont opérés; que de candidats de la vie religieuse s'y sont succédé, ceux-ci pour échouer pendant le noviciat même, ceux-là pour reculer devant les vœux définitifs; d'autres y ayant contracté des engagements perpétuels, les uns pour y persévérer, mais quelques autres hélas, pour briser les liens contractés de plein gré à une époque où leur âme, remplie d'amour, soupirait encore vers les hauteurs de la perfection chrétienne.

Les visiteurs des dernières années admirent tous ce noviciat spacieux avec ses deux ailes, son architecture, ses vastes salles. Il n'en était pas ainsi à l'époque où notre récit commence : réfectoire au sous-sol, dortoirs sous la toiture en ardoise. Nous étions alors un *pusillus grex*. Le personnel se composait du R. P. Favier, supérieur local et maître des novices, du R. P. Eimère, socius et économe, de 7 novices scolastiques dont 3 prêtres, et de 6 ou 7 frères convers, profès ou novices; en tout une quinzaine de personnes.

Après ces préliminaires, commençons notre récit. L'année 1883 nous procura l'occasion de subvenir à la détresse d'un incendié, en lui louant à titre gratuit pour six mois notre maison de Neerbech demeurée vacante depuis la translation du noviciat à Strabeek. Le R. Père Provincial encouragea les novices dans la visite canonique, les RR. PP. Sardou et Voirin leur firent une courte visite. Notons

3 oblations perpétuelles, 3 oblations de frères scolastiques et 3 oblations de frères convers.

Les événements qui dominent l'année 1884 sont la découverte tardive d'un évêque exilé dans notre voisinage, et la première messe du R. P. Barbedette rehaussée encore par la première communion d'un tout petit junioriste de Heer, le frère Christophe Strecker.

Mgr Brinkmann, l'évêque en question, s'était réfugié de Münster en Westphalie, dans ces régions hospitalières où, après plusieurs étapes, il vint enfin se réfugier dans notre voisinage. Il sut si bien garder son incognito, que personne du noviciat, pas même le P. Eimère, n'aurait soupçonné un évêque dans ce personnage si simple, si paternel. Sa Grandeur retourna à Münster aussi silencieuse qu'elle en était venue ; et alors seulement le P. Eimère s'expliqua « le petit sourire quasi moqueur qui passait sur les lèvres de Mgr Brinkmann chaque fois que celui-ci était témoin de la méprise involontaire du bon Père. Elle semblait dire : « Si vous connaissiez celui à qui vous parlez ! » A une adresse de félicitation que nous lui adressions à Münster, Monseigneur nous répondit par une lettre écrite de sa propre main, nous faisant ses excuses motivées sur son départ précipité, et nous donna sa bénédiction épiscopale.

Le deuxième événement était la première messe du Rév. P. Barbedette. La communauté de Heer, fondée en 1882 et comptant malgré sa jeunesse déjà 60 junioristes de langue allemande, s'était naturellement rendue au noviciat, et pour recevoir la bénédiction sacerdotale, et pour assister à la première communion d'un de ses membres. Citons le *codex historicus :* « Tous les regards sont portés... sur le prêtre et sur les rites sacrés... Ils ne s'en détournent de temps en temps que pour s'arrêter... sur un petit ange revêtu de ses plus beaux habits et agenouillé pieusement au milieu de la chapelle. » Le Dieu de l'Eucharistie descend pour la première fois à la voix et entre les mains du

prêtre, et de là pour la première fois dans ce jeune cœur rayonnant d'amour et d'innocence. Fêtes magnifiques suivies d'agapes fraternelles. — Notre maison de Neerbeek n'étant plus habitée, tomba dans un état de plus en plus misérable ; pour la préserver d'une ruine complète, on la vendit finalement bien au-dessous de son prix d'acquisition. — Le R. P. Eimère, transféré à Valence, laissa l'économat au R. P. Rolland. — Visite canonique du R. Père Provincial et retraite annuelle prêchée par le R. P. Soullier.

Résultat de l'année : 1 émission de vœux perpétuels, 12 oblations temporaires de frères scolastiques, 5 oblations de frères convers. *Quos Deus servet omnes.*

Le rédacteur du *codex historicus* commence son texte par une note douloureuse : « Le noviciat est peu nombreux, mais il y règne un bon esprit et il suit tranquillement sa marche régulière ; les vocations bien solides deviennent de plus en plus rares, surtout parmi les frères convers. Les ravages que l'esprit du siècle, l'esprit d'orgueil et d'indépendance exercent de nos jours chez les jeunes gens du monde, sont effrayants ! Combien il leur est difficile de se plier sous le joug de l'observance religieuse ! » Cette année fut témoin de la translation du juniorat de Heer dans notre voisinage, à Saint-Charles, distant d'ici d'une demi-heure seulement. Une plume autre que celle-ci décrira un jour les charmes et les proportions du nouveau juniorat, mais nous tenons à mentionner la part active que de concert avec le R. Père Provincial et le R. P. Brûlé, le R. P. Favier prit aux négociations et délibérations qui se rattachent à cette importante affaire. — Le silence du noviciat fut agréablement interrompu par les visites de Mgr Jolivet et de Mgr Bonjean ; par celles des RR. PP. Soullier, Mauroit, Sardou ; ce dernier, prédicateur de la retraite annuelle. — Le R. Père Supérieur, de son côté, se soustrayait pendant quinze jours aux fatigues et aux ennuis de sa charge, et pendant quinze jours, goûtait à Notre-Dame

de Sion les douceurs de la retraite annuelle et le bonheur de la vie d'une communauté nombreuse.

Résultats de l'année : 1 oblation perpétuelle, 6 vœux d'un an de frères scolastiques. Pas une seule oblation de frère convers.

Entrons dans l'année 1886. Plusieurs neuvaines à Saint-Joseph obtiennent trois prises d'habit, la veille de sa fête, et ainsi le cœur du R. P. Maître des novices est dédommagé du départ spontané d'un mauvais novice. Le jour de la fête même, tout le noviciat se rend à Saint-Charles prendre part à la bénédiction de la nouvelle chapelle ; inutile de dire que le réfectoire réunit à cette occasion les deux communautés pour la première fois. Du 10 au 12 juin, visite canonique du R. Père Provincial. — La mort de Mgr Paredis qui plongea dans le deuil tout le diocèse de Ruremonde trouva aussi un douloureux écho dans le cœur des Oblats : messe de *Requiem* dans le noviciat même, participation de la communauté en corps au service solennel à l'église paroissiale, enfin assistance du R. Père Supérieur aux obsèques solennelles à la cathédrale, le 22 juin. — Le R. P. Weber, qui avait succédé au R. P. Rolland, partit pour les missions, et eut comme remplaçant le R. P. Scharsch.

Tous ces petits événements sont dominés par un autre plus grave et bien fécond en conséquences pour l'agrandissement du noviciat : c'est la première visite que le Rév. P. Fabre, notre bien-aimé Père général, nous fit du 20 au 23 juillet. Le chef de la famille reconnut l'urgente nécessité d'agrandir le noviciat devenu trop restreint pour le nombre des postulants ; il fallait un réfectoire plus grand et plus salubre, une chapelle plus spacieuse, un dortoir habitable en toute saison, enfin une autre salle d'étude. Les plans furent dressés de suite et approuvés par qui de droit, la maçonnerie de l'aile de la chapelle commencée le 18 octobre, après que les frères convers aidés des frères scolastiques eurent déplacé environ 400 mètres cubes de terre. —

Oblations de cette année : 10 frères scolastiques et 6 frères convers.

1887. — L'année du jubilé sacerdotal de Léon XIII fut pour le noviciat une année de prospérité temporelle et spirituelle. L'aile de la chapelle fut terminée à temps : le 18 juillet. fête du R. Père Supérieur, on put procéder à l'inauguration de la chapelle ; l'aile opposée contenant réfectoire, cuisine et dortoir, ne fut occupée qu'aux mois de novembre et de décembre; bâtie en effet sur l'emplacement de l'ancienne chapelle démolie après Pâques seulement, le gros œuvre n'en put être terminé qu'au mois de septembre.

L'addition de ces deux ailes, œuvre du R. Père Supérieur, fait honneur à son talent à tous les points de vue; qu'il reçoive ici l'expression de notre profonde reconnaissance. Le local une fois agrandi, on vit affluer les postulants ; jugez-en par les beaux résultats de cette année : 4 oblations perpétuelles, 14 oblations de frères scolastiques et 3 de frères convers; mais l'année suivante surtout nous pouvons constater la prospérité spirituelle. — La tenue du chapitre général nous apporta naturellement quelques honorables visites d'évêques et de pères missionnaires. Mgr Grandin vint ordonner prêtre à Saint-Charles le frère diacre Pénard, qui célébra sa première messe au noviciat. — La croix marqua de son sceau fécond les nouveaux bâtiments : notre frère De Byle, menuisier, en tombant d'un échafaudage qui s'écroula, eut la jambe fracturée en trois endroits. Le mal fut complètement réparé par trois mois de soins et de patience.

L'année 1887 coïncide avec la translation du scolasticat de Belcamp à Bleyerheide. Pour surveiller de près les préparatifs d'installation et remplacer le R. Père Supérieur qui devait prendre quelque repos, le R. P. Gandar vint au mois de septembre au noviciat, où il passa quelques semaines. En attendant l'arrivée des scolastiques, qui arrivèrent seulement le 29 septembre, la patience des nouveaux Oblats fut, pour quelques-uns pendant deux mois, soumise à une

rude épreuve, et les bâtiments du noviciat, quoique agrandis, eurent peine à loger jusqu'à 65 personnes. — A partir du 30 septembre, nous avions en Hollande trois grandes communautés d'Oblats, l'espoir de notre famille, la jeunesse : juniorat, noviciat, scolasticat, entre lesquels s'établissent les relations les plus cordiales. La visite que le R. Père Supérieur et son socius firent à Saint-François le 11 octobre, fut largement rendue par l'arrivée de tous les scolastiques au noviciat. — Ne passons pas sous silence les visites des RR. PP. Sardou, Soullier, Michaux, Pichon, Voirin, ni le pèlerinage des novices à Aix-la-Chapelle à l'exposition septennale des insignes reliques que nous ne voulons pas décrire ici. — Résultats de 1888 : 5 oblations perpétuelles, oblation de 22 frères scolastiques et de 11 frères convers. Que c'est consolant !

1889. — Au mois de mai, deuxième voyage du chef de la famille au milieu de ses enfants de Hollande ; les trois communautés, le scolasticat surtout, profitèrent de cette visite, la dernière que nous fit notre bien-aimé Père général. Qui d'entre nous a perdu le souvenir de la grande réunion qui eut lieu alors à Saint-Charles ? Junioristes, novices, scolastiques, pères et frères réunis sous les regards satisfaits du bien-aimé Père général. Sa joie fut telle que, contrairement à son habitude, il ne put s'empêcher d'exprimer au réfectoire même, en termes bien touchants, les sentiments qui remplissaient son cœur paternel. Partout il parla de cette grande assemblée, et le R. P. Rey résolut de lui renouveler cette joie en faisant bâtir ici au noviciat la grande salle de récréation qui dans sa pensée avait un triple but : salle de réunion pour les trois communautés, lieu de récréation pendant le mauvais temps ; et créer un dortoir au-dessus. — Résultats de l'année : 4 oblations perpétuelles, 25 oblations de frères scolastiques, 12 oblations de frères convers, sans compter 2 oblations de cinq ans.

1890. — Année d'influenza dans tout le noviciat. De plus une opération grave pour un frère scolastique et une phtisie

pour un frère convers qui alla mourir dans sa famille. — La grande salle étant achevée, le R. P. Rey put réunir une deuxième fois les trois communautés, cette fois au noviciat. Elle fut importante, cette réunion où le R. P. Langevin exprima la satisfaction qu'il éprouvait au milieu de ses frères d'Europe. — Premiers travaux apostoliques du R. Père Supérieur à Peltre. — Résultats de l'année : 3 oblations perpétuelles, 18 oblations de frères scolastiques, 8 de frères convers, 1 oblation de cinq ans.

1891. — Les jours se suivent au noviciat avec leur régularité ordinaire. Le R. P. Mao vient achever ici ses études de théologie, le R. P. Laufer succède au R. P. Loos nommé professeur à Saint-Charles; le R. P. Supérieur prêche à Pâques et en automne les retraites habituelles aux religieuses de Peltre; son dévouement le porte encore à surveiller, à la place du R. P. Martinet, les travaux de construction du scolasticat de Liége, dont l'achèvement, promis pour le 30 septembre, ne fut réalisé que le 20 octobre suivant. L'Allemagne nous envoyait des frères convers en grand nombre : pour les occuper utilement, le R. Père Provincial fit l'acquisition d'une pièce de terre située à l'est du parc, entre la route et le chemin de fer de Maestricht. Le propriétaire, il va sans dire, profita de l'occasion : 5.437 mètres carrés pour 3.750 fr. ; un peu cher pour l'époque, mais aujourd'hui on paierait davantage. Merci au généreux acquéreur. — Résultats de l'année : 5 oblations perpétuelles, 31 oblations temporaires de frères scolastiques, 18 de frères convers, 2 oblations de cinq ans. Dieu bénit visiblement le noviciat.

1892. — La mort nous ravit le frère Nordmann Théodore qui était allé voir son père mourant; elle nous ravit une victime qui nous était bien plus chère encore, notre R. Père Général ; le 26 octobre, hélas ! nous devînmes orphelins. Quelques jours après, nomination du R. P. Soullier à la charge de vicaire genéral.

Les prédications annuelles du R. Père Supérieur stimulent

le zèle de son socius, qui débute avec succès par des retraites de pensionnat. Une visite d'adieu nous est faite par le Rév. P. Van Laar partant pour le pays des Boers. — Résultats de l'année : 1 oblation perpétuelle, 19 premiers vœux de frères scolastiques, 12 de frères convers, 2 vœux de cinq ans.

1893. — Année du Chapitre général qui nous valut le plaisir de nombreuses visites d'évêques et de missionnaires. Elle donna un nouveau père à la famille des Oblats, un nouveau chef à la province du Nord et un nouveau Supérieur à notre noviciat. Après Dieu, mille remerciements au R. P. Rey pour toutes ses bontés envers la communauté de Saint-Gerlach : non content de ses visites canoniques annuelles, il aimait à venir au milieu de ses benjamins pour leur inspirer l'amour de leur nouvelle famille religieuse. Merci et honneur surtout au R. P. Favier qui, pendant près de douze ans, porta le poids du jour et de la chaleur, pour le maintien et le développement de l'esprit religieux, de l'amour de la Congrégation dans tous ceux qui ont passé sous sa houlette. Tous, et ils sont nombreux, peuvent dire avec le Psalmiste : « *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* » Il a coopéré, par ses conseils au moins, à la fondation des juniorats de Heer et de Saint-Charles ; il n'avait qu'à paraître sur le chantier du scolasticat de Liége pour donner à l'entrepreneur et aux maçons une impulsion nouvelle. La confiance des supérieurs majeurs l'appela à un honneur plus grand, à une charge plus pénible encore, celle de Provincial de la province du Nord. La houlette pastorale du noviciat passa aux mains du R. P. Abhervé, ancien professeur du juniorat, et aumônier de la Sainte-Famille de Bordeaux. Au R. P. Laufer socius succéda le R. P. Bach, de Saint-Ulrich, qui, âgé et épuisé par les travaux du ministère, avait manifesté le désir d'utiliser ailleurs le reste de ses forces. — Résultats magnifiques de cette année : 3 oblations perpétuelles, 39 oblations temporaires de frères scolastiques, 14 de frères convers, 1 oblation de cinq ans. Dieu soit loué !

1894. — Rien d'important à relater, sinon l'ordination et la première messe du R. P. Jouan au mois de septembre. — Résultats des plus consolants : 3 oblations perpétuelles, 39 oblations temporaires de frères scolastiques, 7 de frères convers, une oblation de cinq ans.

1895. — De graves événements se préparent : le 1er mars, visite du T. R. Père Général accompagné des RR. PP. Tatin et Gandar ; le 7 mars visite du R. P. Provincial qui venait de Liége. A l'air soucieux de tous ces visiteurs, on sentait qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire. En effet, il ne s'agissait de rien moins que de détacher plusieurs maisons de la province du Nord pour en créer la nouvelle province allemande. — Cette création eut lieu le 5 mai 1895, jour où le T. R. Père Général signa le décret y relatif.

Le 12 mai, la communauté de Saint-Gerlach fut officiellement informée de cette importante mesure et bientôt après réjouie par plusieurs visites paternelles du chef de la naissante province, du R. P. Scharsch. — Le nouveau maître des novices, le R. P. Hector, descendit de Saint-Charles le 29 juillet, mais n'entra en fonctions que le 16 août, jour où le R. P. Abhervé nous quitta pour Angers, laissant après lui bien des regrets, des cœurs reconnaissants et un noviciat bien florissant. Que Dieu le récompense de tous ses services. Notons encore le départ du R. P. Nordmann, économe, pour les missions de Saint-Albert. — Résultats de l'année jusqu'au 15 août inclusivement : 32 oblations de frères scolastiques, 5 oblations de frères convers.

Prenant une vue d'ensemble des années qui se sont écoulées depuis la fondation, nous arrivons au résultat suivant : Le noviciat de Saint-Gerlach fut occupé le 3 novembre 1881 ; addition des deux ailes en 1886-1887; construction de la grande salle en 1889 ; acquisition d'une pièce de terre à l'est en 1891 ; fondation de la province allemande le 5 mai 1895. — Nombre d'oblations émises depuis le 1er janvier 1882 jusqu'au 15 août 1895 : 34 oblations perpétuelles, 280 obla-

tions d'un an de frères scolastiques, 104 oblations d'un an de frères convers. Magnifiques résultats. Gloire à Dieu et à Marie notre Mère Immaculée !

Terminons cette première partie en admirant l'action de la divine Providence : un gouvernement hostile nous expulsa de Nancy en 1880 et nous obligea de nous réfugier sur une terre étrangère ; des craintes fondées d'une expulsion prochaine de Notre-Dame de Sion inspirèrent aux Supérieurs la fondation du juniorat de Heer. Noviciat et juniorat sont placés aux portes de l'Allemagne ; c'est là que les voulait la divine Providence pour fonder la province allemande. « *Universæ viæ Domini misericordia et veritas.* »

ATHABASKA

La Mission Saint-Henri. Fort Vermillon.

En 1867, Mgr Faraud, de passage au Fort Vermillon, donne son nom à cette mission. Sa Grandeur allait au Dunvegan fonder la mission Saint-Charles, et y installer le R. P. Tissier. En même temps, Monseigneur fonde la succursale de Saint-Jean et celle de Notre-Dame des Neiges au Portage.

Mgr Faraud visite plusieurs fois la mission Saint-Henri, jusqu'au moment où Mgr Clut vient, en 1868, y fixer sa résidence. Le prélat missionnaire obtient à grand'peine des bourgeois de la Compagnie une petite hutte, et y passe l'hiver, tandis que le révérend ministre, le trop fameux B***, auquel il est venu faire la guerre, est reçu comme l'envoyé

du ciel et entouré d'égards de la part de la gent protestante. Mgr Clut parle le montagnais, que les Castors comprenaient et parlaient mieux qu'aujourd'hui. Cet avantage inappréciable sur son antagoniste, joint au secours empressé et au bon exemple des quelques métis employés au Fort, lui concilie tous les cœurs. Les sauvages s'empressent à ses instructions, et les jours ne sont pas assez longs pour la ferveur des nouveaux néophytes. En moins de neuf mois, on compte 51 baptêmes, c'est-à-dire 51 âmes arrachées au démon et données à Dieu. Sa Grandeur continue à déployer son zèle auprès de ces âmes qui, naguère encore, étaient plongées dans les ténèbres de l'erreur. Le nombre des conversions grandit toujours et s'accentue encore lorsque, en 1869, l'illustre missionnaire s'arrache avec regret à son troupeau pour voler à de nouvelles conquêtes. Le R. P. Eymard, désigné pour lui succéder, ne peut se rendre où l'obéissance l'appelle. Le P. Laity, du lac Athabaska, le remplace durant les derniers mois de l'année, octobre, novembre et décembre. Chaque année, le Père, d'après les souvenirs d'un vieux frère, partait du lac Athabaska dans le mois de septembre. Il s'en allait dans une barge, remontant le courant de la rivière La Paix, juste pour arriver quelques jours avant la prise des glaces. A Noël, après avoir visité les sauvages, il retournait à Athabaska, toujours par la rivière, mais cette fois, non plus sur l'eau, mais sur la glace, marchant à la raquette, suivant ses chiens ou bien les précédant. Enfin, en 1874, la mort imprévue de son unique compagnon à Athabaska, le regretté P. Eymard, noyé dans les eaux du Lac, oblige le R. P. Lady à abandonner momentanément Saint-Henri, car il se trouve seul à la Nativité.

Au mois de décembre 1874, le R. P. Collignon visite les Castors de la Rivière La Paix. Il sait si bien s'insinuer dans les bonnes grâces de l'officier en charge de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qu'il en obtient gratis la cession d'une maison de 30 pieds $\times$ 20 avec addition de 10 $\times$ 10 pour

un sanctuaire. Les catholiques de la place, qui sont tous employés de la Compagnie, s'empressent chaque soir, à l'envi, pour transporter ces constructions et les élever sur le terrain choisi par le missionnaire, comme propriété de la mission. Le bon Père espérait continuer l'œuvre de ses devanciers, lorsqu'un ordre de Mgr Faraud le rappela en toute hâte au Lac La Biche. Un jeune missionnaire nouvellement arrivé de France, le R. P. Husson, lui succédait en 1871. Il quittait le lac La Biche en juin et se dirigeait sur Athabaska pour y attendre les barges qui remontaient au Vermillon. Il dut voyager en compagnie d'un révérend ministre, envoyé par la propagande protestante, en vue de lui ravir les quelques âmes qui avaient déjà coûté tant de sacrifices. L'équipement du missionnaire est des plus primitifs ; quelques verges d'indienne et une demi-douzaine de rouleaux de ruban, lui permettant de se procurer auprès de ses sauvages le strict nécessaire pour ne pas mourir de faim.

De 1876 à 1880, le R. P. Husson demeure seul au Vermillon. Sans expérience, livré à ses propres ressources, il peut compter cependant sur le concours inappréciable des employés du Fort, qui l'aident de leurs conseils, l'assistent malgré leur extrême pauvreté, et le consolent par leur ferveur et leur conduite irréprochable. Dès le premier jour, un chœur de chant est formé ; chaque soir il y a répétition, en sorte que le dimanche le prêtre n'est pas seul à louer le Seigneur. La petite chapelle retentit de nos chants liturgiques et de cantiques pieux. Les sauvages font leur apparition deux fois par an, le missionnaire les instruit de son mieux et finit par les admettre au baptême, régularise leurs mariages, et distribue à quelques-uns le Pain des forts. Son champ d'action est presque illimité, son plus proche voisin est à trois cents milles, et il lui faut par conséquent franchir cette distance, deux fois, aller et retour, pour aller se confesser. Le voyage, il y a un quart de siècle, ne se faisait pas aussi facilement qu'aujourd'hui dans ces parages. Le

traîneau, en hiver, le canot en été, étaient les seuls moyens employés par le missionnaire pour se rendre d'un lieu à un autre, avec la presque certitude d'un jeûne forcé en raison des nombreux retards imprévus dans ces courses pleines de dangers. C'est ainsi que le missionnaire fit sa première expérience du voyage d'hiver, lors d'une descente à Athabaska par des tempêtes de neiges, et qu'il y arriva le jour de Noël, à trois heures du soir, après avoir franchi en deux jours, sans manger, une distance de plus de quatre-vingts milles.

Un autre incident de cette vie d'aventures mérite d'être rapporté. Mgr Faraud, à sa dernière visite au Mackensie, ne pouvant à son grand regret se rendre à la rivière La Paix, à cause de la maladie qui le cloue pendant de longs mois sur un grabat, appelle le P. Husson à Athabaska. Le missionnaire se met en route, voit son supérieur durant quelques jours et fait ses préparatifs pour retourner à sa mission. Il se procure un canot que doivent gouverner deux sauvages. On lui donne pour aide le Fr. Reynier. Tout l'approvisionnement du Père pour toute une année est déposé dans la frêle embarcation, et les voyageurs se mettent en route, pleins d'entrain, après avoir reçu la bénédiction et les vœux de leur évêque. Le temps et le vent surtout semblent les favoriser, puisque chaque jour ils peuvent déployer les voiles durant quelques heures. En moins de quatre jours, ils franchirent plus de la moitié de la distance entre Athabaska et le Vermillon. La Providence leur fournit le gibier nécessaire à l'alimentation du pot-au-feu, ce qui ménage les vivres. Le bien-être règne au camp : — « Mais voilà qu'un beau soir, raconte le P. Husson, après un repas dont une outarde avait fait tous les frais, notre canot, que les sauvages avaient mal assujetti, est emporté par l'onde. Une imprudence avait suffi pour nous priver soudain de tout moyen d'existence. Avec notre canot avaient fui et nos provisions, et le petit équipement nécessaire à l'entretien de la mission pour un an. Toutes nos recherches sont inu-

tiles ; nous regagnons notre logis, cherchant, mais en vain, à oublier dans le sommeil le malheur qui venait de nous frapper. Le matin voit se dresser devant nous la plus triste des réalités. Nous nous trouvons à cent cinquante milles de la mission, sans aucune provision et sans autre moyen de transport que nos jambes. Notre costume est à l'avenant ; chemise et pantalon, une paire d'espadrilles sauvages qui ne pouvaient guère durer 24 heures, et une couverture. Nous nous mettons cependant en route, après avoir recommandé bien dévotement nos âmes à Dieu. J'avoue que j'avais perdu tout espoir de jamais revoir le théâtre de mes premières armes, la mission Saint-Henri. Nous ne sommes pas tristes néanmoins, je ne puis même m'empêcher de sourire, lorsque le Fr. Reynier, s'approchant de moi, me dit confidentiellement à l'oreille : « Cher Père, vous savez que je suis un fort mauvais marcheur et que, selon toute probabilité, les forces me manqueront avant longtemps. Je vous prie donc, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, de me donner une absolution à la volée, quand vous me verrez faiblir, et de vous sauver au plus vite, sans vous inquiéter autrement de moi : je mourrai en paix. »

Le temps se maintient au beau et nous avançons à travers la forêt, guidés par nos sauvages. Nous faisons une première journée, bien qu'il faille nous coucher sans souper, après avoir déjeuné et dîné de mémoire. Quel réveil le lendemain ! la faim nous dévore l'estomac. Puis le ciel s'assombrit et une tempête épouvantable se déchaîne sur nous. Des nuées de moustiques et de maringouins nous font une guerre à mort ; nous ne pouvons nous en défendre qu'en tenant à la main un tison dont la fumée nous protège contre cet ennemi d'un nouveau genre. La tempête se continue pendant la nuit et durant une grande partie de la matinée du lendemain. Il nous faut cependant avancer, malgré notre extrême faiblesse. Rien ne nous arrête, bien que l'eau suspendue aux grandes herbes et aux lianes ne permette pas au plus robuste d'entre nous de frayer le chemin à ses compagnons durant

plus d'un quart d'heure. C'est les pieds nus et les vêtements en lambeaux que nous avançons. Le soir, nos hommes refusent de bûcher le bois nécessaire pour la nuit. Je prépare moi-même un petit abri, au milieu des murmures et des malédictions de nos guides qui blasphèment Dieu, incapables de comprendre comment Celui que le prêtre invoque a pu les abandonner ainsi à la merci des éléments. Force m'est bien de garder le plus profond silence et de souffrir patiemment. A la fin je m'endors et je rêve.

Le matin du troisième jour, la pluie cesse. Nous nous remettons en marche ; à peine avons-nous fait quelques pas que nous rencontrons une rivière à traverser. Nous avisons une chaussée de castors. Elle est brisée, il faut établir un pont, du rivage à cette chaussée, qui est à deux pieds sous l'eau. Aidés d'un bâton, nous passons l'un après l'autre, sur cette arête d'un pied de large, au bord d'un précipice où les vagues s'entrechoquent sourdement. Sur le soir, agréable surprise ! nous apercevons la trace de pas de chasseurs qui semblent avoir parcouru la contrée ce jour-là même. Notre détermination est bientôt prise : nous les suivrons à la piste jusqu'à ce que nous les ayons trouvés.

Nous arrivons, en effet, à leur campement avant la nuit ; mais, hélas ! uniquement pour constater que, non moins que nous, ils étaient éprouvés par la plus grande disette ; ils n'avaient rien à manger depuis huit jours. Deux jeunes gens s'offrent à nous traverser sur l'autre rive de la rivière La Paix. La distance pour se rendre à la Petite Rivière Rouge est plus courte et de beaucoup plus facile, le chemin est bien tracé et traverse une belle prairie. Aussi le lendemain, au soleil couchant, nous apercevons les pauvres constructions auxquelles on se plaît à donner le nom de Fort. Là, au moins, nous allons satisfaire notre faim, nous ravitailler un peu, et jouir de l'hospitalité proverbiale de la Compagnie de la Baie d'Hudson. L'officier en charge nous reçoit avec cordialité : « Père, dit-il, l'histoire de vos malheurs se lit sur votre figure, je n'ai pas besoin d'en

entendre davantage. Malgré vos fatigues, il vous faudra pourtant reprendre votre route de bon matin, car je suis moi-même dans la plus grande gêne... » En même temps il nous sert quelques onces de viande sèche toute moisie, que nous trouvons délicieuse. J'obtiens cependant la faveur qu'il garde le Fr. Reynier, pour le confier à un sauvage qui devait remonter en canot le lendemain. Ce pauvre frère était à bout de forces et ne se serait certainement pas rendu au terme de son voyage. A l'aube, nous repartons donc, mes deux sauvages et moi, marchant péniblement le long de la grève de la rivière La Paix. Le soir, nous sommes à l'embouchure de la Rivière Huard, et nous nous disposons à faire un radeau pour la traverser, lorsque la Providence nous vient en aide de la manière la plus efficace. Un bon sauvage, qui se trouvait en ce moment occupé à tendre ses filets, veut bien nous passer à tour de rôle dans son petit canot, et faire six fois le trajet d'une rive à l'autre pour l'amour de Dieu. Puisse-t-il à jamais en être récompensé ! Nous campons à la belle étoile, pleins de l'espérance de revoir le lendemain, sinon le clocher du village, du moins la petite croix de bois qui domine l'humble cabane du pauvre missionnaire.

Dès le matin nous sommes sur pied. C'est à qui arrivera le premier. Nous ne courons pas cependant ; nous sommes si faibles et si amaigris que nous nous faisons presque peur les uns aux autres. Mais l'espoir de retrouver dans quelques heures des amis qui s'empresseront de nous soulager, l'assurance d'échapper à la mort, raffermissent nos pas et nous font presque oublier nos malheurs. Dieu ! quelle surprise, quand nous apparaissons au milieu de nos gens ! Les sentiments de compassion qu'ils nous expriment dans leur langage naïf, nous touchent jusqu'aux larmes. Toutes les chaudières et les poêles sont mises à réquisition. En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire nous nous trouvons en face d'un bon repas. Nous n'avions eu durant six jours, pour assouvir notre faim, que le misérable morceau

de viande moisie qui nous avait été servi, après quatre jours de marche. Voilà comment la Providence a bien voulu nous tirer des affres de la mort... »

Ici se termine le récit du R. P. Husson. Ajoutons que, pour lui, il s'empresse avant tout d'offrir la sainte Victime en action de grâces à Celui qui l'avait sauvé.

Le bon Père, de concert avec le P. Laity, s'applique à établir la mission sur des bases solides, visitant les camps et allant instruire ses ouailles jusque sur leurs terres de chasse. En 1881, il reçoit son obédience pour Dunvegan et devient directeur de la mission Saint-Charles, tandis que le R. P. Laity, avec un ou deux frères convers comme aides, continue l'œuvre commencée, avec toute l'expérience que lui avaient donnée vingt ans de mission. Cependant, le R. P. Husson faisait de temps à autre de courtes apparitions à Saint-Henri, et quoique occupé alors de la fondation de Saint-Augustin, dont Mgr Faraud l'avait chargé en 1886, il emploie les quelques mois d'hiver à instruire les Cris de la Petite Rivière Rouge. Grâce à son zèle et à sa persévérance, un grand nombre embrassent notre sainte religion. Ce fut là le commencement des conversions éclatantes qui vinrent consoler dans la suite les missionnaires qui lui ont succédé.

Ce n'est qu'en 1889 que les RR. PP. Joussard et Dupin arrivent au Vermillon, qu'ils n'ont jamais quitté depuis. Le R. P. Joussard est chargé de la population Castor, et le R. P. Dupin de la population Crise ; mais les deux travaillent ensemble chez les blancs qui viennent chaque année s'implanter dans le pays.

Voici ce qu'écrivait en 1893 Sa Grandeur Mgr Grouard :

« Saint-Henri est situé près du Fort Vermillon, à trois cents milles du Dunvegan. Les RR. PP. Joussard et Dupin y résident et les FF. Reynier et Debs leur prêtent un généreux concours. La fertilité du sol a décidé plusieurs anciens engagés de la Compagnie à s'y fixer, et la culture et l'élevage des troupeaux y font de rapides progrès.

L'élément protestant y coudoie l'élément catholique. Bien que celui-ci prédomine numériquement, celui-là l'emporte par la fortune et les moyens d'action. L'évêque anglican d'Athabaska demeure là, et, assisté de ministres et de maîtres d'école, avec renforts de machines à vapeur, de scies et de moulins à farine, il est à la tête d'un vaste établissement. C'est dire que nos Pères ont, là aussi, une lutte continuelle à soutenir ; mais Dieu leur fait la grâce de maintenir leur courage à la hauteur des difficultés. Je crains seulement que le P. Joussard ne dépasse la mesure de ses forces. Il a dû construire une nouvelle résidence avec une école, et les autres travaux réclament non seulement sa direction, mais sa coopération active. Il est chargé de la mission des Castors, en outre, de la Rivière au Foin où bon nombre d'Esclaves viennent faire la traite des fourrures. C'est à deux cents milles environ du Fort Vermillon qu'ils se réunissent, et cette distance occasionne naturellement de longs et pénibles voyages. Le R. P. Dupin fait la classe aux enfants et donne aux Cris le secours de son ministère. Le cher Père Joussard m'a demandé avec instance un nouveau frère, et j'ai bien reconnu la légitimité de sa demande. Il s'épuise à la besogne, et le Fr. Reynier, quoique plein d'ardeur, se fait vieux. Il m'a de plus si bien prouvé la nécessité de procurer à Saint-Henri un moulin, comme à Saint-Augustin, que je n'ai pu me tirer de ses mains qu'à la condition de le satisfaire. Où tout cela va-t-il me mener ? Les promesses coûtent peu sans doute, mais leur réalisation me coûtera fort cher. Avant de quitter Saint-Henri, je citerai la manière édifiante dont un pauvre sauvage sortit victorieux d'une controverse dans laquelle l'évêque anglican l'avait engagé. « Un jour, dit-il, étant entré pour affaires chez le Bishop, il me reçut fort bien et ne tarda pas à tirer sa bible et à me plaindre de mon ignorance. Je tirai, moi aussi, mon livre Cris, que je porte avec moi et, le lui montrant, je lui dis que je trouvais là une connaissance suffisante de la religion. Il le prit, le regarda et tomba sur

le mot « Marie ». — « Voilà, dit-il, en quoi tu es dans l'erreur ; « ton livre te fait prier Marie et le mien dit qu'il ne faut « prier que Jésus.... » Et il essaya de me prouver que je faisais très mal de prier Marie. « Réponds-moi, lui dis-je, « tous les hommes ont une mère ; j'ai la mienne que j'aime, « en as-tu une aussi toi ; ou es-tu venu tout seul sur la « terre ? — Sans doute, répliqua-t-il, je ne suis pas venu « au monde comme un champignon, et j'ai une mère comme « les autres.... — C'est ce que je pensais, lui dis-je, tu as « une mère et tu l'aimes aussi sans doute. Or tu sais que « Jésus a Marie pour Mère, et tu n'oseras pas dire qu'il « n'aime pas sa mère. C'est pourquoi, nous, catholiques, « nous croyons qu'il faut prier Jésus d'abord, et qu'il faut « prier Marie aussi, car, puisque Jésus aime sa mère, il ne « ne lui refusera pas les « grâces » qu'elle demande pour « nous... » Le Bishop, ajouta-t-il, demeura sans réplique, et c'est ainsi que je sortis victorieux de la lutte... » — Ce brave sauvage était tout fier en me racontant cela, l'été dernier, et moi, je bénissais Dieu qui met dans le cœur de nos chrétiens de si beaux sentiments, et sur leurs lèvres des paroles si naïves et si vraies, que les docteurs de l'hérésie ne peuvent les entendre sans être confondus.

« Voilà donc un aperçu de la mission Saint-Henri, au Vermillon, en 1893. Six ans plus tard, en 1899, lors du traité entre le gouvernement Canadien et les sauvages des contrées du Nord-Ouest, voici ce que rapportait Mgr Grouard, qui, mieux que tout autre, était à même de juger de l'état de nos missions.

« Au fort Vermillon la mission est en progrès. Le Père Joussard a fait construire une nouvelle chapelle qui sera très convenable, une fois terminée. Il lui manque encore plancher, portes et fenêtres. Cependant l'occasion semble bonne d'en faire la bénédiction. La foule est considérable et ne trouvera pas place dans la vieille chapelle, à la messe du dimanche. C'est donc très à propos d'utiliser la nouvelle bâtisse où tout le monde pourra se loger. Le P. Joussard

se met à l'œuvre et arrange tout si bien, que la cérémonie fut belle et consolante. Le R. P. Lacombe dut donner le sermon en cris. Le R. P. Dupin était arrivé à temps de la Petite Rivière Rouge où il avait donné la mission. Le temps qui était d'abord menaçant se remit au beau. Les sauvages Castors, leur chef en tête, drapeau déployé, viennent en corps à la messe. Le gouvernement, et le ministre protestant qui était venu inviter messieurs les Anglais à se rendre à son temple, furent témoins attristés du triomphe de la religion catholique.

« Des instances si pressantes pour avoir des sœurs enseignantes me furent faites, que j'ai dû promettre d'en chercher quelque part. Je me suis adressé aux Sœurs de la Providence de Montréal et leur ai demandé cinq religieuses, qui devront venir l'été prochain. Au point de vue matériel il y a progrès dans la petite colonie du Vermillon ; les fermes se multiplient, les récoltes sont bonnes, les troupeaux nombreux. La population blanche est venue en masse trouver le P. Joussard, et l'obliger en quelque sorte d'établir un moulin à farine sur une petite rivière, où il est facile, dit-on, de construire une digue et une chaussée. Les gens promettent leur concours pour ces travaux qui sont vraiment d'utilité publique. On n'attendait plus que mon approbation que je ne pouvais refuser, mais cela va entraîner des dépenses considérables; il nous faudrait aussi quelques bons frères, car le Fr. Reynier se fait vieux, le Fr. Debs s'épuise à la besogne et, malgré l'arrivée du Fr. Behan, on ne peut faire face à tous les besoins. »

Depuis le traité entre le Gouvernement canadien et les sauvages, en 1899, les chères Sœurs de la Providence sont arrivées à Saint-Henri ; elles tiennent une école et ont le soin de l'église. La mission a trouvé en ces épouses de N.-S. J.-C. un véritable trésor, car l'arrivée des Sœurs au Vermillon a été le commencement d'une ère nouvelle. En effet, nous sommes déjà loin du temps où Mgr Clut commença l'évangélisation de la population du Vermillon composée seu-

lement de sauvages Cris et Castors, mais depuis lors augmentée par les métis et même des blancs venus du Canada. C'est un pays plein d'avenir, les gens sont naturellement bons, portés aux choses surnaturelles, et il y a grand espoir que les missionnaires et les Sœurs opéreront auprès d'eux le plus grand bien. L'avenir le dira.

R. P. Falher, *O. M. I.*

SASKATCHEWAN

Première tentative d'apostolat chez les Esquimaux.

(*Suite.*)

Rapport du R. P. Turquetil, O. M. I., au Directeur des « Missions ». (*Suite.*)

(Voir N° de Septembre, page 330.)

Magie des Esquimaux.

L'on peut dire, sans crainte d'exagérer, que la magie ou sorcellerie prend l'Esquimau à sa naissance et l'accompagne jusqu'à la mort. Tout Esquimau est plus ou moins sorcier. Il agira bien parfois sans recourir aux incantations ni aux songes devinatoires, mais jamais il n'ira contre les ordres de l'esprit qu'il a évoqué ou seulement entrevu en songe.

En quoi consiste la magie des Esquimaux, et que faut-il en penser ? Voici ce qui se passa près de moi en juillet 1906.

Le jeune homme chargé de me fournir des vivres s'était

beaucoup attaché à moi. Il me construisait un canot, et pensait déjà aux moyens de me fournir une loge pour l'automne. Il travaillait fort bien d'ailleurs, et je me reposais sans inquiétudes sur sa bonne volonté. Soudain il tombe malade ; un violent mal de tête se déclare. J'essaie des médecines ; mais le cas est curieux : la seule médecine efficace, c'est ma présence. Dès que je m'approche de lui, il se sent délivré de son mal, et reprend ses travaux ; si je le quitte, il devient fou de douleur. C'était le temps où les Esquimaux du Nord venaient faire visite à mes gens et quêter près d'eux un peu de poudre et de tabac. Ils arrivaient nombreux, de tous les côtés. Chacun voulait essayer la magie pour sauver le jeune homme qui m'avait si bien gardé jusqu'ici. Je m'y opposai fortement. Rien n'y fit. La maladie cependant résistait à toutes ces pratiques diaboliques. Le chef, premier sorcier du pays, fut alors mandé en toute hâte et à mon insu. Il tardait. Le malade m'appelle et me demande en grâce de coucher dans ma tente. J'accédai à ses désirs et le fis apporter chez moi. Une crise terrible faillit l'emporter quand on l'approcha de ma tente. Une fois installé, il reprit vite ses sens, et s'endormit paisiblement. A midi, il demande à manger. Il est heureux maintenant et ne veut plus de sorcier, le Père est plus fort et saura bien le guérir. Le soir même arrivait le chef. On lui expose le cas. Devant son silence, et redoutant sa colère, on lui offre force présents : fourrures, égoïnes, haches, pièges, etc., en le priant de recourir à son art. Le malade est reporté chez lui. La nuit approchait. Le magicien connaissait sans doute la cause du mal et son remède. « Les âmes des morts tourmentent cet homme, dit-il, pour s'être servi d'objets qui leur ont appartenu. » Pour faire mon canot, le malade avait employé le traîneau de l'un des Esquimaux morts au printemps. Là était tout le mal. Il fallait se mettre en règle avec les esprits, avant de les évoquer. Mon beau canot neuf fut condammé à passer par les flammes.

On en vint aux incantations. Aucune femme ne prend

part à ces chants. Elles ne peuvent même pas y assister. Seuls les hommes les exécutent avec un ensemble parfait. Soudain un cri terrible retentit. Je ne sais qui le poussa, mais il n'avait rien d'humain, on dirait plutôt un hurlement de loup furieux. Au dehors les chiens font rage et remplissent l'air de leurs aboiements. Les yeux hagards, l'écume à la bouche, le sorcier pousse lui aussi quelques hurlements sauvages, et s'endort. L'esprit est en lui. Cet esprit se présente toujours sous la forme d'un chien, c'est du moins ce qu'affirment Esquimaux et Montagnais; ces derniers se soumettaient parfois, naguère, aux sorciers païens pour être guéris de leurs maladies, et eux aussi apercevaient l'esprit évoqué. Le magicien dort maintenant de sommeil magique. Il est inconscient. Il parle, mais c'est l'esprit qui répond par sa bouche. La conversation s'engage, à laquelle je ne comprenais rien d'ailleurs. Mon nom revient à chaque instant sur ses lèvres, et les assistants témoignent beaucoup de surprise et semblent désappointés. Puis les chants recommencent, la scène est finie. Le sorcier ne se réveillera plus qu'au lever du soleil. Alors seulement il apprendra de la bouche des autres ce qui s'est passé, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait.

L'esprit évoqué était de mauvaise humeur, paraît-il ; on n'avait pu comprendre la maladie du jeune homme, on savait seulement que l'âme d'un tel avait faim de tabac. En conséquence, le jour suivant, on fut déposer tabac, pipes, mèches sur la tombe du défunt. Quant à moi, je pensais plutôt que la présence du prêtre gênait un peu les esprits. Je n'assistais pas évidemment, mais la loge touchait presque ma tente qu'exprès j'avais laissée ouverte. Le lendemain soir, le sorcier errait à l'aventure sur les hauteurs. Son costume ne lui pesait guère, car il était tout nu. Il me fit dire ensuite de ne pas sortir, la nuit, parce que l'esprit avait peur de moi, et n'osait pas approcher et encore moins parler. Je lui répondis que je ne rôde jamais la nuit sans raison, mais que j'étais libre de sortir si j'en éprouvais le

besoin. J'entends bientôt les cris, aboiements, hurlements de la nuit précédente. Puis ce sont des exclamations de joie bruyante qui contrastent singulièrement avec les cris de douleur furieuse que pousse le malade. Il n'a pas repris connaissance depuis la veille au soir. A minuit deux jeunes gens viennent voir ce que je fais dans ma tente. Ils m'apprennent que le malade va guérir. L'esprit a découvert au sorcier qu'un Esquimau du Nord avait jeté un sort sur le jeune homme. Le sorcier s'est mis à la recherche du méchant magicien. Il l'a trouvé et l'a poignardé de trois coups de couteau. Le couteau est encore planté en terre à côté de lui, et rouge de sang. Le malade se lèvera dès que son ennemi aura expiré. Tel fut l'oracle rendu par l'esprit évoqué cette nuit-là. Le jour suivant fut consacré aux réjouissances. Le malade agonise seul à terre, il est fou furieux, et veut mordre tout le monde. Et pendant qu'il hurle de douleur, on n'entend près de lui que cris de joie et chants de plaisir. J'avais peine à contenir mon indignation. Je revois le patient. Il me regarde fixement, un frisson parcourt tous ses membres, il me reconnaît enfin. Mais il est agité convulsivement en me parlant, et me fait l'effet d'un possédé. Il ne connaît personne autre que moi, car il se jette en furieux sur ses enfants qu'il cherche à mordre ou à étouffer. Tout le jour se passe ainsi sans changement. Nouvel essai de magie la nuit suivante. On apprit alors qu'il fallait lever le camp dont l'esprit malin était maître, et que le malade guérirait aussitôt qu'il changerait ses pénates.

Je n'y tins plus. Quelques Montagnais venaient d'arriver, le caribou reprenait déjà sa marche vers le Sud, et nous devions partir à l'affût. Je vais trouver le sorcier. « Où transporterez-vous le malade ? Comment ferez-vous ? Vous ne pouvez pas l'embarquer sur vos petits canots. — C'est vrai, me fit-il, demande pour moi un canot aux Montagnais. » C'était précisément ce que je voulais. J'aurais le malade près de moi et pourrais encore tenter quelque chose pour lui. Nous partîmes. Le lendemain soir, j'apprends

avec surprise que les Esquimaux se sont fixés à deux heures en deçà de notre campement. Pourquoi ? Mystère. La nuit suivante, le jeune homme expirait misérablement.

Ce fut tout le résultat de ces diableries. Durant mon séjour au milieu de ces païens, je n'ai pas vu se réaliser une seule de leurs prédictions, concernant les Esquimaux, les Montagnais, caribous, etc. Ils y ajoutent pourtant une foi aveugle. C'est ainsi qu'un jour tout le monde partit à la recherche des voyageurs qu'un sorcier avait vus en songe rôder dans nos parages. Il n'y avait personne, bien entendu.

Faut-il conclure dès lors que toute cette magie n'est que supercherie, et ces sorciers des charlatans qui exploitent la crédulité des simples ? Je ne le pense pas.

Voici ce qui arriva quelques années auparavant au même jeune homme que nous avons vu mourir si tristement. Il était à l'affût, sa carabine plantée le long d'un rocher, et prenant son repas. Un enfant l'accompagnait, qui saisit la carabine et fit jouer la détente. Le coup partit et atteignit le malheureux en pleine poitrine. La balle pénétra au-dessous du sein et ressortit sous l'omoplate, du côté droit, après avoir fracassé l'avant-bras au-dessus du poignet, car le pauvre jeune homme mangeait à la mode sauvage en mordant dans les chairs. Le chef fut mandé en toute hâte, et connut par révélation de l'esprit évoqué la manière d'épancher le sang du poumon perforé et d'arrêter en même temps l'hémorragie. L'avant-bras, traité de la même manière, guérit aussi, et le chasseur jouit jusqu'au printemps dernier d'une santé superbe. Un docteur de passage au lac Caribou il y a deux ans, constata d'après les cicatrices que la balle avait bel et bien traversé le poumon, et déclara la guérison merveilleuse.

L'an dernier, un autre jeune homme avait la jambe fracassée par une balle. Là encore le sorcier devient chirurgien par magie. Il taille, coupe, épanche le sang coagulé, élimine avec soin tout élément corrupteur, tel que débris d'os ou de moelle, referme les plaies et invente un bandage vrai-

ment admirable. Grâce à ce bandage, tout l'effort de la marche se reporte sur le genou et les doigts de pied. Aujourd'hui les plaies sont bien fermées, les os sont repris, quoique tendres encore, et l'individu peut marcher sans soutien ni appui d'aucune sorte.

Ces faits semblent indiquer qu'ici, comme partout ailleurs, le démon se plaît à étonner les esprits pour inspirer une confiance aveugle en sa puissance. Il pourra ainsi torturer à son aise et les âmes et les corps.

Je ne saurais aujourd'hui décrire les différents rites de la magie chez les Esquimaux. Disons seulement que l'inimitié et la vengeance sont le fruit de ces pratiques secrètes, et que souvent aussi elles ne sont que l'instrument des passions honteuses.

Action de la Providence veillant sur le Missionnaire.

Le jeune homme chargé de pourvoir à ma subsistance n'était plus. Les circonstances de sa maladie et de sa mort avaient révélé un puissant adversaire au sorcier dans la personne du prêtre. Le malade l'avait hautement proclamé. Il aurait voulu se soustraire au sorcier pour ne se remettre qu'entre les mains du Père. Aussi affirmait-on devant moi que toute cette sorcellerie avait inutilement causé sa mort parce qu'elle me déplaisait beaucoup et par suite avait détourné mon esprit et mon cœur du malade. Tous ces discours n'étaient que ruse. On craignait le Père et on cherchait par de bonnes paroles à le flatter et à lui faire plaisir. On craignait aussi le sorcier et, devant lui, c'était un tout autre langage ! C'était bien la première fois qu'il était frappé d'insuccès, on se rappelait les cas désespérés où son art avait guéri. On voyait encore le jeune chasseur gisant à terre, la poitrine percée d'une balle, on le voyait se relever et guérir. Toute la faute retombait donc sur le Père ; sous l'empire de la douleur, les esprits tourneraient facilement

à la malveillance. C'est alors que le bon Dieu m'envoya du secours. J'avais en vain cherché des compagnons chez les Montagnais au printemps, et quatre familles m'arrivent soudain à l'insu de tous. Pourquoi viennent-ils? Ils ne sauraient trop le dire eux-mêmes. Ils n'espéraient pas trouver le Père, car eux, venant de l'Ouest, n'ont pas vu un seul caribou depuis l'hiver. Ils ont même jeûné cruellement, et pensaient plutôt que je n'avais pu me rendre ici faute de gibier. Quant à eux, personne ne les avait renseignés à mon sujet. Personne ne savait non plus ce qu'ils étaient devenus, longtemps on les crut morts de faim, ou bien encore on pensait qu'ils avaient péri dans les rapides. Grand fut leur étonnement de me voir seul au milieu de ces païens. Campés près de ma tente, ils comprirent bien vite les dispositions équivoques des sauvages à mon endroit, après la mort du jeune homme. Ils parlaient déjà de me ramener avec eux. Mais j'étais bien décidé à rester jusqu'au bout. Quitter avant l'époque fixée pour le retour, c'eût été aux yeux des Esquimaux s'enfuir par peur, manquer de courage et perdre ainsi à jamais toute influence sur eux. Dieu nous venait en aide. Nous devions aller de l'avant. C'est ce qui fut décidé et mes compagnons résolurent de rester avec moi jusqu'à l'hiver.

Ils avaient des canots, j'en profitai pour faire une tournée au Nord. Je visitai trois campements. Le voyage contribua beaucoup à me renseigner plus complètement sur les mœurs et les habitudes des Esquimaux, leur caractère, leurs dispositions à l'endroit de la religion. Je rentrai après neuf jours de voyage.

Je me familiarisais peu à peu avec la langue. J'essayai de faire tourner à bien cette impression de crainte du prêtre qui dominait dans les esprits comme une sorte du superstition. On n'aurait pas osé me contredire : ma magie était plus forte que celle de leurs sorciers les plus réputés. Je parlai du baptême des enfants, en démontrai la nécessité, on m'approuva, et le jour fut fixé. Au jour dit, personne

ne vint. Il n'y avait plus un homme dans le camp. Les femmes n'osaient rien faire sans leurs maris. Je revins trois fois à la charge. Toujours le même résultat. J'avais épuisé tous mes arguments ; fallait-il désespérer ? De nouveau Dieu me vint en aide. Là surtout, je compris combien est vraie cette parole du sage : « L'homme propose et Dieu dispose. » Je compris combien l'œuvre de l'Evangile est une œuvre toute divine, à laquelle nous ne sommes et ne pouvons rien sans Dieu. Nous pouvons planter, arroser, c'est Dieu qui donne les fruits.

Les choses donc traînaient en longueur. Un jour un sauvage vient à moi. « Mon frère qui, l'an dernier, eut la jambe fracassée par une balle, est tombé en sortant de son canot. Les os à peine repris sont brisés de nouveau. Viens vite et apporte tes médecines. » Médiocre médecin. J'étais nul comme chirurgien rebouteur. Pilules cathartiques, remèdes contre la toux, plasters, antipyrine, médecines pour les plaies au vif telles que borax, acide carbolique, iodoforme, et c'était là toute ma pharmacie. Pour lésions internes, rien. Que faire ! On me tendait un piège évidemment. Le sorcier lui avait bien guéri une première fois les os broyés et les chairs en lambeaux. Que ferait le Père aujourd'hui ? Mon plan fut vite arrêté. J'envoyai un peu de borax et d'acide carbolique pour laver à l'extérieur, et promis une visite pour le lendemain. Je m'étais dit que, Dieu aidant, mon intervention ne pouvait faire que du bien. Le jour suivant était un dimanche. Je recommandai aux Montagnais de prier beaucoup pour la conversion des païens, je dis la sainte Messe dans l'intention d'obtenir de Dieu le baptême des enfants, et partis. Chemin faisant, je croyais déjà entendre les cris de douleur du malade. La seule pensée d'assister impuissant à ses souffrances assombrissait mon esprit. Oh ! s'il suffisait de désirer et de vouloir ! Le soir enfin j'arrive, surpris de n'entendre aucune plainte. Le malade a un moment de répit, pensé-je ; j'entre dans sa loge. Il jette sur moi un long regard de bonheur et de reconnaissance

puis me serre la main avec affection. « J'ai mis la médecine hier soir, dit-il, et depuis le matin je ne souffre plus du tout. » Il voulut me faire voir sa jambe. Je constatai que les os n'avaient pas été brisés comme on l'avait dit, puisqu'il n'y avait aucune trace d'inflammation, mais seulement une légère courbure indiquait que le tibia avait plié et que seul le bandage avait empêché la rupture. J'expliquai à ces pauvres gens que mes chants et la sainte Messe étaient plus forts que toute la sorcellerie du monde, parce qu'on ne pouvait jamais s'en servir pour le mal. Et, là-dessus, je recommence mes invectives de chaque jour contre la magie. Le lendemain, je quittai ces pauvres gens qui ne savaient plus comment me témoigner leur reconnaissance, et revins à mon campement.

Quelques jours plus tard, je guérissais un cas de refroidissement avec complication de pleurésie qui paraissait désespéré. Ma réputation grandissait chaque jour. Je n'arrêtais plus de tonner contre la magie et la corruption des enfants. Chaque jour aussi je posais de nouveau la question du baptême. Il y eut d'abord bien des pourparlers, bien des objections, mais enfin plusieurs consentirent franchement à la chose et sans arrière-pensée, je crois. Mais je ne voulais pas d'exceptions, j'attendis encore. Le temps pressait cependant. Nous étions au 26 octobre, les Montagnais pouvaient arriver d'un jour à l'autre pour me reconduire au lac Caribou. Dans la nuit du 30, nous dormions paisiblement quand soudain un sauvage se précipite sur moi : « Père ! Père ! le sorcier ! le sorcier ! » Et il crie, pleure, parle tout à la fois. « Qu'y a-t-il donc enfin ? » lui dis-je. — « Le fils du chef se meurt et le chef te demande. C'est le sorcier qui l'a tué. Peut-être est-il déjà mort. » Je me lève à la hâte et le suis. On n'entend au dehors que cris de désespoir. J'entre. Le jeune homme avait été à la chasse ce jour-là. Quelques heures auparavant il accompagnait les chants du soir en battant le tambour. Le voilà maintenant sans connaissance. Il pousse des cris affreux, la face congestionnée et livide,

tout le corps en proie à de terribles convulsions épileptiformes. Je lui fais respirer de l'ammoniaque pendant dix minutes environ. Enfin il me regarde fixement, il semble vouloir rappeler ses souvenirs, sur ses lèvres on devine un sourire. Il me tend une main en silence, et fait signe qu'il ne peut parler. Je lui recommande de dormir tranquille. Un profond silence règne alors dans la tente, puis j'ordonne de le couvrir et de lui tenir les pieds chauds, et j'attends quelques minutes encore. Le voilà qui parle maintenant. Il s'adressa à son père et à sa mère. « Je pensais mourir, fit-il, et vous ne pouviez faire autre chose que pleurer. Le Père, lui, n'a pas pleuré, mais il est fort et bon. » Il voulait continuer, je l'arrêtai, lui parlant du Dieu du Père qui est aussi le Dieu des Esquimaux. C'est Lui qui fait que le Père est fort. Je fais ainsi un petit sermon à tous les païens réunis et me retire.

Le lendemain matin, le malade guéri partait à la chasse. Je l'arrête. « Appelle ton père et viens ici me voir avec lui. » Ils entrent bientôt. Le chef m'apporte force présents. « Laisse les présents, lui fis-je; c'est aujourd'hui dimanche, ton fils n'ira pas à la chasse, je l'ai fait vivre hier, j'ai droit de le commander. Toi, tu veux m'offrir des présents; si réellement ton cœur est bon pour moi, fais ce que je désire; amène toi-même les enfants et je les baptiserai. On dit partout que vous ne voulez pas prier. Je veux voir ce que vous pensez pour l'écrire au grand Priant qui m'a envoyé. — C'est vrai, fit-il, nous ne pensions pas à prier. Nous avons souvent ri de toi ici et au lac Caribou quand tu priais. Nous voudrions ne pas prier, mais nous serons bien obligés de céder, car nous n'avons pas réussi jusqu'ici à te faire fâcher, nous ne pouvons pas refuser toujours, et nous n'avons plus d'excuses, et voici pourquoi nous serons obligés de prier. C'est ce qu'ont dit tous les Esquimaux du Nord, tous ont parlé de même. »

Là-dessus il retourne à sa loge, réunit tous les enfants et quelques instants après la grâce sanctifiante du baptême

avait régénéré ces pauvres jeunes âmes. Dieu avait commencé son œuvre. Ma joie et mon bonheur n'avaient d'égale que ma reconnaissance envers la divine Providence qui avait si bien aménagé toutes choses pour obtenir cet heureux résultat. Fatigues, sacrifices, tout disparaissait auprès de ce bonheur. Le cœur qui l'a goûté tentera l'impossible pour le goûter encore.

Après le baptême.

La cérémonie du baptême produisit une grande impression sur les adultes; sans doute ils ne comprirent rien aux rites ni aux paroles. Mais ils savaient combien j'avais la chose à cœur, et cela seul leur donnait une haute idée de ces prières; car bientôt après j'eus la visite du chef, et voici ce qu'il me raconta : « Je t'ai vu souvent en songe. Je voulais savoir ce que c'était que le prêtre (1). Tu dormais. Je voulus approcher au-dessus de toi, un grand livre te déroba alors à mes yeux. Je ne pouvais voir ce qu'il contenait. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer tant il était beau. Les feuillets tournaient d'eux-mêmes et plus je l'admirais plus il me paraissait beau. Je m'approchai et il me sembla que c'était la nuit. A peine pouvais-je distinguer la forme extérieure du livre. Je regrettai ma curiosité, j'aurais voulu voir encore même sans comprendre, et le livre reparut brillant comme le soleil. J'étais bien tenté d'approcher, mais le livre se ferma tout seul. Je voulus alors te voir, il n'y avait plus que le livre. Trois fois je revins à la charge, et toujours ce livre était là qui m'empêchait d'approcher.

« — Dis-moi donc aujourd'hui si ce livre est le même dont tu t'es servi pour baptiser. »

Je ne savais trop que répondre. Je dis seulement qu'ignorant absolument ses tentatives à mon endroit, je

(1) Traduisez en bon français : J'ai fait souvent la sorcellerie pour te connaître.

n'avais rien fait de moi-même, et que si réellement il y avait quelque chose de merveilleux qui me protégeait, ce devait être le livre du bon Dieu, qu'on ne saurait comprendre si on n'est pas baptisé, et que le Baptême a cet effet de disposer l'esprit des enfants à bien comprendre les beautés de la religion quand plus tard ils l'entendront prêcher. Je ne crus pas à propos de lui demander quelles avaient été au juste ses intentions à mon égard, j'essayai de lui faire comprendre que la magie est toujours mauvaise parce qu'elle emploie les mêmes moyens pour faire indistinctement le bien et le mal, qu'elle s'adresse exclusivement à l'esprit mauvais, et que cet esprit mauvais sera seul maître des sorciers dans l'autre monde. Espérons qu'un jour ces pauvres malheureux se rappelleront les paroles de leur premier missionnaire, et que, Dieu aidant, ils renonceront au démon pour embrasser la Religion.

Caractère.

Tout ce qui précède a pu déjà faire saisir le caractère des Esquimaux au moins dans ses grandes lignes. La ruse et la défiance paraissent dominer dans leurs rapports mutuels. De la ruse à l'hypocrisie il n'y a qu'un pas, et la défiance engendre toutes sortes d'inimitiés. La charité les fait sourire.

Mais je ne veux pas médire de ces pauvres païens, car je suis persuadé qu'il y a chez eux de grandes et excellentes qualités, mais le paganisme tourne toutes leurs énergies vers le mal. Qu'y a-t-il d'étonnant d'ailleurs? Qu'étaient, il y a quelque cent ans, ces nations qui aspirent aujourd'hui au premier rang parmi les peuples civilisés ? Les Esquimaux sont des païens dégradés, mais il y a de l'étoffe en eux. Ils sont ingénieux, doués d'une grande énergie de volonté, montrent beaucoup de sang-froid et surtout sont capables de se dominer et de refouler jusqu'au fond du cœur les sentiments les plus violents de la passion. Ils sont encore susceptibles d'affection et ont une notion exacte de la reconnaissance.

Ils montrent aussi parfois une délicatesse de sentiments et un tact qui témoignent d'un grand jugement et d'une grande facilité à se faire tout à tous avec un naturel parfait. Le jour où, l'esprit éclairé des révélations de la foi, ces païens emploieront au bien toutes les ressources d'une si riche nature, ils auront vite fait de laisser loin derrière eux tous leurs frères aînés, les Peaux-Rouges. C'est le sentiment qu'ont exprimé les missionnaires et les voyageurs qui les ont rencontrés sur les plages de la mer au Nord-Ouest. Je l'exprime à mon tour, car j'en suis intimement convaincu.

Population.

Il ne s'agit pas ici évidemment de compter tous les Esquimaux qui appartiennent au Vicariat de la Saskatchewan. Nous savons seulement qu'il y a au moins trois tribus parlant différentes langues dans ces immenses contrées qui s'étendent d'ici aux bords de l'Océan Arctique. Pour le moment je borne les limites de la mission naissante aux camps d'Esquimaux qu'on pourrait visiter en moins de huit jours en partant d'un poste établi dans les environs du lac où je visitai l'été dernier. Un grand nombre d'Esquimaux du Nord-Est vinrent en visite chez nous, j'en profitai pour me faire renseigner. Ils m'ont compté 12 campements établis sur la Rivière Perdrix Blanche « Kazon River ». La moyenne est de 6 à 7 loges par campements, ce qui nous donnerait 78 loges. Dans ma visite aux 3 camps les plus rapprochés de nous, je comptai une moyenne de 11 habitants par loge. On m'affirme qu'ici la population est inférieure en nombre. Conservons néanmoins les chiffres par crainte d'exagération de la part des sauvages. Nous aurons de suite un total de 858 habitants. S'il est vrai, comme l'affirment les Esquimaux, que leurs compatriotes du Fort de pierre (Churchill) se réfugient dans l'intérieur des terres pour échapper à la surveillance des blancs, la population s'en accroît d'autant. Ceci pour les Esquimaux du Nord-Est.

Du côté du Nord, à moins de huit jours de marche, nous retrouvons encore les sauvages campés sur les bords du grand Lac Rond. On m'affirme qu'ils sont plus nombreux à eux seuls que tous les sauvages du Nord-Est réunis. Je croirais plutôt que ce calcul comprend aussi une autre tribu d'Esquimaux toute différente de mœurs et de langage, car ceux qui sont venus de ces parages parlaient indistinctement les deux langues, signe certain de rapprochement et de commerce fréquent entre les deux tribus. On peut donc évaluer la population comprise entre les limites données plus haut, à un millier d'âmes environ. J'ai déjà dit sur quoi se basent mes calculs. On comprendra que je ne saurais être plus exact en fait du chiffre. Le nombre approximatif que je donne ici n'est point exagéré, et c'est pourquoi je le donne.

Langue.

Je ne saurais formuler aujourd'hui aucun jugement sur le génie de la langue esquimaude, sur ses beautés, ses caprices, son caractère d'ensemble. Tout cela je l'ignore. Ce que je sais fort bien, c'est la difficulté d'apprendre une langue sauvage, seul, sans livre ni maître. On ne saurait croire combien l'oreille est paresseuse et la mémoire ingrate quand il s'agit de sons nouveaux, jusqu'alors inconnus. Je m'adonnai à l'étude de la langue esquimaude avec une ardeur qui tenait de la furie. Seul, au milieu des Esquimaux, je dus essayer de parler, je dus m'ingénier à parler par geste quand l'expression faisait défaut. N'entendant jamais un mot de français, ni de montagnais, j'en vins à penser en esquimau et peu à peu je me familiarisai avec l'impossible des premiers jours.

Heureusement l'un des Esquimaux me procura en juillet le Nouveau Testament en esquimau. Il avait reçu ce livre de l'un de ses compatriotes de Churchill. Grâce à ce livre, je pus compléter et corriger mon dictionnaire, je trouvai peu à peu la construction des phrases et pus même esquisser

un commencement de grammaire. Ce n'était plus le labeur aride et ingrat des premiers jours. J'éprouvais un vrai plaisir à comparer mes notes, à corriger, à compléter et mettre en ordre et à composer des phrases similaires calquées sur celles du texte. Ce travail m'intéressait beaucoup, il m'était aussi fort utile, les Esquimaux ne cachaient pas la joie qu'ils éprouvaient à me voir progresser dans cette étude. Les sauvages sont très sensibles sur ce point. Il suffit de vouloir parler leur langue pour gagner leur estime, je dirai même leur affection. J'ose espérer qu'un nouveau séjour chez eux me mettra vite à même de me faire comprendre parmi ces païens et de les instruire des principales vérités de notre sainte Religion.

Moyens de subsistance.

Le Caribou. — Je ne saurais clore ce rapport, si long soit-il, sans dire un mot du caribou, qui fut notre unique nourriture depuis le printemps jusqu'à l'hiver. Il n'est pas facile d'écrire à ce sujet. Je me souviens encore du jour où un Evêque missionnaire du Nord-Ouest essayait jadis de nous faire comprendre ce qu'est la pêche sous la glace. Nous n'avions jamais vu ni rêts ni cordeaux, ni flottes ni bassins. Nos auteurs de philosophie et de théologie gardaient un profond silence là-dessus. Nous apercevions bien quelque chose comme qui dirait un trou dans la glace, de l'eau sous la glace, dans l'eau un filet, et quelques poissons, mais je ne sais pourquoi, nous ne distinguions pas très bien l'ensemble de la manœuvre. Voilà bien certes la même difficulté. La chasse au caribou en canot est de ces choses qu'il faut avoir vues pour bien comprendre. J'essaierai cependant d'en donner une idée à mes lecteurs.

Depuis longtemps déjà, le caribou avait repris sa marche vers le Sud-Est. Je me contentais d'en abattre chaque jour quelques-uns pour pourvoir à notre subsistance. L'hiver cependant approchait. Les Esquimaux me prièrent de les aider

à se fournir de vivres pour l'hiver. Il ne s'agissait pas évidemment de massacrer par plaisir. J'étais curieux aussi de voir de près cette chasse si passionnante. C'était à l'automne. Le caribou pressait sa marche, paraissait plus nombreux encore et cherchait les détroits pour traverser à la nage.

Sur les côtés ouest du lac, la terre en est toute couverte (poilue, comme disent les Montagnais.) Le caribou approche. Immobiles, le cou allongé, le nez au vent, ils semblent vouloir scruter l'horizon. L'un deux s'avance. Tout lui paraît suspect, et les roches et les sentiers battus où déjà ont passé tant de bandes innombrables. Il hésite. Un mouvement se produit et toutes les têtes se redressent anxieuses et craintives. De nouveau il flaire le vent, semble vouloir écouter. Rien. Il avance lentement et par mille détours. Tous ont les yeux fixés sur lui, pas un ne bouge encore. S'arrête-t-il soudain? Relève-t-il brusquement la tête? Une panique générale s'empare du troupeau. Mais à peine dispersés, ils reviennent encore serrés les uns contre les autres, tête basse, et lancés au galop. Soudain ils s'arrêtent, le cou fortement rejeté en arrière, tête haute et pattes écartées dans la position du pied levé. Inquiets, ils épient les moindres mouvements de l'éclaireur. Celui-ci approche du lac. Il examine et flaire jusqu'aux moindres roches. Enfin lentement, défiant, comme à regret, il avance et se met à nager. Quelques-uns, 3 ou 4 au plus, se détachent du troupeau et suivent la piste du guide. Ils promènent sur le lac un long regard scrutateur, puis, d'un seul bond, se jettent résolument à l'eau. C'est le signal.

Vous éprouvez alors la sensation de quelque chose qui passe, vous entendez le piétinement sonore de ces milliers de sabots, mais vous ne distinguez plus rien si ce n'est un nuage de poussière et de sable qui soudain s'est élevé.

Qu'est-ce encore? L'eau jaillit de toutes parts. Vous n'apercevez plus que vagues écumantes et au-dessus un nuage de gouttelettes vaporeuses, en même temps que vous en

tendez le bruit d'un torrent furieux, où coule, ce semble, une avalanche de roches.

Puis le calme renaît sur le lac, un silence de mort. L'armée de caribous nage lentement sans secousse et sans bruit. Peu à peu ils approchent. Ils ne sont plus qu'à 100 verges de terre. Les chasseurs, jusque-là immobiles et cachés, s'élancent dans leurs canots. Un moment la colonne vivante de caribous s'arrête, puis une volte-face rapide.

Mais le chasseur déjà les a rejoints. Les canots s'avancent et vont de chaque côté s'échelonner tout le long de cette colonne, qui peut bien avoir un demi-mille de long ; on ne saurait décrire ce qui se passe alors.

Affolées par la peur, ces pauvres bêtes se rejettent en avant, en arrière. Elles se heurtent, s'entre-choquent, se ruent les unes contre les autres. Leurs cornes s'enchevêtrent. Elles bondissent alors en désespérées et s'écrasent mutuellement. Un grand nombre périssent ainsi dans cette affreuse mêlée.

Oh ! si le caribou osait se retourner contre ses faibles agresseurs, si seulement il pouvait mugir comme l'orignal ou le bœuf, ce serait horrible. Mais non, il ne sait qu'être timide au point de ne pouvoir être méchant, même pour se défendre. C'est qu'il constitue à lui seul l'unique et indispensable ressource du pays : sa chair nourrit les habitants de ces contrées, sa peau sera le seul logement, le seul habit des sauvages. Il est fait pour l'homme et ne doit pas être un danger à la vie de l'homme. « *Bene omnia fecit. Benedicite omnes bestiæ et pecora, Domino.* » Les canots cependant se rapprochent insensiblement du troupeau affolé. Les pauvres bêtes se resserrent et se pressent toujours de plus en plus. Intimement collés l'un à l'autre, ils viennent à ne plus même pouvoir remuer une patte. Le vide qui se produit par le déplacement de l'eau donne lieu à un courant irrésistible. Ils ne nagent plus, ils s'entraînent plutôt mutuellement. On devine leurs effort comprimés, impuissants, au mouvement saccadé de leurs têtes qui se portent fiévreusement

en avant. Il ne sauraient plus bondir, ils ne peuvent plus s'écarter.

Je donne le signal. Je gouvernais un grand canot d'écorce que montaient avec moi trois jeunes gens, deux Montagnais et un Esquimau. Quelques coups d'aviron, et le courant a saisi le canot qui se heurte aussitôt contre l'obstacle vivant. Le massacre commence. La lance sème partout la mort. Le sang coule à flots de toutes parts. Il jaillit et ruisselle de partout sur le canot, sur nos vêtements. Il inonde le visage et les mains du chasseur. L'odeur âcre du sang excite. C'est une vraie frénésie. Chaque coup de lance pénètre au cœur de l'animal qui brame de douleur, se jette convulsivement la tête en arrière, le cou démesurément allongé, comme s'il voulait respirer encore. La tête retombe lourdement dans une dernière et longue aspiration sonore. L'eau s'engouffre bruyamment dans les narines. La bête expire. Et la lance meurtrière frappe toujours. Elle frappe à droite, à gauche, en avant, en arrière. Après nous, tout autour du canot, ce n'est plus qu'un fleuve de sang, et tous ces cadavres font l'effet d'une île flottante.

Les trois quarts de la bande ont péri dans cet affreux carnage. Les premiers rangs se rapprochent de terre. Au signal donné, le chasseur dépose la lance et reprend l'aviron. Nous dégageons avec peine notre canot du courant qui l'entraîne. Les canots échelonnés sur les côtés se portent rapiment en avant et ferment toute issue aux survivants. Les malheureuses bêtes cherchent à regagner le large. Elles sont vouées dès lors à une mort certaine. Bientôt, resserrées entre deux lignes de canots, elles engagent une nouvelle mêlée, et le massacre recommence. Il n'en échappe pas une seule.

Je regagne le camp, mais le sauvage insatiable se remet déjà au poste d'observation et d'attente. Un troupeau succède à l'autre, ne laissant plus de repos aux chasseurs ni le jour ni la nuit.

On a beaucoup reproché aux Montagnais comme aux

Esquimaux de jouer avec le caribou, de tuer pour le plaisir de tuer. Je dois dire que ce reproche est plutôt exagéré. En été on tue le caribou pour sa fourrure. A l'automne et à l'hiver on le tue pour la viande. J'ai assisté à bien des chasses l'été dernier, j'ai vu bien des hécatombes, mais je n'ai jamais vu un corps de caribou complètement perdu. Toujours on utilise la peau, la langue, la moelle et les nerfs.

Au risque de n'être pas compris, je dirai même que ces milliers de caribous, qui périssent ainsi chaque année, ne représentent pas même la dix millième partie des innombrables troupeaux qui peuplent ces immenses contrées. Dans ses pérégrinations annuelles le caribou couvre souvent un espace de plus de 100 lieues de front. Nombre de chasseurs, espacés de mille en mille, auraient vite fait de les décimer, j'en conviens. Mais la réalité est que du lac Ennadaye où je résidai l'été dernier, jusqu'au lac Caribou (650 milles), je ne vis partout à mon retour en novembre que caribous et pistes de caribous, et je ne rencontrai qu'un seul sauvage montagnais campé sur le parcours de tant de milliers de troupeaux. On comprend dès lors que le reproche adressé aux sauvages de tuer pour tuer vient plutôt, il me semble, de la crainte exagérée et sans fondement de voir les caribous décimés à la longue et enfin disparaître.

Résumé.

Il resterait bien des choses à dire sur les croyances, les usages, la langue et les moyens de subsistance des Esquimaux. Il est des choses sur lesquelles je ne saurais exprimer aujourd'hui que des probabilités, d'autres que je ne saurais faire comprendre sans entrer dans de longs détails, et ce sont les deux raisons pour lesquelles j'ai omis d'en parler.

Tout ce rapport peut se résumer ainsi, ce me semble. « Il y a chez les Esquimaux beaucoup d'ouvrage à faire. » Il y a une grande œuvre à entreprendre chez ces païens. Dieu m'a aidé si visiblement durant le premier essai qu'il semble que

l'heure de l'Evangile est venue pour les Esquimaux, qu'elle est voulue de Dieu. Les dispositions des Esquimaux à l'endroit de la religion n'offrent rien de positif en faveur d'une mission à fonder chez eux, mais ils veulent absolument un poste de commerce chez eux, et une mission leur paraît le seul moyen efficace d'y parvenir. C'est pourquoi ils la désirent si fortement, non en elle-même comme on le voit, mais il me semble qu'on ne saurait attendre autre chose de ces païens en ce moment. Comment désireraient-ils ce qu'ils ignorent encore ?

Pour ce qui est de fonder et de bâtir une demeure quelconque et d'y résider, l'heure ne semble pas venue encore, puisque je n'ai pu trouver aucun moyen pratique de transport, même pour les choses de première nécessité.

En outre, pour se décider à résider, il faut un endroit boisé. On ne trouvera pas de bois chez les Esquimaux eux-mêmes, mais seulement en deçà de leurs campements. Il faudra que les Esquimaux se rapprochent. Le voudront-ils ? Il me semble qu'il serait mieux de les visiter d'abord chaque année pour les amener peu à peu à se grouper autour du centre choisi. Le missionnaire aurait ainsi l'avantage de préparer les voies, de mieux sonder le terrain, de connaître aussi les chances de succès là même où, de prime abord, tout essai paraît impossible. Ainsi en arriva-t-il pour la mission Saint-Pierre du lac Caribou. C'est dans leurs visites annuelles au lac Caribou que les premiers Pères apprirent à connaître les moyens de communication, les ressources du pays et reconnurent possible une fondation qui avait été déclarée impossible et retardée de dix ans.

Daigne le bon Dieu, dont l'action si visible aux débuts de l'œuvre nous permet d'espérer le succès, nous accorder la grâce de travailler à cette portion de la vigne du Seigneur, en ouvriers fidèles, actifs et dignes de récompense.

Da animas, cœtera tolle.

Ars. Turquetil, *O. M. I.*

Lac Caribou, novembre 1906.

NOUVELLES DIVERSES

Les noces d'argent sacerdotales de S. G. Mgr l'Archevêque de St-Boniface.

C'est bien tard que les *Missions* ont appris l'heureux anniversaire qui a réjoui la Province ecclésiastique de Saint-Boniface.

Pendant ces vingt-cinq années de sacerdoce, le vaillant prélat a trop honoré la Congrégation, il s'est montré pour elle un fils trop dévoué pour que nous ne fassions pas tous monter vers Dieu nos hymnes d'actions de grâces et les accents de notre espérance.

Hymnes de reconnaissance : pour les bénédictions de toutes sortes qu'il a plu au Ciel de répandre sur l'illustre pontife et sur les œuvres magnifiques qui ont jailli au souffle de son zèle, grandi à l'abri de son bras et prospéré à l'ombre de sa croix.

Prières d'espérance : car nous trouvons dans les gestes du passé les plus heureux et les plus doux espoirs pour un long avenir. Dieu a déjà donné : à l'apôtre d'incessantes conquêtes, au pontife une Eglise radieuse de fécondité, et au père le cœur de tous les siens. Qu'Il daigne encore exaucer nos prières afin que, jusqu'au cycle d'or, l'ange de Saint-Boniface ne compte plus ses succès, ses joies et ses consolations. Au Seigneur de compter ses mérites et de les couronner.

Dominus conservet eum,
Et vivificet eum,
Et beatum faciat eum...

Ad multos annos.

Compte rendu des fêtes.

Paru dans le *Manitoba.*

La ville de Saint-Boniface a vu se dérouler une grande fête religieuse : les noces d'argent sacerdotales de Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

Nous associons notre voix aux voix nombreuses qui ont offert des hommages à notre premier pasteur. Nous demandons au Ciel d'accorder ses faveurs au distingué jubilaire et de féconder ses œuvres. Les œuvres de l'Eglise ! Elles exigent pour réussir une foi ardente chez les promoteurs, une coopération dévouée chez les fidèles. L'archidiocèse de Saint-Boniface possède ces éléments de force et de vitalité. Les fêtes qui se sont déroulées ici disent quelle réelle solidarité existe entre le pasteur et ses ouailles. Au milieu des soucis, des responsabilités du sacerdoce et de l'épiscopat, ce sentiment de sympathie réciproque doit être pour Monseigneur l'archevêque une consolation et un réconfort.

Mgr Dugas, protonotaire, vicaire général de l'archidiocèse, arrivait mercredi de la province de Québec accompagné de plusieurs prélats et prêtres éminents désireux d'honorer Monseigneur l'archevêque. Nommons parmi eux Mgr Racicot, coadjuteur de Mgr Bruchési, de Montréal.

***

Les cérémonies ont commencé dimanche, à la grand'-messe, à la cathédrale.

Monseigneur l'archevêque occupait son trône, en *cappa magna ;* il avait à sa droite le R. P. Dandurand, *O. M. I.*, le doyen du clergé canadien ; à sa gauche, M. l'abbé Paré.

Mgr Racicot, coadjuteur de Mgr Bruchési, oncle de Mgr Langevin, célébrait la messe ; assistant : M. l'abbé Woodcutter ; diacre, M. l'abbé Boivin ; sous-diacre, M. l'abbé Bellavance.

La maîtrise a chanté avec talent la « Messe des Pèlerins » de *Boueri*.

Notons aussi une belle décoration de l'autel et des murs de la cathédrale. Dans la voûte, on lisait en lettres d'or cette inscription : *Tu es sacerdos in æternum*. Immédiatement au-dessus du maître-autel, se trouvait l'écusson de Monseigneur l'archevêque.

Après la messe, Son Honneur le maire Bertrand présenta à Sa Grandeur l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Louis Philippe-Adélard Langevin, O. M. I., archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR,

Permettez à la partie laïque de votre troupeau, que j'ai l'honneur de représenter, de vous offrir les félicitations et les vœux qu'appelle tout naturellement l'occasion d'une fête comme celle que nous célébrons aujourd'hui.

Dans la personne de ce jeune prêtre qui recevait l'onction sacerdotale, en juillet 1882, promettant de consacrer sa vie au service de Dieu et à l'extension de son règne sur la terre, la Providence préparait un digne successeur à l'éminent archevêque de Saint-Boniface dont la carrière bien remplie tirait à sa fin. Ce jour, nous le comprenons, fut un jour bien mémorable dans votre vie, un jour que vous ne vous rappelez jamais qu'avec une vive émotion. En effet, quoi de plus grand, quoi de plus admirable que de voir un jeune homme, rempli de talents, de santé, de nobles aspirations, capable des ambitions les plus légitimes et les plus hautes dans le monde, quitter ce même monde, qui l'invite avec tous ses charmes et ses attraits, pour se renoncer lui-même et se vouer au service de Dieu et au service de son prochain pendant toute sa vie. Ce sacrifice, vous l'avez fait, Monseigneur. Dieu, qui en voyait la grandeur, a voulu le rendre plus efficace, en vous élevant à la haute, noble et sainte mission de conduire et guider une partie de son troupeau. Je le sais, Monseigneur, ce n'est ni la gloire ni le commandement que vous cherchiez alors dans votre humilité de jeune lévite, mais la plus grande, la dernière, l'éternelle récompense, voilà celle que vous aviez en vue, et qui viendra sûrement en son temps. Déjà vingt-cinq années de labeur apostolique ont préparé la voie au triomphe ; encore un quart de siècle de dévouement et de sainteté vous assurera un trône et une gloire auprès desquels toutes les splendeurs réunies du monde ne sont que vanité et fumée. C'est le vœu

suprême de vos ouailles, que vous conduisez avec tant de zèle et de succès dans les sentiers de la justice et de la sainteté, et qui ont la ferme espérance de participer finalement avec vous au bonheur des élus.

Monseigneur, vous n'avez pas voulu que vos enfants vous offrissent, à vous personnellement, un cadeau qui, dans la circonstance, aurait pourtant été si convenable ; vous n'avez pensé qu'au succès d'une des grandes œuvres de votre carrière épiscopale, de cette cathédrale qui restera après vous comme un monument de votre zèle pour la gloire de Dieu.

Nous nous sommes inclinés devant votre désir, et je suis heureux de vous présenter au nom de mes concitoyens le produit d'une souscription pour votre cathédrale, organisée spécialement à l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire de votre prêtrise. C'est sans doute un bien modeste cadeau si on considère la grandeur de l'entreprise qu'il est destiné à aider, mais daignez vous souvenir, Monseigneur, qu'il n'y a pas de millionnaires parmi nous et croyez bien que cette légère offrande vient du cœur plus que de la bourse de vos enfants.

Saint-Boniface, 30 juillet 1907.

Pour les paroissiens de Saint-Boniface :

THEO BERTRAND,
Maire.

***

Monseigneur l'archevêque remercia avec effusion M. le maire et les citoyens de cette belle et sincère adresse. Sa Grandeur parla longuement et affectueusement à ses ouailles. Semblables allocutions ne sont guère faites pour la publicité, tant leur caractère est intime. Nous pouvons bien cependant dire que Monseigneur l'archevêque a rendu hommage à l'attachement de ses ouailles pour sa personne et a proclamé avec beaucoup d'onction son propre attachement pour ses ouailles. Monseigneur a appuyé sur ce fait que c'était surtout la ville de Saint-Boniface qui bâtissait la cathédrale et que la souscription actuelle (N. de la R., 2.800 doll.) était reçue avec grande reconnaissance. Sa Grandeur parla ensuite avec abandon des luttes qu'Elle a soutenues, en commun avec les catholiques de l'Ouest, et

déclara que, en dépit de son amour de la paix, il lui faudrait toujours revendiquer les droits des siens chaque fois qu'on les méconnaîtrait.

Mardi. — A neuf heures et demie du matin, il y avait messe solennelle d'actions de grâces à la cathédrale. Monseigneur l'archevêque officiait, assisté par M. l'abbé Cherrier ; diacre et sous-diacre d'honneur, les RR. PP. Magnan, *O. M. I.* et Dugas, *S. J.* ; diacre et sous-diacre d'office, M. l'abbé Vorst et M. l'abbé Bellavance.

Le sermon a été donné par Sa Grandeur Mgr Racicot. Le prédicateur a développé avec force cette thèse que le sacerdoce est la dignité la plus grande et la plus sainte de ce monde ; que le prêtre est un intermédiaire direct entre Dieu et les hommes et que ce saint état doit commander l'amour et la reconnaissance des fidèles envers l'Eglise, dont le prêtre distribue libéralement les divins bienfaits. « Le sacerdoce, a dit Mgr Racicot, revêt un caractère plus grand encore quand il est uni aux solennelles fonctions de l'épicospat. » Sa Grandeur, passant à un ordre de choses plus immédiat et plus intime, offrit des actions de grâces au Ciel pour les bienfaits dont l'Eglise de Saint-Boniface et son titulaire étaient comblés.

La maîtrise de la cathédrale, sous la direction de M. Salé, a donné de grande musique.

Nous avons déjà parlé de la décoration ; elle avait encore été embellie pour la cérémonie d'hier.

Le chœur et la nef étaient entièrement remplis ; les RR. PP. Oblats du Manitoba et de la Saskatchewan sont en ce moment en retraite au Juniorat de Saint-Boniface ; le clergé séculier est également en retraite au collège, de sorte que jamais peut-être n'avons-nous vu dans notre ville un aussi grand nombre de prêtres et religieux réunis.

C'est un spectacle qui ne manque pas de grandeur, et qui a rehaussé d'une manière singulière les fêtes du jubilé.

Après l'office religieux, il y eut banquet d'honneur au

palais et présentation d'une adresse par le clergé. Cette adresse a été lue par M. l'abbé Giroux.

***

Mgr Langevin appartient à une très ancienne famille canadienne des bords du Saint-Laurent. Son père, François Théophile Langevin, naquit à Varennes. D'abord élève du collège de Saint-Hyacinthe, en même temps que Mgr Taché, — d'illustre mémoire — et le regretté M. le sénateur Girard, il en sortit pour embrasser la profession du notariat. Il épousa Mlle Marie-Paméla Racicot, fille de M. le notaire Racicot, du Sault-au-Récollet, qui avait confié l'éducation de sa fille aux soins éclairés des Dames du Sacré-Cœur, pendant qu'un autre de ses enfants se préparait au sacerdoce. Ce dernier est depuis devenu Mgr Z. Racicot, coadjuteur de Mgr l'archevêque de Montréal.

C'est de ce mariage que naquit Mgr Langevin, le 23 août 1855, à Saint-Isidore, paroisse du comté de Laprairie, dans la province de Québec, où le jeune notaire était fixé pour l'exercice de sa profession. Il fut, dès le lendemain, baptisé sous les noms de Louis-Philippe-Adélard, à Saint-Rémi, paroisse voisine, par M. l'abbé J.-B. Lemonde. L'absence du curé de Saint-Isidore, M. l'abbé Narcisse Trudel, alors en retraite pastorale, explique l'accomplissement de cette pieuse cérémonie en dehors de la paroisse natale. L'heureuse foi de nos pères les portait à ne pas priver d'un seul jour leurs nouveau-nés des grâces du sacrement qui fait les chrétiens.

Il y avait alors dans la paroisse de Saint-Isidore un Français, né en Lorraine, qui tenait avec sa femme une école élémentaire. C'est de cette dernière que l'enfant, qui devait être l'archevêque de Saint Boniface, reçut ses premières leçons d'alphabet. M. Maucotel, — c'est le nom de l'instituteur, — le prit ensuite sous ses soins, et lui procura l'instruction préparatoire aux études classiques.

Il venait de faire sa première communion, après y avoir

été pieusement préparé par M. l'abbé Edmond Duprat, maintenant curé de Sainte-Philomène, quand, en 1867, il entra au Collège de Montréal pour y faire son cours complet. Il passa huit ans dans cette grande maison d'éducation.

Sa piété poussant le jeune élève vers l'état ecclésiastique, il prit la soutane en 1875, et dès lors fut chargé de l'enseignement du latin ; d'abord des éléments, puis de la seconde année, enfin de la syntaxe. En 1877, il passe au grand séminaire où il demeure jusqu'en 1878 ; mais alors, frappé d'épuisement par suite de l'enseignement, il est obligé de quitter momentanément le séminaire et de prendre quelque repos.

Il reparaît cependant en 1879, au Collège de Montréal, comme surveillant.

L'année suivante, 1880, le jeune clerc passe au Collège Sainte-Marie, chez les RR. PP. Jésuites, en qualité de surveillant. Déjà, il avait reçu, au grand séminaire de Montréal, des mains de Monseigneur Fabre, les ordres sacrés, jusqu'au diaconat inclusivement. Durant les vacances, il avait eu l'occasion de servir ce dernier en qualité de secrétaire intérimaire, pendant la visite pastorale.

M. l'abbé Langevin méditait alors un grand changement dans son existence ; son âme avide de souffrir quelque chose pour la gloire de Dieu n'avait pu rester insensible aux éloquents appels de Mgr Grandin et du P. Lacombe, et, pour pouvoir un jour partager les travaux et les peines de ces apôtres, il demanda en 1881 de pouvoir entrer dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Sa demande ayant été agréée, il se rendit au Noviciat de Lachine où il se forma à la vie religieuse sous la direction du R. P. Boisramée. Le 25 juillet 1882 il prononçait ses vœux perpétuels devant le R. P. Antoine et le 30 du même mois il recevait la prêtrise des mains de Mgr Fabre dans une chapelle élevée par son oncle, M. le chanoine Racicot, la chapelle des Sœurs du Bon-Pasteur à Montréal.

De 1882 à 1885, le jeune prêtre oblat exerca les fonctions

de missionnaire à l'église Saint-Pierre, de Montréal, sous la direction du R. P. Lefebvre.

En 1885, ses supérieurs le font passer au Collège d'Ottawa. Il y demeure jusqu'en 1893, et y devient directeur du grand séminaire, sous-doyen de la faculté de théologie, professeur de morale et d'éloquence sacrée. Au milieu des occupations d'un travail si absorbant, il exerce en outre, pendant deux ans les fonctions de chapelain au couvent de Notre-Dame du Sacré-Cœur (d'Ottawa), et d'assistant-chapelain au Bon-Pasteur, dans la même ville.

Mgr Langevin a donc passé la plus grande partie de sa vie sacerdotale dans la capitale canadienne, et nous savons qu'il y a eu les rapports les plus cordiaux avec Mgr l'archevêque d'Ottawa.

Mais la Providence avait décrété que son zèle s'exercerait ailleurs.

Le premier juillet 1893, il arrivait à Saint-Boniface, envoyé par ses supérieurs, à la demande expresse de celui qui y occupait alors avec tant d'éclat le siège archiépiscopal. Le R. P. Langevin devenait le vicaire des missions.

On le désignait dejà comme le futur coadjuteur de Mgr Taché, avec droit de succession.

En le recevant, Mgr Taché lui dit : « Il y a dix ans que je vous demande. Nos deux existences se confondront désormais en une seule. Vous n'aurez pas de secrets pour moi, et je n'en aurai pas pour vous. »

Cette intimité ne devait point, hélas ! durer longtemps. La faux tranchante de la mort devait en interrompre la douceur moins d'un an après.

Cependant, en mars 1894, le R. P. Langevin dut ajouter à ses labeurs ceux de curé de l'église Sainte-Marie de Winnipeg. Il occupait ce double poste — vicaire des missions et curé de Sainte-Marie — quand, à la fin de juin 1895, il dut monter en chaire et annoncer, dans un discours éloquent, entrecoupé de sanglots, le grand deuil qui venait de frapper l'Eglise de Saint-Boniface.

Sept mois après, notre Saint-Père le Pape l'appelait à mettre fin à ce deuil en montant sur le siège de Saint-Boniface.

Ce siège est métropolitain et sa juridiction archiépiscopale s'étend sur toute la Puissance du Canada situé à l'ouest du 91° de longitude occidentale à l'exception de l'île de Vancouver. La province ecclésiastique de Saint-Boniface est donc bornée au sud par les Etats-Unis d'Amérique, à l'ouest par l'Océan Pacifique et le territoire de l'Alaska, au nord par l'Océan Glacial Arctique et à l'est par le 91° de longitude. C'est une superficie grande près de onze fois comme la France et plus de la moitié de l'Europe. Cette province compte trois diocèses : Saint-Boniface, Saint-Albert, New-Westminster et deux vicariats apostoliques : Athabaska-Mackensie et Saskatchewan.

(*Le Manitoba.*)

RECTIFICATIONS A L'ORDO DE 1908

1° L'office d'un dimanche par anticipation ne pouvant être remplacé par un office votif (S. Cong. Rit. 5 Feb. 1895, N° 3844 ad 1), l'Ordo de 1908 est à modifier ainsi qu'il suit :

14 Februarii. — 6..... In Vesp. comm. SS. Martyrum tantum.

15 Februarii. — Sabb. De Domin. VI post Epiph. — De eo. — *Vir*. Off. de Sabb. — Tres lectiones hom. Domin. cum ℟℟. ex 1° nocturno Domin.

(Omittunt. Te Deum et 9ª lect. SS. Mart.)

Laud. et Hor. ut in Sabb. — Ad Bened. : Antip. Domin. *Simile est*... ℣. de fer. *Repleti*. — Orat. Domin. — In Laud. *Preces*, comm. SS. Mart., de Cruce et *Suffragia*.

Ad Horas : *Preces*.

Missa : vel de Domin. [2a orat. SS. Mart., 3a orat. A cunctis. Sine Gloria nec Credo. — Præfat. communis.]
: vel votiva,
: vel defunctorum quotidiana.
Vesp. de Sabb. a cap. de seq. *Suffragia.*

2° .....

28 Junii.... Vesp. de seq., *comm. Omn. SS. Apostol.*

.....

28 Julii..... Vesp. de seq., comm. præc. *et SS. Mart.*
29 Julii..... *Comm. SS. Mart. in Laud. et Missa.*

.....

23 Octobris..... Vesp. de seq. comm. præc.
24 Octobris : S. Raphaelis, Archang., Dupl. maj., A. In Vesp. comm. seq., Dom. et SS. Mart.

NOTE LITURGIQUE

Plusieurs de nos Pères nous ont demandé pourquoi l'Ordo de 1908 avait transféré au 22 octobre la fête de la Pureté de la T. S. Vierge, tandis que d'après les décrets Nos 3607 ad V et 3637 ad IV, cette fête doit s'omettre quand, par suite de l'occurrence d'une fête supérieure, elle ne peut se faire le 3e dimanche d'octobre qui lui est assigné.

Il nous faut répondre que les deux décrets visent le cas où il n'existe, pour la célébration de cette fête, aucun indult ou privilège spécial. Il est dit, en effet : « *Absque privilegio,* transferri nequeunt » ; et « *absque indulto,* negative. »

Mais il en est autrement dans la Congrégation, car nous avons un indult permettant ce transfert.

A la fin du Calendrier concédé en propre à la Congrégation le 27 février 1868, et dans lequel se trouve la fête susmentionnée, on lit : « *Conceditur facultas, ut festa « certis Dominicis in hoc calendario assignata, quoties eædem Dominicæ impeditæ occurrant, amandari « possint ad primas insequentes dies liberas, juxta « Rubricas.* »

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Avis relatif au Décret « De Satisfactione Missarum [1] ».

Le Procureur général auprès du Saint-Siège est autorisé à déclarer *officiellement* ce qui suit :

Le Décret de la Sacrée Congrégation du Concile, du 22 mai 1907, « De satisfactione Missarum », statue : « Ut in posterum quicumque Missas celebrandas committere velit sacerdotibus, sive sœcularibus sive regularibus extra diœcesim commorantibus, hoc facere debeat per eorum Ordinarium, aut ipso saltem audito atque annuente. »

Or : 1° Le mot « Ordinaire » doit être pris au sens large, et s'entendre, pour les prêtres appartenant à quelque Congrégation religieuse, de leur Supérieur général, ou même de leur Provincial.

2° Les fidèles qui désirent confier des intentions de messes à un religieux, n'ont pas à se mettre en rapports directs avec son Supérieur général ou son Provincial. C'est au religieux lui-même à se munir auprès de ceux-ci de la permission de recevoir des honoraires de messes.

3° Cette permission n'a pas à être donnée *toties quoties :* une permission générale suffit.

4° Cette permission n'a même pas à être formelle : il suffit que le Supérieur général ou le Provincial sache que tel religieux reçoit des honoraires de messes et ne le lui interdise pas.

Note de la Rédaction.

A propos du même décret, *la Croix de Paris* publiait à l'adresse des simples fidèles, dans son numéro du 11 juillet 1907, les renseignements qui suivent et qu'elle donne comme puisés à des sources autorisées :

« Il ne s'agit pas évidemment des messes que les *fidèles*

(1) Voir *Missions*, N° de septembre 1907, page 409.

« eux-mêmes veulent faire dire et qu'ils demandent eux-
« mêmes à des prêtres : *ils peuvent s'adresser pour cela*
« *à ceux qu'ils veulent, et s'ils résident en des diocèses*
« *étrangers, pas n'est besoin, en ce cas, de passer par*
« *l'Ordinaire de ces prêtres.*

« Il s'agit des messes que les *prêtres* ont reçues et que,
« pour un motif ou l'autre, ne pouvant les acquitter eux-
« mêmes, ils veulent transmettre à des confrères. »

Malgré leur évidence, ces explications ne sont pas inutiles, puisque, en certains endroits, elles n'étaient pas admises.

Messe de minuit.

Feria die 1 Augusti 1907.

SSmus D. N. Pius divina Providentia PP. X, in solita audientia R. P. D. Adsessori S. Officii impertita, ad fovendam fidelium pietatem eorumque grati animi sensus excitandos pro ineffabili Divini Verbi Incarnationis mysterio, motu proprio, benigne indulgere dignatus est, ut in omnibus et singulis virginum monasteriis clausuræ legis subjectis aliisque religiosis institutis, piis domibus et clericorum seminariis, publicum aut privatum oratorium habentibus cum facultate Sacras Species habitualiter ibidem asservandi, sacra nocte Nativitatis D. N. J. Ch. tres rituales Missæ vel etiam, pro rerum opportunitate, una tantum, servatis servandis, posthac in perpetuum quotannis celebrari Sanctaque Communio omnibus pie petentibus ministrari queat. Devotam vero hujus vel harum Missarum auditionem omnibus adstantibus ad præcepti satisfactionem valere eadem Sanctitas sua expresse declarari mandavit.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

PETRUS PALOMBELLI,
S. R. U. J., *Notarius.*

OBLATIONS

Omises en l'année 1891.

1552 *bis* Teillet, Jean-Aimé-Gustave, (F. C.), 1er novembre 1891, Dunvegan.
1553 *bis* Beaudet, Jean-Marie, (F. C.), 1er nov. 1891, Providence.
1553 *ter* Leborgne, Marc, (F. C.), 1er nov. 1891, Providence.

Omise en l'année 1902.

2330 *bis* Sarrazin, Honoré, (F. C.), 15 août 1902, Brownsville.

Omise en l'année 1903.

2389 *bis* Jézéquel, Gabriel-Marie, (F. C.) 17 fév. 1903, Maggona.

Omises en l'année 1904.

2489 *bis* Munch, Auguste, (F. C.), 15 avril 1904, Brownsville.
2489 *ter* Bast, Joseph, (F. C.), 24 avril 1904, Windhuk.
2527 *bis* Nicolas, Joseph, (F. C.), 8 décembre 1904, Liége.

Omises en l'année 1905.

2537 *bis* Bousso, François, 1er janvier 1905, Le Bestin.
2545 *bis* Pilon, Léandre-Effa, 17 février 1905, Prince-Albert.
2547 *bis* Oberlé, François-Augustin, 26 mars 1905, en Cimbébasie.
2547 *ter* Bariszwskis, Lawrence, 29 avril 1905, Tewksbury.
2603 *bis* JeanJoseph, Maurice, 1er octobre 1905, San-Antonio.
2613 *bis* Kleist, Joseph, 8 décembre 1905, en Cimbébasie.

Omises en l'année 1906.

(Voir la liste suivante, où elles sont intercalées à leur rang.)

Année 1906.

2623 Van Blaer, Laurent, (F. C.), 1er janv. 1906, La Lomita.
2624 Tillet, Louis-Ernest-Georges, (F. C.), 17 février 1906, Colombo.
2625 Blais, Joseph-Marcel, 17 févr. 1906, San-Antonio.
2626 Sénécal, Raoul-Joseph, 17 févr. 1906, Ottawa.
2627 Walsh, James-Joseph, 17 févr. 1906, Tewksbury.

2628 Joyal, Arthur-Joseph, 17 févr. 1906, Ottawa.
2629 Voyer, Odilon-François-Xavier, 17 févr. 1906, Ottawa.
2630 Heckenbach, Michel, (F. C.), 4 mars 1906, Windhuk.
2631 Kohnen, Joseph, (F. C.), 2 avril 1906, St-Ulrich.
2632 Wood, Thomas-Franklin, 1er mai 1906, Tewksbury.
2633 Desmarais, Rodolphe-Joseph, 13 mai 1906, Ottawa.
2634 Levasseur, Ovide, (F. C.), 17 mai 1906, Tewksbury.
2635 Welsch, Antoine-Célestin, (F. C.), 3 juin 1906, Prince-Albert.
2636 Floc'h, Yves-Marie-Jacques, 22 juin 1906, Liége.
2637 Buron, Benito, 22 juin 1906, Liége.
2638 Dalverny, Aimé-Marius, 22 juin 1906, Liége.
2639 Crosnier, Jules-Marie-Marcel, 22 juin 1906, Liége.
2640 Guillaume, Louis, (F. C.) 18 juillet 1906, Saint-Albert.
2641 O'Brien, John, (F. C.), 15 août 1906, Belmont.
2642 Leahy, Michaël, (F. C.), 15 août 1906, Belmont.
2643 Dietz, Augustin, (F. C.), 15 août 1906, Rome.
2644 Boonman, Jean-Baptiste, (F. C.), 15 août 1906, Puebla.
2645 Schultz, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
2646 Deboudt, Maurice-Désiré-Julien, 15 août 1906, Liége.
2647 Thommerel, Henri-Alexandre-Alcide, 15 août 1906, Liége.
2648 Rault, Alphonse-Louis, 15 août 1906, Liége.
2649 O'Leary, David, 15 août 1906, Liége.
2650 Hayes, Thomas-Joseph, 15 août 1906, Liége.
2651 O'Donnell, Vincent-Frederick, 15 août 1906, Liége.
2652 Heintze, Bruno-Michael-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
2653 Hölscher, Bernard-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
2654 Amann, Georges, 15 août 1906, Hünfeld.
2655 Rosenbach, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
2656 Koch, Jean-Maria-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
2657 Siebert, Augustin, 15 août 1906, Hünfeld.
2658 Heck, Mathias-Franc.-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
2659 Schwartz, Joseph-Jean-Pierre-Alphonse, 15 août 1906, Rome.
2660 Montag, Joseph-Charles-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
2661 Schardt, Georges-Edouard-Charles-Gebhard, 15 août 1906, Hünfeld.
2662 Pothmann, Hermann-Joseph-Gustave, 15 août 1906, Hünfeld.

2663 Stuhlmann, Guillaume-Adolf, 15 août 1906, Rome.
2664 Kohlmann, Guillaume-Joseph, 15 août 1906, Hünfeld.
2665 Closset, Louis-Maria, 15 août 1906, Hünfeld.
2666 Kröll, Jean-Baptiste, 15 août 1906, Hünfeld.
2667 Deggiovanni, Pompeo-Alessandro-Theodorico, 15 août 1906, Rome.
2668 Kennedy, Bartholomew-James, 8 sept. 1906, Ottawa.
2669 Roche, John-Joseph, 8 sept. 1906, Tewksbury.
2670 Jodoin, Victor-Joseph, 8 sept. 1906, Ottawa.
2671 Francœur, Athanase de Charette, Louis-Philippe, 8 septembre 1906, Ottawa.
2672 Chaput, Edouard-Joseph, 8 sept. 1906, Tewksbury.
2673 Couturier, Anthime-Joseph, 8 sept. 1906, Ottawa.
2674 Magnan, Josaphat-Jean-Baptiste, 24 sept. 1906, Lachine.
2675 Tanguy, Alain-Marie, 29 sept. 1906, Le Bestin.
2676 Buron, Daniel, 30 sept. 1906, Liége.
2677 Fraile, Fabian, 30 sept. 1906, Liége.
2678 Wolf, Charles, 30 sept. 1906, Liége.
2679 Rault, Jean-Marie, 30 sept. 1906, Liége.
2680 Rozet, Louis-Prosper, 30 sept. 1906, Liége.
2681 Le Bré, Pierre, 30 sept. 1906, Liége.
2682 Laurent, Jean-Marie, 30 sept. 1906, Liége.
2683 Beaupré, Victor-Elzéar, (F. C.), 5 oct. 1906, Cap de la Madeleine.
2684 Legault, Julien, (F. C.), 5 oct. 1906, Lachine.
2685 Heil, Athanase-Isidore, (F. C.), 15 oct. 1906, Hünfeld.
2686 Fraile, Pedro, (F. C.), 1er nov. 1906, Urnieta.
2687 Wagner, Jean, (F. C.), 1er nov. 1906, St-Gerlach (de Liége).
2688 Saint-Jean, Oscar-Joseph-Olympe, 1er nov. 1906, Ottawa.
2689 Lortie, Albert-Joseph-François, 1er nov. 1906, Ottawa.
2690 Drago, Gaetano, 1er nov. 1906, Rome.
2691 Guyomard, Alfred, 4 nov. 1906, Liége.
2692 Le Roux, Guillaume, 4 nov. 1906, Liége.
2693 Valat, Camille, 4 nov. 1906, Liége.
2694 O'Brian John-M., 13 nov. 1906, Tewksbury.
2695 Garcia, Julien, (F. C.), 21 nov. 1906, Puebla.
2696 Sylvestre, Charles-Jean, (F. C.), 8 déc. 1906, St-Boniface.
2697 Renaud, Léon-Auguste-Joseph-Marie, F. C., 8 déc. 1906, Maggona.

2698 KERBRAT, Claude-Marie, 8 décembre 1906, Le Bestin.
2699 HENNESSY, John-Michael-Jh, (F. C.), 14 déc. 1906, Glencree.

Année 1907.

MARQUE, Pierre-Guillaume-Jean, 25 janv. 1907, Saint-Pierre (Aoste.)
PIOGET, Paul-Joseph-Louis, (F. C.), 17 févr. 1907, Saint-Michel, Sask.
RAINVILLE, Louis, (F. C.), 17 février 1907, Ottawa.
KALB, Charles, (F. C.), 17 février 1907, Windhuk.
ROMESTAING, Louis-Philippe, 17 février 1907, Rome.
GUÉGUEN, Pierre-Yves-Marie, 17 février 1907, Liége.
GREGORY, Sinnaper, 17 février 1907, Jaffna.
BENEDICT, Charles S., 17 février 1907, Jaffna.
WILLIAM, Pethurupillai, 17 février 1907, Jaffna.
HAGEL, François-Joseph, 17 février 1907, Hünfeld.
XAVIER, James-Francis, 17 février 1907, Jaffna.
GÉRARD, Jules-Auguste, 17 février 1907, Liége.
LOSOYA, Julien, (F. C.), 19 mars 1907, Diano-Marina.
HANLEY, Daniel J. V., (F. C.), 22 mars 1907, Glencree.
HERNANDO, Candido, (F. C.), 19 mai 1907, Saint-Pierre (Aoste).
CARON, Charles, 6 juin 1907, Prince-Albert.
PHILIPPOT, Aristide-Julien, 2 août 1907, Rome.
FERRECCHIA, Joseph-Alfred, 2 août 1907, Rome.
CARY, André-Joseph, 2 août 1907, Rome.
BRANCHE, Célestin, (F. C.), 15 août 1907, Diano Marina.
RAUB, Joseph, (F. C.), 15 août 1907, Gross-Windhuk.
WÜST, Joseph-Georges. 15 août 1907, Hünfeld.
ROUX, Philippe, 15 août 1907, Hünfeld.
GELSDORF, François-Guillaume, 15 août 1907, Hünfeld.
BIBA, Conrad-Antoine, 15 août 1907, Hünfeld.
PEIFER, Paul, 15 août 1907, Hünfeld.
NEBERBERG, Bernard, 15 août 1907, Hünfeld.
KOSIAN, Richard, 15 août 1907, Hünfeld.
RHODE, Joseph-Félix, 15 août 1907, Hünfeld.
FRANK, Guillaume-Frédéric, 15 août 1907, Hünfeld.
RINDERMANN, Norbert-Georges, 15 août 1907, Hünfeld.
MEYSING, Hermann-Joseph, 15 août 1907, Hünfeld.

Engelhardt, Henri, 15 août 1907, Hünfeld.
Zimmermann, Léonard-Marie, 15 août 1907, Hünfeld.
Schmitz Henri-Bernard-Richard, 15 août 1907, Hünfeld.
Knackstedt, Joseph-François, 15 août 1907, Hünfeld.
Verreault, Georges-Joseph, 8 septembre 1907, Ottawa.
Boileau, Georges-Emilien, 8 sept. 1907, Ottawa.
Dagenais, Joseph-Louis, 8 sept. 1907, Ottawa.
de Grandpré, Louis-Joseph, 8 sept. 1907, Ottawa.
Barry, Daniel, 8 sept. 1907, Tewksbury.
Daoust, Isaïe, 8 sept. 1907, Ottawa.
Guiteau, Auguste-Jean-Baptiste, 8 sept. 1907, Le Bestin.
Barile, Hyacinthe, 29 septembre 1907, Liége.
Limon, Louis-Marie, 29 septembre 1907, Liége.
Le Bris, Joseph-Corentin, 29 septembre 1907, Liége.
Goyet, Georges-Joseph, 29 septembre 1907, Liége.
Péron, Paul-Joseph, 29 septembre 1907, Liége.
Centurioni, Pierre-François-X., 29 sept. 1907, Liége.
Mc Intyre, Arthur-Francis, 29 sept. 1907, Liége.
Foley, Thomas-Ignatius, 29 sept. 1907, Liége.
Conroy, Richard-Joseph, 29 sept. 1907, Liége.
O' Connor, William-Francis, 29 sept. 1907, Liége.
Ruaux, Eugène-Victor, 29 sept. 1907, Liége.
Tizon, Ambroise-Armand, 29 sept. 1907, Liége.
Fluck, Jean-Philippe, 29 sept. 1907, Liége.
Mosthoff, Xavier, 29 sept. 1907, Liége.
Brohan, Joseph-Marie, 29 sept. 1907, Liége.
Baldet Paul-Louis, 29 sept. 1907, Liége.
Hoornaert Hector-Florent, 29 sept. 1907, Liége.
Colas, Eugène-Henri, 29 sept. 1907, Liége.
Maré, Théodule-Marie, 29 sept. 1907, Liége.
Stébé, Camille-Léon, 29 sept. 1907, Liége.
Hailliez, Léon-Joseph, 29 sept. 1907, Liége.
Baijot, Emile-Auguste, 29 sept. 1907, Liége.
Gagneux, René-Jules, 29 sept. 1907, Le Bestin.
Praet, Paul-Pierre-Joseph, 27 octobre 1907, Rome
Yenveux, Alfred, 1er novembre 1907, Liége.
Le Blanc, Armand-René, 1er novembre 1907, Liége.
Molinié, Henri-Marie, 1er novembre 1907, Liége.
Rocher, Georges-Marie (F. C.), 13 nov. 1907, Le Bestin.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1906-1907

685 F. C. Lavoie, Jérémie,du Vicariat d'Athabaska, décédé au Fort Vermillon, le 8 novembre 1906, âgé de 56 ans, dont ? de vie religieuse.

686 R. P. Manuel, Léon, du Vicariat de Natal, décédé à le 13 novembre 1906, âgé de 29 ans, dont 11 de vie religieuse.

687 R. P. Le Texier, Félix, du Vicariat de Colombo, décédé à Colombo, le 19 décembre 1906, âgé de 41 ans, dont 19 de vie religieuse.

688 R. P. Balland, Jean-Baptiste, de la Prov. du Nord, décédé à Deneuvre (Lorraine), le 3 janvier 1907, âgé de 63 ans, dont 44 de vie religieuse.

689 R. P. Baret, Victor, de la Province de Belgique, décédé à Bas-Oha, le 4 janvier 1907, âgé de 76 ans, dont 54 de vie religieuse.

690 R. P. Kavanagh, Edouard, de la Province Britannique, décédé à Belmont, le 6 janvier 1907, âgé de 75 ans, dont 44 de vie religieuse.

691 R. P. Bourde, Victor, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 18 janvier 1907, âgé de 68 ans, dont 42 de vie religieuse.

692 F. C. Sorbella, Joseph, de la Province du Midi, décédé à Diano-Marina, le 21 janvier 1907, âgé de 68 ans, dont 41 de vie religieuse.

693 F. C. Mc Stay, Edward, du Vicariat de la Colombie-Britannique, décédé à New-Westminster, le 22 janvier 1907, âgé de 76 ans, dont 39 de vie religieuse.

694 R. P. Jayol, François, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à New-Westminster, le 31 janvier 1907, âgé de 83 ans, dont 58 de vie religieuse.

695 R. P. Bénédic, Ferdinand, de la Province du Midi, décédé à Aix, le 5 mars 1907, âgé de 67 ans, dont 37 de vie religieuse.

696 R. P. Brulé, Charles, de la Province du Nord, décédé à Saint-Joseph du Bestin, le 8 mars 1907, âgé de 77 ans, dont 28 de vie religieuse.

697 F. C. Möller, Joseph, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 15 mars 1907, âgé de 40 ans, dont 2 de vie religieuse.

698 R. P. Richard, Pierre-Louis, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à North-Vancouver, le 25 mars 1907, âgé de 80 ans, dont 56 de vie religieuse.

699 R. P. Ouellette, Norbert, du Vicariat de la Colombie-Britannique, décédé à Saint-Eugène de Kootenay, le 25 mars 1907, âgé de 69 ans, dont 32 de vie religieuse.

700 R. P. Rieux, Joseph, de la 2e Province d'Amérique, décédé à Eagle-Pass, le 16 avril 1907, âgé de 73 ans, dont 48 de vie religieuse.

701 R. P. Kirby, Patrick, de la Province Britannique, décédé à Inchicore, le 27 avril 1907, âgé de 80 ans, dont 58 de vie religieuse.

702 R. P. Baugé, Paul, de la Province du Nord, décédé à Louvigné, le 1er mai 1907, âgé de 79 ans, dont 29 de vie religieuse.

703 F. Sc. Opfermann, Georges, du Scolasticat de San-Antonio, décédé à San-Antonio, le 3 mai 1907, âgé de 25 ans, dont 4 de vie religieuse.

704 R. P. Laclau-Pussacq, Joseph, du Vicariat de Colombo, décédé à Colombo, le 4 mai 1907, âgé de 74 ans, dont 54 de vie religieuse.

705 F. Sc. Buron, Benito, du Scolasticat de Liège, décédé dans sa famille, le 11 mai 1907, âgé de 24 ans; il avait fait son Oblation le 22 juin 1906.

706 R. P. Perron, Wilbrod, de la Province du Canada, décédé à Québec, le 13 mai 1907, âgé de 46 ans, dont 16 de vie religieuse.

707 F. C. Juge, Ferdinand, de la Province du Midi, décédé à Aix, le 26 mai 1907, âgé de 52 ans, dont 24 de vie religieuse.

708 R. P. Pitoye, Louis, de la 2e Province d'Amérique, décédé à Brownsville, le 4 juin 1907, âgé de 61 ans, dont 37 de vie religieuse.

709 R. P. Clos, Joseph-Marie, de la 2e Province d'Amérique, décédé à Roma, le 26 juin 1907, âgé de 81 ans, dont 47 de vie religieuse.

710 R. P. Smith, Christophe, de la 2e Province d'Amérique, décédé à Eagle-Pass, le 14 juillet 1907, âgé de 56 ans, dont 35 de vie religieuse.

711 R. P. Moyet, Henri, de la Province du Midi, décédé à Beaulieu, le 13 août 1907, âgé de 61 ans, dont 20 de vie religieuse.

712 F. C. Charrest, Pierre, de la 2e Province des Etats-Unis, décédé à Roma, le 20 août 1907, âgé de 71 ans, dont 40 de vie religieuse.

713 F. C. Guinet, Jean-Baptiste, de la Province de Belgique, décédé à Waereghem, le 29 août 1907, âgé de 75 ans, dont 48 de vie religieuse.

714 F. C. Roudet, Pierre, de la 2e Province d'Amérique, décédé à Brownsville, le 22 septembre 1907, âgé de 81 ans, dont 56 de vie religieuse.

715 F. C. Harkins Patrick, du Vicariat de Colombie Britannique, décédé à New-Westminster, le 14 octobre 1907 âgé de 72 ans, dont 17 de vie religieuse.

716 R. P. Thinon Raynald, de la Province du Nord, décédé à Paris le 22 octobre 1907, âgé de 38 ans, dont 15 de vie religieuse.

NOTE

Nous sommes obligé, à notre grand regret, de renvoyer au prochain Numéro la publication de l'Encyclique et de la liste des obédiences données en 1907.

TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Juin.

Septembre.

Décembre.

IMPRIMATUR

Virduni, die 3 Decembris 1907.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1605,12,07.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE MARIE IMMACULÉE

46e ANNÉE

N° 181. — Mars 1908.

ROME
MAISON GÉNÉRALE
2, Via Vittorino da Feltre.

BAR-LE-DUC
IMPRIMERIE S.-PAUL
36, Boulevard de la Banque.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 181. — Mars 1908.

Le Très Révérend Père LAVILLARDIÈRE

Il y a dix-huit mois, nos *Missions* faisaient le récit, à cette même place, de l'élection qui avait donné à notre Congrégation un supérieur éclairé, ferme, un guide, un père aimant, dans la personne du T. R. P. Lavillardière. Nous augurions alors que la date du 23 septembre 1906 marquerait le début d'une ère féconde, riche en œuvres et en progrès, tant il nous semblait que la main de Dieu l'avait écrite elle-même, et que l'élu du Chapitre était aussi l'élu du ciel. Il l'était, en effet, mais cette élection l'appelait à la souffrance et non pas à l'action.

Nous savions sans doute — et un malaise survenu au T. R. Père, dès le surlendemain de son élection, nous l'aurait

rappelé si nous l'avions oublié — que la douleur et l'inquiétude parviennent toujours à se glisser dans nos meilleures joies, que les étapes les plus heureuses aboutissent, et quelquefois sans transition, à des périodes pleines d'amertumes et même de deuils. Mais nous étions loin de supposer que les alarmes succéderaient si vite à l'espérance, que la mesure des mérites acquis par le 4e successeur de notre saint Fondateur allait être comble, que l'élection qui l'appelait à de plus vastes travaux était tardive, puisque Dieu allait l'appeler à la récompense et au repos.

Que les desseins de Dieu sont impénétrables ! L'infirmité humaine ne peut que les adorer et se taire. Combien courtes et trompeuses demeurent toujours les prévisions humaines, même les mieux établies ! Qu'il est donc vrai que Dieu est le seul appui solide sur lequel nous puissions et nous devions compter !

Faite à la quasi-unanimité des voix, l'élection du T. R. P. Lavillardière revêtit aux yeux de tous les membres du Chapitre de 1906 un caractère providentiel. La Congrégation l'accueillit avec un sentiment de parfaite satisfaction, et l'on put se croire revenu à ces jours de saint Eusèbe de Verceil, dont le bréviaire nous dit que ses subordonnés l'estimèrent, dès qu'ils le virent, et que nul intervalle ne sépara ces deux actes : le connaître et l'estimer : *Ut viderunt, probaverunt, tantumque interfuit ut videretur, quantum ut probaretur.*

La commotion éprouvée par l'élu qui ne s'était par arrêté une seule minute, à la pensée que ses frères uniraient leurs voix sur son nom, fut très forte, trop forte même pour sa nature extrêmement délicate et pour sa constitution physique usée par d'incessants labeurs. Chez lui, sans doute, l'âme demeurait maîtresse, et à un degré peu ordinaire, du corps qu'elle animait, sa longue et torturante maladie en a multiplié les preuves ; mais cette enveloppe terrestre demeurait affaiblie, et bientôt il fallut convenir que le temps et surtout le travail lui avaient causé d'irréparables avaries.

On n'a pas oublié l'une des premières paroles que le T. R. P. Lavillardière adressa aux membres du Chapitre, aussitôt après son élection : « Je vous aimerai désormais deux fois plus, puisque vous venez de me clouer sur la croix. » Cette parole devait être une prophétie.

Notre-Seigneur avait permis l'élection du T. R. P. Lavillardière au moment même où il allait en faire un crucifié. L'infatigable missionnaire, l'apôtre dont l'activité avait semblé parfois exagérée, devenu chef d'une grande famille d'apôtres, se voit aussitôt réduit à l'inaction, presqu'à l'impuissance. Le voilà confiné dans sa cellule transformée en calvaire ; c'est dire combien les seize mois de son administration ont été salutaires et féconds.

La souffrance est le plus noble des apostolats. Notre-Seigneur ne fut jamais plus actif que sur sa croix ; et les trois heures de crucifiement n'ont point leurs pareilles dans sa vie de Rédempteur. Utile aux âmes pendant sa vie, le T. R. P. Lavillardière l'a été plus encore durant le long martyre qui a précédé et amené sa mort. Sa parole et son zèle ont éclairé et sanctifié les foules ; des souffrances surnaturellement supportées l'ont épuré et sanctifié lui-même.

Ce fut pendant le Chapitre de 1906, et deux ou trois jours après son élection, que le T. R. Père Général sentit la première violente secousse du mal qui devait le terrasser et, finalement, le conduire au tombeau. Etait-il réellement persuadé que ce malaise serait sans conséquence, ou voulait-il seulement créer autour de lui l'espérance qu'il le serait ? Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que l'application au travail et l'omission de certaines précautions envenimèrent le mal et lui donnèrent promptement d'inquiétantes proportions.

Pendant toute la durée du Chapitre, le nouveau Supérieur général, conscient de la grande mission qui lui était confiée, s'imposa un surmenage intellectuel hors de proportion avec ses forces physiques. Les séances, toujours très longues,

lui causaient une grande tension d'esprit ; et, en dehors des séances, il réunissait fréquemment les membres de son conseil pour s'initier plus entièrement aux affaires, recueillir leurs avis, décider avec eux les questions les plus urgentes. Sa nature extrêmement délicate et une sorte de pudeur qui lui faisait redouter qu'on s'occupât de lui répugnaient à réclamer des soins spéciaux, bien nécessaires pourtant, et il faisait appel à toute son énergie pour ne pas paraître souffrant.

Il avait d'ailleurs pris, d'une main vigoureuse, les rênes du gouvernement, et il entendait bien faire siennes les belles paroles de l'apôtre saint Paul : « Je vous le jure, tant que je serai l'apôtre des nations, je ferai honneur à mon ministère. » Rehaussé par sa charge de Supérieur général, le T. R. P. Lavillardière voulait agir de façon à ajouter un nouveau lustre à cette dignité. Il l'eût fait, pour le plus grand bien de la Congrégation, si Dieu lui eût fait la grâce de vivre plus longtemps.

Le Chapitre fini, le Supérieur général, qui avait quelque chose de militaire dans le tempérament et dans l'allure, se mit à l'œuvre avec cette décision et cet entrain qui furent l'un des caractères de sa vie. Le 1er novembre, il présida la fête familiale en l'honneur du vénérable P. Tatin qui célébrait le 50e anniversaire de son Oblation, prononça une allocution émaillée des sentiments les plus délicats, et, le lendemain, quitta la Ville Eternelle, qu'il ne devait plus revoir, pour visiter les maisons de France et régler quelques affaires qu'il avait laissées en suspens à Lyon. Durant son séjour à Bordeaux, où il s'était rendu pour prendre possession de son titre de Directeur général de la Sainte-Famille. vaillante Congrégation, depuis un demi-siècle associée à la nôtre, et à laquelle nous sommes redevables de bien précieux services, il dut prendre quelques jours de repos. Les douleurs intestinales, déjà ressenties quelques semaines auparavant, se réveillèrent, mais avec une acuité encore plus douloureuse, et jetèrent l'inquiétude dans tout son

entourage. De Bordeaux, il monta à Paris, puis, malgré de nombreux conseils en sens contraire, il s'achemina vers la Belgique, afin de voir les maisons de cette jeune province et surtout d'apporter ses premières bénédictions aux scolastiques de Liége, aux novices de Saint-Gerlach, du Bestin et de Nieuwenhove, aux junioristes de Saint-Charles et de Waereghem.

C'était durant l'hiver; la température était basse et au-dessous de la normale. Effectué par un homme jeune et vigoureux, ce voyage aurait encore causé de grosses fatigues ; il fut mortel, croyons-nous, pour notre vénéré Père qui, rentré à Paris, entendit les médecins lui prescrire impérieusement le repos, sous peine des plus graves et des plus dangereuses complications.

Dès qu'il fut capable de voyager, il descendit à Lyon où l'appelaient le règlement d'importantes affaires et aussi de précieuses et fortifiantes amitiés. Lyon était devenu pour lui comme un second pays natal, nous allions dire un paradis terrestre. Il avait tant et si fructueusement travaillé dans cette grande ville pour Dieu et pour la Congrégation ! Quelle légion d'âmes, dans le monde comme dans le cloître, y attendaient son retour, pour lui faire une couronne de confiance et de vénération ! A Lyon, il avait élevé, au prix des plus laborieux et plus intelligents efforts, et grâce à des générosités qui ne nous pardonneraient pas de soulever le plus petit coin du voile qui les cache aux yeux de tous, hormis aux regards de Dieu, une maison de communauté, vaste, commode, bien aérée, avantageusement située, où nos missionnaires trouveraient en tout temps une large et cordiale hospitalité.

Le séjour du T. R. Père Général, à Lyon, n'était pourtant, dans son intention, qu'une halte avant le départ définitif pour Rome, devenu le centre administratif de la Congrégation. Mais le médecin, qu'une vieille et douce amitié unissait à lui depuis vingt ans, déclara tout déplacement impossible, et prescrivit un traitement très éner-

gique, mais demeuré sans résultat satisfaisant. Les plus optimistes eux-mêmes durent convenir que le mal progressait toujours et que la science humaine, même au service de l'affection la plus dévouée, serait impuissante à en arrêter le cours. En février et en avril 1907, les trois Assistants qui eurent la consolation de le revoir ne purent que constater les ravages du mal, trop visibles, hélas ! sur la figure émaciée du vénéré patient.

Au mois de juin, se produisit une crise plus douloureuse et aussi plus dangereuse ; la sœur et le beau-frère du malade accoururent à Lyon, dans la crainte de ne plus le revoir, et les Assistants pensèrent que l'heure était venue d'avertir officiellement la Congrégation que l'état de santé du vénéré malade avait pris un caractère d'inquiétante gravité. Cette crise n'eut heureusement pas les meurtrières conséquences qu'on avait redoutées, et notre vénéré Père, qui n'avait pas encore perdu tout espoir de guérison, se hâta d'écrire à la Congrégation pour la rassurer.

Les praticiens les plus habiles successivement consultés à Lyon, à Lausanne, à Bordeaux, sans donner une opinion ferme sur le vrai caractère du mal, ne dissimulaient pas que la guérison, si elle était possible, exigerait un traitement sévère et suivi durant de longs mois. Un séjour, d'ailleurs écourté, aux eaux de Châtel-Guyon, amena un résultat diamétralement opposé à celui qu'on avait espéré ; le T. R. Père Général rentra à Bordeaux, et, le 23 septembre, comprenant que le retour à Rome était impossible, il nomma un Vicaire général pour présider le conseil et expédier les affaires courantes. C'était comme le premier coup du glas funèbre qui allait sonner le déclin et l'agonie de cette belle vie.

Ne se trouvant plus bien à Bordeaux, quoiqu'il y fût près de sa sœur et de son beau-frère, dont les prévenances et les délicatesses étaient pourtant au-dessus de tout éloge, espérant, comme le font habituellement les malades qui souffrent de maladies chroniques, qu'un changement d'air

lui serait avantageux, le T. R. Père Général se décida à repartir pour Lyon. On aurait pu taxer de témérité un voyage entrepris dans de semblables conditions, mais Lyon attirait si vivement le vénéré malade que les médecins autorisèrent le départ.

Le voyage fut extrêmement pénible. A diverses reprises, son secrétaire, le R. P. Bernard, se demanda avec effroi si le malade arriverait vivant au terme si désiré. C'était le 15 novembre. Réinstallé à Lyon, dans son petit appartement de l'avenue Félix-Faure, notre vénéré Père y fut entouré des soins les plus intelligents et les plus empressés. Mais sa faiblesse était si grande, que le R. P. Bernard, son secrétaire, son confesseur et son ami, se décida à lui révéler, dans son entier, la gravité de son état et à lui proposer les derniers sacrements.

L'âme forte du malade était prête à recevoir cette annonce, comme elle était prête à paraître devant Dieu. Pas le moindre signe de surprise et encore moins de frayeur. Notre vénéré Père se confessa, reçut le viatique et l'extrême-onction avec la foi la plus vive et avec la plus édifiante simplicité. Il allait maintenant à la mort aussi naturellement qu'il montait autrefois en chaire ou qu'il entrait au confessionnal.

Rien ne parut changé extérieurement dans sa vie de religieux crucifié. Le matin, il s'unissait à l'oblation du Saint Sacrifice que le R. P. Bernard offrait dans une chambre contiguë à la sienne, et il communiait quand la nuit n'avait pas été trop pénible. La prière, la lecture pour laquelle il gardait un vif attrait, quelques conversations toujours plus rares et plus courtes, sa correspondance dont il s'occupa jusqu'à son avant-dernier jour, voilà sa vie. Sa porte, gardée par la consigne la plus sévère, demeurait close à tous les visiteurs. Hormis les personnes à son service, nul ne pouvait plus pénétrer autour de lui; il parlait et il agissait comme un homme qui est déjà dans son éternité.

Cette longue et sanctifiante préparation à la mort dura un peu plus de deux mois.

Hâtons-nous d'ajouter que la Congrégation, ses œuvres, son personnel, lui demeuraient présents plus que jamais. Il avait tant et si bien travaillé pour elle! En parler, s'en occuper, était un adoucissement à ses incessantes douleurs.

Après avoir hésité, par excès de délicatesse, à appeler près de lui son Vicaire général dont la santé, il le savait, était, à ce moment-là, mal affermie, il se décida enfin à lui demander de faire le voyage de Rome à Lyon. Leur première entrevue eut lieu le 28 novembre. Elle fut courte. Des larmes emplirent promptement les yeux du vénéré malade, et son interlocuteur, impressionné plus qu'il ne saurait le dire, de le voir si amaigri et si affaissé, disons le mot, si méconnaissable, ne fût pas arrivé à maîtriser ses sanglots si ce tête-à-tête se fût prolongé.

Le lendemain, le T. R. Père semblait moins abattu et moins souffrant. « Mon cher ami, dit-il à son visiteur, j'ai voulu vous revoir, pour vous confier mes dernières pensées sur notre famille religieuse et la remercier, en votre personne, de toutes les consolations qu'elle m'a prodiguées. Vous serez mon interprète auprès d'elle et vous lui transmettrez la bénédiction que je vous donne de tout mon cœur. » Aux paroles de réconfort et d'espérance que lui dit alors le Père Assistant, en lui rappelant qu'au dedans et au dehors de la Congrégation des centaines d'âmes priaient pour lui, le malade répondit : « Je le sais et j'en suis heureux ; mais, de grâce, qu'on ne demande pour moi ni une heure de vie en plus, ni une souffrance en moins. »

Le 30 novembre, le malade parut encore plus reposé. Il put converser longuement et, dans la soirée, écrire deux grandes pages dont l'écriture large, ferme, nette, ne permet pas aujourd'hui de soupçonner combien maladive était la main qui l'a tracée.

Mais ce mieux apparent indiquait, non pas un arrêt dans la marche du mal, mais une simple accalmie dans la douleur. Les jours suivants en apportèrent l'irrécusable démonstration.

Homme de devoir et d'affaires plus qu'homme de sentiments, le Père Général pria son assistant de ne pas s'attarder à Lyon, malgré l'intime satisfaction qu'il eût éprouvée de l'y retenir, et de reprendre, dès qu'il le pourrait sans trop de fatigues, le chemin de Rome où était le centre des affaires de la Congrégation. « Vous savez, ajouta-t-il, que j'ai appelé télégraphiquement le R. Père Econome général, pour savoir de lui où nous en sommes au point de vue financier ; je désire que vous ayez déjà quitté Lyon lorsqu'il y arrivera. » Ce désir était formulé dans la soirée du 2 décembre ; le lendemain matin, le R. Père Assistant montait dans le train qui devait le conduire à Rome, et le R. P. Favier débarquait en gare de Lyon.

Les jours de décembre et de janvier s'écoulèrent dans cette triste uniformité d'une maladie qui consume lentement sa victime. Les forces diminuaient, mais si insensiblement que la journée du lendemain paraissait identique à celle de la veille. Les douleurs gardaient toute leur acuité, et, quand elles devinrent moins lancinantes et plus intermittentes, il parut manifeste que le dernier jour de cette précieuse vie n'était plus bien éloigné. Dans la soirée du lundi, 27 janvier, les premiers symptômes de la mort apparurent ; la nuit se passa néanmoins sans provoquer d'alertes trop douloureuses, mais, dans la matinée du 28, vers les dix heures, l'âme se détacha du corps, doucement, sans douleur, sans secousse, à tel point que l'entourage du malade se demanda, pendant plusieurs minutes, si la mort avait réellement accompli son œuvre.

C'était en la veille de la fête de saint François de Sales pour lequel notre vénéré Père avait toujours eu une très confiante dévotion et dont il avait souvent prêché le panégyrique dans les monastères des religieuses de la Visitation. Ajoutons que le Souverain Pontife, prévenu de la gravité de sa maladie, lui avait envoyé, plusieurs jours auparavant, une affectueuse bénédiction.

Bien que notre T. R. Père Général soit décédé à Lyon, ses funérailles ont eu lieu à Bordeaux où sa famille possède un caveau dans le cimetière de cette ville. Accompagné par le R. P. Joseph Bernard et par le R. Père Provincial du Midi, le cercueil qui renfermait la dépouille mortelle du T. R. P. Lavillardière arriva en gare de Bordeaux, le vendredi, 31 janvier, vers les sept heures du soir. Il fut reçu par le R. P. Dozois, Vicaire général intérimaire de la Congrégation, et par le R. P. Baffie, Assistant général, qui étaient partis de Rome, dès le premier avis du décès, ainsi que par ceux de nos missionnaires qui exercent encore le saint ministère sur le territoire bordelais.

La cérémonie du lendemain fut très impressionnante dans son extrême simplicité, et précisément à cause de cette simplicité. A Bordeaux, les funérailles d'un religieux, même quand il a occupé de très hautes charges dans son Ordre, sont toujours celles des plus pauvres. Point d'apparat extérieur ; absence complète de tentures de deuil et de luminaire, mais le recueillement dans la prière d'âmes chrétiennes qui se préoccupent des jugements de Dieu. Cette assistance comprenait, outre les amis de l'excellente famille du T. R. P. Lavillardière, des représentants des congrégations religieuses de Bordeaux et surtout des Sœurs de la Sainte-Famille, dont le plus grand nombre des supérieures majeures avaient eu à cœur de suivre le cercueil de l'éminent religieux qui leur avait prodigué tant de marques de dévouement. Retenue par la maladie, la Très Révérende Mère Générale avait fait agréer ses regrets de ne pas se trouver au milieu de ses filles.

Après la levée du corps faite par le R. P. Baffie, le R. P. Dozois célébra la messe. Au nom du cardinal-archevêque de Bordeaux qui présidait, ce jour-là même, à Paris, les obsèques du cardinal Richard, M. l'abbé Vidau, Vicaire général, donna l'absoute, et le R. P. Baffie récita sur le cercueil, au moment où on allait le descendre dans le caveau, les dernières prières de l'Eglise.

Etaient présents à la funèbre cérémonie, outre les deux Pères Assistants, le R. Père Provincial du Midi, le R. Père Provincial de Belgique, le représentant du R. Père Provincial du Nord et une quinzaine de nos religieux. A leurs côtés avaient pris place un certain nombre de curés de la ville et de dignitaires de l'archidiocèse.

Le corps du T. R. P. Lavillardière repose, en attendant des jours meilleurs, dans le caveau que son excellente famille de Bordeaux a gracieusement mis à notre disposition. Mais son âme, sa grande âme, purifiée par seize mois de souffrances héroïquement supportées, repose, nous en avons la ferme confiance, dans le sein de Dieu, où elle ne cessera pas de prier pour notre Congrégation, pour celle de la Sainte-Famille et pour toutes leurs œuvres.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, les témoignages de pieuse sympathie qui nous sont venus à l'occasion de ce grand deuil, et qui prouvent à quel point notre Révérendissime Père Général était apprécié, estimé, vénéré par les personnages ecclésiastiques les plus en vue dans l'Eglise de France.

Mais avant de clore cet article nécrologique, nous devons payer un tribut de reconnaissance aux nobles dévouements qui, de jour et de nuit, ont veillé au chevet de notre vénéré disparu pour adoucir ses souffrances et lui prodiguer les soins que nécessitait sa douloureuse maladie.

Que M. Dupuy et M[me] Dupuy, née Lavillardière, nous permettent de leur dire un cordial merci pour tout ce que leur tendresse fraternelle a fait dans le but d'adoucir les souffrances du cher malade qui tenait une aussi large place dans leur famille que dans la nôtre. Impossible d'allier plus de dévouement à plus de générosité, à plus d'oubli de soi-même.

Que les bonnes Sœurs de l'Espérance veuillent bien accepter l'expression de notre gratitude. A Lyon, elles se sont prodiguées auprès du vénéré malade avec tout l'élan de l'amour filial ; à Bordeaux, elles ont revendiqué l'hon-

neur, disons mieux, la faveur, de veiller sa dépouille mortelle. Le T. R. P. Lavillardière ne leur avait jamais marchandé les marques de son attachement ; elles ont multiplié, et de grand cœur, les marques de leur reconnaissance. Les liens qui unissent nos deux Congrégations se sont resserrés près de ce cercueil environné de tant d'affectueux respect.

Le R. P. Bernard, ami, depuis vingt ans, du T. R. P. Lavillardière, associé à ses travaux, confident de ses pensées, et, depuis un an, son secrétaire, ou plutôt son infirmier, a bien mérité de la Congrégation tout entière par un dévouement qui s'est montré inlassable jusqu'à la dernière heure. Nous lui offrons publiquement l'expression de notre plus vive gratitude avec le regret qu'elle soit si inférieure au total de peines et de sacrifices qu'il s'est imposés. A côté de lui et avec lui, nos Pères et Frères, de résidence à Lyon, méritent une mention d'honneur ; notre cœur s'empresse de la leur décerner.

D'autres dévouements, non moins généreux et non moins oublieux d'eux-mêmes, ont comblé d'attentions et de prévenances notre vénéré défunt. Mais les révéler serait les attrister. Cette discrète allusion leur semblera même de trop. Nous nous tairons donc, confiant au bon Dieu, dans un *memento* plus fervent, au saint autel, le soin de bénir ces âmes que la charité a faites si grandes, si nobles, si désintéressées.

Ces lignes, hâtivement écrites, ne disent qu'imparfaitement les pensées de notre esprit et les sentiments de notre cœur. Dans un avenir prochain, nous l'espérons, une plume beaucoup plus exercée que la nôtre comblera toutes ces lacunes et paiera à la grande mémoire du T. R. P. Lavillardière le tribut d'hommages qui lui est dû.

E. Baffie, *O. M. I.*

Fermeture du Grand Séminaire de Fréjus.

Sous ce titre a paru, dans notre dernier numéro, une relation sur laquelle nous devons revenir.

L'auteur ne s'est pas borné à exposer la série des faits. Sous l'impression, évidemment profonde, produite en son esprit par les événements racontés, sa plume a malheureusement laissé échapper des appréciations et des jugements dont auraient droit de se plaindre les respectables personnes mises en cause.

C'est pourquoi nous déclarons les retirer purement et simplement, afin que nul ne puisse en être offensé, soit dans le diocèse de Fréjus, soit ailleurs.

Nous sommes heureux d'insérer cette déclaration qui donnera, nous avons lieu de l'espérer, pleine satisfaction aux honorables intéressés.

Qu'il nous soit permis de profiter de cette circonstance pour affirmer bien haut notre respect à l'égard de l'Episcopat et du clergé. Nous voulons rester toujours, selon l'esprit de notre Fondateur, leurs humbles et dévoués auxiliaires.

Nous tenons à envoyer au diocèse de Fréjus, en particulier, l'expression de notre reconnaissance, pour nous avoir donné, pendant cinquante ans, le plus beau témoignage de confiance que puisse ambitionner une Congrégation religieuse : celui de nous appeler à la direction de son Grand Séminaire. Cette confiance, nous le savons, ne nous a point été retirée. Seule la persécution a pu nous en faire perdre le bénéfice.

ROME

Le Cinquantenaire des apparitions de Lourdes.

Nos *Missions* sont avant tout des Annales de famille. Les récits des événements, joyeux ou tristes, qui ont marqué dans l'existence de la Congrégation, des succès qui ont récompensé l'apostolat de nos missionnaires ou des difficultés qui en ont entravé l'exercice doivent y tenir la première et principale place. Il est néanmoins des faits sur lesquels nous ne pouvons pas garder le silence, non seulement parce qu'ils remplissent d'allégresse autour de nous toutes les âmes sincèrement chrétiennes, mais encore parce qu'ils doivent avoir une plus forte et plus joyeuse répercussion au fond de nos cœurs de prêtres voués au culte de Marie. De ce nombre est le cinquantième anniversaire des dix-huit apparitions de la Vierge Immaculée dans la Grotte de Lourdes.

La miraculeuse attraction exercée, depuis un demi-siècle, par le sanctuaire de Lourdes, tous les catholiques du monde la connaissent. Qui d'entre nous n'a pas désiré s'agenouiller devant la Grotte où la Mère de Dieu proclama elle-même le dogme de son Immaculée Conception ? Qui n'a pas compté parmi les heures privilégiées de sa vie celles qu'il a passées au pied de cette Grotte bénie, si cette joie et cette grâce lui ont été accordées ?

Les fêtes par lesquelles, sous l'inspiration du Souverain

Pontife, le monde catholique se prépare à chanter sa reconnaissance envers Dieu qui a fait immaculée la Vierge Marie, envers la sainte Vierge qui a manifesté à Lourdes, depuis cinquante ans, quelles merveilleuses transformations corporelles et spirituelles opérerait le culte rendu au privilège qui l'a faite Immaculée, ne doivent pas nous trouver indifférents. La Congrégation tout entière doit participer à ce concert de louanges ; si nous nous taisions, notre silence ne serait-il pas sans explication et sans excuse ?

Il semble même que les Oblats de Marie Immaculée doivent avoir à cœur d'occuper une des premières places dans ce concert, qu'ils ont une grâce spéciale pour le faire, et que l'accomplissement de ce filial devoir sera pour leur Congrégation et pour chacune de leurs âmes un principe de développement et de fécondité, comme son oubli serait une cause de dépérissement et de stérilité.

D'innombrables foules se sont, depuis un demi-siècle, acheminées vers Lourdes. Isaïe, le chantre inspiré de l'Epiphanie du Fils, pourrait seul chanter, et dans les mêmes termes d'enthousiasme, l'Epiphanie de la Mère. « Lève-toi, Lourdes, Jérusalem nouvelle, et illumine ton enceinte, parce que sur toi se lève la splendeur de ta Reine. Porte les yeux vers tous les points de l'horizon, et considère : toutes ces immenses foules s'acheminent vers toi. De loin, tes fils accourent, et tes filles se lèvent des régions voisines. Tous portent dans leurs mains l'or et l'encens et sur leurs lèvres les louanges de l'Immaculée. »

Simples fidèles, religieux et religieuses, prêtres, évêques, cardinaux, princes de l'ordre civil ou de l'ordre ecclésiastique, Souverains Pontifes par leurs Légats, ont successivement défilé devant la roche de Massabielle, et Pie IX, au nom de l'Eglise, a déposé une couronne d'or sur le front de la blanche statue qu'elle présente à l'enthousiasme des foules. Léon XIII a approuvé un office en l'honneur de cette miraculeuse et bienfaisante apparition, dont le 11 février ramènera, chaque année, la pieuse commémoraison.

C'était beaucoup ; mais ce n'était pas encore assez ni pour la glorification de la Vierge Immaculée si secourable à toutes les détresses humaines, ni pour la piété du peuple chrétien qui désirait donner à sa reconnaissance une forme plus solennelle et, nous allions dire, plus catholique. Le 13 novembre 1907, le Souverain Pontife établissait pour toute l'Eglise une fête en l'honneur des dix-huit apparitions de la Vierge Immaculée à Lourdes, et la fixait au 11 février.

Dans quel but le Souverain Pontife a-t-il posé ce grand acte ? Sans doute, comme il le dit lui-même, « pour marcher sur les traces de ses prédécesseurs qui ont enrichi le sanctuaire de Lourdes des plus précieux privilèges ; pour aviver ce mouvement des pèlerinages qui amène, chaque année, à Lourdes, les âmes chrétiennes par centaines de mille ; mais surtout dans l'espérance que l'amplification du culte rendu à l'Immaculée rendra à l'Eglise, dans les jours mauvais qu'elle traverse, un surcroît de largesses divines de la part de Celle qui en est la trésorière et la dispensatrice. »

Le Souverain Pontife a voulu remercier aussi la sainte Vierge de la protestation si éloquente qu'elle a élevée elle-même, à Lourdes, contre les audacieuses affirmations de l'hérésie moderniste qui refuse toute croyance et même toute réalité aux manifestations surnaturelles. Ecoutons la conclusion de son discours aux cardinaux créés dans le Consistoire du 19 décembre 1907 : « Vous avez fait allusion, monsieur le Cardinal, à l'année de mon Jubilé saçerdotal. Il est trop vrai, hélas ! que j'acccomplis la cinquantième année de mon sacerdoce ; car cinquante ans de sacerdoce impliquent de lourdes responsabilités devant Dieu. Mais cette année est aussi la cinquantième depuis l'apparition de la Vierge Immaculée à Lourdes, qui a montré avec éclat que si le surnaturel vit partout dans le monde, il vit surtout en France. » Là où la négation du miracle a été plus audacieuse, plus retentissante et plus blasphématoire, là ont éclaté, et à profusion, à l'ombre du sanctuaire de Marie,

les faits les plus extraordinaires et les plus scientifiquement constatés.

Le Souverain Pontife à voulu encore être le premier à fêter la Vierge Immaculée, dans sa Grotte de Lourdes, le 11 février 1908, parce que, Chef de l'Eglise, il doit être le modèle des âmes chrétiennes. Qu'on nous permette de citer un fragment du Bref adressé par Sa Sainteté à l'Eminentissime Cardinal-Archevêque de Bordeaux élu pour présider à l'ouverture des fêtes Jubilaires en l'honneur des dix-huit apparitions de l'Immaculée, en 1858 : « Nombreuses et importantes grâces n'ont pas cessé, durant tout cet espace de cinquante ans, de se répandre, de la Grotte de Lourdes, sur tout le peuple chrétien, au point que la Vierge très sainte semble avoir établi en ce lieu la source de sa tendresse et de sa miséricorde ; il est donc de toute convenance que notre piété la prêche hautement par l'exemple à la piété des fidèles et que nous nous rendions, devant la grande Mère de Dieu, l'interprète de la reconnaissance publique. »

Prisonnier au Vatican, le Vicaire du Christ ne peut pas ouvrir en personne l'émotionnante procession de pèlerins que l'an 1908 amènera à Lourdes, mais il donne mission à son Légat de tenir sa place et, devant la Grotte de Massabielle, de parler et de prier en son nom et au nom du peuple chrétien.

Rarement, au cours de l'histoire, semblable spectacle avait réjoui le cœur des enfants de Marie. Hâtons-nous d'ajouter que jamais peut-être la protection de l'Immaculée ne se manifesta avec tant d'éclat, de persistance et d'amour. Le Sanctuaire, nous allions dire en donnant à ce mot son sens le plus élevé, le Sanatorium de Lourdes est sans pareil dans le présent ; et le passé en a-t-il connu qu'on puisse lui comparer ?

Les lieux de pèlerinage sont, dans l'ordre surnaturel, ce que les sources qui maintiennent la fraîcheur et la fertilité sur notre globe sont dans l'ordre naturel. Les zones dans lesquelles s'exerce la bienfaisante action des unes et des autres ne sont pas d'égale étendue.

Le puits qui recèle dans ses profondeurs une eau vive et pure — *Puteus aquarum viventium* — n'est habituellement accessible qu'à un petit groupe de familles et n'apporte à l'irrigation des terres qu'un mince tribut. Ainsi, quelques sanctuaires paraissent ne subsister que pour être l'apanage d'un petit nombre de privilégiés dont la vie s'écoule à leur ombre.

La fontaine qui, de jour et de nuit, déverse toute l'abondance de son eau sur la place publique d'une ville populeuse — *Fons patens omnibus habitantibus Jerusalem* — est l'emblème de ces sanctuaires que des régions entières regardent comme leur palladium, et où elles portent tantôt le cri de leur douleur, tantôt l'expression de leur reconnaissance.

Le fleuve qui promène sur toute la superficie d'un vaste empire le cours bienfaisant de ses ondes — *Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei* — figure ces vénérables basiliques vers lesquelles affluent les espérances de tout un peuple.

Enfin, cette source géante mentionnée dans la Genèse, qui, jaillie des entrailles du sol, projetait les trésors de ses eaux sur toute la surface du globe — *irrigans universam superficiem terrœ* — figurait ces lieux bénis du ciel, ces succursales du Paradis terrestre vers lesquelles l'humanité dirigerait ses regards et son cœur.

Lourdes, avec sa Grotte et sa piscine, est un de ces lieux bénis.

Quand, au matin du 23 février 1858, Bernadette franchit le seuil du presbytère, porteuse du message que lui avait confié l'Immaculée : « Allez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle », le vénérable curé de Lourdes resta un moment silencieux et méditatif. Allait-il demander à la blanche vision de la Grotte ses lettres de créance et la preuve qu'elle apparaissait et qu'elle parlait au nom de Dieu? Allait-il, au contraire, ajouter foi à la parole de cette petite fille modeste, candide, pas sortie de cet âge de l'enfance

... dont l'ingénuité
N'altère pas encor la simple vérité ?

« Mon enfant, dit-il à la jeune voyante comme conclusion de ces minutes de réflexion, nous sommes en plein hiver; dis, de ma part, à la dame qui t'apparaît que, si elle veut une chapelle, elle fasse fleurir le rosier sauvage qui est sous ses pieds. »

Cette demande transmise, le lendemain, à la Vierge Immaculée, amena un sourire sur ses lèvres, mais non pas un geste d'acquiescement; le rosier ne fleurit pas. Heureusement inspiré quand il demandait un prodige, le curé Peyramal s'était visiblement mépris sur la nature du prodige.

Tout lecteur tant soit peu attentif de l'Evangile constate que Notre-Seigneur ne fit jamais aucun miracle pour accroître son prestige, éblouir les masses et exciter leur admiration. Quand les Pharisiens venaient en nombre lui dire : « Maître, nous voulons (notez cette impertinence) voir un miracle opéré par vous »; quand les Scribes, toujours perfides, lui disaient à bout d'arguments : « Opérez un prodige dans le Ciel », le divin Maître souriait sans doute, mais refusait obstinément cette manifestation de sa puissance.

Tous ses miracles, depuis le premier qui ajouta à l'allégresse des noces de Cana, jusqu'au dernier qui restitua à Malchus l'intégrité de ses oreilles, sans excepter celui dont les habitants de Geraza se montrèrent si alarmés, furent des miracles humanitaires. Moïse change sa verge en serpent; Josué arrête le soleil dans sa marche; Heli fait descendre le feu du ciel sur ses ennemis; le merveilleux de l'Evangile n'offre rien de semblable. Notre-Seigneur se borne à guérir les plaies du corps pour bien établir qu'il a le pouvoir de cicatriser les blessures de l'âme.

L'Immaculée qui apparaissait à Bernadette ne fit pas fleurir l'églantier qui frôlait son pied dans l'anfractuosité de la Grotte de Massabielle, ainsi que le vénérable curé de Lourdes le lui demandait, miracle éphémère qui eût suscité plus d'admiration qu'il n'eût produit de résultats. Elle fit jaillir une source dont les eaux vivifiantes produisent, et

instantanément, des cures médicinales dont ne purent jamais se glorifier les stations minérales ou thermales le plus en renom. Les scènes de l'Evangile revivent à Lourdes. Aux abords de la Grotte bénie, les aveugles voient, les sourds entendent, les paralytiques marchent, les morts eux-mêmes ressuscitent. La piscine de Bethsaïde, à Jérusalem, était-elle comparable à celle de Lourdes, dont la Reine des Anges agite perpétuellement les eaux pour leur maintenir la puissance curative de la première heure ? Quelle démonstration des miracles évangéliques mise à la portée de tous !

Mais à Lourdes, comme autrefois sur la terre d'Israël, le miracle visible n'est qu'un signe. Il manifeste et il prouve le surnaturel, cette action réelle quoique latente de Dieu qui veut glorifier devant toutes les générations la Vierge Immaculée. Les guérisons corporelles que les foules voient sont le symbole des transformations morales que les anges admirent. Saint Augustin le faisait remarquer : l'Evangile sanctionne seulement trois morts ressuscités par le Seigneur, d'une manière visible, mais combien de milliers le furent d'une manière invisible ! Aussi, à Lourdes, les grâces temporelles obtenues par la foi sont nombreuses et parfois éclatantes ; mais sans proportion toutefois avec les faveurs spirituelles.

Et le but de ces miracles ? Créer et alimenter la foi en l'Immaculée Conception de Marie ; prouver que le culte rendu à ce privilège de la Reine du ciel est pour les âmes un principe de rénovation morale et d'ascension spirituelle.

On ne l'a peut-être pas assez remarqué ; la manifestation de l'Immaculée, à Lourdes, ne consiste pas seulement dans une série d'apparitions, elle ne comprend pas non plus seulement les paroles d'enseignement dites à la Voyante pour être jetées aux foules et au monde ; elle marque surtout dans l'histoire de l'Eglise, parce qu'elle fut une révélation, la confirmation de la proclamation d'un dogme.

Humblement priée par Bernadette de dire son nom, ce

nom que Dieu Lui a donné, qui exprime sa nature, sa grandeur, ses privilèges, sa mission, la blanche apparition de la Grotte répondit par ces quatre mots, alors inintelligibles à l'enfant, mais dont la révélation produisit une explosion d'enthousiasme dans l'Eglise : *Je suis l'Immaculée Conception.*

Le mystère que Gabriel, dans son ambassade à Nazareth, avait itérativement affirmé, que les docteurs de l'Eglise avaient mis en lumière et prouvé, que l'Eglise avait proposé à la croyance de ses fidèles, la Reine du ciel se rend visible et élève la voix pour le proclamer à son tour.

C'était au matin du 25 mars 1858, en la fête de l'Annonciation, que cette solennelle affirmation retentit aux oreilles de Bernadette, et fut transmise, quelques minutes plus tard, par les lèvres de la candide enfant, au curé de Lourdes, le représentant de l'Evêque diocésain et même du Chef suprême de l'Eglise.

« Et le nom de la Vierge était Marie », conclut saint Luc après avoir écrit le majestueux prologue de l'Annonciation.

Et le nom de l'apparition était l'Immaculée Conception, doivent écrire les historiens des apparitions de Lourdes. Marie est l'Immaculée Conception de Dieu ; et l'Immaculée Conception désigne Marie et la distingue de toutes les autres créatures.

Vous demandez le principe et la mesure de sa sainteté ? L'Immaculée Conception vous les révèle. Cette sainteté est si haute, si dépouillée de tout alliage, si semblable à la sainteté de Dieu, qu'elle demeure unique et que le Saint des saints, malgré sa puissance infinie, ne peut pas en réaliser, ni même en concevoir de plus sublime dans l'ordre des simples créatures.

Vous demandez la cause de cette grandeur sans pareille qui élève Marie au-dessus de toutes les générations des hommes et de toutes les hiérarchies des anges ? L'Immaculée Conception vous la révèle. Le plus grand, devant Dieu qui

découvre des ombres jusque dans les Séraphins, est le plus pur, le plus lumineux. Marie est toute belle, son éclat n'est terni par la poussière d'aucune imperfection.

Vous demandez l'explication de la puissance de Marie sur le Cœur de Jésus? L'Immaculée Conception vous la donne. Si « celui qui aime et cultive la pureté de cœur jouit de l'amitié du roi », quelle étroite alliance entre le cœur de Dieu et le cœur de la Vierge Immaculée! A Marie qui lui donne tout son cœur sans partage, sans réserve, sans retour, Dieu prodigue tous ses trésors, toutes ses tendresses, tout son bonheur.

Vous cherchez les motifs de sa miséricorde sans mesure pour les hommes? L'Immaculée Conception vous les découvre. Par ce privilège, Marie a échappé aux ignominies, aux déchéances, aux remords, aux douleurs physiques, fruits naturels et inévitables du péché. Plus elle est dégagée de la souillure, et plus elle a horreur des malsaines suggestions de la concupiscence, de la corruption qu'engendre le vice, des déviations que toute révolte produit dans la volonté.

Si Marie est *la cause de notre joie,* l'Immaculée Conception est la cause de la joie de Marie, et, dès lors, Marie est d'abord la cause de notre joie, parce qu'elle est Immaculée.

De sa naissance bénie et de l'Immaculée Conception qui en fut l'aurore, l'Eglise chante : *Annuntiavit gaudium universo mundo.* Les foules, et peut-être même des chrétiens relativement éclairés, n'auraient pas saisi tout le sens de cette affirmation. Les miracles opérés à la piscine de Lourdes, les vertus curatives de l'eau de Lourdes transportée jusqu'aux extrémités du monde, la vue de la blanche statue, plus bienfaisante que ne le fut jadis l'aspect du serpent d'airain, en ont donné, depuis cinquante ans, un commentaire accessible aux intelligences les plus vulgaires.

Quel prêtre ne connaît l'émotionnante prière que Salomon,

les bras levés au ciel, en face de l'autel et en présence de tout le peuple, adresse à l'Eternel, au soir de la Dédicace du Temple ? Après avoir énuméré les fautes, les misères, les calamités, les châtiments qu'il suppliait la divine Bonté d'écarter de ses contemporains et de leurs descendants, il ajouta : « En outre, l'étranger qui n'appartient pas à ton peuple d'Israël, quand il viendra d'une terre lointaine, attiré par ton nom (car en tout lieu on exaltera la grandeur de ton nom, la force de ta main, l'étendue de ton bras), quand il viendra, dis-je, et qu'il priera dans ce lieu, tu l'exauceras du haut du ciel, ton indestructible demeure, et tu feras ce pourquoi t'aura invoqué cet étranger, afin que tous les peuples de la terre apprennent à révérer ton nom comme ton peuple d'Israël, et qu'ils aient la preuve que ton nom n'est pas invoqué en vain dans ce temple que je t'ai élevé. »

Dans cette longue prière dont Bernadette fut dix-huit fois admise à contempler la ferveur, la Vierge Immaculée, que son Fils *exauce toujours,* appela sur la Grotte de Lourdes, la source qu'elle avait fait jaillir à ses abords, les basiliques qui allaient s'élever pour abriter les foules, une bénédiction non moins ample et encore plus paternelle. Est-il beaucoup de communautés chrétiennes qui soient étrangères aux miracles opérés à Lourdes et qui ne participent pas à ce fleuve de grâces que, depuis cinquante ans, l'intercession de Marie déverse sur l'Eglise et sur le monde ?

Déjà, la *médaille miraculeuse* avait été l'aurore de ce grand mouvement sanctificateur produit par le culte de l'Immaculée Conception. Que de faveurs temporelles ou spirituelles accordées à ceux qui la portaient pieusement ! Des deux grandes apparitions dont furent favorisées Catherine Labouré en 1830 et Bernadette Soubirous en 1858, la première prépare, la seconde confirme la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Toutes les deux proclament que la *Mère de la divine grâce* se montrera libérale vis-à-vis des chrétiens et même des infidèles qui

glorifieront le privilège de sa miraculeuse préservation du péché originel et de ses conséquences.

Des faveurs obtenues par la vertu de la *médaille miraculeuse,* par celle de l'eau de Lourdes, la reconnaissance populaire a fait hommage à la sainte Vierge, mais sans les attribuer à leur cause vraie ou sans les rattacher à l'effet qu'elles devaient produire : le culte de l'Immaculée Conception et son développement.

Beaucoup de fidèles portent la médaille miraculeuse ou font le pèlerinage de Lourdes pour honorer la sainte Vierge et se réclamer de sa protection, mais sans réfléchir que Marie leur sera secourable parce qu'ils honoreront l'Immaculée Conception et dans la mesure où ils l'honoreront.

On l'a souvent fait remarquer : la sainte Vierge est plus honorée qu'elle n'est connue. Dans le petit enfant, son culte précède toute instruction. Les catholiques vont à son autel, plus sous l'impulsion de leur cœur que sous celle de leur esprit. Combien de fidèles récitent pieusement le chapelet qui garderaient le silence si on les interrogeait sur les privilèges de sa maternité divine et sur les mystères de sa vie ?

A plus forte raison, les excellences de son Immaculée Conception demeurent voilées d'ombre aux regards de beaucoup de fidèles même pieux. Le culte de ce mystère doit donc être éclairé, maintenu et propagé par une prédication à la fois théologique et populaire ; les âmes chrétiennes saisiront ainsi pourquoi ce privilège, si cher à Marie, est pour le monde la source des célestes bénédictions.

La médaille miraculeuse et la piscine de Lourdes qui prouvent si éloquemment l'une et l'autre la vérité de l'Immaculée Conception, établissent aussi, et d'une manière lumineuse, que la Vierge Immaculée est la Mère de miséricorde. Ce dernier titre est même celui qui éclate d'abord à tous les yeux. A ceux qui nous demanderaient pourquoi, sur le scapulaire que l'Eglise a confié à notre Congrégation

avec l'honorable mission de le distribuer aux fidèles, apparaît l'image de l'Immaculée avec cette inscription : *Mère de miséricorde,* répondons : En Marie, la miséricorde la plus universelle et la plus maternelle fut le produit de l'Immaculée Conception.

Expliquons-nous. Fille immaculée du Père, la Miséricorde incréée, la Très Sainte Vierge est la Mère immaculée du Fils, la Miséricorde incarnée. Elle est donc le produit de la miséricorde éternelle de Dieu à l'égard des hommes, et elle a produit elle-même Celui qui a pris pour devise de son apostolat : *Misereor super turbam :* J'ai compassion des foules et je m'emploie à cicatriser les plaies du cœur. Marie est venue au monde, comme son divin Fils : *Per viscera misericordiæ Dei nostri,* parce que les entrailles du Créateur se sont émues de compassion au spectacle de l'humanité souffrante et déchue.

Comment ne serait-elle pas imprégnée de compassion pour les pécheurs, puisque son Immaculée Conception lui montre sous un jour si étincelant la malice du péché et le malheur de l'homme qu'il déshonore ? Celui-là seul, en effet, saisit pleinement la détresse morale du pécheur qui comprend la malice et les ravages du péché. Par l'Immaculée Conception, l'esprit, le cœur, la volonté de Marie débarrassée des tentations, des concupiscences, des inclinations désordonnées qui font à notre esprit, à notre cœur, à notre volonté une situation si critique lorsque l'éternel ennemi des Justes nous livre combat, fuient le mal et vont au bien avec la même spontanéité que le fleuve roule la masse de ses eaux vers les océans.

L'Immaculée Conception a donc fait Marie miséricordieuse aux pécheurs. Des missionnaires voués au culte de la Vierge sans tache et chargés par l'Eglise de répandre un scapulaire sur lequel brille l'image de Notre-Dame de Miséricorde, doivent donc honorer d'un culte pieux le privilège qui dota Marie d'une pureté plus étincelante que celle des anges et d'une commisération que les misères humaines

trouvèrent toujours secourable. Ils doivent l'honorer en eux-mêmes par cette parfaite délicatesse de conscience qui déplore trop vivement ses fautes personnelles pour ne point donner des larmes aux défaillances des pécheurs. Ils doivent la faire honorer par les foules qui apprendront, par leur prédication, que la plus pure des créatures n'a été élevée si haut dans la sainteté qu'afin de devenir la Mère de l'éternelle Miséricorde incarnée dans son chaste sein.

Nous trompons-nous en affirmant que Dieu veut sauver les nations et sanctifier les peuples par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et la dévotion à l'Immaculée Conception de Marie ? Il nous semble que l'Eglise dit à chacun de ses missionnaires, à l'heure où elle les investit de leur sublime mission : Arborez sous tous les cieux et sur tous les points du globe l'étendard de Jésus-Christ montrant son cœur et l'étendard de la Vierge Immaculée broyant sous son talon virginal la tête, l'orgueil et l'empire de Satan. Et la Vierge Immaculée sera Notre-Dame de la Miséricorde pour les peuples et Notre-Dame de la Victoire pour les missionnaires qui les évangéliseront.

ALBERTA

Rapport sur la Mission de Calgary.

Par le R. P. Louis Culerier, O. M. I.

St-Mary's Church. — Calgary est une jeune ville, qui date de 1883. Augmentée de ses faubourgs, par acte du Parlement Provincial, elle couvre actuellement une sorte d'ellipse dont le grand diamètre mesure cinq kilomètres et le petit, trois. Sa population officielle au 1er mars 1907 était évaluée à 15.000 habitants.

Nous y comptons quinze cents catholiques, d'après le recensement paroissial achevé au mois de mars dernier.

L'église, construite il y a dix-sept ans, est devenue insuffisante pour les fidèles qui viennent assister à la messe, le dimanche. La nef, dont une travée est occupée par l'autel et le sanctuaire, offre trois cents places, les galeries cent cinquante. Pour remédier aux inconvénients d'un local trop étroit, où les allées sont encombrées de chaises, nous avons trois messes le dimanche. A savoir : 1° messe de huit heures, l'assistance y varie de quatre-vingts à deux cents, selon les circonstances et la température ; la sainte communion, d'ordinaire, y est distribuée à une quarantaine de personnes ; 2° messe de neuf heures et quart, pour les enfants, inaugurée depuis Pâques, avec une assistance assurée de deux cents personnes ; 3° grand'messe à dix heures et demie, à laquelle, à Pâques, on a compté près de cinq cents personnes, (beaucoup debout) ; parfois, deux cents s'est trouvé être le total, en raison du froid ou de la neige ; cependant la moyenne supputée depuis douze mois donne trois cent vingt. — L'office du soir consiste dans la

récitation du chapelet, une conférence, et la bénédiction du Très Saint Sacrement ; d'ordinaire, l'édifice se remplit le soir.

En octobre, durant le Carême, en mai et en juin, nous avons la série de dévotions du soir recommandées par le Saint-Père et Mgr l'Evêque. — Du commencement du Carême jusqu'à la Toussaint, chaque jour, il y a eu régulièrement, les trois années passées, messe à huit heures pour l'avantage des fidèles. Pendant la saison d'hiver, cette messe matinale est supprimée.

St-Mary's Hall. — Outre l'église, nous avons depuis dix-huit mois un cercle de jeunes gens, et, depuis la même époque, des réunions fréquentes des membres de la paroisse. Le R. Père Lemarchand a surveillé la construction d'un vaste local, connu ici sous le nom de *St-Mary's Hall*, salle Sainte-Marie. Ce local comprend un soubassement, où un gymnase est installé, et aussi une salle plus petite qui sert de classe. — L'étage supérieur est aménagé comme un petit théâtre. On l'utilise fréquemment en hiver, pour les veillées générales où les paroissiens apprennent à faire connaissance. En effet, une difficulté pratique est d'amener les éléments catholiques à se rencontrer. Les familles sont venues d'un peu partout, de l'est du Canada et des Etats-Unis. On annonce, à la messe, que tel mercredi prochain, il y aura un grand jeu de cartes à St-Mary's Hall : tous les catholiques sont invités ; on paye vingt-cinq sous d'admission ; on sert du thé et des gâteaux. Au lieu d'un jeu de cartes, ça peut-être une séance récréative : musique, chants, comédies honnêtes, exécutés par un groupe de jeunes messieurs, ou par les jeunes filles, ou par les enfants de l'école ; même, des conférences ont servi d'attrait, à l'occasion. Enfin, des ventes de charité, organisées par les élèves du pensionnat et par les dames, au profit de l'hôpital, de l'église ou des écoles, ont mis une nouvelle variété dans la série des réunions.

Est-ce tout ? — Il s'en faut. Ce qui équivaut au troisième

étage est transformé en salle de billard, cabinets de jeu, et cabinet de lecture. Chaque soir, de janvier à mai, on compte une moyenne de vingt jeunes hommes qui se réunissent dans ces salles pour y passer deux heures, d'une manière réglée, loin du désœuvrement et des tentations d'un restaurant. Le dimanche après midi, on a compté un total assidu de quarante jeunes gens, de deux heures à dix heures du soir, sauf le temps de la bénédiction. Si le R. Père Lemarchand a surveillé l'érection d'un local dispendieux, il a intéressé aux diverses œuvres qui s'y épanouissent plusieurs notables riches ou dévoués. M. Patrick Burns, bien connu dans le monde des commerçants de bétail, s'est placé le premier parmi les bienfaiteurs du club. M. John Mc Caffary figure au premier rang des zélateurs du cercle. A côté de ces messieurs, se placent les sociétés catholiques, Association de bienfaisance mutuelle « C. M. B. A. » et Chevaliers de Colomb « K. of. C. » Nous avons vu, le matin de Pâques, les membres de ces sociétés et ceux du cercle, former un bataillon de cent vingt hommes, et se présenter à la sainte communion, pour la plus grande consolation des prêtres et l'édification de la paroisse.

St-Mary's Lawn. — De l'église, et de la grande salle, passons à la pelouse. Les plantations ont grandi depuis sept ans ; deux belles allées, bordées de doubles rangs d'arbres variés, forment un long rectangle entre l'église et la maison. Plusieurs massifs de sapins agrémentent la pelouse. En juin, juillet et août, c'est, à date fixée d'avance, le rendez-vous de la paroisse, entre huit heures et dix heures du soir. Des artistes se placent sous une tente, montée à dessein, et nous donnent une musique franche et noble ; des dames vendent à l'étalage des fruits, du café, des gâteaux ; des demoiselles offrent des cigares, des gamins renouvellent les jeux corinthiens, sur une modeste échelle : courses à pied et en sac, bonds par-dessus un fil, luttes à rompre une corde ; des fillettes imitent leurs frères ou même les défient. Tout se passe avec la meilleure cordialité et la

plus franche gaieté. On songe à introduire des jeux de ballon, de paume, de volant, pour varier les réjouissances honnêtes et stimuler les aptitudes des gens agiles. Foot-ball, base-ball et tennis sont des jeux fort goûtés dans notre ville.

Revue historique. — Je rédige ce rapport, pour obliger le curé de la paroisse, comme je fis déjà il y a six ans.

Me sera-t-il permis de signaler une méprise dont je fus l'auteur *par distraction ?* Le rapport fut publié dans le numéro de septembre 1901, sous la signature du R. Père Lemarchand, sans que lui-même sût mieux que moi pourquoi il en allait ainsi : l'intention étant de signer O. M. I.

Juillet 1901 se termina par la Retraite du Jubilé. J'y assistai : deux cents personnes environ en profitèrent. Le prédicateur mit dans la sainte cause qu'il plaidait, l'ardeur, le savoir et l'onction d'un bon missionnaire. Le résultat fut suffisant, mais on l'espérait supérieur. Le Père curé écrivait : « Retraite mal suivie, 1° par indifférence, 2° en raison du mauvais temps, 3° à cause de la fenaison. »

Du mois de juillet 1901, notre bon vieux frère Gérante a conservé quelques souvenirs que l'on peut entendre.

« C'est le temps où le R. Père Rémas est mort, lors de la rapide visite du R. Père Tatin. Calgary a bien changé depuis. Presque tous les terrains, entre la station du Canadian Pacific Railway et notre presbytère, étaient vacants. On pouvait surveiller les mouvements des locomotives de rechange, à destination de l'ouest : c'était le signal pour aller au-devant d'un voyageur attendu, ou pour en conduire un autre au train. La distance de la station au presbytère est de plus d'un demi-kilomètre. Toute cette étendue est couverte de résidences, et la portion de la ville construite depuis peu se répand à deux kilomètres à l'est, trois à l'ouest, dans la prairie où le cheval et la vache erraient du mois de mars au mois de novembre.

« Ces bonnes vieilles libertés s'en vont. Les vieux s'en vont aussi. Du jardin, ou de la maison, on pouvait suivre du regard les ébats des enfants de l'école publique, à quel-

ques centaines de mètres ; cela est devenu impossible ! L'école publique, basse et petite, est supplantée par un grand monument à trois étages où la ville loge quatre cents écoliers. C'est regrettable que nous ne puissions pas encore avoir d'aménagement pareil pour les enfants catholiques. »

Un ancien comme frère Gérante peut, à bon droit, se lamenter sur la disparition du passé. Les vieux s'en vont vers le toujours nouveau sans fin du Bon Dieu.

Les mémoires du Frère Gérante sont le partage d'un petit cercle de confidents et de commensaux.

Nous avons les mémoires du Codex Historicus.

Chaque année, une quinzaine de missionnaires se sont réunis à Calgary, pour les exercices de la retraite. C'est alors que le presbytère semble étroit, et que le désir légitime de lui substituer une maison plus large s'exprime avec confiance. Par contre le jardin ou la pelouse, et le berceau d'érables, et le banc en fer à cheval, paraissent des endroits agréables pour la lecture, les conversations, la prière et les ébats fraternels.

Une découpure de journal reproduit, au mois de mai 1902, le résultat d'un recensement des cultes. Les territoires d'alors, érigés depuis en provinces (1905), comptaient 30.000 Catholiques. Les Presbytériens figuraient avec 28.000 âmes ; les Anglicans, 25.000 âmes ; les Méthodistes, 22.000 âmes.

Une note émue du R. Père Lestanc consigne la mort de Mgr Vital Grandin, le 3 juin 1902, après tant d'années d'apostolat et une longue et douloureuse maladie.

Un extrait du « Herald » mentionne l'achat d'un carillon de cinq cloches, lesquelles seront payées par un bienfaiteur, la paroisse, et les profits d'un bazar.

A la date du 23 décembre, on trouve l'annonce du transfert du R. Père Lemarchand à la paroisse Saint-Joachim, Edmonton. Ce Père avait travaillé à l'achèvement de la nef et des tours, à l'embellissement de la propriété, et à la perfection chrétienne d'une population encore peu stable mais toujours croissante.

Le R. Père Lacombe se charge d'un intérim de deux mois, et le R. Père Fitzpatrick gouverne la paroisse jusqu'à mars 1904.

L'affluence des nouveaux venus nécessite l'installation d'une douzaine de bancs dans les bas-côtés de l'église, et d'une autre douzaine dans les galeries, ce qui porte à deux cents le chiffre des places disponibles, en sus des deux cents déjà en usage. Durant l'été, on pose sur les tours des coupoles en bois, couvertes de tôle et de cuivre, surmontées d'une croix dorée. Les cinq cloches achetées pour l'église reçoivent leur bénédiction solennelle le 20 septembre. Cette cérémonie avait attiré un concours, très remarqué, de tous les catholiques et d'un nombre extraordinaire de protestants.

Les registres, pour l'année 1903, montrent 48 baptêmes, 13 mariages, 25 sépultures.

Après une absence de quinze mois, le R. Père Lemarchand apparaît de nouveau à Calgary, où il a laissé de fort bons souvenirs.

Le recensement officiel dû aux recherches de la police urbaine, mai 1904, évalue à 9.500 la population de Calgary avec ses faubourgs. Dans ce total les Catholiques sont 1.128; les Presbytériens sont le double, soit 2.262 ; les Anglicans sont 2.183; les Méthodistes 1.866, etc., etc...

Entre les 20 et 25 juin 1904, le R. Père Frigon donne les exercices d'une retraite paroissiale. Le prédicateur est très bien écouté. Le curé est fort satisfait des résultats obtenus. Une note significative est insérée au Codex : « Les vieux renards ne sont pas venus. » Je puis commenter cette note, à l'aide du chiffre « *six* ». Six âmes irréductibles sur 1.100 et quelques. Il est possible qu'il s'en trouve d'autres à qui l'épithète « renard » convienne aussi ; bien que ces derniers soient moins connus et moins remarqués. Mais c'est ainsi partout !

La question de l'Œuvre des jeunes hommes et des familles arrivées depuis peu n'est pas sans causer une grande

anxiété. Que faire pour la sauvegarde des premiers ? Que faire pour amener les familles à se connaître ? Que faire pour éviter les mariages mixtes ?

... On discute, on expose ses vues, on rappelle ses lectures. La réponse paraît trouvée avec un cercle paroissial ; un club de jeunes gens. On continue à travailler par la parole, par lettres, et dans les conseils des sages.

Au 28 décembre 1904, on lit ce paragraphe du Codex : « Le plan de la salle est terminé, le bois est acheté. Il reste à commander les portes, les fenêtres et la toiture. »

Dès janvier 1905, un second auxiliaire est donné au R. Père Lemarchand. Le personnel comprend le curé, le R. Père Dubois, et le R. Père Vanden Daele. Le ministère paroissial réclame trois ouvriers.

La construction de la salle projetée exige presque toute la surveillance du curé, durant plusieurs mois. Cependant il prépare une classe de 24 enfants à la première communion.

Au mois d'octobre, St-Mary's Hall est gaiement inauguré au cours d'un banquet paroissial qui réunit presque deux cents personnes. Le maire de la ville de Calgary y prend part comme hôte d'honneur.

Vers la même époque, le R. Père Dozois, assistant général, venait de terminer la visite canonique du vicariat de Saint-Albert. Le R. Père Grandin, nommé vicaire des missions, se trouve à Calgary, le 15 octobre. La résidence de Calgary, regardée comme le centre d'un district, depuis plus de vingt ans, passe au rang de maison, *mutatis mutandis*.

Le R. Père Dubois est assigné au poste d'Okotoks, d'où dépendent trois dessertes. Il va fixer son domicile à Okotoks. Précédemment ces dessertes étaient visitées par un des Pères résidant à Calgary. Le R. Père Culerier, jadis du petit séminaire de Saint-Albert, reçoit une obédience pour Calgary.

Les dix-huit mois écoulés depuis l'époque de ces chan-

gements ont été consacrés aux divers travaux habituels, décrits dans la première partie de ce rapport.

De nouvelles mutations dans le personnel sont faites ou vont se faire. Le R. Père Vanden-Daele a été, récemment, nommé curé de Mac Leod. Le R. Père Lemarchand prendra à la fin de juin la direction de la paroisse de l'Immaculée-Conception à Edmonton.

Le personnel, au premier juillet, se composera des RR. Pères Jean, curé, Culerier, Leparoux, vicaires, et du cher frère Gérante.

Conclusion. — Quelques faits de la dernière heure peuvent servir de conclusion à ce rapport.

Le R. Père Emard a donné les exercices d'une retraite paroissiale, du 19 mai au 26. Les réunions du soir furent parfaitement suivies. Le résultat est parfait. Les vieux renards déjà montrés de l'index, il y a trois ans, sont devenus « vieux » jusqu'à la moelle. La clôture de cette retraite a été brillante et solide. La foule formait le second interlocuteur dans un dialogue en présence du Très Saint Sacrement. Aux questions du Père prédicateur : « Voulez-vous renoncer à Satan ? Renoncez-vous à ses pompes, à ses œuvres ? » — Chacun répondait, en élevant une bougie allumée : « J'y renonce ! — Promettez-vous de ne jamais manquer la messe, sauf pour raisons graves ? — Je le promets ! »

Le dimanche 2 juin, nous eûmes le soir, à 7 heures 30, une procession du Très Saint Sacrement, de l'église au couvent. Il est des catholiques adultes, venus d'Angleterre ou des Etats-Unis, qui y prenaient part pour la première fois, bien que l'inauguration de semblable cérémonie remonte à cinq ans déjà.

L'an dernier, 1906, nous ne pûmes célébrer, à l'extérieur, la fête du Très Saint Sacrement; cette année, la journée fut assez belle ! Il peut paraître étrange que dans une ville où les catholiques ne sont qu'un dixième, nous puissions avoir pareille procession, sans être molestés, sans recourir

au maire, ni aux gendarmes. Il est naturel de penser que certains « curieux » ont ricané en silence sur notre passage, et ont grommelé des paroles vexatoires, entre leurs dents. Des enfants de chœur ont vu et remarqué cela. Mais j'ai vu pire lorsque j'étais enfant de chœur, et je trouve que les protestants, eux-mêmes, se sont montrés respectueux de nos croyances et de nos usages.

Une note juste a été fournie par un journal local.

Le public a pu lire en première page : « Cette cérémonie a été fort bien suivie, goûtée et appréciée des témoins et de ceux qui y prenaient part. »

Nous autres, Oblats, saluons-nous par ce souhait dévot :

Béni soit le Sacré-Cœur de Jésus !

VICARIAT DU SUD DE L'AFRIQUE

I. — KIMBERLEY

Au sud de l'Afrique, comme au milieu des populeuses contrées de l'Europe, la nécessité s'impose, de temps à autre, d'éveiller la flamme affaiblie de l'esprit chrétien. Ici comme ailleurs, et je devrais dire plus que dans les autres pays, l'oubli des devoirs les plus saints de la religion est, pour un trop grand nombre de nos catholiques, une maladie morale qui, si l'on n'y portait point remède, pourrait dégénérer bien souvent en une perte à peu près complète de la foi.

La cause d'un tel état de choses n'est pas difficile à trouver : l'instabilité de la population au milieu de laquelle nous vivons, les mariages si nombreux entre catholiques

et protestants, la soif insatiable de l'or et du diamant, le confort dont on cherche sans cesse à s'entourer, l'éloignement du pays et de la famille, tout cela conduit inévitablement à un esprit de sans-gêne peu compatible avec l'esprit de sacrifice dont tout vrai chrétien doit être imbu. D'où la nécessité de secouer de temps à autre, par des missions, cette apathie si regrettable.

Durant le carême de 1905, Monseigneur résolut d'organiser une mission pour nos catholiques de Kimberley. Elle fut prêchée par le Père T. Ryan, de Johannesburg. Les différents exercices, surtout ceux du soir, furent généralement bien suivis. Cependant, le succès ne répondit ni aux efforts du missionnaire ni à l'attente du clergé de Kimberley. On constata, il est vrai, quelques retours à la pratique des devoirs de chrétien, mais beaucoup laissèrent passer la grâce inappréciable de la mission et demeurèrent endormis dans le péché et l'indifférence. Aussi, le besoin d'une nouvelle tentative se fit bientôt sentir. Monseigneur, cette fois, s'adressa aux Pères de la mission que Mgr Mc Sherry avait appelés d'Australie pour évangéliser son Vicariat.

Ils ouvrirent la mission le 1er avril 1907. Leur parole, claire, vibrante et pleine de conviction, attira des foules compactes à l'église qui, dès les premiers jours, se trouva trop étroite. Beaucoup de figures tout à fait inconnues sortirent de leur repaire où l'indifférence les avait retenues engourdies et voulurent goûter quelque chose de la mission. Les protestants eux-mêmes vinrent se mêler au nombre des catholiques, sinon pour nourrir leur âme du pain de la vérité, du moins pour rassasier leurs oreilles des flots de l'éloquence simple et hardie des zélés missionnaires.

Bien des âmes glacées par le péché retrouvèrent durant ces jours de bénédiction la paix et la vie de Dieu. Sans doute quelques grains de la semence divine tombèrent sur le roc, d'autres tombèrent parmi les ronces, beaucoup, peut-être, sur cette terre hâlée et desséchée où bientôt

racines, feuilles et fleurs dépérissent avant d'avoir porté des fruits. Cependant nous avons la ferme confiance que la plus grande quantité du froment divin est tombé sur un sol fertile où il produira le centuple.

Avant de s'en aller exercer leur zèle sur un nouveau champ d'action, les vaillants missionnaires reçurent de notre population catholique de Kimberley, à laquelle s'était joint le troupeau de Beaconsfield et son pasteur, le Père O'Reilly, un beau témoignage de reconnaissance. Une soirée fut organisée, pendant laquelle Monseigneur et les principaux catholiques des deux localités s'unirent pour leur exprimer de vive voix, dans une charmante et éloquente adresse, leur gratitude pour le bien qu'ils avaient fait parmi eux pendant la mission ; et la généreuse offrande qui tomba dans leurs mains prouva la sincérité de ces remerciements.

Après ce travail de régénération accompli à Kimberley et à Beaconsfield, les deux missionnaires se rendirent à Bloemfontein, capitale de l'Orange River Colony. Là encore le succès couronna leurs efforts.

De là ils se séparèrent pour prêcher des triduums dans les autres petites localités où se trouvent des missions établies.

Ce réveil des consciences, pendant longtemps endormies, a, jusqu'ici, continué de se faire sentir à Kimberley et, il faut l'espérer, continuera de se manifester par une fidélité plus grande que par le passé aux devoirs de chrétien.

Outre ces deux missions prêchées à notre population européenne de Kimberley durant ces deux dernières années, le Père Maingot est venu, l'année dernière, apporter la même grâce à notre population indienne. Cette portion de notre troupeau, confiée au zèle ardent du Père Durand, répondit aux efforts et aux espérances du prédicateur.

Le besoin d'une mission prêchée dans la langue de ces Indiens était une nécessité qui se faisait sentir depuis longtemps. Il est vrai que la jeune génération est déjà familiarisée avec la langue anglaise, mais, outre la jeunesse, il y a des vieux et des vieilles que l'étude de la langue du pays

n'a jamais beaucoup troublés. Ils parlent leur tamoul qu'ils ont apporté des Indes et s'en contentent ; tandis que le Saint-Esprit n'a point renouvelé en faveur de leur zélé pasteur le miracle de la Pentecôte, du moins en ce qui regarde le don de cette langue difficile.

Une autre portion de notre population si hétérogène éprouvait depuis longtemps les mêmes besoins spirituels. Ce sont les Syriens qui nous viennent du Liban. Leur langue est l'arabe. La langue syrienne, étant tombée à peu près à l'état de langue morte, n'est plus guère usitée que comme langue liturgique. Quelques-uns parmi eux savent un peu le français, d'autres peuvent parler l'anglais, mais le grand nombre ne parle ni l'anglais ni le français d'une manière suffisante pour suivre un sermon ou se confesser : de là bien souvent la négligence des devoirs de chrétien. Pour remédier à cet état de choses, Monseigneur décida, l'année dernière, d'appeler un prêtre de leur rite et parlant leur langue. Une courte mission de huit jours leur fut prêchée. Elle fut régulièrement suivie et produisit des fruits qui durent encore. Cependant la nécessité d'un nouveau travail de cette sorte ne peut tarder à se manifester parmi eux.

Ces Syriens sont en général bons et fermement attachés à leur religion ; mais la difficulté dans laquelle ils sont de s'instruire des vérités de la foi et de leurs obligations de chrétien les conduit infailliblement à une ignorance profonde des vérités surnaturelles les plus élémentaires.

Dans nos pays du Sud de l'Afrique, le prêtre devrait être familiarisé avec plus de langues qu'il n'a le temps d'en étudier. L'anglais, l'allemand, le polonais, l'italien, le portugais, le tamoul, l'arabe, le chinois, le boer, seraient requis pour répondre à toutes les exigences du saint ministère. Mais quel est le scolasticat qui nous enverra cette fleur toute parée du don des langues ? Si nous ne pouvons l'attendre du côté de la terre, puisse le ciel nous l'envoyer bientôt !...

***

Sans plus m'étendre sur les difficultés et les petites misères qui sont comme les nuages sur l'horizon de la vie du missionnaire, je préfère vous dire tout de suite qu'on y rencontre aussi de délicieux points bleus, avec des reflets d'espérance. Ce sont d'abord les petites consolations après les défaites, le repos après le travail, la grâce après les longues supplications.

Bien que cette grâce que nous demandons à Dieu de répandre dans les âmes descende du ciel généralement à travers des canaux cachés et ne se révèle que par la transformation lente et sereine des cœurs, il arrive parfois cependant qu'elle quitte son cours ordinaire et se manifeste par des effets visiblement surnaturels.

Que des jeunes gens, des jeunes personnes, des vieillards, viennent de temps à autre nous demander de les instruire et de les recevoir dans la sainte Eglise, rien à cela de bien surprenant; car, quiconque cherche la vérité et pense sérieusement à se préparer une éternité ne peut rester indéfiniment dans le dédale et l'obscur labyrinthe des sectes sans fondement et sans base du protestantisme. Mais, tel n'est pas le cas de la conversion que je me propose de vous raconter en quelques mots.

Une enfant de cinq ans, née de parents protestants, et devenue orpheline, fut adoptée par une famille hérétique. Malgré son jeune âge, on l'envoya à l'école des Sœurs de la Sainte Famille. Les Sœurs ne lui parlèrent point de la religion catholique, encore moins la pressèrent-elles de se faire baptiser ; seuls les enfants catholiques reçoivent dans nos écoles un cours d'instruction religieuse.

Néanmoins l'enfant fut éclairée, et cette lumière subite ne pouvait lui venir que du ciel. Chaque soir, avant de se mettre au lit, l'enfant tombait à genoux pour réciter une prière et demander la grâce du baptême. Chose étrange, personne ne lui avait appris à prier. Sachant déjà un peu

lire, et un catéchisme lui étant tombé entre les mains, elle se mit à apprendre par cœur quelques prières que tous les jours elle offrait au bon Dieu. Dans sa ferveur angélique, elle ne cessait de répéter qu'elle voulait devenir catholique. Des mois s'écoulèrent sans que ses parents par adoption voulussent acquiescer aux demandes réitérées de l'enfant. Ils cherchèrent à se rendre compte du motif qui pouvait la déterminer, elle encore si jeune, à faire une démarche si sérieuse.

Que connaissait-elle du protestantisme? Absolument rien. Elle n'avait probablement assisté à aucun de leurs prêches, et l'eût-elle fait, la pauvre petite orpheline n'eût certes pas été capable de juger leur doctrine. Des livres, elle n'en avait pas lu. Que savait-elle de la religion catholique? Quelques idées bien vagues qu'elle pouvait avoir puisées dans son catéchisme. D'un autre côté l'inflence de ceux qui l'entouraient ne pouvait que réagir contre ses projets.

Il y avait bien, sous le même toit, un autre petit enfant, orphelin et adopté, lui aussi. Né de parents catholiques, il avait reçu le baptême avant son adoption, mais quelle pouvait être son influence sur la jeune fillette? L'affection qui unissait ces deux petits êtres avait bien le caractère de la fraternité; ils s'aimaient tous les deux comme s'aiment frères et sœurs, mais cette affection enfantine et inconsciente ne pouvait, humainement parlant, faire naître dans l'esprit de la petite orpheline l'idée d'abandonner la religion de ses parents par adoption.

La lumière qui l'éclairait, l'impulsion qui guidait ses pas et la poussait vers une nouvelle religion encore inconnue, la voix qui parlait tout bas à cette âme innocente, ne pouvaient venir que du ciel. C'était Dieu qui lui murmurait tout bas d'aller à Lui.

Après bien des prières adressées au ciel, après des sollicitations souvent réitérées, l'enfant obtint la permission de se faire baptiser. Les parents eux-mêmes en firent la

demande, et un jour fut désigné où cette enfant verrait enfin ses pieux désirs réalisés. Jusqu'au jour du baptême, une joie qu'elle ne pouvait contenir disait tout son bonheur. Elle attendit avec patience ce jour de fête où elle devait devenir l'enfant de Dieu. Le R. Père Gutfreund, qui la régénéra dans les eaux du baptême, raconte que les traits, les petites manières, les réponses de l'enfant avaient quelque chose de surnaturel et dénotaient le travail de la grâce en elle.

Puisse cette grâce qui l'a guidée et éclairée continuer de grandir en elle et diriger sa nacelle à travers les écueils que la pauvre enfant aura infailliblement à rencontrer dans le milieu où les circonstances l'ont placée !

A. Langouet, *O. M. I.*

II. — TRANSVAAL

La Mission de Johannesburg.

Par le R. P Voltz, O. M. I.

Le Transvaal est un pays dont on a parlé bien souvent en ces dernières années dans les journaux et les revues politiques, mais dont le nom a été à peine mentionné dans les feuilles relatant les travaux de l'Eglise et de ses apôtres parmi les peuples païens de l'univers entier. Ce pays a bien cependant son intérêt au point de vue religieux. Il ne mérite pas moins que beaucoup d'autres l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'extension du royaume de Dieu, à la conquête des nations au nom du Christ à sa sainte foi. Là aussi l'Eglise est appelée à faire son travail et à détruire le règne de Satan qui est encore le Souverain de toutes les tribus noires du Sud de l'Afrique.

* * *

Les raisons pour lesquelles l'Eglise catholique s'est en quelque sorte vue les mains liées pour l'évangélisation des Noirs de ce pays sont multiples. Voici, à mon avis, les principales. C'est tout d'abord la pénurie d'ouvriers et le manque de ressources. L'invasion si nombreuse et si rapide des Blancs de toutes les parties du monde, a absorbé toutes les forces, tous nos ouvriers. On ne pouvait négliger les brebis de la maison d'Israël pour en faire rentrer de nouvelles dans le bercail. Celles-là avaient un droit rigoureux à la sollicitude des pasteurs ; aujourd'hui encore ceux-ci ne sont pas en nombre pour répondre aux besoins de tous les fidèles dispersés sur ce vaste pays. De plus, on ne se fait pas facilement en Europe une idée des ressources qu'il faut dans ces régions lointaines pour vivre, fonder et entretenir une œuvre telle qu'une mission parmi les indigènes. C'est ensuite la politique du pays ; les Boers, sans être aussi fanatiques et aussi hostiles à l'Eglise catholique que certains veulent le dire, ne lui accordaient cependant point la liberté nécessaire pour pouvoir entreprendre un travail sérieux parmi les Cafres. Ils s'opposaient surtout à la concentration, au groupement de ces derniers. Une vraie mission devenait donc presque impossible. Enfin la position de la race noire vis-à-vis de la race blanche n'a pas peu contribué au retard de l'action de l'Eglise. Le blanc n'a pour le Cafre que du dédain, du mépris. Sans doute il ne peut plus le traiter en esclave ; cependant il est bien peu de chose à ses yeux.

Depuis que le pays a passé aux mains des Anglais, la position a légèrement changé : l'œuvre des missions est devenue plus facile et le deviendra davantage encore, dans la mesure où le nombre des ouvriers et les ressources le permettront. Mgr Miller, notre nouveau vicaire apostolique, dès sa première visite aux Cafres de ma mission, leur a assuré que le Grand Père des croyants lui-même lui avait donné une recommandation spéciale en faveur de la race

noire, et que lui, à son tour, leur pasteur immédiat, leur réservait une place de choix dans son cœur d'apôtre. Le prélat avait déjà réussi en partie à assurer au Transvaal une nouvelle phalange d'ouvriers apostoliques ; hélas ! ses espérances viennent de s'évanouir, ces missionnaires n'ont pu garder la partie de la vigne qu'ils avaient quasi acceptée. Les besoins les plus urgents se font sentir dans les grandes villes où l'on compte les Cafres par milliers. Ce n'est pas que la cité soit pour eux une demeure fixe ; non. Ils y affluent, attirés par l'*auri sacra fames* et ils y passent un laps de temps plus ou moins long qui peut être avantageusement exploité pour leur conversion. On ne peut donc négliger ces grands centres.

Johannesburg, sans être la capitale officielle, est cependant la grande ville, le grand centre minier du Transvaal. Elle compte dans son enceinte près de 80.000 noirs. Ils y sont venus un peu de toutes les parties du Sud de l'Afrique. Vous n'y rencontrez pas seulement le Zoulou qui vient du beau pays de Natal, du Zwaziland et du Zoulouland, le Mozoutou qui descend des montagnes et des rochers du Basutoland, le Motschwana qui est dispersé à la fois dans le Betchuanaland propre, dans l'Orange River Colony et dans le Transvaal ; vous y rencontrez des représentants de toutes les tribus depuis la pointe du Cap jusqu'au centre du grand Continent. C'est une véritable mosaïque de figures noires dont les nuances échapperont à un œil peu exercé mais frapperont vite celui d'un homme qui vit au milieu d'eux. Vous ne seriez pas peu étonné si je pouvais vous donner le nom de toutes les tribus que j'ai appris à connaître durant mon séjour à Johannesburg.

Quelle est donc la puissance magique qu'exerce, même sur les noirs, cette poussière jaune que recèlent les entrailles de notre terre ? Il y a à peine quelques années, ils n'en connaissaient pas le prix, ils en ignoraient même l'existence

et l'usage. Aujourd'hui, l'or leur fait quitter, comme aux blancs, leur pays, leur famille, leur hutte, leur *dolce farniente ;* ils se soumettent, pour se le procurer, à un travail très dur, à mille dangers, à un genre de vie tout en contradiction avec leurs habitudes antérieures, ils se mettent au service d'un maître qui n'a pour eux qu'un profond mépris.

C'est à ces Cafres ainsi attirés dans la grande Babylone de Johannesburg, non seulement dépourvus de tous secours religieux, mais encore exposés à tous les dangers de la civilisation moderne et d'un protestantisme fanatique, que j'ai consacré, dès mon arrivée dans cette ville, peu avant la fin de la guerre anglo-boëre, et ma vie et mes forces.

Avant les hostilités, Johannesburg avait eu une sorte de mission cafre. Un Père venu pour s'occuper des Polonais, prit à la fois soin des noirs. Il fut malheureusement rappelé à Natal dès le début de la guerre. Son rappel entraîna la ruine et la disparition de son œuvre. Il n'en resta qu'un petit vestige, un embryon, d'où sortit après la guerre la belle mission du Sacré-Cœur. Une quinzaine ou vingtaine de jeunes gens catholiques et païens continuèrent, après le départ de leurs missionnaires, à se réunir tous les dimanches autour d'une religieuse de la Sainte Famille de Bordeaux. Celle-ci leur servit de missionnaire pendant trois ans. Connaissant un peu les premiers éléments de la langue sauvage, elle essaya de leur expliquer le catéchisme. Elle leur faisait dire des prières et chanter des cantiques en leur langue et après cela les conduisait à la bénédiction solennelle du Saint Sacrement à la chapelle du Couvent. C'est de ses mains que j'ai reçu le petit noyau que j'ai cultivé et développé en une mission régulière.

La période de fondation fut longue et assez pénible. Ce ne fut qu'après deux ans qu'il fut donné à Mgr Gaughren, notre administrateur apostolique, de bénir enfin l'église dite du Sacré-Cœur, exclusivement réservée aux Cafres. Par cet

acte la mission fut définitivement fondée et solidement établie. Son avenir était désormais assuré. Jusqu'à ce jour, chacun se demandait si l'on allait réussir, si d'un jour à l'autre je ne renoncerais pas à mon entreprise. Moi-même, je ne fus complètement rassuré que lorsque je vis poser la première pierre de l'église. Pendant ces deux années, je n'ai eu à ma disposition qu'une misérable menuiserie abandonnée pendant la guerre et, lorsque celle-ci fut reprise par ses propriétaires, une vieille écurie dans laquelle, après l'avoir mise un peu en état de propreté, je fixai l'image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours. C'est là que, pendant deux ans, j'ai réuni tous les soirs mes jeunes gens pour leur faire l'école et le catéchisme. C'était bien Bethléem ! La pluie et le vent avaient presque libre accès ; en été on grillait et on étouffait de chaleur sous ce toit, entre ces murs de zinc galvanisé ; en hiver, on y gelait.

Je ne pouvais pas songer à me procurer un autre local meilleur. On n'aurait jamais consenti à m'en céder l'usage pour des réunions cafres ; quiconque n'est pas venu dans le pays, se fera difficilement une idée de la répugnance de la population blanche à se mêler à la population noire. Il fallait prendre patience.

Je ne pouvais pas songer non plus à construire une église-école. J'étais loin d'avoir les fonds indispensables pour cette construction. On comprendra quelle somme était nécessaire quand on saura qu'un ouvrier se paie 20 à 25 fr. la journée. J'étais à peine en état de payer les intérêts de la somme voulue et mes recettes se réduisaient, à cette époque, à peu près à ma petite quête du dimanche. De plus, pour bâtir une église, il faut être sûr de pouvoir former une paroisse ; à quoi bon bâtir une église si la mission n'a pas de chance de durer ?

Le Cafre est essentiellement voyageur, inconstant, changeant. Mon troupeau n'augmentait que lentement. Ce n'est guère qu'après deux ans qu'on put croire à l'avenir de l'œuvre. La construction de l'église une fois décidée, on se

heurta de nouveau contre le grand obstacle, la répulsion qu'inspirait la proximité d'une église cafre. Ce n'est pour ainsi dire que par ruse et en cachant le vrai but de la construction que nous avons pu l'entreprendre et l'achever dans un coin un peu retiré de la grande ville.

Depuis, le grain de sénevé a grandi, s'est développé encore sous l'influence de son nouveau missionnaire. Il s'est transformé en une belle petite paroisse de ville, mais une paroisse tout à fait *sui generis*. Elle ne compte parmi ses membres que des hommes ou des jeunes gens de tout âge elle n'a ni femmes, ni jeunes filles, ni enfants, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de ménages ; peut-être plus tard en aura-t-elle, mais ce sera toujours en très petit nombre. Et cela pour plusieurs motifs.

La vie dans la grande ville est trop chère. Un Cafre n'y gagne pas assez pour pouvoir entretenir une famille si petite qu'elle soit. Une famille catholique qui voudrait vivre selon les lois de notre morale y trouverait difficilement un milieu qui lui permette de le faire, les quartiers réservés aux Cafres étant le centre d'une grande corruption. Quant aux jeunes filles, même placées dans des familles blanches catholiques, elles courent de grands risques de perdre non seulement la vertu mais encore la foi. Aussi les missionnaires des campagnes s'opposent-ils absolument et avec raison au départ des jeunes filles. Nous ne pouvons que les en louer et les encourager dans leurs efforts à retenir leurs convertis sous leur houlette paternelle.

Le manque d'enfants dans une paroisse est une grande privation pour le missionnaire ; c'est sur les enfants surtout que le prêtre peut exercer toute son influence ; c'est par les écoles que le travail de la régénération et de la civilisation

se prépare et se fait d'une manière efficace. Ce sont encore les enfants qui sont souvent la seule joie et la consolation, l'unique espoir du missionnaire, lorsque son ministère par ailleurs reste stérile ; c'est par l'intermédiaire de ces petits que le chemin s'ouvre à lui auprès des parents.

Pas d'enfants, pas d'école enfantine par conséquent. Elle est remplacée par l'école du soir dans laquelle les hommes et les jeunes gens, après une longue journée de travail, viennent spontanément apprendre à lire et à écrire et se faire instruire dans les mystères de notre sainte religion. Il faut en faire des chrétiens sérieux, solides, bien convaincus, capables de fonder, de conduire et de maintenir dans la foi des familles chrétiennes. C'est un travail long et pénible. De telles conversions ne se chiffrent pas par centaines. C'est une œuvre dont vous ne voyez jamais les résultats immédiats, dont vous ne recueillez jamais les vrais fruits ; vous ne faites jamais que semer et planter ; d'autres récolteront. Vous avez toujours à recommencer. Le résultat n'en est cependant pas moins réel.

Supposons qu'un missionnaire ait ainsi préparé cent jeunes gens. S'ils choisissent pour future épouse une jeune fille catholique, rien de mieux ; un grand bien sera assuré. Si, au contraire, ils jettent leurs yeux sur une protestante ils pourront facilement, avec le concours du prêtre, l'amener à la foi catholique. (Parmi les Cafres je ne redoute point du tout, comme parmi les blancs, le mariage mixte.) Supposons même qu'une jeune fille païenne fixe leur choix, la condition du mariage sera toujours la même ; elle finira par se faire instruire et baptiser.

Je viens de dire que notre paroisse est une paroisse sans enfants. Ce n'est pas que les enfants manquent à Johannesburg. Dans certains quartiers réservés aux Cafres, ils fourmillent et nos religieuses pourraient faire là, comme ailleurs, un bien immense. Ces enfants ne sont pas nés de parents catholiques ; ce sont de petits païens ou protestants. La plupart restent sans baptême et sans éducation ; ils sont

élevés dans le vice, ils le boivent avec le lait de la mère, ils ne voient, ils n'entendent que le mal.

Quel triste spectacle pour le cœur du missionnaire catholique! Quelle douleur! Jusqu'à ce jour je n'ai pas pu songer à m'occuper de ces petits êtres. Je suis allé au plus pressé, je me suis contenté de ce qui était de première nécessité, tout en regrettant vivement de pas pouvoir faire davantage et priant Dieu d'envoyer plus d'ouvriers dans sa vigne et de leur donner les moyens de faire leur œuvre.

Le missionnaire à Johannesburg est écrasé de besogne. C'est si vrai qu'après sept ans de ministère dans cette ville, j'ai dû quitter mon poste ; il devenait trop lourd pour mes épaules. Un jeune Père plus vigoureux a pris l'œuvre en main et je suis revenu dans la patrie me reposer un moment, reprendre force et santé, en même temps tendre la main en faveur de nos pauvres noirs et en faveur d'une nouvelle fondation que j'entreprendrai à mon retour pour eux.

Mais, me direz-vous, le Transvaal est le pays de l'or. C'est vrai ; c'est le pays aurifère par excellence ; mais de cet or, le missionnaire et ses paroissiens n'en voient que fort peu ; ils souffrent, au contraire, de la cherté de tous les objets nécessaires à la vie. Ah! si mes Cafres étaient les millionnaires du pays, je n'aurais rien à demander aux amis d'Europe. Je dois le dire à leur éloge, ils ont été d'une grande générosité pour leur prêtre et leur église, ils ne se sont pas croisé les bras pour me laisser agir seul. Ils ont fait de véritables sacrifices dans leur pauvreté, des sacrifices qui pourraient faire rougir bien des chrétiens d'Europe. Ils sont tout fiers de leur gentille petite église et ils ont bien raison de l'être; elle est en bonne partie le fruit de leurs sacrifices. Daigne le Bon Dieu inspirer à quelques âmes plus favorisées qu'eux par la fortune, la pensée de suivre leurs généreux efforts afin de permettre au missionnaire de compléter, d'étendre ses œuvres et même d'en fonder de nouvelles!

J'arrivai à Johannesburg six mois avant la fin de la

guerre anglo-boëre. On n'y entendait plus le canon, l'ennemi s'était retiré, l'ordre se rétablissait; cependant la ville n'avait pas encore repris l'activité fébrile qui avait été son caractère distinctif depuis la fondation; elle paraissait plutôt inanimée, presque morte. Ce ne fut pas cet état physique et extérieur qui me saisit le plus; mon attention était fixée sur un autre objet : je venais chercher des âmes et surtout les âmes des pauvres noirs. Je connaissais déjà, par ouï-dire, l'état de misère morale, de mort spirituelle et d'abandon complet dans lequel gisait la population noire de la grande ville minière; il me tardait de m'en rendre compte par moi-même, de voir de mes yeux ce dont on m'avait parlé. Il ne m'a pas fallu longtemps pour atteindre ce but, et un sentiment de tristesse envahit mon âme de prêtre, à mesure que je découvris et que je pus sonder la misère spirituelle des Cafres sans nombre accourus à Johannesburg.

Dès mon arrivée, je me mis à parcourir la cité et ses alentours, tâchant de me mettre le plus possible en rapport avec la population indigène. Il fallait avant tout s'orienter, savoir par quel bout commencer l'œuvre de Dieu. Quel spectacle pour le cœur d'un missionnaire! Quel immense champ de travail je découvris sous mes yeux! Comme je sentais mon impuissance, mon insuffisance, devant une pareille tâche, avec des ressources à peu près nulles! Sans cesse j'entendais résonner à mes oreilles cette parole de l'Evangile : « *Quid hoc inter tantos!* Qu'est-ce donc qu'un seul homme pour la conversion de tant de milliers d'âmes? » Sans cesse je répétais la prière : « Envoyez, Seigneur, des ouvriers dans cette portion de la Vigne. » Sans me laisser décourager, je me mis résolument à la tâche, sans savoir trop encore où j'allais aboutir.

***

La population noire de Johannesburg est divisée en deux parties. Les uns, les païens, selon la parole de

l'Ecriture, sont encore assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. C'est le plus grand nombre. Les autres, bien nombreux aussi, ont été convertis à l'hérésie par des ministres protestants de toutes dénominations. Seule l'Eglise catholique n'avait encore ni église ni école. Je rencontrais bien parfois des Cafres catholiques venus d'ailleurs ; mais c'étaient le plus souvent des brebis égarées : elles avaient quitté le bercail, fui la proximité du pasteur pour se livrer sans reproches à la débauche et vivre de nouveau la vie du Cafre sans foi.

Il me serait difficile de dire dans lequel de ces deux camps, païen ou protestant, la misère morale était plus profonde. Du reste, il ne faut pas s'imaginer qu'idolâtres et hérétiques sont bien séparés les uns des autres. Non, païens et protestants vivent pêle-mêle, presque absolument de la même vie, fraternisent sans la moindre difficulté. Les mœurs païennes ne semblent point être un grand obstacle à la réception du baptême ni à la pratique de la religion protestante. Celle-ci a des vues larges, des principes de moralité très élastiques ; elle ferme les yeux sur bien des choses, et c'est ce qui lui vaut, j'en suis convaincu, tant de conversions. « *Ama Roma* (les Romains) sont difficiles ! », c'est une phrase que j'ai entendue souvent de la part des Cafres. Il va sans dire que, si le missionnaire avait le choix, il préférerait exploiter un terrain neuf, c'est-à-dire uniquement païen, que travailler dans une terre occupée par l'hérésie. Dans le premier cas, il n'a qu'à construire son édifice religieux dans les âmes ; le Cafre n'ayant, pour ainsi dire, pas de religion à lui, il n'y a pas à détruire mille préjugés qui s'opposent à sa conversion ; ayant de plus un certain désir naturel de se civiliser, de s'instruire, il est tout disposé à recevoir la bonne semence, c'est le *res nullius*, le bien quasi abandonné ; le missionnaire n'a qu'à tendre la main pour le saisir.

Il en est tout autrement du Cafre protestant. Celui-là, pour son malheur, a une « religion », et cette « religion »

est un obstacle presque insurmontable à la réception de la vraie foi! d'autre part, elle ne lui donne pas les moyens suffisants pour être sauvé; il ne le voit pas, il ne le croit pas, il s'obstine. Le Cafre protestant généralement est très peu instruit et de sa religion, et de l'histoire; il sait lire et écrire, il sait feuilleter la Bible; cela suffit. Il a été le plus souvent imbibé de tous les préjugés, de toutes les calomnies, que le protestantisme colporte contre l'Eglise de Rome. A cela on a ajouté quelques principes, derrière lesquels il se retranche comme dans une forteresse, tels que :

« Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ; nous croyons en Lui; nous observons sa loi; la Bible est sa parole, nous la tenons... Il ne peut y avoir qu'un chemin du Ciel; nous y sommes aussi bien que vous, Romains... Nous, Eglises protestantes, nous sommes toutes filles de l'Eglise romaine, pourquoi donc changer?... Même, dès le début de l'Eglise, il y a eu pluralité dans l'Eglise. Est-ce que l'Esprit n'ordonna pas à saint Jean d'écrire aux sept Eglises de l'Asie? Pourquoi n'y aurait-il pas pluralité aujourd'hui?... »

Quant à la pratique de la religion, elle consiste, pour le Cafre protestant, à fréquenter plus ou moins longtemps une école où l'on enseigne par-dessus tout la langue anglaise, quelques sciences naturelles, bien faites pour provoquer et pousser à des proportions ridicules l'orgueil et l'insubordination du Cafre, à fréquenter le dimanche, si bon cela lui semble, l'église, y chanter des cantiques. « *Hoc fac et vives* », lui a-t-on dit. Il s'en tient à cette parole.

Il n'y a que la grâce toute-puissante de Dieu qui, par des lumières intérieures, puisse triompher de tels obstacles.

Les ministres européens, à une exception ou deux près, ne s'occupent, en ville du moins, du troupeau noir que très indirectement. Le vrai travail est laissé aux ministres noirs. Ceux-ci ne diffèrent guère des autres Cafres que par l'habit, que par un vernis très superficiel de civilisation, de religion et de science religieuse. Du vrai ministre de

Dieu ils n'ont que l'apparence. Eh bien! ce sont eux qui instruisent les catéchumènes, les reçoivent dans l'Eglise, leur administrent les sacrements, prêchent la parole de Dieu; en un mot, ils sont les seuls pasteurs. Il est facile de s'imaginer ce que peut être un tel ministère, à quel niveau de science religieuse et de morale chrétienne s'élève et se tient la population noire sous une telle direction.

Dès le début, je me mis, tous les jours, à visiter les deux grandes *locations* situées aux portes de Johannesburg, tâchant de voir le plus de Cafres possible, de devenir leur ami afin de les attirer peu à peu à l'école du soir, au « service » du dimanche, de créer ainsi une œuvre catholique. Je voulais également sonder les dispositions des protestants, et voir ainsi ce que je pourrais faire pour eux.

A ma grande surprise, je pus constater qu'ils ne m'étaient pas hostiles, qu'ils ne s'opposeraient pas à mon ministère. Au contraire, ils semblaient flattés qu'un ministre blanc voulût bien s'occuper directement d'eux. Ma visite semblait être appréciée, estimée comme une sorte de faveur. Non seulement on me faisait volontiers voir les malades; mais on m'appelait auprès d'eux lorsque approchait l'heure dernière. C'était précisément le but que je poursuivais. Ces pauvres gens sentaient bien qu'il y a une différence entre le ministère du vrai prêtre et les quelques formules de prières que pouvait réciter le ministre de l'hérésie, entre le silence forcé de ce dernier auprès du moribond et les paroles réconfortantes et encourageantes du ministre de la vérité. Loin de prendre ombrage de ma présence au milieu de leurs ouailles, les pasteurs m'invitaient eux-mêmes à venir les voir. Ils discutaient volontiers de religion, la question de l'Eglise était mon thème favori (ils me laissaient voir même leurs propres malades). C'est ainsi que j'ai visité souvent la femme d'un de ces Révérends, atteinte d'une maladie incurable; l'ayant préparée

peu à peu à la mort, j'ai pu lui donner au dernier moment le baptême sous condition avec le bienfait d'une absolution suprême.

Une bonne absolution avant la sortie de ce monde, voilà bien ce dont le Cafre protestant a le plus besoin. Sans doute, il a eu la bonne foi; mais ses mœurs n'ont pas répondu à sa foi. Ce ne sont pas quelques formules de prières prononcées à son chevet par le ministre qui la purifieront, cette conscience, qui ouvriront à ce moribond les portes du ciel. Rien de souillé ne saurait y pénétrer. Ce qu'il faut donc, c'est avant tout la rectification du baptême, elle est généralement facile à obtenir; c'est ensuite une bonne absolution, préparée par un sérieux acte d'attrition. Or, aucun ministre cafre ne saurait donner la première, ne songera jamais à exciter son malade à la seconde, il en ignore peut-être et le nom et l'existence. Le prêtre catholique seul peut sauver ces âmes en danger immédiat de se perdre.

Les malades et les mourants étaient l'objet principal de ma sollicitude. Aux païens je versais l'eau sainte sur le front avant leur départ pour l'éternité; aux protestants qui voulaient bien demander ou accepter mon ministère, j'accordais le bienfait d'un pardon suprême.

J'ai noté en ces temps-là bien des faits édifiants et consolants. En voici un qui me revient à la mémoire :

Un après-midi, j'entrai par hasard dans une des nombreuses huttes de la *location*. Je m'aperçus bientôt de la présence d'un malade, étendu sur quelque chose en forme de lit dans un coin de la pièce. C'était un homme dans la force de l'âge, en danger de mort presque imminent. Sans grand détour, sans « prendre de gants » (le Cafre n'en connaît l'usage ni au physique ni au moral), je lui fis part de mes craintes et lui proposai de le préparer au grand voyage. Ses réponses à mes quelques questions me firent

comprendre qu'il en savait plus qu'il n'en fallait pour recevoir le baptême. Lorsque je lui demandai son consentement, il hésita et voulut remettre au lendemain. J'insistai.

« — Qui sait où vous serez demain, et moi peut-être serai-je appelé ailleurs. Ne laissez pas passer la grâce de Dieu », etc.

Ses parents et ses amis joignirent leurs instances aux miennes. Après quelques instants, il consentit à se laisser baptiser et, la préparation immédiate achevée, l'eau sainte coula sur son front, purifia son âme, y porta la paix et le bonheur du pardon. Bientôt il se félicita lui-même d'avoir cédé à nos instances, et certes il avait bien raison.

Le lendemain, dès après dîner, je montai à cheval et me dirigeai vers la même hutte, pensant porter à mon malade le bienfait d'une première et peut-être dernière absolution. C'était déjà trop tard. Il rendit le dernier soupir au moment même où j'arrivai.

***

Si nous avions été plusieurs, nous aurions pu faire beaucoup de bien et obtenir des résultats bien sérieux et bien consolants parmi ces pauvres gens. J'étais seul et j'en étais à mes premiers débuts.

Bientôt la Providence me montra une moisson bien plus riche et bien plus exposée au danger de périr. Jusqu'à ce jour j'avais *glané* les épis dans l'immense champ du Père de famille; désormais j'allais les *cueillir* à pleines mains. Voici comment :

Mes courses apostoliques me faisaient passer souvent le long du cimetière de la ville. Presque chaque jour je rencontrais un vulgaire tombereau conduisant un ou plusieurs Cafres à leur dernière demeure. Leur corps était simplement enveloppé dans une couverture. Il n'y avait pas trace de pompe funèbre. Il n'y avait pas à en douter, c'étaient des païens morts sans baptême. D'où peuvent-ils bien venir? où meurent-ils ainsi? telle fut la question que je me

posai. La réponse me fut donnée par une Sœur de la Sainte Famille, garde-malade au grand hôpital des mineurs. Elle m'apprit qu'il y mourait trente à quarante nègres par mois.

Dès le lendemain, je m'y présentai. On voulut bien me donner toute liberté de revenir, de m'entretenir à mon aise avec les pauvres malades et les blessés. Il y en avait quelquefois deux cents. Je n'avais aucun contrôle, aucune surveillance à craindre dans l'exercice de mon ministère. Le Cafre, une fois malade, est relégué à l'hôpital, et on ne s'en occupe guère que pour le renvoyer au travail dès qu'il peut se tenir debout. On semblait même étonné que, moi, je pusse porter de l'intérêt à ces « singes », les visiter et m'entretenir avec eux.

Je n'avais pas révélé le but véritable de mes visites. Mon ministère, pour conserver toute sa liberté et échapper à mille difficultés, devait, au début du moins, rester secret. Les bons protestants, qui avaient la garde extérieure de ces Cafres, ne se doutaient pas que, sous des dehors méprisables et repoussants, le prêtre catholique pouvait découvrir des perles, des pierres précieuses pour le ciel. Peu à peu on eut connaissance de ce que je faisais; mais le pli était pris. On ne restreignit pas ma liberté d'action. On finit même par me dire que ma visite à l'hôpital était agréable à tout le monde, parce qu'elle portait le bon esprit et un peu de gaieté aux malades.

Johannesburg ne compte pas qu'une seule mine. Les exploitations se succèdent et se touchent les unes les autres à perte de vue. Chacune a son hôpital, peuplé souvent de nombreux malades; après la guerre surtout, ceux-ci y abondaient; il en est de même encore, à certaines époques de l'année. L'hiver a des dangers et des maladies particulières pour le nègre, à Johannesburg. Le noir n'est pas habitué au froid; il vient peut-être d'une région bien plus chaude que le Transvaal, il ne sait pas se garantir du froid ou il n'en a pas les moyens, de là de nombreuses

victimes. L'été, comme dans tous les pays chauds, apporte avec lui d'autres maladies, des fièvres que provoquent et propagent la grande agglomération des noirs, leur malpropreté et leur manque complet des plus simples précautions. Une fois malade, le Cafre se soigne à sa façon, souvent contraire aux principes de l'hygiène la plus primitive. Quoi de surprenant que certains de ces hôpitaux aient eu à enregistrer parfois jusqu'à cinquante décès dans un mois ?

***

Je n'entrais jamais dans un hôpital sans être sûr d'y trouver plusieurs malades en danger de mort. Je n'avais quelquefois que l'embarras du choix, me demandant à qui je devais porter secours d'abord.

La visite quotidienne du prêtre n'eût pas été de trop pour y faire tout le bien possible. Hélas ! je ne pouvais voir ces hôpitaux qu'une fois par semaine, à cause de leur nombre, et encore ceux-là seuls qui se trouvaient à ma portée, c'est-à-dire à la distance que je pouvais parcourir en bicyclette ou à cheval dans un après-midi. Combien de malheureux mouraient dans l'intervalle de mes visites ! Comme je touchais là quasi du doigt le mystère de la prédestination sans rien y comprendre ! Pourquoi tel Cafre recevra-t-il la grâce du baptême, le sceau des élus, avant de sortir de ce monde, tandis que son voisin ne le recevra pas ? Tous deux ont pourtant vécu la même vie ; l'un ne semble pas avoir plus de mérite, ni plus de droit à cette faveur que l'autre. Pourquoi la Providence conduit-elle son ministre au chevet du premier, tandis que l'autre quittera ce monde pendant que je serai dans une direction tout opposée ? Mystère ! Tout ce que le missionnaire peut faire à la vue d'une telle perte d'âmes, c'est de répéter de nouveau sa prière : « Seigneur, envoyez des ouvriers dans votre vigne ; tendez votre main secourable à tant d'âmes abandonnées. »

***

A partir de ce moment, je ne voulus plus perdre mon temps à discuter avec les protestants; je consacrai à peu près tous mes après-midi à la visite des hospitalisés, instruisant et préparant au baptême et à la mort les malades en danger, tâchant de faire, en même temps, du bien aux autres. Je suis heureux de le dire, j'ai toujours rencontré les meilleures dispositions : on écoutait volontiers ma parole et l'on acceptait les vérités que j'exposais. Le plus souvent, ces nègres avaient déjà une idée assez développée d'un Dieu créateur et rémunérateur, une connaissance suffisante d'une vie future, de la religion même. Puis la théologie demande si peu de choses pour la validité du sacrement, surtout *in articulo mortis!* Mon but, à moi, était d'en sauver le plus grand nombre, du moins de leur donner la chance d'être sauvés, de leur assurer l'absolu nécessaire pour entrer au ciel.

Tout autres sont mes principes lorsqu'il s'agit de former des chrétiens qui ont à s'assurer la couronne par la pratique des vertus, l'observation de la loi de Dieu jusqu'à la mort ; c'est à la qualité, non plus à la quantité, c'est-à-dire au nombre, que je vise alors. Sans doute, si nous avions été plusieurs missionnaires, ce travail aurait été et plus sérieux et plus étendu ; on aurait pu donner plus de soins et d'attentions à ces mourants ; quand on est seul, on fait ce qu'on peut et comme on peut.

***

Parmi les grands actes que saint Paul énumère comme constitutifs de la religion véritable, on trouve la visite des pauvres et des prisonniers. La prison renferme des hommes dont l'état d'âme réclame des soins plus particuliers, souvent plus urgents. Avec les idées modernes, on est porté à croire que le ministère du prêtre y devient à peu près inutile, qu'il n'y a pas de bien à faire à ces âmes

si fortement dégradées. Il n'en est pas ainsi, surtout quand il est question d'une prison de noirs, comme vous allez le voir.

Dès le début, la visite régulière de la prison fut une partie de mon travail ordinaire. Le dimanche, le service y était aussi régulier que celui de l'église paroissiale. Là encore, le gouvernement, quoique protestant, m'accorda la plus grande liberté; les employés me facilitèrent en tout le travail. La seconde année même, je commençai à toucher un salaire, qui venait bien à souhait dans la fondation de la mission.

Il y avait à faire dans la prison un triple travail. D'abord la visite de l'infirmerie, dont les malades étaient presque tous païens. Cette visite me fit octroyer le droit d'entrer à la prison à n'importe quelle heure du jour et même de la nuit, le cas échéant. Il y avait en deuxième lieu le ministère auprès des prisonniers ordinaires. Ceux-ci, pour la plupart, n'étaient point de grands criminels; ils avaient été arrêtés pour de légères infractions aux lois, telles que insubordination dans le service, manque de passe-port, larcins, vente de liqueurs, etc.

Tous, païens ou protestants, venaient volontiers le dimanche assister au service divin, qui consistait en prières, chant de cantiques, instructions catéchistiques. Le nombre de mes auditeurs était souvent très grand, leur tenue irréprochable, mieux que cela édifiante et touchante, capable de faire rougir bien des catholiques d'Europe. Pendant que je récitais les prières, beaucoup se prosternaient la face contre terre.

Enfin le travail le plus important et en même temps le plus consolant était la préparation des condamnés à mort à la réception du baptême. Ce fut pour me conserver le privilège presque exclusif de ce ministère que je m'intéressai tant à la prison et à ses habitants.

Dans les colonies, la peine de mort est appliquée sans rémission. Il semble que les criminels de race noire, en

raison de leur ignorance et de leur corruption natives, auraient, dans bien des cas, droit au bénéfice des circonstances atténuantes. Il n'en est rien. Pendant tout mon séjour dans le pays, je ne sache pas qu'un Cafre ait été gracié. Un certain nombre d'exécutions ont eu lieu tous les ans ; pour ma part, j'ai préparé à la mort dix-huit condamnés à la peine capitale.

***

Voici en quoi consistait cette préparation. Du moment où la sentence a été prononcée et communiquée au prisonnier, il reste à ce dernier encore trois semaines à passer en cellule. Aussitôt cette nouvelle connue, le missionnaire se rend auprès du malheureux. Dans cette première visite, il fera sa connaissance et tâchera surtout de gagner sa confiance. Avant la fin de cette première visite, il pourra poser hardiment la question : « Voulez-vous vous préparer à paraître devant Dieu ? Voulez-vous que je vous aide ? » Je n'ai pas trouvé de Cafre qui ait résisté à ce procédé.

Dès la deuxième visite, c'est le catéchisme qui commence. Une heure par jour n'est pas de trop. Après l'instruction, une petite conversation amicale finira par vous gagner complètement le cœur du malheureux ; bientôt il n'aura plus de secrets pour vous. Après quelques jours d'instruction, l'action de la grâce était visible dans ces âmes, coupables il est vrai, mais toutes de bonne volonté. Ce n'étaient plus les mêmes hommes ; leur nature sauvage s'était adoucie sous l'influence des principes de la foi, de la pensée du pardon divin, d'une vie future bienheureuse. Ils ne maudissaient plus leur sort ; ils reconnaissaient la justice de leur sentence...

On arrive enfin à la veille du grand jour. Le missionnaire n'a plus devant lui des condamnés à mort, mais bien des catéchumènes désireux de recevoir le baptême. Je leur fais une dernière visite pour les encourager, pour leur parler encore une fois du ciel. Le lendemain matin, dès

cinq heures et demie, je suis de nouveau auprès d'eux ; c'est pour la préparation immédiate à la réception du sacrement. Six heures sonnent, l'eau sainte coule sur leur front. Un instant après, ils franchissent le seuil de l'éternité.

Voici, ce me semble, de bons larrons qui volent le paradis. Pas un seul de mes dix-huit clients n'a tremblé devant la mort. Je fus surpris du courage qu'ils ont tous montré jusqu'au dernier moment. Ils étaient heureux de mourir ; aucun d'eux n'aurait, je crois, voulu exposer à de nouveaux risques la couronne qui leur était assurée. Ils bénissaient la Providence d'avoir su tourner leur malice et leurs crimes en source de grâces, en moyens de salut. Ils ne savaient comment me remercier.

« — Adieu, Père ! disaient-ils, nous te quittons ; mais nous ne t'oublierons pas. Merci pour tout ce que tu as bien voulu faire pour nous ! Arrivés là-haut, nous prierons pour toi et pour tous nos frères de la *maison* (race) noire. Continue à travailler pour eux. Dis-leur que nous mourons heureux, parce que nous avons reçu le caractère du Grand Chef d'en haut (le baptême). Dis-leur que nous désirons qu'ils écoutent ta parole et acceptent ta religion. »

Les ministres de la justice humaine, ignorant le travail de la grâce qui s'était fait dans ces Cafres et voyant cependant leur calme et leur résignation, m'en ont plus d'une fois exprimé leur surprise. Un jour même, sur le petit parcours qui sépare de l'échafaud la cellule des condamnés, l'un d'eux, voyant le patient remuer les lèvres et comme parler à lui-même ou à quelque autre, se tourna vers moi et me dit :

« — Père, que veut donc cet homme ? Peut-être a-t-il une révélation à faire, une dernière protestation à formuler ?

« — Rassurez-vous, répondis-je, il ne parle plus aux hommes, mais à Dieu seul : il prie ! »

Cela fait comprendre pourquoi les autorités judiciaires

et autres laissaient au prêtre tant de liberté dans l'exercice de son ministère auprès des condamnés. Le travail du missionnaire achevé, le leur devenait beaucoup plus aisé.

Je m'arrête. J'ai voulu montrer ce que j'ai essayé de faire, mais surtout ce que l'on pourrait faire parmi les pauvres Cafres du Transvaal, si l'on était en nombre et si l'on avait des ressources. Daigne le bon Dieu bénir ces lignes ! Puissent-elles éveiller des vocations apostoliques, provoquer des générosités et des prières en faveur de si pressants besoins ! Ce serait pour moi une douce récompense.

BASUTOLAND

Mission de Sion.

Rapport du R. P. Montel, O. M. I.

Coup d'œil historique et ouverture de l'église. Il manque un Crucifix.

Hier, 25 août, il y avait grande fête à Sion : c'était l'ouverture de l'église. En pays de mission, au milieu d'une population pauvre, sans autres secours que ceux de la Propagation de la Foi et de quelques rares dons particuliers, on n'arrive pas tout d'un coup à se procurer cette consolation. Pour Sion, il n'a pas fallu attendre moins de vingt et un ans.

C'était, en effet, le 5 août 1886 que le R. P. Porte arriva sur l'emplacement. A la hâte, il se fit une hutte et y célébra la sainte Messe le dimanche 15 août. Dès l'abord, les diffi-

cultés ne manquèrent pas. Les émissaires de l'hérésie rôdaient depuis dix ans dans ces parages. La nouvelle fondation les mit en éveil. Ils intriguèrent de bien des manières, mais toujours inutilement. En désespoir de cause, l'un d'entre eux tenta, devant les Cafres, un dernier assaut, bien audacieux de la part d'un blanc, pour ne pas dire autre chose : « Un dimanche, nous raconte le R. P. Porte quelque part dans les *Grandes Annales*, pendant que je faisais chanter chez Peete (un indigène, le chef de district de résidence à quelques centaines de mètres de la mission), arriva un message du ministre, annonçant que ce dernier se rendait sur les lieux pour faire la prière. Après bien des refus et des pourparlers, il me fallut céder la place. C'était reculer pour mieux avancer. Le ministre se présenta donc avec son monde, on chanta des cantiques, on lut des passages de la Bible. — Il a quelque chose sur le cœur, dis-je au chef, laisse-le parler. — Il parla de Ninive, il parla de Jonas; mais la vue de ma barrette résolument carrée sur la tête, à deux pas de lui, l'empêcha d'aller aux conclusions. Il dit *Amen*. Tous répondirent : Ainsi soit-il...

... Quand tout fut fini..... Peete, indigné, s'irrita qu'on vînt dans son propre kraal troubler son monde et faire de la polémique. Il intima au ministre l'ordre de sortir. »

La lutte ouverte était terminée. La religion catholique devait faire son chemin. Le champion de la bonne cause, il faut le dire, déploya une activité surprenante, comme l'atteste son règlement journalier d'alors : « Votre ami, écrit-il au R. P. Clavé, est prêtre à 6 heures du matin, cuisinier à 7, convive à 7 h. 1/2, maçon et menuisier à 8 heures, de nouveau cuisinier à 11 heures, laboureur à 2 heures du soir, médecin et maître d'école le reste du temps, enfin catéchiste et prêtre à 6 heures du soir. Les jours ordinaires, il a un pantalon rouge de velours, et une blouse noire qui lui sert de soutane..... »

Voici des faits plus éloquents : dix jours seulement après son arrivée, il ouvrait une école de garçons, bientôt fré-

quentée par de nombreux élèves ; quatre mois plus tard, le 24 novembre, pour préciser la date, une chapelle en briques avait supplanté la construction en mottes de la première heure. La bénédiction solennelle en eut lieu le 16 février 1887. La fête, dit la chronique, fut splendide ; Mgr Gaughren, accompagné des RR. PP. Lenoir, Deltour, Gérard, Le Bihan, Biard, des FF. Mulligan et Poirier, s'y rendit. Mais si pauvre était la chapelle que le lendemain 17, jour anniversaire dans la Congrégation, il n'y eut pas de Salut du Très Saint Sacrement, faute « d'ornements et d'encensoir ». En mission, il faut s'attendre à manquer parfois de l'indispensable.

Six ans après, le R. P. Porte, en qualité de délégué au Chapitre de 1893, quittait Sion. Il ne devait plus y revenir. Ses brillantes qualités, sa facilité pour s'assimiler les langues le firent choisir pour un poste d'avant-garde en Bechuanaland.

Le R. P. Cénez lui succéda. Le nombre des chrétiens s'élevait au chiffre de 160. L'école comptait un bon nombre d'élèves.

Comme son prédécesseur, le R. P. Cénez se dépensa beaucoup. Voici un écho de ses travaux apostoliques à cette époque : « A Sion, écrit-il au R. P. Delouche, il faut faire la classe à une cinquantaine d'enfants plus ou moins remuants (excités qu'ils sont par de nombreux parasites sans pitié) ; il faut entendre tous les jours quelques confessions ; le mardi, catéchisme pour les catéchumènes ; le mercredi, aller à cheval vers ma petite station de la Bienheureuse Marguerite-Marie, à deux heures d'ici (j'entends deux heures à cheval) ; le jeudi, catéchisme à Sion à nos chrétiens ; le vendredi, confession de quelques personnes à Sainte-Monique ; le dimanche, messe à 8 heures avec sermon à la station de la Bienheureuse ; à Sion, messe et sermon à 11 heures ; à 2 heures, catéchisme et Salut du Très Saint Sacrement ; puis, le soir, récitation du chapelet en commun. »

Tant de généreux efforts auraient incontestablement ramené à la longue bon nombre d'âmes des ténèbres du paganisme à la lumière bienfaisante de l'Evangile. Mais le nouveau missionnaire ne devait pas rester longtemps ; d'autres destinées l'attendaient.

Au temporel, le R. P. Cénez, à l'aide d'un Frère convers, se construisit une habitation en briques, éleva un local provisoire destiné à recevoir des Sœurs. Il agrandit aussi le territoire de la mission par l'addition de nouveaux terrains, en prit possession en les entourant d'un mur ou de fils de fer.

A cette occasion, un boutiquier, se croyant lésé dans ses droits, soutenu par un conseiller du chef, fit grand bruit. Ce fut tout, il est vrai. Aujourd'hui les choses ont bien changé : le boutiquier vient de partir, la mission reste ; le conseiller du chef, revenu à de meilleurs sentiments et déjà septuagénaire, implore la faveur d'être admis au catéchuménat.

Le R. P. Cénez était à peine resté quatre ans à Sion. Dans le courant de novembre 1896, il avait été appelé à Roma pour y remplir de plus hautes fonctions. Au mois d'août de l'année d'après, il recevait les pouvoirs, qui le constituaient « Préfet apostolique du Basutoland. »

Un jeune missionnaire de vingt-huit ans lui avait succédé : c'était le R. P. Dahon, le Supérieur actuel.

Sous sa direction, tout a pris un vigoureux essor. A son arrivée, le registre de baptême s'élevait au chiffre de 202, aujourd'hui il compte 800 chrétiens. Le nombre des communions pascales a passé de 40 à 210. Chaque premier vendredi du mois, 130 personnes s'approchent régulièrement des sacrements. Beaux résultats ! surtout si l'on se fait une juste idée du milieu. Le levain protestant y a fermenté depuis la fondation de la mission. En ce moment, il n'y a pas moins de cinq stations calvinistes dans le seul district de Peete. De plus, les Matébélés, si réfractaires à l'évangélisation, disséminés un peu partout parmi les Basutos,

sont relativement nombreux ici, où ils forment près d'un tiers de la population.

Malgré tout, les mailles du filet du Père n'ont jamais excédé par leurs dimensions la juste mesure. De ce fait, il se trouve à la tête d'un troupeau docile. Le nombre des conversions n'en poursuit pas moins une marche progressive. Ces derniers temps surtout, le mouvement s'est accentué notablement. Un baptême de dix-neuf adultes avait lieu au mois de mai dernier, les catéchumènes sont déjà une cinquantaine.

Les progrès sont donc consolants et d'un bon augure pour l'avenir.

Ce n'est encore là qu'une partie de la vie du missionnaire. « Il faut aussi veiller au matériel, bâtir si l'on ne veut pas coucher à la belle étoile, et avoir des écoles. Il faut remuer la terre, ensemencer. » C'est en juin 1898 que le R. P. Dahon écrivait ces lignes. Dans cette même lettre, publiée dans les *Petites Annales*, nous lisons les détails suivants : « Mais comment labourer? Plus de bestiaux; la peste a tout emporté. A la rigueur, on pourrait bien trouver encore quelques bœufs, mais il manque l'indispensable pour les acheter : les schellings. »

Si l'on considère maintenant le travail accompli, on est obligé de convenir qu'un vrai tour de force a été réalisé.

Je serais long s'il fallait seulement compter les portes et les fenêtres des constructions secondaires, *bâties* en grande partie par le R. P. Dahon LUI-MÊME. Ici, c'est le couvent des religieuses; en face, un local de quatre appartements; à côté, un autre semblable. Plus loin, c'est un groupe de trois maisons, destinées à héberger les chrétiennes éloignées, durant la retraite annuelle, et pouvant tenir environ deux cents personnes; du côté opposé, encore un groupe de trois maisons pour les hommes; à l'arrière-plan, sont divers aménagements pour la ferme.

Voilà donc la première partie du programme exécutée.

« Il faut aussi remuer la terre, ensemencer. » Oui, il faut

faire tout cela en mission ; les chrétiens sont pauvres, les secours insuffisants. Souvent même dans nos contrées, où les fléaux sont si nombreux (sécheresses interminables, pluies torrentielles, sans compter la grêle et les sauterelles), on n'a pas toujours la consolation de récolter. N'importe, chaque année la terre a été remuée, ensemencée. Entre temps, de nouveaux champs ont été défrichés ; le troupeau complètement détruit en 1897 a été remis sur un bon pied.

Tout cela, on le comprend, n'a pas été fait sans beaucoup de fatigues, de peines, de privations, de patience.

Et les écoles, faut-il les passer sous silence ? Pourtant les négrillons sont intelligents. Avec leur air de chattemite, ils vous joueront plus d'un tour si vous n'avez l'œil aux aguets. Mais, avant tout, ils ont une âme, et l'école est un moyen de leur faire du bien. Voici comment s'exprimait le R. P. Cénez dans un numéro des *Annales de la Propagation de la Foi* (mars 1893) : « Les enfants basutos aiment beaucoup à apprendre et sont très intelligents : plusieurs d'entre eux en remontreraient à bien des blancs. Si nous avions un local plus grand (il s'agissait de la mission de Sainte-Monique), notre école pourrait faire beaucoup de bien. C'est le moyen de les attirer et de leur parler. Bon nombre de jeunes gens, qui vont à l'école de protestants, préféreraient de beaucoup s'instruire chez nous, et presque toujours ils se convertiraient. Sur six païens ou élèves des protestants venant à mon école, il n'y en a qu'un qui n'ait pas encore manifesté le désir d'entrer au catéchuménat.

C'est là le rôle de l'éducation. L'instruction, il est vrai, n'a pas toujours produit les fruits qu'on aurait été en droit d'attendre. Le dicton « *scientia inflat* », au dire du R. Père Deltour, qui s'est longtemps occupé de l'école de Roma, a trouvé parfois une douloureuse application (*Petites Annales* de janvier 1893). Néanmoins, pour employer l'expression du même Père : « Pour l'honneur de la religion, il faut des écoles et de bonnes écoles. »

Sans parler des autres missions, ni même de Roma, où il est question d'appeler des Frères, je dirai simplement qu'à Sion, dès l'année dernière, au mois d'août, une maison en pierres, spacieuse, bien éclairée, recevait les garçons trop à l'étroit dans leur premier local. Quant à l'école des filles, elle est déjà trop petite pour 64 élèves ; une autre salle s'impose. La Providence, il faut l'espérer, le temps et l'économie feront le reste.

Peut-être me reprocherez-vous de ne pas arriver assez vite à la fête annoncée. Patience, respirons un peu ; l'air est si pur à une altitude de plus de 6.000 pieds. Au reste, le panorama ne manque pas de charmes ; d'un côté, la longue chaîne de montagnes des Malouti, avec ses pics élevés qui se dressent majestueusement dans les airs ; de l'autre, ce sont des coteaux, des plateaux, des vallons. On dirait la Suisse (moins ses lacs et ses forêts). En Europe, ce sera bientôt l'automne, la saison empreinte de mélancolie et de regrets ; ici c'est le commencement du printemps : les amandiers, les abricotiers, les pêchers sont en fleurs.

***

Enfin, voici l'église. Son toit en zinc brille sous l'éclat du soleil africain. Les murs de la nef sont en pierre de taille, ceux du sanctuaire et de la sacristie en briques. Quatorze baies plein-cintre laissent un libre accès à la lumière. Un plafond règne dans toute l'étendue de l'édifice. Il donne un air de gaieté et de fini, tout en tempérant la chaleur parfois accablante au fort de l'été.

C'est la veille de la fête ; les préparatifs sont finis. Les portes et les fenêtres ont reçu une nouvelle couche de peinture. Les allées sont nettoyées. La place est décorée : des pavillons s'y balancent au sommet de hautes perches ; des oriflammes sont disposées tout autour de l'église. La fête s'annonce belle, pas un nuage dans l'azur du ciel. Elle sera bonne surtout, murmurent tous bas les négrillons, en

mettant d'avance les doigts dans la bouche. Les notables se sont montrés généreux : des bœufs ont été immolés, ils sont déjà dépecés et apprêtés pour le lendemain ; les jarres sont remplies de bière...

Le chef Peete est un des principaux donateurs. A ce titre, et pour d'autres raisons, il mérite une mention spéciale. Sans aller plus loin, faisons connaissance avec lui. Voici en quels termes en parle le T. R. P. Soullier dans l'acte de visite consigné à la mission, en l'année 1889 : « Le petit-fils de Moshueshue, le chef Peete, est venu me voir.... Accompagné des RR. PP. Porte et Rolland, je suis allé lui rendre visite dans son Kraal. Il m'a accueilli avec le plus grand témoignage de respect et m'a fait l'honneur, assez rare, dit-on, de m'introduire dans son habitation personnelle, où j'ai vu avec plaisir les images du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge, de saint Joseph et de Pie IX. »

Ce chef, bien qu'encore païen, est très bien disposé à l'égard du catholicisme. Pour lui, aucun doute, la vérité ou, pour employer son expression favorite, les « clefs » se trouvent chez les Romains (Ba Roma). Il se plaît encore à discuter cette question des « clefs » ; mais un air de bonhomie, tout en tempérant l'animation du geste, vous laisse entrevoir d'avance le fond de sa pensée.

Il n'est pas seulement beau parleur, Peete ; des faits consolants sont là pour confirmer ses croyances. Non, il n'est pas rare d'entendre dire qu'il a fait appeler le Père pour donner le baptême à un pauvre païen, qui se meurt. Les âmes qu'il a envoyées au ciel de cette manière, il faut l'espérer, obtiendront un jour pour lui-même la même faveur.

J'insiste, et à dessein, sur les bonnes dispositions du chef à l'égard de la mission ; car, même à l'heure actuelle où les petits seigneurs de Basutoland sont limités dans l'exercice de leurs pouvoirs, les moyens de nuire, s'ils voulaient, ne manqueraient pas.

A cette école de la diplomatie « sesouto », il faut évi-

demment s'attendre à des mécomptes. La patience, paraît-il, est une bonne part dans les moyens de succès : « Savoir attendre, savoir agir, disait Mazarin. »

Les chefs sont aussi influents par la parole : autre motif pour chercher à s'attirer leurs bonnes grâces. Habitués à traiter les affaires de leurs sujets, ils excellent dans l'art de bien dire. Voici comment l'un d'eux, Masupa, en présence d'un immense concours de peuple, devant tous les ministres assemblés, répondit aux attaques dirigées contre la sainte Vierge : « Marie, c'est la Mère de Jésus, et Jésus est le Fils de Dieu, un grand Seigneur par conséquent. Or, la Mère d'un grand Roi, nous l'appelons Reine, etc., etc. » Cette mémorable assemblée eut lieu en juin 1888 ; un des nôtres, le R. P. Deltour, s'y couvrit de gloire. Nos adversaires y furent tellement humiliés, qu'ils craignirent, non sans raison, pour leur existence.

J'ignore si le chef Peete est aussi bon polémiste ; mais, en tout cas, il sait fort bien tourner un compliment. En voici les fragments d'un adressé à Mgr Gaughren, lors d'une visite à Sa Grandeur à Sion. Le style est imagé et plein de délicatesse : « J'étais une brebis, mais je n'avais pas de pasteur ; aujourd'hui je me suis donné à l'Eglise catholique et elle m'a envoyé un pasteur, qui porte une houlette. J'étais un chef, mais je n'avais ni cour ni conseil ; aujourd'hui l'Eglise m'a donné des vieillards pour me diriger (allusion à la signification latine du mot presbyter, ancien). J'étais un voyageur, mais je ne connaissais pas le chemin et j'ignorais quels astres je devais consulter ; aujourd'hui l'Eglise m'a envoyé une lumière qui éclairera ma route. »

Voilà notre chef. Voici la reine. Elle est catholique depuis dix-sept ans, et bonne catholique. La réponse qu'elle fit un jour, étant encore catéchumène, à des personnes qui insultaient à la fois à sa religion et à sa douleur, nous donne une idée de son esprit de foi (la mort venait de lui ravir coup sur coup deux de ses filles) :

« Nous avions cru, lui dirent alors des païennes, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir embrassé le catholicisme, que, toi, te convertissant, tes enfants ne mourraient plus. » — « Mes amies, leur répliqua-t-elle, je ne me suis pas convertie pour vivre, mais pour apprendre à bien mourir, moi et mes enfants. »

On comprend avec quel plaisir Adolphina (c'est son nom chrétien) a vu venir l'ouverture de l'église. Quelques jours avant la fête, de son propre mouvement, elle était venue un beau matin, en compagnie d'autres chrétiennes, balayer à la mission, principalement autour de la maison du bon Dieu. Bel exemple d'humilité ! Bel acte de vertu, qui comptera dans le livre de vie ! Rien donc d'étonnant si, comme je l'ai dit précédemment, la place est si propre. Des mains royales ont travaillé à cette besogne !

Enfin il est venu, le jour si désiré par les chrétiens de Sion. Le R. P. Cénez, préfet apostolique, entouré des RR. PP. Dahon, Roulin et Valat, procède à la bénédiction de l'église. Une foule compacte assiste à la cérémonie. C'est fini, l'ouverture est faite. En un clin d'œil, la nef est remplie de monde. Tous les regards se portent sur les autels si bien décorés. C'est l'heure de la messe. Les chants commencent ; ils sont enlevés avec un entrain merveilleux. Les Basutos aiment cette branche des beaux-arts et ils y réussissent. Un artiste dont la réputation n'est plus à faire, le R. P. Bernard, leur attribue même un « grand sens musical. » Après l'Evangile, le R. P. Dahon commente ces paroles : « Personne ne peut servir deux maîtres. » Il a promis d'être court. Il a tenu parole. La messe continue, les chants recommencent. A la fin, le R. Père Préfet donne la bénédiction papale. Tout a été ménagé pour ce beau jour. L'*Angélus* récité, la foule se retire. Nombre de personnes, obligées de rester dehors à cause de l'affluence, n'ont encore rien pu voir. Elles profitent de ce moment pour pénétrer à l'intérieur de l'église. Ce ne sont plus que des exclamations, des « khélé » sans fin, en présence des

trois statues qui surmontent les autels. La sainte Vierge aux traits si purs, avec son Jésus au sourire si doux, attire spécialement l'attention. Saint Joseph a moins d'admirateurs ; son visage hâlé semble porter le poids du jour. Le Sacré-Cœur est très considéré ; ses riches couleurs savamment disposées frappent les païens. Plusieurs sont là devant lui immobiles ; le doigt sur la bouche, ils ont l'air pensif. Peut-être qu'un jour...

Vers les 2 heures a lieu le second exercice. Cette fois on reste dehors. Les assistants sont si nombreux, puis il fait un temps splendide, point de vent, ciel pur, beau soleil. Une table est dressée sous la véranda de l'école ; des sièges y sont placés, d'un côté pour les chefs et leur escorte, de l'autre pour les Pères. Les auditeurs se rapprochent et se groupent. Au premier plan ce sont les enfants avec leurs habits de fête. En arrière c'est une masse compacte de catholiques, de protestants, de païens. Les reines s'y mêlent avec le peuple. Les riches y coudoient le pauvre. Les costumes sont des plus divers. Ici, c'est le vrai gentleman : beaux vêtements, chemise empesée, canne élégante. Là, c'est le Romain fièrement drapé dans une grande couverture comme dans une toge aux plis ondulants. Plus loin, on dirait une musulmane avec son turban. Bref, autant de têtes, autant de modes.

Soit dit en passant, et à la louange des Noirs, au milieu de cette assemblée, où se mêlent les éléments les plus disparates comme croyances religieuses, point de tumulte, aucun cri discordant. Le silence se fait sans peine ; tout le monde est avide d'entendre.

Le R. Père Préfet prend la parole. Après avoir donné lecture d'un passage de l'Ecriture Sainte, approprié à la circonstance, la dédicace du Temple de Salomon, il fait voir la raison d'être de nos églises. Il rappelle ensuite les humbles origines et les progrès du catholicisme à Sion ; il montre le culte débutant dans une étroite maison en mottes, passant ensuite d'une chapelle en briques dans

une église en pierre de taille. A cette occasion, de justes remerciements sont adressés aux chrétiens qui, malgré leur pauvreté, ont eu à cœur d'aider le missionnaire de leurs deniers, principalement dans la construction du dernier édifice.

Avant de terminer, le R. Père Préfet nous dit sa joie et aussi ses regrets : sentiment de joie à la vue de cette nouvelle église, bien modeste sans doute, bien belle cependant, où tout porte à la piété ; sentiment de regrets de ne pouvoir, faute d'argent, les multiplier davantage sur le territoire du Basutoland. Elles sont nombreuses les âmes qui soupirent après cette faveur. Aussi, dans l'impuissance de leur venir en aide, il a entendu plus d'une fois « un écho de leurs pleurs ».

A la suite de ce sermon écouté avec beaucoup d'attention a lieu la réception des neuf catéchumènes. Parmi le nombre se trouvent deux protestantes, dont l'une était depuis de longues années une des plus solides colonnes du temple calviniste. C'est là un des principaux avantages des fêtes dans ce pays : amener quelques gros poissons dans le filet du missionnaire.

Quand tout est fini, un chef cafre, d'une forte carrure, Sechophe, prend la parole au nom de son frère Peete, malade depuis une quinzaine de jours déjà. Rarement orateur, je crois, a parlé avec autant de véhémence. Quelle abondance de gestes !!! Quelle animation !!! Quelle puissance de voix !!!

Il voudrait avoir, ce chef encore païen, une mission catholique comme celle qu'il a sous les yeux, avec des écoles et un Père de résidence. C'est son grand rêve et il le donne à entendre. Aussi estime-t-il heureux, trois fois heureux les gens de Sion qui ont déjà cette faveur : c'est ce qu'il ne peut proclamer assez haut et assez fort. « Du reste, dit-il, la religion catholique, c'est la vraie religion ; nous n'avons pas tous le courage de l'adopter, n'importe ! elle est la vraie religion. »

Après ce témoignage public rendu à l'Eglise romaine, en

présence de nombreux protestants, on se rend à la chapelle pour le salut du Très Saint Sacrement.

La fête est finie : suivent les agapes fraternelles en usage dans le protocole sesouto.

***

Au moment où j'allais clore cette lettre, le bon Frère Mulligan m'a fait part, très humblement du reste, de ses impressions : « L'église, m'a-t-il dit, toute modeste qu'elle est, certainement est bien convenable pour un pays de mission, mais il manque.... il manque un crucifix.... si vous écriviez aux amis de là-bas !!! »

Le Frère Mulligan est un de ces excellents frères convers dont s'honore notre Congrégation. Nous pouvons parler tout haut, le français est pour lui une langue morte. Malgré ses 70 ans il fait encore la classe. Religieux accompli, il est un modèle de régularité et de ferveur. La journée pour lui, on peut dire, n'est qu'une respiration de la prière. Avec cela, il ne cesse d'être pour tous d'une compagnie agréable.

Son grand rêve en ce moment serait de voir figurer un beau crucifix sur les murs de la nouvelle église. Le fait suivant va faire ressortir la légitimité de ce désir. Je le tiens de bonne source. Il en est parlé dans la vie de Mgr de Mazenod par le R. Père Cooke ; mais ce récit, écrit plusieurs années après l'événement et sans le secours préalable de nouvelles informations, est incomplet et manque de précision On me permettra d'y revenir, en y ajoutant les détails donnés par notre C. Frère Mulligan.

« Une conversion, marquée par des circonstances extraordinaires, eut lieu durant une mission que les Pères Oblats donnaient dans la ville de Dungarvan dans le Sud de l'Irlande. A cette époque un protestant, originaire du Nord de l'Irlande, très libéral toutefois à l'égard de la religion catholique, se trouvait dans cette ville, en qualité d'agent de police. Un soir, de son propre mouvement, il se rendit à un exercice de la mission. Ce soir-là eut lieu une procession

de pénitence, à laquelle le crucifix de mission fut porté autour de l'église. Une assemblée de plus de 3.000 personnes y était réunie. La procession avait à peine fait la moitié du tour de l'église que des cris et des sanglots, éclatant violemment, se firent entendre de tous les assistants. Ces cris, ces sanglots étranges partaient d'un jeune homme de haute taille et de forte constitution, le protestant dont nous venons de parler.

Cela se passait en août 1860. Ce personnage vit encore. Je l'ai interrogé sur cet événement, le priant de vouloir bien me dire exactement la vérité. Le texte du R. Père Cooke sous les yeux, il s'est exprimé ainsi :

« *A la vue du beau crucifix de mission je fus vivement impressionné. J'étais là, immobile, plongé dans un sentiment d'admiration et d'amour.* Soudain une lumière éblouissante, plus brillante que le plus brillant rayon solaire, jaillit du crucifix. *Au même instant je fus instruit des vérités catholiques.* Dans cette lumière je vis aussi tous les péchés de ma vie. Cette vue de mes fautes, se dressant devant moi, me pénétra d'une telle douleur et me frappa d'une telle stupeur qu'elle me fit pousser des cris et éclater en sanglots. Accablé par le sentiment de ma misère je me sentis défaillir et me prosternai, inconscient de ce qui se passait autour de moi. L'exercice fini, l'assemblée se dispersa, à l'exception d'un petit nombre d'amis, restés près de moi et qui n'ayant pu s'expliquer mon émotion pensaient que j'étais pris de quelque attaque. Enfin je revins à moi et me levai de l'endroit où j'étais prosterné. C'est alors que le désir de me convertir au catholicisme s'éleva irrésistiblement dans mon esprit et me fit répéter bien fort au grand étonnement de mes amis : « Oh ! quel bonheur d'être catholique ! »

Trois circonstances avaient précédé et préparé cette conversion miraculeuse. Elles sont restées à peu près ignorées jusqu'ici. Les voici : « Un jour une histoire des origines du Protestantisme me tomba entre les mains. Les jolies choses

perpétrées par les auteurs de la Réforme et racontées avec cynisme me révoltèrent. Je jetai le livre. Les premiers doutes commencèrent à naître. »

« Une autre fois, étant malade, je lus un passage de l'Ecriture Sainte; c'était dans le chapitre VI de l'Evangile de saint Jean. Ces paroles : « Je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai pour la vie du monde c'est ma chair » me parurent évidentes. Ma conviction sur la présence réelle devint si forte que rien au monde n'eût été capable de me faire changer d'avis. J'étais de plus en plus inquiet; le vide se faisait en moi; en vain je me pressais d'assister à tous les exercices qui se faisaient au temple protestant, je ne recouvrais point la paix; je souffrais toujours. Il ne me fallait plus qu'une occasion pour passer au catholicisme. Elle était proche. Elle faillit m'échapper.

Le soir de ma conversion, j'étais attablé au jeu de cartes, avec d'autres compagnons, dont un catholique. Je gagnais toutes les parties. D'une part je me sentais pressé d'aller entendre le sermon à l'église catholique, d'autre part le démon de la cupidité s'efforçait de me retenir. Finalement je me lève pour partir; mes compagnons s'y refusent, le catholique y compris. Je leur jette l'argent sur la table, et suis l'impulsion de la grâce. Le sermon était fini; mais la procession commençait... » On sait le reste.

La troisième circonstance, la première dans l'ordre chronologique, est la suivante : « Un dimanche, m'a-t-il dit, au retour d'une promenade où j'étais allé me baigner, j'entrai par hasard dans une église catholique. Il s'y trouvait un beau crucifix blanc. Cette représentation de l'Homme-Dieu me frappa d'une manière étonnante. Emu et tremblant je tombai à genoux. C'était le point de départ de ma conversion. »

C'est le Frère Mulligan qui parle ainsi. Après de semblables faveurs il lui est permis de désirer un crucifix et même un beau crucifix pour la mission de Sion.

Montel, O. M. I.

CIMBÉBASIE

La Mission du Sud-Ouest Africain allemand.

Rapport
du R. P. Auguste Nachtwey, O. M. I.,
Préfet Apostolique.

(Edition allemande des Missions catholiques.)

Depuis bientôt trois ans, la colonie allemande du Sud-Ouest Africain tient le premier rang parmi les pays auxquels nous nous intéressons le plus. Patriotes sérieux, aussi bien que meneurs socialistes, ont suivi avec une attention soutenue les événements qui ont mis d'un seul coup notre plus ancienne colonie en évidence. Son journal à la main, tout citoyen, sans être même très instruit, pouvait faire une promenade à travers la colonie tout entière, apprendre à connaître rapidement le pays et ses habitants, et même jeter un coup d'œil critique sur les plans de combat des Herreros. Ces combats et les questions coloniales qui en dépendent ont naturellement relégué quelque peu les missions au second plan. Maintenant donc que la guerre s'achève et que, s'il plaît à Dieu, une nouvelle ère de paix va s'ouvrir, le moment opportun est assurément venu de répondre au désir de beaucoup, en donnant une idée nette de l'état de la mission et de ses espérances.

La Préfecture Apostolique de la Cimbébasie-Inférieure fut fondée par un décret de la S. C. de la Propagande, le 1er août 1892.

Son territoire comprend toute la partie septentrionale et

centrale de la colonie et, par conséquent, sa superficie égale presque celle de l'Empire allemand.

Deux puissantes tribus, les Ovambos et les Herreros, se partageaient l'étendue du pays avant le soulèvement. Au nord, des rives du Kunene et de l'Okawango au bassin de l'Etoscha, se déploient des plaines fertiles, mais malheureusement insalubres, cultivées par l'active population des Ovambos. Cette peuplade comptant, d'après l'évaluation de Leutwein (1898), 120.000 âmes, bien que soumise de nom à la domination allemande, ne s'est montrée en réalité jusqu'ici, ni favorable ni hostile à l'Empire. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il quelque changement ? Depuis le mois de janvier, la frontière des Ovambos est fortement garnie de troupes, et prochainement, dit-on, le capitaine Francke aurait à intimer à la tribu l'ordre de poinçonner toutes les armes.

D'après la connaissance que l'on a ici de l'état d'esprit qui règne dans le pays des Ovambos, on a le droit d'espérer que les chefs, rendus plus circonspects depuis la guerre des Herreros, feront du moins contre mauvaise fortune bon cœur. Il n'y a guère que le vieux Nechalé à faire étalage de son aversion pour les étrangers. Mais il est d'autant moins à craindre que sa cruauté inouïe a excité la haine et la terreur de ses propres sujets. Bon nombre de ceux-ci travaillent à Windhuk et ailleurs, et l'on a appris de leur bouche que l'aveugle Nechalé fait, pour des manquements dérisoires, et même en guise de passe-temps, fouetter et décapiter ses gens.

Jusqu'en 1904, les Herreros possédaient le steppe montagneux qui s'étend au sud du bassin de l'Etoscha jusqu'à Windhuk. On n'a pas oublié la façon dont ils ont risqué et perdu par leur révolte leurs beaux pâturages et leurs bestiaux qui se comptaient par centaines de mille. La fière nation des Herreros a vécu. Les débris de cette puissante peuplade, forte de 80 à 100.000 âmes, mènent une existence misérable comme prisonniers de guerre à Windhuk et dans

les autres centres habités par les Blancs. Après la conclusion officielle de la paix, ils seront affectés aux administrations, aux magasins, ou placés dans des maisons particulières et des fermes, pour y travailler. De cruelles maladies, surtout la dysenterie et le scorbut, enlèvent encore aujourd'hui non seulement des femmes et des enfants exténués de faiblesse et de faim, mais aussi beaucoup d'hommes. 20 0/0 environ furent atteints de ces épidémies à Windhuk durant ces derniers mois, et il arriva souvent que, sur un total de quatre à cinq cents malades, le chiffre des morts s'éleva à quinze et plus par jour. Quelle misère sans nom la volonté d'un seul homme, le premier chef Samuel Maharero d'Okahandja n'a-t-elle pas attirée sur un peuple riche et puissant !

Hors la loi et sans franchises, pauvres, méprisés et disséminés sur tout le territoire herrero, les premiers maîtres du pays, c'est-à-dire les Damaras des Montagnes, ou Cafres des rochers, menaient pour la plupart, jusqu'à ces derniers temps, une vie indigne de créatures humaines. Les Herreros qui, autrefois, avaient pénétré par le nord dans ce pays, leur avaient ravi leurs pâturages et leurs troupeaux, et les avaient eux-mêmes réduits au plus honteux esclavage. Du côté du sud, où les Hottentots s'efforçaient de pénétrer toujours plus haut, il n'y avait aucune chance de salut. Ainsi les Damaras des Montagnes en furent réduits à la condition de serfs des Herreros riches et cruels. Ce qu'ils ont enduré et souffert pendant les longues guerres où Herreros et Hottentots se déchiraient mutuellement, défie toute description. Rien d'étonnant, par conséquent, dans l'attitude fidèle que les Cafres des rochers gardèrent dès le premier instant à l'égard de l'Allemagne.

Pour ce peuple cruellement opprimé, notre gouvernement fut donc, en réalité, l'ange du salut, dont l'action bienfaisante se manifesta pour beaucoup dès le début de la guerre par la dispersion des Herreros. Un bon nombre des « Chaudaman », ou Damaras de boue (terme mépri-

sant sous lequel les Hottentots désignent encore les Cafres), occupent depuis plusieurs années de belles positions dans les postes et les chemins de fer, dans les entreprises et les maisons particulières, et cela uniquement grâce à leur application et à leur docilité. Il faut donc considérer comme absolument erronées et rétrogrades les descriptions de certains livres et de certaines brochures d'aujourd'hui encore qui représentent les Damaras montagnards comme de misérables voleurs de bétail, chez lesquels il ne peut être question d'habitations, mais seulement « de malpropreté repoussante ». Dans les maisonnettes des Cafres de Swakopmund, par exemple, que la mission catholique a depuis quelques mois fixés sur son terrain, tout paraît propre et confortable, et même, ce qui est rare parmi les indigènes, presque tout y a un cachet européen.

Après leur rude journée de travail, ces prétendus « voleurs de bétail » fréquentent l'école du soir de la mission ; quant à leurs petites économies, ils les confient au Père qui les leur réserve pour les mauvais jours ou les place à intérêt à la banque.

Qu'est-ce qui s'est fait jusqu'ici dans notre colonie sud-ouest africaine sous le rapport des missions ? La société protestante des missions Rhénane-Evangélique (Rheinisch-evangelische Missionsgesellschaft) exerce son action depuis 1844 dans le pays des Herreros. Au début des hostilités, en janvier 1904, elle comptait 16 stations principales et 8 secondaires, avec 10 000 adeptes environ, dont à peu près la moitié appartenaient à la nation herrero. A peu d'exceptions près, ils prirent part, comme leurs congénères, au soulèvement, y compris bien des maîtres d'écoles et des « Evangélistes » ou catéchistes indigènes.

Aujourd'hui, le nombre des Herreros protestants s'élève à environ 1.200. Ajoutez-y les 4.000 Cafres, Métis et Namans qui habitent en pays herrero, comme aussi 1.500 Ovambos

chrétiens qui appartiennent aux missions rhénane-évangélique et finnoise-luthérienne.

Tout en reconnaissant les mérites que la mission évangélique s'est acquis par rapport à l'éducation intellectuelle et morale de ces gens, il faut avouer que son vrai but, leur christianisation proprement dite, n'a pas été atteint. La faute en est surtout à la méthode d'évangélisation pratiquée. Des journaux libéraux et des périodiques de toutes nuances, de nombreuses brochures écrites presque exclusivement par des protestants ont dénoncé ouvertement et librement les fautes commises.

Nous ne citerons ici qu'un seul passage du tract du fermier protestant Schlettwein, homme qui connaît à fond la situation. Nous lisons à la page 6 : « L'influence des « missionnaires, après soixante ans de travail, a été si « minime que, les événements d'aujourd'hui en font foi, « aucun d'entre eux n'avait entendu le moindre mot au « sujet d'un soulèvement préparé de longue main. Les « stations de la mission en pays herrero devenaient, on « peut le dire, une espèce d'Eldorado pour les fils des « riches Herreros, qui s'y rassemblaient et y menaient une « vie douce. L'instruction, les classes de chant leur étaient « une agréable distraction. Pas de sérieuses occupations, « pas de travail pour aucun d'eux : pour cela il y avait « leurs esclaves, les Damaras des Montagnes.

« Si quelqu'un leur reprochait leur paresse, il s'attirait « cette repartie habituelle : « Je suis Herrero, moi, il n'y « a que les esclaves qui travaillent. » Il est inutile d'ob- « server qu'un tel genre de vie, en un temps où marchands « et trafiquants s'introduisaient dans le pays pour y vendre « du tabac, des boissons alcooliques, etc., devait avoir « pour conséquence l'immoralité et le vice. Ce n'est donc « pas une exagération de dire que, pour le Herrero, les « années de sa préparation au baptême, pendant lesquelles « il devait poser en lui les principes qui en auraient fait « un homme civilisé, se passaient dans une vie heureuse

« de pays de Cocagne. Okahandja, Omaruru, Otjimbingue « étaient de ces centres de mission où l'étranger pouvait « voir ces grands gaillards flâner toute la sainte journée, « du temple à l'auberge et de l'auberge au temple, avec « sur les lèvres un sourire dédaigneux et méprisant à « l'adresse de l'Européen qui travaillait tout le jour pour « gagner son pain. » (Schlettwein : *Le soulèvement des Herreros*, Wismar, 1905.)

***

La mission catholique est de date plus récente. Après l'essai infructueux tenté au commencement de 1880 par les Pères du Saint-Esprit, d'établir une mission dans la colonie, un nouveau district, la Préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure, fut fondé par la séparation du territoire allemand des Ovambos et des Herreros de l'immense préfecture de la Cimbébasie. Le 20 mai 1896, la province allemande des Pères Oblats accepta de cultiver la portion de la vigne du Seigneur que le Saint-Siège lui confiait. Cette charge devait se révéler bien lourde.

Le 5 novembre 1896, abordèrent à Swakopmund les premiers missionnaires : les PP. Hermann et Filliung, ainsi que le Frère convers Havenith. Après un voyage de plus de trois semaines en char à bœufs, ils se trouvaient tous trois à Windhuk, le 13 décembre. Sur-le-champ ils commencèrent à bâtir une chapelle de mission et une maison d'habitation. Le soin spirituel régulier des catholiques du pays était, pour le moment, leur unique préoccupation. Mais bientôt on pensa aussi à poser les fondements d'une mission sauvage par l'éducation des jeunes noirs.

Mais alors surgirent des difficultés inattendues. Le gouvernement du Protectorat fut d'avis que les intérêts de la paix exigeaient la séparation des deux missions chrétiennes sur des terrains d'action distincts.

Les Ovambos, les Herreros et les Cafres furent considérés

comme appartenant à la mission protestante, tandis que le Nord et le Nord-Est, c'est-à-dire les territoires des Betchuanas et des Okawangos échurent à la mission catholique. Il arriva même que des enfants cafres et herreros, qui fréquentaient l'école de la mission catholique de Windhuk et qui habitaient sur son terrain, furent tout simplement enlevés par la police. La promulgation du nouveau règlement colonial (1900), qui au paragraphe XIVe reconnaissait à la mission catholique une pleine égalité de droits, ne changea rien à l'état de choses. Cinq années durant, l'ancien règlement, bien qu'illégal et abrogé, resta en vigueur. Mais pendant ce temps, nous ne restions pas inactifs.

Dans les limites qui nous étaient assignées, nous nous efforçâmes de prendre pied le plus solidement possible. A Swakopmund, Klein-Windhuk, Usakos et Döbra, des stations furent fondées, dont le but était en partie le soin spirituel des blancs, et qui devaient aussi, à l'occasion, servir à l'évangélisation des noirs. En 1901, trois missionnaires passèrent à Aminuis et fondèrent la première mission Betchuana. Celle de Epukiro, situé à 320 kilom. au nord-est de Windhuk, la suivit en 1901-1902. Ces deux stations se développèrent au delà de toute prévision. Epukiro surtout, dont les habitants s'enfuirent au début de la révolte des Herreros, et s'attachèrent fidèlement aux côtés des missionnaires, s'est élevé à un haut degré de prospérité après la guerre, sous l'habile direction du R. Père Watterott (1). Les bâtiments détruits par les Herreros furent remplacés par une spacieuse maison d'habitation, avec chapelle et école. La colonie des Betchuana fait l'effet d'un village chrétien.

Le matin, de bonne heure, jeunes et vieux arrivent à l'église pour assister à la messe. Ensuite ils vont cultiver

(1) C'est pendant cette fuite que, non loin de Gobabi, plus de 60 catéchumènes furent baptisés sous une grêle de balles qui dura une heure.

les champs et les jardins dont la mission a cédé la jouissance aux indigènes. Le soir, la récitation commune du chapelet réunit de nouveau toute la communauté devant le tabernacle. Il en est de même à Aminuis.

***

Mais quel effet, se demandera le lecteur, la guerre a-t-elle produit sur l'activité de la mission ?

Au commencement, l'avenir était bien sombre. Epukiro détruit, Aminuis bloqué; dans les autres stations, le travail en partie abandonné, les Frères sous les armes, les Pères en campagne ou dans les garnisons en qualité d'infirmiers ou d'aumôniers, enfin, le P. Jæger, tué d'un coup de fusil par les gens d'Aminuis, c'étaient autant de coups de massue qui menaçaient de ruine l'œuvre construite par sept années de pénible labeur.

Mais vinrent des jours meilleurs, et Dieu tourna le mal en bien. La guerre, qui avait trouvé Pères, Frères et religieuses fidèles au drapeau allemand dans les hôpitaux et sur les champs de bataille, valut à la mission la reconnaissance et la sympathie des personnalités les plus éminentes et les plus influentes. Bien plus : la liberté d'allées et venues, créées par le soulèvement, amena la fin de l'ancien règlement d'exception. Il est vrai que le général von Trotha l'avait encore confirmé le 15 mars 1905, mais dès le mois de septembre de la même année, il était abrogé par le Chancelier de l'Empire lui-même. Les premiers fruits de cette abrogation ne se firent pas attendre. Lorsque, à partir de novembre 1905, les orphelins herreros durent être confiés aux missions, la mission catholique vit ses droits reconnus, elle aussi, et obtint la moitié de ces orphelins. Leur nombre s'élevait, dans le courant de l'année dernière, à 80 environ. Ils étaient destinés par la Providence à constituer, conjointement avec les Herreros adultes livrés à la mission catholique comme travailleurs par l'administration militaire, le noyau de la mission

herrero. Et, en novembre 1906, lorsqu'à la suite du nouveau partage des prisonniers, beaucoup de nos gens, enfants et adultes, furent ramenés au kraal commun des captifs, ils étaient si attachés à la religion catholique, qu'ils demeurèrent fidèles dans leur nouvel entourage païen ou protestant. Chaque dimanche ils viennent à l'instruction préparatoire au baptême, et ni l'indifférence des païens, ni les railleries des protestants de leur race n'ont pu les ébranler jusqu'ici.

Swakopmund et Döbra possèdent également une mission herrero depuis un an.

Une autre conséquence du règlement de septembre 1905 fut la fondation de deux stations chez les indigènes, à Omaruru (Herreros), et à Okombahe (Cafres). Là aussi il y eut des difficultés et des déceptions. En effet, notre projet fut très mal accueilli par la société rhénane-évangélique. De concert avec la « Gazette du Sud-Ouest africain allemand », elle s'éleva contre la « concurrence » qui portait préjudice au développement économique du pays. En cela on oubliait tout à fait que la mission catholique avait cédé uniquement aux prières du chef (protestant) de Okombahe, Cornélius, qui avait demandé spontanément, à diverses reprises et accompagné de plusieurs de ses hommes, au Préfet apostolique et au P. Mülhaus d'Osakos, de venir installer un poste de mission à Okombahe.

***

Je vais essayer maintenant de donner une esquisse des travaux et des entreprises de chacune des stations durant l'année dernière. Le lecteur pourra ainsi, grâce à l'aperçu historique qui précède, se former un jugement exact de l'état et de la situation des missions catholiques dans le Sud-africain allemand.

I. *Windhuk*. La paroisse blanche compte, avec la garnison, environ 200 âmes. Eu égard aux conditions religieuses des colonies, on peut dire que la fréquentation de

l'église est très satisfaisante. Nous devons dire à la louange surtout des employés des postes, des chemins de fer et des administrations militaires et civiles, qu'ils se déclarent ouvertement presque tous catholiques convaincus et pratiquants.

Parmi les soldats, il y a plus d'un brave cavalier qui n'a jamais omis le pieux exercice de l'après-midi du dimanche, ni le chapelet du mois d'octobre, ni l'exercice du mois de mai. C'est au curé de Windhuk qu'incombe, en outre, le soin d'aller dire la messe pour les soldats et les civils des détachements. Ce sont les stations de Karibib, d'Okanhadja et de Beheboth, distantes de 90 à 180 kilom. de Windhuk.

La mission indigène est exclusivement confiée aux soins d'un Père très fort en Herrero ; et l'école de filles est sous la direction d'une Religieuse. Prière, instruction et travaux manuels se succèdent et se complètent mutuellement. Plusieurs jeunes gens apprennent un métier sous la direction des Frères convers ; les mieux doués sont formés à l'office de catéchistes ; les jeunes filles sont initiées par les Sœurs aux secrets des travaux féminins : cuisine, lavage, repassage, couture, soins du ménage, etc.

L'école supérieure privée allemande pour les garçons, qui n'existe que depuis quelques mois, comptait à la fin de 1906 cinq élèves ; l'école supérieure de filles était, à la même époque, fréquentée par 7 enfants.

Actuellement, fin de janvier, le nombre des élèves des deux établissements est monté à 21 dont 6 au cours préparatoire.

Dans le courant de l'année scolaire, il y eut à la mission catholique des soirées musicales et récréatives. La population civile et militaire y vint toujours en bon nombre. Les conférences, empruntées à toutes les branches de la science, sont appelées à combler une lacune dont on souffre depuis longtemps à Windhuk.

S'il plaît à Dieu et si les secours d'Allemagne ne nous

font pas défaut, nous entreprendrons prochainement la construction d'une salle de réunion; celle-ci nous servira de salle de lecture, et en même temps nous aidera à étendre la bibliothèque publique déjà existante. Je me permets de recommander cette dernière œuvre à la bienveillance de mes honorables lecteurs. Les livres et les journaux sont aujourd'hui une puissance qui gouverne le monde. On est unanime à reconnaître que la mission catholique d'ici pourvoit par ces moyens et d'autres semblables à de réelles nécessités, et qu'elle se montre très moderne et colonisatrice. Cette constatation s'applique surtout à l'hôpital libre qui a été ouvert en mai 1906, à la satisfaction de tout le monde. Rien à cela d'étonnant pour qui considère la vie de dévouement calme et joyeux des sœurs infirmières (Franciscaines de Nonnenwerth). Les soldats qui, par centaines, furent soignés durant la guerre dans les ambulances de Windhuk par ces anges de charité, sont pleins d'éloges pour « cet exemple d'application laborieuse et de fidélité héroïque au devoir », selon l'expression employée par le général von Trotha le 6 février 1906.

II. *Klein-Windhuk,* (Petit Windhuk) qui occupe une situation charmante au milieu des vergers, des jardins potagers et des vignes, possède une école pour les métis, fréquentée par 15 enfants. On donne ce nom aux descendants (la plupart du temps illégitimes) d'un blanc et d'une indigène noire. En général on peut dire d'eux qu'ils héritent, pour le corps, des avantages du père blanc, pour l'esprit et le caractère, des bonnes et des mauvaises inclinations des deux ascendants, mais surtout des mauvaises. Quoi qu'il en soit, c'est pour la mission un saint devoir de s'occuper de l'éducation de l'élément métis. Dans cette question, la mission catholique tient pour principe que les métis, s'ils sont inférieurs aux Européens, sont cependant supérieurs aux indigènes, et doivent être élevés et traités en conséquence, vérité très évidente en soi, et qui ne pouvait

être obscurcie que par le sentiment réellement trop exagéré de la suprématie des Blancs. Si les métis constituent le lien naturel entre les races blanche et noire, ils doivent aussi participer aux avantages et aux droits des deux ; autrement ils seraient complètement inaptes à remplir le rôle qui leur est réservé.

C'est suivant ces principes que la Maison des Métis de Klein-Windhuk est réglée. L'école correspond aux écoles élémentaires allemandes. Plusieurs de ces enfants au teint marron pourraient non sans espoir de succès concourir avec leurs égaux d'âge d'Allemagne. Ce n'est qu'en arithmétique que la défaite de nos enfants serait sûre. Dans cette branche le métis est, et demeure, comme tout indigène, une tête dure. Mais il n'en est que plus habile au travail, et, naturellement, ceci est pour nous d'une grande importance. Du reste ces enfants promettent de devenir des hommes utiles et de bons chrétiens. La patience et le temps peuvent, ici comme ailleurs, produire des résultats inespérés, et nos bienfaiteurs se souviendront certainement des jeunes métis de Klein-Windhuk. Tous les frais de leur éducation et de leur entretien sont à la charge de la mission. Un nouvel asile pour les métis, qui a coûté environ 30.000 marks, a été définitivement installé en octobre 1906. Qui nous aidera par ses offrandes à amortir la dette qui pèse encore sur la maison ? Le divin Ami des enfants lui rendra certainement le centuple.

III et IV. Sur les stations de l'Est : *Epukiro* et *Aminuis*, ce que nous avons dit plus haut nous dispense de nous étendre longtemps. Leur population de 250 âmes ne présente plus que quelques païens, vieux et vieilles qui veulent mourir comme leurs pères, parce qu'ils ne peuvent plus abandonner les vices de leurs ancêtres. Chacun des deux centres possède une école ; les enfants, au nombre d'environ 60, fréquentent tous régulièrement les classes, exactement comme dans un de nos villages. Les nouveaux-nés,

peu importe que leurs parents soient catholiques ou païens, sont également baptisés; dans ce dernier cas, naturellement avec l'assentiment des parents païens. Plusieurs adultes s'approchent des Sacrements tous les mois et même plus souvent.

V. A 19 kilom. au nord de Windhuk se trouve la ferme-mission de *Döbra*. Des esprits étroits ont fait à la mission catholique le reproche de sortir de sa sphère d'action en s'occupant d'exploitation et de jardinage. Si ces hommes zélés connaissaient les énormes charges de la mission! Ils devraient d'ailleurs s'en faire une idée, puisqu'ils connaissent aussi bien que nous le prix de la vie sud-ouest africaine. Ils pourraient en même temps apprendre que tous les revenus sont consacrés aux œuvres de la mission et au bien du pays et de la colonie. Commerçants et marchands auraient de la peine à en dire autant d'eux-mêmes. Du reste il est bien difficile à la mission de contenter tout le monde. Si elle ne forme pas les noirs au travail, on la traite d'œuvre inutile ; si les indigènes sont mis à l'apprentissage d'un métier, on se plaint de la concurrence qui en résulte pour les blancs. Grâce à Dieu, tel n'est pas l'état d'esprit de la plupart des colons. Ce serait aussi bien déplorable que tout le pays s'en tînt à la « Gazette » déjà nommée. Il y a quelque jours, elle estimait que certainement la mission catholique rendait de grands services par la construction d'écoles et d'hôpitaux ; mais qu'il ne fallait pas pour cela négliger le revers de la médaille : « Il nous faut bien prendre garde, ajoutait-elle, à l'influence croissante de la mission catholique dans la colonie et ne pas oublier que par la création d'établissements d'utilité publique, elle pourrait acquérir une influence politique étrangère à sa destination. »

Les colonies anglaises peuvent se féliciter de ce que des théories partiales et mesquines de ce genre ne prospèrent pas sur leur sol.

A Döbra pourtant l'exploitation ne fait nullement de tort à l'œuvre d'évangélisation. A l'école, 21 enfants herreros, en majorité orphelins, reçoivent l'instruction en allemand et en herrero. Un nombre à peu près égal d'adultes fréquentent le catéchisme préparatoire au baptême.

VI. *Swakopmund*, la ville la plus importante de la colonie, a une population catholique d'environ 500 blancs et de 10 hommes de couleur. Ainsi qu'il faut s'y attendre dans un port en voie de prospérité, les efforts et les préoccupations qu'exigent les affaires temporelles ne laissent pour le service de Dieu et la fréquentation de l'Eglise que peu de temps et d'attraits; cependant la paroisse a résolu de remplacer la chapelle actuelle par un bel édifice, et les fonds pour la construction de cette église vont en augmentant. Le *Comité évangélique pour la construction des églises* de Windhuk reçoit de sérieux subsides d'Allemagne et de la colonie du Cap. Nous aussi, sans l'assistance de nos coreligionnaires du pays natal, nous serions hors d'état de faire face aux nécessités que nous créent nos récentes constructions. Et cependant nous sommes obligés de nous étendre et d'aller de l'avant, même au risque de faire des dettes, puisque maintenant, après la guerre, l'avenir se présente sous un jour plus favorable que jamais. Confiant dans la Providence, j'ai même entrepris la construction d'un hôpital, et je n'ai pas reculé devant un emprunt considérable. J'espère que les Religieuses pourront bientôt s'y installer. Certainement leurs travaux seront féconds en fruits à Swakopmund, où il y a beaucoup de corps à soigner, mais peut être encore plus de cœurs à guérir et d'âmes à soulager de leurs misères.

La mission des Herreros a pris un bel élan au commencement de l'année. Le R. Père Schönwasser baptisa environ 80 adultes en quelques semaines. Une mort paisible, presque immédiatement après la cérémonie, délivra la plupart d'entre eux des souffrances qui, sous les formes

de dysenterie, scorbut et variole, semblent l'apanage des Herreros prisonniers. Ce qu'il y a de mieux encore, c'est que, par suite des relations avec les missionnaires catholiques, une foule de préjugés ont fini par disparaître, car les déformations et les fausses interprétations de notre doctrine avaient trouvé, même sur le continent africain, un terrain favorable. Il est d'ailleurs facile de deviner celui qui a semé l'ivraie du préjugé et de la défiance dans le champ de la mission. Si les indigènes insultent l'Eglise catholique en la traitant d'Eglise de Satan, et si la « découverte de la Bible par Luther » leur est remarquablement familière, on sait bien qui leur a enseigné toutes ces belles choses. Mais, comme nous l'avons dit, la guerre a fait son œuvre d'éclaircissement. Comme ailleurs, la mission a chez les Herreros de Swakopmund son école et ses catéchumènes. Bien des familles cafres et métisses que le Père Kieger avait réunies autour de lui avant le début de la guerre nous sont fidèles et dévouées. Elles habitent maintenant pour la plupart à la mission, où elles apprennent l'économie domestique et la vie rangée. Quelques-uns sont baptisés depuis longtemps ; d'autres en sont à la préparation immédiate. Le mariage religieux du premier couple noir catholique fut un événement pour Swakopmund et une fête pour tous les Cafres de la ville. Il y a vraiment lieu d'admirer le zèle qui les amène chaque soir et même à leurs moments libres à la mission, où, après leur dur travail, ils apprennent encore à lire et à écrire. C'est ce que font des nègres de 15 à 30 ans, chez qui certains politiciens coloniaux ne trouvent aucun goût pour la civilisation. J'ai envie de les inviter à une petite visite à Swakopmund. La réalité et les faits purs et simples auraient vite fait de renverser de fond en comble les théories élucubrées sous la lampe de leur bureau. Le betchouana François Kiba, par exemple, notre catéchiste et interprète, se chargerait, à lui seul, de mettre dans l'embarras les pédagogues qui déblatèrent contre l'Afrique. Que diraient-ils aussi

devant le spectacle impossible à leurs yeux, « d'un nègre idiot » assis pendant des heures devant ses livres allemands et herreros, et utilisant tous les instants libres pour s'instruire davantage et se rendre plus apte à son emploi ?

VII. *A Usakos*, station assez fréquentée sur la ligne de chemin de fer d'Otawi, se trouve depuis le mois de mai 1906 une école primaire pour les enfants blancs. La conversion des indigènes ne fait que peu de progrès.

VIII. *Omaruru*. A environ 80 kilom. au nord d'Usakos, également sur la ligne d'Otawi, est situé le village herrero d'Omaruru, qui possède de nouveau, depuis la fin de juin, une station de mission catholique. Le R. Père Schulte y a en peu de temps remporté de beaux succès. Le soin spirituel des 60 catholiques blancs est régulièrement organisé, 29 enfants fréquentent l'école indigène, et 43 enfants et adultes le catéchisme. Les locaux se sont déjà révélés insuffisants. Deux Frères sont également partis pour Omaruru afin d'y construire une nouvelle école et une nouvelle chapelle. Cette œuvre est urgente. Nous l'avons entreprise dans la ferme confiance que les catholiques allemands nous aideront à la mener à bonne fin.

IX. *Okombahe* a été fondé le 1er août 1906. Le R. Père Mühlhaus fut en peu de temps si surchargé de besogne qu'on dut bientôt lui envoyer du renfort dans la personne du Père Jacobi. Ce dernier se consacre entièrement à l'école, tandis que le Père Directeur peut réserver tous ses soins aux adultes (1). Au début ceux-ci, par crainte du prédicant évangélique, ne venaient trouver le Père qu'à la tombée de la nuit, pour lui proposer leurs doutes. Déjà plusieurs se sont convertis au catholicisme et, s'il plaît à Dieu, ils auront bientôt des imitateurs.

(1) Le Pére Mühlhaus vient de succomber à la tâche. Il est décédé à l'hospice de Swakopmund, le 21 novembre 1907, dans sa 31e année !

***

Pour finir, encore une question : Qu'est-ce que l'avenir nous réserve? Je ne sais. Mais, autant que le permettent les prévisions humaines, nous pouvons l'envisager avec confiance. Maintenant que la paix et la tranquillité sont revenues dans le pays, que les vieilles entraves qui nous gênaient sont tombées, et que le premier pas dans l'évangélisation des Herreros et des Cafres est fait, je ne semblerai pas exagérer en disant qu'après dix années d'un pénible labeur de préparation, nous sommes au seuil d'une ère nouvelle. Pleins de cette confiance, nous avons déjà bâti et fondé bien des choses l'an passé, pour profiter pleinement des bonnes occasions qui nous sont offertes pour l'instant. Nous ne consacrâmes guère moins de 50.000 marks aux constructions; il est vrai que toutes sont encore plus ou moins grevées de dettes. Et cependant cette situation ne m'empêchera pas de penser à de nouvelles entreprises pour un avenir prochain. D'ailleurs l'œuvre de Dieu sera-t-elle obligée de souffrir des retards, sous prétexte que les moyens sont mesurés avec trop de parcimonie? Loin de là! C'est le langage que me tiennent mes missionnaires, Pères, Frères et Sœurs, qui ne sont animés que d'un seul désir, celui de fortifier et d'étendre le règne de Jésus-Christ dans notre colonie.

Déjà, dans quelques semaines, quelques-uns d'entre eux auront l'occasion de coopérer à l'exécution de ces plans. Une nouvelle caravane partira vers la fin de février ou le commencement de mars pour le pays de l'Okawango, qui jusqu'à présent est demeuré privé des bienfaits de la civilisation européenne. Ce pays pourrait être appelé notre enfant de douleur. Deux voyages, qui nous coûtèrent des sommes énormes, et dont le but était l'Okawango, sont restés sans résultats. Les tombeaux de deux missionnaires pleins d'espérances, morts de la fièvre durant le voyage ou immédiatement après, nous marquent la route, qui, cette

fois, je l'espère, nous conduira dans ce pays de mission si désiré. Que la prière de nos bienfaiteurs accompagne les messagers de la foi sur le champ de bataille et leur obtienne la victoire, afin que bientôt des villages chrétiens se groupent le long des si populeux rivages de l'Okawango !

A. Nachtwey, O. M. I.
Préfet apostolique.

NOTE

Ce rapport était accompagné d'un tableau synoptique des Missions de Cimbébasie auquel nous empruntons ce qui suit :

Vindhuk, le chef-lieu de Préfecture apostolique, compte 6 Pères et 7 Frères Oblats, sur un total de 20 Pères et 17 Frères pour le Vicariat. La population catholique, indépendamment des 10 Religieuses qui y résident, est formée de 200 blancs, 30 noirs et 100 catéchumènes. Comme toutes les autres missions, Windhuk a sa chapelle, mais elle a de plus 2 hôpitaux, une école industrielle fréquentée par 14 élèves, et 2 écoles supérieures de garçons et de filles.

A l'exception d'Usakos qui ne possède qu'une école de blancs avec 7 élèves, chacune des autres missions a son école élémentaire pour les noirs, donnant un total de 204 élèves. En outre Windhuk et Swakopmund ont une école du soir avec un nombre respectif de 14 et de 25 élèves. Deux orphelinats de 20 orphelins chacun ont été établis à Windhuk et à Döbra.

Nous devons enfin relever le chiffre significatif de 407 catéchumènes. Si la colonie compte en tout près de 1.100 catholiques, les noirs n'entrent dans ce chiffre que pour 211. Leur nombre sera donc à bref délai trois fois plus grand, et de tels résultats, au milieu des circonstances que l'on connaît, promettent les plus beaux et les plus consolants résultats dans un avenir prochain.

Depuis la publication de ce rapport par les « *Missions Catholiques* » d'Allemagne, plusieurs articles, de *source protestante,* ont paru dans les journaux allemands, pour

signaler les progrès de la mission de Cimbébasie, en général, et du poste de Swakopmund, en particulier. Nous relevons le passage suivant.

« Dans le but de resserrer l'union des catholiques, l'active direction de la paroisse a organisé, d'une manière digne d'éloges, des soirées qui se tiennent régulièrement chaque mois, et dont les cotisations facultatives sont au bénéfice de l'hôpital récemment bâti.

« Grâce au tact parfait que montre en toutes circonstances la « Colonie des Oblats de l'Immaculée Conception » établie ici, les protestants sont également assidus à ces soirées; et ils peuvent l'être d'autant plus que, dans ces réunions, la musique, le chant, les conférences instructives ne prêtent pas lieu à l'accusation de partialité en matière de confession religieuse.

« En ville, on manque de divertissements : concerts, théâtres sont très rares, et sauf quelques exceptions, fort peu satisfaisants. Ces soirées sont donc appelées à combler une lacune très sensible dans la vie sociale de Swakopmund.

« A ce propos, nous devons aussi louer les autres fondations de ladite Société. Partout où elle s'est établie, elle s'est attiré une reconnaissance sans bornes de tous les colons pour les œuvres qu'elle a fondées, soit en faveur des pauvres et des malades, soit pour le progrès de l'instruction élémentaire, de l'agriculture et de l'horticulture.

« Durant la révolte (1904 à 1906) les Fréres convers prirent les armes et s'acquittèrent vaillamment de leurs devoirs de soldats, tandis que les Pères suivirent les troupes dans toutes les expéditions, en qualité d'aumôniers et méritèrent, au moins plusieurs d'entre eux, la Croix d'honneur. (*Couronne avec glaive.*)

« Mais celui qui, entre tous, a un droit spécial à la reconnaissance, c'est le Supérieur de la Mission, le R. Père Nachtwey, Préfet apostolique. L'amabilité de ses maniéres lui a conquis les sympathies de tous et il est considéré comme un des personnages les plus estimés et aimés de la Colonie.

« Etant donnée la forte proportion des catholiques dans

ce pays, il est de la plus haute importance pour eux d'avoir à leur tête un homme de la valeur du Père Nachtwey qui unit dans sa personne une énergie et une amabilité qu'on trouve rarement ensemble. »

NOUVELLES DIVERSES

NORD

Catéchisme sur le Modernisme.

Le R. P. Jean-Baptiste Lemius a eu l'heureuse idée, afin de vulgariser les enseignements de l'Encyclique *Pascendi,* sur les *doctrines modernistes,* de diviser ce magistral document par questions et par réponses, ce qui permet aux esprits les moins familiarisés avec le langage des écoles de saisir clairement et complètement la doctrine formulée par le Souverain Pontife.

Les questions ont été rédigées avec beaucoup de précision par le R. P. Lemius, et les réponses reproduisent mot pour mot le texte de l'Encyclique.

Ce beau travail a pour titre : *Catéchisme sur le Modernisme d'après l'Encyclique « Pascendi Domini Gregis » de S. S. Pie X.*

Plusieurs éditions françaises ont déjà été nécessaires, tant les fidèles se sont montrés empressés de lire l'Encyclique sous cette forme catéchistique.

A la demande du Saint-Père lui-même, une édition italienne, faite de *dix mille* exemplaires, est sortie des

presses vaticanes. Une édition anglaise ne tardera pas à voir le jour.

Nous adressons au R. P. Jean-Baptiste Lemius une double félicitation : celle d'avoir conçu l'idée si heureuse de ce travail, et celle de l'avoir si heureusement exécuté.

Le couronnement du Sacré-Cœur à Saint-Nazaire.

Après une semaine de prédications données par les PP. Lemius et Anizan, vient d'avoir lieu à Saint-Nazaire, dans l'église de Méan, le couronnement du Sacré-Cœur.

Cette cérémonie s'est déroulée avec un éclat splendide en présence d'une foule très recueillie.

Le fait caractéristique de la semaine a été l'assistance d'un millier d'ouvriers du port aux sermons que leur a réservés le P. Lemius.

Aujourd'hui est fondée parmi eux l'Association des Hommes de France au Sacré-Cœur. Cette œuvre a germé en une semaine avec celle, très florissante déjà, des Femmes de France au Sacré-Cœur.

Une fois de plus, la preuve est faite que l'âme de l'ouvrier reste profondément religieuse et que, dès qu'on le voudra, on pourra lês saisir en les groupant autour du Sacré-Cœur, le labarum nouveau que Léon XIII nous a montré.

ANGLETERRE

Jubilé de la Maison d'Inchicore.

C'est du Texas que nous viennent ces nouvelles d'Irlande, Si, en faisant ce détour, elles ont perdu de leur fraîcheur, elles n'en conservent pas moins tout leur intérêt.

Inchicore, naguère faubourg de Dublin et maintenant

partie intégrante de la capitale de l'Irlande, est en fête cette semaine, écrivait le *Catholic Times* du 28 juin dernier. Les Pères Oblats célèbrent le cinquantième anniversaire de l'établissement de la « mission » dans ce district.

Une fête en plein air a été organisée sur les pelouses qui avoisinent l'église, et, malgré l'inclémence du temps, un grand nombre d'amis des Pères Oblats ne manquent pas de venir chaque jour prendre part aux réjouissances qui ont été préparées.

Dimanche dernier donc, Mme la Mairesse tint à honneur d'ouvrir les fêtes. Elle vint, de son hôtel, accompagnée du Lord-Maire et d'une suite nombreuse.

A l'occasion du Jubilé, on a rappelé un détail qui se rattache à l'établissement de nos Pères à Inchicore. Et ce détail, gros de conséquences, c'est l'erreur d'un cocher.

Lorsque, sur le déclin de 1856, le R. P. Cooke, O. M. I., vint à Dublin dans le but d'y établir la Congrégation, il dit à son cocher de le conduire dans un hôtel situé au nord de la ville. Or, par une erreur qui ne s'explique pas, ce fut précisément à l'opposé, dans le quartier sud, que le cocher le déposa dans un hôtel près de l'église des Augustiniens.

Il en résulta que le R. P. Cooke fit connaissance avec le Prieur des religieux, puis que, bientôt après, les Pères Oblats prêchèrent une mission dans l'église de Saint-Augustin, et qu'enfin, à la clôture des exercices, sur la question posée par l'Archevêque de savoir en quel faubourg les Oblats voulaient bâtir leur maison de missionnaires, le Père Cooke répondit qu'il choisissait Inchicore. Et ainsi fut fait.

En 1878, la magnifique église de Marie Immaculée, une des plus belles du diocèse, était solennellement consacrée. Au cours de ces mémorables cérémonies, Mgr Dorrian, évêque de Down et de Connor, et le R. P. Burke, l'illustre dominicain, donnèrent les sermons de circonstance, et la grand'Messe fut chantée par Mgr Moran, alors évêque d'Ossory, aujourd'hui cardinal-archevêque de Sydney.

En terminant, le chroniqueur rend un précieux hommage au zèle de nos Pères. Depuis 1857, dit-il, les Oblats de Marie Immaculée, toujours fidèles aux devoirs de leur sainte vocation, sont allés par monts et par vaux, de long en large de l'Irlande, si bien qu'il y a à peine un coin du pays où leur aide n'ait été réclamée dans le travail de la sanctification et du salut des âmes.

Nos félicitations ne sauraient rien ajouter à ce témoignage dont nous sommes tous fiers. Ensemble, nous offrirons à Dieu nos remerciements pour les grâces et les bénédictions qu'Il a répandues si libéralement, pendant ce demi-siècle, sur la maison d'Inchicore. Nous y joignons notre prière, afin qu'Il daigne accroître de plus en plus la prospérité des œuvres et le mérite des ouvriers.

PREMIÈRE PROVINCE DES ÉTATS-UNIS

Retraite annuelle.

La retraite annuelle pour les RR. Pères de la Province a eu lieu à Buffalo à la fin d'août, prêchée par le R. Père Provincial. Certains changements dans le personnel de la Province ont eu lieu à cette occasion, dont voici les principaux :

Supérieur à l'Immaculée-Conception, Lowell, Mass : le R. Père Mac Rory.

Supérieur à Saint-Joseph, Lowell, Mass : le R. Père Campeau.

Supérieur à Duck-Creek, Wiss : le R. Père Duffy.

Visite.

Nous avons eu le bonheur de posséder au milieu de nous, mais pour un temps malheureusement trop court,

trois de nos missionnaires du Mackensie, dont Mgr Breynat qui nous a particulièrement charmés par son affable simplicité. Nous osons espérer que cette visite se renouvellera.

Nouveauté. — Chapelles roulantes.

Grâce à l'initiative de la *Church's extension Society*, œuvre assez analogue à la « Propagation de la Foi », et dont le but principal est de venir en aide aux missions pauvres, soit par des prêts sans intérêts, soit par des dons purs et simples, un nouveau genre de chapelles vient d'être mis en vogue, qui permettent aux populations échelonnées le long des grandes lignes de chemin de fer d'avoir la sainte Messe, le dimanche, à tour de rôle. Les chapelles consistent en wagons Pullmann appropriés pour la célébration des saints Mystères.

Nous applaudissons de tout cœur à cette heureuse innovation. Et cela d'autant plus que la « Church's extension Society », dont le R. P. Fallon, Provincial, a été le premier religieux à faire partie, s'est toujours montrée particulièrement favorable aux Oblats, surtout dans nos missions du Texas.

Nouvelles fondations.

Les nouvelles missions du Wisconsin ont été ouvertes par le R. P. Fallon dans le courant de septembre.

Elles comportent, pour le moment, une maison régulière à Duck Creek et une résidence à Bailey's Harbor.

Avec ces nouvelles missions, et celles du Nebraska qui ne tarderont pas à être fondées, le terrain d'action de la 1re Province des Etats-Unis va considérablement s'élargir. Par elles aussi, nos Pères auront l'occasion de sortir des voies routinières dans lesquelles ils se trouvent forcément resserrés par la direction des paroisses, et de répondre plus

pleinement aux vœux de nos saintes règles et aux traditions de notre famille religieuse qui veulent que nous nous donnions de préférence aux âmes les plus délaissées.

Or, les populations qui nous sont confiées sont en plein de ce calibre-là. Trop souvent jusqu'ici elles ont vécu loin du prêtre et de tout secours religieux. Mais elles en ont d'autant plus senti l'importance et la nécessité qu'elles en ont été plus longtemps privées. Aussi nos missionnaires ont-ils été sympathiquement accueillis ; c'est par des larmes de joie que ces populations ont salué leur arrivée.

Assurément, les œuvres qui nous sont ou vont nous être confiées sont des œuvres difficiles, des œuvres qui ne s'établiront et ne vivront que par le sacrifice et l'abnégation. Presque tout est à créer dans ces pays, hier encore inexploités, mais qui promettent de prendre, d'ici à quelques années, des proportions de développement qui les classeront au premier rang dans les Etats-Unis. Il fallait, il était urgent que la marche de l'Evangile allât de pair avec les progrès matériels. Nous avons été appelés à travailler à cette œuvre : Dieu en soit béni ! Nos Pères, nous en avons la certitude, ne seront pas inférieurs à la grande tâche qui leur est confiée.

Nous reviendrons sur ces nouvelles fondations dès que les Pères qui en sont chargés nous auront fait parvenir de plus amples informations.

MANITOBA

Confirmation d'adultes, dont vingt-cinq convertis, à l'église Sainte-Marie à Winnipeg. Différents motifs de conversion.

Dimanche, dans l'après-midi, le 17 mars dernier, Mgr Langevin donnait la confirmation, dans notre église de

Sainte-Marie, à 45 adultes dont 25 protestants convertis au cours de l'année dernière.

Les personnes d'un certain âge n'aiment pas à se présenter publiquement à côté des enfants pour recevoir la confirmation, c'est pour cela que nos Pères avaient invité Monseigneur l'Archevêque à confirmer isolément ces personnes.

C'est un bonheur bien grand pour des prêtres chargés d'une paroisse, non seulement de conserver la foi de leur peuple, mais encore d'attirer au bercail du bon Pasteur des brebis errantes qui ne lui appartiennent pas encore. La ville de Winnipeg est la plus protestante de tout le Canada, ses habitants sont tous des gens très affairés, n'ayant en vue qu'un objectif : s'enrichir, faire de l'argent, *make money*. La conversion d'un certain nombre, relativement considérable, nous semblait phénoménale. Nous avons voulu connaître les motifs qui avaient déterminé ces protestants à étudier la religion catholique et à se faire recevoir dans l'Eglise.

Le Père O'Dwyer, de Sainte-Marie, nous donne sur ce sujet des renseignements bien intéressants ; c'est une étude d'après nature. Il a lui-même instruit et préparé à la réception des sacrements la plupart de ces convertis.

Les protestants qui se font catholiques peuvent se diviser en deux classes : 1° ceux qui sont amenés à étudier la religion par des motifs purement religieux : parce qu'ils veulent connaître la vérité ; 2° ceux qui consentent à examiner la question religieuse au point de vue catholique, par des motifs de convenance. A l'occasion d'un mariage, par exemple ; l'un des futurs est catholique et ne veut pas entendre parler de mariage mixte, alors l'autre, protestant, consent à examiner la religion pour voir s'il ne pourrait pas consciencieusement se faire catholique.

***

La première classe se compose surtout d'anglicans qui sont attirés à l'Eglise quelquefois par des sermons entendus à des missions prêchées à des non-catholiques dans notre église, mais plus communément par la beauté et la majesté du culte catholique, surtout de la sainte Messe. Dès que le dogme de la Présence réelle leur a été exposé et que la messe leur a été expliquée, ils se montrent anxieux de connaître tous les détails de cette fonction sainte. Ils ne se lassent pas de questionner sur la signification de toutes les parties de la messe, et veulent savoir ce que fait le prêtre à l'autel à tel et tel moment. Sans doute qu'il y a là une certaine dose de curiosité naturelle, mais ne serait-ce pas aussi l'expression d'un sentiment inné dans l'âme humaine — qui requiert le sacrifice dans le culte de la divinité? — Le Grec cultivé, comme le Barbare illettré, offrait des sacrifices à l'Etre suprême qu'il adorait comme sa divinité. Nous avons, sur ce sujet, le témoignage des protestants convertis qui nous disent qu'il leur manquait quelque chose, qu'il y avait un vide dans leur religion, un vide qui se trouve rempli par la présence réelle et le saint sacrifice de la Messe. Les points de doctrine qui semblent le plus répugner aux protestants sont : la vénération des images, l'arrangement des dix commandements dans le catéchisme, l'infaillibilité du pape, les indulgences, la confession auriculaire. Mais aussitôt qu'ils ont pu se rendre compte de la préparation requise pour la confession, qui doit être précédée d'un sérieux examen de conscience, accompagné d'un sincère regret d'avoir commis le péché et de la ferme résolution de l'éviter à l'avenir avec le secours de la grâce de Dieu, ils admettent que la confession doit être une bonne chose. Cependant plusieurs trouvent que c'est une épreuve bien sérieuse, et ils nous disent qu'ils ne peuvent entrer au confessionnal sans frissonner.

***

La seconde classe (de beaucoup plus nombreuse que la première) se compose de ceux qui étudient la religion catholique en vue d'un mariage projeté avec une personne catholique. Leur motif n'est probablement pas absolument désintéressé, il l'est moins que celui qui détermine les protestants de la première classe à étudier la religion catholique ; et il y en a parmi nous qui disent n'avoir aucune confiance dans la conversion de ces gens. Cependant, c'est un fait, que quatre-vingts pour cent des convertis de cette classe persévèrent dans leur fidélité à la religion catholique, dont ils remplissent les devoirs avec plus ou moins de ferveur, et qu'un nombre considérable deviennent de bons catholiques pratiquants et se distinguent par la générosité de leurs contributions pour le support de l'église et des œuvres paroissiales.

La grande difficulté, c'est d'amener les non-catholiques à étudier la religion. Nous savons par expérience qu'aussitôt qu'ils se seront appliqués sérieusement à cette étude, ils se rendront à l'évidence de la doctrine catholique et demanderont d'être reçus dans l'Eglise. Est-ce que Dieu n'est plus libre de choisir le moyen qu'il lui plaît pour attirer à la véritable Eglise les âmes prédestinées ? Qu'une jeune personne pieuse, bien instruite, soit l'instrument de la conversion d'un jeune homme, il n'y a rien en cela qui répugne aux lois de la divine Providence. Ainsi, bien que les motifs qui ont déterminé cette classe de protestants à étudier la religion ne soient peut-être pas, ne soient certainement pas aussi purs, aussi élevés que ceux qui ont influencé les protestants de la première classe, cependant le résultat est exactement le même : avec une conviction aussi ferme, ils ont fait leur profession de foi, avec des dispositions aussi excellentes, ils ont reçu les sacrements.

C'est notre réponse au dire dénigrant : « Il s'est fait catholique pour se marier. » Et ce dire, qu'on trouve sur

des lèvres catholiques, a souvent une signification autre que celle que lui donne la malice. Tel protestant s'est fait catholique parce que la divine Providence a placé sur sa voie une catholique pieuse qui l'a influencé par sa vertu et sans doute aussi lui a obtenu, par ses prières, la grâce de la conversion.

Le Père O'Dwyer cite le cas d'un jeune homme qui s'est fait catholique pour se marier. « Il vint, dit le Père, me voir plusieurs fois sans avoir la moindre idée d'étudier la religion catholique. Il venait me faire visite parce qu'il supposait que j'allais présider à son mariage, mariage mixte. Il voulait me faire voir par ses visites qu'il n'était pas bigot. A chaque visite nous parlions de religion. Finalement, je lui demandai s'il ne consentirait pas à jeter un coup d'œil sur l'enseignement catholique. Sa fiancée le pressait de consentir, et, avec beaucoup de répugnance, il se rendit à notre demande. Il fut fidèle à venir me voir tous les jours pendant un mois.

Quelques jours avant le mariage, je lui demandai ce qu'il pensait de la religion catholique. Je l'invitai à me dire franchement si, en conscience, il pouvait demander à être reçu dans l'Eglise catholique. Voici sa réponse : « Père, je vais vous dire l'exacte vérité. Aujourd'hui, mes sentiments à l'égard de la religion sont tels que je ne puis être autre chose qu'un catholique si je veux être sincère. »

Voilà pourtant un protestant qui devint catholique pour se marier ; et maintenant il s'acquitte fidèlement de ses devoirs religieux.

On peut dire la même chose de bon nombre de jeunes protestantes qui sont amenées à étudier la religion catholique parce qu'elles désirent épouser un jeune homme catholique.

Visite pastorale et bénédiction d'église à Cook's Creek (Man.).

Le 29 septembre dernier, Monseigneur l'Archevêque visitait, pour la première fois, la mission polonaise de Cook's Creek, fondée en 1899 par le R. P. Albert Kulavy, O. M. I.

Mgr l'Archevêque était accompagné du R. P. Lacasse, O. M. I.

Sa Grandeur a été reçue par toute une foule de fidèles qui étaient venus l'attendre à la gare. La fanfare de l'église du Saint-Esprit de Winnipeg, dirigée par le R. P. Groeshel, O. M. I., s'était transportée à Cook's Creek pour l'arrivée de Monseigneur. Le R. P. Léonard Nanzik, missionnaire en chef de la mission ainsi que le R. P. Steuer, O. M. I., reçurent Monseigneur l'Archevêque à sa descente du train.

Le lendemain dimanche, Sa Grandeur bénit l'église commencée en 1901 et terminée en 1905 sous la direction du R. P. Groeshel, O. M. I. Cette église mesure 65 pieds de long sur 22 de large.

Après la grand'messe chantée par le R. P. Hilland, O. M. I., de l'église Saint-Joseph des Allemands de Winnipeg, Sa Grandeur a entretenu les fidèles sur le sacrement de Confirmation. Le R. P. Nanzik servait d'interprète à Monseigneur l'Archevêque qui parlait en anglais. Quatre-vingt-huit personnes, enfants et adultes, reçurent ensuite le sacrement de Confirmation.

Monseigneur recommanda aussi aux parents de faire donner à leurs enfants une solide instruction religieuse, puis il procéda à la bénédiction d'une cloche venue de la Westphalie et lui donna le nom de Saint-Michel.

(*Les Cloches de St-Boniface.*)

Bénédiction de l'église de Qu'Appelle.

Mercredi, le 27 novembre dernier, Monseigneur l'Archevêque a béni la nouvelle église de Qu'Appelle (Sask.) Cette église a été placée sous le vocable de Marie Immaculée.

Qu'Appelle n'avait jamais vu encore réunion de prêtres aussi nombreuse que celle qui assistait à l'imposante cérémonie.

Après la bénédiction, M. Beauchamp a lu une adresse en français rappelant le passé de la paroisse et demandant à Monseigneur d'avoir confiance dans les paroissiens tout disposés à faire tous les sacrifices nécessaires pour faire de Qu'Appelle une paroisse de premier ordre.

Dans sa réponse en anglais et en français, Monseigneur n'a pas manqué de relever la mention faite au sujet du désir de voir bientôt une école catholique s'élever à Qu'Appelle et qui assurera l'avenir de la paroisse. Sans une école catholique, en effet, à quoi bon une église ? Le soir, Monseigneur l'Archevêque a encore, et pour la troisième fois, parlé en français et en anglais.

(*Les Cloches de St-Boniface.*)

SASKATCHEWAN

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté le Pape Pie X a décrété l'érection en diocèse du vicariat apostolique de la Saskatchewan, avec Prince-Albert pour ville épiscopale et pour nom du nouveau diocèse. Mgr Albert Pascal, précédemment vicaire apostolique, en a été nommé premier évêque, au Consistoire du 19 décembre 1907.

Sa Grandeur nous a fait connaître, qu'à la fin de janvier, elle quitterait Prince-Albert pour venir en Europe et à Rome.

MACKENSIE

Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackensie, est allé en novembre dernier, à Ottawa, dans le but d'intéresser le gouvernement en faveur de son Vicariat. Il s'est entretenu, notamment, avec le ministre de l'Intérieur, et le maître général des Postes.

Monseigneur est enchanté, paraît-il, de la courtoisie qu'on lui a témoignée, et, ce qui est plus appréciable, des faveurs qui lui ont été accordées pour ses écoles et le service des postes.

Sur ce dernier point, Sa Grandeur a obtenu qu'il y aurait désormais en hiver, trois courriers, au lieu de deux, pour le Fort Résolution, et deux courriers au lieu d'un, qui iraient jusqu'à la mer Glaciale, à l'embouchure du Mackensie. C'est la civilisation qui s'avance vers le pôle, c'est la solitude qui s'adoucit pour le missionnaire. Bénissons le Seigneur, et rendons-lui grâce de ses bienfaits.

Comme un évêque est le père de ses diocésains, Mgr Breynat a profité de sa visite aux Autorités du pays pour plaider la cause de ses chers sauvages calomniés par un envoyé du gouvernement des Etat-Unis. Celui-ci avait accusé les sauvages de détruire le bison ou buffalo des bois du Grand Lac des Esclaves. Monseigneur a facilement convaincu l'honorable M. Olivier, ministre de l'Intérieur, que ce sont les loups qui violent la loi. Les ravages de ces quadrupèdes sont visibles, en hiver, et ce sont eux qui détruisent les veaux, espérance du troupeau. En conséquence de cette justification, non seulement les sauvages sortent indemnes de l'accusation portée contre eux, mais ils vont bénéficier d'une augmentation de prime pour la destruction des loups, prime élevée désormais à 20 piastres par tête.

VICARIAT DE CEYLAN

COLOMBO

Lettre du R. P. Meary au R. P. Belle, Assistant Général.

Kotahena, 18 juillet 1907.

La « conférence » de Saint-Vincent de Paul établie à Kotahena en septembre 1905 va toujours en se développant. Elle a été affiliée au conseil central de Paris avec lequel elle est en correspondance. Nous avons environ 35 membres actifs et un très grand nombre de membres honoraires parmi les catholiques les plus influents de la mission. La plupart des membres actifs sont très zélés et visitent les pauvres régulièrement. Ils instruisent les ignorants, amènent à confesse les retardataires, retirent des écoles protestantes nos enfants catholiques, et aident le missionnaire à régulariser les mariages en désordre.

La société depuis sa fondation a fait un bien immense dans la mission de Kotahena. L'année passée les membres ont distribué aux pauvres, en riz, habits, médecines, pensions d'écoles, la valeur de 4.500 francs. Le docteur Matter s'est chargé de visiter les malades qui lui sont recommandés par la société et de leur donner des médecines gratis.

Près de la cathédrale, sera établi un petit restaurant — eating-house — où l'on donnera un plat de riz à midi aux enfants pauvres qui vont aux écoles des Frères et des Sœurs.

Au mois de décembre les membres ont joué un drame — « Daniel dans la fosse aux lions » — qui nous a rapporté

une somme assez ronde. Vous voyez, par ces petits détails, que notre modeste société n'est pas inactive et qu'elle m'aide à soulager les souffrances des pauvres de ma mission, et à ramener les indifférents à la pratique de leurs devoirs religieux.

Je dois avouer que la direction de cette société me donne un surcroît de travail. Dès le début, nous avons eu beaucoup de difficultés à surmonter à cause des différentes races dont se compose la mission, et de certains préjugés de caste. Tous ces obstacles ont heureusement disparu.

Les autres œuvres de la mission vont aussi en se développant de plus en plus chaque année. La confrérie de la Garde d'Honneur pour les Dames compte actuellement 559 membres. La confrérie des Enfants de Marie pour les Messieurs de la ville, avec ses conférences mensuelles et retraites annuelles, se maintient dans sa ferveur. Le nombre des confrères s'élève à 375. La confrérie du Sacré-Cœur « Apostolat de la prière » pour les jeunes gens, a plus de 300 membres. Celle des Enfants de Marie pour les jeunes filles est aussi assez nombreuse ; ses membres assistent régulièrement à la retraite mensuelle. On leur donne une instruction à chaque retraite.

Le premier vendredi du mois, nous avons à la cathédrale une moyenne de 800 communions. Tous les premiers vendredis du mois, il y a sermon le matin en anglais et le soir en singalais. L'érection de la confrérie de la Garde d'Honneur en archiconfrérie avec pouvoir d'affilier toutes les confréries dans l'Ile, a beaucoup contribué à ce progrès. L'année passée, j'ai établi la confrérie pour les âmes du Purgatoire que Monseigneur l'Archevêque a fait affilier à l'archiconfrérie de Rome. Elle compte déjà plus de 500 membres. M. Jayasinghe, un fervent catholique, a fait venir à ses frais une belle statue de Notre-Dame de la Délivrance dont il a fait don à la confrérie.

De plus M. Anthony de Silva a fait présent à la cathédrale d'un beau vitrail, « l'Assomption de Murillo », et d'un beau

chemin de croix. Sans vouloir vous donner des nouvelles, je tiens pourtant à vous dire que notre vénérable doyen, le R. P. Chounavel, est toujours vigoureux ; il fait résonner la cathédrale tous les dimanches de sa voix puissante. On ne dirait pas en l'entendant qu'il a 82 ans. Il est toujours assidu au confessionnal. Il passe tout son temps libre à traduire en singalais l'Ancien Testament. Il aura, sans doute, une bien belle récompense au ciel. Les jeunes Pères sont intrépides dans l'étude des langues, ils s'y appliquent du matin au soir et ne perdent pas une minute.

J.-B. Meary, O. M. I.

Statistique.

Nous faisons suivre cette lettre des renseignements statistiques sur l'Archidiocèse de Colombo, pour l'année qui vient de s'écouler.

Le ministère auprès des catholiques est assurément très chargé : 6.592 baptêmes, 1.719 mariages, 392.527 confessions, 431.756 communions, 2.003 viatiques, 3.487 extrêmes-onctions, 5.251 sépultures. Monseigneur l'Archevêque, qui donne à ses prêtres dévoués les leçons entraînantes du bon exemple, a conféré le sacrement de Confirmation à 6.393 personnes. Tel est le bilan d'un diocèse qui compte 101 prêtres et 205.521 catholiques.

Mais le zèle des missionnaires ne se borne pas aux seules brebis de la maison d'Israël. Nombreuses, beaucoup plus nombreuses, hélas ! sont les brebis errantes et qu'il faut faire entrer dans le bercail. De ce côté, nous relevons les chiffres suivants : 60 baptêmes d'enfants d'hérétiques, 568 d'enfants d'infidèles, 182 d'adultes hérétiques et 1.705 d'adultes infidèles. Soit 2.515 personnes enlevées à l'hérésie ou au paganisme et qui ont augmenté d'autant le nombre des fidèles ou des élus. Baptêmes et conversions s'élèvent

donc au total de 9.107 dont 1.911 baptêmes donnés « *in articulo mortis* ».

Si, du ministère proprement dit, nous passons aux écoles, nous constatons avec plaisir que, là aussi, il y a progrès sur toute la ligne. Progrès dans le nombre des écoles qui passe de 399 à 408, progrès dans le nombre des élèves qui de 35.430 l'an dernier est de 36.398 cette année, soit près d'un milier d'élèves en plus ; 692 catholiques, 11 protestants et 265 infidèles.

A la vue de ce résumé, pourtant si incomplet puisqu'il passe sous silence : collèges, couvents, hôpitaux, orphelinats, écoles industrielles et prisons où le ministère est plus délicat ou plus absorbant, il nous revient en mémoire un tableau dressé par un protestant sur l'importance du troupeau confié aux ministres protestants des Etats-Unis d'Amérique.

Nos Pères ne se trompent pas en pensant qu'ils laissent bien loin derrière eux tous les Révérends ministres. Voici quelques exemples : Les plus occupés sont les 1.994 ministres réformés ayant chacun un auditoire moyen de 151 personnes ; et les 7.471 ministres luthériens, dont la « *Congrégation* » descend déjà à 136 membres. Mentionnons encore l'armée des 39.997 ministres méthodistes qui commandent à autant de compagnies de 106 sujets. Pour prêcher, ces messieurs ont 58.530 temples, la plupart, sans doute, moins fameux que celui de Jérusalem, puisqu'ils doivent abriter une moyenne de 74 personnes, prédicant compris. Presque aussi nombreux sont les ministres baptistes, 35.713, qui président à autant de « *Congrégations* » de 99 membres. Enfin, la huitième et dernière série relevée dans le tableau est celle des « United Brethren » avec 2.385 ministres qui ont bien chacun 114 adeptes inscrits, mais dont « l'*assemblée* » se réduit à 61 membres !

Point n'est besoin de dire que nous ne citons pas ces chiffres comme des exemples à suivre, mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer le puissant contraste qu'ils

forment avec les travaux de nos vaillants missionnaires. Eux, avec une moyenne de plus de 2.000 catholiques confiés à leur sollicitude, ils trouvent encore le moyen de faire des incursions fructueuses dans les champs des voisins, et s'efforcent, dans la mesure du possible, de suppléer par la valeur à l'insuffisance du nombre. Puissent leurs consolants succès les encourager à maintenir au-dessus de toute attaque le bon renom de la Congrégation, et à étendre toujours plus le royaume de Dieu !

ROME

Avis important.

Il est regrettable que nous n'ayons pas, de tous les pays qu'évangélisent nos Pères, des renseignements aussi précis, aussi détaillés et aussi complets que ceux qui nous sont adressés de Colombo. En maintes occasions, ils nous seraient très utiles, et leur absence nous met parfois dans l'embarras. La S. Congrégation de la Propagande, et les Sociétés d'Apostolat, comme la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, et de plus, pour l'Afrique, la Société de Saint-Pierre Claver s'étonnent de ne pas trouver au siège de l'Administration générale les renseignements ou les explications dont elles peuvent avoir besoin. Or, comment les leur fournir si on ne les a pas, ou bien s'ils remontent à une époque trop lointaine pour être encore exacts et partant utiles ?

Ce ne sont pas les Revues dont la direction est étrangère à la Congrégation qui doivent avoir la primeur des chroniques venues de nos missions ; c'est par l'Administration générale qu'elles doivent être mises au courant de l'état actuel et du progrès constant de nos œuvres.

Nos vénérés chefs des missions nous enverraient volontiers tous les renseignements avec la précision désirable ;

mais il faut, pour cela, que les missionnaires les mettent à même de le faire, et relèvent avec exactitude, chacun en ce qui le concerne, les éléments des statistiques complètes qui nous sont demandées.

Aujourd'hui, des renseignements généraux ne suffisent plus; ils servent à expliquer les chiffres, mais ne sauraient les remplacer.

BIBLIOGRAPHIE

Le T. R. P. Louis Soullier et son historien.

Nous sommes en retard pour entretenir nos lecteurs d'un volume dont ils connaissent, depuis plusieurs mois, la publication, saluée par tous avec une véritable sympathie : nous voulons parler de la « *Vie du T. R. P. Louis Soullier* », par son frère le chanoine Martial Soullier.

Le vénérable auteur nous pardonnera ce retard que notre cœur désavoue et qui est imputable seulement à un concours de circonstances dont notre volonté a dû subir l'impérieuse tyrannie.

Quand il accepta d'écrire la vie de son frère, notre troisième Supérieur général, M. le chanoine Soullier, n'était pas un inconnu dans le monde des lettres. Plusieurs volumes avaient paru sous sa signature et manifesté la trempe particulière de son esprit, dont l'indépendance, et même l'originalité, sait, au besoin, contredire les thèses les plus universellement et les plus favorablement acceptées. Les hommes de son caractère ne subissent jamais, en effet, la pression de l'opinion courante ; ils travaillent plutôt, ils bataillent même pour l'éclairer, la diriger, et s'il est possible, l'orienter vers le but qu'il se sont proposé d'atteindre.

Dès lors que la nouvelle œuvre de M. le chanoine Martial Soullier se distinguerait par une impeccable impartialité, encore qu'elle fût inspirée et dictée par l'amour fraternel, nul ne le mettait en doute avant son apparition, étant donné le caractère de celui qui allait consacrer à sa réalisation toute son intelligence et tout son cœur.

Là n'était donc pas la difficulté. Mais on pouvait se demander si un septuagénaire, même alerte de corps et vigoureux d'esprit, pourrait mener de front et la composition d'un ouvrage de longue haleine et la gestion des multiples affaires qui ressortissent à une chancellerie épiscopale, quand le diocèse est vaste comme celui de Tulle. Mais notre vénéré Chanoine est de la race de Caleb et, rajeuni par l'amour fraternel, il a eu la force de terminer son œuvre et le temps de la présenter lui-même au public.

Ces longues journées de labeur, d'un labeur utile à notre Congrégation, lui donnent un nouveau droit à notre reconnaissance ; qu'il veuille bien en agréer l'expression sincère, enregistrée non pas seulement dans les annales de notre Congrégation, mais écrite encore dans le cœur des membres qui la composent.

M. le chanoine Soullier a écrit la *Vie* de son frère, mais plutôt la vie extérieure, apparente, mouvementée, que la vie intérieure, celle que Dieu apprécie tout d'abord et qui est le principe de cette activité dont les hommes comptent et estiment les œuvres. Il a raconté les faits dont il fut le témoin, alors que son frère vivait à ses côtés, sous le toit paternel ; il a raconté aussi les faits dont il a découvert l'existence et la trame dans les documents mis à sa disposition ; grâce à lui, nous savons, dans une large mesure, ce que notre troisième Supérieur général *a fait*. Nous permettra-t-il de lui dire que nous ne savons pas encore assez ce *qu'il fut*. M. le chanoine Soullier a écrit l'histoire, il n'a pas suffisamment dessiné le portrait de son héros.

A travers plus de cinq cents pages compactes et bourrées de faits, nous suivons le T. R. P. Soullier sur les divers théâtres où, à la voix de l'obéissance, il dépensa toutes les ressources de son esprit et déploya toute l'activité de son zèle. Nous le voyons sillonner la France, parcourir l'Espagne, la Belgique, l'Allemagne, le Canada et les immenses territoires qui en dépendent, les Etats-Unis, le Natal, le Transvaal, l'Orange, Ceylan. Mais l'homme d'oraison disparaît un peu trop derrière l'homme d'action.

Or, avant d'être un missionnaire utile au peuple et même puissant sur les foules ; avant d'être un Supérieur pondéré, éclairé, zélé, dévoué, jusqu'à l'oubli de lui-même, aux intérêts de sa Congrégation qui sont aussi les intérêts de Dieu, ou plutôt, parce qu'il fut tout cela, le P. Soullier fut avant tout un religieux, un religieux dans toute l'acception du mot, un homme surnaturel, uni à Dieu, écoutant avec at-

tention les inspirations venues du ciel, et informant sa vie tout entière par un grand esprit intérieur.

Sans doute, çà et là, ainsi que nous allons le dire, cette constatation éclate dans le livre de M. le chanoine Soullier; mais nous aurions désiré que le vénérable auteur se fût plus attardé à peindre une âme qu'à raconter une vie, qu'il nous eût donné de son frère une photographie morale non pas en miniature, mais de grandeur naturelle, créant chez tous l'impression que si l'extérieur de cette belle existence était digne des louanges des hommes, son intérieur était digne des récompenses de Dieu.

Le T. R. P. Louis Soullier avait été richement pourvu des dons de la nature et de la grâce. Son aspect seul, surtout dans les dernières années de sa vie, était impressionnant. Sa haute taille, sa figure austère, son port majestueux inspiraient et imposaient le respect. Ses interlocuteurs ne tardaient pas à constater que son intelligence était claire et vive, son jugement droit et sûr, sa parole nette, précise, élégante. Dans les dernières années de sa vie, soit que son esprit fût devenu encore plus méditatif, soit que l'âge eût enlevé à ses facultés quelque chose de leur élasticité, sa diction était devenue quelque peu traînante, hésitante même, mais quand le mot attendu et cherché arrivait enfin sur ses lèvres, c'était une expression de choix et parfaitement adaptée à la pensée qu'elle voulait exprimer. Au témoignage de ses condisciples, dans la Congrégation, le P. Soullier avait un beau talent littéraire; s'il eût eu le loisir de lire les modèles, de composer et d'écrire, il eût laissé après lui des œuvres d'une incontestable valeur; mais les exigences d'un ministère surchargé, pendant les premières années de son sacerdoce, la tyrannie des affaires, à partir de l'heure où il devint pro-directeur de la Sainte-Famille, et, plus tard, Assistant général, ne lui permirent pas de travailler son style et de le perfectionner. Ses lettres toutefois, et les écrits que nous avons de lui, la vie du P. Légeard par exemple, établissent, et avec surabondance, qu'il appartenait à la bonne école de nos prosateurs.

Que son éloquence fût appréciée et goûtée, ses contemporains l'affirment unanimement. L'agencement du discours, le revêtement des idées étaient irréprochables, et une voix puissante portait jusqu'aux rangs les plus éloignés de l'auditoire toutes les syllabes sorties des lèvres du prédicateur. Mais le P. Soullier cessa de paraître devant les nombreux auditoires, à l'heure même où son talent allait

atteindre à sa complète floraison. Les avaries que sa santé avait prématurément subies amenèrent les supérieurs à lui confier un ministère où il eût moins à dépenser de forces physiques, et le missionnaire du peuple se transforma en conférencier de religieuses ou en directeur de retraites à nos missionnaires.

Beaucoup le regrettèrent, surtout celui de ses anciens supérieurs qui avait dit de lui : « Le P. Soullier est admirablement taillé pour les missions. Il fera, par son zèle et par sa facilité, quand il sera fourni de sermons et qu'il aura acquis de l'expérience, un de nos meilleurs apôtres. Son dévouement, son tact, son obéissance méritent toutes sortes d'éloges. » (*Vie*, p. 76.)

Hâtons-nous d'ajouter que ce lettré de bon aloi ne travailla jamais qu'à devenir le missionnaire des pauvres. Un religieux de la Compagnie de Jésus ayant prêché, et avec succès, une retraite aux dames de Nancy, le P. Soullier, nouvellement nommé supérieur de la résidence que nous avions alors dans cette ville, conçut le projet, bien conforme aux fins de notre Institut, de procurer le même bienfait aux servantes de cette ville. Les fruits obtenus dépassèrent, et de beaucoup, les prévisions les plus optimistes; ce fut un triomphe pour Notre-Seigneur vivant dans ce missionnaire des pauvres.

Le P. Soullier demeura toujours identique à lui-même. L'amour des âmes les plus abandonnées l'avait orienté, dès son adolescence, vers la vie apostolique. Un de ses compatriotes, Mgr Borie, venait d'être martyrisé dans l'Extrême-Orient. Enorme fut l'émotion suscitée au petit séminaire de Servières où Louis Soullier était encore élève par le récit des supplices héroïquement supportés par le vaillant missionnaire. Une flamme d'apostolat courut à travers toutes ces jeunes âmes. « C'est à Mgr Borie, après Dieu, écrira plus tard le P. Soullier, que je dois la première idée de ma vocation à l'état de missionnaire. Je me sens la plus ardente dévotion pour ce bienheureux martyr. Si je pouvais, comme lui, défricher quelque portion dans le champ du Père de famille! Je l'invoque sans cesse et avec la plus grande confiance, persuadé que Celui qui m'a inspiré le désir et l'ambition de marcher sur ses traces m'obtiendra le courage, l'amour des souffrances, l'ardente foi que demande l'œuvre pénible des missions. »

Née de la contemplation d'un martyr, cette vocation à l'apostolat ne devait avoir rien de commun avec ces voca-

tions frelatées, engendrées par le désir de paraître plus que par celui d'édifier, qui acheminent vers les âmes et portent sur la chaire de vérité des hommes qui n'ont pas le temps de prêcher Notre-Seigneur, tant ils sont dominés et absorbés par la préoccupation de se prêcher eux-mêmes.

D'autant mieux que produite sous l'influence d'une semblable cause, la vocation du P. Soullier ne prit définitivement corps, qu'à l'apparition du P. Léonard, Oblat de Marie Immaculée, parmi les élèves du grand séminaire de Tulle. Ce missionnaire qui fut, au pied de la lettre, *potens opere et sermone,* racontait avec une communicative émotion la vie de ses confrères perdus à l'extrême nord de l'Amérique, sous un ciel de glace, où le thermomètre s'abaisse jusqu'à 50 degrés au-dessous de zéro. « Je serai le missionnaire de ces abandonnés, se dit résolument le jeune Louis Soullier, et, surmontant tous les obstacles, il courut frapper à la porte de notre noviciat, à Notre-Dame de l'Osier.

Son rêve, disons mieux, son aspiration unique était l'évangélisation des sauvages, ou, si l'obéissance le retenait en France, le ministère près des âmes que les abbés de cour et les dilettante du sacerdoce livrent à un déplorable abandon. Sa ferveur et celle de ses confrères arrachait à notre vénéré Fondateur ce cri de reconnaissance et d'admiration : « Quels sujets sont ceux que le bon Dieu nous envoie ! ils sont plus admirables les uns que les autres. On ne peut pas imposer un plus grand sacrifice à ceux qui restent que de les retenir. Notre Père Soullier est de ce nombre. »

Dans l'oraison funèbre récitée, il y a quelques années, sur le cercueil d'un prélat que la mort avait saisi inopinément, durant la nuit, dans un compartiment de chemin de fer, nous nous souvenons d'avoir lu, avec stupéfaction, la forme d'apostolat, nouvelle dans l'Eglise, pratiquée par le défunt : *Il fut,* disait son panégyriste, *l'apôtre des canapés.* A l'adresse d'un successeur des apôtres, cet éloge est plutôt maigre. Saint Paul n'avait-il donné pour objectif à son zèle que l'évangélisation « des gens de la maison de Néron ? » Le P. Soullier n'excluait certes pas de son auditoire les représentants de l'aristocratie sociale, mais il ouvrait d'abord son cœur et ses bras aux petits, aux pressurés, aux déshérités de la vie. Les évangéliser, les moraliser, les amener à Notre-Seigneur était la joie de son sacerdoce. « Je ne changerais pas la position que le Seigneur m'a

faite, écrivait-il après une mission, pour tout ce qu'il y a de bon et d'attrayant sur la terre. Oh ! qu'il est bon d'être Oblat de Marie Immaculée ! »

Ces sentiments ne varièrent pas dans son âme, grâce à la profonde humilité qui le préserva de l'erreur grossière stigmatisée par saint Paul : *Si quelqu'un estime qu'il est quelque chose de grand, il s'illusionne lui-même.* « En vérité, disait le P. Soullier, si le bon Dieu daigne opérer par moi quelque bien, ce sera bien à moi ou à personne à répéter le *non nobis* du prophète. C'est l'objet de mes pensées les plus fréquentes et les plus sérieuses. »

Qu'on ne s'étonne pas dès lors de la fermeté qu'il mit à écarter de lui les dignités ecclésiastiques, même quand elles lui furent offertes par des hommes politiques amis de l'Eglise et désireux de n'introduire dans les rangs de l'épiscopat que des prêtres de première valeur. Mais le vénérable chanoine Soullier nous permettra-t-il de lui dire qu'il frise l'inexactitude en plusieurs circonstances, qu'il écrit même des affirmations erronées dans le Chapitre XXIV où il raconte ses négociations personnelles à l'effet d'élever son frère aîné sur le siège épiscopal de Nantes. Nous n'en relèverons qu'une seule. « Le P. Balaïn, supérieur du grand séminaire de Fréjus, fut promu à l'évêché de Nice. Cette nomination, provoquée par le P. Soullier, fut un des derniers actes de M. Brunet, le ministère de Broglie ayant donné sa démission peu de temps après. »

La circulaire que le T. R. P. Fabre adressa à la Congrégation, en cette circonstance, établit nettement le contraire. Le Supérieur général, ses quatre assistants, réunis dans un conseil auquel assistait le cardinal Guibert, firent aux ouvertures du Nonce la réponse suivante : Laissés à nous-mêmes, nous disons non. Si le Saint-Père en décide autrement et nous impose ce sacrifice, nous nous soumettrons avec respect, et le bon Dieu qui voit nos répugnances et le sacrifice qui nous est demandé, nous tiendra compte de tout. »

Le Saint-Père en décida autrement et, deux jours plus tard, le Nonce apostolique écrivait au Supérieur général : « Je viens vous prier, mon révérend Père, de vouloir bien ordonner au P. Balaïn de ne faire aucune résistance et de se soumettre à la charge que l'Esprit-Saint lui a destinée par la voix du Souverain Pontife. » En notifiant cette décision à la Congrégation, le T. R. P. Fabre ajoutait : « Vous comprenez toute la peine que nous éprouvons. Nous étions si

heureux d'avoir pu échapper *plusieurs fois* à cette douloureuse épreuve, nous désirions tant que notre chère famille restât toujours dans son humilité et sa modestie ! *Pauperibus evangelizare misit me*. Voilà notre vocation. »

Le P. Soullier n'en connut et n'en aima jamais d'autre. Cet esprit d'humilité était alimenté dans son âme par un profond esprit de foi et une grande application à ses exercices de piété. Laissons la parole à son historien. « Il se préparait toujours à la récitation du bréviaire par quelques moments de méditation, levait fréquemment les yeux au ciel, surtout à la fin de chaque psaume, pour raviver son attention, et ne le terminait jamais sans se mettre à genoux, afin de gagner les indulgences accordées par les Souverains Pontifes. Avait-il besoin d'entrer dans la chapelle ou dans la salle des exercices, il ouvrait la porte sans bruit, la refermait de même et s'avançait sur la pointe des pieds, jusqu'à la première place libre, afin de ne déranger personne. Quand il célébrait la sainte Messe, il paraissait tout absorbé dans la contemplation des saints Mystères. Sa foi éclatait par la manière dont il prononçait les prières, faisait le signe de la croix, ou se frappait la poitrine. »

Le P. Soullier fut un serviteur et un prédicateur infatigable de la Sainte Vierge. Encore jeune scolastique, il écrivait : « Une des grandes missions que le Vicaire de Jésus-Christ a assignée aux Oblats de Marie Immaculée, c'est de célébrer les louanges, de proclamer et d'exalter en tous lieux les vertus, les privilèges de cette auguste Reine. »

Le sanctuaire de N.-D. de Sion demeurera comme le témoignage de la piété du R. P. Soullier envers Marie et du culte pieux qu'il professait pour son Immaculée Conception. A peine installé en Lorraine, il écrit à l'évêque de Nancy pour le prier de s'intéresser au projet qu'il a conçu « d'élever au centre de ce beau diocèse un monument qui rappelle aux âges futurs le grand oracle rendu par l'Eglise en l'honneur de Marie. Or, l'idée qui se présente la première, ajoute-t-il, celle qui trouve généralement le plus de faveur, c'est celle d'une grande et belle colonne supportant une statue de Marie Immaculée. »

Après avoir conçu et fait adopter ce grandiose projet, le P. Soullier consacra toute son énergie à le réaliser. « Faire une offrande pour ce monument, écrivait-il à ses parents et à ses amis, c'est placer à la banque de la Sainte Vierge et faire une excellente spéculation. »

Ce culte filial à l'égard de la Vierge Immaculée, il s'efforça

de l'inculquer à toutes les âmes avec lesquelles son ministère le mit en contact et plus particulièrement aux religieuses de la Sainte-Famille, lorsque la direction de cette grande et fervente Congrégation lui eut été confiée. Quand il était à Martillac, chacune des soirées qu'il y passait était sanctifiée par une visite au sanctuaire de N.-D. de Toutes-Grâces. C'était son heure de récréation et de repos.

Au temps où le P. Soullier était encore à Sion, auprès du sanctuaire de l'Immaculée dont il avait entrepris la restauration, il s'était déjà acquis un renom de sainteté qui s'est perpétué de longues années après son départ, ainsi que le remarque son historien. « On n'a oublié ni sa foi, ni son zèle, ni sa charité, ni sa mortification, ni son amour du travail, et les sentiments de la population peuvent se résumer en ces mots adressés par un des principaux habitants de Saxon à celui qui écrit ces lignes : Si le P. Soullier n'est pas dans le ciel, qui pourra y entrer ? »

Le P. Soullier édifiait surtout par le spectacle de sa parfaite régularité. Quand il fut nommé assistant du Supérieur général, à peine installé à Paris, il écrivait : « Puissé-je me sanctifier dans ma cellule que j'aime déjà beaucoup ! L'une de mes grandes consolations ici sera de pouvoir vaquer librement à tous les exercices de la vie régulière. »

Les plus petits détails prenaient à ses yeux une importance capitale, dès qu'il s'agissait de la régularité. Nous pourrions en multiplier les preuves si nous écrivions un volume pour compléter celui du vénérable chanoine Soullier qui est, sur la vie intérieure de notre troisième Supérieur général, forcément incomplet.

Signalons encore l'éloignement du monde comme un trait caractéristique du R. P. Soullier. Il faisait des visites par devoir, mais jamais par plaisir ou comme passe-temps. Après un court séjour à Paris, il écrivait : « Maintenant, je reprends ma vie de religieux, ma vie d'étude et de retraite. Il ne m'était pas avantageux de demeurer plus longtemps dans le monde, je m'y rouillais. »

Ce tempérament de méditatif et d'ascète se trouvait mal à l'aise au milieu du tumulte et des frivolités du monde. Le recueillement, les lectures sérieuses, l'étude, la prière étaient les éléments de sa vie. C'était au pied de la lettre, un homme intérieur, un homme d'église, un homme de Dieu. Tel nous l'avons connu, tel nous désirons qu'il demeure dans l'appréciation des religieux qui nous succéderont dans la Con-

grégation. Sa stature morale était, comme sa taille physique, bien au-dessus de la moyenne.

A première vue, il semblait né pour le commandement. Le titre de supérieur s'adaptait très harmoniquement à sa personne ; le voir simple sujet eût été presque une déception. Il fut en charge, en effet, durant presque toutes les années de sa vie religieuse, et il sut, dès le début, exercer utilement l'autorité, parce qu'il avait su pratiquer l'obéissance. « Oui, j'ai quitté Nancy, écrivait-il à son frère ; Dieu m'en a tiré, sans même me faire pressentir, huit jours à l'avance, une pareille disposition. Ainsi va la vie, ainsi vont surtout les missionnaires, vrais commis-voyageurs du bon Dieu, aujourd'hui sur terre, demain sur l'océan, comptant actuellement sur un long séjour dans une maison qu'ils chérissent, et, une heure après, courant à toute vapeur à l'extrémité de la France et quelquefois du monde. Heureusement ces changements-là ne nous surprennent pas, parce qu'ils peuvent nous arriver tous les jours, et que nous le savons. Ils ne nous déplaisent pas, parce que partout nous trouvons des pauvres à évangéliser, des âmes à sauver, une partie du champ du Père de famille à défricher, et, par conséquent, partout, un préservatif assuré contre l'ennui. »

L'année 1854, année qui le vit promu, pour la première fois, à la supériorité, fut par lui marquée avec un caillou noir. « Elle comptera parmi mes années néfastes, écrivait-il à sa famille. J'étais si heureux dans l'humble sillon que je suivais auparavant ! A ce bonheur, à ces libres allures, à cette insouciance que l'obéissance me procurait, a succédé le souci, l'éternelle sollicitude et la gêne vis-à-vis les hommes et les choses. C'est une calotte de plomb qui m'écrase la tête. Prions Dieu de nous épargner un tel fardeau, ou plutôt, ce qui est plus sage, disons-lui : Que votre volonté soit faite ! »

La charge de supérieur lui était pénible surtout parce qu'elle ne lui permettait pas d'être, aussi souvent et aussi longtemps qu'il l'eût désiré, sur le champ de l'apostolat. Il écrivait un jour, non sans quelque humour : « Décidément, j'aime la Bourgogne et les francs Bourguignons ! Si j'avais la chance de passer à un autre la charge de supérieur qui me pèse de plus en plus et grimace sur mes épaules, je me féliciterais de ma position. »

Ses sentiments sur ce point ne varièrent jamais. « Je combats le diable de mon mieux dans la sphère où la Providence m'a placé. J'écris, je prêche, j'administre, je con-

fesse, je voyage ; ma vie est entièrement occupée, trop occupée même, si bien que le temps de penser à moi-même me fait défaut, et cependant j'en sens le plus pressant besoin. »

Mais si le supérieur n'aimait pas la supériorité, les inférieurs aimaient et vénéraient leur Supérieur. « Il était si bon, et nous l'aimions tant ! écrit l'un d'eux. Religieux modèle, il savait nous entretenir dans la régularité et l'amour du travail ; mais, après avoir exigé le devoir, il aimait à nous procurer de joyeuses récréations, et même, de temps à autre, de bonnes promenades. Quel entrain il savait donner à ces parties de plaisir ! Ce sont des souvenirs très doux que j'aime à repasser dans ma vieille mémoire. »

Le P. Soullier, vu dans l'intimité, était un religieux aimable, dont la délicatesse de procédés charmait et attirait. Il pratiqua surtout cette forme d'apostolat, quand il eut été élu Supérieur général. Représentant de Dieu, il voulut être bon comme Dieu. Sa condescendance devenait chaque jour plus maternelle ; c'est par cette bonté qu'il voulait gagner les âmes et conquérir les cœurs. Il y réussit, et sa mémoire demeure chère et vénérable à la famille qui le reçut de Dieu pour père.

Une fois encore, nous remercions le vénérable Doyen du Chapitre de Tulle du labeur qu'il s'est imposé pour écrire la vie extérieure et active de son frère. Et comme l'invitation au travail est la plus agréable forme de la reconnaissance au regard des âmes vaillantes, nous le prions de compléter son œuvre et de dessiner, pour notre édification, le portrait moral du T. R. P. Soullier, complément de l'histoire si intéressante dont il nous a dotés.

ENCYCLIQUE

De Modernistarum doctrinis.

LITTERAE ENCYCLICAE

AD PATRIARCHAS PRIMATES ARCHIEPISCOPOS EPISCOPOS
ALIOSQUE LOCORUM ORDINARIOS
PACEM ET COMMUNIONEM CUM APOSTOLICA SEDE HABENTES

PIUS PP. X

Venerabiles Fratres Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Pascendi dominici gregis mandatum Nobis divinitus officium id munus in primis a Christo assignatum habet, ut traditæ sanctis fidei depositum vigilantissime custodiat, repudiatis profanis vocum novitatibus atque oppositionibus falsi nominis scientiæ. Quæ quidem supremi providentia pastoris nullo plane non tempore catholico agmini necessaria fuit : etenim, auctore humani generis hoste, nunquam defuere *viri loquentes perversa* (1), *vaniloqui et seductores* (2), *errantes et in errorem mittentes* (3). Verumtamen inimicorum crucis Christi, postrema hac ætate, numerum crevisse admodum fatendum est ; qui, artibus omnino novis astuque plenis, vitalem Ecclesiæ vim elidere, ipsumque, si queant, Christi regnum evertere funditus nituntur. Quare silere Nobis diutius haud licet, ne muneri sanctissimo deesse videamur, et benignitas, qua, spe sanioris consilii, huc usque usi sumus, officii oblivio reputetur.

Qua in re ut moram ne interponamus illud in primis exigit, quod fautores errorum jam non inter apertos hostes quærendi sunt modo ; verum, quod dolendum maxime verendumque est, in ipso latent sinu gremioque Ecclesiæ, eo sane nocentiores, quo minus perspicui. — Loquimur, Venerabiles Fratres, de multis e catholicorum laicorum numero, quin, quod longe miserabilius, ex ipso sacerdotum

(1) Act., xx, 30.
(2) Tit., i, 10.
(3) II Tim., iii, 13.

cœtu, qui, fucoso quodam Ecclesiæ amore, nullo solido philosophiæ ac theologiæ præsidio, immo adeo venenatis imbuti penitus doctrinis quæ ab Ecclesiæ osoribus traduntur, Ecclesiæ ejusdem renovatores, omni posthabita modestia animi, se jactitant ; factoque audacius agmine, quidquid sanctius est in Christi opere impetunt, ipsa haud incolumi divini Reparatoris persona, quam, ausu sacrilego, ad purum putumque hominem extenuant.

Homines hujusmodi Ecclesiæ Nos hostibus adscribere, etsi mirantur ipsi, nemo tamen mirabitur jure, qui, mente animi seposita cujus penes Deum arbitrium est, illorum doctrinas et loquendi agendique rationes cognorit. Enimvero non is a veritate discedat, qui eos Ecclesiæ adversarios quovis alio perniciosiores habeat. — Nam non hi extra Ecclesiam, sed intra, ut diximus, de illius pernicie consilia agitant sua : quamobrem in ipsis fere Ecclesiæ venis atque in visceribus periculum residet, eo securiore damno, quo illi intimius Ecclesiam norunt. Adde quod securim non ad ramos surculosque ponunt ; sed ad radicem ipsam, fidem nimirum fideique fibras altissimas. Icta autem radice hac immortalitatis, virus per omnem arborem sic propagare pergunt, ut catholicæ veritatis nulla sit pars unde manus abstineant, nulla quam corrumpere non elaborent. Porro, mille nocendi artes dum adhibent, nihil illis callidius, nihil insidiosius : nam et rationalistam et catholicum promiscue agunt, idque adeo simulatissime, ut incautum quemque facile in errorem pertrahant ; cumque temeritate maxime valeant, nullum est consecutionum genus quod horreant aut non obfirmate secureque obtrudant. Accedit præterea in illis aptissime ad fallendos animos, genus vitæ cummaxime actuosum, assidua ac vehemens ad omnem eruditionem occupatio, moribus plerumque austeris quæsita laus. Demum, quod fere medicinæ fiduciam tollit, disciplinis ipsi suis sic animo sunt comparati, ut dominationem omnem spernant nullaque recipiant frena ; et freti mendaci quadam conscientia animi, nituntur veritatis studio tribuere quod uni reapse superbiæ ac pervicaciæ tribuendum est. — Equidem speravimus hujusmodi quandoque homines ad meliora revocare : quo in genere suavitate primum tamquam cum filiis, tum vero severitate, demum, quamquam inviti, animadversione publica usi sumus. Nostis tamen, Venerabiles Fratres, quam hæc fecerimus inaniter : cervicem, ad horam deflexam, mox extulerunt superbius. Jam si illorum solummodo res ageretur, dissimulare forsitan possemus : sed catholici nominis e contra securitas agitur. Quapropter silentium, quod habere diutius piaculum foret, intercipere necesse est ; ut personatos male homines, quales reapse sunt, universæ Ecclesiæ demonstremus.

Quia vero modernistarum (sic enim jure in vulgus audiunt)

callidissimum artificium est, ut doctrinas suas non ordine digestas proponant atque in unum collectas, sed sparsas veluti atque invicem sejunctas, ut nimirum ancipites et quasi vagi videantur, cum e contra firmi sint et constantes ; præstat, Venerabiles Fratres, doctrinas easdem uno heic conspectu exhibere primum, nexumque indicare quo invicem coalescunt, ut deinde errorum caussas scrutemur, ac remedia ad averruncandam perniciem præscribamus.

Ut autem in abstrusiore re ordinatim procedamus, illud ante omnia notandum est, modernistarum quemlibet plures agere personas ac veluti in se commiscere ; philosophum nimirum, credentem, theologum, historicum, criticum, apologetam, instauratorem : quas singulatim omnes distinguere oportet, qui eorum systema rite cognoscere et doctrinarum antecessiones consequutionesque pervidere velit.

Jam, ut a philosopho exordiamur, philosophiæ religiosæ fundamentum in doctrina illa modernistæ ponunt, quam vulgo *agnosticismum* vocant. Vi hujus humana ratio *phœnomenis* omnino includitur, rebus videlicet quæ apparent eâque specie qua apparent : earumdem prætergredi terminos nec jus nec potestatem habet. Quare nec ad Deum se erigere potis est, nec illius existentiam, ut ut per ea quæ videntur, agnoscere. Hinc infertur, Deum scientiæ objectum directe nullatenus esse posse ; ad historiam vero quod attinet, Deum subjectum historicum minime censendum esse. — His autem positis, quid de *naturali theologia*, quid de *motivis credibilitatis*, quid de *externa revelatione* fiat, facile quisque perspiciet. Ea nempe modernistæ penitus e medio tollunt, et ad *intellectualismum* amandant ; ridendum, inquiunt, systema ac jamdiu emortuum. Neque illos plane retinet quod ejusmodi errorum portenta apertissime damnarit Ecclesia : siquidem Vaticana Synodus sic sanciebat : *Si quis dixerit Deum unum et verum, Creatorem et Dominum nostrum, per ea quœ facta sunt, naturali rationis humanœ lumine certo cognosci non posse, anathema sit* (1) ; itemque : *Si quis dixerit fieri non posse, aut non expedire, ut per revelationem divinam homo de Deo cultuque ei exhibendo edoceatur, anathema sit* (2) ; ac demum : *Si quis dixerit revelationem divinam externis signis credibilem fieri non posse, ideoque sola interna cujusque experientia aut inspiratione privata homines ad fidem moveri debere, anathema sit* (3). — Qua vero ratione ex *agnosticismo*, qui solum est in ignoratione, ad *atheismum*

(1) *De Revel.*, can. I.
(2) Ibid., can. II.
(3) *De Fide*, can. III.

scientificum atque historiscum modernistæ transeant, qui contra totus est in inficiatione positus : quo idcirco ratiocinationis jure ex eo quod ignoretur utrum humanarum gentium historiæ intervenerit Deus necne, fiat gressus ad eamdem historiam neglecto omnino Deo explicandam, ac si reapse non intervenerit ; novit plane qui possit. Id tamen ratum ipsi fixumque est, atheam debere esse scientiam itemque historiam ; in quarum finibus non nisi *phœnomenis* possit esse locus, exturbato penitus Deo et quidquid divinum est. — Qua ex doctrina absurdissima quid de sanctissima Christi persona, quid de Ipsius vitæ mortisque mysteriis, quid pariter de anastasi deque in cœlum ascensu tenendum sit, mox plane videbimus.

Hic tamen *agnosticismus*, in disciplina modernistarum, non nisi ut pars negans habenda est : positiva, ut aiunt, in *immanentia vitali* constituitur. Harum nempe ad aliam ex altera sic procedunt. — Religio, sive ea naturalis est sive supra naturam, ceu quodlibet factum, explicationem aliquam admittat oportet. Explicatio autem naturali theologia deleta adituque ad revelationem ob rejecta credibilitatis argumenta intercluso, immo etiam revelatione qualibet externa penitus sublata, extra hominem inquiritur frustra. Est igitur in ipso homine quærenda : et quoniam religio vitæ quædam est forma, in vita omnino hominis reperienda est. Ex hoc *immanentiæ religiosæ* principium asseritur. Vitalis porro cujuscumque phænomeni, cujusmodi religionem esse jam dictum est, prima veluti motio ex indigentia quapiam seu impulsione est repetenda : primordia vero, si de vita pressius loquamur, ponenda sunt in motu quodam cordis, qui *sensus* dicitur. Eam ob rem, cum religionis objectum sit Deus, concludendum omnino est, fidem, quæ initium est ac fundamentum cujusvis religionis, in sensu quodam intimo collocari debere, qui ex indigentia divini oriatur. Hæc porro divini indigentia, quia nonnisi certis aptisque in complexibus sentitur, pertinere ad conscientiæ ambitum ex se non potest ; latet autem primo infra conscientiam, seu, ut mutuato vocabulo a moderna philosophia loquuntur, in *subconscientia*, ubi etiam illius radix occulta manet atque indeprehensa. — Petet quis forsan, hæc divini indigentia, quam homo in se ipse recipiat, quo demum pacto in religionem evadat. Ad hæc modernistæ : Scientia atque historia, inquiunt, duplici includuntur termino ; altero externo, aspectabili nimirum mundo, altero interno, qui est conscientia. Alterutrum ubi attigerint, ultra quo procedant non habent : hos enim præter fines adest *incognoscibile*. Coram hoc *incognoscibili*, sive illud sit extra hominem ultraque aspectabilem naturam rerum, sive intus in *subconscientia* lateat, indigentia divini in animo ad religionem prono,

nullo secundum *fideismi* scita prævertente mentis judicio, peculiarem quemdam commovet *sensum* : hic vero divinam ipsam *realitatem*, tum tamquam objectum tum tamquam sui caussam intimam, in se implicatam habet atque hominem quodammodo cum Deo conjungit. Est porro hic *sensus* quem modernistæ fidei nomine appellant, estque illis religionis initium.

Sed non hic philosophandi, seu rectius delirandi, finis. In ejusmodi enim *sensu* modernistæ non fidem tantum reperiunt ; sed, cum fide inque ipsa fide, prout illam intelligunt, *revelationi* locum esse affirmant. Enimvero ecquid amplius ad revelationem quis postulet? An non revelationem dicemus, aut saltem revelationis exordium, *sensum* illum religiosum in conscientia apparentem : quin et Deum ipsum, etsi confusius, sese, in eodem religioso *sensu*, animis manifestantem? Subdunt vero : Cum fidei Deus objectum sit æque et caussa, revelatio illa et de Deo pariter et a Deo est ; habet Deum videlicet revelantem simul ac revelatum. Hinc autem, Venerabiles Fratres, affirmatio illa modernistarum perabsurda, qua religio quælibet, pro diverso adspectu, naturalis una ac supernaturalis dicenda est. Hinc conscientiæ ac revelationis promiscua significatio. Hinc lex, qua *conscientia religiosa* ut regula universalis traditur, cum revelatione penitus æquanda, cui subesse omnes oporteat, supremam etiam in Ecclesia potestatem, sive hæc doceat sive de sacris disciplinave statuat.

Attamen in toto hoc processu, unde, ex modernistarum sententia, fides ac revelatio prodeunt, unum est magnopere attendendum non exigui quidem momenti ob consequutiones historico-criticas, quas inde illi eruunt. — Nam *Incognoscibile*, de quo loquuntur, non se fidei sistit ut nudum quid aut singulare ; sed contra in phænomeno aliquo arcte inhærens, quod, quamvis ad campum scientiæ aut historiæ pertinet, ratione tamen aliqua prætergreditur ; sive hoc phænomenon sit factum aliquod naturæ, arcani quidpiam in se continens, sive sit quivis unus ex hominibus, cujus ingenium, acta, verba, cum ordinariis historiæ legibus componi haud posse videntur. Tum vero fides, ab *Incognoscibili* allecta quod cum phænomeno jungitur, totum ipsum phænomenon complectitur ac sua vita quodammodo permeat. Ex hoc autem duo consequuntur. Primum, quædam phænomeni *transfiguratio*, per elationem scilicet supra veras illius conditiones, qua aptior fiat materia ad induendam divini formam, quam fides est inductura. Secundum, phænomeni ejusdem aliquapiam, sic vocare liceat, *defiguratio* inde nata, quod fides illi, locis temporisque adjunctis exempto, tribuit quæ reapse non habet : quod usuvenit præcipue, quum de phænomenis agitur exacti temporis, eoque amplius quo sunt vetustiora. Ex gemino hoc capite binos iterum modernistæ

eruunt canones ; qui, alteri additi jam ex agnoticismo habito critices historicæ fundamenta constituunt. Exemplo res illustrabitur ; sitque illud e Christi persona petitum. In persona Christi, aiunt, scientia atque historia nil præter hominem offendunt. Ergo, vi primi canonis ex agnosticismo deducti, ex ejus historia quidquid divinum redolet delendum est. Porro, vi alterius canonis, Christi persona historica *transfigurata* est a fide, ergo subducendum ab ea quidquid ipsam evehit supra conditiones historicas. Demum vi tertii canonis, eadem persona Christi a fide *defigurata* est : ergo removenda sunt ab illa sermones, acta ; quidquid, uno verbo, ingenio, statui, educationi ejus, loco ac tempori quibus vixit, minime respondet. — Mira equidem ratiocinandi ratio ; sed hæc modernistarum critice.

Religiosus igitur *sensus*, qui per *vitalem immanentiam* e latebris *subconscientiæ* erumpit, germen est totius religionis ac ratio pariter omnium, quæ in religione quavis fuere aut sunt futura. Rudis quidem initio ac fere informis, ejusmodi *sensus*, paullatim atque influxu arcani illius principii unde ortum habuit, adolevit una cum progressu humanæ vitæ, cujus, ut diximus, quædam est forma. Habemus igitur religionis cujuslibet, etsi supernaturalis, originem : sunt nempe illæ *religiosi sensus* meræ explicationes. Nec quis catholicam exceptam putet ; immo vero ceteris omnino parem : nam ea in conscientia Christi, electissimæ naturæ viri, cujusmodi, nemo unus fuit nec erit, *vitalis* processu *immanentiæ*, non aliter, nata est. — Stupent profecto, qui hæc audiant, tantam ad asserendum audaciam, tantum sacrilegium ! Attamen, Venerabiles Fratres, non hæc sunt solum ab incredulis effutita temere. Catholici homines, immo vero e sacerdotibus plures, hæc palam edisserunt ; talibusque deliramentis Ecclesiam se instauraturos jactant ! Non heic jam de veteri errore agitur, quo naturæ humanæ supernaturalis ordinis veluti jus tribuebatur. Longius admodum processum est : ut nempe sanctissima religio nostra, in homine Christo æque ac in nobis, a natura, ex se suaque sponte, edita affirmetur. Hoc autem nil profecto aptius ad omnem supernaturalem ordinem abolendum. Quare a Vaticana Synodo jure summo sancitum fuit : *Si quis dixerit, hominem ad cognitionem et perfectionem quæ naturalem superet, divinitus evehi non posse, sed ex seipso ad omnis tandem veri et boni possessionem jugi profectu pertingere posse et debere, anathema sit* (1).

Huc usque tamen, Venerabiles Fratres, nullum dari vidimus intellectui locum. Habet autem et ipse, ex modernistarum doctrina, suas in actu fidei partes. Quo dein pacto, advertisse præstat. —

(1) *De Revel.*, can. III.

In *sensu* illo, inquiunt, quem sæpius nominavimus, quoniam *sensus* est non cognitio, Deus quidem se homini sistit ; verum confuse adeo ac permixte, ut a subjecto credente vix aut minime distinguatur. Necesse igitur est aliquo eumdem sensum collustrari lumine, ut Deus inde omnino exiliat ac secernatur. Id nempe ad intellectum pertinet, cujus est cogitare et analysim instituere ; per quem homo vitalia phænomena in se exurgentia in species primum traducit, tum autem verbis significat. Hinc vulgata modernistarum enunciatio : debere religiosum hominem fidem suam *cogitare*. — Mens ergo, illi *sensui* adveniens, in eumdem se inflectit, inque eo elaborat pictoris instar, qui obsoletam tabulæ cujusdam diagraphen collustret ut nitidius efferat : sic enim fere quidam modernistarum doctor rem explicat. In ejusmodi autem negotio mens dupliciter operatur ; primum, naturali actu et spontaneo, redditque rem sententia quadam simplici ac vulgari ; secundo vero reflexe ac penitius, vel, ut aiunt, *cogitationem elaborando*, eloquiturque cogitata *secundariis* sententiis, derivatis quidem a prima illa simplici, limatioribus tamen ac distinctioribus. Quæ *secundariæ* sententiæ, si demum a supremo Ecclesiæ magisterio sancitæ fuerint, constituent *dogma*.

Sic igitur in modernistarum doctrina ventum est ad caput quoddam præcipuum, videlicet ad originem dogmatis atque ad ipsam dogmatis naturam. Originem enim dogmatis ponunt quidem in primigeniis illis formulis simplicibus, quæ, quodam sub respectu, necessariæ sunt fidei ; nam revelatio, ut reapse sit, manifestam Dei notitiam in conscientia requirit. Ipsum tamen dogma *secundariis* proprie contineri formulis affirmare videntur. — Ejus porro ut assequamur naturam, ante omnia inquirendum est, quænam intercedat relatio inter *formulas religiosas* et *religiosum* animi *sensum*. Id autem facile intelliget, qui teneat *formularum* ejusmodi non alium esse finem, quammodum suppeditare credenti, quo sibi suæ fidei rationem reddat. Quamobrem mediæ illæ sunt inter credentem ejusque fidem : ad fidem autem quod attinet, sunt inadæquatæ ejus objecti notæ, vulgo *symbola* vocitant ; ad credentem quod spectat, sunt mera *instrumenta*. — Quocirca nulla confici ratione potest, eas veritatem absolute continere : nam, qua *symbola*, imagines sunt veritatis, atque idcirco sensui religioso accommodandæ, prout hic ad hominem refertur ; qua *instrumenta*, sunt veritatis vehicula, atque ideo accommodanda vicissim homini, prout refertur ad religiosum sensum. Objectum autem *sensus religiosi*, utpote quod *absoluto* continetur, infinitos habet adspectus, quorum modo hic modo alius apparere potest. Similiter homo, qui credit, aliis atque aliis uti potest conditionibus. Ergo et formulas, quas dogma appellamus, vicissitudini eidem subesse oportet, ac propterea varietati esse ob-

noxias. Ita vero ad intimam *evolutionem* dogmatis expeditum est iter. — Sophismatum profecto coacervatio infinita, quæ religionem omnem pessumdat ac delet !

Evolvi tamen ac mutari dogma non posse solum sed oportere, et modernistæ ipsi pertracte affirmant, et ex eorum sententiis aperte consequitur. — Nam inter præcipua doctrinæ capita hoc illi habent, quod ab *immanentiæ vitalis* principio deducunt : *formulas religiosas*, ut *religiosæ* reapse sint nec solum intellectus commentationes, vitales esse debere vitamque ipsam vivere *sensus religiosi*. Quod non ita intelligendum est, quasi hæ formulæ, præsertim si mere imaginativæ, sint pro ipso religioso sensu inventæ ; nihil enim refert admodum earum originis, ut etiam numeri vel qualitatis : sed ita, ut eas *religiosus sensus*, mutatione aliqua, si opus est, adhibitâ, *vitaliter* sibi adjungat. Scilicet, ut aliis dicamus, necesse est ut *formula primitiva* acceptetur a corde ab eoque sanciatur ; itemque sub cordis ductu sit labor, quo *secundariæ formulæ* progignuntur. Hinc accidit quod debeant hæ formulæ ut vitales sint, ad fidem pariter et ad credentem accommodatæ esse ac manere. Quamobrem, si quavis ex causa hujusmodi accommodatio cesset, amittunt illæ primigenias notiones ac mutari indigent. — Hæc porro formularum dogmaticarum cum sit vis ac fortuna instabilis, mirum non est illas modernistis tanto esse ludibrio ac despectui ; qui nihil e contra loquuntur atque extollunt nisi religiosum sensum vitamque religiosam. Ideo et Ecclesiam audacissime carpunt tamquam devio itinere incedentem, quod ab externa formularum significatione religiosam vim ac moralem minime distinguat, et formulis notione carentibus casso labore ac tenacissime inhærens, religionem ipsam dilabi permittat. — *Cæci equidem et duces cæcorum*, qui superbo scientiæ nomine inflati usque eo insaniunt ut æternam veritatis notionem et germanum religionis sensum pervertant : novo invecto systemate, *quo, ex projecta et effrenata novitatum cupiditate, veritas, ubi certo consistit, non quæritur, sanctisque et apostolicis traditionibus posthabitis, doctrinæ aliæ inanes, futiles, incertæ nec ab Ecclesia probatæ adsciscunt, quibus veritatem ipsam fulciri ac sustineri vanissimi homines arbitrantur* (1).

Atque hæc, Venerabiles Fratres, de modernista ut philosopho. — Jam si, ad credentem progressus, nosse quis velit unde hic in modernistis a philosopho distinguatur, illud advertere necesse est etsi philosophus *realitatem* divini ut fidei objectum admittat, hanc tamen ab illo *realitatem* non alibi reperiri nisi in credentis animo,

(1) Gregor. XVI Ep. Encycl., *Singulari Nos*, 7 kal. Jul. 1834.

ut objectum sensus est et affirmationis atque ideo phænomenorum ambitum non excedit : utrum porro in se illa extra sensum existat quæ affirmationem hujusmodi, præterit philosophus ac negligit. E contra modernistæ credenti ratum ac certum est, *realitatem* divini reapse in se ipsam existere nec prorsus a credente pendere. Quod si postules, in quo tandem hæc credentis assertio nitatur ; reponent : in privata cujusque hominis *experientia*. — In qua affirmatione, dum equidem hi a rationalistis dissident, in protestantium tamen ac pseudo-mysticorum opinionem discedunt. Rem enim sic edisserunt : in *sensu religioso* quendam esse agnoscendum cordis intuitum ; quo homo ipsam, sine medio, Dei *realitatem* attingit, tantamque de existentia Dei haurit persuasionem deque Dei tum intra tum extra hominem actione, ut persuasionem omnem, quæ ex scientia peti possit, longe antecellat. Veram igitur ponunt experientiam, eamque rationali qualibet experientia præstantiorem : quam si quis, ut rationalistæ, inficiatur, inde fieri affirmant, quod nolit is in eis se ipse constituere moralibus adjunctis, quæ ad experientiam gignendam requirantur. Hæc porro *experientia*, cum quis illam fuerit assequutus, proprie vereque credentem efficit. — Quam hic longe absumus a catholicis institutis ! Commenta ejusmodi a Vaticano Synodo improbata jam vidimus. — His semel admissis una cum erroribus ceteris jam memoratis, quo pacto ad atheismum pateat via, inferius dicemus. Nunc statim advertisse juverit, ex hac *experientiæ* doctrina, conjuncta alteri de *symbolismo*, religionem quamlibet, ethnicorum minime excepta, ut veram esse habendam. Quidni etenim in religione quavis experientiæ hujusmodi occurrant ? occurrisse vero non unus asserit. Quo jure autem modernistæ veritatem experientiæ abnuent, quam turca affirmet ; verasque experientias unis catholicis vindicabunt ? Neque id reapse modernistæ denegant ; quin immo, subobscure alii, alii apertissime, religiones omnes contendunt esse veras. Secus autem sentire nec posse, manifestum est. Nam religioni cuipiam quo tandem ex capite, secundum illorum præcepta, foret falsitas tribuenda ? Certe vel ex fallacia *sensus religiosi*, vel quod falsiloqua sit formula ab intellectu prolata. Atqui *sensus religiosus* unus semper idemque est, etsi forte quandoque imperfectior : formula autem intellectus, ut vera sit, sufficit ut *religioso sensui* hominique credenti respondeat, quidquid de hujus perspicuitate ingenii esse queat. Unum, ad summum, in religionum diversarum conflictu, modernistæ contendere forte possint, catholicam, utpote vividiorem, plus habere veritatis ; itemque christiano nomine digniorem eam esse, ut quæ christianismi exordiis respondeat plenius. — Has consecutiones omnes ex datis antecedentibus fluere, nemini erit absonum. Illud stupendum cummaxime, catholicos dari viros ac sacerdotes, qui,

etsi, ut autumari malumus, ejusmodi portenta horrent, agunt tamen ac si plene probent. Eas etenim errorum talium magistris tribuunt laudes, eos publice habent honores, ut sibi quisque suadeat facile, illos non homines honorare, aliquo forsan numero non expertes, sed errores potius, quos hi aperte asserunt inque vulgus spargere omni ope nituntur.

Est aliud præterea in hoc doctrinæ capite, quod catholicæ veritati est omnino infestum. — Nam istud de *experientia* præceptum ad *traditionem* etiam transfertur, quam Ecclesia huc usque asseruit, eamque prorsus adimit. Enimvero modernistæ sic traditionem intelligunt, ut sit *originalis experientiæ* quædam cum aliis communicatio per prædicationem, ope formulæ intellectivæ. Cui formulæ propterea, præter vim, ut aiunt, *repræsentativam*, *suggestivam* quandam adscribunt virtutem, tum in eo qui credit, ad *sensum religiosum* forte torpentem excitandum, instaurandamque *experientiam* aliquando habitam, tum in eis qui nondum credunt, ad *sensum religiosum* primo gignendum et *experientiam* producendam. Si autem experientia religiosa late in populos propagatur ; nec tantummodo in eos qui nunc sunt per prædicationem, sed in posteros etiam, tam per libros quam per verborum de aliis in alios replicationem. — Hæc vero experientiæ communicatio radices quandoque agit vigetque ; senescit quandoque statim ac moritur. Vigere autem, modernistis argumentum veritatis est : veritatem enim ac vitam promiscue habent. Ex quo inferre denuo licebit : religiones omnes quotquot extant veras esse, nam secus nec viverent.

Re porro huc adducta, Venerabiles Fratres, satis superque habemus ad recte cognoscendum, quem ordinem modernistæ statuant inter fidem et scientiam ; quo etiam scientiæ nomine historia apud illos notatur. — Ac primo quidem tenendum est, materiam uni objectam materiæ objectæ alteri externam omnino esse ab eaque sejunctam. Fides enim id unice spectat, quod scientia *incognoscibile* sibi esse profitetur. Hinc diversum utrique pensum : scientia versatur in phænomenis, ubi nullus fidei locus ; fides e contra versatur in divinis, quæ scientia penitus ignorat. Unde demum conficitur, inter fidem et scientiam nunquam esse posse discidium : si enim suum quæque locum teneat, occurrere sibi invicem nunquam poterunt, atque ideo nec contradicere. — Quibus si qui forte objiciant, quædam in aspectabili occurrere natura rerum quæ ad fidem etiam pertineant, uti humanam Christi vitam ; negabunt. Nam, etsi hæc phænomenis accensentur, tamen, quatenus vita fide imbuuntur, et a fide, quo supra dictum est modo, *transfigurata* ac *defigurata* fuerunt, a sensibili mundo sunt abrepta et in divini materiam translata. Quamobrem poscenti ulterius, an Christus vera patrarit miracula vereque futura præsenserit, an vere revixerit

atque in cælum conscenderit ; scientia agnostica abnuet, fides affirmabit : ex hoc tamen nulla erit inter utramque pugna. Nam abnuet alter ut philosophus philosophos alloquens, Christum scilicet unice contemplatus secundum *realitatem historicam ;* affirmabit alter ut credens cum credentibus loquutus, Christi vitam spectans prout *iterum vivitur* a fide et in fide.

Ex his tamen fallitur vehementer qui reputet posse opinari, fidem et scientiam alteram sub altera nulla penitus ratione esse subjectam. Nam de scientia quidem recte vereque existimabit ; secus autem de fide, quæ, non uno tantum sed triplici ex capite, scientiæ subjici dicenda est. Primum namque advertere oportet, in facto quovis religioso, detracta *divina realitate* quamque de illa habet *experientiam* qui credit, cetera omnia, præsertim vero *religiosas formulas*, phænomenorum ambitum minime transgredi, atque ideo cadere sub scientiam. Liceat utique credenti, si volet, de mundo excedere ; quamdiu tamen in mundo deget, leges, obtutum, judicia scientiæ atque historiæ nunquam, velit nolit, effugiet. Præterea, quamvis dictum est Deum solius fidei esse objectum, id de divina quidem *realitate* concedendum est, non tamen de *idea* Dei. Hæc quippe scientiæ subest ; quæ, dum in ordine, ut aiunt, logico philosophatur, quidquid etiam absolutum est attingit atque ideale. Quocirca philosophia seu scientia cognoscendi de idea Dei jus habet, eamque in sui evolutione moderandi et, si quid extrarium invaserit, corrigendi. Hinc modernistarum effatum : evolutionem religiosam cum morali et intellectuali componi debere ; videlicet, ut quidam tradit quem magistrum sequuntur, eisdem subdi. — Accedit demum quod homo dualitatem in se ipse non patitur : quamobrem credentem quædam intima urget necessitas fidem cum scientia sic componendi, ut a generali ne discrepet idea, quam scientia exhibet de hoc mundo universo. Sic ergo conficitur, scientiam a fide omnino solutam esse, fidem contra, ut scientiæ extranea prædicetur, eidem subesse. — Quæ omnia, Venerabiles Fratres, contraria prorsus sunt iis quæ Pius IX decessor Noster tradebat, docens (1) : *Philosophiæ esse, in iis quæ ad religionem pertinent, non dominari sed ancillari, non præscribere quid credendum sit, sed rationabili obsequio amplecti, neque altitudinem scrutari mysteriorum Dei, sed illam pie humiliterque revereri.* Modernistæ negotium plane invertunt : quibus idcirco applicari queunt, quæ Gregorius IX item decessor Noster de quibusdam suæ ætatis theologis scribebat (2) : *Quidam apud vos, spiritu vanitatis ut uter distenti, positos a Patribus terminos profana tranferre satagunt*

(1) *Brev.* ad Ep. Wratislav., 15 Jun. 1857.
(2) Ep. ad Magistros theol. paris., Jul. 1228.

novitate ; cœlestis paginæ intellectum... ad doctrinam philosophicam rationalium inclinando, ad ostentationem scientiæ, non profectum aliquem auditorum... Ipsi, doctrinis variis et peregrinis abducti, redigunt caput in caudam, et ancillæ cogunt famulari reginam.

Quod profecto apertius patebit intuenti quo pacto modernistæ agant, accommodate omnino ad ea quæ docent. Multa enim ab eis contrarie videntur scripta vel dicta, ut quis facile illos æstimet ancipites atque incertos. Verumtamen consulte id et considerate accidit ; ex opinione scilicet quam habent de fidei atque scientiæ sejunctione mutua. Hinc in eorum libris quædam offendimus quæ catholicus omnino probet ; quædam, aversa pagina, quæ rationalistam dictasse autumes. Hinc, historiam scribentes, nullam de divinitate Christi mentionem injiciunt ; ad concionem vero in templis eam firmissime profitentur. Item, enarrantes historiam, Concilia et Patres nullo loco habent ; catechesim autem si tradunt, illa atque illos cum honore afferunt. Hinc etiam exegesim theologicam et pastoralem a scientifica et historica secernunt. Similiter, ex principio quod scientia a fide nullo pacto pendeat, quum de philosophia, de historia, de critice disserunt, Lutheri sequi vestigia non exhorrentes (1), despicientiam præceptorum catholicorum, sanctorum Patrum, œcumenicarum synodorum, magisterii ecclesiastici omnimodis ostentant ; de qua si carpantur, libertatem sibi adimi conqueruntur. Professi demum fidem esse scientiæ subjiciendam, Ecclesiam passim aperteque reprehendunt quod sua dogmata philosophiæ opinionibus subdere et accommodare obstinatissime renuat : ipsi vero, veteri ad hunc finem theologia sublata novam invehere contendunt, quæ philosophorum delirationibus obsecundet.

Hic jam, Venerabiles Fratres, nobis fit aditus ad modernistas in theologico agone spectandos. Salebrosum quidem opus : sed paucis absolvendum. — Agitur nimirum de concilianda fide cum scientia, idque non aliter quam una alteri subjectâ. Eo in genere modernista theologus eisdem utitur principiis, quæ usui philosopho esse vidimus, illaque ad credentem aptat : principia inquimus *immanentiæ* et *symbolismi*. Sic autem rem expeditissime perficit. Traditur a philosopho *principium fidei esse immanens ;* a credente additur *hoc principium Deum esse :* concludit ipse *Deus* ergo *est*

(1) Prop. 29 damn. a Leone X, *Bull.* « *Exurge Domine* », 16 Maii 1520. *Via nobis facta est enervandi auctoritatem Conciliorum, et libere contradicendi eorum gestis et judicandi eorum decreta, et confidenter confitendi quidquid verum videtur, sive probatum fuerit, sive reprobatum a quocumque Concilio.*

immanens in homine. Hinc *immanentia theologica.* Iterum : philosopho certum est *repræsentationes objecti fidei esse tantum symbolicas ;* credenti pariter certum est *fidei objectum esse Deum in se :* theologus igitur colligit : *repræsentationes divinæ realitatis esse symbolicas.* Hinc *symbolismus theologicus.* — Errores profecto maximi : quorum uterque quam sit perniciosus, consequentiis inspectis patebit. — Nam, ut de *symbolismo* statim dicamus, cum symbola talia sint respectu objecti, respectu autem credentis sint instrumenta ; cavendum primum, inquiunt, credenti, ne ipsi formulæ ut formula est plus nimio inhæreat, sed illa utendum unice ut absolutæ adhærescat veritati, quam formula retegit simul ac tegit nititurque exprimere quin unquam assequatur, Addunt præterea, formulas ejusmodi esse a credente adhibendas quatenus ipsum juverint : ad commodum enim datæ sunt non ad impedimentum : incolumi utique honore qui, ex sociali respectu, debetur formulis, quas publicum magisterium aptas ad communem conscientiam exprimendam judicarit, quamdiu scilicet idem magisterium secus quidpiam non edixerit. — De *immanentia* autem quid reapse modernistæ sentiant, difficile est judicare ; non enim eadem omnium opinio. Sunt qui in eo collocant, quod Deus agens intime adsit in homine, magis quam ipse sibi homo ; quod plane, si recte intelligitur, reprehensionem non habet. Alii in eo ponunt, quod actio Dei una sit cum actione naturæ ut causæ primæ cum causæ secundæ ; quod ordinem supernaturalem reapse delet. Alii demum sit explicant, ut suspicionem efficiant pantheisticæ significationis ; id autem cum ceteris eorum doctrinis cohæret aptius.

Huic vero *immanentiæ* pronunciato aliud adjicitur, quod a *permanentia divina* vocare possumus : quæ duo inter se eo fere modo differunt, quo *experientia* privata ab *experientia* per traditionem transmissa. Exemplum rem collustrabit : sitque ab Ecclesia et Sacramentis deductum. Ecclesia, inquiunt, et Sacramenta a Christo ipso instituta minime credenda sunt. Cavet id agnosticismus, qui in Christo nil præter hominem novit, cujus conscientia religiosa, ut ceterorum hominum, sensim efformata est : cavet lex immanentiæ, quæ externas ut aiunt, *applicationes* respuit : cavet item lex evolutionis, quæ ut germina evolvantur tempus postulat et quandam adjunctorum sibi succedentium seriem : cavet demum historia, quæ talem reapse rei cursum fuisse ostendit. Attamen Ecclesiam et Sacramenta *mediate* a Christo fuisse instituta retinendum est. Qui vero ? Conscientias christianas omnes in Christi conscientia virtute quodammodo inclusas affirmant, ut in semine planta. Quoniam autem germina vitam seminis vivunt ; christiani omnes vitam Christi vivere dicendi sunt. Sed Christi vita, secundum fidem, di-

vina est : ergo et christianorum vita. Si igitur hæc vita, decursu ætatum, Ecclesiæ et Sacramentis initium dedit : jure omnino dicetur initium hujusmodi esse a Christo ac divinum esse. Sic omnino conficiunt divinas esse etiam Scripturas sacras, divina dogmata. — His porro modernistarum theologia ferme absolvitur. Brevis profecto supellex ; sed ei perabundans, qui profiteatur, scientiæ, quidquid præceperit, semper esse obtemperandum. — Horum ad cetera quæ dicemus applicationem quisque facile per se viderit.

De origine fidei deque ejus natura attigimus huc usque. Fidei autem cum multa sint germina, præcipua vero Ecclesia, dogma, sacra et religiones, libri quos sanctos nominamus ; de his quoque quid modernistæ doceant, inquirendum. — Atque ut dogma initium ponamus, hujus quæ sit origo et natura jam supra indicatum est. Oritur illud ex impulsione quadam seu necessitate, vi cujus qui credit in suis cogitatis elaborat, ut conscientia tam sua quam aliorum illustretur magis. Est hic labor in rimando totus expoliendoque primigeniam mentis *formulam*, non quidem in se illam secundum logicam explicationem, sed secundum circumstantia, seu, ut minus apte ad intelligendum inquiunt, *vitaliter*. Inde fit ut, circa illam, *secundariæ* quædam, ut jam innuimus, sensim enascantur formulæ ; quæ postea in unum corpus coagmentatæ vel in unum doctrinæ ædificium, cum a magisterio publico sancitæ fuerint utpote communi conscientiæ respondentes, dicuntur dogma. Ab hoc secernendæ sunt probe theologorum commentationes : quæ ceteroqui, quamvis vitam dogmatis non vivunt, non omnino tamen sunt inutiles, tum ad religionem cum scientia componendam et oppositiones inter illas tollendas, tum ad religionem ipsam extrinsecus illustrandam protuendamque ; forte etiam utilitati fuerint novo cuidam futuro dogmati materiam præparando. — De cultu sacrorum haud foret multis dicendum, nisi eo quoque nomine Sacramenta venirent ; de quibus maximi modernistarum errores. Cultum ex duplici impulsione seu necessitate oriri perhibent ; omnia etenim, ut vidimus, in eorum systemate impulsionibus intimis seu necessitatibus gigni asseruntur. Altera est sensibile quiddam religioni tribuendum ; altera ad eam proferendam, quod fieri utique nequaquam possit sine forma quadam sensibili et consecrantibus actibus, quæ Sacramenta dicimus. Sacramenta autem modernistis nuda sunt Symbola seu signa ; quamvis non vi carentia. Quam vim ut indicent, exemplo ipsi utuntur verborum quorundam ; quæ vulgo fortunam dicuntur sortita ; eo quod virtutem conceperint ad notiones quasdam propagandas, robustas maximeque percellentes animos. Sicut ea verba ad notiones, sic Sacramenta ad sensum religiosum ordinata sunt : nihil præterea. Clarius profecto dicerent, si Sacramenta unice ad nutriendam fidem instituta affir-

marent. Hoc tamen Tridentina Synodus damnavit (1) : *Si quis dixerit hæc sacramenta propter solam fidem nutriendam instituta fuisse, anathema sit.*

De librorum etiam sacrorum natura et origine aliquid jam delibavimus. Eos, ad modernistarum scita, definire prope quis possit syllogen *experientiarum*, non cuique passim advenientium, sed extraordinariarum atque insignium, quæ in quapiam religione sunt habitæ. — Sic prorsus modernistæ docent de libris nostris tum veteris tum novi testamenti. Ad suas tamen opiniones callidissime notant : quamvis experientia sit præsentis temporis, posse tamen illam de præteritis æque ac de futuris materiam sumere, prout videlicet qui credit vel exacta rursus per recordationem in modum *præsentium vivit*, vel futura per præoccupationem. Id autem explicat quomodo historici quoque et apocalyptici in libris sacris censeri queant. — Sic igitur in hisce libris Deus quidem loquitur per credentem ; sed, uti fert theologia modernistarum, per *immanentiam* solummodo et *permanentiam vitalem*. — Quæremus, quid tum de inspiratione ? Hæc, respondent, ab impulsione illa nisi forte vehementiâ, nequaquam secernitur, qua credens ad fidem suam verbo scriptove aperiendam adigitur. Simile quid habemus in poetica inspiratione ; quare quidam aiebat : Est Deus in nobis, agitante calescimus illo. Hoc modo Deus initium dici debet inspirationis sacrorum librorum. — De qua præterea inspiratione modernistæ addunt, nihil omnino esse in sacris libris quod illa careat. Quod quum affirmant, magis eos crederes orthodoxos quam recentiores alios, qui inspirationem aliquantum coangustant, ut, exempli causa, quum *tacitas* sic dictas *citationes* invehunt. Sed hæc illi verbo tenus ac simulate. Nam si Biblia ex agnosticismi præceptis judicamus, humanum scilicet opus, ab hominibus pro hominibus exaratum, licet jus theologo detur ea per *immanentiam* divina prædicandi ; qui demum inspiratio coarctari possit ? Generalem utique modernistæ sacrorum librorum inspirationem asseverant : catholico tamen sensu nullam admittunt.

Largiorem dicendi segetem offerunt, quæ modernistarum schola de Ecclesia imaginatur. — Ponunt initio eam ex duplici necessitate oriri, una in credente quovis, in eo præsertim qui primigeniam ac singularem aliquam sit nactus experientiam, ut fidem suam cum aliis communicet : altera, postquam fides communis inter plures evaserit, in *collectivitate*, ad coalescendum in societatem et ad commune bonum tuendum, augendum, propagandum. Quid igitur Ecclesia ? partus est *conscientiæ collectivæ* seu consociationis conscientiarum singularium ; quæ vi *permanentiæ vitalis*, a primo

(1) Sess. VII, *De Sacramentis in genere*, can. 5.

aliquo credente pendeant, videlicet pro catholicis, a Christo. — Porro societas quæpiam moderatrice auctoritate indiget, cujus sit officium consociatos omnes in communem finem dirigere, et compagis elementa tueri prudenter, quæ, in religioso cœtu, doctrina et cultu absolvuntur. Hinc in Ecclesia catholica auctoritas tergemina; *disciplinaris, dogmatica, cultualis.* — Jam auctoritatis hujus natura ex origine colligenda est; ex natura vero jura atque officia repetenda. Præteritis ætatibus vulgaris fuit error quod auctoritas in Ecclesiam extrinsecus accesserit, nimirum immediate a Deo; quare *autocratica* merito habebatur. Sed hæc nunc temporis obsolevere. Quo modo Ecclesia e conscientiarum collectivitate emanasse dicitur, eo pariter auctoritas ab ipsa Ecclesia vitaliter emanat. Auctoritas igitur, sicut Ecclesia, ex conscientia religiosa oritur, atque ideo eidem subest; quam subjectionem si spreverit, in tyrannidem vertitur. Ea porro tempestate nunc vivimus, quum libertatis sensus in fastigium summum excrevit. In civili statu conscientia publica populare regimen invexit. Sed conscientia in homine, æque atque vita, una est. Nisi ergo in hominum conscientiis intestinum velit excitare bellum ac fovere, auctoritati Ecclesiæ officium inest democraticis utendi formis; eo vel magis quod, ni faxit, exitium imminet. Nam amens profecto fuerit, qui in sensu libertatis, qualis nunc viget, regressum posse fieri aliquando autumet. Constrictus vi atque inclusus, fortior se profundet, Ecclesia pariter ac religione deleta. — Hæc omnia modernistæ ratiocinantur; qui propterea toti sunt in indagandis viis ad auctoritatem Ecclesiæ cum credentium libertate componendam.

Sed enim non intra domesticos tantum parietes habet Ecclesia, quibuscum amice cohærere illam oporteat; habet et extra. Non una namque ipsa occupat mundum; occupant æque consociationes aliæ, quibuscum commercium et usus necessario intercedat. Quæ jura igitur, quæ sint Ecclesiæ officia cum civilibus consociationibus determinandum est etiam, nec aliter determinandum nisi ex ipsius Ecclesiæ natura, qualem nimirum modernistæ nobis descripsere. In hoc autem eisdem plane regulis utuntur, quæ supra pro scientia, atque fide sunt allatæ. Ibi de *objectis* sermo erat, heic de *finibus*. Sicut igitur *ratione objecti* fidem ac scientiam extraneas ab invicem vidimus: sic Status et Ecclesia alter ab altera extranea sunt ob fines quos persequuntur, temporalem ille, hæc spiritualem. Licuit profecto alias temporale spirituali subjici; licuit de *mixtis* quæstionibus sermonem interseri, in quibus Ecclesia ut domina ac regina intererat, quia nempe Ecclesia a Deo, sine medio, ut ordinis supernaturalis est auctor, instituta ferebatur. Sed jam hæc a philosophis atque historicis respuuntur. Status ergo ab Ecclesia dissociandus, sicut etiam catholicus a cive. Quamobrem catholicus quilibet, quia

etiam civis, jus atque officium habet, Ecclesiæ auctoritate neglecta, ejus optatis, consiliis præceptisque posthabitis, spretis immo reprehensionibus, ea persequendi quæ civitatis utilitati conducere arbitretur. Viam ad agendum civi præscribere prætextu quolibet, abusus ecclesiasticæ potestatis est toto nisu rejiciendus. — Ea nimirum, Venerabiles Fratres, unde hæc omnia dimanant, eadem profecto sunt, quæ Pius VI decessor Noster, in Constitutione apostolica *Auctorem fidei*, solemniter damnavit (1).

Sed modernistarum scholæ satis non est debere Statum ab Ecclesia sejungi. Sicut fidem, quoad elementa, ut inquiunt, phænomenica scientiæ subdi oportet, sic in temporalibus negotiis Ecclesiam subesse Statui. Hoc quidem illi aperte nondum forte asserunt; ratiocinationis tamen vi coguntur admittere. Posito etenim quod in temporalibus rebus Status possit unus, si accidat credentem, intimis religionis actibus haud contentum, in externos exilire, ut puta administrationem susceptionemve Sacramentorum ; necesse erit hæc sub Status dominium cadere. Ecquid tum de ecclesiastica auctoritate ? Cum hæc nisi per externos actus non explicetur, Statui, tota quanta est, erit obnoxia. Hac nempe consecutione coacti, multi e protestantibus *liberalibus* cultum omnem sacrum externum, quin etiam externam quamlibet religiosam consociationem e medio tollunt, religionemque, ut aiunt, *individualem* invere adnituntur. — Quod si modernistæ nondum ad hæc palam progrediuntur, petunt interea ut Ecclesia quo ipsi impellunt sua se sponte inclinet seseque ad civiles formas aptet. Atque hæc de auctoritate *disciplinari*. — Nam de *doctrinali* et *dogmatica* potestate longe pejora sunt ac perniciosiora quæ sentiunt. De magisterio Ecclesiæ sic scilicet commentantur. Consociatio religiosa in unum vero coalescere nequaquam potest, nisi una sit consociatorum conscientia, unaque, qua utantur, formula. Utraque autem hæc unitas mentem quandam quasi communem expostulat, cujus sit reperire ac determinare formulam, quæ communi conscientiæ rectius respondeat ; cui quidem menti satis auctoritatis inesse oportet ad formulam quam statuerit communitati imponendam. In hac porro conjunctione ac veluti fusione tum mentis formulam

(1) Prop. 2. *Propositio, quæ statuit, potestatem a Deo datam Ecclesiæ ut communicaretur Pastoribus, qui sunt ejus ministri pro salute animarum ; sic intellecta, ut a communitate fidelium in Pastores derivetur ecclesiastici ministerii ac regiminis potestas : hæretica.* — Prop. 3. *Insuper, quæ statuit Romanum Pontificem esse caput ministeriale ; sic explicata ut Romanus Pontifex non a Christo in persona beati Petri, sed ab Ecclesia potestatem ministerii accipiat, qua velut Petri successor, verus Christi vicarius ac totius Ecclesiæ caput pollet in universa Ecclesia : hæretica*

eligentis tum potestatis eamdem perscribentis, magisterii ecclesiastici notionem modernistæ collocant. Cum igitur magisterium ex conscientiis singularibus tandem aliquando nascatur, et publicum officium in earumdem conscientiarum commodum mandatum habeat ; consequitur necessario, illud ab eisdem conscientiis pendere, ac proinde ad populares formas esse inflectendum. Quapropter singularium hominum conscientias prohibere quominus impulsiones quas sentiunt palam aperteque profiteantur, et criticæ viam præpedire qua dogma ad necessarias evolutiones impellat, potestatis ad utilitatem permissæ non usus est sed abusus. — Similiter in usu ipso potestatis modus temperatioque sunt adhibenda. Librum quemlibet, auctore inscio, notare ac proscribere, nulla explicatione admissa, nulla disceptatione, tyrannidi profecto est proximum. — Quare heic etiam medium est quoddam iter reperiendum, ut auctoritati simul ac libertati integra sint jura. Interea temporis catholico sic est agendum, ut auctoritatis quidem observantissimum se publice profiteatur, suo tamen obsequi ingenio non intermittat. — Generatim vero sic de Ecclesia præscribunt : quoniam ecclesiasticæ potestatis finis ad spiritualia unice pertinet ; externum apparatum omnem esse tollendum, quo illa ad intuentium oculos magnificentius ornatur. In quo illud sane negligitur, religionem, etsi ad animos pertineat, non tamen unice animis concludi ; et honorem potestati impensum in Christum institutorem recidere.

Porro ut totam hanc de fide deque vario ejus germine materiam absolvamus, restat, Venerabiles Fratres, ut de utrorumque explicatione postremo loco modernistarum præcepta audiamus. — Principium hic generale est : in religione, quæ vivat, nihil variabile non esse, atque idcirco variandum. Hinc gressum faciunt ad illud, quod in eorum doctrinis fere caput est, videlicet ad *evolutionem*. Dogma igitur, ecclesia, sacrorum cultus, libri, quos ut sanctos veremur, quin etiam fides ipsa, nisi intermortua hæc omnia velimus, evolutionis teneri legibus debent. Neque hoc mirum videri queat, si ea præ oculis habeantur, quæ sunt de horum singulis a modernistis tradita. Posita igitur evolutionis lege, evolutionis rationem a modernistis ipsis descriptam habemus. Et primo quoad fidem. Primigenia, inquiunt, fidei forma rudis et universis hominibus communis fuit, ut quæ ex ipsa hominum natura atque vita oriebatur. Evolutio vitalis progressum dedit ; nimirum non novitate formarum extrinsecus accedentium, sed ex perversione in dies auctiore sensus religiosi in conscientiam. Dupliciter autem progressio ipsa est facta : *negative* primum, elementum quodvis extraneum, ut puta ex familia vel gente adveniens, eliminando ; dehinc *positive*, intellectiva ac morali hominis expolitione, unde

notio divini amplior ac lucidior *sensusque religiosus* exquisitior evasit. Progredientis vero fidei eædem sunt causæ afferendæ, quam quæ superius sunt allatæ ad ejus originem explicandam. Quibus tamen extraordinarios quosdam homines addi oportet (quos nos prophetas appellamus, quorumque omnium præstantissimus est Christus); tum quia illi in vita ac sermonibus arcani quidpiam præsetulerunt, quod fides divinitati tribùebat ; tum quia novas nec ante habitas *experientias* sunt nacti, religiosæ cujusque temporis indigentiæ respondentes. — Dogmatis autem progressus inde potissimum enascitur, quod fidei impedimenta sint superanda, vincendi hostes, contradictiones refellendæ. Adde his nisum quemdam perpetuum ad melius penetranda quæ in arcanis fidei continentur. Sic, ut exempla cetera prætereamus, de Christo factum est : in quo, divinum illud qualecumque, quod fides admittebat, ita pedetentim et gradatim amplificatum est, ut demum pro Deo haberetur. — Ad evolutionem cultus facit præcipue necessitas ad mores traditionesque populorum sese accommodandi ; item quorumdam virtute actuum fruendi, quam sunt ex usu mutuati. — Tandem pro Ecclesia evolutionis causa inde oritur, quod componi egeat cum adjunctis historicis cumque civis regiminis publice invectis formis. — Sic illi de singulis. Hic autem, antequam procedamus, doctrina hæc de *necessitatibùs* seu *indigentiis* (vulgo *dei bisogni* significantius appellant) probe ut notetur velimus ; etenim præterquam omnium quæ vidimus, est veluti basis ac fundamentum famosæ illius methodi, quam historicam dicunt.

In evolutionis doctrina ut adhuc sistamus, illud præterea est advertendum quod, etsi indigentiæ seu necessitates ad evolutionem impellunt ; his tamen unis acta, evolutio, trangressa facile traditionis fines atque ideo a primigenio vitali principio avulsa, ad ruinam potius quam ad progressionem traheret. Hinc, modernistarum mentem plenius sequuti, evolutionem ex conflictione duarum virium evenire dicemus, quarum altera ad progressionem agit, altera ad conservationem retrahit. — Vis conservatrix viget in Ecclesia, contineturque traditione. Eam vero exerit religiosa auctoritas ; idque tam jure ipso, est enim in auctoritatis natura traditionem tueri ; tam re, auctoritas namque, a commutationibus vitæ reducta, stimulis ad progressionem pellentibus nihil aut vix urgetur. E contra vis ad progrediendum rapiens atque intimis indigentiis respondens latet ac molitur in privatorum conscientiis, illorum præcipue qui vitam, ut inquiunt, propius atque intimius attingunt. — En hic, Venerabiles Fratres, doctrinam illam exitiosissimam efferre caput jam cernimus, quæ laicos homines in Ecclesiam subinfert ut progressionis elementa. — Ex convento quodam et pacto inter binas hasce vires, conservatricem et progressionis fautricem, inter aucto-

ritatem videlicet et conscientias privatorum, progressus ac mutationes oriuntur. Nam privatorum conscientiæ, vel harum quædam, in conscientiam collectivam agunt; hæc vero in habentes auctoritatem, cogitque illos pactiones conflare atque in pacto manere. — Ex his autem pronum est intelligere, cur modernistæ mirentur adeo, quum reprehendi se vel puniri sciunt. Quod eis culpæ vertitur, ipsi pro officio habent religiose explendo. Necessitates conscientiarum nemo melius novit quam ipsi, eo quod propius illas attingunt, quam ecclesiastica auctoritas. Eas igitur necessitates omnes quasi in se colligunt : unde loquendi publice ac scribendi officio devinciuntur. Carpat eos, si volet, auctoritas ; ipsi conscientia officii fulciuntur, intimaque experientia norunt non sibi reprehensiones deberi sed laudes. Utique non ipsos latet progressiones sine certaminibus haud fieri, nec sine victimis certamina : sint ergo ipsi pro victimis, sicut prophetæ et Christus. Nec ideo quod male habentur, auctoritati invident : suum illam exsequi munus ultro concedunt. Queruntur tantum quod minime exaudiuntur ; sic enim cursus animorum tardatur : hora tamen rumpendi moras certissime veniet, nam leges evolutionis coerceri possunt, infringi omnino non possunt. Instituto ergo itinere pergunt : pergunt, quamvis redarguti et damnati ; incredibilem audaciam fucatæ demissionis velamine obducentes. Cervices quidem simulate inflectunt ; manu tamen atque animo quod susceperunt persequuntur audacius. Sic autem volentes omnino prudentesque agunt : tum quia tenent, auctoritatem stimulandam esse non evertendam ; tunc quia necesse illis est intra Ecclesiæ septa manere, ut collectivam conscientiam sensim immutent : quod tamen quum aiunt, fateri se non advertunt conscientiam collectivam ab ipsis dissidere, atque ideo nullo eos jure illius se interpretes venditare.

Sic igitur, Venerabiles Fratres, modernistis auctoribus atque actoribus, nihil stabile, nihil immutabile in Ecclesia esse oportet. Qua equidem in sententia præcursoribus non caruere, illis nimirum, de quibus Pius IX decessor Noster jam scribebat : *Isti divinæ revelationis inimici humanum progressum summis laudibus efferentes, in catholicam religionem temerario plane ac sacrilego ausu illum inducere vellent, perinde ac si ipsa religio non Dei, sed hominum opus esset aut philosophicum aliquod inventum, quod humanis modis perfici queat* (1). — De revelatione præsertim ac dogmate nulla doctrinæ modernistarum novitas ; sed eadem illa est, quam in Pii IX syllabo reprobatam reperimus, sic enunciatam : *Divina revelatio est imperfecta et idcirco subjecta continuo et indefinito progressui, qui humanæ rationis progressioni respon-*

(1) Encycl. *Qui pluribus*, 9 Nov. 1846.

deat (1) : solemnius vero in Vaticana Synodo per hæc verba : *Neque enim fidei doctrina, quam Deus revelavit, velut philosophicum inventum proposita est humanis ingeniis perficienda, sed tamquam divinum depositum Christi sponsæ tradita, fideliter custodienda et infaillibiliter declaranda. Hinc sacrorum quoque dogmatum is sensus perpetuo est retinendus, quem semel declaravit Sancta Mater Ecclesia, nec unquam ab eo sensu altioris intelligentiæ specie et nomine recedendum* (2) : quo profecto explicatio nostrarum notionum, etiam circa fidem, tantum abest ut impediatur, ut imo adjuvetur ac provehatur. Quamobrem eadem Vaticana Synodus sequitur : *Crescat igitur et multum vehementerque proficiat tam singulorum quam omnium, tam unius hominis quam totius Ecclesiæ, ætatum et sæculorum gradibus, intelligentia, scientia, sapientia ; sed in suo dumtaxat genere, in eodem scilicet dogmate, eodem sensu eademque sententia* (3).

Sed postquam in modernismi assectatoribus philosophum, credentem, theologum observavimus, jam nunc restat ut pariter historicum, criticum, apologetam, reformatorem spectemus.

Modernistarum quidam, qui componendis historiis se dedunt, solliciti magnopere videntur ne credantur philosophi ; profitentur quin immo philosophiæ se penitus expertes esse. Astute id quam quod maxime : ne scilicet cuipiam sit opinio, eos præjudicatis imbui philosophiæ opinationibus, nec esse propterea, ut aiunt, omnino *objectivos*. Verum tamen est, historiam illorum aut criticen meram loqui philosophiam ; quæque ab iis inferuntur, ex philosophicis eorum principiis justa ratiocinatione concludi. Quod equidem facile consideranti patet. — Primi tres hujusmodi historicorum aut criticorum canones, ut diximus, eadem illa sunt principia, quæ supra ex philosophis attulimus : nimirum *agnosticismus*, theorema de *transfiguratione* rerum per fidem, itemque aliud quod de *defiguratione* dici posse visum est. Jam consecutiones ex singulis notemus. — Ex *agnosticismo* historia, non aliter ac scientia, unice de phænomenis est. Ergo tam Deus quam quilibet in humanis divinus interventus ad fidem rejiciendus est, utpote ad illam pertinens unam. Quapropter si quid occurrat duplici constans elemento, divino atque humano, cujusmodi sunt Christus, Ecclesia, Sacramenta aliaque in genus multa ; sic partiendum erit ac secernendum, ut quod humanum fuerit historiæ, quod divinum tribuatur fidei. Ideo vulgata apud modernistas discretio inter Christum historicum

(1) Syll. Prop., 5.
(2) Const. *Dei Filius*, cap. IV.
(3) Loc. cit.

et Christum fidei, Ecclesiam historiæ et Ecclesiam fidei, Sacramenta historiæ et Sacramenta fidei, aliaque similia passim. — Deinde hoc ipsum elementum humanum, quod sibi historicum sumere videmus, quale illud in monumentis apparet, a fide per *transfigurationem* ultra conditiones historicas elatum dicendum est. Adjectiones igitur a fide factas rursus secernere oportet, easque ad fidem ipsam amandare atque ad historiam fidei ; sic, quum de Christo agitur, quidquid conditionem hominis superat, sive naturalem, prout a psychologia exhibetur, sive ex loco atque ætate, quibus ille vixit, conflatam. — Præterea, ex tertio philosophiæ principio, res etiam, quæ historiæ ambitum non excedunt, cribro veluti cernunt, eliminantque omnia ac pariter ad fidem amandant quæ ipsorum judicio, in factorum *logica*, ut inquiunt, non sunt vel personis apta non fuerint. Sic volunt Christum ea non dixisse, quæ audientis vulgi captum excedere videntur. Hinc de *reali* ejus historia delent et fidei permittunt allegorias omnes quæ in sermonibus ejus occurrunt. Quæremus forsitan qua lege hæc segregentur ? Ex ingenio hominis, ex conditione qua sit in civitate usus, ex educatione, ex adjunctorum facti cujusquam complexu : uno verbo, si bene novimus, ex norma, quæ tandem aliquando in mere *subjectivam* recidit. Nituntur scilicet Christi personam ipsi capere et quasi gerere : quidquid vero paribus in adjunctis ipsi fuissent acturi, id omne in Christum transferunt. — Sic igitur, ut concludamus, *a priori* et ex quibusdam philosophiæ principiis, quam tenent quidem sed ignorare asserunt, in *reali*, quam vocant, historia Christum Deum non esse affirmant nec quidquam divini egisse ; ut hominem vero ea tantum patrasse aut dixisse, quæ ipsi, ad illius se tempora referentes, patrandi aut dicendi jus tribuunt.

Ut autem historia ab philosophia, sic critice ab historia suas accipit conclusiones. Criticus namque, indicia sequutus ab historico præbita, monumenta partitur bifariam. Quidquid post dictam triplicem obtruncationem superat, *reali* historiæ assignat ; cetera ad fidei historiam seu *internam* ablegat. Has enim binas historias accurate distinguunt ; et historiam fidei, quod bene notatum volumus, historiæ *reali* ut realis est opponunt. Hinc, ut jam diximus, geminus Christus ; realis alter, alter qui nunquam reapse fuit sed ad fidem pertinet : alter qui certo loco certaque vixit ætate, alter qui solummodo in piis commentationibus fidei reperitur : ejusmodi, exempli causa, est Christus, quem Joannis evangelium exhibet ; quod utique, aiunt, totum quantum est commentatio est.

Verum non his philosophiæ in historiam dominatus absolvitur. Monumentis, ut diximus, bifariam distributis, adest iterum philosophus cum suo dogmate *vitalis immanentiæ :* atque omnia edicit, quæ sunt in ecclesiæ historia, per *vitalem emanationem* esse expli-

canda. Atqui vitalis cujuscumque emanationis aut causa aut conditio est in necessitate seu indigentia quapiam ponenda : ergo et factum post necessitatem concipi oportet, et illud historice huic esse posterius. — Quid tum historicus? Monumenta iterum, sive quæ in libris sacris continentur sive aliunde adducta, scrutatus, indicem ex iis conficit singularum necessitatum, tum ad dogma tum ad cultum sacrorum tum ad alia spectantium, quæ in Ecclesia, altera ex altera, locum habuere. Confectum indicem critico tradit. Hic vero ad monumenta, quæ fidei historiæ destinantur, manum admovet ; illaque per ætates singulas sic disponit, ut dato indici respondeant singula : ejus semper præcepti memor, factum necessitate, narrationem facto anteverti. Equidem fieri aliquando possit, quasdam Bibliorum partes, ut puta epistolas, ipsum esse factum a necessitate creatum. Quidquid tamen sit, lex est, monumenti cujuslibet ætatem non aliter determinandam esse, quam ex ætate exortæ in Ecclesia uniuscujusque necessitatis. — Distinguendum præterea est inter facti cujuspiam exordium ejusdemque explicationem : quod enim uno die nasci potest, non nisi decursu temporis incrementa suscipit. Hanc ob causam debet criticus monumenta, per ætates, ut diximus, jam distributa bipartiri iterum, altera quæ ad originem rei, altera quæ ad explicationem pertineant secernens ; eaque rursus ordinare per tempora.

Tum denuo philosopho locus est ; qui injungit historico sua studia sic exercere, uti evolutionis præcepta legesque præscribunt. Ad hæc historicus monumenta iterum scrutari ; inquirere curiose in adjuncta conditionesque, quibus Ecclesia per singulas ætates sit usa, in ejus vim conservatricem, in necessitates tam internas quam externas quæ ad progrediendum impellerent, in impedimenta quæ obfuerunt, uno verbo, in ea quæcumque quæ ad determinandum faxint quo pacto evolutionis leges fuerint servatæ. Post hæc tandem explicationis historiam, per extrema veluti lineamenta, describit. Succurrit criticus aptatque monumenta reliqua. Ad scriptionem adhibetur manus : historia confecta est. — Cui jam, petimus, hæc historia inscribenda? Historico ne an critico? Neutri profecto ; sed philosopho. Tota ibi per *apriorismum* res agitur : et quidem per apriorismum hæresibus scatentem. Miseret sane hominum ejusmodi de quibus Apostolus diceret : *Evanuerunt in cogitationibus suis... dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt* (1) : at bilem tamen commovent quum Ecclesiam criminantur monumenta sic permiscere ac temperare ut suæ utilitati loquantur. Nimirum affingunt Ecclesiæ, quod sua sibi conscientia apertissime improbari sentiunt.

Ex illa porro monumentorum per ætates partitione ac disposi-

(1) Ad Rom., I, 21-22.

tione sequitur sua sponte non posse libros sacros iis auctoribus tribui, quibus reapse inscribuntur. Quam ob causam modernistæ passim non dubitant asserere, illos eosdem libros, Pentateuchum præsertim ac prima tria Evangelia, ex brevi quadam primigenia narratione, crevisse gradatim accessionibus, interpositionibus nempe in modum interpretationis sive theologicæ sive allegoricæ, vel etiam injectis ad diversa solummodo inter se jungenda. — Nimirum, ut paucis clariusque dicamus, admittenda est *vitalis evolutio* librorum sacrorum, nata ex evolutione fidei eidemque respondens. — Addunt vero, hujus evolutionis vestigia adeo esse manifesta, ut illius fere historia describi possit. Quin immo et reapse describunt, tam non dubitanter, ut suis ipsos oculis vidisse crederes scriptores singulos, qui singulis ætatibus ad libros sacros amplificandos admorint manum. — Hæc autem ut confirment, criticen, quam *textualem* nominant, adjutricem appellant; nituntur que persuadere hoc vel illud factum aut dictum non suo esse loco, aliasque ejusmodi rationes proferunt. Diceres profecto eos narrationum aut sermonum quosdam quasi typos præstituisse sibi, unde certissime judicent quid suo quid alieno stet loco. — Hac via qui apti esse queant ad decernendum, æstimet qui volet. Verumtamen qui eos audiat de suis exercitationibus circa sacros libros affirmantes, unde tot ibi incongrue notata datum est deprehendere, credet fere nullum ante ipsos hominum eosdem libros volutasse, neque hos infinitam propemodum Doctorum multitudinem quaquaversus rimatam esse, ingenio plane et eruditione et sanctitudine vitæ longe illis præstantiorem. Qui equidem Doctores sapientissimi tantum abfuit ut Scripturas sacras ulla ex parte reprehenderent, ut immo, quo illas scrutabantur penitius, eo majores divino Numini agerent gratias, quod ita cum hominibus loqui dignatum esset. Sed heu! non iis adjumentis Doctores nostri in sacros libros incubuerunt, quibus modernistæ! scilicet magistram et ducem non habuere philosophiam, quæ initia duceret a negatione Dei, nec se ipsi judicandi normam sibi delegerunt. — Jam igitur patere arbitramur, cujusmodi in re historica modernistarum sit methodus. Præit philosophus : illum historicus excipit ; pone ex ordine legunt critice tum interna tum textualis. Et quia primæ causæ hoc competit ut virtutem suam cum sequentibus communicet, evidens fit, criticen ejusmodi non quampiam esse criticen, sed vocari jure *agnosticam, immanentistam, evolutionistam* : atque ideo, qui eam profitetur eaque utitur, errores eidem implicitos profiteri et catholicæ doctrinæ adversari. — Quam ob rem mirum magnopere videri possit, apud catholicos homines id genus critices adeo hodie valere. Id nempe geminam habet causam : fœdus in primis, quo historici criticique hujus generis arctissime inter se junguntur, varietate gentium ac reli-

gionum dissensione posthabita : tum vero audacia maxima, qua, quæ quisque effutiat, ceteri uno ore extollunt et scientiæ progressioni tribuunt ; qua, qui novum portentum æstimare per se volet, facto agmini adoriuntur ; qui neget, ignorantiæ accusent ; qui amplectitur ac tuetur, laudibus exornent. Inde haud pauci decepti ; qui, si rem attentius considerarent, horrerent. — Ex hoc autem præpotenti errantium dominio, ex hac levium animorum incauta assensione quædam circumstantis aeris quasi corruptio gignitur, quæ per omnia permeat luemque diffundit. — Sed ad apologetam transeamus.

Hic apud modernistas dupliciter a philosopho et ipse pendet. *Non directe* primum, materiam sibi sumens historiam, philosopho, ut vidimus, præcipiente conscriptam : *directe* dein, mutuatus ab illo dogmata ac judicia. Inde illud vulgatum in schola modernistarum præceptum, debere novam apologesim controversias de religione dirimere historicis inquisitionibus et psychologicis. Quamobrem apologetæ modernistæ suum opus aggrediuntur rationalistas monendo, se religionem vindicare non sacris libris neve ex historiis vulgo in Ecclesia adhibitis, quæ veteri methodo descriptæ sint ; sed ex historia *reali*, modernis præceptionibus modernaque methodo conflata. Idque non quasi *ad hominem* argumentati asserunt, sed quia reapse hanc tantum historiam vera tradere arbitrantur. De adserenda vero sua in scribendo sinceritate securi sunt : jam apud rationalistas noti sunt, jam, ut sub eodem vexillo stipendia merentes, laudati : de qua laudatione, quam verus catholicus respueret, ipsi sibi gratulantur, eamque reprehensionibus Ecclesiæ opponunt. — Sed jam quo pacto apologesim unus aliquis istorum perficiat videamus. Finis, quem sibi assequendum præstituit, hic est : hominem fidei adhuc expertem eo adducere, ut eam de catholica religione *experientiam* assequatur, quæ ex modernistarum scitis unicum fidei est fundamentum. Geminum ad hoc patet iter : *objectivum* alterum, alterum *subjectivum*. Primum ex agnosticismo procedit ; eoque spectat, ut eam in religione, præsertim catholica, vitalem virtutem inesse monstret, quæ psychologum quemque itemque historicum bonæ mentis suadeat, oportere in illius historia *incogniti* aliquid celari. Ad hoc, ostendere necessum est, catholicam religionem, quæ modo est, eam omnino esse quam Christus fundavit, seu non aliud præter progredientem ejus germinis explicationem, quod Christus invexit. Primo igitur germen illud quale sit, determinandum. Idipsum porro hac formula exhiberi volunt : Christum adventum regni Dei nunciasse, quod brevi foret constituendum, ejusque ipsum fore Messiam, actorem nempe divinitus datum atque ordinatorem. Post hæc demonstrandum, qua ratione id germen,

semper *immanens* in catholica religione ac *permanens*, sensim ac secundum historiam sese evolverit aptaritque succedentibus adjunctis, ex iis ad se *vitaliter* trahens quidquid doctrinalium, cultualium, ecclesiasticarum formarum sibi esset utile; interea vero impedimenta si quae occurrerent superans, adversarios profligans, insectationibus quibusvis pugnisque superstes. Postquam autem hæc omnia, impedimenta nimirum, adversarios, insectationes, pugnas, itemque vitam fœcunditatemque Ecclesiæ id genus fuisse monstratum fuerit, ut, quamvis evolutionis leges in ejusdem Ecclesiæ historia incolumes appareant, non tamen eidem historiæ plene explicandæ sint pares; *incognitum* coram stabit, suaque sponte se offeret. — Sic illi. In qua tota ratiocinatione unum tamen non advertunt, determinationem illam germinis primigenii deberi unice *apriorismo* philosophi agnostici et evolutionistæ, et germen ipsum sic gratis ab eis definiri ut eorum causæ congruat.

Dum tamen catholicam religionem recitatis argumentationibus asserere ac suadere elaborant apologetæ novi, dant ultro et concedunt, plura in ea esse quæ animos offendant. Quin etiam, non obscura quadam voluptate, in re quoque dogmatica errores contradictionesque reperire se palam dictitant : subdunt tamen, hæc non solum admittere excusationem, sed, quod mirum esse oportet, juste ac legitime esse prolata. Sic etiam, secundum ipsos, in sacris libris, plurima in re scientifica vel historica errore afficiuntur. Sed, inquiunt, non ibi de scientiis agi aut historia, verum de religione tantum ac re morum. Scientiæ illic et historia integumenta sunt quædam, quibus experientiæ religiosæ et morales obteguntur ut facilius in vulgus propagarentur ; quod quidem vulgus cum non aliter intelligeret, perfectior illi scientia aut historia non utilitati sed nocumento fuisset. Ceterum, addunt, libri sacri, quia naturâ sunt religiosi, vitam necessario vivunt : jam vitæ sua quoque est veritas et logica, alia profecto a veritate et logica rationali, quin immo alterius omnino ordinis, veritas scilicet comparationis ac proportionis tum ad *medium* (sic ipsi dicunt) in quo vivitur, tum ad finem ob quem vivitur. Demum eo usque progrediuntur ut, nulla adhibita temperatione, asserant, quidquid per vitam explicatur, id omne verum esse ac legitimum.

Nos equidem, Venerabiles Fratres, quibus una atque unica est veritas, quique sacros libros sic æstimamus *quod Spiritu Sancto inspirante conscripti Deum habent auctorem* (1), hoc idem esse affirmamus ac mendacium utilitatis seu officiosum ipsi Deo tribuere ; verbisque Augustini asserimus : *Admisso semel in tantum auctoritatis fastigium officioso aliquo mendacio, nulla illorum libro-*

(1) Conc. Vat., *De Rev.*, c. 2.

rum particula remanebit, quæ non, ut cuique videbitur vel ad mores difficilis vel ad fidem incredibilis, eâdem perniciosissima regula ad mentientis auctoris consilium officiumque referatur (1). Unde fiet quod idem sanctus Doctor adjungit : *In eis*, scilicet Scripturis, *quod vult quisque credet, quod non vult non credet.* — Sed modernistæ apologetæ progrediuntur alacres. Concedunt præterea, in sacris libris eas subinde ratiocinationes occurrere ad doctrinam quampiam probandam, quæ nullo rationali fundamento regantur ; cujusmodi sunt quæ in prophetiis nituntur. Verum has quoque defendunt quasi artificia quædam prædicationis, quæ a vita legitima fiunt. Quid amplius ? Permittunt, immo vero asserunt, Christum ipsum in indicando tempore adventus regni Dei manifeste errasse : neque id mirum, inquiunt, videri debet ; nam et ipse vitæ legibus tenebatur ! — Quid post hæc de Ecclesiæ dogmatibus ? Scatent hæc etiam apertis oppositionibus : sed, præterquam quod a logica vitali admittuntur, veritati symbolicæ non adversantur ; in iis quippe de infinito agitur, cujus infiniti sunt respectus. Demum, adeo hæc omnia probant tuenturque, ut profiteri non dubitent, nullum Infinito honorem haberi excellentiorem quam contradicentia de ipso affirmando ! — Probata vero contradictione, quid non probabitur ?

Attamen qui nondum credat non *objectivis* solum argumentis ad fidem disponi potest, verum etiam *subjectivis*. Ad quem finem modernistæ apologetæ ad *immanentiæ* doctrinam revertuntur. Elaborant nempe ut homini persuadeant, in ipso atque in intimis ejus naturæ ac vitæ recessibus celari cujuspiam religionis desiderium et exigentiam, nec religionis cujuscumque sed talis omnino qualis catholica est ; hanc enim *postulari* prorsus inquiunt ab explicatione vitæ perfecta. — Hic autem queri vehementer Nos iterum oportet, non desiderari e catholicis hominibus, qui quamvis *immanentiæ* doctrinam ut doctrinam rejiciunt, ea tamen pro apologesi utuntur ; idque adeo incauti faciunt, ut in natura humana non capacitatem solum et convenientiam videantur admittere ad ordinem supernaturalem, quod quidem apologetæ catholici opportunis adhibitis temperationibus demonstrarunt semper, sed germanam verique nominis exigentiam. — Ut tamen verius dicamus, hæc catholicæ religionis exigentia a modernistis invehitur, qui volunt moderatiores audiri. Nam qui *integralistæ* appellari queunt, ii homini nondum credenti ipsum germen, in ipso latens, demonstrari volunt, quod in Christi conscientia fuit atque ab eo hominibus transmissum est. — Sic igitur, Venerabiles Fratres, apologeticam modernistarum methodum, summatim descriptam, doctrinis eorum plane congruentem

(1) Epist. 28.

agnoscimus : methodum profecto, uti etiam doctrinas, errorum plenas, non ad ædificandum aptas sed ad destruendum, non ad catholicos efficiendos sed ad catholicos ipsos ad hæresim trahendos, immo etiam ad religionis cujuscumque omnimodam eversionem !

Pauca demum superant addenda de modernista ut reformator est. Jam ea, quæ huc usque loquuti sumus, abunde manifestant quanto et quam acri innovandi studio hi homines ferantur. Pertinet autem hoc studium ad res omnino omnes, quæ apud catholicos sunt. — Innovari volunt philosophiam in sacris præsertim Seminariis : ita ut, amandata philosophia scholasticorum ad historiam philosophiæ inter cetera quæ jam obsoleverunt systemata, adolescentibus moderna tradatur philosophia, quæ una vera nostræque ætati respondens. — Ad theologiam innovandam, volunt, quam nos rationalem dicimus, habere fundamentum modernam philosophiam. Positivam vero theologiam, niti maxime postulant in historia dogmatum. — Historiam quoque scribi et tradi expetunt ad suam methodum præscriptaque moderna. — Dogmata eorumdemque evolutionem cum scientia et historica componenda edicunt. — Ad catechesim, quod spectat, ea tantum in catecheticis libris notari postulant dogmata, quæ innovata fuerint sintque ad vulgi captum. — Circa sacrorum cultum, minuendas inquiunt externas religiones prohibendumve ne crescant. Quamvis equidem alii, qui symbolismo magis favent, in hac re indulgentiores se præbeant. — Regimen ecclesiæ omni sub respectu reformandum clamitant, præcipue tamen sub disciplinari ac dogmatico. Ideo intus forisque cum moderna, ut aiunt, conscientia componendum, quæ tota ad democratiam vergit : ideo inferiori clero ipsisque laicis suæ in regimine partes tribuendæ, et collecta nimium contractaque in centrum auctoritas dispertienda. — Romana consilia sacris negotiis gerendis immutari pariter volunt ; in primis autem tum quod a *sancto officio* tum quod ab *indice* appellatur. — Item ecclesiastici regiminis actionem in re politica et sociali variandam contendunt, ut simul a civilibus ordinationibus exulet, eisdem tamen se aptet ut suo illas spiritu imbuat. — In re morum, illud asciscunt americanistarum scitum, activas virtutes passivis anteponi oportere, atque illas præ istis exercitatione promoveri. — Clerum sic comparatum petunt ut veterem referat demissionem animi et paupertatem ; cogitatione insuper et facto cum modernismi præceptis consentiat. — Sunt demum qui, magistris protestantibus dicto lubentissime audientes, sacrum ipsum in sacerdotio cœlibatum sublatum desiderent. — Quid igitur in Ecclesia intactum relinquunt, quod non ab ipsis nec secundum ipsorum pronunciata sit reformandum ?

In tota hac modernistarum doctrina exponenda, Venerabiles Fratres, videbimur forte alicui diutius immorati. Id tamen omnino oportuit, tum ne, ut assolet, de ignoratione rerum suarum ab illis reprehendamur; tum ut pateat, quum de modernismo est quæstio, non de vagis doctrinis agi nulloque inter se nexu conjunctis, verum de uno compactoque veluti corpore, in quo si unum admittas, cetera necessario sequantur. Ideo didactica fere ratione usi sumus, nec barbara aliquando respuimus verba, quæ modernistæ usurpant. — Jam systema universum uno quasi obtutu respicientes, nemo mirabitur si sic illud definimus, ut omnium hæreseon conlectum esse affirmemus. Certe si quis hoc sibi proposuisset, omnium quotquot fuerunt circa fidem errores succum veluti ac sanguinem in unum conferre; rem nunquam plenius perfecisset, quam modernistæ perfecerunt. Immo vero tanto hi ulterius progressi sunt, ut, non modo catholicam religionem, sed omnem penitus, quod jam innuimus, religionem deleverint. Hinc enim rationalistarum plausus: hinc qui liberius apertiusque inter rationalistas loquuntur, nullos se efficaciores quam modernistas auxiliatores invenisse gratulantur. — Redeamus enimvero, tantisper, Venerabiles Fratres, ad exitiosissimam illam *agnosticismi* doctrinam. Ea scilicet, ex parte intellectus, omnis ad Deum via præcluditur homini, dum aptior sterni putatur ex parte cujusdam animi sensus et actionis. Sed hoc quam perperam, quis non videat? Sensus enim animi actioni rei respondet, quam intellectus vel externi sensus proposuerint. Demito intellectum; homo externos sensus, ad quos jam fertur, proclivius sequetur. Perperam iterum; nam phantasiæ quævis de sensu religioso communem sensum non expugnabunt: communi autem sensu docemur, perturbationem aut occupationem animi quampiam, non adjumento sed impedimento esse potius ad investigationem veri, veri inquimus ut in se est; nam verum illud alterum *subjectivum*, fructus interni sensus et actionis, si quidem ludendo est aptum, nihil admodum homini confert, cujus scire maxime interest sit necne extra ipsum Deus, cujus in manus aliquando incidet. — *Experientiam* enimvero tanto operi adjutricem inferunt. Sed quid hæc ad sensum illum animi adjiciat? Nil plane, præterquam quod vehementiorem faciat; ex qua vehementia fiat proportione firmior persuasio de veritate objecti. Jam hæc duo profecto non efficiunt ut sensus ille animi desinat esse sensus, neque ejus immutant naturam, semper deceptioni obnoxiam, nisi regatur intellectu; immo vero illam confirmant et juvant, nam sensus quo intensior, eo potiore jure est sensus. — Cum vero de religioso sensu hic agamus deque experientia in eo contenta, nostis probe, Venerabiles Fratres, quanta in hac re prudentia sit opus, quanta item doctrina quæ ipsam regat prudentiam. Nostis ex animorum usu, quorumdam

præcipue in quibus eminet sensus ; nostis ex librorum consuetudine, qui de ascesi tractant ; qui quamvis modernistis in nullo sunt pretio, doctrinam tamen longe solidiorem, subtilioremque ad observandum sagacitatem præseferunt, quam ipsi sibi arrogant. Equidem Nobis amentis esse videtur aut saltem imprudentis summopere pro veris, nulla facta investigatione, experientias intimas habere, cujusmodi modernistæ venditant. Cur vero, ut per transcursum dicamus, si harum experientiarum tanta vis est ac firmitas, non eadem tribuatur illi, quam plura catholicorum millia se habere asserunt de devio itinere, quo modernistæ incedunt? Hæc ne tantum falsa atque fallax? Hominum autem pars maxima hoc firmiter tenet tenebitque semper, sensu solum et experientia, nullo mentis ductu atque lumine, ad Dei notitiam pertingi nunquam posse. Restat ergo iterum atheismus ac religio nulla. — Nec modernistæ meliora sibi promittant ex asserta *symbolismi* doctrina. Nam si quævis intellectualia, ut inquiunt, elementa nihil nisi Dei symbola sunt ; ecquid symbolum non sit ipsum Dei nomen aut personalitatis divinæ? quod si ita, jam de divina personalitate ambigi poterit, patetque ad pantheismum via. — Eodem autem, videlicet ad purum putumque pantheismum, ducit doctrina alia de *immanentia divina.* Etenim hoc quærimus : an ejusmodi *immanentia* Deum ab homine distinguat necne. Si distinguit, quid tum a catholica doctrina differt, aut doctrinam de externa revelatione cur rejicit? Si non distinguit, pantheismum habemus. Atqui *immanentia* hæc modernistarum vult atque admittit omne conscientiæ phænomenon ab homine ut homo est proficisci. Legitima ergo ratiocinatio inde infert unum idemque esse Deum cum homine : ex quo pantheismus. — Distinctio demum, quam prædicant, inter scientiam et fidem, non aliam admittit consecutionem. Objectum enim scientiæ in cognoscibilis realitate ponunt ; fidei e contra in incognoscibilis. Jamvero incognoscibile inde omnino constituitur, quod inter objectam materiam et intellectum nulla adsit proportio. Atqui hic proportionis defectus nunquam, nec in modernistarum doctrina, auferri potest. Ergo incognoscibile credenti æque ac philosopho incognoscibile semper manebit. Ergo si qua habebitur religio, hæc erit realitatis incognoscibilis ; quæ cur etiam mundi animus esse nequeat, quem rationalistæ quidam admittunt, non videmus profecto. — Sed hæc modo sufficiant ut abunde pateat quam multiplici itinere doctrina modernistarum ad atheismum trahat et ad religionem omnem abolendam. Equidem protestantium error primus hac via gradum jecit ; sequitur modernistarum error ; proxime atheismus ingredietur.

Ad penitiorem modernismi notitiam, et ad tanti vulneris remedia

aptius quærenda, juvat nunc, Venerabiles Fratres, causas aliquantum scrutari unde sit ortum aut nutrítum malum. — Proximam continentemque causam in errore mentis esse ponendam, dubitationem non habet. Remotas vero binas agnoscimus, curiositatem et superbiam. — Curiositas, ni sapienter cohibeatur, sufficit per se una ad quoscumque explicandos errores. Unde Gregorius XVI decessor Noster jure scribebat (1) : *Lugendum valde est quonam prolabantur humanæ rationis deliramenta, ubi quis novis rebus studeat, atque contra Apostoli monitum nitatur plus sapere quam oporteat sapere, sibique nimium præfidens, veritatem quærendam autumet extra catholicam Ecclesiam, in qua absque vel levissimo erroris cœno ipsa invenitur.* — Sed longe majorem ad obcæcandum animum et in errorem inducendum cohibet efficientiam superbia : quæ in modernismi doctrina quasi in domicilio collocata, ex ea undequaque alimenta concipit, omnesque induit aspectus. Superbia enim sibi audacius præfidunt, ut tamquam universorum normam se ipsi habeant ac proponant. Superbia vanissime gloriantur quasi uni sapientiam possideant, dicuntque inflati : *Non sumus sicut ceteri homines ;* et ne cum ceteris comparentur, nova quæque etsi absurdissima amplectuntur et somniant. Superbia subjectionem omnem abjiciunt contenduntque auctoritatem cum libertate componendam. Superbia sui ipsorum obliti, de aliorum reformatione unice cogitant, nullaque est apud ipsos gradus, nulla vel supremæ potestatis reverentia. Nulla profecto brevior et expeditior ad modernismum est via, quam superbia. Si qui catholicus e laicorum cœtu, si quis etiam sacerdos christianæ vitæ præcepti sit immemor, quo jubemur abnegare nos ipsi si Christum sequi velimus, nec auferat superbiam de corde suo ; næ is ad modernistarum errores amplectendos aptissimus est quam qui maxime ! — Quare, Venerabiles Fratres, hoc primum vobis officium esse oportet superbis ejusmodi hominibus obsistere, eos tenuioribus atque obscurioribus muneribus occupare, ut eo amplius deprimantur quo se tollunt altius et ut, humiliore loco positi, minus habeant ad nocendum potestatis. Præterea tum ipsi per vos tum per seminariorum moderatores, alumnos sacri cleri scrutemini diligentissime ; et si quos superbo ingenio repereritis, eos fortissime a sacerdotio repellatis. Quod utinam peractum semper fuisset ea qua opus erat vigilantia et constantia !

Quod si a moralibus causis ad eas quæ ab intellectu sunt veniamus, prima ac potissima occurret ignorantia. — Enimvero modernistæ, quotquot sunt, qui doctores in Ecclesia esse ac videri velunt, modernam philosophiam plenis buccis extollentes asperna-

(1) Ep. Encycl., *Singulari Nos*, 7 kal. Jul. 1834.

tique scholasticam, non aliter illam, ejus fuco et fallaciis decepti, sunt amplexi, quam quod alteram ignorantes prorsus, omni argumento caruerunt ad notionum confusionem tollendam et ad sophismata refellenda. Ex connubio autem falsæ philosophiæ cum fide illorum systema, tot tantisque erroribus abundans, ortum habuit.

Cui propagando utinam minus studii et curarum impenderent ! Sed eorum tanta est alacritas, adeo indefessus labor, ut plane pigeat tantas insumi vires ad Ecclesiæ perniciem, quæ si recte adhibitæ summo forent adjumento. — Gemina vero ad fallendos animos utuntur arte ; primum enim complanare quæ obstant nituntur, tum autem quæ prosint studiosissime perquirunt atque impigre patientissimeque adhibent. — Tria sunt potissimum quæ suis illi conatibus adversari sentiunt : scholastica philosophandi methodus, Patrum auctoritas et traditio, magisterium ecclesiasticum. Contra hæc acerrima illorum pugna. Idcirco philosophiam ac theologiam scholasticam derident passim atque contemnunt. Sive id ex ignoratione faciant sive ex metu, sive potius ex utraque causa, certum est studium novarum rerum cum odio scholasticæ methodi conjungi semper ; nullumque est indicium manifestius quod quis modernismi doctrinis favere incipiat, quam quum incipiat scholasticam horrere methodum. Meminerint modernistæ ac modernistarum studiosi damnationem, qua Pius IX censuit reprobandam propositionem quæ diceret (1) : *Methodus et principia, quibus antiqui doctores scholastici theologiam excoluerunt, temporum nostrorum necessitatibus scientiarumque progressui minime congruunt.* — Traditionis vero vim et naturam callidissime pervetere elaborant, ut illius monumentum ac pondus elidant. Stabit tamen semper catholicis auctoritas Nicænæ Synodi II, quæ damnavit *eos, qui audent... secundum scelestos hæreticos ecclesiasticas traditiones spernere et novitatem quamlibet excogitare... aut excogitare prave aut astute ad subvertendum quidquam ex legitimis traditionibus Ecclesiæ catholicæ.* Stabit Synodi Constantinopolitanæ IV professio : *Igitur regulas, quæ sanctæ, catholicæ et apostolicæ Ecclesiæ tam a sanctis famosissimis Apostolis quam ab orthodoxorum universalibus necnon et localibus Conciliis vel etiam a quolibet deiloquo Patre ac magistro Ecclesiæ traditæ sunt, servare ac custodire profitemur.* Unde Romani Pontifices Pius IV itemque hujus nominis IX in professione fidei hæc quoque addi voluerunt : *Apostolicas et ecclesiasticas traditiones, reliquasque ejusdem Ecclesiæ observationes et constitutiones firmissime admitto et amplector.* — Nec secus quam de Traditione, judicant modernistæ de sanctissimis Ecclesiæ Patribus. Eos temeritate

(1) Syll. prop. 13.

summa traducunt vulgo ut omni quidem cultu dignissimos, ast in re critica et historica ignorantiæ summæ, quæ nisi ab ætate qua vixerunt, excusationem non habeat. — Denique ipsius ecclesiastici magisterii auctoritatem toto studio minuere atque infirmare conantur, tum ejus originem, naturam, jura sacrilege pervertendo, tum contra illam adversariorum calumnias libere ingeminando. Valent enim de modernistarum grege, quæ mœrore summo Decessor Noster scribebat : *Ut mysticam Sponsam Christi, qui lux vera est, in contemptum et invidiam vocarent tenebrarum filii consuevere in vulgus eam vecordi calumnia impetere, et, conversa rerum nominumque ratione et vi, compellare obscuritatis amicam, altricem ignorantiæ, scientiarum lumini et progressui infensam* (1). — Quæ cum sint ita, Venerabiles Fratres, mirum non est, si catholicos homines, qui strenue pro Ecclesia decertant, summa malevolentia et livore modernistæ impetunt. Nullum est injuriarum genus, quo illos non lacerent : sed ignorantiæ passim pervicaciæque accusant. Quod si refellentium eruditionem et vim pertimescant : efficaciam derogant conjurato silentio. Quæ quidem agendi ratio cum catholicis eo plus habet invidiæ, quod, eodem tempore nulloque modo adhibito, perpetuis laudibus evehunt quotquot cum ipsis consentiunt ; horum libros nova undique spirantes grandi plausu excipiunt ac suscipiunt ; quo quis audentius vetera evertit, traditionem et magisterium ecclesiasticum respuit, eo sapientiorem prædicant ; denique, quod quisque bonus horreat, si quem Ecclesia damnatione perculerit, hunc, facto agmine, non solum palam et copiosissime laudant, sed ut veritatis martyrem pene venerantur. — Toto hoc, tum laudationum tum improperiorum strepitu, percussæ ac turbatæ juniorum mentes, hinc ne ignorantes audiant inde ut sapientes videantur, cogente intus curiositate ac superbia, dant victas sæpe manus ac modernismo se dedunt.

Sed jam ad artificia hæc pertinent, quibus modernistæ merces suas vendunt. Quid enim non moliuntur ut asseclarum numerum augeant ? In sacris Seminariis, in Universitatibus studiorum magisteria aucupantur, quæ sensim in pestilentiæ cathedras vertunt. Doctrinas suas, etsi forte implicite, in templis ad concionem dicentes inculcant ; apertius in congressibus enunciant ; in socialibus institutis intrudunt atque extollunt. Libros, ephemerides, commentaria suo vel alieno nomine edunt. Unus aliquando idemque scriptor multiplici nomine utitur, ut simulata auctorum multitudine incauti decipiantur. Brevi, actione, verbis, prœlo nihil non tentant, ut eos febri quadam phreneticos diceres. — Hæc autem omnia quo fructu ? Juvenes magno numero deflemus, egregiæ quidem illos

(1) Motu pr. *Ut mysticam*, 14 Martii 1891.

spei, quique Ecclesiæ utilitatibus optimam navarent operam, a recto tramite deflexisse. Plurimos etiam dolemus, qui, quamvis non eo processerint, tamen, corrupto quasi aere hausto, laxius admodum cogitare, eloqui, scribere consuescunt quam catholicos decet. Sunt hi de laicorum cœtu, sunt etiam de sacerdotum numero ; nec, quod minus fuisset expectandum, in ipsis religiosorum familiis desiderantur. Rem biblicam ad modernistarum leges tractant. In conscribendis historiis, specie adserandæ veritatis, quidquid Ecclesiæ maculam videtur aspergere, id, manifesta quadam voluptate, in lucem diligentissime ponunt. Sacras populares traditiones, apriorismo quodam ducti, delere omni ope conantur. Sacras Reliquias vetustate commendatas despectui habent. Vano scilicet desiderio feruntur ut mundus de ipsis loquatur ; quod futurum nom autumant si ea tantum dicant, quæ semper quæve ab omnibus sunt dicta. Interea suadent forte sibi obsequium se præstare Deo et Ecclesiæ : reapse tamen offendunt gravissime, non suo tantum ipsi opere, quantum ex mente qua ducuntur, et quia perutilem operam modernistarum ausibus conferunt.

Huic tantorum errorum agmini clam aperteque invadenti Leo XIII decessor Noster fel. rec., præsertim in re biblica, occurrere fortiter dicto actuque conatus est. Sed modernistæ, ut jam vidimus, non his facile terrentur armis : observantiam demissionemque animi affectantes summam, verba Pontificis Maximi in suas partes detorserunt, actus in alios quoslibet transtulere. Sic malum robustius in dies factum. Quamobrem, Venerabiles Fratres, moras diutius non interponere decretum est, atque efficaciora moliri. — Vos tamen oramus et obsecramus, ne in re tam gravi vigilantiam, diligentiam, fortitudinem vestram desiderari vel minimum patiamini. Quod vero a vobis petimus et expectamus, idipsum et petimus æque et expectamus, a ceteris animarum pastoribus, ab educatoribus et magistris sacræ juventutis, imprimis autem a summis religiosarum familiarum magistris.

I. Primo igitur ad studia quod attinet, volumus probeque mandamus ut philosophia scholastica studiorum sacrorum fundamentum ponatur. — Utique, *si quid a doctoribus scholasticis vel nimia subtilitate quæsitum, vel parum considerate traditum ; si quid cum exploratis posterioris ævi doctrinis minus cohærens vel denique quoquo modo non probabile ; id nullo pacto in animo est ætati nostræ ad imitandum proponi* (1). Quod rei caput est, philosophiam scholasticam quum sequendam præscribimus, eam præcipue intelligimus, quæ a sancto Thoma Aquinate est tradita ; de qua quidquid a Decessore Nostro sancitum est, id omne vigere

(1) Leo XIII, Enc. *Æterni Patris.*

volumus, et qua sit opus instauramus et confirmamus, stricteque ab universis servari jubemus. Episcoporum erit, sicubi in Seminariis neglecta hæc fuerint, ea ut in posterum custodiantur urgere atque exigere. Eadem religiosorum Ordinum moderatoribus præcipimus. Magistros autem monemus ut rite hoc teneant, Aquinatem deserere, præsertim in re metaphysica, non sine magno detrimento esse.

Hoc ita posito philosophiæ fundamento, theologicum ædificium extruatur diligentissime. — Theologiæ studium, Venerabiles Fratres, quanta potestis ope provehite, ut clerici e seminariis egredientes præclara illius existimatione magnoque amore imbuantur, illudque semper pro deliciis habeant. Nam *ut in magna et multiplici disciplinarum copia quæ menti veritatis cupidæ objicitur, neminem latet sacram Theologiam ita principem sibi locum vindicare, ut vetus sapientium effatum sit, veteris scientiis et artibus officium incumbere, ut ei inserviant ac velut ancillarum more famulentur* (1). — Addimus heic, eos etiam Nobis laude dignos videri, qui, incolumi reverentia erga Traditionem et Patres et ecclesiasticum magisterium, sapienti judicio catholicisque usi normis (quod non æque omnibus accidit) theologiam positivam, mutuato a veri nominis historia lumine, collustrare studeant. Major profecto quam antehac positivæ theologiæ ratio est habenda ; id tamen sic fiat, ut nihil scholastica detrimenti capiat, iique reprehendantur, utpote qui modernistarum rem gerunt, quicumque positivam sic extollunt ut scholasticam theologiam despicere videantur.

De profanis vero disciplinis satis sit revocare quæ Decessor Noster sapientissime dixit (2) : *In rerum naturalium consideratione strenue adlaboretis : quo in genere nostrorum temporum ingeniosa inventa et utiliter ausa, sicut jure admirantur æquales, sic posteri perpetua commendatione et laude celebrabunt.* Id tamen nullo sacrorum studiorum damno ; quod idem Decessor Noster gravissimis hisce verbis prosequutus monuit (3) : *Quorum causam errorum, si quis diligentius investigaverit, in eo potissimum sitam esse intelliget, quod nostris hisce temporibus, quanto rerum naturalium studia vehementius fervent, tanto magis severiores altioresque disciplinæ defloruerint : quædam enim fere in oblivione hominum conticescunt ; quædam remisse leviterque tractantur, et quod indignum est, splendore pristinæ dignitatis deleto, pravitate sententiarum et immanibus opinionum portentis inficiuntur.* Ad hanc igitur legem naturalium disciplinarum studia in sacris seminariis temperari præcipimus.

(1) Leo XIII, Litt. ap. *In magna*, 10 Dec. 1889.
(2) Alloc. 7 Martii 1880.
(3) Loc. cit.

II. His omnibus præceptionibus tum Nostris tum Decessoris Nostri oculos adjici oportet, quum de Seminariorum vel Universitatum catholicarum moderatoribus et magistris eligendis agendum erit. — Quicumque modo quopiam modernismo imbuti fuerint, ii nullo habito rei cujusvis respectu, tum a regundi tum a docendi munere arceantur; eo si jam funguntur, removeantur : item qui modernismo clam aperteve favent, aut modernistas laudando eorumque culpam excusando, aut Scholasticam et Patres et Magisterium ecclesiasticum carpendo, aut ecclesiasticæ potestati, in quocumque ea demum sit, obedientiam detrectando : item qui in historica re, vel archeologica, vel biblica nova student : item qui sacras negligunt disciplinas, aut profanas anteponere videntur. — Hoc in negotio, Venerabiles Fratres, præsertim in magistrorum delectu, nimia nunquam erit animadversio et constantia ; ad doctorum enim exemplum plerumque componuntur discipuli. Quare, officii conscientia freti, prudenter ac in re at fortiter agitote.

Pari vigilantia et severitate ii sunt cognoscendi ac deligendi, qui sacris initiari postulent. Procul, procul esto a sacro ordine novitatum amor : superbos et contumaces animos odit Deus ! — Theologiæ ac Juris canonici laurea nullus in posterum donetur, qui statum curriculum in scholastica philosophia antea non elaboraverit. Quod si donetur, inaniter donatus esto. — Quæ de celebrandis Universitatibus Sacrum Consilium Episcoporum et Religiosorum negotiis præpositum clericis Italiæ tum sæcularibus tum regularibus præcepit anno MDCCCXCVI ; ea ad nationes omnes posthac pertinere decernimus. — Clerici et sacerdotes qui catholicæ cuipiam Universitati vel Instituto item catholico nomen dederint, disciplinas, de quibus magisteria in his fuerint, in civili Universitate ne ediscant. Sicubi id permissum, in posterum ut ne fiat edicimus. — Episcopi, qui hujusmodi Universitatibus vel Institutis moderandis præsunt, curent diligentissime ut quæ hactenus imperavimus, ea constanter serventur.

III. Episcoporum pariter officium est modernistarum scripta quæve modernismum olent provehuntque, si in lucem edita ne legantur cavere, si nondum edita prohibere ne edantur. — Item libri omnes, ephemerides, commentaria quævis hujus generis neve adolescentibus in Seminariis neve auditoribus in Universitatibus permittantur : non enim minus hæc nocitura, quam quæ contra mores conscripta ; immo etiam magis, quod christianæ vitæ initia vitiant. — Nec secus judicandum de quorumdam catholicorum scriptionibus, hominum ceteroqui non malæ mentis, sed qui theologicæ disciplinæ expertes ac recentiori philosophia imbuti, hanc cum fide componere nituntur et ad fidei, ut inquiunt, utilitates

transferre. Hæ, quia nullo metu versantur ob auctorum nomen bonamque existimationem, plus periculi afferunt ut sensim ad modernismum quis vergat.

Generatim vero, Venerabiles Fratres, ut in re tam gravi præcipiamus, quicumque in vestra uniuscujusque diœcesi prostant libri ad legendum perniciosi, ii ut exulent fortiter, contendite, solemni etiam interdictione usi. Etsi enim Apostolica Sedes ad hujusmodi scripta e medio tollenda omnem operam impendat; adeo tamen jam numero crevere, ut vix notandis omnibus pares sint vires. Ex quo fit, ut serior quandoque paretur medicina, quum per longiores moras malum invaluit. Volumus igitur ut Sacrorum Antistites, omni metu abjecto, prudentia carnis deposita, malorum clamoribus posthabitis suaviter quidem sed constanter suas quisque partes suscipiant; memores quæ Leo XIII in Constitutione apostolica *Officiorum* præscribebat : *Ordinarii, etiam tamquam Delegati Sedis Apostolicæ, libros aliaque scripta noxia in sua diœcesi edita vel diffusa proscribere et e manibus fidelium auferre studeant.* Jus quidem his verbis tribuitur sed etiam officium mandatur. Nec quispiam hoc munus officii implevisse autumet, si unum alterumve librum ad Nos detulerit, dum alii bene multi dividi passim ac pervulgari sinuntur. — Nihil autem vos teneat, Venerabiles Fratres, quod forte libri alicujus auctor ea sit alibi facultate donatus, quam vulgo *Imprimatur* appellant : tum quia simulata esse possit, tum quia vel negligentius data vel benignitate nimia nimiave fiducia de auctore concepta, quod postremum in Religiosorum forte ordinibus aliquando evenit. Accedit quod, sicut non idem omnibus convenit cibus, ita libri qui altero in loco sint adiaphori, nocentes in altero ob rerum complexus esse queunt. Si igitur Episcopus, audita prudentum sententia, horum etiam librorum aliquem in sua diœcesi notandum censuerit, potestatem ultro facimus immo et officium mandamus. Res utique decenter fiat, prohibitionem, si sufficiat, ad clerum unum coercendo : integro tamen bibliopolarum catholicorum officio libros ab Episcopo notatos minime venales habendi. — Et, quoniam de his sermo incidit, vigilent Episcopi ne, lucri cupiditate, malam librarii mercentur mercem : certe in aliquorum indicibus modernistarum libri abunde nec parva cum laude proponuntur. Hos, si obedientiam detrectent, Episcopi, monitione præmissa, bibliopolarum catholicorum titulo privare ne dubitent; item potioreque jure si episcopales audiant : qui vero pontificio titulo ornantur, eos ad Sedem Apostolicam deferant. — Universis demum in memoriam revocamus, quæ memorata apostolica Constitutio *Officiorum* habet, articulo XXVI : *Omnes, qui facultatem apostolicam consecuti sunt legendi et retinendi libros prohibitos, nequeunt ideo legere et retinere libros*

quoslibet aut ephemerides ab Ordinariis locorum proscriptas, nisi eis in apostolico indulto expressa facta fuerit potestas legendi ac retinendi libros a quibuscumque damnatos.

IV. Nec tamen pravorum librorum satis est lectionem impedire ac venditionem : editionem etiam prohiberi oportet. Ideo edendi facultatem Episcopi severitate summa impertiant. — Quoniam vero magno numero ea sunt ex Constitutione *Officiorum*, quæ Ordinarii permissionem ut edantur postulent, nec ipse per se Episcopus præcognoscere universa potest ; in quibusdam diœcesibus ad cognitionem faciendam censores ex officio sufficienti numero destinantur. Hujusmodi censorum institutum laudamus quam maxime illudque ut ad omnes diœceses propagetur non hortamur modo sed omnino præscribimus. In universis igitur curiis episcopalibus censores ex officio adsint, qui edenda cognoscant : hi autem e gemino clero eligantur, ætate, eruditione, prudentia commendati, quique in doctrinis probandis improbandisque medio tutoque itinere eant. Ad illos scriptorum cognitio deferatur, quæ ex articulis XLI et XLII memoratæ Constitutionis venia ut edantur indigent. Censor sententiam scripto dabit. Ea si faverit, Episcopus potestatem edendi faciet per verbum *Imprimatur*, cui tamen præponetur formula *Nihil obstat*, adscripto censoris nomine. — In Curia romana, non secus ac in ceteris omnibus, censores ex officio instituantur. Eos, audito prius Cardinali in Urbe Pontificis Vicario, tum vero annuente ac probante ipso Pontifice Maximo, Magister sacri Palatii apostolici designabit. Hujus erit ad scripta singula cognoscenda censorem destinare. Editionis facultas ab eodem Magistro dabitur nec non a Cardinali Vicario Pontificis vel Antistite ejus vices gerente, præmissa a censore prout supra diximus, approbationis formula, adjectoque ipsius censoris nomine. — Extraordinariis tantum in adjunctis ac per quam raro, prudenti Episcopi arbitrio, censoris mentio intermitti poterit. — Auctoribus censoris nomen patebit nunquam, antequam hic faventem sententiam ediderit ; ne quid molestiæ censori exhibeatur vel dum scripta cognoscit, vel si editionem non probavit. — Censores e religiosorum familiis nunquam eligantur, nisi prius moderatoris provinciæ vel, si de Urbe agatur, moderatoris generalis secreto sententia audiatur : is autem de eligendi moribus, scientia et doctrinæ integritate pro officii conscientia testabitur. — Religiosorum moderatores de gravissimo officio monemus nunquam sinendi aliquid a suis subditis typis edi, nisi prius ipsorum et Ordinarii facultas intercesserit. — Postremum edicimus et declaramus, censoris titulum, quo quis ornatur, nihil valere prorsus nec unquam posse afferri ad privatas ejusdem opiniones firmandas.

His universe dictis, nominatim servari diligentius præcipimus, quæ articulo XLII Constitutionis *Officiorum* in hæc verba edicuntur : *Viri e clero seculari prohibentur quominus, absque prævia Ordinariorum venia, diaria vel folia periodica moderanda suscipiant.* Qua si qui venia perniciose utantur ea, moniti primum, priventur. — Ad sacerdotes quod attinet, qui *correspondentium* vel *collaboratorum* nomine vulgo veniunt, quoniam frequentius evenit eos in ephemeridibus vel commentariis scripta edere modernismi labe infecta; videant Episcopi ne quid hi peccent, si peccarint moneant atque a scribendo prohibeant. Idipsum religiosorum moderatores ut præstent gravissime admonemus : qui si negligentius agant, Ordinarii auctoritate Pontificis Maximi provideant. — Ephemerides et commentaria, quæ a catholicis scribuntur, quoad fieri possit, censorem designatum habeant. Hujus officium erit folia singula vel libellos, postquam sint edita, opportune perlegere : si quid dictum periculose fuerit, id quamprimum corrigendum injungat. Eadem porro Episcopis facultas esto, etsi censor forte faverit.

V. Congressus publicosque cœtus jam supra memoravimus, utpote in quibus suas modernistæ opiniones tueri palam ac propagare student. — Sacerdotum conventus Episcopi in posterum haberi ne siverint, nisi rarissime. Quod si siverint, ea tantum lege sinent, ut nulla fiat rerum tractatio, quæ ad Episcopos Sedemve Apostolicam pertinent; ut nihil proponatur vel postuletur, quod sacræ potestatis occupationem inferat ; ut quidquid modernismum sapit, quidquid presbyterianismum vel laicismum, de eo penitus sermo conticescat. — Cœtibus ejusmodi, quos singulatim, scripto, aptaque tempestate permitti oportet, nullus ex alia diœcesi sacerdos intersit, nisi litteris sui Episcopi commendatus. — Omnibus autem sacerdotibus animo ne excidant, quæ Leo XIII gravissime commendavit (1) : *Sancta sit apud sacerdotes Antistitum suorum auctoritas : pro certo habeant sacerdotale munus, nisi sub magisterio Episcoporum exerceatur, neque sanctum, nec satis utile, neque honestum futurum.*

VI. Sed enim, Venerabiles Fratres, quid juverit jussa a Nobis præceptionesque dari, si non hæc rite firmiterque serventur ? Id ut feliciter pro votis cedat, visum est ad universas diœceses proferre, quod Umbrorum Episcopi (2), ante annos plures, pro suis prudentissime decreverunt. *Ad errores,* sic illi, *jam diffusos expellendos atque ad impediendum quominus ulterius divulgentur, aut adhuc extent impietatis magistri per quos perniciosi perpetuentur ef-*

(1) Litt. Enc. *Nobilissima Gallorum*, 10 Febr. 1884.
(2) Act. Consess. Epp. Umbriæ, Novembri 1849, Tit. II, art. 6.

fectus, qui ex illa divulgatione manarunt, sacer Conventus, sancti Caroli Borromæi vestigiis inhærens, institui in unaquaque diœcesi decernit probatorum utriusque cleri consilium, cujus sit pervigilare an et quibus artibus novi errores serpant aut disseminentur atque Episcopum de hisce docere, ut collatis consiliis remedia capiat, quibus id mali ipso suo initio extingui possit, ne ad animarum perniciem magis magisque diffundatur, vel quod pejus est in dies confirmetur et crescat. — Tale igitur Consilium, quod *a vigilantia* dici placet, in singulis diœcesibus institui quamprimum decernimus. Viri, qui in illud adsciscantur, eo fere modo cooptabuntur, quo supra de censoribus statuimus. Altero quoque mense statoque die cum Episcopo convenient : quæ tractarint decreverint, ea arcani lege custodiunto. — Officii munere hæc sibi demandata habeant. Modernismi indicia ac vestigia tam in libris quam in magisteriis pervestigent vigilanter ; pro cleri juventæque incolumitate, prudenter sed prompte et efficaciter præscribant. — Vocum novitatem caveant meminerintque Leonis XIII monita (1). *Probari non posse in catholicorum scriptis eam dicendi rationem quæ, pravæ novitati studens, pietatem fidelium ridere videatur loquaturque novum christianæ vitæ ordinem, novas Ecclesiæ præceptiones, nova moderni animi desideria, novam socialem cleri vocationem, novam christianam humanitatem, aliaque id genus multa.* Hæc in libris prælectionibusque ne patiantur. — Libros ne negligant, in quibus piæ cujusque loci traditiones aut sacræ Reliquiæ tractantur. Non sinant ejusmodi quæstiones agitari in ephemeridibus vel in commentariis fovendæ pietati destinatis, nec verbis ludibrium aut despectum sapientibus, nec stabilibus sententiis, præsertim, ut fere accidit, si quæ affirmantur probabilitatis fines non excedunt vel præjudicatis nituntur opinionibus.

De sacris Reliquiis hæc teneantur. Si Episcopi, qui uni in hac re possunt, certo norint Reliquiam esse subditiciam, fidelium cultu removeant. Si Reliquiæ cujuspiam auctoritates, ob civiles forte perturbationes vel alio quovis casu ; interierint ; ne publice ea proponatur nisi rite ab Episcopo recognita. Præscriptionis argumentum vel fundatæ præsumptionis tunc tantum valebit, si cultus antiquitate commendetur ; nimirum pro decreto, anno MDCCCXCVI a sacro Consilio indulgentiis sacrisque Reliquiis cognoscendis edito, quo edicitur : *Reliquias antiquas conservandas esse in ea veneratione in qua hactenus fuerunt, nisi in casu particulari certa adsint argumenta eas falsas vel suppositicias esse.* — Quum autem de piis traditionibus judicium fuerit, illud meminisse oportet : Ecclesiam tanta in hac re uti prudentia, ut traditiones ejusmodi ne scripto

(1) Instruct. S. C. NN. EE. EE., 27 Jan. 1902.

narrari permittat nisi cautione multa adhibita præmissaque declaratione ab Urbano VIII sancita, quod etsi rite fiat, non tamen facti veritatem adserit, sed, nisi humana ad credendum argumenta desint, credi modo non prohibet. Sic plane sacrum Consilium legitimis ritibus tuendis, ab hinc annis xxx edicebat (1) : *Ejusmodi apparitiones seu revelationes neque approbatas neque damnatas ab Apostolica Sede fuisse, sed tantum permissas tamquam pie credendas fide solum humana, juxta traditionem quam ferunt, idoneis etiam testimoniis ac monumentis confirmatam.* Hoc qui teneat, metu omni vacabit. Nam Apparitionis cujusvis religio, prout factum ipsum spectat et *relativa* dicitur, conditionem semper habet implicitam de veritate facti : prout vero *absoluta* est, semper in veritate nititur ; fertur enim in personas ipsas Sanctorum qui honorantur. Similiter de Reliquiis affirmandum. — Illud demum Consilio *vigilantiæ* demandamus, ut ad socialia instituta itemque ad scripta quævis de re sociali assidue ac diligenter adjiciant oculos, ne quid in illis modernismi lateat, sed Romanorum Pontificum præceptionibus respondeant.

VII. Hæc quæ præcepimus ne forte oblivioni dentur, volumus et mandamus ut singularum diœcesum Episcopi, anno exacto ab editione præsentium litterarum, postea vero tertio quoque anno, diligenti ac jurata enarratione referant ad Sedem Apostolicam de his quæ ac Nostra Epistola decernuntur, itemque de doctrinis quæ in clero vigent, præsertim autem in Seminariis ceterisque catholicis Institutis, iis non exceptis quæ Ordinarii auctoritati non subsunt. Idipsum Moderatoribus generalibus ordinum religiosorum pro suis alumnis injungimus.

Hæc vobis, Venerabiles Fratres, scribenda duximus ad salutem omni credenti. Adversarii vero Ecclesiæ his certe abutentur ut veterem calumniam refricent, qua sapientiæ atque humanitatis progressioni infesti traducimur. His accusationibus, quas christianæ religionis historia perpetuis argumentis refellit, ut novi aliquid opponamus, mens est peculiare Institutum omni ope provehere, in quo, juvantibus quotquot sunt inter catholicos sapientiæ fama insignes, quidquid est scientiarum, quidquid omne genus eruditionis, catholica veritate duce et magistra, promoveatur. Faxit Deus ut proposita feliciter impleamus, suppetitias ferentibus quicumque Ecclesiam Christi sincero amore amplectuntur. Sed de his alias. — Interea vobis, Venerabiles Fratres. de quorum opera et studio vehementer confidimus, superni luminis copiam toto animo exoramus, ut, in tanto animorum discrimine ex gliscentibus unde-

(1) Decr. 2 Maii 1877.

quaque erroribus, quæ vobis agenda sint videatis, et ad implenda quæ videritis omni vi ac fortitudine incumbatis. Adsit vobis virtute sua Jesus Christus, auctor et consummator fidei nostræ ; adsit prece atque auxilio Virgo immaculata cunctarum hæresum interemptrix. — Nos vero, pignus caritatis Nostræ divinique in adversis solatii, Apostolicam Benedictionem vobis, cleris populisque vestris amantissime impertimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, die VIII Septembris MCMVII, Pontificatus Nostri Anno quinto.

PIUS PP. X.

CONGRÉGATIONS ROMAINES

Decretum urbis et orbis.

Immaculatæ Mariæ Virginis vulgatum nomen *de Lourdes,* e celeberrimis ipsius Deiparæ apparitionibus quæ prope Lapurdum, Tarbiensis Diœcesis oppidum, anno quarto a dogmatica definitione de Immaculato Conceptu ejusdem Virginis evenerunt, quum in dies magis magisque inclaruerit, simulque Fidelium pietas et cultus ob innumera exinde accepta beneficia, sæpissime additis prodigiis, ubique terrarum mirifice adauctus sit ; multi Romanæ Ecclesiæ Patres Purpurati, ac plurimi sacrorum Antistites et Præsules e cunctis orbis regionibus, præeunte Episcopo Tarbiensium, Sanctissimo Domino Nostro Pio Papæ X supplicia vota enixe porrexerunt rogantes, ut festum Apparitionis B. M. V. Immaculatæ, vulgo *de Lourdes,* a fe. re. Leone XIII petentibus tantummodo Ecclesiis et Religiosis Familiis concessum, ad universam Catholici Orbis Ecclesiam suprema Auctoritate Sua benigne extendere dignaretur.

Quare Sanctitas Sua, exceptis libentissime ejusmodi precibus, Prædecessorum suorum vestigiis inhærens, qui Lapurdense Sanctuarium permultis attributis privilegiis cohonestarunt : innumeris quoque peregrinationibus permotus, quæ, mira sane Fidei professione, frequentissimo Fidelium turmarum concursu numquam intermisso ad memoratum Sanctuarium peraguntur : maxime vero pro

Suamet erga Dei Genitricem primæva labe expertem constanti pietate, ac spe fretus ob ampliorem Immaculatæ Virginis cultum, rebus in arctis Christi Ecclesiæ adauctum iri potens Ipsius opiferæ auxilium ; festum Apparitionis B. M. V. Immaculatæ, quod a plurimis Diœcesibus et Regularibus Familiis jamdiu celebratur, inde ab anno insequenti, qui a Deiparæ Virginis ad Gavi Fluminis oram apparitionibus quinquagesimus erit, vel a nongentesimonono supra millesimum, in universali Ecclesia sub ritu duplici majori, cum Officio et Missa jamdiu approbatis, undecima die Februarii quotannis recolendum jussit : servatis Rubricis et Decretis. Præsens vero Decretum per me infrascriptum Cardinalem Sacrorum Rituum Congregationi Præfectum expediri mandavit. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 13 Novembriis 1907.

Seraphinus Card. Cretoni,
S. R. C. *Præfectus.*

L. ✝ S.

Diomedes Panici, *Archiep. Laodicen.*,
S. R. C. *Secretarius.*

Die 11 Februarii.

IN FESTO

APPARITIONIS B. M. V. IMMACULATÆ

DUPLEX MAJUS

Officium et Missa propria, a S. R. C. approbata, die 11 Julii 1890, cum sequenti additione ad calcem VI. Lectionis : « Tandem Pius X Pontifex Maximus, pro sua « erga Deiparam pietate, ac plurimorum votis annuens « sacrorum Antistitum, idem festum ad Ecclesiam universam extendit. »

Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa X, referente me infrascripto Cardinali sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, suprascriptam additionem inserandam Officio proprio de Apparitione B. Mariæ Virginis Immaculatæ, benigne approbare dignatus est. Die 27 Novembris 1907.

Seraphinus Card. Cretoni
S. R. C. *Præfectus.*

L. ✝ S.

Diomedes Panici, *Archiep. Laodicen.*,
S. R. C. *Secretarius.*

S. Congregatio Concilii.

DECRETUM

De Sponsalibus et Matrimonio jussu et auctoritate SS. D. N. Pii PP. X a S. Congregatione Concilii editum.

Ne temere inirentur clandestina conjugia, quæ Dei Ecclesia justissimis de causis semper detestata est atque prohibuit, provide cavit Tridentinum Concilium, *cap. 1, Sess. XXIV de reform. matrim.* edicens : « Qui aliter « quam præsente parocho vel alio sacerdote de ipsius « parochi seu Ordinarii licentia et duobus vel tribus testibus « matrimonium contrahere attentabunt, eos Sancta Synodus « ad sic contrahendum omnino inhabiles reddit, et hujus- « modi contractus irritos et nullos esse decernit. »

Sed cum idem Sacrum Concilium præcepisset, ut tale decretum publicaretur in singulis parœciis, nec vim haberet nisi iis in locis ubi esset promulgatum ; accidit ut plura loca, in quibus publicatio illa facta non fuit, beneficio tridentinæ legis caruerint, hodieque careant, et hæsitationibus atque incommodis veteris disciplinæ adhuc obnoxia maneant.

Verum nec ubi viguit nova lex, sublata est omnis difficultas. Sæpe namque gravis exstitit dubitatio in decernenda persona parochi, quo præsente matrimonium sit contrahendum. Statuit quidem canonica disciplina, proprium parochum eum intelligi debere, cujus in parœcia domicilium sit, aut quasi domicilium alterutrius contrahentis. Verum quia nonnunquam difficile est judicare, certo ne constet de quasi–domicilio, haud pauca matrimonia fuerunt objecta periculo ne nulla essent : multa quoque, sive inscitia hominum sive fraude, illegitima prorsus atque irrita deprehensa sunt.

Hæc dudum deplorata, eo crebrius accidere nostra ætate videmus, quo facilius ac celerius commeatus cum gentibus, etiam disjunctissimis, perficiuntur. Quamobrem sapientibus viris ac doctissimis visum est expedire ut mutatio aliqua induceretur in jure circa formam celebrandi connubii. Complures etiam sacrorum Antistites omni ex parte terrarum, præsertim e celebrioribus civitatibus, ubi gravior appareret necessitas, supplices ad id preces Apostolicæ Sedi admoverunt.

Flagitatum simul est ab Episcopis, tum Europæ plerisque,

tum aliarum regionum, ut incommodis occurreretur, quæ ex sponsalibus, idest mutuis promissionibus futuri matrimonii privatim initis, derivantur. Docuit enim experientia satis, quæ secum pericula ferant ejusmodi sponsalia : primum quidem incitamenta peccandi causamque cur inexpertæ puellæ decipiantur ; postea dissidia ac lites inextricabiles.

His rerum adjunctis permotus SSmus D. N. Pius PP. X pro ea quam gerit omnium Ecclesiarum sollicitudine, cupiens ad memorata damna et pericula removenda temperatione aliqua uti, commissit S. Congregationi Concilii ut de hac re videret, et quæ opportuna æstimaret, Sibi proponeret.

Voluit etiam votum audire Consilii ad jus canonicum in unum redigendum constituti, nec non Emorum Cardinalium qui pro eodem codice parando speciali commissione delecti sunt : a quibus, quemadmodum et a S. Congregatione Concilii, conventus in eum finem sæpius habiti sunt. Omnium autem sententiis obtentis SSmus Dominus S. Congregationi Concilii mandavit, ut decretum ederet quo leges a Se, ex certa scientia et matura deliberatione probatæ, continerentur, quibus sponsalium et matrimonii disciplina in posterum regeretur, eorumque celebratio expedita, certa atque ordinata fieret.

In executione itaque Apostolici mandati S. Concilii Congregatio præsentibus litteris constituit atque decernit ea quæ sequuntur.

De sponsalibus.

I. — Ea tantum sponsalia habentur valida et canonicos sortiuntur effectus, quæ contracta fuerint per scripturam subsignatam a partibus et vel a parocho, aut a loci Ordinario, vel saltem a duobus testibus.

Quod si utraque vel alterutra pars scribere nesciat, id in ipsa scriptura adnotetur ; et alius testis addatur, qui cum parocho, aut loci Ordinario, vel duobus testibus, de quibus supra, scripturam subsignet.

II. — Nomine parochi hic et in sequentibus articulis venit non solum qui legitime præest parœciæ canonice erectæ ; sed in regionibus, ubi parœciæ canonice erectæ non sunt, etiam sacerdos cui in aliquo definito territorio cura animarum legitime commissa est, et parocho æquiparatur ; et in missionibus, ubi territoria necdum perfecte divisa sunt, omnis sacerdos a missionis Moderatore ad animarum curam in aliqua statione universaliter deputatus.

De matrimonio.

III. — Ea tantum matrimonia valida sunt, quæ contrahuntur coram parocho vel loci Ordinario vel sacerdote ab alterutro delegato, et duobus saltem testibus, juxta tamen regulas in sequentibus articulis expressas, et salvis exceptionibus quæ infra n. VII et VIII ponuntur.

IV. — Parochus et loci Ordinarius valide matrimonio adsistunt :

§ 1. A die tantummodo adeptæ possessionis beneficii vel initi officii, nisi publico decreto nominatim fuerint excommunicati vel ab officio suspensi ;

§ 2. Intra limites dumtaxat sui territorii : in quo matrimoniis nedum suorum subditorum, sed etiam non subditorum valide adsistunt ;

§ 3. Dummodo invitati ac rogati, et neque vi neque metu gravi constricti requirant excipiantque contrahentium consensum.

V. — Licite autem adsistunt :

§ 1. Constito sibi legitime de libero statu contrahentium, servatis de jure servandis ;

§ 2. Constito insuper de domicilio, vel saltem de menstrua commoratione alterutrius contrahentis in loco matrimonii ;

§ 3. Quod si deficiat, ut parochus et loci Ordinarius licite matrimonio adsint, indigent licentia parochi vel Ordinarii proprii alterutrius contrahentis, nisi gravis intercedat necessitas, quæ ab ea excuset ;

§ 4. Quoad *vagos*, extra casum necessitatis parocho ne liceat eorum matrimoniis adsistere, nisi re ad Ordinarium vel ad sacerdotem ab eo delegatum delata, licentiam adsistendi impetraverit.

§ 5. In quolibet autem casu pro regula habeatur, ut matrimonium coram sponsæ parocho celebretur, nisi aliqua justa causa excuset.

VI. — Parochus et loci Ordinarius licentiam concedere possunt alio sacerdoti determinato ac certo, ut matrimoniis intra limites sui territorii adsistat.

Delegatus autem, ut valide et licite adsistat, servare tenetur limites mandati, et regulas pro parocho et loci Ordinario n. IV et V superius statutas.

VII. — Imminente mortis periculo, ubi parochus, vel loci Ordinarius, vel sacerdos ab alterutro delegatus, haberi nequeat, ad consulendum conscientiæ et (si casus ferat)

legitimationi prolis, matrimonium contrahi valide ac licite potest coram quolibet sacerdote et duobus testibus.

VIII — Si contingat ut in aliqua regione parochus locive Ordinarius, aut sacerdos ab eis delegatus, coram quo matrimonium celebrari queat, haberi non possit, eaque rerum conditio a mense jam perseveret, matrimonium valide ac licite iniri potest emisso a sponsis formali consensu coram duobus testibus.

IX. — § 1. Celebrato matrimonio, parochus, vel qui ejus vices gerit, statim describat in libro matrimoniorum nomina conjugum ac testium, locum et diem celebrati matrimonii, atque alia, juxta modum in libris ritualibus vel a proprio Ordinario præscriptum ; idque licet alius sacerdos vel a se vel ab Ordinario delegatus matrimonio adstiterit.

§ 2. Præterea parochus in libro quoque baptizatorum adnotet, conjugem tali die in sua parochia matrimonium contraxisse. Quod si conjux alibi baptizatus fuerit, matrimonii parochus notitiam initi contractus ad parochum baptismi sive per se, sive per curiam episcopalem transmittat, ut matrimonium in baptismi librum referatur.

§ 3. Quoties matrimonium ad normam n. VII aut VIII contrahitur, sacerdos in priori casu, testes in altero, tenentur in solidum cum contrahentibus curare, ut initum conjugium in præscriptis libris quam primum adnotetur.

X. — Parochi qui heic hactenus præscripta violaverint, ab Ordinariis pro modo et gravitate culpæ puniantur. Et insuper si alicujus matrimonio adstiterint contra præscriptum § 2[i] et 3[i] num. V, emolumenta *stolæ* sua ne faciant, sed proprio contrahentium parocho remittant.

XI. — § 1. Statutis superius legibus tenentur omnes in catholica Ecclesia baptizati et ad eam ex hæresi aut schismate conversi (licet sive hi, sive illi ab eadem postea defecerint), quoties inter se sponsalia vel matrimonium ineant.

§ 2. Vigent quoque pro eisdem de quibus supra catholicis, si cum acatholicis sive baptizatis, sive non baptizatis, etiam post obtentam dispensationem ab impedimento mixtæ religionis vel disparitatis cultus, sponsalia vel matrimonium contrahunt ; nisi pro aliquo particulari loco aut regione aliter a S. Sede sit statutum.

§ 3. Acatholici sive baptizati sive non baptizati, si inter se contrahunt, nullibi ligantur ad catholicam sponsalium vel matrimonii formam servandam.

Præsens decretum legitime publicatum et promulgatum

habeatur per ejus transmissionem ad locorum Ordinarios ; et quæ in eo disposita sunt ubique vim legis habere incipiant a die solemni Paschæ Resurrectionis D. N. J. C. proximi anni 1908.

Interim vero omnes locorum Ordinarii curent hoc decretum quamprimum in vulgus edi, et in singulis suarum diœcesum parochialibus ecclesiis explicari, ut ab omnibus rite cognoscatur.

Præsentibus valituris de mandato speciali SS. D. N. Pii PP. X, contrariis quibuslibet etiam peculiari mentione dignis minime obstantibus.

Datum Romæ die 2a mensis Augusti anni 1907.

✝ VINCENTIUS Card. Episc. Prænest., *Præfectus.*
C. DE LAI, *Secretarius.*

S. Congregatio Indulgentiarum et SS. Reliquiarum.

I. — Litteræ de triduanis supplicationibus quolibet anno in honorem SS. Eucharistiæ sacramenti celebrandis cum Oratione coram SSmo Eucharistiæ Sacramento singulis supplicationum diebus recitanda, et indulgentiis a fidelibus hisce piis exercitationibus adstantibus lucrandis.

Decretum de quotidiana SSmæ Eucharistiæ sumptione a S. Congr. Concilii anno 1905 sub die 20 Decembris evulgatum (1), quanto piorum fidelium plausu et quam ingenti animi gaudio sit exceptum, apprime testantur epistolæ quamplurimæ, quæ ad hanc Apostolicam Sedem undique sunt delatæ, ex quibus eruitur in pluribus locis hanc piam et saluberrimam praxim quotidianæ Communionis suscipiendæ uberes fructus edere cœpisse, et in posterum uberiores quoque in christiano populo fore edituram. Et merito : siquidem refrigescente hominum pietate, procul dubio remedium nullum aliud efficacius excogitari potest, quo elanguentia christianorum corda ad Deum reclamandum vividius excitentur, quam frequens et quotidianus ad sacram Synaxim accessus, in qua Ille sumitur, qui fons est ardentissimæ caritatis.

Qua propter Summus Pontifex, qui valde gavisus est de

(1) Cfr. *Missions*, juin 1906, p. 199.

hujusmodi salutari fructu huc usque percepto, vehementer exoptans, ut ipse jugiter perseveret, imo majora in dies incrementa suscipiat, mihi munus demandavit Amplitudinem tuam et totius Orbis catholici sacrorum Antistites hortandi, ut cœptis insistentes omnem impendant operam, quo christifideles frequentius, imo quotidie, sacram Eucharistiam sumant; hoc enim divino Convivio supernaturalis eorumdem vita indesinenter alitur et efflorescit.

Ipse vero Beatissimus Pater ratus ad hunc optatum finem assequendum admodum conferre, si christiani populi assiduis precibus una simul effusis dulcissimam Deo vim inferant; in votis habet, ut quotannis, si fieri poterit, in singulis cathedralibus ecclesiis, infra Octavam solemnitatis Corporis Christi; vel si locorum et personarum adjuncta aliter expostulaverint, alio anni tempore a Rmis Episcopis statuendo triduanæ supplicationes celebrentur juxta methodum heic subjectam :

I. Supplicationes semper peragantur feria VI, sabbato et die Dominica vel immediate post solemnia Corporis Christi, vel alio tempore, uti supra relatum est. Hisce vero singulis diebus sermo habebitur, quo populus edoceatur de ineffabili Eucharistiæ Sacramenti præstantia, et potissimum de animi dispositionibus ad illud rite suscipiendum.

Hoc expleto, publicæ venerationi exponatur SSma Eucharistia, eâque coram sequens recitabitur oratio :

« *O dulcissime Jesu, qui in hunc mundum venisti, ut omnes animas vita ditares gratiæ tuæ, ad quam in illis servandam simulque fovendam in augustissimo Euchatiæ Sacramento salutare pharmacum ærum infirmitatibus sanandis, et cibum divinum debilitati sustinendæ temetipsum quotidie præbes, Te supplices deprecamur, ut super eas sanctum tuum spiritum benignus effundas, quo repletæ, lethali labe si quæ sint inquinatæ, ad Te revertentes, vitam gratiæ peccatis deperditam recuperent; quæ vero, Te misericorditer largiente, jam Tibi adhærent, quotidie, prout cuique dabitur, ad tuam cælestem Dapem devote accedant, qua roboratæ, venialium culparum a se quotidie admissarum antidotum sibi comparare, vitamque gratiæ tuæ alere valeant, sicque magis magisque emundatæ, sempiternam in cœlis beatitudinem consequentur. Amen.* »

Dein vero, post cantum hymni *Tantum Ergo* populo Benedictio SSmi Sacramenti elargiatur.

II. Die Vero Dominica, quæ postrema erit earumdem sup-

plicationum, mane, more sueto, missa parochialis celebrabitur, in qua habita a parocho Homilia de Evangelio Dominicæ infra Octavam solemnitatis Corporis Christi, quod optime consonant mysterio Eucharistiæ explanando, christifideles conjunctim de altari sancta libabunt: sin autem alia eligatur Dominica extra præfatam Octavam, loco Homiliæ in Evangelium diei, concio fiat ad populum, qua ferventius ad Eucharistiam in ipsa Missa suscipiendam disponatur.

A meridie eædem sacræ functiones iterentur, quæ anteactis diebus sunt peractæ. In concione tamen oratores ad ferventiorem erga sanctissimum Sacramentum pietatem hortentur fideles, speciatim vero ad frequentiorem cælestis Convivii participationem, juxta probatam Cathechismi romani doctrinam, uti innuit S. Congregationis Concilii memoratum Decretum, sub num. VI. Tandem antequam hymnus *Tantum ergo* decantetur, hymnus Ambrosianus præmittatur.

Quo vero omnibus magis innotescat quam ardens sit desiderium Summi Pontificis frequentioris Communionis promovendæ, maximopere Ipse commendat, ut in curialibus etiam templis, prout quisque Episcopus pro sua prudentia et sagacitate dijudicabit, saltem locum habeat ea pia exercitatio, quæ in cathedralibus ecclesiis celebranda superius est proposita die Dominica infra eamdem solemnitatis Corporis Domini Octavam, vel alia in anno Dominica.

Hisce autem piis exercitationibus, ut alacrius intersint fideles, SSmus Dominus Noster indulgentias defunctis quoque applicabiles clementer elargitus est uti infra : nempe, 1° *septem annorum totidemque quadragenarum* quolibet triduanarum precum die ; 2° *plenariam* semel in Triduo lucrandam, die cujuslibet arbitrio eligenda infra ipsum Triduum, si eidem qualibet die devote adfuerint, simulque sacramentali confessione expiati, S. Synaxim susceperint et ad mentem Sanctitatis Suæ pie oraverint ; 3° *plenariam* die Dominica ab omnibus acquirendam, qui confessi ad sacras Epulas simul congregati accesserint in cathedralibus ecclesiis, vel etiam in curialibus et uti supra preces effuderint.

Interim Amplitudini Tuæ omnia felicia a Domino adprecor.

Romæ, ex Secretaria S. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, die 10 Aprilis 1907.

Amplitudinis Tuæ, uti Frater,

L. ✝ S.

S. Card. Cretoni, *Præfectus*.

✝ D. Panici, *Archiep. Loadicen, Secretarius*.

II. — Plenaria conceditur Indulgentia vota baptismi in fine missionum vel spiritualium exercitiorum renovantibus.

Beatissime Pater,

Fr. Ab. Henricus Desqueyrous, Procurator Generalis Ordinis Fratrum Prædicatorum, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, humiliter exponit quod, in diversis locis, Ordinis sui et etiam aliorum Ordinum et Congregationum Missionarii solent, in fine missionum et exercitiorum spiritualium, ad solemnem functionem fideles convocare, in qua sacræ promissiones in susceptione baptismatis emissæ publice renovantur. Ut ergo christifideles his servandis promissis efficacius excitentur, prædictus orator Sanctitatem Vestram enixe implorat ut, quotiescumque hujusmodi renovatio publica et solemnis in ecclesia peragitur, fideles huic cœremoniæ devote adstantes, qui vota baptismi per hanc formulam : *Abrenuntio Satanæ, et omnibus pompis ejus et omnibus operibus ejus, et promitto me Christo fideliter adhæsurum,* aut per alia verba secundum usum regionis, renovaverint, plenariam Indulgentiam, defunctis quoque applicabilem, lucrari valeant, dummodo confessi ad S. Synaxim accesserint et ad mentem Sanctitatis Vestræ pie oraverint (1).

Et Deus...

SSmus in Audientia habita die 27 Februarii 1907, ab infrascripto Cardinali Præfecto Sacræ Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, benigne annuit pro gratia juxta preces. Præsenti in perpetuum valituro, absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ, e Secretaria ejusdem S. Congregationis, die 27 Februarii 1907.

L. † S.

S. Card, Cretoni, *Præfectus.*

† D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

III. — Indulgentiæ partiales et plenariæ conceduntur christifidelibus SSmam Hostiam adspicientibus ac Augustissimum Sacramentum per verba « Dominus meus et Deus meus » invocantibus.

Beatissime Pater,

Josephus Recoder de Dorda Annesci, Congregationis Missionis sacerdos, ad S. V. pedes humillime provolutus

(1) Similis indulgentia nuper concessa fuit in festo SS. Trinitatis per decretum ejusdem S. C. diei 1 Junii 1906.

enixe postulat, ut ad augendam fidelium devotionem et venerationem erga divinissimum Eucharistiæ sacramentum concedere S. V. dignetur septem annos et septem quadragenas Indulgentiæ omnibus et singulis christifidelibus, qui fide, pietate et amore sacratissimam Hostiam adspexerint, non solum cum in Missæ Sacrificio elevatur, verum etiam cum solemniter exponitur ; item ut Indulgentiam plenariam lucrari valeant semel in hebdomada quotquot talem piissimam praxim quotidie peregerint, et sacram Communionem rite dispositi receperint, additis, in ipsa oculorum elevatione verbis : *Dominus meus et Deus meus !*

Et Deus...

Juxta preces in Domino.

Die 18 Maii 1907.

PIUS PP. X

Præsentis Rescripti authenticum exemplar exhibitum fuit huic Secretariæ S. Congnis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ. In quorum fidem.

Datum Romæ ex eadem Secretaria, die 12 Junii 1907.

L. ✝ S.

✝ D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

URBIS ET ORBIS

IV. — Dubia de cumulatione indulgentiarum in recitatione Rosarii Mariani.

Huic Sacræ Congregationi Indulgentiis Sacrisque Reliquis præpositæ sequentia dubia solvenda sunt exhibita.

I. An Christifideles habentes præ manibus aliquam ex Coronis benedictis tum a Patribus Ordinis Prædicatorum, tum a PP. Crucigeris, vel a Sacerdotibus ad id facultate pollentibus, dum recitant Rosarium Marianum cumulare valeant Indulgentias quæ recitationi SSmi Rosarii sunt adnexæ, cum aliis quæ a PP. Crucigeris nomen habent ?

II. An pariter cumulentur indulgentiæ, quando Christifideles manu gestantes Coronam ditatam Indulgentiis PP. Crucigerorum, recitent Orationem Dominicam vel Angelicam Salutationem, aduexam alicui orationi vel pio exercitio peculiaribus Indulgentiis jam ditato ?

Et Sacra Congregatio, re mature perpensa, propositis dubiis respondendum mandavit :

« *Negative ad utrumque; sed supplicandum SSmo ut benigne concedere dignetur Indulgentias a PP. Crucigeris nuncupatas cumulari cum Indulgentiis recitationi*

SSmi Rosarii jam tributis in ipsa tantum Rosarii recitatione. »

De quibus facta relatione SSmo D. N. Pio Papa X in audientia habita die 12 Junii 1907 ab infrascripto Cardinali Præfecto, idem SSmus dubiorum resolutionem ratam habuit et confirmavit; simulque de speciali gratia petitam Indulgentiarum cumulationem in Mariani dumtaxat Rosarii recitatione clementer est elargitus, dummodo Coronæ utramque benedictionem acceperint. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romæ, e Secretaria ejusdem S. Congregationis die et anno uti supra.

L. ✝ S.

S. Card. Cretoni, *Præf.*

✝ D. Panici, Archiep. Laodicen., *Secretarius.*

IMPRIMATUR

Virduni, die 3 Februarii 1908.

Lizet, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1766,3,08.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 182. — Juin 1908.

A LA MÉMOIRE

DU

T. R. P. LAVILLARDIÈRE

Nous avons brièvement raconté, dans le dernier fascicule des *Missions,* les diverses phases de la longue et douloureuse maladie supportée avec tant de mérite et d'édification par notre vénéré Père Général qu'il a plu au bon Dieu de rappeler à lui.

A la fin de ce compte rendu, nous émettions le vœu et nous exprimions le désir qu'une plume élégante et facile, inspirée et guidée par une longue amitié que la mort vient de consacrer pour l'éternité, esquissât le portrait moral du bien-aimé Père qui n'a apparu un moment à la tête de la Congrégation que pour faire succéder les longs regrets aux grandes espérances.

Notre vœu est déjà exaucé. Le travail auquel nous faisions allusion est sous presse et les membres de la Congrégation ne tarderont pas à en recevoir communication. Nous

prenons la liberté de remercier, dès aujourd'hui, le sympathique auteur, de l'empressement avec lequel il a répondu à l'appel qui lui a été fait, et nous laissons à ses lecteurs le soin très doux d'ajouter, après lecture, l'expression de leur vive reconnaissance et de leur plus entière satisfaction.

Le T. R. P. Lavillardière était trop connu, et surtout trop avantageusement connu en France, dans nombre de diocèses et par une multitude d'âmes, pour que sa maladie ne causât pas d'affectueuses alarmes et que sa mort n'eût pas un vaste retentissement. Dès l'annonce que cette précieuse santé était profondément ébranlée, des centaines d'âmes inaugurèrent une croisade de prières pour obtenir encore de longues années à l'apôtre qui avait si utilement travaillé pour Dieu, pour l'Eglise, pour sa Congrégation, pour les foules groupées autour de sa chaire ou de son confessionnal.

C'est par milliers que la reconnaissance et l'affection ont égrené les rosaires, multiplié les communions et les chemins de croix, pendant les seize mois qu'a duré cette ardente supplication, non moins filiale au dehors qu'au dedans de la Congrégation. Si elle n'a pas obtenu la grâce et la guérison, elle a du moins valu au vénéré malade ces trésors d'énergie et de patience qui lui ont permis de gravir son calvaire avec un calme, une sérénité, un acquiescement à la volonté de Dieu dont son entourage ne perdra jamais le souvenir.

Dès l'annonce de notre grand deuil, les témoignages de sympathie nous sont venus de tous les coins de l'horizon. Ne pouvant les citer tous, ni envoyer à tous ceux qui nous les ont fait parvenir l'expression de notre gratitude, nous ne résistons pas cependant à la satisfaction d'en mettre quelques-uns sous les yeux des membres de la Congrégation.

Au nom du Souverain Pontife, Mgr Bressan nous adressait, dès le 31 janvier, la lettre suivante que nous traduisons intégralement de l'italien, texte dans lequel elle a été écrite. « Très Révérend Père, le Saint-Père me confie la

mission de prier votre Paternité de se rendre l'interprète auprès de toute sa famille religieuse de ses sentiments de vive condoléance pour la mort du Vén. Père Auguste Lavillardière en faveur duquel il implore l'éternel repos des justes. L'auguste Pontife, en sollicitant pour les survivants les suaves réconforts de la foi, accorde à tous avec une paternelle affection la bénédiction apostolique. En vous présentant à mon tour mes plus vives condoléances avec mes sentiments de vénération et de dévouement, je vous prie de me croire votre très humble. — Jean Bressan. »

Encore du Vatican, et le même jour, l'Eminentissime Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté nous faisait parvenir la lettre suivante que nous traduisons sur le texte italien : « Très Révérend Père, avec grande douleur, j'ai appris la mort du Révérendissime Père Auguste Lavillardière, Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée. Je prends part au grand deuil de l'Institut, en même temps que je donne l'assurance à Votre Paternité que je ne manquerai pas de prier au Sacrifice de la Messe pour l'âme du regretté Père Lavillardière. Avec les sentiments de la plus grande estime, je me redis avec plaisir, de Votre Révérence, le très dévoué dans le Seigneur. — Raphaël card. Merry del Val. »

Deux jours plus tard, de la Secrétairerie de la S. C. de la Propagande, nous parvenait la communication suivante. « Le soussigné, secrétaire de la S. C. de la Propagande, au nom de l'Eminentissime Cardinal-Préfet et en son nom personnel, présente, par l'entremise de Votre Révérence, au très méritant Institut des Oblats de Marie Immaculée, les plus sincères condoléances à l'occasion de la mort si tôt survenue du Rme Père Lavillardière, digne Supérieur général de ce même Institut. Dans la confiance que le Dieu miséricordieux a déjà admis son fidèle serviteur à la possession de la béatitude éternelle, le soussigné remercie Votre Paternité de la communication qu'Elle lui a faite et se redit avec les sentiments de profonde estime de Votre

Paternité le très dévoué serviteur. — Louis Veccia, *secrétaire.* »

L'Eminentissime Préfet de la S. C. des Evêques et Réguliers, le cardinal Ferrata, qui nous a donné, en maintes circonstances, les témoignages de la plus vive estime pour notre Institut, répondait, le 30 janvier, par les lignes suivantes, à la communication par laquelle le R. P. Procureur près du Saint-Siège lui avait annoncé la mort du T. R. Père Lavillardière. « Le cardinal Ferrata apprend avec une vive peine la douloureuse nouvelle de la mort du T. R. Père Supérieur général des Oblats, et, en présentant ses plus sincères condoléances au R. P. Lemius et à toute la Congrégation des Oblats, s'associe à leurs prières pour le repos éternel du vénéré et regretté défunt. »

Son Eminence le cardinal Vivès, vrai fils de saint François et l'une des plus pures gloires de l'Ordre des Capucins avant de l'être du Sacré Collège, nous faisait parvenir, le 30 janvier, les pieuses lignes dont nous donnons la traduction : « Le cardinal Vivès présente ses plus vives condoléances à l'occasion de la mort du Rme Père Auguste Lavillardière, Supérieur général de votre pieux Institut; il prie Jésus et l'Immaculé Cœur de Marie pour l'éternel repos du vénéré défunt et pour la chrétienne consolation de son vénérable Institut. »

L'Eminentissime cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, tenait en particulière estime le T. R. P. Lavillardière à cause de l'ardeur apostolique et du succès avec lesquels le vénéré défunt avait évangélisé diverses paroisses de sa ville archiépiscopale. L'annonce que le Chapitre général de 1906 avait placé à la tête de la Congrégation des Oblats de Marie un aussi intrépide porteur de la parole sainte l'avait rempli de consolation, et il avait adressé, à cette époque, au nouveau Supérieur une lettre que l'humilité a détruite, mais qui était, nous le savons, inspirée par la plus haute estime et dictée par la plus vive sympathie. Sa douleur fut grande, quand il apprit que la mort avait changé en deuil

nos espérances, et il eût certainement participé aux obsèques qui eurent lieu dans sa ville archiépiscopale, si son titre de doyen des cardinaux français ne l'eût appelé à Paris pour présider les grandioses funérailles du cardinal Richard.

A Lyon, durant quinze ans, l'Eminentissime cardinal Coullié avait eu sous les yeux le spectacle de l'activité apostolique du T. R. P. Lavillardière. Il l'avait vu édifier sans relâche la cité spirituelle des âmes et poursuivre en même temps, avec une persévérance digne des vieux Romains, la construction d'une vaste résidence, centre apostolique d'où nos missionnaires rayonnaient dans les diocèses circonvoisins. Sa sympathie et celle de son vénérable auxiliaire, Mgr Déchelette, n'avaient jamais fait défaut au Père ; à l'annonce de sa mort, ils l'ont témoignée vive et consolatrice aux enfants plongés dans le deuil et dont ils continuent à utiliser le dévouement.

L'Eminentissime cardinal-archevêque de Reims, Monseigneur Luçon, avait souvent fait appel, quand il était évêque de Belley, au zèle et au savoir-faire du T. R. Père Lavillardière et de nos missionnaires de la résidence de Lyon, qui ont prêché, dans ce diocèse, des retraites ecclésiastiques, des retraites aux religieuses, des missions, des carêmes, des travaux apostoliques de tout genre. En s'éloignant du diocèse sanctifié et illustré par le B. Curé d'Ars, pour prendre possession de l'illustre église de Reims, Mgr Luçon n'avait pas perdu le souvenir du distingué Supérieur de la résidence de Lyon. A Rome, en décembre dernier, il s'informa de l'état de sa santé avec une insistance qui disait assez le vif intérêt qu'il y prenait, et nous savons que ses pieux suffrages ont escorté l'âme de notre vénéré Père jusque dans la maison de son éternité.

L'Eminentissime cardinal Andrieu, évêque de Marseille et quatrième successeur de notre vénéré Fondateur, ne connaissait pas le T. R. P. Lavillardière. L'annonce de sa grave maladie ne le laissa pas cependant indifférent. Au

jour où il prit possession de son titre cardinalice de Saint-Onuphre, le 27 décembre 1907, dès que le Vicaire général de notre Congrégation lui eut dit qu'il lui apportait les hommages des Oblats de Marie : « Et votre bon Père Général, s'exclame aussitôt Son Eminence, se remet-il? Dites-lui bien que mes pauvres prières lui sont acquises, et c'est justice, car le diocèse de Marseille est si redevable au saint Monseigneur de Mazenod et à ses fils. »

Mais, de tous les illustres princes de l'Eglise dont notre plume vient d'écrire le nom avec une filiale satisfaction, aucun n'a suivi avec autant d'intérêt les diverses phases de la maladie de notre vénéré Père Général que l'éminent doyen du Sacré-Collège, le cardinal Oreglia. Sans doute, il n'avait entrevu qu'une fois, à la fin du Chapitre de 1906, le Supérieur que la Congrégation venait de se donner, mais les preuves d'amitié qu'il nous a prodiguées depuis un quart de siècle et dont la persévérance révèle et honore son grand cœur, le portaient à suivre avec une tristesse toujours plus accentuée les progrès du mal incurable qui minait lentement sa victime. Une fois de plus, nous lui exprimons notre vive reconnaissance accompagnée d'un souhait cordialement formulé que, de longues années encore, il embellisse le Sacré-Collège de l'éclat de sa sagesse et de ses vertus.

Au jour où la mort frappait, à Lyon, le T. R. P. Lavillardière, elle atteignait, et presque à la même heure, le vénérable archevêque de Paris, Mgr Richard, d'abord auxiliaire puis successeur de notre cardinal Guibert. Dans son deuil et malgré l'encombrement des affaires, le nouvel archevêque de la capitale de la France, Mgr Amette, trouvait le loisir de nous envoyer, dès le 31 janvier, les lignes si délicates que nous transcrivons : « Je m'unis à votre deuil, comme vous partagez le nôtre, et je recommande à Dieu votre vénéré Supérieur général avec notre saint cardinal. Croyez pour vous et pour tous vos frères à mes sentiments dévoués. — Léon, *arch. de Paris.* »

Ce même jour, Monseigneur l'archevêque de Québec, arrivé depuis quelques semaines à Rome où il était l'hôte du collège Canadien, nous faisait l'honneur de nous écrire la lettre suivante : « J'ai appris avec chagrin la mort de votre digne Supérieur général, le T. R. P. Lavillardière. Je ne le connaissais pas personnellement, mais partout j'ai entendu faire les plus grands éloges de ses éminentes qualités, de ses talents et de ses vertus. Le R. P. Tourangeau surtout, présent à votre dernier Chapitre général, m'en avait parlé dans les termes les plus favorables. C'est une perte bien douloureuse pour votre Congrégation qui venait de le choisir pour son chef. L'intérêt et l'affection que je n'ai jamais cessé d'avoir pour vos excellents religieux me font prendre une large part à votre chagrin. Votre Supérieur était un homme de devoir, un homme de Dieu, un saint prêtre. Le bon Dieu l'a jugé mûr pour le Ciel et l'a appelé à la récompense. C'est du séjour des bienheureux qu'il continuera à veiller sur sa chère famille, à prier pour elle et à la protéger. Je me ferai un devoir de prier tous les jours au Saint Sacrifice pour votre vénéré défunt. »

Monseigneur l'archevêque d'Ottawa est un trop ancien et trop sincère ami de la Congrégation pour que sa voix ne se mêlât pas à ce concert. Voici la lettre que Sa Grâce daigna nous adresser à la date du 29 février dernier : « Dès la première nouvelle de la mort du T. R. P. Auguste Lavillardière, je me suis empressé d'offrir au R. Père Provincial du Canada ma sympathie bien vive à la douleur que toute votre Congrégation éprouvait en perdant un Supérieur général si digne et si estimé.

« En recevant votre lettre de faire part, je me fais un devoir de vous prier, mon T. R. Père, d'agréer pour vous, pour vos assistants et toute la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, mes plus sincères compliments de condoléance. Je comprends la douleur que tous vous éprouvez en perdant un aussi vénéré Supérieur général et je m'y associe pleinement, tout comme si j'étais de la famille. Ce

qui attriste les Oblats m'afflige jusqu'au fond de l'âme, car je sais qu'ils ont toujours bien mérité de la sainte Eglise et tout spécialement de l'église du Canada et très spécialement de ce diocèse.

« Je ne manquerai pas de prier pour le repos de l'âme qui s'est envolée vers un monde désiré où Dieu récompense ses fidèles serviteurs. Je prierai aussi pour les besoins de cette Congrégation qui m'est si chère, et d'autant plus chère que, depuis quelques années, elle passe par de multiples épreuves. Que le Sacré-Cœur veuille bien écouter mes supplications, et ses bénédictions les meilleures et les plus abondantes lui seront accordées ! »

Nous voudrions pouvoir citer les noms de tous les prélats, de tous les supérieurs généraux, de tous les dignitaires ecclésiastiques du second ordre qui nous ont témoigné leur sympathie en cette douloureuse circonstance. Mais la liste de ces amis dévoués s'allongerait démesurément. Nous devons, toutefois, une mention spéciale à Mgr l'évêque d'Ajaccio qui, non content de nous avoir assurés, dès la première heure, de sa pieuse sympathie, voulut bien présider un service funèbre pour le Supérieur d'une Congrégation qui travaille, depuis soixante-dix ans, à la prospérité religieuse de son diocèse.

Nous croyons devoir citer aussi deux lettres qui nous sont venues de Lyon ; l'une est signée par Mgr Morel, directeur de l'important périodique qui a pour titre *Les Missions catholiques ;* l'autre par M. de Rosière, secrétaire du Conseil central de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Mgr Morel nous écrivait, à la date du 1er février : « Permettez-moi de vous envoyer pour toute la Congrégation des Oblats de Marie l'expression de mes douloureuses condoléances. Je connaissais depuis longtemps et personnellement le T. R. P. Lavillardière et j'avais pu apprécier ses hautes qualités ainsi que sa souriante bienveillance. Nous annoncerons sa mort dans le prochain bulletin, mais vous me feriez plaisir en me procurant bientôt une photo-

graphie la plus nette de lui, et je la publierais dans les *Annales de la Propagation de la Foi.* »

Le 3 février, M. de Rosière nous écrivait : « C'est avec les plus vifs sentiments de regret que nous avons appris la mort de votre vénéré Supérieur général, le T. R. Père Lavillardière. Cette perte nous touche doublement. Nous ne pouvons rester insensibles au deuil qui frappe une des plus importantes congrégations de missionnaires, car, humbles serviteurs des apôtres, nous nous considérons comme étant un peu de leur famille. Mais, en outre, le T. R. P. Lavillardière était trop lyonnais, pour que nous ne sentions pas vivement la mort d'un religieux qui avait fait tant de bien dans notre ville. Nous avions eu personnellement le bonheur de suivre une des missions données par lui, et nous ne l'oublierons jamais. Aussi unissons-nous nos prières aux vôtres pour demander à Dieu qu'il reçoive sans tarder, dans sa miséricorde, ce saint serviteur, et nous aimons à espérer que déjà la Vierge Immaculée, votre Mère, aura ouvert les portes du ciel à cette âme d'élite. »

C'est aussi notre espérance et notre meilleure consolation. Le 18 mai 1893, le R. P. Lavillardière, alors Supérieur de la résidence de Lyon, envoyait au T. R. P. Soullier qui venait d'être élu pour prendre la succession de notre vénéré fondateur et du T. R. P. Fabre un rapport finement écrit auquel il donnait ce début : « En octobre 1891, c'était aux pieds du vénéré et si regretté P. Fabre, notre Supérieur général, que je déposais le premier rapport de la maison de Lyon. A cette époque déjà, le chef de la famille était bien souffrant. Il s'en est allé, prématurément encore, recevoir la récompense du bon et fidèle serviteur. Nos prières les plus ferventes et les plus reconnaissantes lui ont servi de cortège, en ce voyage de la bienheureuse éternité. Aujourd'hui, nous n'en doutons pas, et depuis longtemps sans doute, il jouit de la vision de Dieu. Qu'il n'oublie pas, de là-haut, tous ses enfants, et qu'il ait un regard particulier de bienveillance pour cette petite fondation de Lyon, le

benjamin de son cœur, qu'il avait vue naître avec tant de joie et sur l'avenir de laquelle il aimait à reposer tant d'espérances ! »

Nous avons prié et nous continuerons à prier pour notre vénéré Père, mais nous comptons aussi sur ses prières et sur sa protection auprès de Dieu, car, sur sa tombe, comme sur le mausolée que le portique de l'imposante église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, offre aux regards des visiteurs, on peut graver, et à juste titre, cette fortifiante inscription :

Virtute vixit
Memoria vivit
Gloria vivet.

ATHABASKA

Quelques courses apostoliques dans l'Athabaska.

Par Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska.

Voyage au Fond du Lac du 2 au 27 avril 1906.

Je devais aller visiter la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs, située au poste du Fond du Lac, à 300 et quelques kilomètres de la mission de la Nativité du lac Athabaska. Le temps de Pâques avait été choisi comme le plus favorable pour ce voyage. Pâques tombant cette année 1906 le 15 d'avril, les gros froids de l'hiver seraient passés, le soleil chaufferait l'atmosphère durant le jour et

même amollirait la surface de la neige, mais, la nuit, la gelée ne manquerait pas de durcir cette surface et d'y faire une croûte solide, sur laquelle les chiens lancés à grande vitesse entraîneraient voyageurs et bagages avec la plus grande facilité. Depuis plusieurs mois les Pères du Fond du Lac étaient prévenus et ils avaient dû avertir les sauvages. Ces pauvres gens étant dispersés dans les forêts à de grandes distances, il faut du temps avant que les nouvelles leur arrivent.

J'avais travaillé tout l'hiver avec le P. de Chambeuil à l'impression d'un livre cris : *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Nous n'étions que tous les deux occupés à cette besogne : composer, corriger, faire le tirage, laver et distribuer les caractères, etc..., et nous n'avions pas perdu une minute afin de mener notre ouvrage à bonne fin. Le P. de Chambeuil avait été obligé de faire quelques visites à des sauvages malades à deux et trois journées de distance, mais je n'avais pas fait la moindre sortie de tout l'hiver. Aussi avec quelle satisfaction je tirai le barreau de la presse sur la dernière feuille de notre livre ! et me préparai au voyage du Fond du Lac. Je partis de bon matin le 2 avril avec les frères Leroux et Crenn, chacun conduisant un attelage de quatre chiens, l'un chargé de ma personne, l'autre chargé des provisions de route et de quelque bagage indispensable.

L'air était vif, le ciel pur, le chemin bien battu jusqu'à la Grande-Ile, endroit de pêche pour les Blancs d'Athabaska, aussi nos chiens partirent joyeusement et nous amenèrent à la Grande-Ile pour dîner. Pendant que la chaudière à thé chauffe sur le feu, je visite les pêcheurs et m'informe de leur succès, car nous devons prendre là tous les poissons dont nous avons besoin pour nourrir nos chiens. Heureusement la pêche a bien rendu. Après notre dîner, les frères mettent soixante gros poissons sur leurs traînes et nous nous dirigeons vers la *Pointe de roches*. La traversée est longue, le soleil brillant, le chemin moins

battu, la neige un peu molle et nos coursiers moins alertes. Il est 7 heures quand nous atteignons cette pointe où plusieurs familles montagnaises demeurent. On s'empresse à nous bien recevoir, on m'offre un logis pour y camper, car on espère que je vais passer la nuit là, d'autant qu'il y a quelque enfant à baptiser et des confessions à entendre. Mais ces bons sauvages ne sont pas seuls ! ils ont un régiment de chiens qui ne sont rien moins que sympathiques aux nôtres, lesquels, de leur côté, montrent sur-le-champ une ardeur belliqueuse. Ce sont de part et d'autre des provocations insolentes, des aboiements furieux et enfin un assaut général indescriptible. Tout cela se fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Alors, il n'y a qu'un moyen à employer : c'est de tomber à bras raccourcis, avec fouets et bâtons, sur ces hargneux combattants et de les séparer par force. Encore n'en vient-on à bout qu'avec peine. Cependant les Frères me disent : « Monseigneur, ne campons pas ici ; vous le voyez, ce sera la bataille toute la nuit ; nous aurons des chiens blessés et mis hors de combat ; de plus, nos provisions seront dévorées ou bien il faudra monter la garde et ne pas fermer l'œil. Il fait assez froid, la croûte devient solide ; quand nous aurons soupé, remettons-nous en route, nous dormirons demain à la chaleur du soleil dans un lieu plus tranquille. » Ils avaient raison, mais il fallait faire le baptême et confesser ceux qui le désiraient, et il était plus de 10 heures quand nous quittons ce village. Nous gagnons aussitôt le large afin de délivrer nos chiens de la tentation de se précipiter à la côte, vers d'autres campements dont nous voyions les feux de distance en distance. Je me proposais de m'y arrêter en revenant et je l'avais promis aux sauvages que je venais de quitter. Arrivé sur le lac, je me couche sur le dos au fond de ma carriole, le Frère m'enveloppe dans mes couvertures, excepté la tête, car le froid n'est pas rigoureux, et j'aime à contempler le ciel avec ses milliers d'étoiles, tout en récitant force chapelets, ce qui est le

bréviaire du missionnaire en voyage. Cependant les chiens trottent, trottent, trottent toujours, secouant en cadence leurs grelots argentins ; c'est le seul bruit qui se fait entendre, hormis de temps à autre un *yu* ou un *dia* que les Frères lancent à leur attelage pour le tenir dans le chemin ou plutôt dans la bonne direction, car de chemin il n'y en a pas plus que sur la mer. Nous allons sur ce grand lac qui s'étend à perte de vue devant nous, côtoyant de plus ou moins près la rive du sud, passant d'une pointe à l'autre. Inutile de nommer toutes ces pointes ; mais il y en a une qu'on appelle *ennuyante* et qui de fait cause un véritable ennui aux voyageurs. Vous la voyez se dresser devant vous avec sa forêt sombre de sapins, vous marchez avec l'espoir de la tourner bientôt et de découvrir un nouvel horizon ; vain espoir ! Ce n'est qu'après plusieurs heures que vous réussissez à la passer. Cela deviendrait d'une monotonie désespérante si quelque petite aventure ne venait la rompre parfois. Par exemple, il ne faut pas s'imaginer que la surface du lac, quoique couverte d'une couche épaisse de neige revêtue elle-même d'une croûte assez légère, soit unie comme un trottoir de bitume ou de macadam. Il y a bien de-ci de-là quelques aspérités plus ou moins saillantes, un *bourdillon,* un banc de neige, que sais-je ! et comme la carriole n'a pas quarante centimètres de large, il suffit de bien peu de chose pour lui faire perdre l'équilibre, et vous comprenez que le pauvre personnage qui y est étendu est maintes fois renversé, non le visage contre terre, mais contre la croûte glacée dont le baiser froid vous donne le frisson. Durant le jour, le cher Frère qui me conduit peut m'éviter la plupart de ces accidents, mais, pendant la nuit, il doit se contenter de me relever et de me réintégrer dans ma carriole jusqu'à la prochaine culbute. Enfin, sur les 3 heures du matin, nous arrivons au bout de cette pointe *ennuyante.* Y allumer du feu, s'y reposer pendant que l'on fait fondre la neige et bouillir la chaudière, puis casser une croûte de viande

sèche assaisonnée d'un peu de lard salé et d'un morceau de pain, le tout arrosé d'une tasse de thé bien chaud, cela remonte le courage et nous met en état de fournir une autre étape. Les chiens aussi, contents de souffler un peu, reçoivent chacun la moitié d'un poisson. Ils en auraient bien avalé davantage, mais leur marche en serait alourdie. Ce n'est qu'au campement qu'on leur donnera ration complète : deux poissons chacun.

La position horizontale que l'on doit garder dans la carriole devient fatigante à la longue, et, joyeux de reconquérir la liberté de mes mouvements, je pris les devants, mais, au bout de deux heures de marche, je fus obligé de rentrer dans la prison de mes couvertures ; je n'aurais pu suivre les chiens et ma lenteur nous eût trop retardés. Que voulez-vous ? après avoir voyagé pendant plus de quarante ans dans ces contrées du Nord, la pauvre machine se détraque à la fin.

Vers midi, nous atteignîmes la pointe William. Il faisait chaud, la neige fondait, gens et bêtes étaient fatigués, et il y avait de quoi, car nous avions parcouru au moins 150 kilomètres presque sans désemparer. Nous campâmes là jusqu'au coucher du soleil. La fraîcheur revenant, la croûte se reforme et je partis en avant pendant que les Frères attelaient leurs chiens. A cette pointe William se trouve l'embouchure d'une assez grande rivière qui vient de loin, traversant un pays rempli de hautes collines de sable peu boisées. Dès que le soleil darde de chauds rayons sur ces collines, la neige se met à fondre, l'eau s'entasse dans la rivière qui devient un torrent et se précipite vers le lac en rongeant la glace et se répandant au large ; il nous fallut faire un très long détour, à plus d'une lieue des côtes, avant de trouver un passage, et nous nous dirigeâmes vers la pointe Cyprès où nous arrivâmes vers 1 heure du matin. Nous fîmes du feu, du thé, et, sans nous être concertés d'avance, nous nous endormîmes jusqu'au jour. Nous avions peu dormi l'après-midi, quoique chauffés

par le soleil, et la nature reprenait ses droits. Nous nous remîmes en marche et bientôt un fort vent debout se mit à souffler. C'était un retour de l'hiver, aussi nous eûmes plutôt froid toute la journée. Nous rencontrâmes quelques campements de sauvages qui me promirent de venir pour Pâques au Fond du Lac. Nous nous proposions d'aller camper à l'entrée du Portage, ainsi nomme-t-on un endroit où le chemin quitte le lac, entre dans le bois et coupe une longue pointe dont il faudrait autrement faire le tour, ce qui demanderait une bonne journée de marche ; tandis qu'en coupant à travers terre ou en *faisant portage*, comme on dit ici, on évite la plus grande partie de la distance. Notre projet était excellent, mais il y avait encore loin jusque-là. Ayant trotté toute la journée, sauf une halte d'une heure pour prendre un léger dîner, nous avions faim sur le soir et nous allâmes à la côte nous y reposer en préparant notre souper. Après quoi nous reprenons notre route.

Devant nous s'étendait une baie large et profonde de l'autre côté de laquelle se trouve le portage. Le vent avait cessé de souffler, mais il avait amené des nuages qui obscurcirent le ciel et bientôt nous fûmes environnés des ténèbres de la nuit. Cependant ayant pris la bonne direction, aux dernières lueurs du jour, nous avancions rapidement sans crainte, quand nous nous trouvâmes sur une glace toute neuve et glissante à ne pouvoir se tenir qu'avec peine. Cela nous donne l'éveil et nous nous efforçons d'arrêter les chiens. C'était un peu trop tard, car nous sentons cette glace fléchir sous notre poids, et, malgré notre hâte à battre en retraite, nous eûmes les pieds mouillés. Revenus sur le terrain solide, les Frères prennent leurs haches et s'en vont l'un à droite, l'autre à gauche, frappant un coup à chaque pas, sondant ainsi la glace afin d'y trouver un passage sur lequel on pût s'aventurer sans danger. Mais ils reviennent au bout de quelque temps : « Nous ne savons quelle route suivre, disent-ils ; nous trouvons

partout la même couche trop mince pour nous porter. Au-dessous, l'eau est peu profonde, s'étendant sur la grande glace du lac, laquelle semble encore intacte, mais jusqu'où ça va-t-il comme cela ? » Nous comprenons alors la cause de notre embarras. Ainsi qu'à la pointe William il y a au fond de la baie une rivière appelée rivière Castor qui envoie au large une grande quantité d'eau chaque printemps ; cependant, comme cette rivière est moins considérable que l'autre, nous ne nous attendions pas à la rencontrer sur notre chemin. Il doit y avoir eu beaucoup de neige et un dégel prématuré dans les pays où elle prend sa source. (Qu'il me soit permis de remarquer qu'au loin, dans les terres où passent ces cours d'eau au milieu des collines sablonneuses dont j'ai parlé, il y a un grand nombre de ruisseaux au fond des vallées couvertes de saules et de petits trembles, et puis de vastes marécages entrecoupés de lacs entourés des mêmes arbustes, sans parler des forêts de pins qui croissent sur un terrain plus fertile. Or cela constitue une région très favorable au genre de vie des castors, qui trouvent là, outre les plantes propres à leur nourriture, une grande facilité de construire partout leurs digues et leurs loges. Aussi, les rencontre-t-on dans ces parages plus nombreux qu'ailleurs ; il en est de même des orignaux qui broutent les dernières pousses des saules ; enfin, les collines de sable elles-mêmes se tapissent de petites bruyères et autres plantes basses et rampantes dont les fruits, bluets, atocas, etc., attirent quantité d'ours. Naturellement nos Montagnais savent tirer bon parti de tous ces avantages.)

Mais revenons à notre rivière Castor qui nous a suggéré cette digression. L'eau qu'elle a déversée sur le lac a été congelée par le froid de la journée mais d'une manière insuffisante pour nous laisser passer. Quel détour nous faut-il faire pour l'éviter ? Nous l'ignorons, car la nuit nous enveloppe. Il nous semble plus prudent de rebrousser chemin et d'aller camper à la côte la plus voisine, vers

laquelle nous nous dirigeons aussitôt. Mais, Seigneur ! dans quels nouveaux embarras allons-nous nous jeter ! Que cette terre semble inhospitalière ! En approchant du rivage, ce ne sont que glaçons brisés, entassés les uns sur les autres dans une horrible confusion ; au delà, d'immenses bancs de neige amoncelée par les vents ! enfin, quand nous touchons le sol, nous ne trouvons qu'un fouillis inextricable de broussailles, et pas un morceau de bois sec pour allumer le feu. Poussant plus loin, nous ne voyons qu'un terrain bas et marécageux au delà duquel s'élèvent des collines de sable ne portant çà et là que quelques pauvres cyprès. Nous y arrivons épuisés de fatigue. Inutile de dire que j'avais quitté ma carriole, les chiens avaient assez à faire de la traîner sans moi, outre qu'au milieu des glaçons bouleversés, avec leurs pointes, leurs angles ou leurs arêtes hérissées en tous sens, j'aurais eu la tête cassée ou les côtes défoncées ; et je suivais avec peine dans l'obscurité, presque à tâtons, au milieu de tous ces obstacles... Nous voilà donc sur cette colline de sable ; un endroit d'où la neige a complètement disparu nous servira de campement ; heureusement que le terrain est sec, car nous ne trouvons point de rameaux verts pour le couvrir. Nous ramassons à la longue assez de branches sèches pour faire un bon petit feu et chauffer la chaudière à thé. Eh bien ! le croirait-on ? Cela suffit, avec la grâce de Dieu, pour nous réjouir et nous faire oublier nos misères passées ! Il était plus de minuit lorsque nous arrivâmes à ce pauvre bivouac. Aussi nous ne tardâmes pas à donner aux chiens leur ration qui passa dans leur gosier comme une lettre à la poste ; puis, ayant pris notre modeste repas, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures ; et, quand le soleil se leva, nous étions encore plongés dans un profond sommeil.

A notre réveil, l'air était pur et le froid plus vif, ce qui nous fit espérer que la couche de glace, trop mince la veille, serait assez forte pour nous porter. Mais il fallait repasser par tous ces embarras que nous avions eu tant de

peine à franchir. Cependant, le chemin étant tracé, et, le jour nous éclairant, nous nous tirons plus facilement d'affaire. Arrivés sur le lac, au point d'où nous étions revenus en arrière, les Frères vont sonder le terrain et reconnaissent avec plaisir que nous pouvons passer sans crainte. Une bonne occasion se présente à eux pour se faire traîner et ils se préparent à en profiter. En effet sur une belle glace vive qu'est-ce que leur poids ajoute à la charge? Les chiens ne s'en aperçoivent pas. Ils reçoivent l'ordre de partir au galop : marche Bismark! marche Loubet! marche Brisson! marche Picquart! (car il faut vous dire que nos chers Frères, sans se mêler autrement de politique, prennent la liberté de donner à leurs quadrupèdes les noms des personnages plus ou moins illustres de notre époque.) Alors nos coursiers, encouragés peut-être par ces dénominations glorieuses et surtout par le claquement du fouet, voyant devant eux la belle carrière qui leur est ouverte, s'élancent avec ardeur; on dirait qu'ils volent; les traînes glissent comme le vent sur la glace polie comme un miroir. On croirait presque que nous sommes en automobile, sauf que nous n'écrasons personne et que nous ne faisons point panache!

Arrivés au portage, nous mettons pied à terre. Nous quittons en effet la surface unie du lac pour entrer dans un chemin très étroit, n'ayant que la largeur de la traîne, tortueux, inégal, souvent obstrué par des bois tombés en travers, des souches d'arbre où l'on s'accroche, des branches qui vous fouettent le visage, etc. J'aime cent fois mieux marcher que d'être secoué dans tous les sens sur un pareil sentier. Et puis, ça reposera les chiens de traîner la carriole allégée. Il faut plus de 2 heures pour traverser ce portage et nous retombons sur le lac dont la vaste étendue se rétrécit très sensiblement. La côte nord avec ses montagnes paraît peu éloignée, et l'on voit quelques-unes des îles nombreuses qui la bordent. Le Fond du Lac n'est pas à une journée de marche, et de fait nous arrivons le soir à

la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs. Quelle joie pour nous de revoir nos chers missionnaires, les Pères Biehler et Laffont et le bon Frère Courteille ! Et pour eux quelle joie égale de nous recevoir au milieu d'eux ! Aussi nous entrons tous avec bonheur dans leur jolie chapelle pour y adorer le divin Maître qui veut bien se faire le compagnon de leur solitude, et le remercier de nous avoir réunis pour quelques jours.

Ce poste est appelé Fond du Lac, bien que ce ne soit pas réellement l'extrémité du lac Athabaska, lequel se prolonge plus de 50 kilomètres au delà. Mais, en arrivant à cet endroit, les deux rives sud et nord se rapprochent tellement qu'elles ne laissent qu'un détroit d'environ 2 kilomètres. On dirait que c'est le bout du lac, mais un peu plus loin les côtes s'écartent de nouveau, de manière à former encore un très beau bassin. La mission est l'établissement le plus considérable, quoique bien modeste ; elle se trouve sur le côté nord ; quelques pas plus loin, la Compagnie de la Baie d'Hudson a son comptoir ; en deçà de la mission, plusieurs métis ont construit leurs maisonnettes. De l'autre côté du détroit, un commerçant de pelleteries a établi ses magasins, près desquels d'autres métis en petit nombre se sont installés. Deux autres sauvages ont aussi bâti d'autres maisons où ils se sont logés très convenablement. Les autres sont dispersés aux quatre points cardinaux.

L'aspect du pays est assez pittoresque, les côtes vont s'élevant par gradins vers le nord ; à l'est et à l'ouest surtout les regards se promènent à perte de vue sur le lac où des îles se dessinent dans le lointain ; au sud, on remarque une haute colline boisée qui porte le nom de Montagne d'Orignal. Mais, au fond, tout cela est bien pauvre : pas un arpent de terre cultivable, des rochers presque partout, des collines plus ou moins rocailleuses avec quelques cyprès clairsemés ; le bois de construction semble épuisé, et le bois de chauffage devient de plus en

plus rare ; la végétation est languissante, et toute culture impossible. Cependant, le cher Frère Courteille a entrepris de faire un petit jardin devant la mission, sur le bord du lac. Le sol, formé uniquement de pierres, de gravois et de sable, ne promettait guère de devenir fertile ; mais le Frère, ayant écarté les pierres de son enclos, est allé chercher de côté et d'autre, quelquefois en bateau, quelques sacs de terre végétale qu'il a mélangée avec le gravois et le sable, et il a semé des pommes de terre qui n'ont pas trop mal réussi. Il était heureux de me faire voir et goûter des fruits de son jardin, et je dois reconnaître qu'ils sont excellents. Ces succès en font présager de plus grands, car il ne s'arrêtera pas en si bonne voie, mais son jardin ne sera jamais qu'une oasis dans le désert. La pêche et surtout la chasse, voilà les vraies ressources de ce pays. Les Blancs, missionnaires et autres, établis en permanence à proximité du lac, sont tous plus ou moins pêcheurs. Aux sauvages, nomades par nature, les plaisirs et les fatigues de la chasse !

Les indigènes du Fond du Lac appartiennent à la race Déné, mais ils se distinguent par le nom de *Mangeurs de Caribou*, qui n'a pas besoin d'une longue explication. Cependant, il est bon de rappeler que ces caribous sont une espèce de renne ; les Anglais les nomment rein-deer. La Providence les a placés en nombre incalculable dans les immenses steppes, ou *Barren-ground*, qui s'étendent depuis les grands lacs du Nord jusqu'à la mer Glaciale, et leur a donné un naturel très sauvage et une humeur perpétuellement vagabonde. On n'a jamais pu les domestiquer ; autrement nos Montagnais et autres peuplades de l'Amérique Septentrionale n'auraient pas manqué d'imiter les Lapons et de devenir heureux possesseurs de troupeaux innombrables. Ces animaux sont presque toujours en mouvement. L'été les voit près des rivages de l'Océan Arctique, où les femelles vont mettre bas leurs petits. A peine ces derniers ont-ils quelque force, que les familles se remettent en marche, traversent les steppes et s'approchent de la

lisière du bois où ils pénètrent pendant l'hiver, passant d'un endroit à l'autre, jusqu'à ce que le printemps les ramène de nouveau aux extrémités du Continent.

Ils arrivent généralement vers la Toussaint au Fond du Lac. Les Blancs laissent alors leurs filets tranquilles pour prendre leurs fusils et rivaliser d'ardeur et d'adresse avec les sauvages. Mais ces derniers n'attendent pas cette époque pour chasser les caribous ; dès l'été, ils vont à leur rencontre et s'avancent quelquefois très loin dans les steppes. Une de leurs ruses de guerre consiste à faire entrer une bande nombreuse dans un lac où ils les poursuivent sur leurs légers canots d'écorce et en font de véritables hécatombes. Les femmes sèchent la viande, fondent la graisse, préparent les peaux dont les meilleures leur fournissent de chauds vêtements et les autres sont taillées en lanières de différentes grosseurs dont les plus usuelles, appelées *babiches,* servent au tissage des raquettes. Et tout cela devient un objet de commerce avec les Blancs. Dès que les froids arrivent, la viande se conserve fraîche pour tout l'hiver ; le surplus, afin de le conserver, est mis en viande sèche ou en viande pilée, laquelle, mélangée avec la graisse fondue, forme le *pémican,* si utile pour les voyages. On sait que la langue de caribou a la réputation d'être le mets le plus délicat du Nord.

Le Fond du Lac peut donc être regardé comme une sorte de grenier d'abondance, comme une sorte d'Egypte du temps de Joseph. Aussi quand on y vient en mission de la Nativité, située à l'extrémité opposée du lac Athabaska et où la nourriture quotidienne ne varie presque pas et consiste en poissons souvent bien maigres, c'est presque, si je puis me permettre cette expression, comme si on allait à la noce. Mais cette année, les Pères nous racontent une histoire toute différente ! Les sauvages étaient allés comme de coutume à la rencontre des caribous. Ne les voyant point venir, ils se dispersèrent, plusieurs familles se tournant vers l'Ouest, d'autres vers l'Est, mais le groupe prin-

cipal poussant plus avant vers le Nord. Et toujours point de caribous ! « Attendons un peu, disent-ils, nous nous dédommagerons de ce retard quand ils arriveront. » Hélas ! ils attendirent en vain, les caribous avaient pris une direction inconnue et pas un ne parut de tout l'hiver. Nos pauvres gens ne pouvaient croire à une pareille calamité ; mais quand ils virent tous leurs chiens crever de faim et qu'ils eurent eux-mêmes souffert d'un jeûne trop prolongé, ils prirent tristement le chemin de la mission et du fort, où ils arrivèrent en longue procession, maigres et décharnés, semblables à des squelettes ambulants. Jugez de la surprise et de l'émoi de la petite population du Fond du Lac ! Là aussi on avait compté sur la venue du caribou. On avait fait la pêche sans doute, mais dans les conditions ordinaires. Chacun n'avait qu'une provision de poissons insuffisante. Il fallait cependant secourir ces pauvres sauvages affamés, et tout le monde, Pères, commis de la Compagnie et traiteurs comprirent leur devoir. On leur distribua quantité de poissons, mais on sentit de suite que cette libéralité ne pouvait durer longtemps et l'on dit aux sauvages : « Mes amis, reposez-vous un peu ici, nous allons vous nourrir deux ou trois jours, mais vous ne devrez pas rester plus longtemps, ce serait nous exposer tous ensemble à un malheur inévitable. Voilà donc ce qu'il faut faire. Vos besoins les plus pressants étant soulagés, nous allons vous donner tout ce que nous avons de rêts, hameçons, collets à lièvre, et vous irez vous échelonner sur le bord du lac où vous pourrez sauver votre vie. » Et ainsi fut fait, et les Blancs de leur côté continuèrent leur pêche de plus belle, de sorte que, me disait le P. Biehler, personne n'est mort de faim ! « Ici, à la mission, ajoutait-il, nous ne sommes pas riches, et nous ne pouvons pas vous traiter comme nous aurions désiré, mais nous ne vous ferons pas jeûner plus que le carême n'y oblige. »

Dans les circonstances que je viens de décrire, les sauvages ne pouvaient se réunir au complet. Un bon nombre

cependant vinrent à la mission et nous eûmes plus de 80 communions pascales. D'ailleurs toute la population de ce pays sans exception est catholique, mais aussi quels bons missionnaires ont passé par là ! Qu'il me suffise de nommer les principaux : Mgr Grandin, Mgr Clut, Mgr Pascal, Mgr Breynat. Ne dirait-on pas que la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs a été comme le séminaire de tous les évêques du Nord ? Et pour que j'eusse, malgré mon indignité, quelque ressemblance avec ces illustres missionnaires, la Providence permit que je vinsse passer l'hiver 1890-1891 à cette même mission en compagnie du P. de Chambeuil. Les caribous ne manquèrent pas alors et j'accompagnai plusieurs fois les chasseurs dans leurs expéditions pour me rendre compte de leur tactique. Or, il advint que l'unique courrier de tout l'hiver arriva au Fond du Lac au commencement de mars 1891, pendant que j'étais au loin à visiter des sauvages malades. A mon retour, je trouve un paquet de lettres à mon adresse. Hélas ! on m'annonçait la mort de Mgr Faraud, décédé à Saint-Boniface en septembre 1890 ! et, jugez de mon émotion, parmi les autres lettres se trouvait la bulle du Pape qui me nommait à la place du vénéré défunt ! — Mais arrivons à notre voyage de retour.

Nous devons partir le lundi de Pâques. Le P. Laffont va venir avec nous à la Nativité où l'attend un gros travail : la copie d'un dictionnaire montagnais, composé par le P. Legoff, un énorme volume in-folio ! Les traînes sont prêtes, et, le dimanche soir, je dis à mes compagnons : « Nous nous lèverons à deux heures du matin, afin de pouvoir dire nos messes, nous partirons ensuite et, profitant ainsi de la gelée, nous irons loin avant que la croûte s'amollisse. » Nous sommes sur pied à deux heures et nous mettons le nez à l'air, mais quelle déception ! Le ciel est sombre et laisse tomber une pluie fine qui va changer la neige en bouillie. Impossible de partir. Attendons à demain. La pluie s'arrêta dans la journée, mais non le

dégel, et le ciel resta couvert. Mardi matin, nous nous levons à l'heure dite ; il pleut encore, et, pour comble de malheur, nouvelle averse mercredi matin ! Cependant les provisions pour gens et chiens diminuent à la mission, et le P. Biehler va se trouver à la gêne ; mais que faire ? Heureusement le ciel s'éclaircit et, jeudi matin, la croûte s'est formée sur le lac. J'envoie les Frères voir si elle est assez solide : leur rapport est favorable et nous faisons nos derniers préparatifs, nous embrassons nos chers missionnaires et nous partons, à la grâce de Dieu ! A peine avons-nous parcouru la distance de trois milles que la croûte nous semble plus faible, et bientôt les rayons d'un soleil brûlant l'amincissent encore, de sorte que les chiens la percent de leurs pattes ; les traînes, au lieu de glisser à la surface, la défoncent entièrement. Au-dessous, la neige est toute liquide : je vois ma carriole y creuser un sillon et laisser derrière elle un ruisseau ! Le plus désagréable n'est pas cependant de sentir l'eau imbiber petit à petit mes couvertures et m'arriver à la peau, mais c'est de voir nos pauvres chiens forcer comme des bœufs à la charrue et n'aller guère plus vite. De ce train-là, quand arriverons-nous à notre but ? Je fus presque sur le point de retourner au Fond du Lac ; mais la pensée que nous épuiserions les vivres de la mission me décida à pousser en avant. Il passait déjà midi quand nous touchâmes à terre pour y prendre notre dîner et laisser reposer nos chiens. Nous repartîmes avec l'intention d'aller camper à un pointe qui est considérée comme étant à une demi-journée de marche de la mission, et encore nous ne pûmes l'atteindre. Force nous fut de nous arrêter en deçà, dans une petite baie sur le bord de laquelle des sauvages avaient laissé debout quantité de perches de loges. La journée avait été belle et chaude, mais, sur le soir, le ciel se couvrit de nuages menaçants. Il allait sans doute pleuvoir et il était prudent de s'y préparer. Ayant allumé le feu et couvert notre campement de branches de sapins, nous ramassâmes bon

nombre de ces perches de loges, et, les ayant disposées en ordre, nous étendîmes dessus nos toiles et quelques couvertures, ce qui nous fit un abri suffisant en cas de pluie. Nous avions remarqué que des sauvages demeuraient dans le voisinage et j'envoyai un Frère chez eux pour s'informer s'ils n'auraient pas du poisson à vendre. Nous avions pris des provisions pour quatre nuits, ce qui supposait que nous arriverions la cinquième journée au terme de notre voyage; or, nous étions encore en vue de la mission du Fond du Lac et il fallait déjà distribuer une ration complète à nos chiens, qui, certes, l'avaient bien gagnée. A ce compte-là, nous n'avions pas de quoi nous rendre à moitié chemin. Fort heureusement, ces sauvages, qui étaient venus célébrer les fêtes de Pâques à la mission, s'en étaient revenus avant nous, et, comme ils avaient laissé leurs rêts tendus sous la glace pendant leur absence, les visitant à leur retour ils avaient fait assez bonne pêche. et je leur achetai vingt beaux poissons blancs. Dans ce moment nous arriva d'un autre côté une pauvre vieille avec un enfant : « Je n'ai pu aller te voir à la maison de la prière, me dit-elle, parce que mon petit-fils est malade et que je n'ai pas un chien pour le traîner. Aussi mon cœur a pleuré quand j'ai vu mes parents se rendre à la fête sans moi. Ah ! je suis bien malheureuse ! je n'ai même rien à manger et mon petit-fils non plus; aie donc pitié de moi ! » — Elle allait sans doute chez les sauvages dont je viens de parler, et j'ai eu la pensée de l'y envoyer. Mais il eût été difficile de lui faire croire que nous allions nous-mêmes être à court de vivres, et je lui fis donner deux des poissons que nous venions d'acheter. La vieille, voyant que nous nous préparions à prendre notre souper, s'accroupit près de notre feu, espérant bien attraper quelque reste et surtout une tasse de thé qu'elle obtint en effet et qu'elle dégusta avec une satisfaction évidente. Cela lui délia la langue et nous obtînmes d'elle des renseignements utiles. Je pensais bien, vu ce malencontreux dégel, que nous ne pourrions

pas retourner par le chemin que nous avions suivi pour venir ; le portage devait être impraticable et quel dégât les rivières Castor et de la pointe William n'avaient-elles pas fait sur le lac ! Nous délibérions sur le meilleur parti à prendre quand l'idée me vint de demander l'avis de la vieille. « Allez, dit-elle, du côté du Nord. Ici, la neige est épaisse parce qu'elle est amenée par le vent comme dans un entonnoir, mais quand vous aurez passé de l'autre bord et que vous arriverez sur le grand lac, vous y trouverez beaucoup moins de neige et d'eau. » Cet avis nous fut confirmé par les autres sauvages et nous décidâmes de traverser le lendemain en faisant halte à l'île aux Brochets pour dîner. Justement on nous dit que plusieurs familles étaient campées sur cette île et qu'elles seraient peut-être en état de nous fournir des provisions. Etant restés seuls, nous nous couchâmes sous notre abri. Avant que le jour parût, j'entendis les gouttes de pluie tomber sur nos toiles. Inutile de réveiller mes compagnons qui dormaient comme des bienheureux. A la fin la pluie cessa, le soleil perça les nuages et nous nous dépêchâmes de déjeuner, d'atteler nos chiens et de partir.

On devine assez que cette journée fut semblable à la précédente. Nous voilà, gens et bêtes, barbotant dans cette épaisse couche de neige liquide et nous traînant avec une lenteur désespérante. Nos pauvres chiens n'ont plus l'air si fiers de porter les noms fameux de Loubet, Brisson, Bismark, etc... Ils les entendent pourtant retentir plus souvent que jamais à leurs oreilles, mais la vaine gloire n'a plus de prise sur eux. Hélas ! ils ne sont plus sur cette glace fraîche et glissante où leur course échevelée me permettait de les comparer aux automobiles — et ces fameuses machines elles-mêmes resteraient ici en panne. Quant à moi, je l'ai déjà dit, quand dans une étape j'ai fourni deux heures de marche, c'est à peu près tout ce que je puis faire et je suis forcé de rentrer dans ma carriole, quitte à y subir les atteintes d'une humidité glaciale. Nous arrivons

ainsi à l'extrémité de l'île aux Brochets que nous contournons, afin de nous écarter autant que possible de visites importunes, et pendant que les Frères font le feu et préparent le dîner, je vais trouver les sauvages dont à dessein nous avions dépassé les demeures. Il y avait trois familles, elles aussi de retour de la Mission. Les rêts laissés sous la glace pendant leur pèlerinage avaient été visités la veille. Ces braves gens me font le meilleur accueil, mais après avoir échangé les compliments d'usage, j'en viens de suite à la question sérieuse : « Avez-vous fait bonne pêche ? » — « Nous avons visité nos rêts hier et nous avons pris 50 pièces. » — « Voilà qui va bien, leur dis-je, et vous pourrez sans doute m'en céder quelques-unes, car, vous le voyez, nous allons perdre beaucoup de temps à cause du dégel, et nous n'avons pas assez de provisions pour nous et nos chiens. » — « Mais, me répond-on, nous en avons déjà dépensé 40, et il ne nous en reste plus que 10. » — « Comment, repartis-je, avez-vous fait une si grande consommation ? » — « Comment ? mais nous sommes nombreux, sans compter nos chiens qui n'ont presque rien mangé au Fond du Lac quand nous y étions pour la fête. » Cela ne me promettait rien de bon, cependant j'insistai : « Vos rêts sont à l'eau, vous n'avez qu'à les visiter et vous trouverez de quoi vous nourrir, vous ne risquez pas beaucoup à me céder ces dix poissons, d'ailleurs je vous les paierai bien. » — « Tiens, me dit le chef de la bande, prend-les et ne parle pas de payer ! » Comme on le voit, ces sauvages ont aussi des sentiments généreux. Peut-être se souvenaient-ils des secours que les Pères leur avaient prodigués lorsqu'ils revenaient mourant de faim de leur expédition désastreuse à la recherche du caribou et ils m'en témoignaient ainsi leur reconnaissance. Un Frère qui était venu me rejoindre avec un sac y mit ces 10 poissons et nous retournâmes dîner à notre campement après avoir remercié et béni ces braves gens.

L'après-midi se passa péniblement comme la matinée et

il était tard le soir lorsque nous atteignîmes la côte nord, ou plutôt une des îles échelonnées en grand nombre dans ces parages. Par bonheur la nuit fut belle et sereine, pas un nuage au ciel, un air vif et piquant, et le matin sur la neige une bonne croûte glacée. Aussi nous nous hâtons de nous remettre en route et les chiens reprennent leur belle allure. Mais dès avant midi le soleil chauffe assez pour que la neige recommence à fondre, et la marche se ralentit. Nous nous arrêtons pour dîner sur une île de granit, couronnée de sapins, et je propose à nos compagnons de nous reposer là jusqu'au soir. Le temps est très beau ; dès que le soleil se couchera, le froid se fera sentir et durcira la surface de la neige, nous aurons donc un beau chemin, nous gagnerons le large et nous couperons tout droit à travers la Grande-Baie pour aller camper à la pointe Poitras. Tout le monde est de mon avis. Et pendant que nous sommes là, jetons un coup d'œil sur le terrain qui nous environne. Quelle différence avec la côte opposée ! Là on ne voit que d'immenses dunes de sable ; ici, tout est roc presque vif, depuis les îles jusqu'aux montagnes qui se perdent dans le lointain. Et, chose curieuse, l'on observe la même disposition dans tous les grands lacs de l'Amérique du Nord, le lac Supérieur, le lac Winipeg, le lac Athabaska, le grand lac des Esclaves, etc. Ces rochers primitifs renferment de nombreuses veines de quartz, et j'ai même remarqué, parmi ces îles que nous côtoyons, quelques-unes qui ne sont autre chose que d'immenses blocs de quartz tout pur. Il n'est pas surprenant que des voyageurs passant au milieu de ces masses pierreuses (c'est le chemin des bateaux en été) y aient trouvé de l'or en maints endroits. Quand les autres mines du globe seront épuisées, on viendra sans doute chercher ici le précieux métal. Il semble même qu'on ne doive pas attendre si longtemps, car j'ai lu quelque part le nom d'une Société : *Athabaska mining Company.*

Quoi qu'il en soit, nous avons actuellement d'autres

préoccupations. Les chiens commencent à avoir mal aux pattes ! Ces pauvres bêtes ont marché pendant deux jours dans la neige fondante et se sont naturellement fort amolli la peau, puis, traversant cette neige jusqu'au fond, ils devaient nécessairement s'appuyer sur la glace brute et plus ou moins rugueuse du lac. Ajoutez à cela qu'ils ont trotté ensuite toute la matinée sur la croûte toujours un peu fruste et presque semblable à une lime mordante : vous comprendrez facilement qu'ils aient les pattes, sinon usées jusqu'au vif, au moins très sensibles. Les traînes même seraient rongées, hors de service, si nous n'avions placé dessous de longues lisses de fer pour protéger le bois. Alors que faire à nos pauvres chiens ? Il n'y a qu'un moyen de les soulager, c'est de leur mettre des souliers ! Heureusement, en prévision de cette éventualité, nous en avons tout un paquet. Ce sont des sacs de toile ou de peau de caribou dans lesquels on introduit la patte du chien et que l'on attache au-dessus du joint. C'est pourquoi, sur les 7 heures du soir, après notre souper, les Frères s'empressent de chausser leurs quadrupèdes et nous sommes prêts à partir. Notre plan est de nous rendre à l'île située le plus au large, d'y faire halte et de prendre ensuite la traverse de la Grande-Baie en nous dirigeant tout droit sur la pointe Poitras. Il est minuit passé quand nous arrivons à la dernière île. Faisons du feu, du thé, et prenons des forces, car cette pointe où nous voulons aller est à environ 60 kilomètres de distance. Rappelons-nous aussi que nous sommes au dimanche, et, puisque nous ne pouvons avoir le bonheur de dire la sainte Messe ou d'y assister, récitons au moins ensemble notre chapelet, comme le font nos sauvages en pareilles circonstances. Pendant que nous sommes en prières à l'entour du feu, un bon vent arrière, qui soufflait déjà depuis quelque temps, augmenta tellement d'intensité que les Frères coupèrent chacun deux perches avant de repartir et voici l'usage qu'ils en firent. Lorsque nous fûmes au large de l'île, ils plantèrent ces perches de chaque

côté de leurs traînes et y attachèrent une couverture par les quatre coins : nous eûmes ainsi une sorte de voile que le vent put gonfler à plaisir, et par ce moyen aider un peu nos chiens. Car ces pauvres bêtes étaient fatiguées, et, malgré leurs souliers, leurs pattes les faisaient souffrir. Aussi n'avaient-ils plus leur entrain accoutumé. Quelquefois même je voyais ma carriole entraînée par un fort coup de vent aller leur tomber sur le dos, mais ils n'avaient plus le courage de profiter de ce secours et de prendre le galop. Enfin cela les aida toujours un peu.

Au lever du soleil, le vent diminua tellement que nos voiles improvisées devinrent inutiles. Nous avions dépassé à notre droite la baie noire, espèce de gouffre profond encadré de hauts rochers taillés à pic, et nous étions dans cette grande baie, arrondie au nord en un cercle immense dont nous suivions le diamètre de l'est à l'ouest ; à gauche le lac s'étendait sans limite (c'est ici qu'il atteint sa plus grande largeur) et, devant nous, semblable à une montagne bleuâtre, se montrait la pointe Poitras où nous voulions aller camper. Nous marchons, nous arrêtant quelques minutes à peu près toutes les heures pour reposer les chiens. Ah ! s'ils avaient eu leur vigueur première ou si leurs pattes n'eussent pas été endolories, nous eussions vu cette montagne se rapprocher de nous ! mais elle paraissait immobile. Nous avancions cependant, quand vers midi la neige se mit à fondre. La couche en était beaucoup moins épaisse que dans les environs du Fond du Lac, mais il y en avait assez pour ralentir notre marche. Nous désespérions d'atteindre le but proposé quand nous vîmes un peu sur notre gauche, vers le large, s'élever petit à petit au-dessus du lac une île couverte de pins. C'est l'île de la *Dent d'ours*. Aussitôt les Frères de s'écrier : « Allons-y, nous y serons bientôt, elle n'est pas loin ! » Mais je l'avais vue de près en été sur un bateau, et je savais que sa masse était considérable. Il fallait donc qu'elle se trouvât à une grande distance, puisque nous ne voyions que les arbres dont elle

est couverte. J'en fis la remarque, et nous hésitâmes un moment, comparant du regard l'éloignement de la pointe et de l'île. Enfin on se décida pour cette dernière et nous y dirigeons nos pas. Pour donner du courage à nos chiens et arriver plus vite, nous nous mîmes à tour de rôle à marcher devant eux, mais, malgré tous nos efforts, il était 4 heures du soir quand nous abordâmes à cette île. Enfin, bien contents d'être à terre, nous remercions Dieu de nous y avoir amenés. Nous dételons nos chiens qui n'en peuvent plus et nous leur donnons aussitôt leur ration; puis, comme une faim de loup nous travaille aussi, nous préparons à la hâte notre unique repas de la journée, car notre déjeuner de minuit avait disparu depuis longtemps dans un oubli profond. Nous déchaussons ensuite nos chiens pour faire sécher leurs souliers, et ces pauvres bêtes se lèchent les pattes avec un entrain qui fait plaisir à voir, tant cette opération semble leur procurer de soulagement. Laissons-les ainsi se préparer tranquillement à faire un bon somme et n'oublions pas que c'est dimanche. A notre prière du soir ajoutons un chapelet récité en commun en guise de Vêpres, puis, dans le repos du sommeil, allons chercher de nouvelles forces pour supporter les fatigues du lendemain.

Nous nous réveillâmes d'assez bonne heure, mais, avant que nous eussions fini de plier nos bagages, de prendre notre déjeuner et de chausser les quatre pattes de chacun de nos chiens, le soleil s'annonçait à l'horizon. Nous ne pensons plus à la pointe Poitras et nous nous dirigeons vers la pointe Bretagne, beaucoup plus éloignée, avec l'intention de nous y arrêter pour dîner et d'aller camper au delà au fond d'une baie où nous avons une pêcherie d'automne. Cela nous faisait deux grandes étapes que nous eussions fournies si nous avions pu marcher la nuit, à la gelée; mais nos forces ne nous le permettaient pas. Nous eûmes donc à supporter les désagréments du dégel dès avant midi. Toutefois, nous touchâmes terre assez près de

la pointe Bretagne et nous nous reposâmes en prenant notre dîner. Nous nous rappelons alors qu'un gros commerçant d'Athabaska, M. Colin Fraser, a fait faire la pêche dans les environs l'automne dernier, et que son bateau chargé de plusieurs milliers de poissons, à peine parti pour s'en retourner, a été assailli par une furieuse tempête, jeté à la côte, brisé sur les rochers et perdu là avec toute sa cargaison. Sans doute, pensons-nous, il doit rester encore quelques poissons dont nos chiens pourront profiter, car nous n'avons presque plus rien à leur donner à manger. Donc, quand nous repartons, je recommande au Frère Crenn de prendre les devants en serrant la côte de près. Il aura peut-être la chance de découvrir les débris du bateau. Nous suivons à pas lents, car il fait une chaleur d'été et la neige fond partout. A peine une heure s'est-elle écoulée que nos regards sont attirés par une volée de corbeaux qui s'amusent à tourbillonner dans l'air au-dessus d'une côte assez rapprochée, cela nous est d'un bon augure, car il doit y avoir là quelque proie qui rassemble ces oiseaux carnassiers. Et, de fait, quand le Frère arrive à proximité de cet endroit : « Le bateau ! » s'écrie-t-il, et il court pour voir s'il y trouvera du poisson. Il y en a encore beaucoup, mais dans un état très voisin de la putréfaction. N'importe, il en apporte une broche (en automne, on perce les poissons près de la queue et on les embroche dix par dix pour les suspendre sur des échafauds) et il les distribue aux chiens qui les avalent avec une voracité incroyable. Après quelques minutes, nous continuons notre route conformément à notre programme, mais bientôt il devient évident que nous n'atteindrons pas le but vers lequel nous tendons ; il fait trop chaud, la marche est trop pénible, mieux vaut nous arrêter et attendre la nuit ; la gelée reprenant alors, nous repartirons, et, au lieu d'aller au fond de la baie à notre maison de pêche, nous couperons tout droit vers une petite pointe de sable où nous ferons halte. Ceci étant adopté à l'unanimité, nous cher-

chons un endroit pour aborder la côte, car la neige des rochers environnants ayant fondu en grande partie, l'eau s'est écoulée de partout vers le lac, la glace du rivage se ronge ou se casse et l'on y voit déjà quelques mares plus ou moins larges. Nous campons à sec et les Frères se réjouissent à la pensée que leurs chiens vont faire bombance. « Lâchons-les, disent-ils, au bateau de Colin Fraser, et qu'ils y mangent tant que cela leur plaira ! » — « Ne faites pas cela, leur répondis je, car vous savez que si vous les laissez là, ils se rendront incapables de voyager. Conduisez-les, donnez-leur une copieuse ration et ramenez-les au campement. » Je crois bien que les chers Frères, voyant l'appétit insatiable de leurs bêtes, cédèrent un peu trop à un mouvement naturel de pitié et les servirent fort au delà d'une juste mesure. Ces chiens reviennent, en effet, gonflés comme des ballons et se couchent le ventre au soleil, véritables animaux du troupeau d'Epicure ! Une telle gloutonnerie entraîne toujours des conséquences désastreuses pour l'étape qui va suivre, fréquentes interruptions de la marche, et le reste dont je faîs grâce au lecteur, mais qui ne nous est nullement épargné.

Nous repartons à l'heure convenue et nous marchons toute la nuit dans ces conditions désagréables. Vers 10 heures du matin, le dégel commence à se faire sentir, mais nous approchons de la petite pointe de sable où nous devons nous reposer, quand le frère Leroux découvre les traces d'un traîneau qui avait dû passer la veille, se dirigeant vers le fond de la baie que nous venons de passer. « Je gage, dit-il, que c'est François Lépine ! Il va chercher son esquif avec lequel il faisait la pêche l'automne dernier et qu'il a laissé près de notre maison. » Si cela est, il ne tardera pas à revenir et nous pourrons voyager de compagnie. Cette perspective nous fait plaisir : nous aurons des nouvelles de la mission ; et puis ce dégel excessif dont nous avons déjà souffert nous inspire d'autres craintes ; car, en approchant de l'extrémité ouest, par où le lac

Athabaska se déverse dans la rivière des Esclaves, le courant se fait sentir le long des côtes; non seulement il mine la glace en dessous, mais quelquefois il s'y ouvre un chemin et la marche devient dangereuse. Disons aussi que nos provisions de bouche sont presque épuisées; après le repas que nous allons prendre, il n'en restera plus guère, excepté le thé dont nous avons ample ration.

Nous débarquons à la pointe en brisant la glace et marchant quelques pas dans l'eau, puis nous nous occupons de notre cuisine, et, l'appétit aidant, nos vivres disparaissent jusqu'au dernier morceau. Cependant le Frère Leroux tournait souvent ses regards vers le fond de la baie; tout à coup, il signale un point noir qui vient vers nous et grossit à vue d'œil; bientôt on distingue chiens, traîneau et bateau placé dessus en travers. Il avait deviné juste; c'était François Lépine qui arrivait au galop. Les chiens n'étaient pas épuisés de fatigue et n'avaient pas mal aux pattes comme les nôtres! Quand il fut en face de nous, il laissa son attelage sur la glace et vint nous trouver. Nous le saluons avec plaisir et lui offrons une tasse de thé : de mets plus solides nous n'en avons plus! Mais il n'en avait pas besoin. Ce brave homme que j'ai vu naître et grandir est un de nos bons chrétiens. Il nous donne les nouvelles de la Mission où tout va bien, Dieu merci. Il nous apprend qu'étant parti hier de bonne heure, il avait pu passer partout avec son traîneau, que la glace serait encore bonne jusqu'à la pointe Basse, que nous pourrions peut-être nous rendre jusqu'au Gros Cap, s'il gelait fort la nuit prochaine, mais que, de là jusqu'à la Mission, nous devions nous attendre à trouver de l'eau partout. Un bateau était nécessaire pour achever notre voyage et il nous offrait place dans le sien. « D'ailleurs, dit-il, je ne suis pas seul; Pierre Tourangeau m'attend à la *Pointe à l'abri* où il est venu chercher son esquif. » C'était la pointe que nous voyions devant nous. Il s'y dirigea à grande vitesse, nous traçant le chemin que nous suivîmes avec une lenteur désolante.

Nous mîmes 4 heures, et François une seulement pour y arriver ! Il nous y attendit avec Pierre Tourangeau, et tous les deux sachant que nos vivres étaient épuisés, ils partagèrent les leurs avec nous, l'un nous donnant un gros brochet, et l'autre une truite excellente.

Nous étant reposés, nous partons pour la pointe Basse. Eux prennent le devant avec leurs coursiers rapides et bientôt nous les perdons de vue. Nous suivons modestement à petits pas, car nos pauvres chiens n'en peuvent plus. Du reste, cette pointe Basse où nous devons camper n'est pas loin et nous avons le temps d'y arriver avant la nuit. Nous marchons ainsi tranquillement à la queue leu leu, quand nous voyons sur la crête des rochers qui forment la côte un homme accourant vers nous et nous faisant des signes. Nous nous arrêtons et nous reconnaissons François, lequel approchant davantage nous crie : « N'allez pas plus loin ! la glace est mauvaise, venez de suite à terre ! » Nous obéissons sans retard à cet appel.

Le Père Laffont et moi nous trouvons un passage où la glace intacte nous permet d'arriver au pied d'un rocher presque à pic, et à l'aide des pieds et des mains nous réussissons à l'escalader non sans peine. Mais les Frères avec leurs traînes et leurs chiens ne peuvent nous suivre. Heureusement, à une vingtaine de pas au-dessus, ils trouvent une petite anse sablonneuse au fond de laquelle la côte s'élève en pente assez douce pour que les chiens la gravissent. Il est vrai, une mare d'eau les en sépare, mais ils n'hésitent pas de s'y lancer avec leurs attelages et bientôt nous sommes tous réunis en lieu sûr. François vient à nous et explique la raison de son alerte : « Vous savez, dit-il, qu'à la pointe Basse le courant est déjà fort. Pierre Tourangeau était en avant et je le suivais de près. Nous allions bon train et nous approchions de la côte sans méfiance, car nous avions passé là hier. Tout d'un coup je vois la glace onduler sous le traîneau de Pierre et menacer de s'ouvrir à chaque pas. Heureusement que ses chiens ne se sont pas

ralentis ! Voyant cela, j'excite les miens à prendre le galop, la vue de terre les anime aussi ; ils se précipitent alors et, quoique derrière eux mon traîneau trouât la glace déjà fort ébranlée par Pierre, ils me conduisent sain et sauf au rivage. Je regardai aussitôt sur le lac pour voir où vous étiez ; Dieu merci, vous étiez encore très loin, car si vous aviez été proches vous auriez tous calé. J'ai eu ainsi le temps de grimper sur les rochers et de venir vous avertir du danger. » Nous remercions François et surtout le bon Dieu dont la conduite providentielle nous apparaît si visiblement dans les circonstances critiques où nous nous trouvons : la lenteur de nos chiens fatigués, la rencontre de ce brave homme et surtout l'avis si opportun qu'il vient nous donner. Nous délibérons ensuite avec lui sur les moyens à prendre pour achever notre voyage, et voici ce qui fut décidé : nous ne devons plus songer à retourner avec nos attelages sur la glace où nous courrions un risque évident de nous faire engloutir. Il faut tout abandonner sur place, traînes, lits et bagages. « Campez ici, nous dit François, et demain, de bonne heure, faites une cache de tout votre train et venez par-dessus la côte nous rejoindre, vous embarquerez avec nous. » Et les chiens ? dira-t-on. Hélas, nous dûmes aussi les laisser là. Ils reviendront par terre à la mission, pensons-nous, car ils en connaissent le chemin, ayant rôdé dans tous ces parages pour aller aux pêcheries. Le lendemain matin donc nous attachons nos couvertures, nos autres bagages, les harnais des chiens, et nous suspendons tout aux branches des arbres, les traînes comprises, après avoir vidé tous nos sacs pour laisser à nos chiens quelques bribes de provision qui pourraient s'y trouver, et nous rejoignons François Lépine et Pierre Tourangeau. Ils avaient un peu plus bas découvert un endroit où la glace encore solide leur avait permis de lancer leurs traîneaux chargés de leurs esquifs, dans lesquels nous embarquâmes. Leurs chiens nous traînèrent ainsi un bout de chemin, en faisant de nombreux détours.

à la voix de leurs maîtres pour éviter les endroits dangereux. Nous arrivâmes enfin à un point où la glace complètement rongée laissait un libre cours à une véritable rivière. Y ayant glissé les bateaux, nous embarquons avec nos chiens et traîneaux, et, après de longs efforts (car nous dûmes souvent briser la glace ou écarter les glaçons flottants sur l'eau et qui obstruaient notre passage,) nous arrivâmes dans l'après-midi à la mission de la Nativité. Nous allons de suite adorer le bon Dieu, dans notre chapelle, et le remercier de nous avoir si bien protégés durant ce pénible voyage, car, malgré les misères que j'ai trop minutieusement décrites, n'est-ce pas lui qui nous a tirés de tant de mauvais pas, et surtout qui nous a fait rencontrer si à propos François Lépine et Pierre Tourangeau sans lesquels je ne sais trop ce que nous serions devenus !

Un dernier mot sur nos pauvres chiens. Nous les attendîmes en vain ce jour-là et le lendemain à la mission. Le surlendemain, le Frère Crenn partit avec un paquet de poissons secs sur le dos pour aller les chercher à travers le bois. Il en trouva plusieurs en chemin, mais les autres avaient tellement mal aux pattes qu'ils étaient restés à notre campement. Peut-être aussi la vue de notre bagage (lequel fut transporté chez nous dès que le lac fut libre) les retenait là, s'imaginant que nous ne tarderions pas à revenir. Bref, le Frère les ramena tous au bercail et les traita presque comme des enfants prodigues. Aujourd'hui vous les verriez alertes, joyeux et capables d'entreprendre encore le voyage du Fond du Lac.

Au Sud et au Nord du lac Athabaska.

Nous allons passer un mois à la mission de la Nativité avant de reprendre nos voyages : je me permettrai brièvement une note sur une partie de la population qui nous

entoure, je veux dire les métis, intéressants rejetons de la race française. Ce François Lépine et ce Pierre Tourangeau portent des noms qui publient assez leur origine. Ils ne sont pas isolés ; ils ont des frères, des sœurs, des familles. La tige des Mercredis est encore plus importante, et les Villebruns sont aussi très nombreux. Nous avons de la sorte une trentaine de familles dont la langue est le français. Inutile de dire que nous conservons avec un soin jaloux cette petite plante dont les racines toujours vivantes tiennent encore au sol de notre patrie, malgré l'immense distance qui nous en sépare. Ainsi, tous les dimanches à la grand'Messe, il y a prône et sermon en français. D'ailleurs, ces braves métis étant presque tous établis dans notre voisinage forment la plus grande partie de l'auditoire habituel, les sauvages montagnais et cris étant dispersés dans les bois. Quand ces derniers viennent faire leur mission, naturellement nous employons leur langue. A l'école aussi, le français est enseigné concurremment avec l'anglais. Enfin, dans le commerce ordinaire de la vie il est d'un usage général, si bien que j'espère voir cette plante grandir et devenir un jour un bel arbre.

Vers la fin de mai, notre petit bateau à vapeur, le Saint-Joseph, annonce à coups de sifflet l'heure du départ. Nous allons remonter la rivière Athabaska jusqu'au fort Mac Murray, distant de 300 kil. environ. C'est un voyage de quatre jours car le courant est assez fort, et, en outre, nous devons nous arrêter deux ou trois fois pour bûcher du bois dont nous nous servons à la place de charbon. Le troisième jour au soir, nous débarquons à la mission Saint-Julien, établie nouvellement à l'embouchure de la petite rivière Rouge. Là réside, une bonne partie de l'année, le Père Croiset qui a construit lui-même avec l'aide des sauvages montagnais de l'endroit une jolie maison-chapelle. Nous y passons le dimanche, et, embarquant avec nous le P. Croiset, nous nous rendons le lundi d'assez bonne heure au fort Mac-Murray. — Nous y venons chaque année à

cette époque à deux intentions : 1° pour y donner la mission aux sauvages montagnais et cris qui nous y attendent, 2° pour y rencontrer les bateaux descendant chaque printemps d'Athabaska-Landing et chargés de l'approvisionnement de toutes les missions du Nord, excepté celles de la Rivière la Paix. — Nous commençons immédiatement les exercices de la mission après avoir dressé une grande tente, laquelle toutefois ne peut contenir qu'un petit nombre de personnes, la foule restant dehors assise sur l'herbe. Malheureusement nous n'avons pas encore de maison à ce poste, ce qui est fort incommode, surtout par un temps de pluie. Mais nous sommes favorisés par le beau temps, et c'est merveille de voir ces bons sauvages se réunir avec la plus grande exactitude, dès qu'on les appelle. Le matin, la messe suivie d'une instruction ; le soir, le chapelet avec sermon ; le tout accompagné de cantiques chantés avec entrain ; à midi catéchisme pour les enfants. La semaine se passe ainsi à préparer ces braves gens à la confession, à la communion et à la confirmation. Le dimanche, notre pauvre tente de toile devient le théâtre des scènes les plus édifiantes, ces pauvres enfants des bois agenouillés sur l'herbe recevant avec foi et amour *la médecine du bon Dieu qui rendra le cœur fort.* Telles sont les paroles dont ils se servent et qui sont employées dans un refrain de cantique sur la sainte Eucharistie. Alors aucune voix n'est muette et ils y vont de tout leur cœur.

Cependant les bateaux se font attendre et la seconde semaine voit les exercices religieux se continuer avec la même piété. Mais les provisions s'épuisent de part et d'autre. On est obligé d'envoyer quatre ou cinq chasseurs en quête de gibier. Ils reviennent avec la bonne nouvelle que trois orignaux et un ours ont été tués. Voilà tout le monde content. Les jeunes gens s'empressent d'aller chercher la viande aux endroits que les chasseurs leur indiquent et de l'apporter au camp, et vous pouvez bien croire qu'on nous en fit une bonne part. Enfin, au bout de

quinze jours les bateaux arrivent. Jamais nous n'avions subi un si long retard; la raison en est que jamais la rivière n'a été si basse. Or cette rivière présente sur une distance de quatre-vingts kilomètres une suite de rapides et de cascades au milieu desquels des pilotes habiles aidés de bons rameurs peuvent, à l'eau haute, diriger leurs barques avec chance de succès; mais, quand l'eau est si basse, il est presque impossible de bien manœuvrer et d'éviter tous les écueils dont le lit de la rivière est encombré. Aussi, malgré les efforts des gens, tous les bateaux vont se heurter tantôt sur un rocher, tantôt sur un autre. Chaque jour il faut s'arrêter sur la rive et décharger quelque embarcation afin de la radouber, et aussi afin de sécher autant que possible les bagages mouillés. Le Père Falher accompagnait la flotille de nos bateaux; il n'épargna ni son temps ni sa peine pour remettre les colis, atteints par l'eau, en bon ordre; mais, malgré ses soins, que d'objets arrivèrent à leur destination ou entièrement gâtés ou du moins fort endommagés! Et notez que c'est la seule et unique expédition qui se fasse pour toute l'année. On n'a ni le temps ni les moyens de redemander et surtout de recevoir de nouveaux objets en remplacement de ceux qui sont ainsi avariés ou perdus. Même quand l'eau est belle, il est rare que tous les bateaux passent dans les rapides sans quelque accident et nos pauvres missions ont toujours à subir des pertes plus ou moins considérables. La Compagnie de la Baie d'Hudson et les autres traiteurs de pelleteries courent les mêmes risques et souffrent des dommages encore plus importants. Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas moyen d'obvier à ces inconvénients? Oui, sans doute; il faudrait canaliser la rivière ou du moins faire sauter les rochers dans les endroits les plus dangereux. Le gouvernement pourrait et devrait entreprendre ce travail, mais jusqu'à présent il ne s'en est pas occupé. La puissante Compagnie de la Baie d'Hudson y réussirait bien si elle voulait, mais ce serait ouvrir une voie plus facile aux autres traiteurs qui lui font

déjà une concurrence acharnée. Et ainsi chacun se tire d'affaire comme il peut.

Enfin les six bateaux de la mission étant arrivés au fort Mac Murray, nous les disposons de telle sorte que notre steamboat puisse tous les remorquer. Le courant nous y aide et nous n'aurons qu'à tenir les yeux bien ouverts pour éviter les bancs de sable très nombreux sur lesquels il est facile de s'échouer. Combien de fois, hélas ! cela nous est-il déjà arrivé ! Heureusement notre pilote, ayant acquis une grande expérience dans cette partie de la navigation, nous conduit sans grave accident au port de la Nativité. Là, nous laissons deux bateaux pour l'Athabaska et nous repartons pour mener au portage du fort Smith, 150 kilomètres plus au nord, les autres destinés au Mackenzie. Nous nous arrêtons à Smith-Landing où se trouve la petite mission Sainte-Marie dont le Père Brémont est chargé. Mgr Breynat y vient recevoir son bagage et prend ses mesures pour le faire transporter au fort Smith, soit par le chemin du portage, soit à travers les rapides qui interrompent ici la navigation des steamboats. Depuis le fort Smith jusqu'à la mer polaire, il n'y a plus d'obstacles de ce genre. Mais Mgr Breynat et moi nous sommes appelés à Rome pour le chapitre général de la Congrégation, nous n'avons point de temps à perdre. Je pousse toutefois une course rapide à travers le portage et vais voir et admirer le bateau à vapeur que Mgr Breynat fait construire à la place du Saint-Alphonse qui a fait son temps. Le nouveau navire est vraiment très beau, d'une capacité double à celle du premier, d'une coupe parfaite, et muni d'excellentes machines; comme il est, il ne pourra manquer de filer ses douze nœuds à l'heure. Nous revenons à la Nativité où des travaux importants sont en voie d'exécution : l'école et le couvent sont en réparations et vont être considérablement agrandis et l'on se prépare à construire une nouvelle église. Quelles énormes dépenses tout cela entraîne ! Et comment ferons-nous pour les couvrir ? J'ai fait un appel

à tout notre monde, et je dois dire à la louange de nos chrétiens qu'ils montrent beaucoup de générosité; mais, hélas! les ressources de nos pauvres sauvages et de nos bons métis ne répondent pas à leur bonne volonté. Espérons que la Providence viendra à notre secours! et hâtons-nous de partir pour la ville éternelle.

D'Edmonton au lac Wabaskaw et au Petit lac des Esclaves.

Nous voici, au commencement de décembre, revenus de Rome à Edmonton, terminus du chemin de fer et de la civilisation moderne. J'ai un excellent compagnon, le Frère Jean Cabon que je ramène de France. Nous devons nous rendre au lac Wabaskaw, mission Saint-Martin, où je suis attendu pour les fêtes de Noël. L'hiver a fait son apparition de très bonne heure, le froid devient rigoureux et la neige est épaisse sur le sol. J'engage comme guide un excellent métis, Louison Fosseneuve. Il est venu d'Athabaska-Landing à Edmonton juste à point nommé. « Il y a beaucoup moins de neige là-bas qu'ici, me dit-il, la glace sur la rivière est belle, il sera facile de la suivre en *bob sleigh* jusqu'au rapide Pélican, là nous prendrons le chemin de portage qui sera déjà battu par les gens du Wabaskaw : nous ferons donc un bon voyage. » Nos préparatifs achevés, nous partons d'Edmonton le 11 décembre. Une bise froide nous coupe le visage, plus d'un nez montre bientôt des traces non équivoques des morsures du froid et l'on doit employer le remède ordinaire : le frotter avec de la neige. Heureusement nous trouvons à chaque étape des maisons chaudes prêtes à nous recevoir. On nous y sert à prix modéré un repas substantiel, et, le soir, on nous laisse le plancher pour lit où chaque voyageur s'enveloppe dans ses couvertures. Les chevaux trouvent également abri et fourrage. On ne s'imagine pas le nombre

de voitures qui passent chaque année et surtout en hiver sur ce chemin, le seul et unique qui conduise à la rivière Athabaska. Tout le bagage destiné au commerce ou au ravitaillement des postes du Nord jusqu'à la mer Glaciale est transporté par cette voie. Le trajet d'Edmonton au Landing prend ordinairement quatre jours, et des gens bien inspirés ont établi de distance en distance des *stopping-places* ou maisons d'arrêt dont tout le monde profite. J'ai été surpris d'ailleurs de voir un nombre considérable de colons avancés loin déjà dans cette direction; bientôt ils pousseront au delà et le pays de la Rivière la Paix se prépare à les recevoir.

Nous arrivons à Athabaska-Landing, mais les belles espérances données par notre guide s'évanouissent. La neige en effet vient de tomber ici en grande abondance et le force à modifier ses plans. Si nous avions eu plusieurs bob-sleighs allant à tour de rôle en avant pour frayer le chemin, nous nous serions tirés d'affaire. « Mais, dit Louison, rien qu'avec le mien et mes deux chevaux, on va se trouver bloqués dans les bancs de neige et on ne s'arrachera jamais. » Il propose alors de prendre l'ancien chemin qui passe au lac Kitow et conduit au Wabaskaw à travers la forêt; seulement ce chemin n'est pas assez large pour le bob-sleigh et deux chevaux de front : il nous faut donc revenir à la mode antique des traînes plates, lesquelles sont plus longues et plus larges que les traînes à chiens, mais moins recourbées en avant. On attache à la tête un léger *travail* ou brancard pour y atteler un cheval, et ainsi chaque animal tire séparément sa charge avec plus de facilité. Mais ces traînes plates ne sont plus guère en usage ici; Louison a beau chercher, il n'en trouve qu'une vieille dans les hangars de la Compagnie de la Baie d'Hudson; puis, ayant découvert chez un marchand de bois des planches de chêne de dimensions voulues, il se met à en fabriquer une seconde, et, avec le secours, il est vrai, d'un autre métis, il ne lui faut pour cela qu'une journée.

Cette traîne est ensuite aménagée de telle sorte qu'on m'y réserve une place confortable avec dossier pour appui, et on lui donne le nom de carriole ; elle reçoit en outre autant de bagage qu'elle peut en contenir ; la plus grande partie composée de bottes de foin pressé, de sacs d'avoine, etc, est solidement attachée sur l'autre qui est confiée aux soins du Frère Cabon. Louison se charge de me carrioler, comme il dit, mais le brave homme ayant fait un faux pas tombe lourdement sur l'angle d'une petite boîte carrée ; cette chute malencontreuse, sans le désemparer tout à fait, lui rend la marche très pénible, et la conséquence est que je je dois lui céder la carriole au moins la moitié du temps.

Nous partons avec un froid de 35 degrés ; je ne m'arrêterai pas à compter nos campements dans la neige et les quelques misères habituelles dans ces conditions. Le quatrième jour, nous sommes au lac Kitow, très joli, très poissonneux, de forme arrondie, d'environ dix kilomètres de large ; plusieurs familles de métis et de sauvages cris ont construit des maisons sur ses bords, quelques-uns même ont des vaches et des chevaux et par conséquent des provisions de foin ; nous comptions là-dessus pour remplacer notre fourrage disparu. Cette petite population est catholique ; je salue tout le monde en passant, entrant même dans les maisons mais sans m'y arrêter longtemps. Un Père du Wabaskaw vient les visiter de temps à autre. Nous poursuivons notre route et nous allons camper assez loin du lac. Notre provision de bois faite, un bon feu allumé, nos chevaux servis, notre souper achevé suivi d'une pipe en guise de dessert, notre prière terminée, nous allions nous envelopper dans nos lits quand Louison crut entendre des grelots de chiens dans le lointain. « Probablement ce sont, dit-il, des jeunes gens du lac qui reviennent de visiter leurs pièges et leurs attrapes. » Le bruit se rapproche petit à petit, et, à la fin, deux traînes se montrent en face de notre campement avec l'intention évidente de passer outre. Mais quelle surprise, quand Louison, qui y

voit mieux que moi, reconnaît un prêtre dans le conducteur d'une de ces traînes et s'écrie : « Mais, Monseigneur, c'est un Père ! » Est-ce possible ? Eh oui, vraiment, les voyageurs s'approchant de notre feu, je reconnais le cher Père Pétour, lequel de son côté pousse à ma vue un cri de joyeux étonnement, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre.

Vite, nous jetons du bois dans le feu pour activer la flamme, nous remplissons de nouveau la chaudière de neige pour faire du thé, pendant que les arrivants dételient leurs chiens et se rendent à notre pressante invitation de passer la nuit avec nous. Réunis dans notre campement que nous avons élargi en écartant la neige et mettant quelques branches de sapin de plus, près du foyer ardent, le Père m'apprend que son intention était de se rendre cette nuit même au lac Kitow. « Nous vous attendons à Saint-Martin, dit-il, mais nous pensions que vous alliez venir par la rivière et le portage Pélican. Je suis parti pour visiter nos gens d'ici, confesser et communier les vieux et infirmes et ceux qui ne peuvent venir à la mission, et je voulais m'en retourner aussi promptement que possible, afin d'arriver peut-être en même temps que vous. » Nous lui donnâmes à souper tout en parlant de mille choses et autres. La conversation ne chômait pas, certes, et nous aurions continué toute la nuit à demander et à recevoir réciproquement des nouvelles, si la prudence ne nous eût conseillé de prendre quelque repos.

Le lendemain matin nous nous séparâmes, le Père allant voir ses ouailles, et nous, continuant notre voyage, pour arriver le 21 décembre à Saint-Martin. Le cher Père Dupé, les Frères, les Sœurs et les enfants de l'école, tout le monde me fait fête. Le P. Pétour est de retour la veille de Noël avec deux ou trois représentants du lac Kitow. Tous les sauvages des environs arrivent et se confessent pour la messe de minuit. La chapelle est remplie comme un œuf. On dirait que sur les bords des lacs et dans les profondeurs de la forêt l'ange qui apparut aux bergers se montre à ces

pauvres gens à leur tour et ils se disent entre eux : « Allons à Bethléem ! » Dans toutes les missions du Nord, c'est le même empressement, la même piété simple et naïve, la même affluence malgré de longues journées de marche ; ils purifient leurs consciences, communient avec dévotion, chantent leurs cantiques avec entrain et s'en retournent joyeux, emportant dans leur cœur l'hôte divin qui est venu les visiter.

Je crois que nos chrétiens sont, de tous les hommes, les plus dénués des biens de la fortune. Combien n'ont-ils pas à souffrir du froid, de la faim, des autres maux de la vie, très souvent hors de la portée de tout secours humain ! C'est pourquoi, sans doute, la vue du Fils de Dieu fait homme, naissant dans une étable, pauvre et dénué comme eux, les touche davantage, les console et les aide à supporter patiemment leurs misères. Et les missionnaires, témoins de ces bienfaits dont la religion seule est la source, en sont eux-mêmes infiniment consolés. Ainsi se passa la fête de Noël à la mission Saint-Martin.

Le lac Wabaskaw est un centre d'évangélisation dont la circonférence s'étend fort loin. Un grand nombre de lacs sont disséminés tout alentour, à des distances inégales. J'ai déjà nommé le lac Kitow ; en voici d'autres : le lac des Sables, le lac d'Ours, le lac de la Truite, le lac Montagnais, le lac du bon poisson, etc. Partout il y a des familles de sauvages (ils sont tous cris) vivant de la pêche ou de la chasse, poursuivant les animaux à fourrures. Plusieurs, endoctrinés par leurs *sorciers* ou *hommes de médecine*, demeurent encore païens et pratiquent le culte des fétiches. Le P. Dupé, le P. Giroux et d'autres ont déjà parcouru ces vastes contrées. Aujourd'hui c'est le P. Pétour à qui est confié ce travail. L'hiver est le meilleur temps pour ses courses apostoliques. Il attelle ses quatre chiens, met sur la traîne sa chapelle portative, ses provisions, son lit, prend un jeune sauvage pour compagnon et il part pour des semaines et des mois entiers. Souvent. il rencontre des

enfants devenus orphelins ou que leurs parents lui confient; alors il revient à la mission chargé de son précieux butin qu'il remet entre les mains des Sœurs. Il est bon de rappeler qu'il y a ici une mission [protestante, et que les ministres qui ne sont pas dépourvus de zèle, tant s'en faut, emploient les mêmes moyens.

Ce serait au cher Père à raconter ses expéditions qui sont toujours très intéressantes et souvent agrémentées d'épisodes plus ou moins plaisants. Je ne mentionnerai qu'une aventure ou plutôt un mauvais tour que, je crois, le diable lui joua.

Le Père s'était rendu à l'un de ces lacs ci-dessus nommés et s'occupait d'instruire les sauvages chez eux, passant d'une loge à l'autre, laissant, selon sa coutume, ses chiens couchés à la porte de la première. Ses visites terminées, et le soir étant venu, il retourne à la loge où on lui avait préparé une place pour la nuit. Il est surpris de ne pas y trouver ses chiens, les appelle, les cherche, s'informe près des gens, examine le terrain et il découvre, à son grand chagrin, que ses malheureux chiens ont pris la fuite. *Aspin' !* comme on dit en cris, ce qui signifie : « Disparus ! va-t'en voir où ils sont ! » Où ils sont? Il n'y a plus de doute; ils ont repris au galop le chemin par lequel ils sont venus. Le pauvre Père se voit obligé d'interrompre ses courses projetées, et, le lendemain matin, après avoir passé une fort mauvaise nuit, il court après son attelage qu'il ne rejoint qu'à la mission au bout de deux jours de marche forcée ! Or, je l'admets, les chiens ne comprenaient rien aux intentions du Père et certainement ne partageaient pas son zèle, ils pouvaient même se fatiguer des voyages auxquels il les obligeait ; mais, de là, à prendre honteusement la fuite et à le laisser dans un complet abandon, il y a loin, et je ne veux pas les rendre responsables de ce méfait. Je crois plutôt que le diable, irrité de voir le missionnaire lui arracher les âmes de ces sauvages et voulant décourager son zèle, inspira à ces pauvres chiens la réso–

lution perverse de quitter le champ de bataille et d'enlever ainsi au soldat du bon Dieu le moyen de poursuivre ses conquêtes. Mais le malin n'y gagna rien, car le Père, ayant retrouvé ses chiens, leur donna quelque leçon dont ils profitèrent et repartit avec eux pour achever sa tournée.

La mission Saint-Martin a réalisé, au point de vue temporel, des progrès considérables. J'y trouve un petit troupeau de vaches donnant du lait et du beurre, et des chevaux servant au charriage du foin, du bois de chauffage et des approvisionnements de la mission. Mais quelle somme énorme de travail ces progrès ont coûté ! Aussi, le cher Père Dupé, qui ne sait pas se ménager, épuise ses forces. Les deux fréres Poulain et Paulet le secondent pourtant avec courage, mais le premier est parfois sujet à de violentes attaques de rhumatismes. Dans ces conditions, l'on conçoit quel accueil chaleureux reçut le cher Frère Cabon, et lui, enchanté de la part qui lui est échue, ne tarde pas à se rendre compte des travaux de la mission et à y mettre la main.

Cependant le temps passe; l'année 1907, précédée d'un automne brumeux, neigeux, venteux et progressivement frileux, nous arrive au lac Wabaskaw, escortée de 45 degrés de froid ! mais cela ne diminue en rien les sentiments, et les échanges de bons souhaits se font avec le même entrain que dans les pays plus chauds. Heureusement, les liqueurs fortes n'ont pas le droit d'entrée, ce qui écarte une terrible tentation à laquelle plusieurs de nos sauvages succomberaient presque fatalement. Dieu merci, le thé sucré fait presque tous les frais de leurs réjouissances, et cela ne fait grand mal ni à leurs finances ni à leurs estomacs.

Je célèbre à la mission la fête de l'Epiphanie. On voudrait bien me garder encore, mais il faut partir pour le petit lac des Esclaves. Un chemin de bob-sleigh y conduit directement à travers la forêt, seulement personne n'y a passé cet hiver et la neige est épaisse. Cela n'empêche pas le Frère Poulain de s'offrir pour m'y conduire; avec ses

quatre chevaux et ses deux *bob-sleighs,* il se fait fort de me transporter sain et sauf à la mission Saint-Bernard. La principale difficulté est l'absence de fourrage sur notre route, et il nous faudra prendre une charge assez lourde de foin, mais, dit le Frère, cela diminuera chaque jour. Enfin, le 9 janvier, nous partons, le Frère et moi dans une voiture et un jeune sauvage dans l'autre.

Les deux premiers jours, nous allons assez bien, les gens qui sont venus à la fête ayant battu le chemin ; après cela, plus de traces de personne ! Le Frère et moi nous marchons en avant à tour de rôle, une hache à la main, afin de couper les arbres renversés par le vent et qui nous ferment le passage. Nous avons à traverser parfois d'immenses forêts dévastées par l'incendie, et, tout à coup, nous nous trouvons en face de barricades infranchissables, formées par des tas de bois calcinés, enchevêtrés les uns dans les autres. Alors il nous faut faire un détour, ce qui ne va pas sans peine ni fatigue ; mais, comme le froid est très vif, la marche et le travail se supportent mieux en nous donnant le moyen de nous réchauffer, et la facilité de nous procurer du bois pour les campements nous est un précieux avantage. Aussi en avons-nous profité ! et cependant, plusieurs fois, malgré les grands feux que nous allumions, je ne pouvais presque fermer l'œil durant la nuit, tant il faisait froid. Je n'ai jamais vu d'hiver plus terrible ! Le thermomètre n'a cessé de marquer 40, 45, 50 et même 54 degrés centigrades au-dessous de zéro ! Deux mois auparavant je me trouvais à Rome ! cela faisait un contraste assez piquant, et peut-être rendait-il le froid plus sensible. Nos pauvres chevaux, malgré les couvertures dont nous les enveloppions dans les campements, souffraient sans doute autant ou plus que nous ; cependant ils continuèrent courageusement leur marche et nous menèrent à Saint-Bernard le 18 janvier. Mais l'un d'eux ne tarda pas à succomber aux fatigues d'un si pénible voyage.

Le Frère Poulain se reposa pendant huit jours à la mis-

sion avec son compagnon et ses autres chevaux, et on lui en procura un quatrième pour s'en retourner. La température se radoucit considérablement à notre arrivée à Saint-Bernard, et nous pensions que le gros de l'hiver était passé; mais, à peine le Frère fut-il en chemin, que le froid reprit de plus belle. Après dix jours de marche, dans les mêmes conditions qui avaient accompagné notre venue, le pauvre Frère se rendit au lac Wabaskaw et il eut de nouveau le chagrin de perdre un de ses chevaux. C'est une grande perte pour la mission Saint-Martin. Daigne le bon Dieu lui venir en aide !

Du petit lac des Esclaves à la Grand'Prairie.

Durant le mois de février, je me reposai à Saint-Bernard, prêchai la retraite annuelle à nos chers Pères et Frères, et pris au commencement de mars le chemin de la rivière la Paix. A la mission Saint-Augustin, je donnai aussi les exercices de la retraite à nos chers missionnaires, puis aux bonnes Sœurs; et, le lendemain de Pâques, je partis avec le Frère Michel Mathys pour me rendre au fort Dunvegan, ensuite à Spirit-River, mission Saint-Joseph, et enfin à la Grand'Prairie, mission Saint-Vincent Ferrier. Nous ne fîmes qu'un petit séjour à Saint-Joseph avec les chers PP. Josse et Alac, espérant les revoir plus à loisir au printemps, et nous arrivâmes le 11 avril à Saint-Vincent Ferrier où le bon P. Letreste a passé tout l'hiver dans la solitude. Je n'ai pas besoin de dire s'il fut heureux de voir cette longue solitude interrompue par notre visite ! Mais le cher Frère Michel dut retourner aussitôt à Saint-Joseph, où sa présence et celle de ses chevaux étaient requises pour les travaux de labourage qui ne pouvaient tarder beaucoup. Nous voilà donc tous les deux, le P. Letreste et moi, à cette mission Saint-Vincent qui est de création récente et qui est encore réduite à la plus simple expression. Sans doute il y a longtemps que le Père visite les gens de la

Grand'Prairie ; moi-même, j'y suis venu missionner trois ou quatre fois en 1885 et 1886. Mais nous y passions seulement quelques jours. Aujourd'hui le prêtre y demeure en permanence, car la population s'y est accrue considérablement ces dernières années.

Les sauvages de la tribu Castor habitaient autrefois ce pays, ensuite des Iroquois et métis issus d'Iroquois et de Cris vinrent y chasser et y restèrent, enfin des métis canadiens du lac Sainte-Anne, fuyant, dirait-on, devant les flots d'émigrants qui envahissent l'Alberta, nous arrivent en bon nombre. Les Indiens Castors diminuent au contraire sensiblement et bientôt disparaîtront pour laisser leurs terres à d'autres occupants.

Ces terres sont ce qu'on appelle la Grand'Prairie, située entre la rivière Boucane (Smoky River) au sud, et la rivière la Paix au nord, et généralement la vallée arrosée par ce dernier cours d'eau. Dans maints endroits, le sol est très fertile et produit de belles récoltes de blé, orge, avoine, pommes de terre, etc. Dans d'autres, il convient mieux à l'élevage du bétail ; enfin, de grandes forêts le recouvrent en partie. Dans l'ensemble le pays est magnifique et ne manquera pas de se remplir de colons. On en parle partout. Mais la distance et l'absence de communications faciles ont retardé jusqu'à présent la venue des blancs. Cependant voilà deux ou trois ans que des brigades successives d'inspecteurs, d'arpenteurs et d'ingénieurs, envoyés soit par le gouvernement soit par la Compagnie de chemins de fer du *Grand Tronc,* parcourent ces contrées dans tous les sens afin de découvrir la meilleure passe au travers des Montagnes Rocheuses. Le Parlement canadien a en effet voté la construction d'une seconde voie ferrée de l'Atlantique au Pacifique, et la Compagnie du Grand Tronc, rivale de la célèbre Compagnie du Canadien Pacifique, est en train de construire cette ligne et reçoit pour cela d'énormes subsides de la Puissance du Canada. Or la rivière la Paix et la rivière d'Epinettes qui s'y déverse offrent toutes les deux

des passes très praticables à travers les montagnes. De hardis pionniers nous arrivent et prennent position sur le parcours présumé de ce nouveau chemin de fer, lequel naturellement, croit-on, traversera la Grand'Prairie et suivra la vallée de la rivière la Paix.

On comprend la nécessité qu'il y avait pour nous de nous établir définitivement dans ces parages, tant en prévision de l'avenir que dans l'intérêt de la population actuelle, composée, comme je l'ai dit plus haut, des débris de la tribu des Indiens Castors, des métis Iroquois et surtout des métis du lac Sainte-Anne qui deviennent de plus en plus nombreux.

Je dois avouer qu'au moment où j'écris ces lignes la Compagnie du Grand Tronc, d'accord avec le gouvernement, a choisi une autre passe (celle de la *cache de la Têtejaune. Yellow Hed Pass),* ce qui retarde la réalisation de nos espérances d'avoir un chemin de fer dans l'Athabaska; mais, d'un autre côté, on travaille actuellement à ouvrir ce pays aux colons, en canalisant la petite rivière des Esclaves afin que les steamboats puissent la remonter, et en faisant un chemin de wagons sur ses bords; et, déjà, un bon nombre de familles de Suédois, d'Américains, d'Anglais et de Canadiens-Français viennent se fixer au milieu de nous. Le branle est donné et le mouvement de colonisation ne peut faire que s'accroître. Mais revenons à la mission Saint-Vincent.

La Grand'Prairie présente une foule d'endroits plus charmants les uns que les autres, mais le P. Letreste s'abstint de choisir. La Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie Française de Révillon frères, ayant fixé leurs comptoirs sur les bords du lac *Saskatoon,* joli bassin de 4 milles de long sur 3 de large, avec une belle grande île au milieu, le Père pensa que ces établissements, qui attirent les chasseurs pour l'échange des fourrures, lui indiquaient assez l'endroit de sa mission et, après avoir fait le tour de ce lac, il s'arrêta à l'extrémité sud-est, sur

le point le plus agréable et en même temps le plus avantageux. Il y fit construire une maison bien modeste qui lui sert de résidence et de chapelle. En forme de parallélogramme de 26 pieds de long sur 20 de large, elle se termine par un petit oratoire de 10 à 12 pieds carrés qu'une grande porte à doubles battants en sépare. Quand cette porte s'ouvre, toute la maison devient l'église. A la partie supérieure, immédiatement sous le toit, le Père a son logement où il fait sa cuisine, prend ses repas et se repose. Il a un petit chien pour seul et unique compagnon. Mais, je me trompe : tout près du lac se trouve une écurie occupée par un cheval et encore en partie pleine de fourrage. Ce cheval lui est nécessaire pour visiter les malades ou même aller saluer ses confrères de St-Joseph au moins deux fois l'an. Aussi le cher Père l'aime-t-il comme ses yeux et l'a décoré du nom de Mikado. Afin de l'avoir toujours sous la main, il lui a fait une belle clôture en perches enfermant la maison, l'écurie et un vaste terrain et laissant un libre accès au lac.

Dans ces conditions, comme on le voit, fort simples, le P. Letreste se considère comme le plus heureux des mortels, et, pendant plus d'un mois, je goûte avec lui son bonheur. Seulement les joies de la terre sont toujours troublées tôt ou tard par quelques nuages, et voici les points noirs qui s'élèvent et grossissent à l'horizon : sa maison est beaucoup trop petite et ne peut contenir tout son monde, il faut donc absolument construire une chapelle ; en outre, les métis qui affluent du lac Sainte-Anne, au lieu de se fixer sur les bords du lac Saskatoon, préfèrent se diriger vers un autre lac, situé à 9 milles de distance, où les attire une plus grande facilité de se procurer le bois de chauffage. Un commerçant américain y réside déjà et la Compagnie de la Baie d'Hudson parle d'y transporter ses magasins.

Dès mon arrivée à St-Vincent, je reçois force visiteurs et tous me parlent de la nécessité de changer la mission de

place, le Père leur ayant dit que la décision dépendait de moi. Nous tenons plusieurs réunions où cette question est examinée et enfin nous prenons la résolution de transporter la mission là où les gens le désirent. « Seulement, leur dis-je, vous devez, selon vos moyens, nous aider à ce travail ; ceux qui ont des chevaux et des wagons transporteront la maison morceau par morceau, les autres donneront un coup de main, j'enverrai un Frère pour vous aider, et vous vous mettrez à l'ouvrage le 15 juin prochain, car il faut que le Père retrouve son logis tout prêt avant les froids de l'hiver. »

Nous réglons ainsi cette affaire à la satisfaction générale.

Reste la chapelle à construire ; j'en vois bien la nécessité, mais que de difficultés et quelles nouvelles dépenses ! Voilà un triste refrain que je ne suis malheureusement pas le seul à répéter, et cependant le Père finit par m'extorquer la promesse que j'y ferai travailler dès l'hiver prochain.

Le mois d'avril s'achève et le beau temps n'arrive pas. Il dégèle le jour, il regèle la nuit, et, comme la neige est épaisse, ça peut durer longtemps. Quelques jeunes gens viennent avec une régularité exemplaire se faire instruire et se préparer à la première communion et à la confirmation.

Le dernier jour d'avril, nous recevons une visite plus sérieuse. Un nommé Thomas l'Assiniboine nous arrive et nous apporte de tristes nouvelles. « Je viens, dit-il, de la montagne du Mufle d'Orignal (un des massifs des Montagnes Rocheuses), j'ai laissé mon jeune frère très malade ; il y a en outre plusieurs enfants à baptiser dans notre camp. Nous serions venus à la mission comme de coutume, mais nous avons perdu tous nos chevaux, morts de faim ou de froid ou dévorés par les loups. Depuis l'automne, nous n'avons vu personne. Dieu merci, les orignaux ne manquent pas et nous avons de la viande en quantité. Le Père n'a donc pas à craindre de jeûner chez nous. » — « A quelle distance est votre camp ? » demandai-

je au sauvage. — « Il faut quatre jours pour aller et autant pour revenir », dit-il. — « Mais, répliquai-je, il y a bien des rivières à traverser, le dégel en fait des torrents dangereux, et puis les chevaux ne trouveront rien à manger. Ça me coûte de laisser le Père partir dans de telles conditions. » — « Eh bien, garde-le, me répondit-il, arrivera ce que pourra ! Cependant, j'ai passé partout, ajoute-t-il : le chemin n'est pas si mauvais que tu penses. » Alors le Père intervient : « Monseigneur, fait-il, permettez que j'aille voir ces pauvres gens ; il peut y avoir quelque danger, c'est vrai, à traverser les rivières, mais il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra ; d'ailleurs, il faudra bien mourir un jour et je n'aurai jamais de meilleure chance de faire une bonne mort. »

Croyez-vous que ces réflexions, faites de bon cœur sans doute, étaient propres à m'encourager ? J'exprimai de nouveau mes craintes, d'autres objections à cette expédition périlleuse ; toutefois, le Père insistant, le sauvage promettant de le conduire et de le ramener sain et sauf, et surtout, la pensée du devoir qui oblige le prêtre à braver tous les périls pour sauver les âmes, l'emportant à la fin sur toute autre considération, je donnai mon consentement. « Seulement, mon Père, ajoutai-je, au nom de Dieu, je vous ordonne de ne pas voyager seul ! » Et ils partirent, me laissant livré à de pénibles appréhensions. Pendant son absence, plusieurs métis iroquois et autres vinrent à la mission cherchant le Père, et, ne le trouvant pas, ils me demandaient où il était allé. A ma réponse, je voyais ces gens, joyeux d'ordinaire, prendre une figure sérieuse, car ils connaissent tous le pays fort bien et, à l'époque où nous sommes, ils ne me cachent pas que ce voyage est très dangereux, et cela redouble mes inquiétudes. Aussi, lorsque le dimanche réunit nos chrétiens, nous fîmes tous ensemble de ferventes prières afin que le bon Dieu protégeât le pauvre Père. Chaque jour je montais sur une colline assez élevée d'où l'on voit à clair l'immense chaîne

des Montagnes Rocheuses avec ses pics étincelants de neige et, un peu au-dessous, cette grosse montagne du Mufle d'Orignal vers laquelle mon esprit et mon cœur, plus que mes yeux encore, se dirigeaient continuellement, et je renouvelais mes prières. Enfin, Dieu soit béni ! le cher Père est heureusement de retour ! mais il faudrait l'entendre me raconter ce voyage dont je ne puis donner qu'un trop mince résumé.

Il arriva d'abord à la rivière *Azeba*, sur les bords de laquelle il trouva plusieurs loges d'Iroquois et d'Indiens Castors. Il engagea de suite un des premiers pour l'accompagner avec son cheval. « Je ne vais pas là, dit-il, pour mon plaisir ni pour gagner de l'argent, je demanderai donc aux gens de te payer ; mais s'ils ne peuvent le faire, je te promets 15 dollars. » A ces conditions, l'Iroquois le suivit, mais son cheval, très affaibli par un long et pénible hivernement, ne pouvait tenir tête au Mikado que le Père montait, et on dut le laisser en chemin. L'Assiniboine marchait à pied, chargé comme un mulet de provisions pour son camp, thé, sucre, tabac, etc., sans compter 3 chiens, sur le dos desquels il avait attaché une bonne partie de son bagage. Comme il allait lentement et que l'Iroquois connaissait parfaitement le chemin, on laissa l'Assiniboine en arrière et l'on poussa tant que l'on put en avant.

Heureusement que le dégel était langoureux, et ainsi l'on traversa la rivière Azeba à gué et la rivière la Biche ou Wapiti sur la glace ; mais, dans l'intervalle et en approchant des montagnes, ce n'étaient que terrains boueux, ou marais pleins d'eau, ou bois brûlés et renversés. A peine si on pouvait trouver un endroit sec pour camper, et le pauvre Mikado, rien à se mettre sous la dent ! « S'il n'avait pas été en si bon ordre, remarquait le Père, il n'aurait jamais achevé ce voyage. » Ce fut bien pis encore sur les bords de la rivière du Mufle d'orignal ; des fourrés de bois impénétrables arrêtent alors le cheval ; un homme à pied peut seul y entrer. Que faire donc ? « Il n'y a qu'un moyen, dit

l'Iroquois, il faut descendre le cheval dans la rivière; restez dessus, je passerai au travers des broussailles et je vous indiquerai la place où, après avoir remonté le courant, vous reviendrez à terre. » Et voilà ce pauvre Père, chevauchant péniblement dans cette eau glaciale; de chaque côté un mur s'élève; au fond de l'eau, un lit de pierres contre lesquelles le cheval bute à chaque pas et menace de s'abattre avec son cavalier dans le torrent qui se précipite sans interruption; à chaque pointe, le guide se montre pour voir si tout va bien; il lui faut de temps en temps passer d'un bord à l'autre, selon la nature du terrain. Alors le Père, qui ne sent plus ses jambes, plongées trop longtemps dans l'eau glacée, demande à changer de rôle, il met l'Iroquois en selle et s'efforce en marchant de ramener la chaleur dans ses membres. Le pauvre cheval en ferait autant avec plaisir, car, lorsqu'il s'arrête, il tremble comme une feuille, mais il faut qu'il achève cette terrible étape! Grand Dieu! Que les gens qui connaissent ce chemin-là avaient bien raison de me dire qu'il est dangereux, et la gravité de leur expression le disait encore plus haut! Et comme la Providence est admirable dans les soins qu'elle prend du missionnaire! « Car, me faisait observer le Père, un jour plus tard, une chaleur plus forte, un dégel plus rapide, une fonte de neige plus abondante; et, soit pour aller, soit pour revenir, ce torrent était absolument infranchissable. » Enfin, au bout de deux ou trois heures de marche dans les conditions presque invraisemblables que je viens de dire, on sort de cette gorge effrayante, et l'on se dirige vers le camp, en contournant la montagne.

Une autre rivière semblable à la précédente se trouve encore sur le chemin, mais on se contente de la traverser, et quelques milles plus loin, les loges du camp se découvrent! Sans doute, le missionnaire est heureux d'avoir atteint le but de son voyage et il remercie Dieu de l'y avoir amené, mais que son bonheur grandit quand il voit la joie que son arrivée cause à ses pauvres ouailles!

Cette joie éclatait sur le visage, dans les yeux, dans les paroles, dans l'accueil empressé qu'il recevait de tous et surtout de ce jeune homme mourant qui lui prenait les mains, les baisait et ne voulait plus les lâcher ! Le cher Père goûte ainsi de douces consolations qu'il a bien méritées, mais il ne se laisse pas trop attendrir et se met tout de suite à la besogne, car il n'a pas de temps à perdre s'il veut revenir à la mission. Il confesse le malade d'abord, pour l'administrer, et les autres ensuite : il y en avait 32 grands et petits, et baptise 3 enfants. Cela lui prend toute une journée. Alors il se hâte de repartir ; mais, avant de quitter le camp, il dit aux gens : « J'ai engagé Patrick Goussain (c'est le nom de son compagnon) pour faire ce voyage avec moi et je lui ai promis que vous vous chargeriez de le payer pour sa peine. » Oui ! oui ! s'écria-t-on de tous côtés, et les meilleurs chasseurs lui donnent ou quelques fourrures ou quelques peaux d'orignaux, si bien que le guide reçut une valeur de plus de 20 dollars, au lieu des 15 que le Père lui avait garantis.

Le voyage du retour se fit par le même chemin et dans les mêmes conditions que l'aller, avec plus de dangers encore, car le dégel s'accentuait de plus en plus. La débâcle de la glace avait eu lieu sur la rivière la Biche ou Wapite, laquelle est presque aussi large que la Seine à Paris. Il fallut faire un radeau pour la traverser, et le courant entraîna bien loin les voyageurs qui faisaient force de rames pour atteindre le bord opposé, tandis que le cheval, lancé à l'eau, passait à la nage en dérivant au fil de l'eau, presque aussi loin que son maître.

On sera peut-être surpris de voir ces sauvages ou métis passer tout l'hiver dans ces montagnes et surtout y laisser périr leurs chevaux. Un mot d'explication ne sera donc pas inutile. Ces braves gens étaient partis d'assez bonne heure en automne pour se rendre à ce camp d'où ils savaient trouver bonne chasse en orignaux et en fourrures. Leurs chevaux leur étaient nécessaires pour y transporter leurs

familles et leur train. Ils avaient l'intention, une fois installés pour l'hiver, de ramener leurs animaux dans de bons pâturages au bas de la montagne, mais la neige tomba plus tôt et en plus grande abondance que d'ordinaire, tellement, disent-ils, que, en plusieurs endroits, les chevaux debout laissaient à peine voir la pointe de leurs oreilles ! Partout, d'ailleurs, dans ce pays, les sauvages ou métis ont la coutume de laisser les chevaux à eux-mêmes tout l'hiver, et ces animaux, endurcis au climat, passent leur temps à piocher la neige avec leurs pattes pour découvrir l'herbe dont ils se nourrissent. Il serait plus prudent sans doute de faire du foin et de bâtir des écuries, quelques-uns le comprennent et renoncent à la vie nomade, mais le plus grand nombre continuent les traditions de leurs pères et il sera difficile de les guérir de leur imprévoyance héréditaire.

† E. GROUARD, *O, M. I.*,
Ev. d'Ibora, vic. apost. d'Athabaska.

MACKENSIE-YUKON

Rapport sur la Mission d'Atlin.

De la lettre d'envoi du R. P. E. Bunoz au R. P. Dozois, assistant général, nous empruntons les lignes suivantes :

« Le Yukon n'encombre guère nos *Missions* de ses faits et gestes. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer ce rapport qui m'a été adressé par le R. P. Allard.

« Comme vous le verrez par la suite de son récit, le P. Allard s'occupe avec beaucoup de zèle de la conversion d'une tribu sauvage qui se trouve en Colombie, sur les

confins du Yukon. Elle a été évangélisée autrefois par des ministres russes qui l'ont abandonnée.

« La résidence de feu Bishop Bompas et de son successeur n'est pas loin de là. Ces ministres n'ont encore rien fait pour la conversion de ces sauvages dont personne ne s'occupait; mais aussitôt qu'ils ont appris que le prêtre s'était fixé au milieu d'eux, leur zèle s'est réveillé.

« Si le P. Allard réussit, cette tribu étant située dans un pays où les sauvages n'ont jamais vu de prêtre, son œuvre pourra avoir la plus heureuse influence dans toute cette région. »

Atlin, 29 juillet 1907.

Révérend et bien cher Père,

L'évangélisation des Indiens, œuvre que j'ai définitivement entreprise avec votre approbation, le 2 juillet dernier, n'est pas sans rencontrer des obstacles. Il y a trois semaines, juste au début de l'œuvre, l'hérésie, depuis longtemps maîtresse à Atlin, s'est alarmée de mes démarches auprès des sauvages. Il n'y avait ici qu'un ministre presbytérien, homme sans influence ni capacité. Son impuissance à enrayer l'action du prêtre constatée, on fit venir le prédicant de Caribou, successeur de Bompas, de néfaste mémoire. Je pressentis aussitôt la visite que le ministre de l'erreur ferait chez les Indiens : aussi, pour refroidir sa propagande pernicieuse, je tins mon petit monde avec moi toute la journée du dimanche. Messe le matin dans l'église d'Atlin, catéchisme l'après-midi dans leur plus spacieuse cabane, et le soir prière à l'église. Cependant, il y eut des moments où je ne me trouvais pas au milieu du troupeau; c'est alors que le loup fit irruption dans la bergerie. Sa tactique fut la même que celle de tous les mercenaires. Il ne fut pas question de salut d'âmes, de ciel à gagner, d'enfer à éviter. Mais il pria tout simplement mes bons sauvages de lui confier leurs enfants, disant qu'il les emmènerait à Caribou et les instruirait pour rien,

et c'est ici que le trafiquant fait valoir sa marchandise ; il offre en retour à chacun une bonne couverture de laine. Sitôt que le chef m'eut informé de la démarche du prédicant, je convoquai une réunion des sauvages et leur dis la différence entre le marché du prédicant et celui du prêtre. Leur montrant mon crucifix d'Oblat : « Je suis venu, leur dis-je, vous faire connaître Jésus-Christ, vous donner, non pas des couvertures, mais Dieu et son royaume éternel. » La contenance des sauvages m'assura que le prédicant avait manqué son but. En effet, il repartait le lendemain, tout penaud, sans même un petit sauvageon.

Comme il n'y a pas encore un seul catholique parmi ces sauvages, que quelques-uns sont païens et la plupart hérétiques grecs, et qu'ils sont tous très ignorants des vérités de notre sainte religion, je n'ose les quitter à cause des dangers qui les entourent, si ce n'est pour un jour ou deux. Peu de temps après l'échauffourée du prédicant, je quittai Atlin pour visiter ma mission de Conrad. A cinq heures du soir, j'étais à bord du *Scotic*, en route pour Taku. Il n'y avait personne au quai, si ce n'est des frères trois points, qui naturellement ont tourné le dos quand le bateau quitta le quai : il n'y avait qu'un prêtre à bord. Je ne devais pas cependant partir sans consolation. Après nous être éloignés de quelque cent pieds, j'aperçus à un quart de mille, à l'extrême sud de la ville, sur la grève en face des cabanes sauvages, des formes humaines qui semblaient dans l'attente. Je fis un signe avec mon chapeau, et aussitôt les chapeaux et les châles commencèrent un échange de saluts qui se continua pendant plusieurs minutes.

A la vue de presque tous ces sauvages encore païens ou hérétiques, manifestant spontanément tant d'estime pour le prêtre, mon cœur bondit de joie et d'espérance dans les desseins de Dieu vis-à-vis du troupeau qu'il venait de me confier. Je sentais que je laissais une partie de moi-même au milieu de ces sauvages et qu'il me fallait revenir bientôt.

Pendant la traversée du lac, qui mesure plusieurs milles de largeur, je ne perdis pas de vue mon petit village sauvage, lançant de temps en temps une invocation à Marie, la priant de protéger toujours, et surtout pendant mon absence, les âmes que j'aimais tant.

Parti d'Atlin le vendredi soir, j'étais rendu à Conrad le lendemain soir vers les cinq heures. J'y passai tout juste la journée du dimanche et je repartis pour Atlin le lundi matin à huit heures. Je fus dans l'heureuse obligation de passer la journée à Carcross, ce qui me permit de rencontrer le P. Lebert, qui arriva à Carcross vers midi et repartit le soir vers trois heures. A mon tour, je quittai Carcross vers cinq heures pour arriver à Atlin le lendemain vers neuf heures et demie, juste à temps pour reprendre mes classes. Le chef et un autre sauvage vinrent au quai me recevoir et m'aider à transporter mes malles à ma résidence. Quelques minutes plus tard, la cloche sonnait et je me trouvais de nouveau au milieu de mes chers sauvageons. Peu habitués aux manifestations de bienvenue, leurs visages épanouis parlaient à défaut de leur langue. J'entrai de suite en matière. Le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave* en anglais ainsi qu'un cantique à la sainte Vierge et j'attaquai les lettres et l'épellation. Une dizaine savent épeler et écrire plusieurs mots, cinq petits savent presque toutes leurs lettres ; deux ou trois sont absents avec leurs parents qui travaillent sur les criques, et j'en attends bientôt plusieurs de Testlin. Qu'ils sont beaux, mes petits sauvages, quand ils récitent le *Pater* et qu'ils regardent tous mon crucifix d'Oblat, accroché à la muraille ! Qu'ils sont édifiants, mes petits sauvages, quand ils portent leurs regards sur l'image de notre bonne et sainte Mère et qu'ils répètent l'*Ave Maria*. Qu'ils sont entraînants, mes petits sauvages, quand, de leur voix claire et pure, ils chantent avec entrain : « *Daily, daily sing to Mary.* » Leur enthousiasme est délirant, maintenant que je les accompagne sur un petit harmonium.

L'écho de nos cantiques a retenti au dehors et des curieux sont venus solliciter une visite ; jusqu'ici rien de mal, mais les représentants de l'erreur, témoins du succès d'une œuvre catholique, se sentent pris d'un nouveau vertige. N'y aurait-il pas moyen de mettre des bâtons dans les roues et de tout compromettre par quelque manœuvre secrète ? C'est ce que méditait le vieux menteur, et, pour exécuter ses plans, le vieux prédicant anglican de Conrad, qui fut son instrument, dut éprouver une certaine satisfaction à venir me contrarier pour se dédommager de ses insuccès à Conrad. Tout comme des employés de commerce, ces prédicants vont de maison en maison, sollicitant le public à venir à leur établissement. Aussi, n'ignorant pas que j'étais au milieu des sauvages pour les instruire et les convertir, le vieux O'Meara eut la hardiesse d'inviter les sauvages à venir entendre le chant et la musique à l'église anglicane, le dimanche soir. L'invitation n'eut lieu qu'à cinq heures, juste assez tard pour que je n'en sache rien ; mais il avait compté sans le zèle d'un de mes bons sauvages, homme intègre, très estimé même parmi les blancs. En toute hâte, il vint dans l'endroit où j'habite actuellement, et, bien qu'il ne pût me trouver qu'avec difficulté, étant donné que j'avais changé d'habitation depuis peu, il ne se déconcerta pas jusqu'à ce qu'il m'eût trouvé. Il était sous l'empire d'une émotion étrange ; je le pressai de s'expliquer : un mot me fit comprendre la situation. Ce père de famille, qui est regardé comme le chef du pays, s'alarmait de l'irruption soudaine et des sollicitations de cet homme qu'il n'osait pas même appeler prédicant. Je lui dis de retourner auprès de ses gens et de les prévenir que je serais moi-même au milieu d'eux à sept heures et demie, c'est-à-dire à l'heure même que le prédicant avait choisie pour sa réunion.

En arrivant au campement, je m'aperçois que la plus spacieuse cabane a été préparée pour recevoir une foule, je sonne la cloche et la cabane se remplit : vieux et jeunes,

grands et petits, tous sont là, aucun ne manque à l'appel ; aussi, après les prières et le cantique quotidiens, je leur ai dit ma joie de les voir tous groupés au pied du crucifix, autour du prêtre catholique qui porte le crucifix. Dès mes premières paroles, je sentis que nos cœurs battaient à l'unisson. Dans cette impérieuse nécessité d'improviser, j'éprouvai la vérité de ces paroles : *Nolite cogitare quid loquamini.* Je trouvai des paroles claires, précises, sur l'unité de Dieu, l'unité de chemin qui mène au ciel. Le chef qui me servait d'interprète semblait partager mes lumières et mon ardeur ; et quelques minutes ont suffi non seulement à paralyser la tentative actuelle du ministre de l'erreur, mais à affermir le prêtre dans le cœur des sauvages et, ce semble, à décourager toute autre démarche des prédicants. Pour mettre la joie de mes sauvages à son comble, je fis subir un court examen à leurs enfants. Et le dernier résultat des tentatives des prédicants fut de me procurer une bien grande consolation.

Aussitôt après la réunion, un pauvre sauvage païen, qui a quatre enfants à l'école, vint, avec son fils, païen comme lui, pour interprète, me dire avec une touchante sincérité combien il était heureux d'avoir le prêtre pour lui apprendre, ainsi qu'à ses nombreux enfants, le chemin qui mène *Diki ankan hit*, au ciel.

Maintenant que je suis assuré des bonnes dispositions des sauvages vis-à-vis du prêtre, j'essaie de m'employer le plus efficacement possible à leur conversion. Les débuts sont trop consolants pour que je change de tactique : aussi je m'efforce de plus en plus à instruire les enfants, persuadé que si je parviens à obtenir plus d'ordre dans l'école, les élèves progresseront d'autant. Or, jusqu'ici, l'ordre a laissé à désirer, faute d'un local suffisant, faute aussi de tables et d'autres choses nécessaires à l'enseignement. Ce malaise était aggravé par des misères que me suscitaient les propriétaires de la cabane d'école et les visiteurs importuns qui m'arrivaient à toute heure.

Un jour, le chef lui-même fait le tour de notre cabane, au moment le plus recueilli de la classe, en criant : « Kooteen ! » En un clin d'œil, ardoises, cahiers et crayons sont jetés pêle-mêle sur le plancher et tous mes écoliers disparaissent comme par enchantement. Je cours moi-même à la porte, croyant le village en feu. J'interroge une infirme qui n'a pas pu suivre les autres dans leur course vers le bois ; elle me répond que l'on a vu un orignal. Quelques minutes plus tard, tous revenaient penauds derrière le chef qui se pâmait de rire et qui les avait trompés. Quant aux propriétaires de la cabane, ils étaient mécontents de voir dans la malpropreté leur demeure qu'ils tiennent d'ordinaire avec autant de soin que les blancs. J'étais donc forcé de me trouver un autre logis. Heureusement la Providence qui, jusqu'ici, n'avait cessé de bénir mon œuvre et de la protéger vint me servir à souhait. A cinquante pieds des cabanes sauvages, se trouve une grande maison habitée par une veuve. Cette personne désirait vendre ; et, ayant entendu parler de mon embarras, elle me fit une proposition si avantageuse que je m'empressai de l'accepter. Elle m'offrait sa maison à quatre grandes chambres avec la plus grande partie de son ménage, y compris trois poêles, plus une remise à bois et un beau grand jardin, le tout clôturé à l'épreuve des chiens et des sauvages, pour deux cents dollars. Je crus rêver en entendant une pareille proposition, ou plutôt je crus voir manifestement la volonté de Dieu m'autorisant à conclure aussitôt un contrat que les circonstances ne me permettaient pas de retarder. Cependant, cette bonne personne m'accordant quelques jours avant la conclusion de l'affaire, je consultai des amis qui m'appuyèrent si bien de leurs encouragements et de leur *bourse* qu'en quelques jours j'avais réuni les deux cents piastres nécessaires au paiement de la maison. J'ai, de plus, recueilli l'argent nécessaire pour faire faire des bancs qui serviront à la fois à l'école et à l'église. Je projette de convertir deux chambres en une seule et d'employer cette

salle comme école et comme église, la température ne me permettant plus bientôt de dire la messe dans l'église inachevée d'Atlin. Alors les quelques rares catholiques d'Atlin devront se rendre le dimanche au village sauvage, où je vais établir tout naturellement ma résidence.

***

Je me tiens toujours au milieu des sauvages, en groupant petit à petit les enfants autour de moi, au fur et à mesure que les parents partent pour la chasse. J'ai actuellement cinq petits garçons de huit à treize ans, trois sont de la religion russe et deux sont païens. J'espère en octobre prochain avoir douze à quinze enfants dans ma maison où, avec l'aide de Dieu, je pense pouvoir les nourrir et les instruire. Jusqu'à présent, je suis le « factotum », et obligé même de pétrir et de faire cuire le pain. *Deo gratias !* tout marche bien. Je ne laisse pas mes sauvageons oisifs ; outre les heures d'étude et de classe, ils ont aussi des moments de travaux manuels. Ils font le balayage de la maison, lavent la vaisselle, me charroient du bois et m'apportent de l'eau. Je leur ai déjà donné une petite leçon de couture, leur apprenant à coudre leurs boutons et à raccommoder eux-mêmes leur linge. J'ai essayé de leur donner une leçon de cordonnerie qui n'a pas très bien réussi, et je confesse humblement que la faute en est imputable au professeur.

Vous vous demandez où je prends les moyens de nourrir mon petit monde qui a parfois un extraordinaire appétit. La sympathie du public et les promesses des autorités sont mes ressources. Le docteur Young, secrétaire provincial et député d'Atlin, était de passage ici dernièrement. Ayant entendu parler de mon œuvre, il dit à un ami qu'il ferait quelque chose pour moi. Cet ami ne tarda pas à me mettre au courant des dispositions du ministre. A une visite que je lui fis, il me promit cent piastres et en outre tant « par tête ». Bien qu'il ne pût déterminer cette dernière alloca-

tion, il me donna à espérer qu'elle serait généreuse. Ses bonnes dispositions envers une œuvre essentiellement catholique avaient pour motif son estime pour l'archevêque de Victoria.

Quant au public, ses sentiments sont si changés vis-à-vis du prêtre, depuis qu'un prêtre n'a pas craint de s'abaisser en allant vivre au milieu des sauvages, que son estime se manifeste par des dons qui m'ont permis de vivre et de faire vivre mes pensionnaires. Un jour, des touristes qui visitaient Atlin et les mines se rendent à l'école indienne. Je fais réciter mes plus habiles. Je les fais chanter un cantique à Marie, accompagnés sur l'harmonium. La dame est émue aux larmes et les hommes laissent des pièces de monnaie sur les bancs. Un homme, que j'ai vu une fois sur le bateau, me rencontre le soir dans la rue. En me donnant la main, il me glisse quelques piastres. Depuis que je suis ici, c'est-à-dire depuis le 2 juillet dernier, le même individu m'a donné près de quarante piastres ; plusieurs autres m'ont aidé de leurs offrandes.

A ce compte, j'ai déjà ma provision de farine et de fruits secs pour l'hiver. Quant à la viande et au poisson, plusieurs sauvages m'ont promis de me les procurer. J'ai déjà commencé à recevoir du mouton sauvage. Aussitôt les froids arrivés, j'espère avoir l'orignal et le poisson pour mon hiver. Mes plus grands enfants doivent aller avec le chef couper le bois nécessaire pour la maison-école-chapelle.

J'ai engagé une de mes sœurs à venir m'aider. Puisqu'elle me dit sur une de ses dernières lettres qu'elle veut se faire religieuse, je ne crois pas qu'elle puisse s'adonner à des occupations plus méritoires que celle de travailler à la christianisation des enfants sauvages. Priez Dieu pour qu'elle se rende à mes vœux, car j'ai absolument besoin d'une personne dévouée pour prendre soin des petites filles que j'accepterai en octobre prochain.

J. Allard. *O. M. I.*

VICARIAT DE CEYLAN

JAFFNA. — I

Court aperçu sur nos Missions de Ceylan.

Au R. Père Directeur des « Annales ».

Depuis longtemps nos *Annales* parlent bien peu de nos Missions de Ceylan, pourtant si dignes d'être connues. La cause en est sans doute que chacun de nos Missionnaires trouve son confrère plus apte que lui-même à tenir la plume, et se contente de désirer vivement que ce cher voisin se dévoue. J'avoue pour ma part que tel a été mon raisonnement jusqu'à ce jour, et que j'ai toujours beaucoup attendu des autres sous ce rapport. Enfin je me risque à vous envoyer cette petite étude sur nos Missions ceylanaises. Si vous croyez qu'elle soit de nature à intéresser les lecteurs des *Annales,* je me fais un plaisir de la mettre à votre disposition. Puisse mon exemple tardif déterminer quelques-uns de mes frères de Ceylan à mettre leur plume à votre service. Nos missions d'Asie y gagneront d'être plus connues, et partant plus appréciées.

Ceylan, la Taprobane des anciens, la perle des Indes, est une île située à l'entrée du Golfe du Bengale, entre le 5° 54′ et le 9° 51′ de latitude nord, et le 79° 42′ et 81° 55′ de longitude est. Sa superficie est égale à celle de la Belgique et de la Hollande réunies ; sa plus grande longueur est de 436 kilomètres et sa plus grande largeur de 220 kilomètres.

Je ne m'arrêterai pas à parler du climat et des produits

du sol ceylanais, de sa faune et autres détails qui ne seraient sans doute pas sans intérêt, mais qui allongeraient par trop cette notice. Je me contenterai de vous entretenir des habitants de l'île, de leurs religions et des résultats obtenus jusqu'ici par les missionnaires.

La population de Ceylan est de près de quatre millions d'habitants ; sur ce total, il y a deux millions et demi de Singhalais, et environ un million de Tamouls. Quant aux Européens, ils ne sont guère que 8.000. Le reste se compose de Burghers, ou descendants de Portugais ou de Hollandais, pour la plupart métis, — de Maltais, d'Arabes et de Veddhas. Ces derniers, qui ne sont plus que quelques centaines, sont les aborigènes de l'île. Ils vivent à l'état sauvage, fuyant la société des autres races, habitant les cavernes ou les bois. Leur nombre décroît de plus en plus, et on prévoit qu'ils ne tarderont pas à disparaître entièrement. — On rencontre aussi à Ceylan des Afghans et des Parsis, mais ils sont très peu nombreux, et du reste ne s'établissent guère en permanence dans l'île, où ils ne viennent que pour faire le commerce et retourner ensuite dans leur pays.

Les Singhalais, venus de l'Inde vers le v^e^ siècle avant Jésus-Christ, conquirent Ceylan sur les aborigènes, et s'y établirent. Les ruines des cités qu'ils se bâtirent et les restes des travaux d'irrigation dont ils dotèrent l'île entière, attestent qu'ils atteignirent un assez haut degré de civilisation. On dit qu'à l'époque la plus prospère de leur histoire, Ceylan compta jusqu'à dix millions d'habitants. Mais plus tard, de nouveaux envahisseurs, les Tamouls, vinrent leur disputer leur conquête. Les guerres avec ces étrangers, et aussi les discordes intestines et les guerres civiles amenèrent avec elles la décroissance de la population et semèrent partout la ruine. — Les Tamouls finirent par s'établir solidement dans le nord et fondèrent un royaume avec Jaffna pour capitale.

Je n'entreprendrai pas de faire ici l'histoire de l'invasion des Portugais, et plus tard des Hollandais qui, à leur tour,

durent céder la place aux Anglais, ne laissant subsister que le royaume singhalais de Kandy avec le centre de l'île pour domaine. Les Anglais finirent par s'emparer aussi de ce royaume en 1816, et devinrent ainsi les maîtres incontestés de l'île entière. Avant d'aborder la question religieuse, je crois utile de donner quelques détails sur les castes qui jouent un rôle si important dans l'Hindoustan et à Ceylan. Le missionnaire d'ailleurs doit compter avec elles, et elles ne contribuent pas peu à rendre difficile son ministère de charité.

Les Singhalais et les Tamouls, venant de l'Inde, apportèrent avec eux la distinction des castes, et cette distinction subsiste toujours parmi eux, moins stricte chez les Singhalais que chez les Tamouls, moins opposée aux lois de l'humanité chez ces deux races que chez les peuples de l'Inde, mais toujours tenace, quoique tendant de plus en plus à s'adoucir sous l'influence du christianisme et de la civilisation européenne.

Le système des castes embrasse toutes les professions connues des anciens et les attribue à diverses classes d'hommes dont elles forment le caractère distinctif et dont elles fixent la position sociale d'après le degré comparatif d'estime où elles étaient tenues à l'origine. Ni les talents, ni la vertu, ni quelque autre considération que ce soit ne peuvent autoriser le passage d'une caste moins élevée à une autre plus élevée. Si l'on ajoute à cela que des subdivisions très tranchées se sont établies dans la suite des temps au sein d'une même caste, on comprendra combien fréquente est l'intervention de ce préjugé tyrannique dans le commerce de la vie et les rapports sociaux. Cultivateurs, pêcheurs, faiseurs d'huile, charpentiers, forgerons, laveurs, barbiers, cueilleurs de cocos, brûleurs de chaux, tisserands, etc., etc., jusqu'aux thouroumbeurs qui doivent laver le linge des parias et qui sont au bas de l'échelle, tout cela constitue des castes différentes, dont plusieurs admettent encore des subdivisions.

Que des abus regrettables soient la conséquence d'un pareil système, c'est à quoi l'on doit s'attendre. Parmi les basses castes, il y a actuellement une tendance à se relever pour s'égaler aux autres, mais à cette tendance répond invariablement de la part des castes plus hautes une résistance qui va souvent jusqu'à l'oppression. Citer des faits me serait facile, mais m'entraînerait trop loin. Je noterai seulement que tout en existant parmi nos chrétiens comme parmi les païens, tout en causant de temps en temps même parmi eux des abus, la distinction des castes est chez eux tempérée dans une large mesure par la charité chrétienne. Le missionnaire s'efforce de maintenir la bonne entente, ou d'empêcher les excès de se renouveler; et d'ordinaire il y réussit. Sa direction énergique et paternelle à la fois, jointe à l'inculcation continue des principes de la charité, contribue puissamment à détruire ce qu'il y a de tyrannique pour les petits dans les préjugés séculaires qui régissent les castes. Quant à se poser en principe comme adversaire du système, le missionnaire ne le peut faire. Les distinctions sociales sont légitimes partout; ce qui importe, c'est de les maintenir dans de justes limites ou de les amener à s'y restreindre, et c'est à quoi tendent tous ses efforts dans l'Inde et à Ceylan. L'esclavage chez les anciens était autrement abusif que le système des castes, et pourtant les Apôtres et leurs successeurs ne heurtèrent point de front l'ordre de choses établi, mais se contentèrent d'inculquer à leurs convertis l'esprit de fraternité. Nous les imitons en ceci, certains que quand la charité chrétienne aura prévalu les désordres disparaîtront d'eux-mêmes.

Venons-en maintenant aux diverses religions que l'on trouve établies à Ceylan. Outre 325.000 catholiques dont je me réserve de parler plus au long à la fin de cette étude, il y a dans l'île plus de 2 millions de bouddhistes, environ 900.000 brahmanistes, 350.000 mahométans et de 60 à 70 mille protestants.

Le Bouddhisme est, en principe, plutôt une philosophie

qu'une religion, mais en fait Bouddha est considéré comme un Dieu par l'immense majorité des bouddhistes. — Les Théosophistes américains et anglais ont, depuis de longues années, fraternisé avec les bouddhistes de Ceylan, leur prêchant sur tous les tons que leur religion est la seule vraie, et la préconisant comme bien supérieure au christianisme. Ils ont malheureusement réussi par là à donner un regain de vitalité au bouddhisme, et à entraver d'autant l'œuvre des conversions.

Quant au *Brahmanisme,* avec ses 330 millions de dieux, c'est bien le paganisme le plus caractérisé et le plus éhonté. Il n'est pas en effet d'homme, si perdu de mœurs soit-il, qui ne rougirait d'égaler en débauches et en crimes les dieux dont les livres hindous retracent l'histoire fantastique. — Je dois noter que, depuis vingt ou trente ans, il s'est formé parmi les Hindous instruits une école qui rejette l'idée de polythéisme. Ce n'est pas qu'ils renoncent au brahmanisme, mais ils ont honte de pouvoir être traités de païens, et ils s'appuient sur les plus anciens Védas pour démontrer qu'à l'origine leur religion n'admettait point la pluralité des dieux.

La Trimourti, disent-ils, est la trinité des Hindous ; les autres dieux dont parlent les livres sacrés ne sont, ou bien que des manifestations diverses de la divinité, ou bien que des êtres supérieurs à l'homme — comme sont les anges dans le christianisme, — ou encore des hommes qui par leurs vertus (et quelles vertus ! ! !) ont mérité d'être élevés à cette vie supérieure, autrement dit les saints du brahmanisme. Dans la suite des temps, le peuple a tout confondu, mais eux, les purs, les vrais éclairés, savent à quoi s'en tenir. Ce n'est pas sans quelque apparence de raison qu'ils voient dans les plus anciens Védas des traces de monothéisme, mais ils oublient que les autres livres sacrés du brahmanisme enseignent clairement et *ex professo* le polythéisme, tel qu'il est admis par l'immense majorité des Hindous. Il n'en est pas moins vrai que leur réforme

constitue un obstacle de plus à l'évangélisation de ces peuples.

Le brahmanisme et le bouddhisme admettent la métempsycose.

Je ne dirai rien des musulmans, qu'à Ceylan comme ailleurs il est difficile de convertir ; je dirais impossible si la grâce n'avait pas pour elle la toute-puissance de Dieu. Ce qui est certain, c'est que les conversions parmi eux sont incomparablement plus rares que parmi les adeptes des autres religions, si rares qu'on pourrait peut-être compter sur les doigts celles qui se sont produites depuis un demi-siècle.

Quant aux protestants, j'ai déjà dit qu'ils sont à Ceylan de 60 à 70 mille. Ce chiffre comprend les Européens et les descendants des Hollandais, ce qui revient à dire que bien peu d'indigènes embrassent le protestantisme. Et pourtant, c'est la religion du gouvernement, les ministres protestants sont nombreux dans l'île, et les ressources matérielles dont ils disposent sont immenses. En dépit de tout cela, ils ne font guère d'adeptes qu'à condition de leur fournir des moyens d'existence, ou des avantages temporels, et encore faut-il que cela soit continu, sous peine souvent de les voir retourner au paganisme.

Il est cependant un autre but auquel tendent bon nombre de ministres protestants, et qu'ils atteignent, hélas ! trop souvent. Je veux dire celui d'empêcher les conversions au catholicisme, en répandant les préjugés contre notre sainte religion. Il est peu d'objections et de diatribes lancées en Europe depuis 300 ans contre le catholicisme qu'ils ne rééditent à Ceylan ou dans les Indes. Il y a quelques mois, j'ai encore eu sous les yeux un nouveau pamphlet, imprimé en tamoul, et dans lequel il était prouvé par A plus B que l'Eglise catholique est la grande prostituée dont il est parlé dans l'Apocalypse.

Ce sont surtout les Wesléyens anglais et les Méthodistes américains qui nous attaquent ainsi, dans le but d'éloigner

de nous les indigènes — dignes successeurs en ceci des Hollandais d'autrefois qui, désespérant de voir les bouddhistes embrasser le protestantisme, et d'autre part voyant que le bouddhisme à Ceylan se mourait faute de bonzes et d'organisation, et craignant des conversions en masse au catholicisme, envoyèrent au Siam une embassade chargée d'amener à Ceylan un contingent de bonzes choisis qui pussent raviver le bouddhisme. Leurs vaisseaux en amenèrent en effet, et le but qu'ils s'étaient proposé fut atteint.

Mais la grâce de Dieu est avec nous, et le catholicisme étend toujours ses conquêtes, en dépit des théosophistes, des réformateurs hindous et des ministres protestants. L'œuvre des François Xavier et des Joseph Vas, fécondée par les travaux incessants des missionnaires, grandit de jour en jour, surtout depuis 50 ou 60 ans. Il y a actuellement à Ceylan cinq fois plus de catholiques qu'il n'y en avait au commencement du siècle dernier.

Le nombre des catholiques, je l'ai déjà noté, est mainnant de 325.000 environ.

C'est beaucoup et c'est peu. C'est peu si l'on considère les trois millions et demi d'âmes qui sont encore ensevelies dans les ténèbres de l'erreur. C'est beaucoup si l'on tient compte des obstacles qu'il a fallu surmonter, et du nombre insuffisant des ouvriers catholiques. Du reste, malgré les difficultés inhérentes au ministère dans tous les pays de missions, nous croyons que le nombre déjà considérable des catholiques nous sera d'un grand secours dans l'avenir pour progresser encore, et cela d'autant plus qu'il comprend un grand nombre de chrétiens appartenant aux hautes castes, car, outre que nos convertis n'ont plus à craindre de se trouver isolés et comme perdus dans la masse des païens, ils n'ont pas non plus à craindre le déshonneur ni la déchéance. Le catholicisme à Ceylan s'impose au respect des païens, non seulement comme partout ailleurs par la sublimité de ses dogmes et par la pureté de sa morale, mais encore par la position sociale de beaucoup de ses

adhérents. Pour qui connaît l'Indien et ses préjugés séculaires, c'est là un avantage considérable. Le missionnaire, certes, estime l'âme d'un paria comme étant d'un prix égal à celle d'un brahme ou d'un vellalan, et il lui prodigue les mêmes soins, mais il ne peut que se réjouir quand il voit tomber une des barrières les plus formidables qui s'opposaient aux accroissements de la vraie foi.

Je viens de dire que le catholicisme à Ceylan s'impose au respect des païens. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons rien à redouter de leur fanatisme. Je pourrais citer de nombreux cas où ce fanatisme a causé, dans des limites très restreintes, il est vrai, de véritables persécutions. Vous vous rappelez sans doute avoir lu dans les « Annales », il y a quatre ou cinq ans, le récit de ce qui s'est passé dans ce genre à Anuradhapura (diocèse de Jaffna) où plus de 20.000 bouddhistes se sont rués sur la mission catholique de cette ancienne cité, y ont détruit en partie l'église et le presbytère, et ont frappé sans merci l'un des missionnaires, le R. P. A. Roux, qu'ils ont laissé pour mort. On le retrouva ensuite, sans connaissance, et baigné dans son sang. Heureusement, aucune de ses blessures n'était mortelle, et on put le sauver. Il continue depuis ce temps à dépenser au service des âmes ce qui lui reste de forces.

L'île de Ceylan était divisée avant 1893 en trois diocèses : celui de Colombo, siège de l'archevêché, celui de Jaffna et celui de Kandy. Les deux premiers appartiennent à notre bien-aimée Congrégation, le troisième aux Pères Sylvestrins. En 1893, deux nouveaux diocèses, celui de Galle et celui de Trincomalie, détachés de ceux de Colombo et de Jaffna, furent confiés aux RR. PP. Jésuites.

Je me bornerai à parler des diocèses de Colombo et de Jaffna qui nous sont confiés, le dernier depuis 60 ans, et qui d'ailleurs sont les plus considérables. Sur une population de près de deux millions d'habitants, ils comptent 270.000 catholiques, et possèdent les œuvres les plus importantes et les plus florissantes de l'île.

152 prêtres, dont 36 indigènes, s'y livrent au ministère des âmes et à la direction des œuvres. Les principales de ces œuvres sont les petits et les grands séminaires de chacun des deux diocèses ; les collèges de Saint-Joseph à Colombo avec 800 élèves, et de Saint-Patrick à Jaffna avec 430 élèves, où les enfants des familles les plus influentes reçoivent les bienfaits de l'éducation secondaire (et chrétienne avant tout : on y fait même un cours d'apologétique) ; des écoles normales où sont formés les instituteurs et les institutrices employés par la mission ; les Ecoles élémentaires au nombre de 520 avec plus de 42.000 élèves, toutes sous la direction immédiate des missionnaires, toutes établies et administrées exclusivement par la mission ; des écoles industrielles et des orphelinats. Si vous ajoutez à cela les œuvres de presse, qui sont aussi sous notre direction exclusive, et d'où sortent un journal anglais bi-hebdomadaire pour Colombo, un autre hebdomadaire pour Jaffna, et deux journaux en langue indigène, dont l'un bi-hebdomadaire et l'autre bi-mensuel, sans compter nombre de livres et de tracts de tout genre, vous verrez que nous ne négligeons rien de ce qui peut propager et défendre notre sainte religion, éclairer et enraciner de plus en plus les âmes dans la foi.

Ces quelques détails, bien succincts pourtant et bien incomplets, nous aideront aussi à comprendre combien le nombre des missionnaires est insuffisant, puisque le ministère paroissial suffirait à lui seul, sans toutes ces œuvres spéciales, à absorber tout leur temps et toutes leurs énergies.

Certes, nos missionnaires savent bien que, s'ils se dépensent sans compter, le Bon Maître saura faire fructifier leurs travaux, et les récompenser avec une magnificence surabondante. Aussi n'en est-il pas un qui ne fasse sienne de tout cœur la parole de saint Paul, que le grand évêque et apôtre que fut Mgr Bonjean avait prise pour devise : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*

Toutefois, à la vue de ce qui reste à faire, ils ne peuvent s'empêcher de supplier le Maître de la Moisson d'envoyer d'autres ouvriers à sa vigne.

Puisse ce vœu être exaucé, et la Mission de Ceylan déjà si belle, la plus belle peut-être de toutes celles confiées à notre bien-aimée Congrégation, prospérera de plus en plus. Tout en effet fait pressentir là plus qu'ailleurs, pour un avenir plus ou moins prochain, une abondante récolte d'âmes qui consolera l'Eglise des pertes qui l'affligent en d'autres pays. Et qui sait si à son tour la chrétienté de Ceylan ne deviendra pas l'instrument des miséricordes divines pour l'Inde immense qui l'avoisine, et qui est si en retard sur notre île par rapport à la foi ?

Volontiers, en terminant, j'adresserai à notre jeunesse scolastique, toujours si ardente et si prête à tous les sacrifices quand la gloire de Dieu et le salut des âmes sont en cause, l'appel pressant contenu dans ces paroles du Divin Maître à ses Apôtres : *Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.*

LANKA, *O. M. I.*

II

Rapport sur l'Œuvre des cigariers de Jaffna.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vous avez bien voulu me demander quelques détails sur le Patronage des cigariers de Jaffna; malgré mon inhabileté à tenir la plume, je me rends bien volontiers à vos désirs et je serai heureux si ces quelques notes de l'humble Frère convers, qui, pour le moment, est chargé de cette petite

Œuvre, peuvent intéresser tant soit peu les lecteurs des *Missions*.

D'abord, quelques mots sur l'origine du Patronage Saint-Joseph. C'est vers la fin de 1899 que, lisant un jour les actes du Chapitre général de l'année précédente, où il est recommandé d'établir, partout où la chose se pourra, des Œuvres de jeunesse, il me vint à la pensée qu'un essai pourrait peut-être être fait en faveur des enfants et jeunes gens pauvres de cette mission. Combien surtout nos jeunes cigariers catholiques, exposés comme ils le sont au milieu des païens qui, comme eux, sont employés à la fabrication des cigares (1), n'avaient-ils pas besoin d'être enrôlés dans une œuvre de ce genre! Et ce ne sont pas seulement les grands jeunes gens qui s'occupent de ce travail; combien de tout jeunes enfants qui, hélas! au lieu d'aller à l'école, font le métier de *Cigar-roller*, afin de gagner les quelques centimes qui aideront la famille à vivre.

Après une neuvaine au bon saint Joseph, sous la protection duquel je me proposais de placer cet essai de Patronage, j'exposai ma demande au Père supérieur d'alors, le R. P. Delpech. La réponse se fit longtemps attendre; enfin, je reçus la note suivante : « Monseigneur accepte avec joie la formation de la *Cootam* dans le sens que nous avons dit, avec le Père supérieur pour patron. » J'étais enchanté; je fis savoir un peu partout que le dimanche suivant il y aurait réunion dans le petit enclos qui touche à notre imprimerie, et que des jeux seraient mis à la disposition de ceux qui viendraient. Ce fut ma première bévue.

Piqués par la curiosité, un tas d'enfants et de jeunes gens vinrent, en effet, et en si grand nombre, que l'enclos

(1) Les cigares de Jaffna sont renommés dans tout Ceylan. Chaque jour, il en est expédié de tous côtés une quantité considérable, qui est consommée par les nombreux fumeurs... et *fumeuses* de notre île.

qui nous avait été alloué se trouva trop petit pour contenir tout ce monde. Les premiers dimanches, ce fut une vraie cohue. Impossible de se faire entendre et surtout de se faire obéir de ces enfants indisciplinés. J'étais débordé, et il y avait vraiment de quoi y perdre la tête. Je m'aperçus alors que j'avais mal commencé. Mais, heureusement..., dirai-je, survint ce qui ne manque pas d'arriver aux œuvres commencées trop bruyamment; une fois leur curiosité satisfaite, bon nombre d'enfants disparurent, et je pus respirer un peu plus à mon aise. Je n'étais pas cependant au bout de mes difficultés. Après quelques mois, selon ma promesse, je distribuai des images à ceux qui avaient persévéré; et naturellement je donnai les plus belles à ceux qui étaient venus le plus régulièrement, soit aux offices de la paroisse (où je les conduis tous les dimanches), soit aux exercices de l'Œuvre. Je croyais tout mon monde content, lorsque, vers la fin de la distribution, j'aperçois tous les grands qui chuchotent entre eux et font force gestes. Qu'était-il donc arrivé? Ces messieurs étaient mécontents, parce que, ayant été moins réguliers que les petits, ils n'avaient reçu que les plus petites images, et soudainement les voilà qui disparaissent, criant bien fort qu'ils ne remettront pas les pieds au Patronage. Ce n'était vraiment pas encourageant... Ajoutez à cela que certains prophètes de malheur venaient gravement me prédire qu'avant six mois tous les enfants auraient disparu. Mais heureusement que les hommes de bon conseil ne manquaient pas non plus. Tel Père, par exemple, qui, pour me consoler, me dit un jour : « Frère, ne vous découragez pas, quand bien même il ne vous resterait qu'un seul enfant, prenez-en soin et le bon Dieu bénira vos efforts. » Ces paroles me firent du bien et me rendirent un peu de courage. Je dois avouer cependant que mon inexpérience était bien souvent la cause de grosses bévues de ma part; j'avais besoin d'une direction.

Ce secours, la divine Providence me le fournit en me

faisant un jour tomber entre les mains l'excellent livre de l'abbé Timon David (1), intitulé : *Méthode de direction des Œuvres de Jeunesse.* Quelle bonne trouvaille, et comme il serait à désirer que tous ceux qui ont à s'occuper d'Œuvres de jeunesse lisent ce livre ! J'y trouvai d'excellents conseils qui, mis en pratique, à peu près de point en point, produisent des résultats très satisfaisants.

J'oserai même ici entrer dans quelques détails et expliquer une des particularités de cette *Méthode.* Ce que M. l'abbé Timon David recommande surtout, c'est l'établissement, parmi les membres les plus pieux de l'Œuvre, de petites Associations. Et je crois pouvoir affirmer que le bien qui se fait parmi nos jeunes Indiens de Jaffna est dû, en grande partie, aux deux *réunions* établies : celle du Sacré-Cœur, parmi les grands, et celle de la sainte Vierge, parmi les petits. Ces associations — dont le nombre de membres est d'ailleurs assez restreint — sont comme les ressorts qui font marcher tous les rouages de l'Œuvre. D'abord, le bon exemple de ces jeunes gens et enfants, choisis et formés plus spécialement, est d'un grand secours pour entretenir le bon esprit et la piété dans l'Œuvre, et, de plus, l'aide qu'ils rendent au directeur dans les divers emplois qui leur sont confiés à tour de rôle est inappréciable. Je dois dire cependant que cette direction, plutôt extérieure, servirait peu si elle n'était accompagnée de la formation intérieure. Cette dernière est surtout l'ouvrage de nos chers Pères missionnaires qui se donnent bien de la peine, et cela quelquefois bien avant dans la soirée, pour former le cœur de nos patronnés et en faire de bons chrétiens.

Ces dernières années, nous avons une moyenne de cent cinquante membres, en général pieux et bien obéissants. Comme preuve des bons résultats obtenus, les quelques détails suivants feront connaître le véritable

(1) Fondateur de l'Œuvre de la Jeunesse ouvrière de Marseille.

esprit de nos enfants. Au commencement, les membres de l'Œuvre se confessaient très rarement, mais, grâce à Dieu, un heureux changement s'est opéré, et présentement presque tous se confessent et communient au moins une fois le mois ; un bon nombre tous les quinze jours ou toutes les semaines.

La piété augmentant, il s'en est suivi naturellement que leur zèle pour la gloire de Dieu a augmenté en proportion. Combien qui doivent aux bons conseils de ces jeunes apôtres d'avoir embrassé une vie plus chrétienne! Mais certains ont leur manière *à eux* de faire le bien. Ainsi tel jeune homme à qui l'on demandait pourquoi il s'était enfin décidé à venir à confesse : « Oh! répondit-il, c'est un membre du patronage qui m'a insulté parce que je n'allais pas me confesser ; il m'a appelé *sale gamin !* »

Ce n'est pas seulement auprès des catholiques que nos enfants cherchent à faire quelque bien : leurs compagnons païens sont aussi l'objet de leur zèle. Pour ne citer qu'un exemple : Un jour, quelques-uns d'entre eux m'amènent le jeune Canagaratnam, mais en me recommandant bien de ne pas lui parler présentement de religion ; il ne s'agissait, pour le moment, que de le faire jouer, et ainsi l'apprivoiser pendant quelque temps... Cette petite industrie réussit à merveille et Canagaratnam était un des plus réguliers aux jeux et quelquefois même aux exercices religieux.

Pensant que le moment était venu, je lui demandai un jour s'il ne désirait pas apprendre les prières et se faire catholique. « Oh! oui, me répondit-il, mais que dira mon père ?... » Je lui promis que j'enverrais quelqu'un pour obtenir la permission désirée ; et, quelques jours après, le père ayant donné cette permission, Canagaratnam commença à se préparer au baptême qu'il reçut peu de mois après. Ce jour-là fut une fête pour le Patronage ; un bon nombre des membres assistèrent à cette cérémonie, et notre jeune néophyte, dont le nom païen signifie en tamoul *joyau doré*, changea ce nom en un autre encore plus beau

— celui de Joseph, — et ce fut Benjamin le *Moupou* (c'est-à-dire celui qui, parmi nos jeunes gens, est comme l'assistant du directeur) qui lui servit de parrain.

Un mot en terminant au sujet de l'œuvre qu'un de nos Frères indigènes, Oblat, a entreprise au milieu des enfants pêcheurs catholiques de Jaffna. Ces enfants, habitant un quartier assez éloigné du patronage Saint-Joseph, n'y venaient qu'en très petit nombre et restaient, par conséquent, éloignés d'à peu près toute influence religieuse. Depuis quelques mois, le cher Frère Manuel s'occupe avec beaucoup de zèle de ces jeunes gens, et déjà un heureux changement s'est produit au milieu d'eux.

Daigne le Sacré-Cœur de Jésus continuer à bénir ces petites œuvres; c'est le vœu que tous ceux qui liront ces lignes daigneront, j'espère, former pour le bonheur de notre chère jeunesse indienne.

Vous priant d'agréer l'expression de mon profond respect, je demeure, mon Révérend et bien cher Père, votre très humble et tout dévoué serviteur en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Fr. E. Groussault, *O. M. I.*

VICARIAT DE NATAL

Une nouvelle mission au Natal. Greyville.

Peu de missions au Natal ont été fondées si rapidement et avec autant de facilité que celle de Greyville. Le terrain avait été préparé longtemps à l'avance par Mgr Jolivet qui a été véritable fondateur de la mission. Dès l'année 1896,

avec son grand esprit de prévoyance, il devinait que la ville de Durban s'étendrait de ce côté et, avec son habituelle sûreté de coup d'œil, il choisissait, dans une situation admirable, un beau terrain pour une future église. Des conseillers voulurent, sous divers prétextes, le dissuader d'acheter; mais Monseigneur passa outre et l'avenir lui a donné raison. Pendant la guerre du Transvaal, ce nouveau district se peupla et il fallut songer à y bâtir une église pour les nombreux catholiques qui, à cause de la distance, ne pouvaient pas venir régulièrement à la messe à la cathédrale. L'évêque de Natal, bien qu'occupé à construire sa cathédrale, put relever à Greyville la belle église de Saint-Joseph. Il conservait ainsi à la ville, et surtout aux catholiques, un monument religieux plein de souvenirs, qu'on aurait vu disparaître avec beaucoup de regrets. Le 1er janvier 1903, un an, jour pour jour, après la pose de la première pierre de la cathédrale de Durban, Sa Grandeur posait à Greyville la première pierre de l'église Saint-Joseph. Les catholiques et les Oblats de Natal ne doivent pas oublier ces deux belles journées de leur histoire. Hélas! Mgr Jolivet, qui vit notre église terminée, ne vécut pas assez longtemps pour en faire l'inauguration. Quelques mois après sa mort, la première messe y fut dite pour le repos de son âme. Sûrement la mission Saint-Joseph gardera à jamais le souvenir de son fondateur, à qui elle doit une grande reconnaissance. A ce grand évêque, Natal devrait ériger un monument. En attendant, prions pour lui et gardons précieusement la mémoire de ses bienfaits et de ses vertus.

A peine élu évêque. Mgr Delalle continuait l'œuvre de son illustre prédécesseur, en détachant de la cathédrale le tiers de la population catholique de Durban et en érigeant à Greyville une paroisse indépendante. Cependant l'œuvre d'organisation paroissiale ne se fit pas sans un peu de peine. Il fallait apprendre à nos gens le chemin de la nouvelle église et la leur faire aimer. Il fallait leur faire

comprendre qu'ils devaient vivre désormais d'une vie à eux, fonder et soutenir des œuvres pour les besoins temporels et spirituels de leur paroisse. Ce travail se faisait pendant le voyage et le sacre de Monseigneur en Europe. A son retour, en octobre 1904, Sa Grandeur venait nous faire sa première visite à Greyville. Il était accompagné des Pères Baudry, Murray, Rousseau, Delagnes et Tosquinet. Nous eûmes vraiment une belle fête, une précieuse journée de grâces et de bénédictions. Dans l'église, magnifiquement décorée pour la circonstance, on respirait la piété. L'autel, arrangé avec un goût exquis par une main d'artiste, était un ravissant bouquet de verdure et de fleurs. Les chants portaient les cœurs vers Dieu, comme une prière. A cette première grande réunion de famille, la joie de tous les assistants débordait de tous les cœurs. On disait : « Voyez comme ils s'aiment. » Après la messe, qui fut chantée par Monseigneur lui-même, les catholiques du district souhaitèrent la bienvenue à leur nouvel évêque sous une tente érigée en plein air. Nous n'avions pas de salle de réunion, et il fallait pourtant nous protéger contre les ardeurs du soleil d'Afrique. Nous profitâmes aussi de l'occasion pour remercier Monseigneur de ce qu'il avait fait pour nous. Le discours était composé de l'action de grâce et de la demande, celle-ci plus longuement exprimée que celle-là. En somme il disait : « Monseigneur, vous avez déjà beaucoup donné, mais nous espérons que vous donnerez encore davantage. Un prêtre n'est pas suffisant. Son presbytère est trop dénué de tout. Nos deux religieuses sont obligées de faire la classe dans les bas côtés de l'église, ce qui n'est guère convenable. Il leur faudrait une école. »

Poursuivant toujours la réalisation des plans de Mgr Jolivet, Mgr Delalle ne tarda pas à transporter à Greyville l'œuvre des Cafres de Durban. En janvier 1905, le cher P. Delagnes, missionnaire des noirs, venait me rejoindre et m'aider. A deux, nous étions bien petitement logés dans une vieille maison en bois et en zinc. Bien des choses

laissaient à désirer, mais il en est ainsi dans les commencements de ménage, dans les débuts de missions. On disait bien joyeusement : A la guerre comme à la guerre ! Nous l'aimions bien quand même, notre petit cottage et notre jardin en friche. C'est là que le P. Delagnes a exercé avec tant d'habileté et de succès ses nombreux talents de peintre, menuisier, cuisinier, jardinier, etc. Sa science et son zèle n'avaient pas de bornes.

En octobre 1905, Sa Grandeur approuvait les plans d'un nouveau presbytère plus digne de l'église Saint-Joseph et plus en rapport avec nos besoins. Les travaux marchèrent rapidement, et, quatorze mois après la fondation de la paroisse, en mars 1906, nous étions installés dans une maison à deux étages, une des plus belles, sans contredit, du vicariat. Le style en est très simple, mais le local est très commode avec ses chambres grandes et spacieuses. Deux vérandas en relèvent la beauté et permettent d'y respirer la brise de la mer, si agréable dans les pays tropicaux. Presque en même temps, les Sœurs de la Sainte Famille construisaient, de l'autre côté de l'église et sur la même rue, comme pendant à notre maison, une école pour leurs enfants. Ce bâtiment a aussi une belle apparence et les connaisseurs ont beaucoup loué la distribution de ses salles de classe.

Nous avions désormais église, école et presbytère, mais, avec toutes ces belles bâtisses, qui nous ont valu les éloges du gouverneur de Natal et du maire de Durban, notre ambition n'était pas encore satisfaite. Le P. Delagnes songeait enfin sérieusement à réaliser un rêve caressé depuis des années par les Pères qui avaient été successivement chargés de l'œuvre des Cafres à Durban. Les pauvres catholiques de race noire n'avaient pas encore d'église à eux, dans la plus grande ville de notre colonie. Depuis longtemps, on ramassait, sou par sou, l'obole du nègre. Les dons de bienfaiteurs européens et surtout de la généreuse comtesse Ledochowska, grande bienfaitrice et mère des

missions catholiques africaines, avaient augmenté les fonds de la tirelire. Le Père missionnaire cafre pouvait commencer l'église Saint-Paul. Elle est debout maintenant, solide et bien bâtie, la reine des églises cafres du vicariat. Elle doit en grande partie son existence et sa beauté au zèle et à l'intelligence de son bienfaiteur, qui peut en être fier. — Je crois que la mission de Greyville attendra maintenant quelques années avant de sentir le besoin de nouvelles constructions. Je suis sûr que Mgr Jolivet a contemplé avec bonheur, du haut du ciel, tous ces travaux et toutes ces œuvres, qu'il avait projeté de faire, et que son digne successeur a été heureux de mener à bonne fin.

Cependant, dans le Sud de l'Afrique, nos catholiques aident aussi leurs évêques et leurs prêtres. Ceux de Saint-Joseph ont fait preuve d'un grand esprit de dévouement. Ces dernières années, les temps ont été assez mauvais chez nous. Il fallait travailler beaucoup, demander souvent, frapper à bien des portes pour ramasser les livres sterling, mais nos braves gens n'ont pas craint la peine. C'était même un plaisir de les voir à l'œuvre, pour Dieu, pour l'Eglise et pour les pauvres. Nous avons à Greyville, sans compter les Cafres, près de 800 catholiques, surtout anglais ou mauritiens. Les trois quarts d'entre eux appartiennent à la classe pauvre et sont sans beaucoup d'influence. Mais chacun, selon sa fortune et sa position, a fait ce qu'il a pu. En décembre 1905, les dames de la paroisse préparaient à l'Hôtel de Ville de Durban une magnifique tombola. Les évêques du Natal et du Transvaal, le maire de la ville, les encouragèrent de leur patronage et de leur visite. Tous nos journaux les félicitèrent de leur vaillance et de leur succès. Six mois après, les membres de notre Société de Saint-Vincent de Paul avaient exécuté, dans la même salle, un splendide concert, sous la haute présidence du Gouverneur du Natal et de Monseigneur l'Evêque. Plusieurs des plus grands artistes du Sud de l'Afrique nous prêtèrent gracieusement leur concours. Outre cela, nous avions, à Greyville

même, des concerts moins importants mais périodiques, organisés par nos hommes, pour amortir la dette de la mission. C'est ainsi que chacun apportait, selon l'usage du pays, sa pierre ou sa brique pour nos diverses constructions. Cet esprit de dévouement avait, comme toujours, sa véritable source dans la piété. Tous les premiers dimanches du mois, la Société du Sacré-Cœur nous donnait près de 120 communions. La paroisse de Greyville est aussi la paroisse du Sacré-Cœur. C'est Lui surtout qui l'a créée, qui l'a aimée, qui l'a bénie.

Voilà l'esquisse d'une fondation parmi les blancs dans un de nos vicariats du Sud de l'Afrique. Tout cela, penserez-vous, est très beau et très encourageant pour le missionnaire, mais n'y a-t-il pas de difficultés dans ce genre de missions ? Vos conversions sont-elles nombreuses ? Quel est l'état moral et religieux de la population blanche dans le Sud-Africain ? Les colonies, en règle générale, forment un milieu peu favorable au travail de la grâce. Nos colons pensent surtout aux affaires, aux sports, à la promenade et au plaisir. Sous un ciel d'azur, dans un beau climat, au pays de l'or, on est plus facilement porté qu'en Europe au sensualisme matérialiste et épicurien. L'esprit chrétien, qui est un esprit de dévouement, d'humilité et de sacrifice, est chez nous une plante exotique, qui germe avec peine et s'étiole facilement. On veut bien être honnête, vertueux, charitable, quand cela ne coûte pas ou quand cela rapporte ; mais on aime avant tout ses aises et tout ce qui flatte, et l'on est avide d'argent et de louanges. Bon nombre de nos Blancs admirent l'Eglise catholique, ses missions et ses œuvres, ses prêtres et ses religieuses ; ils disent : *quam pulchra est !* Oh ! comme elle est belle déjà dans les colonies du Sud de l'Afrique ! Mais le bon vivant et le chercheur d'or ne cherchent pas Dieu et ne supportent pas sa loi. Les romans légers et mauvais, les censeurs de religions et d'Eglises corrompent l'esprit et le cœur de la classe moyenne et aisée. Les ministres et les prédicants des nom-

breuses sectes protestantes exploitent et entretiennent, autant qu'ils le peuvent, les préjugés anticatholiques de la classe ouvrière. Ainsi, nous avons à lutter contre le matérialisme, la libre-pensée et le protestantisme.

Notre travail doit être avant tout un travail de préservation. Par tous les moyens dont nous disposons, nous essayons de soustraire nos catholiques à l'influence de cette atmosphère païenne et protestante qui les enveloppe. Par nos nombreuses écoles établies, bien qu'à de grandes distances les unes des autres, dans tous nos districts, nous pouvons donner aux enfants, aux filles surtout, une éducation chrétienne, des principes et des habitudes catholiques. La paroisse vient ensuite, par l'action de sociétés pieuses ou par l'infiuence de personnes zélées, protéger et développer cette bonne semence de vertus. Rien, me semble-t-il, n'aide plus puissamment dans notre pays à conserver et à entretenir l'esprit de foi et de piété que les réunions fréquentes et périodiques, tenues au presbytère ou à l'église. C'est là que se forment, dans un pays nouveau comme le nôtre, la mentalité catholique et la conscience chrétienne. On y voit toujours une élite d'hommes intelligents, de dames pieuses, de personnes influentes qui garderont pour eux et qui porteront à leur famille et à leur cercle l'esprit du véritable Evangile. Ces meetings sont également nécessaires pour opérer la fusion des nationalités et l'union des esprits. D'ailleurs, n'est-ce pas par l'organisation que les communautés deviennent fortes? Saint Paul ne se contentait pas de prêcher, il organisait aussi avec beaucoup de soin ses nombreuses églises. De plus, Dieu lui-même a promis sa bénédiction spéciale à tous ceux qui s'assembleraient ainsi pour la gloire de son nom. Il a dit qu'Il serait au milieu d'eux. C'est dans ces réunions que nous formons nos soldats et nos apôtres, les propagateurs et les défenseurs de notre religion sainte.

Cependant, nous n'avons pas laissé, même dans les missions blanches, de porter des coups redoutables au monstre

de l'hérésie. Nous avons forcé nos ennemis d'hier à confesser la beauté, la force et la sainteté de notre Eglise. Avec un courage inlassable, nos braves religieux et religieuses persévèrent dans un travail bien ingrat, mais ils ont réussi. par leurs écoles mixtes, à détruire dans les familles protestantes un mur de préjugés qui rendaient jusqu'aujourd'hui les conversions impossibles. Pourquoi Dieu les a-t-il envoyés arracher les ronces dans un champ si vaste ? Bientôt, je l'espère, nous pourrons jeter la semence en terre et l'on récoltera plus tard. Déjà les quelques conversions que nous avons obtenues sont dues, pour la plupart, aux bons exemples, à la ferveur et à la piété d'un époux ou d'une épouse catholiques sortis de nos écoles. Ce sont les enfants formés par les Frères et Sœurs qui sont les auxiliaires du prêtre dans la paroisse, qui préparent son entrée dans les familles et qui portent dans les fermes de nos campagnes l'amour et l'admiration de notre religion dont ils sont les anges et les aimables apôtres.

Dans le Sud de l'Afrique, on se demande anxieusement que sera l'avenir pour la population de race blanche. Nous pourrions aussi nous demander ce que deviendront nos missions parmi les Blancs. Valent-elles qu'on fasse pour elles de si durs sacrifices et que l'on quitte parents et patrie ? En travaillant, dans ces milieux civilisés, peut-on se glorifier du titre de missionnaire ? Si nous n'avons pas l'argent nécessaire pour faire face à la fondation ou au maintien des œuvres, si nous ne trouvons pas assez d'apôtres pour conquérir ce grand et beau pays, l'hérésie ne finira-t-elle pas par s'y établir ?

Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? En dix ans, l'œuvre des Européens sur la côte du Natal a triplé d'importance. Tout porte à croire que l'émigration européenne vers nos rivages, pour s'être ralentie un peu, ne s'arrêtera pas d'ici longtemps. Les églises de nos villes continueront donc à se recruter de fidèles venus d'Europe et de conversions faites, dans le pays. Ah ! qu'ils viennent

les ardents, ils trouveront du travail. Un jour aussi, je l'espère, l'Eglise catholique produira ici ses belles œuvres et ses saints, chez les blancs comme chez les noirs. Nous n'allons pas si vite qu'en Amérique, nous ne sommes pas si avancés ni si anciens qu'à Ceylan, nous travaillons en Afrique dans un pays qui se forme et à une époque de fondation. Tous nos vieux Pères du Natal ont été des fondateurs, des bâtisseurs, des pionniers : nous ne sommes pas tous avec les Cafres, mais nous sommes tous missionnaires dans toute la force du terme. Nous faisons tous ici ce que saint Paul faisait à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, à Corinthe et à Rome, et nous attendons avec une invincible espérance que Dieu bénisse nos efforts et féconde nos travaux.

R. P. Le Texier, *O. M. I.*

BASUTOLAND

Lettre d'un missionnaire des Basutos.

Parmi les obstacles qui s'opposent à la conversion des païens de l'Afrique méridionale, la polygamie tient, sans contredit, un des premiers rangs. Passée à l'état de coutume invétérée, elle a été jusqu'aujourd'hui regardée par tous comme un signe de richesse, de puissance et d'honneur. De là vient que, pour renoncer à cet idéal de la vie païenne, le futur converti rencontre tant de préjugés à combattre et de difficultés à vaincre.

S'il est vrai que partout et toujours la conquête d'une âme d'infidèle suppose, de la part de Dieu, un miracle de

sa grâce, en ce malheureux pays que le démon subjugue depuis le commencement et qu'il a plongé si avant dans les ténèbres du mensonge et les désordres du vice, elle réclame, en outre, de la part des apôtres qui se vouent à cette rude tâche, des prodiges de patience et de zèle soutenus par les plus grands sacrifices.

Et pourtant, lorsque, du milieu des épines, une fleur s'épanouit sous les divins rayons de la grâce, quand sonne enfin l'heure bénie de la conversion, ne parlez plus au missionnaire de ses peines, de ses privations, ni de ses angoisses. Son âme est tout entière au bonheur d'offrir au Bon Pasteur la brebis perdue ; son cœur tressaille aux échos des harmonies du ciel : « Réjouissez-vous avec moi, a dit le Père des miséricordes, car mon fils était mort..., il est ressuscité. »

Conversion de Paulus.

En 1881, après la guerre dite des fusils, un grand mouvement d'émigration amena, vers le sud du Basutoland, non loin des rives de l'Orange encore inhabitées, une population au milieu de laquelle se trouvaient des chrétiens.

Le missionnaire, quelque grande que fût sa bonne volonté, ne pouvait visiter tous ses fidèles, dispersés qu'ils étaient dans le vaste district de Guthing. La nécessité s'imposait de fonder quelques stations qui fussent comme autant de centres d'où le prêtre rayonnerait.

Une colonie d'émigrants vint se fixer sur la rive gauche du fleuve Orange, au pied des montagnes du Drakensberg, dans un pays appelé Leghekou, du nom du chef. Une station y fut établie. Les chrétiens, en l'absence du prêtre, se réunirent au moins le dimanche, pour faire la prière en commun et apprendre le catéchisme. Elisa, la première femme du chef, s'acquittait des fonctions de catéchiste avec entière satisfaction.

Or, non loin de la demeure du chef, habitait un vieux

païen, Monkhe. Riche des biens de la terre, il vivait tranquillement avec l'unique femme qu'il s'était choisie pour épouse. Jadis, lorsqu'il était à la cour du roi Moshueshe, nombre de parents et d'amis, étonnés et presque scandalisés de la conduite de Monkhe, l'incitaient à imiter les gens de la cour et les riches du pays, en prenant comme eux plusieurs concubines.

Vivre en monogame, déroger ainsi aux mœurs, aux traditions les plus révérées des ancêtres, c'était chose extraordinaire pour nos Basutos. On lui en faisait un crime. Aussi dira-t-il plus tard, que ni les moyens, ni les conseils ne lui ont fait défaut pour le faire revenir sur sa décision ; mais il tint ferme.

Monkhe, en sa qualité de conseiller du chef, allait de temps à autre à Leghekou, porter le secours de ses lumières dans le jugement des affaires et la solution des difficultés. Vivement touché de voir les chrétiens s'assembler et s'agenouiller pour dire leurs prières, il en vint à presser sa chère moitié de s'adjoindre à eux. Madame refuse d'abord et se rebiffe. « Et pourquoi, lui dit-elle, n'y vas-tu pas toi-même ?... » Enfin, elle cède aux instances de Monkhe.

Celui-ci, chrétien de cœur, voulait simplement se préparer les voies par l'admission de sa femme au catéchuménat. Il s'agenouille à côté d'elle pour réciter les prières du matin et du soir, et, la grâce faisant son œuvre, il demande bientôt le baptême.

A la date fixée, ce fut un beau jour de fête et de grande réjouissance. Parents et amis des environs furent invités. Un beau bœuf, bien gros, fit les frais du régal avec force libations de bière cafre.

La cérémonie achevée, Monkhe, comme un nouveau Paul, se releva apôtre et se mit à exhorter les assistants. « Dieu m'a béni, leur dit-il, il m'a donné des richesses, « mais jamais je n'en ai abusé. Avec mes nombreux « troupeaux, j'aurais pu, comme mes compatriotes, pren-

« dre plusieurs femmes, je ne l'ai point voulu... — Aujour-
« d'hui, je suis chrétien, je vous invite, vous, chrétiens,
« mes frères, à servir avec une grande fidélité le Dieu dont
« vous êtes devenus les enfants au beau jour de votre
« baptême...; et vous, qui êtes encore païens, embrassez la
« religion de Jésus, notre Sauveur...; et vous surtout, qui
« êtes mes enfants, suivez mon exemple, et vous serez
« heureux comme l'est votre père... »

Tous étaient émus, plusieurs l'étaient jusqu'aux larmes, en entendant ce vénérable vieillard dont Dieu venait, en ce jour, de récompenser la droiture et la simplicité de cœur, par la grâce du baptême.

Quelque temps après, le divin Maître appelait à lui ce bon et loyal serviteur. Et Paulus, réconforté par la réception des derniers sacrements, rendit doucement sa belle âme à Dieu.

Autre fait.

Récemment encore, une femme païenne se trouvait dangereusement malade. Elle fréquentait, depuis longtemps, la chapelle de la mission, assistait à la messe et au catéchisme le dimanche.

A l'annonce de sa maladie, ses parents accoururent pour la voir et lui procurer les soins que réclamait son état. « Depuis longtemps, leur dit-elle, je désire me convertir et suivre la religion des Romains. Jusqu'ici, vous vous êtes opposés à ma conversion et vous n'avez pas écouté mes prières, mais aujourd'hui, sachez-le, je vous rends responsables de mon salut. »

Interdits, les parents se hâtèrent de prévenir le Père, sans d'ailleurs bien comprendre un tel langage.

C'est qu'il faut le dire : de telles conversions sont ici malheureusement trop rares. Le salut est chose tout à fait secondaire et de peu d'importance pour la plupart des indigènes du pays ; tandis qu'ils vérifient les énergiques

paroles de l'apôtre saint Paul : *Quorum Deus venter est*, dont la traduction est connue.

Revenons à la malade. Bien qu'elle ne connût guère que les principales vérités de notre sainte religion, elle reçut le baptême avec de grands sentiments de foi et de piété. Elle était mûre pour le ciel. Peu de temps après sa mort, elle obtenait de Dieu pour sa belle-sœur une grâce de lumière qui la porta à demander le saint baptême et l'adjoignit au nombre de nos catéchumènes.

NOUVELLES DIVERSES

TEXAS

San Antonio. — Eglise Sainte-Marie.

Une mission réussie.

La mission dirigée par le R. P. J.-B. Frigon, *O. M. I.*, s'est poursuivie avec un succès qui ne s'est point démenti. Nombreux étaient les fidèles assidus aux exercices de chaque soir et qui ont suivi avec un succès toujours croissant l'exposition que faisait l'éloquent missionnaire des vérités fondamentales du salut. Ses pressantes exhortations ont porté des fruits abondants : la preuve évidente en est dans le grand nombre de confessions et communions pendant la semaine, et particulièrement des communions du jeudi et du dimanche qui ont dépassé les chiffres les plus élevés obtenus jusqu'ici dans la paroisse.

La bénédiction des enfants.

Le fait le plus touchant de la mission fut peut-être la bénédiction des petits enfants, le samedi après midi. L'église était remplie par eux et leurs mères. On y voyait des bambins de toutes sortes et de toutes conditions, depuis l'enfant porté dans les bras jusqu'aux jeunes autocrates de sept ans.

A la demande du missionnaire, le libre usage de l'édifice leur fut laissé pour se promener à leur gré, babiller, rire ou pleurer, selon qu'ils le jugeraient à propos, car « c'est leur manière de louer Dieu », disait le Père. Il s'éleva bientôt un tel « concert de louanges » que par instants la voix du prédicateur faillit en être entièrement couverte.

De la table de communion où il se tenait, le P. Frigon adressa une chaleureuse allocution aux parents. Il avait revêtu pour la circonstance le surplis, l'étole et la chape. Pendant son discours, ponctué par les interruptions spontanées de son jeune auditoire, plusieurs enfants vinrent au milieu de la nef contempler, ravis, l'imposante tenue du Père et l'éclat de ses ornements.

Le discours fini, le prédicateur bénit solennellement l'assistance ; puis, se rendant à la porte de l'église, il bénit la paroisse entière, afin que ceux qui n'avaient pu venir aient leur part des faveurs spirituelles de ce jour.

Pendant la bénédiction du Très Saint Sacrement, la voix puissante de l'orgue et le chant nourri de l'*O Salutaris* et du *Tantum ergo* ne dominèrent pas toujours le chœur des enfants.

A la fin de la cérémonie, ceux-ci se répandirent dans les rues voisines en continuant leurs cantiques enthousiastes qui charmaient le cœur des passants. Un des témoins fit remarquer que ce spectacle eût bien réjoui le cœur du bon président Roosevelt.

The Southern Messenger, 9 avril 1908.

Saint-Albert et Prince-Albert.

Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, a débarqué à Naples, venant d'Amérique.

Sa Grandeur, qui a passé à la Maison Générale les derniers jours du mois de mars, a été reçue par Sa Sainteté Pie X. Au cours de l'audience, le Saint-Père daigna non seulement manifester au vénéré prélat l'estime dont il l'honore et l'intérêt qu'il prend à la nouvelle église de Prince-Albert, mais encore bénir de toute l'effusion de sa charité l'évêque et ses missionnaires, les œuvres et leurs bienfaiteurs.

Au Directeur de l' « Action Sociale ».

Monsieur le Directeur,

Je viens aujourd'hui continuer notre causerie sur la situation des Canadiens-Français dans les provinces de Saskatchewan et d'Alberta.

Au point de vue « religieux », leur situation n'est pas moins bonne, elle est de beaucoup meilleure, qu'au point de vue national. Il y a lieu, cependant, de distinguer. Laissons de côté, pour le moment, la situation des enfants, nous en causerons en parlant de l'école.

La population adulte trouve dans ces provinces à peu près tous les moyens de salut, je veux dire, les facilités de pratiquer leur sainte religion, que vous avez dans votre province de Québec. Le clergé est en général de langue française. Combien nos co-nationaux sont mieux partagés, sous ce rapport, que les immigrants européens ou américains, on le voit sans peine. Et ce qui est précieux pour les nôtres, c'est que évêques et prêtres sont de chauds Canadiens.

Tout le monde connaît l'œuvre apostolique, sublime de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Cette congrégation, la plus canadienne de toutes nos sociétés religieuses, a fait avec un succès visiblement béni de Dieu, dans le Nord-Ouest Canadien, un travail de géant. Sur aucune autre plage du monde, et par aucun autre groupe d'apôtres, l'on n'a vu plus de zèle évangélique, plus de savoir-faire et plus de ténacité que n'en ont déployé ces bons Pères depuis 50 ou 60 ans. Aussi les résultats de leur apostolat sont tout simplement merveilleux. Les sauvages en majorité chrétiens, les métis convertis et conservés à la foi catholique, et l'Eglise établie dans ces immenses plaines sur un pied presque aussi parfait que dans la province de Québec, voilà quelques-uns de leurs gestes.

Honneur donc aux Pères Oblats ! Honneur aux pionniers de l'Evangile et de la civilisation ! Honneur aux grands évêques du passé et du présent, tels que Nos Seigneurs Provencher, Taché, Grandin, Langevin, Legal et Pascal ! Canadiens et Français de France, ils ont compris le caractère et les aspirations de nos compatriotes et se sont sacrifiés et se multiplient encore pour donner à chacun le pain spirituel, tout en ne négligeant point les intérêts temporels. En fait l'orientation nationale des nôtres a été l'une de leurs préoccupations. Qui ne se rappelle les paroles, les écrits, les œuvres, les larmes d'un Mgr Taché ?

On a dit qu'étant tout occupés de leurs chers sauvages et métis, ils ont pendant longtemps négligé les colons blancs. Est-ce vrai ? Et si oui, en pouvait-il être autrement ? La masse de leur troupeau se composait de sauvages et de métis. Ils devaient se faire à la vie nomade de leurs ouailles. En conséquence, les quelques colons blancs devaient naturellement joindre la « mission ». Il en résultait bien quelques inconvénients. Mais que faire ? Il était certain, cependant, qu'aussitôt qu'un petit groupe de colons se formait, l'évêque voyait à ce qu'ils fussent desservis suivant leurs besoins.

On a dit aussi que par leurs appels réitérés à la charité

des habitants de la province de Québec, en faveur de leurs missions, par le tableau porté au noir des privations, misères et épreuves endurées par eux et leurs compagnons de courses, ils ne concouraient guère à encourager qui que ce soit à venir planter sa tente dans ces pays. C'est possible. Mais que l'on se mette à leur place, aurions-nous su faire plus et mieux? La nécessité du moment devait être leur loi. Il fallait pourvoir aux dépenses énormes de voyage, à la sustentation des missionnaires, à la construction d'églises et d'écoles, etc. Malgré tout, ils ont su planter dans Manitoba des colonies qui sont devenues des paroisses comparables aux plus florissantes de la province de Québec. Et, après 40 ans de séjour dans l'Ouest, ces Canadiens sont aussi bons catholiques et aussi Français que vous et moi. Et depuis quelques années, qui ne sait le zèle éclairé, le travail désintéressé et efficace de plusieurs Pères Oblats en faveur de la colonisation par les nôtres des prairies? Seulement, leurs appels ont-ils toujours été bien vus dans la province de Québec? Ne leur a-t-on pas fait comprendre qu'ils devaient se contenter de rapatrier les Canadiens-Français des Etats-Unis? Qu'il ne fallait pas tenter les habitants de Québec? Comme si l'on ne savait pas qu'une certaine catégorie de gens « veulent » et « doivent mouver » (passez-moi ce mot né du mouvement migratoire). Se berçait-on de l'illusion de retenir quand même tous les enfants de Québec dans les limites de cette province? En pratique, ayons le courage de l'avouer, sinon en théorie, pendant les 30 dernières années, il a été entendu que les Canadiens-Français iraient aux Etats-Unis, faire un noviciat de malheur, pendant lequel ils gagnent peu et perdent beaucoup de leurs bonnes qualités. Résultat! une bonne partie de ces Canadiens rapatriés font honte. Ne pensez-vous pas que le résultat serait tout autre si la province de Québec n'avait pas été pratiquement fermée aux missionnaires patriotes, tandis que les embaucheurs américains avaient leurs coudées franches?

Ces considérations nous ont entraînés un peu en dehors de notre voie. Disons-le donc, les bons Pères Oblats ont eu et ont encore bien soin de leurs sauvages et métis, sans négliger les colons blancs, surtout leurs compatriotes canadiens-français. Actuellement nos évêques s'emploient à la formation d'un clergé séculier qui prend charge surtout des paroisses rurales. Dans beaucoup d'endroits les catholiques sont encore en trop petit nombre pour pourvoir au soutien d'un prêtre résidant. Mais ces missions sont régulièrement visitées et nous faisons des efforts énergiques pour renforcer ces centres existants, en faire autant de paroisses viables, lesquelles sont et seront administrées absolument comme celles de la province de Québec. En résumé, on peut dire que ceux des nôtres qui veulent faire leur religion en ont les moyens et, disons-le à leur honneur, ils savent en profiter. Chaque année des douzaines d'églises, plus ou moins riches, s'élèvent sur différents points du territoire et nos gens font généreusement les sacrifices voulus pour la construction et le maintien de ces temples, qui sont, ils le savent, bien à eux. Je ne vois donc pas ce dont nos compatriotes pourraient se plaindre au point de vue religieux. Ils ont, je le répète, un immense avantage sur les autres nationalités ; car le clergé est en parfaite harmonie avec eux par la langue et les aspirations.

Dans un prochain article, je traiterai de la position de nos compatriotes au point de vue « scolaire ».

A. P. Berube, *Prêtre.*

Proc.-Dioc.

(*Action Sociale*, 9 avril 1908).

MACKENSIE-YOUKON

Erection en Préfecture Apostolique du district du Youkon (Canada).

Nous lisons dans les *Missions Catholiques*, N^os^ des 6 mars et 17 avril 1908 :

« Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté a érigé la nouvelle préfecture apostolique du Youkon (Canada), aux dépens du vicariat apostolique du Mackensie. Cette nouvelle préfecture apostolique, qui ressortira de la province ecclésiastique de Victoria (Vancouver), embrassera, outre le territoire du Youkon, la partie du district de Cassiar comprise entre la préfecture apostolique de l'Alaska à l'ouest et les Monts Rocheux à l'est, ainsi que la partie du « District de la Côte » (Coast District) incluse entre les 55° et 54° de latitude nord et bornée à l'est par le 124° de longitude occidentale (méridien de Greenwich). »

« Le R. P. Emile Bunoz, des Oblats de Marie Immaculée, a été nommé préfet apostolique du Youkon. »

IMPRIMATUR

Virduni, die 27 Maii 1908.

Lizet, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 1990,5,08.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 183. — Septembre 1908.

ROME

INAUGURATION

d'un Sanctuaire de famille.

Les Révérends Pères qui vont de nouveau se réunir en Chapitre — plus tôt, hélas ! qu'ils ne le pensaient il y a deux ans — dans notre maison du scolasticat de Rome, y trouveront, avec le même accueil fraternel et empressé, quelques heureuses surprises qui charmeront leur piété et mettront dans leur cœur un chaleureux merci à l'adresse du R. Père Supérieur.

Non content d'avoir fait placer, le 1er mars dernier, une grande et belle statue de saint Joseph sur un socle de marbre, au fond de l'allée des chênes qui forme la promenade de la cour, statue que le T. R. Père Vicaire Général a solennellement bénite, que les Pères et les Frères ont acclamée de leurs voix vibrantes par un *Te Joseph*, dont les accords de violons, de flûtes et de violoncelles faisaient

ressortir la riche mélodie, le R. P. Fabre a fondé un sanctuaire de famille bien précieux que nous allons décrire et dont nous relatons l'inauguration solennelle. Si tous les membres de la Congrégation ne peuvent le contempler et l'admirer de près comme les capitulants, tous ont le droit de connaître son existence et les trésors qu'il renferme.

Ce sanctuaire familial se trouve au fond de la chapelle, sous la tribune. Pour le former, une cloison a enlevé son espace à la nef, dont elle le sépare depuis deux ans. Simple salle des exercices jusqu'à ces temps derniers, le voilà transformé, sans rien perdre de sa précédente destination, en un séjour sanctifié, en un vrai reliquaire.

Quand on y entre, on voit d'abord, à gauche et adossé à la cloison, l'*autel des vœux*. C'est au pied de cet autel que, dans l'église de la Mission, à Aix, notre vénéré Fondateur et le R. P. Tempier prononcèrent leurs premiers vœux pendant la nuit du Jeudi Saint, 11 avril 1816, comme mention en est faite en lettres d'or autour de la table sacrée. Cet autel de bois, d'un bistre brillant que décorent des filets d'or, est remarquable de simplicité et d'élégance. Rien de massif dans sa base, d'où il s'élève en s'évasant avec la souplesse d'une fleur de lis, ni dans ses trois gradins inégaux qui vont mourir symétriquement au pied de la croix du tabernacle. Condamné à l'exil avec nos Pères d'Aix, l'autel du grand souvenir fut dirigé sur Rome par la Vierge miraculeuse qui l'a abrité dans la maison de ses enfants, en s'y abritant elle-même.

Nous ne pouvons taire que, avec la maison de Rome, toute la Congrégation est bien reconnaissante au R. P. Clavé qui a été, dans cette circonstance, l'instrument providentiel et dévoué de notre Bonne Mère.

Cette Vierge *miraculeuse*, ainsi appelée dans la famille en mémoire d'un fait établi par la tradition et relaté dans les *Missions* de 1904, fut solennellement installée par le P. de Mazenod dans l'église de la Mission le jour de l'As-

somption de l'année 1823. Elle fait face maintenant à l'autel des vœux. Debout sur le grandiose piédestal de marbre blanc que le T. R. P. Fabre lui consacra, en 1886, en souvenir du vingt-cinquième anniversaire de son Généralat, elle développe sa grande taille sur une draperie d'azur. Sa tête, couronnée des douze étoiles, est relevée vers le ciel dans l'attitude de la prière. Elle porte un voile doré, comme sont entièrement dorés sa longue robe et son manteau. Type de l'Immaculée, un pied sur le croissant, l'autre sur le serpent qu'elle écrase, elle appuie sa main droite sur son cœur, tandis que l'autre main étendue répand des grâces sur ses enfants qui l'implorent.

Devant la statue se trouve le prie-Dieu de notre vénéré Fondateur. Il est de chêne, en forme de blason ovale sculpté aux armes de la Congrégation, avec garniture modeste de cuir vert foncé. De la chambre épiscopale de Montolivet, il passa au noviciat de la Sainte-Famille à Royaumont. Exilé, lui aussi, c'est à Bas-Oha que le R. Père Supérieur le découvrit et obtint pour lui la faveur de venir rejoindre les autres reliques.

Elles sont toutes bien belles et bien précieuses ; mais l'incomparable est gardée dans le fond du sanctuaire comme dans une arche sainte : nous parlons du cœur de notre Père bien-aimé.

Ce cœur vénéré, d'où est sortie notre chère Congrégation, n'est point là tout entier. Une part, confiée dès le principe au scolasticat de Montolivet, a accompagné ce scolasticat dans ses diverses résidences, à Autun, en Irlande et à Liége. Elle est filialement conservée dans ce dernier séjour, amoindrie cependant d'une parcelle qui repose maintenant au scolasticat d'Archeville. La grande partie que Rome possède est celle qu'a toujours possédée la Maison Générale et à Paris et à Liége, et dont le T. R. P. Lavillardière a autorisé le transfert dans la Ville Eternelle, où l'Administration est maintenant établie.

Le monument qui le contient est vraiment digne, peut-on

dire, de renfermer ce trésor : richesses matérielles, artistiques, symboliques et pieuses, rien ne lui manque. Sur un énorme bloc de marbre blanc que garnissent des lames de marbre de teintes variées, s'élève en miniature l'église de la Mission, avec sa coupole, ses diverses façades et ses pilastres. Au-dessus de la porte, sur son fronton, les armes de Mgr de Mazenod sont tracées en lignes d'or... Le souvenir est-il délicat ! Et ne semble-t-il pas que ce cœur doit battre encore dans le fac-similé de cette église où il a battu bien longtemps et bien fort pour Dieu, pour la Vierge Immaculée et pour nous ! — Le sculpteur a réalisé à merveille l'idée artistique que l'affection filiale avait inspirée ; comme aussi ont été bien inspirées les trois épigraphes gravées en lettres d'or sur le socle.

Nous les citons : tous seront heureux de les lire et de les méditer. Pour bien comprendre la première, il faut savoir que les scolastiques de Rome se sont cotisés pour demander à la charité les frais de l'érection.

Sur le devant :

PATER O DULCISSIME
CORDI TUO
QUOD FUIT CARITATIS EXEMPLUM
FILII
QUOS UNDIQUE TERRARUM ADSCITOS
MATER ALUIT ROMA
AMORIS INDICEM
ÆDICULUM DICAMUS
XII CAL. JUNII MCMVIII.

Sur la face latérale gauche :

IGNE DIVINO ÆSTUANS
EVANGELIZARE PAUPERIBUS
PRÆCONES APOSTOLICOS
PROLEM PERENNI SOCIETATE
DESUPER SUSCEPTAM
FACES PER ORBEM MISIT.

Sur la face latérale droite :

CARITATEM
ULTIMIS VERBIS COMMENDAVIT
CARITATEM
FILIORUM SUORUM INSIGNE VOLUIT
CARITATEM
HŒREDITARIO JURE SERVANDAM POSTULAVIT.

Tel est ce sanctuaire familial avec, appendus aux murs, les tableaux qui lui conviennent : divers portraits de notre vénéré Fondateur, ceux de saint Liguori, du pape Léon XII, du P. Tempier et du P. Albini. Dès la fin mai, il n'attendait plus que son inauguration.

Le jour choisi a été le lundi de la Pentecôte, 8 juin, jour anniversaire, selon la liturgie, du grand jour où notre bien-aimé Père nous légua son testament de charité, la veille de sa bienheureuse mort qui arriva le mardi de la Pentecôte, 21 mai 1861.

Tous les Oblats de Rome, de la maison générale, du scolasticat et de la via Cairoli, se réunirent, à 9 heures, sous la présidence du T. R. Père Vicaire, dans la salle privilégiée, ornée de palmes et de fleurs. Au centre, sur une petite colonne enguirlandée de lis et de roses, reposait l'urne d'argent qui contient la vénérable relique.

C'est le sentiment de l'espérance, un chant de triomphe, qui ouvre la cérémonie :

Ego sum resurrectio et vita,
Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet.
Qui vivit et credit in me non morietur in æternum.
Ego sum resurrectio et vita.

Ce cantique divin achevé, le R. P. Baffie est debout sur le marchepied de l'autel et entonne un hymne à son tour ; et quel hymne ! Il a vibré sur ses lèvres et dans les cœurs ; et c'est pour qu'il vibre partout et toujours dans le cœur

de tous les Oblats, que les *Missions* se font un devoir de le reproduire. Il suit ce compte rendu.

Aussitôt après, le T. R. Père Vicaire Général procède à la bénédiction du tombeau-reliquaire et y transporte l'urne précieuse, pendant que le chœur exprime les sentiments qui débordent de toutes les âmes :

Beati mortui qui in Domino moriuntur.
Audivi vocem de cœlo dicentem mihi :
Collocet eum Dominus cum principibus populi sui.
Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Est-il besoin de le dire ? A ces sentiments, un autre se joignait, bien vif : Quand donc ce tombeau sera-t-il transformé en un autel ? Quand donc verrons-nous l'auréole autour de cette tête vénérable dont la douce majesté le domine ?... Que cette espérance est consolante ! et quels brûlants désirs voudraient la voir se réaliser bientôt ! C'est l'insigne faveur que nous avons demandée pendant la grand'messe qui a suivi cette cérémonie inoubliable, et que la prière ardente de tous les Oblats ne cessera de solliciter.

***

Nous apprenons qu'en donnant un résumé de notre fête, les *Petites Annales* se proposent de publier la photographie des souvenirs que nous venons de décrire.

***

Discours du Révérend Père Baffie.

Mes Révérends Pères et mes bien chers Frères,

Le monument que nous inaugurons aujourd'hui est une inspiration de la piété filiale. Le cœur, la reconnaissance et la foi ont mis en branle l'esprit, l'activité, le savoir-faire, afin de perpétuer dans cette école de perfection qu'est le

scolasticat de Rome, le dévouement d'un père, le zèle d'un apôtre et les vertus d'un saint.

Un double souvenir s'éveille et s'éveillera toujours à son aspect : celui du travail et celui de la récompense. *Vita quidem laboriosa, sed mors pretiosa*, comme disait saint Bernard. Et qui n'aurait pas honte de renoncer à être couronné avec son père, parce qu'il n'aurait pas le courage d'associer sa vie à ses labeurs ?

En prenant une place d'honneur dans cette salle de communauté, notre vénéré Fondateur déploie devant vous son cœur, ainsi qu'un livre qu'il vous suffira d'étudier pour progresser dans la science des saints, qui est la vraie science, disons plus et mieux, qui est la seule vraie science.

La Congrégation qui, dans sa maternelle sollicitude pour votre progrès intellectuel, vous a accordé le privilège de vivre à l'ombre du palais des Papes et sur une terre sanctifiée par le sang de milliers de martyrs, attend et désire que vous deveniez encore plus croyants que lettrés, plus vertueux qu'érudits, plus surnaturels qu'éclairés. Sans la science des saints, les connaissances accumulées dans votre esprit par la vénérable Université dont vous êtes les disciples, non seulement ne perfectionneraient pas votre tempérament moral, mais le déprimeraient et le vicieraient plutôt, en lui inoculant le virus de cette terrible maladie que saint Paul dénommait déjà, de son temps, l'enflure de la science ; maladie terrible, en effet, puisque les malheureux qu'elle tuméfie sont mis dans l'impossibilité de passer par la porte étroite qui mène à la vie : *angusta porta quæ ducit ad vitam ;* affirmation vraie, non pas seulement de la porte qui mène à la vie de la gloire ou à la vie de la grâce qui la prépare, mais encore de celle qui donne accès à la vie intellectuelle d'un théologien digne de ce nom, comme le prouvent, jusque dans l'histoire contemporaine de l'Eglise, des exemples malheureusement trop multipliés.

L'auteur du livre des Proverbes dut s'avouer, au déclin de sa vie, qu'il avait flétri et stérilisé son intelligence :

Stultissimus sum virorum, non didici sapientiam et non novi scientiam sanctorum (Prov. xxx, 2). Ce remords ne torturera jamais votre âme, si vous la façonnez à l'image du grand cœur de notre vénéré Fondateur que la foi et l'amour firent si parfait dans l'ordre surnaturel.

Puisque Salomon se qualifie d'homme malavisé : *Stultissimus virorum*, parce qu'il ne s'est pas préoccupé de posséder, ni même d'acquérir la science des saints : *Non novi scientiam sanctorum*, nous sommes en droit de conclure que notre vénéré Fondateur, qui l'a possédée à un si haut degré, fut un esprit très éveillé sur ses propres intérêts, très clairvoyant sur les besoins des âmes. C'est la première considération qui s'est offerte à mon esprit, quand j'ai accepté la mission de parler en cette mémorable circonstance, et c'est aussi la seule que je me propose de soumettre à votre piété filiale.

Elle est bien digne de fixer l'attention des étudiants en théologie et plus encore des maîtres qui les initient aux sciences sacrées, cette parole de l'auteur de l'Imitation : *Magna differentia, sapientia illuminati et devoti viri et scientia litterati et studiosi clerici.* Grande est la différence entre le savoir d'un homme pieux et éclairé de Dieu et la science d'un clerc lettré et adonné aux études. Et il en donne cette raison qui s'impose à nos réflexions, non moins impérieusement que son affirmation : *Multo nobilior est illa doctrina quæ desursum ex divina influentia manat, quam quæ laboriose humano acquiritur ingenio* (L. III, chap. xxxi, 2). Bien plus noble est la doctrine infusée dans l'âme par l'opération divine, que celle dont l'esprit humain fait laborieusement l'acquisition. L'idéal serait que, dans chaque théologien, la sagesse surnaturelle pénétrât de ses irradiations les conceptions de la science humaine, comme dans ces grands génies que furent Augustin, Bonaventure, Thomas d'Aquin. Et, Dieu merci, les héritiers du double esprit de ces grands hommes ne sont pas rares dans

l'Eglise. Mais vouloir apprendre ou enseigner la théologie hors de l'influence du *Veni Creator* humblement récité, et non pas au pied du Crucifix, comme le faisait l'Ange de l'école, c'est se condamner à n'avoir jamais qu'une science de qualité inférieure. Or, la qualité inférieure n'est telle qu'en raison d'une tare qui, pour n'être pas perceptible au début, n'est pas moins ce ferment mauvais qui corrompt toute la masse. L'histoire de la théologie en fournit de multiples et douloureux exemples.

Dès lors, si vous demandez : Faut-il ranger notre vénéré Fondateur parmi ces hommes d'Eglise que l'auteur de l'Imitation appelle des clercs lettrés et épris de savoir : *litterati et studiosi clerici?* sans hésitation, tous les témoins de sa belle vie vous répondront négativement. Ni les commotions politiques qui bouleversèrent l'Europe, durant les années de sa jeunesse, le condamnant à ce long exil dont les étapes successives furent : Nice, Turin, Venise, Naples et Palerme ; ni les œuvres qui se disputèrent son temps et son activité, quand il put enfin se retrouver dans le calme du foyer paternel réallumé; ni sa complexion avide de mouvement et de grand air ne lui permirent de se créer une place remarquée dans la phalange des lettrés et des érudits. Mais si, poursuivant votre interrogation, vous demandez : Notre vénéré Fondateur mérita-t-il d'être compté parmi les hommes surnaturellement éclairés : *illuminati et devoti viri*, qui furent au cours du XIX^e^ siècle, ainsi qu'autrefois Jean-Baptiste, des foyers de lumière et de chaleur : *lucerna ardens et lucens?* les multitudes qui, à sa parole, rentrèrent dans la voie du bien sont là pour le proclamer.

Mais ce qui apparaîtra plus merveilleux, et que, pour ce motif, nous avons le filial devoir de mettre en relief, c'est que, dans beaucoup de questions, universellement admises aujourd'hui, mais encore contestées et même niées, quelques-unes avec passion, au commencement du siècle dernier, le Père de Mazenod ait été l'apôtre de l'orthodoxie la plus pure

et même le précurseur des définitions de l'Eglise, tandis que dans le camp des lettrés et des érudits, *litterati et studiosi clerici*, qui, alors comme aujourd'hui, se cataloguaient modestement dans le livre d'or des intellectuels, beaucoup, après s'être consumés en stériles raisonnements, étaient convaincus de n'être que les prôneurs d'opinions erronées : *Evanuerunt in cogitationibus suis... et stulti facti sunt.*

I. — Quand Léon XIII, dans son encyclique du 25 mai 1899, présenta au monde le Cœur Sacré de Notre-Seigneur comme le divin Labarum dans lequel l'humanité doit mettre toutes ses espérances : *in eo omnes collocandas spes*, duquel nous devons solliciter et attendre le salut de tous les hommes : *ex eo hominum petenda atque expectanda salus*, cette dévotion atteignit à son apogée, en sorte que, liturgiquement et officiellement, il semble comme impossible qu'un lustre plus éclatant la rehausse jamais aux regards des fidèles. Mais, au début du XIX^e siècle, lorsque Eugène de Mazenod arriva à l'âge d'homme, qu'elle était encore discutée, combattue, humiliée même au sein de l'Eglise et du monde ! Sans doute, elle s'épanouissait dans un petit nombre de cénacles fermés, mais à voir la ligue d'ennemis ameutés contre elle, était-il permis de lui augurer une action profonde, un vaste domaine et un long avenir ?

C'était le *philosophisme* répétant avec une persistance satanique les blasphèmes et les sarcasmes par lesquels Voltaire, l'âme et l'idole de la cour du roi de Prusse Frédéric II. avait cru accabler et ridiculiser à jamais l'humble religieuse de Paray-le-Monial et la dévotion dont une glorieuse investiture l'avait faite l'apôtre.

C'était le *jansénisme*, glaciale hérésie préoccupée seulement d'abaisser le thermomètre de la ferveur chrétienne, de perpétuer l'hiver des âmes, et qui, au pseudo-concile de Pistoie, avait concentré tout le fiel de sa doctrine dans un blasphème contre le Sacré-Cœur.

C'était la pusillanimité de quelques théologiens, de quelques Ordres religieux et même de quelques Princes de l'Eglise qui, hantés par les fantômes de Nestorius et d'Eutychès, redoutaient la résurrection de vieilles erreurs sous le couvert d'une dévotion à leurs yeux trop mystique par certains côtés et trop matérielle par d'autres.

C'était l'apathie des fidèles et, pourquoi ne pas le dire? des conducteurs d'Israël qui, sous l'influence du jansénisme et du philosophisme, avaient réduit la foi à n'être plus, dans beaucoup de paroisses, qu'une pâle étincelle noyée dans les cendres d'un foyer déjà refroidi.

Eugène de Mazenod, encore simple laïc, et nullement qualifié pour se faire l'apologiste et l'apôtre d'une dévotion discutée et calomniée, se met résolument à l'œuvre, entre dans l'Association du Sacré-Cœur, se livre au plus ardent prosélytisme, dissipant les ignorances, stimulant les indécisions, rassurant les timidités, préparant le règne du divin Cœur dans les âmes, dans l'Eglise, dans le monde. Revêtu du sacerdoce, il redouble d'activité, élargit le champ de son apostolat, jusqu'au jour où, dans sa modeste chapelle d'Aix, agenouillé avec son premier compagnon sous le reposoir élevé à l'occasion du Jeudi Saint, il consacra sa vie et sa Congrégation à la glorification du Cœur Sacré de Notre-Seigneur. Honneur à ce pionnier de la vraie dévotion dont le nom, à partir de cette heure, fut inscrit dans le Cœur Sacré de Jésus pour n'en être effacé jamais!

II. — L'amour, quand il est profond, donne sa présence qu'il voudrait perpétuelle; il donne son dévouement avec la résolution de le porter jusqu'au sacrifice; il donne sa vie jusqu'à l'épuisement, et, s'il le pouvait, il donnerait même sa substance en pâture au cœur aimé. Mais ce que l'amour humain ne peut pas faire, l'amour divin le réalise chaque jour à notre profit.

Notre-Seigneur multiplie et perpétue, comme à l'infini, sa présence dans le tabernacle et son immolation sur les autels

de l'Eglise catholique ; il se donne en nourriture aux multitudes qui s'agenouillent à la Table sainte, et il désire que la salle de ce mystérieux festin élargisse perpétuellement ses murailles et que pas une place ne demeure inoccupée.

Le jansénisme, vous le savez mieux que moi, avait bouleversé ce plan divin. Ses désolantes doctrines rendaient la Table sainte inabordable, en faisant de la confession un épouvantail, de l'examen de conscience une torture, de l'absolution une impossibilité, du prêtre un chérubin terrible, debout à l'entrée du sanctuaire, avec un seul mot aux lèvres à l'adresse des âmes qu'y amenaient l'amour ou la détresse morale : Vous qui approchez de l'autel, tremblez.

Quelle montagne de préjugés n'eut pas à détruire le Père de Mazenod qui rencontrait des jansénistes militants jusque dans sa propre famille, d'abord pour se fixer lui-même à la sereine lumière des vrais principes, et ensuite pour faire comprendre, non pas seulement aux simples fidèles, mais aux prêtres et même à certaines administrations épiscopales, que l'Eucharistie est le pain supersubstantiel des baptisés, de tous les baptisés, le pain absolument requis pour l'alimentation surnaturelle des âmes : *Nisi manducaveritis, non habebitis vitam in vobis.*

Le décret de Pie X, sur ce point capital de la doctrine chrétienne, a mis la joie au cœur de toutes les âmes pieuses et de tous les directeurs vraiment surnaturels, qui redoutent de les voir mourir d'inanition, si elles ne s'alimentent pas fréquemment et même quotidiennement aux sources de la vie. Mais aucune famille religieuse, je ne crains pas de l'affirmer, n'a le droit de s'en réjouir plus que la nôtre, tant notre vénéré Fondateur déploya d'ardeur, il y a un siècle, à préparer ce résultat. Le décret de Pie X est comme une couronne d'or déposée sur sa tombe, l'affirmation que, sur ce point encore, il a été le précurseur des définitions de l'Eglise. Qu'écrivait-il, en effet, dans sa Règle, pour la direction de ses missionnaires ? Quels sujets d'instruction leur recommandait-il de proposer fréquemment et

incessamment aux réflexions des fidèles, ainsi qu'il l'avait fait lui-même, dès la première heure de son apostolat? *Perpetuis commendentur adhortationibus*, avant tout et pardessus tout le fréquent usage de l'Eucharistie : *frequens Eucharistiæ usus.*

III. — Les prêtres et les fidèles qui s'agenouillent aux abords du Tabernacle ou à la Table sainte ne peuvent pas oublier que le pain eucharistique a été donné au monde par la Vierge Marie : *Nobis datus ex intacta Virgine.* Deux siècles, entre tous les autres, ont enrichi la couronne de Marie de ses fleurons les plus resplendissants : le v[e] vit le triomphe de la Maternité divine; le xix[e] acclama celui de l'Immaculée Conception.

Mais de longues joûtes théologiques précédèrent ces deux grandes journées de l'Eglise. Pour ne parler que du dogme de l'Immaculée Conception, âpres étaient encore, au début du siècle dernier, les discussions soutenues par l'école thomiste presque tout entière, contre l'école franciscaine et les auxiliaires chaque jour plus nombreux qui défendaient la doctrine si brillamment exposée par le Bienheureux Scot. Pourquoi Notre-Seigneur permit-il que ce débat eût la durée de plusieurs siècles et mît aux prises les serviteurs les plus éclairés et les plus enthousiastes de sa sainte Mère? Sans doute, pour faire rayonner d'un éclat encore plus vif le privilège de l'Immaculée Conception, pour donner à l'esprit humain une leçon d'humilité, pour établir la nécessité du magistère infaillible de l'Eglise.

Mais tandis que les penseurs et les érudits compulsaient les archives, interrogeaient la tradition, interprétaient les textes pour fournir de nouveaux et plus concluants arguments à l'une ou à l'autre des écoles que nous venons de mentionner, et perpétuer une guerre qu'une victoire théologique ne parvenait pas à terminer, le sage surnaturellement éclairé qu'était le Père de Mazenod voyait le resplendissement de ce point de dogme aussi distinctement que l'avait

contemplé saint Jean, dans son île de Pathmos, et il mettait, d'abord sur les lèvres des jeunes gens qu'il avait réunis en congrégation, puis sur celles des fidèles qui fréquentaient, à Aix, la modeste église des missionnaires de Provence, cette oraison jaculatoire si expressive dans sa simplicité : *Loué soit éternellement Jésus-Christ, et que Marie toujours immaculée avec son divin Fils soit pareillement louée.*

C'était quinze ans avant la révélation de la *médaille miraculeuse ;* trente ans avant la vision dont fut favorisé, à Rome, dans l'église de Saint-André *delle Fratte,* un Israëlite de la famille de Nathanaël, et le Père de Mazenod faisait prêcher par ses missionnaires et chanter par les âmes chrétiennes les gloires de l'Immaculée Conception, précurseur de la définition du 8 décembre 1854, précurseur aussi des foules qui, à Lourdes, depuis un demi-siècle, *louent avec Jésus-Christ sa Mère toujours Immaculée.*

IV. — La date du 8 décembre 1854 était chère à notre vénéré Père, parce qu'elle marquait deux triomphes de la vérité sur l'erreur : celui de l'Immaculée Conception et celui de l'infaillibilité pontificale. Il avait écrit à Pie IX : « Votre Sainteté pouvait tout décider sans consulter en rien l'épiscopat » ; et il eût désiré, en effet, que, par ce coup d'autorité pontificale, le Vicaire du Christ eût arrêté les polémiques qui divisaient les esprits, et parfois les cœurs, sur cette question fondamentale du dogme catholique.

Lorsque vous ouvrez aujourd'hui un traité *de Romano Pontifice,* et que vous approfondissez les arguments irréfutables sur lesquels repose le privilège de l'infaillibilité doctrinale accordée par Notre-Seigneur à son Vicaire, vous ne pouvez pas même soupçonner avec quelle impétuosité se heurtèrent dans le champ-clos de la science les tenants des deux opinions adverses. Le monde intellectuel tout entier, et ce n'est pas une exagération, prit position dans un camp ou dans l'autre. Rois, hommes d'Etat, philosophes, journa-

listes descendirent dans l'arène où luttaient déjà corps à corps évêques, théologiens, prédicateurs, simples chrétiens et même simples chrétiennes, puisque, dans ce débat, les filles de Priscille ne furent pas les moins échauffées. Jamais encore aussi formidable mêlée théologique n'avait mis aux prises tant de milliers d'intelligences, et quand le Concile du Vatican s'ouvrit enfin, ce n'était plus avec ardeur, ni même avec passion, c'était avec frénésie qu'on luttait jusque sur les marches de la basilique de Saint-Pierre.

Du haut du ciel, notre vénéré Fondateur assista au triomphe d'une thèse qui lui tenait au cœur, dont il s'était appliqué à pénétrer ses disciples, pour laquelle il avait eu à subir de dures persécutions. Ne l'avait-on pas appelé, dans un pamphlet publié, dès la constitution de sa Société des missionnaires de Provence qu'on voulait étouffer au berceau, *un sieur de Mazenod, soi-disant missionnaire, qui avait l'audace d'enseigner l'infaillibilité pontificale !*

Mais où le Père de Mazenod avait-il puisé cette conviction ? Ce n'était pas sur les bancs de l'école de théologie dont tous les professeurs enseignaient les quatre articles de la déclaration de 1682 ; ce n'était pas davantage dans son entourage sacerdotal, puisque les prêtres d'Aix les plus vénérables par leurs vertus, leur savoir et leurs services niaient et combattaient l'infaillibilité pontificale. Sur ce point encore, la sagesse de l'esprit éclairé de Dieu avait été plus clairvoyante que la raison des lettrés et des érudits.

V. — Notre vénéré Fondateur fut persécuté, nous venons de le rappeler, parce qu'il enseignait l'infaillibilité pontificale, mais ses adversaires n'incriminèrent pas moins ses théories morales que des affirmations dogmatiques. Le jansénisme qui fut, vous le savez comme moi, anti-infaillibiliste en dogme, fut anti-probabiliste en morale.

Le probabilisme, parce qu'il fait revivre ce que saint Paul a si bien défini *benignitas et humanitas Salvatoris nostri*, est vraiment, suivant l'heureuse expression d'un orateur

contemporain, la théologie du Sacré-Cœur. Grâce à lui, l'enseignement de la morale est redevenu humain, et ont été abaissées les barrières qui interdisaient aux âmes chrétiennes les sources de la vie. Reconnaissance et gloire éternelle à saint Alphonse, dont la sagesse faite de fermeté et de douceur trace encore aujourd'hui la route aux confesseurs entre les excès de la rigueur et les défaillances du relâchement !

Mais qui a fait connaître au delà des monts la théologie de saint Alphonse ? Qui s'en est constitué l'apologiste et le propagandiste infatigable ? Notre vénéré Fondateur. Qui a élevé le premier autel à saint Alphonse sur la terre étrangère ? Notre vénéré Fondateur. Qui a, le premier, fait écrire la vie de saint Alphonse dans une langue autre que la langue italienne ? Notre vénéré Fondateur.

En donnant le bienheureux Alphonse pour patron à son œuvre naissante, le Père de Mazenod manifestait assez de quel esprit il était pénétré, de quel esprit aussi il voulait que ses disciples fussent pénétrés : prêcher la communion fréquente, chanter Marie, lutter contre le jansénisme, évangéliser le petit peuple.

VI. — Le scepticisme païen, vous l'avez appris du vieil Horace, prêchait le mépris du peuple : *odi profanum vulgus*. La cupidité juive chargeait d'anathèmes la pauvreté : *Turba hæc quæ non novit legem maledicti sunt*. Le *misereor super turbam* depuis le jour où il retentit, pour la première fois, sur les rives du lac de Tibériade, n'a donc été redit, dans toute sa vraie signification, que par les lèvres des ouvriers de l'Evangile pénétrés de l'esprit du Sauveur.

Notre vénéré Fondateur ayant constaté, au début du siècle dernier, que les peuples de son pays d'origine étaient comme les tribus d'Israël, au temps de la prédication évangélique : *vexati et jacentes sicut oves non habentes pastorem*, fut saisi d'une profonde commisération : *misertus*

est eis. Trop faible pour remédier seul à ce mal, il jeta à toutes les âmes de bonne volonté cet appel du zèle apostolique : *Si quis est Domini, jungatur mihi*. (Ex., xxxv, 26.) Puis, quand il vit groupés dans sa pauvre maison de la mission d'Aix quelques prêtres fermement résolus à sacrifier à Notre-Seigneur, comme il l'avait fait lui-même : *opes, dotes, vitæ otia*, *vitam ipsam*, il donna ce but à leur zèle sacerdotal et apostolique : *congregationis hujus sodales nihil prætermittent ut spiritualia auxilia præbeantur præsertim popello per rura, necnon pagorum villarumque incolis isto spirituali cibo maxime jejunis.*

Voilà repris et réorganisé l'apostolat du peuple, du petit peuple : *popello per rura*, que Léon XIII a recommandé avec tant d'insistance et que Pie X bénit avec tant d'effusion.

Et à ce petit peuple, *popello*, que dira le Père de Mazenod, ou plutôt, que diront les apôtres formés à son école ? Ouvrez la préface de nos saintes Règles ; vous y lirez, dans une seule ligne, tout le canevas de votre enseignement futur : *Summopere refert, urget docere christianos degeneres quis sit Christus*. Pourquoi ? Le Père de Mazenod l'avait appris de l'Evangile : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum.*

Ne pas connaître Dieu et ne pas connaître Jésus-Christ, c'est donc la mort des âmes, de la société, du monde.

Dès lors, si le premier devoir du missionnaire Oblat de Marie Immaculée est de manifester au petit peuple Notre-Seigneur et son amour, le premier devoir d'un étudiant Oblat de Marie Immaculée, surtout au scolasticat de Rome, est de devenir docteur dans la connaissance de Notre-Seigneur.

Car, chaque jour devient plus actuelle la recommandation de notre vénéré Fondateur. *Summopere refert, urget docere christianos degeneres quis sit Christus*. Pour vous en convaincre, sortez dans cette grande ville, capitale du

royaume visible de Jésus-Christ, et, à chaque passant que vous rencontrerez, dites : Mon ami, pour vous, pour moi, comme pour tous les hommes, la vie éternelle consiste à connaître Notre-Seigneur ; le connaissez-vous ? Désirez-vous au moins le connaître ? Et quand vous aurez constaté que des milliers et des milliers de baptisés, à deux pas de votre grande et glorieuse Université, sont incapables de vous répondre et demeurent aussi indifférents à l'adorable personne de Notre-Seigneur qu'à celle de Ninus ou de Sésostris, vous vous direz, en esprit avec notre vénéré Fondateur : J'ai quitté mon pays, j'ai abandonné ma famille, j'ai fait pleurer ma mère, non pas pour travailler au triomphe d'une école ou d'un système de théologie, mais pour élargir les frontières du royaume de Jésus-Christ. Je dois donc me préparer à être missionnaire, missionnaire du peuple : *popello per rura*. Voilà ma seule affaire vraiment importante : *summopere refert ;* voilà ma seule affaire vraiment urgente : *summopere urget docere christianos degeneres quis sit Christus.*

Et en quelle langue donnerez-vous cet enseignement au peuple ? En quelle langue notre vénéré Fondateur lui a-t-il parlé et a-t-il voulu que ses missionnaires lui parlent ? Le peuple n'a pas le temps de s'asseoir sur les bancs des écoles supérieures et d'en apprendre la langue compliquée ; il a moins encore le temps de s'asseoir et de rêver à l'ombre des jardins d'Academus. Dès lors, si vous lui présentez votre doctrine, si substantielle soit-elle, sous les hiéroglyphes de la métaphysique, sous des allusions historiques hors de sa portée, sous des mélodies grammaticales dont son ouïe ne saurait percevoir la finesse, vous n'obtenez qu'un résultat : le dégoûter de l'Evangile et du prédicateur qui l'annonce.

Effrayé par la perspective de ce malheur, le Père de Mazenod rompit, dès le début de son ministère, avec une tradition ancienne mais qu'il jugeait désastreuse, et porta en chaire la langue usuelle du peuple qu'il évangélisait.

Les routiniers, les délicats, les intellectuels du temps protestèrent, s'indignèrent même. Le missionnaire du peuple et des pauvres fit semblant de ne pas entendre et continua. Il continua, évêque de Marseille, comme il avait commencé, missionnaire à Aix, mettant de côté la langue de l'académie, pour parler à peu près exclusivement celle du peuple. Le Ciel lui donna sa pleine approbation. Quand la Vierge sans tache daigna se montrer à Lourdes et y entrer en communication avec une pauvre enfant du peuple, ce fut dans le patois des Pyrénées, le seul idiome compris et parlé par Bernadette, qu'elle livra au monde le mystère de son nom : Je suis l'Immaculée Conception.

Mais la langue du peuple portée en chaire par le Père de Mazenod était par lui préalablement dépouillée de toutes les scories, c'est-à-dire de toutes les trivialités, de toutes les vulgarités, de toutes les malsonnances qui auraient détonné sur les lèvres d'un ministre de l'Evangile. Si la parole du missionnaire du peuple doit être claire et limpide comme l'eau du rocher, si elle doit être lumineuse et chaude comme un rayon de soleil, elle doit être aussi parée de dignité et de noblesse, comme il convient à la messagère des oracles divins. Comment les auditeurs respecteraient-ils une parole qui ne se respecterait pas elle-même ? comment la regarderaient-ils comme l'enveloppe matérielle de la divine parole du Christ ? Parlons avec tant de simplicité que nos auditeurs nous décernent le brevet de satisfaction : *audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei ;* mais parlons aussi avec tant de dignité qu'ils sentent le besoin d'ajouter : *nunquam homo locutus est sicut hic homo.*

VII. — Nous pourrions prolonger cette étude et dire, par exemple : c'étaient des hommes savants et adonnés aux fortes études : *litterati et studiosi clerici,* que l'Italien Ventura et le Français de Lamennais : que ne surent-ils, l'un et l'autre, apprécier la sagesse surnaturelle de leur

pieux ami, le Père de Mazenod : *sapientia illuminati et devoti viri ?* L'un n'aurait pas sombré dans l'abîme de l'incroyance, l'autre ne se serait pas éteint, découronné de prestige, dans une vieillesse sans gloire.

Mais nous en avons dit assez, pour montrer jusqu'à l'évidence que le Législateur de notre famille religieuse fut un homme surnaturellement éclairé de Dieu, et nous conclurons qu'il le fut surtout dans l'acte capital de sa vie, je veux dire la composition des Règles qui sont le code de notre perfection religieuse.

Pour les rédiger, il s'était plongé à ce point dans la lumière de Dieu, tellement imprégné de l'esprit de Notre-Seigneur, qu'il pouvait dire en toute vérité, quelques années plus tard : *Dieu seul en est incontestablement l'auteur. Celui qui les a écrites n'y reconnaît rien du sien.* Et cette parole était moins dictée par un sentiment d'humilité, que par le besoin de rendre témoignage à la vérité.

Comment expliquer, en effet, qu'un prêtre qui n'était pas un canoniste de profession, qui avait à peine parcouru les premiers éléments de droit canon durant les trois années de son passage au séminaire de Saint-Sulpice, ait composé des constitutions et des règles si parfaites au point de vue ascétique et canonique, que les censeurs romains, après une sévère revision, n'aient trouvé à reprendre qu'une dizaine d'expressions obscures ou impropres, ainsi que le constate tout au long le procès-verbal des délibérations de notre chapitre général de 1826 ? Tant il est vrai que la sagesse des hommes surnaturels et éclairés de Dieu est bien supérieure au savoir des lettrés et des érudits : *Magna differentia : sapientia illuminati et devoti viri et scientia litterati et studiosi clerici.*

Dès lors, de quelle vénération ne devez-vous pas entourer ce cœur dont la Congrégation vous confie la garde ! L'Ecriture nous montre soixante vaillants, tous habiles à

manier l'épée et à faire la guerre, rangés autour de ce lit de justice du haut duquel Salomon rendait ces oracles qui ont fait l'admiration des siècles. Votre rôle n'est pas moins noble ; comprenez-le et remplissez-le, afin de devenir, comme le Père de notre famille religieuse, de vrais soldats du Christ Jésus : *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.*

Vous le deviendrez, à la condition de faire de votre vie une reproduction, ou plutôt une prolongation de la sienne, tant vous vous pénétrerez de son esprit, tant vous cultiverez les vertus dont il vous offre le modèle. Désormais donc, encore plus de fidélité à vos saintes règles, encore plus de dévouement aux œuvres de notre sanctifiante vocation !

Concluons.

Lorsque le généralissime des armées de Nabuchodonosor eut déployé ses bataillons autour de Jérusalem, la cité sainte fut enserrée dans un filet de fer d'où pas un de ses habitants ne pouvait échapper. A cette heure critique, une petite tribu d'Israëlites nomades, ne trouvant plus une motte de terre qui ne fût en possession de l'ennemi, pénétra dans l'enceinte des remparts et dressa ses tentes sur une des places publiques. Dès qu'il l'apprit, le prophète Jérémie se rendit à leur pauvre campement pour les mener au Temple ; ils l'y suivirent. Là, dans la salle même du trésor, posant devant eux des amphores pleines de vin et des coupes en nombre égal à celui des pèlerins, il leur dit : Buvez ce vin de l'hospitalité : *bibite vinum.* Mais cette invitation se heurta à un refus obstiné et unanime dont le chef de la tribu expliqua ainsi le motif : Nous ne boirons pas de vin, parce que Jonadab, fils de Réchab, notre père, nous donna, aux jours anciens, ce précepte : « Vous ne boirez pas de vin, ni vous, ni vos enfants à tout jamais ; vous ne bâtirez pas des maisons, vous n'ensemencerez pas des champs, vous ne planterez pas des vignes et vous n'en posséderez pas, mais vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous demeuriez longtemps

sur la terre de votre pèlerinage. Jusqu'ici, nous avons obéi à tout ce que Jonadab nous avait prescrit; ces jours de calamité ne nous verront pas infidèles à son précepte. »

Tirant de cette réponse un enseignement pour tout le peuple, Jérémie la mit en relief, la commenta, puis il ajouta à l'adresse des magnanimes qui l'avaient faite : Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant Dieu d'Israël. Parce que vous avez obéi au précepte de Jonadab votre père et que vous avez gardé toutes ses ordonnances : *Et custodistis omnia mandata ejus*, parce que vous avez pratiqué tout ce qu'il vous a prescrit : *et fecistis omnia quæ præcepit vobis ;* à cause de cela, ne se lèvera jamais le jour où on ne verra pas en ma présence un rejeton de la famille de Jonadab, le fils de Réchab.

Recueillons cette promesse et efforçons-nous de mériter à notre famille religieuse la bénédiction qu'elle renferme. Suivons filialement les préceptes, les conseils, la direction, les exemples de notre vénéré Fondateur; faisons-nous un cœur sur le modèle de son cœur, et, à l'heure solennelle où l'ange du jugement s'armera de sa trompette pour donner le réveil des générations endormies dans la mort, on verra encore des enfants du Père de Mazenod occupés à remplir leur sanctifiant ministère et à faire descendre une dernière absolution sur les pécheurs de la dernière génération que la mort introduira dans l'éternité. Amen.

Post-Scriptum. — Nos lecteurs nous sauront gré de transcrire la partie du procès-verbal du Chapitre de 1826 qui énumère les modifications, véritablement très légères, faites au manuscrit de nos Règles, que notre vénéré Fondateur présenta à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. La voici dans toute son intégrité :

« Le T. R. P. Général a donné encore communication au Chapitre du petit nombre de corrections que l'on a fait éprouver, à Rome, à nos règles et constitutions. Elles ont été proposées par la Congrégation des cardinaux chargés

de l'examen de ces règles, et ont toutes été exécutées, de concert avec notre T. R. Père Général, par Mgr Marchetti, archevêque d'Ancyre, et secrétaire de ladite Congrégation. Elles ne consistent guère que dans un changement de rédaction et elles tiennent assez peu d'espace pour être consignées en totalité dans les présents actes.

A la préface des Constitutions, ces mots : *nefandis quos peperit filiis* ont été remplacés par ceux-ci : *filiorum quos peperit turpi defectione.* — A la place de : *criminum suorum mensuram implevere,* on a mis : *irritavere Justitiam divinam sceleribus suis.* — Au lieu de : *divinis rebus ita flebiliter compositis,* on a mis : *in hoc miserrimo statu.*

L'article 6 du chapitre I de la I^re partie était conçu en ces termes : *Cum nemo nesciat mala quæ ab improborum sacerdotum avaritia, fœditate et sacrilegiis Ecclesiæ Matri advenerunt, toti erunt missionarii qui tam sævo vulneri parem medelam afferant. Hoc secundarium, nec tamen ideo minimi momenti, Societatis nostræ propositum paribus zelo et perseverantia ac primarium urgebunt.* A cette rédaction, on a substitué celle qui suit : *Cum nemo nesciat quot mala anteacti temporis miseranda calamitas invenerit, ob defectionem tantæ multitudinis sacerdotum qui a constanti status sui fervore ac tot collegarum exemplis in sui et multorum ruinam prolapsi sunt ; istis quoque peculiaria salutis remedia præstare Societatis Nostræ paribus zelo et perseverantia propositum est.*

Art. 18, parag. 1, chap. II, partie I, au lieu de ces mots : *in codice moris scribitur,* on a mis : *in Diario Congregationis statuitur.*

Art. 56, parag. 2, chap. II, partie I, au lieu de : *sint semper horæ sex pro somno, sive noctis sive post prandium,* on a mis : *ut missionariis, etiam in actu operis, horæ, singulis diebus, nocturnis et diurnis computatís, somno et quieti assignentur septem.*

Art. 8, parag. 3, chap. III, partie I, ces mots : *cum eorum familiis habendo relationes* ont été retranchés.

Art. 3, parag. 1, chap. I, partie II, on a retranché ces mots : *et nihil erit cui proprium* et on leur a substitué : *quoad usum vitæ.*

Art. 36, parag. 1, chap. I, partie II, une addition proposée par le T. R. Père Général à Mgr Marchetti a été faite en ces termes : *et in casu exceptionis circa propinquorum paupertatem ob quam Congregatio relictum sibi recusat, omnis propinquorum querela, absque ulla forma judicii, arbitrio et prudentiæ Ordinariorum relinquatur.*

Art. 2, parag. 1, chap. IV, partie II, on a ajouté : *curetque ut SS. Viatico reficiatur.*

Art. 3, parag. 1, chap. IV, partie II, on a retranché : *tertia a febri die sacramenta illi administrabit ; si autem ægrotus*... et on a mis seulement à la place : *ita ut ægrotans.*

Art. 3, parag. 2, chap. IV, partie II, au lieu de : *tunicella,* on a mis : *vestis contracta* qui se trouvait dans l'original, *prout est in eorum usu.*

Art. 33, parag. 1, chap. I, partie III, on a remplacé *et eo ipso* jusqu'à la fin de l'article par les termes suivants : *tale enim esset scandalum, ut supplicandum foret Summo Pontifici pro hujusmodi detractoribus censuris ecclesiasticis subjiciendis ;* et dans le même article on a ajouté avant le mot *schismaticus,* le mot *nobis.*

Enfin, conformément à la demande de notre T. R. Père Général et au vœu infiniment cher à toute la Société, ainsi que d'après l'autorisation expresse du Souverain Pontife, partout où se trouvait le mot *Oblatus sancti Caroli,* on l'a remplacé par celui d'*Oblatus Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ.*

Ces corrections ont été pour le Chapitre une preuve de l'examen sévère qui a précédé l'approbation de nos Règles, examen dans lequel chaque membre a reconnu avec consolation une garantie certaine de leur excellence, et comme

un heureux témoignage que c'est l'esprit de Dieu qui a présidé à leur confection, puisque, avec un soin si scrupuleux et une connaissance très approfondie de tous les articles, Rome elle-même n'avait trouvé à y faire que des changements si rares et si peu essentiels. »

(*Procès-verbal du Chapitre de 1826.*)

ÉTATS-UNIS

Maison Saint-Joseph de Lowell,

Massachusetts, Etats-Unis.

La paroisse St-Joseph avant l'établissement de la maison St-Joseph.

1868-1887.

Origine.

Lowell est une ville industrielle située sur le Merrimack dans l'Etat du Massachusetts, à 25 milles nord-ouest de Boston.

Elle ne comptait en 1868 que 32.000 habitants ; mais son heureuse position entre plusieurs rivières lui présageait un avenir prospère et plus de 3.000 Canadiens étaient venus demander du travail à ses manufactures.

En ce temps avait commencé la grande émigration canadienne aux Etats-Unis. Un grand nombre de familles chargées d'enfants, se trouvant à l'étroit dans les fermes

familiales, attirées par les salaires élevés gagnés dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre, avaient préféré cette existence moins pénible au rude labeur de la colonisation dans des contrées couvertes de forêts et non défrichées. Elles avaient quitté leur pays natal et émigré dans la grande République voisine.

Ajoutons encore qu'aux Etats-Unis les femmes et les jeunes filles peuvent travailler dans les manufactures et augmenter ainsi le gain de la famille, ce qu'elles ne sauraient faire au Canada.

En émigrant dans la République américaine, les Canadiens conservaient leur foi profonde, l'amour de leur langue — la langue de la France — et leur attachement aux traditions ancestrales.

Et ils se trouvaient dans des paroisses dirigées par des prêtres irlandais, peu sympathiques à leur race et parlant l'anglais, langue ignorée de beaucoup.

Aussi la création de paroisses canadiennes françaises s'imposait pour préserver la foi des nouveaux venus et les maintenir dans l'amour et de leur religion et de leur langue.

L'expérience l'avait déjà prouvé. L'assimilation des Canadiens à la race et à la langue anglo-saxonnes était fatale à leur foi, rendant plus faciles et plus fréquentes leurs relations avec les protestants américains, sans les rapprocher du clergé irlandais.

Ce fut la raison de la fondation de la paroisse canadienne-française de Saint-Joseph de Lowell.

Nous n'en raconterons pas l'histoire. C'est chose faite avec détails par le rapport du R. P. Vandenberghe, Provincial du Canada, adressé au T. R. P. Général et publié par « *les Missions* » en juin 1869.

L'initiative prise par Mgr Williams, archevêque de Boston, les pourparlers qui suivirent, l'arrivée des Pères Garin et Lagier, la première mission donnée par eux avec un éclatant succès dans le soubassement de l'église irlandaise Saint-Patrice mis gracieusement à leur disposition, l'achat

au prix de 11.500 dollars d'une église protestante bientôt appropriée à sa nouvelle destination et pouvant contenir un millier de personnes : tels sont les faits mentionnés dans ce rapport, à l'origine de notre paroisse.

Le dimanche 3 mai 1868, fête du patronage de Saint-Joseph, dont l'anniversaire est commémoré tous les ans, la première messe était célébrée dans la nouvelle église Saint-Joseph.

Ce fut un vif sujet de joie pour la population canadienne. Les plus anciens aiment à en parler, et il n'y a pas longtemps encore qu'on nous racontait l'embarras des assistants, forcés de rester debout pendant la cérémonie parce qu'ils ne pouvaient s'agenouiller sur les anciens bancs des protestants.

« Au mois de juin suivant, dit encore le rapport du R. P. Provincial, le P. Garin prit possession de la chapelle Saint-Jean appartenant à l'hôpital de ce nom et destinée à l'usage des Irlandais. Ce n'est qu'une construction provisoire en bois, mais tout invite à y élever un bel édifice, ce qui ne sera pas très difficile à réaliser, lorsque la paroisse aura été constituée de manière à lui donner une population de 6.000 âmes. »

Ces paroles étaient prophétiques. Nos Pères, en effet, n'étaient pas seulement chargés de fonder une paroisse de langue française; ils avaient aussi reçu la mission d'en fonder une autre de langue anglaise. Ils s'acquittèrent de cette double tâche.

C'est bien au R. P. Garin qu'est due la magnifique église de l'Immaculée-Conception, comme le proclamait lors des fêtes de son jubilé le R. P. Joyce, curé de cette paroisse irlandaise.

Nos pères étaient aussi chargés, comme aujourd'hui encore, de la petite communauté catholique de Billerien.

Au R. P. Garin l'église Saint-Joseph, à ses deux collaborateurs la chapelle Saint-Jean et Billerien. D'abord logés pendant quatre mois à l'hôpital Saint-Jean tenu par les

excellentes Sœurs de Saint-Vincent de Paul, ils n'eurent qu'à se louer de leur hospitalité ; puis ils prirent en loyer une petite maison non éloignée sur la rue Lafayette.

Les premières années.

La communauté fut constituée canoniquement par le R. P. Provincial du Canada le 1er novembre 1869. L'année suivante elle était renforcée par les Pères Mac Grath et Mangin, et en 1871 par les Pères Burke, Barber et Mac Kerman.

Le R. P. Guilhard avait été appelé à un autre poste ; la même année, le R. P. Lefebvre apportait le concours de son zèle.

Deux Pères étaient spécialement chargés des missions. Une lettre du R. P. Mangin, publiée par nos Annales de famille en septembre 1870, donne sur les premiers travaux de nos Pères aux Etats-Unis quelques renseignements très intéressants. Cette œuvre, pour laquelle notre Congrégation a été fondée, fut bénie de Dieu et obtint de merveilleux résultats. Nous citerons seulement ces quelques mots du R. P. Mangin :

« Les missions, les missions ! voilà le salut du peuple aux Etats-Unis. Les gens eux-mêmes le comprennent et nous l'expriment quelquefois dans leur langage simple et naturel. « Mon Père, me disait un jour un bon vieillard, quelle belle institution que les missions ! On devrait nous en donner régulièrement et nous serions bientôt changés. Et il avait les larmes aux yeux en parlant ainsi. »

*
* *

On aime des détails sur l'origine d'une œuvre pour admirer le lent travail de la Providence et ne jamais se décourager devant les difficultés. Nous serions heureux de les transcrire. Un rapport complet sur les premières années de

la maison unissant dans le même amour des âmes les deux paroisses, canadienne et irlandaise, a été annoncé souvent. Nos seuls documents sont les notes écrites en 1898, en tête du *Codex historicus* de notre maison par le R. P. Mangin, qui n'a pu s'occuper que des années écoulées pendant son premier séjour à Lowell de 1870 à 1878.

En ne parlant que de notre sujet, la paroisse Saint-Joseph, et en laissant à une autre plume le récit des origines de l'église de l'Immaculée-Conception, glanons les faits les plus importants.

Pendant les années 1871 et 1872, le R. P. Garin, sur la demande de Mgr l'Archevêque de Boston, envoya tous les dimanches un Père, alternativement dans les deux villes voisines, Lawrence et Haverhil, pour préparer les fondations de deux paroisses canadiennes. Le P. Baudin d'abord, et ensuite le P. Lecomte, furent chargés de cette mission.

Notre premier deuil date de 1872. La victime fut le P. Phaneuf, jeune prêtre arrivé à Lowell seulement depuis quelques mois. Il mourut atteint de la petite vérole après trois jours de maladie.

La liberté américaine ne laisse pas à un religieux pestiféré le droit de mourir en paix dans sa cellule, quelles que fussent les précautions prises : ce serait un danger pour la santé publique, et le souci légal de l'hygiène exige que le malade soit transporté dans la campagne et soigné dans une demeure isolée, appelée maison de la peste.

C'est là que, consolé par ses frères et fortifié par les sacrements, mourut le P. Phaneuf. « C'était, nous dit le *Codex historicus,* un religieux aimé de tous à cause de son heureux caractère, de son zèle et de son dévouement surtout pour l'instruction des enfants : il avait pour ce ministère un talent remarquable. »

Son corps ne put recevoir les honneurs funèbres : l'hygiène ne pouvait permettre que l'église fût infectée, elle aurait été fermée pour laisser à l'air le temps de la purifier.

Peu de temps après cependant, une cérémonie rappelait

la mémoire de l'excellent religieux. Sur le caveau dans lequel reposait le premier Oblat mort à Lowell, on érigea une croix gothique.

Ce fut une grande manifestation de la piété des fidèles, accourus pour assister à la bénédiction de cette croix et entendre l'hommage ému rendu aux qualités du regretté défunt.

L'année suivante, 1873, l'église Saint-Joseph, devenue trop étroite pour la population canadienne, était agrandie dans sa longueur.

A la retraite de 1874, le R. P. Gaudet succédait comme Supérieur au R. P. Garin qui continua de diriger l'église Saint-Joseph.

Le nouveau Supérieur ne prit possession de son poste que le 22 septembre de l'année suivante, et, quelques mois après, le 17 janvier 1875, donna sa démission.

Le 16 février, le R. P. Mangin le remplaçait. C'est lui qui eut l'honneur au mois d'octobre de recevoir le R. P. Soullier, alors assistant de notre Congrégation et visiteur de la Province du Canada.

L'éminent Oblat, qui laissa à tous un profond souvenir d'estime et d'édification, ne put que constater l'état florissant de la paroisse et répéter les paroles mêmes de Mgr l'Archevêque de Boston : « Vos Pères travaillent beaucoup et ne me donnent aucun ennui. »

De 1876 à 1878, nous n'avons à noter que de nombreuses missions données par nos Pères : sans parler, pour rester dans notre sujet, des fêtes solennelles de la bénédiction de l'église de l'Immaculée-Conception.

En 1878 le R. P. Mangin était nommé modérateur du scolasticat d'Ottawa, et le R. P. Mac Grath lui succédait comme Supérieur. L'annaliste regrette d'autant plus ce changement que le R. Père Mangin, à son retour, a fait appel à ses souvenirs pour écrire le *Codex historicus*, mais n'a pu s'occuper de ce qui s'était passé après son départ.

Mentionnés ou non, les faits n'en suivent pas moins leur cours pour l'extension du règne de Dieu.

En 1880, l'église Saint-Joseph, encore trop étroite pour la population canadienne devenue plus nombreuse d'année en année, est de nouveau agrandie et prend sa forme définitive. Elle a 150 pieds de longueur sur 83 de largeur, et dans son enceinte 2.100 fidèles se trouvent à l'aise.

« On ne réussit pas, nous dit le *Codex historicus*, à en faire un chef-d'œuvre d'architecture, mais une église très convenable et très appréciée des fidèles pouvant facilement suivre les cérémonies sacrées, et des prédicateurs se faisant entendre sans difficulté. »

Un autre événement, le plus important de tous, survenu en 1883, ne saurait être oublié : l'ouverture de la première école paroissiale et canadienne de Lowell.

Après un an de négociations préliminaires, elle fut confiée aux Sœurs Grises d'Ottava, dont l'éloge comme institutrices n'est plus à faire. Deux d'entre elles, la Supérieure, la sœur Plante, et sa collaboratrice, la Sœur du Saint-Sacrement, arrivèrent le 25 octobre 1883 prendre possession du vaste édifice élevé pour elles et leurs enfants.

Le 12 novembre suivant une procession amenait à cette école mixte 390 filles et 400 garçons.

Nous fûmes surpris en lisant, dans les Chroniques des bonnes Sœurs, que pendant le défilé de cette procession les enfants furent insultés par les protestants qui les regardaient passer.

Les débuts furent même assez pénibles. Les enfants venant des écoles publiques étaient assez indisciplinés, et aussi, par malveillance probablement, la police venait réclamer continuellement contre leurs frasques, vraies ou supposées. Les élèves étaient surtout accusés d'un grave délit : celui de renverser sur la voie publique les tonneaux remplis des déchets des maisons et attendant les voitures chargées de les enlever.

Nous aimons à croire que cette situation ne se prolongea

pas et que les Américains se familiarisèrent bientôt avec l'existence de nos écoles, cause, pour leurs finances, d'un allégement notable, et personnification d'une liberté sacrée : celle de l'éducation religieuse.

Aujourd'hui, c'est toujours dans le plus grand ordre et sans l'ombre de récriminations que les longues théories de nos enfants défilent à certains jours dans les rues de la cité.

En même temps que s'ouvrait la nouvelle école, une grande salle de l'étage supérieur fut transformée en chapelle, où le dimanche un Père célébrait les offices de l'Eglise.

Nous avons constaté qu'en 1883 le R. P. Mac Grath, devenu Provincial de la nouvelle Province des Etat-Unis, était remplacé comme Supérieur par le R. P. Tortel.

En 1887 la maison Saint-Joseph était fondée.

La maison Saint-Joseph jusqu'à la mort du R. P. Garin.

1887-1895.

L'ouverture.

En octobre 1887, nos Pères chargés de la paroisse Saint-Joseph quittèrent la maison, où restèrent seuls leurs frères et collègues, les Pères attachés à l'église de l'Immaculée Conception, et formèrent une communauté spéciale d'abord dans une demeure provisoire, puis, le 14 novembre suivant, au presbytère Saint-Joseph, sur la rue Merrimack.

On trouva fort à point un terrain de 20.000 pieds, orné d'un vrai petit palais américain qu'on aurait dit avoir été bâti exprès pour servir de maison religieuse. C'était la maison Bonney.

Un contrat d'acquisition fut signé assez à temps pour que

cette propriété ne tombât pas entre les mains d'une confession protestante congrétionaliste. De légères modifications suffirent pour en faire une habitation commode, centre bientôt de la population canadienne.

L'inauguration du nouveau presbytère fut une grande cause de joie pour notre fidèle population, qui tint à honneur de payer les frais du premier repas pris par les Pères.

Le R. P. Garin.

A partir de cette date, la paroisse et la maison Saint-Joseph vécurent de leur vie propre.

Le chef et le Supérieur était le R. P. Garin, dont le nom seul rappelle au cœur de tout Canadien de Lowell les travaux du passé.

Né en 1844 en France dans le diocèse de Grenoble, le R. P. Garin se donna jeune aux Oblats de Marie. Il aimait à raconter l'histoire de sa vocation.

« Je me sentais entraîné, dit-il, à demander la faveur d'être religieux missionnaire. Un jour je fis connaître mon projet à ma mère. Après m'avoir écouté attentivement, elle m'enveloppa de son tendre regard et me dit : « Mon enfant, je suis on ne peut plus heureuse d'apprendre ta détermination et je crois le moment venu de te raconter un fait qui fera époque dans ma vie.

« Avant que tu visses le jour, ta sœur tomba dangereusement malade. Les médecins impuissants à arrêter le mal finirent par renoncer à tout espoir de guérison. Il ne nous restait donc plus qu'à nous résigner ou à faire violence au ciel. Dans un pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier, je promis à Dieu, s'il conservait la vie à ma fille, de lui consacrer le premier enfant qui naîtrait de moi.

« Ta sœur fut sauvée et tu naquis. Va, mon fils, et remplis la promesse que ta mère a faite au ciel. »

Certes, si un religieux fut fidèle à la promesse de sa mère, ce fut le R. P. Garin.

Ce qui nous surprend, c'est que notre publication de famille, *les Missions*, n'ait presque pas parlé de lui, de ses œuvres, de son zèle, des fêtes superbes de son jubilé, de ses triomphales funérailles, de l'inauguration de sa statue devant notre presbytère. Cet oubli, dû surtout à l'humble modestie du religieux préférant de beaucoup l'action aux écrits, doit être réparé.

Arrivé au Canada en 1844 et ordonné prêtre l'année suivante, le R. P. Garin s'était acquis une brillante réputation de missionnaire au Labrador et à la baie d'Hudson, quand l'obéissance religieuse l'envoya à Lowell en 1868.

On l'a dit souvent : pour fonder une œuvre stable, la divine Providence choisit ses ouvriers et leur prodigue les dons de l'intelligence et du cœur pour l'accomplissement de leur haute mission. Le R. P. Garin était bien l'homme choisi par Dieu.

Comme le disait en 1898 le R. P. Lefebvre à son retour à Lowell comme Provincial, le premier Supérieur de notre maison Saint-Joseph unissait, à une belle intelligence, une remarquable habileté dans les affaires, et par-dessus tout une affection profonde pour le peuple qui lui était confié, affection d'autant plus réelle qu'elle provenait de l'amour de Dieu. Aussi, comme ce peuple, objet de cette affection, savait la lui rendre !

La meilleure preuve en est dans la mémoire impérissable qu'en garde aujourd'hui notre catholique population.

Douze années se sont écoulées depuis que le vaillant soldat de Dieu s'est couché dans son cercueil, et il semble que c'est hier que la nouvelle de son trépas se répandait dans la ville.

Il n'arrive pas souvent que dans une cité américaine une statue soit érigée en l'honneur d'un religieux. Le R. P. Garin a eu cet insigne honneur. Sur le terrain du presbytère, bien en vue des passants de la rue Merrimack, il est là, avec sa soutane et sa croix d'Oblat : hommage mérité de la reconnaissance et de l'attachement filial de toute une population.

Aujourd'hui, on n'a qu'à entrer dans une des demeures de nos fidèles paroissiens, presque toujours on verra le portrait ou la statuette du bon Père Garin tenant entre ses mains le plan de l'église qui fut la grande pensée des dernières années de sa laborieuse existence.

L'église Saint-Jean-Baptiste.

A peine entré en possession du presbytère Saint-Joseph, le R. P. Garin, avec l'aide de ses collaborateurs, se mit à l'œuvre.

Il fallait une nouvelle église, car l'émigration canadienne prenait de plus grandes proportions. Tout d'abord on avait pensé que le terrain acquis autour du presbytère suffirait; mais bientôt ce projet parut irréalisable.

On acheta donc le terrain voisin et une maison en briques qu'on dut abattre, et en 1889 commencèrent les travaux du soubassement de l'église Saint-Jean-Baptiste, qui, le 2 février 1890, fut ouverte au culte et remplaça la petite chapelle de l'école des Sœurs. En même temps le presbytère était agrandi et pouvait loger facilement douze Pères.

En 1892, on bâtissait l'église supérieure.

L'église Saint-Jean-Baptiste est de toutes les œuvres du R. P. Garin celle qui fut la plus coûteuse et qui est la preuve la plus éclatante de son infatigable dévouement.

Sans aspirer à surpasser les belles églises catholiques bâties à Lowell par la générosité et la foi irlandaises, la nôtre garde un rang honorable et a un cachet spécial.

C'est une église en pierre de style roman, avec une façade monumentale, un large vestibule dominant la rue, grâce à ses nombreuses marches.

La façade est ornée d'une rosace de pierre qui ne produira son effet que quand les deux tours de l'église s'élèveront vers le ciel. Une seule vaste nef sans transept, d'élégantes colonnettes aux chapiteaux sculptés s'élevant d'abord jusqu'à de spacieuses tribunes, puis à la voûte aux lignes

entrecroisées dans le style de l'édifice, des dessins et des moulures architecturales courant le long des murailles, donnent à notre église grand air et font honneur à ceux qui en ont conçu et réalisé le plan.

Disons cependant que ce long labeur n'a pas abouti à un résultat complètement satisfaisant.

Des vastes tribunes, pas assez élevées, les fidèles ne peuvent ni voir l'autel, ni la chaire du prédicateur, si ce n'est ceux qui sont au premier rang. On a recherché, mais inutilement, le moyen de remédier à ce grave défaut.

Le collège.

Le R. P. Garin avait à cœur une œuvre non moins importante : celle de l'école, inséparable de l'église.

Aussi, grâce à son travail persévérant et triomphant de tous les obstacles, un vaste édifice de 104 pieds sur 56 s'éleva presque en face de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Rien ne manque à notre école de garçons tenue par les Frères Maristes, pour que douze cents enfants, distribués en 19 classes, puissent s'y trouver à l'aise.

En haut, une grande salle pour les séances publiques, en bas une autre grande salle utilisée pour les expositions des travaux scolaires : tout est combiné à souhait pour la grande œuvre de l'éducation chrétienne. Et c'est à bon droit que la statuette du R. P. Garin veille sur la maison bien-aimée fondée par lui.

A la rentrée de 1893, le collège s'ouvrait à sa population enfantine, et nos excellentes Sœurs grises n'avaient plus à s'occuper que des petites filles.

C'est aussi au R. P. Garin qu'est dû le cimetière actuel de Saint-Joseph, où reposent dans la paix du Seigneur les défunts de la paroisse. Il serait moins éloigné si les circonstances avaient permis de trouver un autre terrain.

Au cimetière est annexée une petite ferme qui nous procure un lait à l'abri de tout soupçon de fraude.

Hommage à qui de droit.

Nous ne saurions trop insister sur la grande part qu'eut le R. P. Garin dans la fondation et les heureux progrès de notre paroisse.

Mais nous ne pouvons oublier ni ses chefs les Révérends Pères Provinciaux, ni ses collaborateurs dont nous voudrions citer tous les noms : toujours prêts à seconder leur Supérieur, ils ont eux aussi travaillé et souffert pour le salut des âmes.

A plus forte raison nous n'oublierons pas la générosité d'une population qui, dépourvue des biens de la fortune, s'imposa de sérieux sacrifices pour entretenir son clergé, ses églises, ses écoles et ses sociétés.

Quel touchant récit serait celui de tous ces dévouements, quels pieux secrets pourraient nous raconter les anges gardiens de nos fervents catholiques! Combien, ne pouvant donner autant d'or que leur cœur aurait voulu, prodiguaient, sous la direction du Père bien-aimé et obéi, leurs démarches multipliées et les efforts désintéressés de leur labeur!

Ouvriers et ouvrières travaillant péniblement dans les manufactures lowelloises, victimes trop souvent des épidémies, des grèves, des crises commerciales, ouvraient à l'envi leur pauvre bourse sans aucun souci de l'avenir pour fonder ces œuvres catholiques soutenues, non par l'or des taxes publiques, mais par celui du dévouement.

Tous ont joué un grand rôle et ont accompli l'œuvre divine par excellence : le salut des âmes, sans attendre sur cette terre aucune récompense, même la mention de leur nom.

Les conquérants les plus célèbres n'ont gagné des batailles que grâce à la valeur de leurs soldats. Les fondateurs des paroisses ont toujours été secondés par la générosité des fidèles.

Les noces d'or religieuses du R. P. Garin.

Les noces d'or religieuses du R. P. Garin furent célébrées, le 1er novembre 1892 et les jours suivants, avec l'éclat le plus précieux de tous : l'empressement unanime de toute une population.

Nos sociétés rivalisèrent de zèle pour présenter à leur curé vénéré leurs présents avec leurs hommages. Toutes nos maisons du Nord des Etats-Unis et celles du Canada, celles-ci représentées par leur Provincial le R. P. Lefebvre, les catholiques irlandais et leur clergé, s'unirent à nos fidèles pour rehausser la splendeur de ces fêtes, auxquelles ne manquèrent pas les bénédictions du Saint-Père.

Une brochure spéciale des plus intéressantes à lire encore aujourd'hui, œuvre filiale du R. P. Lamothe, a raconté en détail les fêtes de ce jubilé, la messe solennelle et le discours du R. P. Lecomte, la parade brillante dans les rues de Lowell avec cavalcade et fanfares, la grande séance du soir et son drame *La Hache ensanglantée*, les discours et les poétiques sonnets et cantates célébrant l'heureux jubilaire.

Dernières années du R. P. Garin.

Le deuil de notre famille religieuse était venu voiler l'éclat de ces solennités. N'en est-il pas toujours ainsi dans toute vie humaine ?

Au milieu des fêtes jubilaires un service funèbre avait été célébré pour le repos de l'âme du Supérieur général, le T. R. P. Fabre, dont on venait d'apprendre la mort.

Le R. P. Garin, laissant ses pouvoirs au R. P. Amyot, alla en France pour prendre part au chapitre de 1893, qui élut le T. R. P. Soullier, et à son retour donna l'exemple de l'obéissance religieuse en cédant sa place de Supérieur au Père qui l'avait remplacé pendant son absence.

Son vif désir était de voir achevée son œuvre de prédilection, son église Saint-Jean-Baptiste. Mais Dieu avait hâte de rappeler à lui son serviteur et de le récompenser.

Le 16 février 1895 le R. P. Garin expirait à l'hôpital Saint-Jean, après avoir reçu, en pleine connaissance et dans les dispositions les plus religieuses, les derniers sacrements.

Sa mort fit une impression profonde. Tous les journaux de la ville, sans exception de langue ni de confession religieuse, remplirent leurs colonnes des éloges les plus flatteurs.

Ses funérailles émouvantes rappelaient les fêtes du jubilé. C'était le même concours, la même union de tous les cœurs : mais cette fois le deuil et ses tristesses avaient succédé à l'allégresse et aux souhaits de longue vie.

L'année suivante, 1896, la statue du R. P. Garin était solennellement inaugurée, et tous ceux qui passent sur la rue Merrimack, devant notre presbytère, peuvent saluer l'apôtre des Canadiens de Lowell.

Les successeurs du R. P. Garin continuèrent et affermirent son œuvre. En 1894, le R. P. Amyot recevait le Supérieur général, le T. R. P. Soullier, venu une seconde fois visiter en Amérique les maisons de la Congrégation. Le R. P. Despatys était nommé Supérieur en octobre 1896.

Peu après, la population canadienne célébrait la fête de la bénédiction de l'église supérieure Saint-Jean-Baptiste ouverte au culte.

Le R. P. Mangin, Supérieur.

1898-1904.

Depuis plusieurs mois, en 1898, le R. P. Despatys s'était vu forcé d'aller rétablir sa santé au Canada, quand le R. P. Lefebvre fut nommé provincial de la Province des Etats-Unis et le R. P. Mangin Supérieur de la maison Saint-Joseph.

Tous les deux, depuis longtemps connus et estimés, revenaient avec plaisir dans cette ville qu'ils avaient toujours aimée.

Aussi, le 15 septembre, la réception des deux nouveaux Supérieurs fut-elle triomphale.

A partir de cette date, l'annaliste passe brusquement de la stérilité des renseignements à la richesse des détails et court grand risque d'être trop long après une désolante brièveté ; car le premier soin du R. P. Mangin fut de composer le *Codex historicus*, d'y mentionner d'abord ses souvenirs d'antan, puis de le tenir exactement à jour.

Nous n'avons plus qu'à le suivre, en ne relatant que les faits principaux.

L'église Saint-Joseph fut confiée au R. P. Fournier et l'église Saint-Jean-Baptiste au R. P. Gagnon sous la haute direction du R. P. Mangin, supérieur et curé.

Le 13 octobre 1898 une grandiose manifestation en l'honneur des deux nouveaux Supérieurs attesta les sentiments de tous. Sénateur de l'Etat, maire de la cité, paroissiens au nombre de cinq cents, prenaient part à un banquet rehaussé par les discours les plus enthousiastes, et les chants religieux et patriotiques de plus de trois cents enfants.

Année 1899. — L'année suivante, 29 septembre 1899, nos écoles recevaient la visite officielle du conseiller d'Etat M. Herbette, envoyé en mission par le gouvernement français en Amérique pour constater et encourager les progrès de notre langue aux Etats-Unis et au Canada.

On eût pu faire un autre choix que celui de l'ex-préfet de Nantes et de l'expulseur des communautés religieuses de cette ville. Mais à distance pouvait-on oublier les liens qui unissent les Franco-Américains à l'ancienne mère-patrie ?

Aussi l'accueil fut correct et M. Herbette, dans son discours aux enfants, se montra courtois, parla uniquement de

généralités patriotiques et put constater, *de visu*, l'union de la religion et de la langue française.

Il fit de belles promesses : nous en attendons encore la réalisation. D'un autre côté, s'il essaya de fonder au Canada des succursales de la maçonnique Ligue de l'enseignement, il échoua piteusement et ne s'en vanta pas.

La paroisse Saint-Joseph, n'ayant pas encore de cimetière, se voyait forcée d'enterrer ses morts dans celui des paroisses irlandaises. Il n'en fut plus ainsi à partir du 8 octobre, jour où eut lieu la bénédiction du cimetière acheté par le R. P. Garin.

1900. — La dernière année du dix-neuvième siècle, comme la première du vingtième, s'ouvrit par une messe solennelle à minuit, autorisée par le Souverain Pontife : elle fut d'autant plus suivie qu'elle était plus rare, la messe même de Noël ne se célébrant pas au milieu de la nuit.

Un pèlerinage de près de trois cents de nos paroissiens se rendit au mois de juin à Sainte-Anne de Beaupré, pour honorer et invoquer la mère de la bienheureuse Vierge.

Nos écoles prenaient une plus grande extension.

On acheta, le 10 septembre 1900, une nouvelle maison en face du couvent des Sœurs pour recevoir la population enfantine. « C'est un plaisir, dit un journal de Lowell en parlant des petites filles de cette école, de voir sortir à midi et le soir un joyeux essaim d'abeilles blondes et brunes qui font leur miel pour l'avenir dans cette ruche féconde. » Les abeilles prenaient possession de la ruche le 29 octobre.

Le premier jour de ce mois, notre Association catholique de jeunes gens était logée chez elle, dans un grand édifice, sa propriété. Le bâtiment qu'elle laissait libre à côté de l'église Saint-Jean-Baptiste s'ouvrait pour deux écoles enfantines, à la fin du mois.

Les derniers honneurs rendus à un soldat tué en combattant sous le drapeau étoilé américain, aux Philippines, pendant la guerre contre l'Espagne, furent l'occasion d'une

manifestation grandiose : dans notre église, le maire, les échevins, deux cents soldats en armes assistèrent au service chanté pour le repos de l'âme du Canadien français Roger, mort en faisant son devoir.

Ne passons pas à l'année 1901 sans mentionner l'arrivée au presbytère Saint-Jean-Baptiste des bonnes Sœurs de la Sainte-Famille.

Cette Congrégation a été fondée au Canada uniquement pour s'occuper du matériel des maisons religieuses des collèges et des séminaires catholiques. Grands sont les services d'ordre économique rendus par elle. Les maisons qui lui confient leurs intérêts sont dans de bonnes mains : nous en fîmes l'expérience.

1901. — L'année 1901 donna à la maison Saint-Joseph la visite canonique du R. P. Tatin, Assistant général, qui constata l'état florissant de la paroisse.

Ce fut pendant sa visite, le 14 mai, qu'eut lieu la grande kermesse ou festival organisée par les Pères pour les œuvres paroissiales. Elle dura trois jours et obtint un vif succès. Les fidèles déployèrent un grand zèle pour seconder leur clergé. Fructueuses furent les recettes. Et le R. P. Visiteur se rendit compte de la générosité canadienne.

Peu après, la distribution des prix à nos enfants, le 21 juin, prouvait que les Canadiens n'avaient pas oublié la France, la patrie d'autrefois.

Le Consul général de France à Washington avait accordé deux médailles, l'une de bronze, l'autre d'argent, aux deux élèves qui, au collège et au couvent, auraient remporté la palme de la victoire en composition française. Les deux médailles furent données aux applaudissements de tous, heureux de témoigner leurs sympathies à la langue des ancêtres.

Six semaines après, le 12 août, une mort inopinée plongeait la paroisse dans le deuil. Le directeur de l'église Saint-Jean-Baptiste, le R. P. Gagnon, succombait dans la

force de l'âge. Nature d'élite, cœur généreux, caractère ouvert, et travailleur infatigable et âpre à la besogne, le R. P. Gagnon emporta dans la tombe les regrets de tous.

Il eut pour successeur le R. P. Campeau.

L'année se termina par l'hospitalité que donnèrent nos Pères, en l'église Saint-Joseph, à la Congrégation polonaise. Une mission, prêchée par un Jésuite de cette nation, donna des fruits abondants de salut.

1902. — M. Henri Bourassa était déjà célèbre par la courageuse indépendance qu'il avait déployée au parlement fédéral du Dominion canadien, et par son dévouement à la cause catholique.

Chaleureuse fut la réception qui l'accueillit à Lowell le 5 janvier 1902. Il nous donna la meilleure preuve de sa gratitude par sa parole ardente pour la défense de la religion et des traditions canadiennes.

La prospérité industrielle permet à la population ouvrière de Lowell de gagner largement sa vie. Les crises n'en sont que plus désastreuses.

Pendant le carême de 1902 une grève générale, vrai fléau pour les travailleurs, était sur le point d'éclater. Bien triste fut pour cette raison la fête de Pâques, mais ces craintes firent place à la joie quand, au moment même de la rupture, un accord survint entre le travail et le capital.

A Lowell la situation économique donne toujours des sujets de craintes.

En 1902 une heureuse innovation permit aux Pères fatigués par un travail absorbant de prendre quelques semaines de repos.

La Congrégation est une bonne mère qui veille sur la santé de ses enfants.

Un cottage sur les bords de l'Océan donna aux Pères qui s'y succédèrent, sans que le service de la paroisse en souffrît, un air plus hygiénique, réparateur de leurs forces épuisées.

1903. — La visite de M. Israël Tarte, ancien ministre fédéral et personnage politique important au Canada, succéda à celle de M. Henri Bourassa.

Il reçut bon accueil, et les excellents conseils de l'homme d'Etat, insistant surtout sur l'importance de la religion, furent écoutés avec plaisir. M. Tarte a eu bien raison de dire que la religion est pour le Canada sa plus pure gloire.

La persécution religieuse en France donna à la paroisse, au milieu de l'année 1903, deux Pères de plus. Un troisième venait du scolasticat de Liège joindre à leur bonne volonté les prémices de son apostolat et les richesses de son jeune talent.

Dans un autre cottage conservé jusqu'à ce jour et plus agréable que le précédent, nous prîmes de réconfortantes vacances. Et maintenant nous pouvons parler de ce que nous avons vu.

Avec le mois d'octobre 1903 se terminait pour notre Supérieur et Curé de la paroisse le cinquantième anniversaire de son ordination et de sa profession religieuse. Ce double jubilé, solennisé avec éclat, attesta une fois de plus l'union de tous les cœurs.

Les Pères, les Frères, les Religieux et les Religieuses, les enfants de nos écoles, nos sociétés et congrégations présentèrent au vénéré P. Mangin leurs présents et leurs souhaits. Le clergé des autres paroisses de la ville prit part à cette fête.

Un événement important signale la fin de cette année.

Depuis longtemps une portion de la ville, Centralville, désirait former une paroisse distincte tout en conservant les Pères Oblats. Légitime était ce désir, et la création de nouvelles paroisses est bien dans l'intention de l'Eglise.

Nos Supérieurs ne pouvaient que s'incliner, mais ils savaient aussi que l'œuvre des missions est pour nous l'œuvre capitale et que nous ne pouvons, en nous renfermant dans un cercle d'action trop étroit, nous consacrer exclusivement au service des paroisses.

Aussi ils demandèrent à Mgr l'Archevêque de Boston que cette portion de son diocèse fût confiée au clergé séculier, ce qui eut lieu.

Signalons encore en 1903 la formidable explosion d'une poudrière à South-Lowell qui fit bien des victimes et causa bien des ruines. Ce fut pour la charité de notre peuple une belle occasion de se manifester. Les secours arrivèrent en abondance.

1904. — Au début de l'année, la nouvelle paroisse Saint-Louis de France de Centralville se sépara de la nôtre.

Le 16 février la mort venait nous visiter et frappait le R. P. Fournier, directeur de l'église Saint-Joseph.

Le R. P. Fournier était un des ouvriers les plus infatigables dans la vigne du Seigneur. Venu à Lowell à trois reprises différentes, ancien supérieur de notre maison de Plattsburg, il se montra toujours un véritable apôtre.

On peut dire que sa vie entière fut presque exclusivement consacrée à notre paroisse. Pendant quelque temps, il donna aux jeunes gens des leçons de français, et plusieurs lui durent d'écrire, de parler et de discourir correctement en notre langue. Il créa presque toutes nos sociétés et congrégations religieuses : l'Association catholique pour les jeunes gens, celle de l'Ange Gardien pour les garçons, les Congrégations des Enfants de Marie et de Notre-Dame de Lourdes pour les jeunes filles, ainsi que celle de la Sainte-Famille.

Le R. P. Fournier se signala aussi par son zèle pour les enfants et par son inaltérable charité pour les pauvres.

Il rendit paisiblement son âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements et nous avoir donné l'exemple d'une profonde piété. Ses imposantes funérailles furent la preuve du regret de tous.

Le R. P. Lamothe, depuis longtemps de la maison, lui succéda comme économe et directeur de l'église Saint-Joseph.

Nous nous reprocherions de ne pas parler de la mort

de l'excellent R. P. Guilhard, retiré depuis un an au noviciat de Tewksbury. Il était venu un des premiers seconder le R. P. Garin ; il avait gouverné la Province et avait toujours donné l'exemple de toutes les vertus religieuses.

Sa mort fut le couronnement de sa sainte vie. Il s'endormit doucement pour aller recevoir la récompense du fidèle serviteur, le 2 juin 1904.

Le 18 septembre, la Congrégation polonaise nous quittait et prenait possession de l'église qu'elle venait de bâtir.

De grands changements survinrent dans le personnel de la maison, après le chapitre de 1904. Le R. P. Fallon, nommé Provincial, restait à Buffalo; son prédécesseur, le R. P. Lefebvre, devenait supérieur et curé de la paroisse, assisté par les deux directeurs de nos églises, les RR. PP. Campeau et Lamothe; et notre ancien supérieur, le R. P. Mangin, appartenait à la communauté de la maison de l'Immaculée-Conception.

R. P. Lefebvre.

1904-1907.

1905. — Le 24 avril le R. P. Fallon venait nous visiter.

Le 8 mai suivant, mourait dans sa famille, où il était venu se reposer à Central-Falls, non loin de Lowell, le R. P. Paquette, missionnaire dans la Saskatchewan. Son corps fut transporté à Lowell et inhumé dans notre cimetière du noviciat de Tewksbury.

Au mois d'août les Pères allèrent à Buffalo pour les exercices de la retraite prêchée par le R. P. Provincial.

1906. — Deux faits signalent l'année 1906 : une fête grandiose et l'ouverture d'une nouvelle chapelle-école.

Les Canadiens avaient résolu de donner cette année le plus grand éclat à la solennité de leur patron, saint Jean-Baptiste. Ils tinrent parole et le plus complet succès couronna leurs efforts.

Une parade grandiose, suivant la mode américaine, avec

calèches pour les Pères et les chefs d'escadron de cavalerie, chars allégoriques nombreux et brillants, rappelant les principaux faits de l'histoire du Canada et des Etats-Unis, défilèrent lentement en ordre dans les rues de la cité, superbement décorées et pavoisées aux couleurs américaines et françaises, sans oublier le drapeau du Sacré-Cœur.

Le très long cortège se termina au Fair Ground, où une messe solennelle fut célébrée sous les rayons du soleil estival qui avait éclairé cette magnifique démonstration de la vitalité canadienne. Le Jésuite, dont l'éloquence attire toujours les foules, se montra dans son discours à la hauteur de sa réputation.

Le cortège avait passé sous des arcs de triomphe sur lesquels on lisait ces paroles : *Gesta Dei per Francos*, et aussi : Soyons de bons citoyens américains, tout en restant fidèles à notre foi, à notre langue et à nos mœurs.

Les Canadiens se montreront dignes de cette fière devise.

Depuis longtemps les familles canadiennes de South-Lowell éloignées de nos deux églises réclamaient une chapelle-école pour rester fidèles aux lois de la religion et assurer à leurs enfants une éducation chrétienne.

Ces vœux si légitimes se réalisèrent enfin. En septembre 1906, grâce au généreux concours des fidèles et au travail du R. P. Campeau, la nouvelle chapelle-école de South-Lowell s'ouvrit et au culte et aux enfants : église et école furent remplies aussitôt.

La modeste chapelle est convenable en attendant les progrès de l'avenir. Deux missions pendant le carême y ont été prêchées avec succès.

Le directeur est le R. P. Amyot, ancien Supérieur de notre maison. Il s'est donné de tout cœur à cette mission.

1907. — L'année 1907 s'ouvrit par la visite du R. Père Fallon, provincial. Les détails qu'il nous donna sur le dernier chapitre, celui qui avait élu le T. R. P. Lavillardière, furent pour nous du plus grand intérêt.

Les Frères Maristes, instituteurs de nos élèves, et les Sœurs de la Sainte-Famille prirent possession de leurs nouvelles demeures ; à côté du presbytère a été bâtie celle qui, aujourd'hui, abrite les Sœurs depuis le 30 septembre.

Quelques jours auparavant, pendant la retraite de Buffalo à laquelle nos Pères assistèrent, le R. P. Provincial avait nommé le R. P. Campeau Supérieur de la maison Saint-Joseph.

Le R. P. Lefebvre, son prédécesseur, resta au milieu de nous en qualité de premier assesseur et de procureur provincial.

Le nouveau Supérieur s'occupa d'abord de modifier les parloirs du presbytère et de les rendre, en les multipliant, plus accessibles et plus commodes.

Mentionnons maintenant, autant que nous le pouvons, quelques-uns des Pères qui, dans ces dernières années, se sont dévoués à Lowell au bien des âmes et que l'obéissance a appelés à un autre poste. Le R. P. Georges Marion est au Manitoba, les Pères Athanase Marion et Lewis, à Plattsburg. Les Pères Féat, Despatys et Boissonnault sont retournés au Canada. Dans les missions récemment fondées dans le Connecticut et le Wisconsin travaillent les Pères Sirois, Paquette, Audibert, Diss et Nolin. Dieu a rappelé à lui les Pères Daveluy, Forget-Despatys, Perron et Desroches.

N'oublions pas les bons Frères convers qui nous ont donné le concours de leur religieux dévouement.

Aujourd'hui, la maison Saint-Joseph est composée comme il suit : Supérieur, le R. P. Campeau, dont les deux assesseurs sont les Pères Lefebvre et Lamothe. Puis, par rang d'oblation, les Pères Amyot, Dubreuil, Brullard, Baron, Graton, Viaud et Ouellette.

Les deux Frères convers sont les Frères Levasseur et Bedelle.

Les œuvres paroissiales.

La grande œuvre de notre maison Saint-Joseph de Lowell, celle dont l'a chargée la confiance de Mgr l'Archevêque de Boston, est la paroisse.

Aujourd'hui dix Pères y exercent les œuvres du ministère.

Tous les dimanches, dans les deux églises Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste, ainsi que dans la chapelle de South-Lowell, douze messes, toutes très suivies, sont célébrées. Deux sont spécialement destinées aux enfants auxquels une instruction est adressée, sans compter les trois sermons qui sont donnés dans chacune des deux églises.

Nombreux sont les malades à visiter, à consoler, à préparer à la mort à toute heure du jour et de la nuit. Et nos fidèles, pour peu que la souffrance les inquiète, demandent un Père, attendant de lui, non seulement les secours spirituels, mais aussi la guérison ou du moins le soulagement de leurs douleurs.

Le premier Vendredi du mois est pour nos paroissiens un grand jour de dévotion. Jamais, en aucun autre jour, les confessions n'ont été plus nombreuses. Aussi pendant les messes de 5 h. et de 6 h., dites spécialement pour les ouvriers, et aussi pendant celle de 7 h., deux Pères donnent la communion aux fidèles empressés de s'approcher des sacrements au jour préféré par Notre-Seigneur.

Le Saint Sacrement est exposé pendant toute la journée, aux adorations et aux hommages.

Pendant le Carême, des Pères de notre Congrégation viennent du Canada pour prêcher nos retraites successives, aux dames, aux demoiselles, aux jeunes gens et aux hommes. Plusieurs fois, les Pères de la maison, les Pères Nolin, Lewis, Dubreuil, Campeau et Viaud en furent chargés.

Aux Quatre-Temps, nous entendons la confession des enfants les plus jeunes. Ceux de nos écoles paroissiales,

conduits par leurs maîtres et maîtresses, sont toujours fidèles au rendez-vous. Il n'en est pas de même de ceux qui suivent les écoles publiques et auxquels cependant un jour spécial est assigné : celui du congé scolaire. Beaucoup de parents ne s'inquiètent guère de nous les envoyer.

C'est ensuite la première communion. Deux Pères sont spécialement chargés des enfants. Depuis plusieurs années, le R. P. Viaud s'occupe des garçons au collège, et le R. Père Graton des filles au couvent. Il arrive souvent que des intelligences rebelles à l'instruction religieuse leur imposent un surcroît de labeur.

Mais aussi, quel beau jour que celui de la Première Communion préparée par une bonne retraite!

L'année suivante est celle de la Confirmation. Des catéchismes spéciaux y préparent nos communiants : dans nos écoles, pour ceux qui les fréquentent; à l'église, le dimanche, pour les autres.

Nos jeunes gens et nos jeunes filles ne sont pas délaissés.

Deux associations les attendent. Pour les jeunes gens, celle des Anges Gardiens. Elle est très florissante, grâce au dévouement des RR. PP. Fournier, Lamothe et Diss d'abord et ensuite du R. P. Viaud, et compte aujourd'hui plus de 500 membres. Son directeur actuel a établi une garde militaire avec capitaine et lieutenants. Et c'est un beau spectacle que celui de nos jeunes soldats marchant en bon ordre précédés de leurs étendards. Et comme ils sont fiers et heureux d'appartenir à la Garde angélique!

Après la première communion, les jeunes filles deviennent Enfants de Marie et forment une association non moins florissante de plus de 700 membres. Ses directeurs, les PP. Marion, Dubreuil et Graton, se sont toujours efforcés avec succès d'y maintenir un excellent esprit et une profonde piété.

Devenues plus grandes, vers l'âge de dix-huit ans, une association, sœur de la première, les attend : celle de Notre-Dame de Lourdes. Sous sa blanche bannière sont

enrôlées onze cents congréganistes dirigées jadis par les PP. Marion et Lamothe, et aujourd'hui par le P. Dubreuil. Outre la retraite annuelle du mois de décembre, un *Triduum* est prêché à la pieuse association pour la préparer à la fête de l'Assomption.

Une autre société a été établie pour les épouses et pour les mères de famille : celle de Sainte-Anne, à laquelle le R. Père Campeau, le supérieur de la paroisse, prodigue ses soins. Les associées sont aujourd'hui au nombre de 1.400.

Toutes ces sociétés religieuses ont leurs dignitaires et leur conseil, élus par les suffrages des membres, leurs réunions toutes les quinzaines, réunions toujours suivies, leurs communions mensuelles aux dimanches fixés, leurs retraites annuelles.

Nous n'avons encore rien dit de la société qui est la perle de la paroisse, de l'Ordre qui donne aux personnes pieuses du monde les avantages de la vie religieuse : le Tiers-Ordre organisé en fraternité avec ses deux discrétoires, un pour les Frères, l'autre pour les Sœurs. Sous la direction des PP. Perron, Amyot et Baron, notre Fraternité ne cesse de progresser. Deux visites canoniques, qui étaient de vraies retraites faites par deux religieux franciscains, les PP. Gaston et Berchmans, lui ont imprimé un nouvel élan. Le Tiers-Ordre compte aujourd'hui 150 Frères et plus de 700 Sœurs.

La paroisse compte encore deux associations destinées aux hommes. La Sainte-Famille est une congrégation divisée en deux sections ayant chacune leurs chefs : une pour les jeunes gens, l'autre pour les hommes. Fondée par le P. Fournier, puis dirigée par le P. Lewis, elle prit une grande extension. Elle se réunit tous les quinze jours et ses associés sont convoqués à une communion générale quatre fois par an.

Tous les ans, pour les préparer à leur fête patronale, un *Triduum* leur est prêché. Le R. P. Lamothe est aujour-

d'hui le Directeur de cette florissante Congrégation qui compte 500 membres.

L'Association catholique, fondée jadis pour grouper les jeunes hommes en société exclusivement religieuse, est devenue une corporation et une société de secours mutuels. Ses membres les plus fervents solennisent la fête du Sacré-Cœur; ce jour-là, ils communient en corps et se rendent l'après-midi processionnellement à l'église pour entendre un sermon de circonstance et assister à un Salut.

Nombreuses sont d'autres sociétés de secours mutuels, toutes animées du meilleur esprit pour maintenir et défendre les traditions religieuses et nationales de la race franco-canadienne établie aux Etats-Unis.

Plusieurs, comme les Forestiers catholiques, exigent de leurs membres l'accomplissement du devoir pascal. Toutes ont un chapelain chargé de veiller à la conservation de l'esprit catholique.

Toutes, quel que soit leur nom, Artisans, Sociétés de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Joseph, Cours franco-américains, établies après leur scission des Forestiers indépendants obstinés à proscrire la langue française, toutes rivalisent entre elles pour faire honneur à la religion et à la patrie.

Une mention toute spéciale à une jeune Société déjà vigoureuse et puissante, celle de Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Elle déploie le plus grand zèle pour défendre ces deux grandes causes : la religion catholique et la langue française, boulevard et sauvegarde du maintien et du progrès de la race canadienne.

C'est elle qui a eu l'initiative du Denier de Saint-Pierre et a organisé la collection régulière de ce tribut filial au Souverain Pontife.

Mentionnons encore deux autres œuvres des plus florissantes et des mieux organisées : la Propagation de la Foi et la Bibliothèque paroissiale, toutes les deux dirigées par le R. P. Baron.

Après Lyon, le diocèse d'origine de l'œuvre de la Propagation de la Foi, Boston, occupe un bon rang; et, dans les paroisses de l'archidiocèse de Boston, la nôtre occupe la première place.

Notre bibliothèque fournit, pour une légère redevance, d'excellents livres qui instruisent, consolent, et surtout fortifient dans la foi. Elle compte de nombreux lecteurs qu'elle s'efforce de satisfaire en se tenant au courant des meilleures publications.

Les écoles.

Mais on le comprend et nous en avons déjà parlé, l'œuvre des œuvres est l'école catholique, l'école paroissiale. C'est elle qui nous est la plus chère et pour laquelle nous faisons les plus lourds sacrifices. Sans doute nous demandons aux familles une légère rétribution; mais un grand nombre, surchargées d'enfants, sont, à cause de leur pauvreté, incapables de la payer : aussi la plus forte dépense accusée par nos comptes est celle de l'entretien du collège et du couvent.

Nos écoles sont prospères : elles le seraient davantage si nos bâtiments étaient plus spacieux et si de nouveaux édifices étaient construits pour diminuer aux enfants la longue distance à parcourir.

Les maîtres de notre collège, qui instruisent nos garçons à la satisfaction de tous, sont les Petits Frères de Marie fondés par le Vénérable Champagnat. Ils instruisent dans 17 classes près de 900 enfants.

L'Inspecteur diocésain des écoles catholiques les visite tous les ans et est heureux de constater les progrès réalisés. Les deux langues, toutes les deux nécessaires, sont également enseignées, et les enfants les parlent avec une égale facilité, ce qui est pour eux un grand avantage pour l'avenir.

De nombreuses séances données par nos élèves attestent

leurs progrès. Signalons spécialement les concours de déclamation dans lesquels les enfants rivalisent pour obtenir le prix de diction.

Comme de raison, l'instruction religieuse passe avant toute autre. Deux classes lui sont spécialement réservées, et ce sont celles qui présentent le plus de difficultés et exigent une plus grande abnégation. Deux classes sont aussi réservées pour préparer à la Première Communion les enfants qui, jusqu'à onze et douze ans, n'ont fréquenté que les écoles publiques et sont dans la plus complète ignorance religieuse.

La bonne renommée de notre collège lui a fait obtenir une concession précieuse. Il a aujourd'hui le droit de délivrer des diplômes d'admission au *High School,* qui donne l'enseignement secondaire. Les examens subis par nos élèves sont les mêmes que ceux passés devant les commissions officielles, — et même plus sévères.

Nos lauréats, au nombre d'une dizaine cette année, seraient plus nombreux si les parents nous les laissaient plus longtemps et ne se hâtaient pas de profiter de leur travail dans les manufactures.

Un grand progrès sera réalisé à la rentrée prochaine. Jusqu'à présent les meilleurs de nos élèves entraient au High School, école publique et neutre où l'enseignement, donné par des maîtres en majeure partie protestants, était plus ou moins dangereux. Il n'en sera plus ainsi désormais.

Ce sera notre collège lui-même qui donnera cet enseignement.

Heureux pays qui laisse à tous la liberté de l'enseignement !

Tout ce que nous venons de dire du collège, nous pouvons le répéter du couvent qui compte 19 classes dirigées par 20 religieuses.

Le talent pédagogique des maîtresses est très apprécié, et la science de leurs petites filles leur fait grand honneur.

Dans les séances publiques données par les enfants avec un vif succès, on a surtout remarqué la distinction de leurs manières et la pureté de leur prononciation dans les deux langues.

Les élèves se montrent dignes des soins qui leur sont prodigués.

La situation brillante de nos maisons d'éducation et la force de leurs études ont été constatées par les autorités scolaires de la ville, peu suspectes de partialité pour nous.

En 1901, un comité du bureau scolaire venait inspecter nos deux écoles : le rapport officiel déclare qu'elles sont dans un état amplement satisfaisant et sur un aussi bon pied que les écoles publiques. Le rapport constate que la langue anglaise est très suffisamment enseignée et ajoute que nos 2.500 enfants épargnent à la ville une dépense de 70.000 piastres.

Ajoutons que les catholiques paient comme les autres les taxes pour les écoles publiques.

Nous avons parlé de séances publiques. Elles sont nombreuses et variées, données soit en faveur des œuvres paroissiales, soit au profit de nos sociétés de secours mutuels.

Les Pères Lewis et Diss se sont donné une grande peine pour faire jouer des drames composés spécialement pour les théâtres des patronages catholiques. On a applaudi surtout : *Edouard d'Angleterre, les Piastres rouges* et le *Gondolier de la mort*.

Le Frère Directeur de nos écoles, le Frère Priscillianus, aidé par d'anciens élèves, d'autres fois, des groupes de dames et de jeunes filles s'organisent pour représenter sous notre contrôle des pièces approuvées et procurer quelques ressources à la paroisse ou à leur société.

Le drame qui a attiré le plus d'auditeurs a été la pièce qui a pour titre *Marie-Antoinette*.

Les missions.

Et les missions ! l'œuvre principale de notre Congrégation.

Depuis quarante années tous les rapports aux chapitres généraux, tous les procès-verbaux de visites canoniques n'ont cessé de les vanter à bon droit et de les souhaiter.

La réalité est que notre maison n'a jamais eu de Pères spécialement consacrés à ce travail si important, pour la bonne raison qu'elle est juste assez spacieuse pour contenir le nombre de Pères réclamés par le ministère paroissial de 18 à 20.000 fidèles.

C'est surtout pour pouvoir être encore plus fidèles à l'esprit de notre vocation que nos Supérieurs n'ont pas voulu se charger de la nouvelle paroisse de Centralville et se sont efforcés de se soustraire à une nouvelle charge : celle de fonder un autre poste dans un autre quartier de la ville.

Ce n'est pas à dire cependant que nous ayons renoncé aux travaux du dehors et que nous n'avons pas répondu dans la mesure du possible aux appels du clergé et des communautés religieuses.

Retraites paroissiales, retraites de communautés ou de maisons d'éducation, sermons de circonstance, nous n'avons jamais hésité à ajouter à nos travaux ordinaires le labeur apostolique.

Aussitôt établis à Lowell, les Pères Oblats, fidèles à l'esprit de leur vocation, donnèrent de nombreuses missions. Deux Pères étaient spécialement chargés de ce ministère. En 1869, le R. P. Garin envoyait ses religieux au secours des missionnaires trop peu nombreux pour la tâche écrasante qui leur incombait. De janvier 1879 à juin 1881 le Bulletin de notre Congrégation mentionne vingt-deux missions données par les Pères Mac-Grath, Riordan, Fournier, Trudein, Maloney et Smith.

Encore 22 autres, de juillet 1883 à la fin du mois d'août 1884.

La maison Saint-Joseph, depuis sa fondation en 1887, resta fidèle à ces traditions, quoiqu'elle ne comptât pas parmi ses membres de missionnaires attitrés. Les Pères étaient heureux de remplacer leurs frères partis à la conquête des âmes.

Le codex de la maison mentionne treize travaux donnés pendant l'année 1900, surtout par le R. P. Nolin et aussi par les Pères Perron, Lamothe, Amyot et Boissonnault.

Pendant toutes les années qui suivirent, les Pères Nolin, Lewis, Perron et Dubreuil, pour ne nommer que ceux qui furent le plus souvent sur le champ de bataille de l'apostolat, continuèrent de prêcher des missions ou des retraites, une dizaine à peu près chaque année.

Notre Supérieur Provincial, le R. P. Fallon, déploie le plus grand zèle pour donner aux missions une plus vive impulsion.

Statistique et projets d'avenir.

Finissons par des chiffres : eux aussi ont leur éloquence et, seuls, ils permettent d'apprécier exactement la réalité.

Voici d'abord quel était l'état de la paroisse au 1er janvier 1904 avant la séparation de Centralville :

Familles	4.190
Paroissiens	19.810
Baptêmes	773
Mariages	246
Sépultures	513
Confirmations	396
Premières communions	420
Ecoles. — Garçons	1 050
» Filles	1.278
Classes enfantines	240

Notons aussi le nombre des communions données pendant les retraites de l'année 1903 :

Femmes	4.511
Demoiselles	3.514
Jeunes gens	2.643
Hommes	3.700
Enfants de 12 à 16 ans	700

Voici maintenant les statistiques les plus récentes.
Communions données pendant les retraites de 1907 :

Femmes	3.495
Demoiselles	2.634
Jeunes gens	1.832
Hommes mariés	2.847
Enfants de 12 à 16 ans	628

Et voici les résultats du dernier recensement :

Familles	3.783
Ames	17.989
Baptêmes	763
Mariages	185
Confirmations	360
Enfants dans nos écoles	1.952
Sépultures	431

Le progrès est la grande loi qui s'impose à toute paroisse catholique. Le devoir est de rechercher et de réaliser tout ce qui peut favoriser le règne de Notre-Seigneur dans les cœurs. C'est ce que font les religieux auxquels a été confiée cette portion de la vigne du Seigneur.

On a toujours désiré un orphelinat qui éléverait chrétiennement les enfants privés de leurs parents. Ce vœu sera bientôt une réalité. Le terrain est acheté. L'établissement à fonder a été accepté par les Sœurs Grises de Québec qui y feront un grand bien.

Nous avons déjà parlé du projet d'établir une chapelle-école dans un quartier populeux de la ville, le quartier Middlesex. Les fidèles le réclament : plus les églises se multiplient, plus on trouve éloignées les distances qui en séparent ; plus aussi nous nous préoccupons de faciliter à tous l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

Et puis il y a les enfants qui, en hiver surtout, auront du mal à se rendre à nos écoles.

D'après l'ordre exprès de Mgr O'Connell, Archevêque de Boston, la chapelle-école existera bientôt.

Dans quelques semaines la paroisse Saint-Joseph sera en fête pour célébrer le jubilé sacerdotal de son ancien Provincial et ancien Supérieur, le R. P. Lefebvre, et en même temps seront inaugurées dans l'église Saint-Jean-Baptiste des orgues puissantes qui rehausseront la beauté des chants et la splendeur du culte.

Tous, prêtres ou fidèles, remercieront le Seigneur des grâces accordées, et nous nous préparerons à de nouvelles luttes et à de nouvelles victoires.

Le passé répond de l'avenir.

PIERRE BRULLARD, *O. M. I.*

ALLEMAGNE

Rapport général sur l'état et les œuvres de la Province.

1o Chronique. — 2o Statistique du personnel au 1er janvier 1908 et des travaux apostoliques de l'année 1907. — 3o Activité littéraire. — 4o Rédaction de la « Maria Immaculata ».

1o Chronique de la Province. Année 1907 (suite).

(Voir Missions, septembre 1907, p. 392.)

1. Visite de Son Eminence le cardinal de Cologne à St-Nicolas.

En tournée de confirmation, le cardinal Fisher fit une visite à notre maison de Saint-Nicolas. Il y arriva le samedi 27 juillet, vers 11 h., accompagné de Son Altesse le prince de Salm-Reifferscheidt-Krautheim-Dyck, à la bienveillance duquel nous devons cette belle maison, et du curé de la paroisse, M. l'abbé Leven. C'était un spectacle rappelant les usages du moyen âge que de voir un prince de la terre venir saluer sur son propre domaine un prince de la sainte Eglise.

Après une courte allocution que Son Eminence adressa à la population accourue des villages environnants, le cardinal entra au couvent où il tint à exprimer à nos Pères sa très haute satisfaction pour leurs travaux, soit dans la chapelle publique, soit dans tout le vaste diocèse de Cologne. Un petit déjeuner eut lieu dans la salle de la bibliothèque, toute parée de fleurs, et le cardinal poursuivit le cours de sa tournée de confirmation.

2. Congrès eucharistique de Metz.

La province était représentée à ces assises solennelles par le R. Père Provincial et les RR. PP. Léglise et Ravaux.

Dans son rapport, le R. Père Provincial traita les deux questions suivantes :

1° Comment obvier au danger qui existe de séparer complètement la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion au Très Saint Sacrement.

2° Quels sont les moyens de propager par la dévotion au Sacré-Cœur celle au Saint Sacrement, et spécialement de la communion fréquente.

3. Visite à Hünfeld et à Engelport de M. Contze, directeur au ministère des Colonies.

Nous reçûmes à Hünfeld, les 24 et 25 août, ce haut fonctionnaire qui représentait M. Dernburg, directeur des colonies. Le visiteur fut manifestement content de tout ce qu'il vit au scolasticat. Il ne s'attendait pas à y trouver autant d'esprit de travail et de moyens de formation complète par lesquels les futurs missionnaires, Pères et Frères convers, se préparent à porter la civilisation dans les pays de missions et particulièrement dans la colonie du Sud-Ouest africain où nous a appelés la confiance du gouvernement.

Le lendemain, il partait avec le R. Père Provincial pour voir aussi la maison de Maria Engelport. Son impression était des meilleures et profonde. Quelque temps après ces visites, il parla à la commission du Reichstag en termes très élogieux de nos maisons, demanda et obtint du gouvernement, en faveur de la maison de Maria Engelport, la jolie subvention de 300 marks pour chacun de nos Frères.

1908.

4. *Succès économiques à Hünfeld.*

Dans la province de Hessen-Nassau, 11 arrondissements prirent part à un concours, organisé par le gouvernement, pour favoriser les améliorations des écuries et des basses-cours. Notre Père Econome eut le plaisir de remporter le troisième prix qui lui valut la somme de 150 marks. Sur le maximum de 100 points, la commission nous en accorda 68.

Ce succès est d'autant plus encourageant que les prix furent sérieusement disputés.

A l'exposition agricole pour l'arrondissement de Hünfeld, le Père Econome vient d'obtenir, au commencement de ce mois, 7 prix dont 1 premier prix.

5. *Ordinations.*

La veille de l'Ascension nous arriva Mgr l'évêque de Fulda pour conférer, le 28 mai, les saints ordres à un bon nombre de nos frères scolastiques. En voici les chiffres : prêtrise : 10 ; diaconat : 10 ; sous-diaconat : 15 ; tonsure et ordres mineurs : 12. Après l'importante cérémonie, la communauté accompagna Monseigneur jusqu'à sa chambre où il félicita les nouveaux ordonnés, et, s'agenouillant, demanda la première bénédiction des nouveaux prêtres. Sa Grandeur voulut bien prendre part au dîner de famille, et, après avoir donné la bénédiction du Très Saint Sacrement, retourna à Fulda. — Le dimanche suivant, 31 mai, eut lieu à l'église paroissiale de Hünfeld la solennité de la première Messe de deux frères, nouveaux prêtres ordonnés ensemble : les PP. Joseph et Damien Arnold, *O. M. I.* A neuf heures, M. le Doyen de la ville arriva en procession devant la maison paternelle des deux jeunes prêtres, où tous nos Pères et Frères, en surplis, s'étaient déjà réunis.

Après une courte allocution de M. le Doyen, la procession conduisit les deux Pères à l'église. Le R. Père Provincial donna le sermon de circonstance, après lequel l'aîné des deux frères chanta la Grand'Messe, tandis que le cadet dit sa première Messe à l'autel de la sainte Vierge. L'église était comble et trop petite pour cette solennité, vraiment rare, de deux frères montant ensemble pour la première fois au saint autel en face de leurs parents, de leurs frères et sœurs et de toute leur paroisse réunie.

6. *Pèlerinage de Lourdes.*

Un grand pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes partit de Cologne le 20 mai 1908. Trois de nos Pères, le R. P. Watterott, provincial, et les RR. PP. Eyrund et Dröder y prirent part comme directeurs spirituels. Pendant la semaine que dura le pèlerinage, les Pères eurent de bien douces consolations et beaucoup de travail, ayant à entendre en confession 2.500 pèlerins.

7. *Fondation de Bruxelles.*

Le dimanche 14 juin, le R. Père Provincial, assisté de trois de nos Pères, prenait possession, à Bruxelles, du nouveau champ de labeur que Son Eminence le cardinal archevêque de Cologne a bien voulu nous confier en remplacement des trois Pères conventuels chargés du ministère pastoral de la colonie allemande de Bruxelles. En outre de ce ministère pastoral, nos Pères devront veiller avec la plus grande sollicitude à donner l'enseignement religieux aux éléves du Gymnase et prodiguer leurs soins à l'association des Apprentis artisans (Gesellenverein). Le R. P. Leyendecker vient d'être nommé supérieur de la nouvelle maison.

8. *Fondation de Strasbourg.*

C'est le 5 août prochain que doit être inaugurée la nouvelle maison de Strasbourg. Elle est destinée à abriter nos

jeunes Pères qui viendront suivre des cours spéciaux à l'Université de cette ville, justement célèbre par la science de ses professeurs et surtout par l'importance de sa bibliothèque, une des dix premières du monde.

La maison aura le R. P. Loos pour supérieur.

2° Statistique du personnel au 1er janvier 1908 et des travaux de l'année 1907.

Pour donner aux lecteurs des *Missions* une idée exacte de la Province, je suis bien obligé de citer des chiffres dont la lecture peut paraître aride, mais qui pourtant ont leur clarté et leur éloquence.

Dans cette revue rapide, nous prendrons les renseignements qui nous ont été fournis par les RR. Pères Supérieurs.

1. Maison provinciale et Scolasticat de Hünfeld.

a) *Personnel.* — Le personnel dirigeant comprend 14 Pères. Il y a ensuite : 14 Pères et 67 Frères scolastiques, 21 Frères convers, 7 novices convers et 1 postulant. En tout 124 personnes.

En 1907, on a compté 16 oblations perpétuelles de Frères scolastiques, 9 oblations temporaires de Frères convers, et 7 prises d'habit.

Il y a eu 15 ordinations sacerdotales, et, pour les autres ordres, 34 ordinands. Disons un mot des obédiences reçues par 7 Pères scolastiques et par 3 Frères convers. — 3 Pères sont restés dans la Province, 3 sont partis pour l'Amérique du Nord et 1 pour la Cimbébasie. — 2 de nos Frères convers sont allés en Amérique et le troisième est resté en Allemagne.

b) *Ministère.* — L'œuvre par excellence de la maison de Hünfeld, c'est évidemment le scolasticat, objet de la sollicitude du R. Père Provincial, du R. Père Supérieur et de tous les professeurs. Deux, parmi ces derniers, malgré leurs

occupations, ont pu donner chacun deux ou trois retraites dans le cours de l'année.

Pour les travaux du ministère proprement dit, nos Pères les exercent dans notre église publique, qui compte chaque semaine une moyenne de 200 à 250 confessions. Le premier vendredi de chaque mois, un sermon est donné, suivi de la bénédiction du Saint Sacrement en l'honneur du Sacré-Cœur.

Chaque dimanche, 3 ou 4 Pères vont prêcher des sermons de circonstance au dehors et aider les curés à entendre les confessions. Enfin, quelques-uns de nos Pères ont pris part à une dizaine de missions, soit comme prédicateurs, soit seulement comme confesseurs.

2. *Juniorat de Saint-Charles.*

a) *Personnel.* — La charmante maison de Saint-Charles compte 14 Pères, 14 Frères convers à vœux perpétuels et 12 à vœux temporaires.

Sur les 185 Junioristes qui peuplaient la maison pendant l'année, 26 rhétoriciens sont entrés au noviciat au mois d'août 1908.

b) *Travaux.* — Les Pères qui se dévouent entièrement à la formation des Junioristes ne disposent pas de beaucoup de temps pour exercer le saint ministère au dehors. Néanmoins, ils ont pu prêter secours à diverses paroisses, remplaçant les curés ou les aidant au confessionnal. Enfin, ils ont prêché une retraite et 52 sermons de circonstance.

3. *Noviciat de Saint-Gerlach.*

a) *Personnel.* — 4 Pères, 25 novices scolastiques, 9 Frères convers profès et 3 novices convers.

b) *Travaux.* — Deux retraites, une octave, six conférences apologétiques et une conférence spirituelle aux religieuses chaque semaine.

A signaler en outre : 12 sermons de circonstance et remplacements de curés. Pendant l'été, un Père était à la

disposition du R. Père Supérieur de Saint-Nicolas, et, pendant tout le mois de novembre, un autre Père aidait M. le curé de Houthem.

4. *Maison de Saint-Ulrich.*

Au 1er janvier dernier, la plus ancienne maison de missionnaires de la Province comptait 7 Pères et 4 Frères convers, dont 2 à vœux temporaires.

Voici le bilan des travaux de l'an dernier :

Adorations perpétuelles avec missions préparatoires : 39; missions et octaves : 10; retraites : 29, dont 23 prêchées à des religieuses et 6 à des personnes du monde; 14 triduums, 22 Premières Communions et 20 sermons de circonstance ou de remplacements de curé.

Nos Pères sont chargés du service du pèlerinage au sanctuaire de Saint-Ulrich et y entendent les confessions pendant toute l'année.

5. *Maison de Maria Engelport.*

Cette maison sert à la fois de maison de missionnaires, de noviciat de Frères convers et d'école coloniale.

Elle était occupée, à la date du 1er janvier 1908, par 9 Pères, 19 Frères convers profès, 14 novices et 1 postulant.

Ainsi que dans nos autres maisons, les Pères exercent le ministère dans la chapelle publique; ils ont en outre prêché au dehors 10 missions de 8 ou 15 jours, 5 retraites et 137 sermons de circonstance.

A noter le grand développement qu'a pris le noviciat des Frères convers. Dans le cours de l'année, il y eut 16 prises d'habit, 6 oblations d'un an et 5 de cinq ans.

6. *Maison de Saint-Nicolas.*

La maison de missionnaires de Saint-Nicolas, dans la Prusse rhénane, a été fondée en 1905 avec 6 Pères et 3 Frères convers. L'année suivante, le personnel se composa de 13 Pères et de 4 Frères, pour passer, en 1907, à 14 Pères et 5 Frères convers, dont 3 à vœux temporaires.

Sans parler du ministère ordinaire dans la chapelle publique où l'on prêche deux fois les dimanches et jours de fête ; sans parler des allocutions et entretiens donnés dans des réunions et congrégations d'hommes et de jeunes gens, et dont le nombre est considérable, voici l'état des autres travaux accomplis en 1907.

Je relève 38 missions, dont une bonne moitié de 15 jours, la première semaine pour les femmes, la seconde pour les hommes. Puis 2 retours de mission, 6 neuvaines, 3 retraites et 400 sermons de circonstance ou donnés en remplacement des curés.

Une particularité à signaler. 3 Pères de la maison de Saint-Nicolas remplissent leur saint ministère auprès des ouvriers polonais de deux districts, qui comptent ensemble 70.000 catholiques polonais. Trois missions leur ont été prêchées. On aura une idée du travail écrasant de nos Pères par le fait qu'un seul a entendu pendant l'année jusqu'à 17.000 confessions.

Dans le même genre de travail, 2 de nos Pères se consacrent aux ouvriers italiens. Malheureusement, ceux-ci n'ont guère répondu jusqu'ici aux pressantes invitations qui leur ont été adressées.

Je rappelle pour mémoire le nombre des travaux donnés antérieurement par la maison de Saint-Nicolas.

Dans les trois mois de 1905 : 8 missions, 1 retour de mission, 1 retraite.

En 1906, 34 missions, la plupart de quinze jours, 4 retours de mission, 6 neuvaines, 6 retraites.

7. *Maison du Sacré-Cœur à Arnhem.*

Elle compte 9 Pères et 5 Frères convers.

Les travaux de 1907 sont 13 missions, dont 3 de quinze jours, 8 retraites, triduums ou octaves, et quelques sermons de circonstance avec remplacement de curés, confessions, etc.

Parmi ces travaux, plusieurs mériteraient une mention

spéciale ; entre autres la mission prêchée en l'église Saint-Michel à Berlin, où 5.000 catholiques s'approchèrent des sacrements. Succès bien consolant si l'on songe qu'à la mission précédente, on n'avait compté que 3.000 communions, et qu'alors la paroisse comprenait 18.000 fidèles de plus qu'en 1907.

Un mot encore de la mission d'Uder (Saxe). Les jeunes ouvrières des fabriques prirent sur leur repos de midi pour se rendre ensemble à l'église et y faire le chemin de la Croix. Chose non moins édifiante, on dit que ces jeunes filles gardèrent un rigoureux silence dans le travail pendant toute la durée de la mission.

3o Activité littéraire dans la province.

Pour compléter ce rapport général, il me reste à dire quelque chose sur les *travaux littéraires* de nos Pères. Je ne me bornerai pas à énumérer ici les seuls ouvrages publiés en 1907-1908 ; mais je donnerai la liste complète de tous les travaux littéraires de nos Pères depuis la fondation de la province, parce que bon nombre de ces ouvrages n'ont jamais été annoncés dans les *Missions*. Pour ne pas allonger outre mesure cette partie du compte rendu, il suffira de citer, d'après l'ordre alphabétique des auteurs, le titre de l'ouvrage, sans parler des éloges plus ou moins flatteurs qu'en a faits le public.

I. — **Chwala Adolphe** (Hünfeld) :

Die öftere hl. Kommunion : La communion fréquente, sermons de carême. — Dülmen, i. W. Laumann, 1908, in-8o de 75 pages.

II. — **Classen Joseph** (Bruxelles) :

1. *Geschichte der deutschen Literattur* (Histoire de la littérature allemande). — Bonn, Hauptmann, 1889, in-8o de 223 pages.

2. *Marienblumen* (Fleurs mariales. quatre histoires). Hünfeld, 1896, in-12 de 65 pages.
3. *Der letzte Condé* (Le dernier des Condé). Frankfurter Broschüren, vol. 25, n° 10. — Hamm, i. W., Breer et Thiemann, 1906, in-12 de 33 pages.
4. *Jesus in uns* (Jésus en nous. Livre de préparation à la sainte communion). — Dülmen, i. W., Laumann, 1902, in 16 de XII et 380 pages.
5. *Maria, ohne Makel der Erbsünde empfangen, bitte für uns* (O Marie, conçue sans péché, priez pour nous). Livre de prières. — Kevelaer, Butzon et Berker, 1904, in-16 de 144 pages.
6. *Jungfrau, treu zu Jesus* (La vierge fidèle à Jésus). Livre de prières. — Kevelaer, Butzon et Berker, 1907, in-24 de 192 pages.

III. — **Dröder Jean** (Arnhem) :

a) ***Livres de prières.***

1. *Des Christen Kraft und Weisheit* (Force et sagesse du chrétien). — Dülmen, i. W. Laumann, 1905, in-16 de VIII et 536 pages.
2. *Vom Traualtar durch's Leben* (Des fiançailles jusqu'à la mort). — Dülmen, i. W. Laumann, 1907, 520 pages.

b) ***Sermons.***

1. *Die 8 Seligkeiten und die moderne Welt* (Les huit béatitudes et le monde moderne). — Dülmen, i. W. Laumann, 1906, in-12 de 116 pages.
2. *Jesus Christus oder die Welt ?* (Jésus-Christ ou le monde ?) — Dülmen, i. w. Laumann, 1907, in-12 de 146 pages.

c) ***Divers.***

3. *Von Kanada zur deutschen Heimat* (Retour du Canada au sol natal). — Dülmen, i. W. Laumann, 1906, in-16 de 64 pages.

Gross (Georges) (S^t Ulrich) (anonyme) :

St Ulrich Bühlein (Vie de saint Ulrich). — Editions allemande et française. — Saint-Ulrich, 1903, in-16 de 38 pages.

Hauersperger Joseph (Engelport) :

Kloster Maria Engelport (Aperçu historique sur le couvent d'Engelport). — Engelport et Hünfeld, 1904, in-8° de 25 pages.

Humpert Paul (Bruxelles) :

Lucius (drame en 5 actes). — Limburg, Vereinsdruckerei, 1907, 8°, 119 pages.

Kassiepe Max (Saint-Nicolas) :

1. *Unter den Basutokaffern* (Parmi les Basutos cafres). — Hünfeld, 1896, in-8° de 63 pages.
2. *Volksmissionen und Exercitien* (Guide pratique pour missions et retraites.) — Kevelaer, Butzon et Berker, 1902, in-12 de 124 pages.
3. S^t Barbara Buch (*Sainte Barbe*). — Riffarth, M. Gladbach, 1902.

Pietsch Jean (Hünfeld) :

Das Herz Jesu Skapulier (Le scapulaire du Sacré-Cœur). — Dülmen, i. W. Laumann, 1901, in-24 de 32 pages (2^e édition en 1904).

Stehle Nicolas (Hünfeld) :

1. *Der Modernismus* (Traduction du catéchisme sur le modernisme, par le P. J.-B. Lemius. Ratisbonne, Manz, 1908, in-8° de VIII et 111 pages (1).

(1) A la date du 25 février 1908, Son Eminence le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, a adressé une lettre de félicitations très élogieuse au traducteur.

2. *Gläubige und ungläubige Weltanschauung* (Philosophies chrétienne et matérialiste). — Ravensburg, Alber, 1908, in-16 de VIII et 166 pages.

Strecker Charles-Christophe (Hünfeld) :

1. *Auf den Diamanten und Goldfeldern Süd-Afrikas* (Sur les champs de diamants et d'or de l'Afrique du Sud). (Voir *Missions 1901*, septembre, page 318.) — Freiburg, Br., Herder, 1901, grand in-8° de XVI et 682 p. avec illustrations.
2. *Auf den Schneefeldern Nord-Amerikas* (Dans les glaces de l'Amérique du nord). — Fulda, Actiendruckerei, 1907, in-8° de 94 pages (illustré).
3. *In der Prairie Nord-Amerikas* (Dans les prairies de l'Amérique septentrionale). — Même éditeur, même format, 1908, 106 pages.

Streit Robert (Hünfeld).

1. *Der letzte Franziskaner von Texas* (Le dernier Franciscain du Texas) (conte). — Dülmen i. W., Laumann, 1907, in-12 de 124 pages.
2. *Ein Opfer der Hottentotten* (Une victime des Hottentots) (conte). — Vie et mort du P. Jäger Franz, O. M. I. assassiné le 2 mars 1905. — Même éditeur, 1907, in-12, 124 pages.

Le général Leutwein, ancien gouverneur de la colonie du Sud-Ouest africain, a félicité chaudement l'auteur d'avoir si bien su trouver le ton local dans ses descriptions du pays.

3. *Die deutsche Missionslitteratur* (La littérature périodique allemande sur les missions). — Paderborn, Schöningh (tirage à part du *Seelsorger*). — 1907, in-8° de 37 pages.

Brochure qui a été très remarquée parmi les amis des missions en Allemagne; elle pourrait servir de modèle à de semblables travaux sur le même sujet dans d'autres pays.

Watterott Ignace (Hünfeld).

Erziehung und Unterricht in geistlichen Internaten (Education et instruction dans les maisons religieuses). — Aachen, Ignaz Schweizer, 1902, in-12 de 94 pages.

Il faudrait ajouter une foule d'articles, quelquefois en langues étrangères, par les PP. Allmang, Pietsch, Scharsch, Stehle, Streit, Wallenborn, etc. Nos Pères sont collaborateurs attitrés d'au moins 8 ou 9 revues.

Les sujets traités sont principalement du domaine de l'histoire ecclésiastique, de la philosophie, de la théologie et de l'histoire des missions. C'est surtout à Hünfeld que la vie littéraire est intense. Pendant l'année 1907 on y a reçu des livres d'une valeur approximative de 1.300 fr. pour en faire des comptes rendus dans diverses revues bibliographiques.

Un fait qui mérite encore d'être noté ici c'est que le R. P. Allmang a travaillé pendant deux ans (1903 et 1904), à Fribourg en Brisgau, à la rédaction de l'*Encyclopédie catholique* (Konversations-Lexikon) de la célèbre maison Herder de Fribourg.

4° Rédaction de la « Maria Immaculata ».

A Hünfeld, se trouve aussi la rédaction de la « Maria Immaculata ». Actuellement, elle occupe trois Pères (Streit, Wallenborn et Kierdorf) ; le P. Humpert Paul, qui en faisait partie depuis octobre 1906, est parti pour Bruxelles le 9 juin 1908; mais nous espérons pouvoir bientôt saluer l'installation d'un quatrième rédacteur, car le travail, surtout le travail matériel, exige des Pères une constance et une application impossibles à réaliser pour quiconque n'est pas homme du métier.

Nous avons à entretenir une correspondance suivie avec

environ 3.000 abonnés; à veiller à la propagande à faire pour l'acquisition de nouvelles recrues, car, notons-le en passant, nous avons en Allemagne 16 concurrents dans les revues des autres congrégations. Il ne faudrait pas croire non plus que les annonces viennent s'amonceler sur notre bureau sans travail préalable; enfin, il y a la correspondance avec nos Pères et Frères dans toutes les parties du monde. Ce n'est pas tout. Le personnel de la rédaction doit s'occuper aussi de l'association Mariale pour les missions (Marianischer Missions-Verein). C'est une vraie armée de secours pour nos missionnaires, elle compte actuellement plus de 30.000 membres, groupés sous environ 600 zélateurs ou zélatrices. A chacun de ces derniers il faut, en moyenne, écrire deux ou trois fois par an, envoyer de temps en temps un petit souvenir. A la fin de cette année, le compte rendu de nos missions (Jahresbericht) était tiré à 25.000 exemplaires. Ici encore, il faut naturellement travailler avec suite et méthode si l'on veut élargir les cadres de cette armée de secours, car encore que l'Allemagne soit le pays classique des associations, ce n'est pas à dire qu'elles se fondent et se maintiennent toutes seules.

Sans parler donc du travail littéraire proprement dit pour remplir la Revue, qui paraît chaque mois (en grand in-8° de 36 pages, avec de 7 à 10 illustrations), et les divers registres ou livres à tenir, je puis affirmer, sans exagérer, que la rédaction de la « Maria Immaculata » livre à la poste, chaque année, au moins de 9 à 10.000 plis à expédier, tant lettres et cartes postales que colis, imprimés, mandats, etc.

Ces dernières années ont vu un progrès très sensible dans le tirage de la Revue. La moyenne de l'année 1906-1907 était de 6.200 exemplaires; pour l'année 1907-1908, la seizième de son existence, cette moyenne s'élèvera à 7.000. L'abonnement est de 2 marks en Allemagne, 2 fr. 50 à l'étranger.

L'Association Mariale des missions a été favorisée au Chapitre général de 1906 de la « *Communicatio precum, suffragiorum et bonorum operum.* » Peu après, le R. Père Procureur près du Saint-Siège nous a obtenu une belle lettre du cardinal-secrétaire d'Etat (Voir Missions 1907).

Les membres du « Missions-Vereins » s'obligent à dire tous les jours trois *Ave Maria* à l'intention de l'Œuvre et de payer une fois l'an au moins 50 centimes. La somme ainsi réalisée sert principalement à l'entretien des maisons de la province qui fournissent les recrues pour les missions; une partie est donnée directement aux missions de la Préfecture apostolique de la Cimbébasie.

Outre la « *Communicatio* », les membres jouissent d'un grand nombre d'indulgences; une messe est dite chaque semaine à leur intention à Hünfeld; de même, chaque premier samedi du mois, le saint Sacrifice est offert à l'intention des zélateurs.

A la suite d'un certain nombre de changements, survenus pendant ces derniers temps, la direction du « Verein » s'est vue, en 1906, dans la nécessité de reviser ses statuts et de les fixer définitivement. Que tous ceux qui ont pris part dans cette œuvre difficile reçoivent ici un cordial merci, ils ont bien mérité de nos missions autant que de la province; une mention spéciale est due au R. Père Provincial, au R. Père Procureur près du Saint-Siège, au R. P. Huss, supérieur et au R. P. Jansen Joseph.

L'Association Mariale pour les missions, qui fut fondée en 1894, a donc été établie sur une base solide et féconde, qui lui a permis, à l'aide d'une propagande active, d'atteindre un beau développement, et le succès qui n'a pas tardé, en effet, à venir.

Pour lancer l'œuvre, nous avons fait faire l'an dernier un nouveau billet d'admission dont la première page est occupée par une gravure en couleurs. Cette image, divisée en deux parties, montre en haut la Reine des apôtres et des missionnaires, entourée du collège apostolique, la

partie inférieure représente, dans ses deux groupes : prédication et baptême, les fruits du ministère de nos ouvriers apostoliques. L'inscription « Reine des apôtres, priez pour nous » exprime bien l'idée générale de l'œuvre. L'original de la gravure a été exécuté par un peintre de Munich, assez avantageusement connu, d'aprés l'esquisse sortie de la rédaction elle-même et de notre académie scolastique de Saint-Luc. L'importante maison Kühlen, de M. Gladbach (Province Rhénane), a été chargée de la reproduction. Quelques milliers de ces bulletins portent le texte en langue polonaise. Du 1er juillet 1907 au 1er juillet 1908, nous avons envoyé à nos zélateurs plus de 25.000 bulletins d'enrôlement.

La statistique de janvier 1907 à janvier 1908 révèle les chiffres suivants :

1. Nouveaux *zélateurs* (principaux)........	149
2. — *membres* .....,..........	6.612
3. L'association a été introduite dans des endroits où elle n'existait pas encore..........	132
4. Pertes de zélateurs..................	9
5. Pertes des membres : environ..........	100
6. Tirage du « Jahresbericht » de 1907....... (Celui de 1908 atteindra 30.000).	25.000
7. Nombre total de tous les zélateurs principaux au 1er janvier 1908.................	570
8. Nombre de toutes les localités où le « Verein » est établi......................	500
9. Total de tous les membres : plus de	30.000

Un mot maintenant, avant de clore ce chapitre, sur les dons qui nous proviennent par l'intermédiaire de la Revue. Voici la liste des sommes distribuées parmi les missionnaires de nos différents vicariats, depuis 1903.

En 1903 ..... marks 3.394,64 (1 mark vaut 1,25 fr.).
En 1904 ..... » 6.126,10.

En 1905	marks	4.695,31.
En 1906	»	4.878,79.
En 1907	»	4.654,61.

Depuis mai 1906, c'est la rédaction qui est chargée de distribuer, au nom et sous la direction du R. Père Provincial, les dons parmi ceux de nos Péres qui veulent bien, par leurs communications : manuscrits, photos, livres, brochures, journaux, cartes, etc., aider la rédaction. C'est elle aussi qui en effectue l'envoi; il se fait d'ordinaire par mandats de poste.

En 1906-1907, ces « honoraires » ont été répartis de la manière suivante :

Préfecture de la Cimbébasie	1.485,03	marks.
Sud de l'Afrique	977,53	»
Ceylan	825,60	»
Amérique	1.136,45	»
	4.654,61	»

Si, à ces sommes, vous ajoutez des ornements d'église pour plusieurs milliers de francs depuis 1906, vous pouvez conclure que la rédaction de la « Maria Immaculata » prouve sa reconnaissance d'une manière sensible. Que nos Frères des missions étrangères ne craignent donc pas de répondre aux invitations pressantes que nous leur adressons. Ce ne sera certainement pas sans profit que nos Pères s'imposeront ce travail. En outre, ils feront connaître davantage notre chère Congrégation qui, en Allemagne, est respectée de tous ceux qui la connaissent, aimée du peuple catholique, estimée et encouragée par les évêques et le clergé. Grâce à Dieu, elle s'implante chaque jour plus profondément dans le sol germanique, qui comptait autrefois une foule innombrable de florissants monastères.

On peut le dire sans aucune exagération : La Congrégation commence à prendre ici sa place à côté des grands

ordres religieux, et, si les vertus et les travaux de ses enfants continuent à lui mériter les bénédictions du Ciel, un grand avenir est réservé, en Allemagne, aux Oblats de Marie Immaculée.

Hünfeld, le 15 juillet 1908.

P. JEAN WALLENBORN, *O. M. I.*

SASKATCHEWAN

Rapport sur la mission Ste-Gertrude.

Pelican Narrovos, Sask.

Depuis longtemps les *Grandes Annales* n'ont rien dit sur la mission Sainte-Gertrude en Saskatchewan. Autrefois, tant que le R. P. Bonnald était ici, elles publiaient presque régulièrement tous les ans un beau rapport qui nous intéressait sur la vie laborieuse du missionnaire du lac Pélican. Le R. P. O. Charlebois avait suivi cet exemple par après, et c'était en 1902, je crois, qu'il faisait paraître son dernier compte rendu. Si, depuis lors, les *Grandes Annales* ont été muettes sur notre compte, je vais tout de suite les exonérer de tout blâme, en disant, sans chercher d'excuse, que toute la faute en est à moi.

A la suggestion du R. P. O Charlebois, et pour réparer un peu cette faute, je viens essayer, mon Révérend Père, de vous raconter en gros ce qui s'est fait ici durant ces cinq dernières années.

C'était au mois de mai 1903 que le R. P. O. Charlebois quittait le lac Pélican pour aller diriger la magnifique école

industrielle de Duck Lake, et me laissait seul ici pour prendre soin de la mission. Quinze mois après, en août 1904, le R. P. A. Watelle venait me tirer de la solitude et apportait à la mission le tribut de son dévouement et de son zèle. Malgré son peu de santé, ce bon Père voulut partager le ministère assez pénible de cette mission et il en prit sa bonne part. Mais une maladie de plus d'un mois qu'il fit au commencement de 1906 fit craindre à juste titre que ce bon Père ne pût supporter plus longtemps le pauvre régime et les fatigues inévitables du Nord. Aussi il fut appelé dans le mois de juin à aller porter le bénéfice de ses précieux talents dans une mission de la prairie où il y aurait moins de voyages à faire et où il pourrait avoir un régime moins primitif. Son successeur, le R. P. Guilloux, arriva ici deux mois après. Quittant la mission de Cumberland, où, à l'école du R. P. Boissin, il avait fait ses premières armes dans l'art de parler le Cris, il arrivait plein de zèle et de bonne volonté. Depuis bientôt deux ans qu'il est ici, il s'est perfectionné dans la maîtrise de la langue sauvage, et maintenant il travaille, voyage et prêche comme un vieux missionnaire.

C'est donc à trois, le R. P. A Watelle, le R. P. Guilloux et moi, que nous avons évangélisé les Cris du lac Pélican et des bords du Churchill pendant ces cinq dernières années.

Nous avons tâché de remplir aussi bien que possible le double ministère que le soin de cette mission exige encore aujourd'hui comme autrefois : ministère à poste fixe pour les gens de la place et ceux des alentours, — et ministère ambulant, par voyages, en canot ou en traîneaux à chiens, selon la saison, pour nos autres ouailles qui se trouvent au loin, à la ronde, jusqu'à concurrence de plus de 200 milles.

Le premier genre de ministère est aisé, nous le remplissons en nous reposant des fatigues du second.

Ce sont les voyages qui sont la partie pénible, coûteuse,

mais aussi la partie vitale de notre ministère. A cause des distances invraisemblables peut-être pour ceux qui ne sont pas habitués à nos pays, nos sauvages ne peuvent que rarement venir à la mission. Ils passeraient, au moins un grand nombre, des années et des années sans voir le prêtre, si celui-ci n'allait les voir. Pour les garder bons, fidèles, il nous faut aller les visiter, les voir dans leurs campements ou les rencontrer aux lieux fixés de rendez-vous.

Dans ces visites à domicile, j'ose dire qu'on leur fait beaucoup de bien. Ils profitent en général de la visite du Père pour accomplir leurs devoirs religieux, avec un empressement admirable. Beaucoup, qui ne pensent pas à se confesser s'ils viennent à la mission, s'empressent de le faire et très sincèrement quand le Père va chez eux. Ces visites ont un autre avantage qui nous met à même de connaître chaque famille, chaque membre de la famille, les besoins et le véritable état d'un chacun. Que d'occasions dangereuses disparaissent, que de querelles s'effacent et même n'ont pas lieu par le seul fait du passage du Père dans tel ou tel campement ! En un mot, la visite du Père est une mission pour chacun de nos bons sauvages, et conséquemment un voyage pour nous c'est une mission ambulante. Aussi nous en faisons toutes les fois que nous le croyons nécessaire et que nous le pouvons. Et c'est là, certainement, notre principal état de services.

Nous divisons l'année, à l'instar de la Compagnie de la baie d'Hudson, en deux saisons : la première qui commence en juin pour finir quand la glace arrive, c'est la saison du canot, des voyages en canot ; la seconde commence avec la neige et la glace pour finir aussi avee elles, vers le mois de juin à peu près, c'est la saison des traîneaux, des voyages en traîneaux à chiens. Voici le tableau de nos voyages, par années, les deux différents modes de locomotion réunis :

De juin 1903 à juin 1904, 11 voyages qui ont duré ensemble 140 jours et dont le total des distances parcourues est de 3.500 milles.

De juin 1904 à juin 1905, 12 voyages qui durèrent 192 jours et dont la distance au total fut de 4.200 milles.

De juin 1905 à juin 1906, 9 voyages d'une durée de 191 jours et d'une distance de 3.900 milles.

De juin 1906 à juin 1907, 11 voyages de 126 jours de durée et de 3.100 milles de distance dans l'ensemble.

De juin 1907 à juin 1908, 12 voyages d'une durée de 145 jours et d'une distance de 3.500 milles ensemble.

S'il est vrai, ailleurs qu'en Amérique aussi, que les chiffres ont une certaine éloquence, je leur laisse le soin de dire ce qu'ils savent des fatigues des bras et des jambes de ceux qui les ont comptés. Car, soit en canot, soit en traîneaux à chiens, on ne fait pas toujours du sept ni du six à l'heure, le plus souvent c'est du quatre et du trois, quelquefois il faut même se contenter du deux à l'heure.

Nous entreprenons un voyage, quelquefois, comme je l'ai dit, pour aller visiter des familles isolées, quelquefois pour aller voir des malades ou baptiser des enfants, mais le plus souvent c'est pour nous rendre à l'une ou à l'autre des trois places où nous avons une petite église : Pakitawagan, lac Larouge et Fort Nelson. A l'époque des grandes fêtes nous allons rencontrer nos gens dans ces lieux de rendez-vous pour leur permettre de s'approcher des Sacrements et, quelquefois, en été, pour leur procurer le bienfait de quelques jours de mission.

Le plus populeux de ces trois centres, c'est Pakitawagan, c'est aussi le meilleur, car il est exclusivement catholique sans mélange d'aucune secte. On y va régulièrement trois ou quatre fois par an.

Le lac Larouge est le moindre de tous par le nombre et aussi le plus récent. La petite poignée de catholiques qui étaient là désiraient depuis quelque temps d'avoir une église. On put leur procurer cette joie en juillet 1904. Grâce à l'habileté et au travail du bon Frère Labelle, qui vint de Prince-Albert pour cette circonstance, on leur bâtit une petite église en billots équarris, suffisamment grande pour

leur nombre et bien propre. On eut même la joie de voir trois protestants se convertir pendant qu'on bâtissait cette église. Simultanément, on construisait la double église.

C'est dans cet endroit, en janvier dernier, qu'il m'est arrivé de procéder à un mariage assez sommairement. J'avais passé là trois jours, et j'étais sur le point de laisser la place. Déjà mon jeune homme était parti avec le traîneau à chiens, emportant ma chapelle et les autres bagages. J'avais touché la main à mon petit monde et m'avançais déjà vers la porte, quand un jeune voyageur, qui s'en allait à Prince-Albert et qui avait déjà attelé son traîneau à chiens, lui aussi, rentra accompagné d'une jeune fille. Ils me dirent sans aucun préambule : Nous voulons nous marier. Je connaissais mon monde, c'était une occasion heureuse qui ne reviendrait pas, il fallait la prendre au vol. Arrivez, dis-je à mes deux fiancés, mettez-vous à genoux..., et là, sans surplis ni rituel, après avoir reçu leur consentement mutuel, je fis sur eux un signe de croix en disant le « Conjungo vos....., » et ce fut tout. C'est fait, leur dis-je, vous êtes mariés. C'est vite arrangé, chuchotait-on autour de moi. Oui. Et les noces furent encore plus simples que le mariage. Après avoir donné une poignée de main à tous les assistants, le nouveau marié embrassa sa femme, prit son fouet et cria à ses chiens : marche ! Il partait en voyage à Prince-Albert ; c'était son voyage de noces, mais sans sa femme.

Pardon de cette digression ; je reviens à la suite de mes idées. Le troisième centre, Fort Nelson, est le seul que nous ne pouvons pas desservir convenablement à cause de la distance. C'est un voyage de 700 milles aller et retour. Nous sommes obligés de nous contenter d'y faire une seule visite par an, et c'est insuffisant. Il y a là-bas, à poste fixe, un ministre méthodiste ; et nos pauvres catholiques, harcelés par ses importunités, tracasseries ou présents, malgré eux, parfois succombent. Cependant, ils aiment la religion, et ils sont certes admirables dans leur

persévérance quand même. Ils voudraient avoir un Père chez eux, et c'est un Père qu'il faudrait leur donner. Avec un Père au milieu d'eux, le petit noyau catholique ferait boule et nous aurions une mission de plus acquise à notre sainte religion. Espérons que ce désir pourra être comblé bientôt.

Dans ce pays de religion mixte, nous avons souvent l'occasion de voir les ministres anglicans ici, au lac Pélican, et au lac Larouge, et méthodistes au Fort Nelson. On voit même presque chaque année le bishop anglican faire sa tournée de confirmation ou d'inspection. Entre eux et nous, il y a quelquefois un peu de politesse bienveillante, quoique le plus souvent froide et sèche, mais il n'y a jamais d'intimité.

Cette promiscuité de religion n'est pas une chose désirable certainement, car elle est une pierre d'achoppement pour beaucoup. C'est une contingence qu'il faut accepter. Mais la médaille a son beau côté quand même, car s'il n'y avait pas de protestants autour de nous, nous n'aurions pas la joie de voir de temps à autre quelque brebis égarée revenir au bercail. En 1903, nous pûmes enregistrer cinq conversions et abjurations, neuf en 1904, une en 1906 et cinq en 1907.

Cette manière, que la nécessité nous impose ici, de faire le ministère principalement à coup de voyages, occasionne évidemment beaucoup de dépenses. Autrefois, quand nos sauvages étaient moins dans la gêne, ils nous aidaient avec une petite dîme en fourrures. Maintenant, qu'ils sont trop pauvres pour faire cela en raison de la disparition des fourrures, la Providence nous a fait trouver une compensation dans un contrat moyennant lequel on nous fait gratis le transport de nos achats.

Pour terminer ce petit rapport, j'ajouterai que, malgré l'étendue de notre mission, les milles et milles carrés que nous avons à sillonner, nous avons à peine la population d'une petite paroisse en pays civilisé. Le pays de neige

n'est pas fécond, c'est à peine s'il peut nourrir ses rares habitants, si éparpillés et si éloignés les uns des autres cependant. Nous ne comptons dans tout ce vaste territoire que 550 catholiques environ. Mais ce sont des déshérités de ce monde, des pauvres, de ceux que notre Congrégation a reçus en partage à évangéliser, et nous les aimons. Et nous travaillons avec joie toujours à leur service, heureux si nous pouvons en faire de belles âmes agréables à Dieu.

M. Rossignol, *O M. I.*

TRANSVAAL-ORANGE

Rapport sur la Mission de Taungs.

Comme certaines circonstances m'ont procuré la chance, je devrais dire le bonheur de passer quelques semaines à la mission de Taungs et de voir de près le développement spirituel et matériel qu'elle a subi depuis sa fondation en dépit de difficultés de toutes sortes, j'ai pensé que quelques lignes sur cette intéressante mission ne pourraient que vous être agréables.

Taungs est encore la seule mission indigène dans le vicariat apostolique de Kimberley. Jusqu'ici la population catholique et européenne, qui peut s'élever à 3.000 âmes avec une population indienne de 350, a complètement absorbé l'activité du personnel du vicariat, si l'on en excepte le R. P. Porte qui, depuis douze ans, se dévoue à l'évangélisation des indigènes.

Taungs est situé à environ 85 milles de Kimberley et la mission à 4 milles de la gare du chemin de fer. La popu-

lation européenne de cette petite localité à laquelle on donne parfois le nom pompeux de ville, mais qui en réalité n'est qu'une petite agglomération de maisons mal bâties et disséminées çà et là, peut s'élever à une centaine d'âmes. Bon nombre d'entre eux appartiennent à l'Ancien Testament et, comme leurs ancêtres, soupirent après les fleuves de miel et de lait.

Un peu en dehors du village, sur un terrain désert et en partie entouré de collines dénudées et brûlées par les feux d'un soleil torride, s'élève la mission, aujourd'hui drapée dans un bouquet de verdure. Son aspect d'ordre et même d'élégance ne dissimule point le cachet d'une origine pauvre et précaire. Tout y est bâti de pièces que les circonstances ont nécessitées et que la charité a rendues possibles.

Si la mission est en ce moment établie sur un pied de prospérité qui fait honneur à son fondateur, cela est dû au dévouement, à la patience et à l'expérience si bien connus du généreux apôtre qui la dirige. Il a dû bien souvent faire appel à la charité des âmes dévouées à la cause de Dieu ; se créer des ressources et sentir plus d'une fois qu'ici, le missionnaire doit manger son pain à la sueur de son front. Quand on parcourt, en effet, le vaste jardin d'où viennent bon nombre de ressources alimentaires pour l'entretien des ouvriers du bon Dieu ; quand on s'extasie sur la verdure qui entoure le presbytère, l'église et le couvent des Sœurs, on est tenté de croire que tout a poussé comme par enchantement sous la baguette magique de la blonde Cérès, mais que de soins, au contraire, il a fallu et il faut encore prodiguer à toutes ces plantes sur lesquelles dardent les feux d'un soleil torride et que très rarement fertilisent les pluies !

Mais la prospérité matérielle n'est ici qu'une affaire secondaire. Quand on travaille pour les âmes, la première question n'est pas de se demander si la mission se suffira à elle-même : plus chères que toutes les ressources, plus précieuses que l'or et l'argent, sont les âmes ; qu'elles

soient cachées sous une écorce noire ou blanche, elles ont toutes la même valeur devant Dieu, car toutes elles portent le cachet du même Auteur et du même Rédempteur. Si une mission peut se créer des moyens de subsistance, tant mieux, le bien n'en sera que plus facile et la charité des âmes pieuses pourra s'en aller fertiliser un autre coin de la grande vigne du Seigneur. La question principale et première qui s'est posée ici a été : « Y a-t-il des âmes à sauver et pourrait-on les sauver ? » Oui, il y a des âmes à sauver au milieu de cette vaste population indigène répandue sur toute la surface du vicariat et qui, d'après les derniers recensements, s'élève à 500.000. On peut aussi en sauver quelques-unes. La belle gerbe de plus de 400 catholiques qui, aujourd'hui, s'élève autour de la mission de Taungs est une consolation bien douce et une joie bien légitime pour le R. P. Porte qui se dévoue avec tant de zèle et tant de désintéressement au salut de ces pauvres déshérités de la nature. 400 âmes gagnées à la vérité et à la foi c'est sans doute bien peu, si on les compare aux multitudes ensevelies dans l'erreur, et cependant c'est beaucoup si l'on s'arrête tant soit peu aux difficultés si nombreuses qui n'ont cessé de surgir pour entraver le développement de la mission. Ces difficultés proviennent surtout de la nature du pays et des dispositions des indigènes.

La misère qui règne parmi les noirs de la réserve de Taungs confine presque continuellement à la famine. Les sécheresses prolongées empêchent bien souvent les semailles, ou détruisent les récoltes avant qu'elles aient atteint leur degré de maturité, et cependant c'est des champs qu'ils retirent leurs principales ressources. Cet état continuel de misère, de pauvreté, et je dirais presque de famine, affaiblit aussi le côté moral de leur nature; aussi forment-ils une des tribus les plus dégradées du Sud de l'Afrique et une des moins aptes aux vérités surnaturelles, et restent-ils fortement attachés à leurs superstitions et certaines pratiques qui répugnent à l'esprit de moralité chrétienne. De plus

l'autocratie d'un chef qui les retient continuellement à la merci de ses idées ridicules et fantasques entrave beaucoup leur transformation morale. D'un autre côté, le travail des champs et la garde des troupeaux sont un réel obstacle à la fréquentation régulière de l'école. Comme l'idéal des parents ne s'élève pas plus haut que leurs huttes ou le champ qu'ils cultivent, l'éducation de leurs enfants n'a pour eux aucune importance; d'ailleurs comme la plupart d'entre eux ne savent ni lire, ni écrire, ils ne voient pas pourquoi leurs enfants devraient se payer le luxe d'une éducation sans laquelle ils ont pu et pourront encore vivre. Le chef, qui, de son côté, est l'homme le plus ignorant et le plus borné qui fut jamais, ne voit pas son intérêt à engager les enfants à fréquenter les écoles où ils acquerraient une condition supérieure à la sienne.

Cependant, malgré toutes ces difficultés et beaucoup d'autres d'un genre tout différent, le bien s'est fait, beaucoup d'âmes ont été baptisées et bon nombre d'enfants ont pu apprendre à lire et à écrire à l'école que dirigent les Sœurs de Saint-Jacut et qui se dévouent avec tant de zèle au salut de cette population noire.

Néanmoins ces indigènes, en dépit de leur nature molle et grossière et si difficile à façonner d'après les principes de notre morale chrétienne, ne manquent pas toujours d'énergie quand il s'agit de remplir leurs devoirs de chrétiens. J'ai eu l'occasion de les admirer durant la semaine sainte. Depuis le jeudi jusqu'au samedi, ils n'ont cessé d'arriver de toutes parts du district pour le devoir pascal. Quelques-uns avaient voyagé 30 et 40 milles à pied. Ce fut pendant ces trois jours un va-et-vient continuel. Mais le spectacle prit un aspect plus grandiose le jour de Pâques. Chacun s'était, pour la circonstance, revêtu de ses habits de fête. Les couleurs les plus voyantes avaient été réquisitionnées chez les femmes. Le rouge, le vert et le bleu semblaient dominer, au milieu de toutes les diverses nuances de couleur. Les jeunes gens avaient aussi pris des airs de

fête ; bon nombre avaient ciré leurs souliers pour ce jour-là ; quelques-uns même s'étaient procuré le luxe d'un beau col empesé ou d'un chapeau neuf. La variété ne manquait pas dans les parures, mais la parure de l'âme était la même chez tous, c'était la grâce du bon Dieu qui se reflétait dans leurs traits noirs. Ce fut un spectacle consolant que celui qui s'offrit au moment de la sainte communion quand 140 environ de ces pauvres noirs s'approchèrent de la Table sainte ! Ce travail de régénération et de vie nouvelle avait bien coûté au P. Porte de nombreuses heures de fatigue au confessionnal, mais ce travail était la moisson. Un travail plus pénible, plus ingrat avait précédé, c'est celui des semailles. Ouvrir, en effet, l'intelligence à ces pauvres indigènes si peu aptes à saisir les choses d'un ordre plus élevé que leurs huttes, leurs champs, leurs chèvres et leurs moutons est un travail de longue haleine qui ne sourit guère à la nature. Cependant, qu'il est consolant de pouvoir se dire après quelques années de dur labeur : « Eh bien, ces âmes qui viennent se ranger dans mon église, je les ai gagnées à Dieu et j'ai fait descendre en elles la rosée divine qui vivifie l'âme et la lumière qui brille sur le chemin de l'éternité. Puisse cette lumière céleste s'étendre sur nos plaines incultes et stériles encore voilées dans les ombres épaisses de la mort et où tant d'âmes vivent et meurent sans connaissance aucune de leur glorieuse destinée !

A. Langouet, *O. M. I.*

VARIÉTÉS

I

Chez les Esquimaux.

Extrait d'une lettre du R. P. Turquetil au R. P. Baffie, Assistant général.

Mission Saint-Pierre, lac Caribou, 21 septembre 1907.

Mon Révérend Père,

La mission Saint-Pierre du lac Caribou est de celles qui sont restées pure mission. Point de blancs, pas même de métis. La raison de ceci est fort simple : l'ingratitude du sol, qui n'en est pas un (ce ne sont que lacs, sables, marais ou roches), le climat de la zone froide de la baie d'Hudson, et surtout l'énormité des distances qui nous séparent du monde civilisé, voire même des autres missions crises.

Si pauvre, si dénuée soit-elle, la mission Saint Pierre du lac Caribou semble cependant avoir été l'instrument de la Providence dans l'Est du Nord-Ouest. C'est du lac Caribou que les anciens Pères se détachaient tour à tour pour fonder les différentes missions crises qui existent aujourd'hui au nord-est de Prince-Albert, sur le parcours ancien des berges du lac Caribou à Winnipeg. Le R. P. Gasté, qui a dirigé cette mission pendant près de quarante ans, avait même jeté les fondements d'une mission future chez les Esquimaux.

La mission Saint-Pierre ne voudrait pas dégénérer aujourd'hui. Elle tourne avec envie ses regards vers le nord. L'œuvre est commencée, faudra-t-il donc s'arrêter ?

Il le faudrait bien, hélas ! si on ne vient à notre secours, en nous envoyant un compagnon. Une simple visite aux

Esquimaux prend plusieurs mois à raison des distances, de la différence du climat, des exigences de la chasse, etc... Faut-il apprendre la langue ? Sans dictionnaire ni maître, vous devez faire un séjour prolongé. Que devient alors votre pauvre compagnon ? Il ne saurait suffire aux exigences du ministère, parmi ces peuples essentiellement nomades, qui l'appellent de tous côtés à la fois à de si grandes distances. Les sauvages souffrent de cet état de choses, ils comptent ceux des leurs qui sont morts sans le prêtre, parce qu'il n'y avait personne à la mission. Les Pères eux-mêmes en sont réduits à passer cinq, six ou sept mois seuls sans pouvoir se confesser. Pas même de Frère pour compagnon en pareille solitude, pas de Frère pour garder la mission en l'absence des Pères, les aider dans leurs travaux manuels.

Que faire ? Il m'en coûte beaucoup, je l'avoue, mon Révérend Père, pour imposer à mon compagnon une pareille solitude.

Le R. P. Grandin, que j'ai eu le bonheur de rencontrer l'hiver dernier, me laissa lui exposer la situation. Il me permit d'espérer un compagnon, *si possible.*

Et vous, mon Révérend Père, ne pourriez-vous rien en notre faveur, en faveur de cette nouvelle mission des Esquimaux ? Vous me dites que mon rapport sur les Esquimaux attirera quelques bonnes vocations. Laissez-moi espérer que nous ne serons pas obligés de renoncer à si belle œuvre, faute de secours. Il y a encore quelque jeune missionnaire qui rêve, lui aussi, de la vie chez les sauvages. Oh ! s'il pouvait nous arriver à temps pour monter ici, le mois de juin prochain, avec le R. Père Provincial ! Je veux l'espérer, car, si Dieu le veut, tout est possible.

C'est de quoi je viens vous remercier au nom de la mission du lac Caribou.

Vous me disiez aussi, mon Révérend Père, que le T. R. Père Général avait bien voulu s'intéresser, malgré son

état de santé, aux travaux de ses enfants du Nord. Nous l'en remercions de tout cœur. Je n'ose lui adresser ma demande, persuadé que vous voudrez bien, lui en faire part vous-même, mon Révérend Père.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance du profond respect et de l'affection filiale de votre enfant tout soumis et dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

TURQUETIL.

II

Les Oblats canadiens et la presse.

Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa-East.

Il nous semble opportun de signaler à toute la Famille les paroles que M. l'abbé Eugène Roy, directeur de « l'Action sociale », à Québec, nous a adressées, afin de faire ressortir la part que prennent nos Péres à l'œuvre catholique au Canada, et le témoignage qu'on se plaît à leur rendre en dehors même de la Congrégation.

On sait que « l'Action sociale » est un grand journal quotidien catholique qui paraît depuis la fin de décembre 1907, seulement, et qui révèle déjà une pleine maturité. Il est le premier et principal organe d'une grande œuvre fondée en mars 1907 pour Mgr l'Archevêque de Québec, « l'Action sociale catholique », œuvre connue et bénie par Sa Sainteté Pie X, on peut dire fondée sous ses yeux, par son inspiration et au gré de ses plus intimes désirs.

Elle a pour but d'étendre et d'affermir l'influence catholique dans la société au Canada, sous le triple rapport intellectuel, moral et économique. La presse en sera le moyen de diffusion par excellence, ainsi que le comportent nos mœurs contemporaines et le rôle de l'imprimé dans l'éducation sociale. Elle sera — plus modestement peut-

être, mais avec non moins de zèle et de dévouement — une « Maison de la bonne Presse » canadienne, sur le modèle de cette admirable institution de Paris, si précieuse à l'Eglise de France.

M. l'abbé Roy en développait familièrement le programme, dans une visite au scolasticat d'Ottawa-East, le 25 février dernier. Après avoir manifesté la consolation et la force que lui donne l'appui général du clergé canadien — des religieux en particulier — il ajoutait ces paroles qui sont une louange en même temps qu'un encouragement : « Dans le concours qui nous a été accordé, il faut donner la première place aux Oblats, ces véritables apôtres du peuple. Votre devise d'ailleurs vous y porte : « *Evangelizare pauperibus misit me* ». Je connais maintenant, ajoutait-il, toutes les maisons des Oblats au Canada et aux Etats-Unis, parce que notre journal y est envoyé et propagé. Je ne vous dis pas ces choses par flatterie, je les ai dites ailleurs qu'en présence d'Oblats. »

Le distingué directeur de « l'Action sociale », auquel Monseigneur l'Archevêque de Québec a confié la lourde responsabilité d'un journal qui a débuté avec 20.000 abonnés (il en compte, après deux mois, 24.000 pour l'édition quotidienne, 900 pour l'hebdomadaire), est remarquable par ses profondes pensées et la vigueur convaincue de l'exposé qu'il en fait. Il a donné à Ottawa et à Hull, sur l'invitation de nos Pères, des conférences, justement appréciées, sur son œuvre si importante.

Autrefois curé d'une paroisse voisine de Saint-Sauveur de Québec, il connut les Oblats et leur garde une estime qui nous est précieuse. Au cours de son entretien, il qualifie incidemment la paroisse de Saint-Sauveur : « la plus belle organisation paroissiale qui soit au Canada ».

Les Frères scolastiques ont recueilli avec une joie légitime ce tribut offert aux labeurs de leurs aînés. Quand on voit des sillons tracés avec tant de gloire, il n'en coûte pas de s'y engager avec amour et dévouement.

NOUVELLES DIVERSES

ROME

Visite de Sa Grandeur Monseigneur Langevin.

La Maison générale a eu l'honneur de recevoir Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, qu'accompagnait son frère, le Rév. M. l'abbé Langevin.

Monseigneur, qui se dépense sans compter, avait dû sur l'ordre du médecin faire une saison à Contrexéville ; malheureusement aucun ordre ne put l'amener à ralentir son incessante activité. Il n'a pas quitté son diocèse, semble-t-il ; car la poste le transporte partout où est en cause l'intérêt de son Eglise ; et partout on le retrouve le premier sur la brèche.

Cependant, tandis que nous avions peine à contenir notre admiration, nous dûmes entendre le vaillant prélat se reprocher (!) de n'avoir pas assez combattu en telle circonstance, et ne s'en consoler qu'en se disposant à revendiquer avec une énergie nouvelle les droits et tous les droits de la sainte Eglise de Dieu contre ses ennemis.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, Sa Grandeur n'a pas encore été reçue par Notre Saint-Père le Pape, mais nous ne nous trompons pas en pensant que le premier Pasteur bénira de toute l'effusion de son cœur paternel l'Archevêque de Saint-Boniface et l'assurera, une fois encore, qu'il est avec les évêques qui combattent et qui souffrent pour la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CANADA

Pèlerinage de Ville-Marie.

Le 23 octobre 1904, la Maison de Ville-Marie inaugurait une grotte en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. La presse catholique du Canada nous apprend que cette grotte est devenue, pour toute la

contrée, le but préféré de pieux pèlerinages, et un centre d'apostolat en faveur des nouveaux colons du Temiskamingue. Les lignes suivantes en font foi.

Ville-Marie a eu, à la grotte de Lourdes, un pèlerinage de colons qui a été un véritable succès. Le bon souvenir qu'il a laissé dans les cœurs de tous ceux qui en furent témoins exercera, nous aimons à le croire, une heureuse influence qui n'est pas près de s'effacer.

Sur l'invitation de nos Pères, plus de 2.000 personnes s'étaient rendues à la Grotte, les unes en bateau, les autres en voiture, pour assister aux cérémonies du pèlerinage et de la bénédiction d'une cloche.

Spectacle bien consolant que celui de tous ces colons venus des deux Provinces Sœurs, et groupés aux pieds de la Vierge Immaculée, implorant les bénédictions du ciel sur eux, sur leurs familles et sur leur pays, par la toute-puissante intercession de l'Auguste Mère de Dieu.

C'est au R. P. Pelletier, principal organisateur de la fête, que revenait le soin d'annoncer l'ordre des cérémonies. Mais il voulut auparavant souhaiter la bienvenue à toutes ces âmes de bonne volonté qui n'ont plus qu'une même pensée et un même désir chaque fois que l'on fait appel à leur dévouement pour les nobles causes de la Religion et de la Patrie.

L'auditoire comprenant des fidèles de langue française et de langue anglaise, deux sermons étaient nécessaires pour contenter tout le monde. Le R. P. Laniel, après le chant d'un cantique, donne en français un sermon de circonstance qui fut très goûté. Puis, le R. P. Lambert chanta la messe, pendant laquelle un chœur nombreux, dirigé par le R. P. Giguère, rendit avec éclat la messe du deuxième ton.

Le pèlerinage devait se clôturer d'une manière pratique, car il avait été annoncé dans le but de secourir et d'encourager les colons. Un dévoué missionnaire, le Rév. M. O'Gorman, fit en anglais un sermon en rapport avec la

cérémonie qui allait se dérouler : la bénédiction de la cloche destinée à la paroisse naissante de Saint-Placide. Cette touchante allocution produisit une excellente impression sur tous les assistants de langue anglaise, accourus en grand nombre à la réunion.

Ce sermon terminé, le R. P. Chevrier, supérieur des Oblats de Ville-Marie, procéda à la bénédiction de la cloche qui reçut le nom de « Marie-Immaculée ».

Les parrains et marraines, suivis de nombreux fidèles, vinrent tour à tour faire résonner les échos de Lourdes des sons harmonieux de la cloche bénite. Ajoutons qu'ils n'oublièrent pas de mêler à ces joyeux tintements les notes argentines d'abondantes aumônes pour la paroisse des Colons.

Paroisse Saint-Sauveur.
Inauguration d'un monument au Sacré-Cœur.

De magnifiques cérémonies se sont déroulées, le dimanche 28 juin dernier, à Saint-Sauveur de Québec, pour l'inauguration d'un monument au Sacré-Cœur.

Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, présidait en personne la cérémonie du soir, où elle a dévoilé la statue du Sacré-Cœur et l'a solennellement bénite.

Pour donner une idée suffisante de la beauté de ces cérémonies, déjà si imposantes par elles-mêmes, il nous faudrait raconter et dépeindre, si possible, les splendides manifestations de foi et de piété qui en furent le digne couronnement. Malheureusement l'heure tardive à laquelle nous recevons le compte rendu ne nous permet même pas un simple résumé.

Des foules attentives aux sermons, — il y en eut au moins quatre, et le R. P. Dozois, Provincial, a prêché aux deux messes dans la grande église chaque fois remplie de fidèles — des foules encore s'approchant de la Table sainte, — on a distribué, ce jour-là, plus de 3.000 communions — des foules toujours unies en un chœur immense, où 3.000

voix d'hommes se confondent pour chanter notre incomparable plain-chant, voilà du moins le cadre vivant, plein d'ardeur et de saint enthousiasme, qui entourait l'accomplissement des rites sacrés.

Le monument, élevé à la gloire du Sacré-Cœur, est situé, croyons-nous, sur un terrain avoisinant l'église, et se compose d'une magnifique statue du Sacré-Cœur étendant les bras comme pour appeler tous les hommes à la réparation et à l'amour. Elle est placée sur un beau piédestal richement décoré qui lui sert de thabor.

A noter que ce monument est le témoignage de la dévotion, c'est-à-dire du dévouement des ouvriers de la paroisse envers le Sacré-Cœur. Le R. P. Gavary pouvait donc à bon droit, dans son éloquent discours, leur adresser les félicitations de Monseigneur et des Oblats, qui sont fiers de tels hommes et de tels chrétiens.

Ajoutons que le Comité d'organisation a fait remise du monument à la paroisse, dans la personne du R. P. Valiquette, supérieur de la maison de Saint-Sauveur.

PREMIÈRE PROVINCE DES ETATS-UNIS

Jubilé sacerdotal du R. P. Lefebvre à Lowell-Mass (Etats-Unis).

21-24 juin 1908.

Un jubilé sacerdotal en l'honneur du cinquantième anniversaire d'une ordination et d'une première messe est toujours, pour un religieux et la communauté à laquelle il appartient, un grand jour de fête.

Si celui à qui ce bonheur a été accordé par la divine Providence est un des Pères les plus méritants de la Congrégation, appelé par elle aux charges les plus élevées,

plus grande sera la joie de tous, plus intense leur gratitude et plus éclatantes les solennités.

Ce n'est guère l'usage en temps ordinaire d'adresser des éloges, même justifiés par une vie de dévouement, aux bons religieux toujours fidèles, toujours sur la brèche, aux supérieurs vigilants et aimés, guides de leurs frères. Leur modestie en souffrirait. Mais quand se présente une occasion solennelle de manifester les sentiments de son cœur, avec quel entrain on en profite! les louanges sont d'autant plus vives qu'elles étaient plus rares.

Voilà pourquoi Lowell et les provinces des Etats-Unis et du Canada ont voulu donner le plus grand éclat aux noces d'or sacerdotales du R. P. Lefebvre.

Supérieur de la maison Saint-Joseph de Lowell, le Rév. P. Lefebvre avait réussi à laisser passer inaperçu le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse. Seule une lettre du R. P. Baffie, alors Vicaire général de la Congrégation, lettre publiée dans nos *Missions,* nous avait fait connaître et regretter un oubli involontaire.

Il ne pouvait en être de même du cinquantième anniversaire du premier jour du sacerdoce de notre Supérieur d'hier, resté toujours notre modèle.

Commençons de suite le récit de ces fêtes mémorables.

Vendredi 19 juin 1908.

Les écoles paroissiales en donnèrent le signal.

Le matin, nos Benjamins, les petits garçons des classes enfantines, acclamaient le R. P. Lefebvre et, dans leur gracieux babil, lui présentaient leurs félicitations et leurs souhaits en lui offrant fleurs et bouquets, symboles de ses vertus et des pensées de tous.

Oriflammes aux couleurs variées sur lesquelles brillaient les mots : Prières, Reconnaissance, Amour ; vœux pour un heureux avenir dits et redits sous des formes diverses par des paroles charmantes et naïves, sincère écho de ces jeunes

âmes, ne pouvaient que toucher et celui à qui ces hommages s'adressaient et tous les auditeurs.

Et comme notre jubilaire très émotionné sut trouver le langage du cœur pour remercier d'abord et, dans un paternel épanchement, montrer son affection pour ces chers enfants, espérance de l'avenir, fleurs épanouies au parterre de l'Eglise sous les soins de leurs excellentes maîtresses!

C'est à elles que nous pensions en quittant cette salle d'asile, théâtre de leur zèle inlassable, et nous nous disions : « Quelle abnégation, quelle persévérance il faut pour obtenir avec des enfants si jeunes de pareils résultats! »

Le couvent en fête attendait le Père jubilaire pour le chanter. Dialogues charmants prononcés avec un naturel parfait et une irréprochable correction, terminés par une adresse dont la belle simplicité faisait ressortir la sincérité; bouquets et fleurs prodigués, étendards aux parlantes inscriptions : rien n'a manqué à cette séance qui fait le plus grand honneur aux élèves et aux Sœurs Grises leurs maîtresses.

Notons un souhait du R. P. Lefebvre, dans sa réponse à l'adresse des jeunes filles. Après qu'il leur eut expliqué ce qu'était un jubilé, lui, le vétéran du sacerdoce, remerciant ces adolescentes qui l'acclamaient, pensa à l'avenir et au leur comme à celui de la paroisse. Il faut des âmes consacrées à Dieu dans la vie religieuse, et qui nous les donnera, si ce n'est l'école paroissiale.

La parole entendue ce jour-là restera dans le sanctuaire des cœurs purs, germera et mûrira en attendant l'éclosion de la vocation religieuse.

Le soir.

Après le couvent, le collège; le collège, le joyau de notre paroisse.

La séance du jubilé commença par la lecture de l'adresse. Il était difficile, je crois, de mieux lire, tellement chaque

pensée devenait plus expressive, grâce aux inflexions de la voix. C'est une vraie jouissance de constater que le lecteur comprend à merveille ce qu'il dit et le rend de même, surtout quand le jeune lecteur est encore sur les bancs d'une école.

Plus grand encore est le mérite littéraire de cette adresse et sa profonde piété.

Nous ne pouvons nous contenter de quelques citations, incapable de fixer notre choix, et nous la donnons intégralement.

« En ce jour béni qui dépose sur votre front vénéré la gloire de cinquante ans de sacerdoce, nous nous empressons de vous offrir nos félicitations, nos vœux et nos prières, persuadés que dans le concert unanime qui s'élève à votre louange votre cœur saura distinguer la voix des petits enfants.

Dans notre impuissance à traduire les émotions de nos jeunes âmes, nous redirons avec vous cette parole si simple et si féconde : « Dieu a fait en moi de grandes choses. »

Dès le jeune âge, Dieu vous fit connaître la beauté de sa maison, la grandeur de son service, et une voix céleste chantait au fond de votre cœur cet appel sublime :

Plus haut, toujours plus haut vers les hauteurs sereines !
Plus haut, dans le mépris des faux biens qu'on adore !
Plus haut, dans les combats dont le ciel est l'enjeu !
Plus haut dans votre amour ! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Et avec une noble générosité vous répondiez : Me voici. Et vous veniez consacrer à Marie une intelligence qui voulait s'épanouir pour elle et par elle, un cœur déjà ouvert aux nobles aspirations, une volonté déjà disposée à dépendre en tout de la volonté divine.

Après de longues années de prières et d'études, sonna pour vous l'heure fortunée de la première messe. Offrant à Dieu une victime sans tache, vous vous offriez vous-même en holocauste, voulant imiter dans votre vie d'apôtre le Jésus de l'apostolat.

C'est ainsi, vénéré Père, que vous avez offert votre sacrifice du matin et vous êtes parti pour la longue carrière, disant comme le poète : « Plein d'espoir, je m'en vais à des croix inconnues. »

Aujourd'hui, c'est le jour de l'action de grâces.

Cinquante ans vous avez travaillé avec zèle au champ du père de famille, vous l'avez arrosé de vos sueurs et de vos prières et vous

avez eu la joie de cueillir d'abondantes moissons pour les greniers célestes.

Cinquante ans Dieu vous a communiqué sa puissance, et plus de dix-huit mille fois le Christ à votre voix est descendu sur l'autel, vos mains sacerdotales ont touché la sainte Victime et vos yeux l'ont contemplée avec attendrissement.

Cinquante ans vos lèvres éloquentes ont fait entendre la vérité qui éclaire tout homme venant en ce monde, et votre exemple comme votre parole a montré la voie du ciel aux âmes que Satan et le monde voulaient entraîner dans l'abîme.

Cinquante ans le malheureux a béni votre miséricordieuse charité, le pécheur a retrouvé la paix sous votre bénédiction qui pardonne, le moribond a senti renaître en lui la confiance et la résignation.

Cinquante ans vous avez été la gloire de votre Congrégation par vos bons exemples, par votre dévouement à ses œuvres et par l'impulsion vraiment apostolique que vous avez su leur donner lorsque la confiance de vos supérieurs vous a investi de l'autorité.

Vous avez passé en faisant le bien.

Tels sont, en résumé, les résultats de votre généreux sacrifice du matin. La journée a été longue, un demi-siècle ; mais elle n'est pas finie encore. Le soleil, quoique incliné vers l'horizon, est très haut encore dans le firmament. Il colore de ses reflets de pourpre l'onde, les fleurs, les arbres, les collines et les cimes blanches des montagnes. C'est le moment le plus solennel, le plus divin de la journée.

Ainsi la grâce divine, après avoir cinquante ans éclairé, embelli votre âme, répand sur vous aujourd'hui ses rayons les plus purs.

Elle illumine cette chère soutane d'Oblat que vous avez portée si dignement, ce crucifix, symbole de l'apostolat et de l'immolation quotidienne ; elle met le sceau divin sur tant de bonnes œuvres, tant de saints exemples, tant de paroles de salut, tant d'actes de dévouement qui ont fait germer autour de vous des semences du bien.

Heureux témoins de cette magnificence vespérale, nous faisons monter vers Dieu notre très vive reconnaissance.

Nous nous unissons à vous, pour la messe anniversaire de la première messe. Nous remercions Dieu du bien que, par vous, il a fait ; nous le prions d'exaucer tous les vœux de votre cœur et de vous conserver encore de longs jours à notre vénération.

Nous ne sommes pas seuls à remplir cet office d'intercesseurs. Votre ange gardien est là, heureux de déposer sur votre front une couronne d'honneur, ils sont là, nos anges gardiens à nous. Et là-haut le ciel, se penchant vers notre vénérable jubilaire, applaudit

joyeusement à sa glorification. Prêtez l'oreille, vénéré Père, vous y distinguerez des voix aimées, voix des confrères que vous avez affectionnés, voix des saints supérieurs dont vous avez imité les vertus, voix plus douce de votre saint Fondateur vous appelant son fils bien-aimé, voix plus douce encore de la Vierge Marie et de son Fils vous félicitant de la gloire que vous leur avez procurée.

Nous nous unissons à toutes ces voix pour vous remercier et vous souhaiter encore de longues et heureuses années.

Nous unissons nos sentiments à tous ceux qu'on vous manifeste dans cette grande solennité.

Qu'ils soient un témoignage de plus en l'honneur de vos longs états de service pour Dieu, l'Eglise, votre société, votre Canada tant aimé. Qu'ils soient l'avant-goût de la couronne céleste que Dieu vous prépare et dont l'éclat radieux scintillera sur votre front pendant une vie qui ne finira plus. »

Les élèves du Collège Saint-Joseph de Lowell.

Cette adresse montre que notre langue conserve dans la Nouvelle-Angleterre sa pureté et son élégance.

Les pensées élevées, si bien exprimées, avaient profondément ému le R. P. Lefebvre. Les souvenirs les plus chers de son enfance et de sa jeunesse se présentèrent à sa mémoire.

Il raconta aux élèves attentifs par quelles voies Dieu, agissant toujours avec force et suavité, l'avait conduit au sacerdoce et à la vie religieuse.

Il était bien jeune encore quand, à Saint-Constant, au pays natal, un des premiers Oblats venus de France au Canada prêchait une mission.

Voir le missionnaire, contempler sa croix, entendre sa parole, impressionna vivement l'enfant qui dit à sa mère : « Je veux être comme le Père Honorat. »

Et l'enfant tint parole et n'a jamais oublié les premières touches de la grâce divine.

Après avoir remercié les élèves de leurs souhaits, le R. Père jubilaire parla avec amour de la grandeur et de la vocation du sacerdoce : bienfait le plus signalé qui puisse être accordé à une famille. Quel honneur pour elle de donner au bon Dieu un de ses membres !

Dimanche 21 juin.

La messe jubilaire.

Le dimanche 21 juin était le grand jour, d'abord celui de la messe jubilaire.

Elle fut célébrée avec la plus grande solennité à l'église Saint-Joseph.

Le R. P. Lefebvre s'y rendit escorté par les enfants de la première communion et la Garde d'honneur des Saints Anges : touchante et pieuse pensée de leur Directeur le R. P. Viaud, associant dans la même fête sacerdotale la vieillesse et la jeunesse : le prêtre redisant toujours avec la même allégresse, après cinquante ans, son *Introibo ;* et les enfants que leurs anges gardiens venaient de conduire au prêtre, pour recevoir de ses mains le Dieu de l'Eucharistie se donnant à eux pour la première fois.

A son arrivée, le vénérable jubilaire fut reçu par le R. P. Lamothe, Directeur de l'église Saint-Joseph, qui lui présenta au nom de la paroisse un splendide bouquet.

Puis la messe solennelle commença.

Guirlandes et fleurs ornaient l'intérieur du sanctuaire. Le vieux temple canadien, berceau de la paroisse, était décoré d'une multitude de drapeaux et de bannières. Des banderoles jaunes et des festons de même couleur autour de la lampe du Saint Sacrement symbolisaient le cinquantenaire.

Les décors électriques de toute beauté dessinaient en deux motifs : le chiffre jubilaire 50 et une grande croix de lumières à incandescence.

Une théorie de cinquante acolytes aux riches costumes rehaussaient l'éclat de la fête.

Nos chœurs de chant rivalisèrent d'ardeur en exécutant les meilleurs morceaux de leur répertoire. Echos fidèles des sentiments de tous, ils les portèrent sur les ailes de la musique, jusqu'au trône du Très-Haut.

Mais en exceptant le divin sacrifice devant lequel s'éclipse

toute manifestation humaine, le fait principal fut le discours lu par le R. P. Fallon, Supérieur de la première Province des Etats-Unis.

Le Révérend Père s'excusa d'oser parler en une langue qui n'était pas sa langue maternelle. Il nous donna la preuve qu'il connaissait et les secrets et l'harmonie du doux parler français, et nous ne pouvons que le remercier d'avoir bien voulu nous donner cette preuve de sympathie.

Qu'il nous suffise de reproduire ce magistral discours : tous ceux qui le liront seront de notre avis.

Disons auparavant qu'à l'occasion des noces d'or, la paroisse donnait à l'église Saint-Jean-Baptiste des orgues magnifiques.

Discours du R. P. Fallon.

> Je susciterai pour moi un prêtre fidèle et qui agira selon mon cœur et mon âme, et je lui bâtirai une demeure stable, et tous les jours il marchera devant mon Christ avec assurance.
>
> (I Rois, II, 35.)

« Mes Révérends Pères,
« Mes biens chers Frères,

« Franchement, si je ne m'étais arrêté qu'à mes goûts personnels, si je n'avais pris en considération que le peu d'habitude que j'ai de manier une langue si exigeante dans la clarté et la précision des mots et des tournures qu'elle emploie, qu'elle désespère ceux-là même qui la possèdent, je n'aurais pas accepté l'honneur de prendre aujourd'hui la parole devant vous.

« Mais je n'ai pas eu le choix. Ce qui me console et m'encourage, c'est que la solennité qui nous réunit ici a par elle-même son éloquence qu'aucune parole humaine ne peut rendre, cette parole fût-elle mille fois supérieure à la mienne. Les choses parleront plus haut que ma voix et suppléeront à ma faiblesse.

« Il y a quelque chose comme soixante-treize ans, sur les bords du Saint-Laurent un enfant naquit, que Dieu avait

marqué d'un sceau à part. Comme cet enfant grandissait bercé par les rumeurs du grand fleuve abrité par les frais ombrages des érables séculaires, il arriva qu'une voix, celle de Jésus, murmura à son oreille : « Mon enfant, veux-tu me donner ton cœur et me consacrer ta vie, veux-tu me prêter tes lèvres, ta voix, tes mains pour m'immoler sur l'autel ? » Et l'enfant répondit : « Oui, ô mon Jésus, je veux être votre prêtre pour l'éternité ! »

« Cette parole une fois prononcée, l'enfant n'eut plus dans son cœur, sinon sur ses lèvres, que ces mots du psalmiste : « Je monterai un jour à l'autel du Seigneur. » Le tabernacle devint son horizon ; le sacerdoce devint son rêve.

« Mais le sacerdoce est comme ces fleurs rares qui demandent de longs efforts et d'habiles soins avant d'ouvrir leur corolle et de donner leur parfum. Or le monde avec le bruit de ses passions et le clinquant de ses plaisirs, avec ses souffles délétères, n'est pas un terrain propre à une telle floraison.

« Le jeune élu le comprit Un projet germa dans son cœur : celui de se donner à Dieu sans retour et de chercher dans la vie religieuse, avec un refuge plus assuré contre les dangers du monde, une plus grande abondance de secours pour avancer dans les voies de la sainteté.

« Mais quelle société choisir ? Il y avait alors en Provence, sur la terre de France, un jeune évêque dont la vertu surpassait la noblesse. Né presque à l'époque où le souffle de la grande Révolution détruisait le trône et brisait les autels, sa jeunesse s'était écoulée sur les chemins de l'exil, comme si Dieu eût voulu lui montrer le néant des grandeurs de ce monde. La leçon avait été comprise et goûtée, et le jeune de Mazenod entrait dans les ordres sacrés avec le projet bien arrêté de consacrer les labeurs de son apostolat à l'évangélisation des pauvres. Mais Dieu avait ses vues sur lui ; il en fit un fondateur. Stimulés par son zèle, attirés par l'odeur de ses vertus, d'autres prêtres étaient venus joindre leurs efforts aux siens. Ce fut le berceau de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

« Le Canada fut le premier pays où les Oblats dirigèrent leurs voiles au delà des mers. Un immense champ de travail les y attendait. Il ne furent pas inférieurs à leur tâche. Etant de ces hommes, supérieurs plus encore en sainteté qu'en science, mais qui savent marier ces deux éléments dans une parfaite harmonie, leurs travaux furent couronnés de succès et bientôt le nom des Oblats de Marie

Immaculée vola des frais rivages du Saint-Laurent jusqu'aux sommets neigeux des montagnes Rocheuses, des glaces de la baie d'Hudson jusqu'aux bords du golfe du Mexique.

« Oh ! comme à cette époque, vers 1850, alors que le monde entier était dans l'attente de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, oh ! comme le nom d'Oblat de Marie Immaculée devait porter avec lui un parfum de céleste poésie ! Aussi n'est-il pas téméraire de dire que notre vénérable jubilaire fut des premiers à en être captivé. Peut-être aussi avait-il recueilli l'écho de cette parole inspirée du Fondateur, s'écriant en se relevant des pieds du Souverain Pontife Léon XII, qui venait d'approuver sa Société comme Congrégation religieuse : « Etre Oblat de Marie Immaculée, c'est avoir un brevet d'entrée au ciel. »

« Quoi qu'il en soit, il fit choix de cette société des Oblats de Marie comme étant, suivant le mot de saint François de Sales, « la barque privilégiée sur laquelle il se croyait appelé à faire le voyage du temps à l'éternité ». Et c'est là, dans le sanctuaire de la vie religieuse, que trois ans durant le jeune religieux se prépare aux lentes ascensions qui doivent le conduire jusqu'au sacerdoce et à la première messe.

« Oh ! ce que furent ces deux matins de l'ordination sacerdotale et de la première messe, je n'essaierai pas de vous le dire. Toute âme a ses mystères de joies et de douleurs que Dieu seul connaît. Mais ces deux matins durent être deux extases. Quel est le prêtre qui n'a pas pleuré de bonheur au matin de sa première messe ? Quel est le prêtre qui, au cours de sa vie, quand sonnent ces heures de lassitude qui sont le martyre de toute âme, quand les soucis pèsent plus lourdement sur lui et creusent des rides sur son front, quel est le prêtre qui, pour se soutenir, ne se retourne vers ces moments bénis où il lui a été donné pour la première fois de faire descendre son Dieu sur un autel ? La première messe est pour un prêtre ce qu'est pour vous, mes Frères, le jour de la première communion. C'est le plus beau jour de la vie.

« Cinquante ans ont passé depuis cette heure radieuse de la première messe.

« Cinquante ans ! Cinquante ans ! C'est plus de temps qu'il n'en faut pour effacer bien des noms et détruire bien des souvenirs dans le cœur d'un homme. Que de choses changent en nous dans un laps si long de temps. Les joies

de la jeunesse ont fait place à des soucis plus virils ; les affections d'un homme ont changé avec la couleur des cheveux. Ce qui fait battre un cœur de vingt ans laisse indifférent celui du vieillard. Il est cependant des joies qui ne changent pas, car elles empruntent à l'éternité leur durée. La messe d'un jubilaire est une de ces joies, et le prêtre, montant à l'autel au cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, peut prendre pour lui en toute vérité ces paroles de l'auteur inspiré : « Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » Les joies d'un prêtre, parce qu'elles ne sont puisées qu'en Dieu, sont des joies toujours jeunes.

« Cinquante ans ont passé depuis ! Cinquante ans d'une garde vigilante auprès des âmes et de la sainte hostie. Oh ! je ne vous raconterai pas, mes frères, ce que furent ces cinquante ans. Ce serait trop long et je ne veux pas dépasser les bornes d'une simple adresse ; ce serait trop beau, et je ne veux pas alarmer la modestie de notre jubilaire. Je sais qu'il eût même préféré passer ces fêtes dans le silence de la retraite, seul, en tête à tête avec son Dieu.

« Mais vous, mes biens chers Frères, vous ne l'avez pas entendu de la sorte. Il y avait dans vos âmes une grande admiration pour sa carrière sacerdotale et de la reconnaissance pour les travaux qui la remplirent et dont vous avez profité, vous et vos compatriotes, et vous avez voulu traduire cette admiration et cette reconnaissance par des solennités qui rappellent, si même elle ne les surpassent pas, les plus grandioses que vous ayez eues jusqu'ici. Et certes, ce n'est pas moi qui vous en blâmerai.

« Si je comprends qu'un prêtre se dérobe aux honneurs et que, dans une circonstance comme celle-ci, il préfère aller cacher sa joie dans la solitude et ne prendre pour confident de son bonheur que celui qui a reçu les confidences de toute sa vie, je comprends aussi que le peuple chrétien n'entende pas se priver de la satisfaction de manifester son religieux enthousiasme. C'est même plus que son droit, c'est son devoir.

« Mais vous avez fait plus et mieux que cela, vous mes Frères. Vous n'avez pas voulu que ces solennités, si grandes fussent-elles, soient une simple manifestation, un bruit de fête qui passe et qu'on oublie. Cela eût été contraire aux belles traditions de votre passé.

« De même que, il y a quelques années, quand mourait

ce prêtre dont le nom est encore sur toutes les lèvres et les images à la première place dans vos foyers, vous aviez buriné ses traits dans le marbre et l'airain pour en garder, malgré les ravages du temps, l'impérissable et glorieux souvenir, vous avez voulu que soit perpétué l'écho du cantique d'allégresse que nous chantons aujourd'hui.

« Jusqu'ici vous aviez le prêtre dans un geste d'airain ; mais le geste était figé dans l'immobilité morte de son métal. Ce geste vous avez voulu le faire vivre, lui prêter une voix, lui donner une âme pour l'entendre chanter, et, créant dans la forme d'un orgue un nouveau symbole du prêtre, vous avez uni, mais de telle sorte qu'il ne puisse plus en être séparé, le nom de notre bien-aimé jubilaire au nom à jamais aimé et à jamais inoubliable du fondateur de cette paroisse, le regretté P. Garin.

« Oh ! si elle le pouvait, je ne doute pas que la statue de celui qui vous a tant aimés, quand les premières harmonies de cet orgue iront caresser ce soir son vêtement de bronze, ne tressaille et s'anime pour donner le baiser de bienvenue à ce frère nouveau provenant, comme elle, de la générosité du peuple et destiné, comme elle, à rester pour les générations futures le monument superbe de la vénération et de la reconnaissance que vous portez à vos prêtres.

« Et maintenant plus rien qu'un mot. Et ce mot de la fin, je demande à votre modestie de vouloir bien me permettre de vous l'adresser directement, ô bien-aimé jubilaire. Assurément, il ne m'appartient pas de me faire ici l'interprète des âmes au salut et à la sanctification desquelles vous avez toujours ardemment travaillé. Plus d'une déjà, du haut du ciel, vous chantera aujourd'hui son enthousiasme.

« Mais c'est au nom de la très humble, mais très aimée Congrégation des Oblats de Marie Immaculée dont vous faites partie depuis plus de cinquante-trois ans, que je vous dis le bonheur que cette famille religieuse éprouve à l'occasion des fêtes de votre jubilé. Si elle entoure d'une tendresse maternelle les jeunes moissonneurs apostoliques, si son regard se posant sur eux salue les espérances de l'avenir, avec quelle extase ne voit-elle pas, non plus les espérances toujours douteuses de l'avenir, mais les précieuses et saintes réalités d'une carrière sacerdotale passée sans défaillance au service des autels.

« J'ai promis de ne pas blesser votre modestie ; je tiendrai parole jusqu'à la fin. Je ne dirai rien, c'est entendu, des

vertus que vous avez pratiquées comme sujet, si ce n'est qu'elles durent être remarquables puisque, tout jeune encore, elles vous désignaient à vos supérieurs comme capable de porter le poids de l'autorité. Je ne parlerai pas davantage des qualités que vous avez montrées dans les lourdes charges qui vous ont été confiées pendant la plus grande partie de votre vie.

« Mais ce que j'ai le droit de vous dire au nom des maisons que vous avez dirigées, des Provinces du Canada et des Etats-Unis que vous avez gouvernées, en mon nom personnel et au nom de l'Administration générale, c'est que vous avez toujours bien mérité de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et que ses membres s'unissent à moi pour vous dire : *Ad multos annos !*

Amen. »

La lecture lente et solennelle de ce discours, avec l'accent de la véritable éloquence, celle qui vient du cœur, fut très attentivement écoutée et produisit une émotionnante impression qui ne sera pas passagère.

La parade.

Aux Etats-Unis, la parade est une marche triomphale et processionnelle, manifestation brillante de la vitalité d'une race, ou d'une société, ou d'un parti politique. Souvent déjà, dans nos rues lowelloises, la population canadienne avait déployé le magnifique spectacle de sa force et de la puissance de ses nombreuses sociétés.

Une fois de plus, nous en fûmes les heureux témoins aux fêtes jubilaires du R. P. Lefebvre.

En tête, deux enfants à cheval, costumés en pages du moyen âge, portaient, le premier, le portrait du R. P. Lefebvre, le second, le drapeau étoilé.

Puis marchaient, dans un ordre parfait, le Commissaire-ordonnateur, ses deux lieutenants, précédés de deux clairons, son état-major et toutes nos sociétés canadiennes. Devant elles flottaient leurs drapeaux ; leurs officiers suivaient en voiture. Deux fanfares, « la Nationale » et

« l'American », jetaient dans les airs leurs entraînantes mélodies.

Trois gardes militaires se faisaient spécialement remarquer : la Garde d'honneur de l'Association catholique, la Garde Frontenne et la Garde Angélique aves ses deux compagnies.

Telle était la brillante escorte du carrosse du R. P. Lefebvre, entouré des deux chefs du Ralliement franco-américain, fédération de toutes nos sociétés.

Des milliers de spectateurs assistaient au défilé, et les applaudissements éclataient avec enthousiasme.

Presque toutes les maisons des rues parcourues étaient décorées et pavoisées. Les drapeaux flottaient en grand nombre au souffle de la brise. C'était le drapeau étoilé des Etats-Unis, devant lequel doivent s'incliner ceux qui s'abritent sous ses plis glorieux ; c'était aussi le drapeau azuré à la croix blanche et aux fleurs de lis, relique de la vieille France, ornée du Sacré-Cœur et chère aux catholiques canadiens.

Il y en avait un autre, car le peuple refuse de l'abandonner, c'était le drapeau tricolore.

Devant le couvent, les jeunes filles, toutes en blanc, rangées en groupes charmants sur les marches de la porte d'entrée, font entendre, à l'arrivée du cortège, leurs chants qui ravissent les auditeurs. Puis, quand vient le R. Père jubilaire, une jeune fille s'avance vers lui pour lui présenter, aux applaudissements universels, un bouquet des fleurs les plus parfumées.

La procession, dans sa marche lente et admirée, arrive devant l'église Saint-Jean-Baptiste. Au milieu des trois Gardes, rangées sur deux lignes, au retentissement des tambours et des fanfares, s'avancent le R. P. Lefebvre et son escorte, qui entrent dans le sanctuaire.

Une nouvelle fête allait commencer.

Bénédiction des orgues.

Les sociétaires prennent place dans l'allée principale, tandis que les Gardes militaires se groupent devant l'autel. Bientôt l'église est envahie par la foule.

Les orgues vont être bénites. Elles sont entre les plus belles de l'Amérique, d'une des maisons les plus renommées, et de notre église le plus riche joyau.

Mgr Le Pailleur, l'orateur populaire et aimé du peuple canadien, le zélé propagandiste de toutes nos sociétés, a bien voulu donner le discours de circonstance.

Comment reproduire, même succinctement, ses éloquentes paroles ?

Prenant pour texte ces versets du psalmiste : « Louez le Seigneur, chantez sa gloire sur la harpe; chantez-le sur le psaltérion et les instruments à corde », le prédicateur développe cette idée que l'orgue symbolise la nature humaine; inspiré d'un souffle divin, il donne à l'homme le courage des plus beaux dévouements et des sacrifices les plus sublimes, en l'élevant à de telles hauteurs, qu'il comprend et aime son immortelle destinée.

Le culte catholique a toujours insisté sur l'importance de la musique comme trait d'union entre le monde physique et le monde surnaturel, entre la matière et l'intelligence, entre le corps et l'âme. Si dans le sanctuaire les sons de l'orgue ont un sens et une harmonie introuvables ailleurs, c'est parce que l'âme a des ailes, attendant le signal pour se déployer vers l'infini qui l'attend.

Pénétrant plus intimement dans son sujet, l'orateur a décomposé l'orgue et a analysé ses trois parties essentielles : la soufflerie, les tubes et le clavier, et en a montré le symbole au triple point de vue individuel, social et religieux.

Car toujours l'esprit est nécessaire pour tout vivifier; toujours il faut un être animé vibrant à tous les pensers, toujours il faut un inspirateur donnant l'impulsion.

Quel sera l'inspirateur, si ce n'est le prêtre? A travers toutes les apparentes contradictions de la nature, cet organiste supérieur devine l'harmonie latente, fait vibrer nos cœurs au toucher de son enthousiasme divin, ressuscite l'énergie défaillante ou la vertu endormie, rapporte au Seigneur le concert de nos talents et de nos volontés éprises d'idéal.

Sans artiste compétent, qui en fera jaillir l'harmonie, qui le fera parler? Sans le prêtre, la société ne saurait guère parler à Dieu.

Mgr Le Pailleur a terminé par ces paroles : « Qu'il est bon, en franchissant la frontière fixée uniquement par le méridien, en quittant cette province de Québec si française, de se retrouver en terre franco-américaine et catholique, parmi de vrais patriotes, des enfants qui font honneur au Canada et dont nous nous plaisons à suivre la marche progressive. Honneur au peuple franco-américain, honneur surtout au dévoué clergé qui, à l'exemple du R. P. Lefebvre, consacre sa vie à la cause nationale et religieuse. Aussi, avec tous les Franco-Américains de Lowell, avec tous nos frères d'une autre race, nous redisons au vénérable jubilaire cette devise si expressive : « *Ad multos annos.* »

Après ce magnifique discours, preuve du talent oratoire et écho de l'âme aimante du prélat, le R. P. Lefebvre procéda à la liturgique bénédiction des orgues qui, sous les doigts de leur architecte, M. William Godwin, exécutèrent leur premier chant, prélude de bien d'autres, en l'honneur du Dieu de toutes les harmonies.

Mardi, 23 juin 1908.

A midi. — Le banquet.

Les membres du clergé, invités aux agapes offertes en l'honneur du jubilé, avaient répondu à notre appel.

Tout d'abord, les Pères de notre famille religieuse

représentant nos maisons de l'Immaculée-Conception et du Sacré-Cœur de Lowell, celles de Buffalo et de Tewksbury ; puis nos Pères de la province du Canada, ayant à leur tête le R. P. Jodoin, envoyé par le R. P. Dozois, Provincial.

Les pasteurs et les vicaires des paroisses canadiennes du diocèse de Boston et des diocèses voisins s'étaient unis à nous, ainsi que ces Messieurs du clergé de notre ville qui travaillent à la même œuvre, le salut des âmes, dans les églises de langue anglaise.

Ce fut un banquet de tempérance, toute liqueur enivrante, même le vin généreux qui, au dire du livre des Juges, réjouit Dieu et l'homme, étaient bannis.

Cependant, au dessert, le champagne échappa à la proscription.

C'était l'heure des toasts : peut-il y avoir des toasts sans champagne ?

Le R. P. Fallon, notre Provincial, parla le premier.

Nous regrettons que notre ignorance des mélodies de la langue anglaise nous ait empêché de comprendre toute la délicatesse des louanges décernées à notre jubilaire et des souhaits formulés pour son bonheur. Le discours français, prononcé par le même Père à la messe jubilaire, est une preuve que le toast ne fut pas inférieur, pour ne rien dire de plus.

Puis le R. P. Campeau, le Supérieur de la maison Saint-Joseph, se leva.

« Jamais comme aujourd'hui, dit-il, je n'ai regretté de n'être pas né orateur ou peintre, non pour étaler ma vanité, mais pour exprimer plus facilement les sentiments de mon âme et pour peindre plus parfaitement les vertus du héros de cette fête, car si la Congrégation des Oblats parlait, elle dirait : « Celui-ci m'a aimée » ; et si le Canada ouvrait la bouche, il ajouterait : « Ce prêtre m'a honoré. »

Puis, en s'excusant de blesser l'humilité de notre jubilaire — ne faut-il pas que la lumière brille aux yeux des hommes ? — le Révérend Père rappela en quelques lignes

la vie de dévouement du R. P. Lefebvre, qui se donna de suite, cœur et âme, à sa Société, aimée comme on aime sa mère. A Ottawa, à Québec, à Montréal, à Lowell, partout cet amour n'a cessé d'être le motif principal, après la gloire divine, de ses actions. Et quand un malheur venait affliger sa mère, lui, qui avait reçu du ciel une nature sensible, restait inconsolable ; tel l'enfant bien né aime toujours sa famille et fait siennes ses joies et ses peines.

En retour, la Congrégation a aimé son fils.

« Vous avez raison, dit l'orateur, vous avez raison, mon Révérend Père, d'en être fier. En vous, le sacerdoce et la vie religieuse, au Canada et aux Etats-Unis, ont vu paraître une fleur nouvelle qui, dès son épanouissement, est toujours restée belle et odoriférante. »

Notre vénéré jubilaire a été, pendant de longues années, l'appui de tous ceux qui ont eu recours à lui, et surtout par son exactitude à observer la règle, son labeur incessant, son obéissance, son humilité, son zèle pour le salut des âmes, un appui précieux pour ses frères en religion.

« Donc, à la santé du Père vénéré qui est une des perles du clergé canadien ! A la santé du bon religieux qui, tout en se soumettant à l'observance des règles, a su trouver le temps de se dévouer au salut des âmes ! A la santé d'un fils dévoué de la Congrégation des Oblats, qu'il a aimée, vénérée, respectée et assistée comme sa bonne mère ! A la santé de l'ancien Supérieur de Montréal, de l'ancien Provincial du Canada et des Etats-Unis ! A la santé du bon vieux Père Curé de Lowell qui, en sortant de charge, a voulu donner à cette paroisse aimée ses dernières forces et son dernier amour ! »

De vifs applaudissements saluèrent cette chaleureuse adresse et recommencèrent quand le R. P. Lefebvre se leva pour remercier.

« Mes Vénérés Confrères,

« Il y a quelques mois, lorsqu'on parla à notre bien-aimé Pontife et Père Pie X de célébrer ses noces d'or sacerdo-

tales, il répondit : « Si c'était pour mon humble personne je « préférerais un jubilé inaperçu. Dans la paix, le recueille- « ment et la tranquillité de ma chapelle, je répandrais mon « âme. A Jésus je demanderais pardon pour les manquements « de ma vie sacerdotale. Mais les marques d'attachement « s'adressent au Vicaire de Jésus-Christ et témoignent de « la dévotion du monde à la chaire de Pierre. » Devant cette grave pensée, le vénéré Pontife consentit à la célébration d'une fête qui devait apporter tant de joie aux fidèles du monde entier.

« Je ne suis pas Pie X. J'ai seulement l'honneur d'être né et d'avoir été fait prêtre la même année que lui, un peu avant cependant, de sorte que, sur ces deux points, je suis l'aîné du Pape.

« Quoi qu'il en soit, on me permettra de dire, comme l'illustre Vieillard du Vatican : « S'il s'agissait simplement « de mon humble personne, je préférerais un jubilé « inaperçu, sans démonstration aucune, comme cela se fit « au cinquantième anniversaire de mon Oblation. »

« Ce jour-là, je dis une simple messe basse dans la petite chapelle de notre maison. Personne ne soupçonnait quel heureux anniversaire je célébrais en ce jour, mais Dieu le savait et cela suffisait à mon cœur reconnaissant.

« J'aurais été heureux de passer le cinquantième anniversaire de ma consécration sacerdotale comme j'avais passé celui de ma profession religieuse, dans le silence, le recueillement et la prière. Cependant, devant le désir de mes supérieurs, celui de mes frères en religion et de nos chers paroissiens de Saint-Joseph, il m'a fallu céder.

« En considérant ce qui s'est passé dimanche dernier, aux églises Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste, ainsi que la démonstration qui s'est faite dans les rues de la ville, en considérant enfin quel est celui qui est l'objet de tous ces honneurs, je reste confondu. Mais je le suis bien plus encore, quand je songe que Dieu dans sa bonté infinie a jeté les yeux sur moi pour m'élever, il y a cinquante ans, à la sublime dignité du sacerdoce.

« A tout prêtre on peut appliquer les paroles du Psalmiste : « *Amavit eum Dominus et ornavit eum, stolam gloriæ induit eum.* Dieu l'a aimé, l'a orné et l'a couvert d'un vêtement de gloire. » Telle est la faveur inestimable que le Seigneur a daigné accorder à celui que vous fêtez en ce moment.

« Nos Seigneurs (1) et vénérés Confrères, je ne saurais assez vous remercier d'avoir si bien répondu à notre humble mais cordiale invitation. Je ne saurais assez vous dire combien nous sommes heureux de vous voir en si grand nombre assis à notre table.

« La table, comme on l'a dit souvent et avec raison, n'est-elle pas l'entremetteuse de l'amitié ?

« Oui, messieurs, votre présence ici prouve qu'elles sont excellentes les relations qui existent entre le clergé séculier et le clergé régulier. Et pourquoi en serait-il autrement ? Ne sommes-nous pas tous les soldats d'une même milice ? Le but de notre mission n'est-il pas le même, c'est-à-dire la gloire de Dieu, le service de l'Eglise et le salut des âmes ? Et dans nos divers ministères, ne sommes-nous pas soutenus par les mêmes bénédictions, celles de Nos Seigneurs les évêques et celles du Père commun des fidèles ?

« Grâce à Dieu, elle existe cette union si désirable : votre présence en cette occasion en est une preuve convaincante. Elle est, en même temps, un magnifique exemple donné aux fidèles. Ils ne peuvent qu'estimer beaucoup le prêtre, quand ils voient tant de prêtres vénérables honorer un vieillard qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir servi pendant cinquante ans dans la milice sainte.

« Merci, Monseigneur Hevey, qui avez voulu renouveler une amitié contractée il y a un demi-siècle.

« Merci, Monseigneur Prévost, qui, à l'exemple du Souverain Prêtre, passez sur la terre en faisant le bien.

« Merci, Monseigneur le chanoine Le Pailleur, ancien ami, venu de Montréal pour nous édifier et nous charmer par votre éloquente parole.

« Merci aux vénérables jubilaires ici présents. Espérons que tous parviendront à leurs noces de diamant.

« Merci à mon collaborateur à Saint-Joseph et ailleurs, le R. P. Mangin, qui a déjà célébré ses noces d'or. Sa verte vieillesse nous donne l'assurance qu'il en verra d'autres plus belles encore.

« Merci à tous les estimables curés, vicaires et chapelains qui nous honorent de leur présence.

« Un merci tout spécial aux représentants de nos diverses communautés religieuses qui sont venus sympathiser avec nous.

(1) Mgr Provost, curé de Fall-River, Mgr Hevey, curé de Manchester, Mgr Le Pailleur, prélat de la maison du Pape.

« Merci, vénéré Père Provincial, qui êtes venu de si loin pour nous donner le sermon des noces d'or et partager notre allégresse.

« Merci, Révérends Pères Jodoin, Jeannotte, Marion et Turcotte, qui, vous aussi, avez parcouru une distance considérable pour honorer un de vos aînés dans la grande famille de Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod.

« Mais je ne dois pas me borner à remercier. Je sens le besoin de demander de prier. Aidez-moi, vénérés confrères, à remercier Dieu des faveurs innombrables qu'il m'a accordées, pendant les cinquante années de ma vie sacerdotale, et les cinquante-trois ans de ma vie religieuse.

« Avec moi, demandez-lui pardon des imperfections qui se sont glissées dans l'exercice de mon ministère et implorez sa protection, afin que je sois plus fidèle à bien profiter pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et ma propre sanctification, des quelques années qu'il me reste à passer ici-bas. »

Puis, en quelques mots de langue anglaise, le R. P. Lefebvre remercia les prêtres des paroisses irlandaises qui avaient répondu à notre invitation, constata l'harmonie qui régnait entre les deux clergés de l'Eglise, et souhaita à tous des noces d'or et des noces de diamant sacerdotales.

La parole qui vient du cœur est toujours écoutée et produit une vive impression; à plus forte raison, en un jour de fête, résumé de cinquante années d'une vie sacerdotale toute consacrée à Dieu. C'est dire ce que nos âmes ressentirent en entendant la réponse de notre vénéré jubilaire.

Ce n'était pas tout. Il n'y avait pas seulement ceux qui étaient présents pour s'associer à nos fêtes de louange et de félicitations.

Les absents allaient parler.

Aussi, le R. P. Dubreuil, à la voix vibrante, se leva pour donner lecture, non pas de tous, mais des principaux télégrammes et des lettres les plus importantes venues pour célébrer notre jubilaire.

D'abord le Chef suprême de l'Eglise catholique. Voici le télégramme reçu de Rome :

« *Implorant pour Notre Fils bien-aimé, le R. P. Joseph Lefebvre, les faveurs les plus amples dans son divin ministère pendant plusieurs années encore, Nous lui accordons de tout cœur la Bénédiction Apostolique.*

PIE X, *Pape.*

Rome, 14 mai 1908.

Après le Pape, le Vicaire Général de notre Congrégation, le T. R. P. Frédéric Favier.

« Révérend et vénéré Père,

« Le jour approche où vous allez avoir le bonheur de célébrer, avec nos Pères et vos nombreux amis de Lowell, le cinquantième anniversaire de votre sacerdoce.

« Permettez-moi, à cette occasion, de venir vous offrir les félicitations et les remerciements de la Congrégation que vous avez tant aimée et si bien servie durant ces cinquante années. Partout et toujours, dans les différents ministères et les importantes charges auxquels vous appela la confiance de vos supérieurs, vous vous êtes montré semblable à vous-même, c'est-à-dire le vrai disciple du R. Père Honorat, votre premier maître, un prêtre zélé, ardent, généreux et dévoué pour la cause de Dieu et de son Eglise.

« Déjà il y a trois ans, lorsque sonna le cinquantième anniversaire de votre oblation, on eût été heureux de reconnaître vos éminents services et de vous adresser des remerciements bien mérités, si votre extrême modestie n'eût couvert d'un voile trop discret ce jubilé de votre vie religieuse. C'est pourquoi nous formons le souhait que la solennité présente resplendisse d'un double éclat et compte pour deux.

« En vous parlant ainsi, mon Révérend Père, je suis certain d'interpréter les sentiments de tous les chefs vénérés qui se sont succédé à la tête de la Congrégation, depuis notre illustre fondateur, Mgr de Mazenod, jusqu'au Trés Révérend Père Lavillardière, qu'une mort prématurée vient de ravir à notre affection. Ah ! si l'un d'eux pouvait en ma place prendre aujourd'hui la parole, avec quelle affectueuse et paternelle fierté il acclamerait vos cinquante ans de sacerdoce et d'apostolat !

« Du haut du ciel, je n'en doute pas, ils s'unissent pour bénir vos cheveux blancs. Nous leur demandons de ne pas

vous appeler trop tôt au repos et à la récompense dont ils jouissent et que déjà vous avez mérités, mais de vous accorder une nouvelle jeunesse et de nous laisser la joie de vous posséder et de vous aimer pendant de nombreuses années encore. *Ad multos annos!*

« Je m'unis à eux de tout cœur, mon Révérend et très digne Père, pour vous bénir et vous offrir en même temps l'assurance de mon affection la plus fraternelle.

« Bénissez aussi, je vous prie, votre frère bien dévoué et reconnaissant en Notre-Seigneur.

« Fréd. Favier, *O. M. I., v. g.* »

Rome, 16 mai 1908.

De tous les témoignages de reconnaissance au jour du jubilé d'or du sacerdoce, aucun ne surpasse celui du chef de sa Congrégation religieuse.

La voix de l'épiscopat s'est aussi fait entendre — il ne pouvait en être autrement — pour louer le prêtre et le religieux jubilaire.

C'est aux applaudissements de tous que lecture est donnée des documents suivants.

D'abord le chef de l'archidiocèse de Boston, Mgr O'Connell, qui a eu la délicate attention d'écrire en français.

« Cher Père Lefebvre,

« Ce m'eût été une vraie joie de pouvoir assister demain au banquet qui sera donné à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre ordination sacerdotale. Mais de nombreux engagements ne me le permettent pas. Je le regrette. Toutefois, absent de corps, je serai présent d'esprit.

« Je vous félicite, en cette heureuse occasion, et je demande à Dieu de vous accorder, avec de nombreuses années, l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions.

« Mes saluts affectueux à ceux qui viendront vous féliciter en cette heureuse circonstance et qui assisteront au banquet servi en votre honneur.

« Veuillez agréer l'expression réitérée de mes vœux et de mes souhaits.

« W. H. O'Connell, *Arch. Boston.* »

Boston, 19 juin 1908.

Montréal, 21 juin 1908.

R. P. Lefebvre, O. M. I., Lowell, Mass.

« Agréez tous mes vœux en cette fête de vos noces d'or.

« L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL. »

En visite pastorale. Buckingham, le 11 juin 1908.

R. P. J. Campeau, O. M. I.,
Supérieur de la maison des RR. PP. Oblats, Lowell, Mass.

« MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

« J'ai reçu avec plaisir votre aimable invitation d'assister aux fêtes que vous préparez pour fêter le cinquantenaire de l'ordination sacerdotale du R. P. Lefebvre.

« Quoique je me voie dans l'impossibilité de l'accepter, je vous prie d'agréer mes meilleurs remerciements.

« Dans un autre temps, je me serais fait un devoir de me rendre auprès de mon ancien et bien cher ami pour m'unir à ses actions de grâces pour toutes les faveurs célestes qu'il a reçues depuis cinquante ans, mais je me suis déjà engagé d'être présent, à la même époque, aux fêtes du vénérable Mgr de Laval, et mon état de santé ne me permet guère d'entreprendre le voyage de Lowell.

« Je vous prie donc, mon Révérend et bien cher Père, de faire agréer au R. P. Lefebvre mon sincère regret de ne pouvoir aller fêter avec lui son jubilé sacerdotal. Veuillez l'assurer que les liens de ma vieille amitié pour lui, alors que tous deux nous travaillions ensemble au collège Saint-Joseph d'Ottawa, ne se rompront jamais et que je fais pour son bonheur et la prolongation de sa vie des vœux ardents.

« Je demeure, mon Révérend et cher Père,...

« J. THOMAS,
Arch. d'Ottawa. »

5 mai 1908.

« *Rév. J. Campeau, O. M. I., Sup., Lowell, Mass.*

« BIEN CHER PÈRE,

« Impossibilité absolue d'assister aux fêtes du 21 juin prochain à Lowell. Raisons à notre prochaine rencontre. Regrets sincères.

« Mes meilleurs souhaits pour une fête superbe.

« Votre humble in Christo.

« † Georges-Albert GUERTIN,
Ev. de Manchester. »

5 mai 1908.

Le nouvel évêque de Manchester est canadien-français. Aussi sa présence à nos fêtes avait-elle été très désirée.

Bien d'autres lettres auraient pu être lues encore, toutes attestant les mêmes sentiments de joie et de jubilation.

Ne pouvant tout citer, nous reproduisons sans ordre celles qui nous ont paru le plus dignes d'être notées.

Du R. P. DOZOIS, *Provincial du Canada.* — « Il me serait très agréable de prendre part à la belle fête du 21 juin prochain. Le R. P. Lefebvre a un droit bien acquis au respect et à la vénération de la Province du Canada. Pourtant, je n'aurai pas le plaisir d'être à Lowell le 23 juin, de réelles impossibilités me privent de ce bonheur.

« Par contre, je me réjouis à la pensée que la Province du Canada ira embrasser le R. P. Lefebvre dans la personne de son bon Père Jodoin, compagnon intime durant de longues années du vénéré jubilaire. »

Du R. P. MAGNAN, *Provincial du Manitoba.* – « Les Oblats du Manitoba, et en particulier l'humble soussigné, sont heureux de s'unir à leurs frères des Etats-Unis pour célébrer vos noces d'or sacerdotales. En union avec eux et avec vous, ils remercient le Sacré-Cœur et notre bonne Mère du ciel pour toutes les grâces dont vous avez été comblé pendant ce demi-siècle de vie sacerdotale, et ils les prient de vous conserver encore longtemps à leur affection, pour leur édification et le bien de la communauté. De tout cœur ils vous disent : Bonne et très heureuse fête ! *Ad multos annos !*

« Veuillez croire que c'est bien en toute sincérité que je vous exprime ces vœux et que je ne manquerai pas de bien prier pour vous à l'occasion de votre cinquantenaire. Pendant cette longue carrière, vous avez occupé bien des postes à responsabilités bien graves. Daigne le bon Maître ne se souvenir que du dévouement et du zèle avec lesquels vous vous êtes dépensé pour son service et sa gloire, et qu'il rende bien glorieuses pour vous la récompense et la couronne qu'il vous réserve dans le ciel. »

Du R. P. Lauzon, *ancien compagnon d'armes.* — « Permettez-moi aussi, qu'en union avec nos Pères de Lowell, je fasse entendre le *Te Deum* de l'action de grâces.

« Comme ces cinquante années de sacerdoce et de vie religieuse ont été bien employées !

« Saint-Sauveur de Québec a eu l'avantage de bénéficier de votre dévouement lorsque vous étiez jeune prêtre, surtout dans le terrible sinistre de 14 octobre 1866. De concert avec le Père Bernard, n'avez-vous pas fait d'un marécage le beau cimetière que la piété se plaît maintenant à visiter ?

« A Saint-Pierre de Montréal, que d'*Ave Maria* vous avez suscités, pour l'établissement de la confrérie du Saint-Rosaire et pour les pèlerinages actuels, que vous avez organisés en l'honneur de la bonne sainte Anne, pèlerinages qui se sont multipliés de tous côtés et qui se continuent depuis plus de trente ans.

« Lorsqu'en 1879 cette chère église Saint-Pierre vous était confiée, grevée de dettes et dans un état de délabrement pitoyable, comment avez-vous pu restaurer la chapelle des Congrégations, faire exécuter à l'église tant de travaux qui s'imposaient, y ajouter un décor d'un goût exquis et couronner le tout par la plus belle des sonneries ?

« Comment encore, avez-vous fait venir de France les « Petits Frères de Marie » et les avez-vous installés dans une nouvelle école d'une vingtaine de mille piastres ? Comment avez-vous pu subvenir à ces œuvres et qui plus est, relever en même temps les finances ?

« Peu après vous avez préparé, pour la Congrégation, une pépinière perpétuelle en lui procurant un magnifique juniorat à Ottawa.

« Piété pour les fidèles, éducation pour les enfants, splendeur du culte, formation de futurs missionnaires, vous avez organisé avec prudence et mené à bonne fin des œuvres importantes et durables qui honorent l'Eglise et la Congrégation, et cela tout en dirigeant une Province et sans jamais négliger la régularité religieuse.

« Ces souvenirs qui réjouissent et édifient vos frères en religion vous autoriseront à vous présenter devant Dieu comme le bon serviteur qui, ayant reçu cinq talents, en offrit cinq autres.

« Cependant, vivez longtemps encore pour continuer d'embellir votre couronne de mérites. »

Une lettre de Québec, écrite par Mme *Veuve Kéronac,*

rappelle en termes émus les années du ministère du R. P. Lefebvre à Saint-Roch, et prouve que ses services signalés surtout après l'incendie n'ont pas été oubliés.

De *M. Caisse,* un des plus vénérés prêtres de notre diocèse et curé de Marlboro : « Je me faisais un si grand plaisir d'assister à vos noces d'or et de vous dire en cette circonstance de bouche et de cœur : *Gratias agamus Domino.*

« Hélas... je n'ai pu vous envoyer ce souhait du cœur que par le fil télégraphique. Le cœur, qui est jeune pour aimer ses vieux amis, s'affaiblit bien vite, depuis quelque temps surtout.

« Laissez-moi tout de même vous féliciter de ce saint anniversaire. Laissez-moi contempler avec l'admiration d'une amitié sincère cette belle couronne religieuse et sacerdotale de cinquante années de travail, de sanctification, de sacrifices et de dévouement aux œuvres sacro-saintes de votre si belle Congrégation, de la patrie, et de l'Eglise.

« Et puis, ce qui réjouit tous vos amis sincères, c'est que vous allez vivre encore bien des années dans le service si doux du Dieu qui, tous les matins, au saint autel, renouvelle et réconforte votre jeunesse.

« Excusez ce décousu qui de mon cœur tombe sur ma plume tremblante et va droit à vous. »

Les *Dames de Sainte-Anne de Montréal* se sont rappelé leur ancien et vénéré Directeur et lui ont envoyé avec une lettre de félicitations et de reconnaissance un joli cadeau.

La Supérieure générale des Sœurs de la Sainte-Famille, *Sœur Marie-Léonie,* écrit : « J'aurais été vraiment trop heureuse d'assister à la belle fête que vous vous proposez de faire au bon P. Lefebvre, mais je me vois dans l'impossibilité de me rendre à Lowell à l'époque que vous me désignez dans votre bonne lettre. Cependant rien n'est impossible à la reconnaissance ; gardez l'assurance que nous serons au milieu de vous en ce beau jour par la meilleure partie de nous-mêmes.

« La messe et la communion seront pour notre vénéré jubilaire, en ce jour de grande fête. Veuillez le prier bien humblement de notre part, afin qu'il daigne agréer ce modeste hommage de notre filiale et profonde gratitude. »

Dans une autre lettre de félicitation, la bonne *Mère Léonie* envoyait un présent comme souvenir de nos fêtes et témoignage de sa reconnaissance. Ce sont ces Sœurs dévouées qui s'occupent du matériel de notre presbytère.

Du R. P. Charlebois, *Supérieur du scolasticat d'Ottawa.* — « Permettez-moi d'offrir au vénéré jubilaire les félicitations et les vœux des Pères et Frères du Scolasticat Saint-Joseph.

« Qu'il veuille bien agréer aussi la nouvelle expression de ma reconnaissance pour les nombreux services qu'il m'a rendus, alors qu'il était Supérieur ou Procureur Provincial, ou Provincial du Canada.

D'un notable de Lowell, *M. Guillet, avocat:* « Voulez-vous me permettre de venir ce matin vous présenter mes hommages respectueux, à l'occasion de vos noces d'or sacerdotales, que toute la colonie franco-américaine de cette ville fête avec tant d'amour et d'empressement?

« Votre longue carrière au service de Dieu et de son Eglise, votre inlassable dévouement pour les biens spirituels et temporels de vos compatriotes, votre connaissance parfaite de notre mentalité et vos précieux conseils en toutes occasions nous ont rendus redevables d'une dette très considérable envers vous.

« C'est pourquoi je viens vous témoigner de ma haute considération, de ma sincère estime et grande reconnaissance pour toutes ces bontés de votre part.

« Je prie Dieu, mon Révérend Père, qu'il vous accorde encore des jours nombreux au milieu de nous; qu'il vous donne la santé, la paix et la joie. »

M. le curé de Saint-Constant, la paroisse natale du R. P. Lefebvre, *M. Limoges*, a voulu lui envoyer et ses félicitations et son présent.

Le Texas n'a pas oublié l'ancien Provincial qui l'a souvent visité en dépit des distances et des fatigues et avait déployé tant de zèle pour sa prospérité.

Les Pères de la seconde province des Etats-Unis ont offert, comme souvenir de fête jubilaire, un magnifique bréviaire au R. P. Lefebvre.

La Supérieure générale des Sœurs de l'Académie de

Notre-Dame du Lac, à San Antonio, a présenté ses hommages à notre jubilaire avec un beau présent.

Puisque nous parlons de présents, mentionnons la canne à pommeau d'or, don de M. Ronan, curé de l'église Saint-Pierre, la première des paroisses irlandaises de notre ville.

Arrêtons ces citations que nous pourrions multiplier.

Beaucoup de ceux qui ont répondu à notre invitation, en écrivant ou en faisant acte de présence, sont non pas oubliés, mais laissés dans l'ombre. Qu'ils veuillent bien nous excuser.

Remercions spécialement les Révérends Pères Maristes de Boston, Lawrence et Haverhill, d'être venus nombreux s'associer à nos fêtes. Aux jours d'allégresse comme aux jours de deuil, nous pouvons compter sur leurs sympathies.

Le soir. — Le concert sacré.

Un concert sacré inaugura nos nouvelles orgues. Il fut l'événement musical de la saison.

Nos concitoyens de toute race et de toute langue, amateurs d'art et de chants religieux, s'étaient unis aux nôtres et remplissaient la vaste enceinte et les tribunes de l'église Saint-Jean-Baptiste.

Un célèbre organiste de Boston, M. Raymond, fit ressortir, dans un répertoire de choix, les brillantes qualités de l'orgue.

C'était la musique religieuse dans ses plus illustres représentants qui voulait, elle aussi, fêter le R. P. Lefebvre, et ce fut justice : car le R. P. Lefebvre, comprenant toute la puissance de la musique pour élever les âmes à Dieu, est lui-même amateur distingué et pendant bien des années dirigea les chœurs de chant des églises où il exerçait son ministère.

Agissant au nom de toutes les dames et demoiselles de la paroisse, les présidentes de nos sociétés féminines présen-

tèrent au vénéré jubilaire une adresse, deux magnifiques bouquets et une riche offrande.

L'adresse exprimait les vœux et les souhaits de nos paroissiennes pour leur ancien curé, ainsi que leurs félicitations et leur reconnaissance.

Dans sa réponse, le R. P. Lefebvre s'arrêta d'abord sur ce mot, un des meilleurs sentiments du cœur humain :

« Reconnaissance à Dieu d'abord pour les trois insignes faveurs accordées par son infinie bonté : le sacerdoce, la vie religieuse, les années jubilaires.

« Reconnaissance à notre Patronne spéciale, la bienheureuse Vierge qui a voulu que nous portions le nom à elle le plus cher.

« Reconnaissance à tous ceux qui ont célébré cette fête et surtout à la paroisse aimée Saint-Joseph, toujours si sympathique et si empressée à seconder toutes nos entreprises.

« Reconnaissance aux artistes qui se sont imposé un tel labeur pour préparer ce beau concert, aux nombreuses et dévouées sociétés canadiennes, nos zélées auxiliaires, aux maîtres et maîtresses des écoles paroissiales, sous les ordres desquels nos enfants font de si remarquables progrès.

« Reconnaissance à vous, Mesdames, pour vos paroles aimables et votre généreuse offrande, pour tout ce que vous avez fait dans le passé, pour tout ce que vous ferez dans l'avenir. »

L'orateur recommanda ensuite à la générosité des dames l'œuvre importante que nous allons fonder : l'orphelinat, magnifique couronnement aux œuvres si belles de la paroisse.

« On a dit souvent : Ce que femme veut Dieu le veut. Cette œuvre de l'orphelinat, Dieu la veut : vous la voudrez, vous aussi, et vous lui consacrerez les inépuisables ressources de votre cœur de mères et de chrétiennes ; et le succès est assuré.

« Je vous félicite aussi, Mesdames, ainsi que tous les fidèles de cette paroisse, de vous trouver en possession de ce royal instrument que nous venons d'inaugurer. Il donnera par ses mélodies douces et suaves ainsi que par ses

puissants accords un intérêt et un charme toujours nouveaux à nos offices.

« Sa constante harmonie vous rappellera que vous devez sans cesse vivre dans une harmonie parfaite avec Dieu, en accomplissant sa loi ; avec le prochain, en l'aimant comme vous-même ; avec vous-même, en étant toujours pieux, toujours soumis à vos pasteurs, toujours sobres et laborieux. Ainsi votre vie tout entière sera, selon la recommandation du prophète, un hymne ou plutôt un concert harmonieux à la gloire du Très-Haut. Le concert sacré auquel nous venons d'assister est l'image de celui-là. »

Mercredi 24 juin 1908.

Séance au collège et clôture des fêtes.

Comment choisir un plus beau jour que celui de la fête du glorieux patron du Canada et des Franco-Américains, pour clore par une séance solennelle, littéraire et musicale, et par une distribution des prix les éclatantes fêtes du jubilé.

La chaleur est intense, une pluie torrentielle commence à tomber : n'importe, les nôtres se sont rendus en foule à la grande salle du collège pour présenter leurs hommages au vénérable missionnaire qui a consacré à Lowell plus de dix ans de sa carrière.

Les jeunes filles du couvent jouèrent parfaitement deux jolies opérettes : « Roses et Fauvettes » et : « les Gerbes du Paradis ». Cette dernière est une jolie légende créée de toute pièce en l'honneur du jubilé d'or.

Elles ont rempli leur rôle charmant à la satisfaction de tous.

Les garçons succédèrent aux jeunes filles. Ils déclamèrent très bien des morceaux littéraires, tragiques et comiques, puis jouèrent une pièce qui eut un vif succès d'hilarité. Ne fallait-il pas unir le plaisant au sérieux?

Le talent de nos jeunes artistes faisait l'éloge de leurs maîtres.

La distribution des prix aux élèves des deux premières

classes fut brillante. On remarqua surtout le grand nombre des enfants couronnés, car ceux-là seulement étaient appelés qui avaient obtenu un pourcentage de points de 60 sur cent; on remarqua aussi leurs livres de prix choisis dans les meilleures librairies.

Ce n'était pas tout. La couronne d'un collège, la vraie celle-là, est le triomphe des candidats aux examens.

Les diplômes d'entrée au High-School, la Haute école, furent décernés aux vainqueurs, au nombre de quatorze; nous n'avions pas encore atteint ce chiffre. Six jeunes filles, ayant subi les mêmes examens et ayant réussi, étaient aussi diplômées.

Après les diplômes, les médailles. Elles étaient réservées à ceux qui avaient triomphé d'épreuves encore plus difficiles.

Sous l'autorité de Mgr l'Archevêque de Boston, un concours avait été organisé entre toutes les écoles paroissiales catholiques du diocèse.

Neuf jeunes gens et deux jeunes filles reçurent cette récompense enviée.

Des témoignages aussi palpables de la force des études et de la situation florissante de nos deux maisons d'éducation étaient une raison de plus de remercier et de féliciter celui qui en avait été le chef.

Une fois encore — et c'est la dernière — une adresse lui a été présentée. C'est la société du « Ralliement franco-américain », agissant au nom de toutes nos sociétés et de tous les hommes de la paroisse, qui va clôturer nos fêtes, en redisant les mêmes sentiments d'amour et de remerciement.

L'adresse rappela d'abord les joies profondes, les puissantes émotions, les souvenirs inoubliables de l'ordination et de la première messe.

Comme l'avenir se présentait radieux devant le jeune prêtre, et avec quelle vaillance le soldat du Christ, dans l'ardeur de ses années printanières, se lançait dans la lutte!

Le soleil, apparaissant à l'orient avec ses rayons de lumière et de chaleur, présage un beau jour. Au soir de dire si l'espérance est devenue une réalité.

Cinquante années de labeur sacerdotal ont répondu.

Au Canada, les prémices de ce fécond ministère. Puis une douce attention de la Providence, en prévision de l'avenir, faisait du R. P. Lefebvre, à Lowell même, le collègue aimé du R. P. Garin.

Un horizon plus étendu s'ouvrit alors à l'action de l'Oblat de Marie Immaculée. Il était appelé à l'honneur et aux responsabilités du pouvoir.

C'est au chef tout d'abord qu'est attribuée la victoire ou la défaite. C'est lui qui est acclamé par une nation s'il revient victorieux, comme c'est lui qui porte le poids d'un désastre de la patrie : et c'est justice. Car c'est lui le chef qui a prévu, qui a commandé, qui a secouru et qui est intervenu à l'heure critique.

Au R. P. Supérieur de Saint-Pierre de Montréal, au R. P. Provincial du Canada et des Etats-Unis revient donc l'honneur du bien accompli.

Du Fort Albany sur la mer d'Hudson, au Texas et au lointain Mexique, les nouvelles maisons fondées par le R. P. Lefebvre attestent le succès de son gouvernement, et les nombreux voyages entrepris au-delà de l'Océan, pour délibérer sur les intérêts les plus graves de la Congrégation, sont la preuve de son inlassable dévouement et de la confiance mise dans les lumières de son expérience.

On ne saurait donner trop d'éclat à ces solennités jubilaires pour remercier Dieu d'abord, puis le religieux qui en a été le docile instrument.

Les paroissiens savent quel est le présent qu'ils doivent faire, présent le plus précieux et le plus agréé : c'est la prière. Aussi elle s'élèvera aujourd'hui vers le ciel comme le parfum qui s'échappe de l'encensoir quand s'accomplissent les fonctions liturgiques.

Et cette ardente prière demandera à Dieu pour les

Canadiens la fidélité à leur religion et aux traditions ancestrales.

« Ici-bas les fêtes du jubilé ne durent que quelques jours, mais elles sont le prélude et l'image d'un jubilé qui, lui, ne finira pas, car c'est le jubilé des éternelles splendeurs et de la divine vision réservée au prêtre qui, après avoir pendant de longues années semé le bon grain, heureux moissonneur, sera appelé à la céleste gloire. »

L'offrande des sociétés fut ensuite présentée au R. P. Lefebvre, qui se leva pour répondre et remercier. Voici un extrait de ses paroles :

« Vous évoquez le souvenir de mon ordination et celui de ma première messe. Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir car ces deux jours sont des jours inoubliables pour le prêtre.

« Dès mes plus tendres années mon désir le plus ardent, mon rêve le plus caressé ne fut-il pas de parvenir un jour au sacerdoce ?

« Il y a cinquante ans que ce bonheur m'a été accordé et le souvenir en est encore tout frais dans ma mémoire.

« Oui, c'est vrai, l'avenir se présentait pour moi radieux avec ses joies et ses espérances. Le cœur du jeune homme est ardent et généreux, rien ne l'effraie, rien n'est supérieur au zèle qui le dévore. »

Le R. P. Lefebvre rappela alors ses premières années passées à Lowell avec le R. P. Garin et ses regrets de quitter cette ville qui lui était devenue chère.

« En 1898, je revenais au milieu de vous : ce fut pour moi un vrai bonheur. Mon seul désir était de travailler dans la mesure de mes faibles moyens au salut des âmes aimées qui m'étaient confiées dans la grande République.

« Appelé à continuer et à développer l'œuvre du regretté P. Garin, je vous disais, dans une réunion dont je ne perdrai jamais le souvenir : « Si je n'ai pas ses talents, j'ai pour vous le même amour. »

Puis l'orateur rappela les principaux faits de son administration et les nouvelles œuvres qui allaient bientôt commencer.

Il remercia, sans oublier personne, tous ceux qui avaient

concouru à rehausser l'éclat de ces fêtes incomparables en l'honneur du sacerdoce, rappela la messe jubilaire, la triomphale procession, le concert sacré, cette triple manifestation de l'amour d'un peuple, et donna l'assurance de son vif désir de travailler jusqu'au dernier soupir à la prospérité spirituelle et temporelle de ses frères de race franco-canadienne.

Le R. P. Lefebvre, et ce furent ses dernières paroles, recommanda à tous le respect et l'obéissance due par les fidèles aux prêtres qui les dirigent :

« Le prêtre est le représentant de Dieu, l'ambassadeur de Dieu. Il est pour vous un père aimant et dévoué ; ayez pour lui un amour filial et reconnaissant, ainsi qu'une respectueuse obéissance.

« Nous nous regarderons alors bien payés de notre travail et de nos fatigues. »

Ce discours fut vivement applaudi, et les battements de mains attestaient la bonne volonté de tous.

Les applaudissements redoublèrent quand le R. Père Supérieur, le R. P. Campeau, annonça deux grandes nouvelles.

L'ouverture à la prochaine rentrée au collège, d'un cours commercial semblable à celui de la High-School — nous conserverons donc nos jeunes diplômés — et l'achat d'une magnifique propriété pour l'orphelinat canadien dont l'ouverture est imminente.

Ces deux nouvelles œuvres ainsi que la nouvelle paroisse qui va bientôt être fondée demanderont de nous un plus grand travail.

Mais ce ne seront pas les Oblats de Mgr de Mazenod, les Oblats du Canada et des Etats-Unis, secondés par leurs frères venus de France, qui reculeront devant la tâche.

De nouveaux horizons s'ouvrent devant eux.

Ils s'en réjouissent d'autant plus qu'ils pourront mieux encore que par le passé dans cette ville de Lowell, théâtre depuis tant d'années de leur zèle, travailler sous la conduite

de leur nouveau, expérimenté et vaillant chef, au salut de la nombreuse et bonne population que Dieu leur a confiée.

Ils ont constaté, en prenant part aux fêtes du jubilé de leur ancien Supérieur, le R. P. Lefebvre, que leurs fatigues n'avaient pas été stériles.

Disons aussi que ces fêtes brillantes et inoubliables avaient été organisées par un Supérieur aimé et obéi, le R. P. curé et Supérieur de Saint-Joseph de Lowell, le R. P. Joseph Campeau.

P. Brullard, O. M. I.

Les « Missions » sont particulièrement heureuses d'unir leurs vœux et leurs félicitations aux témoignages de sympathie que la catholique population de Lowell a donnés au vénéré Jubilaire. Elles sont sûres d'être le fidèle interprète de toute la Congrégation en répétant cet affectueux souhait : *Ad multos et felicissimos annos!*

MANITOBA

Bénédiction de la nouvelle Cathédrale de Saint-Boniface.

Monseigneur Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, annonce, dans l'organe de l'Archevêché, cette cérémonie à ses diocésains :

« C'est le quatre octobre prochain, en la fête du T. S. Rosaire, que nous nous proposons de bénir notre nouvelle cathédrale.

Nous avons choisi un dimanche pour la commodité du peuple ; mais nous espérons que tous les curés qui ont un vicaire et que bon nombre d'autres qui pourraient trouver

des religieux pour les remplacer se feront un devoir d'assister à cette fête mémorable pour le diocèse et, nous oserons dire, pour l'Eglise catholique dans le Nord-Ouest et même dans tout le Canada. La nouvelle cathédrale sera un monument de la foi et de la générosité catholiques, et une preuve de sa force et de sa fécondité sur la terre Manitobaine.

Il serait à désirer que des délégués de chaque paroisse viennent affirmer l'union de toutes les églises particulières à l'église cathédrale, qui est la mère de toutes les autres.

La fête se continuera le lundi qui sera le jour des enfants.

† Adélard, O. M. I.
Archevêque de St-Boniface.

Les *Missions* feront connaître à leurs lecteurs le compte rendu de l'imposante cérémonie. Elles voudraient davantage : un rapport sur l'œuvre. Ce rapport serait suggestif, éloquent par lui-même.

Une cathédrale, qui, en quelques années, s'élève de terre et monte vers le ciel : c'est un fait qu'enregistre l'histoire.

Que d'activité il suppose chez son promoteur, de dévouement chez ses auxiliaires et de bonne volonté chez les généreux fidèles ! Encore si nous vivions dans cet âge d'or où une seule croyance animait tous les cœurs ; mais non, ce fut au milieu des luttes de toutes sortes, des obstacles sur tous les terrains, disons le mot, en pleine bataille, que ces efforts héroïques se sont accomplis avec une rapidité qui tient du prodige.

On nous soupçonnerait peut-être d'une pointe d'exagération ? Il n'en est rien, pourtant. Laissant de côté bien des questions pendantes mais toujours brûlantes des écoles, etc., bornons-nous à en donner une seule preuve : le texte n'a besoin d'aucun commentaire.

Schisme. — Le prétendu Séraphin, pseudo-évêque, chassé de l'Eglise Russe par le S. Synode, a eu l'audace de vouloir

créer de toutes pièces en *ordonnant* de soi-disant prêtres moyennant une somme d'argent (50 dollars). Il a aussi déchaîné 65 loups ravisseurs dans le diocèse de St-Boniface et plusieurs autres dans les diocèses de St-Albert et de Prince-Albert. Le plus grand nombre de ces prétendus prêtres sont entrés dans la vie du commun des mortels après avoir recouvré leur argent. Plusieurs prêtres schismatiques venus d'Europe et des Etats-Unis ont visité les centres galiciens pour y jeter le trouble et moissonner de l'argent.

Voilà pour le schisme.

Hérésie. — Les Presbytériens ont lancé dans les colonies galiciennes dix jeunes gens Galiciens auxquels ils ont payé un salaire de 40 dollars par mois. Cette nouvelle sorte de loups n'a pas été sans bouleverser bien des âmes. De plus, trois hôpitaux ont été établis par un certain docteur Reid envoyé de Montréal par la secte et aidé du Victorian Order of Nurses.

Ce même docteur a trouvé des maîtres d'école galiciens sans religion, pour ouvrir des écoles heureusement peu fréquentées.

En outre, ces messieurs ont offert de bâtir eux-mêmes une église à Winnipeg, pour *rendre service* aux Galiciens. Leurs synodes à Montréal et à Winnipeg ont parlé de leur *apostolat* auprès des Galiciens et même de l'habileté de certains prédicants s'affublant d'un habit ecclésiastique. Le mauvais journal *Ranok* ou *L'Aurore,* publié en ruthène, est, dit-on, subventionné par ces mêmes presbytériens.

On se demande ce que ces bons presbytériens peuvent bien donner, en fait de religion, à des populations catholiques qui possèdent le riche trésor de nos dogmes et qui croient aux sept sacrements. Il ne peuvent rien donner; mais ils peuvent leur enlever beaucoup !

L'Eglise d'Angleterre est plus sage; elle s'occupe de ses propres affaires.

Dernièrement les méthodistes sont entrés en campagne et

ont recueilli une souscription de 7.000 dollars en une seule soirée dans Grace Church. Leur but est de fonder à Winnipeg une œuvre pour les Galiciens. De quoi se mêlent-ils ?

Nul n'ignore que l'on a voulu, il y a huit ans, s'emparer des enfants galiciens pour en faire des protestants, sous prétexte de les instruire ; mais Mgr l'archevêque a réussi heureusement à enrayer le mouvement en provoquant un contre-mouvement de la part des catholiques ! »

Mission aux non-catholiques à Ste-Marie de Winnipeg.

Le R. P. Fallon, provincial de la première Province des Etats-Unis, après avoir prêché à Ste-Marie de Winnipeg, durant deux semaines, une mission des plus fructueuses aux catholiques, a commencé le dimanche des Rameaux une mission pour les non-catholiques, c'est-à-dire les indifférents, les gens sans religion mais désireux d'en choisir une, et les protestants avides de connaître la vérité sur l'Eglise catholique.

Rien de plus apostolique que l'idée de faire connaître nos dogmes aux non-catholiques et de répondre à leurs objections placées dans la *Question Box* (*boîte aux questions*).

Au moment où tant d'âmes, ayant fait naufrage dans la foi, cherchent une planche de salut en port assuré où elles puissent trouver la paix, et satisfaire leur faim et leur soif de vérité, y a-t-il une charité plus louable que celle de leur prêcher la vraie doctrine et de leur dire : « Frères, venez à nous, nous avons la vérité. Nous pouvons résoudre tous vos doutes. Venez à nous, vous jouirez enfin de la paix. Notre Mère, l'Eglise, vous invite et vous attend. »

La prédication du R. P. Fallon est non seulement puissante et pleine de sel celtique, mais elle est nourrie de saine et forte doctrine. En l'écoutant, on se dit : « Voilà un orthodoxe, un romain, un ennemi juré du modernisme. »

Un grand nombre de non-catholiques ont demandé à se faire instruire et à se préparer au Baptême.

Que le bon Maître féconde la bonne semence jetée par l'éloquent prédicateur!

Incendie d'une partie de l'église-école de St-Joseph des Allemands, Winnipeg.

Le lundi 27 avril, à une heure du matin, le gardien de l'église St-Joseph a été réveillé par la lueur des flammes qui avaient envahi le toit de la partie supérieure qui sert d'église, et qui sortaient par les fenêtres. On croit que ce sont les fils électriques mal isolés qui ont causé l'incendie. Les pompiers, retardés par le mauvais état des rues où leurs engins se sont embourbés pour un temps, ont réussi à sauver les deux tiers de l'édifice.

Le Saint Sacrement, les vases sacrés et plusieurs ornements ont été heureusement sauvés ; les bancs et un orgue de 2.000 dollars ont été détruits par les flammes ; *chose remarquable :* les murs en *blocs de ciment* sont restés debout et, bien que noircis en plusieurs endroits, les architectes les déclarent meilleurs qu'avant !

Les pertes sont évaluées avec les arbitres à 8.500 dollars et sont couvertes en partie seulement par les assurances.

Les Cloches.

Quatre-vingt-dixième anniversaire.

« Le 24 mars dernier, le R. P. Damase Dandurand, O. M. I., a fêté le 90e anniversaire de sa naissance.

Le Révérend doyen du clergé du Canada et des Etats-Unis est encore plein de santé, de vigueur et de gaieté. Le R. P. Dandurand est aussi le plus ancien Oblat du monde. Bravement, tout comme un jeune, pour ne pas dire mieux, chaque matin il va dire la sainte messe à l'orphelinat Taché dont il est l'aumônier et le chapelain.

Au bon et révérend Père Dandurand, nous souhaitons de nombreuses et heureuses années. »

Ce souhait des *Cloches,* est-il besoin de le dire, est aussi le nôtre et celui de toute la Famille pour notre vénéré doyen.

COLOMBIE BRITANNIQUE

Noces de diamant d'Oblation perpétuelle du Cher Frère Philippe Surel.

Notre cher Frère Philippe Surel de la maison de Kamloops, en Colombie britannique, est un des rares privilégiés auxquels le Bon Dieu donne la grâce de célébrer, en bonne santé et en joyeuse activité, le soixantième anniversaire de leur Oblation perpétuelle.

On ne saurait trop le répéter : soixante ans de vie religieuse doivent former une bien belle couronne pour le ciel, surtout lorsque, comme pour notre cher jubilaire, ces soixante ans se sont écoulés, nous allions dire cachés, dans la pratique constante des vertus de l'Oblat et l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de notre sainte vocation.

Mais en attendant la grande récompense que Dieu réserve à ceux qui l'ont bien servi, il convenait de marquer cette longue étape de travaux et de mérites par un jour de réjouissances et de félicitations. Il ne fallait pas que cet heureux anniversaire passât inaperçu de la Congrégation et de nos chers Frères convers. Telle fut la pensée des Supérieurs du bon Frère Surel.

Mgr Dontenwill, Evêque de New-Westminster et Vicaire des Missions, avait voulu rehausser de sa présence la cérémonie de la rénovation des vœux du jubilaire. Et, pour la circonstance, les RR. PP. Chirouse, Fouquet et Carion,

gracieusement invités par le R. P. Supérieur, vinrent s'unir aux Pères et Frères de la maison pour célébrer cette fête tout intime et très touchante.

Il paraît qu'on voulut faire parler le bon Frère des temps héroïques, des premiers temps des missions en Colombie britannique, et même de ses souvenirs sur notre vénéré Fondateur. Et tandis que, dans son humilité, le Frère Surel ne paraissait occupé qu'à voiler discrètement ses peines et ses travaux, les assistants ne pouvaient s'empêcher de penser à la somme de dévouement et d'affection prodigués à la Famille pendant ce laps de soixante ans.

La joie du Cher Frère fut au comble lorsqu'il reçut la lettre dans laquelle le T. R. Père Vicaire Général, non content de joindre ses félicitations à celles du Vicariat de la Colombie Britannique, lui annonçait qu'il avait obtenu pour lui une bénédiction spéciale du Saint-Père.

Notre vénéré Fondateur, qui avait reçu lui-même les vœux du Frère Surel, soixante ans auparavant, devait, lui aussi, regarder avec complaisance la pieuse cérémonie et se pencher avec amour vers le fils de la Famille. Il lui avait dit, en lui remettant son obédience : *Euge, serve bone ;* et ces paroles de notre Père, le cher Frère Surel les a conservées dans son cœur pour les mettre en pratique.

C'est le plus bel éloge que nous puissions lui décerner, car il appartient à Dieu, de lui dire, plus tard : *Intra in gaudium Domini tui,* dans l'assemblée des saints Oblats de Là-Haut qui prient et intercèdent pour nous.

LITURGIE

Le R. P. Joseph Jansen, rédacteur de l'*Ordo*, nous a adressé le travail suivant qui rendra service à beaucoup de nos Pères. Nous regrettons de n'avoir pu le publier plus tôt et bien volontiers nous remercions l'auteur au nom de tous ceux qu'embarrassent ces délicates questions de liturgie.

Notions liturgiques sur les fêtes des différents Patrons.

Maintes fois, et de divers côtés, on a exprimé le désir d'avoir un résumé exact et complet des fêtes des différents patrons, à la célébration desquelles est tenue chaque maison de la Congrégation. Pour répondre à ce désir, l'*Ordo* de 1908 et 1909 publie le catalogue de ces fêtes. Or, il n'est pas inutile d'ajouter à ce catalogue un petit exposé des lois et décrets liturgiques relatifs à ces fêtes et qui n'aurait pu trouver place dans notre Ordo.

Pour éviter toute confusion, notons d'abord que nous indiquons uniquement les fêtes et leur rite respectif pour les religieux, c'est-à-dire pour les membres de la Congrégation et leurs églises, qui suivent notre *Ordo* comme calendrier religieux, et non pour le clergé séculier et les églises qui, accidentellement, ont adopté notre *Ordo* comme calendrier diocésain ; car autres sont les lois liturgiques pour le clergé séculier, autres les lois pour les religieux ayant un calendrier approuvé par Rome. Voici donc ces fêtes d'après le catalogue que nous donne l'*Ordo* de 1908 et 1909.

I. — Le patron ou titulaire de l'église, ou à défaut d'église, de l'oratoire principal public ou au moins semi-public (pourvu qu'il soit solennellement bénit d'après la formule du rituel romain par l'évêque ou son délégué), doit

être célébré *sub ritu dupl. 1 cl. cum octava,* ayant le *Credo* durant toute l'octave, *a*) et quant à l'office pour tous les Pères qui sont attachés à un titre canonique quelconque à cette église ou à cet oratoire (un religieux est attaché canoniquement à l'église ou oratoire de la maison à laquelle il appartient) ; *b*) et quant à la messe par tous les prêtres séculiers ou religieux qui y célèbrent. (*Decretum S. Rituum Congr. 9 julii 1895, II (3863); 5 junii 1899, I, II, III, IV, V, (4025).*

Le patron ou titulaire de l'église est un saint ou un mystère de notre foi, sous l'invocation et la protection duquel une église ou oratoire au moins semi-public solennellement bénit a été consacré ou bénit. Patrons ou titulaires de l'église peuvent être : la sainte Trinité, le Saint Sacrement, la Croix, un mystère de Notre-Seigneur, l'Esprit-Saint, la sainte Vierge sous les différentes invocations, les anges et les saints canonisés. On parle de titulaire de l'église quand c'est un mystère de notre foi, dans les autres cas, on parle communément de patron de l'église. Notons que, d'après un décret de la Congrégation des Rites, du 10 mars 1787 (2529 ad I et II), quand la sainte Vierge, sans autre invocation, est titulaire, c'est l'Assomption de la sainte Vierge qu'il faut célébrer.

Il suit donc de là :

1° Que la fête titulaire ou patronale d'une église ou oratoire dans le sens expliqué est une fête *in choro,* primaire *sub ritu dupl. 1 cl. cum octava* pour tous les Pères qui sont attachés à cette église ou oratoire.

2° Que la fête titulaire ou patronale doit être célébrée dans toutes les églises consacrées ou solennellement bénites, dans tous les oratoires publics ou semi-publics, pourvu qu'ils soient solennellement bénits. *S. R. C. 5 junii 1899 (4025).* — Quand un missionnaire est chargé de plusieurs églises ou oratoires très éloignés, il n'est tenu qu'au titulaire de l'église près de laquelle il a sa résidence habituelle ou

de l'église la plus digne. *S. R. C. 27 febr. 1883 ad II (3571)*.

3° Que lorsque la fête titulaire ou patronale tombe *in tempore quadragesimali,* elle est sans octave. De même, l'octave et toute commémoraison d'octave cessent dans le cas où survient le temps quadragésimal, la fête de la Pentecôte et le 17 décembre. (*Rubricae gen. tit. VII, 1.*)

Dans le cas où la fête titulaire ou patronale a été transférée, parce qu'elle est en occurrence avec une fête de rite majeur, le jour de l'octave (*dies octava*) ne se transfère jamais ; mais on fait l'office de die octava le jour même, comme si la fête n'avait pas été transférée.

Si, une année, la fête a dû être transférée en dehors même de son octave, on la célèbre alors sans octave. (*Rubricae gen. tit. X., 1.*) — Comme le jour de l'octave (*dies octava*) est une fête qui revient chaque année, la fête occurrente de ce jour ne doit pas être simplifiée, mais transférée *in diem fixum liberum.*

II. — Le patron ou titulaire de l'église cathédrale doit être célébré par tous les Pères qui résident dans le diocèse, et quant à l'office *sub ritu dupl. 1 cl. sine octava;* et quant à la messe, par tous les Pères et prêtres, savoir : sous le même rite *sine octava*, s'ils célèbrent dans les églises ou oratoires qui ont un calendrier propre religieux ; mais *cum octava,* s'ils célèbrent dans les églises ou oratoires qui suivent le calendrier séculier diocésain. *S. R. C. 9 julii 1895, II, (3863)*. On ne dit le *Credo* que dans l'église cathédrale et non dans les autres églises ou oratoires. *S. R. C. 23 martii 1709 (2189)*.

III. — Le patron principal du lieu (ville ou village), s'il y en a un, doit être célébré par tous les Pères de la maison situés dans ce lieu, *a*) et quant à l'office *sub ritu dupl. 1 cl. sine octava ; b* et quant à la messe par tous les Pères

et prêtres, savoir : sous le même titre *sine octava,* avec *Credo,* s'ils célèbrent dans les églises ou oratoires du lieu qui ont un calendrier propre religieux ; mais *cum octava et Credo* pendant l'octave, s'ils célèbrent dans les églises ou oratoires dudit lieu qui suivent le calendrier séculier diocésain. *S. R. C. 9 jul. 1895 ad 1* (*3863*).

Cette loi ne s'applique pas au patron ou titulaire de l'église paroissiale, à moins que celui-ci ne soit en même temps patron du lieu.

Quand il y a plusieurs patrons du lieu, *aeque principales,* les Pères de la maison qui y est située sont tenus de célébrer *sub rit. dupl. 1 cl. sine octava* les fêtes de tous ces patrons.

Quand d'un même patron du lieu on célèbre plusieurs fêtes, les mêmes Pères ne sont tenus qu'à la fête principale, c'est-à-dire le *dies natalitia,* à moins que les différentes fêtes de ce même patron soient des fêtes de précepte (*festa fori et chori*), parce qu'alors les Pères seraient tenus à toutes les fêtes. *S. R. C. ibid.*

Les religieux n'ont à tenir aucun compte des patrons secondaires du lieu.

Spécifions en quelques mots ce qu'on entend par patron du lieu. Le patron du lieu est le saint (et non un mystère de notre foi) ou l'ange, qui, par suite d'une tradition immémoriale ou du choix légitime du peuple, est son protecteur spécial et son intercesseur auprès de Dieu.

Par rapport aux patrons du lieu, le pape Urbain VIII a statué par la S. C. des Rites, le 23 mars 1630 (526) que dorénavant : 1° Les patrons de lieu doivent être les saints canonisés (*Qui ab ecclesia universali titulo Sanctorum coluntur, non autem Beatificati dumtaxat*) ; 2° Le patron du lieu doit être choisi par le peuple (*electio fieri debet a populo mediante consilio generali illius loci, non autem ab Officialibus solum*) ; ce choix doit être ratifié par le

clergé et l'évêque (*accedere debet consensus expressus*); enfin approuvé par la S. C. des Rites. (*A S. R. C. approbari et confirmari debet.)*

Pour savoir donc s'il y a un patron du lieu, il faut d'abord remonter à l'année 1630. Si, à cette date, on peut prouver que le lieu avait son patron, il reste comme tel et jouit des privilèges et droits liturgiques. Si, au contraire, le patron du lieu date d'après 1630, il doit vérifier les prescriptions d'Urbain VIII pour jouir de ces mêmes droits liturgiques, c'est-à-dire pour être légitimement patron du lieu.

D'après une décision de la S. C. des Rites du 4 fév. 1871 (3235), un saint, qui est titulaire ou patron d'une église, est en même temps légitime patron du lieu, si le patron ou titulaire de l'église est ou a été fêté *in die in foro de praecepto*. Un signe indubitable que cette fête a été de précepte est, par exemple, l'obligation pour le curé d'appliquer la messe *pro populo* au jour du titulaire de l'église. En ce cas, le titulaire de l'église est certainement patron légitime du lieu, même si actuellement la fête a perdu la fériation pour le peuple et est transférée au dimanche.

Résumant ce qui précède : la fête du patron légitime du lieu doit être célébrée, mais celle du patron ou titulaire de l'église paroissiale ne doit et ne peut l'être que dans le cas où il est en même temps patron du lieu.

IV. — Pour le patron principal du diocèse, une double hypothèse est à considérer :

a) Première hypothèse : la fête du patron principal du diocèse est encore aujourd'hui, ou du moins a été autrefois fête de précepte, de fériation pour le peuple.

Dans ce cas, les Pères des maisons situées dans le diocèse sont tenus de célébrer ladite fête sous le rite double de première classe, sans octave. Credo à la messe. Et cette obligation demeure lors même qu'ils célèbrent déjà la fête du patron distinct du lieu.

b) Deuxième hypothèse : la fête du patron principal du diocèse n'a jamais été fête d'obligation.

Dans ce cas, les Pères des maisons situées dans le diocèse ne sont tenus de célébrer la fête dudit patron du diocèse que lorsqu'il n'y a pas de patron distinct du lieu ; et alors ils la célèbrent sous le rite double de première classe sans octave, avec Credo à la messe. (*S. R. C. — Congreg. Oblatorum, 16 février 1907 ad I.*)

Si, au contraire, il y a un patron distinct du lieu, les Pères ne sont tenus à rien pour le patron du diocèse dont la fête n'a jamais été d'obligation (item).

V. — Le patron principal de la province, s'il y en a, doit être célébré *sub ritu dupl. 1 cl. sine octava* avec *Credo* à la messe par les Pères des maisons situées dans cette province. (*S. R. C. Fr. Minorum 16 febr. 1906 ad II.*)

Il s'agit évidemment de provinces civiles et non de provinces de notre Congrégation, qui n'ont pas droit à un patron, au sens liturgique.

VI. — Le patron principal d'un royaume ou d'un pays équivalemment considéré comme tel, d'après la constitution de chaque peuple, doit être célébré par tous les Pères des maisons situées dans ce royaume *sub ritu dupl. 1 cl. sine oct.* avec *Credo* à la messe, même quand il y a un patron spécial de la province, pourvu que l'existence de l'indult du Siège apostolique, accordant ce patron, soit certaine. (*S. R. C. 16 feb. 1907 ad II.*)

VII. — Les religieux, ayant un calendrier approuvé, sont tenus de célébrer certaines fêtes de précepte (par exemple l'Assomption, la Nativité de la sainte Vierge) qui, dans quelques diocèses, comme Cologne, Trèves, sont transférées au dimanche ou à un jour fixe de la semaine, non seulement quant à la solennité extérieure, mais encore quant à l'office et à la messe.

Les religieux doivent donc célébrer ces fêtes, et quant à l'office et quant à la messe, les mêmes jours que le diocèse les célèbre. (*S. R. C. 5 aug. 1904 Ord. Carmelitar. De translat. festorum.*)

VIII. — Les Pères des maisons qui sont situées dans la ville épiscopale sont tenus à la célébration de l'anniversaire de la dédicace de l'église cathédrale *sub ritu dupl. 2 cl. sine oct.* avec *Credo* à la messe. *S. R. C. 9 jul. 1895 ad IV (3863).*

Les maisons, situées dans les faubours de la ville épiscopale, ne sont pas tenues à cette fête. (S. R. C. 18 déc. 1903.)

Telle est la série des différentes fêtes que, selon les lois liturgiques, chaque maison est tenue de célébrer. Par suite, les jours d'occurrence de ces fêtes, l'*Ordo* doit être modifié *juxta Rubricas.*

Bibliographie.

Esquisse historique sur la venue de sainte Colette à Nice et sur les origines de la Réforme franciscaine en 1406, par **F. Gohiet,** missionnaire. — Librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris.

Ce petit livre, que l'*Ami du Clergé* a qualifié de *docte et élégant,* nous a si doucement édifié dans sa première partie, qu'il nous a laissé le regret de n'avoir qu'une *Esquisse* entre les mains. Pour la transformer en une *Histoire,* l'auteur n'avait pas, ce nous semble, à faire appel à une plume étrangère que la mort vient de briser, et dont l'originalité fantaisiste aurait pu contrarier l'onctueuse simplicité qui nous a charmé. Les matériaux sont presque tous renfermés, du reste : ils ne demanderaient

que quelques développements, pour nous faire suivre la sainte Réformatrice à travers les dix-huit maisons qu'elle a fondées; et les notes de l'épilogue final trouveraient sans peine leur place précieuse dans le cours du récit. Les pages consacrées à Nice ne paraîtraient plus alors aussi longues, et *la petite ancelle* rayonnerait jusqu'à la fin du volume : ce serait un bien pour le lecteur qui souffre de ne plus assez voir l'attrayante physionomie des premiers chapitres; et ce serait un bien plus grand pour certaines lectrices, éprises de mysticité, qui sont encore hésitantes dans le choix d'un monastère.

Nous est-il permis de dire que le rapprochement de sainte Colette et de Jeanne d'Arc ne nous paraît pas suffisamment justifié, et surtout que Benoît XIII ressort beaucoup plus que nous ne l'aurions désiré? On ne voit guère l'utilité des considérations qui ont trait au grand schisme d'Occident, et on éprouve un pénible frisson quand on voit l'auteur se porter garant de la sincérité de Pierre de Lune : ne suffisait-il pas de souligner la sincérité des belles âmes qui vivaient dans son obédience?

Nous voudrions que ces quelques remarques piquent la curiosité des lecteurs et les portent nombreux à se procurer et à répandre cette édifiante plaquette. Peut-être nous trouveront-ils exagéré dans la petite critique que nous venons de nous permettre; mais ils seront sûrement de notre avis, quand nous félicitons le volume des gracieuses photographies qui l'agrémentent, et l'auteur du souffle frais et pieux dont il anime sa narration.

IMPRIMATUR

Virduni, die 27 Augusti 1908.

LIZET, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 3023,8,08.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 184. — Décembre 1908.

ROME

Monseigneur Augustin Dontenwill

Cinquième successeur de notre vénéré Fondateur.

Le Chapitre général convoqué pour donner un successeur au très regretté P. Lavillardière, si brusquement saisi, au lendemain de son élection, par la maladie qui l'a conduit au tombeau, s'est réuni à Rome, le 16 septembre dernier.

Toute la Congrégation connaît le choix fait par lui de Mgr Augustin Dontenwill, archevêque de Vancouver, pour tenir la houlette de notre vénéré Fondateur.

Ce choix a été trop unanimement, non pas seulement approuvé, mais acclamé, pour que les *Missions* s'attardent à dire les qualités et les mérites de l'élu, à énumérer les espérances que la famille fait reposer sur sa tête, à augurer le fécond avenir que toutes les âmes attendent de sa paternelle administration.

Né dans le diocèse de Strasbourg, le 4 juin 1857, Augustin

Dontenwill partit jeune pour l'Amérique, où l'attirait un de ses oncles, prêtre du diocèse de Buffalo. Envoyé à notre collège d'Ottawa, que dirigeait le P. Tabaret, d'inoubliable mémoire, il y fit de très solides études couronnées par un brevet de maître ès-arts.

Du collège d'Ottawa, il passa au noviciat de notre Congrégation, à Lachine, près Montréal, où il eut pour guide de ses premiers pas dans la vie religieuse le P. Boisramé, qui a laissé parmi nous de si grands exemples de vertu. Au sortir du noviciat, il prit place, à l'Université d'Ottawa, parmi nos scolastiques dont le modérateur était alors le vénérable P. Mangin.

Ordonné prêtre en 1885, le P. Dontenwill fut maintenu à l'Université d'Ottawa où il devint professeur de langues et directeur de l'atelier de peinture (*art studio*), puis directeur du juniorat et professeur de sciences naturelles.

Très aimé et très estimé de ses élèves, le P. Dontenwill faisait le plus grand bien à l'Université d'Ottawa, quand l'obéissance l'envoya à New-Westminster pour diriger le collège que venait de fonder dans cette ville le vénérable Mgr Durieu.

Le jeune directeur réalisa pleinement les espérances que sa nomination avait fait naître, et le collège Saint-Louis fut bientôt en pleine prospérité, à la grande satisfaction du vénérable évêque qui le lui avait confié.

Désireux d'affermir et d'étendre son apostolat sur tout le territoire de la Colombie Britannique, Mgr Durieu, vieilli avant le temps, usé par les fatigues plus que par les années, cherchait parmi les missionnaires qui faisaient l'œuvre de Dieu sous son autorité celui qui s'était le mieux imprégné de son esprit et qui pouvait plus utilement maintenir ses traditions d'apostolat parmi les indigènes.

Il voulait que son collaborateur avec future succession fût un homme d'action, mais il voulait aussi, et plus encore, qu'il fût un religieux de forte trempe, un prêtre dévoué sans doute à l'œuvre diocésaine, parce qu'il serait

missionnaire dans la moelle des os, mais non moins dévoué à la Congrégation qui lui avait servi de mère et dont il s'honorerait d'être le fils.

Parmi tous les Oblats de la Colombie Britannique, nul ne lui parut réaliser aussi complètement cet idéal que le P. Dontenwill.

Avec l'assentiment des Supérieurs de la Congrégation — et il fut aisé de l'obtenir — Mgr Durieu demanda au Souverain Pontife que son jeune missionnaire, orné de la dignité épiscopale, entrât en collaboration de sa haute charge et de son laborieux ministère, avec le droit de recueillir sa succession quand le bon Dieu jugerait pleine la mesure de ses travaux et de ses mérites.

Le 3 avril 1897, le R. P. Augustin Dontenwill, qui terminait sa quarantième année, fut donc préconisé évêque de Germanicopolis, et, le 22 septembre suivant, il recevait la consécration épiscopale dans la cathédrale de New-Westminster.

La cérémonie revêtit un grand éclat. Une heure avant qu'elle commençât, « la cathédrale se trouvait assiégée par une foule considérable ; non seulement toutes les places furent occupées, mais un grand nombre de visiteurs ne purent assister à la cérémonie que du dehors, devant les portes et les fenêtres, sans compter environ deux mille sauvages qui occupaient la rue devant l'église et un terrain vague de l'autre côté de la rue, où ils avaient dressé une tente pour abriter leurs femmes contre les rayons du soleil. »

Le prélat consécrateur était Mgr Langevin, depuis deux ans archevêque de Saint-Boniface ; il était assisté de Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, et de Mgr Clut, auxiliaire du Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackensie. Trois autres évêques assistaient à la cérémonie, parmi lesquels Mgr Legal, coadjuteur de Mgr Grandin, qui l'avait consacré, le 17 juin précédent, dans sa modeste cathédrale de Saint-Albert, assisté de Mgr Durieu, évêque de

New-Westminster, et de Mgr Clut, en présence de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface et métropolitain de Saint-Albert.

« Le nouvel évêque surtout était l'objet de tous les regards, raconte un témoin oculaire, car il est bien connu et très aimé dans le pays où il a su, en quelques années, se concilier les sympathies de tous ceux qui ont eu quelque rapport avec lui, et même de ceux qui n'ont fait qu'en entendre parler. »

Mgr Durieu présenta son vénéré coadjuteur aux sauvages qui, entre tous les fidèles de l'Eglise de New-Westminster, tenaient la première place dans son cœur, et il leur dit : « Vous voyez que je suis trop vieux pour courir parmi vous comme je le faisais quand j'étais plus jeune, c'est pourquoi j'ai pris un coadjuteur pour être comme mes pieds pour courir parmi vous, pour être comme ma bouche pour vous parler, mes oreilles pour vous écouter et me rapporter de vos nouvelles. Vous avez vu qu'on lui a mis dans la main, ce matin, un bâton d'or, la crosse ; ce n'est point pour une simple cérémonie qu'on a fait cela, mais pour vous faire comprendre qu'on lui a donné de l'autorité sur vous pour vous pousser dans le bien et vous fustiger si vous faites mal. »

Ce n'est pas le temps de raconter l'œuvre accomplie dans la Colombie Britannique par le successeur de Mgr Durieu, durant les neuf années qui se sont écoulées depuis sa prise de possession du siège épiscopal jusqu'à son élection comme Supérieur général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Disons seulement que le 7 septembre 1908, Mgr Dontenwill avait eu la consolation de voir son diocèse de New-Westminster élevé à la dignité de métropole, qu'il avait été lui-même, le 15 septembre 1908, promu archevêque de cette nouvelle métropole, avec résidence, non plus à New-Westminster, mais à Vancouver. Voici la teneur du rescrit pontifical qui a autorisé l'archevêque nommé, mais non

encore intronisé, à accepter la charge de Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée :

« In audientia hodie habita a me infrascripto Cardinali Præfecto Sacræ Congregationis de Propaganda fide, SSmus Dominus noster Pius divina Providentia P. P. X approbavit electionem factam in Capitulo generali Congregationis Oblatorum Mariæ Immaculatæ ad munus Superioris generalis ejusdem Congregationis in persona Illmi et Rmi Dni Augustini Dontenwill Episcopi Neo-Westmonasteriensis qui in generalibus Comitiis S. Concilii Christiano nomini propagando præpositi, sub die 7a Septembris hujus anni electus fuerat in archiepiscopum novæ Sedis Metropolitanæ Vancouveriensis, quæ electio approbata et confirmata fuerat a SSmo Dno Nostro, die 15 ejusdem mensis et anni.

« Ita, est.

« Datum Romæ, die, mense et anno ut supra.

« Fr. Hieronymus-Maria Card. Gotti, *Præf.* »

Locus sigilli.

Fondée, puis gouvernée par un évêque, notre famille religieuse voit donc, après un intervalle de quarante-sept ans, depuis le 21 mai 1861, un évêque préposé à sa direction. Ce spectacle n'est pas nouveau dans les annales des Ordres religieux. Puisque, dans tous les siècles, et aujourd'hui encore, le gouvernement des églises, même les plus illustres, a été ou est confié à des hommes qui ont passé leur jeunesse et leur âge mûr dans le silence du cloître, pourquoi les familles religieuses n'auraient-elles pas le droit de mettre à leur tête un homme formé par elles et dont, sur leur indication, le Souverain Pontife a fait un prince de l'Eglise et un chef spirituel des peuples ?

Le choix du Supérieur général arrêté et l'élection accomplie, puis ratifiée par le Souverain Pontife, les membres du Chapitre de 1908 se mirent à l'œuvre, nous

pourrions dire la grande œuvre que la Providence leur avait assignée. Il ne nous appartient pas de soulever même le plus petit coin du voile qui protège le mystère de leurs séances. L'heure venue, notre Révérendissime Père Général dira ce que le Chapitre a voulu et décrété; il promulguera ses décrets, ses vœux, ses déclarations. Constatons seulement que nulle de nos assemblées capitulaires, depuis les origines, n'était demeurée en session pendant un aussi long espace de temps. L'élection du Supérieur général qui fut son premier acte porte la date du 20 septembre; celle des assistants qui doit être, d'après la Règle, son acte final, celle du 24 octobre.

Durant ces trente-quatre journées, les plus sérieuses questions ont occupé l'esprit des religieux réunis en Chapitre. Ceux qui les ont vus à l'œuvre doivent dire : Ils ont beaucoup travaillé. Tous ceux qui verront le fruit de leur œuvre ajouteront : Ils ont bien travaillé.

Un seul incident digne de remarque vint couper la trame de ces journées monotones dont la discussion des affaires occupait les heures. Ce fut l'audience que daigna accorder le Souverain Pontife au Révérendissime Père Général et à tous les membres du Chapitre.

Voir ou revoir le Vicaire de Jésus-Christ était pour tous une joie, une grâce, une récompense. Le Pape vint paternellement vers ces évêques et ces prêtres qui lui portaient le filial hommage de leur dévouement.

Les programmes des réceptions papales ne varient guère. Dans la salle du *Tronetto*, le Souverain Pontife donna d'abord sa main à baiser à tous les capitulants agenouillés, puis, prenant place au trône, il écouta la lecture de l'adresse suivante que lui fit notre Révérendissime Père Général.

TRÈS SAINT-PÈRE,

« Voici humblement prosternés aux pieds de Votre Sainteté les membres du Chapitre général des Oblats de Marie Immaculée.

« Ils sont venus de tous les points du monde pour traiter des intérêts de leur Institut, mais surtout pour déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, en leur nom et au nom de tous leurs frères, l'hommage de leur vénération filiale pour sa personne sacrée, de leur dévouement sans bornes à l'Eglise, de leur fidélité inébranlable au Siège Apostolique, en même temps que les vœux les plus ardents de leurs cœurs pour le prêtre auguste et saint dont tout le peuple catholique célèbre, dans une commune allégresse, le jubilé sacerdotal.

« Très Saint-Père, nous savons ce que Votre Sainteté a été pour nous, surtout à une heure critique, et il ne sera pas dit que nul ait au cœur, pour votre personne sacrée, des sentiments plus vrais, ni plus profonds, des vœux plus sincères ni plus ardents, qu'il soit plus à vous, Très Saint-Père, que nous le sommes.

« Ah ! daigne faire le Seigneur que le jubilé de Votre Sainteté lui ouvre une nouvelle et longue carrière, où il lui soit donné de voir ses prières exaucées, ses efforts couronnés de succès, et, avec l'humiliation de ses ennemis, le triomphe de l'Eglise ! Il ne tiendra pas aux Oblats, pour leur petite part, qu'il n'en soit pas ainsi, surtout si Votre Sainteté daigne les réconforter de sa bénédiction apostolique. »

Voici la réponse du Souverain Pontife telle qu'elle a été recueillie, séance tenante, par la sténographie (1) :

(1) « Je vous remercie des sentiments d'amour et de dévouement que vous m'avez exprimés au nom de la Congrégation des Oblats de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée. Je remercie cette même Congrégation de la joie qu'apportent à mon cœur les remarquables travaux qu'elle accomplit dans les missions. Que Dieu vous soit propice, qu'il vous apporte toute sorte de biens et de prospérités, comme consolation de votre apostolat, et la charité mutuelle entre vous, afin que cette Congrégation dure toujours pour le bien de l'Eglise et pour le salut des âmes.

Je dois le dire publiquement : J'éprouve une très grande affection pour votre Congrégation. Je vous remercie du vote unanime par lequel vous avez élu Supérieur général un homme très cher à mon

« *Gratias ago vobis pro sensibus amoris et devotionis quos, nomine Congregationis Oblatorum B. M. V. Immaculatæ, mihi obtulistis. Gratias ago eidem Congregationi pro gaudio quod cordi meo afferunt egregia opera quæ ipsa in missionibus complet. Deus propitius sit vobis et cuncta bona et felicia concedat in solamen apostolatus et caritatem mutuam inter vos, ita ut ista Congregatio sit semper in bonum Ecclesiæ et in salutem animarum. Confiteri debeo quod valde magno affectu afficior erga Congregationem vestram ; et gratias vobis ago ob vota unanimia quibus elegistis in Superiorem generalem virum qui est cordi meo carissimus, et vota facio ut, ipso regente, salutaria Deus vobis uberrime concedat.*

« *Cum reversi fueritis in domibus vestris religiosis, cunctis e Congregatione afferetis benedictionem meam et salutationem affectione plenam, addentes quod Papa ipsos benedicit ex corde et eorum orationibus sese commendat. Vos ipsos ex corde amplector, uti filios dilectissimos, et vobis Benedictionem apostolicam peramanter impertior.* »

Depuis sa fondation, notre Congrégation a reçu, des Souverains Pontifes qui se sont succédé sur le siège de Pierre, des témoignages plus solennels de satisfaction, mais parole plus paternelle ne lui avait jamais été adressée : *Confiteri debeo quod valde magno affectu afficior erga Congregationem vestram.* Aimée par le Pape, notre petite Congrégation l'est incontestablement aussi par Notre-Seigneur dont le Pape n'est que le Vicaire. Plus fortifiante assurance ne pouvait nous être donnée.

cœur, et je fais des vœux pour que, sous sa direction, Dieu vous accorde en grande abondance des grâces de sanctification.

De retour dans vos maisons religieuses, vous apporterez à tous vos frères de la Congrégation une bénédiction et un salut plein d'affection ; vous ajouterez que le Pape les bénit du fond du cœur et qu'il se recommande à leurs prières. Quant à vous, je vous embrasse de tout cœur comme des enfants très chers et je vous donne avec grande affection ma bénédiction apostolique. »

Tous les Oblats répandus sur la surface du monde accueilleront avec bonheur cette parole, tous s'efforceront d'être dignes de la mériter toujours.

Après cette allocution, le Souverain Pontife donna une seconde fois sa main à baiser à chacun des membres du Chapitre, tandis qu'il demandait au Révérendissime Père Général leur nom, le lieu de leur mission, ou le genre de ministère auquel ils étaient occupés.

En descendant des appartements du Souverain Pontife, tous les capitulants se rendirent chez Son Eminence le cardinal secrétaire d'Etat qui célébrait, ce jour-là même, le 44e anniversaire de sa naissance. L'accueil de Son Eminence fut marqué par la plus entière bienveillance et toutes les âmes en garderont un agréable souvenir.

Le Chapitre a maintenant pris fin ; tous ceux qui en ont fait partie ont repris le cours de leurs occupations habituelles. Nous inscrivons ici leurs noms, afin qu'ils soient connus de la Congrégation dont quelques membres peuvent les ignorer encore.

Administration générale : T. R. P. Favier, vicaire général.

RR. PP. {
Baffie, assistant général.
Dozois, —
Scharsch, —
Belle, —

R. P. Dubois, économe général.
Lemius (Joseph), procureur général.
Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska.
Dontenwill, évêque de New-Westminster.
Breynat, vic. ap. de Mackensie.
Delalle, vic. ap. du Natal.
R. P. Cenez, préfet apostolique du Basutoland.
Nachtwey, préfet apostolique de la Cimbébasie.
Lemius (J.-B.), Provincial de la 2e Province de France.
Durif, Provincial de la 1re Province de France.
Magnan, Provincial du Manitoba.

R. P. Constantineau, Provincial de la 2e Province des Etats-Unis.

Mac-Sherry, Provincial de la Province Britannique.

Dozois (Joseph), Provincial du Canada.

Delouche, Provincial de Belgique.

Watterott, Provincial d'Allemagne.

Fallon (Michaël), Provincial de la 1re Province des Etats-Unis.

Cox, vicaire des missions de l'Australie.

Grandin, vicaire des missions de l'Alberta-Saskatchewan.

Porte, vicaire des missions du Transvaal-Orange.

Collin (Jules), vicaire des missions de Ceylan.

Tatin,	délégué	de l'Australie.
Gandar,	—	de la 2e Province de France.
Monnet,	—	de la 1re Province de France.
Valence,	—	du Texas.
Le Treste,	—	d'Athabaska.
Murphy,	—	du Canada.
O'Ryan (Daniel),	—	de la Province Britannique.
Brault,	—	de Ceylan.
Nordmann,	—	d'Alberta-Saskat.
Saby.	—	du Natal.
Voltz,	—	du Transvaal-Orange.
Metzinger,	—	d'Allemagne.
Lion,	—	de Belgique.
Tavernier,	—	de la Colombie Britannique.
Hugonenc,	—	du Basutoland.
Klaeylé,	—	de la Cimbébasie.

Fabre, supérieur de la maison du Scolasticat (Rome).

CANADA

De Québec à la Baie d'Hudson.

Voyage d'un jeune missionnaire.

Lettre du Rév. Père Eug. Duret, O. M. I., missionnaire à Albany, Baie d'Hudson, au R. Père Robert, O. M. I., économe du Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa Ont.

Cher Confrère et ami,

Je commence à rougir de ma paresse ; depuis onze jours déjà que je suis embarqué, je n'ai pas encore écrit un mot à mes bons anciens compagnons, toujours plus que jamais amis. Un rapide résumé des jours écoulés, et je tâcherai d'être ensuite plus fidèle à vous donner les petits événements de notre voyage.

Je laisse au R. P. Chaput le soin de vous parler de notre bateau et de son équipage,il vous mettra cela certainement mieux que je ne saurais le faire. Je commence donc à mon départ de Québec.

Mercredi 22 juillet. — Remerciements à mes bons amis de Québec qui sont venus me voir avant mon départ, en particulier au R. P. Blanchin.

Vers 5 heures du soir, notre bateau quittait la ville en fête, et une dernière larme discrète ne pouvait changer en amertume les eaux de notre beau Saint-Laurent. Adieu, cher Canada, avec tes campagnes riantes et tes jolis clochers qui ont poussé sur ton sol pendant ces trois siècles

que nous fêtons aujourd'hui; puisse Dieu donner aux œuvres du petit missionnaire la même fécondité!

Rien d'extraordinaire jusqu'au 25 juillet. Vers midi, nous apercevons les côtes du Labrador couvertes de neige en plusieurs endroits et, vers 3 heures, nous apercevons les premières banquises. Sur le soir, le vent fraîchit et devient presque tempête. Le lendemain matin, les deux Sœurs et la petite sauvagesse ne sont pas venues nous dire « bon jour ». J'en aurais pourtant besoin, car je ne me sens pas du tout à mon aise, le vent fait rage et nous sommes ballottés dans tous les sens. Je passe presque tout l'avant-midi sur le pont malgré le froid, le vent et l'eau qui nous arrivent de tous les côtés. Enfin, vers 2 heures, il me faut capituler devant la tempête. Quel dimanche! pas de messe, pas de bréviaire. Heureusement que j'avais pu dire deux chapelets après ma prière du matin, ç'a été à peu près toutes mes dévotions de la journée. Et quelle nuit du dimanche au lundi! Le capitaine et les matelots disent n'en avoir jamais eu de pareille à ce temps de l'année. Les vagues frappaient avec tant de force sur l'avant du bateau qu'elles venaient à peu près cent pieds en arrière laver le troisième pont qui est à 40 ou 45 pieds au-dessus de l'eau; des quarts d'huile ont été défoncés sur le pont, les cabanes pour les animaux ont été brisées et un matelot blessé. Lundi, la mer a été plus calme, mais je n'ai pu me lever que mardi. Quel mauvais mal que le mal de mer! Nous n'avons fait que peu de chemin pendant ces jours de tempête et mercredi nous longeons encore les côtes du Labrador toutes couvertes de neige et de glace; c'est assez beau à voir, mais ce doit être bien triste pour y vivre. Aujourd'hui, il fait à peu près un beau temps du mois de mars. Il y a parfois des milles où la mer est complètement couverte de glace. La plupart de ces banquises ont de 5 à 8 et 10 pieds d'épaisseur et il y en a de toutes les dimensions, il y en a même auprès desquelles notre navire paraît de la grosseur d'une petite chaloupe. A midi, les gens de l'équipage ont fait la

chasse à quelques vaches marines qui se chauffaient au soleil sur les glaces. Hier soir, mercredi, le soleil s'est couché après 9 heures et ce matin s'est levé vers 3 h. 1/4. Nous sommes maintenant rendus au nord du Labrador qui se termine par une île complètement dénudée de toute végétation. Nous avons encore 1.100 milles à parcourir et la mer paraît couverte de glaces de tous côtés, c'est-à-dire que ça va être long. Ce soir, nous passons à peu de distance d'une banquise énorme. Je vous donnerais à en deviner la grandeur que vous ne l'imagineriez même pas peut-être. Au mieux que j'ai pu en juger en comparant avec notre bateau, environ 10 à 12 arpents de long sur 5 ou 6 de largeur et environ 30 à 40 pieds d'épaisseur en dehors de l'eau.

31 juillet. — J'aurais bien aimé me lever sur l'eau claire ce matin, mais c'est encore la glace à perte de vue. Il fait très froid et une petite pluie fine poussée par une forte brise nous cingle la figure. Pour comble de bonheur, vers midi, nous sommes arrêtés par les glaces et nous ne savons pas quand nous pourrons repartir.

1er août. — Le vent est diminué, mais il pleut toujours ; vers 8 heures du matin, le bateau parvient à se frayer un petit passage à travers les glaces, mais nous n'avançons que bien lentement. Après quatre heures de marche, nous sommes de nouveau arrêtés pour jusqu'au matin suivant. Notre bonhomme de capitaine n'a pu fermer l'œil de la nuit et, vers 2 heures du matin, ne pouvant plus rester au lit et s'ennuyant d'être seul éveillé, il monta sur le pont et commença à lancer notre bateau contre la glace, mais ce ne fut qu'après une heure et demie de secousses répétées qu'il a pu avancer. A midi nouvel arrêt, et tout se met de la partie pour rendre les dimanches ennuyants : il fait aujourd'hui une tempête de neige et un froid de décembre. Lundi, le temps est clair mais encore très froid ; les glaces sont plus pressées que jamais, mais ce matin, le capitaine ayant allumé un deuxième engin, les lança à toute vapeur vers le pôle Nord. Tout danse dans le bateau, les Sœurs

craignent de le voir ouvrir à tout instant, aussi nous n'entendons plus que des oraisons jaculatoires. J'ai le temps et de bons exemples pour travailler à ma sanctification. Notre bateau est le plus fort qui ait été construit pour ces voyages, il est entièrement recouvert de plaques de fer très épaisses, et cela fort heureusement pour la circonstance. Toute l'après-midi brouhaha sur le bateau, et nos bonnes Sœurs de multiplier leurs oraisons jaculatoires. Lundi le temps est couvert et froid, mais les glaces deviennent de plus en plus rares : vers 9 heures du matin nous n'en voyons plus et nous allons à toute vitesse. Mais, vers midi, nouvelles glaces ! et une brume fort épaisse nous oblige à modérer notre allure et notre bateau reprend sa marche lente jusqu'au lendemain matin ; mais voilà que vers 9 heures le pilote s'aperçoit qu'il s'est trompé de chemin, force nous est de retourner en arrière, ce qui nous cause un retard de près d'une journée. Dans l'après-midi, nous rencontrons un petit baleinier écossais qui parcourt le Nord depuis le mois de juin ; tout m'a paru bien malpropre à bord, des peaux de toutes sortes de bêtes marines sont à sécher sur les cordages et des multitudes d'oiseaux courent à l'odeur de leur parfum.

Jeudi 6 août. — Il y a une semaine aujourd'hui que nous sommes entrés dans le détroit d'Hudson et nous n'en sommes sortis que ce matin, mais des glaces il y en a toujours. Je commence à trouver cela assez long.

Lundi 10 août. — Rien de nouveau depuis jeudi, du beau temps et des glaces ; nous en sommes enfin sortis ce matin vers 9 heures près de « Bear Island ». Il y a trois semaines aujourd'hui que nous sommes partis de Montréal. Nous serons rendus demain aux îles Stanton, *Deo Gratias !* J'espère que nous n'aurons pas à attendre le bateau qui doit nous conduire à Albany.

Dimanche 16 août. — Nous ne sommes pas encore partis des îles Stanton, nous n'attendons le bateau de la baie d'Hudson que mercredi ou jeudi ; j'ai bien peur de ne pas

me rendre pour dimanche prochain, ça fera un mois jeudi que nous sommes partis de Montréal. Qu'on vante les voyages en bateau tant qu'on voudra, pour moi, s'il y a moyen, on ne m'y reprendra pas de si tôt; c'est moins fatigant qu'en canot, je le veux bien, mais quel ennui de passer ainsi des semaines et des semaines à ne rien faire. Nous restons à bord de notre bateau pendant le déchargement. Depuis notre arrivée, nous avons fait la visite des deux principaux édifices : une maison de 15 × 12 pieds et une remise pour les marchandises. Ce matin, je suis allé à l'entrée de deux huttes de sauvages, pour voir deux de nos catholiques de la mission d'Albany, ce sont les deux seuls catholiques qui travaillent ici. A mon retour, j'ai trouvé le capitaine du bateau d'Albany bien malade, je n'ai pu le confesser que par questions, car il avait perdu l'usage de la parole, mais il avait encore sa connaissance. C'était, m'a-t-on dit, un vieux loup de mer qui avait les défauts du marin, mais qui en avait aussi conservé la foi, il avait son chapelet et portait son scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il est mort samedi matin, jour de l'Assomption de la très sainte Vierge, au moment où on finissait de réciter le chapelet et les prières des agonisants. Ce matin tout l'équipage, catholiques et protestants, assistait à son enterrement. Dieu ait pitié de son âme !

Mercredi. — Notre petit bateau est arrivé, nous partirons probablement demain pour arriver à Albany lundi prochain. Je ne puis pas encore vous dire si j'aimerai ma mission ; comme dans tous les commencements, je m'attends bien à rencontrer quelques difficultés, mais je compte sur le secours de Dieu, sur la protection de notre bonne Mère et sur le secours de vos meilleures prières.

Votre frère et ami en N.-S. et M. I.

Eug. Duret, *O. M. I.*

A bord de *L'Aventure.*

ETATS-UNIS, PREMIÈRE PROVINCE

Les nouvelles Missions du Nebraska

(Communiqué par le R. P. Watelle, *O. M. I.*)

Les missions du Nebraska sont enfin ouvertes aux Oblats. C'était à croire, depuis si longtemps que l'on en parlait, (près de deux ans), que jamais le projet n'aboutirait.

Sur l'invitation de l'évêque de Lincoln, le Révérend Père Provincial s'était rendu sur les lieux mêmes, et les ayant longuement et mûrement examinés, en était venu à la conclusion qu'il y avait tout avantage, tant au point de vue spirituel que matériel, à accepter les propositions faites. Le Nebraska est un Etat de grand avenir, et les postes qui nous sont assignés sont appelés, par leur position très avantageuse, à un vaste développement. Mais il ne faut pas oublier que, si dans la partie est des Etats-Unis, rien ne laisse à désirer dans le fonctionnement des paroisses, le recrutement du clergé et sa formation, il n'en va pas de même dans ces immenses terrains qui s'étendent vers l'ouest. C'est vraiment là, que la pénurie de prêtres et de secours religieux se fait sentir écœurante.

Il fallait pour ces nouvelles missions des hommes dont les forces d'endurance fussent à l'égal d'un esprit de foi profond : Les RR. PP. Kirwin, Paquette, Sirois et Audibert furent désignés. Ces Pères laissèrent Buffalo vers la fin de décembre, l'an dernier. C'est à cette occasion que les journaux de Buffalo publièrent une série d'articles dont nous extrayons le suivant, souligné, et au titre marqué en

grosses lettres : « *L'époque des pionners n'est pas encore passée.* Cinq Pères Oblats vont nous quitter pour travailler dans l'immense Nebraska. C'est le début de l'établissement d'une mission catholique dans le Sud-Ouest de cet Etat, territoire comprenant quatre des plus larges comtés dans l'immense Nord-Ouest. L'établissement de cette mission dans cette contrée est dû à l'initiative de la « Church Extension society » dont le R. P. Fallon est un membre influent.

Cette nouvelle caravane est composée des RR. PP. Kirwin, maintenant assistant du R. P. Fallon, à l'église des Saints-Anges, Paquette du Mass, Audibert de Lowell, Sirois de Plattsburg, et du Frère Salanis de Tewsbury, Mass. Le P. Kirwin sera le Supérieur de la mission et sa résidence sera à Mc Cook. Ces obédiences ont été données par le R. P. Fallon, cette semaine. L'offre de cette mission a été faite au Révérend Père Provincial par Mgr Bonacum de Lincoln, Neb. Ces quatre Pères de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et le Frère convers, se trouvent en ce moment à la maison de Buffalo qui est le centre de la Congrégation des Oblats, pour la partie nord des Etats-Unis. La tâche qui vient d'être confiée à ces missionnaires n'est certes pas une tâche aisée. Laissant Buffalo avec juste ce qui est nécessaire pour leur nourriture pendant un mois, ces missionnaires auront à entreprendre leurs travaux à la façon des premiers missionnaires dans ce pays. Dans cette immense contrée, il y a bien peu d'églises catholiques et encore moins d'édifices religieux d'autres dénominations. Ici et là, cependant, quelques rares villages laissent poindre leurs toits isolés au milieu des vastes plaines ensemencées, et c'est là que ces missionnaires espèrent trouver des catholiques. Travailler au bien spirituel de ces pauvres gens qui n'ont pas vu de prêtres catholiques depuis qu'ils se sont établis là, est le premier but de leur mission. Ce but est pleinement en conformité avec celui de l'Eglise catholique qui offre toujours ses soins maternels à ceux qui sont les plus délaissés ici-bas.

Le travail ne manquera pas. Ces quatre prêtres auront à se rendre dans des centres éloignés presque tous les jours de la semaine, et donneront les services religieux, le dimanche, dans les quelques places très rares où se trouve une église. Quant aux autres services religieux, tout sera laissé à la libre initiative du R. P. Kirwin. Il est à espérer qu'avec le temps, des fonds suffisants seront réunis pour construire des églises dans les plus grands centres. Le Frère Salanis sera chargé de l'entretien matériel des différentes églises. Plus tard, quand ces travaux auront pris plus d'extension, d'autres missionnaires et d'autres frères convers seront envoyés pour répondre à leurs besoins nouveaux. On dit que, d'ici à peu de mois, d'autres missions seront demandées aux Oblats dans cet immense territoire. »

Voilà ce que les journaux de Buffalo disaient de ces nouvelles missions du Nebraska, à la veille du départ des missionnaires. Voici maintenant la traduction d'une lettre que le P. Kirwin vient d'écrire au R. P. Mc Grath, supérieur de la maison de Buffalo. Elle nous initiera davantage aux travaux de nos Pères, là-bas. Nous nous ferons un devoir de n'y rien retoucher pour ne pas lui enlever son cachet d'intimité et de simplicité. Cette lettre n'étant destinée qu'aux membres de la Famille, nous croyons aussi pouvoir conserver certains détails concernant des tiers, détails qu'évidemment nous supprimerions en tout autre cas.

Saint-Patrick Church, Mc Cook, Neb, 17 avril, 1908.

« Mon Révérend et mon bien cher Père,

« Souvent, j'ai promis de vous écrire, car assurément je vous dois une lettre, ne serait-ce que pour répondre aux aimables missives et aux télégrammes que vous m'avez envoyés. J'en ai été empêché jusqu'ici par les soucis et les occupations de notre vraie vie de mission. Mais maintenant que la partie la plus ardue de l'année est passée, ou à peu

près, c'est le temps de me rattraper et de tenir mes promesses.

Laissez-moi vous remercier de nouveau, vous et tous les autres Pères de Buffalo, pour le vif intérêt que vous nous avez porté, et, en même temps qu'à nous, à nos travaux dans l'immense Ouest. Laissez-moi également vous remercier pour l'empressement que vous avez montré à nous venir en aide chaque fois que nous vous avons demandé quelque chose.

Nous n'oublierons pas de sitôt votre générosité ; nous osons même espérer avoir d'ici peu l'occasion de vous remercier en personne.

Pour vous donner une idée de l'endroit où nous nous trouvons dans le vaste Ouest, je vous dirai que nous sommes établis dans la partie sud-ouest la plus éloignée du diocèse de Lincoln et de l'Etat de Nebraska.

Depuis Mc Cook et Denver — une distance d'à peu près deux cent quarante-cinq milles — pas un seul prêtre à poste fixe. Nous nous trouvons dans la partie du diocèse où le travail abonde le plus. Notre voisin le plus rapproché est le P. Kelly d'Indianala, place distante de quatorze milles. C'est un vrai gentleman et un modèle de vie sacerdotale. Son plus grand plaisir est de venir nous visiter à Mc Cook. Et son plus proche voisin, à lui, a sa résidence à Oxford, quelque chose comme cinquante milles à l'est de notre ville.

Le territoire assigné aux Oblats de Mc Cook couvre une superficie longue de quatre-vingt-quatre milles, large de trente-cinq à quarante. Les Pères de Campbell ont à desservir une place d'à peu près cent quatre-vingt-huit milles de long, mais moins large que la nôtre. Leurs travaux sont également moins ardus. Ils ont la facilité de pouvoir visiter toutes leurs missions par chemin de fer, ce qui n'est pas le cas pour nous. Les missions régulièrement desservies par nous, et qui toutes dépendent de Mc Cook, sont Sainte-Anne, le Sacré-Cœur, Trenton, Impérial et Stratton. Les

autres comme Benkelman, Culbertson, Haigler, Palisade, Wanneta, etc, ne peuvent être visitées que de temps en temps.

Impérial, Stratton, Trenton, Sainte-Anne et le Sacré-Cœur ont les offices religieux, le dimanche, à tour de rôle. Ce dimanche étant fixé d'avance, les gens, beau ou mauvais temps, et le temps est presque toujours au beau, sont certains de trouver le missionnaire à son poste. C'est un grand changement pour eux. Il est arrivé que ces endroits sont restés parfois plus de six mois sans messe ; certains d'entre eux n'en ont même jamais eu. La paroisse Sainte-Anne, où se trouve une belle église et une maison curiale très convenable, n'a pas eu de messe, le dimanche, pendant sept ans. Aussi est-il désolant de constater l'ignorance en matière de religion où sont ces gens. Et cependant, leur foi n'a pas sombré, elle a malgré tout survécu, profonde et forte. Dans l'Est où il y a tant de prêtres et d'églises, les mots : besoins des âmes, soif spirituelle de la parole de Dieu, peuvent avoir perdu quelque chose de leur force, mais ici ces mots ont conservé une réalité poignante. L'ignorance veut, et sincèrement, être éclairée. Le prêtre peut parler des heures et des heures, on l'écoutera avec une inlassable attention. Il y a mieux : à Impérial et à Stratton, quand le P. Paquette y dit la messe, toute l'école protestante méthodiste, pasteur en tête, s'assemble, entend religieusement la messe et écoute le sermon. Comment plaindre ces pauvres gens d'une telle faim spirituelle ?

Quand le P. Paquette se rend à Sainte-Anne, il doit promener sa voiture, vingt-trois milles durant, par les chemins les plus impraticables qui se puissent imaginer. C'est par monts et par vaux qu'il doit s'y rendre. Tout le pays étant coupé de gorges profondes, il y a peu d'espoir que l'on y construise jamais de chemin de fer. Le coût en serait d'ailleurs si élevé que l'on y mettrait opposition. De Sainte-Anne, le P. Paquette reprend sa voiture, et se transporte à treize milles plus loin dans un village de Bohémiens,

appelé le « Sacré-Cœur » pour y dire la messe le lendemain matin. De sorte que son travail du dimanche revient à peu près à ceci : tout d'abord les confessions, ce qui lui prend au moins une heure ; c'est ainsi que dimanche dernier, il eut à entendre cinquante-deux confessions avant la messe, et à voler au secours d'un malade à huit milles de là, toujours avant la messe. Après la messe, qui ne finit d'ordinaire qu'à midi et demi, c'est le catéchisme à enseigner, des enfants à baptiser, des réunions à présider, et ce n'est parfois qu'à deux heures que le missionnaire peut s'attabler devant un dîner servi à la mode du pays. Ni bœuf, ni rôti, cela va de soi, mais du porc, des œufs et du lait en quantité. Je m'empresse d'ajouter que ces gens valent beaucoup mieux que les repas qu'ils servent. Ils désirent ardemment avoir le prêtre d'une façon continue au milieu d'eux, et se refusent à comprendre que la chose ne soit pas possible maintenant. Le P. Paquette a eu toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'ils doivent se contenter, au moins pour le moment, d'une seule messe par mois.

C'est un fait très étrange, mais peut-être, après tout, pas tellement étrange, quand on y pense un peu, que ces gens dans les missions semblent ne pas admettre que les travaux fatigants exténuent le prêtre tout comme un autre homme. Ils le pensent une sorte de machine divine, ne donnant pas prise, ainsi que le vulgaire des mortels, à la douleur. Ils ne semblent pas davantage comprendre que le missionnaire ait d'autres brebis à visiter. Il est cependant préférable de voir la véhémence d'un tel désir que de constater une froide indifférence.

Sainte-Anne s'annonce comme devant être une mission splendide. Les catholiques qui la composent, étant tous fermiers aisés, sont prêts à mettre la main à la bourse pour aider le prêtre.

Une grande jalousie existe entre les Allemands de Sainte-Anne et les Bohémiens du « Sacré-Cœur », ceux-ci ne pouvant comprendre qu'ils aient leur messe le lundi quand

ceux-là l'ont le dimanche. Aussi se sont-ils déjà plaints. Et laissez-moi vous le dire, quand un Bohémien a une idée en tête, rien d'autre n'y peut entrer. Peine perdue de raisonner avec lui. Les plus grands arguments sont sans valeur. Ce qu'il faut faire est de sembler céder un peu, ou alors c'est fini de l'église.

Puis le P. Paquette refait en voiture une course de dix-neuf milles, jusqu'à Gulbertson, où il prend le train pour revenir à Mc Cook le lundi soir, fatigué, malade parfois.

Impérial est à cinquante milles de distance, mais est relié à Mc Cook par un chemin de fer. L'église, bâtie en partie par l'or protestant, est belle. Là encore les protestants entendent la messe le dimanche et sont attentifs au sermon. Fait très curieux, il arrive que dans nos missions les protestants sont parfois plus nombreux à l'église que les catholiques. Il y a un mois, deux d'entre eux voyageaient quarante milles pour entendre la sainte messe, laissant leur ferme à 4 heures du matin pour arriver à temps. La plupart de ceux qui assistent aux exercices religieux le dimanche, dans les différentes missions, ont à parcourir des distances variant entre cinq et vingt-cinq milles. Aussi, chaque dimanche matin, n'y a-t-il rien moins, ici à Mc Cook, qu'une vingtaine de véhicules rangés à la porte de l'église. Et c'est chaque fois la même affluence.

Impérial promet d'être une place d'avenir pour les Oblats. Son développement s'accroît de jour en jour. Trenton, qui se trouve à peu près à trente-six milles de Mc Cook, est desservi par un chemin de fer. Sa population est d'environ 600 âmes. L'église, quoique petite, est belle. Cette position, elle aussi, s'annonce très avantageuse aux Oblats.

Stratton est à soixante milles à l'ouest de Mc Cook. Il est dépourvu d'église, mais des négociations sont ouvertes pour l'achat d'un temple protestant abandonné. Le Père Paquette y a dit la sainte Messe, il y a deux semaines, la première, dans le passé de cette ville.

Penkelman est éloigné de Mc Cook d'environ soixante milles. Les catholiques y sont peu nombreux. Un Canadien français qui se trouve là y a ramassé une fortune de plus d'un million et demi de francs. Sa famille est excellente, et c'est chez elle que le prêtre dit la messe. Les quelques catholiques de Haigler, village situé près des frontières du Colorado, se rendent à Penkelman le dimanche ou encore à Stratton. Mais c'est à Mc Cook qu'ils vont pour leur devoir pascal, ceux du moins qui se trouvent à proximité du chemin de fer.

Le travail des missions est ardu, et plus encore par les temps chauds que par les temps froids. J'ignore si le Père Paquette pourra le soutenir longtemps; mais il est certain que pour faire face à ce travail, l'homme qui vient ici doit avoir une santé et une volonté de fer.

Venons-en à Mc Cook même. Mc Cook est une ville d'environ 5.300 âmes et va se développant avec une grande rapidité, rapidité due surtout à ce que cette ville est le centre des lignes du C. et B. Le site en est très beau. Les avenues, les rues et les jardins, tout décèle une propreté et des soins remarquables.

L'église, située au nord-est de la ville, s'élève au sommet d'une colline, dominant ainsi les environs à des milles et des milles. Elle tient dans les trois cents personnes; mais le chœur en est très petit, si petit que c'est à peine si j'ai pu y loger les six servants de messe qui, pour la première fois, y ont fait leur entrée le jour de Pâques. La population qui nous est confiée est vraiment bonne, hospitalière, et disposée à secourir le prêtre, mais d'une ignorance crasse en matière religieuse.

Le dimanche, j'entends d'abord les confessions avant la messe de huit heures, prêche dans les vingt minutes la messe dite, et je chante ensuite la grand'messe pendant laquelle je donne un sermon d'une demi-heure. L'après-midi j'enseigne le catéchisme pendant une heure, puis les baptêmes. Le soir, « question-box » et instruction, le tout

de quarante à cinquante minutes, et pour finir, la bénédiction du Saint Sacrement.

Je me suis occupé tout un mois à faire le recensement de la paroisse : c'est un travail difficile, les rues n'ayant pas de nom, et les gens ne parlant que de « bloc est, bloc ouest », et ainsi de suite. Les maisons n'ont pas de numéro. La petite vérole a sévi ici pendant tout un mois, augmentant le nombre des malades déjà supérieur à celui des autres années.

Et puis, tout est nouveau pour moi ici, même les saisons. Quand dans l'Est vous avez les rosées du printemps, nous avons ici des rafales de poussière. Un siroco de ce genre est à souffler tandis même que je vous écris. Ces rafales durent d'ordinaire de douze à vingt, trente-six ou quarante heures, et font qu'il est impossible de voir à deux pas devant soi. Notre pauvre Frère convers est découragé. Peines perdues pour lui de chercher à maintenir la propreté. Cette poussière passe à travers les ouvertures les mieux fermées. Et nos pauvres habits... c'est pitié. Le mois passé, j'ai dû faire treize milles au plus fort d'un de ces orages, et au grand détriment de mon pardessus, ce pauvre pardessus dont l'histoire, vous le savez, serait une épopée. Pendant trois semaines, le bruit de la rafale m'a empli l'oreille.

Ici encore, comme dans les autres places, la grande plaie est l'ignorance. Je cherche à faire mon possible pour la faire disparaître.

Nous avons donné une mission du dimanche de la Passion au dimanche des Rameaux. Elle fut un vrai succès. D'autres missions avaient été données déjà par les Pères Paulistes, Dominicains, Franciscains, mais aucune, au dire de tout le monde, n'avait approché du succès de la nôtre, pardon du compliment vantard ! Des hommes ont suivi les exercices de la mission qui n'avaient pas mis les pieds à l'église pendant des années. L'homme le plus marquant de la ville, aussi bien en politique qu'en finances,

et qui, depuis bien des années, ne s'était pas approché des sacrements, fit sa mission, se confessa, reçut la sainte communion, et tout cela au grand étonnement et à la grande édification de la paroisse entière. Tous les autres missionnaires avaient essayé, mais en vain, de le repêcher. Le bon Dieu l'avait réservé pour ses pauvres petits Oblats. Or, cet homme n'est rien moins que le président de la banque nationale de Mc Cook. Il est un des hommes qui ont joué un grand rôle, dans l'Etat de Nebraska, dans la mise sur les rangs pour la présidence des Etats-Unis, du candidat démocratique Bryan.

Oui, notre mission fut un vrai succès. Chaque matin et chaque soir une vingtaine de véhicules s'alignaient le long des murs de l'église, amenant des gens d'une distance de cinq, dix, dix-huit et vingt milles. Certaines de ces familles, quittant l'église la cérémonie finie, et n'arrivant chez elles qu'après minuit, se remettaient en marche à 4 heures du matin pour assister à la messe. Certes, la foi a des racines profondes et fortes dans le cœur de ces catholiques. Il suffit de la cultiver pour la faire lever puissante et belle. La quête, à la cérémonie de clôture, rapporta près de 500 francs. Ajoutez que quelques riches fermiers, ayant achevé leur mission le matin par la sainte communion, n'assistaient pas à la cérémonie de clôture le soir.

Un changement très sensible s'est signalé dans notre population, à notre égard, depuis ces saints exercices. On était sans doute très aimable pour nous auparavant; mais on ne sait plus que faire depuis pour nous en donner l'évidence.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais je veux me réserver pour d'autres lettres. Ce que je vous ai dit suffira à vous donner une idée générale du genre des travaux que nous avons à accomplir ici. Ne vous faites aucune illusion, nos travaux sont des travaux ardus, très ardus même, et sans beaucoup de ces compensations que l'on trouve dans l'Est.

Le premier et le plus pressant de nos besoins est d'avoir un homme, mais un homme réunissant les conditions suivantes : bon caractère pour la vie de communauté, santé et talents pour l'œuvre qui nous est confiée, connaissances et dispositions pour bien enseigner le catéchisme. Expliquer le catéchisme! nous ne faisons que cela ici, le P. Paquette et moi. Nous espérons recevoir ce missionnaire avant la fin de l'année.

Mes amitiés aux Pères de Buffalo, et à vous, mon Révérend et bien cher Père, l'assurance de mon religieux respect en N.-S. et M. I.

Wm. J. Kirwin, *O. M. I.*

ATHABASKA ET MACKENSIE

En dehors de la civilisation.

Nous empruntons au *Mois Littéraire* le récit d'une excursion faite par la Cesse G. de Saint-Pierre, qui a eu le courage rare de poursuivre un itinéraire dont les étapes n'étaient ni marquées ni préparées par une agence.

Mardi 23 juillet. — En route pour le Nord, aussi loin que les premières neiges me permettront d'aller.

..... Notre équipage est des plus pittoresques. Aussi le Père supérieur de la paroisse aristocratique de la 10e rue d'Edmonton supplie le bon P. Husson de faire un détour avec notre chariot pour ne pas traverser la ville.

— Bah! Bah! dit le P. Husson.

— Mon Père, je vous en prie ! reprend le pauvre citadin.

Et sa physionomie prend une expression qui m'amuse beaucoup.

Le fait est que nous eussions été remarqués, quoique Edmonton soit la porte de l'Extrême-Nord. Nous avons le lourd chariot canadien à quatre roues. Sur le devant, le métis qui nous conduit et le bon P. Husson avec sa grande barbe blanche. Derrière eux, un gros tas de bagages sur lequel j'ai dû me jucher, faute d'autre place. Au milieu, un banc où sont assises deux petites Sœurs de la Providence de Montréal : deux enfants de vingt ans qui partent en chantant pour l'Extrême-Nord. Enfin, à l'arrière, un autre monceau de bagages, au-dessus duquel flottent au vent des capelines pour les Sœurs des missions.

Nous avons roulé ainsi cahin-caha toute l'après-midi. A 8 heures, on fait halte près d'un troupeau de huit cents chevaux qu'un Américain du Texas nommé Adaïr emmène dans les prairies désertes et couvertes de « buffalo-grass » de Lesser Slave Lake.

Là, nous avons joui du plus désagréable incident du « camping ». Nos deux chevaux rejoignent au galop ceux d'Adaïr, et le pauvre Père et le métis ont bien de la peine à les retrouver et à les ramener. Pendant ce temps, nous avions déjà allumé le feu ; le Père revient et se transforme aussi en bûcheron. Puis, nous dressons nos tentes, et j'ai dormi à poings fermés.

Ce matin, en revanche, il a fallu se lever de bonne heure. A 4 heures, le P. Husson nous appelle. Il avait déjà fait son lit et dressé son autel portatif au seuil de sa tente. Nous assistons à sa messe, agenouillés sur une couverture. Cette messe, dite par ce vieux pionnier du christianisme, là, en plein air, au milieu de la plaine qu'il a conquise et civilisée, est vraiment impressionnante.

Dimanche 28 juillet. — Depuis hier, nous voguons sur l'Athabaska. Notre caravane se compose de seize « sturgeon-boats », grands bateaux plats où passagers et ballots de marchandises sont entassés pêle-mêle au petit bonheur.

Maintenant, nous descendons la rivière, le courant suffit à nous entraîner, et un seul homme à l'arrière dirige la barque à l'aide d'une longue rame taillée à même dans un tronc de sapin (épinette, dit-on au Canada). Mais quand il s'agit de remonter, l'équipage doit travailler dur : dix hommes s'attellent alors sur chaque berge avec une longue corde et des bricoles en cuir. Parfois, les pauvres gens sont dans la boue jusqu'au-dessus du genou ; ailleurs, ils ne peuvent avancer qu'en s'accrochant aux racines, tant la berge est escarpée.

Nous sommes six passagers seulement : les deux petites Sœurs de la Providence, deux pasteurs protestants et la femme de l'un d'eux. Cette pauvre petite femme partant à dix-neuf ans, là-bas, pour la rivière Mackensie, dans un poste où son mari et elle seront les seuls blancs à quatre-vingts milles à la ronde, me fait grand' pitié.

Deux officiers de la baie d'Hudson accompagnent les barges qui marchent aujourd'hui pour le compte de la Compagnie. Ce sont deux charmants gentlemen qui cherchent à nous rendre le voyage agréable et à nous procurer un confort relatif en dépit de toutes les difficultés d'une région entièrement sauvage et inhabitée.

Tous les hommes sont ivres et cuvent pesamment leur alcool, à l'exception de quelques-uns des steermen qu'on appelle généralement les guides. Tout à coup, un gamin de dix-sept ans, qui a bu pour la première fois de sa vie de l' « eau de feu », se lève, frappe à coups de poings son voisin, puis se jette à l'eau ; heureusement, un autre le rattrape par les jambes. Notre guide, un bel Indien au nez d'aigle, aux cheveux aile de corbeau, donne un commandement bref ; en deux minutes, le gamin est ficelé de la tête aux pieds comme un saucisson et jeté au fond de la barge où il mord les planches et hurle de colère pendant une demi-heure, après laquelle il se calme, épuisé.

Jusqu'ici, la descente de l'Athabaska est bien jolie : les deux rives sont couvertes d'épinettes, çà et là des touffes

de peupliers (qu'on appelle ici liards) y jettent une note plus claire; quant à l'eau de la rivière, elle est jaune et sale.

Le soir, au campement, les guides dressent la tente que je partagerai avec les deux petites Sœurs, sur le haut de la berge, loin des bateaux. Ils demandent aux deux Révérends de camper près de nous; puis, nous laissant sous leur protection, ils retournent surveiller leurs hommes qui se sont disputés et battus une partie de la nuit avec de vrais hurlements de sauvages que les échos de la forêt répètent sur d'étranges intonations.

Dans les bois, partout où il y a de l'eau, il y a des échos qui répètent les sons en les modifiant complètement. C'est ainsi qu'entre Edmonton et le Lauding, un soir, le lac voisin nous renvoyait le tintement des clochettes de nos chevaux avec un hululement si curieux que l'on croyait entendre au loin des loups.

Dans le site charmant où l'on s'est arrêté, un métis a pris une concession. L'été, il fait un peu d'agriculture; l'hiver, il tend ses trappes. En tout temps, il tient un magasin, le dernier que nous verrons d'ici quinze jours. Je lui achète un pot de crème dont nous nous sommes tous régalés, car désormais les laitages seront un luxe dont on ne pourra pas jouir souvent. Le repas terminé, on repart aussitôt camper plus loin; jamais on ne laisse les hommes passer la nuit à proximité d'une maison où ils pourraient peut-être en fraude se procurer de l'alcool.

29 juillet. — Le paysage se continue à peu près le même : de hautes berges couvertes d'épinettes, de chênes et de trembles. Ce matin, à un détour de la rivière, la colline rongée par le courant était à pic et toute couverte de curieux nids d'hirondelles. On dirait des milliers de petites cornues en carton gaufré, suspendues par un mystérieux artifice. Ces charmantes petites bêtes volaient au-dessus de nos têtes, en nuage tour à tour noir et argenté, semblables à un essaim d'abeilles noires et blanches.

Après le dîner, nous passons devant un campement d'Indiens : devant les « tepee », des tranches minces de venaison se fument et se sèchent au feu et au soleil. Un des rameurs part en « canoe » acheter de cette viande que ses camarades, à son retour, déchiquettent à belles dents, toute crue.

30 juillet. — Ce matin, à 8 heures, nous apercevons la longue flamme de gaz naturel de Portage Pelican, pauvre petit village d'une douzaine de huttes qui, depuis sept ans, est aussi brillamment illuminé que Broadway à New-York.

Au moment du « rush » au Klondike, un mineur découvrit le gaz tout à fait par hasard et à son plus grand péril. Il venait d'allumer sa pipe et, ayant jeté négligemment l'allumette sur la berge, une terrible explosion se produisit tout à coup, enveloppant le pauvre homme, brûlant sa barbe, ses cheveux et tous ses vêtements. Il en réchappa cependant sans blessure grave.

A la suite de cet événement, des prospecteurs vinrent chercher de l'huile minérale le long de l'Athabaska ; ils forèrent un puits à Portage Pelican, mais trouvèrent une si grande pression de gaz délétère qu'à une bonne distance du puits les animaux tombaient asphyxiés. On remédia au mal en y mettant le feu et on fournit par là même aux Indiens une magnifique torche qui illumine toute la rivière et permet de lire à un demi-mille.

Portage Pelican est l'amorce de la route pour le lac Wabaska : c'est ici que les petites Sœurs de la Providence quittent les barges pour gagner à cheval la mission du bon P. Dupire, un Breton des environs de Redon. Le bon Père nous emmène admirer son « beau presbytère neuf », une espèce de hutte de sabotier : dans un coin l'autel, dans l'autre la cuisine ; appuyées au troisième côté, quelques planches servant de lit ; dans le quatrième enfin une fenêtre, luxe bien inutile, car l'air, la lumière et les moustiques rentrent par les cent ouvertures des joints mal assemblés. Le Père, comme un seigneur du moyen âge,

possède une douzaine de châteaux semblables, à quatre ou cinq jours de voyage les uns des autres, car sa paroisse est plus étendue qu'un département de France.

30 juillet. — Hier, après le dîner, le chef du convoi, M. Wood, me fait descendre en canot quelques rapides. Excellent exercice pour les nerfs et promenade charmante. Parfois l'eau est tranquille, on glisse alors sans bruit comme en un rêve, la carabine posée devant soi à portée de la main, les yeux fixés sur les berges où d'admirables paysages se succèdent tous plus beaux les uns que les autres.

Nous voici aux rapides. Le canot part alors comme une flèche, et au moment où je crois qu'il va se briser sur un rocher, mon guide, un métis écossais, le meilleur chasseur et le meilleur « canoeman » du Landing, donne un petit coup de pagaie et nous le rasons sans le toucher. Mon brave Billy, c'est ainsi qu'il se nomme, joint à l'adresse et à l'instinct de l'Indien toutes les qualités de l'homme blanc, tandis qu'en général le Peau-Rouge est paresseux, ingrat, et n'obéit qu'à sa fantaisie.

Hier soir, nous avons campé à un mille des grands rapides. Les métis chantent une chanson indienne en cree, et, à mon grand étonnement, je reconnais une mélodie que j'ai entendu chanter dans la République de l'Equateur par les Indiens « quichuas ».

La berge est trop escarpée pour y dresser ma tente, aussi le guide m'a arrangé à l'arrière une jolie petite chambre en jetant une voile sur une des rames. Ayant ramé toute l'après-midi, je ne tarde pas à m'endormir du sommeil du juste. Mais les heures se suivent et ne se ressemblent pas. Vers une heure du matin, je me trouve douchée de la plus belle façon : deux ou trois seaux d'eau me tombent sur la figure et sur les épaules. Je me lève d'un bond, et, frappant la toile avec ma tête, voilà une deuxième douche. J'entends alors le clapotis d'une grande pluie et je me rends compte que, dans un mouvement de

la barge, une poche d'eau s'étant déplacée est arrivée sur un trou au travers duquel je trouvais très poétique hier soir d'apercevoir une étoile. En me traînant sur les genoux et sur les mains, j'atteins des vêtements à moitié secs, je me roule dans mon ciré et je me rendors presque aussitôt, tant je suis fatiguée.

J'écris en ce moment sur l'île des Grands-Rapides qui partage la rivière Athabaska. L'eau, forcée de se presser dans deux lits trop étroits, forme deux rapides aussi beaux qu'effrayants.

A droite et à gauche, le torrent écume sur un semis de rochers à fleur d'eau avec un grand fracas. Les berges sont coupées à pic ; çà et là, cependant, sur des rochers en saillie, poussent des épinettes semblant suspendues comme par artifice.

Puis, c'est le pays sauvage en plein ; à cinquante milles d'un côté et quatre-vingt-dix milles de l'autre, il n'y a pas un être humain. Les teintes, changeant sous les rayons du soleil, offrent à chaque instant une beauté nouvelle. C'est là certainement ce que j'ai vu de plus beau au Canada. De tous côtés, l'île est d'un accès très difficile; dans un endroit, le chenal n'est que d'un demi-pied plus large que les bateaux, et, tout autour, ce ne sont que des rochers et des troncs d'arbres que les grandes eaux du printemps ont laissés là, dans le plus bizarre enchevêtrement. Grâce à l'adresse merveilleuse des guides, toutes les barges abordent sans encombre, mais non sans peine, à la pointe sud de l'île. Là, on décharge toutes les marchandises, car ce n'est que vides que les barges peuvent risquer de sauter les rapides. La cargaison est transportée à la pointe nord par un tramway rudimentaire roulant sur des rails en bois.

31 juillet. — Un moment, dans le canot, j'allais avoir peur, mais me voilà guérie de ce mal pour le reste de mon voyage. J'ai obtenu de Wood la permission de descendre le Grand-Rapide en barge; outre les hommes nécessaires

à la manœuvre, il n'est resté à bord que les deux officiers, le Rév. M. Vale et moi. Le Rév. M. Day s'étant trouvé il y a deux ans dans une barge qui se brisa sur un rocher, dut passer deux heures, lui et les autres hommes, accroché au rocher, transi de froid et tout trempé, avant qu'on pût arriver à leur jeter un câble. Aussi, non seulement il n'a pas voulu nous accompagner, mais encore il a tout fait pour nous dissuader de tenter le passage.

C'est pourtant extrêmement « exciting » ; il vous court dans les cheveux et le long de l'épine dorsale de petits frissons remplis de charme. Nous avons d'abord reculé à un demi-mille au sud de l'île pour lancer la barge dans le Rapide.

A peine saisie par le courant, la barge est emportée comme une plume et avec la rapidité d'une pierre lancée avec une fronde. Je me cramponne et je résiste victorieusement au désir de fermer les yeux. Tout autour de nous, l'eau écume et gronde et l'air siffle à nos oreilles.

A l'arrière, Bird, le métis guide-chef, est cramponné à la longue rame qui lui sert de gouvernail : les sourcils arqués, les yeux fixés en avant, les narines dilatées, il est magnifique de force et d'énergie.

Nous arrivons à un vrai semis de récifs : sans lâcher son gouvernail, il saute trois ou quatre fois par-dessus, volant pour ainsi dire d'un bord à l'autre de la barge. Tout à coup, l'équipage pousse un hurrah, la passe est traversée, et nous accostons à un promontoire en face de la pointe nord de l'île. Bird est baigné de sueur; le Rév. M. Vale regarde sa montre : nous avons parcouru un mille en cinq minutes.

5 août. — Hier, j'ai fait ma première chasse à l'ours; hélas ! après m'être pendant près d'une heure réjouie d'un beau succès, il a fallu s'en retourner bredouille.

Dès 7 heures du matin, nous partons en chasse, Billy et moi ; avec un aussi excellent guide, je pouvais avoir bon espoir. Après six heures de marche, ayant vu le pied de

trois ours différents, Billy me hisse à sa suite sur un rocher surplombant toute la vallée. Nous allumons un « smudge » pour chasser les moustiques, aussi nombreux qu'enragés, et nous nous asseyons l'un à côté de l'autre. Le superbe panorama qui se déroulait à nos pieds me ravit d'admiration. L'Athabaska roulait ses flots écumeux en une large bande d'argent entre deux berges élevées et complètement dénudées en cet endroit.

Tout à coup Billy me touche le bras, et j'entends dans la brousse : « rac, rac, rac. »

— C'est un ours, me dit mon guide, en train de déchiqueter un tronc d'arbre pourri pour en manger les vers.

Et nous voilà sondant ensemble le bas-fond pour y apercevoir le dîneur, mais en vain. Soudain, nous voyons une masse noire glisser en bas, et, sans me donner le temps d'épauler mon rifle, l'ours a pris le large. Nous partons à fond de train, nous laissant glisser sur le dos le long des pentes unies. Nous arrivons au passage, mais, hélas ! dans le sable, nous voyons toutes fraîches les traces de notre ours : nous étions en retard de deux minutes.

— Bah ! me dit Billy, retournons où nous étions.

Et nous voilà regrimpant péniblement à notre observatoire où j'arrivai éreintée. Au bout d'une demi-heure, Billy me montre, à deux cents mètres de nous, un gros ours qui, assis comme un chien, regardait attentivement les framboisiers le long du ruisseau.

Je vise avec soin, mais la balle frappe trop à droite, car l'animal tourne la tête de ce côté; vite, je vise de nouveau plus à gauche et, ô bonheur, la grosse bête roule au bas du précipice comme un vulgaire lapin. Mon brave Billy était triomphant, et moi bien davantage encore. Il nous faut environ une heure pour descendre et remonter la vallée. En arrivant, déception amère ! au lieu du cadavre de mon ours, nous trouvons les broussailles écrasées par sa chute, des éclaboussures de sang sur toutes les feuilles et master Bruyn parti !

Pauvre Billy, il paraissait encore plus navré que moi. Il ne nous restait plus qu'à suivre la trace avec de grandes précautions, car il paraît que les ours blessés s'aplatissent dans la brousse comme des chats et sautent sur vous avant que vous ayez eu le temps de les voir. Aussi mon bon Billy exige que je marche derrière lui, me grondant vertement quand je m'écarte de sa piste. Au bout d'une demi-heure, nous n'avions encore rien vu, et comme il est très dangereux d'être la nuit dans la brousse quand il s'y trouve un ours blessé, nous avons dû abandonner notre poursuite et rentrer au camp bredouille.

Aujourd'hui, le voyage se fait à travers des rapides plus violents et plus bouillonnants les uns que les autres. La rivière se rétrécit et coule entre des berges d'asphalte d'où découle çà et là du pétrole qui ambre l'eau sur le bord des couleurs de l'arc-en-ciel. Dans un des rapides, le bateau gouverné par le nouveau marié, à la noce duquel j'ai assisté au Landing, frappe un rocher sur lequel il reste comme porté en l'air, et tous les efforts des hommes qui le montent étant insuffisants, il faut pour le tirer de là que l'équipage d'un autre bateau vienne le hâler au moyen d'un câble. Les berges sont dénudées, sauvages et pittoresques ; quelques promontoires très escarpés font tourner brusquement la rivière à angle droit, et la couleur noire de l'asphalte rend le paysage mélancolique.

6 août. — La nuit dernière, nous avons eu un violent orage. La pluie, le clapotis du bateau, le bruit de la grande cascade m'ont fait passer une nuit blanche, mais les intéressants incidents de la matinée l'ont bientôt fait oublier : toutes les barges vont sauter la grande cascade.

On décharge d'abord les marchandises qui seront transportées à dos d'homme de l'autre côté de la cascade pour être rechargées.

M. Wood me fait monter dans la barque de Bird pour effectuer le saut ; on la pousse jusqu'au point de la rivière où la cascade est le moins haute et le courant le plus

rapide. Les rameurs arc-boutés aux bancs nagent de toutes leurs forces ; le bateau arrive alors à une vitesse d'environ quinze milles à l'heure.

Au moment où il atteint la crête, la vitesse acquise le fait continuer en ligne droite, après quoi l'avant s'incline et retombe dans l'eau, les hommes amortissant le choc avec leurs rames posées à plat. Si le bateau n'atteignait pas une si grande vitesse, il retomberait trop près de la cascade, et le courant « de retour » le ramenant sous la chute, il serait submergé et mis en pièces par les eaux.

Notre barge passe « all right », mais la suivante, plus chargée, a une planche enfoncée par une tête de rocher; heureusement, un des hommes peut la retenir en lui faisant un contrefort de ses pieds. A cause de cet accident qui aurait pu avoir des suites très graves, on décide de passer les barges les plus lourdes à la corde le long de la berge. Je veux éprouver cette nouvelle sensation et j'en suis en effet beaucoup plus impressionnée. D'abord, il n'y a pas de vitesse acquise; les hommes se tiennent à un câble une seconde sur la crête même de la chute et ne le lâchent qu'au moment de sauter. Puis il faut un effort violent pour pousser le bateau loin de l'eau de la cascade avec des perches.

A cet endroit, la chute est profonde de douze à quatorze pieds environ, et lorsque l'avant du bateau plonge, l'arrière décrit un arc de cercle dans le vide : il faut se cramponner à son banc pour ne pas piquer une tête en avant. Aussitôt passé, on éprouve une sensation de bien-être très agréable.

7 août. — Hier, nous sommes arrivés à 4 heures de l'après-midi à Fort-Mac-Murray, village de quelques « log cabins » autour du store de la baie d'Hudson. C'est ici que nous allons quitter les « scows » ou « sturgeon-boats » pour monter dans le steamer de la baie d'Hudson qui dessert Athabaska-Lake et les rivières communiquant avec lui, dans leur partie navigable.

Nous apprenons que le steamer ne pourra pas arriver

avant le 15, aussi notre bon et aimable M. Wood m'organise une chasse à l'ours, autour de la cascade que nous avons quittée hier, avec mon Billy pour guide et un jeune métis français du nom de Napoléon pour cuisinier.

Vendredi 9 août. — De retour à la grande cascade. Nous avons chassé trois jours, Billy et moi, sans succès. Aujourd'hui, j'ai manqué un jeune ours à 50 mètres à peine. Après avoir vu de nombreuses traces, nous nous étions perchés sur une éminence. Tout à coup, nous entendons l'ours déchiqueter des troncs d'arbres : le cœur me battait à se rompre ; le bruit se rapprochait, et voilà l'ours en plein travers devant moi. Mais j'ai mal calculé la trajectoire et j'ai tiré un premier coup trop haut ; au second coup, je l'ai blessé légèrement. Ne sachant pas au juste où il avait été frappé, nous descendons dans le fourré pour le chercher et nous voyons l'ours au-dessus de notre tête grimpant la côte. Je ne mérite vraiment pas la galante appellation que les métis m'ont donnée ; ils m'ont appelée, paraît-il, « Matchichis », ce qui en cris signifie « le gentil petit chasseur ».

Hier, nous n'avons rien vu, mais un petit incident m'a vivement intéressée : nous avons entendu un petit écureuil d'épinettes pousser des cris perçants.

— Il y a un ours là, me dit Billy.

Il paraît, en effet, qu'en voyant un ours, ces petites bêtes le dénoncent comme les pies font en Europe pour les renards. Malheureusement, les moustiques se sont acharnés sur nous de telle façon que nous avons été obligés de faire du feu, et une saute de vent ayant poussé la fumée du côté de l'ours, celui-ci s'est enfui au lieu de sortir s'asseoir au soleil couchant comme ils en ont l'habitude.

12 août. — Toujours pas d'ours ! Samedi matin pourtant, nous en avions aperçu un gros qui mangeait des framboises, et nous l'avons approché à moins de 60 mètres. Enfoui qu'il était dans les framboisiers, je ne voyais que sa figure et ses deux yeux qui me regardaient fixement.

Un instant, j'ai eu l'idée de le viser à la tête, et je regrette de ne pas l'avoir fait. Calculant d'après la tête la place du cœur, la balle a porté un peu trop en arrière, déchirant la pauvre bête d'une façon atroce. Avec un chien, nous l'aurions sûrement rapporté, car nous le suivions à la trace du sang, et tous les cent mètres il se couchait, laissant une mare de sang. Nous le suivions aussi vite que possible, mais cependant en prenant le temps de bien regarder devant nous, de peur qu'il ne prît l'un de nous dans ses griffes avant que nous l'ayons vu, et les broussailles étant très fourrées, nous ne pouvions marcher vite. Il a donc eu le temps d'arracher des feuilles et de les enfoncer dans sa blessure pour arrêter le sang. Billy m'a dit en effet avoir souvent rattrapé des ours blessés qui s'étaient pansés ainsi. Nous avons d'ailleurs trouvé le buisson d'où il avait arraché les feuilles, puis, sur un tronc d'arbre renversé, l'empreinte sanglante de la patte de devant qu'il avait mise dans sa blessure. A partir de là, les traces de sang ont disparu, et comme il y avait d'autres traces d'ours dans tous les sens, nous avons dû abandonner la poursuite.

— Comment ! dis-je alors à Napoléon, qui, mourant de peur, manquait tout à fait d'enthousiasme, mais cet ours est horriblement blessé, tu as vu tout le sang !

— Oh ! me répondit-il tranquillement, d'un air gouailleur familier aux métis, je pense que tu (1) lui as enlevé le bout de l'oreille avec ta balle !

15 août. — Le steamer *Grabam* est arrivé hier ayant à son bord Mgr Grouard, Mgr Breynat et un vieux missionnaire, le P. Roure. Ce dernier, qui est depuis quarante ans dans le Mackenzie, se rappelant combien il avait souffert de la faim en venant en chariot de Minnéapolis à Great-Slave-Lake, s'est muni de trois grands sacs de pemmican.

(1) Les métis tutoient toujours, ils ne savent pas employer la forme de politesse.

Cela fait la joie de ses compagnons de route, qui le plaisantent à l'envi, mais le bon Père n'est qu'à demi convaincu que le chemin de fer soit construit jusqu'à Edmonton, et il refuse de se dessaisir de son pemmican. Détail bien touchant, ce sont ses sauvages qui lui ont payé son voyage en France.

— Père, lui dit le chef l'hiver dernier, pourquoi ne prends-tu pas ta pirogue et ne vas-tu pas en France près de ta vieille mère, qui va certainement mourir bientôt ?

Le Père expliqua qu'il fallait aller dans de grands canots qui marchaient avec du feu. Le chef hocha la tête, pensif. Quinze jours après il revenait :

— Père, combien faut-il donner de peaux d'ours pour aller dans les grandes pirogues à feu ?

Le Père fit le calcul et répondit. Au printemps, les anciens vinrent lui apporter les peaux d'ours :

— Tiens, Père, prends cela et va dire à ta mère que ce sont les Plats-Côtés-de-Chiens (nom de la tribu) qui t'envoient.

Il paraît que les Plats-Côtés-de-Chiens sont très sympathiques, mais, en général, la race rouge est loin d'être reconnaissante.

Le 15 août, le convoi de barges est arrivé à Mac-Murray où il s'est arrêté. L'exploratrice s'embarque à bord du *Grabam*, steamer qui la conduit jusqu'à Chippewyan, sur le lac Athabaska, point le plus extrême de son voyage.

Lundi 19 août. — Chippewyan est très pittoresque, avec ses falaises aux rochers roses sur lesquels viennent battre les vagues du lac Athabaska, sa végétation pauvre et son beau granit aux teintes variées ; on se croirait transporté en Bretagne.

Mais quand on voit l'intérieur de la mission, quand surtout on visite la cuisine, on s'aperçoit bien vite que la civilisation est loin, bien loin ! A part les époques du passage des canards et des oies, du 1er janvier au 31 décembre,

les Pères et les Sœurs ne mangent à leurs trois repas que du poisson blanc.

— Nous sommes maintenant bien heureux, me disent-ils, depuis trois ans nous avons du pain.

Je supplie les Sœurs de ne rien changer pour moi à l'ordre de la maison.

— Oh ! me répondent-elles, personne ne nous reprochera nos parloirs trop fréquents ; en dehors des visites des officiers de la baie d'Hudson, vous êtes la seconde visite que nous avons depuis vingt-cinq ans.

Mardi 20. — Le bon P. Le Doussal, supérieur de Chippewyan, envoie le steamer de la mission, *le Saint-Joseph*, me conduire à quatre-vingts milles du lac Athabaska. A partir de ce point, l'eau est trop basse pour permettre au steamer de passer, et il me faudra voyager en canot.

Le P. Lafond, de la mission Fond-du-Lac, et le bon F. Charbonneau m'accompagnent. La première partie du trajet est ravissante ; le steamer passe au milieu d'îles qui sont des amas de rochers hérissés de sapins qui poussent partout où ils trouvent une poignée de terre végétale. A l'embouchure de la rivière, le steamer fait lever des nuées de canards sauvages : je n'en avais jamais tant vu. Un peu plus loin, sur les bords de la rivière Quatre-Fourches, nous trouvons des loges d'indiens et des sécheries de poissons. Le Père me parle de ses grands enfants, les Montagnais du Fond-du-Lac, avec des illusions toutes paternelles :

— Ils sont gentils, me dit-il, jolis, propres, ce sont tous des saints !

Le chef montagnais, par exemple, ne croira plus jamais ce que disent les blancs. Jugez plutôt. Au moment du traité, l'agent du gouvernement canadien lui remit 60 dollars, une vraie petite fortune, et lui dit :

— Mets donc ton argent à la banque, six mois après tu le trouveras augmenté.

Or, le chef croyait savoir très bien ce que c'était qu'une

banque ; même il en avait une belle en cuir jaune à deux serrures. Le bourgeois du fort de la baie d'Hudson, en la lui vendant, lui avait dit :

— Cette valise-là, mon garçon, c'est solide, c'est une vraie banque impériale.

Le chef et sa femme enfermèrent donc l'argent à double tour et le laissèrent six grands mois, temps nécessaire à la génération des dollars. Pendant ce temps, ils en parlaient bien souvent tous deux :

— Combien y aura-t-il de petits dollars ?

— Seront-ils aussi grands que leurs parents ?

Mais quand il a ouvert la « banque », quelle déception ! Il a compté quatre fois avec sa vieille squaw, et il est bien sûr de ce qu'il dit :

— Il n'était né aucun petit dollar (1) !

Mercredi 21 août. — En-dessous de la Pointe la Paix. — Au nord de cette région, se trouve le dernier troupeau de Buffaloes sauvages ; le gouvernement les protège, mais les Indiens en tuent quelques-uns en fraude quand les Buffaloes vont loin des forts de la baie d'Hudson. En juin dernier, deux Américains ont réussi à les approcher et à les photographier.

Au dîner, j'ai goûté du poisson sec ; cela m'a paru moins mauvais que les autres plats du missionnaire. L'aspect n'est pas répugnant ; la chair forme sur la peau des barres jaunes qui paraissent en cire, et on peut y mordre sans fermer les yeux, tandis que toutes les variétés de pemmican sont des horreurs dont mes pointers, qui sont des chiens aristocrates, ne mangeraient certainement pas.

28 août. — En bas de la traverse Courte-Peau-River. — Ce matin, au Rapide Aboyé, j'ai quitté le steamer et le bon F. Charbonneau ; l'eau est désormais trop basse, il faut que je voyage dans mon canot.

J'ai deux guides. L'un, Baptiste Forcier, un bon grand-

(1) Strictement authentique.

père qui a une tête grise superbe et qui me soigne comme une enfant, est un métis français. L'autre est un chef de tribu indienne, Mitchina Natser, ce qui en montagnais signifie Bras-de-Fer. Ce dernier, en sa qualité d'Indien, est moins galant.

Samedi 24 août. — Nous dînons sur une dune de sable, sous un soleil torride ; je fais dresser ma tente pour ne pas attraper une insolation. Les deux hommes paraissent aussi trouver le soleil chaud, je les invite sans façon à venir dîner avec moi. Mais Bras-de-fer me répond « qu'au Nord du lac Athabaska, il est un grand guerrier, et qu'il ne peut vraiment pas s'abaisser jusqu'à manger avec une femme, celle-ci vînt-elle du pays des chers Pères. » Il n'y avait pas à insister, et je l'ai laissé se rôtir au soleil.

Baptiste m'amuse aussi beaucoup, il n'a jamais entendu parler du roi Edouard ; la reine qui est morte, par exemple, ah ! c'était une bien bonne « criature », comme il en faudrait beaucoup ; le gouvernement du Canada compte un peu pour lui, mais la Compagnie de la baie d'Hudson ! ! ! Il fallait voir avec quel ton de voix révérencieux il disait « la Compagnie ! »

— Vois-tu, me disait-il, il n'y aura jamais de « game laws » dans ce pays-ci ; si le gouvernement voulait essayer de faire cela, la Compagnie ne le lui permettrait pas !

La Compagnie de la baie d'Hudson a été pendant de si longues années l'unique autorité du pays que son influence est énorme. L'Indien, ayant toujours été traité avec justice et humanité, s'appuie beaucoup sur elle, sans préjudice du respect et de la crainte qu'il a pour les officiers de la Compagnie, qui se sont toujours montrés des hommes d'énergie.

Ce soir, nous trouvons un autre camp habité par des Indiens cris ; à ma grande stupéfaction, j'apprends qu'ils savent déjà et mon voyage et mes exploits cynégétiques du Manitoba. Cette rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent parmi les Indiens fait l'étonnement des blancs

habitant l'Extrême-Nord qui l'ont surnommée « the mocassin telegraphy ».

Dans une des huttes, se meurt un vieux sorcier, un « manitouli », dont la conversion a été bien extraordinaire. Un jour d'hiver, étant à la chasse avec sa femme, il entendit une voix qui lui dit en cris :

— Je suis Jésus, regarde.

Et le vieux chef vit la terre s'entr'ouvir devant lui, et le feu de l'enfer lui apparut. La voix continua :

— Voilà où tu brûleras si tu ne renonces pas à toutes tes amulettes.

Les deux pauvres sauvages prirent la résolution de se convertir, et, terrifiés par la pensée de leurs péchés, ils restèrent là neuf jours priant et pleurant. Après quoi le vieux « manitouli » jeta à la rivière ses herbes desséchées, ses peaux de crapauds, etc....., puis il alla à la mission et se fit chrétien. S'il faut en croire les Indiens, il aurait conservé son don de prophétie et il en aurait fait d'extraordinaires qui se seraient réalisées.

Mardi 27. — Devant la splendide cascade de la Rivière de la Paix. — Figurez-vous une chute d'eau d'un mille de long, tombant d'une crête dentelée et hérissée de rochers. Nous retrouvons ici une colonie de ces charmantes petites hirondelles de sable dont les nids curieux sont suspendus au creux des rochers et groupés ensemble comme les maisons d'un village.

Le paysage est vraiment superbe : la cascade écume à perte de vue, et, penchés sur l'abîme, çà et là, des rochers que les eaux rongent un peu chaque printemps. Le rapide qui précède la cascade est aussi fort beau. Au pied, une île couverte d'épinettes, et dont les falaises blanches étincellent au soleil couchant. Enfin, des deux côtés de la rivière, la beauté austère des grands sapins et la verdure plus tendre des trembles et des bouleaux.

La journée a été rude pour mes deux guides ; il faut faire « portage », c'est-à-dire tout transporter au sommet d'une

falaise de 6 ou 7 mètres de haut, puis à un demi-mille jusqu'au haut du rapide, et enfin tout remettre à l'eau.

Au moment de la halte du lunch, Iron-Arm ou Bras de-Fer m'explique comment se fabrique un canot d'écorce, ces jolis « canoes » si légers que je les soulève d'une seule main. Pour que sa leçon de choses soit plus compréhensible, il pèle un bouleau, enlevant très habilement, d'un seul morceau, un rectangle d'écorce de trois mètres de long sur un mètre de large. C'est cette écorce, à peine épaisse de deux millimètres, que les Indiens cousent avec du jonc sur une carcasse de sapin, et sur ces fragiles embarcations, ils font des centaines de milles et descendent les plus dangereux rapides.

Vendredi 30 août. — Nous sommes arrivés à la mission du Fort-Vermillion, où les Sœurs de la Providence me reçoivent avec une cordialité et une amabilité sans pareille. J'ai eu la chance d'arriver à la mission au moment où il y avait de la viande fraîche ; de ma vie, je n'avais mangé meilleur beefsteak. Que dire du lit avec des draps et un matelas qui me fut offert ensuite ? Je trouvais délicieux alors de voyager ainsi en exploration, tant il est vrai que maux passés ne sont que songes !

J'ai passé la journée avec les bonnes Sœurs, qui me racontent des histoires de missionnaires, la plupart fort émouvantes. Les Pères sont heureux à leur tour de m'entendre parler de la France dont ils sont si éloignés. A 9 heures du soir, j'étais déjà retirée dans ma chambre, quand les Pères me font prévenir qu'il y a une aurore boréale. Nous sortons dans la cour avec les Sœurs pour jouir de ce spectacle que je n'avais jamais vu. Au nord, une bande de lumière aux teintes blanches, roses et vertes, animée d'un mouvement de vibration très curieux, à travers laquelle nous voyons scintiller les étoiles. Parfois, me dit le supérieur, la portion de la voûte céleste ainsi illuminée semble très près de terre, et les Indiens s'amusent à tirer dessus des flèches, et les flèches, assurent les Indiens,

retombent à terre la pointe brûlée. Très souvent, l'aurore boréale est accompagnée d'un bruissement pareil à celui du vent passant dans les feuilles sèches avant leur chute des arbres.

Ce matin, je demande au Père de visiter son presbytère. La salle d'en bas (le grand salon de réception) m'avait paru déjà bien misérable, avec sa bibliothèque dans un coin et dans l'autre un grabat sur lequel est couché jour et nuit un vieil aveugle recueilli par les Pères ; or, c'était la plus belle pièce de la maison. Les chambres des Pères sont pour mes yeux européens de vraies curiosités, et je n'aurais jamais cru que des hommes de race blanche pussent être aussi étroitement et aussi pauvrement logés.

Le Père m'emmène ensuite en boggy visiter les superbes champs de blé et d'orge qu'il a défrichés et ensemencés au prix d'un énorme labeur et au milieu de grandes difficultés. La mission des Pères a été le commencement de la civilisation du Fort Vermillion. Cinq ou six années de belles récoltes ont eu raison de l'incrédulité publique, et maintenant quelques blancs et plusieurs métis cultivent le sol. C'est le point le plus septentrional de l'Amérique où le blé mûrisse.

Jeudi 5 septembre. — J'ai quitté Fort-Vermillion lundi matin avec William Beaugrand comme premier guide et Mercredi comme second. Mercredi est un vrai type de « coureur des bois » : maigre, osseux, une figure aquiline, de longs cheveux noirs, jamais il ne porte de chapeau, et une ceinture bariolée maintient ses « buck skins » et serre le maillot de laine qui lui sert de veste et de chemise.

— J'ai quarante-trois ans, me dit-il, j'ai rôdé toute ma vie, d'abord après les caribous dans les steppes, ensuite après « la bonne quartz » au Klondike, mais je n'ai trouvé que des petites « nuggets » et je n'ai pas encore fait fortune.

Toute la partie de la rivière de la Paix que j'ai parcourue depuis Vermillion est vraiment ravissante à voir : deux fois, le lit de la rivière est obstrué par trois ou quatre îles

entre lesquelles l'eau coule impétueuse dans des canaux profonds. Ces îles sont couvertes d'épinettes sous lesquelles on commence à voir se pourprer les feuilles des « moose berries ». Les journées sont chaudes, avec de la brise, les nuits fraîches ; c'est la splendeur si justement renommée des automnes canadiens.

Mardi, nous avons fait halte dans une île reliée à l'île voisine par une battue de sable, découverte lorsque les eaux sont basses. Ayant vu les pistes d'un gros ours et de sa famille, Mercredi et moi sommes partis le long de la battue ; près d'une mare où nous avions entendu craquer des branches, toute la famille se régalait de baies ; mais, hélas ! pas le moindre vent, et impossible de les approcher. Après être restés deux heures à l'affût derrière une touffe de saule, nous sommes rentrés au camp à la nuit, la tête enflée par les moustiques et sans avoir rien vu.

Samedi 7 septembre. — Wolverine Point. — Nous sommes arrivés hier juste à temps pour sauver un ours aux prises avec une bande de loups. En entendant marcher l'homme qui tire le « canoe » à la cordelle, un loup a donné l'alarme, et toute la bande s'est sauvée d'un côté tandis que master Bruyn décampait de l'autre. Nous les aurions vus, sans la fumée d'un feu de forêt qui nous empêche de voir à vingt mètres. Ces feux sont généralement dus à la négligence des voyageurs. Quelquefois aussi, les Indiens les allument pour « s'amuser ». Depuis Vermillion, nous rencontrons çà et là de grandes étendues de terrains hérissées de squelettes d'épinettes desséchés par le feu, très curieux à voir, quoique d'un aspect lugubre.

Le ministère des Inorganized « Territories » vient d'édicter des lois très sévères pour les voyageurs qui abandonnent leur campement sans éteindre leurs feux, au risque d'incendier ainsi les forêts que l'on sera heureux de trouver encore lorsque toutes celles de la British Columbia auront été abattues. Nous avons rencontré un campement d'Indiens montagnais (montainers), et je leur ai acheté de

la viande d'ours. Mercredi dit au chef que j'avais déjà tué un orignal et fait ce matin coup double sur des canards sauvages ; *res miranda populo,* il a daigné me donner une poignée de mains.

Depuis Wolverine Point, le paysage devient de plus en plus en plus joli : les berges s'élèvent en coteaux malheureusement dénudés par le feu. Nous avons eu deux jours de pluie et de froid piquant la nuit.

Vendredi 13 septembre. — Battle River. — Horrible nuit ! Hier soir, à 4 heures, pendant que, ma carabine sous le bras, je faisais une petite promenade, mes guides Beaugrand et Mercredi filaient à trois milles de là passer la nuit avec un Indien dont nous avons aperçu la tente. J'ai attendu quelque temps près du feu, puis je me suis glissée sous mes couvertures, gardant toutefois ma carabine en travers sur mes genoux.

Il n'y avait plus de bois pour entretenir le feu, et des hurlements lointains m'avertissent qu'il vaut mieux ne pas dormir. J'ai appris depuis que, deux jours avant, un Indien avait été attaqué par les loups à dix milles environ de l'endroit où j'ai passé la nuit. Ce matin, j'étais aussi indignée que fatiguée, mais à neuf cents milles de la civilisation, que faire !

Une chose pourtant m'avait intéressée : une multitude innombrable de grues ont passé en croulant toute la nuit au-dessus de ma tête. J'espérais que quelques-unes se poseraient sur la grève, et je leur aurais tiré au petit bonheur quelques coups à chevrotines, mais nos voyageuses passent bien haut en me chantant leur ironie.

Samedi 14 septembre. — Hier soir, froid intense, auquel nous sommes d'autant plus sensibles que nos provisions commencent à s'épuiser. Mercredi est parti pour essayer de tuer quelque chose, mais il rentre bredouille, de sorte que notre ordinaire est bien maigre, et il commence à neiger.

Lundi 16 septembre. — Il neige depuis samedi, impossible de voir la rivière ; nous campons toujours et nous

sommes à la ration, car notre voyage est plus long que nous ne pensions. Quatre gros troncs d'arbres qui flambent joyeusement nous font un bon brasier, et cela jette une petite note gaie au milieu de la mélancolie générale. Hier soir, un moose en quête de bonne fortune est venu bramer près de notre camp. En imitant le cri de la femelle, on aurait pu l'attirer et le tuer et avoir ainsi de quoi nous rassasier, mais Beaugrand n'a jamais voulu. Il devait avoir peur, car il n'y a pas longtemps, près de Vermillion, un sauvage a été tué par un orignal, et quant à mon guide, je le soupçonne d'être aussi lâche qu'il est vantard.

Samedi 21 septembre. — Mission Saint-Augustin. — Quel soulagement de me trouver chez le bon P. Le Serrec, un Breton comme moi ! Bonne table et bon lit ; aussi à 11 heures je ronflais encore, en dépit de toutes les cloches de la maison ; j'arrive juste à temps pour le repas de midi.

Pendant ce temps, le bon Père faisait sept lieues à cheval pour me chercher un chasseur d'ours et d'orignal. Le chef des cris viendra me voir dimanche pour convenir avec moi de ses conditions. Quelles maisons du bon Dieu que les missions de ces bons Pères Oblats ! Au Vermillion, ils gardent ce vieux Castor aveugle qui est, comme tout Peau-Rouge, ingrat et d'un caractère insupportable ; ici, ils jouissent d'une vieille squaw de quatre-vingts ans de la tribu des cris : d'une saleté repoussante, elle chique et naturellement crache partout, et c'est là le moindre de ses inconvénients ; les Pères sont pleins d'attentions pour elle.

La région de la Upper-Peace-River est vraiment merveilleuse. Ces dernières années, plusieurs blancs, suivant l'exemple des Pères, se sont mis à cultiver, et en ce moment, de tous côtés, on descend du blé sur de grandes barges jusqu'au moulin à vapeur que la Compagnie de la baie d'Hudson a construit au Vermillion. Que dire des magnifiques tomates, du maïs et de tous les beaux légumes que l'on voit chez les Pères ? Qui pourrait penser que tous

ces produits puissent réussir dans une région si éloignée au nord ?

Mais c'est qu'ici, outre le soleil extrêmement chaud des étés canadiens, il souffle le chinook, vent chaud qui descend des Montagnes Rocheuses et qui fait fondre complètement toute la neige plusieurs fois par hiver. Ici, on laisse les chevaux dehors toute l'année, et les quelques « ranchers » qui ont eu le courage d'y venir font beaucoup d'argent, car ils vendent à trois ans un cheval qui ne leur a pas coûté un centime.

Au pied des Montagnes Rocheuses, à cent milles à peu près d'ici, il y a un troupeau de chevaux sauvages, descendant de chevaux de la baie d'Hudson qui prirent le large il y a quelque trente ans. L'hiver dernier, quelques Indiens, profitant de la grande quantité de neige, réussirent à en prendre cinq au lasso ; trois purent être domptés, mais on dut relâcher les deux autres, ils étaient indomptables.

La mission est une véritable école industrielle. On y fait de la chaux ; une chaudière de 35 horse-power actionne des scies circulaires, des raboteuses, des machines à faire les mortaises, etc., et enfin un moulin à farine qui en fournit à toute la contrée. Tous ces travaux sont faits à un prix si minime qu'un inspecteur du gouvernement n'a pas hésité à écrire que la R. C. Mission avec son outillage serait une grande facilité d'existence pour les nouveaux colons.

Dimanche 22 septembre. — Aujourd'hui, le chinook brûle et démolit tout. Pendant la grand'messe, les bois de l'église pliaient et gémissaient, accompagnant à leur manière les strophes du *Stabat Mater*. La marche au milieu des tourbillons de sable qui viennent de la rivière est si fatigante que je reste dans ma chambre, regardant par la fenêtre les arbres se tordre et les colonnes de sable passer. Bientôt, je m'aperçois que le sable est entré par les fenêtres, et ma chambre en est couverte.

Ce matin de bonne heure, en effet, tandis qu'il n'y avait pas un souffle d'air autour de la mission, là-bas, du côté

des Rockies, on entendait distinctement comme le roulement d'un train.

— Dans deux heures, nous aurons le chinook, me dit le Père.

Et, deux heures après, on ne pouvait plus mettre le pied dehors.

Mon guide, cependant, est venu me voir : c'est un beau vieillard à barbe grise et à la figure aquiline ; il est chef des cris de la Peace-River-Crossing. Il me regarde en souriant, secoue la tête et dit au Père en cris :

— Tu crois que *cela* sera capable de nous suivre ? Est-ce que *cela* pourra monter un « cayuse » (petit poney indien), marcher dans les brûlés, se lever matin ?

Je proteste de ma diligence. Ceci a l'air de le rassurer. Il me regarde en souriant et dit au Père avec une certaine solennité :

— J'ai quelquefois permis à des hommes blancs de nous suivre dans le bois, je ne pensais jamais le permettre à une squaw. Mais nos têtes ont blanchi ensemble ; quand je t'ai connu nous étions jeunes, et je ne veux pas te refuser cela !

Mais lorsque le vieux chef a dit qu'il s'était engagé à m'emmener chasser, toute la tribu est entrée en effervescence. Les squaws ont claqué des mains en accablant les hommes de railleries. Surtout les vieux se sont révoltés et ont menacé le chef de le déposer. C'est qu'un « manitouli » (prophète) a dit au siècle dernier que si jamais une femme tuait un moose ou un ours, les squaws prendraient invinciblement l'habitude de cravacher leurs maris. Or, tous les bucks étant mariés, ils ont déclaré qu'ils se refusaient à courir la chance d'être battus par leurs femmes.

Quel chef d'Etat résiste à la pression des électeurs ! Le vieux chef est donc revenu à moi :

— Pas bon pour femme chasser, dit-il.

Je lui offre 10 dollars par coup de carabine, il secoue la tête négativement.

— Dis combien tu veux argent ?

— Nous ne voulons pas argent. Pour 1.000 dollars, mes hommes ne veulent pas que tu tires.

Je dis alors au chef que j'ai tué un bull-moose dans le Manitoba, et qu'il n'est arrivé aucun malheur à personne. Il m'interrompt sèchement.

— Quand j'ai parlé, c'est dit.

En apprenant cela, le pauvre P. Le Serrec en a eu les larmes aux yeux :

— Voilà trente-deux ans que je me dévoue à la tribu des cris et que j'essaie de les dégager de leurs vieilles superstitions. Votre chasse est le premier service que je leur ai jamais demandé ! Cette race rouge est vraiment ingrate par nature et bien réfractaire à toute civilisation !

Je n'ai donc pas chassé, mais j'ai du moins vu la chasse, ce qui est fort intéressant, et j'ai fait sur les Indiens des études de mœurs également pleines d'intérêt.

En tête de la caravane marchait le chef, puis les trois bucks, moi-même, la cheffesse, type très pittoresque de vieille Indienne, et une affreuse squaw à laquelle les officiers de la baie d'Hudson ont donné le caractéristique surnom de Piggy. Nous étions tous montés sur de petits « cayuses » fort énergiques et adroits comme des singes ; nous avions des selles mexicaines très confortables.

L'ascension des côtés qui montent de la rivière la Paix à la plaine est ravissante ; elle a duré trois heures qui m'ont paru bien courtes. Les mamelons couverts de foin succèdent aux mamelons ; çà et là de jolis ruisseaux chantent sous l'or des bosquets de trembles que l'automne a jaunis. En bas, sous nos pieds, nous voyons s'étendre au loin la large bande argentée de la rivière avec deux taches or et vert, les deux îles en aval et en amont de la mission, la cent seizième et la cent dix-septième que j'ai comptées depuis Fort-Vermillion. En haut des côtes, le terrain est plat pendant quelque temps, formant une bande parallèle à la rivière, puis, au delà de ce plateau, on retrouve des

vallées et des collines. Ce plateau serait merveilleux pour des ranchers, les conditions climatériques sont les mêmes qu'aux environs de Calgary. Les deux ou trois colons blancs ont brûlé de larges espaces de futaies ; les uns, complètement déblayés, ont pu être fauchés à la machine l'été dernier, et nous voyons çà et là de grosses meules de foin qu'on descendra en traîneau pendant l'hiver.

A côté de ces riches prairies, d'autres espaces plus grands encore n'ont pas été déblayés. La plaine est alors couverte de troncs noircis, les uns debout, les autres couchés et entrelacés comme les mailles d'un filet. Entre ces troncs, le foin pousse haut et dru et sert à nourrir les troupeaux de cayuses à demi sauvages qui s'élèvent tout seuls au grand air. L'hiver, ils grattent la neige jusqu'à ce qu'ils trouvent le foin, et, la nuit, ils se couchent serrés les uns contre les autres sous les épinettes de la forêt. Tous les ans, le propriétaire d'un troupeau n'a que la peine de marquer les poulains au fer rouge et d'attraper au lazzo les chevaux de trois ans qu'il dresse ou vend sauvages. Le prix moyen est dans le premier cas d'environ 100 dollars, et 40 environ dans le second cas.

Le premier repas m'intéresse beaucoup. Le vieux chef fait un signe à Mme Piggy, et celle-ci m'offre sa pipe qu'elle fumait continuellement. L'accepter eût été pour moi un acte héroïque auquel je ne pus me résoudre.

Pendant le repas, les femmes servent les hommes avec une si grande déférence que je ne puis m'empêcher de penser que le féminisme aurait du bon par ici. Le chef cependant était aux petits soins pour moi, et, s'il n'a jamais voulu me laisser chasser, du moins il m'a tout le temps soignée de son mieux, faisant dresser ma tente au meilleur endroit du camp, me donnant le meilleur morceau de viande de la « boucanerie ». Chaque fois qu'il me servait une tasse de thé ou qu'il étendait sa couverture pour me servir de siége, Mme Piggy crachait par terre avec mépris ou ricanait en regardant les bucks.

Le mercredi matin, nous avons vu de jolis lacs et nous avons chevauché à travers un fouillis de troncs abattus croisés en tous sens.

Les Indiens m'avaient donné leur meilleur « cayuse », et c'était curieux de voir avec quelle instinctive adresse ce petit animal enjambait les troncs, les sautait ou montait dessus selon les cas, mais sans jamais faire un faux pas, tandis que, moins adroits, deux chevaux s'abattent, et il faut couper à la hache un ou deux troncs d'arbres pour les dégager du réseau qui les enserre.

A midi, nous voyons des pistes fraîches d'orignaux ; on s'arrête aussitôt et on forme le camp. Je tente de nouveau d'offrir de l'argent aux Indiens pour me laisser chasser, mais en vain. Un jeune buck part en avant et commence à appeler le moose. Il répond presque immédiatement et vient vers l'Indien en craquant les branches avec ses cornes et ses sabots. D'après les traces, les Indiens avaient compris qu'il était accompagné d'une vache ; aussi est-ce le cri du bull qu'ils imitent à l'aide d'un cornet d'écorce de bouleau, et le bull est arrivé immédiatement prêt au duel et suivi à quelques pas en arrière par la vache.

A 30 mètres, le buck l'a tué avec la plus grande facilité, et la vache de s'enfuir à toutes jambes. Ce n'est qu'alors qu'il m'a été permis de m'approcher, mais encore les Indiens n'ont-ils voulu me laisser photographier la bête morte qu'après lui avoir coupé la tête.

Samedi 28 septembre. — L'heureux chasseur d'avant-hier a tué aujourd'hui quatre mooses, chose extraordinaire ! Cela me fait constater encore une note des mœurs indiennes qui a bien son intérêt. D'abord, quand les bucks sont rentrés, le roi de la chasse n'a rien manifesté, ni les squaws n'ont rien demandé. Au bout de cinq minutes, je dis aux bucks : « Killed mooses » ? Tous ont continué à manger sans répondre. Je réitère ma question, alors il lève la main en baissant le pouce : « Quatre », me dit-il d'un ton indifférent. Pas une exclamation n'accueille la nouvelle.

Le vieux chef, tout en fumant, me dit :

— Moi tué cinq même jour ; quatre, belle chasse.

Quant à l'heureux chasseur, qui, au fond, étouffait d'orgueil, pas le moindre sourire n'a épanoui sa physionomie.

Cette après-midi, les deux Indiens et moi nous sommes allés chercher la viande des mooses, ou plutôt une partie, car il faut quatre « cayuses » pour porter un gros bull-moose. Nous avons suivi une charmante vallée et passé sur des crêtes étroites comme sont en Europe les sentiers des chèvres.

Nous sommes rentrés à la nuit, poussant devant nous les chevaux chargés de viande.

Ce soir, les Indiens tiennent un « pow woo », et après avoir longtemps discuté, ils viennent m'annoncer que je peux tirer des timber-wolves et des coyotes ; mais leur permission ne m'a pas servi à grand'chose, car je n'en ai pas vu un seul ; je présume même que c'est dans cet espoir qu'ils me l'ont accordée.

Mercredi 2 octobre. — Hier, voyant qu'il n'y avait pas moyen pour moi de chasser, et comme mes guides ne se disposaient pas à rentrer bientôt, je suis partie seule à pied. Ce que voyant, le chef a envoyé sa femme me rejoindre, et nous avons fait 20 milles à pied pour regagner la mission.

Vendredi 11 octobre. — Deux jours de wagon m'ont amenée à la R. C. Mission de Lesser-Slave-Lake.

J'ai fait la visite de toute la mission Saint-Bernard. L'évêché, la maison des Sœurs, l'église sont des constructions qui figureraient bien dans une grande ville. Ce sont les Pères et les Frères qui ont tout bâti, et la moitié des planches ont été sciées à la main, car ce n'est que récemment qu'ils ont pu acheter des scies circulaires et une machine à vapeur.

Cette après-midi, la femme de l'officier en charge du fort de la baie d'Hudson m'offre très aimablement une promenade en voiture le long du lac. Chemin faisant, elle me

parle avec enthousiasme des missionnaires catholiques et me dit que, quoique appartenant à la religion protestante, elle a pour eux une très vive sympathie et la plus grande estime.

Lundi 14 octobre. — Délicieuse et très intéressante promenade à cheval avec un des Pères, au galop tout le temps dans des sentiers remplis de souches. A midi, nous arrivons à une baie du lac des Esclaves où les Indiens sont en train de faire la pêche d'automne avec de grands filets longs de 12 à 15 mètres. De cet endroit, on voit toute la côte sud du lac avec ses belles grèves de sable et ses collines couvertes d'épinettes.

De distance en distance, les loges des pêcheurs, et, devant, des bâtis de bois soutenant des rangées de poissons blancs ou dorés qui sèchent, les uns au soleil, les autres à la fumée. Chaque étalage compte environ un millier de gros poissons.

A midi, nous dînons dans une grande et belle loge. Devant le feu, au milieu de la loge, quatre beaux poissons blancs rôtissaient, enfilés sur des baguettes de saule. La femme en désosse un très adroitement et nous le sert. Entre la peau et la chair il y avait des pannes de graisse. Nous trouvons ce mets succulent.

Mardi 16 octobre. — Hier soir, j'ai accepté à dîner au fort de la baie d'Hudson. On ne se serait guère douté, dans cette salle à manger bien éclairée, bien chaude et où rien ne manquait, que le chemin de fer est à six jours de voyage.

Du 22 au 27 octobre, la comtesse G. de Méhérenc de Saint-Pierre traverse le lac des Esclaves et descend la Lesser-Slave-River jusqu'à son confluent avec la rivière d'Athabaska à la ville de ce nom.

27 octobre. — Les Pères de la mission Saint-Bernard m'avaient recommandée à un jeune Anglais, inspecteur des grands comptoirs de la Compagnie Revillon, le seul faisant dans le Far-North une sérieuse concurrence à la

Compagnie de la baie d'Hudson. A ce propos, le P. Le Serrec me raconta que, l'hiver dernier, un de ses Indiens cris attrapa un renard argenté de race pure et vint lui demander conseil pour le vendre. L'Indien n'était pas arrivé depuis cinq minutes que deux cavaliers dévalaient la colline à fond de train ; c'étaient les agents de la baie d'Hudson et de la maison Revillon. Ils arrivèrent à peu près en même temps et se mirent à enchérir sur la précieuse fourrure.

Ce fut l'agent de la baie d'Hudson qui l'emporta et s'en fut avec le renard argenté, qu'il avait payé 500 dollars à l'Indien. Le Père recommanda à celui-ci de ne pas dépenser follement son argent, mais ce fut inutile ; il acheta des foulards de soie pour sa femme et pour lui, des bagues en or pour ses amis, enfin perdit le reste au jeu, et, au bout de quinze jours, il n'avait plus un sou.

30 octobre. — Hier soir, nous sommes arrivés à Edmonton ; mon voyage dans le Far-North du Canada a donc duré trois mois, presque tout un été en dehors de la civilisation ; j'ai constaté durant ce temps combien on se passe facilement du luxe et du confort excessif au milieu duquel nous vivons et combien la vie un peu rude est salutaire à la santé. Je suis pourtant forcée d'avouer que j'ai bien joui à l'Alberta-Hôtel de retrouver un lit, des repas de viande fraîche, des journaux surtout ; puis je pense à ces pauvres missionnaires que j'ai rencontrés et vénérés sur ma route ; mon cœur se serre en pensant qu'ils restent là-bas, bien loin dans le Nord, et que, dans quelques jours, sans livres, sans journaux, sans lettres, ils seront plongés dans les trois mois de la grande nuit arctique.

Comtesse G. de Méhérenc de Saint-Pierre.

BASUTOLAND

Extrait d'une lettre du R. P. Foulonneau, O. M. I., adressée au « Petit Messager » de Nantes.

..... Le Basutoland, où je viens d'arriver, compte 400.000 noirs, et seulement 10.000 chrétiens. Il est situé au nord-est de la colonie du Cap, entre l'Etat d'Orange et le Natal. Evangélisé depuis quarante ans, à cette époque, le pays était peu peuplé et en guerre fréquente avec les Boërs et les Anglais. Grâce à leur grand roi Moshesh, fondateur de la nation, les habitants réussirent à conserver leur indépendance. Moshesh, simple berger, groupa les différentes tribus, se mit à leur tête et ferma le territoire aux convoitises des Boërs. Actuellement, ces noirs sont chez eux, gouvernés par leurs chefs, et régis par leurs lois, sous le régime du protectorat anglais. C'est un peuple prospère, qui, avec la paix, se développe et se multiplie beaucoup. Le pays est beau, un pays de montagnes, mais sans arbres; les Anglais l'appellent « la Suisse » du Sud-Africain.

Le moment semble venu pour les missionnaires de récolter une belle moisson. Le mouvement des conversions s'accentue de plus en plus, et, chaque année, nous enregistrons un bon nombre de baptêmes d'adultes. De tous côtés on demande des missionnaires, des écoles surtout. Mais, hélas! que de dépenses occasionnent ces nouvelles missions! Et la Propagation de la foi se voit dans la nécessité de nous réduire notre modique part. Si encore

nos pauvres noirs pouvaient nous venir en aide! Hélas! l'argent est peu connu ici, encore moins apprécié. Tout est cher, très cher, à côté des mines d'or, de diamant du Transvaal et de l'Orange. Les habitants vivent du fruit de leurs champs et du produit de leurs troupeaux. Voilà toute leur richesse. D'ailleurs la terre est au chef; c'est lui qui distribue les champs. Chaque famille a droit à deux ou trois champs. Si on ne se plaît plus dans un endroit, eh bien! on part habiter plus loin.

Malgré la mauvaise influence du protestantisme, nous allons toujours de l'avant. Si seulement nous pouvions trouver quelques âmes généreuses, à l'exemple de ce noir, dont je tiens à vous raconter l'histoire. C'est un fait récent, bien digne de consoler le cœur du missionnaire et d'encourager les lecteurs et bienfaiteurs des missions. La chose est remarquable, pour qui connaît le noir, et met ici tout le pays en émoi. C'est un miracle, dit-on. Pour nous, nous y voyons l'effet de la grâce et de la bonne Providence.

Donc, dimanche prochain, ce sera grande fête pour « Sipula », nom du chrétien en question. Les romains, c'est notre nom, vont ouvrir chez lui une nouvelle mission et bénir une église, due entièrement à l'initiative et au travail de ce noir. Sipula est actuellement dans la force de l'âge. Simple berger, comme ses frères, il se convertit au protestantisme, mais sa religion ne lui plut pas. Un jour, se trouvant avec un blanc, notre noir lui exposa ses doutes sur sa religion. « Oh! si vous en voulez une autre, je vous conseille d'aller chez les romains. » Qui fut dit fut fait, et, depuis trois ans, Sipula est baptisé et bon catholique. Il voulut alors construire une mission. Ce sera, se dit-il, une église votive, en reconnaissance de l'indépendance de son peuple, due aux bons offices d'un des premiers missionnaires encore vivant. Ce Père, en effet, lors des dernières difficutés avec les Anglais, réussit à conclure une paix très favorable pour les noirs. Depuis lors, les habitants n'ont

pas oublié ce bienfait et veulent lui montrer leur gratitude. Déjà le roi lui avait donné son enfant, actuellement régnant; grand privilège, aux yeux des Cafres, car ainsi le donataire devient réellement père de l'enfant. L'œuvre sera donc nationale; l'église sera construite au nom du grand chef, et, lui-même, il en fera don aux prêtres romains.

Sipula se trouvait seul capable d'entreprendre ce travail. On ne le crut pas d'abord, le jugeant semblable à ses frères. Près des Pères, notre noir ne trouva qu'obstacles à ses désirs : « Faites quelque chose, lui disait-on, c'est très bien, mais selon vos forces; construisez une chapelle indigène, elle servira de station. » Cette réponse ne lui suffit pas; Sipula voulut mieux, pour une maison du bon Dieu. On le laissa faire, à ses risques et périls, pensant qu'il s'arrêterait dès les premières difficultés, et elles furent nombreuses. Eh bien! non, notre homme ne se découragea pas. Caractère entreprenant, il s'était mis, depuis longtemps, à faire le transport des produits du pays pour la colonie, ainsi que le trafic du bétail. Chaque année, ses chevaux remportaient, chez les blancs, les premiers prix aux courses. Bientôt il acquit une grande popularité, et, à l'aide de ses ressources, il se mit à la recherche d'un maçon blanc. Le contrat est signé, les briques sont faites et cuites; puis l'église s'élève peu à peu. De tous côtés, les difficultés viennent fondre sur ce brave chrétien : mort de ses enfants, maladie de son épouse, difficultés pécuniaires, et le reste. Pourtant, rien ne l'arrête. N'ayant pas d'eau, il creuse un puits. Obligé d'aller très loin, dans la colonie, avec son attelage, chercher les différents matériaux : zinc, bois, il fait voyages sur voyages. Dieu est visiblement avec lui et l'aide à conduire à bonne fin son entreprise. Tout est actuellement terminé, c'est une belle et grande église, un monument pour le pays, évalué 15.000 francs.

Voilà ce qu'a fait, pour l'extension de la religion catholique, un seul homme, un pauvre noir. Daigne la bonne

Providence susciter quelques imitateurs de ce brave chrétien. Oh! s'ils le connaissaient, combien leur foi et leur générosité seraient touchées. Vêtu simplement comme un noir, il a dû se multiplier, pour trouver des ressources, vendre son bétail et trafiquer tout le jour. Certes, il n'a épargné ni son temps, ni sa peine. Aujourd'hui, content et heureux, il n'a qu'un désir : avoir un Père et le faire vivre, pour installer des Sœurs et une école. Alors, sa joie sera complète. Dimanche prochain, le roi, les autres chefs, et les habitants iront nombreux, à cette fête. Le roi fera la donation en son nom. Puisse ce grand acte accroître les conversions! c'est ce que nous demandons à Dieu.

J. Foulonneau, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

Dédicace de la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface (Manitoba).

4 octobre 1908.

Jamais, croyons-nous, l'église de Saint-Boniface n'a eu de fêtes aussi grandioses que celles que nous devons brièvement décrire aujourd'hui. La ville métropolitaine de l'Ouest a déjà vu de belles manifestations religieuses, mais celles de dimanche, de lundi et de mardi ont révélé un caractère de puissance, qui non seulement satisfait les élans de la foi, mais qui réconforte aussi le cœur. Avec Mgr Roy, l'éloquent évêque auxiliaire de Québec, nous jetons à tous les échos les accents de l'espérance en l'avenir. Une Eglise, une population, qui peuvent, après

de longues années d'oppression, faire preuve d'une vitalité aussi vigoureuse et déployer de pareilles splendeurs, ont bien le droit de compter que la Providence leur réserve encore de beaux jours dans le Nord-Ouest canadien.

« De leur tourelle, les cloches de Saint-Boniface appellent à la mission, et le canotier dans son canot, et le chasseur en chasse », disait Whittier dans des vers fameux. Les choses ont bien changé depuis le temps où Whittier chantait la colonie de la rivière Rouge. L'Indien a disparu, le *voyageur* s'est lassé d'errer dans la plaine ; il s'est fixé. A la colonie naissante de la rivière Rouge a succédé la ville de Saint-Boniface. Une civilisation avancée, une belle activité, le progrès ont remplacé la pauvreté de la première heure et la faiblesse des premiers efforts. Les œuvres modestes, mais singulièrement fécondes des pionniers, c'étaient des primevères dont nous récoltons les fruits. Le grain mis en terre jadis rend aujourd'hui ces épis abondants dont parle l'Ecriture.

Glorification du passé, confiance dans l'avenir : voilà bien les deux propositions par lesquelles on peut résumer les fêtes historiques d'octobre 1908 à Saint-Boniface.

Vers Dieu d'abord s'est tourné l'hommage ; n'est-ce pas Lui qui distribue les bénédictions et la prospérité sur notre labeur ? Cette cathédrale nouvelle, ce temple, le plus grandiose des édifices de l'Ouest canadien, resplendira comme un phare sur cet immense pays en voie de se peupler. Ce temple est donc une prière adressée au Maître par les ouvriers qui commencent la construction de leur demeure ; c'est l'acceptation docile, la paraphrase harmonieuse du psaume des vêpres : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificant eam.*

Avant de procéder à résumer les fêtes de la dédicace, nous croyons devoir donner un précis de l'histoire de l'église de Saint-Boniface.

*
* *

En 1818, Mgr Provencher venait d'arriver à la rivière Rouge. Le digne prélat dut sans doute jeter un œil d'envie sur l'emplacement actuel de l'archevêché et de la cathédrale, car Lord Selkirk proposa à Louis Jolicœur, le propriétaire d'alors, de céder ce site à la mission, et de se choisir, en échange, la propriété qu'il voudrait dans la colonie. Jolicœur accéda à cette demande et choisit, en dédommagement, la pointe Fisher, aujourd'hui Elm Park. La première église construite sur les bords de la rivière Rouge fut une chapelle en bois qui s'élevait en face de l'archevêché actuel près de la rivière ; on y célébra la messe le jour de La Toussaint 1818.

Cette première chapelle n'eut jamais les honneurs d'une cathédrale, car Mgr Provencher n'était pas encore évêque.

En 1820, une seconde chapelle en bois, de 100 pieds de long sur 33 de large, succéda à la première ; on peut l'appeler la première cathédrale, puisque Mgr Provencher fut créé évêque le 1er février 1825.

Cependant Monseigneur désirait une vraie cathédrale en pierre, et il partit pour le Bas-Canada dans le but de recueillir des aumônes.

Il était de retour à Saint-Boniface le 17 juin 1832. Le pays ne comptant qu'un seul maçon engagé à la baie d'Hudson, Monseigneur dut attendre, l'année suivante, des ouvriers de la province de Québec pour commencer les travaux de son église. Les fondations furent commencées en juin 1833. Mgr Provencher lui-même travaillait de ses mains épiscopales à la maison de Dieu. Il portait des pierres et des matériaux et avait coutume de dire aux ouvriers manœuvres : « Mettez-vous deux en tête du brancard, je me charge tout seul de mon côté. » Cet édifice, plus spacieux que la cathédrale construite par Mgr Taché, faisait l'admiration des premiers colons et des

étrangers. Le son argentin de ses cloches s'épandait sur la prairie, sur la tente du sauvage et la maison du métis, et rappelait à tous que Dieu veillait sur eux. Les deux clochers élancés servaient de point de ralliement aux voyageurs.

Cette cathédrale fut dévorée par les flammes le 14 décembre 1860.

De retour d'une visite pastorale à Edmonton où il avait choisi le site de la cathédrale de Saint-Albert, Mgr Taché ne trouvait plus que des ruines là où il avait vu s'élever son église et son palais épiscopal. Pour comble de malheur, l'inondation, le printemps suivant, détruisit toutes les espérances de récoltes.

Mgr Taché prit le bâton du pèlerin et alla tendre la main pour soulager les misères de son peuple et reconstruire sa cathédrale. A l'église Notre-Dame de Montréal, il prononça un discours qui délia toutes les bourses. Il commençait par ces paroles : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous, Seigneur, vous nous avez conduits au lieu du rafraîchissement. » Avec le produit de ces quêtes généreuses, Monseigneur construisit d'abord la sacristie actuelle en 1862, et elle servit momentanément d'église ; puis, au printemps de 1863, on commença les travaux de la cathédrale encore debout. L'église avait, à l'automne de 1863, les quatre murs, la voûte et le toit. Le maître-autel est le même que celui de la cathédrale incendiée; il fut heureusement soustrait aux flammes.

Cette nouvelle cathédrale dut attendre encore longtemps ses boiseries, son clocher et son orgue. Le cher édifice a enfanté à Dieu bien des âmes, a retenti des chants joyeux de bien des mariages et a pleuré sur bien des deuils. Il a vu la consécration de Mgr Grouard et de Mgr Langevin, et les assises du premier concile provincial de Saint-Boniface.

Il abrite les restes de Nosseigneurs : Provencher, Taché, Faraud, ceux du lieutenant-gouverneur Cauchon et de son épouse.

Cependant le catholicisme a pris son essor, et un essor gigantesque, dans notre Ouest. Le long de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, dans les plaines plantureuses, aux bords des bois, les clochers s'élèvent au-dessus des blés ; les paroisses se multiplient. En face du protestantisme, il faut que la vérité s'affirme par un édifice imposant, solide comme le roc, grandiose comme l'unité et la majesté de Dieu.

Dimanche.

Longtemps avant neuf heures, les rues de la ville étaient remplies de mouvement. Des équipages nombreux se dirigeaient vers la cathédrale ; de tous les abords de Winnipeg et de Saint-Boniface, des voitures arrivaient des campagnes, chargées de monde. Et lorsque, à neuf heures précises, Monseigneur l'Archevêque sortit de son palais, accompagné de ses illustres collègues dans l'épiscopat, de hauts dignitaires ecclésiastiques, d'un clergé nombreux, il passa dans une haie très dense d'hommes, de femmes, d'enfants qu'il bénit au passage. La journée ne faisait que commencer et déjà la fête prenait des proportions imposantes. La procession se déroula du palais archiépiscopal à la cathédrale (1).

Monseigneur l'Archevêque s'arrêta sous le portique de

(1) Assistaient à cette procession :
Sa Grandeur Mgr Langevin, *O. M. I.*, archevêque de Saint-Boniface ; Sa Grandeur Mgr Duhamel, d'Ottawa ; Mgr Ireland, de Saint-Paul, Minn. ; Mgr Bégin, de Québec ; Mgr Gauthier, de Kingston ; Mgr Cotter, de Winona, Etats-Unis ; Mgr Laroque, de Sherbrooke ; Mgr Shanley, de Fargo, N. Dak ; Mgr Brunault, de Nicolet ; Mgr Legal, *O. M. I.*, de Saint-Albert ; Mgr Scollard, de Sault-Sainte-Marie ; Mgr Racicot, auxiliaire de Montréal ; Mgr Roy, auxiliaire de Québec ; Mgr Dugas, vicaire général de Saint-Boniface ; et de nombreux représentants du clergé régulier et séculier du Canada et des Etats-Unis,

l'église, au chant de l'*Asperges* et du *Miserere*. Puis eut lieu le chant des psaumes et des litanies des Saints, pendant que Sa Grandeur, entourée de dignitaires et d'assistants, faisait le tour du noble édifice pour le bénir, suivant les prescriptions et le rite de l'Eglise.

La foule avait envahi la nef. Pendant longtemps, le flot de monde se pressa dans l'immense vaisseau. Des huissiers présidaient à l'installation ; et on n'eut à déplorer aucun désordre.

Des sièges avaient été réservés, au bas des marches du chœur, pour les personnages officiels.

Pendant que Sa Grandeur revêtait les ornements du célébrant, un orchestre puissant lança sur le peuple et dans les voûtes les accords solennels et si grands de la *Marche Pontificale* de Gounod.

Puis l'on vit entrer les Cadets du Collège, baïonnettes au clair, commandés par le capitaine Burnham.

La messe fut célébrée par Monseigneur l'Archevêque, avec : prêtre assistant, le R. P. Dandurand, doyen du clergé canadien ; diacre d'honneur, R. P. Lacombe, *O. M. I.*; sous-diacre d'honneur, R. M. Baudry; diacre d'office, M. l'abbé Duplessis ; sous-diacre d'office, M. l'abbé Bellavance ; assistants, MM. les abbés Ferland, Fyfe, Dufresne, Poirier et Therriault. Maître de cérémonies : M. l'abbé Poitras.

Le plain-chant a caractérisé la cérémonie d'hier. Et qui dira qu'il n'a pas produit le plus saisissant effet ! On a interprété la Messe Royale harmonisée, accompagnée d'instruments d'orchestre.

A l'élévation, les Cadets se formèrent en garde d'honneur et vinrent présenter les armes à l'Hostie.

Le sermon de circonstance a été donné par Mgr P. E. Roy, évêque auxiliaire de Québec.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire le sermon de Mgr Roy. C'est une de ces pièces d'éloquence dont les échos heureux se répercutent longtemps au cœur d'un

peuple et y font vibrer des notes ardentes de patriotisme et de foi. Mgr Roy s'est montré à nous comme un maître de l'éloquence sacrée.

Animée du zèle d'un apôtre et d'une philosophie orthodoxe et profonde, faite d'un style limpide et vigoureux, aidée par une voix puissante et une diction facile et nette, sa phrase pénètre les masses et les réchauffe d'une atmosphère bienfaisante. On sent qu'elle porte la vérité et qu'elle est le fruit d'une ardente conviction.

La pensée développée par l'orateur est celle-ci : Vos triomphes sont les triomphes de la foi.

La bénédiction de la nouvelle cathédrale est l'affirmation de la puissance de l'Eglise et de la fécondité de ses œuvres. Ce monument est une « poésie de pierre », qui chante votre amour de l'Eglise et l'ardeur de votre foi. Ces murs contiennent l'histoire d'un passé glorieux et une promesse rassurante pour l'avenir.

L'orateur dit les labeurs des illustres découvreurs français, l'héroïsme des missionnaires apportant dans la prairie sauvage la foi chrétienne, compagne inséparable de la vraie civilisation ; la croyance naïve et forte des pionniers de ce pays, le dévouement des Sœurs de la Charité aujourd'hui partagé par d'autres religieuses. Il raconte les débuts difficiles de la colonie, l'arrivée de Mgr Provencher en 1818, ses misères et ses épreuves. « L'Eglise est une faiseuse d'hommes », aussi, en 1845, après de pénibles efforts, le premier évêque de Saint-Boniface recevait deux auxiliaires précieux, le P. Aubert, qui apportait avec lui l'expérience de la vie du missionnaire, et un jeune homme, « d'apparence déconcertante », cachant, sous des dehors modestes, un courage indomptable et de grandes vertus, et dont la figure allait illuminer l'Eglise de l'Ouest d'un rayonnant éclat; c'était le Frère Taché. Mgr Roy, dans un style de grande beauté, décrit les œuvres qui surgissent sous les efforts de Mgr Taché et de son successeur, Mgr Langevin. Il jette un coup d'œil

sur la situation présente, chargée de problèmes d'une solution difficile.

Il semble que sous les flots de peuples se dirigeant aujourd'hui vers l'Ouest, la sainte Eglise de Dieu va être engloutie. Mais il n'y a pas lieu de se décourager. L'Eglise est bâtie sur le roc inébranlable de la vérité. Les triomphes comme ceux de ce jour se continueront, à la condition que nous soyons toujours fidèles aux traditions du passé et constants dans notre attachement à la sainte Eglise.

Luttons toujours avec elle. Luttons pour nos écoles; l'école contient la patrie de demain. Encourageons l'œuvre de l'Eglise au milieu de la société. Contribuons à la diffusion de la bonne presse, des bonnes revues et des bons livres. Faisons le sacrifice de nos préjugés qui divisent, et soyons unis dans l'œuvre commune.

Mgr Roy rappelle ensuite les liens qui unissent Saint-Boniface à Québec. C'est de l'évêché de Québec que partirent les missionnaires de l'Ouest. Mgr Provencher était, comme lui, l'évêque suffragant de Québec. Le voyage de Mgr Bégin et de lui-même est une preuve que la vieille province veut continuer ses bonnes relations avec l'Ouest. Il termine en nous disant d'espérer.

A l'issue de la messe, M. le Maire de Saint-Boniface lut aux archevêques et évêques-visiteurs une belle adresse au nom de la cité. Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, sur l'invitation de Mgr Langevin, y répondit en termes heureux.

Le chant du *Te Deum* couronna la cérémonie de la matinée; Monseigneur l'Archevêque et ses collègues furent reconduits processionnellement au palais, où eut lieu un banquet ecclésiastique.

***

Mais l'après-midi nous réservait une autre démonstration d'une splendeur inespérée ! Et cette ville de Winnipeg, que nous avons occupée d'assaut pendant deux heures, elle a contemplé avec une surprise qu'elle n'a, du reste, pas cherché à dissimuler, notre nombre, notre force, notre esprit de foi dans l'Eglise de Rome.

La parade organisée depuis des semaines a eu lieu. Elle a produit un rassemblement sous les mêmes drapeaux d'au moins dix mille catholiques. Ajoutez à cela d'autres catholiques, hommes et femmes, suivant en voiture ou postés sur les bords de la route pour voir le défilé, puis vous arriverez à la conclusion que nous devions être dans les vingt ou vingt-cinq mille.

La parade commença à se former un peu après midi, à Winnipeg. Les paroisses de toutes les parties de la ville montrèrent bientôt leurs bannières aux abords de la rue Principale. La paroisse de Saint-Boniface se rendit à la rue Sutherland, au nord du viaduc du C. P. R., et de là se mit en marche immédiatement. Sous le commandement du lieutenant-colonel D. C. Forster-Bliss, les diverses sections de la parade se réunissaient à chaque angle de la route. Bientôt les fanfares des groupes se renvoyèrent leurs échos, tantôt imposants, comme au *God save the King;* tantôt joyeux, comme aux marches militaires, où les pas s'harmonisaient à la cadence des notes brillantes.

Pendant que la procession prenait corps, une longue file d'automobiles traversait rapidement le pont Norwood et venait stationner devant le palais archiépiscopal. Ces automobiles avaient été requises pour permettre au clergé de faire la revue de la parade. Par des rues où se massait une multitude innombrable de curieux, de toutes langues et de toutes religions, nos archevêques et nos évêques, nos religieux et nos prêtres se rendirent, installés dans les puissantes machines, jusqu'à la place de l'Hôtel-

de-Ville de Winnipeg. On compta ainsi plus de trente automobiles remplies de dignitaires ecclésiastiques. Ce fut là que Monseigneur l'Archevêque, le front rayonnant de joie et de fierté, entouré d'une suite de qualité, put contempler le déploiement. Le colonel Eliss, grand commandeur de la parade, descendit de sa monture et vint baiser respectueusement la bague de Monseigneur l'Archevêque. Les fanfares attaquèrent le *God save the King* et tous se découvrirent avec respect. Puis la longue file d'hommes marchant quatre par quatre passa, se découvrant devant les voitures épiscopales.

Monseigneur l'Archevêque, qui avait avec lui Mgr Duhamel et Mgr Shanley, vit s'écouler ce long flot de marcheurs, puis prit une voie raccourcie pour aller rencontrer à la cathédrale la procession dont la tête débouchait déjà par l'avenue Taché.

Aux abords de la cathédrale s'était rassemblée une foule compacte.

Et cette foule grossissait toujours à mesure que les marcheurs arrivaient. Quand la dernière paroisse fit enfin halte, on put mesurer de l'œil un flot de peuple qui ondulait de l'avenue Provencher à l'Hôpital et qui occupait tout l'espace, depuis les trottoirs et les cours de l'église jusqu'à la falaise de la rivière.

L'entrée dans la cathédrale se fit, comme dans la matinée, avec beaucoup d'ordre.

Mgr Gauthier présida à la bénédiction du Très Saint Sacrement. Monseigneur l'Archevêque remercia les fidèles de leur grand concours à la parade et invita Mgr Shanley, évêque de Fargo, à monter en chaire.

Mgr Shanley célébra dans un langage éloquent les gloires de la journée, félicita les catholiques de l'Ouest canadien d'avoir donné aux autres populations étonnées ce grand spectacle de vingt peuples différents, proclamant par leur réunion en ce jour mémorable l'universalité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Il y avait en ce moment sur l'assistance comme un frisson d'enthousiasme et d'émotion ; toutes les issues, les allées, les escaliers se massèrent ; il y eut peut-être trop de mouvement, de fièvre, allions-nous dire, pour que le sermon du distingué prélat fût pleinement entendu ; cependant, même ce désordre ne manquait pas de grandeur pour qui l'observait des galeries ; et nous sommes certains que Mgr Shanley n'a pas dédaigné de jeter son éloquence sur cet auditoire agité mais si caractéristique !

Le soir, malgré la pluie qui avait commencé à tomber vers six heures, la cathédrale se remplit de nouveau pour les vêpres.

La maîtrise, appuyée par un orchestre, chanta les psaumes en plain-chant harmonisé.

Mgr Ireland devait donner le sermon. La réputation de l'archevêque de Saint-Paul avait attiré un très fort contingent de Winnipeg. Et, pour la troisième fois de la journée, la vaste enceinte se remplit.

Mgr Ireland est un orateur de grande envergure. Sa personnalité puissante s'affirme par l'ampleur du geste comme par la force de la parole. Cette tête aristocratique, au regard pénétrant, aux traits énergiques et beaux, cette prestance assurée, absolument maîtresse d'elle-même, révèlent bien le personnage que la renommée nous avait décrit. Il fallait, croyons-nous, un grand magnétisme de personne pour tenir en suspens, durant plus d'une heure et demie, cette foule qui devait être lasse des efforts ininterrompus de la journée.

Et le thème de ce discours ? La glorification des missionnaires de l'Ouest et des pionniers de la civilisation française de ce pays ; l'éloge enthousiaste des apostolats du doux pays de France ; surtout, le panégyrique enflammé, captivant, de cette figure dont le souvenir a comme voltigé sur toutes les têtes pendant la journée : Mgr Alexandre-Antonin Taché.

Le grand orateur a dit beaucoup de vérités que nous

étions heureux d'entendre d'une bouche aussi célèbre que la sienne. L'auditoire anglais, qui se pressait dans la nef, n'a pas écouté sans utilité cette leçon d'histoire. L'éminent archevêque de Saint-Paul est une autorité dont la compétence ne sera pas discutée; la ville de Saint-Paul a été longtemps comme la porte des missions de l'Ouest canadien; les Taché, les Lacombe, les Lestanc y comptaient de solides appuis et du renfort assuré. Cette circonstance explique la connaissance singulièrement approfondie que possède Mgr Ireland de notre histoire, des travaux des missionnaires, des mœurs des sauvages de l'Ouest. L'éloge de la France, apôtre de l'Evangile, a amené sur les lèvres de l'orateur le nom de La Vérendrye, le découvreur de ce pays, le nom des Oblats, *les sauveurs de l'Ouest,* et le nom des Jésuites qui ont eu l'honneur de donner à cette contrée du sang de martyr. Le sacrifice suprême du Père Aulneau est aujourd'hui l'objet de la reconnaissance publique de l'Eglise. Les ossements que la terre avait gardés sur une île déserte, pendant plus de cent cinquante ans ont enfin été exhumés pour être vénérés par une postérité reconnaissante. Ces reliques relieront le passé au présent et rappelleront des faits dont le Canada français a raison d'être fier. Mgr Ireland termina son sermon en disant toute sa joie personnelle d'être présent aux fêtes de Saint-Boniface et félicita Monseigneur l'Archevêque du grand succès de cette mémorable journée.

Lundi.

Lundi matin, à 9 h. 30, ce fut la *messe des enfants,* chantée par Sa Grandeur Mgr Racicot, auxiliaire de Monseigneur l'archevêque de Montréal.

La nef de la nouvelle cathédrale reçut des milliers d'enfants, émerveillés, eux aussi, de la beauté de l'immense église neuve.

Nos écoles de Saint-Boniface étaient toutes là ; malgré la pluie qui durait depuis la veille, les tramways nous amenèrent de Winnipeg tous les enfants des écoles catholiques.

Après la messe, les enfants chantèrent leur chant particulier, puis furent invités à faire une petite offrande comme acte d'adhésion à l'œuvre de la cathédrale et à faire la génuflexion pour baiser l'anneau de Monseigneur l'Archevêque et recevoir sa benédiction. Les enfants des écoles libres de Winnipeg furent dispensés de faire cette offrande, parce que leurs parents paient une double taxe, comme chacun le sait.

***

A trois heures avait lieu la réception des orphelins de Saint-Boniface et des orphelins de Winnipeg, à l'Hospice Taché.

Nos illustres visiteurs et un clergé nombreux reçurent avec un vif plaisir les hommages de cette intéressante partie de notre population. Il y eut chant, musique et déclamation. Cette réception avait un caractère plutôt privé.

***

L'événement de la journée devait être la séance historique du collège de Saint-Boniface. Le programme disait ceci :

« Le but de cette séance est d'intéresser le public aux importantes découvertes faites récemment au fort Saint-Charles, sur le lac des Bois. On aura l'occasion de visiter les objets curieux et les ossements humains qui y ont été trouvés. »

Avec Monseigneur l'Archevêque, nous disons que le collège s'est surpassé.

Le scènes historiques reconstituant le drame ; les adieux de La Vérandrye, de son fils Jean et du P. Aulneau ; l'affreuse nouvelle qu'on apporte au découvreur, la force

d'âme du héros en face de son malheur, tout cela fut un limpide complément aux paroles du R. P. Paquin, conférencier.

A l'issue du programme on put voir, protégés par le verre, les ossements du P. Aulneau, du jeune La Vérandrye, les dix-neuf crânes des membres de l'expédition, les objets qui avaient appartenu aux explorateurs et qu'on a retrouvés dans les fouilles du fort Saint-Charles.

(Extrait du *Manitoba*, 7 octobre 1908.)

Si l'espace ne nous était mesuré, nous reproduirions en entier le magistral discours de Mgr Roy ; nous ne pouvons toutefois omettre de citer ce passage qui est un précieux hommage rendu à nos Pères missionnaires.

Mes Frères, j'ai relu, avant de venir ici, quelques-unes des plus belles pages de votre histoire. J'ai suivi avec émotion les routes pénibles et presque sanglantes par où sont arrivées en ce pays la foi catholique, et, sa compagne inséparable, la vraie civilisation. Et je me demande s'il est dans l'histoire de l'Eglise beaucoup de pages, je ne dis pas supérieures, mais égales à celles-là.

L'évangélisation du Nord-Ouest s'est faite dans des conditions d'isolement, de distance, de climat et de mœurs, qui en font l'un des plus héroïques efforts d'apostolat que je connaisse. Et quand on a vu se continuer pendant plus d'un demi-siècle ce sublime dévouement ; quand on a suivi dans leurs courses gigantesques à travers les bois, sur les lacs immenses, dans les neiges sans fin, ces étonnants chercheurs d'âmes ; quand on les a vus se disputer avec une noble émulation de si effrayants labeurs et s'y attacher avec une sorte de passion douce et tenace, on ne peut s'empêcher de dire la parole que Louis Veuillot écrivait, après avoir entendu Mgr Grandin : « L'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes. »

Et ç'a été, mes Frères, la grande bénédiction de ce pays, que les hommes que fait l'Eglise ne lui aient jamais

manqué. Au début, pendant les vingt-cinq premières années, ils ne furent guère que douze à prêcher la bonne nouvelle. Douze apôtres pour évangéliser cet immense morceau de continent ! C'était assurément fort peu ; mais c'est ainsi que l'Eglise commença la conquête du monde. Et c'est parce que ses plus grandes entreprises reposent sur de si faibles appuis, qu'elles portent dans leurs merveilleux développements le cachet divin de la stabilité.

Bien des fois, sans doute, Mgr Provencher, jetant les yeux sur ce vaste champ du Père de famille, pensant à ces âmes perdues dans les ténèbres de la mort, dut répéter aux douze compagnons de son apostolat les paroles du Sauveur à ses douze apôtres : « Voilà une bien riche moisson ; que ne sommes-nous plus d'ouvriers ! » *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Il fit mieux que jeter au vent de la plaine ce regret d'un grand cœur. Il prit les moyens pratiques de donner à ces moissons blanchissantes les moissonneurs qu'elles attendaient. Aussi quelle fut sa joie quand, le 25 août 1845, il vit aborder au rivage, tout près d'ici, le canot qui portait le renfort désiré. Deux missionnaires en descendirent. L'un apportait au vieil évêque l'appui d'un zèle déjà éprouvé : il s'appelait le P. Aubert. L'autre, sous les apparences modestes et un peu déconcertantes d'un jeune novice, cachait l'une des plus fortes âmes d'apôtres qui aient illuminé et réchauffé ces territoires : il se nommait le Frère Taché. Tous les deux venaient fonder ici la dynastie de ces vaillants missionnaires, qui portent en religion le nom d'Oblats de Marie Immaculée, et que la reconnaissance publique a pu justement appeler les sauveurs du Nord-Ouest.

Vous, mes Frères, qui recueillez aujourd'hui les fruits de leurs labeurs, et qui voyez se continuer, dans cette famille de vrais pêcheurs d'hommes, les nobles traditions de dévouement, d'abnégation, de sublime simplicité dans le sacrifice, d'infatigable ardeur au travail, vous ne me con-

tredirez pas si j'affirme ici que l'évangélisation du Nord-Ouest est le plus beau fleuron de la couronne que portent les fils de Mgr de Mazenod, et l'un des plus merveilleux ouvrages de l'apostolat catholique dans le monde. Il l'avait vu cet ouvrage et savait l'apprécier, le protestant qui disait au siècle dernier : « Ce siècle ne peut rien montrer de plus grand que la figure du missionnaire Oblat. »

Quel beau spectacle nous offrent, en effet, ces évangélisateurs du pauvre ! Leur vie est un tissu de sacrifices obscurs, qui prennent toutes les énergies de l'âme et toutes les forces du corps, et qui touchent très souvent au véritable héroïsme. Ce n'est pas le martyre glorieux, où se donnent, dans une heure, tout le sang des veines et tout l'amour du cœur ; non. « Pas même le martyre à espérer », disait joyeusement Mgr Grandin, sinon le martyre sans auréole, le martyre en détail, le martyre où l'on se donne tout entier chaque jour, sans s'épuiser jamais, le martyre à recommencer tous les matins, et qui broie l'âme et le corps sans les désunir.

Tels furent, mes Frères, les hommes que Dieu suscita pour faire en ces contrées les miracles de sa droite. Inutile, ou plutôt impossible, de citer leurs noms. Quand, dans une guerre, tous les soldats sont des héros, c'est l'armée tout entière, dans son glorieux anonymat, qu'il faut porter au rôle d'honneur. Qu'il me suffise de confier aux échos de cette cathédrale et de rappeler à votre souvenir reconnaissant les chefs illustres qui guidèrent tous ces braves au sacrifice et à la victoire : les Provencher, les Taché, les Grandin, les Faraud, les Clut. Je ne parle que des morts, de ceux-là que leurs œuvres ont suivis dans la gloire, et dont l'amour garde la tombe.

Et quelles sont les œuvres accomplies ? Ah ! mes Frères, comme on est fier de la sainte Eglise, quand on la voit ainsi porter la lumière dans les ténèbres, l'amour dans ces glaces du pôle et dans ces glaces des cœurs, la vie dans cette mort du paganisme et du péché ! Il lui a suffi d'un

demi-siècle, à cette faiseuse d'hommes et à cette ouvrière de civilisation, pour changer la face de cet immense territoire. Elle a subjugué, pour les adoucir, les moraliser et les sauver, ces habitants des bois, que les trafiquants rapaces n'avaient jusque-là abordés que pour les exploiter et les abrutir. Grâce à elle, le divin soleil de justice et d'amour s'est enfin levé sur ces terres désolées et sur ces tribus assises à l'ombre de la mort. Il s'est levé, pour ne plus disparaître. Sous ses chauds rayons, la vie a jailli du sol et des âmes ; les fortes vertus chrétiennes ont germé dans les cœurs, pendant que d'admirables institutions germaient au bord des lacs et dans la plaine. En 1858, il n'y avait qu'une quinzaine de missions, à peine ébauchées, jetées à tout hasard, et séparées les unes des autres par des distances fabuleuses, et un seul évêque pour paître ces brebis et ces agneaux si lamentablement dispersés. Aujourd'hui, quatre évêques suffragants font couronne au vénérable Métropolitain de Saint-Boniface; la paroisse, avec son admirable organisation religieuse, a, sur bien des points, remplacé la pauvre mission d'autrefois ; la rivière Rouge roule ici ses eaux étonnées parmi des temples, des collèges, des hôpitaux, des couvents, des écoles que pourrait lui envier le Saint-Laurent ; la sœur Grise, qui fut la première au champ du sacrifice et du dévouement, peut maintenant contempler la magnifique floraison de ses œuvres de charité et partager avec de nouvelles ouvrières les saints labeurs de l'enseignement.

La Cause du Père Albini.

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs la lettre circulaire et le décret de Mgr Desanti, évêque d'Ajaccio, au sujet de la Cause du Père Albini. Ces actes marquent un pas en avant dans la longue procédure préparatoire. Leur lecture nous montrera combien est resté vivant, dans l'île, le souvenir des vertus de l'Oblat surnommé le François-Xavier de la Corse ; mais surtout elle nous encouragera à unir nos plus ferventes prières à celles qu'a réclamées le vénéré Prelat, qui a particulièrement à cœur le succès de cette Cause.

LETTRE CIRCULAIRE ET DÉCRET

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'AJACCIO

AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DU DIOCÈSE

concernant les écrits du Serviteur de Dieu, **Charles-Dominique ALBINI,** *Oblat de Marie Immaculée, mort au couvent de Vico, en odeur de sainteté, le 20 mai 1839.*

Ajaccio, le 1er novembre 1908.

Nos Très Chers Frères,

Il y a trois mois à peine, nous vous exprimions notre joie d'avoir à promulguer dans notre diocèse le décret en vertu duquel nous ordonnions la recherche des écrits du serviteur de Dieu, le Père Pierre Lopez.

L'éminent Cardinal Préfet de la Congrégation des Rites nous demande de publier un décret analogue en faveur d'un autre insigne serviteur de Dieu, le Père Charles-Dominique Albini, Oblat de Marie Immaculée, dont le nom et la mémoire sont demeurés en bénédiction dans toute notre île.

Nous répondons avec bonheur et empressement à l'invitation qui nous est faite. Cette démarche nous est une preuve que la cause de béatification du P. Albini est en bonne voie et que bientôt nous aurons l'immense consolation de voir inscrit un nouveau Bienheureux au catalogue des Protecteurs célestes de notre chère Eglise corse.

Le P. Albini n'appartient pas à la Corse par sa naissance : il est né à Menton, le 26 novembre 1790 ; mais il lui appartient par les années les plus fécondes de son apostolat et par le couronnement de sa vie, qui est pour les élus une seconde naissance plus précieuse que la première.

C'est en octobre 1835 qu'il arriva à Ajaccio. Déjà il portait au front l'auréole d'une vertu que Dieu s'était plu à signaler par des grâces extraordinaires. A Menton,

dans le ministère paroissial comme prêtre séculier et plus tard, en Provence, comme missionnaire Oblat de Marie Immaculée, le P. Albini avait été dans toute la force du mot l'homme de Dieu et l'ouvrier apostolique qui ne vit que pour la gloire du Très-Haut et le salut des âmes. Son cœur d'apôtre s'était dépensé sans mesurer et sans compter. Au gré de l'obéissance, le P. Albini avait été successivement missionnaire dans les campagnes du Midi de la France, puis, dans la grande ville de Marseille aumônier des prisons et des hôpitaux, prédicateur des communautés, directeur de l'œuvre des Italiens, et enfin directeur et professeur de théologie morale au grand séminaire. Dans l'accomplissement de ces ministères variés et difficiles, le P. Albini fit toujours preuve d'une abnégation totale de lui-même et d'un amour ardent pour les âmes. Aussi Dieu se plut à bénir son action sacerdotale, à la rendre féconde et souvent à la consacrer par des faveurs merveilleuses.

Cependant, c'était surtout en Corse que devait se révéler dans sa plénitude la vocation du P. Albini. Dieu l'avait prédestiné à être l'instrument d'une profonde rénovation religieuse dans notre pays. Il devait y faire tant de bien que celui de nos vénérés prédécesseurs qui l'a connu de près et qui l'a vu à l'œuvre n'a pas craint de l'appeler le François Xavier de la Corse. Le P. Albini vint à Ajaccio pour y enseigner la théologie morale au grand séminaire. Cet établissement, qui a été la pépinière de tant de générations sacerdotales, était alors dans les laborieuses difficultés de sa fondation. Le P. Albini fut le conseiller et l'appui moral du supérieur, dont il eut souvent à remplir les fonctions durant des absences prolongées. Tous les prêtres ont nommé le supérieur de l'époque : c'était le P. Guibert, qui a dû à ses talents exceptionnels de prudence et de perspicacité administrative l'honneur d'être élevé à la dignité d'Archevêque de Paris et de Cardinal de la sainte Eglise. Or le P. Guibert, qui connaissait de vieille date le P. Albini, avait tenu par-dessus tout à obtenir son concours

pour assurer le succès de la grande entreprise qui lui avait été confiée. Au grand séminaire d'Ajaccio, le P. Albini fut l'expression vivante de la vie sacerdotale dans toute sa perfection. Son enseignement fut l'écho fidèle et autorisé de la doctrine de saint Alphonse de Liguori et de saint Léonard de Port-Maurice. Il nous souvient d'avoir entendu les vétérans du sanctuaire nous raconter avec émotion, à un demi-siècle de distance, la profonde impression produite sur les jeunes lévites par la seule vue du P. Albini et l'édification qui s'échappait de sa personne.

Cependant le séjour du P. Albini ne devait pas être de longue durée au grand séminaire. La Congrégation des Oblats étant devenue propriétaire de l'ancien couvent de Vico, le P. Albini en fut nommé le premier supérieur et eut ainsi la mission très laborieuse de relever l'antique monastère de ses ruines matérielles et spirituelles.

Dès ce moment, le serviteur de Dieu se livra exclusivement à l'évangélisation de la Corse. Prêcher des missions, convertir les âmes les plus abandonnées furent l'unique ambition de sa vie. Pour avoir une idée de l'ardeur et de l'activité de son zèle, il nous suffit de vous rappeler qu'en l'année 1836 il prêcha des missions à Moïta, Ile-Rousse, Santa-Reparata, Ajaccio, Coggia, Calcatoggio, Canale di Verde, Albertacce, Guagno, Ota, Letia, Linguizetta.

Les fruits de ces campagnes apostoliques furent incalculables. A la voix du serviteur de Dieu, les cœurs des pécheurs se fondaient, les larmes du repentir coulaient de tous les yeux, les désordres les plus invétérés cessaient et les haines les plus profondes disparaissaient dans la réconciliation de la charité chrétienne.

Ces triomphes de la grâce, l'humble missionnaire les devait à ses nuits passées au pied du Saint Sacrement et aux dures pénitences qu'il s'imposait.

On s'est demandé comment le P. Albini avait pu suffire à tant de travaux. Ses historiens nous en donnent le secret en nous apprenant qu'à l'exemple de son saint de prédi-

lection, il avait fait vœu de ne jamais perdre une minute de son temps.

Mais cela n'empêcha point que l'excès de travaux et d'austérités n'épuisât prématurément la robuste constitution du P. Albini. Au mois de mai 1839 il rendit sa belle âme à Dieu et quitta cette vie pour aller au ciel jouir de la récompense due à ses mérites. Tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître le considéraient et le vénéraient comme un saint. Il résulte du reste des faits les plus authentiques que Dieu le favorisa durant sa vie de tous les dons surnaturels qui sont accordés ordinairement à la sainteté héroïque. Le P. Albini eut le don des miracles, le don des guérisons, le don de prophétie, le don de lire les secrets des cœurs et des consciences et le don des ravissements extatiques. Les procès canoniques instruits par l'officialité diocésaine d'Ajaccio et de Marseille ont eu pour but d'établir la véracité de tous ces faits prodigieux devant le tribunal officiel du Saint-Siège. Nous attendons avec confiance le jugement de l'Autorité suprême et infaillible. Nous avons la ferme espérance que le serviteur de Dieu ne tardera pas à être glorifié, placé sur les autels et proposé à notre culte et à notre imitation. Hâtons par nos prières ce jour béni qui sera glorieux non seulement pour le P. Albini, mais pour la Corse tout entière.

DÉCRET DE MGR L'ÉVÊQUE D'AJACCIO

Nous, Evêque d'Ajaccio,

Considérant que suivant les Décrets et Constitutions des Pontifes Romains, on ne peut procéder dans la Sacrée Congrégation des Rites à l'introduction de la Cause de Béatification des Serviteurs de Dieu, à qui l'éclat de vertu a donné, pendant leur vie et après leur mort, l'auréole d'une renommée de sainteté, à moins que leurs écrits n'aient été tout d'abord juridiquement recherchés, examinés et approuvés ;

Considérant que la Sacrée Congrégation des Rites, sur la demande du Père Joseph Lemius, procureur général des Oblats de Marie Immaculée, à qui incombe la mission de promouvoir la cause de Béatification et de Canonisation des Serviteurs de Dieu de la Congrégation des Oblats, Nous a adressé les instructions par lesquelles Nous sommes tenu de procéder, dans le diocèse d'Ajaccio, à la recherche des écrits du Serviteur de Dieu, le Père Charles-Dominique Albini, mort saintement le 20 mai 1839 au couvent de Vico, en vue de l'introduction de sa cause auprès de la Sacrée Congrégation.

A CES CAUSES, Nous avons décrété et décrétons de faire, selon la forme et les règles du Droit, la recherche des écrits dudit Serviteur de Dieu, le Père Ch.-D. Albini.

En conséquence, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. — Tous les fidèles soumis à Notre sollicitude pastorale sont obligés de remettre, dans l'espace de trois mois à partir de la date du présent décret, soit directement, soit par leur propre curé, à M. le Chanoine Stefani, vicaire général à Ajaccio, spécialement député par Nous pour la Cause de Béatification et de Canonisation dudit Serviteur de Dieu, le texte original ou, du moins, une copie authentique de tous les écrits du même Serviteur de Dieu qu'ils pourraient avoir en leur possession.

Art. 2. — D'après les Décrets du Pape Urbain VIII, d'heureuse mémoire, il faut entendre ici par écrits, non seulement les œuvres imprimées, mais aussi les traités, opuscules, méditations, conférences, discours, lettres et autres choses semblables, que ces choses aient été écrites soit de la main même du Serviteur de Dieu, soit sous sa dictée ou par son ordre.

Art. 3. — Ceux de nos diocésains qui possèdent des écrits du Serviteur de Dieu, le Père Ch.-D. Albini, et qui ont, par conséquent, l'obligation de nous les remettre, sont aussi obligés en conscience de répondre à toutes les

questions qui pourraient leur être adressées sur ces mêmes écrits par le Notaire ecclésiastique ci-dessus indiqué, ou par une autre personne de notre choix munie d'une délégation spéciale, et cela après avoir prêté le serment prescrit par le Droit de dire la vérité.

Art. 4. — Si quelqu'un de nos fidèles savait ou avait entendu dire que quelques écrits du Serviteur de Dieu se trouvent chez d'autres personnes, il serait tenu par cela même de le faire savoir au même Notaire et indiquer en même temps les noms, prénoms, domicile et diocèse de chacune de ces personnes.

Art. 5. — Quiconque parmi nos diocésains refuserait d'obéir à ce Décret ou, par ses conseils, ses paroles ou autrement, favoriserait la désobéissance d'une autre personne à ce même Décret, encourrait les peines et censures ecclésiastiques.

Art. 6. — Tous ceux qui ont charge d'âmes sont rigoureusement tenus de lire et de porter à la connaissance des fidèles le présent Décret, au prône de la messe paroissiale, le premier dimanche qui en suivra la réception, en y ajoutant toutes les explications nécessaires et opportunes.

Donné à Ajaccio, sous notre seing, le sceau de nos armes, et le contre-seing du Secrétaire Général de Notre Evêché, le 1er novembre, en la fête de la Toussaint.

† Jean-Baptiste
Evêque d'Ajaccio.

Par mandement de Mgr l'Évêque :
E. E. Baciocchini, *ch. hon., secr. gén.*

Rome : L'Administration générale de 1908.

En attendant la publication du Personnel, nous rappelons ici les noms des membres de l'Administration générale actuelle :

Supérieur général : Mgr Augustin Dontenwill, évêque de New-Westminster, archevêque nommé de Vancouver.

1er Assistant général et Admoniteur du Supérieur général : R. P. Nazaire-Servule Dozois.

2me Assistant général et Secrétaire général de l'Institut : R. P. Eugène Baffie.

3me Assistant général : R. P. Simon Scharsch.

4me Assistant général : R. P. Isidore Belle.

Econome général : R. P. Frédéric Favier.

Procureur général près le Saint-Siège : R. P. Joseph Lemius. (Le Procureur général n'étant pas élu par le Chapitre, le R. P. Lemius n'était pas soumis à la réélection.)

Conférences sur le Sud de l'Afrique.

Sur l'invitation de la Société de Saint-Pierre Claver, trois conférences sur le Sud de l'Afrique, avec projections, ont été données à Rome, en octobre dernier. La première, en français, par Mgr Delalle, vicaire apostolique de Natal, la seconde, en allemand, par le R. P. Nachtwey, préfet apostolique de la Cimbébasie, et la troisième, en anglais, par le R. P. Porte, vicaire des missions du Transvaal-Orange.

Sans réclame bruyante, ces conférences ont attiré une assistance d'élite qui se pressait pour entendre nos vénérés chefs de missions parler de leurs travaux, de leurs difficultés et de leurs espérances. Les conférences de Monseigneur Delalle et du R. P. Porte se tinrent au siège même de la Société de Saint-Pierre Claver, où Mme la Comtesse Ledochowska, directrice générale de l'Œuvre, a réservé une grande salle pour les séances de ce genre. Le R. Père Nachtwey, afin de satisfaire un plus grand nombre d'auditeurs, choisit, pour lieu de réunion, la salle de *l'Anima*, des établissements allemands à Rome.

Il ne nous appartient pas d'apprécier les avantages qui résultent de ces réunions ; nous savons pourtant qu'elles ont produit la meilleure impression sur les auditeurs, tout en faisant connaître nos missions et l'Œuvre admirable qui leur vient en aide.

VARIÉTÉ

LE VÉNÉRABLE PÈRE EYMARD

Fondateur de la Congrégation des Pères du S. Sacrement.

Le Souverain Pontife a daigné approuver et signer, le 12 août dernier, le décret de la S. Congrégation des Rites qui déclare recevable la cause du vénérable serviteur de Dieu Pierre-Julien Eymard, fondateur de la Congrégation des Pères du Saint-Sacrement.

Quelques lignes de ce décret doivent, croyons-nous, figurer dans nos *Missions,* afin que soient connues quelques-unes des relations qu'eut avec notre vénéré Fondateur et nos anciens Pères le pieux personnage dont la cause de Béatification est pendante devant la Congrégation des Rites.

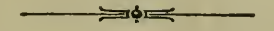
Voici le passage de ce décret que nous nous permettons de transcrire : « Le 16 mars de l'année 1823, après avoir, en compagnie de sa sœur, fait un pèlerinage au sanctuaire de N.-D. du Laus (1) pour y implorer le puissant patronage de la Vierge Mère sur son divin Fils, il s'approcha pour la première fois, et avec une grande dévotion, de la table des anges ; et plus tard, il aimait à rappeler ce jour comme l'origine de sa conversion et de sa vocation ainsi que la source de grâces particulières. — Comme Julien sentait plus vivement l'appel divin, il se livra à l'étude de la langue latine, d'abord chez lui, puis à Grenoble, jusqu'à

(1) En 1823, le sanctuaire de N.-D. du Laus était, depuis cinq ans, dirigé par nos Pères qui l'avaient relevé de ses ruines et avaient ramené de nouveaux pèlerins à l'autel de la Vierge Immaculée.

l'âge de dix-sept ans. Rappelé à la maison par la mort de sa pieuse mère, il trouva l'homme envoyé près de lui par la Providence en la personne du P. Guibert, Oblat de Marie Immaculée. Sous sa conduite et d'après ses conseils, après avoir reçu le consentement de son père, il entra, le 7 juin 1829, au postulat des Oblats de Marie et, peu de mois après, revêtit l'habit ecclésiastique. Mais à peine avait-il repris le cours interrompu de ses études qu'un nouvel et grave affaiblissement survenu dans sa santé le contraignit à rentrer chez lui jusqu'à la mort de son père, survenue deux mois après. »

Le décret pontifical mentionne ensuite les diverses étapes qui marquèrent la vie du P. Eymard : son admission au séminaire de Grenoble où il fut chaudement recommandé par le P. de Mazenod ; son ministère paroissial, son entrée et son séjour dans la Société des Maristes, à Lyon, d'où il sortit pour fonder la Congrégation du Saint-Sacrement ; l'établissement, à Marseille, de la seconde maison de son Ordre, sur les instances du pieux serviteur de l'Eucharistie Mgr de Mazenod. *Alteram domum suæ Congregationis, Massiliæ, rogante Præsule de Mazenod, ipse aperuit.*

Que ce disciple de notre vénéré Fondateur et de nos premiers Pères qui apprit d'eux, au sanctuaire de N.-D. du Laus, à honorer toujours plus filialement Marie, et à leur noviciat naissant de Marseille à vivre de l'Eucharistie, nous aide de son intercession auprès de Dieu, afin que soient glorifiés avec lui et comme lui ceux qui l'acheminèrent vers la vie religieuse et vers le sanctuaire !



AVIS

1° Une gravure de notre vénéré Fondateur a été reproduite en phototypie, sous le titre : Le Testament d'un Père. Elle se divise, dans le sens de la largeur, en trois parties :

A droite, la photographie avec, au-dessus, la devise : *Pauperes evangelizantur,* et au-dessous les armes de Mgr de Mazenod.

Au milieu, entre la colombe, symbole de l'Esprit-Saint, et le monogramme de la Très Sainte Vierge, on lit les dernières paroles de notre Père : « Pratiquez parmi vous la Charité, la Charité..... la Charité..... et au dehors, le zèle pour le salut des âmes. »

A gauche, enfin, s'élance un beau lis. La date du 25 janvier 1816 s'enroule gracieusement sur le pied de la fleur immaculée, et en montre clairement le symbolisme.

L'inscription suivante occupe le bas de l'image :

Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE

Fondateur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

(1782-1861)

Ces images, qui pourront aisément se placer dans le Bréviaire, sont tenues à la disposition de nos vénérés Chefs des Missions, par le R. P. Favier, économe général.

2° Il a été également tiré, à quelques milliers d'exemplaires, mais sous forme de cartes postales, la reproduction du monument qui renferme le Cœur de notre vénéré Fondateur. Les *Missions* ont publié, en tête du

numéro de Septembre 1908, le compte rendu de l'inauguration de ce *Sanctuaire de famille,* élevé par le Scolasticat de Rome.

L'élégante description qu'en a faite le R. P. Bernard est encore trop présente à la mémoire de nos lecteurs pour qu'il nous soit permis d'y revenir.

Indult pontifical.

Toute la Congrégation a reçu la circulaire par laquelle notre R^me^ Père Général a prescrit un *Triduum* solennel préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception. Nous insérons ici le texte de l'Indult qui a accordé une indulgence plénière à tous les membres de la Congrégation et à tous les fidèles qui ont pris part à cette filiale manifestation en l'honneur de notre Immaculée Mère du Ciel.

Beatissime Pater,

Augustinus Dontenwill, Superior generalis Oblatorum B. M. Virg. Immaculatæ ad pedes *Sanctitatis Vestræ* provolutus exponit quod, in universæ Congregationis ecclesiis ac oratoriis, ut majori pietatis affectu celebretur festum Immaculatæ Conceptionis, hoc anno quo recolitur memoria apparitionum B. M. V. in oppido *Lourdes,* dicto festo, de Ordinariorum assensu, anteponetur triduum solemne. Enixe porro petit Orator ut cunctis qui dicti tridui exercitiis interfuerint, tum Congregationis sodalibus, tum etiam utriusque sexus fidelibus, Indulgentia plenaria lucranda concedatur, defunctis etiam applicabilis, pro ipso die festo Immaculatae Conceptionis, dummodo confessi ad S. Synaxim accesserint et ad mentem S. V. oraverint. Et Deus...

DIE 12 NOVEMBRIS 1908

SS^mus^ D. N. Pius divina Providentia PP. X, in audientia R. P. D. Assessori S. Officii impertita, benigne annuit pro gratia juxta preces, pro hoc anno tantum. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

ALOYSIUS, Can. GIAMBENE, *Subst.*

OBLATIONS

Rectifications : année 1906.

Le Frère scol. O'Donnell, Vincent-Frédéric, a le nº 2650 au lieu de 2651.

Le Frère scol. Hayes, Thomas-Joseph, a le nº 2651 au lieu de 2650.

Le Frère scol. Kohlmann, Guillaume-Joseph, a le nº 2663 au lieu de 2664.

Le Frère scol. Closset, Louis-Marie, a le nº 2664 au lieu de 2665.
» » Kröll, Jean, » 2665 » 2666.
» » Stuhlmann, Guill., » 2666 » 2663.

Année 1907.

2700 Marque, Pierre-Guillaume-Jean, 25 janv. 1907, Saint-Pierre (Aoste.)
2701 Pioget, Paul-Joseph-Louis (F. C.), 17 févr. 1907, Saint-Michel, Sask.
2702 Rainville, Louis (F. C.), 17 février 1907, Ottawa.
2703 Kalb, Charles (F. C.), 17 février 1907, Windhuk.
2704 Romestaing, Louis-Philippe, 17 février 1907, Rome.
2705 Guéguen, Pierre-Yves-Marie, 17 février 1907, Liége.
2706 Gregory, Sinnaper, 17 février 1907, Jaffna.
2707 Benedict, Charles S., 17 février 1907, Jaffna.
2708 William, Pethurupillai, 17 février 1907, Jaffna.
2709 Hagel, François-Joseph, 17 février 1907, Hünfeld.
2710 Xavier, James-Francis, 17 février 1907, Jaffna.
2711 Gérard, Jules-Auguste, 17 février 1907, Liége.
2712 Losoya, Julien (F. C.), 19 mars 1907, Diano-Marina.
2713 Hanley, Daniel J. V. (F. C.), 22 mars 1907, Glencree.
2714 Hernando, Candido, (F. C.), 19 mai 1907, Saint-Pierre (Aoste).
2715 Caron, Charles, 6 juin 1907, Prince-Albert.
2716 Philippot, Aristide-Julien, 2 août 1907, Rome.

2717 Ferrecchia, Joseph-Alfred, 2 août 1907, Rome.
2718 Cary, André-Joseph, 2 août 1907, Rome.
2719 Branche, Célestin (F. C.), 15 août 1907, Diano Marina.
2720 Raub, Joseph (F. C.), 15 août 1907, Gross-Windhuk.
2721 Bömeke, Gustave (F. C.), 15 août 1907, Waereghem.
2722 Wüst, Joseph-Georges, 15 août 1907, Hünfeld.
2723 Roux, Philippe, 15 août 1907, Hünfeld.
2724 Gelsdorf, François-Guillaume, 15 août 1907, Hünfeld.
2725 Biba, Conrad-Antoine, 15 août 1907, Hünfeld.
2726 Peifer, Paul, 15 août 1907, Hünfeld.
2727 Ueberberg, Bernard, 15 août 1907, Hünfeld.
2728 Kosian, Richard, 15 août 1907, Hünfeld.
2729 Rhode, Joseph-Félix, 15 août 1907, Hünfeld.
2730 Frank, Guillaume-Frédéric, 15 août 1907, Hünfeld.
2731 Rindermann, Norbert-Georges, 15 août 1907, Hünfeld.
2732 Meysing, Hermann-Joseph, 15 août 1907, Hünfeld.
2733 Engelhardt, Henri, 15 août 1907, Hünfeld.
2734 Zimmermann, Léonard-Marie, 15 août 1907, Hünfeld.
2735 Schmitz, Henri-Bernard-Richard, 15 août 1907, Hünfeld.
2736 Knackstedt, Joseph-François, 15 août 1907, Hünfeld.
2737 Verreault, Georges-Joseph, 8 septembre 1907, Ottawa.
2738 Boileau, Georges-Emilien, 8 sept. 1907, Ottawa.
2739 Dagenais, Joseph-Louis, 8 sept. 1907, Ottawa.
2740 de Grandpré, Louis-Joseph, 8 sept. 1907, Ottawa.
2741 Barry, Daniel, 8 sept. 1907, Tewksbury.
2742 Daoust, Isaïe, 8 sept. 1907, Ottawa.
2743 Guiteau, Auguste-Jean-Baptiste, 8 sept. 1907, Le Bestin.
2744 Barile, Hyacinthe, 29 septembre 1907, Liége.
2745 Limon, Louis-Marie, 29 septembre 1907, Liége.
2746 Le Bris, Joseph-Corentin, 29 septembre 1907, Liége.
2747 Goyet, Georges-Joseph, 29 septembre 1907, Liége.
2748 Péron, Paul-Joseph, 29 septembre 1907, Liége.
2749 Centurioni, Pierre-François-X., 29 sept. 1907, Liége.
2750 Mc Intyre, Arthur-Francis, 29 sept. 1907, Liége.
2751 Foley, Thomas-Ignatius, 29 sept. 1907, Liége.
2752 Conroy, Richard-Joseph, 29 sept. 1907, Liége.
2753 O' Connor, William-Francis, 29 sept. 1907, Liége.
2754 Ruaux, Eugène-Victor, 29 sept. 1907, Liége.
2755 Tizon, Ambroise-Armand, 29 sept. 1907, Liége.

2756 Fluck, Jean-Philippe, 29 sept. 1907, Liége.
2757 Mosthoff, Xavier, 29 sept. 1907, Liége.
2758 Brohan, Joseph-Marie, 29 sept. 1907, Liége.
2759 Baldet, Paul-Louis, 29 sept. 1907, Liége.
2760 Hoornaert, Hector-Florent, 29 sept. 1907, Liége.
2761 Colas, Eugène-Henri, 29 sept. 1907, Liége.
2762 Maré, Théodule-Marie, 29 sept. 1907, Liége.
2763 Stébé, Camille-Léon, 29 sept. 1907, Liége.
2764 Hailliez, Léon-Joseph, 29 sept. 1907, Liége.
2765 Baijot, Emile-Auguste, 29 sept. 1907, Liége.
2766 Gagneux, René-Jules, 29 sept. 1907, Le Bestin.
2767 Praet, Paul-Pierre-Joseph, 27 octobre 1907, Rome.
2768 Yenveux, Alfred, 1er novembre 1907, Liége.
2769 Le Blanc, Armand-René, 1er novembre 1907, Liége.
2770 Molinié, Henri-Marie, 1er novembre 1907, Liége.
2771 Rocher, Georges-Marie (F. C.), 13 nov. 1907, Le Bestin.
2772 Bocos, Angel (F. C.), 27 novembre 1907, Urnieta.
2773 Panhaleux, Jean-Marie, 8 décembre 1907, Liége.
2774 Dréau, Jean-Marie, 8 décembre 1907, Liége.
2775 Montagnon, Joseph-Prudent, 8 décembre 1907, Liége.
2776 Diana, Bernard-Joseph, 8 décembre 1907, Saint-Pierre.
2777 Jaslier, Victor-Gabriel, 21 décembre 1907, Lachine.

Année 1908.

de Anta, Etienne, 6 janvier 1908, San Antonio.
Gauthier, Célien-François-Xavier, 17 février 1908, Ottawa.
Herrero, Thomas (F. C.), 19 mars 1908, Diano Marina.
Larivière, Albert-Joseph-Victor, 19 avril 1908, Saint-Boniface.
Gervais, Ulric-Joseph-Auguste, 3 mai 1908, Ottawa.
Sylvestre, Alexis-François (F. C.), 24 mai 1908, Sandy Bay.
Vanel, Adolphe (F. C.), 17 juin 1908, Edmonton.
Swenceski, Anthony-John, 30 juin 1908, Tewksbury.
Uken, Alaric (F. C.), 2 juillet 1908, Windhuk.
Cyrys, Pierre (F. C.), 15 août 1908, Saint-Gerlach.
Hugues, James-Mary, 15 août 1908, Belmont.
Leonard, Patrick-Mary, 15 août 1908, Belmont.
Marchand, Gilles-Adélard, 15 août 1908, Rome.

Küffler, Joseph-Nicolas, 15 août 1908, Hünfeld.
Schulz, Louis, 15 août 1908, Hünfeld.
Landsberg, Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
Schuck, Ignace, 15 août 1908, Hünfeld.
Heller, Hermann-Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
Kistner, Joseph-Ignace, 15 août 1908, Hünfeld.
Dropmann, Henri-Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
Bauer, Jean-Baptiste, 15 août 1908, Hünfeld.
Roux, Emile, 15 août 1908, Hünfeld.
Stoppelkamp, Henri, 15 août 1908, Hünfeld.
Boernke, Reinhard, 15 août 1908, Hünfeld.
Ebert, Guillaume, 15 août 1908, Hünfeld.
Wiesmeyer, François-Joseph, 15 août 1908, Rome.
Wagner, Joseph, 15 août 1908, Hünfeld.
Martel, Louis-Philippe, 8 septembre 1908, Ottawa.
Bourassa, Philémon, 8 sept. 1908, Ottawa.
Plamondon, Léonidas-Raymond, 8 sept. 1908, Ottawa.
Fusey, Aldéric, 8 sept. 1908, Ottawa.
Martel, Georges-Etienne, 8 sept. 1908, Ottawa.
Guérin, Eugène, 8 sept. 1908, Ottawa.
Amerongen (baron Taets von), Max-Ernest-Wilhelm, 8 sept. 1908. Ottawa.
Paquette, Edouard-Joseph-Xavier-Charles, 8 sept. 1908, Ottawa.
Bertrand, Joseph-Gédéas, 8 sept. 1908, Ottawa.
Lajoie, Stanislas-Joseph, 8 sept. 1908, Ottawa.
Beland, Joseph-Alide, 8 sept. 1908, Ottawa.
Chevigny, Albert-Joseph, 8 sept, 1908, Ottawa.
Schleipen, Guillaume, 8 sept. 1908, Hünfeld.
Bessette, Herbert-Peter, 8 sept. 1908, Tewksbury.
Mc Coy, Robert-Joseph, 8 sept. 1908, Tewksbury.
Mc Cullough, Daniel-Joseph-Patrick, 8 sept. 1908, Tewksbury.
Burke, Bartholomew-Francis (F. C.), 29 sept. 1908, Glendalough.
Chanal, Lucien, 29 sept. 1908, Waereghem.
Lecleire, Clément-Marie-Julien, 4 octobre 1908, Le Bestin.
de Anta, Natalio, 1er nov. 1908, Rome.
Giudicelli, Paul, 1er nov. 1908, Rome.
Coumet, Emile-Jean, 1er nov. 1908, Rome.
Côté, Lévi-Guillaume, 1er nov. 1908, Ottawa.
Sutera, Antonio (F. C.), 8 décembre 1908, Rome.
Cazuguel, Germain, 8 décembre 1908, Rome.

OBÉDIENCES

1908

Pour :

Liége (Scolasticat) :

R. P. Guiteau, Auguste (Angers), du scolasticat de Liége.

Prov. du Midi.

RR. PP. Monginoux, Odilon-Osmin (Mende), du scol. de Liége.
Diana, Bernard Joseph (Aoste), du noviciat de St-Pierre.
Blanco, Vincent (Palencia), du scol. de Rome.
Dumas, Auguste (Nîmes), » »
Thibon, Charles (Viviers), » »
Velles, Joseph (Syracuse), » »
Gentile, Rosario (Palti), » »

Prov. du Nord.

RR. PP. Guesdon, Noël (Laval), du scol. de Liége.
Molinié, Henri (Rodez), »
Grenier ? »
Méline, Eugène (Nancy), »
Thiriet Edmond-Marie (Saint-Dié), du scol. de Rome.
Veiber, Alphonse (Nancy), »
Lecleire, Clément (Metz), noviciat du Bestin.

Prov. du Canada.

RR. PP. Chaput, Guillaume (Springfield), du scol. d'Ottawa.
Robert, Uldéric (Saint-Hyacinthe), »
Denis, Joseph (Québec), »
Durel, Eugène (Rimouski), »
Turgeon, Alfred-Joseph (Québec), »
Pelletier, Alphonse (Québec), »

Prov. Britannique.

RR. PP. Lennon, Henri (Dublin), du scol. de Liége.
Moran, James (Limerick), »

Prov. 1re des Etats-Unis (Nord).

R. P. Ehrhard, Joseph (Strasbourg), de la Prov. du Nord.
R. P. Barette, Antoine (Montréal), du Vic. de l'Alta.
F. C. Biller, Jean-Baptiste (Strasbourg), de la 2e Prov. Et.-Un.

Prov. d'Allemagne.

RR. PP. Pawollek, Jean (Breslau), du scol. de Hünfeld.
Carduck, Guillaume (Cologne), du scol. de Rome.
Dillmann, Etienne (Limbourg), »
Dindinger, Jean-Baptiste (Metz), »
Sommer, Gérard (Breslau), du scol. de Hünfeld.
Creusen, Joseph (Cologne), »
Wüst, Jean (Limbourg), »
Nicolaus, Jean (Spire), »
Liers, François (Cologne), »
Steinhaüser, Richard (Würzbourg), »
Simon, Reinhold (Fulda), »
Nachtwey, Augustin (Hildesheim), de la Cimbébasie.

Prov. 2e des Etats-Unis (Sud).

RR. PP. Massaro, Jean (Caserta), du Midi.
Labouré, Théodore-Léon (Laval), du scol. de Rome.
Siemes, Charles (Cologne), du scol. de Hünfeld.
Frigon, Jean-Baptiste (Trois-Rivières), du Manitoba.
FF. scol. Limon, Louis (Vannes), du scol. de Liége.
Lefebvre, François-Xavier (Ottawa), du scol. d'Ottawa.
Taets (baron) von Amerongen, Max (Mayence) »

Prov. du Manitoba.

RR. PP. Jaslier, Victor-Gabriel (Le Mans), du nov. de Lachine.
Jörissen, Théodore (Cologne), du scol. de Liége.
Grochowski, Ladislas (Culm), du scol. d'Hünfeld.
Dallaire, Arthur, (Québec), du scol. d'Ottawa.
Beaudin, Alfred (Boston), »
F. C. Bregulla, François (Breslau), de Hünfeld.

Prov. de Belgique.

RR. PP. Van der Laenen, Arthur (Gand), du scol. de Liége.
Ernens, Jean-Baptiste (Ruremonde), »
Deboudt, Maurice (Cambrai), »
Genet, Victor (Malines), »

Vicariat de l'Alberta-Saskatchewan.

RR. PP. Deléglise, Jean-Marie (Saint-Jean de Maur.) du Manitoba.
Meyer, Conrad (Metz), du scol. de Hünfeld.
Ruaux Eugène (Rennes), du scol. de Liège.
Panhaleux, Jean-Marie (Vannes), »
Minwegen, Pierre (Trèves), du scol. de Hünfeld.
Palm, François (Spire), »
Renaud, Ignace (Montréal), du scol. d'Ottawa.

R. P. Cornellier, Olivier (Montréal), du Canada.
F. C. Wouters, Henri (Malines), de Belgique.

Vicariat d'Athabaska.

RR. PP. Riou, Jean-Louis (Quimper), du scol. de Liége.
Floc'h, Yves-Marie (Quimper), »

Vicariat du Mackensie.

R. P. Brohan, Joseph (Vannes), du scol. de Liége.
FF. CC. Bérens, Léopold (Malines), de Belgique.
Gérard, Joseph (Metz), du Canada.

Vicariat de la Colombie Britannique.

RR. PP. Duplanil, Joannes (Lyon), du scol. de Liége.
Salles, Jean-Baptiste (Mende), du scol. de Rome.
F. C. Schauenburg, Joseph (Strasbourg), de Belgique.

Vicariat de Ceylan.

RR. PP. Gagneux, René-Jules (Nantes), du nov. du Bestin.
Chovan, Charles (Metz), du scol. de Liége.
Larose, Ludovic (Montréal), du scol. d'Ottawa.
Lortie, François-Albert (Ottawa), »
Tanter, Julien (Quimper), d'Angleterre.
Fernando, James Edward (Colombo), du scol. de Ceylan.
Gunewardene, Gregory (Colombo), »
Fernando, John-Robert (Colombo), »
Dominic, James (Colombo), »
Gregory, Sinnaper (Mangalore) »
Benedict, Charles S. (Jaffna), »
William, Pethurupillai (Jaffna), »
Chauvel, Jean-Baptiste (Rennes), du scol. de Liége.
Collorec, Corentin (Quimper), »
Guesnon, Georges (Laval), »
Mazoyer, Jean (Mende), »
Varnat, Antoine (Clermont), du Vic. Transvaal.
Le Goc, Maurice (Quimper), du scol. de Rome.
FF. CC. Kribs Florent (Metz) du Nord.
Tufi, Dominique (Anagni), de Rome.

Vicariat de Natal.

R. P. Driant, Emile (Nancy), du scol. de Liége.

Vicariat de la Cimbébasie.

RR. PP. Pothmann, Joseph (Paderborn), du scol. de Hünfeld.
Humpert, Albert (Paderborn), »

Vicariat d'Australie.

R. P. Neville, John (Limerick), du Vic. de Ceylan.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1907-1908

717 F. C. Rio, Joseph, du Vicariat de Mackenzie, décédé à St-Raphaël, le 8 septembre 1907, à l'âge de 38 ans, dont 4 de vie religieuse.

718 R. P. Mulhauss, Ignace, du Vicariat de Cimbébasie, décédé le 21 novembre 1907, à Swakopmund, à l'âge de 31 ans, dont 10 de vie religieuse.

719 R. P. Richard, Emile, de la Province de Belgique, décédé à Humelghem, le 9 décembre 1907, à l'âge de 59 ans, dont 33 de vie religieuse.

720 R. P. Kremer, Michel, du Vicariat de Natal, décédé dans sa famille, le 13 janvier 1908, à l'âge de 36 ans, dont 14 de vie religieuse.

721 T. R. P. Lavillardière, Auguste, 5e Supérieur général, déc. à Lyon, à l'âge de 64 ans, dont 41 de vie religieuse.

722 R. P. Desroches, Benjamin, de la 1re Province des Etats-Unis, décédé à Lowell, le 19 février 1908, à l'âge de 48 ans, dont 25 de vie religieuse.

723 F. C. Burns, Jean, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à Saint-Eugène, février 1908, à l'âge de 78 ans, dont 31 de vie religieuse.

724 F. C. Schmitt, Jean-Baptiste, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Gerlach, le 3 mars 1908, à l'âge de 34 ans, dont 6 de vie religiense.

725 F. C. Chounavel, Nicolas, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 6 mars 1908, à l'âge de 78 ans, dont 50 de vie religieuse.

726 F. C. Louis, Pierre-Auguste, de la Province du Nord, décédé à Dinant, le 4 mars 1908, l'âge de 79 ans, dont 46 de vie religieuse.

727 F. Scol. Muller, Léon, de la Province d'Allemagne, décédé à Hünfeld, le 7 mars 1908, à l'âge de 22 ans, dont 3 de vie religieuse.

728 R. P. Hartmann, Alphonse, de la Province du Manitoba, décédé à Kenora, le 8 mars 1908, à l'âge de 37 ans, dont 16 de vie religieuse.

729 F. C. Bowes, Patrick, du Vicariat de Saint-Albert, décédé à Saint-Albert, le 9 mars 1908, à l'âge de 78 ans, dont 52 de vie religieuse.

730 R. P. Marchal, Léon, de la Province de Belgique, décédé à la Panne, le 18 mars 1908, à l'âge de 41 ans, dont 19 de vie religieuse.

731 F. Scol. Winkelmann, Théodore, de la Province du Midi, décédé à Rome, le 3 juin 1908, à l'âge de 22 ans, dont 3 de vie religieuse.

732 R. P. Brémont, Benoît, du Vicariat d'Athabaska, décédé à Smith-Landing, le 14 juin 1908, à l'âge de 42 ans, dont 16 de vie religieuse.

733 R. P. Brohan, Joseph, du Vicariat du Mackenzie, décédé à Smith-Landing, le 14 juin 1908, à l'âge de 24 ans; il avait fait son Oblation en 1907.

734 R. P. Bach, Charles, de la Province d'Allemagne, décédé à Saint-Ulrich, le 12 juin 1908, à l'âge de 77 ans, dont 46 de vie religieuse.

735 F. C. Poirier, Julien, du Vicariat du Basutoland, décédé à Roma, le 28 juin 1908, à l'âge de 69 ans, dont 40 de vie religieuse.

736 F. C. Surel, Philippe, du Vicariat de la Colombie Britannique, décédé à Kamloops, le 6 septembre 1908, à l'âge de 89 ans, dont 60 de vie religieuse.

737 R. P. d'Halluin, Henri, de la Province du Midi, décédé dans sa famille, le 11 septembre 1908, à l'âge de 80 ans, dont 52 de vie religieuse.

738 R. P. Follis, William, d'Arcy, du Vicariat de Natal, décédé à Estcourt, le 6 octobre 1908, à l'âge de 62 ans, dont 28 de vie religieuse.

739 R. P. Aloysius, John, du Vicariat de Ceylan, décédé à Jaffna, le 16 octobre 1908, à l'âge de 57 ans, dont 29 de vie religieuse.

740 R. P. Lavoie, Joseph-Théophile, de la Province du Canada, décédé à Lachine, le 26 octobre 1908, à l'âge de 71 ans, dont 46 de vie religieuse.

Bibliographie.

Vers Elle, par l'abbé Félix Anizan, librairie Saint-Paul, 6, rue Cassette, Paris. (Prix 2 fr.) Livre publié avec *l'Imprimatur* de l'Evêché de Verdun et le *Nihil obstat* du R. P. J.-B. Lemius, o. m. i., Superior provincialis.

Vers Elle est un livre sérieux et jeune.

L'auteur y étudie « les rapports de l'Immaculée avec la vie surnaturelle ». Il y montre l'Immaculée modèle et source de la vie chrétienne, et encadre cette forte étude entre deux tableaux montrant la place de l'Immaculée, d'une part, dans le ciel à la fin des temps, de l'autre, *au commencement* dans la pensée de Dieu, des anges et du premier homme.

En maints passages, et pour autant que le permet son sujet, il condense toute la doctrine thomiste sur les anges, l'état de l'homme déchu, la grâce, la vie du ciel. Quant aux chapitres sur l'intégrité, l'unité, l'initiative, la plénitude, ils ne sont que l'analyse philosophique des lois vitales appliquée à la vie surnaturelle, en l'Immaculée d'abord, puis en nous.

Livre très sérieux.

Et jeune pourtant. On y sent de l'originalité, du souffle, de la vie. Peut-être certaines métaphores sont-elles hardies, certains traits de plume trop accusés... Dans quinze ans d'ici, l'auteur aura sans doute modéré son ardeur. Certains diront que ce sera dommage. D'autres préféreront ces œuvres futures où l'intensité de vie que révèle cette première s'épanchera en nappes plus tranquilles. Du moins tous souhaiteront que ces productions soient nombreuses, car la première est de très bon augure.

Les âmes pieuses et sérieuses aimeront ce livre ; et comme souvenir du Jubilé de Notre-Dame de Lourdes, nous n'en connaissons guère qui leur puisse être plus agréable que celui-là.

Univers, 10 décembre 1908.

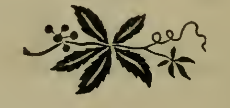
TABLE DES MATIÈRES

Mars.

Juin.

Septembre.

Décembre.



IMPRIMATUR

Virduni, die 27 Decembris 1908.

Lizet, *vic. gen.*

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 2321,12,08.